This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

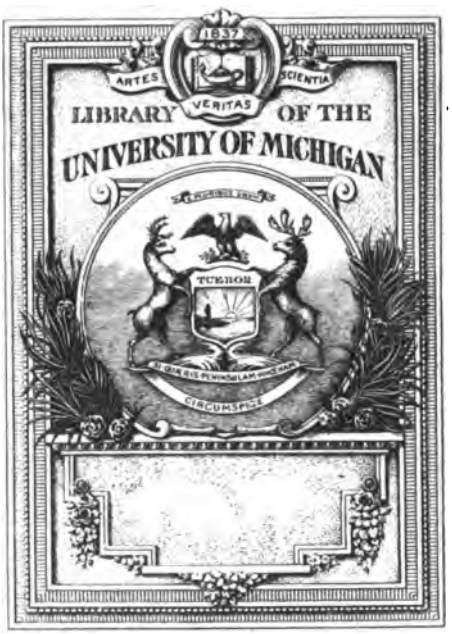
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 1,076,829

Digitized by Google



Digitized by Google

AP
20
.R48

Digitized by Google

AP Oct. 46 K.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS

XV

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie.
RUE SAINT-BENOIT, 7.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série. — Année 1843

TOME QUINZIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS
QUAI MALAQUAIS, 17

1843

Digitized by Google

Digitized by Google

Contin.
Hiersemann
2-14-29
17800

MARGUERITE DE FRANCE.[1]

Marguerite de France (et non de Valois) naquit à Saint-Germain-en-Laye, le dimanche 14 mai 1553 (et non 1552), sept mois (non pas près de deux ans) avant le prince béarnais que le sort lui destinait pour mari, et le même jour, quoi qu'en dise Bassompierre, où, cinquante-sept ans plus tard, il devait mourir assassiné. Elle était le septième (non le huitième) enfant, et la troisième fille, du mariage de Henri II avec Catherine de Médicis, mariage dix ans stérile et, depuis dix ans, constamment fécond. Après elle, Catherine avait encore à mettre au monde un fils, qui fut le duc d'Alençon, et deux filles jumelles qui ne firent pas longue vie. Notre Marguerite n'avait donc guère plus de six ans lorsque son père fut frappé d'un coup mortel au tournoi de la rue Saint-Antoine, devant la Bastille (30 juin 1559). Cette fête, qui devint funèbre, avait pour objet le triste mariage d'Élisabeth, sa sœur aînée, âgée de quatorze ans, avec le roi d'Espagne Philippe II. Son autre sœur, Claude, de deux ans plus jeune que celle-ci, avait été mariée, l'année précédente, au duc de Lorraine. Ainsi toutes les deux ne purent être pour Marguerite que les compagnes de sa première enfance, et Marie Stuart, reine d'Écosse, plus âgée de onze ans, mariée en 1558 au dauphin François son

(1) Ce travail peut être considéré comme le pendant d'une étude sur Henri IV, par le même auteur, que la *Revue de Paris* a publiée en janvier 1837 (tome XXXVII, seconde série, page. 78).

Digitized by Google

frère, avait achevé son éducation quand celle de Marguerite commença. — Tout cela soit dit pour rectifier autant de bévues des biographes, avec qui nous ne nous débattrons plus.

C'est Marguerite elle-même qui nous a fourni les plus anciens souvenirs de sa vie, et, quoiqu'elle ait écrit des mémoires où les choses innocentes devaient naturellement tenir le plus de place, on peut dire qu'elle remonte vers le temps de sa jeunesse avec une rare discrétion. A l'âge de cinq ans environ, invitée par son père à choisir entre deux princes enfans celui dont elle voudrait faire son serviteur, elle s'était prononcée pour le plus sage et le moins beau. A huit ans (1561), elle résistait courageusement aux menaces et aux railleries de la jeune cour qui prétendait, parce que c'était alors la mode, l'obliger à se moquer de la religion catholique. Ces huit années s'étaient passées à Saint-Germain, sous la conduite de Charlotte de Vienne, dame de Curton, sa gouvernante. Quand la dispute religieuse (1562) en vint, comme dit d'Aubigné, « des argumens aux armemens, » la jeune princesse et son frère d'Alençon, né en 1554, furent envoyés, pour plus de sûreté, au château d'Amboise, où le bruit de la première guerre civile ne troubla pas leurs études et leurs jeux. Là s'étaient réfugiées plusieurs dames du pays, et Marguerite explique avec une grace infinie comment, entre deux de ces dames, la mère et la fille, elle se prit d'une plus vive amitié pour la première. « L'âge ancien de votre tante et mon enfantine jeunesse, écrit-elle « au neveu de Mme de Dampierre, avoient lors plus de convenance, « étant le naturel des vieilles gens d'aimer les petits enfans, et de « ceux qui sont en âge parfait, comme étoit votre cousine, de mé- « priser et haïr leur importune simplicité. » Elle sortit de cette retraite, après deux ans de séjour (1564), pour suivre la reine sa mère et le roi Charles IX dans ce long voyage à travers les provinces de France qui aboutit à la célèbre entrevue de Bayonne. Le prince Henri de Béarn, qui s'y trouvait aussi, passe pour avoir découvert en ce lieu, par un propos obscur du duc d'Albe, les projets sanglans dont l'exécution devait se faire six ans plus tard. Marguerite, plus ou moins heureuse, n'y vit que des divertissemens et des magnificences dont sa jeune tête fut étourdie au point d'en garder seulement une souvenance confuse.

De ce moment, elle ne quitta plus sa mère, reine assez mal famée pour avoir eu l'étrange idée de maintenir l'autorité royale entre deux partis, mais qui, au milieu des noirs desseins dont les historiens la font sans cesse préoccupée, trouvait pourtant le moyen d'élever par-

Digitized by Google

faitement ses enfans. Marguerite reçut, par ses soins, tous les enseignemens qui pouvaient la rendre propre à continuer cette noble lignée d'aimables et doctes princesses, si souvent chantées par nos poètes du XVIe siècle. Elle acquit en même temps les talens qui servent à plaire et ceux qui aident à penser, de telle sorte qu'après avoir émerveillé des ambassadeurs par l'élégance non pareille de sa danse, elle pouvait encore répondre en latin à leurs complimens. Or, cette éducation se poursuivait au milieu des fureurs de la guerre civile. On l'avait vue renaître au retour de ce voyage si plein de fêtes (1567). Une paix de courte durée (1568) suspendit seulement les opérations, pour remettre bientôt les armées en campagne avec des auxiliaires étrangers. Ce fut, ainsi que Marguerite le raconte, au plus fort des hasards militaires, à la veille d'une bataille, qu'on vint la tirer de ses doux passe-temps en lui offrant un rôle politique. Un de ses frères régnait; un autre commandait les armées; mais tous deux obéissaient, avec même crainte et même respect, à leur mère Catherine. Celui qui risquait sa vie à la guerre, Henri d'Anjou, vint prier sa jeune sœur d'unir ses intérêts aux siens, et de l'entretenir, absent, dans la bonne grace de cette mère tant redoutée. « Ce langage me « fut fort nouveau, dit-elle, pour avoir jusqu'alors vécu sans dessein, « ne pensant qu'à danser ou aller à la chasse, n'ayant même la curio- « sité de m'habiller ni de paroître belle, pour n'être encore en l'âge « de telle ambition; » et pourtant elle promit de servir, comme il le voulait, ce général en tutelle, qui alla vaincre à Moncontour (octobre 1569). Mais, après la victoire, elle le trouva fort changé. Un favori, qui devint dès-lors l'ennemi mortel de Marguerite, s'était emparé de l'esprit du duc d'Anjou, et prétendait n'y laisser de place à aucune amitié. Son premier chagrin suivit donc de fort près sa première initiation aux intrigues de cour, et il lui en coûta bien des larmes pour avoir cessé d'être un enfant. Cependant la paix venait d'être conclue pour la troisième fois (1570), et on peut dire que c'était à ses dépens. Dans le parti que son frère avait combattu, avec qui sa mère avait traité, il y avait un jeune prince, moins âgé qu'elle de sept mois, qu'elle n'avait pas vu depuis cinq ans, qui avait quitté la cour encore petit garçon, et dont l'adolescence même paraît avoir été sans beaucoup de commerce avec la sienne. Ce prince, qu'elle était habituée à traiter en ennemi, à qui elle avait désiré tout le mal possible pour le bien de ceux qu'elle aimait, peu agréable de sa personne, habitant un pays qu'on jugeait barbare, entouré de ces gens maussades et rudes qui s'appelaient huguenots, médiocrement cu-

Digitized by Google

rieux, disait-on, des plaisirs délicats et des beaux vers, ce rustique enfant du Béarn, rendu plus sauvage encore par le prêche, allait, suivant un calcul de la raison d'état, devenir son mari, l'enlever à la cour de France, à ses belles assemblées, à ses femmes si gracieuses et si bien parées, à ses magnifiques châteaux, à ses galans cavaliers, à ses poètes si courtois, pour la conduire en d'affreuses montagnes, sous l'œil sévère de Jeanne d'Albret. Quelques-uns veulent encore, et parmi ceux-là sont de graves témoignages, qu'à tous ces motifs de répugnance se joignît une vive passion pour le duc Henri de Guise, le même prince qui, à l'âge de sept ans, lui avait paru trop peu raisonnable, et qu'elle pouvait bien, sans se contredire, trouver très aimable à vingt ans; mais il faut convenir que Marguerite, qui se défend contre cette accusation, a du moins le fait en sa faveur; car cette liaison entre deux jeunes gens nourris dans la même cour, d'âge et de rang à peu près assortis, pouvait à peine se dire formée, quand le duc épousa (1570) avec assez de hâte Catherine de Clèves, comtesse d'Eu, veuve d'Antoine de Croy, prince de Porcian; et il n'est pas croyable que le prince lorrain eût sacrifié si vite l'espoir d'avoir pour femme une fille de France à la promesse qu'elle lui aurait faite d'un amour illégitime. Ceci, du reste, serait à la charge de l'époux survenant, qui devait y regarder. Jeanne d'Albret, dans le séjour assez long qu'elle fit à la cour (1572) pour régler les conditions du mariage, trouva sa future bru « bien avisée et de bonne grace, » s'indigna fort de « la corruption au milieu de laquelle on l'avait nourrie, » mais ne s'aperçut pas qu'elle en fût atteinte, et la livra pour honnête et pure à son fils. Le contrat fut donc arrêté; la reine Jeanne vint à Paris et y mourut (3 juin 1572), ou d'une pleurésie, comme il peut nous arriver à tous, ou du poison, comme il faut que meurent ceux à qui les partis s'intéressent. Les historiens les plus affectionnés au roi Henri IV lui font honneur d'être arrivé, deux mois après la mort de sa bonne mère, pour épouser, au milieu des fêtes les plus brillantes, la fille et la sœur de ceux qui auraient commandé cet assassinat. Les noces eurent lieu, en effet, le 18 août, et les deux époux prirent leur logis au Louvre. A la fin de la sixième nuit (c'était celle du 23 au 24 août 1572), le roi de Navarre avait quitté de bonne heure le lit conjugal pour aller jouer à la paume; la nouvelle mariée y dormait, lorsqu'un gentilhomme entre précipitamment dans sa chambre, poursuivi par quatre soldats, se jette sur sa couche, l'étreint fortement de ses bras, et roule avec elle sur le plancher. La première pensée de Marguerite, et nous lui savons gré de s'en être souvenue, fut qu'elle était

Digitized by Google

aux prises avec un téméraire; mais le sang qu'il répandait par deux blessures, ses cris qui demandaient pitié, et la présence des assassins armés, lui firent comprendre bientôt que le malheureux ne cherchait qu'à sauver sa vie. Aussi le mit-elle hors de péril, et, courant aussitôt auprès du roi son frère, elle eut encore le bonheur de soustraire au massacre deux victimes.

On peut regarder comme certain qu'elle n'eut pas à implorer même grace en faveur de son mari. Il est évident que ni lui, beau-frère du roi, ni même son cousin le prince de Condé, beau-frère alors du duc de Guise, n'avaient jamais été compris dans le terrible arrêt prononcé contre les huguenots. Le péril, pour l'un comme pour l'autre, ne pouvait naître que d'une sympathie trop vive en faveur de leurs amis cruellement immolés, et d'une constance héroïque dans la croyance dont ceux-ci avaient été martyrs. Mais on trouva le premier surtout de si bonne composition, si prompt à oublier les tragédies de la nuit funeste, si docile à se convertir, et, bientôt après, si joyeux compagnon des meurtriers, qu'il n'y eut vraiment rien à faire pour le préserver. Il paraît seulement que, dans les premiers jours, on eut quelque velléité de rompre son mariage, et que la reine Catherine interrogea sa fille sur la circonstance intime et décisive qui pouvait, ou la lier pour toujours à son mari, ou donner moyen de l'en séparer. Marguerite répondit qu'elle voulait rester comme elle était, et prétendit ne rien comprendre à la question: « Aussi pouvois-je dire « *lors*, ajoute-t-elle, comme cette Romaine qui croyoit que tous les « hommes eussent l'haleine mauvaise, ne s'étant jamais approchée « d'autre que de son époux. » Le ménage demeura donc en même état, le mari toutefois n'étant guère mieux que prisonnier, maudit des siens et méprisé de ceux avec lesquels il vivait. C'était là une cruelle position pour un roi, même de Navarre; mais c'en était une aussi par trop fâcheuse pour un mari, qui avait tant besoin de s'établir en réputation et en autorité auprès d'une femme jeune, vive et belle. Au moins aurait-il pu se relever un peu à ses yeux par la dignité de la vie domestique, et il n'est mention de lui en ce temps que par des récits de folles équipées ou de honteuses débauches. Il s'ensuivit que l'occasion fut perdue pour lui d'inspirer à sa compagne un peu de ce respect qui maintient la foi conjugale, et que la foi elle-même ne tarda pas à être ébranlée. Lorsque, moins de deux ans après le mariage, deux favoris du duc d'Alençon payèrent de leur vie (31 avril 1574) les complots où s'amusait leur jeune maître, le bruit public fut que la reine Marguerite avait perdu un amant, et qu'en compa-

Digitized by Google

gnie d'une autre princesse, veuve aussi du sien, elle était allée quérir la nuit les têtes des suppliciés pour leur donner une sépulture honorable. Toutefois le roi de Navarre n'y gagnait rien. Fortement compromis par les révélations des deux coupables, il avait vu resserrer sa prison, des commissaires du parlement avaient reçu charge de l'interroger, et il retombait encore plus avant sous la protection de sa femme. Ce fut elle encore qui voulut bien lui prêter des paroles pour répondre aux magistrats, écrivant, de sa main et dans son excellent style, ce qu'il pouvait leur dire sans danger et avec honneur. Après quoi il ne restait plus qu'à lui procurer les moyens de s'enfuir, et elle s'y employait de bon cœur; mais, sur ces entrefaites, le roi Charles IX mourut (30 mai), et Catherine fit bonne garde pour que son bien-aimé fils Henri III, accouru de Pologne (5 septembre), trouvât son frère et son beau-frère en pleine captivité.

Avec le nouveau roi revenait le vieil ennemi de Marguerite, ce Béranger du Guast, le seul homme, dit-on, qu'elle ait sincèrement haï. Il reprit aussitôt tous ses mauvais desseins contre elle; il essaya d'abord d'éveiller sur sa conduite la jalousie du roi son mari, qu'il trouva d'une confiance obstinée; puis il réussit mieux à rompre l'accord qu'elle avait établi entre ce mari et son jeune frère d'Alençon, par le moyen d'une dame qu'ils « servoient » ensemble, et qui les trompait tous deux au profit de quelques autres. Bientôt il eut encore meilleur sujet de lui nuire. Le duc d'Alençon venait aussi de prendre un favori, Louis de Clermont d'Amboise, sieur de Bussy, celui que son siècle nomma par-dessus tous « le brave », et tout le monde, sauf, bien entendu, le roi de Navarre, fut persuadé promptement que ce gentilhomme, beau et spirituel autant qu'il était vaillant, était devenu cher à la sœur de son maître. De là des moqueries, des insultes, des défis, des entreprises à main armée, par suite desquelles le héros de la cour puînée, sorti sain et sauf de toutes les attaques, fut obligé de faire une retraite triomphale hors de Paris. Le duc d'Alençon s'en échappa peu de temps après (15 septembre 1575); puis le roi de Navarre le suivit (3 février 1576); mais, auparavant, Marguerite et son frère avaient été vengés par la mort du sieur du Guast, assassiné nuitamment dans sa maison (31 octobre 1575), ce que la douce Marguerite appelle « un jugement de Dieu. » Après ce double départ, elle demeurait auprès de sa mère et du roi son frère comme un otage assez suspect, et on prit le parti de la traiter tout-à-fait en prisonnière. Cependant la guerre avait toujours continué en plusieurs provinces depuis la mort de Charles IX, ici au nom des mécontens ca-

Digitized by Google

tholiques, là pour le compte des huguenots. L'évasion des deux princes donnait un chef à chacun de ces partis, ce qui les empêchait du moins de s'unir, mais apportait des conditions doubles au traité qu'on leur offrait. Marguerite recouvra sa liberté pour aller aider sa mère en cette négociation, où l'on faisait bon partage à son frère chéri. La paix se fit en effet (mai 1576) et ramena le duc d'Alençon à la cour. Mais le roi de Navarre eut grand soin de s'en tenir éloigné, redemandant assez faiblement sa femme, que la volonté absolue de la reine-mère empêchait, dit-elle, de rejoindre un époux redevenu hérétique. Il lui fallut donc suivre la cour à Blois, y voir le roi son frère signer l'acte de la sainte ligue contre la religion de son mari, et assister à la publication de la guerre, votée cette fois par les états (1577). Ne pouvant plus retourner avec le roi de Navarre, et ne voulant pas rester au lieu où on le déclarait ennemi, elle résolut d'aller passer le temps que durerait cette nouvelle épreuve des combats dans une retraite qui ne fût pas trop sévère. Elle retrouva heureusement « un érésipèle » qu'elle s'était vu au bras, et elle se fit permettre d'aller le guérir aux fontaines de Spa.

Il y avait toutefois un intérêt politique dans le choix de ces eaux si complaisamment salutaires. C'était le temps où les provinces de Flandre paraissaient le plus disposées à secouer le joug de l'Espagne. Le duc d'Alençon s'était imaginé d'offrir sa protection à ces gens qui cherchaient maître, et sa bonne sœur devait, sur son chemin, lui ramasser des amis. Elle partit donc (juillet 1577) en belle et honorable compagnie, et, avant d'arriver à Namur, elle avait déjà gagné à son frère deux personnages importans. Là il lui fallait prendre un autre rôle; celui qui venait au-devant d'elle pour lui faire accueil était l'ennemi qu'elle avait à tromper, mais un ennemi jeune, aimable, galant, don Juan d'Autriche, l'illustre bâtard de Charles-Quint. Le prince espagnol avait déjà vu Marguerite dans tout l'éclat de sa triomphante beauté, au milieu d'un bal, lorsque, l'année précédente, il avait traversé la France déguisé pour aller prendre possession de son gouvernement aux Pays-Bas. Il la reçut avec de grands honneurs dans Namur, et lui témoigna, par de flatteuses paroles, toute son admiration, sans pourtant qu'il soit resté de cette entrevue de trois jours, même pour l'usage des libelles, aucun soupçon injurieux contre la reine. Le prince d'ailleurs avait autre chose en tête: car à peine fut-elle partie que, profitant du désordre causé par les réjouissances de sa réception, il se rendit maître de la citadelle de Namur (24 juillet), et prit ainsi sa revanche des bons tours que la

Digitized by Google

fille de France croyait lui avoir joués. Le voyage de celle-ci s'arrêta bientôt à Liége, où elle se faisait apporter de Spa la boisson que son frère lui avait conseillée, passant d'ailleurs le temps de son traitement six semaines) dans les fêtes et les plaisirs; pendant que son mari, après quelques exploits de guerre, négociait habilement une paix dont le traité lui servirait de contrat définitif avec son parti. Lorsqu'elle eut à revenir en France, elle y trouva de la difficulté et du péril; les Flamands et les Espagnols étaient aux champs, les villes fermées et en défiance; don Juan lui-même avait bonne envie de rendre plus étroite l'hospitalité dont elle avait un peu mésusé. En-deçà de la frontière, des partis de huguenots couraient le pays, et, en tombant dans leurs mains, elle risquait toute autre chose que d'être reconduite auprès de son mari. Elle échappa heureusement à tous ces dangers, et vint se reposer (octobre 1577) en sa maison de La Fère. La paix ne tarda pas à être conclue, et on ne voit nulle part que le roi de Navarre y eût fait inscrire, comme une condition de pressante nécessité, la restitution de sa femme. Ils demeurèrent donc, l'un tenant sa cour dans Agen, l'autre se divertissant chez elle avec son frère d'Alençon, qui lui disait à toute heure : « Oh! ma « reine, qu'il fait bon près de vous. » Pour être juste toutefois, il faut savoir que, parmi les conseillers du Navarrois, il y avait contrariété d'avis sur la réunion du ménage, les huguenots zélés faisant toujours mine de croire que la messe allait revenir avec Marguerite, et se disant trahis dès qu'on parlait de l'envoyer quérir. En attendant qu'elle eût invitation et congé de partir, elle se rendit à la cour (janvier 1578), où elle trouva la querelle plus que jamais échauffée entre les favoris de son frère roi et ceux du duc d'Alençon, seigneur en perspective des Pays-Bas; de telle sorte que celui-ci finit par s'échapper de nouveau du Louvre (14 février), y laissant pour les gages sa sœur, encore une fois complice de sa fuite. Mais on fut bientôt assuré qu'il n'avait nul désir de causer du trouble dans le royaume, et que toute sa visée était pour la conquête de Flandre. Le roi se trouva donc trop heureux d'en décharger son état aux dépens de la province espagnole, et, comme le duc avait emmené avec lui sa galante escorte, Marguerite en fut d'autant plus disposée à se rendre enfin en Gascogne. Sa mère se chargea de l'y conduire, et, après deux ans et demi de séparation (août 1578), les deux époux se revirent à la Réole.

On pense bien que Catherine n'était pas allée si loin pour le plaisir tout maternel de voir sa fille embrasser son gendre; aussi s'occupait-

Digitized by Google

elle fort sérieusement de diviser le parti protestant, afin d'en détacher des serviteurs qui assistassent le roi son fils contre la faction toujours croissante des catholiques ligueurs. Quant à Marguerite, il semble qu'elle fit assez bon ménage avec le roi de Navarre, d'abord à la Réole, puis à Auch, à Montauban et à Foix. Il y avait en effet tant d'assortiment entre le mari et la femme, l'un de si commode, l'autre de si complaisante humeur. Marguerite était d'ailleurs si sincèrement irritée des mauvais traitemens qu'elle avait reçus à la cour de son frère, que tout allait du meilleur accord dans cette autre cour, aussi jeune, aussi gaie, et non moins raisonnable. Le seul déplaisir qu'elle y eut au commencement fut dans la ville de Pau, par le fait d'un secrétaire du roi, qui jouait là le personnage de courtisan bourru, et qui avait nom Dupin. Un jour de fête (Pentecôte 1579) qu'elle entendait la messe au château, dans une petite chapelle ouverte pour elle seule, les portes closes et le pont-levis préalablement dressé, ce brutal conseiller s'aperçut que quelques catholiques du pays s'y étaient glissés par avance pour jouir d'un bien alors défendu, et il les avait fait rudement châtier devant elle. Ce ne fut pas sans beaucoup de peines et de querelles qu'elle parvint à obtenir justice de cette insulte, et il lui fallut presque montrer toute la puissance du royaume très chrétien prête à en demander réparation pour décider le roi de Navarre à se défaire d'un serviteur mal-appris, tant ces gens au zèle butor savent bien s'établir chez leurs maîtres. Ce fut seulement à Nérac qu'on retrouva la joie et les amusemens. Henri venait de se donner une nouvelle maîtresse « toute enfant et toute bonne, » qui s'accordait parfaitement avec la reine, et celle-ci trouvait les gentilshommes de son mari aussi honnêtes gens que les plus polis qu'elle eût vus à la cour, « n'y ayant rien à regretter en eux, sinon « qu'ils étoient huguenots. » De cette vie si douce sortit pourtant encore une guerre, et, chose étrange! le belliqueux d'Aubigné semble reprocher à Marguerite de l'avoir allumée. Le fait est que les entreprises hostiles avaient toujours duré pendant la paix, que les deux partis ne cessaient de surprendre l'un sur l'autre des places, et qu'il fallait de chaque côté se tenir continuellement sur ses gardes. Dans cette posture, il y avait peu d'effort à faire pour que les épées fussent tirées. On reprit donc le harnais (avril 1580), malgré les huguenots rigides qui croyaient voir leur sainte cause gâtée par un mélange adultère de galanterie et de ressentiment féminin. Pendant ces quelques mois de combats, Marguerite demeura dans Nérac, dont la neutralité fut reconnue, mais seulement tant que son mari

Digitized by Google

n'y serait pas; et, de fait, comme il y était rentré un jour pour voir sa femme et sa maîtresse, le maréchal de Biron, sans respect pour la sœur de son roi, amena son armée devant la ville, qu'il salua de quelques volées de canon. Le duc d'Alençon vint en personne terminer par un traité (novembre 1580) cette guerre, qui tournait mal pour son beau-frère, et demeura long-temps avec le couple royal. Lorsqu'il fut parti pour aller enfin exécuter son entreprise de Flandre (1581), les deux époux reprirent leur train de vie ordinaire à Nérac, où pourtant la bonne intelligence fut quelque peu troublée. La timide jeune fille que la reine avait encouragée à souffrir l'amour de son mari s'y était si fort apprivoisée, qu'elle était sur le point d'être mère, et qu'elle faisait valoir avec hauteur les droits de sa faiblesse. Il en résulta de fâcheux débats, et le soin généreux que mit la femme à faire accoucher secrètement la maîtresse ne rétablit pas entièrement la concorde. Ce fut alors, et pour son grand malheur, qu'elle se laissa tenter par le désir de revoir la cour de France, et qu'elle obtint de son mari (1582) la permission d'y faire un court voyage. Cette seconde époque de leur ménage avait duré trois ans et demi (quoique Marguerite l'évalue à cinq ou six ans), pendant lesquels le roi de Navarre avait mis à mal, sous les yeux de sa femme, trois filles de condition, et la reine, dit-on, s'était seulement prise d'un goût passager pour un jeune seigneur que les libelles appellent « ce grand dégoûté de vicomte de Turenne » (celui qui devint duc de Bouillon). Il nous est resté d'ailleurs quelques lettres adressées par la reine à son mari, dans les premiers jours qui suivirent son départ, et elles montrent assez comment ces époux vivaient ensemble. On y voit une femme qui a pris son parti et qui s'est déclarée sur ce qu'elle peut attendre et donner d'amour en mariage, mais qui n'en reste pas moins avec son mari, bonne, douce, prévenante, soumise, toute dévouée à ses intérêts, et s'accommodant à ses désirs. Celui-ci paraît aussi avoir un fonds honnête d'affection pour sa compagne, mais avec des saillies assez fréquentes de cet esprit taquin que l'on nous a dit être particulièrement insupportable aux femmes. De plus, il pousse si loin l'exigence sur l'assistance due à ses amours, qu'il révolte parfois la délicatesse la moins jalouse. Marguerite avait emmené avec elle celle dont le roi de Navarre avait eu un enfant, et qu'il n'en appelait pas moins effrontément sa fille, dans le dessein fort obligeant pour elle de lui trouver en France un mari. Le roi de Navarre voulait qu'elle ne s'en séparât pas, même à la cour où elle allait et où l'on voyait clair, et il lui disait que ce ne lui serait jamais honte de

Digitized by Google

complaire à ses volontés. « Je vous estime si raisonnable, lui répond-« elle, que vous ne m'ordonnerez rien qui soit indigne de personne « de ma qualité ni qui importe à mon honneur, où vous avez trop « d'intérêt; et si vous me commandiez de tenir une fille avec moi à « qui vous eussiez fait un enfant au jugement de tout le monde, vous « trouveriez que ce me seroit une honte double, pour l'indignité que « vous me feriez et pour la réputation que j'en acquerrois. Si j'étois « née de condition indigne de l'honneur d'être votre femme, je le « pourrois faire; mais, étant telle que je suis, ce me seroit très mal « séant, et ne le ferai pas. » Et elle poursuit assez long-temps sur ce ton, qui certes ne sent nullement l'épouse coupable, obligée d'acheter son pardon en s'avilissant.

Elle était pourtant à la veille de tomber en cette position. Arrivée à la cour le 8 mars 1582, elle demeura, depuis le mois de juin suivant jusqu'au mois d'août 1583, dans le logis qu'elle avait pris à Paris, près la couture Sainte-Catherine. C'est pendant cet espace de temps que se place un évènement dont les circonstances sont restées à peu près inconnues, mais dont le résultat fut un éclat mortel à sa renommée. Tout ce que l'on en peut recueillir, non pas du témoignage, mais du commérage historique, c'est qu'elle y forma une tendre liaison avec un gentilhomme au service de son frère d'Alençon, nommé Jacques de Harlay, seigneur de Champvallon, « de noblesse « douteuse, dit l'ambassadeur Busbècq, mais jeune, beau et d'aimable « façon, » et que cette liaison produisit ce que, depuis dix ans, le ciel refusait à la couche légitime. Cette preuve imprudente de fécondité, malheureuse contrepartie de la naissance survenue à Nérac, aurait été, suivant le dire du temps, effectuée et mise à terme en pleine ville de Paris, et l'enfant aurait vécu pour devenir un jour le père Ange ou Archange, capucin. Selon d'Aubigné, « les privautés » entre la reine et Champvallon auraient commencé à Cadillac, lorsque le duc d'Alençon vint faire la paix avec son beau-frère, et elles auraient été seulement reprises à Paris, où ce gentilhomme se fit, en effet, renvoyer de Flandre par le duc d'Alençon, comme Busbecq encore nous l'apprend. Dans tout le fatras injurieux qu'on a débité à cette occasion, vous ne trouverez pas un mot de plus sur le fait lui-même. On nous a conservé, il est vrai, vingt-une lettres fort passionnées de Marguerite, que l'on dit adressées au sieur de Champvallon; mais elles n'expriment que des regrets, des désirs, des sentimens, des pensées, et semblent avoir horreur de ces détails prosaïques qui se rapportent aux choses, aux lieux et aux dates. A part quelques indications

Digitized by Google

vaguement positives, mais qu'il est impossible de faire concorder avec des faits connus, on pourrait les prendre pour des essais de rhétorique amoureuse, exercice purement littéraire d'un cœur inoccupé, et, sous ce rapport, elles feraient peu d'honneur au talent de l'écrivain. Il est sans doute étrange, mais il est absolument vrai, que le style de Marguerite manque de naturel et de grace sur le sujet seulement qui semble avoir le plus rempli sa vie. L'unique particularité, du reste, que nous ayons pu rattacher de cette correspondance au personnage à qui l'on veut qu'elle s'adresse, regarderait le mariage de celui-ci. Le père Anselme dit qu'il épousa, le 20 août 1582, c'est-à-dire cinq mois après l'arrivée de Marguerite, Catherine de La Marck, dame de Breval. Or, dans une de ces lettres, il est question de noces récemment célébrées, source de mortelle tristesse pour le marié et pour celle qui écrit. « Cet accident, lui dit-elle, ne « m'étoit toutefois nouveau, ayant reçu du mariage tout le mal que « j'ai jamais eu et le tenant pour le seul fléau de ma vie; je ne m'é- « tonne pas si Jupiter en a haï sa sœur. C'est un étrange cas, mon « beau cœur, comme, de ce qui déplaît, la nouvelle est plus redite; « car, tout hier, ma chambre ne résonna que de noces. Je ne sais « comment je la pourrai repurger de la malédiction qu'un si fâcheux « mot y aura laissée; elle en aura été, pour certain, pollue, et n'y ose- « rois plus faire nul sacrifice à Apollon, qu'elle ne soit par vous re- « dédiée. » Ce qui est encore fort singulier, c'est que le libelle intitulé « *le Divorce satyrique*, » qui porte au compte de Marguerite, en outre des désignations générales, vingt amans tous nommés et qualifiés, omet complètement le nom du sieur de Champvallon, quoiqu'il fasse mention de l'enfant né à Paris et qu'il appelle Esplandian. Nous n'en tenons pas moins pour certain, puisque tout le monde l'a dit et que ce n'est pas d'ailleurs chose exorbitante, que la reine Marguerite prit ou retrouva en France un amant et qu'elle y donna le jour à un fils. Or, tout était fort mal disposé autour d'elle pour l'impunité de cet accident. Le royaume était mécontent, épuisé, chagrin, et avait en grand mépris ses maîtres. Deux partis, qui voulaient annihiler le pouvoir royal pour avoir le champ libre à mesurer leur puissance, se prévalaient à l'envi des désordres de la cour. Henri III était alors au plus fort de ces amitiés impures qui ont laissé tant d'opprobre sur sa mémoire, et on sait, car il faut tout savoir, que les vices énormes ont toujours eu peu de charité pour les faiblesses communes. Tout se réunissait donc, intérêts politiques et passions infames, pour faire bruit du malheur survenu à cette pauvre femme qui avait failli

Digitized by Google

selon son sexe, et le roi des mignons se chargea de venger la morale. Dix-sept mois, jour pour jour, après son arrivée à la cour (8 août 1583), la reine Marguerite quitta Paris, chassée par son frère et renvoyée à son mari. Celui-ci, engagé dans un nouvel amour avec la veuve de Philibert de Gramont, ne songeait à rien moins qu'à sa femme. Cependant, comme, en matière pareille, le point d'honneur commence au scandale, force lui fut de demander, ou satisfaction de l'offense faite à la reine, ou la preuve des torts qui l'intéressaient avant tous. Cette démarche requérait un homme raisonnable; du Plessis-Mornay en fut chargé, quoique d'Aubigné, le moins propre qu'il y eût à tel emploi, se vante d'y avoir porté ses fanfaronnades. Après une longue conversation, noblement soutenue et admirablement racontée par Mornay, celui-ci retourna vers son maître avec des paroles embarrassées qui l'invitaient à prendre patience et à ne laisser pas de recevoir sa femme. Un envoyé du roi vint compléter cette faible réparation. Marguerite, qui attendait dans Agen que la maison de son mari lui fût ouverte, fit aussi ses conditions pour y être bien traitée; quelques troupes s'approchèrent afin d'avertir le roi de Navarre qu'il devait être satisfait et faire bon accueil à la reine; celle-ci rentra donc en son ménage de Nérac, près d'un an (c'est elle qui le dit) après son départ de Paris, avec toutes les apparences d'une réconciliation honorable. Seulement on vint dire au sieur de Lestoile, grand collecteur d'anecdotes et de fadaises, que le roi de Navarre se gardait bien de partager le lit de sa femme, et le bon bourgeois de Paris écrivit soigneusement cette confidence sur ses tablettes, qui sont, pour ce temps-là, notre histoire.

Il est assez difficile de savoir ce qui se passa pendant la durée de cette dernière réunion. On peut présumer pourtant que la reine Marguerite eut à y souffrir quelques désagrémens. Son mari était le chef d'un parti, et, comme tel, il ne pouvait se croire tout-à-fait le maître chez lui. Ses amis huguenots, qui prétendaient que son honneur leur appartenait, devaient porter peu de respect à Marguerite, qui n'était pas d'un sang à endurer les outrages. Pendant que des hommes comme Mornay reprochaient sévèrement au roi le tort qu'il se faisait par ses amours, il ne pouvait manquer de gens tels que d'Aubigné pour lui faire honte de sa tolérance à l'endroit de sa femme. Les évènemens politiques arrivaient d'ailleurs coup sur coup, tous contraires à ce replâtrage de l'amitié conjugale. Le duc d'Alençon venait de mourir (juin 1584), presque au temps où Marguerite fut reçue à Nérac, et, outre que cette mort lui avait ôté son meilleur

Digitized by Google

soutien, elle rapprochait du trône son mari, contre lequel s'élevait plus épaisse la barrière formidable de la ligue. Partout la vieille religion s'armait pour exclure de la couronne le successeur hérétique de Henri III, et son droit appelait aussi ses amis à le défendre. Quand Marguerite eut passé huit mois environ dans cette cour, elle s'y trouva fort mal à l'aise, et chercha le moyen de s'en échapper. Les pratiques religieuses le lui fournirent; elle demanda la permission d'aller faire son carême (1585) dans la ville catholique d'Agen, et n'en revint plus. Peu après, les partis courant aux armes, elle tenta de s'y fortifier contre les troupes même de son mari, sous la protection de la ligue. Ce petit essai de guerre civile lui réussit mal, et les habitans d'Agen, s'étant soulevés contre elle, la mirent dehors (septembre 1585), pour ne dépendre plus que du roi son frère, dont elle s'était déclarée aussi l'ennemie. Fuyant l'un et poursuivie par l'autre, elle se réfugia au milieu des montagnes d'Auvergne, dans le château de Carlat, dont était seigneur le frère d'un de ses serviteurs, « lieu sentant plus sa tanière de larrons, disent les libelles, « que la demeure d'une princesse, fille, sœur et femme de rois. » Suivant eux encore, car ils deviennent les seuls témoignages de cette vie aventurière, Marguerite s'y serait éprise d'un sien écuyer nommé d'Aubiac, et en aurait eu un second enfant qui resta sourd et muet. Cela du moins servirait à prouver qu'elle y fit assez long séjour, et le père Hilarion de Coste ne se trompe peut-être pas de beaucoup en disant qu'elle y fut enfermée dix-huit mois. Pendant qu'elle y résidait, le châtelain vint à mourir, et son frère, gouverneur d'Aurillac, celui-là même qui lui avait procuré cet asile, devenu ou jaloux, ou inquiet, l'en fit sortir avec son écuyer pour courir nouvelle fortune. Une marche pénible, faite en misérable équipage, la conduisit à un château d'Iboy, dont il nous a été impossible de trouver la situation, mais qui devait être vers la rivière d'Allier, et qui n'est certainement pas Ivoy, comme l'écrivent les livres. Cette maison appartenait à la reine sa mère, comtesse d'Auvergne, et elle croyait y trouver sûreté. Elle y fut pourtant arrêtée par le marquis de Canillac, et conduite au château d'Usson, place forte sur la rivière de l'Allier, à la hauteur et presque en face d'Issoire. Le marquis, exécutant les ordres du roi, l'y retint prisonnière, et fit pendre vilainement son écuyer par la justice d'Aigueperse. Mais bientôt il tomba lui-même en pareille faute que celle pour laquelle il avait fait périr ce malheureux. Il ne put résister aux attraits de Marguerite; qui ménagea si bien son amour, sans le satisfaire ni le désespérer, et lui en deman-

Digitized by Google

dant pour preuve la liberté entière de son bon vouloir, qu'un beau jour le geôlier se trouva, lui et sa garnison, à la porte de sa forteresse, dont les remparts se garnirent tout à coup de soldats envoyés d'Orléans par le duc de Guise. Dès-lors (ce devait être au commencement de 1587), cette porte ne s'ouvrit plus que par l'ordre de Marguerite. Pendant que toute la France était en guerre pour la plus sérieuse et, de chaque côté, la plus noble querelle qui ait jamais divisé un pays, les impénétrables murailles du château d'Usson enveloppaient sa vie d'un favorable mystère. Tout ce qu'on sut d'elle, durant plusieurs années, c'est qu'elle était à l'abri, dans une place bien défendue, et l'on supposait, avec quelque raison sans doute, qu'elle y vivait comme à Paris, comme à Nérac, comme à Carlat.

Or, il y avait, en ce temps-là, dans le royaume, un gentilhomme de l'esprit le plus aimable et de la morale la plus facile, écrivain sans façon et sans trop de conscience. C'était messire Pierre de Bourdeille, seigneur et baron de Richemont et de Saint-Crespin, celui que nous appelons familièrement Brantôme; lequel avait été obligé de renoncer à l'honnête projet par lui conçu d'aller servir le roi d'Espagne contre la France, et s'était retiré dans une de ses maisons, où il s'amusait à jeter sur le papier tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'on lui avait dit, tout ce qu'il n'avait ni vu, ni ouï, mais qui lui paraissait plaisant à raconter. De cette plume cavalière, qui passa plus tard au comte de Bussy-Rabutin, était issu déjà un livre manuscrit, dédié au duc d'Alençon, et contenant plusieurs contes propres à le divertir (c'était le livre des *Dames galantes*), « en attendant, disait l'auteur, « qu'il se mît sur les discours sérieux. » Il en était, sans qu'on s'en aperçoive beaucoup, à cette seconde époque de ses fantaisies littéraires, et s'occupait d'écrire les vies des personnes illustres de son temps, hommes et femmes, lorsqu'il eut occasion de faire porter ses complimens à la reine Marguerite dans sa forteresse. Ancien chambellan du feu duc son frère, il était, par cela seul, un de ses plus familiers serviteurs, et les preuves qu'il avait données de son savoir-faire ne pouvaient pas le mettre mal auprès d'elle. La reine lui répondit gracieusement : « J'ai su, lui dit-elle, que, comme moi, vous « avez choisi la vie tranquille en laquelle j'estime heureux qui s'y « peut maintenir, ainsi que Dieu m'en a fait la grace depuis cinq ans, « m'ayant logée en une arche de salut, où les orages de ces troubles « ne sauraient me nuire. » Cette correspondance ranima le zèle de Brantôme pour Marguerite, qu'il avait toujours eue en particulière vénération, et il s'empressa de lui donner une large place dans sa ga-

Digitized by Google

lerie de portraits. Celui qu'il a tracé d'elle est certainement le plus glorieux et le mieux soigné de tous, et on voit aisément qu'il était fait pour être présenté au modèle. Le temps où il fut écrit s'y trouve parfaitement indiqué. C'était environ six ans après que Marguerite se fut rendue maîtresse dans Usson, c'est-à-dire en 1593. Cette date est encore confirmée par un autre passage où l'auteur « maudit la « malheureuse obstination qu'on avoit en ce royaume de ne pas la « rechercher avec le roi son mari, recueillir et honorer comme l'on « doit; » phrase qu'il a rétractée plus tard, en y mettant cette apostille : « J'écrivois ceci au plus fort de la guerre de la ligue. » Or, le roi Henri IV ne fut reçu dans Paris qu'en 1594, et ce ne fut pas encore la fin de la guerre. Le portrait terminé fut envoyé à Marguerite, qui le trouva également flatteur et discret. Mais Brantôme la louait de bien écrire, et admirait « ses lettres seulement » à tel point « qu'il « n'y avoit nul, disait-il, qui, les voyant, ne se mocquât du pauvre « Cicéron avec les siennes familières. » Cet éloge encouragea Marguerite à raconter elle-même l'histoire de sa vie. De là ses Mémoires, malheureusement inachevés, récit plein de grace naïve et de fraîcheur, qui ne dit pas tout, mais qui fournit encore les plus sûrs renseignemens sur ce qu'il consent à dire. Dans l'état où ils ont été donnés au public, l'an 1628, par Auger de Mauléon, sieur de Granier, l'un des premiers académiciens français (exclu de sa compagnie pour avoir manqué de probité), ils ne vont pas plus loin que le départ de Marguerite pour la cour de France en 1582, et on n'y a rien ajouté depuis. Bien qu'ils fussent incontestablement adressés à Brantôme, on ne voit pas, dans aucun de ses écrits, qu'il en ait jamais eu connaissance. Il n'en continua pas moins à correspondre avec la reine; il la vit à Usson; il lui dédia (1604) toutes ses œuvres ensemble et séparément, sauf toutefois ses « *Dames galantes*, » qui restèrent adressées au duc d'Alençon, mort depuis vingt ans; et lorsque, dans son testament, la pièce assurément la plus curieuse qu'il ait laissée, il enjoignit à sa nièce de faire imprimer ses livres, il voulut « que le premier qui sortirait de la presse fût donné par pré- « sent, bien relié et couvert de velours, à la reine Marguerite, sa « très illustre maîtresse, qui lui avait fait cet honneur d'en avoir vu « aucuns, et trouvés beaux, et fait d'eux estime. » Brantôme mourut en effet avant la reine; mais les Mémoires de celle-ci furent publiés avant les siens.

Cependant le mari que Marguerite avait quitté en 1585 avec quelque dédain de sa position et de son caractère, était devenu un grand

Digitized by Google

homme, un grand capitaine, un grand roi. Pour dire vrai, il n'avait rien jusqu'alors annoncé de tout cela, et d'autres que sa femme avaient pu s'y tromper. Il semble qu'il n'ait pas fallu moins, pour l'avertir lui-même de ce qu'il valait, que de lui offrir le royaume de France à conquérir et à gouverner. Mais aussitôt qu'il se vit appelé à cette récompense et à ce devoir, il trouva dans son cœur de quoi s'en rendre digne. La mort du duc d'Alençon (1584) l'avait fait héritier de la couronne, la mort de Henri III (1589) le fit roi. Sept ans durant, il avait vaillamment combattu, négocié habilement, pour défendre son droit et regagner son bien. Si, au bout de ce temps, en 1593, il n'avait pas encore recouvré la moitié de ses états, il y avait pourtant répandu partout la gloire de son nom, l'estime de sa personne, la terreur de ses armes. Maintenant il était revenu aux portes de Paris, avec espérance de se les voir ouvrir, s'il voulait seulement changer une quatrième fois de religion. Ses affaires allant mieux, il pensa qu'il serait bon d'avoir des héritiers pour la couronne qui allait s'affermir sur sa tête, ce qui ne se pouvait qu'en changeant aussi de femme. En même temps donc qu'il se décidait à se faire instruire pour une conversion nouvelle, il fit adresser à Marguerite des propositions de démariage. Celle-ci se montra toute prête à y consentir, mais elle voulut qu'on lui assurât de quoi vivre selon sa qualité, et pourtant elle donna loyalement la procuration qu'on lui demandait. Bientôt le roi lui-même, rentré dans le sein de l'église romaine et dans Paris (1594), s'aperçut que les choses n'étaient pas si faciles, pour rompre un mariage de vingt-deux ans, qu'on les lui avait faites dans son conseil de guerre. La bonne amitié ne s'en rétablit pas moins entre lui et Marguerite, du moment qu'ils cessèrent de se regarder comme époux, et une correspondance tout-à-fait bienveillante vint attester ce rapprochement, opéré par la seule perspective d'un divorce. Mais le résultat dépendait de la cour de Rome, dont la principale force consiste à ne pas aller vite. La seule absolution du roi converti se fit attendre deux ans (septembre 1595). Pour l'autre complaisance qu'il demandait au pape, Henri IV avait fini par prendre patience, d'autant mieux qu'il possédait une maîtresse fort aimée, la fille du seigneur d'Estrées, qui lui donnait des enfans. Tous les historiens attribuent à Marguerite la gloire d'avoir, de son côté, retardé les démarches qui pouvaient rendre le roi libre de se remarier, dans la crainte qu'il ne voulût alors donner le titre d'épouse à Gabrielle. Quelque bonne intention qu'on puisse nous supposer

Digitized by Google

pour elle, nous ne saurions ni lui prêter, ni lui laisser une belle action qui ne nous semblerait pas prouvée; or celle-ci, et c'en serait une suffisante pour racheter tous ses torts, ne l'est à nos yeux aucunement. La créance qu'elle a obtenue provient des *Œconomies royales* de Sully, c'est-à-dire du document le plus suspect qu'on puisse avoir à consulter, et qu'il est pourtant reçu d'opposer, comme une sorte de Sainte-Écriture, à tous les témoignages contraires des contemporains, à tous les doutes timides qui cherchent le vrai. C'est le duc de Sully qui, toujours pour se faire valoir, a inventé la résistance de Marguerite, entretenue sourdement par lui tant que la duchesse de Beaufort vivait, et cessant tout à coup, grace encore à lui, dès que cette femme, ou, comme il dit élégamment, « cette décriée bagasse, » eut cessé de vivre. Une lettre de la reine, écrite dans le style du surintendant, en contient, suivant lui, la preuve; mais les dates, qui ne se soumettent pas à l'intérêt des gens, donnent à ce récit le démenti le plus formel et démontrent la fausseté de la lettre dont il s'appuie. La procuration de Marguerite, par laquelle sont constitués pour agir en son nom aux fins de son démariage les sieurs Martin Langlois et Édouard Molé, est du 3 février 1599, et à cette époque, Gabrielle, mère depuis dix mois d'un second fils, enceinte d'un quatrième enfant, était en parfaite santé. Jamais peut-être moment n'avait été plus favorable pour autoriser cette espérance qui, dit-on, aurait toujours retenu la signature de Marguerite, que celui où elle l'accorda librement, dans son château d'Usson, devant les notaires du lieu, au bas d'un acte authentique et devenu le fondement de la procédure. Ce qui est fort probable, c'est que la pensée du roi, distraite assez long-temps de ce sujet où Marguerite n'avait aucun motif de le ramener, s'y reporta plus vive et plus pressante lorsqu'il eut remis son royaume en paix, au dedans par l'édit de Nantes, au dehors par le traité de Vervins (avril-mai 1598). De là une nouvelle instance pour faire dissoudre son mariage, et un nouveau consentement de Marguerite, celui qu'elle avait donné en 1593 pour arriver à cette fin par une autre voie étant devenu inutile. L'indigne maîtresse pouvait, il est vrai, en profiter; mais cette conséquence, comme nous l'avons vu, ne la retint pas. La Providence seule parut avoir pris la charge d'épargner une pareille tache à l'honneur de Henri IV, au sang royal et à la France entière un tel affront. Gabrielle, pleine de vie au mois de février 1599, mourut le 10 avril suivant, et sa mort servit sans doute à recommander auprès du pape la poursuite des deux époux.

Digitized by Google

Dès le 24 septembre, Clément VIII commit pour le jugement de cette demande le cardinal de Joyeuse, l'archevêque d'Arles et son propre nonce, Gaspard, évêque de Modène. Le 12 novembre, le roi fut interrogé à Paris par les trois juges commis, et, le 17, la reine Marguerite, dans le château d'Usson, répondit à l'archidiacre de Toulouse, Jean Bertier, par eux délégué; puis enfin, le procès se trouvant en état, par sentence du 17 décembre 1599, il fut dit « que le « mariage fait et consommé en 1572 étoit nul, non valide et sans « effet, comme n'ayant pas été célébré avec les solennités ordonnées « par l'église et les autres conditions de droit pour la validité de cet « acte. » Cette bonne nouvelle fut annoncée à Marguerite par Henri lui-même, qui dès ce jour ne l'appela plus que « ma sœur. » Jamais, il faut le dire sérieusement, le mari et la femme ne s'étaient si bien comportés l'un envers l'autre qu'ils le firent dans cette occasion. Leur ménage avait été moins que bourgeois; leur divorce fut royal.

Marguerite resta encore plus de quatre ans à Usson, suivant les uns, dans l'exercice des devoirs pieux mêlés à d'honnêtes divertissemens; selon les autres, dans la pratique du plus effréné désordre. Nous ferons une seule observation sur les derniers : c'est que rien ne ressemble moins aux molles recherches, à la délicate sensualité dont ils lui font reproche ailleurs, que cette fureur grossière et sans choix à laquelle ils veulent ici qu'elle ait sacrifié toute répugnance et toute fierté. Le sujet n'est pas tel qu'on puisse s'y étendre beaucoup; mais nous croyons qu'il y a quelque différence d'humeur entre Cléopâtre et Messaline. Le roi, par ses lettres patentes, lui avait conservé la qualité de « reine, » sans y ajouter toutefois ni de France, ni de Navarre; et, trois ans après, lorsque la conspiration du maréchal de Biron fut connue, elle fut la première (1602) à proposer de délaisser ce titre nu, pour ne s'appeler plus que duchesse de Valois, « afin, disait-elle, que tels pernicieux esprits ne prissent à l'avenir « quelque prétexte sur ce nom, qui pût, en quoi que ce fût, trou- « bler le repos des enfans du roi. » Il paraît que le roi n'accepta pas ce nouveau sacrifice, et elle demeura en effet, jusqu'à la fin de sa vie, « la reine Marguerite. » En 1605, elle manifesta l'intention de rentrer « en France, » comme elle disait, pour s'établir à Villers-Cotterets; puis, ce lieu ayant été jugé contraire à sa santé, elle redemanda sa maison du bois de Boulogne, près de Paris, qu'elle avait généreusement prêtée « aux faiseurs de soie; » et enfin, au mois de juillet, bien annoncée et bien attendue, elle se mit en route,

Digitized by Google

laissant sous bonne garde et à la disposition du roi le château où elle avait passé près de dix-neuf ans. Pour se ménager plus de bienvenue, elle apportait des renseignemens précieux sur les complots tramés dans le pays qu'elle quittait par le fils de Charles IX et de Marie Touchet, Charles, comte d'Auvergne, son neveu détesté, en faveur duquel Henri III l'avait dépouillée de l'héritage maternel. Le roi envoya au devant d'elle, sur la route d'Étampes, son bâtard à lui, César de Vendôme, qu'elle trouva « un petit ange tout délicat, digne « effet d'une royale naissance, tant en corps parfait de beauté qu'en « esprit qui surpassoit son âge. » Elle ne fit que traverser Paris où elle admira, en passant l'eau, « les beaux bâtimens élevés récem- « ment par le roi, » et elle alla prendre sa demeure au château de Boulogne ou Madrid (19 juillet). Peu de jours après, le roi vint l'y voir; elle alla ensuite visiter la reine Marie de Médicis au Louvre et le dauphin à Saint-Germain. Elle acheva l'année à Boulogne, sauf un voyage de dévotion qu'elle fit à Chartres; et, l'hiver venu, l'hôtel des archevêques de Sens à Paris ayant été préparé pour la recevoir, elle y établit sa petite cour (décembre 1605).

Marguerite avait alors près de cinquante-trois ans. Il ne lui restait, de son ancienne beauté, que l'éclat trompeur d'un extrême embonpoint. Son esprit n'avait peut-être rien perdu de sa grace; mais il s'y était mêlé de puériles crédulités et des terreurs superstitieuses, fruit du malheur et de la solitude. Peu de femmes d'ailleurs auraient pu trouver plus d'excuses à cette faiblesse, qui était de son siècle, et dont l'autre sexe ne se défendait pas toujours; car le sort l'avait traitée vraiment avec une extrême rigueur. Presque tous ceux qu'on disait avoir eu part à ses affections étaient morts d'une manière tragique; et, s'il est vrai qu'elle portât, comme on l'a prétendu, les cœurs de ses amans trépassés en autant de boîtes pendues autour d'elle, ce n'était certes pas de quoi s'entretenir en joie et sérénité. Elle apprit bientôt que la fatalité ne s'était pas lassée de la suivre. Elle avait amené d'Auvergne un jeune Provençal, nommé, dit-on, Dat ou Datte, et qu'elle appelait Saint-Julien; laquais, au dire des médisans; suivant elle, un de ses gentilshommes. Un autre serviteur de sa maison prit celui-ci en jalousie et le tua traîtreusement (5 avril 1606) d'un coup de pistolet, « à la vue de sa maîtresse et tout contre « son carrosse, devant la porte de l'hôtel de Sens. » Le meurtrier fut aussitôt saisi, condamné et exécuté au même lieu, le tout par la justice ordinaire du roi, qui, de Sedan où il était alors, envoya Bas-

Digitized by Google

sompierre complimenter Marguerite sur cet attentat. Comme elle avait au moins le mérite de regretter les gens qu'elle perdait, elle fit composer « pour une grande dame, sur la mort de son serviteur, » deux chapelets de stances, non par un nommé Mesnard, comme disent les livres, mais par François Maynard, depuis l'un des quarante de l'Académie française, ce qui ne fait pas que les vers en soient meilleurs. De ce moment elle eut en horreur son premier logis, dont l'entrée venait d'être deux fois ensanglantée, et elle alla demeurer sur l'autre bord de la rivière, vis-à-vis du Louvre, dans une maison entourée de grands jardins qui s'étendaient depuis le coin de la rue de Seine jusqu'à la Charité. Il lui survint pourtant une consolation et un accroissement de fortune par le gain de son procès contre son neveu Charles, qui la remit en possession des comtés de Clermont et d'Auvergne, francs et libres des dettes de sa mère (30 mai — 17 juin). Comme, en donnant tous ses biens au dauphin, elle s'en était réservé l'usufruit, elle eut de quoi faire embellir sa nouvelle demeure, d'où la peste vint bientôt la chasser (septembre). Elle se retira au village d'Issy et y tomba gravement malade. « On m'a tiré tant de sang, « écrivait-elle gaiement à son ancien mari, que, quand j'aurai l'hon- « neur de baiser les mains à votre majesté, vous me prendrez pour « une anatomie, ayant à cette heure le nez aussi long que le roi mon « grand-père. » Enfin, après quelques mois, elle put rentrer chez elle, et c'eût été là le dernier chagrin de sa vie, si, dans ce temps où elle semblait réconciliée avec la fortune, où le roi la traitait fort honorablement, où la cour se pressait autour d'elle, où les gens de lettres, attirés par le renom de sa libéralité, lui prodiguaient leurs louanges, où sa maison était devenue le centre des beaux entretiens, où, pour complément de son bonheur, elle avait acquis un nouvel ami, gentilhomme lettré, du nom de Bajaumont (à qui Vital d'Audiguier adressa une ode et des lettres imprimées); si, dans ce même temps, disons-nous, son mauvais génie n'eût suscité contre elle le diabolique écrivain qui nous a laissé « *le Divorce satyrique.* » Dans ce libelle, où il ne faut chercher ni fidélité historique, ni talent de style, mais qui ne manque pas d'une certaine verve ordurière, l'auteur feint qu'il s'est élevé quelque blâme contre la dissolution du premier mariage de Henri IV, et il place dans la bouche du roi lui-même le récit scandaleux des faits qui ont rendu cette séparation nécessaire, ou qui, depuis, l'ont trop justifiée. Nous croyons qu'on ne s'est pas mépris en attribuant cet écrit à d'Aubigné. Un voyage

Digitized by Google

qu'il fit à la cour, vers l'époque où l'on voit que ce pamphlet fut composé (1608), pourrait bien lui en avoir fourni l'occasion. Au reste, de lui ou d'un autre, il sent évidemment son huguenot hargneux, sorte de gens que Marguerite avait toujours trouvés sans respect et sans pitié pour elle. « *Le Divorce satyrique* » ne fut pas alors imprimé, mais il s'en fit des copies qui coururent les châteaux des gentilshommes réformés; et, en 1662 seulement, les presses de Hollande le donnèrent à la suite du *Journal de Henri III*, ce qui était parfaitement sa place. Le grand-audiencier Pierre de Lestoile, huguenot honteux, peut passer en effet pour un des ennemis particuliers de Marguerite. Il a ramassé toutes les anecdotes qui circulaient sur elle ou sur les siens, et, à défaut d'anecdotes, une foule de propos injurieux dont il fait souvent auteur le roi lui-même, à la grande joie des historiens qui croient tenir de bonne source des paroles royales. Malgré ces outrages clandestins, mais qui devaient se faire jour après sa mort, Marguerite n'en continua pas moins à vivre avec honneur, en face de ce palais où elle avait cédé sa place, bénie du peuple pour ses abondantes aumônes, aimée du roi et de la reine pour l'attachement qu'elle portait à leurs enfans, et vantée par les poètes pour ses largesses. Henri IV s'était sans doute montré généreux envers elle, mais elle savait fort bien lui rappeler qu'il lui avait aussi de l'obligation. En lui demandant quelque grace qui contrariait un de ses serviteurs : « Je crois, lui dit-elle, vous avoir rendu plus de ser-« vices en une heure que celui-là ne sauroit vous en rendre dans « toute sa vie. » Elle acheva et embellit son hôtel, elle y donna des fêtes magnifiques; elle fonda, sur le terrain qui en dépendait, un couvent d'augustins déchaussés; elle assista bravement au sacre de Marie de Médicis (1610), où sa présence était à coup sûr autre chose qu'un acte de curiosité; et, après que Ravaillac eut fait du même meurtre deux veuves, elle ne se mêla dans aucune des cabales qui troublèrent la régence; elle chercha même à en retirer ceux sur lesquels elle se croyait quelque pouvoir; sa tendresse aveugle pour le jeune Louis XIII alla jusqu'à prédire qu'il « serait un roi absolu qui « se ferait bien obéir. » Cinq ans d'une vie douce, pieuse et charitable, s'écoulèrent encore pour elle après la mort de Henri IV, et elle quitta ce monde un peu avant d'avoir fini sa soixante-deuxième année, le 27 mars 1615. Nous regrettons de ne pas apprendre que Malherbe ait fait son épitaphe; cet hommage eût clos dignement une vie dont les commencemens avaient plus d'une fois heureusement

Digitized by Google

inspiré l'enthousiasme de Ronsard. Mais Malherbe était économe de ses vers, et ne les plaçait qu'à bons intérêts. Le seul témoignage que nous ayons de lui sur cette mort est dans une de ses lettres missives. « J'oubliois de vous dire, écrit-il négligemment le 28 mars, que la « reine Marguerite mourut hier soir à onze heures. M. de Valves a « été la voir; pour moi, je la tiens pour vue, car il y a une presse « aussi grande qu'à un ballet, et il n'y a pas tant de plaisir. La reine « a dit qu'elle veut payer ce que légitimement elle devra, et que, si « elle ne le faisoit, elle auroit peur qu'elle ne la vînt tourmenter de « nuit. Le roi, la reine, Monsieur, Mesdames, et toute la cour, por- « teront le deuil. » Du reste, les éloges ne manquèrent pas à cette illustre défunte, et son prédicateur ordinaire, Mathieu Morgues, sieur de Saint-Germain, fit pour elle, avec de moins belles paroles, mais sur un fond tout pareil, le même tour de force que Bossuet exécuta plus tard pour la princesse Palatine.

Bayle a résumé dans une ligne charmante ce qu'il y a de mieux à dire sur Marguerite. « Ce fut, dit-il, une princesse qui eut infini- « ment plus d'esprit et de beauté que de vertu. » En ajoutant à ce qu'il lui accorde la bonté d'ame et la fierté de cœur, la justice serait complète. Quand l'appréciation des personnages historiques n'a que ce degré de malice, on peut y souscrire sans faire tort à la vérité; mais il faut grandement se défier de ces indignations banales, de ces déclamations hypocrites, par lesquelles tant de gens croient s'acquitter envers la morale et la vertu. La conduite des femmes surtout sert trop souvent de texte à ces faciles démonstrations de sévérité, et Marguerite, plus que toute autre femme, a été victime de la phrase austère et farouche. Sans doute, il faut que le vice soit flétri; mais comment se fait-il que la flétrissure soit toujours pour le vice placé dans quelque condition de faiblesse, qu'on recharge sans cesse celui qui a subi sa peine, que tout le blâme s'attache aux fautes qui n'ont pas fondé de puissance, aux hontes qui n'ont pas fait souche de grandeur? Pourquoi, par exemple, la liaison de Henri IV avec Gabrielle, marché vulgaire de libertin dupé, a-t-elle reçu de la tradition un caractère héroïque, tandis que les amours de Marguerite et de Champvallon, tout rians qu'ils soient, en effet, de passion, de jeunesse et de beauté, sont demeurés un objet de moquerie? C'est que Henri commençait une branche royale, et que Marguerite était le dernier rejeton de la sienne. C'est qu'on ne gagnait rien à épargner celle-ci, que même l'opprobre, répandu impunément sur elle,

Digitized by Google

servait à confirmer le droit, ou à couvrir le défaut, des nombreuses descendances venues de celui-là. Un historien, nourri domestique dans la maison de Marguerite sous le titre de maître des requêtes, et qui en a bassement révélé tous les secrets, allègue avec une merveilleuse assurance que « la considération d'état l'a voulu ainsi, afin « que ses bâtards, nés d'elle durant son éloignement du roi, ne « pussent pas se dire légitimes et prétendre à la couronne de France; « vu même, ajoute-t-il, qu'on n'a jamais voulu punir comme impos- « teur ce religieux qui s'est si longuement produit pour fils de la « reine Marguerite. » Ainsi, suivant l'aveu naïf de Dupleix, il importait à la royauté de Louis XIII que la mère du père Ange restât diffamée, et cet écrivain ne faisait que témoigner son zèle pour le prince vivant qui le payait, en outrageant sa bienfaitrice morte depuis longtemps. Nous n'avions pas besoin de cette preuve pour savoir qu'il y a souvent plus de lâcheté dans la médisance que dans la flatterie.

A. Bazin.

Digitized by Google

QUESTION DES SUCRES.[1]

La question des sucres, si souvent débattue, va être discutée de nouveau. La lutte sera vive. Les intérêts se passionnent.

Le gouvernement propose la suppression du sucre indigène, avec une indemnité pour les fabriques existantes. C'est le système net et hardi que M. Laplagne a exposé d'une manière si lumineuse en 1840, et que M. Duchatel a soutenu avec une grande vigueur de raisonnement. Le projet est accueilli par des clameurs furieuses. On crie au vandalisme et à la barbarie. Les bureaux de la chambre, sous cette première impression, ont nommé une commission où M. Berryer s'est présenté seul pour soutenir le projet du gouvernement. Cette commission hésite, et délibère encore.

Qu'arrivera-t-il? Le projet sera-t-il repoussé dans la chambre? Ne sera-t-il qu'ajourné au moyen d'un expédient? Sans doute, un ajournement donne-

(1) Nous accueillons toujours avec empressement les opinions consciencieuses et sérieusement exprimées, lors même qu'elles ne répondent pas complétement à nos vues. C'est par ce motif que nous publions le travail que l'on va lire. On ne pourrait d'ailleurs se dissimuler que la question des sucres présente dans tous les systèmes des difficultés graves. Aucune solution jusqu'ici ne nous paraît satisfaire tous les principes. Il importe donc beaucoup que l'opinion, avant de prendre un parti, soit pleinement éclairée sur la valeur de chacun des systèmes qui sont en discussion. Du reste, la question des sucres nous semble étrangère pour le moment aux préoccupations politiques: M. Berryer soutient le projet du gouvernement, et M. Martin du Nord l'attaque avec une grande vivacité. Cela suffit pour démontrer que l'intérêt ministériel n'entre pour rien dans le jugement qu'on peut porter sur ce débat, qui est avant tout une grande question industrielle et commerciale.

(*Note du directeur.*)

Digitized by Google

rait aux opinions chancelantes le temps de s'affermir, et délivrerait les amours-propres témérairement engagés dans le débat. Mais qu'on ajourne le projet ou qu'on le repousse, il faudra mettre, au moins provisoirement, quelque chose à la place : ici, selon nous, commenceront les embarras, et se dissipera peu à peu cette opposition plus apparente que réelle, plus à craindre par le bruit qu'elle fait que par les raisons qu'elle donne.

Si l'on n'oubliait pas si vite en France, et si les questions du jour ne venaient pas sans cesse effacer de notre souvenir les questions de la veille, on pourrait considérer cette question des sucres comme à peu près épuisée. L'opinion que nous allons émettre a été soutenue il y a deux ans par des esprits éminens, par des orateurs illustres. Elle a reçu de nouveaux développemens dans des brochures remarquables. Il est vrai que des documens récens ont répandu une nouvelle lumière sur plusieurs points, et que les évènemens ont fourni des aperçus nouveaux; mais presque toutes les raisons principales ont été dites, et le mieux à faire est de les reproduire. C'est d'ailleurs une nécessité qui ressort de la discussion. Comme les adversaires du projet lui opposent depuis un mois de vieux argumens, on est forcé de reproduire les excellentes réponses qui leur ont été faites. Aux vieilles erreurs il faut opposer les vieilles vérités.

Nous prions ceux qui voudront bien nous lire de ne pas s'effrayer de quelques détails arides qui se rencontreront nécessairement dans cette discussion. Si l'apparence est vulgaire, le fond ne l'est pas. Plus on pénétrera dans ce débat des sucres, plus on verra qu'il contient sous la forme d'un débat mercantile l'une des plus hautes questions que puisse soulever la politique d'un grand état. C'est ainsi d'ailleurs que va le monde. Depuis le XVIe siècle l'intérêt commercial domine de plus en plus la destinée des peuples. Les nations se développent, grandissent par l'industrie et les échanges, au lieu de s'accroître par les armes. Les questions de douanes, de tarifs, deviennent par là d'un intérêt immense. Une denrée, source d'échange entre deux climats différens, entre des peuples séparés par les mers, entre des civilisations qui s'ignorent l'une l'autre, devient, par les progrès de l'aisance générale, l'instrument de la richesse et de la grandeur d'un état. Demandez à l'Angleterre ce que rapporte à ses finances, à sa marine, à sa puissance politique, le seul commerce du sucre et du coton; aux Etats-Unis, ce qu'ils gagnent à transporter le coton sur toutes les mers; à la Hollande, ce que lui vaut seulement le sucre qu'elle retire de sa belle colonie de Java. Tous les jours vous voyez l'Angleterre disséminer sur tous les points du globe, par des négociations ou par la guerre, chacune des denrées qui font sa richesse. Ne soyez donc pas surpris que la question de savoir si la France doit récolter son sucre ou l'aller prendre au-delà des mers soit devenue pour elle une question vitale. Que de causes ont paru petites dans l'histoire de ce monde à côté des résultats qu'elles ont produits !

Nous n'aurons pas besoin de rappeler longuement les phases diverses par lesquelles a passé la question des sucres. On sait que le sucre de betterave

Digitized by Google

était sous l'empire une curiosité chimique. Encouragé jusqu'en 1814, protégé ensuite contre les sucres exotiques par le silence de la loi, par les perfectionnemens de la chimie et de la mécanique, il se développa peu à peu. En 1828, on s'aperçut qu'il fournissait 4 millions de kilogrammes à la consommation. On commit alors la faute de ne pas l'imposer. En 1833, 1834, 1835, les commissions de budget réclamèrent l'impôt. En 1836, le sucre indigène avait 500 fabriques, et produisait environ 50 millions de kilogrammes. Le sucre colonial, après avoir obtenu par la protection des tarifs l'exclusion des sucres étrangers, se trouvait refoulé par cette concurrence nouvelle. La législation intervint. Un premier projet fut repoussé en 1836. Enfin, en 1837, le sucre de betterave fut soumis à un droit de 10 fr. par 100 kilogrammes pour la première année, et de 15 fr. pour la seconde.

Cette première taxe n'eut pas le résultat qu'on attendait. La production du sucre indigène, quoique diminuée, resta au-dessus des besoins de la consommation. En même temps, deux récoltes abondantes augmentèrent la production du sucre colonial. L'encombrement et la baisse des prix continuèrent. Tous les intérêts furent en souffrance. On vit les revenus du trésor décroître par le refoulement des sucres exotiques; le commerce et l'industrie frappés dans leurs exportations; l'avenir des colonies gravement menacé, et le sucre indigène étouffé lui-même sous l'excès de sa production.

On parla alors du dégrèvement du sucre colonial. Le gouvernement le proposa en 1839; et le projet, non discuté, fut réalisé entre deux sessions par voie d'ordonnance. Le dégrèvement réduisit de 33 fr. à environ 20 fr. la protection accordée au sucre indigène sur le sucre colonial.

Cependant le sucre indigène soutint la concurrence, et tous les dangers de la situation s'accrurent. Alors le gouvernement exprima indirectement sa pensée en proposant l'égalité d'impôt pour les deux sucres, sauf à allouer une indemnité de 40 millions aux fabricans de sucre de betterave. Le projet, repoussé par la commission, fut converti par le ministère du 1er mars en une augmentation de droit sur le sucre indigène. L'impôt fut porté à 27 fr. 50 cent. (décime compris); en même temps, le droit sur le sucre colonial, réduit à 36 fr. 30 cent. par l'ordonnance de dégrèvement, fut relevé au chiffre primitif de 49 fr. 50 cent.

On avait cru par ce moyen rétablir l'équilibre entre les deux sucres, et pacifier le débat. Deux ans ont suffi pour rendre la situation plus périlleuse que jamais. Malgré le surcroît de taxe, la production du sucre indigène s'est accrue depuis 1840; elle a presque doublé depuis 1839. On évalue à 50 millions de kilogrammes la production actuelle, en y comprenant 10 millions que la fraude dérobe à l'impôt. D'un autre côté, les colonies ont augmenté leurs envois de 12 à 15 millions de kilogrammes. Leur part dans la production actuelle est évaluée à 90 millions. C'est donc environ 140 millions de kilogrammes de sucre jetés annuellement sur un marché qui n'en consomme que 115 ou 120. De là l'encombrement des entrepôts et la baisse des prix. En 1840, les sucres se sont vendus 70 fr. les 50 kilogrammes; en 1841, le

Digitized by Google

prix moyen a été de 57 fr. 25 cent.; en 1842, il est tombé à 56 fr. 25 cent., et ce prix ruineux aurait encore baissé, si l'espoir d'une solution prochaine n'avait soutenu les cours. Au prix actuel, tous frais déduits, la perte du colon est de près du tiers sur le chiffre nécessaire à la rémunération du travail, et la ruine de l'industrie indigène n'en est pas moins imminente. L'immense majorité des fabriques déclare préférer l'interdiction, moyennant indemnité, à une aggravation d'impôt, et c'est l'énergique remède proposé par le gouvernement.

Supprimer une industrie qui a été justement honorée, qui a reçu les encouragemens du pouvoir et de l'opinion, qui a provoqué les découvertes de la science, qui a développé le travail dans plusieurs départemens, qui est enfin une conquête du génie national, c'est, sans contredit, une mesure très rigoureuse, c'est une sorte de coup d'état dans l'industrie. Or, les coups d'état ne sont point populaires, bien qu'il y en ait eu de justes cependant, et que la liberté elle-même a approuvés.

Nous comprenons donc fort bien l'impopularité actuelle du projet de loi. Que, sans l'avoir étudié sérieusement, on dise qu'il est sauvage et barbare, cela ne nous étonne pas. Mais après ce premier emportement, il faut agir. Il faut prendre une résolution quelconque, il faut considérer tous les effets qu'elle peut produire. Il faut peser le bien et le mal qui en sortiront; et après avoir déclamé contre le projet, il faut montrer la sagesse, l'utilité, la nécessité du plan qu'on lui préfère. Or, c'est ici que les adversaires du projet de loi ont entrepris une tâche très difficile. Nous souhaitons qu'ils réussissent, mais nous ne l'espérons pas.

Ceux qui repoussent la suppression du sucre indigène se feront nécessairement toutes les questions que le gouvernement a dû résoudre lui-même avant d'adopter le parti extrême qu'il propose. Un gouvernement prudent ne doit prendre un parti extrême que dans l'impossibilité de s'y soustraire. S'il est possible de reculer devant une difficulté, d'ajourner une solution, de transiger, d'adopter un moyen terme, un gouvernement sage préférera toujours cette situation à un parti rigoureux. Trancher n'est pas dénouer. Les demi-mesures donnent souvent beaucoup d'embarras qu'il serait facile d'éviter par une résolution brusque; mais c'est la mission du gouvernement d'accepter les embarras, de lutter contre eux avec patience, d'être jusqu'au bout aussi conciliant que ferme, et de ne sortir d'une difficulté par un coup de force que dans le cas où l'intérêt général l'exige impérieusement.

Que faut-il donc se demander si l'on veut mettre quelque chose de sérieux à la place du projet de loi? Il y a plusieurs questions à se faire. D'abord le maintien de la situation présente est-il possible? S'il faut absolument sortir de cette situation, y a-t-il des moyens intermédiaires entre le *statu quo* et la suppression du sucre indigène? Enfin, s'il n'y a pas de moyens intermédiaires, et si le sacrifice de l'une ou de l'autre des deux industries est nécessaire, est-ce le sucre indigène qui doit périr? Ne pourrait-on pas, au contraire, lui sacrifier le sucre colonial? Voilà toutes les questions que se feront sans

Digitized by Google

doute les adversaires du projet de loi. Nous allons les examiner successivement et nous ne parlerons qu'en dernier lieu de la clause d'indemnité, qui est accessoire.

Qu'est-ce que la situation actuelle? C'est un duel à mort entre deux industries nationales, c'est une calamité pour le pays. Chacun des deux sucres, pour écraser son adversaire, a exagéré sa production. Pour une consommation annuelle de 115 à 120 millions de kilogrammes, on en produit 140; l'entrepôt est encombré de plus de 40 millions de kilogrammes, sans compter les sucres étrangers; en outre, les produits des dernières récoltes affluieront bientôt sur le marché. Aussi la baisse des prix est effrayante. Tous frais déduits, le colon reçoit 17 fr. par 50 kilogrammes, tandis que le prix nécessaire pour assurer sa subsistance et son travail serait de 23 fr. 50 c. Les colonies, chargées de dettes usuraires, épuisées par leurs derniers efforts, écrasées par la prime de 22 fr. qui soutient contre elles le sucre indigène, menacées d'ailleurs dans leur avenir par une constitution précaire, font entendre que leur dévouement à la France ne peut aller plus loin! De son côté, le sucre indigène, victime des encouragements même qui l'ont poussé à une production déréglée, ajoute ses propres misères à celles qu'il cause. Plusieurs établissemens résistent; mais l'immense majorité des fabriques succombe; sur environ 366, plus de 300 déclarent qu'elles périraient sous la moindre aggravation d'impôt, et le plus grand nombre est déjà frappé de mort dès à présent. Au milieu de ce conflit ruineux, les grands intérêts du pays souffrent également. L'encombrement du marché repousse les sucres étrangers, déjà écartés par une surtaxe qui protége les sucres français. Or, l'exclusion des sucres étrangers réagit sur l'industrie et sur l'agriculture en arrêtant les débouchés, sur la navigation marchande en diminuant les échanges, sur la marine en restreignant le chiffre de l'inscription maritime, sur le trésor enfin en comprimant une activité industrielle et commerciale qui augmenterait ses recettes. Le trésor, c'est-à-dire la bourse commune, est de tous les intérêts celui qui a été le plus sacrifié jusqu'ici dans ce déplorable débat. Par la seule différence du droit, et en supposant le sucre indigène remplacé par le sucre colonial taxé à 49 fr. 50 c., on évalue que le trésor a perdu depuis 1828 plus de 164 millions de francs! Supposez que le sucre indigène eût été remplacé en partie par le sucre étranger, qui est frappé d'une surtaxe, la perte du trésor eût été bien plus grande; et enfin, il n'est pas tenu compte dans ce calcul des 10 millions de kilogrammes que le sucre indigène prélève annuellement sur le trésor par la fraude. Voilà, pour le trésor, les effets de la situation présente! Et notez bien qu'en lui tous les intérêts souffrent. Quant au gouvernement, devant ces ruines qui se préparent sous ses yeux, devant ces rivalités aveugles qu'il n'a pu contenir, devant tous ces maux qu'il signale depuis si long-temps et qu'il ne peut guérir, sa position devient intolérable si on prolonge son impuissance.

Continuerez-vous donc la situation actuelle? Vous ne le pouvez pas; tout

Digitized by Google

s'y oppose. Cette situation ne satisfait personne; elle est désastreuse pour quelques-uns, et oppressive pour tous. Si vous voulez des colonies, vous ne pouvez pas dire aux colonies qui succombent : « Mourez; nous ne pouvons rien pour vous. » Si vous voulez que le sucre indigène prospère, et qu'il soit maître du marché, vous ne pouvez pas dire au sucre indigène qui ferme ses fabriques : « Luttez encore, ne vous découragez pas; une prime de 22 francs vous suffit. » Si vous voulez la richesse, la grandeur, la puissance navale de votre pays, vous ne pouvez pas dire à l'industrie manufacturière et agricole qui demande des débouchés, à la navigation marchande qui sollicite l'emploi de ses vaisseaux, à la marine qui demande des matelots, au trésor qui voit diminuer ses recettes, et qui indique des moyens sûrs pour les accroître, vous ne pouvez pas dire à tous ces grands intérêts qui souffrent et qui murmurent : « Calmez-vous; ce que vous avez vous suffit; nous n'avons rien de plus à vous donner. » Enfin, si vous voulez la dignité du gouvernement, si vous voulez surtout qu'il ait un caractère national, vous ne pouvez lui imposer plus long-temps cette espèce de neutralité humiliante, où il ne peut recueillir que le mépris et la haine des populations.

Vous ne pouvez donc conserver la situation actuelle; et, comme vous repoussez le projet de loi, il vous faut proposer un système nouveau. Quel sera ce système ?

Voulez-vous un système intermédiaire, une pensée de conciliation, de transaction, en un mot ce qu'on a appelé la pondération ou l'équilibre des deux sucres ?

D'abord, en réalité, avoir repoussé le *statu quo*, c'est avoir écarté du même coup le système de l'équilibre, car la situation présente n'est que l'application funeste de ce système, et la triste révélation de son impuissance. L'équilibre est le système inutilement tenté depuis 1837. Qu'a-t-on voulu, en effet, depuis cette époque? On s'est proposé de maintenir dans de justes limites les intérêts existans. On n'a pas voulu sacrifier le sucre indigène au sucre colonial, ni le sucre colonial au sucre indigène : mais on a voulu faire à chacun sa part dans l'approvisionnement du marché. On a voulu, en calculant les forces respectives des deux industries, déterminer par des combinaisons de tarifs la portion de chacune d'elles dans la consommation du pays.

Qu'est-il arrivé ? Les faits ont démontré que ce système est une chimère. Le développement des deux industries s'est joué de toutes les combinaisons de tarifs. Tous les calculs ont été renversés. Comme on l'a dit cent fois, le système de l'équilibre manque de base. Pour balancer également les deux produits, il faudrait connaître exactement leurs forces; et pour déterminer ce point, il faudrait connaître exactement le prix de *revient*, c'est-à-dire le chiffre qui couvre les frais de production. Or, presque tout le monde reconnaît aujourd'hui l'impossibilité de déterminer exactement les prix de revient. Et lors même qu'on parviendrait à les fixer un jour, les circonstances les plus légères, les moindres variations dans les récoltes ou dans les prix de la

Digitized by Google

main-d'œuvre, les perfectionnemens ou les souffrances de l'une ou l'autre industrie, nécessiteraient le lendemain de nouveaux calculs; le chiffre que l'on aurait établi sur les bases les plus justes pourrait cesser d'être vrai au moment même où il serait proclamé. Ce serait sans cesse à recommencer.

Aussi les partisans d'un prétendu système d'équilibre reconnaissent que, dans ce système, la balance penchera presque toujours d'un côté ou de l'autre. Il ne peut y avoir, disent-ils, d'équilibre absolu; mais le gouvernement est là pour surveiller sans cesse les mouvemens des deux industries, et pour établir entre elles, par des remaniemens de tarifs, par des combinaisons de dégrèvement et de surtaxe, une sorte d'équilibre approximatif. Le niveau de la balance sera sans cesse agité; mais il en est ainsi, dit-on, de tous les tarifs qui ont pour but d'équilibrer les industries de la France avec celles de l'étranger!

On a déjà réfuté cette objection. Oui, s'il s'agissait d'une situation ordinaire, s'il était question d'une concurrence entre deux produits similaires, l'un indigène, l'autre étranger, l'équilibre approximatif pourrait suffire; dans les cas douteux, le gouvernement aurait ici, pour se déterminer, une règle fixe; il ferait pencher la balance du côté de l'intérêt français, et tout danger serait évité; mais, en présence de deux industries nationales, la position du gouvernement n'est plus la même. S'il pèse d'un côté ou de l'autre, c'est la France qui souffre, car c'est un intérêt français qui est sacrifié. Dans cette alternative cruelle, le gouvernement, forcé à chaque instant d'agir, ne sait quel parti prendre, et ses incertitudes compliquent la situation. Obligé de défendre le plus faible contre le plus fort, il est réduit à suivre le pire des systèmes en économie politique : il lui faut soutenir l'industrie qui languit contre celle qui prospère, encourager l'inertie ou l'impuissance contre le succès; nécessité déplorable, qui conduit à la ruine des intérêts mêmes que l'on voudrait ménager.

Si du moins les dérangemens perpétuels de cet équilibre factice n'étaient qu'une oscillation légère et sans secousse! Mais vous êtes en présence de deux industries dont les forces réelles sont inconnues, et dont les mouvemens sont incalculables d'une année à l'autre. D'une part, aux colonies, le rendement de la canne peut s'accroître démesurément en peu de temps; d'un autre côté, la production du sucre de betterave est en quelque sorte sans limites. Un arrondissement suffirait, dit-on (1), pour approvisionner la France, un département pour approvisionner l'Europe, et peut-être le monde. Quant à la consommation, son accroissement a dépassé jusqu'ici toutes les prévisions, et peut les dépasser encore. Depuis 1815, elle s'est élevée en France de dix-sept à cent vingt millions de kilogrammes, et, en Angleterre, elle est de deux cent millions de kilogrammes pour une population de vingt-cinq millions d'habitans! Essayez donc de gouverner vos tarifs d'après des différences si grandes

(1) M. Dumas.

Digitized by Google

et des variations si subites! Une erreur, une circonstance fortuite, un fait inconnu, renverseront l'équilibre chancelant que vous aurez établi péniblement sur ces bases fragiles. Sans doute, dès que vous apercevrez l'inégalité, vous rétablirez le niveau, si cela est possible; mais la secousse que vous imprimerez sera d'autant plus dangereuse que l'inégalité accidentelle aura été plus forte. L'industrie que vous aurez excitée, à votre insu, par une sorte de protection tacite, se sera développée sans mesure, et vous serez forcés de peser lourdement sur elle pour la faire rentrer dans ses limites.

Tel est le système de l'équilibre. Si l'on veut un équilibre absolu, c'est une chimère. Si l'on veut un équilibre approximatif, c'est une balance sans cesse agitée et convulsive; c'est l'étouffement légal des deux industries qu'on veut sauver.

Appliquez ce système de l'équilibre à la situation présente; faites un nouveau remaniement de tarifs : quelle base prendrez-vous? Ne considérons que le sucre indigène : quel chiffre nouveau lui imposerez-vous? Sur les trois cent soixante-six fabriques de sucre de betterave, soixante-six paraissent accepter une augmentation d'impôt; les trois cents autres déclarent ne pouvoir supporter un centime de plus : on peut même dire que le droit actuel les tue. Qu'allez-vous faire? Prendrez-vous la moyenne des forces de l'industrie indigène, et abaisserez-vous l'impôt jusqu'à cette moyenne pour le mettre à la portée du plus grand nombre des fabriques? Si vous faisiez cela, vous tueriez les colonies. Loin d'abaisser l'impôt, vous l'exhausserez donc au contraire, puisque, dans le système de l'équilibre, vous voulez secourir les colonies, et que les colonies succombent devant le privilége actuel de la betterave. Vous commencerez donc, au nom d'un système de conciliation et de justice, par renverser trois cents fabriques, dont vous livrerez les dépouilles à un petit nombre d'établissemens privilégiés que des circonstances exceptionnelles ont protégés jusqu'ici. Enrichis par cette succession forcée, investis d'une sorte de monopole temporaire, ces établissemens pourront soutenir l'augmentation d'impôt; mais s'ils prospèrent, ils augmenteront forcément leur production; puis viendront à la suite l'encombrement, la baisse des prix, la gêne et le désespoir de tous; les colonies montreront de nouveau leur pacte déchiré par la métropole; le sucre indigène sera encore frappé; mais de nouvelles ruines lui donneront de nouveaux vengeurs chargés de recommencer la lutte, et de perpétuer les crises fatales qu'on aura déjà éprouvées.

On a parlé tout récemment d'un nouveau système de pondération, qui, au lieu de prendre pour base les prix de revient, ne chercherait l'équilibre qu'en égalisant les charges supportées par chaque produit. L'égalité des charges, en présence de l'inégalité de nature, serait encore un mensonge; et nous ne pensons pas que ce système soit goûté de ceux qui cherchent sincèrement l'équilibre entre les deux industries.

Nous n'avons pas besoin, du reste, d'ajouter que tout système d'équilibre entre les deux sucres français suppose nécessairement l'exclusion des sucres

Digitized by Google

étrangers. En effet, la production indigène et coloniale étant évaluée aujourd'hui à 140 millions de kilogrammes, tandis que la consommation s'élève de 115 à 120, il est évident qu'introduire en concurrence les sucres étrangers, qui coûtent moins cher que les sucres français, ce serait ruiner ces derniers. L'exclusion des sucres étrangers, et de tous les avantages que leur admission pourrait offrir, est donc encore un des effets du système d'équilibre. On sait ce que cette exclusion a de funeste.

Mais, dira-t-on, ces systèmes qui consistent à équilibrer les deux industries par des tarifs mobiles ou par l'égalité des charges ne sont pas les seuls moyens intermédiaires qui se présentent. Cela est vrai. On propose d'autres systèmes que nous allons examiner.

De cette pensée première qu'il serait sage et équitable de partager le marché entre les deux industries, suivant les forces et les besoins de chacune d'elles, est né un système mixte qui se recommande par des avantages sérieux. C'est le maintien des sucreries existantes, avec interdiction de tout établissement nouveau, et sous la condition de ne pas produire un kilogramme de sucre au-delà d'un maximum fixé par la loi. Dans ce système, on supposerait le maximum de la production indigène fixé à 30 ou 40 millions de kilogrammes. Le sucre colonial conserverait par là un débouché certain d'environ 90 millions, qui pourrait s'étendre plus ou moins avec les progrès de la culture et de la consommation. Il y aurait ainsi une barrière légale entre le sucre de betterave et le sucre de canne; le sucre de betterave apporterait d'un côté 30 ou 40 millions de kilogrammes par an, mais rien de plus; le sucre de canne de son côté fournirait le reste. L'un serait limité, l'autre ne le serait pas; et il n'y aurait d'équilibre qu'en ce sens que les deux industries pourraient exister simultanément sans se nuire.

Beaucoup de difficultés seraient levées par ce moyen. Les intérêts existans seraient respectés dans une juste mesure. Pour le sucre indigène, la garantie d'un placement annuel de 30 ou 40 millions de kilogrammes compenserait la réduction du produit. Pour le sucre colonial il y aurait un débouché suffisant, quant à présent, et l'avenir ne lui serait plus disputé par une concurrence sans bornes. Si l'avenir le permettait, si la consommation prenait un grand accroissement, le concurrent naturel du sucre colonial serait le sucre étranger, dont on dirigerait la surtaxe de manière à contenir le sucre colonial sans jamais le repousser. Le trésor, l'industrie, le commerce, la marine, garantis dans le présent contre toute perturbation violente, pourraient recueillir, dans un temps plus ou moins éloigné, des avantages obtenus sans secousse. Enfin, pour ceux qui s'imaginent que la France, privée du sucre de betterave, ne pourrait plus acheter de sucre en cas de guerre, ce système présente un approvisionnement de réserve, préparé pour tous les évènemens. Tel est le beau côté de ce système; mais il renferme un vice capital, qui est de constituer directement, légalement, un privilége exclusif au profit d'un certain nombre d'individus. Le sucre de betterave vaut-il une semblable dérogation

Digitized by Google

à la loi commune? fera-t-on pour des usines, dans l'intérêt de quelques fabricans, ce que la loi a fait, dans l'intérêt de l'ordre, de la sécurité publique et de la morale, pour des charges et des offices? Voyez si vous pouvez réserver le privilége de faire du sucre de betterave comme on a réservé celui de faire des actes et des contrats; et si, après avoir repoussé la suppression du sucre indigène, comme une atteinte à la liberté de l'industrie, vous pouvez consacrer, au profit exclusif de quelques intérêts privés, un monopole contraire à nos lois et à nos mœurs!

Il se présente encore d'autres moyens intermédiaires. On a parlé de l'égalisation graduelle ou immédiate de l'impôt des deux sucres.

L'égalisation graduelle n'est pas le système de l'équilibre. Par l'égalisation graduelle, on veut arriver progresssivement à l'égalité d'impôt pour les deux sucres, tandis que dans le système de l'équilibre on se propose d'élever ou d'abaisser les tarifs au niveau des forces de chaque industrie, et de régler leurs mouvemens de manière à ce qu'elles se développent ensemble sans s'étouffer.

D'un autre côté, l'égalisation graduelle diffère de l'égalisation immédiate en ce qu'elle renferme une pensée de ménagement temporaire pour le sucre de betterave. On veut qu'il arrive à l'égalité de droit, mais avec des forces suffisantes pour la soutenir. Au contraire, l'égalisation immédiate, dans les circonstances actuelles, peut passer pour une suppression déguisée. Élever l'impôt du sucre indigène, quand il supporte à peine celui qu'il paie, c'est décréter en quelque sorte le progrès d'une industrie, ou la tuer par une perfidie. Mais admettons pour le moment qu'on soit sincère dans les deux systèmes, et qu'on ne cherche dans leur application qu'une communauté de charges et de bénéfices entre les deux sucres. On veut l'égalité d'impôt, soit dans le présent, soit dans l'avenir; quelles seront les conséquences de ce principe?

D'abord, l'égalité d'impôt n'est pas l'égalité réelle des deux sucres devant la loi. Elle laisse subsister entre eux des différences profondes qui tiennent à la nature des climats, aux frais de production, à la distance des lieux, aux conditions particulières où se trouve chaque industrie. Il y a un système qui voudrait en effet l'égalité réelle, et qui la cherche en vain; c'est celui de l'équilibre absolu: mais l'égalité d'impôt ne peut produire qu'une égalité nominale. Si donc on croit qu'une équité rigoureuse est la base de ce système, on est dupe d'un mot; mais passons outre, et voyons ce que ce système produira.

Ou l'égalité, du jour où elle sera prononcée, tuera le sucre indigène, ou elle ne le tuera pas. Si elle le tue, on aura fait précisément le contraire de ce que l'on voulait. Au lieu d'établir un partage, une vie commune entre les deux sucres, on aura impitoyablement sacrifié l'un à l'autre. Ce sera une iniquité, un scandale public, une source de troubles. Ou bien les grandes usines du sucre indigène, secondées par des capitaux puissans, par l'esprit

Digitized by Google

de spéculation, par la ruine des petites fabriques, et par les embarras temporaires des colonies, supporteront le premier choc sans fléchir; et alors, tout ce qui s'est vu depuis 1837 se renouvellera. Le sucre indigène se développera sans limites, repoussera le sucre colonial, et ramènera la crise. C'est en effet le caractère singulier de cette situation que le sucre indigène, tant qu'il vivra, échappera par la force des choses à toutes les conditions qu'on voudra lui faire. Il se jouera impunément de tous les tarifs, soit par la fraude, que l'élévation des taxes excite de plus en plus, soit par des développemens rapides et imprévus, qui le rendront maître du marché et des consommateurs. Ne l'a-t-on pas vu depuis plusieurs années, à chaque nouveau tarif, presqu'aussitôt relevé qu'abattu? En 1837, il déclarait qu'un impôt de 15 fr. tuerait toutes les fabriques : l'impôt a été voté, la production s'est à peine ralentie; et deux ans après, écrasées par la concurrence, les colonies violaient le contrat qui les lie à la métropole en exportant leur sucre (1). En 1839 le sucre colonial est dégrevé : le sucre indigène fléchit un peu et se relève : la crise recommence. En 1840, le général Bugeaud vient déclarer qu'un droit de 25 fr. sera une spoliation inique : le droit est imposé, et le sucre de betterave, élevant sa production de 22 millions de kilogrammes à 40 ou 50 millions, ruine aujourd'hui les colonies! Tous ces faits prouvent évidemment que si le sucre indigène soutient l'égalité pendant quelque temps, il renouvellera contre le sucre colonial une lutte plus désastreuse que jamais, car il sera d'autant plus redoutable qu'il se croira désormais assuré d'une position conquise par de grands sacrifices et par des efforts inouis.

Ajoutons enfin que si l'égalité, contre toutes nos prévisions, s'établissait sans secousse, et amenait un partage tranquille du marché national, cette fraternité inespérée des deux sucres ne pourrait jamais exister qu'au détriment des grands intérêts que nous avons déjà fait apparaître dans ce débat, et qui le dominent dès qu'ils y entrent. L'égalité d'impôt, tout aussi bien que l'équilibre vainement cherché par les tarifs, est l'exclusion formelle des sucres étrangers. Vous ne pouvez frapper le sucre de betterave d'un droit égal au sucre colonial sans fermer la France aux sucres du Brésil, de Cuba, de Porto-Rico, du Bengale, de Manille, de la Chine, de la Cochinchine. Or, nous avons déjà indiqué les résultats de cette exclusion impolitique, et nous y reviendrons.

Aucun système intermédiaire ne vous présente donc des garanties suffisantes. L'équilibre absolu est une chimère. L'équilibre approximatif est un fléau dont vous voyez aujourd'hui tous les ravages. Le maintien des deux sucres avec des conditions distinctes, savoir : une limite légale de production pour le sucre indigène, et une large carrière ouverte au développement des sucres exotiques, est un système ingénieux : mais il constitue un monopole

(1) Arrêtés des gouverneurs de la Martinique et de la Guadeloupe, 15 et 27 mai 1839.

Digitized by Google

exorbitant au profit de quelques intérêts privés. D'ailleurs, s'il pacifie le présent, l'avenir seul, et un avenir sans doute éloigné, pourra connaître les autres avantages qu'il peut produire. Reste l'égalisation des deux sucres par voie graduelle ou immédiate. Ou c'est la mort violente de l'une ou l'autre industrie, ou bien, si par impossible l'égalité se maintient, c'est la préférence funeste d'un intérêt isolé et secondaire aux grands intérêts de la puissance industrielle, commerciale et maritime de la France. De tous ces systèmes, aucun ne satisfait en même temps l'équité, la raison, la loi et l'intérêt général du pays. S'il n'y a pas d'autres moyens intermédiaires, si l'esprit de transaction a épuisé toutes ses ressources, vous arrivez donc forcément devant cette question fatale de l'interdiction.

Et que cela ne vous étonne pas. Vous suivez la pente irrésistible qui en a entraîné d'autres devant vous. Tous ceux qui adoptent aujourd'hui l'interdiction, non pas dans un intérêt étroit de localité ou d'industrie, mais dans un intérêt politique et national, ont commencé par reculer devant elle. On a reproché à des hommes d'un caractère droit et d'un esprit très ferme, de s'être ralliés à cette opinion, après avoir exprimé des vues différentes : mais loin de repousser ce reproche, ils l'accepteront au contraire comme la preuve d'une hésitation que commandaient les circonstances, et comme un témoignage de la prudence avec laquelle ils ont formé leur conviction. Quand la gravité des faits a dissipé leurs doutes, ils ont pris nettement un parti que leur modération habituelle avait long-temps repoussé. Plus on est élevé dans le gouvernement d'un pays, plus on répugne naturellement aux mesures extrêmes. On ne les adopte qu'après un examen approfondi, avec la conviction que l'intérêt général les réclame, et avec la résolution bien arrêtée de les défendre énergiquement. Aussi, avant d'être admis dans les conseils de la couronne, le principe de l'interdiction y a été souvent débattu pendant plusieurs années. Considéré comme un moyen puissant, mais extrême, il a été ajourné, parce qu'on attendait pour le produire plus de maturité dans l'opinion. En attendant, on a agi de manière à préparer les esprits. C'est ce qu'indique visiblement la conduite du pouvoir depuis 1837; et c'est ce qui ressort des explications données devant les Chambres (1). Cette hésitation que le gouvernement a dû ressentir, l'opinion l'éprouve à son tour. Les faits se chargeront tôt ou tard de déterminer sa conviction.

Nous savons bien qu'en 1840 cette grande mesure a eu des adversaires puissans, et parmi eux M. Thiers, dont l'admirable talent a entraîné la chambre. Mais les raisons qui ont prévalu en 1840 étaient surtout tirées de ce besoin de temporisation et de prudence que j'indiquais tout à l'heure. Qu'on relise les discours de ce temps; on verra que des esprits sages reconnaissaient la légalité, la justice, l'utilité de la mesure; mais l'énergie du moyen

(1) Voyez la réponse de M. Laplagne au ministre des finances, dans la discussion de 1840.

Digitized by Google

les effrayait : ils demandaient du temps et des expériences nouvelles pour se décider. Or le temps a marché; de cruelles expériences ont été faites, et nous les croyons de nature à convaincre les esprits les plus rebelles.

Vous voilà donc forcément placés devant ce principe de l'interdiction! le statu quo, l'équilibre, l'égalité d'impôt sont des palliatifs impuissans. Il faut, pour que le combat finisse, ou que l'un des deux sucres ait ruiné l'autre de fond en comble, ou que la loi, agissant dans l'intérêt général, supprime l'une des deux industries en conservant celle qui est la plus utile à la France.

Est-ce le sucre indigène, est-ce le sucre colonial qu'il faut supprimer?

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'aujourd'hui l'examen d'une question posée dans ces termes a quelque chose de puéril. Si nous vivions sous l'empire, au moment où le sucre de betterave, la merveille du jour, était une des parties d'un grand système politique, une arme de guerre, un élément du blocus continental, je comprendrais alors l'intérêt passionné qui s'attache à cette industrie. Je dis plus : si, dans des circonstances semblables, elle était attaquée, ce serait un devoir et un honneur de la défendre, car la cause du pays serait de son côté. Mais qui songe au blocus continental aujourd'hui, si ce n'est pour admirer la grandeur ou la témérité d'une conception que le génie d'un homme parut soutenir un moment contre les lois de la nature et des sociétés? Cette œuvre d'un temps si différent du nôtre, qui la reprendra? Qui viendra dire à la France qu'elle peut se passer des mers en occupant l'Europe? Se passer des mers! et pourquoi, puisque les mers nous sont ouvertes, puisque nous avons un grand rôle à y soutenir, puisque nous possédons encore quelques débris précieux de cette puissance coloniale qui a été un des fleurons de l'ancienne monarchie; puisque l'espace nous manque sur notre sol; puisque notre activité nous dévore, et que nous usons si misérablement dans les dissensions politiques, au détriment de notre liberté même, cette sève ardente qui a fait de nous, dans des temps plus glorieux peut-être, un peuple admirablement doué pour les grandes entreprises?

En vérité, lorsque la question est posée en ces termes, on peut croire qu'elle est résolue pour tout le monde; mais cela n'est pas. La sucrerie indigène a encore ses apôtres et ses séides, qui tueraient volontiers le sucre colonial pour la sauver. Cette industrie qui succombe avec une prime de 22 fr., qui fermera ses fabriques si l'on ajoute un centime à l'impôt, qui peut-être, je parle de l'immense majorité, ne demande pas mieux au fond que de céder le terrain avec honneur et profit à la fois; cette industrie si humble et si découragée devant le fisc, dès que vous mettez en doute sa vitalité, sa force, les services qu'elle rend au pays, vous l'entendez tout à coup changer de langage, et s'écrier qu'elle est une industrie vivace, pleine d'avenir, qu'elle joue un rôle immense dans l'agriculture, qu'elle est un des plus puissans élémens du travail, et l'une des bases de la prospérité de la France. Livrez-lui le marché, elle changera la face du territoire, elle répandra partout l'activité et l'abondance!

Digitized by Google

Je crois que chacun des intérêts engagés dans cette question de vie ou de mort mérite qu'on parle de lui avec respect. Je ne dirai point que le sucre de betterave n'est pas une industrie réelle. Les succès qu'il obtient, dit-on, dans les états d'Allemagne repousseraient d'ailleurs cette injure gratuite. Non-seulement l'industrie du sucre indigène a honoré la France; mais si la France était emprisonnée sur le continent, si la nature l'avait condamnée à ne consommer que ses produits, le sucre indigène serait alors pour elle ce qu'il peut être pour la Prusse, l'Autriche, et d'autres états germaniques, c'est à-dire une industrie utile.

Je reconnaîtrai encore que la sucrerie indigène a rendu des services à l'agriculture en introduisant la betterave et les plantes sarclées dans des départemens où elles n'avaient pas encore pénétré, et en attirant vers l'industrie agricole des capitaux, des intelligences et du travail qui s'employaient ailleurs.

Je reconnaîtrai enfin que les fabricans sont des hommes honorables, parmi lesquels se trouvent des industriels distingués, qui méritent l'intérêt du gouvernement et l'estime du pays.

Mais que sont les services de cette industrie à côté des prétentions que l'on élève pour elle? Que sont devenues les promesses qu'elle avait faites à son début, et qui lui ont valu cette protection funeste, d'où sont sortis les maux qu'elle éprouve et ceux qu'elle a causés?

Nous ne prendrons pas à cet égard nos renseignemens dans les publications notoirement hostiles au sucre indigène; nous les prendrons dans les documens de l'administration et des chambres, dans les procès-verbaux d'enquêtes, dans les aveux même des partisans de la betterave, et surtout dans ces rapports parlementaires rédigés par des hommes dont l'impartialité égale le savoir, et qui ont montré dans l'examen de ce débat une modération si digne d'éloges (1).

En 1828, en 1836, et même en 1840, on a dit du sucre de betterave qu'il avait opéré une immense révolution agricole; que la betterave était un grand élément *d'assolement*, c'est-à-dire qu'elle servait à alterner les cultures; que par là elle variait les ensemencemens, supprimait les jachères, augmentait le produit des céréales, et fécondait une grande partie du sol. Plus la betterave devait s'étendre, plus cette fécondité s'étendrait avec elle. On ajoutait qu'elle favorisait l'élève des bestiaux, et multipliait les engrais, sources nouvelles de fécondité et de richesse. Mais la betterave faisait plus encore: en rattachant dans les mêmes mains, et sous l'impulsion des mêmes capitaux, la fabrication d'une denrée commerciale, la culture du sol, et l'élève des bestiaux, elle doublait les forces de l'agriculture et de l'industrie dont elle unissait les intérêts, simplifiait le travail et diminuait les sacrifices. La betterave annonçait qu'on pourrait joindre une sucrerie à chaque exploitation

(1) Voyez les rapports de M. le comte d'Argout, de M. Dumont, de M. Decoux, etc.; voy. aussi les enquêtes.....

Digitized by Google

rurale. Chaque cultivateur ferait son sucre chez lui; et par la diffusion de ces petites fabriques, appelées sucreries *ménagères*, toute la France devait recueillir, en très peu de temps, les avantages immenses de la fabrication du sucre de betterave.

Voilà les promesses. Voici maintenant les résultats.

Le sucre de betterave qui, dans un temps donné, devait prendre possession de toutes les terres de France, et supprimer les jachères par l'assolement, quel espace couvre-t-il aujourd'hui? Les trois quarts des fabriques sont concentrées dans les départemens du Nord, du Pas-de-Calais, de l'Aisne et de la Somme; et le département du Nord en contient seul la moitié. Ainsi, au lieu de s'étendre, l'industrie du sucre de betterave se resserre; et c'est le mouvement qu'elle a constamment suivi depuis 1837.

Dans cette contrée du Nord, que la nature et nos lois ont tellement favorisée, et où l'activité industrielle est si grande, qu'a fait le sucre de betterave? A-t-il fécondé le sol? A-t-il servi l'agriculture par des assolemens? Les enquêtes et la notoriété publique ont prouvé le contraire. Au lieu de supprimer les jachères, l'industrie de la betterave s'est emparée des terres les plus fertiles. Au lieu d'alterner les cultures, elle les a immobilisées en quelque sorte à son profit. Dans l'enquête de 1836, un producteur, M. Crespel, déclare qu'il a des terres où il sème des betteraves depuis quatorze ans; un autre dit que ses terres produisent des betteraves depuis dix ans. En 1840, un député, partisan du sucre de betterave, disait : « Autour des usines créées sur un sol propice, s'est concentrée une culture nouvelle, exclusive, mal entendue, qui a voulu forcer les productions que demandait l'intérêt manufacturier (1). »

Et cela n'est pas surprenant. L'industrie de la betterave n'existe qu'à grands frais; des producteurs ont voulu joindre à la fabrication du sucre l'expérience des assolemens : ils ont été forcés d'y renoncer. Plus la betterave s'éloigne de la fabrique, plus les transports sont dispendieux. L'augmentation des distances entraîne pour le producteur une perte de temps et de travail qui lui retire une partie des bénéfices de la fabrique.

Ainsi, jusqu'à présent, au lieu de développer le principe salutaire de la variation des cultures, la betterave l'a violé elle-même dans un intérêt mercantile. Nous insistons sur ce point, parce que s'il était prouvé qu'en effet l'industrie du sucre de betterave tend à immobiliser les cultures, l'influence agricole qu'on lui suppose deviendrait bien difficile à démontrer.

Continuons. La betterave a-t-elle favorisé l'élève des bestiaux? Nous lisons dans des documens officiels : « que l'industrie du sucre indigène a diminué « le nombre des bestiaux dans le département du Nord; que l'on rompt les « pâtures pour y planter des betteraves, au point que l'importation des bes-

(1) M. Marion, *Moniteur*, 934.

Digitized by Google

« tiaux étrangers y augmente tous les jours (1). » Ces faits sont bien connus des chambres, et ont déjà fixé leur attention.

Si la betterave, en resserrant les pâtures, diminue le nombre des bestiaux dans les départemens à sucre, il est difficile qu'elle multiplie les engrais. Aussi est-il prouvé que la betterave absorbe plus d'engrais qu'elle n'en produit. Les fabricans eux-mêmes ont déclaré en 1837 que l'industrie de la betterave avait tellement renchéri les engrais que la charretée de fumier était montée de 5 à 20 francs (2).

Reste cet admirable rêve des sucreries de ménage, des petites fabriques annexées à des exploitations agricoles, qui devaient, en se répandant sur tous les points du territoire, propager partout, avec la consommation d'une denrée de luxe, les bienfaits agricoles qu'elle apporte au monde.

M. d'Argout a déclaré en 1837 qu'après les plus minutieuses recherches l'administration avait découvert qu'une douzaine d'essais de fabriques ménagères avaient été tentés; deux petites fabriques seulement avaient survécu, et elles végétaient dans un état misérable. Depuis, elles ont cessé sans doute d'exister.

Et pourrait-il en être autrement? Si de riches capitalistes ont été forcés de concentrer la fabrication du sucre dans les départemens du nord, parce que ces départemens offrent à l'industrie des ressources qu'elle ne trouve pas dans les autres contrées de la France, comment de simples cultivateurs de l'ouest ou du midi, sans expérience, sans instrumens perfectionnés, et payant le combustible fort cher, pourraient-ils obtenir de leur fabrication isolée des résultats utiles? Qui ne sait ensuite que plus la production d'une industrie se restreint, plus cette production est coûteuse; et que toute fabrication exige pour couvrir ses frais un certain développement? S'il en est ainsi, quel est le cultivateur sensé qui ferait du sucre chez lui, pour sa famille et ses voisins, tandis qu'il pourrait en trouver à deux pas chez le débitant, à plus bas prix, et de meilleure qualité?

Nous ne pouvons donc accorder au sucre de betterave qu'il ait fait des prodiges jusqu'à présent; mais on nous dit d'attendre, et on nous promet qu'il en fera. Eh bien! supposons qu'il y parvienne. Admettons qu'il y aura un jour où la betterave à sucre se déplacera pour alterner les cultures, et pour développer cette merveilleuse influence qu'elle croit pouvoir exercer sur la fécondité du sol!

Quelle que soit l'ambition d'une industrie, elle rencontre toujours une limite, c'est la consommation. La France consomme aujourd'hui 120 millions de kilogrammes de sucre. Supposons que le sucre indigène soit seul sur le marché. Quel espace de terrain faudrait-il à la betterave pour approvisionner la France?

(1) Pétition du commerce de Dunkerque à la Chambre des pairs.
(2) Rapport de M. d'Argout.

Digitized by Google

En prenant la base la plus large, on calcule que soixante-dix ou quatre-vingt mille hectares peuvent donner les 120 millions de kilogrammes de sucre fournis à la consommation. Or, le sol cultivable de la France est de 33 millions d'hectares. La betterave à sucre, chargée d'approvisionner la France, n'occuperait donc que quatre-vingt mille hectares sur 33 millions.

Il a été calculé, je crois, que l'Europe consommait au plus 800 millions de kilogrammes de sucre, mettons 840. La betterave, chargée d'approvisionner l'Europe, ne couvrirait que 560,000 hectares sur 33 millions. Pour approvisionner le monde, nous l'avons dit, un ou deux départemens suffiraient.

Mais le sucre indigène ne demande que l'approvisionnement de la France. Il occupera donc 80,000 hectares. Quadruplez ce chiffre pour l'assolement, vous aurez 320,000 hectares intéressés à la culture de la betterave, c'est-à-dire la moitié ou les deux tiers d'un grand département.

Ainsi, en supposant le plus grand développement que l'industrie indigène puisse prendre, elle n'occuperait qu'un espace borné. Toute son influence s'exercerait sur quelques lieues de terrain. Est-ce là un élément agricole capable de féconder le sol de la France?

Ajoutons que plus cette industrie prospérera, moins elle aura besoin peut-être de s'étendre pour produire. Si, comme on le dit, le perfectionnement des machines et les progrès de la culture doivent avoir pour effet d'augmenter le rendement de la betterave, il faudra moins de betteraves pour produire des quantités égales ou supérieures.

Il y a donc encore ici une illusion. Pour que l'industrie sucrière exerçât une influence réelle sur l'agriculture de notre pays, il faudrait qu'elle produisît au moins 2 milliards de kilogrammes de sucre; ce qui équivaut à dire que l'influence agricole du sucre de betterave est à peu près nulle, et que si cette influence est le principal argument que l'on invoque en sa faveur, cet argument lui fera plus de mal que de bien. D'ailleurs, si la betterave a une grande vertu agricole, pourquoi ne pas cultiver la betterave sans faire de sucre?

La betterave, destinée à l'industrie, nuit à l'agriculture au lieu de la servir; car les producteurs vous le disent, ils ne peuvent éloigner la betterave de leurs fabriques, et ils sont forcés de la semer toujours sur les mêmes terres. La betterave destinée aux bestiaux peut être semée où l'on veut. Avec elle, on peut alterner les cultures à volonté.

La betterave industrielle, s'emparant des meilleures terres, a chassé le colza, l'orge, les céréales (1); elle a même restreint la culture du tabac; tous les ans, depuis 1836, le département du Nord, forcé de négliger cette plante si enviée dans le reste de la France, ne peut atteindre le chiffre des demandes qui lui sont faites par la régie (2). La betterave fourragère, au lieu d'usurper

(1) Voyez les pétitions des agriculteurs des départemens du Nord, etc.
(2) Voyez les comptes de la régie des tabacs.

Digitized by Google

la place des différentes cultures, les laisserait au contraire sur le sol qui leur convient, et les seconderait utilement.

Une chose a ébloui les partisans du sucre de betterave : c'est l'accroissement démesuré de la valeur vénale et locative des terres dans les départemens à sucre. On a pris cette hausse artificielle pour une richesse. On n'a pas vu que cet accroissement n'avait rien de solide. Les propriétaires du sol ont spéculé sur la double prime qu'offraient à l'industrie sucrière le chiffre d'un droit protecteur et les bénéfices d'une fraude facile. La propriété a dit à l'industrie : Vous gagnez tant sur le trésor avant de gagner sur les consommateurs, nous partagerons. C'est ainsi que le trésor a payé en réalité les frais de cette hausse factice, qui a fait croire à l'élévation naturelle du prix de la terre et des loyers, tandis qu'elle était la suite d'un désordre industriel et financier : hausse immorale, dont les profits sont tombés dans les mains de propriétaires avides, et n'ont réagi que faiblement sur le salaire des ouvriers. Si le sucre indigène eût été une industrie régulière, cette hausse n'eût pas existé. La valeur vénale et locative des terres du Nord eût conservé son niveau.

Le sucre de betterave a-t-il augmenté la population dans les départemens du nord ? a-t-il augmenté le chiffre des droits indirects ? Sur ces deux points, les départemens à sucre, en 1837, n'étaient pas au-dessus de la moyenne établie pour tous les départemens de la France. Depuis, le département du Nord a pu dépasser cette moyenne, mais d'autres départemens qui ne produisent pas de sucre sont encore au-dessus de lui. Il faut remarquer ensuite que les départemens du nord sont entrés depuis long-temps dans des voies de progrès et de richesse. L'industrie sucrière a pu seconder leur développement, mais ne l'a pas créé. Toute autre industrie déjà connue eût pu faire à sa place ce qu'elle a fait.

On a prétendu que l'industrie de la betterave, en répandant l'aisance et le goût du travail dans les basses classes, avait diminué la fraude, cette plaie des départemens frontières : les administrations des douanes et des contributions indirectes ont prouvé clairement qu'il n'en est rien (1).

De tous ces détails, que je ne veux pas pousser plus loin, il résulte que le sucre de betterave est une industrie purement locale ; qu'en lui supposant le plus grand développement qu'elle puisse atteindre, cette industrie sera toujours resserrée sur le sol ; qu'elle est par conséquent incapable de le féconder grandement ; et quant à ses autres prétentions, il est également prouvé qu'elles sont mal établies.

Je ne parle pas du reste ici de l'influence désastreuse que le sucre indigène exerce sur les intérêts généraux du pays, soit directement soit indirectement. Tout cela reviendra par la suite. J'ai hâte, je l'avoue, d'aborder enfin cette grande question des sucres par le côté qui l'élève, et qui découvre son véritable caractère.

(1) Rapport de M. Ducos, 1839.

Digitized by Google

Vous avez vu les raisons que le sucre de betterave invoque pour être maintenu ; au sucre de betterave opposons maintenant le sucre colonial, et comparons.

Nous devons d'abord déclarer que nous ne considérons pas ici les colonies sous un point de vue local et exclusif. Ce qu'on peut appeler l'intérêt colonial joue un certain rôle dans la question, mais ne vient, selon nous, qu'en second ordre. Comme l'intérêt colonial unit sa cause à celle des grands intérêts commerciaux et politiques du pays, il emprunte à cette alliance une force qui ne lui est point propre, et dont il ne faut pas dissimuler l'origine.

Toutefois, même au point de vue d'un intérêt local, on doit reconnaître que les colonies invoquent en leur faveur des considérations puissantes.

D'abord, elles ont l'ancienneté pour elles. Le sucre colonial a précédé le sucre indigène sur le marché de la France. Ensuite, elles ont pour elles l'engagement pris par la métropole dans un contrat réciproque.

La métropole a dit aux colonies : Vous ne consommerez pas de produits étrangers. Vous ne prendrez qu'en France la plus grande partie des objets manufacturés ou agricoles qui vous sont nécessaires ; les farines, les vins, la morue, si nécessaire à la population des noirs, les tissus, les draps, les cotonnades, tous ces objets et beaucoup d'autres ne vous seront fournis que par nous. Vos produits, vous ne pourrez les vendre à l'étranger ; nous les réservons pour notre marché. Vos sucres, la principale production de votre sol, vous ne pourrez les raffiner chez vous ; nous réservons ce travail à l'industrie de la métropole, vous serez même forcés par une surtaxe, de nous les livrer dans l'état brut. Vos transports, enfin, vous ne pourrez les effectuer qu'au moyen des navires français, bien que la navigation française soit la plus coûteuse de toutes.

En retour de ces conditions faites aux colonies, la métropole a pris l'engagement de garantir à leurs produits, non pas un placement exclusif, mais un placement avantageux sur le marché national. Rien de plus juste, puisque les marchés étrangers leur étaient fermés.

Tel est le pacte colonial, que le président du conseil du 1er mars a appelé un contrat sacré.

Or, le pacte colonial n'a-t-il pas été rompu ouvertement par la métropole depuis le jour où le sucre des colonies, repoussé par le sucre indigène, n'a pu se placer qu'à perte sur le marché français ? N'a-t-on pas créé aux colonies, par cet avilissement de leur principale denrée, source unique de leur richesse, une situation que l'équité désavoue ?

Nous avons déjà dit que la perte des colons était environ du tiers sur le prix nécessaire à la rémunération du travail ; aussi leur misère est-elle au comble. La propriété, retenue dans les liens d'une législation exceptionnelle, est plus dépréciée que jamais. L'esclave, que l'on a nommé la propriété vivante du colon, est déprécié lui-même par la perspective de l'émancipation. Le taux de l'usure est devenu exorbitant. Le présent dévore l'avenir avec une rapidité effrayante.

Digitized by Google

Et cependant, si l'on trouvait un remède à tant de maux, cette admirable terre des tropiques serait inépuisable; sa fécondité serait merveilleuse; les plus simples perfectionnemens doubleraient en peu de temps le produit de la canne; d'autres cultures prendraient place à côté d'elle sur le sol; un système agricole, combiné avec prudence, viendrait enfin se substituer à l'imprévoyance et au hasard, seuls guides de la culture coloniale depuis si longtemps.

On dit que la détresse des colonies ne provient pas seulement de la situation qui leur est faite dans la question des sucres. Cela peut être. Les vices de la constitution coloniale sont bien connus. Le régime de la propriété demande une réforme. L'organisation du travail a de grands progrès à faire. Peut-être enfin la grande question de l'esclavage sera-t-elle agitée par la génération actuelle. Mais voudrait-on attendre l'effet d'une réforme générale ou partielle pour fixer le sort du sucre colonial?

La France ne peut abolir l'esclavage dans ses colonies qu'après avoir obtenu la certitude que le travail libre viendra s'y substituer naturellement et sans secousse au travail contraint. Or, comment compter sur les bienfaits du travail libre lorsque le travail même n'existerait pas, lorsque toutes les fortunes seraient renversées, lorsque toute entreprise agricole ou commerciale serait suspendue!

Si l'on veut agir prudemment, et préparer aux réformes que l'on médite des chances de succès, la première chose à faire évidemment c'est de régler la question des sucres. Avant de changer l'état social des colonies, il faut y rétablir un certain ordre matériel. Créer de nouveaux droits et de nouveaux devoirs au sein d'une société épuisée qui réclame avant tout les moyens de vivre, ce serait y introduire un mal nouveau. L'émancipation serait un triste bienfait, si elle n'apportait à l'esclave qu'une liberté impuissante, d'où naîtraient le désespoir, la vengeance et la ruine.

Avant de discuter ces graves mesures qui sont réservées à l'avenir, il faut donc régler le présent; et si l'on veut conserver ces colonies que l'on se propose de réformer un jour, il faut rentrer dans le pacte colonial, c'est-à-dire rendre au sucre colonial un placement avantageux sur le marché français. Pour ranimer les colonies, pour empêcher leur ruine, il n'y a pas d'autre mesure à prendre quant à présent. Leur sucre est en effet leur seule culture, et leur seul moyen d'échange; les autres denrées ne sont qu'une partie minime de leur production, et ne figurent que comme appoint sur notre marché. Repoussez le sucre colonial, les colonies succombent ou vous échappent.

Voilà donc ce que j'appelle la situation privée des colonies dans le débat. Elles ont pour elles l'ancienneté du droit; elles ont la garantie d'un contrat; elles ont une fécondité merveilleuse, que l'avenir peut développer, si on les sauve. Mais un mauvais système agricole, une constitution vicieuse, puis enfin une injustice de la métropole, les ont précipitées vers un abîme. Si la France ne leur tend pas la main, elles périssent.

Digitized by Google

En présence de ce tableau, voyez le sucre indigène. Comparez surtout ses griefs et ses malheurs à ceux que nous venons de peindre. Si vous repoussez le sucre colonial, vous ruinez vos colonies, ou elles vous quittent soit pour aller périr dans d'autres mains, soit pour apporter contre vous de nouvelles forces à une influence étrangère. Si vous tuez le sucre indigène, M. Laplagne l'a dit, « vous ramenez les départemens du nord à un état de prospérité qui n'avait rien d'affligeant. »

Mais ici la question s'agrandit.

Ces colonies, dont le sort se discute en ce moment, on les méprise; on les appelle dédaigneusement de petites îles; on a même dit que nous pourrions nous en passer.

D'abord, l'abandon des colonies n'est pas possible. Ceux même qui le conseillent n'oseraient pas l'exécuter. Un ministre, un gouvernement n'oserait pas infliger cette honte au pays, et venir dire à la tribune : « La France n'a plus de colonies. » Les colonies seront peut-être pour nous la cause de grands embarras, mais la France n'abandonnera pas plus ses colonies à sucre qu'elle n'abandonnera Alger, où nos progrès, si nous faisons des progrès, nous ont coûté jusqu'ici tant d'or et tant de sang.

La pensée d'abandonner les colonies fait partie d'un système d'économie politique dont le succès a duré plusieurs années, nous le savons. Mais l'opinion a réagi contre ce système, qui n'était du reste qu'un moyen imaginé par l'amour-propre national pour se dissimuler ses blessures. Quand on est venu dire en France qu'un peuple devait se suffire à lui-même et produire tout chez lui, la guerre et les révolutions nous avaient enlevé presque toutes nos colonies de l'Amérique, de l'Asie et de l'Afrique; et le désastre de Trafalgar avait ruiné notre marine. On se passait alors de colonies par une raison bien simple, c'est qu'on n'en avait plus. Pense-t-on que l'empire aurait imaginé de fonder *à priori* le système continental, c'est-à-dire d'abandonner les colonies et de laisser pourrir nos vaisseaux dans les ports, pour guerroyer plus librement sur le continent?

Nous n'avons plus, il est vrai, que les débris de notre ancienne puissance coloniale. Quelques comptoirs dans l'Inde, Bourbon, Cayenne, le Sénégal, la Martinique, la Guadeloupe, voilà ce que les traités de 1815 nous ont laissé. C'est peu si nous songeons à ces magnifiques possessions que nous avons perdues, à cette France d'outre-mer que nous devions à l'épée et à l'esprit entreprenant de nos aïeux. Mais c'est encore beaucoup si nous savons utiliser ce qui nous reste. Il suffit de considérer les avantages que nous retirons même aujourd'hui de ces colonies si dédaignées et si négligées, pour juger ce qu'elles rapporteraient à la métropole si on les délivrait de la situation précaire où on les laisse.

Ne considérons d'abord nos colonies que sous le rapport commercial. Le marché colonial étant réservé à la métropole, notre industrie agricole et

Digitized by Google

manufacturière y trouve un débouché certain. C'est un point où la concurrence étrangère ne peut l'atteindre; c'est un refuge pour elle contre des tarifs hostiles. Or, la discussion de 1840 a établi que le chiffre annuel de notre commerce avec nos colonies à sucre s'élevait à environ 130 millions; qu'elles consommaient de 64 à 65 millions de nos produits, et qu'elles étaient, après les États-Unis, l'Angleterre, les états Sardes et la Suisse, notre débouché le plus considérable.

Voilà ce que les colonies rapportent à l'industrie et à l'agriculture de la métropole. Dans la situation critique où elles sont, elles assurent à nos produits un débouché privilégié de plus de 60 millions par an.

En second lieu, qui profite encore de ce débouché? Ce sont les ports, c'est la navigation marchande. Tout le monde sait que le transport des marchandises est l'objet de la navigation commerciale, et qu'un grand intérêt de cette navigation est de trouver, sur les points qui reçoivent ses marchandises, ce qu'on appelle des produits d'encombrement, qui lui assurent des cargaisons de retour. C'est ce que l'exposé des motifs du 10 janvier explique très clairement, en disant : Lorsqu'un navire porte nos produits dans les contrées lointaines, le fret, c'est-à-dire le prix du transport, doit se répartir sur les deux chargemens d'aller et de retour. Mais si le navire, manquant de retour, est obligé de revenir sur lest, le coût du fret retombe en entier sur la marchandise exportée, dont il augmente le prix de vente.

Or, quelles sont les marchandises d'encombrement qui pourraient faire des cargaisons de retour pour nos navires? Il y a les houilles, les cotons, il y a les sucres. Les houilles, c'est l'Angleterre qui les fournit, et ce sont les navires anglais qui nous les apportent. La navigation anglaise étant moins coûteuse que la nôtre, et les traités ayant mis son pavillon et le nôtre sur le même pied, les navires français perdent le transport des houilles. Par des raisons analogues, depuis le traité de 1822 conclu avec les États-Unis, ce sont les navires américains qui nous apportent le coton. Restent les sucres, denrée de poids, d'un placement sûr, matière précieuse d'encombrement. Tous les peuples commerçans regardent le sucre comme un élément puissant de leur activité maritime. Cette denrée qui assure aux armateurs les bénéfices du fret, et qui stimule la navigation marchande, nous la trouvons dans nos colonies, sur un sol qui la produit avec une fécondité rare, et qui ne peut la livrer qu'à nous seuls.

Eh bien! que le sucre des colonies soit repoussé par le sucre indigène, tous les avantages que nous venons d'indiquer sont perdus. Comme les colonies nous échapperont ou périront, la France n'aura plus un marché privilégié au delà des mers, et elle perdra sa navigation réservée. Nos navires iront ailleurs! Oui; mais comme la betterave donnera du sucre à toute la France, comme le transport des houilles et des cotons ne nous appartient pas, comme enfin notre navigation est la plus coûteuse de toutes, nos navires, privés de chargemens

Digitized by Google

de retour, diminueront de plus en plus leurs voyages, et disparaîtront peu à peu des mers[1].

Supposez au contraire que le sucre indigène périsse; ce sont des résultats tout différens. D'abord, nous gardons le marché colonial et la navigation réservée; puis, nous trouvons dans cette situation nouvelle des avantages immenses.

Expliquons d'abord cette situation.

Si le sucre indigène périt, on assurera au sucre colonial un placement avantageux sur le marché de la métropole. Cela est de toute justice; c'est la loi du contrat. Mais un placement avantageux ne peut être un placement exclusif. L'état ne peut livrer les intérêts de la métropole au sucre colonial, pas plus qu'il ne pourrait les livrer au sucre indigène. Ces intérêts exigeront donc que le sucre colonial, tout en restant privilégié dans une certaine limite, rencontre sur le marché français le sucre étranger.

Je sais bien qu'ici les colonies vont réclamer; je sais aussi que M. Thiers a réservé leur cause en s'écriant, dans la discussion de 1840 : « Je défends le sucre de betterave contre les colonies; mais je défends aussi les colonies contre le sucre étranger! » S'il s'agissait de sacrifier les colonies au sucre étranger, je comprendrais cette réclamation énergique en faveur d'un intérêt français. Mais de quoi s'agit-il? du procédé le plus juste et le plus raisonnable. Si le sucre colonial, devenu le maître du marché français, se soutient difficilement, s'il a besoin d'une protection absolue, l'élévation de la surtaxe repoussera le sucre étranger : mais si le sucre colonial prospère, ou bien encore si les besoins de la consommation excèdent ses envois, l'abaissement de la surtaxe, combiné de manière à le contenir sans le repousser, ou à remplir le vide de sa production, livrera passage aux sucres étrangers. Quoi de plus simple, et qui aura le droit de se plaindre? Ce système, que M. Thiers semble avoir condamné d'avance, n'est-il pas justement cet équilibre approximatif qu'il a caractérisé lui-même d'une manière si expressive, en disant : « La question des tarifs est une balance que le gouvernement doit tenir d'une main ferme : mais comme cette balance est sans cesse agitée par les intérêts contraires, il est obligé de la relever sans cesse du côté où elle penche! » Seulement, cette balance agitée, que M. Thiers a malheureusement voulu tenir entre deux intérêts français, nous pensons que le gouvernement ne doit la tenir qu'entre un intérêt français et un intérêt étranger. Appliquée au sucre étranger et au sucre colonial, cette balance sera la surtaxe, que le gouvernement pourra élever ou abaisser suivant les circonstances, en assurant toujours à l'intérêt colonial une satisfaction conforme à ses besoins et à son droit.

(1) Déjà, dans la situation actuelle, nos bâtimens font à peine les quarante centièmes des transports auxquels donnent lieu nos échanges avec les autres nations, tandis que les Anglais et les Américains font les soixante-quinze centièmes de leur commerce par leurs propres navires. Voyez le discours de M. Galos, 1840.

Digitized by Google

La suppression du sucre indigène implique donc la nécessité rigoureuse d'établir entre le sucre colonial et le sucre étranger une concurrence limitée, pacifique, qui ne pourra jamais produire sur les colonies qu'une pression légère, et dont aucun intérêt ne souffrira.

Nous avons dit que cette situation nouvelle renfermait des avantages immenses : il n'y a rien de plus facile à expliquer.

Avec le rétablissement du calme et de la sécurité dans les colonies, avec leur prospérité renaissante, avec les besoins toujours croissans de la consommation du sucre en France, la surtaxe des sucres étrangers s'abaissera. Des pays producteurs de sucre et qui repoussent maintenant nos denrées parce que nous ne pouvons prendre la leur, traiteront alors avec nous. On sait combien l'industrie et l'agriculture sollicitent le gouvernement de lier des transactions de commerce avec le Brésil, Cuba, Manille, et les pays de l'Indo-Chine. Le gouvernement choisira ses alliances d'après les offres qui lui seront faites. Nos produits, qui se multiplient tous les jours, que la fièvre du bon marché excite, qui s'entassent dans nos magasins, qui font surgir de temps à autre du sein des ateliers et des usines la question menaçante des salaires, qui enfin réclament si impérieusement des débouchés, seront portés sur nos navires dans des pays qui nous donneront en échange leur sucre, cette denrée si précieuse pour notre navigation marchande.

Il serait bien facile ici, en passant en revue les produits divers de notre agriculture et de notre industrie, et en préjugeant les tendances du pouvoir à l'égard des traités de commerce qui seront conclus, de convoquer à la défense du projet de loi des intérêts que l'imprévoyance ou la passion entraînent dans une opposition qui leur est contraire. Mais cet appel à des intérêts privés ne nous semble pas digne de la cause que nous défendons. Il ne s'agit pas seulement ici d'une question industrielle et commerciale ; il s'agit d'une question nationale, et nous allons le démontrer.

Si vous reconnaissez que la suppression du sucre indigène, en livrant le marché aux sucres exotiques, donnera à la navigation marchande une grande impulsion, quelques éclaircissemens suffiront pour vous faire reconnaître que la suppression du sucre indigène augmentera la puissance navale de la France.

On sait comment la marine royale se recrute. Tous les hommes de mer, depuis l'âge de dix ans, font partie de l'inscription maritime. A dix ans, ils sont mousses, à quinze, novices; matelots à dix-huit; et alors ils sont obligés de servir l'état au premier appel; à cinquante ans, ils redeviennent libres, et la caisse des invalides de la marine leur donne une pension s'ils sont infirmes ou s'ils ont rendu des services suffisans.

Suivant les calculs présentés par le chef du cabinet du 1er mars, dans la discussion de 1840, en retranchant les mousses, les novices, les ouvriers des ports, les capitaines au long cours et les maîtres au cabotage, la population capable de servir sur les vaisseaux de l'état un jour de guerre s'élevait à envi-

Digitized by Google

ron 55,000 hommes. M. Thiers comprenait dans ce nombre tous les hommes de dix-huit à cinquante ans. Mais presque tous les orateurs se sont accordés à ne comprendre que ceux de dix-huit ou de vingt à quarante, parce que la plupart des marins de quarante à cinquante ans ont le corps usé par les fatigues de la guerre. Or, dans ce dernier calcul, le chiffre des hommes valides et prêts à servir s'élevait à environ 37 mille.

Sur le chiffre de 55 mille hommes, M. Thiers déclarait que les colonies en occupaient 10 mille.

Ainsi, d'après les calculs de M. Thiers, les colonies occupent près du cinquième des marins qui peuvent servir l'état, et d'après d'autres calculs, elles en occupent plus du quart.

Par conséquent, frapper les colonies en repoussant leur sucre, supprimer le mouvement maritime qu'elles occasionnent, ce serait réduire d'un quart ou d'un cinquième le nombre des marins sur l'expérience et la bravoure desquels l'état peut compter dans un jour de danger.

Mais il y a plus. L'inscription maritime, cette belle institution que nous devons au patriotisme et au génie de Colbert, est demeurée stationnaire, bien que depuis 1683 la population du royaume se soit élevée de 17 à 33 millions d'habitans. Qu'en conclure? c'est que les habitans de nos côtes, autrefois si prompts à se jeter dans les expéditions maritimes, ont perdu cette ardeur aujourd'hui. Ils répugnent à entrer dans l'inscription. Or, n'est-ce pas là, pour le pays, un mal réel, une disposition dangereuse qu'il faut combattre?

Qu'arrivera-t-il si, par le refoulement des sucres exotiques et par la ruine de la navigation coloniale, vous retranchez de l'inscription maritime 10 mille matelots? L'inscription, en se restreignant, deviendra plus onéreuse pour chacun, puisque ses charges seront supportées par un plus petit nombre d'individus. C'est à qui refusera d'y entrer, et le personnel de la flotte ne trouvera plus à se recruter.

Dans un jour de guerre, que ferez-vous? Au lieu de trente-sept mille ou même de cinquante-cinq mille hommes, il vous faudra, d'après les tableaux officiels, plus de soixante-seize mille hommes pour armer la flotte. Vous commencerez donc par prendre tout le chiffre disponible de l'inscription; et vous ne laisserez pas un seul homme pour la réserve, pour la course, pour la navigation marchande; puis vous prendrez les ouvriers des ports, les équipages de ligne, les soldats de l'armée de terre; avec des hommes et de l'argent, vous improviserez, dites-vous, des matelots! Le courage ne leur manquera pas assurément; mais des marins de cette espèce vaudront-ils ceux qui font des voyages de long cours sur les vaisssaux de la marine marchande, et qui regardent la mer comme leur patrie?

On augmente tous les jours notre matériel naval, et l'effectif de nos matelots tend à décroître. Dans une position différente, nous agissons comme la Russie, qui élève sur ses chantiers le matériel d'une formidable marine, et ne lui donne point de matelots. Mais la Russie n'est pas une puissance colo-

Digitized by Google

niale, elle n'a pas les ressources que nous avons, et dont nous usons si mal. Ces ressources, d'autres peuples que l'Angleterre les ont comme nous, même plus grandes; et si nos progrès ne dépassent point les leurs, nous pouvons perdre un jour le rang que nous occupons.

La navigation de nos colonies et de la pêche, a dit l'amiral Duperré, « est la véritable comme la meilleure pépinière de nos marins. Elle occupe réellement quinze mille hommes. Toute mesure qui atteindrait ces ressources précieuses attaquerait au cœur notre puissance navale. » Non, vous ne pouvez pas, sans un grand danger pour la France, diminuer le chiffre de l'inscription. Vous ne pouvez pas même le laisser stationnaire. — Rester stationnaire sur ce point, a dit M. Thiers, c'est rétrograder; et l'amiral Duperré a déclaré, en 1839, qu'il était urgent de prendre des mesures commerciales et législatives pour ranimer notre navigation marchande. Or, la mesure la plus efficace que vous puissiez prendre à cet égard, c'est la suppression du sucre indigène.

Mais, dit-on, la chambre de 1840, qui n'a pas voulu supprimer le sucre indigène, a donc voulu diminuer la puissance navale de la France! Non, sans doute. S'il y a un sentiment général dans la chambre, s'il y a une pensée commune, c'est le besoin de voir la France reprendre sur les mers le rang qui lui convient. Ce sentiment éclatait en 1840 lorsque M. Laplagne, soutenant son amendement avec toute l'ardeur de ses convictions, rappelait aux acclamations de toute la chambre Alger et Navarin, l'entrée du Tage et Saint-Jean-d'Ulloa. Ce sentiment éclatait encore l'année dernière lorsque, sur la proposition de M. Lacrosse, la chambre portait au budget de la marine un crédit de 3 millions que le ministère ne demandait pas. Enfin, ce sentiment a dominé il y a un mois toute la discussion du droit de visite. Non, la chambre ne repoussait pas plus en 1840 qu'aujourd'hui ce vœu national, dont l'énergie augmente tous les jours, et qui a besoin d'être contenu plutôt qu'excité. Mais l'opinion de la chambre a été surprise. La question des sucres se présentait sous une face nouvelle. Il y avait entre l'origine du débat et les développemens qu'il a reçus, une disproportion qui étonnait beaucoup d'esprits et les mettait en défiance. La petitesse de la cause empêchait de croire à la grandeur des résultats. C'est sous cette impression, et au milieu de l'ébranlement donné par un discours très habile de M. Thiers, que l'amendement de M. Laplagne a été repoussé. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit, on a voulu ajourner la question plutôt que la résoudre, et en effet l'on n'a rien résolu.

Ce serait aussi une injustice, selon nous (et nous parlons de cette injustice parce qu'on l'a commise), d'attribuer à M. Thiers la pensée d'avoir voulu, dans cette discussion de 1840, frapper au cœur la marine française, et la sacrifier au prestige qu'exerçaient sur lui les souvenirs de la politique continentale. Les idées de M. Thiers sur la marine française sont bien connues. Il croit qu'un peuple comme la France, puissance de premier ordre sur le continent, ne doit pas aspirer au même rôle sur les mers. Il pense que ces

Digitized by Google

deux ambitions, lorsqu'elles veulent marcher de front, se nuisent au lieu de se soutenir l'une l'autre. M. Thiers, en ceci, exprime nettement et courageusement ce que pensent tous les gens sensés, qui écartent de leur esprit les illusions. Mais cette ambition raisonnable qui consiste pour un pays à utiliser sa fortune, à s'emparer de ce qu'elle lui offre pour s'agrandir, à employer toutes ses ressources pour se maintenir constamment à la hauteur des circonstances ; cette ambition, qui n'est que de l'honneur et du bon sens, M. Thiers, loin de la repousser, lui a fait une large part dans la question des sucres. L'inscription maritime, M. Thiers la veut aussi nombreuse que personne; il voudrait en élever le chiffre à quatre-vingt cinq mille hommes prêts à servir la flotte; mais au lieu de marins qui aient affronté les périls de la navigation marchande, M. Thiers propose de prendre les ouvriers des ports, des étrangers qui font la pêche sur nos rivages, les équipages de ligne et les soldats de l'armée de terre. L'influence navale de la France, M. Thiers la veut plus forte et plus respectée. Il dit à la chambre : « Savez-vous pourquoi vous avez eu des affaires si fâcheuses au Mexique ? c'est que votre pavillon ne s'y était pas montré suffisamment. Et quand votre pavillon ne se montre pas souvent dans ces parages lointains, on finit par n'y plus croire. Alors il vous faut faire ce que vous avez fait au Mexique, à Buenos-Ayres, pour réparer le tort qu'a pu vous faire une absence trop prolongée sur les mers étrangères. » Voilà des paroles qui ont, dans la bouche d'un premier ministre, une grande portée. M. Thiers veut que l'on croie partout au pavillon de la France, et il veut un enrôlement maritime de quatre-vingt-cinq mille hommes! Il est vrai que, repoussant les ressources naturelles qui lui seraient offertes par l'accroissement de la navigation marchande, il augmente le chiffre de l'inscription par des moyens que les hommes de mer n'ont pas adoptés jusqu'ici; mais s'il diffère sur le moyen, son but est le même. Il veut que la France se fortifie et s'étende sur les mers.

Se fortifier sur la mer, c'est, en effet, le vœu du pays. Toute la question du droit de visite ne signifie pas autre chose pour la France. Si vous voulez que l'on respecte votre pavillon, il faut être fort. Je dis plus, quand vous serez fort, non seulement vous serez plus respectés, mais vous serez aussi moins ombrageux et moins inquiets sur votre honneur. Ce qui éveille la susceptibilité de la France dans la question du droit de visite, c'est qu'elle sent que l'égalité des pavillons n'existe pas pour elle, que la balance penche trop d'un côté, et que cette supériorité d'un pavillon sur l'autre peut engendrer dans l'exercice du droit des mépris ou des violences que l'honneur national ne peut souffrir. Diminuez la différence, faites que d'un côté la supériorité perde les apparences de la protection ou de l'orgueil, que de l'autre l'infériorité ne puisse être prise pour de la faiblesse, alors les deux pavillons se toucheront l'un l'autre sans se froisser. Du reste, il ne s'agit pas ici pour la France de disputer la domination des mers, mais d'établir un équilibre nouveau. Le pavillon de la France, en développant son influence, doit rallier autour de lui

Digitized by Google

les pavillons secondaires, pour faire un contrepoids dans la balance maritime. L'équilibre continental a été la politique suivie contre nous depuis deux siècles : l'équilibre maritime est la politique dont nous devons soutenir et diriger l'effort contre toute puissance qni voudra dominer sur les mers.

Je ne sais si c'est une illusion de l'amour-propre national, mais il me semble que ce rôle appartient surtout à la France, et que tout l'invite à le prendre, sa nature, ses besoins, ses institutions, ses passions même. Quand on a plus de 600 lieues de côtes à garder, quand on a des ports sur la mer du Nord, dans la Manche, sur l'Océan, dans la Méditerranée, quand on a des colonies fertiles, dont le littoral s'étend sur près de 1,200 lieues, et dont le territoire a des profondeurs inconnues; quand on a des produits variés et abondans, que les contrées lointaines n'ont pas et qu'elles demandent, on est par sa nature et ses besoins une puissance maritime. Mais quand on est un gouvernement nouveau, une société nouvelle, on a de plus quelque chose de grand à entreprendre dans le monde. Ce n'est pas assez de maintenir l'ordre dans les villes, d'administrer sagement, de gouverner les partis avec adresse, de tirer heureusement le pouvoir de toutes les situations difficiles ; ce pouvoir que les moindres secousses ébranlent, serait moins combattu, moins disputé, s'il avait agrandi sa sphère, et s'il avait rendu au pays un de ces services éclatans qui excitent l'enthousiasme en même temps que la reconnaissance des peuples. Ce service, le gouvernement veut le rendre; il cherche l'occasion; il attend le moment. Plus d'une fois déjà, depuis douze ans, il est entré dans des voies hardies, que la prudence des chambres a même quelquefois condamnées. Un nouvel essor communiqué à la marine française par l'accroissement de la navigation marchande serait une hardiesse que la prudence ne condamnerait pas, mais qu'elle approuverait au contraire. Vos produits qui regorgent, vous leur devez des débouchés ; cette population qui s'accroît tous les jours, vous devez lui donner de l'espace pour s'étendre ; ces bras qui manquent de travail, et que la concurrence des machines peut tourner contre vous, vous devez les occuper ailleurs ; ces esprits que l'inaction tourmente, et qui vous gênent, vous leur devez un aliment; ce goût du luxe enfin, cette soif du gain, ces passions que la civilisation allume, que la morale repousse, mais qui sont souvent l'instrument des grandes choses, vous devez leur ouvrir une large carrière, et il n'y en a pas de plus vaste que l'Océan.

Mais l'Océan, dit-on, peut nous être fermé par la guerre; nous pouvons perdre nos colonies; l'émancipation même peut les ruiner ou nous les ravir, et toute notre puissance maritime se dissipera comme un rêve ! Sans doute, la guerre peut éclater; sans doute aussi l'émancipation peut être pour les colonies une grande secousse; mais un raisonnement bien simple détruit les objections que l'on fonde sur ces éventualités de l'avenir. Sur la mer comme sur le continent, le plus sûr moyen d'éviter la guerre ou de la soutenir avec avantage, c'est d'être fort. Et quant à l'émancipation, le plus sûr moyen de la

Digitized by Google

faire avec succès, est de placer les colonies sous la double garantie de leur prospérité et de la protection efficace de notre pavillon.

On a parlé aussi des changemens que pourrait amener la vapeur dans la tactique navale. Mais des hommes spéciaux ont répondu que la marine à vapeur pouvait devenir une auxiliaire utile de la marine à voiles, mais non la remplacer. Les navires à voiles formeront toujours le principal élément de notre flotte. Or, comme le personnel de la flotte se recrute sur les navires à voiles de cette marine marchande que le commerce lance dans les expéditions lointaines, c'est la marine marchande qu'il faut développer pour augmenter la force navale de la France.

On a voulu enfin démontrer que la suppression du sucre indigène ne procurerait à la navigation marchande qu'un accroissement minime; et voici les calculs que l'on a faits. On a dit : le sucre étranger, substitué au sucre indigène, fournira 40 millions de kilogrammes, qui donneront lieu à un transport de 40,000 tonneaux. Or, qu'est-ce que 40,000 tonneaux dans le mouvement de notre navigation marchande? C'est la centième partie du tonnage général, c'est le chargement de quatre-vingts navires, l'entretien de seize ou dix-sept cents marins.

Il y a ici autant d'erreurs que de mots.

D'abord, le chiffre réel de la production indigène est au-dessus de 40 millions de kilogrammes. En y comprenant les quantités qui échappent à l'impôt, le gouvernement compte 50 millions et déclare que son évaluation est au-dessous de la vérité. Des calculs rigoureux font monter le chiffre total de la production indigène à 60 millions. Ce serait donc un vide de 60 millions de kilogrammes que le sucre étranger serait appelé à remplir. Admettons que ce chiffre soit exagéré aujourd'hui, il ne le serait certainement pas le jour où, par la suppression du sucre indigène, le sucre étranger viendrait répondre aux besoins d'une consommation toujours croissante, et à laquelle les colonies ne peuvent fournir que 80 ou 90 millions de kilogrammes.

On peut donc dire, sans crainte de se tromper, que la production indigène, dans les conditions où elle se trouve, peut être évaluée, soit aujourd'hui, soit dans un an, à 60 millions de kilogrammes; cette quantité fournie par le sucre étranger donnerait lieu à un fret de 60,000 tonneaux au lieu de 40,000.

Ensuite, le simple bon sens n'indiquait-il pas que, dans le mouvement du tonnage causé par l'admission des sucres étrangers, il fallait évaluer non seulement le chiffre des entrées de nos navires, mais de plus celui des sorties? En effet, pense-t-on que les navires français voyageront sur lest pour aller chercher les sucres de l'Inde ou du Brésil? L'importation de tant de kilogrammes de sucres étrangers ne donnera-t-elle pas lieu nécessairement à l'exportation de marchandises d'un fret égal? Au lieu de 40,000 tonneaux, il fallait donc en compter 80,000, et au lieu de 60,000, nous devons en compter 120,000.

Ce n'est pas tout. On sait, dans les ports de mer, que le mouvement du

Digitized by Google

tonnage est presque toujours supérieur à la quantité du fret qui l'excite. Ceci demande une explication (1). Lorsqu'une denrée abonde sur un point du globe, les navires se font concurrence pour exploiter le transport, autrement dit le fret. Tous ne réussissent pas à faire avec cette denrée un chargement complet, et ils sont forcés d'y joindre d'autres élémens de cargaison. Il en résulte que le mouvement du tonnage produit par cette denrée est plus important que le fret qu'elle occasionne; et la différence du fret au mouvement de tonnage est évaluée, d'après des tableaux officiels (2), à 20 p. 100. Il suit de là que le mouvement du tonnage produit par un fret de 120,000 tonneaux s'élèverait à 144,000 tonneaux. — Nous sommes déjà bien loin, comme on voit, de 40,000.

Maintenant, si à ce chiffre de 144,000 tonneaux on oppose le chiffre du tonnage général de la navigation, qui est de 3,092,000 tonneaux, on pourra dire en effet que ce chiffre est bien peu de chose. Mais ce rapprochement n'est pas sincère. De quoi s'agit-il ici? Uniquement de savoir dans quelle proportion le fret des sucres étrangers viendra augmenter la navigation au long cours dite de concurrence, c'est-à-dire celle où le pavillon français est en lutte avec les pavillons étrangers. Il faut donc écarter dans ce chiffre du tonnage général, d'abord la part immense des pavillons étrangers, puis la navigation d'Europe et celle de l'Algérie, qui ne constituent pas des voyages au long cours; puis la navigation des colonies, qui échappe à la concurrence. Or, toutes ces déductions faites, notre navigation au long cours, dite de concurrence, se réduit, d'après les documens officiels, à 201,000 tonneaux, c'est-à-dire qu'elle dépasse seulement d'un peu plus du quart le mouvement de tonnage que produirait l'admission de 60 millions de kilogrammes de sucres étrangers.

Quel sera le nombre des marins que produira cette navigation nouvelle? D'après les documens administratifs, 100 tonneaux emploient 6 hommes. Or, 72,000 tonneaux, c'est-à-dire la moitié du chiffre de 144,000 qu'il faut partager, puisqu'il comprend les entrées et les sorties réunies, donneront 4,320 marins, au lieu de 16 ou 1,700.

Ajoutons qu'en raisonnant dans l'hypothèse d'une consommation toujours croissante, le chiffre de 60,000 kilogrammes serait bientôt dépassé par les sucres étrangers que rien ne limite, tandis que la production coloniale est nécessairement bornée. Par suite, le mouvement du tonnage et le nombre des matelots augmenteraient dans une proportion très forte,

Enfin, à ces calculs basés sur la suppression du sucre indigène, opposez les résultats que ferait naître l'exclusion des sucres exotiques. Au lieu d'un mouvement assuré de 334,000 tonneaux pour la navigation coloniale, et de

(1) J'adopte ici des raisonnemens très justes que je trouve dans la brochure de M. Baron, capitaine au long-cours, et rédacteur du *Journal du Havre*.

(2) Voyez, pour tous ces calculs, le tableau général du commerce de la France en 1841.

Digitized by Google

345,000 pour la navigation de long cours, dite de concurrence, vous n'aurez plus qu'un mouvement d'environ 200,000 tonneaux, qui se ralentirait de plus en plus; et au lieu de 14 à 15,000 marins, qui seraient l'élite de la flotte, vous n'aurez plus que des recrues plus dangereuses qu'utiles dans un jour de guerre.

Voilà donc les avantages immenses que vous offre la suppression du sucre indigène. Vous rentrez dans le pacte colonial. Vous faites un acte de justice. Vous accomplissez en outre une grande mesure commerciale et politique. Vous conservez à la France son marché d'outre-mer, et sa navigation réservée. Vous donnez une impulsion nouvelle à la marine marchande, et par là vous encouragez l'agriculture, l'industrie, le goût des entreprises; vous ouvrez une voie nouvelle à l'activité du pays. Puis, par le développement de la marine marchande, vous donnez à la marine militaire des bras exercés, des corps aguerris contre les fatigues, des courages éprouvés dans les dangers de la mer. Par l'accroissement de notre puissance navale, vous inaugurez un système nouveau. Vous changez la balance des mers. Vous donnez à la France le rôle que Louis XIV et Colbert avaient créé pour elle! Et tout cela s'évanouit, si vous conservez une industrie qui occupe quelques lieues de terrain dans quatre départemens de la France!

Mais ce n'est pas tout. Cette industrie funeste, qui comprime l'essor de notre marine, c'est aussi la plaie du trésor. On sait que si elle avait payé l'impôt du sucre colonial, depuis 1828, elle aurait versé au trésor au moins 164 millions. On sait aussi qu'à moins de prendre des mesures d'une extrême rigueur, il est impossible au fisc d'arrêter la fraude du sucre indigène, et cette fraude atteint déjà près du tiers de la production annuelle. Eh bien! supposez que le sucre indigène reste maître du marché : pour réparer le vide produit par l'exclusion des sucres exotiques, le trésor élèvera l'impôt : mais aussitôt la fraude, excitée par la prime, augmentera. Plus le trésor voudra peser sur le sucre indigène, plus celui-ci s'efforcera de se soustraire à l'impôt. En outre, tout en ruinant le trésor, il fera une victime de plus, qui sera le consommateur. En effet, à mesure que l'impôt s'élèvera, non seulement le sucre indigène augmentera ses bénéfices frauduleux, mais de plus il augmentera ses prix; et le surcroît de la taxe, au lieu de frapper l'industrie, frappera indirectement le consommateur.

Et qu'on ne dise pas que l'intérêt du consommateur sera défendu par l'état. Si l'état conserve le sucre indigène, il est tenu de lui garantir le marché, et d'exclure par conséquent les sucres étrangers, dont le prix est beaucoup moindre. Or, l'exclusion des sucres étrangers met le consommateur à la merci du sucre indigène. L'industrie ne trouvant plus de contrepoids, forcera les prix de vente; et l'état sera obligé de rester neutre dans cette lutte nouvelle.

Au contraire, avec le sucre colonial, tout est changé. D'abord, il ne dérobe rien au fisc. On sait combien la perception des droits de douane est

Digitized by Google

régulière. Ensuite, il ne peut peser sur le consommateur. S'il exagère ses prix, l'abaissement de la surtaxe fait entrer aussitôt les sucres étrangers et rétablit le niveau. Plus il entrera d'ailleurs de sucres étrangers, plus le trésor et les consommateurs gagneront; car, d'un côté, le sucre étranger paiera toujours un droit supérieur à celui du sucre colonial, et d'un autre côté, ce sucre, tous frais déduits, revenant à meilleur prix que le sucre colonial sur le marché, on le vendra moins cher, et il fera baisser les prix.

Le sucre étranger joue toujours un grand rôle dans les diverses parties du système que nous défendons. Nous ne cherchons nullement à en dissimuler l'importance; nous ne le mettons pas en première ligne; mais sans lui, le débat se rétrécit, et les grands avantages du système disparaissent. Ainsi, c'est l'admission des sucres étrangers qui doit donner à la marine l'impulsion dont nous avons parlé. C'est le sucre étranger qui viendra grossir les recettes du trésor. Enfin, c'est encore le sucre étranger qui sera la garantie du consommateur, en le mettant à l'abri du monopole. Nous n'appelons, du reste, le sucre étranger qu'en lui fixant des conditions. Impuissant pour le mal, il ne lui sera permis que d'être utile. Ce sera une rivalité nouvelle, dites-vous? Non; c'est une limite, que le gouvernement pourra étendre ou resserrer, suivant les besoins de l'intérêt public. Nous défendons les colonies contre le sucre indigène; mais nous ne voulons pas sacrifier l'intérêt général aux colonies.

Voyez les bénéfices du trésor dans ce système. Le sucre est la matière imposable par excellence; tandis que le sel supporte un impôt de vingt à vingt-cinq fois sa valeur, et le tabac de huit à dix fois, le sucre colonial, au droit de 45 francs, paie à peine une fois ce qu'il coûte au producteur. Le sucre n'est pas nécessaire au pauvre. Avec les progrès de l'aisance générale la consommation de cette denrée peut doubler en France; on a même dit qu'elle pouvait tripler. C'est donc la source d'un revenu immense. Ajoutez que les impôts de douane se perçoivent intégralement, et sans ameuter les populations contre le fisc.

A la situation actuelle substituez le système du projet de loi. En évaluant la consommation à 110 ou 120 millions de kilogrammes, vous donnez au budget des recettes un supplément annuel de 20 à 22 millions de francs. Doublez la consommation d'ici à un certain nombre d'années; vous aurez un revenu total de 120 à 130 millions.

Ce n'est pas tout. Au système qui soutient les sucres exotiques, substituez le système qui soutient la betterave. Supposez que le sucre indigène soit maître du marché, et supporte une taxe élevée. Calculez la prime énorme que prélèvera la fraude, et le tort que produira l'exclusion des sucres étrangers. Au lieu d'un minimum de 20 millions que le projet de loi ajoute à vos recettes actuelles, je n'exagère pas en disant que la betterave, quel que soit l'impôt qui la frappe, causera un déficit de 10 à 20 millions; ce qui ferait une différence immédiate de 30 à 40 millions d'un système sur l'autre.

Digitized by Google

Je n'ai pas besoin d'ajouter que dans le système du projet de loi l'inscription maritime s'accroît et la flotte se fortifie sans qu'il en coûte rien au trésor: tandis que si l'on sacrifie l'inscription maritime au sucre indigène, comme on sera forcé sans doute de faire des matelots avec de l'argent, on supprimera un revenu en créant une dépense : ce qui est assurément la meilleure manière de se ruiner.

Vous gémissez tous les ans sur l'état de nos finances; vous avez fait d'incroyables efforts, il y a plusieurs années, pour obtenir le remboursement de la rente, qui devait procurer au trésor, pour prix d'une violence et d'une iniquité, une économie douteuse que des hommes sérieux évaluaient à 10 ou 12 millions! Et quand le sucre indigène vous coûte dès à présent plus de 20 millions par an, sans compter tout ce qu'il vous coûtera par la suite, et les dommages de toutes sortes qu'il peut causer à votre puissance commerciale et maritime, comment hésiteriez-vous à le sacrifier, lorsque surtout ce sacrifice peut être fait sans que l'équité murmure et sans que la loi soit violée?

Vous ajournez tous les ans des dépenses nécessaires, que vous serez forcés tôt ou tard d'inscrire au budget; où trouverez-vous des revenus? L'impôt direct est surchargé; la propriété foncière paie à elle seule la plus forte partie des frais de ce gouvernement libre qu'elle a autrefois combattu, et qui s'est peut-être un peu trop souvenu de sa résistance. Dans l'état de souffrance où vous l'avez réduite, lui imposerez-vous de nouvelles taxes? la traiterez-vous en ennemie, lorsqu'elle est devenue votre alliée sincère, lorsque son esprit se modifie de jour en jour comme sa nature; lorsqu'enfin, par son morcellement et sa diffusion, elle se fait aussi mobile et aussi libérale que toutes les industries, que vous protégez tant?

Les embarras de finances ont plus d'une fois perdu les états libres. Prenez-y garde : le sucre indigène vous forcerait un jour à des mesures impolitiques dont la sécurité du gouvernement pourrait souffrir : sa suppression vous les évite. Les sucres exotiques vous offrent une source abondante de revenus d'une perception facile, d'un accroissement naturel et régulier : fermerez-vous cette source au trésor, pour lui laisser le déficit que lui apporte le sucre indigène?

Mais on nous arrête encore ici, et l'on nous dit : « Si vous avez une « guerre maritime, toutes ces brillantes espérances s'évanouissent. Le trésor « et le consommateur souffriront. Nous aurons peu de sucre que nous paie- « rons fort cher, et peut-être même nous n'en aurons pas! »

A cette perpétuelle objection de la guerre on ne peut répondre qu'une chose, c'est que ce serait un singulier calcul d'appauvrir le trésor pendant la paix, parce qu'il peut être appauvri pendant la guerre. Et quant au consommateur, ainsi que l'a dit M. Laplagne, ce serait aussi le calcul le plus étrange de payer le sucre fort cher en temps de paix, de peur qu'il ne devînt plus cher en temps de guerre. Le bon sens ne voudrait-il pas, au contraire, qu'en temps de paix

Digitized by Google

on se procurât le sucre à bon marché, pour avoir le moyen de le payer plus cher en temps de guerre? Mais il n'est pas même prouvé que le sucre doive renchérir en temps de guerre. Dans le cas où la mer serait interceptée à nos navires, le sucre, comme les autres denrées coloniales, nous serait apporté par les neutres. Si l'Angleterre voulait y mettre obstacle, elle nous donnerait des alliés dangereux pour elle. Enfin, si nous n'avions pas le sucre des colonies, nous aurions le sucre de l'Europe.

On répète encore aujourd'hui que sous l'empire la France a manqué de sucre; nous sommes forcé de redire avec M. Duvergier de Hauranne que si la France a manqué de sucre sous l'empire, c'est qu'elle ne voulait pas prendre celui qu'on lui offrait. Nous repoussions toutes les denrées coloniales. C'était un système arrêté. Les neutres et les Anglais eux-mêmes auraient bien voulu introduire leurs marchandises chez nous : mais nous les aurions reçues à coups de canon.

M. Thiers a dit : « Je n'ai jamais pensé que dans une guerre le sucre des colonies ne pût pas arriver ; on n'a jamais empêché aucune production d'arriver, même avec prohibition, dans un pays. »

En vérité, quand on songe que cet argument de la guerre est la grande raison que font valoir bien des partisans du sucre indigène contre le projet de loi, on déplore l'égarement où ils entraînent l'esprit public. Si la crainte de manquer de sucre en temps de guerre vous fait conserver le sucre indigène qui appauvrit votre trésor, ruine vos colonies, arrête l'essor de votre navigation marchande, et affaiblit votre marine, quelle sera donc l'entreprise, pour peu qu'elle exige de temps et d'efforts, qui pourra triompher de cet argument de la guerre ? Vos routes, vos canaux, vos chemins de fer, vos fortifications même qui sont faites en vue de la guerre, rien de tout cela n'aurait dû être commencé, car si la guerre survenait aujourd'hui avec tous ses désastres, les travaux commencés seraient interrompus et perdus. Une grande nation ne peut ainsi régler tous ses mouvemens dans la prévision de la guerre ; ou plutôt, si elle agit dans cette prévision, ce doit être pour préparer ses forces contre tout évènement, et pour mettre les chances de l'avenir de son côté.

La crainte de manquer de sucre ou de le payer cher en temps de guerre, l'intérêt de quelques propriétaires fonciers qui ont spéculé sur la prospérité factice d'une industrie pour exagérer le prix de leurs baux, des bienfaits agricoles que personne n'a vus, et des améliorations locales qui sont démenties par des documens officiels, tels que les registres de la douane et de l'enregistrement, voilà donc en résumé ce que le sucre indigène met dans sa balance pour faire contre-poids aux souffrances qu'il apporte, au mal politique, industriel et commercial qu'il fait au pays ; et voilà ce qu'il oppose aux avantages immenses que procurerait à la France l'adoption du sucre colonial, combinée avec l'abaissement futur de la surtaxe des sucres étrangers ! Décidez-vous maintenant ; tranchez le débat. Si vous supprimez le sucre indi-

Digitized by Google

gène, vous supprimerez en quelque sorte des illusions; si vous repoussez les sucres exotiques, vous donnerez à l'agriculture, à l'industrie, à la navigation marchande, à la marine, au trésor, à la puissance politique du pays, un coup dont ces grands intérêts ne se relèveront pas.

Posée en ces termes, et nous ne pouvons la poser autrement, la question est facile à résoudre. L'équité, le bon sens, le patriotisme veulent que l'on supprime le sucre indigène.

Vient maintenant la question de savoir comment on le supprimera.

Il y a deux manières de supprimer le sucre indigène; l'une hypocrite, l'autre sincère; l'une qui serait un scandale, une violence inique, un danger grave; l'autre qui serait juste, légale, conforme à la dignité du gouvernement et à ses véritables intérêts.

Vous pouvez essayer la suppression du sucre de betterave en lui imposant purement et simplement l'égalité de droit. Sur les 366 usines qui existent encore, vous pouvez être sûre qu'il n'en restera le lendemain qu'un très petit nombre debout. Il est vrai, comme nous l'avons dit, que celles qui survivront pourront reprendre aussitôt le dessus, et renouveler la crise; mais il est tout aussi probable qu'elles périront peu à peu, que la supériorité du sucre de canne les tuera, surtout si vous ne fermez pas le marché au sucre étranger, qui est le protecteur de tant d'intérêts, la garantie du consommateur et du trésor. Ainsi donc, si vous voulez obtenir la suppression immédiate du sucre indigène par l'égalité de droit, il est probable que vous réussirez, et c'est d'ailleurs l'opinion de beaucoup de gens. Mais cette suppression de fait, en admettant qu'elle tranche les difficultés du moment, ne décide rien pour l'avenir. Écrasée aujourd'hui, mais non pas extirpée du sol, l'industrie de la betterave sera toujours une amorce pour des capitaux aventureux, qui viendront tôt ou tard se précipiter vers le gouffre que vous aurez laissé ouvert, et qui, même en supposant qu'ils y tombent toujours, vous créeront sans cesse de nouveaux embarras.

Au point de vue de l'intérêt général, comme à celui de l'intérêt privé, la suppression par l'égalité de droit ne serait donc pas une garantie suffisante. Il faut une mesure plus énergique : c'est celle de l'interdiction.

L'interdiction est une mesure légale; elle est dans l'article 9 de la Charte. On dit qu'elle porte atteinte à la liberté industrielle; on dit que c'est un procédé sauvage. Dans ce cas, les expropriations que vous ordonnez tous les jours au nom de l'utilité publique, sont aussi des procédés sauvages. Les interdictions qui concernent le transport des lettres, les cours d'eau, l'exploitation des bois, les servitudes autour des places de guerre; les restrictions imposées aux établissemens insalubres; la défense de fabriquer la poudre, la défense de fabriquer le tabac, même de le cultiver sur certains points du territoire, toutes ces violations légales de la liberté industrielle ou agricole, toutes ces atteintes portées par l'intérêt général au principe de la propriété individuelle, sont autant de procédés sauvages. C'est aussi une barbarie que l'Angleterre républicaine a commise en 1652, quand elle a prohibé chez elle la culture du

Digitized by Google

tabac. Bien plus, vous commettez tous les jours des barbaries atroces; car, chaque fois que vous votez un nouveau tarif, une nouvelle ligne de communication, chaque fois que vous faites un traité de commerce, il est bien rare que des intérêts ne soient pas lésés, quelquefois même ruinés. Vous-mêmes qui voulez arriver à la suppression du sucre indigène par l'égalité d'impôt, que voulez-vous si ce n'est l'interdiction même, moins le mot? Ne dites donc pas que l'interdiction du sucre indigène en France serait une barbarie indigne de notre temps. C'est une de ces mesures qu'un gouvernement sage doit prendre sans hésiter, quand l'intérêt général exige le sacrifice d'un intérêt privé qui lui fait obstacle; et comme cette mesure est aussi légale que raisonnable, il doit la proclamer nettement et l'appeler par son nom, au lieu de la revêtir d'un faux semblant de modération, qui n'est que de l'hypocrisie et de la violence de plus.

Si vous voulez supprimer l'industrie du sucre de betterave, vous devez donc l'interdire; et dès ce moment, vous adoptez le principe du projet de loi.

J'ai déjà dit que l'indemnité, malgré son importance, n'était qu'une clause accessoire; et, en effet, quel est le point principal du débat? C'est de savoir si les deux industries peuvent vivre ensemble, si l'une doit être sacrifiée à l'autre, et laquelle doit périr. Quand ce point est jugé, la question principale, je veux dire celle qui concerne l'intérêt général des citoyens, est résolue. Le reste est une question d'équité, relative à un intérêt privé; elle mérite aussi un examen sérieux, mais elle ne peut figurer qu'en second ordre. C'est d'abord en vue de l'intérêt général qu'on doit se résoudre; ce qui concerne l'intérêt privé ne vient qu'après.

Quelle que soit donc votre opinion sur l'indemnité, dès que vous avez reconnu que l'interdiction du sucre indigène est réclamée impérieusement par l'intérêt général, vous ne pouvez plus faire volte-face et passer, pour ainsi dire, d'un camp dans l'autre, à cause de certaines difficultés de détail que vous rencontrez à la suite du principe que vous avez posé. D'ailleurs on exagère beaucoup ces difficultés.

Je veux bien que l'indemnité ne contente pas l'esprit de tout le monde sur certains points. Je reconnais que les fabricans qui ont fermé leurs usines l'année dernière auraient tout aussi bien mérité de prendre part à l'indemnité que ceux de leurs confrères qui, plus heureux ou plus habiles, sont restés à leur poste jusqu'à présent en vue de cette indemnité même, et n'ont continué de vivre que pour mourir plus avantageusement. Je reconnais encore que l'indemnité ne tombera pas dans des mains qui mériteraient cependant d'y prendre part, je veux parler des ouvriers, des commis, des inspecteurs de fabriques, enfin de tous les agens subalternes que l'industrie indigène emploie, et qui se trouveront sans travail le jour où elle sera supprimée. Je reconnais toutes ces difficultés, et je regarderais comme un tort grave de les dissimuler, car il s'agit ici de souffrances réelles, qu'il est très regrettable de ne pouvoir soulager.

Mais ne fait-on pas à l'indemnité d'autres reproches bien peu fondés?

Digitized by Google

Ce sera, dit-on, un précédent funeste; et désormais toute industrie qui se croira lésée par un tarif voudra être indemnisée! On ne remarque point qu'il s'agit ici, non pas d'une modification de tarif, mais du rachat d'une industrie. L'indemnité ne pourrait être un précédent que pour le cas où le gouvernement jugerait nécessaire de prononcer une interdiction nouvelle. Quelle que soit la rigueur du tarif imposé à une industrie, si cette industrie n'est pas supprimée, le précédent de l'indemnité ne lui sera pas applicable. Et qu'on nous dise quelles sont les industries dont la situation ressemble à celle du sucre indigène? En connaît-on une seule, quant à présent, qui fasse prévoir dans l'avenir l'application probable, ou même possible, de ce précédent que l'on déclare si dangereux!

On dit que cette mesure est sans exemple. On oublie que la chambre elle-même, il y a plusieurs années, a supprimé la fabrication de l'anti-tabac, et que les fabricans ont été indemnisés. D'ailleurs, si l'indemnité est une mesure juste, légale et sans danger, ainsi que l'ont déclaré dans les bureaux M. le garde-des-sceaux, M. Muret de Bord, et d'autres députés qui repoussent avec eux le projet de loi, qu'importe qu'elle soit sans exemple?

On parle de certaines difficultés de répartition! On voudrait un mode qui ne pût soulever aucune critique. Le gouvernement assure que celui qu'il présente satisfait à toutes les règles de l'équité. Si l'on en trouve un meilleur, on s'expliquera devant la chambre, et le gouvernement s'empressera sans doute de l'adopter.

On parle de l'intérêt du trésor! Jamais indemnité ne fut moins coûteuse que celle-ci. Elle sera payée par cinquièmes, pendant cinq ans, sur les vingt-deux millions que le sucre exotique, substitué au sucre indigène, fera gagner tous les ans au trésor. Comme on l'a dit: aucune dépense nouvelle ne sera faite. Tout se bornera, de la part du trésor, à payer d'une main, pendant cinq ans, une partie de ce qu'il recevra de l'autre.

Enfin, on met en doute le droit des fabricans. On dit que rien ne leur a été promis, qu'ils ont vécu à leurs risques et périls; et ceux qui tiennent ce langage sont avant tout les partisans de l'égalité d'impôt, qui voudraient mettre le sucre indigène dans la nécessité de céder la place, pour leur éviter la peine de le tuer. Oui, par ce moyen, vous économiserez peut-être 40 millions: mais à quel prix? Quelle sera l'irritation de ces départemens du nord, où vous jetterez tout à coup le désespoir? Quelle sera la douleur de ces fabricans que l'égalité de droit ruinera immédiatement de fond en comble? Quels seront les reproches bien plus amers de ceux qui prospèrent aujourd'hui après mille efforts, et dont le succès se changera du jour au lendemain en une situation embarrassante, bientôt suivie d'une lutte désespérée et d'une agonie lente? Quel rôle donnerez-vous au gouvernement, spectateur impuissant de ces misères, et aux chambres qui les auront infligées? Quels sentimens ferez-vous naître dans les populations?

Les plus simples règles de l'équité repoussent cette suppression hypocrite

Digitized by Google

et violente. Accueillie avec transport à son début comme l'auxiliaire d'un grand système politique, encouragée par la loi, puis oubliée, l'industrie du sucre de betterave aurait dû cesser de vivre au moment même où sa fécondité malheureuse s'est montrée; mais on ne peut lui faire un crime d'avoir vécu, d'avoir été persévérante, d'avoir pris au sérieux les encouragemens qu'on lui donnait, d'avoir cru enfin que l'avenir était à elle. C'est l'opinion, c'est le gouvernement, ce sont les chambres qui auraient dû s'apercevoir plus tôt que ce germe fatal devait être étouffé en naissant. Le gouvernement surtout, depuis 1815, aurait dû prévoir le danger. En effet, ou cette industrie léguée par le système impérial n'était qu'un rêve, et alors le gouvernement devait dissiper l'illusion dans l'intérêt de la fortune des citoyens; ou cette industrie devait acquérir de la force, et alors le gouvernement, voyant l'avenir, devait trancher le mal dans la racine. Dès que le sucre de betterave a paru, la question a dû être posée dans les conseils du pouvoir. Le gouvernement impérial devait la résoudre comme il l'a fait; mais le gouvernement représentatif, rentré dans les alliances de l'Europe, désireux de s'agrandir sur les mers, remis en possession de quelques colonies fertiles, aurait dû comprendre son devoir et ses intérêts. Au lieu d'oublier ou d'attendre il aurait dû agir.

Eh bien! parce que le gouvernement représentatif n'a pas agi, parce que l'opinion s'est trompée, parce que les chambres n'ont pas su donner un bon conseil, ferez-vous retomber sur l'industrie indigène la faute de tous? La ferez-vous périr sous l'égalité de l'impôt, sans aucune compensation; et par une sorte d'ironie ajoutée à la violence, lui direz-vous, quand elle succombe, de faire des progrès si elle ne veut pas mourir?

Non, cela n'est pas possible; ce serait un scandale public et un déshonneur pour notre temps. L'industrie indigène, fruit d'une erreur commune, peut être sacrifiée à l'intérêt général; mais tous ceux qui ont commis l'erreur doivent supporter le sacrifice. Si le sucre de betterave est supprimé, le pays, représenté par le trésor, lui doit une indemnité.

Ce qui paraît nuire au principe de l'indemnité, c'est qu'il s'est présenté sous de mauvais auspices, en 1840, dans le projet de loi rédigé par le ministère du 12 mai. Dans ce projet, l'indemnité se trouvait jointe à l'égalité d'impôt; on exhaussait la taxe du sucre indigène pour l'écraser, et en même temps on lui donnait 40 millions. C'était lui fournir les moyens de continuer la lutte avec plus d'acharnement que jamais; c'était, de plus, ouvrir un précédent funeste. Toute industrie lésée par un tarif aurait eu le droit, par la suite, de réclamer une indemnité. C'était, enfin, infirmer le droit des chambres, qui sont souveraines en matière d'impôts. Aussi ce projet a été universellement repoussé. Mais l'indemnité jointe à l'interdiction a un caractère tout différent; elle garantit les droits de l'état, elle le rend propriétaire légitime de l'industrie qu'il achète, elle justifie l'usage qu'il en fera. Au lieu d'être une ressource nouvelle pour recommencer la lutte, c'est un moyen de la ter-

Digitized by Google

miner paisiblement, sans blesser la loi ni l'équité; c'est aussi un moyen de combler en peu de temps le vide que laissera dans l'industrie et dans l'agriculture la suppression du sucre de betterave. Ces quarante millions donnés aux fabricans du Nord resteront dans ces départemens que la loi aura frappés; dans ces contrées si laborieuses et si intelligentes, ils feront oublier en peu d'années l'industrie malheureuse dont ils auront fertilisé les ruines.

Il y aura une secousse, dites-vous? Nous ne le croyons pas. Voyez les pétitions que l'on adresse à la chambre, voyez les délibérations prises par les fabricans dans leurs réunions, et dites-nous combien il y a aujourd'hui de fabricans qui repoussent sincèrement l'interdiction avec indemnité. Vous craignez une secousse; mais quel système prendrez-vous donc pour l'éviter? Avec un équilibre factice, vous perpétuez la crise; avec l'égalité d'impôt, vous jetez la perturbation dans les fortunes; avec l'exclusion des sucres exotiques, vous consternez l'industrie, l'agriculture, le commerce, vous bouleversez vos colonies, vous ruinez le trésor et vous ébranles l'état.

Mais faut-il donc, dites-vous, donner 40 millions à des fabricans qui ont exagéré leur production en vue de cette indemnité même, et qui ne sont restés debout que pour la prendre? Sans doute, et nous l'avons déjà dit, non-seulement l'indemnité n'ira pas dans toutes les mains qui mériteraient de la recevoir, mais encore elle ira dans quelques mains qui ne la méritent pas. Je veux bien que ceux qui ont escompté l'indemnité ne vous paraissent pas dignes de l'intérêt du pays : mais peut-on leur faire un crime d'une spéculation qui rentre dans les usages, quelquefois même dans les nécessités du commerce, et qui du reste, comme toutes les spéculations commerciales, est soumise à des chances de perte, car si l'indemnité est repoussée, ceux qui l'ont escomptée d'avance seront infailliblement ruinés?

Comment d'ailleurs ne voit-on pas ici une contradiction singulière? Si nous disons que le sucre indigène doit être sacrifié aux sucres exotiques, on nous répond que le sucre indigène est une industrie sérieuse, pleine d'avenir, dirigée par des hommes justement considérés dans le pays. Mais quand nous disons que cette industrie, dont le sacrifice est nécessaire, doit être indemnisée, on nous répond que l'esprit de spéculation s'est emparé d'elle, que sa fécondité est le fruit de l'agiotage, que la perspective de l'indemnité est son seul mobile, et que cette fièvre sera suivie d'un grand épuisement.

La vérité est entre les deux. Il y a des fabricans que la perspective de l'indemnité a soutenus; il y en a même sans doute qui ont exagéré leur production pour grossir leur part; et le trésor a peut-être profité de cette spéculation qui a dû diminuer temporairement la fraude. Mais le plus grand nombre des fabricans est resté étranger à ce calcul. Leur production a augmenté par des raisons bien simples; c'est que le sucre de betterave a voulu repousser le sucre colonial, et qu'ensuite l'industrie indigène, par sa nature, est une industrie sans limites et sans frein.

N'accusez donc pas ceux que vous défendiez tout-à-l'heure. Ne dites pas

Digitized by Google

que le gouvernement ne leur doit rien. Ne dites pas non plus que cette grande question des sucres vient aboutir ici à la satisfaction de quelques intérêts privés. Des intérêts privés! il y en a de tous les côtés dans ce débat; et c'est peut-être ce qui le rend si passionné et si amer. Telle résolution qu'on prenne, il y aura toujours des intérêts privés qui seront satisfaits et d'autres qui souffriront. L'important est de ne pas se laisser maîtriser par eux, et de ne les considérer jamais qu'à travers l'intérêt général du pays. Assurément, dans le système que nous défendons, nous n'avons pas pour but de faire la fortune de quelques créanciers des colonies et de quelques fabricans indigènes qui attendent l'indemnité comme leur salut: mais si la solution leur profite, c'est parce que l'intérêt général le veut. C'est la seule loi qui nous guide.

Nous n'irons pas plus loin dans l'examen de cette question. De raisonnement en raisonnement, de preuve en preuve, nous avons cherché à démontrer qu'il fallait sortir d'une situation devenue intolérable pour tous les intérêts; que les systèmes essayés jusqu'ici avaient empiré le mal, au lieu de le guérir; qu'il fallait un remède énergique; que la suppression de l'une des deux industries était devenue nécessaire; que le sucre indigène, à côté des souffrances dont il est la cause et qu'il pourrait aggraver encore, était tout au plus en droit d'invoquer en sa faveur quelques services agricoles; tandis que le sucre exotique, tout en servant aussi l'agriculture par des débouchés, est pour l'industrie, pour la marine marchande, pour notre force navale, pour le trésor, pour notre puissance politique enfin, la source d'un accroissement que l'avenir peut rendre immense. Un seul article de loi suffit pour assurer ces bienfaits au pays; et ce remède que nous invoquons, bien qu'on lui trouve une énergie barbare, n'a de violence que dans la forme. Œuvre d'une politique résolue, il est plus modéré au fond que les atermoiemens et les demi-mesures imaginés par une politique indécise. En même temps qu'il satisfait les intérêts généraux du pays, il soulage les intérêts privés, même en les sacrifiant.

Seul, au milieu de tous les expédiens dangereux qu'on lui oppose, le projet du gouvernement termine les difficultés en faisant renaître la justice. La protection accordée au sucre indigène contre les colonies était depuis bien longtemps une violation flagrante des principes : le projet fait cesser cette violation; il rétablit l'équité dans la loi.

On lui dit qu'il sacrifie les colonies au sucre étranger! c'est une accusation gratuite. Les colonies seront régénérées; leur culture recevra un développement naturel et régulier. Elles n'auront point le monopole, car il serait aussi injuste qu'absurde de leur livrer la consommation de la France; mais tout ce qu'un travail bien entendu peut exiger pour salaire, tout ce qu'une ambition légitime peut réclamer, elles l'obtiendront.

On dit au gouvernement : Mais puisque vous attachez tant de prix à l'admission des sucres étrangers, puisque vous y voyez l'élément futur de la puis-

Digitized by Google

sance navale de la France, sacrifier les colonies, ce serait développer votre système sur une base encore plus large, et lui faire produire des résultats plus grands! Cette objection n'a rien de solide. L'intérêt de la métropole est de conserver les colonies et de les maintenir dans un état prospère. Les colonies sont la réserve de nos débouchés, de notre navigation, de notre inscription maritime. Elles présentent des positions importantes. Tout le monde s'accorde à dire que la Martinique, dans la baie de Fort-Royal, offre une position militaire des plus formidables. La Guyane française offre au génie de la colonisation de magnifiques expériences; et déjà l'on prête au gouvernement sur l'avenir de cette contrée des projets d'une certaine grandeur. Les colonies, enfin, c'est la France. Les sacrifier, ou ce qui reviendrait au même, les séparer de la métropole en repoussant leur seul élément d'échanges, ce serait en quelque sorte démembrer une partie du territoire français.

Nous soutenons les colonies comme on soutient, dans un pays, la production intérieure qui intéresse l'existence et la sécurité des citoyens. La France protège ses céréales et ses fers contre les théories du libre commerce. C'est une réserve destinée à garantir l'indépendance du pays. Nous soutenons les colonies comme une garantie du développement commercial et maritime de la France. Le sucre étranger ne doit s'établir à côté d'elles que pour les seconder, pour faire ce qu'elles ne peuvent faire elles-mêmes, et pour développer l'œuvre qu'elles ont commencée.

Le système que nous soutenons devrait avoir des défenseurs dans tous les partis, car il répond à toutes les idées généreuses qui leur sont communes, et que leur passion dénature pour s'en faire une arme contre le pouvoir. Vous qui vivez sur les souvenirs de l'ancien régime ou de l'empire, et qui répétez tous les jours que le gouvernement représentatif est sans grandeur, vous devez lui fournir le moyen de rendre à la France un service éclatant. Vous qui dites que le gouvernement de juillet recule, que sa diplomatie a peur, vous devez lui fournir l'occasion de montrer au monde qu'il a confiance dans ses destinées et qu'il ne craint pas de s'agrandir. Vous qui dites que la vieille politique est un livre usé, et que les peuples doivent obéir à des idées nouvelles, voilà une nouvelle route que le gouvernement vous propose d'ouvrir aux ambitieux et aux enthousiastes : ce sont les expéditions lointaines, c'est la mer.

Dire au gouvernement tous les jours, depuis douze ans, qu'il ne fait rien pour l'honneur et la puissance du pays, qu'il abaisse la France au lieu de l'élever, qu'au lieu de l'étendre il la resserre; que sa politique fléchit au dehors sur tous les points; qu'en Orient il n'a pas tenu le niveau nécessaire; que sur le droit de visite, le pavillon français réclame, et n'est pas écouté; qu'en Afrique, notre influence est lente à s'affermir; que nos industries et notre commerce languissent; que l'opinion est inquiète; qu'elle s'ébranle, et ne soutient plus que par routine ce qu'elle a fondé : dire tout cela; et quand le gouvernement vient présenter un projet de loi qui annonce une politique

Digitized by Google

ferme et de la grandeur dans les vues, lui dire : nous le repoussons ! ne serait-ce pas là une étrange contradiction?

Nous espérons encore que cette faute ne sera pas commise. Tous les systèmes vont peut-être se représenter dans la discussion, comme en 1840. On demandera le *statu quo*. On demandera un équilibre impossible. On demandera la protection de la loi pour le sucre indigène. Dans ce nouveau débat, tous les anciens engagemens ont disparu, toutes les situations sont libres. Des opinions, formées sous l'empire des circonstances, ont pu se modifier depuis deux ans, par suite des expériences nouvelles. Beaucoup d'esprits, qui auraient reculé en 1840 devant une mesure énergique, ont pu librement, naturellement, en considérant les faits, acquérir la conviction que cette mesure est devenue nécessaire. C'est la nature des questions de ce genre de répandre d'abord beaucoup d'incertitudes, que la discussion et l'expérience parviennent insensiblement à dissiper. Nous espérons donc que les grands intérêts de la France triompheront dans le débat. Si leur voix était encore étouffée, et si un nouvel essai d'équilibre était tenté, ce ne serait encore selon nous qu'un ajournement.

JULES PETITJEAN.

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

VIEILLERIES ET NOUVEAUTÉS.

Hélas! s'écrie parfois la critique, aucune œuvre véritablement admirable n'apparaîtra-t-elle donc à l'horizon littéraire? Serais-je vouée pour jamais à cette tâche fastidieuse et monotone d'admirer sans fin ni cesse quelques génies privilégiés? Est-il écrit que je doive éternellement me contenter, pour toute pâture, d'une douzaine de cadavres embaumés par la gloire depuis des siècles? Quoi! dans l'ardente foule qui encombre à cette heure le champ de l'art, un homme ne se trouvera-t-il pas, un élu, marqué du sceau divin, qui se fasse reconnaître enfin comme héritier légitime de Pascal, ou de Bossuet, ou de Molière, et en l'honneur de qui je puisse élever une colonne triomphale à côté de ces vieux autels quasi disparus sous le fardeau croissant des couronnes de lauriers toujours verts? — Mais tandis que la critique formule son désespoir en ces termes, le nombre des concurrens augmente de minute en minute dans l'arène, les efforts des rivaux redoublent, les livres de toute espèce s'entassent les uns sur les autres en pyramides effrayantes et semblent menacer le ciel; si bien que, pour s'être laissée aller un instant au découragement et avoir pris le temps d'exhaler quelques soupirs plaintifs, la critique, si elle veut se remettre au courant de ce qui se passe, est forcée de galoper à perte d'haleine après une innombrable quantité de productions méchantes

Digitized by Google

ou médiocres auxquelles elle n'avait pas d'abord pris garde, et qui se précipitent plus ou moins rapidement vers l'oubli.

Plusieurs fois déjà, pour ma part, je me suis trouvé réduit à cette extrémité pénible; aujourd'hui, cependant, la besogne est plus rude que jamais. Ce n'est plus simplement un bataillon d'écrivains, c'est un régiment, que dis-je! c'est une armée entière, ferme et compacte, qu'il me faut atteindre dans sa course haletante et passer en revue sans débrider. Mais où m'emporte une séduisante métaphore? Certes, s'il est vrai, en un sens, que je doive m'élancer à la poursuite de créations nées d'hier, et déjà lointaines; en un autre sens, rien n'est plus faux. Elles ne fuient pas, elles sont bien là toutes, au contraire, ces pauvres victimes, assiégeant mon humble plume et se disputant le frivole honneur d'occuper une petite place sur le feuillet de papier que je noircis. Oui, les voilà tous, impatiens ou résignés, irrités ou modestes, ces pâles amans de l'art littéraire! Poètes, romanciers, voyageurs, historiens, moralistes, biographes, traducteurs, dramaturges, philosophes, pas un ne manque à l'appel. Hâtons-nous donc le plus possible, et ne leur faisons pas attendre davantage le jugement favorable ou sévère qu'ils ont mérité.

Parlons d'abord des poètes. — Voici venir M. Accurse Alix avec un volume de vers intitulé *Poésies*, tout simplement. La naïveté de ce titre me dispose favorablement, je l'avouerai, à l'égard de l'auteur, accoutumé que je suis à trouver une faiblesse d'idées désespérante dans les recueils lyriques les plus prétentieusement baptisés. Le jeune poète qui m'occupe appartient, par les allures mélancoliques de son esprit et par sa phraséologie musicale et abondante, à l'école de M. de Lamartine. Je dois ajouter, pour mieux caractériser la nature de son talent, qu'il procède seulement des *Harmonies*, et qu'il n'a rien de commun avec l'auteur de *la Chute d'un Ange* et de *Jocelyn*. Une des meilleures pièces de son livre, dédiée à M. de Lamartine, a précisément pour but d'engager le barde illustre à quitter la voie irréligieuse où on l'accuse de s'être récemment engagé. M. Accurse Alix avoue, du reste, ne pas connaître encore *la Chute d'un Ange* au moment où il écrit, et ne se fonder, dans son blâme, que sur des lectures de feuilletons et sur des ouï-dire. D'où je crois pouvoir raisonnablement conclure que, s'il a lu enfin le beau poème de M. de Lamartine, l'avis émis un peu étourdiment dans son épître n'est plus son avis d'aujourd'hui; car, aux yeux de tout homme sensé, l'auteur de *la Chute d'un Ange* est évidemment plus chrétien cent fois, dans le sens religieux du mot, que tous ces petits Tartuffes catholiques, tous ces apprentis docteurs de sacristie, qui ont leurs motifs particuliers pour arborer le drapeau de la foi ignorante et aveugle, et qui voudraient bien nous ramener sans retard, par pur amour de la foi évangélique, aux bons temps de l'intolérance et des bûchers. M. Accurse Alix doit se tenir prudemment en garde contre les désastreuses tendances auxquelles je fais ici allusion, tendances subversives de toute humanité et de toute intelligence; il doit éviter de tomber dans le piége tendu à la jeunesse actuelle par le charlatanisme dévot, le plus mépri-

Digitized by Google

sable des charlatanismes; car autrement, son talent, élevé et honnête à cette heure, et auquel de sérieux applaudissemens sont promis s'il marche d'accord avec l'esprit des temps modernes, ne saurait manquer, après avoir flotté plus ou moins obscurément entre l'absurde et le ridicule, d'être englouti par l'oubli. Mais ma lugubre prophétie ne se réalisera pas, je l'espère, et M. Accurse Alix tiendra sans aucun doute ce que promettent, mieux dirigées, la verve, la sensibilité et l'imagination, dépensées un peu à l'aventure dans ses premières *Poésies*.

M. Théodore de Banville, qui débute sur la scène littéraire par un recueil de vers appelé *Cariatides*, mériterait bien que la critique ne s'occupât point de lui; car il est impossible d'accumuler contre la critique plus de sottes petites injures que ne l'a fait M. Théodore de Banville dans la préface de son recueil. Mais bah! il faut laisser aux faibles la vengeance et la rancune. La critique est une bonne et consciencieuse nourrice; elle ne sait pas refuser son lait, même aux enfans qui frappent son sein et qui le mordent. Et d'ailleurs, n'est-ce pas une morsure bien inoffensive, la morsure d'une bouche où il n'y a pas encore de dents? Laissons donc M. Théodore de Banville, dans la préface de ses *Cariatides*, appeler les critiques des « folliculaires nuisibles et venimeux, des bandits qui violent la poésie et qui l'éventrent; » faisons-lui observer seulement, en passant, que si nous touchons aujourd'hui à sa poésie, nous ne saurions pourtant accepter le reproche d'user de violence envers elle, car c'est, pardieu! bien elle qui s'est venue jeter à notre tête sans que nous ayons rien fait au monde pour nous attirer cette douteuse faveur. Bref, une fois son innocente ruade lancée à la critique, l'auteur des *Cariatides* daigne nous apprendre que certaines personnes de sa connaissance l'accusent d'imiter tour à tour Hésiode, Virgile, Shakspeare, Hoffmann, Victor Hugo et M. Alfred de Musset; accusation six fois calomnieuse, à son avis, et contre laquelle il se révolte sans ménagement. De telles paroles s'accordent-elles, il le demande, avec un autre crime littéraire dont on l'accuse, le crime d'être *trop original?* Non certes, et il y a ici flagrante contradiction. Toutefois, le simple fait de ce dissentiment établi entre ses aristarques anonymes ne faisant pas pleinement le compte de M. Théodore de Banville, il se résout à une manœuvre plus avantageuse, qui est d'adopter les deux opinions émises sur ses œuvres, de les concilier, et de conclure à peu près comme il suit : Si, en imitant tels et tels grands poètes anciens et modernes, je réussis à conserver une individualité *trop originale*, c'est qu'évidemment je résume à moi seul tous ces poètes et que je leur suis par conséquent très supérieur. A la vérité, le raisonnement de M. Téodore de Banville n'est pas tout-à-fait aussi explicite; néanmoins, les prémisses sont posées d'une façon assez nette et assez claire pour qu'il n'y ait pas possibilité de tirer une autre conséquence que celle que je viens de présenter. Or, M. Théodore de Banville annonçant, quelques lignes plus bas, qu'il a dix-neuf ans à peine, je vous laisse à penser quelle gloire poétique il se promet dans l'avenir. Un poète qui, à dix-neuf ans, est déjà aussi grand qu'Hésiode, Virgile, Shakespeare, Hoffmann, Victor Hugo et

Digitized by Google

M. Alfred de Musset réunis, que sera-t-il, ou plutôt que ne sera-t-il pas, lorsqu'il atteindra la trentaine? Du soleil, de la lune et de toutes les plus brillantes étoiles du ciel littéraire, il ne fera probablement alors qu'une bouchée.

En attendant, le jeune auteur des *Cariatides* termine sa préface par une interpellation adressée aux critiques, qu'il désigne sous le titre collectif de *petits messieurs;* il les somme d'avoir à déclarer s'ils prennent *Publius Virgilius Maro,* autrement dit Virgile, pour *un crétin triste,* et *Quintus Horatius Flaccus,* autrement dit Horace, pour un *déplorable goitreux.* Après quoi, quittant la prose pour le vers, il nous apprend, en différens passages de ses poésies, qu'il est « gentilhomme, — qu'il est *jaloux d'or et d'ivresse,* — qu'il aime le vert tendre, et le rose, et les paupières orangées, — qu'il *préfère ardemment* le champagne au bordeaux, — qu'il possède, près Moulins, un vieux manoir antique où il se divertit à chasser; » en un mot, il nous donne les détails les plus circonstanciés sur sa personne et sur ses goûts. Parmi les quatre à cinq mille vers qui composent les *Cariatides*, il serait bien difficile, on l'imagine, qu'il ne s'en trouvât pas quelques-uns de très passables; surtout avec le système adopté par M. Théodore de Banville, de rimer tout ce qui lui traverse la cervelle au moment même où il retire sa plume de son encrier. Ce système, en effet, offre exactement les chances d'une loterie; on tombe quelquefois, par hasard, sur une idée heureuse, comme on tomberait sur un numéro gagnant. Je signalerai donc tout de suite, parmi les bonnes rencontres poétiques de M. Théodore de Banville, le *Songe d'une Nuit de printemps*, façon de ballade très pittoresquement écrite; le *Sonnet* sur le jugement de Pâris, où règne un grand sentiment de la beauté charnelle; quatorze vers intitulés *A Vénus de Milo,* remarquables par la même qualité que le sonnet qui précède; quatre *Rondeaux* et deux *Triolets,* petites mignardises d'une coquetterie assez agréable; et, enfin, la pièce adressée *A M. Auguste Supersac,* fantasque rêverie marquée au coin d'une luxuriante et vagabonde imagination. Ce petit nombre de fragmens excepté, je n'hésite pas à déclarer que tout le reste du volume est à peu près illisible, tant l'affectation y est déplorable, l'absence d'idées persistante, le style obscur ou défectueux! Tantôt, c'est un affreux barbarisme; c'est « la poésie *alme,* » ainsi baptisée parce que le mot *calme* exigeait une rime; tantôt c'est une lyre qui « *frissonne des accords;* » tantôt c'est un ruisseau qui « *rallentit sa démarche.* » Ailleurs, M. Théodore de Banville nous offre un « *vers* qui *enfle* une *haleine,* — ou un poète qui « *chante à grands flots,* » — ou un autre poète qui « médite Virgile *par* les champs et les champs *par* Virgile. » Ailleurs encore, c'est l'auteur lui-même qui « *défleurit* le bout d'un *gant,* » — ou une jeune fille (pathos incroyable!) qui « *baisse l'ébène de leurs voiles sur les étoiles de ses pudiques yeux.* » Plus loin, c'est une voix qui « *rugit un cri,* » ou bien c'est le malheur comparé à « un *grand paletot* que chaque homme endosse à son tour. » Mais je n'en finirais pas si j'entreprenais de relever une à une toutes les bévues grammaticales et toutes les extravagances

Digitized by Google

dont fourmillent les *Cariatides*. J'aime mieux m'en tenir à la demi-douzaine de fragmens en faveur desquels j'ai fait une exception flatteuse, et finir en conseillant à M. Théodore de Banville l'étude immédiate et approfondie de la grammaire et un peu moins d'inclination pour les tableaux sensuels. C'est un travers fâcheux, à mon sens, que de toujours chercher la poésie, comme le fait l'auteur des *Cariatides*, dans la beauté matérielle. M. Théophile Gautier, qui est en ce genre le maître légitime de M. Théodore de Banville, se garde bien d'aller aussi loin que son élève; il sait trop quelle immense différence il y a entre la beauté véritable et ce que j'appellerai, faute d'une expression plus précise, le décolleté. Les fantaisies plastiques de M. Théophile Gautier (1) sont en quelque sorte taillées dans le marbre, dont elles gardent presque toujours la blancheur et la pureté idéales; tandis que les fantaisies plastiques de M. Théodore de Banville sont taillées dans une chair vulgaire, dont elles gardent toutes les terrestres imperfections. Du reste, j'ai la conviction que si M. Théodore de Banville profite de mes conseils, il sera bien honteux un jour de n'avoir point conservé les *Cariatides* dans son portefeuille, et qu'il ne manquera pas de dire à ce propos ce que Mirabeau, faisant allusion à l'auteur du *Contrat social* et d'*Émile*, écrivait du donjon de Vincennes à Sophie: « Il eut la sagesse admirable de ne se montrer qu'après trente ans d'étude; aussi, chacun de ses écrits fut un grand pas vers la gloire; et moi, moi qui à vingt ans ai osé me faire imprimer, qu'ai-je fait?... »

Cette exclamation de Mirabeau se trouvera aussi quelque jour, je n'en doute pas, dans la bouche de M. Louis de Léon, qui a donné dernièrement au public un recueil de vers sous le titre de *Tragédie du Monde*. Les trente et une premières pièces du volume de M. de Léon sont très faibles, sous le double point de vue de l'idée et de la forme; on y sent tous les tâtonnemens d'une jeune plume qui ne sait pas encore bien nettement ce qu'elle veut dire ni comment elle doit dire. Soit dans la *Fleur qui penche*, soit dans la *Mission du poète*, soit dans *le Pape et Luther*, M. Louis de Léon chancelle constamment entre l'idée et l'expression : celle-ci, trop souvent prosaïque ou incorrecte; celle-là, trop souvent réduite à un enfantillage prétentieux. Et puis, je n'aime pas le sans-façon avec lequel le jeune auteur rime ce qu'il appelle une *Bluette*, à côté d'une pièce intitulée *Bossuet*, ou ce qu'il appelle une *Fadaise*, à côté d'une pièce intitulée *Napoléon;* de pareilles antithèses me semblent constituer autant de sacriléges poétiques. Mais, au demeurant, la trente-deuxième pièce du recueil de M. Louis de Léon, c'est-à-dire le petit poème qui donne son nom au livre, mérite de sincères encouragemens, comme invention et

(1) C'eût été naturellement ici le lieu de parler du voyage en Espagne que M. Théophile Gautier vient de publier sous le titre de *Tra los Montès;* mais ces quelques pages étaient déjà écrites lorsque nous avons reçu l'ouvrage de M. Théophile Gautier. Nous en rendrons compte prochainement, ainsi que des *Poésies* de M. Henri Blaze, dont la deuxième édition va paraître sous peu de jours dans la Bibliothèque Charpentier.

Digitized by Google

comme exécution tout à la fois. L'auteur croit voir, en un moment d'hallucination fantastique, notre planète épuisée par la souffrance et près d'expirer. L'amour se retire d'elle, puis la science, puis le génie de la guerre, et enfin la liberté, expliquant successivement leur départ par le mépris que leur inspire un monde où règnent la débauche, le scepticisme, la lâcheté et l'avilissement moral. Ces quatre tirades allégoriques se distinguent par une très grande verve et une très grande énergie. Malheureusement, la conclusion de ce petit poème n'est point ce que je souhaiterais qu'elle fût; le dénouement de *la Tragédie du Monde* me semble anti-philosophique au dernier point. Faire intervenir Dieu uniquement pour anathématiser la terre et la réduire en poudre, c'est peut-être acquérir des droits à l'estime des ultra-catholiques; mais c'est, à coup sûr, limiter singulièrement la bonté et la puissance divine, et nier le progrès. Si M. Louis de Léon se décidait jamais à revenir sur sa *Tragédie du Monde* pour lui donner des proportions plus amples, je l'engagerais donc à s'inspirer de l'idée de transformation, autrement généreuse et féconde que l'idée de destruction.

Enfin, grace à M. Damas-Hinard, nous possédons une bonne et fidèle traduction des chefs-d'œuvre du théâtre espagnol. Déjà, il est vrai, avant M. Damas-Hinard, deux écrivains, du Perron de Castera et Linguet, avaient ambitionné l'honneur de révéler à la France la poésie dramatique de l'Espagne; mais leurs tentatives étaient demeurées si incomplètes, que cela ne comptait vraiment point. Du Perron de Castera, en 1740, avait tout uniment traduit quelques fragmens de diverses pièces espagnoles, et Linguet, quoiqu'un peu moins sobre dans le choix des merveilles dont il désirait enrichir notre littérature, n'avait guère plus fait pour les grands dramaturges de la Péninsule que le père Brumoy pour les dramaturges grecs. Linguet, cet ignorant et ampoulé Linguet, comme l'appelle sans façon le virulent auteur de *l'Essai sur le Despotisme,* se vante bravement, dans maint passage de sa traduction, d'*arranger* le mieux qu'il peut ce qui risquerait de blesser la délicate susceptibilité française. Armé de ce beau prétexte, il taille, il brode, il intervertit, il travestit, il retranche; et cela, avec une si grande conviction de mériter des éloges, que l'on hésite, à son sujet, entre le sourire et la mauvaise humeur. Au fond, eut-il quelqu'intelligence de la poésie dramatique espagnole? J'en doute fort; et je ne saurais, à le juger d'après la triste besogne que je signale, lui accorder autre chose que de bonnes intentions. Dans la préface de sa traduction, en effet, il embrasse chaudement la défense du système dramatique de Lope de Vega et de Calderon contre don Montano y Luyando, défenseur du système classique. Mais où son zèle et sa verve se donnent tout particulièrement carrière, c'est quand il combat la préférence que don Nassare y Ferriz accorde à Cervantes sur Calderon. Calderon, voilà son homme! Quant à Lope de Vega, Linguet professe pour lui une estime au-dessous de la médiocre; il va jusqu'à déclarer, du ton le plus sérieux du monde, qu'il y a, entre Calderon et Lope de Vega, une aussi considérable distance qu'entre Corneille et Mairet, ou qu'entre Racine et Tristan.

Digitized by Google

Chose singulière! cette opinion insensée est devenue, pour ainsi dire, un mot d'ordre européen. Depuis Linguet, on ne me citerait peut-être pas un seul critique, français ou étranger, qui n'ait travaillé à rabaisser Lope au profit de Calderon. M. Wilhelm Schlegel lui-même, cet écrivain d'une intelligence si distinguée, n'a pas hésité, en parlant des productions dramatiques de l'Espagne, à se faire le banal écho de Linguet. Aussi, malgré la sincère admiration que m'inspirent certaines parties du *Cours de littérature dramatique,* je ne puis accepter ici le jugement de M. Wilhelm Schegel. Qu'il y ait souvent, dans les œuvres de Lope de Vega, « de l'incohérence et de la diffusion, » je ne refuse pas de l'admettre; mais M. Wilhelm Schlegel m'accordera très certainement, en revanche, qu'on rencontre autre chose que cela chez Lope de Vega. Pourquoi, cependant, n'y a-t-il noté que des défauts? Le critique allemand, du reste, fait au sujet de Lope une déclaration au moins naïve : — On n'a pas besoin, prétend-il, si l'on tient à se former une opinion sur le compte de Lope, de lire toutes ses pièces; *la lecture de quelques-unes suffit.* — Pour ma part, je refuse formellement d'adhérer à ce principe, qui, absolument parlant, me semble aussi anti-littéraire que possible; et la critique allemande courrait grand risque de compromettre irréparablement la sévère autorité de sa parole, si elle affichait souvent le double caractère de légèreté et de paresse qu'indique cette phrase de M. Wilhelm Schlegel. D'ailleurs, quand bien même l'auteur du *Cours de littérature dramatique* aurait lu en entier les œuvres de Lope de Vega avant de se prononcer de la sorte, son avis n'en serait pas pour cela moins discutable, car on sait que la sagacité de l'illustre critique s'est plus d'une fois trouvée en défaut. Témoin Molière, par exemple, au sujet duquel il a commis une hérésie si monstrueuse! Mais ceci m'éloigne de l'objet qui m'occupe. Sans compter qu'en dissertant moi-même, j'empiète sur les droits naturels de M. Damas-Hinard.

M. Damas-Hinard a écrit, concernant Lope de Vega et Calderon, deux excellentes notices qui rappellent, en plusieurs passages, la finesse d'observation de Blankemburgh et la lucidité de Moratin. Toutefois, et ceci fait honneur au courage du traducteur, c'est surtout en faveur de Lope, c'est surtout pour venger Lope de l'injuste oubli où on fait mine de le vouloir laisser, qu'il a aiguisé et brandi sa plume. Il faut voir avec quelle adresse, avec quelle persévérance, avec quelle ardeur infatigable, il suit pied à pied les détracteurs du grand poète, repoussant l'argument de celui-ci, rectifiant l'erreur de celui-là, convainquant cet autre de mauvaise foi ou d'ignorance, bien qu'en termes toujours très mesurés et très polis! Il commence par railler agréablement Voltaire, qui confondit jadis Lope de Vega et Lope de Rueda; puis, faisant hardiment une trouée au milieu des ennemis plus ou moins déclarés de Lope, il reproche à M. Fauriel d'avoir voulu, d'après de simples conjectures personnelles, et que tout renverse, entacher la moralité privée du célèbre dramaturge espagnol; à lord Holland et à M. de Sismondi, il reproche, comme à M. Fauriel, plusieurs assertions injustes dont il démontre le peu de fondement; à MM. de la Beaumelle et Louis de Viel-Castel, Martinez de

Digitized by Google

la Rosa et Louis Viardot, il reproche d'assez grosses erreurs de faits et de dates; à Signorelli et à Bouterweck, enfin, il reproche une exagération volontaire et puérile dans le jugement qu'ils ont porté sur la fécondité du prédécesseur et rival de Calderon. Je le répète, c'est preuves en main que M. Damas-Hinard réfute les adversaires de Lope; aussi, les quelques pages consacrées par lui à cette discussion ont-elles, indépendamment de leur mérite littéraire, une valeur très réelle à titre de documens. Mon seul regret, c'est que M. Damas-Hinard ait cru ne devoir repousser que par une demi-phrase accidentelle et indirecte l'opinion émise, à propos de Lope, par M. Wilhelm Schlegel dans le *Cours de littérature dramatique*, et qu'il n'ait pas même mentionné la diatribe sur le même sujet, fulminée, dans l'*Histoire de la littérature ancienne et moderne*, par le frère du précédent critique, Frédéric Schlegel (1).

Quoi qu'il en soit de la double omission que je signale, M. Damas-Hinard n'en mérite pas moins des complimens pour avoir su, tout en élevant la voix en faveur de Lope de Vega, se préserver de l'excès ordinaire à ces sortes de luttes. Il a eu le bon goût et la prudence de rester on ne peut plus impartial à l'égard de Calderon. Analysant les qualités diverses des deux maîtres de la scène espagnole, il fait une part généreuse et loyale à chacun des deux. Chez Calderon, il constate et reconnaît la faculté, poussée au plus haut point, de féconder une donnée dramatique; l'art de mêler, de croiser une foule d'incidens en apparence contradictoires et disparates, sans que la marche générale de l'action ait le moins du monde à souffrir aux points de vue de l'unité et de la clarté; enfin, le talent des scènes à effet et des situations imprévues. Mais aussi, chez Lope de Vega, il demande que l'on constate et que l'on reconnaisse une invention et une sève merveilleuses, un admirable mélange d'élévation et de naturel dans la peinture des caractères, une sensibilité exquise et toute l'ardeur de la vraie passion. A ce prix, il tombera d'accord tant qu'on

(1) Pendant que le nom de Frédéric Schlegel se trouve sous ma plume, il ne sera certainement pas inutile de rappeler qu'un critique espagnol, M. Eugenio de Ochoa, a convaincu ce critique allemand d'erreur à propos du *Poème du Cid*, confondu en effet, dans l'*Histoire de la littérature ancienne et moderne*, avec le *Romancero du Cid*, qui est un ouvrage postérieur à l'autre et d'un caractère littéraire tout différent. A coup sûr, la bévue de La Harpe, quand il appelle le Cid un héros du XVe siècle est monstrueuse et inexcusable; mais était-ce bien aux frères Schlegel de tourner en ridicule, avec autant d'affectation qu'ils l'ont fait à plusieurs reprises, l'ignorance de La Harpe, ayant sur leur conscience des énormités non moins lourdes que les siennes? Des preuves apportées à l'appui de son dire par M. Eugenio de Ochoa, il résulte que M. Frédéric Schlegel, lorsqu'il donnait son avis sur le fameux poème national de l'Espagne, ne l'avait pas lu, ou qu'il l'avait lu on ne peut plus superficiellement. Ce qui s'accorde tout-à-fait, on le voit, avec la phrase de Wilhelm Schlegel que je citais tout à l'heure : « Pour juger Lope de Vega, il n'est pas nécessaire de lire toutes ses pièces dramatiques; *la lecture de quelques-unes suffit.* » — O fastueuse érudition allemande! ne serais-tu donc qu'un mensonge et une illusion?

Digitized by Google

voudra de certaines imperfections de Lope. Le système des expositions lentes et dialoguées, suivi par Lope de Vega, est-il supérieur ou inférieur au système de Calderon, qui consiste à opérer les expositions par un récit vif et brusque? Question oiseuse, à mon avis comme à celui de M. Damas-Hinard, et dont la solution, si l'on me permet ici une locution très expressive quoique très vulgaire, dépend absolument des goûts. Un reproche que l'intelligent éditeur, en revanche, ne fait pas difficulté d'adresser à son poète favori, c'est de ne pas conserver toujours le tact poétique, et de tomber parfois, du haut d'une énergie superbe, dans les affectations ridicules de Gongora ou de Quevedo. Calderon, toutefois, n'est pas non plus à l'abri du blâme; et M. Damas-Hinard, après avoir dit consciencieusement son fait à Lope, ne se gêne point pour signaler chez Calderon une absence à peu près complète de couleur et de réalité historiques, des tendances exorbitamment déclamatoires et des allures de bel esprit. Et en fin de compte, le jeune traducteur opine visiblement pour que l'on revienne à la vieille décision de Cervantes, c'est-à-dire pour que, sans toucher en rien à la renommée intrinsèque de Calderon, l'on restitue cependant à Lope la couronne que lui décerna, il y a tantôt deux siècles et demi, l'immortel auteur de *Don Quichotte*. Ici, ne voulant pas suivre les traces de Fernando Caloso et de Montalvan, les emphatiques panégyristes de Lope, je me sépare franchement de M. Damas-Hinard. La couronne dont parle le spirituel traducteur, mon avis est qu'il la faut diviser entre les deux célèbres rivaux, qui tous deux y ont des titres : Calderon, pour avoir perfectionné la scène espagnole; Lope de Vega, pour l'avoir créée, ou plutôt pour l'avoir tirée du chaos.

Une autre traduction très importante, et qui vient d'être courageusement menée à bonne fin, c'est la traduction de la *Vie des peintres et des architectes célèbres*. MM. Jeanron et Léopold Leclanché, j'ai déjà eu occasion de le dire dans cette *Revue* (1), ont reproduit avec un rare bonheur l'œuvre de Vasari, non sans l'accompagner de notes et de commentaires indispensables. Les quatre derniers volumes de cette publication renferment, entre autres biographies importantes, celle de Marco de Calabre, artiste heureux et privilégié auquel il fut donné de mener à Naples, de 1508 à 1542, une vie glorieuse et tranquille, à l'abri de tout douloureux mécompte et de toute irritante rivalité; celle de Danielle Ricciarelli da Volterra, peintre et sculpteur, mort à cinquante-sept ans après une existence des plus laborieuses et des plus honorables, légèrement troublée à la surface, toutefois, par cette humeur mélancolique et sombre qui est d'ordinaire la plaie secrète du génie; et enfin celle de Giorgio Vasari lui-même, écrite à l'âge de cinquante-cinq ans, et surtout remarquable par la verbosité complaisante avec laquelle l'auteur analyse ses propres travaux. Dans cette autobiographie, Giorgio Vasari prétend avoir toujours travaillé avec amour et conscience, et à ce titre il demande de l'indulgence à défaut d'éloges, tout en laissant clairement entendre que les éloges

(1) Voir la *Revue de Paris* du 14 octobre 1838.

Digitized by Google

lui plairaient infiniment mieux. Plein de franchise, à ce qu'il dit, et voulant diriger les critiques futurs dans l'examen de ses œuvres, il veut signaler lui-même ses imperfections. Par malheur, les défauts de Vasari, sous la plume de Vasari, se réduisent à rien ou à peu de chose. En revanche, le biographe italien est d'une exactitude la plus minutieuse et la plus scrupuleuse du monde dans le catalogue avantageusement développé de ses productions. Ce contentement de soi-même qu'exprime ici Vasari paraît avoir été sa préoccupation dominante, puisqu'il en a rempli non seulement son grand ouvrage biographique, mais encore son ouvrage théorique intitulé : *Ragionamenti*.

Dans les quatre derniers volumes de leur traduction, comme dans les six premiers, MM. Jeanron et Léopold Leclanché ont eu soin de contrôler avec une vigilante attention certaines idées, soit erronées, soit incomplètes, de Giorgio Vasari. C'est ainsi que le septième volume de la *Vie des peintres et des architectes célèbres* offre, après le morceau consacré à la vie et aux œuvres de Danielle Ricciarelli da Volterra, un examen critique et historique de l'école de Sienne, examen continué et achevé, dans le même volume, à propos de Lorenzo di Credi. A côté des pages consacrées par Vasari à l'analyse des peintures du Primatice, MM. Jeanron et Léopold Leclanché ont pareillement placé quelques pages de leur cru, les plus substantielles peut-être de toutes celles dont l'œuvre du biographe italien leur a fourni le sujet et le prétexte; dissertation lumineuse et raisonnée, qui établit clairement et nettement l'influence multiple des écoles étrangères, mais particulièrement de l'école italienne, sur l'école française, comme aussi ce qui revient de droit à cette dernière en fait de qualités propres et de réelle originalité. Et il ne faut point oublier de dire enfin que la publication est terminée par une table générale et très bien faite, due à la sollicitude des traducteurs. Cette pièce complémentaire est d'une utilité extrême en ce qu'elle renvoie, pour chaque nom d'artiste, à toutes les pages des différens volumes où cet artiste est mentionné, soit accidentellement, soit spécialement.

Ne quittons pas encore l'Italie, retenus que nous y sommes par la *Campagne de Rome*, de M. Charles Didier. Ce livre, composé de lettres adressées à MM. Listz, Sainte-Beuve, Edgar Quinet et Béranger, est tout-à-fait, non seulement par sa forme, mais encore par le fond des idées qui l'animent, de l'école des *Lettres d'un voyageur*. On y trouve, comme dans les *Lettres d'un voyageur*, quelques charmans paysages dessinés avec beaucoup d'art et de finesse, un profond sentiment des beautés de la nature, une généreuse tendance vers l'idéal. La phrase y est élégante et correcte, la période ample et abondante; mais l'ensemble du style, malheureusement, tourne un peu à la déclamation. En outre, je reprocherai à M. Charles Didier une érudition trop complaisante et trop prodigue. Incontestablement, l'érudition dont M. Charles Didier témoigne dans la *Campagne de Rome* est de fort bon aloi, et nul ne l'accusera d'être superficielle ou factice; on sent très bien que l'auteur, chaque fois qu'il remue des souvenirs historiques, ne cède point au caprice puéril de réciter une leçon apprise la veille. Pourtant, quoiqu'il sache

Digitized by Google

parfaitement ce dont il parle, M. Charles Didier ne mérite pas moins le reproche d'en faire un excessif étalage; il se rend coupable, à ce propos, d'une véritable coquetterie. Amphiaraüs bâtissant Tibur, Vitigès allant épouser la fille de Théodoric, la ligue Lombarde, Barberousse, et autres évènemens ou personnages célèbres, occupent un trop grand nombre des pages que la peinture de la campagne romaine devrait à peu près remplir. Du reste, aux mérites que je me suis plu tout d'abord à reconnaître dans le livre de M. Charles Didier j'en dois nécessairement ajouter un autre, celui d'une noble et vive sympathie pour les souffrances actuelles de l'humanité, et d'une foi ferme en un meilleur avenir. Et cela vaut certes bien quelques sincères éloges, par le temps de matérialisme et de scepticisme qui court!

Un livre qui pourrait être, à la rigueur, rangé dans la catégorie des voyages, c'est : *Loisirs d'un Jeune homme,* par M. Emmanuel Blanc (de la Bottière). Toutefois, si, dans quelques chapitres de son livre, l'auteur nous fait courir le monde à sa suite, dans d'autres chapitres il s'occupe tour à tour à raconter de petites historiettes, ou à disserter sur la science agronomique, ou à exposer quelques aperçus de morale transcendante, ou même à discourir sur Dieu, sur l'origine des langues et sur l'immortalité de l'ame; si bien que les *Loisirs d'un Jeune homme* arrivent à former une façon de compromis littéraire entre le voyage, le traité didactique, la philosophie, la théologie et le roman. A parler net, l'ouvrage de M. Emmanuel Blanc est tout bonnement un journal, un album sur lequel, durant un certain nombre de mois ou d'années, l'auteur a enregistré, à ses heures de loisir, comme il le déclare, plusieurs faits personnels et plusieurs réflexions générales qui lui ont semblé dignes de fixer l'attention. Et ce que je dis ici ne saurait même donner qu'une idée très incomplète de la quantité de sujets traités, ou tout au moins abordés, par l'auteur des *Loisirs d'un Jeune homme.* En effet, on serait vraiment fort embarrassé d'imaginer quelque chose dont il ne soit pas question dans le livre de M. Emmanuel Blanc. D'un fragment consacré à la civilisation, ou au progrès, ou au paupérisme, ou à l'art de gouverner les hommes, nous sommes tout à coup rejetés sur le portrait d'un malade imaginaire, ou sur les inconvéniens d'épouser une femme philosophe, ou sur les ridicules d'une femme de la haute volée n'entendant rien à la vraie grandeur; d'un chapitre destiné à terrasser la vanité, ou le faux savoir, ou l'amour effréné des jouissances, nous passons à un chapitre où l'auteur nous fait les honneurs du château de Ferney, ou d'un village de Savoie, ou d'un glacier suisse. Ici, M. Emmanuel Blanc nous parle avec détails de Genève; là, il nous raconte une partie de chasse; plus loin, il nous entretient du mariage, ou de l'amour dans ses rapports avec le bonheur, et, à quelques pages de celles-ci, il nous donne son avis sur l'allopathie, sur l'homœopathie, sur divers systèmes hygiéniques. S'il vient d'esquisser l'histoire romanesque d'Émile, ou celle de Jean, arrivé à la fortune par la vertu et la sagesse, ou celle de Paul, arrivé au suicide par la mauvaise conduite, il ne tarde pas, dans un chapitre intitulé *des Barbes,* à esquisser un petit roman extravagant où la barbe joue un rôle

Digitized by Google

inintelligible; après quoi, tantôt sous la forme du monologue, tantôt sous la forme du dialogue, il attaque la vie prétentieuse et fiévreuse des artistes modernes, il condamne la civilisation, il préconise les mœurs campagnardes, il stigmatise les romanciers et les moralistes, il disserte sur l'agriculture et sur l'économie champêtre, il débrouille à sa façon l'origine des races humaines, il interprète le célèbre ouvrage de Salvador concernant le Christ, il raconte une vision qu'il a eue, il traite de la liberté de conscience, de la vraie foi, de l'autre vie, de l'ordre des jésuites, il fait l'éloge des animaux, il pérore sur la nécessité de la création, il proteste, en faveur de la domesticité moderne, contre ces philantropes qui, au lieu de songer à améliorer le sort des blancs, s'occupent de réaliser l'indépendance des nègres; et tout ceci, je vous prie, n'est peut-être pas la moitié de la matière contenue dans le livre de M. Emmanuel Blanc.

Si je voulais m'arrêter aux critiques de détail, les *Loisirs d'un Jeune homme* me donneraient fort à faire. Je pourrais reprocher à l'auteur l'affectation puérile avec laquelle il dit *M. de Voltaire,* au lieu de Voltaire tout court; ou le peu de conscience littéraire dont il témoigne lorsque, de son propre aveu, il combat la *Vie de Jésus-Christ* sans connaître l'ouvrage de Salvador autrement que par un article de journal. Mais le plus grand défaut à noter dans les *Loisirs d'un Jeune homme,* c'est l'entassement et la confusion des idées. Il n'est pas un des nombreux chapitres de M. Emmanuel Blanc qui, fécondé par une réflexion laborieuse, ne pût et ne dût même devenir un gros volume. Assurément, un Pascal doublé d'un Montesquieu et d'un Bossuet, et qui se résignerait à passer un demi-siècle en méditations et en études persévérantes, pourrait produire une œuvre qui aborderait avec autorité toutes les questions si diverses agitées par M. Emmanuel Blanc; encore est-il infiniment douteux que ce triple génie réussît à formuler, sur chacune de ces questions, une solution satisfaisante, ou même qu'il fût apte à les discuter toutes également bien. Que l'on juge donc par là du résultat auquel a dû arriver un jeune homme, pour qui un si formidable assemblage d'élémens philosophiques et littéraires a été une simple occasion d'exercer sa naissante verve pendant ses heures de loisir. J'hésite à me montrer sévère à l'égard de M. Emmanuel Blanc, parce qu'à une époque où tant de gens perdent leur temps en distractions frivoles, il est consolant et doux pour la critique de voir un jeune esprit s'attacher aux idées sérieuses, et ne se point rouiller dans une honteuse oisiveté. Mais pourtant, dans l'intérêt même de M. Emmanuel Blanc, n'est-il pas indispensable de le mettre en garde contre les inconvéniens d'un plus long gaspillage de ses facultés intellectuelles? Oui, sans doute. Et c'est pourquoi je veux lui déclarer franchement que pas un des innombrables chapitres de son livre n'offre le modèle d'une discussion large et grave, aboutissant à une heureuse conclusion. Il y a beaucoup de qualités, sans contredit, dans le livre dont je parle; par exemple, on y remarque avec plaisir un style abondant et ferme, sinon toujours très correct; on y constate facilement de l'entrain, de la verdeur, et une absence de *métier* qui donne à l'ensemble

Digitized by Google

de l'ouvrage une étrange et piquante physionomie. Ces mérites-là, néanmoins, si précieux qu'ils soient, ne suffisent pas à la composition d'un monument durable. Aussi fais-je des vœux sincères pour que M. Emmanuel Blanc prenne le parti de maîtriser désormais son imagination et de la circonscrire, au lieu de la lâcher, comme il l'a fait dans les *Loisirs d'un Jeune homme,* sur un nombre de sujets si considérable qu'elle ne saurait que les effleurer à peine tout en s'épuisant.

Le roman continue d'occuper presque autant de place à lui tout seul, dans la littérature contemporaine, que tous les autres genres réunis. *Le Capitaine Lambert,* par M. Charles Rabou, rentre dans la classe des romans de mœurs. C'est l'histoire quelque peu exceptionnelle, mais assurément fort dramatique, d'un jeune aide-major nommé Cousinot, et d'une grande dame nommée Mme de Chabourot, momentanément rapprochés l'un de l'autre par un lugubre et dangereux secret. Cousinot a entre ses mains de quoi perdre Mme de Chabourot. Il possède la preuve écrite et irréfutable que Mme de Chabourot doit l'immense fortune dont elle jouit à une frauduleuse substitution de testament. Armé de cette pièce, Cousinot a résolu de s'en servir pour atteindre à une agréable position sociale. S'il obtient en mariage la fille unique de Mme de Chabourot, il restituera à celle-ci le papier qui lui inspire de si légitimes sujets de crainte; sinon, il divulguera le secret dont le hasard l'a rendu maître, et consommera la ruine de Mme de Chabourot en même temps que son déshonneur, puisque l'héritier dépouillé par elle est vivant. Réduite à cette cruelle alternative, de perdre du même coup sa réputation et sa fortune, ou d'accepter pour gendre un petit bourgeois qu'elle méprise, Mme de Chabourot, femme rusée et habile s'il en est au monde, ne renonce pourtant pas à l'espoir de se tirer saine et sauve de ce double danger. En effet, n'ayant d'abord réussi à fléchir son antagoniste ni par les supplications, ni par les flatteries, ni par les menaces, elle redouble de ruse et d'adresse; tant et si bien qu'elle finit par retirer des mains de Cousinot le mystérieux papier. La façon dont elle s'y prend pour arriver à ce but est d'une rouerie et d'un machiavélisme diaboliques, et, ma foi! tant pis pour les personnes qui se rencontrent alors sur sa route et la gênent dans l'exécution de ses desseins! Tant pis pour Mme Bouvard, l'ex-comédienne, et pour le brave et honnête capitaine Lambert, qui donne son nom au livre! Ils sont impitoyablement sacrifiés.

Mais je n'ai pas la prétention de donner en quelques lignes l'idée exacte d'une action où les incidens abondent. Sans donc pousser plus loin l'analyse du *Capitaine Lambert,* et toutes réserves faites d'ailleurs pour le peu de délicatesse morale qui caractérise le jeune aide-major et la grande dame que M. Charles Rabou nous présente, je félicite l'auteur d'avoir cherché à mêler dans l'intrigue de son livre le mérite de la complication et le mérite du développement. Malgré les taches qu'une critique minutieuse pourrait certainement y remarquer, le roman de M. Charles Rabou, c'est une justice qu'il faut lui rendre, provoque au plus haut point la curiosité et l'intérêt. Un des défauts que je dois particulièrement signaler chez M. Charles Rabou, c'est l'abus

Digitized by Google

des paragraphes justificatifs. Il semble, en ces passages auxquels je fais ici allusion, que l'auteur se défie de l'intelligence de son lecteur, à voir la prolixité méticuleuse avec laquelle il explique et motive ce que vont faire tels ou tels de ses personnages, ou ce qu'ils ont fait. Un autre défaut de M. Charles Rabou, c'est de tomber, à force de vouloir être simple, dans la vulgarité de l'idée ou de l'expression. A cela près, je répète que *le Capitaine Lambert* excite un intérêt saisissant. J'ajoute que tous les caractères du livre sont bien tracés, très distincts les uns des autres, suffisamment originaux chacun dans sa sphère, et que, s'il se rencontre par momens, dans le style de M. Charles Rabou, des phrases légèrement incorrectes et filandreuses, son dialogue, en revanche, est toujours net, rapide et bien tourné.

Sous le titre de *la Duchesse de Mazarin*, M. Alexandre de Lavergne a publié la biographie romanesque de cette belle et vagabonde Hortense de Mancini, qui occupa si vivement le XVIIe siècle de ses aventures. En appelant le livre de M. de Lavergne une biographie romanesque, je crois faire suffisamment comprendre que l'auteur, tout en restant fidèle aux évènemens caractéristiques de la vie de son héroïne, ne s'est cependant pas interdit de les embellir à sa guise, et même de leur faire subir quelques notables transformations. A parler franchement, les mémoires et les correspondances du XVIIe siècle qui nous ont gardé le souvenir d'Hortense, nous la peignent comme une charmante créature à cervelle un peu détraquée, n'ayant pour guide que sa fantaisie et pour conseiller que son caprice, se moquant fort de l'opinion publique et toujours prête à courir les grands chemins. Véritable bohémienne aristocratique, elle semble presque, à distance, une de ces pétulantes jeunes princesses que Shakspeare déguise en hommes dans ses amoureuses comédies. Aussi ne faut-il point s'étonner que M. Alexandre de Lavergne se soit épris d'une poétique passion pour elle, et que les plus grosses fautes de la jeune duchesse aient été amnistiées par lui et recouvertes d'un voile attrayant. Sous la plume du jeune romancier, Hortense devient, en effet, une adorable et triste victime à laquelle on ne saurait refuser ni admiration ni larmes, et le duc son mari, présenté comme un affreux type de jalousie et de sottise, sert en quelque sorte de perpétuelle et vivante excuse à toutes les plus singulières démarches de la jeune femme, à toutes ses plus fantasques étourderies. Le livre de M. de Lavergne est un vrai panégyrique, écrit, comme le gracieux sujet le comportait, avec beaucoup de sensibilité et d'élégance, et qui doit assurer à l'auteur l'estime et la reconnaissance de toutes les femmes *incomprises* et persécutées.

Le *Singe*, par le bibliophile Jacob, est un roman historique dont l'action se passe dans la seconde moitié du XVIIe siècle, et qui nous peint la secte philosophique connue en ce temps-là sous la désignation d'*athéiste*. Quelques personnages plus ou moins célèbres y figurent, entre autres Guy-Patin et Desbarreaux, auxquels l'auteur a conservé leurs physionomies respectives avec une scrupuleuse exactitude. Les personnages d'invention tels que M. de Harpedaille, Angélique de Neuville, le charlatan Sacromoros, complètent,

Digitized by Google

réunis à ceux qui précèdent, une piquante galerie. L'ouvrage, en somme, est d'un intérêt un peu froid et languissant, mais le style en est louable, sinon par l'énergie et la hardiesse, du moins par la sobriété et la correction. Si je rends justice au roman du bibliophile Jacob, je demande la permission de blâmer sans aucune réserve l'épître dédicatoire qui lui sert de préface. Dans cette épître dédicatoire, adressée à M. Listz le pianiste, le bibliophile Jacob proclame d'abord M. Listz un penseur et un poète; puis, faisant assez bon marché de la littérature, il ne balance point à convenir que la gloire et les ovations, ancien apanage des écrivains, sont devenus aujourd'hui l'apanage exclusif des artistes. Comme preuves à l'appui de ce fait, il énumère complaisamment les récens triomphes de M. Listz : ici, des universités allemandes faisant cortège au pianiste; là, des souverains lui écrivant de leur main royale pour le supplier d'honorer leurs cours de sa présence; partout, des couronnes de fleurs et de frénétiques applaudissemens. Le bibliophile Jacob, toutefois, n'a point mentionné le fameux sabre d'honneur offert à M. Listz par une cité hongroise, et cette omission me fâche; car le sabre hongrois du jeune pianiste eût corrigé, par une nuance de ridicule, ce qu'il y a de trop lyrique dans le récit du bibliophile Jacob. Plaisanterie à part, je regrette que le bibliophile Jacob ait accepté comme une chose toute naturelle et toute simple l'extravagante popularité accordée, de nos jours, à certains talens qui tiennent de la mécanique, tandis que la littérature, instrument de civilisation autrement sérieux et important que la musique, est oubliée et dédaignée; je regrette sur tout, que, s'armant en cette occasion d'un fouet vengeur, il n'ait pas vertement fustigé, ainsi que le fit Sénèque pour son époque, un siècle où les plus glorieuses et les plus riches récompenses sont réservées aux instrumentistes, aux histrions et aux baladins.

Mais passons du roman à l'histoire. « Nous n'avons pas d'histoire de France », a dit quelque part, avec justesse, M. Augustin Thierry. D'où cela vient-il? de ce que les écrivains qui se sont, jusqu'à ce jour, imposé la lourde tâche de coordonner nos annales, ont procédé à leur œuvre sans posséder les matériaux suffisans. Tant que nos anciennes provinces n'auront pas été fouillées et étudiées en tout sens, tant que nous n'aurons pas une histoire particulière et détaillée de chacune d'elles, on pourra écrire des livres où certaines parties de la France joueront un rôle considérable; mais une histoire de France, une histoire générale et complète, on ne l'aura point. C'est cette pensée toute nationale qui a déterminé M. Mary-Lafon à composer son *Histoire du midi de la France*. En attendant que l'exemple soit suivi, et qu'une série de compositions pareilles à celle-ci, partielles et spéciales, réunissent définitivement en plusieurs grands faisceaux toutes nos richesses historiques, il convient d'encourager hautement cette nature de travail. Dans les deux premiers volumes de son *Histoire du midi de la France*, qui embrassent un espace de plus de vingt-sept siècles, puisqu'ils vont de l'irruption des Phéniciens en Aquitaine jusqu'à la sanglante croisade contre les Albigeois; dans ces deux premiers volumes, M. Mary-Lafon a fait preuve d'une patience et d'une sa-

Digitized by Google

gacité extrêmes, confrontant les vieux textes, dépouillant les manuscrits oubliés ou négligés, rectifiant les unes par les autres je ne sais combien d'opinions et de conjectures différentes, s'appuyant à la fois, dans sa marche prudente et sage, sur la philologie, sur la biblionomie, sur les traditions populaires, et soumettant enfin toutes ces investigations préparatoires au contrôle d'une saine et judicieuse philosophie. A coup sûr, entreprise dans de semblables conditions, une histoire, à supposer qu'elle ne réalisât pas complètement l'idéal du genre, ne saurait manquer pourtant d'être un intéressant assemblage de documens nouveaux et précieux. Ainsi en est-il de *l'Histoire du midi de la France*. Peut-être les parties qui forment l'ouvrage de M. Mary-Lafon ne sont elles point assez adhérentes entre elles, ou plutôt assez mêlées, et en quelque sorte amalgamées, pour constituer une unité solide et parfaite; peut-être les importans matériaux laborieusement réunis par l'auteur n'ont-ils point été utilisés avec cette régularité symétrique qui caractérise les chefs-d'œuvre de l'art. En tous cas, ce qui pèche, dans l'*Histoire du midi de la France*, au point de vue de la proportion savante et de l'équilibre, est largement racheté par la lumineuse sagacité des aperçus, par la variété des recherches, par la profusion des faits. Tous les élémens constitutifs de la vieille civilisation méridionale dans ses diverses phases, M. Mary-Lafon les a tour à tour décomposés et étudiés avec une minutieuse vigilance : religion, littérature, législation, organisation municipale, mœurs privées et publiques, il n'a rien omis. Aussi peut-on hardiment prédire que, si les deux derniers volumes de l'*Histoire du midi de la France* sont exécutés dans le même esprit et avec le même style correct et ferme que les deux premiers, ce livre, malgré la défectuosité purement extérieure de son ensemble, sera infailliblement rangé parmi les monumens historiques les plus utiles et les plus curieux.

Il me reste à parler d'un ouvrage philosophique dont les prétentions avouées sont si hautes, que je ne sais si je ne ferais pas mieux de garder le silence à son sujet. Dans sa *Théorie et Pratique de la science sociale*, M. J.-A. Rey se pose hardiment en successeur de Fourier et de Saint-Simon, et donne, à l'exemple de ses deux précurseurs célèbres, le plan d'une réorganisation de la société. Quoique M. Rey s'attache avec grand soin à réfuter Fourier et Saint-Simon, il est de la dernière évidence qu'il procède d'eux en ligne directe, et qu'il leur doit, à Fourier surtout, ce qu'il y a de bon dans son travail. Contre Saint-Simon, il proteste en faveur de la propriété, mais après lui avoir préalablement emprunté l'idée d'une justice plus équitable dans la double répartition des labeurs et des jouissances; contre Charles Fourier, il nie la possibilité de réaliser le système du travail attrayant, mais après lui avoir préalablement emprunté l'idée d'une harmonie régulatrice à établir dans les rapports de la consommation et de la production. Je ne suivrai pas M. Rey prenant l'humanité à l'état utopique, qui sera, selon lui, son état définitif, et la conduisant jusqu'à son état actuel à travers ce qu'il baptise successivement l'état deutopique, l'état modèle, l'état secondaire et l'état transitoire; ce sont là évidemment autant d'étapes imaginaires, à propos

Digitized by Google

desquelles une discussion sérieuse ne saurait s'engager. Théoriquement et absolument parlant, je ne saurais admettre la grande loi prétendue morale sur laquelle M. Rey asseoit son échelle systématique. La loi de *l'intérêt bien entendu,* comme il dit, renouvelée du baron d'Holbach et d'Helvétius à travers Jérémie Bentham, me paraît spéculer trop peu sur les nobles et généreux instincts de la nature humaine; c'est pourquoi je repousserais de toutes mes forces une organisation sociale dont elle serait le fondement. Au point de vue pratique, et en me tenant à ce qui nous touche, je veux dire à l'état social actuel, j'approuve fort les idées de M. Rey touchant la création de sociétés de prévoyance et la formation d'ateliers sociétaires; mais je ne vois point du tout la nécessité du rapport qu'établit implicitement M. Rey entre ces améliorations importantes et le développement des droits politiques. Le plus essentiel des droits, politiques ou autres, c'est le droit de vivre dans les conditions les meilleures; et le jour où un pouvoir, quel qu'il soit, monarchique ou démocratique, reconnaîtra solennellement ce droit et le sanctionnera par des modifications intelligentes, ce jour-là, M. Rey peut être certain que le développement des droits politiques, vers lequel la réforme électorale lui paraît un acheminement indispensable, préoccupera bien médiocrement les esprits. Que la réforme électorale puisse être, au besoin, un moyen de transformation progressive; à la bonne heure! Mais qu'elle soit le moyen fatal, le moyen unique, et, en même temps, qu'elle constitue le progrès lui-même; non pas! Le grand tort de M. Rey, c'est donc, en premier lieu, d'avoir des vues obscures et étroites sur la marche à suivre pour arriver à une réorganisation sociale, et, en second lieu, de confondre étourdiment un des moyens possibles avec le but.

Et maintenant, quelle conséquence tirer de toutes ces œuvres prises en bloc? La conséquence à en tirer, selon moi, c'est que la littérature moderne se distingue décidément, sinon par la majesté souveraine de quelques compositions éparses, du moins par de bonnes tendances générales, à quelques exceptions près. Je conviens volontiers avec un critique très érudit et maître en ces matières, avec M. Cuvillier-Fleury, que « la médiocrité pèse aujourd'hui sur les œuvres de l'intelligence; » toute réflexion faite, cependant, je n'en suis ni surpris ni inquiet. Après le morcellement territorial de 93, le morcellement intellectuel devait arriver. Est-ce un mal? Je crois fermement le contraire. Le domaine des idées ressemble de tous points au domaine terrestre : c'est en intéressant les masses à son défrichement et à sa culture qu'on rendra sa fertilité de plus en plus générale et efficace, aux dépens de quelques grandioses et solitaires beautés.

J. Chaudes-Aigues.

Digitized by Google

IDYLLE.

L'APOTHICAIRE.

Un vieil apothicaire, édenté, catarrheux,
Jaune comme un citron, livide, l'œil vitreux,
Traînant sur sa béquille un vieux corps qui s'essouffle,
Dans sa robe de chambre, en lunette, en pantouffle
Caduc, nauséabond, puant, crachant, toussant,
Par le jardin en fleur allait herborisant.
Sous l'humide réseau des perles matinales
Il cherchait froidement les fleurs médicinales;
Insensible au ramage, aux parfums, aux chansons,
Que secouaient dans l'air les prés et les buissons,
Et n'ayant de tendresse et de vue attentive
Que pour l'herbe à vertu calmante ou purgative.
Car la création en toute sa splendeur
N'était qu'une officine où ce maître docteur
Ramassait d'une main déjà paralytique
Chaque simple propice à sa thérapeutique.
— Cette herbe a le pouvoir de fondre les tumeurs,
Celle-ci de la bile apaise les ardeurs;
Cette autre a des vertus contre les bruits d'oreilles,
Et dans les fluxions cette autre est sans pareilles.

Digitized by Google

Voici pour les fiévreux, voici pour les goutteux,
Voici la jusquiame au suc blanc et laiteux,
Dont une seule larme endort soudain les spasmes.
Voilà pour bains de pieds, voilà pour cataplasmes.
En fumigation, ceci sera divin.
Gentille violette éclose ce matin,
Que baigne le soleil, qu'embaume la rosée,
Je te cueille, et bientôt, avec soin infusée,
Au valétudinaire enfermé chaudement
Tu seras, ma mignonne, un pectoral charmant.
Et toi, rose des prés que le printemps enivre,
Hâte-toi, hâte-toi de jouir et de vivre;
De ton bain matinal épuise les douceurs,
Vois fuir dans le brouillard les étoiles tes sœurs,
Et du rayon lascif qui dévore tes charmes
Prends le dernier baiser, bois les dernières larmes;
Au printemps, à l'amour, aux chansons, dis adieu;
Mon alambic t'attend sur ses charbons en feu.
Venez, venez à moi, mes doux trésors! mes filles!
Jaune valériane et pâles camomilles;
Viens à moi, viens, pavot, père de l'opium,
Viens, et selon Rousseau je te fais laudanum.
O splendide moisson! belles fleurs! plantes rares!
Fièvres, convulsions, épistaxis, catarrhes,
Choléra, lèpre, toux, vomissemens, typhus :
J'en ai pour tous les maux dans ces gazons touffus.
Vocation des fleurs, œuvre pure, œuvre sainte,
D'apaiser un transport, d'assoupir une quinte,
D'amollir doucement les fibres du cerveau,
Et de verser en nous les sucs du renouveau;
Et selon qu'une main docte vous distribue
A la case, au pilon, ou bien à la cornue,
De devenir onguent, potion, élixir!
— Ainsi parlait cet homme empressé de cueillir,
Et ne s'interrompant en ses moissons avides,
Que pour surprendre au vol les vertes cantharides.

Or, Margot, jambe leste et sa cornette au vent,
Courait dans les sentiers depuis le jour levant,
Arrachant au hasard aux buissons de la route

Digitized by Google

Églantine et jasmin, comme la chèvre broute.
Mais sitôt qu'elle vit dans les rouges pavots
Surgir, morne et livide, et sa casaque au dos,
Ce squelette chargé de son riant trophée;
La pauvre enfant sentit sa poitrine étouffée;
Un vent glacé d'hiver de sa tête à ses pieds
Courut, et ses jasmins tombèrent effeuillés,
Et, dans moins d'un instant, la terre épanouie,
Frémissante d'amour, de lumière et de vie,
Lui sembla se sécher comme pour se flétrir.
Le bois où tant de bruits venaient de retentir
Se tut. Plus de parfums, de rayons, de musiques!
L'air, naguères chargé de senteurs balsamiques,
Exhalait désormais une odeur d'hôpital;
Et le cœur tout chargé d'un souvenir fatal,
La pauvrette, abattue, en regagnant sa porte,
Songeait au triste jour où sa mère était morte!

HENRI BLAZE.

Digitized by Google

BULLETIN.

Quelle est la portée politique du rejet de l'amendement de M. Lacrosse? C'est ce que nous voudrions apprécier avec exactitude. Reconnaissons d'abord que, dans cette circonstance, le ministère est fondé à se croire et à se dire victorieux de ses adversaires. Il a trouvé dans le scrutin une majorité de plus de 40 voix. Sans doute des raisons étrangères à la sympathie que le cabinet peut inspirer à la chambre ont contribué à grossir ainsi le chiffre de cette majorité; néanmoins le résultat est en faveur du ministère, qui peut se prévaloir aujourd'hui du vote de la chambre.

Toutefois il importe de se rendre compte des causes qui ont amené ce dénouement. Par cet examen, nous pourrons pénétrer davantage dans l'intelligence de la situation, et pressentir jusqu'à quel point l'avenir du ministère est affermi. Dans les luttes du gouvernement représentatif, le fait matériel est une lettre morte, si on n'étudie pas les mobiles qui ont fait agir les partis et les hommes. On a beaucoup comparé la situation actuelle avec ce qui s'est passé à l'époque de la coalition de 1839. Jamais assimilation ne fut plus fausse. En 1839, le ministère que présidait M. Molé était attaqué par les forces réunies de tous les partis. Au centre droit, M. Guizot lui faisait une guerre terrible; au centre gauche, M. Thiers se prononçait énergiquement contre lui; à la gauche, M. Barrot ne lui épargnait pas les anathèmes; enfin les ultrà-radicaux et les légitimistes joignaient leurs voix à ce formidable concert. Il ne s'est aujourd'hui passé rien de pareil. Voyez les radicaux : ont-ils attaqué M. Guizot comme ils avaient assailli M. Molé? Nullement. Ils ont, suivant leur habitude, porté à la tribune la critique de tout ce qui s'est fait depuis douze ans, mais contre le ministère lui-même, contre la tête du cabinet ils semblaient modérer leur coup : on eût dit qu'ils éprouvaient plus d'antipathie pour les nouveaux ministres qui pouvaient venir que pour ceux qui retiennent au-

Digitized by Google

jourd'hui le pouvoir. Un orateur de l'extrême gauche, M. Ledru-Rollin, a dit en propres termes qu'il fallait garder M. Guizot pour faire l'éducation politique du pays. Quand de telles paroles partent des bancs des radicaux, on est autorisé à leur demander si quelques-uns d'entre eux n'ont pas voté pour le ministère.

Il est vrai qu'un orateur qui jette depuis peu de temps un éclat nouveau sur les rangs de la gauche, M. de Lamartine, a attaqué le cabinet, et notamment M. Guizot, corps à corps; mais aujourd'hui sa parole a plus de retentissement au dehors qu'elle n'a d'action sur la chambre. Dans la position nouvelle qu'il a prise, M. de Lamartine peut impressionner les imaginations vives et parfois même faire vibrer les fibres populaires. C'est quelque chose de curieux et d'attrayant pour la foule que ces magnifiques développemens sur les destinées de l'humanité, que ces descriptions semi-poétiques de la situation morale du monde. M. de Lamartine nous apporte toute la pompe et toute la luxuriante richesse de l'éloquence irlandaise : il sera notre Burke. Seulement il lui est difficile d'avoir, dans la discussion des affaires positives, des questions pratiques, cette précision qui seule mène au but et décide de la victoire. Ce n'est pas en parcourant le monde, en esquissant à la tribune une sorte d'histoire universelle, qu'on se rend vraiment redoutable à ses adversaires; comment se joindre dans un champ aussi vaste, comment y croiser le fer? M. de Lamartine a commis aussi la faute de tactique d'intenter le procès non pas aux actes du ministère depuis un an, mais à tout ce qui s'était fait depuis 1830. N'était-ce pas une bonne fortune pour le ministère d'avoir à défendre non plus seulement sa conduite, mais la politique du gouvernement depuis douze années? On peut juger si M. Guizot, avec son habileté connue, avec son expérience des débats parlementaires, ne s'est pas empressé d'accepter le combat sur un terrain aussi favorable. Ce n'était plus le 29 octobre qui était en cause; M. de Lamartine avait attaqué en masse tout ce qui constitue l'histoire gouvernementale depuis douze ans; M. Guizot a opposé à ces agressions une défense vive et systématique. Dans cette lutte rétrospective, le présent était oublié, l'ancienne majorité sentait se réveiller les sentimens et les passions éprouvés dans des temps d'orage; en déplaçant la question, M. de Lamartine l'a compromise. Encore une fois sa parole pourra trouver au dehors, dans certaines imaginations, écho et sympathie, mais dans le parlement elle aura peu d'action et d'empire. Il pourra même arriver que, par sa manière d'attaquer un cabinet, l'orateur, contre son intention, le fortifie.

Les opinions tranchées et absolues tant de la gauche que de l'extrême gauche sont donc loin d'avoir fait au ministère une guerre bien redoutable; aujourd'hui même l'organe du parti démocratique se félicite presque du résultat; on dirait qu'il y a contribué; il en parle avec une sorte d'amour-propre d'auteur. Voyons maintenant si les opinions modérées, les opinions intermédiaires, connues pour s'être rangées volontairement dans l'opposition, ont eu une attitude plus dangereuse pour le cabinet. MM. Dufaure et Passy avaient

Digitized by Google

hautement annoncé que cette fois ils se sépareraient du ministère, et qu'ils ne pouvaient plus lui accorder leur confiance et leur appui. Anciens ministres, hommes d'ordre et de gouvernement, ils prenaient ainsi une résolution grave. On s'accordait généralement à penser qu'à cette résolution se mêlaient des vues politiques, que ces personnages parlementaires avaient prévu le cas où ils pourraient être appelés à remplacer ceux avec lesquels ils ne voulaient plus marcher. Cette scission était vraiment menaçante pour le ministère. Mais ne voilà-t-il pas que sur l'interpellation malicieuse de M. Desmousseaux de Givré, qui n'avait d'autre but que de compromettre cette fraction du centre gauche, M. Hippolyte Passy se hâte de déclarer qu'étant d'une autre opinion que la chambre sur les traités de 1831 et 1833, il ne saurait entrer dans aucune candidature ministérielle. On a pu voir quelle satisfaction a répandue sur le banc des ministres cette déclaration assurément bien inattendue. Un ancien ministre du 12 mai, un ancien collègue du maréchal Soult, se mettait ainsi lui-même hors de cause pour toute combinaison future de ministère, il abdiquait l'avenir. M. Desmousseaux de Givré devait obtenir encore un autre triomphe, c'est de provoquer l'apparition à la tribune de M. Dufaure, qui n'a pas compris qu'en parlant sous le coup d'une sommation, il perdait déjà une partie de sa force. Les premiers mots de M. Dufaure ont été pour désavouer tout ce qui avait pu être dit au sujet de certaines combinaisons destinées à combler le vide qu'aurait pu faire la chute du cabinet. M. Dufaure a pris soin d'affirmer à la chambre que rien de tout cela n'avait un moment existé. Il est difficile de donner, pour ainsi parler, une démission politique d'une manière plus complète que ne l'ont fait ces deux ministres du 12 mai. On croyait qu'ils marchaient à un but, qu'ils avaient cette ambition naturelle et louable dans des hommes politiques de revenir au pouvoir pour y accomplir le bien dans la mesure de leurs idées et de leurs forces. On se trompait. M. Passy se donne à lui-même une exclusion indéfinie, et M. Dufaure déclare qu'il ne s'est jamais occupé des combinaisons qui auraient pu le rendre possible, lui et ses amis. Quel a été l'effet inévitable d'un pareil langage tant sur le cabinet que sur la chambre? Le ministère s'est trouvé complètement rassuré en voyant des adversaires qu'il avait redoutés un instant, remplis d'un désintéressement aussi platonique. Quant à la chambre, elle a acquis la conviction qu'il n'y avait de ce côté rien de prêt, de possible, et sous cette abnégation si empressée à se proclamer elle-même, elle a pu reconnaître une trop réelle impuissance.

Chose étrange! MM. Dufaure et Passy ont mis deux ans à chercher le moment où ils devaient se séparer du ministère du 29 octobre, et au moment où ils opèrent leur scission, ils le fortifient par l'inexplicable attitude qu'ils s'avisent de prendre. M. Passy se montre presque plus favorable que M. Guizot aux traités de 1831 et 1833, voilà pour l'extérieur; et quant à l'intérieur, M. Dufaure a demandé d'une manière bien vague certaines réformes modérées dont malheureusement aujourd'hui personne ne se soucie guère. Nous sommes bien loin d'être les adversaires systématiques de modifications

Digitized by Google

à apporter à notre législation électorale, nous croyons même que ces modifications, loin de dénaturer les principes existans, auront pour effet de les compléter et de les raffermir; mais il faut reconnaître qu'aujourd'hui ces désirs et ces pensées de réforme préoccupent fort médiocrement le pays. Il n'y a donc eu ni à-propos ni habileté à attribuer à ces questions une importance qu'elles n'ont pas en ce moment. Ce n'est pas sur des abstractions que la fraction du centre gauche qui vote avec MM. Dufaure et Passy devait porter le débat, mais sur des faits, sur la pratique gouvernementale, sur l'esprit d'élévation conciliante qu'il serait désirable de voir présider aux affaires. Autrement on se mettait volontairement en dehors des questions vivantes qui étaient l'objet des préoccupations de tous.

A coup sûr, personne, ni dans la chambre ni en dehors du parlement, ne révoquera en doute la droiture d'intentions qui anime MM. Dufaure et Passy; mais comment se fait-il que des hommes d'une valeur réelle se soient ainsi réduits eux-mêmes à ne rien pouvoir ni pour eux ni pour les autres? Nous avons déjà eu occasion de le dire, l'idée qui les a un moment séduits, de fonder un parti intermédiaire entre M. Guizot et M. Thiers, est impraticable : à la chambre, dans la combinaison d'un ministère, MM. Passy, Dufaure et leurs amis, peuvent servir d'appoint utile, nécessaire même si l'on veut; mais à eux seuls ils ne sauraient rien constituer. C'est beaucoup sans doute que d'obéir à sa conscience. En se séparant du ministère, qui à leurs yeux ne saurait plus faire le bien, MM. Passy et Dufaure s'honorent incontestablement; mais à cette droiture ne pourraient-ils pas joindre plus d'esprit de conduite? C'est une obligation pour des hommes politiques qui occupent une position influente dans le parlement de ne pas s'affaiblir, se paralyser eux-mêmes par un isolement dans lequel ils se complaisent. On ne doit pas craindre de rechercher, d'accepter des alliances sans lesquelles on ne peut rien : dans la vie politique on ne s'appartient pas seulement à soi-même, et rejeter les moyens de se rendre utile, c'est manquer à son devoir.

On s'est étonné du silence de M. Thiers. Nous ne croyons pas que ce silence ait été prémédité. L'illustre chef du centre gauche était dans une situation excellente pour juger les hommes et les choses avec une impartiale élévation, et il pouvait lui convenir d'intervenir dans le débat avec sa raison si lumineuse et si pratique; mais il est possible qu'il n'ait pas voulu toucher après d'autres à certains sujets, à certaines questions. Qui pouvait mieux que M. Thiers parler de l'Espagne? mais déjà, entre M. de Lamartine et M. Guizot, il avait été question de la Péninsule. Avec une impétuosité peu réfléchie, M. de Lamartine avait fait un crime au ministère du 29 octobre de n'être pas intervenu les armes à la main en Espagne; il a qualifié cette inaction de duperie, de suicide; il s'est écrié que la France n'avait pas même donné à la reine Christine une barque pour fuir Barcelone et se réfugier sur nos côtes. Il y a eu ceci de singulier dans cette discussion, c'est que M. Guizot s'y est montré plus libéral que M. de Lamartine; il a parlé du respect que doit avoir la France pour l'indépendance des nations, pour les développemens, et même

Digitized by Google

pour les *écarts* de leur liberté. M. Guizot a eu aussi l'art de désintéresser dans ce débat M. Thiers, en rappelant que la question d'intervention avait été vidée contradictoirement à la tribune avec l'ancien président du 22 février, dont, a-t-il dit, la politique ne manque pas de hardiesse, « et dont les pensées sont plus réfléchies et plus expérimentées que les vôtres. » Cela s'adressait à M. de Lamartine.

Il est fort possible que le discours de M. Dufaure ait ôté à M. Thiers le désir de parler sur l'intérieur, et qu'il n'ait voulu ni approuver ni combattre les idées émises par l'ami de M. Passy : pour faire l'un ou l'autre, il n'est pas sans doute assez frappé soit de leur opportunité, soit de leur danger. Il faut dire aussi que M. Thiers n'était appelé à la tribune par aucun motif particulier. Il est depuis plus de deux ans dans les rangs de l'opposition, il y reste, il vote avec elle, et il n'avait pas comme MM. Dufaure et Passy, ou comme quelque membre du centre droit, à donner les raisons d'une détermination nouvelle qu'il aurait prise. C'était en effet pour ceux qui avaient promis de retirer au ministère l'appui que jusqu'alors ils lui avaient prêté, c'était vraiment pour ceux-là que parler était un devoir. Aussi est-ce avec autant d'esprit que de justesse que M. Billaut répondait à certains cris *aux voix* : « Tout le monde n'a pas parlé à cette tribune. Il faut qu'on sache la situation de tout le monde. Il est indispensable que toutes les nuances de la chambre formulent nettement leur situation et leur pensée. » Cette interpellation de M. Billaut n'a pas eu malheureusement le même succès que celle de M. Desmousseaux de Givré. Ce dernier était parvenu à faire parler MM. Dufaure et Passy; M. Billaut n'a pas eu la puissance de tirer de son silence obstiné un honorable membre du côté droit dont on attendait généralement la présence à la tribune. Cependant l'ingénieux orateur du centre gauche avait parlé de quarante ou cinquante députés disant à tout le monde, excepté à la tribune, que le cabinet n'avait pas leur confiance, et il demandait si on s'en tiendrait à ces *paroles de couloir*. Provocation inutile : l'honorable député désigné comme le plus influent de ces quarante ou cinquante membres a gardé un profond silence.

Nous sommes sûrs de ne manquer à aucune convenance en suivant les indications données à la tribune par un membre du parlement : aussi nous nous occuperons un instant de ces quarante ou cinquante membres qui se trouvent avoir fait à tout le monde cette singulière confidence, que le ministère actuel n'a pas leur confiance. S'il ne s'agissait pas de choses aussi graves, nous pourrions dire que c'était le secret de la comédie. Oui, tout le monde savait depuis long-temps, et cela se disait dans tous les salons politiques, qu'il y avait dans les centres un nombre assez considérable d'hommes, ayant donné à la cause de l'ordre d'incontestables gages, qui se détachaient du ministère dont ils ne pouvaient plus approuver la politique. Ces membres de la majorité étaient pour la plupart les amis politiques de M. le comte Molé, et parmi eux M. de Salvandy n'était certes pas un des moins considérables. On s'attendait généralement à la présence de M. de Salvandy à la tribune; on pensait que, sans

Digitized by Google

manquer à aucun de ses devoirs comme ancien ministre du roi et comme ambassadeur, il pouvait, tant sur la politique intérieure que sur la politique étrangère, dire des choses utiles à tous avec loyauté, avec indépendance. M. de Salvandy a préféré se taire; nous le regrettons, dans l'intérêt même de son importance politique. S'il n'avait pas cru devoir répondre sur-le-champ à l'interpellation très transparente de M. Billault, comment n'a-t-il pas saisi l'occasion qui lui était offerte par les attaques auxquelles s'est livré M. Mauguin contre le ministère du 15 avril? Dans le débat, tous les ministères ont été tour à tour cités et appréciés. Le ministère du 12 mai a été traité avec honneur. Personne n'a osé, pas même M. Desmousseaux de Givré, attaquer le 1er mars; le ministère du 15 avril seul a été l'objet de vives agressions, et il est resté sans défenseurs. Y a-t-il dans ce silence, de la part de ceux qui ont fait partie de cette administration, un respect suffisant de soi-même? Que M. de Salvandy nous permette de le lui dire : en raison de l'estime que nous professons pour son caractère, nous sommes fâchés de l'avoir vu s'amoindrir lui-même en s'effaçant ainsi. Il lui appartenait d'intervenir dans la discussion, de proclamer hautement ses sentimens et ses sympathies, et de ne pas accepter la place secondaire où vous relègue toujours le défaut de décision et de volonté. M. de Salvandy a manqué une belle occasion de prendre rang parmi les hommes principaux de la chambre.

On dit que, dans le vote sur l'amendement de M. Lacrosse, il y a eu de singuliers reviremens. Tel qui avait tonné contre le cabinet dans les couloirs, comme dit M. Billaut, lui a donné sa voix au moment fatal. Il est bien difficile qu'on ne finisse pas par connaître toutes les petites palinodies dont le spectacle, au surplus, ne rend que plus estimable la franchise de ceux qui avouent au grand jour leur opinion. M. Janvier est un partisan chaleureux du cabinet, il le dit, il le proclame à la tribune; c'est bien : ami dévoué et depuis longue date de M. Guizot, il défend avec conviction la politique de M. le ministre des affaires étrangères; cette conduite est honorable. Il a fallu plus de courage encore à M. de Carné pour expliquer à la tribune les raisons de son vote, qui devait être contraire au cabinet. M. de Carné appartient au parti conservateur, il en a les principes, et jusqu'à présent il avait toujours voté avec lui. Mais aujourd'hui sa conscience politique lui a fait un devoir de refuser au cabinet un vote de confiance, et il n'a pas voulu, s'il se voyait obligé de changer de ligne et de conduite, que ce fût en silence. Les murmures des centres ne l'ont pas empêché de donner ses raisons à la tribune. Ses raisons, il les a puisées surtout dans la politique étrangère. Comme il en a avec soin étudié les questions principales, il a pu se convaincre que là surtout le cabinet manquait de force parce qu'il manquait de nationalité; aussi a-t-il considéré comme un devoir de ne plus voter pour un ministère qui, à ses yeux, ne maintient pas assez haut devant l'étranger le drapeau et le nom de la France. Il y a beaucoup de noblesse de la part de M. de Carné à agir ainsi à découvert, à donner une éclatante publicité à son vote; c'est vraiment entendre et pratiquer la vie politique. Que M. de Carné continue à mettre

Digitized by Google

ainsi dans sa conduite autant de fermeté que de mesure, il en sera récompensé par les progrès que fera son talent, et par l'estime croissante de la chambre et du pays.

Un député, un seul, s'est placé au point de vue excentrique de quelques organes de la presse, qui ont soutenu qu'il fallait maintenir le ministère précisément parce qu'il était plus antipathique à leurs opinions. C'est aussi la politique de M. Mauguin. Le ministère actuel me convient merveilleusement, dit M. Mauguin; il a un drapeau et de la franchise; je veux qu'il pousse son système jusqu'au bout. Ce qui déplaît surtout à l'honorable député de la Côte-d'Or, ce qui est pour lui un objet de repoussement et d'horreur, ce sont les partis intermédiaires, ce sont les opinions modérées. Voilà, suivant M. Mauguin, le fléau du pays. Et tout cela est débité par l'honorable orateur avec le majestueux aplomb qu'on lui connaît. Il est impossible de se prélasser dans le faux avec plus de superbe et d'assurance. Le bon sens de M. Odilon Barrot a protesté contre ces stupéfiantes théories. Il a déclaré que, quand il verrait le pouvoir faire deux pas vers lui, vers ses opinions, il en ferait quatre à son tour pour aller à lui. Cette fois, M. Barrot s'est surtout attaché à se placer au point de vue de la majorité elle-même, de la chambre; il n'a pas tant parlé comme un chef d'opposition que comme un homme de bonne foi qui cherche ce qui importe le plus à l'intérêt général. Si la chambre eût été moins fatiguée, les paroles de M. Barrot eussent produit plus d'effet. Il est regrettable que le débat n'ait pu se continuer sur le terrain où l'avait porté le chef de la gauche constitutionnelle. Pourquoi M. le maréchal Soult est-il monté à la tribune après M. Barrot? Pour dire que le cabinet était solidaire. M. Duchâtel l'avait déjà dit, et en meilleurs termes que M. le ministre de la guerre; il avait rappelé que cette solidarité était la première loi du gouvernement représentatif. Pourquoi donc laisser M. le maréchal Soult donner à la chambre le triste spectacle qui a servi comme de clôture au débat? M. Soult a répété plusieurs fois qu'il était un vieux soldat; nous le savons, c'est pour cela que nous le respectons, et que ses collègues devraient l'empêcher de paraître inutilement à la tribune, qui ne saurait être pour lui un champ de bataille.

Le ministère s'est défendu avec vigueur et talent, il faut le reconnaître : M. Guizot a porté seul le poids du débat, et il y a suffi. Dans sa réponse à M. de Lamartine, il s'est montré improvisateur heureux; il a déployé une éloquence incisive et amère, dont la forme devient de jour en jour plus correcte et plus précise. Toutefois nous ne croyons pas que ce soit à cette puissance de parole qu'il faille attribuer le succès du cabinet : ce succès a d'autres causes. Tout a conspiré en faveur du ministère, le silence des uns, le langage impolitique des autres. Quand la chambre a entendu M. Passy se déclarer impossible, M. Dufaure proclamer que ni lui ni ses amis n'avaient songé à aucune combinaison, elle a dû renoncer à l'espoir de voir surgir de ce côté quelques élémens de pouvoir. Dans le centre même, les anciens amis de M. le comte Molé n'ont pas osé lever la tête. Il y a bien des conservateurs

Digitized by Google

vraiment politiques qui se seraient volontiers tournés vers M. Thiers; mais cet homme d'état avait pris la résolution de laisser le champ libre à des candidats au pouvoir qui lui paraissaient plus appelés que lui par la nature particulière des circonstances. Nous avions donc raison de dire que rien n'a moins ressemblé à 1839 que la lutte d'aujourd'hui entre l'opposition et le ministère. En 1839, c'était à qui prendrait le pouvoir, chacun avançait la main pour s'en saisir. Que de passions! que de colères! Comme chaque parti montait à l'assaut avec la prétention de jouir de sa conquête! Aujourd'hui, tout le monde s'éloigne du pouvoir : comme dans la fable, on tremble de s'en approcher, *je n'y vais pas, je ne suis pas si sot.* Cet effroi général a été un coup de fortune pour ceux qui sont en possession. Ils gardent le pouvoir, parce qu'en réalité personne n'a osé ou voulu avouer l'ambition de s'en saisir. Voilà toute l'histoire du vote de confiance. Il est aisé d'en conclure que les causes de malaise qui préexistaient avant la discussion de cette semaine ne disparaîtront pas. Constitutionnellement, tout paraît terminé. Moralement, rien n'est résolu. Tous les hommes de bonne foi tombent d'accord que la chambre est partagée. Nous n'aurons que trop d'occasions de revenir sur une situation aussi féconde en embarras.

THÉATRES. — GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Bertrand l'Horloger*, comédie en deux actes, par M. Jules de Premaray. — Voici ce qu'ils ont encore imaginé pour ce pauvre grand acteur qui s'appelle Bouffé, la fable la plus triste, l'histoire la plus déplorable qui se puisse imaginer. De toutes les inventions littéraires que nous avons vues passer sur ce théâtre, celle-ci est à coup sûr la plus saugrenue et la plus misérable. N'est-il pas douloureux, ainsi que nous le disions l'autre jour, de voir un si parfait acteur s'épuiser à de pareilles créations et servir de prétexte à de si méchantes pièces? Sachez donc que M. Bertrand, après s'être enrichi, à Genève, dans le commerce de l'horlogerie, s'est retiré avec sa fille dans un bel et bon château du Jura. M. Bertrand serait à la fois le plus opulent des horlogers et le plus fortuné des pères, si l'amour ne s'avisait de lui jouer un tour de sa façon. Un beau matin, Mlle Bertrand prend la clé des champs, et, sans en rien dire à l'auteur de ses jours, s'enfuit à Naples avec M. Urbain de Morelli. Le papa Bertrand découvre, mais un peu tard, qu'il est plus facile de régler une montre qu'un cœur de dix-huit ans. Que fait cependant cet honnête horloger? En général, lorsqu'une jeune fille, placée sous l'autorité paternelle, se laisse enlever par quelque godelureau, jeune et beau comme elle, le père court ou bien fait courir sur les traces de nos deux fuyards. L'amour a des ailes, mais la maréchaussée a de bons chevaux qui valent bien les ailes de l'amour. Ordinairement, on surprend nos deux amoureux dans quelque auberge, sur le bord du chemin; on vous les saisit, on vous les ramène, et le dieu Hymen pro-

Digitized by Google

fite des étourderies du dieu Cupidon. Assez ordinairement, c'est ainsi que les choses se passent; mais M. Bertrand s'y prend autrement. Au lieu de courir après Marianne ou de lâcher à sa poursuite tous les gendarmes du Jura, le bonhomme ne sait rien de mieux que de maudire sa fille et de perdre la raison. Son esprit s'égare, sa tête déménage, il est fou.

Toujours donc la folie! Voici deux mois à peine, le théâtre du Gymnase représentait *le Bonheur d'être Fou*. Nous l'avons dit vingt fois, nous ne nous lasserons point de le redire, sur la scène comme dans le monde, dans les fictions aussi bien que dans la réalité, nous ne savons pas de spectacle plus morne ni plus attristant que celui-là. Encore admettons-nous comme élément poétique la folie amoureuse et jeune. Mais à moins que de refaire *le Roi Léar*, nous pensons qu'il serait convenable de ne point porter dans les sentimens paternels cette exagération qui ne sied qu'à l'amour et à la jeunesse. Montrez-nous, si vous le voulez, de jeunes cœurs que possèdent le délire de la passion et la folie du désespoir; mais la douleur d'un père procède autrement que celle d'un amant; les larmes et les cris d'une mère ne doivent point ressembler aux cris et aux larmes d'une maîtresse. Aussi, n'était le talent de M. Bouffé, qui peut donner parfois un instant de vie au néant, M. Bertrand, tout fou qu'il est, serait le plus ridicule des pères. Tel aura été le grand défaut de la littérature moderne : tout exagérer, jeter la passion à tort et à travers, et l'introduire sans rime ni raison dans les affections les plus graves et les plus sereines. Pour en revenir à M. Bertrand, le bonhomme a quitté son château, s'est couvert de haillons, ne répond plus qu'au nom de Job, et n'a plus d'autre occupation que de déranger toutes les pendules et toutes les montres du village où il s'est réfugié. Pendant ce temps, Marianne, que le remords déchire, pense sérieusement à noyer sa faute et ses chagrins dans le golfe de Naples; mais un jour qu'elle est près d'en finir, un pieux bénédictin de Castellamare, — j'aime l'intervention de ce pieux bénédictin, — lui conseille d'aller, avant de rendre son ame à Dieu, implorer le pardon de son père. Marianne obéit, et reprend aussitôt la route du Jura. A quelques semaines de là, M. Bertrand, en rentrant dans la chaumière qu'il a choisie pour asile, trouve, assis au coin du feu, un jeune et pâle garçon qui réchauffe ses mains et ses pieds glacés à la flamme. Bien que vous la voyiez pour la première fois, vous l'avez reconnue, c'est Marianne. Est-il besoin de dire par quels moyens usés jusqu'à la corde le père en arrive à recouvrer la raison et à pardonner à sa fille? L'analyse la plus patiente se refuse à de telles puérilités; mais il faut voir Bouffé dans cette nouvelle création. Ce charmant acteur a donné encore une fois un démenti à cet axiome qu'il ne vient rien de rien. Seulement, tout en l'applaudissant, on se demande avec tristesse si ce talent exquis est destiné à s'user dans de si pauvres entreprises. De son côté, Mlle Nathalie a créé le rôle de Marianne avec une intelligence digne d'un meilleur rôle. Elle a su donner à cette pâle figure une grace et un charme qui ne doivent rien à ce triste poème. En un mot, Mlle Nathalie a partagé avec M. Bouffé les honneurs d'une soirée dont nous n'avons pas le courage de féliciter M. Jules de Pre-

Digitized by Google

maray. Pendant long-temps, nous avions bien auguré de l'interdiction du Gymnase. Nous nous étions dit que c'était tant mieux pour l'art et pour nos plaisirs, que nous y gagnerions quelque pièce d'une facture neuve et originale, que nous verrions apparaître quelques esprits bouillans de sève et de jeunesse. On avait crié si haut et si fort que c'étaient les vieux qui empêchaient les jeunes de percer! Il semblait qu'en faisant table rase, on allait voir éclore des merveilles. Cependant, où sont-ils, ces chefs-d'œuvre qu'on disait étouffés par les vieilles renommées jalouses? Depuis tantôt un an, le champ est ouvert à toutes les ambitions, et nous nous écrions encore aujourd'hui : Sœur Anne, ne vois-tu rien venir?

— *Un autre Monde,* tel est le titre d'un ouvrage qui vient de paraître chez le libraire Fournier, sous les auspices de l'un de nos dessinateurs les plus distingués, de Grandville, qui a voulu donner dans ce livre le dernier mot de son esprit et de son crayon. *Un autre Monde* n'a rien de commun avec ces fades *illustrations* que le goût du public commence à rejeter. On reconnaît ici l'heureux effort d'un talent observateur qui a voulu renfermer dans un cadre réjouissant toutes les bouffonneries du jour, les vices, les affectations, les ridicules qui se découpent en silhouettes sur le fond du monde actuel. C'est la comédie humaine renversée, c'est le monde vu du haut en bas, c'est la plus curieuse lanterne magique de vignettes et de grotesques que pût offrir une imagination moderne inspirée de Callot et d'Hogarth. Le livre ne porte que le nom du dessinateur; l'auteur du texte, par une modestie pleine de goût, a voulu cacher son nom; mais on le reconnaîtra sans peine, on aimera ses esquisses originales et ingénieuses qui ont su si bien mettre en œuvre les conceptions de l'artiste. Tous les lecteurs accueilleront *Un autre Monde,* œuvre de dessin avant tout, comme la contre-partie la plus divertissante, la plus juste critique de ces musées et *magazines* pittoresques qui se sont trop long-temps étalés au mépris du bon sens et du vrai sentiment de la littérature et des arts.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LES BREUGHEL.

I.

Les Breughel contrastent singulièrement entre eux, quoiqu'ils soient bien de la même famille par l'esprit du trait et le feu du coloris. Ils s'étaient partagé l'univers de cette façon. Pierre Breughel, le premier venu, avait pris la terre pour domaine; Jacques Breughel s'était emparé de l'enfer; Jean Breughel avait choisi le paradis. Le père était surnommé Breughel-le-Drôle pour les scènes naïves qu'il saisissait autour de lui avec une vérité piquante : en ce beau temps de l'art solennel, on trouvait *drôle* un peintre qui copiait la nature mot à mot. Son premier fils fut surnommé Breughel d'Enfer pour ses diableries, et son second fils, Breughel de Vlour ou de Paradis, pour ses guirlandes de fleurs et ses horizons célestes. Ces trois peintres étaient de vrais poètes par l'imagination et la fantaisie; ils nous font assister avec beaucoup de charme, de terreur et de gaieté aux scènes curieuses qui se jouent là-haut et ici-bas. J'ai pensé que cette bizarre trinité pouvait être étudiée dans un seul cadre.

Pierre Breughel est né à Breughel, en 1510. Il prit le nom de son village, peut-être parce qu'il n'en avait pas d'autre. Son père était laboureur. Il allait à Aelst une fois par semaine vendre la volaille de sa cour, le grain de son champ ou les fruits de son jardin. C'était un

Digitized by Google

franc paysan, croyant que Dieu l'avait mis sur la terre pour la cultiver. Un jour, le hasard l'ayant conduit à l'atelier de Pierre Koëck, où se faisait peindre le seigneur de son village, il fut si émerveillé de cet art de reproduire la création divine, qu'il retourna à sa chaumière dans le dessein de faire étudier la peinture à son fils. Le soir au coin du feu, pendant que la cafetière babillait avec la marmite, le bon homme raconta à sa femme et à un voisin les merveilles qu'il avait vues à Aelst; il parla de Koëck comme d'un demi-dieu, ou, ce qui était mieux, d'un sorcier qui, avec une espèce de baguette enchantée, évoquait des figures sur des panneaux. Le fils, accroupi dans un coin de la cheminée, écouta le récit de son père avec une curiosité un peu distraite. Il comptait treize ans à peine; il avait déserté les bancs de l'école de Breughel, et déjà il avait donné à la terre son premier coup de bêche. Quand le père parla de l'emmener à l'atelier de Pierre Koëck, il craignit de retrouver là un autre maître d'école enseignant l'ennui à grand renfort de verges; il ne consentit qu'à regret à quitter la chaumière.

Le vieux Breughel voulut non-seulement faire un artiste de son fils, mais encore il paya son école en beaux et bons ducats. Il arriva ce qui doit toujours arriver quand le père pousse son fils dans les arts : le fils fut rebelle. Nul ne tient plus à son libre arbitre que l'enfant qui commence à prendre sa place au soleil; presque toujours sa première action est de donner tort à son père. Ainsi fit Pierre Breughel : après quelques mois de paresse et d'ennuis, il s'enfuit de l'atelier pour revenir à son village. Cependant le père de Pierre Breughel finit par avoir raison : une fois de retour à la chaumière, le disciple de Koëck se souvint de l'atelier avec un charme qui le surprit. La campagne, naguère ses délices, lui apparut sous des couleurs moins attrayantes. Il ne l'avait vue, trois mois auparavant, que comme le théâtre de ses jeux; l'ardent travail de son père lui apprit bientôt que le plus petit héritage est arrosé de sueurs et de larmes. Il demanda à retourner chez son maître.

Koëck étudia les instincts de Pierre Breughel, dont la physionomie heureuse l'avait séduit. Voyant que son élève n'avait pas, comme lui, l'amour des grandes lignes, il lui enseigna l'art de peindre la nature flamande. Chose surprenante, le maître avait bien jugé l'élève. Pierre Breughel apprit donc de bonne heure à représenter ce qui se passait autour de lui. Sa jeunesse au village de Breughel lui fut bonne à quelque chose; elle répandit sur toute son œuvre un parfum champêtre qui n'est pas sans charme.

Digitized by Google

Pierre Breughel, ayant vu partir son maître pour Constantinople, passa à l'atelier de Jérôme Koëck, paysagiste et graveur sur bois. Il comprit bientôt que le meilleur paysagiste à étudier, c'était Dieu dans son œuvre; il se mit en voyage pour voir la nature sous toutes ses faces. Il traversa la France, passa les Alpes, parcourut l'Italie, ne se lassant pas de reproduire dans des cadres à miniature les paysages de ces belles contrées.

Il revint à Anvers peindre des noces et des fêtes de village toujours dans des cadres à miniature. Un riche négociant d'Anvers, Jean Franckaert, devint son Mécène et son ami. Ils coururent ensemble les kermesses déguisés en paysans, dansant, buvant, chantant comme les plus intrépides, et se faisant admettre aux plus belles noces par le présent seigneurial qu'ils offraient à la mariée. Pierre Breughel étudiait plus naïvement que David Teniers. David Teniers, passant en carrosse devant une fête ou une noce, avertissait trop les paysans qu'il y avait un spectateur pour leurs danses joyeuses; les paysans posaient un peu : qui ne pose pas ici-bas? il n'est pas jusqu'aux vaches qui ne lèvent nonchalamment le col quand elles voient le paysagiste. Pierre Breughel, prenant l'habit et les manières du paysan, pouvait aller plus avant dans la nature; il surprenait ainsi plus d'un secret intime qui a échappé à David Teniers, quoique ce peintre recherchât l'exactitude avant tout. Les paysans de Teniers, qui peignait la première scène venue, font bien ce qu'ils font au moment où on les voit agir. Certains paysans de Pierre Breughel, qui choisissait son monde, montrent ce qu'ils font, ce qu'ils viennent de faire et ce qu'ils vont faire.

Il était revenu d'Italie à Anvers en compagnie d'une aventurière napolitaine qui l'accusait de l'avoir séduite. — N'en croyez rien, disait le peintre. Pour se délivrer de cette femme, qui était sa maîtresse et sa gouvernante, il se fût résigné à l'épouser, s'il n'eût été demandé en mariage par la fille de son premier maître, mort depuis peu de temps. Cette fille était jeune et jolie; elle lui rappelait les fraîches et souriantes années de sa jeunesse; il répondit à Marie Bessemmers, la veuve de Pierre Koëck, qu'il serait heureux et fier d'épouser la fille de ce grand peintre, mais qu'il était poursuivi par une maîtresse obstinée. « L'aimez-vous? lui demanda Marie Bessemmers. — Pourquoi l'aimerais-je? Tout en elle n'est que mensonge et perversité. Mais comment me délivrerai-je de ce démon, à moins de l'épouser? — Il y a un moyen plus simple, c'est d'épouser ma fille. Partons pour Bruxelles sans avertir votre Napolitaine. » Pierre Breughel partit en

Digitized by Google

tremblant et se maria en tremblant. Il ne voulut jamais retourner à Anvers, où il était bien placé à l'académie et dans le monde; il craignait d'y retrouver la fière Napolitaine. Elle se consola sans doute, car il n'eut plus de ses nouvelles.

Peu d'années après son mariage, pressentant sa mort prochaine, il voulut à toute force revoir son cher village de Breughel, où il avait encore une sœur. Sa femme, sa belle-mère et ses enfans, furent du voyage. A la vue du clocher pointu et du cep de belle venue qui s'enroulait à la façade de la chaumière natale, le peintre mourant se sentit renaître. « C'est ici qu'il faut vivre », dit-il en embrassant sa vieille sœur. Tous ceux qui ont revu avec amour le coin du monde où ils sont nés comprendront la joie enfantine de Pierre Breughel; il allait, il venait, de la cour à l'étable, de la maison au jardin, respirant avec délices mille et mille souvenirs confus qui répandaient jusqu'à son cœur un parfum de jeunesse. Il s'agitait comme un fou, il riait avec des yeux humides de larmes. Il prenait tour à tour les enfans sur ses bras, il leur parlait de son père le grave laboureur : « C'est ici qu'il se reposait, c'est là que sa bonne vieille femme filait ou battait le beurre en l'écoutant. C'est sur cette dalle que j'ai marché pour la première fois, c'est sur ce seuil vénérable que j'ai vu ma mère pour la dernière fois. Quel souvenir! j'allais partir pour l'Italie; mon père me conduisait jusqu'au-delà du terroir, ma mère ne pouvait me conduire au-delà du seuil; tu t'en souviens, ma sœur? la pauvre femme mourut bientôt. Je la vois toujours sur ce seuil, me faisant des signes d'adieu; un adieu éternel! » Ainsi ramené sur le théâtre de sa jeunesse, Pierre Breughel racontait vingt épisodes de sa vie à ses enfans, qui n'écoutaient pas, j'imagine. Quand il se fut bien retrempé dans ses souvenirs, il parla de retourner à Bruxelles; mais, bientôt se ravisant, il déclara à sa femme et à sa belle-mère qu'il voulait mourir à Breughel, que ce ne serait pas long, qu'elles pouvaient bien attendre un peu pour l'assister à sa dernière heure et jeter de l'eau bénite sur sa fosse. Comme c'était un homme de résolution, il fallut que toute la famille se résignât à rester à Breughel dans une chaumière. Un mois se passa; le peintre, quoique toujours souffrant, n'avait pas la mine d'un homme qui va mourir. Le seigneur de l'endroit, qui avait ouï parler de son talent, vint offrir à toute sa famille un appartement au château. Mme Breughel, qui se trouvait au plus mal dans la chaumière, accepta avec empressement. Une fois installé au château, le peintre s'y trouva si bien, qu'il vécut encore près de six mois, quoique abandonné des médecins.

Digitized by Google

A l'heure de la mort, il eut une longue conférence avec un curé. Comme il avait peint le diable sous toutes les formes, horribles et grotesques, il s'imagina qu'il allait voir le diable. Le curé ne contribua pas peu sans doute à augmenter ses terreurs; car, dès qu'il se fut confessé, Pierre appela sa femme et lui ordonna de brûler, à l'instant, sous ses yeux, tous ses dessins de diableries. Sa belle-mère vint, qui voulut en vain lui faire des remontrances, lui disant que c'était jeter au feu le pain de ses enfans. « Vous ne savez ce que vous dites, s'écria le moribond en colère; il vaut donc mieux perdre une ame qu'un morceau de pain! » Sa femme accomplit le sacrifice à l'instant même.

Pierre Breughel mourut en 1570, laissant deux enfans presqu'au berceau; sa jeune veuve le suivit de près chez les morts. Dieu sembla épargner sa belle-mère, Marie Bessemmers, qui, malgré son grand âge, éleva les deux enfans. Comme elle peignait un peu, elle en fit deux peintres. De bonne heure, elle leur mit le pinceau à la main. « Prends ce pinceau, Jacques, c'est celui de ton père. — Prends cet autre, Jean, c'est celui de ton grand-père. Voilà, mes enfans, la plus belle part de leur héritage. » Van Mander, qui a écrit une savante histoire des vieux peintres italiens et flamands, raconte avec une naïveté charmante comment la veuve de Koëck, âgée de plus de quatre-vingts ans, présidait aux premiers essais de Jacques et de Jean. Tout jeunes qu'ils étaient, leurs caractères se dessinaient déjà : l'un recherchait tout ce qui était sombre et terrible; il aimait à peindre des incendies, des gibets, des tortures, des scènes de l'enfer; de là son surnom de *Breughel d'Enfer*. L'autre, plus doux et plus tendre, aimait le soleil et les fleurs, tout ce qui est beau, tout ce qui aime, tout ce qui sourit : on le surnomma *Breughel de Paradis*.

Pierre Breughel a laissé des tableaux sans nombre, de styles divers, mais tous marqués d'un cachet original. Ses compositions sont merveilleusement entendues, son dessin est joli, sa couleur est fraîche, ses têtes et ses mains sont touchées avec esprit, ses habillemens sont d'un goût gracieux. Il a créé quelques œuvres sévères; ainsi un grand tableau d'un travail inoui, représentant la tour de Babylone; un *Christ portant sa croix*, un *Massacre des Innocens*, une *Conversion de saint Paul*. Le fond de ce dernier tableau est un des plus beaux paysages que les Alpes aient inspirés à la peinture : du haut des montagnes, on découvre tout un monde à demi caché par des nuages transparens qui eussent désespéré Claude Lorrain.

Dans ses jours de franche gaieté, Pierre Breughel, comme pour ouvrir la route à Breughel d'Enfer, peignait quelques pages bouffonnes,

Digitized by Google

des métamorphoses grotesques et des diableries de toutes les façons. De là surtout lui vint le nom de Pierre-le-Drôle, que ses historiens ont conservé. Mais ce qui caractérise ce peintre, c'est qu'il a surpris la nature dans sa joie naïve. Il est plaisant et non burlesque, comme on l'a prétendu. Il charme et fait sourire. Malgré tout son amour pour la vérité, il ne prend à la vérité que ce qui lui plaît. David Teniers saisit la vérité qui sort du puits toute ruisselante encore d'eau et de vase. Pierre Breughel saisit la vérité un peu plus loin, quand elle a jeté une légère écharpe sur ses épaules, l'écharpe de la fantaisie.

On peut étudier au Louvre la manière piquante de Pierre Breughel dans les sujets mignons. Ce sont les plus petites toiles du Musée; pour les payer, il faudrait les couvrir vingt fois d'or. L'une représente une danse de village, l'autre un hameau de Flandre. Ce sont deux chefs-d'œuvre du genre : le ciel, l'eau, les maisons, les arbres, les personnages, tout y est touché avec une finesse et une légèreté merveilleuses, avec un coloris précieux et charmant, avec une vérité qui frappe et qui séduit.

Les dessins de ce maître sont remarquables à plus d'un titre. Ses figures, presque toujours correctes, sont surtout pleines d'expression. Ses paysages découvrent l'infini. Cependant son crayon était un peu lourd, même au temps où son pinceau pétillant était si léger. Dans ses dessins, les contours arrêtés à la plume sont lavés à l'encre de Chine ou au bistre. Cornille Vischer, Hollart, Henri Koëck, Nieulant, Hondins, ont gravé d'après lui. Au frontispice de son œuvre de dessinateur, on voit son portrait d'une expression abrupte et fière.

Pierre Breughel, qui fit école, n'eut qu'un élève reconnu, P. Guesche, paysagiste d'un goût distingué.

II.

Les historiens de la peinture flamande ne disent presque rien de Breughel d'Enfer. Il naquit à Bruxelles vers 1566; on ignore l'année et le pays où il mourut. D'après ce qui reste de son œuvre, on juge qu'il méritait, comme tant d'autres, quelques pages de biographie, mais ceux qui ont étudié les Breughel n'ont vu que son père et son frère. C'est l'histoire d'Abraham Teniers pareillement étouffé entre Teniers le vieux et Teniers le jeune. On a poussé l'oubli et l'injustice envers Breughel d'Enfer jusqu'à attribuer à son père ses meilleures toiles. Les graveurs eux-mêmes, en reproduisant ses piquantes

Digitized by Google

diableries, ont omis de distinguer Breughel-le-Drôle de Breughel d'Enfer.

Sa grand'mère, après lui avoir donné les premières leçons, le confia à Gilles de Cooninxloo, qui avait étudié naguère avec son fils. Ce maître l'emmena dans ses voyages en France, en Allemagne et en Zélande, où Breughel d'Enfer fit un grand nombre de paysages à vol d'oiseau. De retour à Anvers, il reconnut son vrai maître en voyant des panneaux de J. Bos, qui peignait d'un côté des intérieurs flamands et de l'autre des intérieurs d'enfer. Il s'inspira de la manière de ce vieux peintre, il rechercha toutes les scènes horribles : incendies, tempêtes, supplices, diableries. Cependant il revenait çà et là à la grace de son premier maître. Ainsi, le grand-duc lui ayant dit un jour : « Vous avez tort de faire l'enfer si laid, vous allez en dégoûter tout le monde, » il promit au grand-duc un *gracieux intérieur d'enfer*. Il peignit *Orphée jouant de la lyre devant Pluton et Proserpine assis sur leur trône*. « Ce n'est pas là notre enfer, dit le grand-duc en voyant le tableau. — J'en suis fâché pour votre seigneurie, répondit le peintre, car c'est le seul enfer habitable. »

Breughel s'entendait merveilleusement à peindre l'enfer chrétien. Ses flammes épouvantaient par leur vérité. On raconte que Van Dick, ayant dans son atelier un enfer de Breughel, y passait les mains en hiver comme pour se chauffer. Ses diables sont vraiment dignes d'habiter ces flammes par leurs grimaces, leurs espiégleries et leurs malices; ils ont dû inspirer Callot. Sa manière était libre et soudaine; la plupart de ses tableaux paraissent faits de rien. Une grande énergie respire dans ses combats, où le coloris est heurté à propos. Ses incendies jettent feu et flammes, comme ses tempêtes jettent des lames d'eau. Quoique d'une vive allure, il se complaisait aux petits détails; il répandait son idée à l'infini dans tous les coins du tableau. J'ai vu une gravure d'après lui qui représente *le Voyage du Temps et de la Mort*. Rien n'est plus grotesque ni plus horrible : la Mort, montée sur son cheval pâle, chasse devant elle le Temps, qui est en voiture. Il y a mille détails curieux jetés autour de ces deux personnages. En voyant la gravure, on regrette bien de ne pas voir le tableau original, qui eût enthousiasmé Dante par la grandeur de la conception.

Breughel d'Enfer croyait fermement à la sorcellerie, comme Callot croyait au diable. Au XVIe siècle, cette croyance était répandue partout, en Flandre plus encore qu'ailleurs. Que de braves gens qui pensaient être possédés du diable, ou tout au moins ensorcelés! On se rappelle bon nombre d'exorcismes célèbres. Breughel

Digitized by Google

d'Enfer voyait des diables et des sorciers à chaque pas, au détour d'un sentier, au bord de la forêt, dans les nuages, sous les rideaux de son lit, partout. Ses amis les alchimistes lui avaient tourné la tête; aussi ses diableries et ses sorcelleries sont l'œuvre d'une imagination plus malade qu'extravagante. Au premier abord, en voyant sa galerie, on est tenté de rire; mais bientôt on est frappé de l'effroi qui inspirait le peintre. Breughel d'Enfer était dominé au plus haut point par les croyances populaires : l'univers n'était, à ses yeux égarés, qu'un masque souriant qui cachait toutes sortes de sabbats et d'enfers. Pour les poètes antiques, Pan jouait de la flûte dans les roseaux, les naïades fuyaient en troupes folâtres sur les rives du fleuve, les faunes et les sylvains habitaient les arbres ou les fleurs. Breughel d'Enfer découvrait dans la nature une tout autre fiction, fiction sans grace et sans poésie; il ne se contentait pas de voir sortir un démon de chaque arbre, une sorcière de chaque grotte, un lutin de chaque fontaine: ces lugubres visions lui apparaissaient dans tout ce qui se voit et dans tout ce qui ne se voit pas. Rien n'est sacré pour le diable de Breughel; il se métamorphose en tilleul ou en escargot, en rose ou en rossignol. Enfin, cet esprit du mal envahit tout; ce n'est qu'à force d'eau bénite et de signes de croix qu'on déjoue ses infernales manœuvres. Dans les tableaux de Breughel d'Enfer, le diable sort de la cheminée ou de la marmite. Vous croyez que la cafetière et le grillon babillent dans l'âtre : détrompez-vous, c'est le diable qui parle; vous croyez entendre la bise battre les contrevents, c'est le diable qui passe; ce chat qui fait la roue auprès des chenets, ce chien qui se réveille en levant la patte vers vous, c'est le diable : voyez plutôt sa queue. Cette femme, qui est la vôtre bien et dûment enregistrée par-devant notaire et par-devant Dieu, prenez garde, c'est le diable; mais cela est moins étonnant peut-être. Parmi tant d'horribles mensonges, Breughel d'Enfer rencontrait çà et là une vérité.

Un jurisconsulte qui a passé ses plus belles années à rechercher les *causes célèbres* de sorcellerie, a été frappé d'un trait de lumière en voyant des tableaux de ce peintre étrange. Tout ce que les sorciers racontaient de leurs visions, tout ce que ces cerveaux malades renfermaient d'images lugubres, il le voyait dans Breughel d'Enfer. Si on voulait illustrer le livre de l'homme de loi, on n'aurait qu'à graver quelques-uns des tableaux du peintre.

Digitized by Google

III.

On a beaucoup écrit sur Jean Breughel, ou Breughel de Vlour; on a même disserté sur son nom; les uns ont dit Breughel de Velours, parce qu'il s'habillait de cette étoffe; les autres ont imprimé *Breughel de Vlour;* quelques-uns enfin le nomment *Breughel de Paradis,* parce qu'à l'opposé de son frère, Breughel d'Enfer, il ne peignait que des scènes de joie, des guirlandes de fleurs, des souvenirs de paradis. Les historiens de l'art flamand, Van Mander, Arnold Houbraëken, Campo Weyermans, les poètes hollandais D. Scheltz et Vondel, ont beaucoup écrit sur Breughel de Vlour. Le peintre Matthieu de Visch a publié sur lui des notes curieuses qui ont le caractère de la vérité.

On sait déjà qu'orphelin dès l'âge de cinq ou six ans, il fut élevé par sa grand'mère, qui lui apprit à peindre en miniature. Pendant que son frère étudiait sous Cooninxloo, il fut admis chez Pierre Goé-Kindt, qui avait un musée plutôt qu'un atelier. Il imita les divers maîtres qui ornaient l'atelier. Ce travail l'ennuya bientôt. Un jour, Goé-Kindt le surprit encadrant d'une fraîche guirlande de fleurs une mauvaise copie de Franc-Flore. « Où as-tu copié ces fleurs? lui demanda le maître. — Elles ont poussé toutes seules au bout de mon pinceau, » répondit le jeune Breughel. Goé-Kindt lui conseilla de faire des arbres. En quelques jours, il peignit une lisière de forêt, où l'on reconnaissait au feuillage plus de vingt espèces d'arbres. Le maître émerveillé lui dit d'aller étudier la nature dans un plus beau pays. Le jeune Breughel venait de perdre sa grand'mère, son frère voyageait avec Cooninxloo; il quitta sans regret un pays où il n'avait plus de famille que dans les cimetières. Il alla à Cologne, sans autre ressource que sa bonne volonté. Un joli tableau fit tout de suite sa fortune en cette ville : c'était un *Jugement de Salomon* encadré de fleurs et de fruits. La reine de Saba présente au roi d'Israël six fleurs de lis naturelles et six fleurs de lis artificielles, mais si artistement faites, qu'on ne pouvait sans peine les distinguer des véritables. Salomon, dans sa souveraine sagesse, lâche une abeille qui va droit aux fleurs naturelles.

Breughel de Vlour partit riche de Cologne pour l'Italie, où il fut bien inspiré pour ses *paradis terrestres.* Tous les petits princes italiens s'inscrivirent sur le registre du peintre pour avoir de Breughel de

Digitized by Google

Vlour un paradis Il se contentait le plus souvent de livrer le premier paysage venu, disant que c'était là le vrai paradis. En effet, il répandait tant de charme et de poésie dans ses horizons bleuâtres, tant de mystères amoureux sous ses bosquets touffus, tant d'éclat et de fraîcheur sur ses gazons fleuris, qu'on pouvait se croire, en voyant son œuvre, transporté dans l'Éden.

Après ces voyages, il vint se fixer à Anvers, voulant mourir dans sa patrie; il était jeune encore, déjà célèbre et déjà riche. Il fit son entrée à Anvers dans un carrosse traîné par quatre chevaux, à la suite du grand-duc, qui l'avait noblement accueilli à Bruxelles. Grande fut la surprise des Anversois, que Rubens, Teniers et Van Dick n'avaient pas encore accoutumés à voir un peintre dans l'équipage d'un prince. Rubens lui offrit son amitié, quoiqu'il le trouvât un peu extravagant: Breughel de Vlour choquait le grand peintre d'Anvers par la coquetterie toute féminine de son costume. Ils n'en devinrent pas moins de francs amis. Toutes les grandes maisons de la ville furent ouvertes au nouveau venu, tous les jeunes seigneurs recherchèrent sa compagnie. Il ouvrit un vaste atelier qui fut presque une académie et un musée. Les grands peintres du temps y discutèrent et y peignirent, entre autres Rubens, Van Baëlen, Cornille Schut, Rottenhamer.

Après quelques aventures comme il en arrive à tous les artistes qui font du bruit, Jean Breughel se maria. Il s'était pris d'une violente passion pour la belle Madeleine Van Alstoot, qu'il avait rencontrée à un bal de l'archiduc. Madeleine était orpheline ou veuve. Elle avait, selon Cornille Schut, qui l'a chantée en vers enthousiastes, certains airs de parenté avec la Madeleine de l'Écriture. Voici son portrait en peu de lignes, tel que l'a peint Rubens. Elle avait des cheveux bruns éparpillés en longues boucles qui prenaient au soleil des couleurs de flamme; ses yeux, d'un bleu de pervenche, étaient ombragés de beaux cils noirs; les lignes de son visage étaient des plus gracieuses. Madeleine était grande et forte; c'était une plante épanouie dans les pâturages de la Flandre. Elle était bien de son pays, mais avec le regard passionné d'une Italienne et le sourire gracieux d'une Française. En un mot, elle semblait faite pour le pinceau de Rubens. Ce qui surtout avait séduit Jean Breughel, c'était un certain parfum de volupté nuageuse que Madeleine Van Alstoot répandait autour d'elle. Le peintre se mit à l'adorer comme une madone et comme une amante, avec les yeux de l'esprit et les yeux du cœur. Elle se laissa épouser de très bonne grace, fière d'avoir un mari qui était un grand peintre et un grand seigneur, espérant courir le

Digitized by Google

monde avec lui, enfin se créant une vie toute de soie et d'or, de fêtes et de chansons. Mais à peine cette union fut-elle célébrée, que Breughel changea brusquement de manière de vivre; un peu fatigué du monde, séduit par le doux et calme horizon de l'amour dans le mariage, il voulait se reposer à l'abri du foyer.

Mme Breughel, qui n'avait pas connu le monde, ne voyait pas la vie sous le même aspect. Elle trouvait qu'on a toujours trop le temps de rester chez soi. Elle disait que les belles fleurs ne s'épanouissent qu'au soleil, que Dieu ne l'avait pas créée pour la voir s'éteindre dans la cellule du mariage, que le vrai soleil des femmes était le lustre d'une salle de bal. Ce qu'elle aimait avant tout, c'était la danse. Il fallait la voir, elle qui n'avait rien d'aérien, s'élancer avec la légèreté d'un faon, enlevée par la musique et le plaisir. Breughel, qui ne dansait plus, regardait danser avec trop de philosophie; il trouvait que la danse n'aboutissait à rien de bon pour les maris. Breughel était jaloux. Loin d'être touchée de sa jalousie, Madeleine en fut irritée; l'ardeur de la coquetterie, qui n'était d'abord qu'un caprice, devint bientôt chez elle une vraie passion. Elle pria, elle supplia son mari de la conduire aux fêtes d'Anvers. Breughel se contentait de la conduire en pleine campagne, lui parlant sans cesse du paradis terrestre, qui n'était habité que par Adam et Ève. Madeleine, ennuyée de ce cours de solitude, répondait, avec une moue charmante, qu'Ève ne s'était pas fort amusée dans le paradis, et qu'elle s'était empressée d'en sortir après avoir poussé la curiosité jusqu'à prêter l'oreille aux discours du serpent.

Ce fut vers ce temps-là que Breughel commença ce magnifique poème en peinture, *le Paradis terrestre*, cette grande page écrite avec tant de patience en un si petit espace, ce souvenir biblique éclairé d'un rayon divin. Breughel, qui peignait ce tableau sous les yeux de sa femme, se garda bien de montrer le serpent dans le paradis. Toute la création est là qui palpite, qui vole dans les airs, qui chante sur les branches, qui sommeille sur les herbes, qui se baigne dans les eaux. Ils sont tous là, l'abeille qui bourdonne, le cygne nonchalant, le lion superbe qui se repose; ils sont tous là, hormis le serpent. Le premier entre tous les peintres, Breughel représentait le paradis sans le fruit défendu. Vous avez vu ce paradis charmant dont chaque feuille vous sourit, dont le moindre bruit vous enchante, dont la lumière vous transporte. Que l'ombre est douce au pied de ces arbres, que cette eau qui coule est embaumée par les fleurs aquatiques, que ces horizons égaient bien l'ame par leurs vapeurs

Digitized by Google

aériennes! On respire à chaque pas la paix et l'amour, la sérénité et le bonheur, le calme et la joie; à chaque pas c'est un songe charmant qui vous arrête. Les fleurs secouent une neige odorante, les plus beaux fruits semblent là pour apaiser la soif du corps et de l'ame; il y a tous les fruits, hormis la pomme amère.

Breughel ne montra donc pas le serpent dans le paradis terrestre, il y montra Dieu; c'était moins piquant et moins poétique, mais c'était plus orthodoxe, maritalement parlant. Il eut beau faire un chef-d'œuvre, il eut beau créer dans cette toile immortelle un personnage invisible, l'amour, qui l'inspirait dans ses promenades agrestes avec Madeleine : il ne put la convaincre des charmes de la solitude, elle persista à dire qu'on s'ennuyait beaucoup dans tous les paradis du monde, même dans celui de Jean Breughel. « Insensée! s'écriait le peintre, tu ne vois donc pas rayonner la joie sur le chaste front d'Ève, qui se promène dans les bosquets touffus en compagnie de Dieu et d'Adam? Quand nous nous promenons ensemble par cette belle campagne, foulant du pied l'herbe fleurie, écoutant le merle qui siffle, respirant l'arome des violettes sous ce beau ciel qui nous sourit, n'es-tu pas, comme Ève, avec Dieu et avec Adam? — Hélas! disait Mme Breughel, tout cela était à merveille quand il n'y avait que Dieu et Adam. » On comprend que, loin de s'apaiser par les raisonnemens de sa femme, la jalousie de Breughel n'en devint que plus violente. Il avait brisé avec le monde, quoiqu'il y trouvât pour lui-même l'argent comptant de la gloire, c'est-à-dire des louanges sans nombre. On s'étonnait à bon droit de cette retraite, on avait bien de la peine à comprendre pourquoi ce peintre si élégant et si mondain était devenu tout d'un coup, comme par une métamorphose d'Ovide, un misanthrope farouche. C'était bien la peine d'épouser la belle Madeleine Van Alstoot. On le trouvait ridicule d'avoir une femme pour lui seul. « Qu'il nous montre sa femme et qu'il cache ses tableaux, à la bonne heure! »

Sans trop s'inquiéter du vain babil du monde, Breughel poursuivait gravement son œuvre; s'il déposait le pinceau, c'était pour une étude d'histoire naturelle au bord d'un bois ou d'un étang. En digne spectateur du grand drame de la création, il prenait plaisir aux moindres scènes : pas un acteur qui ne le touchât ou ne l'amusât; il suivait, dans son poétique vagabondage, le papillon ou la demoiselle, mais le plus souvent, comme Madeleine était près de lui, il oubliait tout le reste de la création pour Madeleine. La folâtre jeune femme ne lui savait point gré de ce culte amoureux; il lui avait fermé les portes

Digitized by Google

du monde au moment où le monde séduit, enivre, éblouit les imaginations de vingt ans par le bruit et l'éclat; à cette heure trompeuse où tous les cœurs qui souffrent cherchent à s'oublier dans le tourbillon, où toutes les figures prennent un sourire pour masque : elle rouvrait par la pensée ces portes dorées qui lui cachaient le monde, et ce qui était bien pis, qui la cachaient au monde.

Breughel finit par s'ennuyer lui-même de cette retraite trop conjugale; à son retour à Anvers, il avait organisé des bals vénitiens de plus en plus à la mode dans l'austère ville flamande. Un soir, sachant qu'il y avait une fête de carnaval chez un jeune seigneur de ses amis, il ne put s'empêcher d'y paraître un instant; il avait un costume de chevalier français du temps des croisades, il le revêtit et partit pour la fête sans prévenir sa femme. Mais Mme Breughel fut avertie par une suivante; mille desseins extravagans lui montèrent à la tête : elle voulait se déguiser, aller au bal, danser, faire damner ce pauvre Jean Breughel, se venger ainsi de sa jalousie et de ses mystères. Comment se déguiserait-elle? Elle avait un magnifique costume napolitain; mais, depuis qu'elle n'allait plus au bal, ce costume était plutôt à ses amies qu'à elle-même. Une jeune veuve de son voisinage devait s'en parer pour cette fête. Comme il n'y avait pas de temps à perdre, elle mit trois valets en campagne pour lui trouver un déguisement digne d'elle; un petit marchand juif nouvellement débarqué à Anvers lui apporta, sur la demande d'un de ses valets, un joli costume d'odalisque.

Quand elle arriva au bal, elle chercha vainement, d'un regard ébloui, Breughel de Vlour; l'éclat des lumières et des costumes, le bruit des paroles et de la musique, achevèrent de lui tourner la tête, au point qu'elle oublia bientôt pourquoi elle était venue. A son entrée, elle fut recherchée des plus brillans danseurs; malgré son masque, on devinait encore sa beauté à la première vue. En dansant, elle retrouva toute l'ivresse étourdissante de ses jeunes années; çà et là, cependant, le souvenir de Breughel venait glacer son cœur et paralyser ses pieds, mais le bruit des violons et l'amour de la danse ranimaient ses pieds et son cœur; elle s'élançait, plus folle que jamais, comme ces pécheurs insensés qui oublient la trompette du jugement. Breughel, à l'encontre de sa femme, n'avait trouvé à la fête que le bruit et l'éclat de la folie. Pour la première fois, il avait jugé que ces oripeaux dorés cachaient bien des cœurs malades. Il s'était réjoui d'avoir, depuis son mariage, suivi le bon chemin, le chemin de la science, le chemin du bonheur. Il avait pris en pitié tous ces pauvres

Digitized by Google

fous qui riaient sans gaieté et qui aimaient sans amour; il s'était enfui en toute hâte vers Madeleine, qui devait dormir du sommeil des anges. Il arrive à sa maison, il ne s'inquiète point de la surprise de ses serviteurs, il va droit à la chambre de sa femme. Cette chambre est encore un poème digne de ses tableaux. Jamais grande-duchesse italienne n'a vu tant de trésors autour d'elle : toutes les richesses de l'Orient sont là éparpillées par une main prodigue. Porcelaines du Japon, étoffes des Indes, tapis de Perse, pierreries de Golconde, forment le paradis terrestre de cette autre Ève curieuse. Il voulut lui parler en entrant, lui confier qu'il avait été au bal et qu'il en revenait plus désabusé que jamais sur les plaisirs qu'on y recherchait; qu'il était mille fois heureux d'avoir pour compagne dans la vie une femme comme Madeleine, qui renfermait toutes les joies de l'univers. Sa surprise fut grande quand il s'aperçut que sa femme n'était pas couchée; il appela la suivante, qui trouva tout simple de lui dire que Mme Breughel était allée le rejoindre au bal. Cette découverte fut un coup terrible qui le frappa au cœur; lui aussi, il perdit la tête; après s'être promené quelques minutes dans la chambre, il sortit soudainement pour aller retrouver Madeleine. Sa jalousie venait de s'allumer plus ardente; il rentra à la fête sans pouvoir cacher son inquiétude. Il dévora du regard tous les groupes de danseurs, il parcourut tous les salons. La jalousie le troublait au point qu'il ne voyait rien, n'entendait rien; s'il ne se fût retenu, il eût, à chaque pas, arraché un masque; enfin, après de vaines recherches, son regard fut frappé par le costume italien que sa femme avait maintes fois revêtu. « La cruelle! s'écria-t-il. La voilà qui danse avec tout l'abandon et toute l'ardeur d'une femme qui ne croit ni à Dieu ni à son mari! » A cet instant, un jeune seigneur qui dansait en face de la femme au costume italien lui saisit la main et la baisa mystérieusement; loin de s'irriter, elle parut sourire, elle poursuivit son pas avec plus de grace et de nonchalance, il semblait que le baiser surpris lui eût donné tout le charme de la volupté. Éperdu, Breughel de Vlour se précipita vers elle, saisit le poignard qu'elle avait à la ceinture, et l'en frappa dans le sein avec égarement. Elle poussa un cri perçant qui retentit dans toute la salle; la gaieté s'évanouit tout d'un coup, la musique se tut, les danseurs furent paralysés, tout le monde courut vers cette victime de la jalousie. Elle était tombée à demi morte dans les bras de son cavalier. Breughel, pâle et glacé d'horreur, regardait tour à tour le poignard et celle qu'il croyait sa femme. Tous les démons de l'enfer étaient dans son cœur, il ne tenait à rien qu'il ne se donnât à lui-

Digitized by Google

même un coup de l'arme fatale. Peut-être eût-il accompli cette seconde vengeance, si on n'eût démasqué sa victime. Grand Dieu! s'écria-t-il en découvrant que ce n'était pas sa femme. Il se vit soudain entouré d'un cercle de jeunes seigneurs, qui se démasquèrent tous pour lui demander raison de ce crime insensé. Le peintre se démasqua lui-même.

— Breughel de Vlour! s'écria-t-on de toutes parts.

— Oui, Breughel de Vlour, dit-il en jetant l'arme ensanglantée.

— Vous êtes donc devenu fou? lui demanda un ami.

— Oui, fou! si vous voulez.

— Que vous avait donc fait Mme Van Artwelt?

— Vous ne devinez donc pas : je croyais que c'était ma femme.

Il se jeta aux pieds de Mme Van Artwelt; il voulut parler, mais la parole expira sur ses lèvres. Que pouvait-il dire d'ailleurs? On emporta la dame, en avertissant qu'un médecin était là. Breughel, relevé par ses amis, voulut mourir.

— Où est ma femme? demanda-t-il d'un air farouche.

— Elle était là tout à l'heure, lui répondit-on.

Il parcourut la salle avec désespoir. Le bruit se répandit que la blessure n'était pas dangereuse; la lame du poignard avait glissé sur le satin.

— Dieu soit loué! s'écria-t-il; si je frappe encore, je saurai qui je frappe et où je frappe.

Disant ces mots, il échappa à ses amis et courut chez lui, croyant y rejoindre sa femme. Madeleine n'était point revenue; le peintre passa le reste de la nuit dans un sombre désespoir. — Hélas! disait-il en se tordant les bras, si je l'avais trouvée à mon retour, nous serions morts tous les deux; j'échappais ainsi au ridicule, je laissais mon nom sans tache! Qu'ai-je à faire maintenant? Mourir? Il est trop tard. Le monde ne pardonnerait pas un accès de jalousie qui dure si long-temps. Vivre! ma vie est gâtée. Vivre seul ou vivre sans son amour!

Il passa dans son atelier comme pour confier son malheur à tous ses gracieux chefs-d'œuvre. Dans la matinée, un frère de sa femme vint l'avertir qu'elle ne rentrerait pas sous le toit conjugal, et qu'elle allait lui intenter un procès en séparation pour le coup de poignard dont elle avait failli être victime. Breughel ne répondit pas un mot; il sourit avec amertume et soupira douloureusement. Cet avertissement fut bon à quelque chose : la lutte qui devait s'engager ôta au peintre toute idée de suicide. Le même jour, il se rendit au logis de

Digitized by Google

Mme Van Artwelt. Il l'avait vingt fois rencontrée dans le monde : c'était une jeune veuve qui avait quelque ressemblance avec Madeleine Alstoot, moins fraîche peut-être, mais plus délicate, moins belle et plus jolie. Son mari, vieux procureur blanchi sous la poussière des dossiers, avait eu le bon esprit de mourir la seconde année du mariage et de lui laisser de la fortune. Quoique d'une nature un peu mélancolique, Mme Van Artwelt passait assez gaiement son veuvage. Elle habitait une des plus jolies maisons d'Anvers en vue de l'Escaut. Breughel de Vlour monta le perron et se fit annoncer. « Elle ne voudra pas me voir, se disait-il; mais du moins elle saura que je suis venu. » A sa grande surprise, la dame lui fit dire de passer dans sa chambre. Il se présenta un peu troublé, sans trop savoir quelle figure il allait faire. Mme Van Artwelt était couchée dans un lit à baldaquin de velours. Sous ces rideaux de couleur sombre, sa pâleur n'en ressortait que mieux; deux jeunes femmes étaient assises en avant; un jeune homme, tenant en main un feutre à grand plumet, s'appuyait au coin d'une cheminée gothique. Breughel de Vlour s'inclina profondément.

— Madame, je viens vous exprimer mes regrets : je ne sais vraiment comment me faire pardonner cet acte de folie. S'il fallait payer de tout mon sang....

— Je ne vous demande pas votre mort, seigneur Breughel, bien loin de là. Mais on me conseille de vous intenter un procès pour établir clairement que le coup de poignard ne m'était pas destiné; car il y a de mauvaises langues capables d'inventer un roman entre vous et moi.

— A merveille, dit tristement le peintre, me voilà poursuivi par deux femmes charmantes, l'une pour le fait, l'autre pour l'intention. Le croiriez-vous, madame? Madeleine s'est réfugiée dans sa famille avec le dessein bien arrêté de plaider contre moi en séparation.

— Vous avez eu là une belle idée : il est trop simple que cette idée porte ses fruits. En vérité, Mme Breughel a bien raison de vous fuir : il n'est pas une femme qui vous eût pardonné.

— Peut-être, dit une des jeunes dames qui étaient auprès du lit.

— Peut-être, comme vous dites, reprit Mme Van Artwelt avec un sourire mélancolique; ne reçoit pas qui veut un coup de poignard d'une main aimée.

— Mon Dieu! dit le peintre, cela se passe le plus galamment du monde en Espagne et en Italie.

La conversation prit un tour aimable et presque gai. Je ne puis

Digitized by Google

la reproduire mot à mot. Je dirai seulement que Mme Van Artwelt fut si peu cruelle, que Breughel de Vlour obtint la liberté de revenir le lendemain. Cette fois, il la trouva seule.

— Je sais toute votre histoire, lui dit la jeune veuve; mais racontez-moi vous-même pourquoi vous en êtes arrivé là.

— Vous allez me comprendre tout de suite, je le vois dans vos beaux yeux. J'ai couru le monde, je l'ai contemplé sous toutes ses faces; il m'a d'abord amusé quand j'étais curieux; mais bientôt il m'a fatigué quand j'ai aimé Madeleine. J'ai trouvé que mon vrai théâtre était la nature, qui me parlait par la voix des oiseaux, des fontaines et des fleurs. J'ai voulu comme tant d'autres me faire un paradis ici-bas à force d'art et d'amour. Hélas! qu'est-il arrivé? Mon Ève n'a pas voulu de mon paradis : j'aimais les joies de la solitude, elle aimait les fêtes du monde; j'aimais le silence, elle aimait le bruit. Vous comprenez que j'ai manqué mon œuvre. Le paradis n'était plus qu'un enfer; au lieu des purs et des suaves parfums de l'amour, j'avais dans le cœur les serpens enflammés de la jalousie. L'ingrate! je l'aimais avec tant d'extase divine, je secouais à ses pieds toutes les roses du chemin, toutes les guirlandes de ma palette, toutes les richesses de mon ame. Hélas! elle se détournait pour jeter un regard de regret vers ce monde d'où j'essayais de la détacher. L'insensée! elle a perdu bien des heures d'ivresse, bien des promenades enchantées, bien des rêves ineffables. J'avais espéré le bonheur à deux; je suis réduit à le chercher seul. Mais le bonheur est-il fait pour moi?

— Est-ce que le bonheur est fait pour quelqu'un ici-bas? dit Mme Van Artwelt en souriant; moi qui vous parle, j'avais aussi rêvé le bonheur; or, vous savez que je passe ma vie dans un désœuvrement qui me fatigue. Est-ce que le bonheur consiste à voir des gens ennuyeux, à parler pour déguiser sa pensée, à rire quand on a envie de pleurer? Mon histoire est bien simple, une triste histoire qui me fait pitié à moi-même. Vous avez connu M. le procureur Van Artwelt? Je ne veux pas dire du mal des absens; le pauvre homme! il fut, à coup sûr, de ceux qui font mentir le proverbe, *les absens ont tort*. Dieu le garde et lui fasse paix. Il m'épousa que j'avais à peine dix-sept ans; il était riche, ma famille venait de se ruiner, cela se comprend. Vous croyez peut-être qu'il m'aima? Est-ce qu'on aime à cinquante-huit ans? Il m'épousa par vanité, il voulait couronner ses cheveux blancs d'une guirlande de roses. S'il eut un carrosse, ce ne fut pas pour moi, mais pour ceux qui me voyaient passer; s'il me conduisit

Digitized by Google

dans le monde, ce fut pour entendre dire à chaque pas : Que Mme Van Artwelt est jolie ! Voilà comme la destinée s'amuse toujours à nous détourner de notre vrai chemin. Le croiriez-vous, mais puis-je vous le dire? Moi, j'avais le cœur bien fait; ce que je demandais à Dieu sur cette terre, c'était un peu d'amour, un peu d'ombre, un peu de silence. Au milieu des vains plaisirs qui m'environnaient, je rêvais une promenade dans les prés où j'aurais pu tout à mon aise m'épanouir comme une fleur des champs.

Breughel se jeta à genoux devant le lit et saisit une main blanche que Mme Van Artwelt laissait pendre sur la courtine de satin.

— Hélas! murmura-t-il en levant un regard passionné vers la jolie veuve; pourquoi nous sommes-nous rencontrés trop tard?

— Pourquoi! pourquoi! bien souvent en vain ce mot est sorti de mes lèvres.

Ivre d'espérance, de joie et d'amour, le peintre baisa tendrement la main de Mme Van Artwelt.

— Je remercie le ciel de l'aventure bizarre qui m'a amené à vos pieds.

La jeune veuve sourit en dégageant sa main.

— En effet, dit-elle, ce coup de poignard ne vous a pas fait grand tort; je ne sais vraiment pourquoi j'y mets tant de bonne grace.

On le devine assez, pendant que Mme Breughel intentait un procès en séparation, Mme Van Artwelt devint la maîtresse du peintre. Elle avait été séduite par cette jalousie ardente qui répandait tant de poésie sur l'amour; elle s'était surtout laissé entraîner par l'idée de vivre dans le doux, calme et souriant horizon que Breughel de Vlour avait vainement créé pour sa femme. Ce fut un grand scandale dans la bonne ville d'Anvers, renommée pour ses mœurs patriarcales. Cependant grand nombre de juges indulgens, touchés de ce bonheur silencieux qui se cachait à l'ombre des bois, leur pardonnaient de bon cœur. Comment faire la guerre au bonheur? Vint le procès. Le mari n'eut garde de se défendre; on l'eût condamné si, au moment suprême, Madeleine Alstoot n'eût demandé un délai. La leçon du bal ne lui avait pas servi, mais l'infidélité du peintre lui avait ouvert les yeux. Elle n'avait pas été la dernière à apprendre ce qui se passait dans son ancienne demeure. Chaque jour des amis officieux lui rapportaient, pour l'irriter davantage, comment le peintre et sa maîtresse se promenaient par la campagne comme des amoureux de quinze ans. L'un les avait vus dans une nacelle, cueillant les roseaux du fleuve; l'autre les avait rencontrés dans le sentier, en con-

Digitized by Google

templation devant un nuage; celui-ci leur avait parlé à l'église, où ils allaient paisiblement comme s'ils n'étaient coupables d'aucun méfait; celui-là, entrant à l'atelier, avait surpris un baiser mystérieux. La jalousie, qui jusque là avait fait rire de pitié Madeleine Alstoot, prit belle et bonne racine dans son cœur : avec la jalousie l'amour était revenu. Elle finissait par comprendre tout le charme de la vie d'intérieur, elle regrettait ces heures si douces dont elle n'avait pas savouré les délices. Elle comptait sur la présence de Breughel de Vlour au procès. « Il viendra, disait-elle toute pleine d'espérance, il s'avouera coupable, et moi, au moment de la condamnation, j'irai me jeter dans ses bras. » Mais, comme on l'a vu, le peintre n'alla pas au tribunal. Sa femme, désespérée, résolue à tout, courut droit chez lui; elle ne trouva que les valets : Breughel et Mme Van Artwelt, sans souci du jugement, se promenaient dans la campagne depuis le matin. Elle voulut attendre, elle se jeta dans un fauteuil et y demeura tout éplorée durant deux heures. Breughel, n'étant point averti, rentra le soir avec sa maîtresse. Voyant une femme dans l'ombre, il s'approcha d'elle avec une surprise inquiète :

— C'est moi, dit Madeleine en se levant.

A cette voix long-temps aimée qui vint le frapper au cœur, le peintre se sentit chanceler.

— Oui, c'est moi, dit Madeleine en se jetant dans les bras de son mari.

Breughel, heureux et éperdu, tourna la tête vers Mme Van Artwelt, qui, en femme d'esprit, avait compris tout d'un coup ce qui lui restait à faire :

— Adieu! adieu! dit-elle, ce n'était qu'un rêve, le rêve est fini; adieu!

Le même soir, elle partit pour Londres, pressentant bien qu'elle n'aurait pas la force de rester si près de celui qui ne devait plus être son amant. Pour se consoler, elle épousa un jeune Anglais, mais elle ne l'aima jamais qu'en pensant à Breughel de Vlour.

Pour en revenir au peintre et à sa femme, je terminerai cette singulière histoire en disant que le mariage refleurit pour eux. Madeleine mit au monde, l'année d'après, cette belle Anne Breughel qui épousa David Teniers.

Cette aventure, indiquée à peine par Matthieu de Visch, est longuement racontée par Cornille Schut dans un style naïf et charmant. Le poète dramatique, Pierre Langendick, d'Amsterdam, dont on cite quelques comédies curieuses, comme *don Quichotte aux fêtes de*

Digitized by Google

Gamache, a transporté sur la scène cette aventure de Breughel dans sa pièce du *Bal masqué*.

Breughel de Vlour mourut riche vers 1625. Sa veuve ne lui survécut guère. Sa fille Anne fut élevée sous la tutelle de Van Baëlen, de Rubens et de Cornille Schut. Elle était bien digne des autres œuvres de son père; aussi fut-elle la plus grande joie de son mari. Il laissa quelques élèves, entre autres Daniel Seghers et Lucas de Wael, tous deux peintres de fleurs, qui ont retrouvé la couleur fraîche et la touche délicate du maître. Dans le portrait d'Eysen, on voit Breughel drapé dans un manteau de velours; sa tête pensive semble portée par une fraise à grands plis; il a toute sa barbe, qui est blonde et ondulée. Les deux médaillons qui sont de chaque côté de cette figure caractérisent mal son génie : ils représentent un intérieur flamand et un groupe devant une maison. Il fallait une guirlande d'un côté et un paysage de l'autre.

Rubens aimait beaucoup Breughel de Vlour. Il a existé entre ces deux maîtres une vraie fraternité de génie. Ainsi Rubens se servait de la main savante et légère du peintre de fleurs pour ses paysages, tandis que celui-ci avait recours au grand peintre d'Anvers pour ses figures de vierge. Le plus grand éloge de Breughel de Vlour se trouve dans ces paroles de Rubens : « Je n'ai pas plus fait pour Breughel qu'il n'a fait pour moi. » La même fraternité exista entre Breughel de Vlour, Van Baëlen et Rottenhamer. Dans l'œuvre de Van Baëlen, on trouve deux tableaux, *le Festin des Dieux* et *le Jugement de Pâris*, dont les fonds sont peints par Breughel. Dans l'œuvre de Rottenhamer, on reconnaît surtout un paysage de Breughel dans une *Diane au bain*. En revanche, Rottenhamer et Van Baëlen ont, ainsi que Rubens, laissé des traces immortelles de leur talent dans les tableaux de Breughel de Vlour.

Arnold Houbraëken rapporte qu'en 1713 la vente à Amsterdam de deux panneaux peints par Breughel mit toute la Hollande en mouvement. C'étaient deux paysages de la plus grande beauté, ornés de figures de Rubens. Selon cet auteur, « quand on montra les panneaux, tous les spectateurs furent frappés d'admiration; la nature ne produit rien de plus beau. » Aussi la vente s'éleva-t-elle à près de cinq mille florins, ce qui était alors un prix fou.

Breughel de Vlour peignait sur bois et sur cuivre. Il a été un grand maître par l'harmonie des couleurs et la légèreté du dessin. Il reproduisait les fleurs plutôt qu'il ne les peignait; ses aubépines, ses bouquets printaniers, ses rameaux, ses feuilles, ses tiges et ses in-

Digitized by Google

sectes, sont d'une vérité merveilleuse. Il savait répandre la lumière avec un art infini; la lumière se joue dans ses guirlandes comme sur les fleurs d'un jardin. Les gouttes de rosée tombaient de son pinceau comme les perles de la nuit dans le calice des roses. Le velouté, la transparence et l'éclat se retrouvent dans ses bouquets avec l'harmonie la plus douce. Il y a certaine fleur qu'il a embellie, s'il est permis de le dire, par la fraîcheur et la légèreté. Il est vraiment à regretter qu'en son temps les Hollandais n'eussent point encore découvert les vingt mille espèces de tulipe. Le génie de Breughel de Vlour n'est d'ailleurs pas tout entier dans les fleurs; il a cherché d'autres cadres pour ses poèmes mignons. Ses paysages sont dignes de ses bouquets. Il les variait à l'infini. Ses arbres sont d'une belle forme, ses fonds d'une grande richesse, ses plantes, ses fleurs, ses fruits et ses figures d'un fini admirable. Rien de plus doux que ses ciels et ses lointains : c'est de la ciselure.

Il y a des tableaux de ce maître dans tous les musées du monde. Le Louvre en compte six. Le premier est un paradis terrestre, non pas celui que peignait Breughel sous les regards de sa femme. Ce n'est pas là pourtant son plus mauvais paradis; tel qu'il est, vous voudriez bien l'habiter, vous tous qui avez des châteaux en Espagne; vous en feriez, à coup sûr, un parc agréable, une Ève aidant. Ce tableau est un paysage délicieux; les lointains sont si vagues, si bleus et si doux, qu'ils vous séduisent et vous appellent. La scène du second tableau a les airs pour théâtre; c'est Uranie qui tient en main le globe céleste. Elle est entourée d'une multitude d'oiseaux charmans qui jouent, qui chantent et qui voltigent. A la première vue, on sent bien qu'ils sont soulevés par l'air : il semble qu'on voie passer le vent. Aux pieds d'Uranie, des Amours écrivent l'histoire de la peuplade ailée, curieuse histoire, à en juger par le sourire de celui qui dicte, de celui qui écrit et de celui qui écoute. Uranie et les Amours sont de Van Baëlen. Le troisième tableau est une merveilleuse guirlande de fleurs qui entoure un médaillon dont les figures sont peintes par Rubens. Ce médaillon représente la Vierge couronnée par un ange. Cette tête est d'une adorable expression; elle sourit comme les mères doivent sourire là-haut. L'enfant Jésus, assis sur ses genoux, est le digne enfant de cette mère. Nommer Rubens, c'est dire que le coloris est admirable; cependant le tableau est signé par Breughel de Vlour, à cause de la guirlande de fleurs, qui est un chef-d'œuvre du genre. Quoique deux siècles aient passé sur ces roses, ces jasmins, ces œillets et ces lis, l'ame s'égare et respire

Digitized by Google

dans les rameaux printaniers, qui semblent s'épanouir au souffle de Dieu. Le quatrième tableau signé du nom de Breughel de Vlour est la *Bataille d'Arbelles*; je ne crois pas me tromper en affirmant que cette bataille, curieuse par la multitude des figures, est de Pierre Breughel le vieux. Les deux autres tableaux sont des paysages très délicatement touchés, dont le coloris charmant est un peu bleuâtre. Ils rappellent bien ce mot de Rubens : « Vos paysages, Breughel, sont des portes du paradis. »

Le musée du Louvre est loin de posséder toutes les richesses de ce grand peintre; tous les musées, hormis celui d'Anvers, sa patrie, ont fait une place en belle lumière aux brillantes fantaisies de Breughel de Vlour. Le musée de La Haye est enrichi, si j'ai bonne mémoire, de ce chef-d'œuvre, *le Paradis terrestre*, où Rubens a peint Adam et Ève. Le musée de Lyon possède un tableau de ce maître digne de tous ses paradis; il représente un des quatre élémens, celui qui allait le mieux à ce léger pinceau : *l'air*. On y voit voler les oiseaux et passer les nuages. Il n'y a pas d'autre horizon que l'infini; on sent qu'il y a des mondes dans cette échappée du ciel; le regard émerveillé traverse la vapeur aérienne sans rencontrer de bornes. Jamais peintre n'a mieux compris le ciel.

Breughel de Vlour était si loin du monde, que, même dans ses paysages, il ne pouvait s'empêcher de mentir; heureusement tous ses mensonges sont jolis. S'il peignait un coin de la Flandre avec un moulin, une maison, une rivière, ou une prairie, il se rappelait aussitôt le ciel de Naples et la campagne de Rome; son ciel flamand prenait, comme par miracle, des tons plus doux et plus bleus; ses arbres se doraient d'un rayon d'Italie, les aspérités de la prairie se métamorphosaient en collines; ainsi de tout : ses paysages de la campagne de Rome sont pleins de souvenirs des bords du Rhin. « Il observa, dit Descamps dans la *Vie des peintres flamands*, la richesse et l'étendue des plus belles contrées, et il avait toujours l'esprit occupé de celles qu'il ne voyait pas et ne pouvait alors dessiner : voilà pourquoi nous voyons de lui tant de tableaux d'un goût si varié. »

Il tenta à diverses reprises de faire des portraits, il échoua toujours, malgré sa patience; il eût embelli la beauté grecque d'un rayon céleste : or, vous comprenez bien qu'en peignant une figure flamande, il avait beaucoup à faire. Breughel suivait dans ses portraits le même système que dans ses paysages, il ennoblissait le profil flamand par la ligne italienne, il gâtait à plaisir, par un sourire angé-

Digitized by Google

lique, ces fraîches et naïves bouches qui sourient si franchement entre Bruxelles et Anvers.

Les dessins de Breughel de Vlour sont dignes de ses tableaux; on y remarque une telle science de détail, que nul ne peut parvenir à les copier. Ils sont coloriés en bleu de l'Inde dans les ciels, les eaux et les lointains. Les devans sont lavés au bistre. Il ne lui fallait que deux traits de plume très légers pour ses arbres. Souvent les arbres sont feuillés au pinceau et mêlés de couleurs jaunes et rougeâtres du plus grand effet. Les petites figures, les chariots, les moulins, les animaux, arrêtés à la plume et lavés au bistre, suffiraient seuls à faire connaître la main de Breughel par l'esprit de la touche. Il dessinait ses études à la mine de plomb. On a peu gravé d'après lui; Hollart, Kock, Sadeler, Hondius, ont voulu le traduire sur bois et sur cuivre, mais comment traduire cette finesse de touche, ce coloris précieux, cet esprit du détail, ces lointains si doux qui faisaient le charme de Breughel de Vlour? Aussi tous les graveurs ont échoué.

Ce grand peintre était né poète; cependant, à force de travail, il a fini par gâter l'inspiration naïve en recherchant les difficultés du rhythme. Ses jolis tableaux sont des sonnets où la richesse de la rime l'emporte sur la grandeur de la pensée. Le vrai mérite de Breughel est donc dans l'exécution. Il possédait une patience surhumaine; la patience côtoie le génie, elle avance à petits pas, mais elle avance toujours sans s'écarter du chemin : c'est la tortue de la fable. Pour moi, je n'aime pas trop la patience dans les œuvres d'imagination; elle m'intéresse, mais ne me séduit pas. Heureusement chez Breughel de Vlour la patience se sauve par la poésie; elle ne s'attaque guère qu'à tout ce qui sourit ici-bas, aux fleurs qui s'épanouissent, aux arbres qui verdoient, aux oiseaux qui chantent. Bien des peintres flamands dépensent de laborieuses semaines à copier servilement un chaudron ou un balai; Breughel de Vlour choisit mieux le sujet de ses œuvres de patience : il crée dans un narcisse un drame fantastique dont les acteurs sont des scarabées; il trouve assez de place dans un cadre de fleurs pour peindre un long poème d'amour.

Il y a bien du charme à suivre pas à pas ce peintre gracieux dans ses fantaisies; c'est un enchanteur qui vous conduit, par des sentiers embaumés, vers les pays bleuâtres que nous n'avons vus qu'en songe. Quelle floraison toute printanière! Quel aimable concert d'oiseaux chanteurs! Quel oubli profond de toutes les misères d'ici-bas! Breughel de Vlour était de ceux qui trouvent superflu de reproduire les

Digitized by Google

scènes de la vie humaine; il s'élevait plus haut, il allait à la conquête de ces mondes inconnus que nous devinons au-delà des nuages; ces mondes, espoir des nobles ames qui s'abreuvent de larmes sur la terre; ces mondes où nous irons tous plus ou moins. Après ses voyages dans le ciel, Breughel de Vlour se promenait aussi sur la terre, mais pour l'embellir de toutes les parures du mensonge. Ainsi, il ne peignait sur la terre que des fêtes, des mascarades, des divertissemens, des chasses, des nymphes se baignant dans le fleuve ou s'endormant sur le rivage. La mer même ne lui inspire que de jolies pages. Loin de la voir les jours de tempête, comme Breughel d'Enfer, il ne la visite que les jours de calme et de soleil, quand elle caresse d'un flot paisible les coquillages roses de la rive, quand les plus jolis poissons viennent respirer à sa surface, quand une brise légère agite mollement les voiles du navire. Veut-il peindre un désert, ce peintre qui ne trouve que des fleurs sur sa palette? avec la meilleure volonté du monde, il n'arrive qu'à peindre un oasis. Il a représenté *Daniel dans la fosse aux Lions;* quand on a vu son tableau, on trouve Daniel en fort bonne compagnie : les lions sont magnifiques, mais ils font patte de velours; on juge qu'ils ne se trouvent pas là pour dévorer le prophète.

Dans le grand livre de l'histoire de l'art, une page sera éternellement consacrée aux Breughel, page curieuse où les poètes et les rêveurs aimeront à s'arrêter. Ces trois peintres ont cela de bon qu'ils ne doivent leur génie qu'à eux-mêmes. Venus au premier siècle de la peinture flamande, trouvant plus d'un champ libre à défricher, ils ont osé semer et planter à leur guise sans s'inquiéter de la tradition. La moisson a été si belle durant leur vie, qu'il s'est trouvé à leur mort plus d'un héritier pour disputer le champ. Ainsi, parmi leurs descendans, ne reconnaît-on pas un peu Callot et Teniers, Ludolph Backuysen et Van Huysum? Il est aussi honorable d'avoir de tels descendans que de n'avoir pas eu de maîtres.

J'aime à croire que Breughel de Vlour est allé voir là-haut s'il a peint le paradis sous des couleurs assez belles. Pour Breughel d'Enfer, je pense qu'il n'a pas voulu savoir si les diables sont aussi noirs qu'il les a faits.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

LA GRÈCE

LES CYCLADES ET LES ILES IONIENNES.

NAUPLIE. — ASTROS. — LE CHATEAU DE LA BELLE. — MONEMBASIE.[1]

Nauplie est une petite ville régulièrement et proprement bâtie entre le pied du mont fortifié qui porte encore le nom de l'infortuné Palamède, fils du roi Nauplius, et la mer. Elle a toute l'apparence d'une de nos villes d'Occident, le bon comme le mauvais côté, l'ordre, mais aussi quelquefois la gêne. Ses rues sont droites et assez bien pavées et dallées; ses maisons sont d'une hauteur convenable; ses deux places publiques sont plantées d'arbres; les grands magasins bâtis autrefois par les Vénitiens au pied de la citadelle, et l'hôtel du gouvernement construit par Capo d'Istria au moment de sa résidence à Nauplie, rappellent les meilleurs, sinon les plus élégans édifices, de nos grandes villes, et pour dernière et complète preuve de civilisation occidentale, il s'y trouve ce qu'on ne rencontre qu'à Athènes d'une manière convenable, à Patras d'une manière suffisante, et à Corinthe en raccourci : une auberge, c'est-à-dire la plus utile peut-être des importations européennes en Orient; une

(1) Voyez les livraisons des 23 octobre, 20 novembre, 11 décembre 1842, 1er et 29 janvier 1843.

Digitized by Google

auberge, c'est-à-dire un asile où tout individu forcé par ses affaires, ses goûts ou ses passions, de courir le monde, trouve un reflet de son bien-être domestique, et par-dessus tout une retraite où, seul en présence de lui-même, il peut se rendre compte de ce qu'il a vu et senti, songer à ses amis absens sans courir risque d'offenser ses hôtes, et s'entretenir avec eux dans la douce familiarité du commerce épistolaire. Nous autres, hommes blasés de l'Occident, nous jouissons de tous ces biens sans nous douter de ce qu'ils valent, comme un homme bien portant jouit de la santé. On ne sait bien apprécier le prix de tous ces trésors que lorsqu'on en a été privé quelques instans, et malheureusement, pour peu qu'on voyage en Orient, on est toujours destiné à être privé de tout, moins la pureté de l'air, la beauté du ciel, l'éclat du soleil, le charme des nuits, la splendeur de la nature.

Nauplie fut, jusqu'à la fin de l'année 1834, la résidence du gouvernement central du nouvel état grec. Cette possession momentanée de tous les avantages d'une capitale a suffi pour modifier une population aussi apte à la civilisation la plus délicate que l'est la population grecque. Les femmes ont adopté les modes de France; beaucoup parlent notre langue avec élégance, et plusieurs seraient remarquées dans nos plus brillantes réunions, non pas seulement par ce type de beauté vive et pure qu'elles ont reçu de leur aïeule Hélène, mais par l'aisance et la bonne grace parfaite de leurs manières, qui semblent aussi naturelles ici qu'elles le sont parmi nos femmes de France. J'ai passé à Nauplie quelques soirées de causerie facile pendant lesquelles j'aurais pu me croire encore dans les rues d'Anjou, Ville-l'Évêque et d'Astorg.

A côté de ces avantages de la civilisation, il faut en subir aussi quelques inconvéniens. Nauplie est une place forte. Elle a ses glacis, ses ponts-levis, ses remparts, sa garnison, son gouverneur militaire, ses portes qui ferment, et ses consignes. Au coucher du soleil, les portes de la ville sont closes et les clés remises au commandant; tant pis pour vous si vous êtes resté trop longtemps à admirer les vieilles murailles homériques de Tirynthe la bien fortifiée, le lieu où fut Argos et les magnifiques restes de la vieille Mycènes, la bien bâtie, Mycènes aux larges rues, Mycènes aimée de Junon : le soleil est couché, vous n'entrerez plus dans Nauplie, et il vous faudra expier les plaisirs de votre excursion de la journée en allant chercher un gîte dans un malpropre *khani* ou caravansérail du faubourg de Pronia, à moins que vous ne préfériez, comme je l'ai bien souvent fait en voyage, dormir étendu en plein air le long des champs fertiles de la plaine d'Argos. C'est ce qui faillit m'arriver à moi-même à Nauplie; mais j'avais heureusement un excellent cabriolet, et dans la prévision d'un retard, je m'étais pourvu près du général Almeïda, commandant de Nauplie, qui avait bien voulu en ma faveur adoucir quelque peu la consigne. Les délices du khani de Pronia n'avaient aucun charme pour moi en présence de la flatteuse perspective d'une auberge. Au reste, l'excursion à Tirynthe, à Argos et à Mycènes mérite bien qu'on risque plusieurs fois de suite de coucher en plein air; c'est une habitude qu'on ne saurait contracter trop tôt en Grèce.

Digitized by Google

J'avais amplement profité de mon séjour à Nauplie pour voir la ville et les environs, et l'église de Saint-Spiridion, où fut frappé à mort le président Jean Capo d'Istria, et les murs helléniques de la tour intérieure, qui me reportait au temps de Diomède, et les restes des fortifications franques de la Palamède, qui me reportaient à l'époque de mon compatriote Guy d'Anchin, successeur, au temps des croisades, de la baronie de Diomède, et le lion colossal sculpté dans le rocher en souvenir des Bavarois morts en Grèce, à l'imitation du lion de Lucerne, et les quelques salons où j'aimais à recueillir les bons souvenirs conservés à nos compatriotes. Avant de continuer de là mes courses équestres à Tripolitza, à Sparte et dans tout le Péloponèse, je voulus profiter de ma résidence à Nauplie, antique échelle d'Argos, comme le Pirée l'est d'Athènes, pour mettre à fin quelques excursions maritimes nécessaires à mes recherches. Mon ami, Canaris le brûlotier, dont le nom et l'héroïsme sont si connus en Europe, est préfet maritime ou navarque de Nauplie. Il alla au-devant de mes vœux, et avec une complaisance parfaite mit à ma disposition un joli bâtiment armé de deux canons et pourvu d'un excellent équipage et d'un capitaine expérimenté. Je fis porter à bord quelques provisions, du bon vin de Tenedos, quelques livres et cartes, et me disposai à faire voile dès la première brise du matin.

A peine sentîmes-nous le premier souffle d'air frais de l'*embat* qui ride mollement l'eau à la première apparition du soleil sur notre hémisphère, que nous levâmes l'ancre pour nous diriger vers Astros et Monembasie.

Aussitôt qu'on est sorti du port de Nauplie, et qu'après avoir passé entre la ville et le fort Bourzi, bâti sur les fondemens d'une forteresse vénitienne, on s'avance dans le golfe de Nauplie, la vue s'agrandit et s'embellit à chaque instant. Au-dessus des terrains bas qui terminent le golfe, surgissent la vieille Tirynthe et la montagne plus imposante surmontée des ruines de Larissa, forteresse d'Argos; au-dessus de Nauplie s'élève le mont Palamède avec les ruines de sa forteresse franque, et tout vis-à-vis, de l'autre côté du golfe, au-dessus des marais où se tenait l'hydre de Lerne, apparaissent d'autres ruines franques, celles du château de Lerne, vastes encore et d'un grand caractère. J'eus tout le temps d'admirer dans leur ensemble et dans leurs détails chacun des tableaux qui se déroulaient devant moi, car quoique nous eussions déployé toutes nos voiles, à peine pouvions-nous recueillir assez de vent pour nous avancer lentement vers la haute mer. Je naviguais déjà depuis près de cinq heures, je n'apercevais que de bien loin l'île de Spetzia, à l'extrémité de l'horizon, et j'étais menacé d'une bonace qui pouvait me retenir jusqu'au coucher du soleil à la hauteur de l'île d'Halieusa ou Makzo-Nisi, sans me laisser parvenir jusqu'à Astros, que je voyais m'ouvrant sa petite baie à deux ou trois milles de distance. Je me décidai à faire mettre en mer la yole de la canonnière pour aller, avec quatre bons rameurs, jusqu'à Astros, pendant que la canonnière s'avancerait lentement, et viendrait me rejoindre, soit dans la nuit, soit le lendemain, au port d'Astros ou en vue du port, si le vent ne lui permettait pas d'entrer.

Digitized by Google

Le temps était superbe et la mer légèrement ondulée de vagues unies et régulières qui me berçaient doucement et annonçaient un calme prochain. Ma navigation fut des plus délicieuses. En avant d'Astros est un petit monticule surmonté d'une tour et des ruines d'un château du moyen-âge du haut duquel on pouvait surveiller tout ce qui entrait dans le golfe. Aussitôt qu'on a doublé ce monticule, vous apparaît la ville d'Astros au fond d'une jolie petite baie. Les maisons, assez grandes, sont isolées les unes des autres comme autant de *pyrgos* ou tours de défense, et se prolongent jusque sur la pente du monticule. Au-delà de cette petite ville, est une vallée fertile plantée de vignes, d'oliviers, de mûriers et de citronniers, et arrosée par le Tanus, qui descend des montagnes environnantes et se jette dans le golfe au-dessus d'Astros. C'est dans ce vallon, à l'ombre des orangers et des citronniers à défaut de maison, et en présence d'une population animée qui affluait de toutes parts, que se réunit, en 1823, le congrès national d'Astros, présidé par le vieux bey du Magne Pierre Mavromichalis. En se séparant, le 18 (30) avril, le congrès d'Astros, en dépit du refus des grandes puissances réunies à Vérone, déclara de nouveau l'existence et l'indépendance politique de la nation grecque, s'en reposant sur le dévouement de ses compatriotes et les sentimens d'humanité de l'Europe éclairée pour ajouter le fait au droit, et compléter son œuvre. Le temps, qui trompe tant d'espérances, a du moins réalisé celle-là.

Mon but, en me faisant débarquer à Astros, était d'aller visiter les ruines d'un château situé à quatre ou cinq lieues de là, et connu dans les traditions du pays sous le nom de château de la Belle (*Castro tis Oraias*). Je fis demander des mulets à Astros. Il fallut les envoyer chercher dans les champs, car on était alors occupé des travaux de la moisson : c'était le jeudi 8 juillet. Chacun mit le plus grand empressement à m'obliger; les mulets arrivèrent, et je me mis en route. La chaleur était extrême à midi, heure à laquelle je partis; cependant quelques brises adoucissantes descendaient de temps à autre de la montagne, agitaient légèrement l'air et me procuraient un peu de fraîcheur. Il faut une bonne heure pour franchir la plaine d'Astros de ce côté. Il y avait beaucoup de vie autour de moi, et partout on était occupé à battre le blé à l'aide de six chevaux qui pivotent sur un point, et foulent les épis de manière à en détacher le grain. Cette méthode de battage, usitée dans toute l'Asie, s'est conservée depuis les temps les plus anciens et a long-temps été employée en Europe, ainsi qu'on peut le voir par ces aires pavées et circulaires que l'on rencontre parfois dans les villages abandonnés et au milieu des champs. La méthode de vendange usitée dans les vignes de la plaine d'Astros rappelle aussi tout-à-fait les usages antiques. Le savant Tournefort la décrit de la manière la plus exacte en parlant de Milos.

« Chaque particulier, dit-il (1), a toujours dans sa vigne un réservoir de la grandeur qu'il juge à propos, carré, bien maçonné, revêtu de ciment, mais

(1) *Voyage du Levant*, t. I, lettre IV, p. 191.

Digitized by Google

tout découvert. On foule les raisins dans ce réservoir. Après les y avoir laissé sécher pendant deux ou trois jours, et à mesure que le moût coule par un trou de communication dans un bassin qui est au bas du réservoir, on remplit de ce moût des outres que l'on porte à la ville. On les vide dans des futailles et dans de grandes cruches de terre cuite enterrées jusqu'à l'ouverture dans lesquelles le vin nouveau bout tout à son aise sans marc, et on y jette trois ou quatre poignées de plâtre, suivant la grandeur des pièces. »

Pour conserver quelques mois un vin aussi grossièrement fabriqué, les Grecs y ajoutent de la poix résine tirée des pins appelés *pevka,* ce qui lui donne un goût détestable. M. Bory de Saint-Vincent pense que c'est à cause de cet usage antique que le pin était regardé comme l'arbre de Bacchus, et que son fruit ornait le thyrse du Dieu. « Le nombre de tels pressoirs ou cuves en plein air, ajoute-t-il, bien tenus et pareils à des citernes sans couverture, m'étonna. J'en vis jusqu'à une douzaine non loin les uns des autres, et l'on me dit que l'on engageait des *tragodes* et joueurs de violon ou de mandoline pour l'époque où l'on foulerait la récolte, les vendangeurs voulant être divertis, et se fatigant moins, à ce qu'ils prétendent, quand ils écrasent le raisin en cadence, comme au temps de Thespis (1). »

Cette plaine abonde aussi en fort beaux figuiers qui couvrent toutes les pentes de la montagne. Le hameau de Sikia en a pris son nom. Leurs belles et larges feuilles vertes rafraîchissent et reposent la vue. Au pied de ces bosquets de figuiers s'étend un hameau gracieux renfermant les bâtimens d'exploitation des habitans du village de Meligou, placé plus haut dans la montagne. Ces bâtimens sont des cabanes ou *calyvia,* mais des cabanes propres, bâties de pierres, recouvertes de tuiles, et ayant souvent deux étages. Il y a ici un air d'aisance et d'activité qui charme. Une fois entré dans la montagne, on ne la quitte plus; on est sur les dernières limites de l'Argolide et de la Laconie.

En arrivant sur un de ces plateaux élevés près du *dervend* ou défilé de Meligou, mes guides m'indiquèrent quelques ruines au-dessus d'un des pics voisins, et je me hâtai de m'y rendre. Ce lieu, connu sous le nom d'Helleniko, offre les restes d'une ancienne citadelle hellénique. Le sommet est couvert de murailles composées d'immenses pierres brutes d'inégale grandeur, mais de manière à indiquer cependant une ligne régulière d'assises. Ces premières assises, composées de pierres de forme plutôt pentagonale, comme le sont les murailles dites cyclopéennes, suivant M. Petit-Radel, sont recouvertes par d'autres assises composées d'énormes pierres quadrilatères taillées rudement. Près des murailles est une vaste citerne. Le passage défendu par cette forteresse conduit en Tzaconie, et était à toutes les époques important à garder. Pendant l'occupation du Péloponèse par les croisés Français, du XIIIe au XVe siècle, la turbulence inquiète des Tzacons qui arrivaient d'Arakhova et d'Hagios-Petros avait fait multiplier les châteaux francs de ce côté, et le

(1) *Expédition scientifique de Morée,* t. II, p. 431.

Digitized by Google

Château de La Belle, que j'allais visiter et qui était placé sur le versant opposé d'une autre montagne du côté de Xero-Campi, était une de ces fortes positions des Francs.

Le plateau de Xero-Campi, ou le champ sec, semble le rendez-vous général des perdrix, qui y abondent en aussi grand nombre peut-être que dans les îles de Thermia et de Zea, où je les ai vu chasser d'une manière tout-à-fait particulière. On applique sur deux bâtons croisés une large bande carrée d'étoffe fond gris à bandes noirâtres; sur cette bande, on pratique deux petites ouvertures, comme deux yeux, bordées d'un liseret rouge, et une autre ouverture un peu plus grande, bordée aussi d'un liseret rouge, au-dessus du point où se croisent les deux bâtons. Armé de cette espèce de bannière, derrière laquelle il se dérobe, le chasseur s'avance doucement vers l'endroit où sont posées les couvées de perdrix, regardant par les deux trous creusés pour les yeux et appliquant son fusil à la troisième ouverture. A l'approche de cet épouvantail, les perdrix les plus éloignées prennent la fuite, mais les plus rapprochées sont comme terrifiées et se blottissent sans mouvement à l'endroit même où elles sont arrêtées. Les gens du pays disent qu'elles croient voir planer un aigle aux ailes déployées. Le large panneau gris produit sur elles l'effet de l'œil du faucon. J'ai assisté à cette chasse, et j'ai été témoin de cet effet. Le chasseur peut ainsi s'avancer près des perdrix, les viser à coup sûr, et quelquefois même les prendre à la main et les tuer avec le bâton.

Le plateau de Xero-Campi est terminé par un ravin arrosé par la rivière Lepida, qui le suit en le fécondant depuis Hagios-Joannis jusqu'à Platanos. Cette partie de la route offre un joli paysage; le ravin est verdoyant, la rivière est vive et murmurante; la chaîne de montagnes est rudement taillée à pic, et au fond de la gorge, au point où elle s'ouvre pour s'élargir en une vaste plaine, se voit tout en haut de la montagne, assis d'une manière fière et pittoresque, le Château de La Belle. Pour gravir des bords du torrent au sommet de la colline, il me fallut trois quarts d'heure. Les pentes, quoique rudes, sont recouvertes d'une bonne terre végétale jusque fort près du sommet, qui se termine en un rocher d'un difficile accès dont les interstices sont couverts d'arbrisseaux de toute espèce. Au-dessus de ce rocher s'élèvent les ruines du Château de La Belle. On conçoit à merveille toute l'importance d'une semblable position. A l'aide de ce château, on pouvait arrêter les excursions que les habitans de la Laconie faisaient d'Arakhova et d'Hagios-Petros jusqu'en Argolide, et sans la permission du seigneur de ce château, dont la garde était sans doute confiée à quelque chef puissant parmi les Francs, il était impossible de s'aventurer dans les défilés des Mélinges (1). Du haut de ces ruines, on embrasse une fort belle vue. Toute la chaîne de l'antique Parnon, le Malevo actuel, se développe sous vos yeux avec tous ses embranchemens; au-delà se dérobe derrière les montagnes, entre la chaîne du Parnon

(1) Ancienne population slave.

Digitized by Google

et celle du Taygète, la belle vallée de l'Eurotas, tandis que, du côté d'Astros, la mer s'ouvre devant vous et vous laisse voir l'île de Spetzia, et au-delà, très rapprochée à cause de la pureté de l'atmosphère, l'île d'Hydra aux nobles souvenirs. Çà et là dans ces vallées et sur ces collines sont semés de jolis villages et hameaux, parmi lesquels je reconnus avec joie le Dragalivos en Tzaconie, mentionné plusieurs fois dans la chronique de Morée sans qu'il soit indiqué sur aucune carte. Chaque village ici possède de jolies calyvia bâties au milieu de terres en culture. Aujourd'hui que le pays est plus sûr, les habitans des villages bâtis sur des hauteurs faciles à défendre descendent pendant l'hiver sous le climat plus doux de leurs gracieuses calyvia, auprès de leurs oliviers, de leurs mûriers et de leurs figuiers, puis, pendant les grandes chaleurs, ils quittent leurs çalyvia de la plaine pour la température plus salubre de leurs villages des montagnes.

Les ruines du Château de La Belle sont encore assez considérables. Les murailles de la double enceinte qui ferment le haut de la montagne, partout où le rocher n'élevait pas un mur naturel impénétrable, sont en grande partie conservées. La porte d'entrée n'est écroulée que dans le haut, et une fenêtre de la seconde enceinte subsiste tout entière. Tout-à-fait sur le sommet s'élevait une vaste tour carrée qui se tient encore debout, en ne conservant guère que le quart de sa hauteur ancienne. Le reste est un amas de décombres sur lesquels poussent des arbres et arbrisseaux dont le vent a transporté les germes au milieu de ces rochers. Assis au milieu de ces ruines franques, aux derniers rayons du soleil qui illuminaient à l'occident les pointes du Taygète, tandis qu'à l'orient l'île d'Hydra brillait encore par ses masses rocheuses au milieu d'une mer éclatante, tous les temps, toutes les gloires, toutes les infortunes, se présentaient en foule à ma pensée. La gloire antique avait disparu, mais les malheurs qu'avaient amenés les invasions étrangères du moyen-âge avaient cessé de peser sur la Grèce, et l'île d'Hydra, qui s'était signalée d'une manière si brillante dans cette rénovation politique, m'apparaissait pour me rappeler à la confiance du présent et à l'espoir de l'avenir. Le lieu où je me trouvais, les ruines sur lesquelles j'étais assis, me reportaient aussi à une des époques les plus dramatiques de notre histoire nationale. Quelques Français aventureux étaient venus au XIIIe siècle s'implanter dans ce pays avec leur religion, leurs coutumes guerrières, leur langue et leurs mœurs. Le flot des âges avait poussé sur ces mêmes rives, du fond de l'Asie, une race nouvelle, la race turque, qui avait succédé à la domination de la race franque, déjà fort affaiblie par l'anarchie féodale. N'était-il rien resté des souvenirs du passage des seigneurs francs, mes compatriotes, que ces décombres amoncelés autour de moi? Leur bravoure si chaleureuse, éprouvée dans tant de luttes, comme leurs mœurs si diverses, n'avaient-elles laissé aucune trace dans la mémoire des habitans et les traditions du pays? J'avais amené avec moi sur la montagne le pasteur d'un troupeau des vallées de la Tzaconie. J'interrogeai ses souvenirs, je fis appel aux traditions, si vivaces dans les pays de montagnes, isolés du mouvement du reste du monde, et il me

Digitized by Google

chanta une vieille ballade que j'écrivis sous sa dictée; c'était la naïve histoire de la dernière lutte soutenue par les seigneurs francs possesseurs de ce château-fort, et cette lutte était celle qui avait fait connaître ce château aux âges suivans sous le nom de Château de La Belle; car le défenseur de la forteresse était une belle Française *aux belles robes franques et au cœur tendre*. Je rapporterai ici cette simple ballade d'après le chant de mon berger.

J'ai vu tous les châteaux,
Tous je les ai parcourus;
Mais comme le Château de La Belle
Je n'ai vu aucun château.

Une belle fille de Franc aux belles robes franques
Défendait ce fort château.
Elle combattit les Turcs pour le défendre;
Pendant douze ans elle les combattit.

Pendant douze ans elle les vainquit tous,
Elle vainquit, cette belle Franque aux robes franques;
Et ils virent qu'ils ne pourraient la vaincre
S'ils ne recouraient à la trahison.

Sans la ruse et la trahison,
Étrangères au cœur de la belle Franque,
De la belle fille aux belles robes franques,
Ils ne pouvaient vaincre ni elle ni son château.

Et un jeune seigneur turc,
Un Turc fils d'une Grecque,
Imagine une trahison
Afin de tromper la généreuse Franque.

Il prend des vêtemens de femme,
Des vêtemens de femme pauvre;
Il passe un oreiller sous sa robe
Et se donne l'air d'une femme grosse.

Il a pris des vêtemens tout noirs,
Pour mieux éveiller la pitié;
Et il fait le tour du château-fort,
Et il vient à la porte, et il appelle.

« Ouvrez-moi, pauvre malheureuse que je suis;
« Ouvrez-moi, pauvre orpheline que je suis;
« Je suis grosse, et mon fardeau me pèse,
« Car je suis dans le mois de mon enfantement.

« Belle Franque aux belles robes franques,

Digitized by Google

« Belle Franque au grand cœur,
« Écoutez la prière d'une orpheline,
« Et donnez repos à une femme grosse. »

La belle Franque, la bonne princesse
Aux belles robes franques et au grand cœur,
Du haut de ses créneaux la vit;
Elle la vit, et ses entrailles s'en émurent.

Elle appelle aussitôt son portier :
« Bon portier de mon bon château,
« Apporte-moi tes bonnes clés,
« Tes clés d'argent et tes clés d'or. »

Il apporte ses clés, le fidèle portier,
Ses clés d'argent et ses clés d'or;
Et la belle Franque descend de ses créneaux,
Et elle fait ouvrir la porte de son château.

Mais aussitôt que la porte fut ouverte,
Voilà des milliers d'hommes qui entrent;
Et le château qu'ils n'avaient pu prendre par la force,
Ils le prennent ainsi par la ruse.

Et la fausse femme grosse tire de dessous sa robe
Des armes qu'elle y tenait cachées,
Et tue par surprise la belle Franque,
La fille franque aux belles robes et au grand cœur.

J'ai retrouvé depuis plusieurs autres châteaux connus sous le même nom de Château de La Belle, dans l'île de Thermia et dans le Magne au midi de Mozapo, sur la côte occidentale, et la même ballade s'y est conservée avec quelques variantes. Peut-être est-ce la commémoration d'un fait qui s'est perpétué dans la tradition sans avoir laissé de trace dans l'histoire. Peut-être aussi n'est-ce qu'un souvenir confus d'un autre évènement à peu près du même genre arrivé dans les montagnes de la Morée centrale, et qui est mentionné dans la chronique grecque anonyme de la conquête de Morée par les Francs.

« Dans le temps, dit le chroniqueur, de l'administration du vieux messire Nicolas de Saint-Omer, seigneur de Thèbes et bail de Morée, au nom de la princesse Isabelle de Villehardoin (vers 1291), un certain noble français domicilié en Champagne, appelé messire Geoffroi de Brière, et cousin du seigneur de Caritena en Morée, ayant appris que ce seigneur venait de passer dans l'autre monde sans laisser d'héritier, conçut l'idée de se rendre en Morée pour réclamer, comme son héritage de famille, la seigneurie de Caritena. Il mit ses domaines de Champagne en gage, emprunta de l'argent pour entre-

Digitized by Google

tenir huit sergens qu'il voulait emmener avec lui pour paraître avec plus d'honneur, prit des certificats des prélats et des seigneurs de Champagne qui attestèrent, par leurs témoignages et leurs sceaux, qu'il était bien le cousin légitime et de sang de messire Geoffroi, seigneur de Caritena, fit des préparatifs dignes de sa naissance, se mit à la tête de ses huit sergens à cheval, et partit de la Champagne afin de s'embarquer dans le royaume de Naples pour la Morée. »

Le chroniqueur décrit l'arrivée de Geoffroi de Brière à la cour suprême de Naples, où se trouvait alors la princesse de Morée Isabelle de Villehardoin, et sa comparution devant la cour féodale de Glarentza en Morée, qui rejette ses prétentions à l'héritage de son cousin, se fondant sur la déchéance prononcée contre la famille du seigneur de Caritena, à la suite d'une révolte contre son oncle Guillaume de Villehardoin, prince de Morée.

« Quand messire Geoffroi de Brière, continue le chroniqueur, entendit la décision que rendait contre lui la cour féodale, en opposition à toutes ses espérances, il revint dans son logis et s'assit tout seul, pleurant et se lamentant comme s'il eût perdu tout le royaume de France qui eût été sien. Après deux jours il se mit à agiter dans son esprit et à considérer quelle serait sa position s'il retournait en France sans avoir réussi dans son projet; il vit que tout le monde se rirait de lui et le blâmerait d'être revenu sans aucun autre résultat que d'avoir dépensé son argent. Il se dit donc en lui-même : plutôt mourir que de revenir sans rien faire et sans profit. Il fit alors amitié avec un certain homme du pays, et prit de lui les renseignemens les plus exacts sur les places du pays de Gortys, telles que Araclavon et Caritena, sur leur situation, sur la nature de leurs fortifications, sur la force de chacune, et sur les troupes qui les gardaient. Cet homme, qui connaissait fort bien ces deux places, lui donna les renseignemens les plus circonstanciés, et messire Geoffroi de Brière bâtit là-dessus son projet. Il s'avança dans l'intérieur de la Morée et arriva à Xenochori; à son arrivée en cet endroit il feignit de tomber dangereusement malade, dit à tout le monde qu'il était attaqué de la dissenterie, et s'informa où il pourrait trouver à boire de l'eau de citerne, qui est astringente. Un homme du pays lui apprit qu'il y avait d'excellentes citernes dans le fort d'Araclavon, et que c'était là qu'il devait envoyer demander de l'eau..... Un sergent de messire Geoffroi se rendit donc au château, où il trouva le châtelain. Il le salua très humblement de la part de son maître, et le pria de lui faire donner de l'eau de la citerne, ce que le châtelain ordonna aussitôt; le sergent entra dans l'intérieur de la forteresse et l'examina bien. A son retour il rapporta à messire Geoffroi ce qu'il avait vu. Dix jours s'écoulèrent, et messire Geoffroi continuait toujours à dire qu'il était fort malade, et son sergent se rendait tous les jours dans la forteresse pour lui en rapporter de l'eau fraîche. Il fit dire ensuite au châtelain qu'il le priait instamment de venir lui parler. Le châtelain se rendit aussitôt auprès du chevalier, qui l'accueillit avec reconnaissance, lui expliqua sa maladie, et le pria de le recevoir dans la place avec un de ses chambellans, et de lui donner une

Digitized by Google

chambre pour y jouir de quelque repos, et se procurer aisément de l'eau toute fraîche de la citerne; le reste de sa suite devait rester hors du fort. Le châtelain, qui ne se doutait d'aucune ruse, promit aussitôt de le recevoir dans son fort. Le lendemain, messire Geoffroi de Brière y entra, amenant seulement quelques effets. On dressa un lit, et il se reposa dans sa chambre, n'ayant avec lui qu'un seul de ses sergens; ses autres sergens étaient restés en dehors de la forteresse. Le chevalier se fit ensuite apporter peu à peu le reste de ses effets parmi lesquels étaient cachées ses armes, et il continuait toujours à garder le lit. De temps en temps il invitait le châtelain à dîner avec lui et lui faisait les plus grandes démonstrations d'estime et d'amitié, dans l'intention de lui inspirer une sécurité plus aveugle et de parvenir plus aisément à le tromper. Dès qu'il pensa lui avoir inspiré assez de confiance et qu'il crut le moment favorable, il invita auprès de lui tous ses sergens, sous prétexte qu'il voulait faire son testament, par la crainte de voir la mort terminer la maladie qui le tourmentait. Il leur fit alors jurer dans sa chambre de garder le secret sur ce qu'il allait leur communiquer. Après avoir obtenu leur serment, il leur expliqua le projet qu'il avait formé de s'emparer de la forteresse d'Araclavon et du confiant châtelain.

« A cette proposition, les sergens se concertèrent avec lui et examinèrent les moyens d'exécution les plus propres à atteindre leur but. Messire Geoffroi régla tout. « J'ai appris, leur dit-il, qu'en dehors de la forteresse il y a une taverne où on vend du vin, que le châtelain y va lui-même, et que souvent il y prend place et boit avec les autres. Voici donc ce qu'il me paraît convenable de faire. Nous avons dans le fort une provision de pain et de biscuit, et de plus une bonne quantité d'eau et autant d'armes qu'il nous est nécessaire. Allez vous promener autour de cette taverne, et que deux ou trois d'entre vous, les plus adroits, invitent à boire avec eux le châtelain, le connétable, et leurs meilleurs hommes d'armes. Vous avez de l'argent en suffisance, donnez-en au tavernier, achetez beaucoup de vin, et buvez avec eux tant et tant que vous les enivriez. Mais vous, faites bien attention de ne pas boire autant de vin qu'eux, car nous perdrions ainsi ce que nous espérons gagner. Dès que vous vous serez aperçus qu'ils sont ivres, que l'un d'entre vous sorte et vienne me trouver ici; un autre le suivra et successivement tous ses compagnons. Prenez alors le portier et jetez-le hors du fort. Emparez-vous des clés, fermez les portes, montez sur les murs au-dessus de la porte pour la garder, et veillez à ce qu'on ne la brûle pas, de peur qu'on entre et qu'on nous fasse prisonniers. »

Tout réussit ainsi que l'avait conçu Geoffroi de Brière. Il resta maître du fort, et les Français de Morée, témoins de son audace et de son adresse, s'empressèrent de se l'adjoindre en lui conférant un fief héréditaire et en le mariant à une Française, Marguerite de Ronchères, fille du seigneur d'Akhova, qui eut de lui une fille appelée Hélène, mariée à un sire Vilain d'Aunoy, seigneur d'Arcadia; car tous les seigneurs français de Morée se mariaient seulement entre eux.

Digitized by Google

N'est-il pas possible que ce récit de l'occupation d'une forteresse franque, à l'aide d'une ruse où l'on faisait appel à la pitié du châtelain, ait été ensuite altéré dans les souvenirs du pays et lié à quelque autre évènement dont une fille de Franc était l'héroïne?

Pendant que je me faisais chanter ces ballades et raconter les traditions du pays, la nuit était survenue, nuit embaumée, nuit douce à passer en plein air au milieu de ces ruines.

Dès le matin, je remontai sur mon mulet et repris ma route vers Astros par un sentier moins bien tracé, mais qui traversait un pays plus gracieux que celui par lequel j'avais passé depuis Helleniko. Je me dirigeai par le haut village de Melingou qui domine une vallée profonde et fertile. Il se compose de plus de cent maisons fort bien bâties et assez grandes, isolées l'une de l'autre, et chacune entourée d'un jardin bien ombragé. Au bas du village s'étendent de vastes vergers de mûriers et de figuiers. Tout ici a un air d'aisance, car la population est active et le sol fécond. De Melingou jusqu'au hameau de Sikia, je rencontrai des bandes de vingt, de trente, de quarante chevaux que l'on conduisait du village de la montagne aux calyvia de la prairie pour y battre le blé de la ferme. Le hameau de Sikia a un air d'aisance plus remarquable encore. La culture y est bien entendue et active. Sikia (les Figuiers), au milieu de ses berceaux de vignes et de ses beaux figuiers, et au-dessus du ravin verdoyant sur lequel il se développe avec grace, semble tout-à-fait un hameau de plaisance à la disposition et l'entretien duquel aurait présidé une volonté intelligente. En descendant de Sikia, on entre dans la plaine d'Astros, animée par le travail des moissonneurs. Je la traversai avec rapidité au bruit du coup de canon qui m'annonçait l'entrée de mon bâtiment dans le port. Les quatre matelots de la yole m'attendaient; le vent de terre paraissait vouloir fraîchir et devenir tout-à-fait favorable après le coucher du soleil; je m'arrachai non sans peine à l'empressement curieux des habitans d'Astros, qui me demandaient détails sur détails au sujet de mes investigations du Château de La Belle et de leur résultat; je me jetai dans ma yole, accompagné de leurs souhaits bienveillans, et en appuyant vigoureusement sur les rames, nous fûmes bientôt à bord de notre canonnière.

L'ancre fut promptement levée au commandement du capitaine donné en langue albanaise, qui est la langue d'Hydra et de presque toute la marine grecque. Un souffle léger enfla doucement nos voiles; puis ce souffle fraîchissant peu à peu les arrondit avec puissance, et nous nous éloignâmes rapidement de la côte. La nuit survint; en me promenant sur le pont et en rêvant à ma course de la journée, je jouissais avec délices de cette belle mer et de cette splendide nuit. La lune se leva dans son plein vers dix heures et argenta la mer d'une longue lumière éclatante. Les flots immobiles étaient à peine plissés par les sillons du navire. En face de moi était Astros avec les lumières de ses habitations scintillant çà et là jusqu'au haut de la colline, et de l'autre côté Spetzia et Hydra dans le lointain. En présence de cette belle nuit si calme et si chaude, au milieu de ce profond silence, on conçoit tout ce que cet impo-

Digitized by Google

sant spectacle devait inspirer d'idées poétiques à des hommes aussi heureusement organisés que les anciens Grecs. Ne pouvaient-ils pas penser à chaque instant qu'à ces doux reflets de lumière Diane allait descendre avec ses nymphes pour se baigner dans ces eaux d'azur, et qu'Amphitrite et Vénus allaient en sortir avec tout leur cortége pour se promener sur cette mer unie et jouir comme eux de la pureté des cieux?

Le vent ne réalisa pas, pendant que je dormais, les espérances qu'il m'avait données, et il tomba tout-à-fait après le lever du soleil. C'est une chose curieuse à voir pour un voyageur que l'état profond d'abattement dans lequel le calme jette les matelots de tous les pays. Le silence le plus complet règne à bord; le narrateur le plus intrépide s'arrête anéanti; le plaisant le plus déterminé ne peut faire entendre que le cri sourd de *distychia* (malheur); on dirait que vaisseau et équipage ont été frappés par la baguette d'une fée, et privés du même coup du mouvement et de la parole. L'homme sent que sa force ne peut agir que contre la force, et devient impuissante contre le vide. Mais que le vent commence à s'annoncer de bien loin par une longue bande noire qu'il trace sur les flots, à l'instant tout s'anime, tout se met en mouvement; les cordages et les voiles s'apprêtent; l'enchantement a cessé; la vie, le mouvement et la parole sont revenus en même temps. Le vent contraire même n'abat pas les matelots, il les anime, car chacun fait alors appel à sa force et à son adresse, et le danger même devient un stimulant de plus.

Le vent contraire succéda en effet au calme, et nous poussa à un jet d'arbalète du rocher plat et aride de Spetzia, puis dans la direction d'Hydra.

Pendant la nuit suivante, il nous fut enfin plus propice, et nous pûmes reprendre notre route vers Monembasie. Nous longeâmes les côtes rocheuses de la Tzaconie jusqu'aux ruines de l'antique Zarex, aujourd'hui port Hieraka; nous doublâmes le cap Hieraka et vîmes pointer à l'extrémité de l'horizon les rochers du cap Malée; nous n'étions plus qu'à peu de distance de la montagne sur laquelle s'élève le fort de Monembasie, qu'il fallait tourner pour entrer dans la ville, bâtie sur le côté du sud, le seul qui ne soit pas complètement à pic. Nous laissâmes sur notre droite les ruines de l'antique Épidaure-Limeri, nous doublâmes la montagne et jetâmes l'ancre dans le port de Monembasie, dont le nom, par corruption, est devenu Malvoisie. D'après ce nom, qui désigne un vin d'une si excellente qualité (1), je m'étais attendu à voir autour de Monembasie des champs fertiles et de riches vignobles; mais Monembasie n'est qu'un rocher nu et stérile, et les terres environnantes sont sèches et dépourvues de toute végétation. La montagne sur laquelle est bâtie la ville, d'étage en étage, entre deux murailles qui la resserrent en se rétrécissant depuis la mer jusqu'au sommet, est un îlot rattaché à la terre par un pont de pierre de plus de cinq cents pieds de long et défendu à son entrée par une tour carrée vénitienne. Monembasie fut une des dernières places de Morée qui tombèrent entre les mains des Français. Le prince Guillaume de Villehar-

(1) Le vin de Malvoisie ne se trouve plus que dans l'île de Santorin.

Digitized by Google

doin, troisième prince français de Morée, s'en empara vers 1250 après un siége de trois ans, dans lequel les Vénitiens lui avaient donné l'appui de quatre bâtimens pour opérer le blocus par mer en même temps que les troupes françaises bloquaient la ville par terre. La chronique grecque de Morée donne l'histoire de ce siége, pendant lequel le prince les tint resserrés « comme un rossignol dans sa cage, » et elle cite les conditions honorables qu'il leur accorda, en leur permettant de ne servir que sur mer, et en leur concédant des terres dans le pays plus fertile de Vatica, vers la pointe du cap Malée.

Monembasie ne resta pas long-temps entre les mains des princes français de Morée. Le prince Guillaume de Villehardoin, ayant été fait prisonnier, en 1259, dans une bataille livrée en Thessalie contre l'empereur grec de Nicée, fut obligé, après trois ans de captivité et après la perte de Constantinople par Baudoin, de donner pour sa rançon, en 1263, la forteresse de Mistra, qui commandait la vallée de Sparte, une forteresse dans le Magne, qui donnait aux Grecs la facilité de se faire un appui des Maïnotes, et la ville de Monembasie, qui était un point facile à défendre par mer et propre à alimenter l'indiscipline des montagnards de la Tzaconie. L'historien grec George Phrantzi, dont le beau-frère, Grégoire Paléologue Mamnas, administrait cette ville en 1406 au nom de l'empereur grec, raconte avec exactitude les phases historiques de cette cité, dont il fait le plus grand éloge : « Je ne dois pas, dit-il, oublier de dire de combien d'honneurs et de quels grands priviléges, graces à la bonté de la ville et aux vertus des citoyens, les empereurs comblèrent successivement et l'église de Monembasie et les habitans de cette excellente forteresse. Cette ville mérite bien en effet son nom de Mon-Embasie (entrée unique), car on ne peut y pénétrer que par un côté, et sa force n'est due ni à l'œuvre ni à l'art des hommes, mais à la nature, et il est impossible de trouver sous le soleil une autre forteresse si bien inexpugnable contre toute machine de guerre..... Les habitans sont aussi propres aux choses de mer qu'aux choses de terre. Habiles marins, non seulement ils possèdent un grand nombre de navires de commerce avec des pilotes et matelots exercés, mais ils fournissent encore des chefs et des matelots habiles à la flotte impériale. Sur terre ils sont cavaliers et archers adroits, et fantassins braves et expérimentés.... Leur église, déjà honorée de grandes faveurs par les empereurs qui précédèrent les empereurs latins, fut comblée de nouveaux biens en 1292 par un chrysobulle de l'empereur Andronic. » Le despote Thomas Paléologue, se voyant hors d'état de la défendre, en fit don en 1460 au pape; mais les Vénitiens, profitant du découragement des habitans à l'aspect des victoires des Turcs dans le Péloponèse, s'en emparèrent en 1464.

Les Vénitiens regardèrent Monembasie comme un autre Gibraltar, et sa possession leur fut très utile sans leur être onéreuse; il n'y a pas, il est vrai, de port capable d'abriter une barque, et on n'a de refuge que dans la baie de Vatica et dans l'île d'Elaphonisi, mais c'était un moyen de menacer toujours les Turcs sans redouter de représailles. Ils furent cependant forcés de céder Monembasie aux Turcs par les stipulations de la paix de 1538. Les Turcs s'y

Digitized by Google

maintinrent jusqu'à l'année 1689, où François Morosini, maître du Péloponèse, força Monembasie à capituler. Les Vénitiens ne conservèrent Monembasie que pendant leur courte occupation du Péloponèse, et elle fut obligée de se rendre au grand-visir, en juillet 1714.

Depuis cette année 1714 jusqu'au moment de la révolution grecque, Monembasie resta entre les mains des Turcs, mais fort diminuée d'importance. Après l'invasion russe de 1770, dans le Magne, les Grecs qui avaient été compromis dans ce mouvement se hâtèrent de prendre la fuite, et cent cinquante des familles grecques qui habitaient Monembasie, redoutant l'approche des troupes albanaises indisciplinées, se réfugièrent à Spetzia, à Hydra et à Smyrne, sans revenir après les troubles. Au moment de la révolution grecque, il n'existait plus que trois cents familles turques dans la ville, et cinquante dans la forteresse. Après une longue résistance, les Turcs furent enfin forcés de capituler, au mois d'août 1822, et à dater de ce jour, Monembasie a suivi le sort du nouvel état grec.

Au moment où j'y arrivai, Monembasie était une ville presque déserte et qui ne semblait guère avoir chance de se relever de long-temps. La ville n'est occupée que par quarante familles d'anciens habitans et quarante familles de Crétois émigrés, et le château ou ville haute n'a d'autre garnison que soixante invalides commandés par un *phrourarque* (commandant de place). L'abandon presque complet de cette ville me paraît fort prochain, car les champs voisins sont stériles, et les habitans doivent aller jusqu'à Vilia pour cultiver avec avantage; en outre, le port est si peu sûr, que le seul caïque que j'y vis était obligé de se chercher une petite crique au milieu des rochers. Je montai dans la ville au milieu des décombres, car Monembasie n'est qu'un amas de décombres. La plus grande église de la ville inférieure est de construction franque. Le portique extérieur est un cintre brisé à l'ancienne forme grecque, et sur le linteau qui soutient l'architrave sont sculptées des deux côtés les armoiries des Villehardoin, la croix ancrée de Champagne. L'église se compose d'une nef, de deux rangs d'arcades sur les trois quarts de la profondeur, et d'un dôme. Dans la partie intérieure, sont deux colonnes antiques, l'une en marbre noir uni, l'autre en marbre blanc et cannelée. Sur les deux côtés de la nef, le long des arcades à pilastres, on aperçoit les places laissées par des pierres tumulaires qui auront été enlevées. Quant aux peintures byzantines de la voûte, elles ont été badigeonnées par les Turcs, et on n'a pu, en les lavant récemment, retrouver que quelques lambeaux imparfaits en haut de la voûte et dans la galerie de gauche en allant au chœur. Sur le voile de l'église, sont trois tableaux qui m'ont paru assez bons; ils sont à fond d'or et dans le style byzantin, mais ils ont fort probablement été exécutés par un pinceau vénitien. L'un représente la Vierge, et porte des armoiries au bas, une fasce rouge sur fond d'azur avec une étoile rouge et or dans les deux cantons; sur l'autre est peint un Christ, à la tête noble et résignée, et vêtu d'une sorte de pelisse vénitienne du xve siècle, ouverte sur la poitrine; le troisième tableau est un saint Jean-Baptiste.

Digitized by Google

A quelque distance est une autre église beaucoup moins grande, mais assez jolie. Sur la façade, on lit une inscription grecque qui annonce qu'elle a été construite en l'année 1703, c'est-à-dire sous la domination vénitienne, par André Licinios, patricien de Monembasie. Le nom de ce même André Licinios, avec la date du 9 juillet, se lit également sur la porte d'une maison toute voisine, qui tombe en ruine comme toutes les maisons de Monembasie.

De la ville je montai à la citadelle, dans l'intérieur de laquelle se trouvait un grand couvent fondé par l'empereur Andronic, quelques années après la cession faite par Guillaume de Villehardoin. La *dimarchie* (mairie) de Monembasie possédait autrefois dans ses archives quelques chartes de cet empereur, et de ce nombre était le chrysobulle de 1292, dont G. Phrantzi fait mention. Ces actes ont été depuis envoyés à Athènes, où j'ai pris copie de la charte d'Andronic, fort intéressante pour l'histoire ecclésiastique et civile de cette époque. Le monastère d'Andronic, placé sous l'invocation de sainte Sophie, est aujourd'hui sans moines. Une petite chapelle latérale a été creusée dans le roc même. L'église du monastère est bien bâtie, mais elle a été fort maltraitée par les Turcs, et, malgré la solidité de sa construction, la ruine d'une partie du mur entraînera promptement la ruine du reste de l'édifice. Le phrourarque a fait tout ce qui était en lui pour en protéger la conservation. Maintenant qu'on a déblayé par son ordre beaucoup de décombres, on distingue parfaitement l'endroit où finissait le palais du gouverneur impérial, et où l'église a été élevée. En enlevant sous les arcades du cloître deux ou trois pieds de terre qui couvraient le pavé, on a mis aussi à découvert une pierre funéraire fort curieuse. Au milieu est sculptée en bas-relief une épée romaine appuyée sur la pointe arrondie. Au bas sont deux lions couchés dans un sens opposé, avec la tête relevée du côté des bords de la pierre. Du corps de chacun des lions sort un cyprès, et au-dessus des deux cyprès sont deux paons avec la tête tournée vers le pommeau de l'épée. Je laisse à l'ingénieux interprète des monumens symboliques, M. Lajard, l'explication de ce bas-relief, qui remonte à l'époque romaine. Les Turcs avaient aussi badigeonné l'intérieur de cette église, et, en la faisant laver, on a mis à découvert quelques fragmens de l'ancienne peinture byzantine. Les têtes sont meilleures et plus expressives que celles qu'on rencontre dans les églises grecques, mais d'un style fort inférieur à celui des tableaux que j'ai déjà décrites.

La forteresse se compose de deux parties bien distinctes : la partie inférieure, tournée du côté de la ville et au midi, qui est vénitienne, et la partie supérieure, placée du côté du pont et du continent de Morée, qui me semble remonter à l'époque de Guillaume de Villehardoin. Le mur d'enceinte intérieur est conservé presque en entier à plus ou moins de hauteur, depuis une tour ronde de l'esplanade, abattue en entier et remplacée au temps des Turcs par un moulin à vent, jusqu'aux ruines de plusieurs tours carrées qui dominent la partie la plus haute du précipice.

La chaleur de la journée était extrême; j'avais vu à Monembasie tout ce que je voulais y voir des restes francs, grecs, vénitiens et turcs, et j'avais

Digitized by Google

copie de ses chartes importantes; j'espérais trouver plus de comfort et plus de fraîcheur à bord de mon bâtiment; j'allai donc reprendre ma yole qui m'attendait près du pont et regagnai ma canonnière. A peine avions-nous tourné la montagne rocheuse de Monembasie que le vent du nord commença à souffler avec force et à menacer de nous repousser vers le cap Malée. Nous n'eûmes que le temps de chercher un abri dans le port d'Epidavros-Limeri, que je voulais visiter aussi. J'avais même pris la précaution d'amener avec moi un guide de Monembasie. Je me fis débarquer près d'une source placée au milieu des rochers, et le bâtiment alla s'abriter contre ce terrible vent du nord derrière un petit cap surmonté d'une tour carrée vénitienne à créneaux, et opposé à la montagne de Monembasie. Entre ce petit cap et le grand cap Limenaria on trouve une quantité de grottes et de cavernes.

Les ruines de l'antique Épidavros-Limeri se trouvent au-dessus du port fermé par ces deux caps. En montant de la source à l'emplacement de la ville antique, on rencontre au milieu des rochers une sorte d'étang désigné par Pausanias sous le nom d'étang d'Ino. Mon guide monembasiote me dit que l'opinion des gens du pays est qu'on n'en peut trouver le fond. La ville antique, placée en amphithéâtre au-dessus, est connue sous le nom d'ancienne Monembasie. L'emplacement en était certainement mieux choisi que celui de la nouvelle; elle recevait le vent de la haute mer et n'était pas comme la Malvoisie actuelle exposée à tous les feux du soleil de midi; son port était parfaitement abrité contre les vents du nord, ainsi que je pus m'en convaincre; car jamais ce vent ne se déchaîna avec une telle fureur, et mon bâtiment resta fort paisible, les eaux du port n'en furent même pas violemment agitées. Les murs d'enceinte de la ville antique sont, comme ceux de Tirynthe, distribués en assises régulières composées de blocs irréguliers joints aux rochers. Çà et là, le long des murs, étaient distribuées de petites tours carrées; dans deux ou trois parties de la montagne on remarque des degrés taillés dans le roc et conduisant à plusieurs plateaux, sur lesquels existaient probablement des temples. D'autres degrés, assez bien conservés, étaient taillés dans une partie de l'Acropolis. On trouve aussi dans cette enceinte des citernes qui semblent de construction romaine, et les restes des conduits qui distribuaient dans différentes parties de la ville l'eau de ces citernes.

Le vent s'étant un peu abattu au coucher du soleil, nous pensâmes qu'il nous serait possible d'entrer dans le golfe de Nauplie, et nous levâmes l'ancre; mais nos espérances furent déçues : pendant deux jours et deux nuits nous fûmes ballottés par un vent furieux et assaillis ensuite près de Spetzia par une violente tempête; mais le capitaine était expérimenté, le bâtiment était bon; malgré la lourdeur de nos canons, nous tînmes la mer, et, sur la fin du troisième jour, je rentrai à Nauplie charmé de mon excursion, de mes ballades, de mes vieilles chartes, et de mes souvenirs.

BUCHON.

Digitized by Google

CYPRIEN DESPOURRINS.

Les voyageurs qui vont demander aux stations thermales des Pyrénées une distraction ou un remède, traversent, pour y arriver, une zone qui s'étend depuis les montagnes jusqu'au point d'où l'œil peut distinguer à peine, à travers le bleu de l'air, leurs sommets blancs de neige et leurs flancs couverts de verdure. Cette région comprend la Bigorre et le Béarn; son premier aspect a quelque chose de sinistre : c'est une chaîne non interrompue de landes et de prairies; les landes forment des angles saillans où la sombre verdure des chênes se détache tristement sur de pâles tapis de bruyère. Mais ce désert apparent a des ondulations infinies; or chaque ondulation est une vallée, et un village se cache à chaque repli de terrain comme un nid d'oiseau dans une touffe d'herbe.

Ainsi, l'on entre dans la Bigorre par une lande aride et déserte; mais l'on n'a qu'à regarder à gauche de la route, pour que l'œil se perde au loin dans les détours d'une étroite vallée parsemée de haies d'aulnes et d'allées de peupliers. Cette vallée est arrosée par la Neste, et n'arrive jamais à une demi-lieue de largeur, resserrée qu'elle est continuellement entre une lande et un rocher. De tous les points pourtant l'on voit d'innombrables colonnes de fumée monter à travers les arbres; car sur une longueur de cinq lieues, vingt-trois villages viennent se grouper autour des rives de la Neste.

Si l'on passe du Béarn dans la Bigorre, on laisse derrière soi les coteaux de Jurançon, qui forment peut-être le site le plus frais, le plus touffu et le plus plaisant de l'Europe, pour traverser une plaine stérile et désolée qui relie Tarbes à Pau; on passe à côté d'une délicieuse échappée de vue, qui est la vallée de Nay, annexe de la vallée d'Argelez, et l'on arrive enfin à la vue de Tarbes. Si les environs de Pau sont un immense jardin anglais, la plaine de

Digitized by Google

Tarbes est une véritable *vega* d'Andalousie; c'est un parc de trois lieues carrées, arrosé et cultivé comme un parterre, où les villages se tiennent en se donnant la main. Les deux fossés de la route qui mène à Bagnères se changent en ruisseaux pour vous faire cortége, des maisons de campagne forment la haie pour vous voir passer, neuf villages vous saluent au passage, et autour de vous vous en embrassez dix-neuf du regard.

Partout la population descend par massifs vers les bas-fonds, s'agglomère dans les vallées, ou s'adosse aux flancs des collines. La moitié du pays reste inexploitée, et le travail de culture que l'autre moitié demande à la main de l'homme ne consiste qu'à rendre le sol propre à recevoir les bienfaits que l'eau et le soleil y versent.

Les merveilles que l'irrigation fait éclore dans les plaines du Piémont et du royaume de Valence, l'irrigation les produit aussi dans les vallées du Béarn et de la Bigorre. Des milliers de ruisseaux circulent à travers des prairies, planes comme la main, et vont visiter jusqu'au moindre brin d'herbe. Les orages qui se forment au front des montagnes, en passant au-dessus de ces paysages, n'y laissent tomber que leurs tièdes et fécondes rosées, tandis qu'ils vont plus loin porter leurs ravages. Les courans, qui sourdent des rochers, obéissent au moindre caprice de l'homme, et le canal d'un chétif moulin suffit quelquefois pour arroser vingt arpens de prairies. C'est ainsi que deux filets d'eau qui s'emparent de la route au fond de la vallée de Campan vont finir leurs murmures aux portes de Vic, à douze lieues de leur source.

Ces molles et grasses vallées ont un air de jeunesse et de santé qui se communique à la population qui les habite, et que le voyageur respire lui-même sans pouvoir s'en rendre compte. Il y a comme quelque chose d'élyséen dans cette atmosphère; le ciel y est toujours pur, et le soleil n'a l'air de descendre sur la terre que pour en pomper l'humidité, laissant à la végétation qu'il vivifie le soin de tempérer l'ardeur de ses rayons. Le paysage est placide comme le bonheur; et l'on y cherche en vain cette animation du travail qu'on a coutume de compter au nombre des plaisirs de la campagne, mais qui, en réalité, distrait péniblement le poète de la contemplation de la nature. Les anciens, qui ont eu du beau une notion plus délicate et plus pure que nous, n'offraient jamais dans leurs œuvres l'image du travail. Ce qu'ils aimaient par dessus tout, au contraire, c'était le repos de la nature, la solitude vivante où l'on devine à peine la présence de l'homme.

Dans le Béarn et la Bigorre, on trouve à peine quelques lopins de terre de labour. Ce qui fait le bien-être et la richesse des habitans, ce sont les prairies et les troupeaux. Le travail de l'homme n'est donc pas apparent sur le sol, et la récolte arrive avec la grace de Dieu, pendant que le paysan reste assis devant son métier, ou qu'il s'achemine vers les foires. Chaque pré est enclos d'une haie d'aubépines ou d'un canal bordé de peupliers. Les troupeaux n'y péuètrent jamais; et pendant que l'herbe y croît trois fois par an, haute et épaisse comme aux environs des *puntanos* de Valence, l'étable reste vide,

Digitized by Google

et les troupeaux opèrent leur migration d'été, soit à travers les montagnes où ils broutent en liberté le thym et la verveine, soit au milieu des landes, cherchant le serpolet et l'herbe tendre qui croissent entre les bruyères arides.

La vie du paysan béarnais s'écoule ainsi doucement entre la chanson d'été, chantée à l'ombre du hêtre, et le conte d'hiver, raconté au coin du feu. Dans ses loisirs de pasteur, il jouit d'un ciel clément et d'une terre féconde. C'est une population heureuse, aimant la paresse du corps, qui tient tous les organes en éveil, et le *far-niente* de lazzarone, si plein de rêves et de fantaisies. Souvent l'étranger, recevant, avec les parfums qui descendent des montagnes, les accens d'une langue inconnue purifiés dans l'espace et chantés par les plus belles voix de France (la voix des Jéliotte et des Lays), s'est demandé sans doute ce que pouvait être la poésie d'un peuple si léger de peines et si bien favorisé par la nature. — C'est cette poésie que nous essaierons de caractériser ici.

Le dialecte béarnais est le parler le plus doux et le plus moelleux qui soit sorti de l'idiome roman, et la poésie est comme le langage, amoureuse et caressante. Et ne serait-il pas dommage, en effet, que des sons aussi doux que ceux-ci fussent destinés à exprimer autre chose que la tendresse?

Bérouyue, charmantine,
Bérouyue, lou mé sou,
Perqué n'as-tu tan dérigou,
  Douce amourine?
Perqué n'as-tu tan d'amarou,
  Per toun aïmadou (1)?

On ne trouvera pas, je pense, dans l'ode la plus amoureuse d'Anacréon, dans la plus molle sérénade de l'Italie, des vers qui arrivent plus caressans à l'oreille et plus mielleux.

(1) La traduction ne pouvant donner aucune idée de la douceur et de la mollesse d'expression qui caractérisent les vers béarnais, il me suffira de faire remarquer ici que l'*e* final non accentué se prononce comme *o* faiblement émis. Ainsi, *houlète*, *bère*, se disent *houlétò*, *bèrò*, en appuyant sur la pénultième pour atténuer le son de la finale. De même, l'*ü* se prononce *ou* bref, en posant la voix sur la voyelle qui précède invariablement l'*u* surmonté du tréma : *ataü*, *diü*, *poü*, doivent se dire : *atâou*, *diou*, *pôou*. Sauf ces deux exceptions, le patois béarnais se prononce, comme l'espagnol, absolument tel qu'il est écrit. Le diminutif joue un grand rôle dans la poésie béarnaise; il s'applique au substantif comme à l'adjectif. Il y a cinq diminutifs : celui de la grace et de la tendresse, *et*, *ette;* celui de la caresse et de la flatterie, *in*, *ine;* celui de l'affection protectrice, *ou*, *ougne;* celui de la pitié, *ot*, *otte;* celui du mépris, du dédain, *as*, *asse*. La formation des verbes et des participes se fait très simplement. Mais en parler ici serait m'éloigner du sujet de cet article.

Digitized by Google

Ce patois a eu d'augustes patrons dans l'histoire : il a servi les amours de Pierre d'Aragon, ce roi charmant qui mourut sur le champ de bataille, tout palpitant encore des baisers de sa maîtresse; il donna de poétiques distractions à ce grand veneur, nommé Gaston-Phœbus, qui souvent, au milieu de ses grands bois, oubliait le cerf pour appeler sa maîtresse par son refrain si populaire et si connu : *A quelles mountines, qué tà haûtes soun!* Enfin, il mena à trépas cette pauvre Fleurette, parce qu'elle ne put oublier jamais comment le jeune roi béarnais savait deviser d'amour.

Ce n'est ni à la diversité des tournures, ni à la richesse du vocabulaire, ni à la variété des formules que ce patois doit son plus grand charme; c'est surtout à l'euphonie vocale qui naît de l'abondance et de la profusion des voyelles, c'est aussi aux terminaisons qui se fondent en diminutifs langoureux et s'allongent comme une caresse. C'est par excellence la langue des mignardises amoureuses; aucune n'a plus de câlineries dans les termes, dans la phrase plus de naïveté et d'abandon. De ces épithètes oiseuses qui ne servent qu'à décorer un substantif et à donner pour ainsi dire des franges au discours, le patois béarnais n'en a pas, mais il possède tous les qualificatifs nécessaires pour exprimer les plus délicates nuances, et la phrase les reçoit dans l'économie de sa construction avec non moins de facilité peut-être que les langues grecque et latine.

Les dialectes patois, n'ayant pour se développer et se perfectionner le secours ni de la science de déduction ni de la science d'analyse, restent ce qu'ils ont été primitivement, et se maintiennent dans un cercle plus ou moins borné de sentimens et d'idées en dehors duquel ils ne savent et ne peuvent rien exprimer. Cette concentration leur donne le plus souvent une saveur de génie local qu'on ne sent plus à distance et qui échappe à la traduction (1).

(1) Le *patois* n'est pas riche, si l'on entend par richesse d'une langue son aptitude à servir l'intelligence humaine dans l'universalité de ses productions. Ce qui a pu faire croire à la richesse des patois du midi, c'est l'abondance de synonymes, c'est-à-dire la grande diversité d'expressions représentant une même idée sous des faces diverses. Il y a, en effet, tels mots, particuliers à chaque dialecte, qui n'ont de similaires dans aucune langue. Ainsi, le mot *jeune fille* a je ne sais combien de synonymes dans le Béran : *manaïde, goutjate, drolle, choque*, etc. Mais ce n'est là qu'une richesse relative. Si vous étendez les rapports de comparaison entre le dialecte et la langue, vous verrez les avantages de l'une se développer en proportion inverse de l'insuffisance de l'autre. La *langue* est un *verbe national*, c'est-à-dire l'expression constituée d'une société, d'une civilisation, tandis que le *patois* n'est qu'un *verbe local*, c'est-à-dire l'expression vulgaire des sentimens et des besoins propres à une partie de la nation. Aussi n'est-il pas étonnant que le dialecte gagne en richesses de détail sur la langue générale ce que celle-ci gagne en étendue. M. Mary Lafon, dans son *Tableau de la langue parlée dans le midi de la France*, excellent travail, à bon droit couronné par l'Institut, me semble n'avoir pas assez tenu compte de cette destination *spéciale* dans l'histoire de nos dialectes méridionaux.

Digitized by Google

Le patois béarnais n'est à l'aise, lui, que dans les agrestes amours, dans les tendres bucoliques. Il a des formules vives et nettes pour l'intelligence du berger; mais, hors de la vie pastorale, ce n'est plus qu'une langue pauvre et gauche qui aurait besoin d'inventer des mots pour exprimer une idée qui lui serait étrangère. — Otez donc à cette poésie les parfums des muguets et le vigoureux arome des foins coupés; qu'elle n'entende plus le ruisseau qui murmure, l'abeille qui bourdonne, l'alouette qui fredonne dans les bruyères, le rossignol qui gémit sur l'arbre en fleur; qu'elle ne voie plus le gazon des clairières, le bleu du ciel sillonné par les nuages errans qui portent les ondées; qu'elle ne préside plus surtout aux doux propos des amoureux assis aux bords des fontaines ombragées, et vous la dépouillez de tout son patrimoine. — Laissons-la donc dans ce frais domaine, et nous verrons tout à l'heure comme elle le parcourt avec complaisance et quel charmant butin elle y cueille.

Celui qui est entré le plus avant dans la poésie populaire et qui a su le mieux s'approprier le dialecte béarnais, est sans contredit Cyprien Despourrins. Bien d'autres sont venus après lui, aucun ne l'a égalé. Bitaulé, l'auteur de *Joseph* et le traducteur d'Homère, a composé quelques poésies patoises dont le tour académique jure avec la naïveté de l'idiome. M. de Fondeville a trouvé dans son poème du *Paysan* des éclats d'une gaieté franche, un cadre fort heureux et des vers d'une exquise vivacité de tournure et d'un grand charme d'expression. L'illustre médecin Bordeu a, par patriotisme local, adressé de nombreux hommages à la muse béarnaise. Malheureuse inspiration! que n'a-t-il ignoré toute sa vie qu'Esculape était fils d'Apollon. Bien d'autres poètes, parmi lesquels on remarque de Mesplès et MM. de Gassion, descendans du maréchal de ce nom, n'ont fait que glaner, à la suite de Despourrins, sur le champ qu'il avait si bien moissonné.

Cyprien Despourrins était un gentillâtre du village d'Accous, dans la vallée d'Aspe, qui avait de l'étude et des manières. S'il l'eût voulu, avec sa figure et son esprit, il aurait pu faire son chemin en cour. Le roi Louis XV avait daigné s'informer de lui; dans ses momens d'ennui, il se faisait chanter les chansons du poète qu'il comprenait à peine, mais dont la voix du célèbre Jéliotte lui faisait sentir la grace et la douceur. Si donc le chevalier Despourrins avait eu fantaisie de succès de ruelle qui se faisaient si vite et donnaient de si beaux rapports au XVIIIe siècle, il aurait pu se présenter hardiment à Versailles avec les lettres de recommandation du duc de Grammont, son protecteur et son ami; et à ceux qui lui auraient demandé compte de sa noblesse, il aurait pu raconter l'histoire de son blason. Ce blason avait pour écusson trois épées en sautoir, dont la famille avait fait ses armes, par permission spéciale de Louis XIV. Le fait est assez curieux pour que je le raconte. C'était pendant la guerre de la succession : le père du poète était en Espagne, où il servait en qualité de cornette dans un régiment de Navarre. Un jour, durant un armistice, il revenait de porter une dépêche. Sur son chemin il trouve trois officiers ennemis, attablés sous une treille d'auberge. Comme il avait besoin de se rafraîchir et de se reposer, il s'assied, non loin

Digitized by Google

d'eux. L'un disait : « Lorsque nous aurons chassé le Bourbon de Madrid, je me déciderai peut-être à prendre du service à la cour d'Espagne. » C'était un gentilhomme allemand. « Moi, disait l'autre, je m'embarquerai à Gibraltar sur un de nos bons vaisseaux, et j'irai faire la guerre en France; la route est sûre, nous avons débarrassé la mer de toute flotte ennemie. » C'était un Anglais. « En attendant, s'écria le troisième, voilà que nous perdons notre temps ici. Au diable l'armistice! — Au diable l'armistice! » crièrent-ils tous en chœur. — Messieurs, dit Despourrins en s'avançant, si l'armistice vous embarrasse tant, nous pouvons le faire cesser entre nous : vous êtes gentilshommes et je suis Français; voilà mon gant! L'officier anglais le ramassa et suivit le provocateur; quelques minutes après, il était mort. Le vainqueur revint vers les autres et leur dit : « Messieurs, mon gant est encore par terre, car celui qui l'a ramassé n'existe plus. » L'Allemand se leva, et sans mot dire suivit Despourrins; mais au bout d'un instant il revint vers son camarade : « Notre ennemi, dit-il, a fait sauter mon épée, et il la garde : va me la chercher! » Ce dernier alla trouver Despourrins; ils se battirent à outrance. Despourrins, qui était fatigué, dit à son adversaire : Reposons-nous. — Pas de trève, répondit l'autre en pointant; l'armistice a cessé entre nous. — Ainsi-soit-il, dit Despourrins, et il l'étendit sur le carreau. Dans ce moment le gentilhomme désarmé survint. Despourrins le salua, en lui disant : « Monsieur, voici un mort et un blessé, je les confie à vos soins, car je vais m'éloigner. Et comme je me suis attardé en votre compagnie plus qu'il ne m'était loisible, j'emporte vos épées pour excuse, et vous prie d'attester que je ne les ai point volées. » Ce qu'il fit. — Telle est l'origine de ce blason qu'on trouve encore représenté sur le portail de la maison domaniale des Despourrins.

Plusieurs traits de la vie du poète béarnais serviraient à nous prouver qu'il était sur le point d'honneur le digne fils de son père. Aussi fut-il bien souvent tenté de prendre du service; mais le temps était au calme, à la paix; la vie de garnison coûtait cher, et le chevalier Despourrins ne pouvait espérer faire figure au milieu de la brillante noblesse qui suivait alors la carrière des armes avec les revenus du modique domaine qu'il possédait à Saint-Savin, en Bigorre.

Sans doute la renommée et la fortune qu'il ne pouvait demander à son épée, Despourrins aurait pu les chercher avec sa lyre, et ses amis lui conseillèrent à plusieurs reprises de venir à Paris, qui alors, comme aujourd'hui, dispensait seul la gloire et ne la donnait qu'à ceux-là seulement qui venaient lui apporter leur talent en offrande. Mais il comprit que sa muse l'avait voué au patois béarnais, que tout son talent lui venait de là, et qu'un changement d'idiome briserait le charme qui l'avait fait poète. Il résista donc à l'ambition d'aller choisir sa place au milieu de cette pléiade de poètes érotiques qui vivaient dans ce temps-là entre un boudoir et une mansarde, entre un sopha de petite-maison et un grabat d'hôpital, et toute sa vie s'écoula dans les champs.

Digitized by Google

M. X. Marmier, dans un charmant article sur les poésies populaires de nos provinces (1), a dit que Despourrins se maria et vendit ses propriétés de la vallée d'Aspe, pour aller vivre à Saint-Savin. M. Marmier a confondu : le père du poète s'était fixé en effet dans la Bigorre à la suite de son mariage avec l'héritière de Miramont; mais le chevalier vécut célibataire, et la famille s'éteignit en lui, car ses deux frères s'étaient voués à l'état ecclésiastique.

Despourrins passait son temps à courir l'ombre des bosquets, à la chasse, à la pêche, en visites aux châteaux avoisinans, où partout l'hospitalité ouvrait ses deux bras pour recevoir l'aimable convive. Son cœur, si facile à l'amour, eut souvent à pâtir des rigueurs ou de l'inconstance des belles châtelaines; mais il oubliait aisément ses peines de boudoir auprès de quelque fraîche paysanne qu'il rencontrait en s'égarant sur les pelouses fleuries.

C'est à ces rencontres propices, où s'éprenait si vite l'impressionnable promeneur, que le Béarn est redevable de ces douces chansons, délices du montagnard; car, il faut bien le dire, Despourrins ne songeait nullement, en composant ses poésies, à revivre dans ce vieux *temple de Mémoire,* si délabré et si honni que personne de nos jours n'aspire plus à lui sacrifier le comptoir d'escompte d'un libraire. Il ne travailla ni pour la gloire ni pour l'argent; il fit mieux : il mit sa poésie au service de ses propres amours, et ne laissa guère s'envoler une chanson qu'avec un de ses désirs. Chanter fut donc pour lui d'abord un besoin de tempérament, et devint par la suite un amusement d'esprit, une pure distraction de vanité. Mais il avait tant aimé les bergères, il avait mis à les chanter tant de naturel et de vérité, que bientôt ses vers furent regardés comme la plus fidèle expression de la poésie populaire. Ils étaient en effet si intimement liés aux habitudes et aux sensations de la vie commune, ils traduisaient avec tant de vérité les sentimens qui se trouvaient au fond de tous les cœurs, qu'aux deux bouts des Pyrénées ils furent répétés par la voix de tous les amoureux. Alors tout fut dit pour le poète; son ambition était remplie.

Despourrins, après avoir donné la volée à ses poésies, ne songea plus à les recueillir; mais avant de les semer au vent, et pour mieux protéger leur destinée errante, il avait pris soin de les envelopper lui-même de mélodies ravissantes de fraîcheur et de goût. Ces chansons se sont ainsi conservées dans la mémoire du peuple, comme se sont si long-temps transmis les chants d'Homère, comme se transmet toute poésie populaire, sous la sauvegarde de la musique. Je ne sais quel aristarque du Béarn a tenté de fixer en volume les chansons éparses de Despourrins; mais la plupart de ces fauvettes poétiques voltigent encore hors de la cage.

Il est à remarquer que Despourrins ne s'est jamais mis en scène dans ses poésies; du moins s'est-il si bien déguisé, que cela n'a pu le trahir ou le compromettre. Sa lyre n'a pas, comme celle de presque tous les poètes érotiques, la corde personnelle. Il n'a jamais, comme Goudouli, son émule, cherché

(1) Voyez la livraison de la *Revue* du 30 août 1835.

Digitized by Google

son inspiration au fond des coupes, dans les joies bruyantes des .ns : comme les rapsodes du Languedoc et de la Franche-Comté, jaseurs impitoyables, il n'a pas laissé sa muse célébrer les secondes noces au bruit des instrumens charivariques; il n'a jamais, comme eux, prêté un refrain aux avantures scandaleuses ou grotesques qui font bruit à travers les villages. Enfin il n'a eu recours à aucun des thèmes divers de la rapsodie vulgaire; il a dédaigné les souvenirs des fêtes locales, les complaintes de la nuit de Noël, les brandons de la veille de la Saint-Jean, les quêtes pascales, qui sont les dictons les plus ordinaires de la poésie rustique; il n'a essayé ni l'aubade des épousailles, cérémonie poétique qui nous vient de la Grèce, et qu'on chante encore dans le Midi, ni les rondes folâtres, *villanelles* en Provence, *séguidilles* en Espagne, dont les paroles s'exécutent par les danseurs comme une scène. Ces légendes dramatiques qu'on retrouve sous toutes les latitudes, *stances* lascives aux bords des lagunes d'Italie, *lieder* plaintifs dans les campagnes allemandes, *romances* chevaleresques sous les citronniers de Grenade, *noëls* familiers sous les treilles bourguignones, *complaintes* naïves et caustiques *sirventes* dans les contrées de la langue d'Oc, Despourrins n'en a jamais tiré parti.

En véritable gentilhomme qu'il était, il n'a voulu toucher à la poésie populaire que par son côté le plus gracieux et le plus charmant : l'amour des bergers. Et même il se garde bien d'approcher de l'intérieur du ménage rustique; il ne se complaît que loin des lieux fréquentés, dans les vergers couverts, au revers des coteaux, sous l'abri mystérieux des grandes haies, aux bords ombragés des rivières, dans les clairières lointaines où vont paître les troupeaux errans. C'est là son paysage; c'est là que se noue et se dénoue l'intrigue pastorale que le poète aime à surprendre. Ce ne sont ni les souterrains fatidiques, ni les déserts couverts de ténèbres, ni les rochers maudits que hante sa poésie. Elle vit toujours au soleil en face de la nature souriante; elle suit à travers les arbres le jeune pastoureau qui s'adresse à sa blanche agnelle, croyant parler à sa maîtresse : « Blanche est ta toison, et je t'aime, et comme ma plus aimée, je te donnerai du sel à mains pleines. » Elle s'accroupit dans les hautes herbes avec la brune bergerette, essayant sa voix dans un premier soupir d'amour : « Je suis seule, et s'il passe il m'entendra. » Enfin elle papillonne en tout sens et sans fin sur les fleurs odorantes de cette inépuisable terre du Tendre qui, à tout prendre, est le plus beau fief de la Muse.

Eh! fallait-il autre chose au poète pour être aimé et pour devenir populaire? Ne vivait-il pas dans une contrée où il suffisait pour plaire de *savoir bien parler de l'amour?* « Est-il donc à jamais perdu pour moi, mon doux galant! Hélas! pour deviser d'amour, il n'avait pas son pareil en France. »

La fameuse chanson de *Cap à tu soy, Mariou*, que Louis XV aimait tant à se faire répéter par Jéliotte dans sa voluptueuse retraite de l'Œil-de-Bœuf, donnera une idée du caractère poétique de Despourrins. Mais que fais-je de traduire? il faudrait lire l'original, et après l'avoir lu, il resterait encore à l'entendre chanter.

Digitized by Google

« Je m'adresse à toi, Marion! tu m'as charmé par ta douceur. Du premier coup je me suis lié, mais si doucement et si tendrement, que je ne sais plus que devenir à cette heure. Aussi, que cela te plaise ou te déplaise, je t'aimerai jusqu'à la mort.

« Je n'ai jamais senti bonheur pareil à celui de te voir; quand je regarde tes yeux chéris, si doux, si gracieux et si beaux, je me sens défaillir, et si j'entends ta voix, mon cœur achève de se fondre.

« Je ne t'offre pas un palais, mais au moins puis-je te donner une habitation : tu n'y trouveras ni belles bâtisses ni ornemens d'éclat, mais tu y verras de braves gens, pauvres et laborieux. Avec cette humble demeure, quelques plaisirs, beaucoup d'amour.

« Ne peut-on pas être heureux sans vivre comme font les gens riches? Crois-moi, il n'y a pas d'existence qui vaille celle du pasteur. Il vit heureux et content au milieu de ses moutons, et quand son troupeau est rentré au bercail, adieu les chagrins passés!

« Mon Dieu! que mon sort serait doux si mon amour pouvait te convenir! Si tu me voulais, plus heureux qu'un roi, je te servirais, je t'obéirais et je ferais si bien qu'à force de baisers et de caresses tu ne saurais te passer de m'aimer. »

Même à travers la traduction, ce morceau ne respire-t-il pas une grande fraîcheur? Eh bien! toutes les chansons de Despourrins sont faites avec cette simplicité et cette bonne foi de sentimens. Sans doute le poète béarnais n'a pas dans l'imagination cet éclat et cette largeur de vues qui font les grands poètes. Il se meut dans un petit horizon, et souvent il est obligé de repasser dans les sentiers qu'il a déjà parcourus. Mais il a conservé au moins le sentiment du réel et le culte de la nature, et, chose rare parmi les poètes de dialecte, il a toujours évité la prétention et la manière. S'il a dans son talent moins de ressources que Goudouli, moins d'étendue que Jasmin, il a plus de pureté et de goût que ces deux poètes. Comme le premier, il ne s'embarrasse pas de réminiscences classiques ni de formules savantes; comme le second, il n'emprunte pas à la langue française ces constructions et ces tournures qui faussent et déparent si souvent le style du poète d'Agen.

Ce qu'on pourrait reprocher avec raison à Despourrins, c'est la monotonie du thème et de l'image. Il ne faut pas oublier cependant que ses chansons n'ont pas été faites pour être lues à la suite, mais bien pour être chantées séparément. Et, d'ailleurs, ce défaut est racheté par la richesse et la science de la composition : le poète béarnais a employé toutes les formes lyriques, depuis le mode octosyllabique des romances maurisques et le rhythme ternaire des *canzoni* jusqu'aux coupes iambiques des antiques poésies.

Un autre mérite, que Despourrins possède à un haut degré, est celui de répandre une grande variété de tons et d'aspects sur un sujet toujours le même : l'églogue érotique. Ici c'est un berger qui passe devant la maison de celle qu'il aime à cette heure propice où le troupeau vient de rentrer à l'étable, où les fleurs jettent leurs derniers parfums, où la nature allanguie s'endort

Digitized by Google

dans son harmonie dernière, où les doux mystères et les rêves d'amour voltigent sur les couches, comme des oiseaux attardés cherchant l'abri de la feuillée; il chante ainsi :

« Bonsoir, la belle fleur! dans ton cœur jusqu'à demain, qu'un doux sommeil puisse placer celui qui se désole, et que le réveil t'y fasse trouver encore celui que tu fais ici veiller. »

Ailleurs c'est la rencontre de deux amans que l'eau sépare; ils s'interpellent d'une rive à l'autre.

« Me voici, mes amours, la belle Marguerite! En gardant vos petits agneaux, n'auriez-vous pas senti la gelée?

— Ah! que non pas! mon amoureux, ce n'est pas la gelée; mais l'eau de la fontaine où je me suis lavée m'a donné un peu froid.

— C'est à cause de vous, mon petit cœur, qu'au premier chant du coq j'ai fait sortir mon troupeau du bercail.

— Moi, j'étais sur le coteau à la pointe du jour, et pour vous seul, mon doux ami; j'avais de l'inquiétude, etc., etc. »

Plus loin c'est un jeune galant qui, pressé d'amoureuse fantaisie, cherche à piper les faveurs de la bergère qui passe.

« Où vas-tu, bergerette? viens un peu de ce côté; sur cette pelouse, va! tu n'as rien à craindre du loup. Que font tes brebis au milieu de ces bruyères piquantes? Je te cueillais des fleurs, viens m'aider! »

Voyez cet amant timide! il n'ose approcher de la fraîche lavandière qui fait sécher du linge aux haies de la colline; il lui chante de loin son amoureuse ivresse, caché dans les traînes touffues :

« Ni la rose pâle, ni la fleur de l'aubépine, ne sont rien auprès du baume et de la blancheur de tes seins (*poupous*). Heureuse la main à laquelle il est réservé d'ôter l'épingle jalouse qui les tient en prison!

« Comme les fleurs poussent au mois d'avril, de même les graces attrayantes t'accompagnent, comme si tu les faisais suivre avec un fil. »

Enfin c'est partout un tel mélange de larmes et de baisers, de plaintes et de désirs, de caresses et d'espérances, qu'on voit tout entière passer devant soi cette vie naïve et facile du village.

Celui-ci vante à tout venant les charmes de sa maîtresse. « De ses lèvres s'épanche le plaisir, et sa gorge rebondie appelle la main désireuse. Pour sa taille, elle est faite juste à la mesure de mon bras, et ses petits pieds marquent si bien les gracieux mouvemens de son corps, que vous diriez une paire d'ailes qui la font voler sur le sol. »

La jeune fille dit à son tour : « Dans le monde entier il n'est pas un galant comme celui qui m'aime. Il réunit pour moi chaque matin une moisson de fleurs; il a toujours pour me faire plaisir quelque chanson nouvelle. Il joue si bien du fifre, et il a une si belle voix! Non, il n'est pas possible de s'ennuyer avec lui; je puis le dire la première. »

Comme on le voit d'après ces citations prises au hasard, la muse béarnaise n'est pas bien collet-montée. Mais que voulez-vous! elle est fille des champs;

Digitized by Google

aucune prêtresse de l'hôtel Rambouillet ne lui a servi de marraine, aucune petite maîtresse de la régence ne l'a soumise à son régime de petit-lait et de vapeurs. Elle s'est senti vivre tout d'abord, et comme elle a senti elle a vécu. Il est vrai que la première impression lui est venue, non de son ame, mais de son tempérament; elle n'était pas née pour comprendre ces sentimentalités idéales, ces soupirs inarticulés, ces longues contemplations, ces vagues rêveries, cette union immatérielle des cœurs, toutes choses dont la poésie bien élevée a fait une si lourde dépense parmi nous. Elle s'en tient aux caresses les plus vulgaires de l'amour : « C'est goûter du miel, ma belle, que de palper tes charmans petits bras. » Et pour complaire aux peines des amans délaissés, la profane n'a guère de meilleures consolations à offrir que celle-ci : « Lorsque tu tenais la perdrix, pourquoi lui laisser les plumes de ses ailes? »

Mais a-t-on encore bien pris garde en France qu'une bergère n'est pas une mijaurée de boudoir? — Despourrins n'a pas visé à une beauté de convention; il ne s'est jamais inspiré que de la réalité. La bergère qu'il chantait n'était pas pour lui un symbole, une abstraction; c'était bien réellement la jeune fille des Pyrénées. Ah! certes, elle n'a pas cette finesse de traits, cette langueur de physionomie qui sont l'apanage de la beauté de salon; mais elle a, par-dessus tout, la fraîcheur et l'éclat de la santé qui, suivant Horace, constituent la meilleure part de la puissance de Vénus. Cette beauté de jeunesse lui donne un attrait tout matériel. Ses yeux ne s'éteignent pas dans un regard; au contraire, l'ardeur du sang y fait monter cette flamme humide qui les inonde et les illumine. Si la bouche est grande, c'est pour laisser voir des dents éclatantes enchâssées comme des perles dans des gencives de la plus désirable carnation. L'ovale du visage n'est pas très pur, le contour manque de délicatesse peut-être; mais combien la figure a de couleur et d'animation!

A l'époque de la fenaison, les prairies du Béarn et de la Bigorre sont envahies par des essaims de jeunes filles dont tout le soin est de répandre l'herbe pour la faire sécher au soleil. Elles chantent ou elles rient; elles agacent les faucheurs penchés sur leurs faux, puis elles jettent, en s'échappant, de petits cris de nymphes non effarouchées. Sur le point d'être atteintes dans leur fuite, elles se retournent et jettent le foin par brassées sur ceux qui les poursuivent jusqu'à ce qu'ils soient ensevelis sous la verdure. Je ne sais si la Galatée de Virgile, fuyant à travers les saules, avait un costume aussi léger que celui-ci : — un cotillon à bandes rouges, étroitement serré sur une chemise de fin lin; mais ce cotillon est si court, et le mouvement des hanches est si prononcé, qu'une jambe nue, fine et ronde comme celle des Galiciennes, reste à peu près à découvert. Avec cela, un mouchoir insuffisant, négligemment jeté sur la poitrine, des cheveux si abondans, qu'aucune coiffure ne peut les contenir, et qui tombent à profusion sur de chaudes épaules, et c'est tout! — Le peintre qui représenterait un paysage bien vert, plein d'accidens, étroit d'horizon, avec ces jeunes filles si tourmentées elles-mêmes des désirs qu'elles inspirent, donnerait une idée à peu près exacte de la poésie de Despourrins.

Digitized by Google

Mais que cela ressemblerait peu aux pastorales qui étaient en vogue alors! Car, chose étrange! c'est précisément à l'époque où Watteau et Boucher avaient répandu le goût de ces fades peintures d'éventail,—où l'on voyait des bergères, plus roses et plus mignonnes que des poupées, portant la bouche en cœur et la houlette dorée, avec un corsage à paniers tout enjolivé de rubans et de bouquets, des pieds impossibles, des mains déliées comme une vapeur; — c'est dans ce temps-là même que Despourrins composait ses simples et naïves églogues. Comment il n'a pas été ébloui par ce papillotage, comment il a pu résister au courant de ce mauvais goût qui emportait l'art tout entier, c'est incroyable, car les poètes, comme les peintres, répandaient sur la nature une épaisse poussière de carmin et de blanc de céruse. C'était bien le règne des Céladons et des Chloris. On les trouvait aux lambris, aux plafonds, sur la toile et les tapisseries, dans les petits vers comme dans la prose. L'Opéra n'était plus qu'une bergerie, et quelle bergerie! Des flots de malines sur des étoffes de satin et de brocart, une profusion de rubans et de guirlandes à perte de vue. Au milieu d'un paysage taillé comme un jardin de Le Nôtre, l'on trouvait toujours une bergère poudrée à blanc et portant mouches, et un berger lui débitait des sentimentalités confites dans le benjoin et l'essence de bergamote. Céladon dégageait une rose de sa boutonnière, et la présentant à Chloris, lui disait : « *Qui se ressemble s'assemble; voici l'emblème de ta beauté.* » Et le public applaudissait!... « Dieu me pardonne! s'écriait le spirituel Chesterfield en entendant ce pathos, la rose est artificielle. » Et tout cela ressemblait à la réalité à peu près comme ces absurdes oiseaux du paradis qu'on trouve peints sur des laques de Chine.

C'est donc au milieu de cette afféterie incroyable, lorsque la poésie bucolique fuyait la nature à tire-d'ailes, que, dans un coin des Pyrénées, un véritable chalumeau arcadien réveillait la muse champêtre, endormie depuis les anciens jours à l'ombre des bois.

Les bergers chanteurs de la Sicile, les poètes des campagnes latines, avaient à leur service deux langues flexibles et épurées qui répondaient par le même écho à tout un peuple, patrons et cliens; leur poésie puisait à pleine source dans une mythologie resplendissante qui faisait respirer une divinité dans chaque objet de la nature. Ils tenaient enfin à une civilisation, et cette civilisation, la plus complète peut-être qui ait jamais existé, réservait précisément les campagnes pour y abriter les dieux domestiques, tandis que les villes n'étaient vouées qu'aux affaires, au culte des intérêts publics.

Ces ressources immenses, qui vivifiaient la poésie bucolique dans l'antiquité, manquaient toutes à Despourrins. Comme je l'ai dit, il n'a eu à sa disposition qu'un idiome imparfait, qui n'existe que pour une population de quelques milliers de paysans. Cet idiome, circonscrit dans son origine vulgaire et dans ses limites restreintes, ne saurait rien exprimer en dehors de quelques habitudes locales, de quelques sentimens particuliers. C'est cette pauvreté de moyens qui a sauvé le talent du poète de toute ambition illicite, qui l'a préservé de tout écart et de tout faux-pas dans la voie que lui traçait

Digitized by Google

la nature, et qui enfin lui a donné cette originalité native, cette expression lucide qui fait que tout ce que ses vers ont eu la possibilité de peindre devient sensible, et pour ainsi dire *palpable* à l'imagination.

Despourrins était versé dans la littérature espagnole; quelques-unes de ses chansons reproduisent la forme et le rhythme des *rondes* aragonaises dont Cervantes et Garcilasso offrent plusieurs modèles.—La *ronde* se compose au moyen du vers qui sert de sujet à la phrase lyrique, et qu'on répète deux ou trois fois dans le couplet. Sa forme la plus simple est celle-ci :

Malayé couan té by,
Béroye maïuadète!
Coueilhé dé ta manète
La flou deü roumany :
Malayé couan té by.

La poésie populaire d'Espagne a même un sujet qui lui est commun avec la poésie béarnaise : ce sont les chansons de la *Mesta* (1). La migration des troupeaux, de la montagne à la plaine, dans la morte saison, a lieu aux Pyrénées comme aux *sierras* de la Péninsule. Mais quel malheur que Despourrins n'ait pu, comme les poètes espagnols, accompagner ses bergers dans les plus riches bassins de l'Èbre, dans les plus beaux champs de l'Andalousie, au lieu d'errer avec eux sur les landes arides de Bordeaux!... Aussi quelle différence de ton dans les deux poésies! — Le gardien de la Mesta ne songe qu'aux distractions qu'il va trouver, qu'aux plaisirs qui l'attendent en chemin, tandis que le berger du Béarn ne pense qu'aux lieux charmans dont il s'éloigne, qu'aux déserts ennuyeux où il va s'exiler :

« Je quitte la cabane qui m'a vu naître et la molle fougère où nous nous faisions l'amour. Je pars pour la plaine, jusqu'à la prochaine saison; le soin de mes brebis m'appelle vers Bordeaux. Adieu donc, mon amoureuse, je serai bientôt revenu! »

Je ne sais si Despourrins avait lu les œuvres de Lope de Vega, mais Lope (qui le croirait?) est le seul poète peut-être qui offre avec Despourrins quelques points d'analogie. Cette ressemblance paraîtrait au moins singulière, si l'on oubliait que Lope a mis dans presque toutes ses comédies des échappées de paysage où la nature est reproduite avec tant de vérité et de bonheur qu'il semble que ce grand poète ait voulu protester par là contre l'exagération de sentimens et de style que lui imposait le goût informe de son siècle. Quoi

(1) La *Mesta* est le nom d'une compagnie royale de grands propriétaires, qui possèdent la majeure partie des troupeaux de la Péninsule. De l'automne au printemps, les plaines sont ravagées par la migration de ces troupeaux, soit qu'ils descendent les montagnes, soit qu'ils y retournent. Les indemnités du parcours et du pacage sont payées au gré de la compagnie elle-même. C'est la dévastation érigée en droit. Et pourtant tel est l'abaissement auquel le sentiment de la propriété est arrivé en Espagne, que le passage de la *Mesta* est fêté en tout lieu par des chants et des danses.

Digitized by Google

qu'il en soit, les deux poètes se touchent par le côté bucolique. Seulement Lope de Vega, ayant pour instrument une langue trop mobile, a souvent fait entrer à son insu dans la pastorale des mots qui n'avaient de sens que dans le langage de cour, et alors, sous ces termes faussés dans leur destination, reparaît toujours chez lui l'exagération des sentimens qu'ils expriment. Chez Despourrins au contraire, le naturel et la vérité de la poésie se trouvent constamment sous la sauvegarde d'une langue ignorante et rustique, qu'il ne pouvait ni dépayser ni polir.

Aussi jamais cette langue ne rend l'intention du poète avec plus de complaisance et de bonheur que lorsqu'il peint les scènes où les mœurs et la vie du paysan sont le plus étroitement mêlées. Je n'en veux pour exemple que ces singulières chansons de conscrits que la jeunesse chante encore tous les ans, le jour fatal où se fait le recrutement militaire.

Ces chansons sont au nombre de cinq ou six, et l'on sent bien à la verve, à la décision, à l'entrain qu'elles respirent, que l'humeur belliqueuse du chevalier Despourrins entrait de moitié dans l'inspiration du poète. — Je ne puis résister au plaisir de citer un de ces petits chefs-d'œuvre :

« Charmante brune, mes amours, pour ceux qui partent sont les chagrins. Nous touchons au jour qui va nous séparer, et demain arrive la soirée où votre amoureux doit s'éloigner.

« Il est bien inutile de pleurer; aussi bien ne puis-je rester. Nous sommes une bande joyeuse qui nous en allons servir le roi, et il ne manquera pour combler nos vœux qu'un peu de votre souvenir.

« A notre arrivée dans le corps on nous mettra en garnison; ports et châteaux, et citadelles, et villes de mer seront confiés à notre garde; et des nouvelles, vous en aurez, s'il plaît à Dieu! pour vous faire savoir comment nous allons.

« Soir et matin nous entendrons tambours, fifres et trompettes. Dormir la grasse matinée! de beau pain blanc de munition! Ah! ma brune, que votre sort serait doux si vous vouliez me suivre!

« Si l'ennemi, peu prudent, ose s'attaquer à nous, nous avons, Dieu merci, boulets, bombes et grenades, poudre, mortiers..... et de bons canons! Pour moi, je ne crains rien, ma chère, en combattant à votre intention.

« Adieu donc, brune, lumière de mon ame! Gardez un peu d'amour pour moi; je saurai vous prouver par ma conduite que je suis constant et fidèle, et que vous auriez vainement cherché toute votre vie quelqu'un pour vous aimer autant que je vous aime. »

Si l'on trouve cette chanson dépourvue de poésie, c'est qu'il est impossible de rendre par une traduction littérale le charme du sentiment qui respire sous chaque expression et qui se trahit dans tous les détails. Le début me paraît on ne peut mieux trouvé, et le caractère de la dernière strophe donne un démenti touchant aux efforts que le conscrit a faits jusque là pour cacher à sa maîtresse la douleur de l'amant sous la résolution du soldat. Partout celui qui part étouffe ses propres larmes pour ne pas communiquer à ceux

Digitized by Google

qui restent la contagion des pleurs. Cette intention, si pleine de délicatesse, se retrouve dans toutes les compositions de ce genre. « Si je meurs, ma belle Marguerite, ce ne sera que du mal d'amour. » L'engagé distrait ainsi la douleur de sa maîtresse; il caresse sa vanité par l'expression de son amour afin que la jeune fille ne s'arrête point un instant à l'idée qu'il puisse mourir autrement que par les douleurs de l'absence.

Il faut bien du reste que toutes ces chansons contiennent des beautés réelles, car jamais, d'un bout à l'autre des Pyrénées, les mères non plus que les jeunes filles n'ont pu les entendre sans frissonner et sans verser des larmes. Il y a pour elles dans ces chants, si tristes par leur gaieté, l'embrassement dernier, la désolation du départ, l'amertume suprême de la séparation, tout l'isolement du cœur enfin. Représentez-vous une bande de conscrits traversant les villages, parés de rubans et de fleurs, gages d'amour étalés comme des reliques, agitant leurs bâtons, chantant à tue-tête pour s'étourdir, le regard fixé en avant et l'oreille sourde pour ne pas laisser leur courage en chemin : alors, à la place d'une chanson, vous trouverez une scène, et vous sentirez combien les vers du poète l'ont rendue avec précision et vérité.

Cette scène se représentait chaque année dans le Béarn et la Bigorre au temps de Despourrins. Ces contrées étaient alors ce qu'est aujourd'hui la Corse, une pépinière de soldats où les racoleurs, moyennant écus et promesses, n'avaient qu'à choisir leurs victimes. — Cet esprit d'aventure, ce mirage trompeur de la fortune, dépeuplent encore les villages pyrénéens. Seulement, l'émigration s'est accrue et a pris une autre direction; elle vogue maintenant vers les mers lointaines, et va chercher aux extrémités de l'Amérique ce fruit d'or qu'on n'achète qu'au prix de la vie ou de l'exil. Si bien qu'aujourd'hui plus que jamais la jeune fille abandonnée peut chanter sa triste complainte : « *Quand l'oiseau part, la feuille se sèche, l'oiseau revient; lui n'est pas revenu, et je me suis séchée!* »

Puisque nous sommes arrivés à ce mélancolique versant de la poésie béarnaise, écoutez cette élégie qui ressort, tant par le cadre que par la couleur, de la manière de Despourrins, ce païen qui n'a jamais mêlé la rêverie à la douleur ni à la joie :

BASTIEN

« Viens sur mon lit, Pierrou, mon petit frère!... Tu ne savais pas que j'aime une jeune fille que je voyais au-delà du mont; tu vas l'aller trouver, cette moitié de mon ame. Heureux es-tu, Pierrou!... Ah! pourquoi mes jambes ne peuvent-elles suivre le chemin que leur trace mon cœur!

« Écoute, tu la reconnaîtras à son sein qui s'avance comme un nid qui poind dans les mousses, à ses yeux qui luisent comme deux gouttes de rosée dans la coupe des fleurs. Sa quenouille est ornée de rubans, son troupeau est marqué de rouge. C'est celle-là que j'aime!.... Ton berret à la main, dis-lui ceci, Pierrou : *Vers vous Bastien m'envoie, il va mourir!*

« Et alors, si de ses yeux aimés tombent des larmes, recueille-les dans ce

Digitized by Google

mouchoir blanc que tu me rapporteras; si elle va pour moi prier la Vierge du chemin, tu me le diras; si, pour me voir, elle veut traverser le mont, Pierrou, sans t'arrêter tu me la conduiras.

« Mais si elle ne pleure, ni ne prie, ni ne songe à venir..., oh! alors, mon petit frère, éloigne-toi d'elle en lui disant : *Adieu! cruelle sans pitié! j'aime Bastien, moi, et je vais seul lui fermer les yeux!*..... Et tu reviendras, Pierrou; seulement, si c'est ainsi, reviens bien lentement.

« Ah! bon Dieu! si avant de mourir je pouvais voir cette bergère ou même l'entendre de loin, ou seulement, du haut du mont, apercevoir la haie de son jardin, la fumée qui monte de son foyer!.... Va, Pierrou, hâte-toi!.... Mais avant de partir, embrasse-moi, mon petit frère! à ton retour je serai mort peut-être!... »

Cette chanson m'est arrivée, l'automne dernier, à travers les soupirs du vent dans les feuilles jaunies : je ne l'avais jamais entendue jusque-là. D'où venait-elle? Je le demandai inutilement. De qui était-elle? Peut-être de quelque pauvre phtisique qui s'éprenait des plaisirs de la terre au moment de livrer son ame à Dieu. La mélodie en était lente, le ton *mineur* donnait un accent encore plus plaintif aux paroles, et la voix par laquelle ce chant se produisait était d'une ténuité telle, qu'elle arrivait jusqu'à moi nette comme un glas. Tout cela était triste à mourir; et les deux derniers vers :

..... Pune'm, fraïr ou; hé leü!
Aüan qué sies tournat, qué séreï mourt dilheü,

restèrent dans ma mémoire comme une vibration qui se prolonge. Quelque chose me disait que je n'entendrais plus cette poésie : et ne pouvant nulle part découvrir celui qui l'avait chantée, je la transcrivis immédiatement en français. Le rhythme des vers patois m'a échappé par lambeaux toutes les fois que j'ai essayé de fixer depuis l'original sur le papier.

Combien en est-il dans nos montagnes de ces poésies égarées qui ne frappent que des échos stériles! Combien en est-il de ces fleurs sauvages qui ne livrent leurs parfums qu'aux vents du désert! Ah! si l'on pouvait fixer ces accens, pour les transmettre! si l'on pouvait concentrer ces parfums, pour les faire respirer, même à distance, aux organisations délicates!

Si jamais l'ennui vous entraîne vers ces caravansérails d'invalides qu'on nomme les eaux thermales des Pyrénées, écartez-vous un peu des chemins battus, prenez le bâton blanc du pèlerin et de l'artiste, égarez-vous à plaisir au milieu de cette nature bénie, asseyez-vous à l'ombre des rives d'où l'aubépine et le troëne exhalent des odeurs emmiellées : du fond des vallées ou du haut des montagnes, du sein des prairies ou du versant des coteaux, des chansons arriveront sans doute à vos oreilles par bouffées mélodieuses; et alors vous sera révélé le génie de la poésie béarnaise, dont je ne puis vous donner ici que la lettre morte.

Je n'ai parlé ici de Despourrins que comme j'aurais parlé de tout autre poète dont les qualités et le mérite auraient injustement souffert de l'oubli,

Digitized by Google

parce que Despourrins possède une valeur réelle, indépendante de l'idiome imparfait dont il s'est servi et du milieu ignoré dans lequel il a vécu. Et cependant, si l'on songe à l'avenir réservé à ce charmant poète, l'on trouvera que la justice ne peut être pour lui qu'une indemnité stérile et éphémère.

Le doux Anacréon a eu à ses funérailles toutes les filles de la Grèce; Théocrite a eu des statues, où pendant bien long-temps les poètes portèrent leurs couronnes en offrande; Virgile a eu un tombeau placé comme une relique au cœur de l'Italie. Mais si la fleur de Vénus brille toujours nouvelle sur les cheveux blancs de l'amoureux Anacréon, ce ne sont pas les fêtes funèbres célébrées par les filles de la Grèce qui ont conservé son éclat et ses parfums; ce ne sont pas les statues chargées de couronnes qui ont préservé de l'oubli l'églogue de Théocrite, ce n'est pas un tombeau qui a maintenu le souvenir de Virgile rayonnant à travers les siècles. Plus que les fêtes, plus que les statues, plus que le tombeau, la langue d'Athènes et la langue de Rome, deux langues indestructibles, ont emporté dans leur immortalité l'immortalité de ces poètes.

Dans ces derniers temps, Despourrins, lui aussi, a bien eu sa statue : un roi même, Bernadotte, que la muse du poète avait souvent visité dans l'ennui des camps, et qu'elle cherche encore dans l'ennui de la cour, Bernadotte a envoyé, pour l'érection de cette statue, sa royale souscription. Un poète (chose plus rare!), Jasmin, successeur direct du poète béarnais, est venu apporter ses couronnes récentes au monument de son Théocrite; et toute la population pyrénéenne a fait ce jour-là son pèlerinage d'Accous, pour voir inaugurer la statue du poète populaire au lieu de sa naissance, comme elle se serait rendue aux jubilés de Betharaam ou de Comminges, pour accomplir ses dévotions traditionnelles.

Inutile apothéose! Pendant quelque temps encore, les chansons de Despourrins trouveront des échos dociles dans les Pyrénées, elles feront tressaillir le cœur des jeunes filles amoureuses; pendant quelque temps encore, elles seront aussi pour les jeunes gens qui s'exilent un souvenir vivant de leur pays perdu, elles feront pleurer quelque soldat au fond de l'Afrique, quelque artisan perdu dans les pampas du Paraguay. Mais vienne une autre génération, et tout ce qui fait une province, tout ce qui constitue le génie d'une localité, la langue, les mœurs, les usages, s'effacera sous le frottement incessant de l'unité nationale, et les liens, si tendus déjà, de la centralisation auront brisé toutes les résistances de clocher. Dans ce mouvement absorbant, toute l'action vitale de la France affluera vers un centre commun, de même que le sang afflue vers le cœur. — Alors tout sera dit pour Despourrins, et l'on cherchera vainement sa poésie sous les débris inféconds d'un idiome détruit. Sa statue sera encore debout que ses chansons ne trouveront plus un écho qui les puisse transmettre.

F. Ducuing.

Digitized by Google

BULLETIN.

Le vote de la chambre sur la question des fonds secrets continue à être l'objet de tous les commentaires et de toutes les conjectures. On cherche à savoir comment ont réellement voté tels et tels députés, on se demande pourquoi certains hommes qui parlaient contre le ministère dans les salons et les couloirs ont voté pour lui au moment suprême. On s'est occupé aussi de l'étrange discours de M. Mauguin, et du vote de quelques radicaux qui ont déposé dans l'urne une boule d'une couleur agréable au cabinet. Après ces particularités sont venus les raisonnemens sur la portée politique de la détermination prise par la chambre. Jusqu'à quel point le ministère a-t-il en réalité reçu du parlement un vote, un témoignage de confiance? Est-il affermi pour long-temps, ou n'est-il pas exposé à perdre sur d'autres questions la majorité qu'il vient d'obtenir? Toutes ces questions, tous ces doutes montrent combien la situation est complexe et difficile pour tout le monde. Si la situation était plus claire et plus simple, on ne disserterait pas tant.

Il est d'abord une chose dont il est difficile de n'avoir pas été frappé, c'est la satisfaction qu'a causée aux partis extrêmes le triomphe du cabinet. C'est la première fois depuis douze ans qu'on voit ces partis applaudir au maintien d'une administration. Cette nouveauté n'est-elle pas singulière et ne donne-t-elle pas à réfléchir? Il est clair qu'à tort ou à raison les résultats du vote sur les fonds secrets paraissent avantageux aux opinions extrêmes. N'y a-t-il rien là d'inquiétant aux yeux des conservateurs? Au même moment on s'est trouvé d'accord à l'extrême droite et à l'extrême gauche pour proclamer les avantages du *statu quo,* on espère qu'il entretiendra dans les esprits une certaine irritation dont on se promet beaucoup pour l'avenir. Aussi les partis extrêmes se sont remis avec plus d'ardeur que jamais à excommunier les opinions modérées. Qui le croirait? Ce sont ces opinions qui dans le pays font tout

Digitized by Google

le mal. En effet, elles sont un obstacle aux exagérations, de quelque part qu'elles viennent; elles empêchent les changemens brusques et radicaux, les commotions imprévues; on voit que leur crime est grand. Nous concevons cette thèse dans la bouche des représentans de l'extrême droite ou de l'extrême gauche; mais on peut s'étonner de la trouver aussi développée par des conservateurs qui demandent que le pays et la chambre se partagent en deux grands partis tranchés, absolus, exclusifs : point de modérés, point d'intermédiaires; que tout s'organise pour la guerre entre deux gros bataillons.

Sait-on ce que l'on fait en tenant ce langage? On demande à revenir de sept à huit ans en arrière. Dans les années qui suivirent la révolution de 1830, il y avait précisément ce qu'on voudrait rétablir aujourd'hui, deux partis se faisant une guerre acharnée : entre eux, les nuances et les intermédiaires n'étaient pas possibles. Sur quoi aurait pu transiger la majorité constitutionnelle? Il s'agissait de fonder le gouvernement même; c'était une question de vie ou de mort, et d'un autre côté, l'opposition avait alors des passions trop vives et trop ardentes pour avoir la pensée de tempérer en quoi que ce soit son allure et ses agressions. Tout cela était sincère de part et d'autre, et tout cela fut nécessaire. Mais cette première et grande phase du gouvernement de 1830 vint à son terme, et l'on entra dans une situation nouvelle. Quels furent les premiers symptômes de ce changement de scène, si ce ne sont précisément ces nuances, ces intermédiaires, contre lesquels certains hommes s'irritent aujourd'hui? Les modifications qu'avaient opérées dans les esprits la marche du temps, les évènemens accomplis, l'expérience, se traduisirent par des évolutions parlementaires. On vit des fractions plus ou moins considérables se détacher des deux grands partis qui s'étaient fait une si rude guerre. C'était comme un échange d'idées et de principes; on n'abdiquait rien, on se modifiait réciproquement. Plusieurs de ceux qui avaient, dans l'ardeur de la lutte, tendu le plus fortement les ressorts de la résistance, pensèrent qu'il fallait introduire dans la sphère du gouvernement des pensées capables de faire une utile diversion à des souvenirs irritans. D'autres, qui avaient de bonne foi poussé au mouvement indéfini, reconnurent la nécessité de faire halte, et manifestèrent des idées de stabilité. Cette transformation qui se produisit dans le pays, dans le parlement, dans la presse, produisit une succession de ministères qui cherchèrent tous à prendre position sur les deux centres. Ils fut reconnu qu'on ne pouvait gouverner que par l'association du centre droit et du centre gauche. C'est cette idée qui a présidé plus ou moins depuis huit ans à la formation de tous les ministères. Tous ces souvenirs sont trop récens pour qu'il faille s'y appesantir. Nous remarquerons seulement que le ministère du 29 octobre lui-même a témoigné qu'il avait aussi besoin de trouver un point d'appui dans le centre gauche. Ne s'est-il pas félicité, pendant la première année de son existence, d'avoir pour auxiliaires MM. Dufaure et Passy? A la mort de M. Humann, n'a-t-il pas offert à M. Passy le portefeuille des finances? Que cette offre eût été faite avec l'espoir qu'elle ne serait pas acceptée, peu importe ici. Par cela seul qu'on croyait devoir la faire, on re-

Digitized by Google

connaissait qu'il y avait dans l'opinion que paraissaient représenter MM. Dufaure et Passy une puissance respectable avec laquelle il fallait compter.

MM. Dufaure et Passy ont, cette année, manqué à leur position, à leur fortune politique, à leurs amis : c'est vrai; ils ont gravement compromis ces opinions intermédiaires dont ils paraissaient être les représentans les plus prochains au pouvoir; mais cette faute, quelque lourde qu'elle soit, met-elle au néant ces opinions, et doit-elle avoir pour résultat de supprimer entre la droite et la gauche tous les intermédiaires? Non, mille fois non. Que les partis extrêmes plaident cette thèse sans y croire, soit, c'est leur rôle; mais comment, au nom des intérêts du gouvernement et de la politique conservatrice, prétendre refuser le droit de cité à des opinions éclairées et sages pour lesquelles le pays a des sympathies véritables? S'il en était ainsi, il se trouverait que plus on porte dans sa conduite de modération et d'intelligence, moins on a de chances pour garder quelque influence, quelque autorité politique. Dieu merci, nous n'en sommes pas là, nous ne croyons pas que la France et la chambre aient moins d'estime et de confiance aujourd'hui pour des hommes comme MM. Thiers, Rémusat, Vivien, Duvergier de Hauranne, parce qu'ils ont gardé leur ligne sans s'engager plus avant soit à droite, soit à gauche. Ces hommes politiques sont aujourd'hui ce qu'ils étaient hier, et l'appui qu'on peut trouver dans leurs opinions est toujours, comme par le passé, nécessaire au gouvernement. On peut interroger sur ce point les amis les plus éclairés de la révolution de 1830.

Puisqu'on s'est occupé à la tribune de décomposer le centre gauche et d'en faire l'histoire, il faut bien préciser la différence de situation entre les deux fractions de ce parti quand la chambre s'est rassemblée cet hiver. MM. Passy et Dufaure, avec une vingtaine de leurs amis, avaient travaillé à s'isoler. On les avait vus accueillir avec une sorte de bienveillance protectrice l'avènement du ministère du 29 octobre; ils avaient affiché par-dessus tout des tendances gouvernementales; ils avaient l'air enfin de se considérer comme les futurs collègues des ministres du 29 octobre, ou comme leurs successeurs. Leurs convictions ne leur ont pas permis de s'associer plus long-temps à une politique qu'ils ne peuvent continuer à approuver, et ce n'est pas nous qui les blâmerons de cette loyauté. On pourrait dire qu'avec un peu plus de pénétration MM. Dufaure et Passy eussent pu reconnaître qu'ils devaient être fatalement amenés un jour à se séparer du cabinet du 29 octobre, et qu'alors ils auraient pu se dispenser d'appuyer des hommes qu'ils devaient quitter; mais enfin ils croyaient alors faire le bien : passons. Une fois dans l'opposition contre le cabinet du 29 octobre, ils devaient s'en considérer comme les compétiteurs naturels; anciens ministres, un peu plus rapprochés du centre proprement dit que M. Thiers et ses amis, tous leurs antécédens étaient autant de raisons pour leur faire un devoir de la candidature ministérielle. C'était l'opinion générale que MM. Dufaure et Passy devaient entrer dans le cabinet qui pourrait être appelé à recueillir la succession du 29 octobre. Dans la chambre, tout le monde s'effaçait devant eux; ce n'était certes pas dans

Digitized by Google

l'autre partie du centre gauche qu'ils trouvaient des obstacles et des compétiteurs. M. Thiers et ses amis avaient hautement déclaré qu'ils étaient prêts à appuyer toutes les combinaisons nouvelles dont pouvaient faire partie MM. Dufaure et Passy s'alliant à des membres du centre droit; M. Thiers et ses amis s'étaient mis pour ainsi dire à la disposition de MM. Dufaure et Passy, et ils ne réclamaient rien pour eux. C'est dans cette situation, quand tout le monde a les yeux fixés sur eux, quand on les attend, quand on les appelle, que MM. Dufaure et Passy proclament à haute voix leur désistement politique. Cette déclaration si imprévue a eu nécessairement deux effets : le maintien du cabinet et le silence forcé de tous les membres du centre gauche.

De bonne foi, à la vue de la déroute de MM. Dufaure et Passy, que pouvait faire le centre gauche, qui se tenait prêt à les appuyer, s'ils avaient su agir et parler en hommes vraiment politiques? Il a compris tout de suite qu'il faudrait quelque temps pour refaire une situation compromise, et il est resté sur la réserve, en demeurant fidèle à lui-même. Mais, dit-on, pourquoi M. Thiers n'a-t-il pas imité M. de Lamartine? Voyez comme ce dernier a parlé! comme il a proclamé sa complète adhésion aux principes de la gauche! comme il a embouché la trompette pour annoncer à l'univers entier sa transformation! Voilà une conduite tout-à-fait politique; que M. Thiers ne suivait-il un pareil exemple! Sans nous arrêter à ce qu'il y a d'étrange à présenter la manifestation exceptionnelle de M. de Lamartine comme un modèle à suivre, nous dirons que M. Thiers n'avait rien à annoncer et à proclamer. La position de M. Thiers est fort simple : depuis qu'il est sorti des affaires en 1840, il est dans l'opposition, il y est comme membre et chef du centre gauche. Il n'a pas eu besoin de quitter cette situation pour prononcer son célèbre discours sur la régence : là, le ministère n'était pas en cause; il s'agissait de la constitution et de la dynastie. A-t-il cessé un instant d'agir en opposant sur toutes les autres questions? Qu'on le demande au cabinet. Il n'y a donc pas là de situation ambiguë; jamais position n'a été plus claire dans sa modération et dans sa force, et il faut vraiment bien peu de pénétration ou de bonne foi pour la méconnaître.

Il est des momens où les hommes vraiment politiques doivent savoir garder leur ligne et leur attitude, sans chercher hors de propos les satisfactions de l'amour-propre et de la popularité. Leur conduite peut être un instant défigurée par des interprétations erronées ou malveillantes, mais le temps finit toujours par éclairer et ramener l'opinion. On a remarqué combien la popularité était fragile, puisque certains journaux, favorables, il y a quelques mois, à M. Thiers, avaient blâmé dans ces derniers temps sa conduite. Une pareille impopularité est peu dangereuse; elle est inévitable dans la carrière de tout homme politique, et ce serait avoir bien peu de force que de s'émouvoir pour si peu. Heureux les hommes d'état dont l'impopularité n'est pas d'une nature plus profonde et plus durable!

Pour en revenir aux opinions modérées et intermédiaires, contre lesquelles

Digitized by Google

éclate une si étrange coalition, nous croyons qu'en dépit de toutes ces attaques leur avenir n'est pas menacé. Elles dureront, parce qu'elles sont dans la nature des choses. Comment ce qui a toujours été vrai ne le serait-il plus aujourd'hui? Que disait-on, il y a quelques semaines, si ce n'est qu'il était désirable d'élargir la base du pouvoir? Cette nécessité frappait les meilleurs esprits, qui désiraient voir entrer dans la sphère officielle les opinions modérées dont nous parlons, et cette nécessité aurait disparu comme par enchantement! Il n'y aurait plus de place au soleil que pour les opinions extrêmes, parce que M. Passy est atteint aujourd'hui d'un dégoût systématique pour le pouvoir, parce que M. Dufaure se méprend sur la valeur et l'opportunité de certaines questions, parce que certains hommes politiques ont manqué à des engagemens pris, parce que... mais cette énumération pourrait nous conduire trop loin. Nous dirons seulement que toutes ces petites causes ne prévaudront pas contre les grandes nécessités politiques. Il reste toujours vrai que le pouvoir doit s'appuyer à la fois sur le centre gauche et sur le centre droit; il est toujours fâcheux que telle ne soit pas en ce moment la situation du gouvernement. Les petites causes, certaines considérations individuelles et misérables, peuvent un moment obscurcir la vérité, mais elles ne la détruisent pas.

Au surplus, rien n'est perdu. L'avenir profitera de tout ce qui s'est fait, de tout ce qui s'est dit, et même de ce qu'on ne peut pas dire. Il y aura d'utiles retours, de salutaires réflexions sur la nature et la pureté de nos mœurs parlementaires. On dirait que, par sa proposition, M. Duvergier de Hauranne a voulu tirer comme une moralité de la discussion de la semaine dernière. M. de Hauranne propose à la chambre de remplacer dans tous les cas le scrutin secret par le vote public. Il est probable que les bureaux autoriseront la lecture de la proposition, car déjà, en 1838, il s'est trouvé plus de trois bureaux pour autoriser une proposition semblable, faite par un membre de la majorité, M. Desmousseaux de Givré. Les circonstances dans lesquelles M. Duvergier de Hauranne produit sa proposition en font presque une épigramme. C'est immédiatement après un vote où le scrutin secret a été l'objet de maints commentaires que M. Duvergier propose de l'abolir; c'est assez dire que dans sa pensée on en a étrangement abusé. La chambre pensera sans doute qu'elle se doit à elle-même de ne pas repousser par une fin de non-recevoir l'occasion qui lui est offerte de se livrer à une sorte d'examen de conscience sur ses mœurs parlementaires.

La pratique anglaise est excellente. Par la *division*, les partis et les hommes acceptent franchement la responsabilité de leurs opinions, et les trahisons individuelles ne sont pas possibles. On peut douter que la chambre accepte, dès cette année, la modification qui lui est proposée; mais ce sera déjà quelque chose qu'une discussion solennelle établisse les avantages de la publicité du vote. Reproduite avec persévérance, la proposition finira probablement par prévaloir. Alors vraiment nous aurons des votes sincères. Au surplus, cette question en soulèvera nécessairement d'autres. La publicité du vote

Digitized by Google

demande des hommes indépendans et fermes; on sera conduit de cette manière à envisager de nouveau la question des incompatibilités, et l'on sentira davantage l'inconvénient d'avoir dans la chambre un trop grand nombre de fonctionnaires. Il est fort désirable que toutes ces questions soient traitées avec un esprit à la fois pratique et modéré. Tout le monde est intéressé, le pouvoir aussi bien que l'opposition, à obtenir la vérité du gouvernement représentatif. C'est un instrument que tout le monde doit craindre de laisser affaiblir et fausser.

M. le comte Jaubert souhaiterait fort de voir achever le Louvre, nous aussi; mais est-ce le moment de demander des allocations nouvelles? Personne ne l'a pensé, et la proposition de M. Jaubert n'a pas trouvé de soutiens. D'ailleurs, l'achèvement du Louvre présentait des questions délicates que tranchait sans les résoudre l'auteur de la proposition. La chambre a très sagement pensé que ce n'était pas à elle de prendre l'initiative sur un pareil sujet; elle ne peut qu'attendre les propositions dn gouvernement. Encore une fois, le moment n'est pas venu. L'état a entrepris deux grandes choses, élever les fortifications de Paris et construire de grandes lignes de chemins de fer. Quand ces deux vastes entreprises seront menées à bout, on pourra songer à d'autres travaux, et alors il est vrai que l'achèvement du Louvre appellera toute la sollicitude du gouvernement et des chambres.

L'examen du budget se poursuit lentement dans les bureaux, et la commission y apporte une sévère et minutieuse attention. On remarque en général que la chambre, après avoir donné la majorité au ministère, entend, dans toutes les questions, agir avec la plus complète indépendance. Souvent ce ne sont pas les membres de la majorité qui sont les moins difficiles à contenter. Le ministère n'ignore pas non plus qu'il a devant lui une opposition nombreuse, une opposition de plus de deux cents voix, et dont il a à craindre dans toutes les questions le contrôle et l'influence. L'opposition s'est montrée impuissante pour la composition d'un ministère, mais dans la critique des actes du pouvoir elle reprend tous ses avantages, et là elle est vraiment redoutable. On peut prévoir le moment où, avec une chambre nouvellement élue, le ministère se retrouvera dans la même position qu'il y a un an. Alors le pouvoir se plaignait de n'avoir qu'une majorité faible, vacillante, avec laquelle il ne pouvait ni rien entreprendre ni rien terminer. Il est possible que la session ne se passe pas sans qu'il ait lieu de recommencer les mêmes plaintes. Le cabinet ne se dissimule pas intérieurement l'étrange embarras d'une situation où, tout en paraissant avoir la majorité, on est en réalité tenu en échec sur toutes les questions graves.

Voyez ce qui se passe pour les traités de commerce. Le cabinet a bien l'intention de conclure un arrangement commercial avec l'Angleterre; sur ce point, il y a plus qu'un projet, il y a des bases arrêtées entre M. Peel et M. Guizot. Eh bien! le cabinet n'ose pas l'avouer; il se défend d'avoir traité avec la Grande-Bretagne, et cependant c'est son vœu le plus cher. Il sait que, s'il disait avec franchise sa pensée sur ce point, il s'aliénerait un grand

Digitized by Google

nombre d'esprits dans la chambre. Ce n'est pas là pour le pouvoir une situation forte et suffisante; ce n'est pas là, il faut le dire, l'attitude d'une administration qui pourrait compter sur une majorité permanente.

Tout le monde sait fort bien qu'il ne saurait y avoir de question ministérielle posée devant la chambre des pairs à l'occasion des fonds secrets. Maintenant jusqu'à quel point la pairie voudra-t-elle qu'on donne du retentissement à ses griefs contre M. le ministre des affaires étrangères pour avoir eu avec elle un langage différent de celui qu'il a tenu à la chambre des députés? Il ne manquera pas, dans la chambre des pairs, d'hommes prudens qui voudront étouffer dans un profond silence ces récriminations, tout en avouant intérieurement qu'elles sont fondées. On annonce, au surplus, que le ministère se défendra en niant le fait qu'on lui reproche. Ses amis disent qu'il n'a rien promis à la commission de la pairie, quand celle-ci délibérait sur la rédaction de l'adresse, et qu'il avait gardé toute liberté de tenir devant la chambre des députés le langage qui lui conviendrait. C'est sur ce point seul que le débat peut offrir de l'intérêt, car, quant à l'ensemble de la situation, quant à la question ministérielle, on peut pressentir que la chambre des pairs sera peu d'humeur à s'y engager.

Les élections se font en ce moment en Espagne, et nous saurons dans quelques jours si le ministère qui est en exercice a la majorité. Dans tous les cas, les élections ne sauraient menacer le régent; l'Espagne, dont il n'a pas, tant s'en faut, rempli l'attente, continue de le regarder comme l'homme nécessaire d'une situation qui au surplus doit avoir son terme. Les cortès que l'Espagne élit en ce moment sont destinés, selon toutes les probabilités, à voir la majorité de la reine; c'est pour cette situation nouvelle que les partis et le régent ont à se préparer. En attendant, les Anglais ne perdent pas de vue le traité de commerce qu'ils attendent de la reconnaissance d'Espartero; et, pour peu que le régent paraisse pouvoir disposer d'une majorité, ils insisteront pour la conclusion finale.

S'il fallait en croire les correspondances du *Times,* l'intérêt français et l'intérêt anglais seraient en présence et en lutte au Brésil comme en Espagne. On dit qu'à la cour de l'empereur le ministre des finances serait le chef du parti anglais, et le ministre de la guerre le chef du parti français. Enfin, on parle du mariage de M. le prince de Joinville avec la princesse Januaria. Puissions-nous au Brésil être plus heureux qu'en Espagne, et n'être pas finalement obligés de renoncer à l'espoir tant d'une alliance politique que d'un traité de commerce vraiment favorable.

Nous avons à déplorer une bien triste catastrophe qui vient de frapper notre colonie de la Guadeloupe. La ville de la Pointe-à-Pître est renversée de fond en comble. Un affreux tremblement de terre a tout détruit. On annonce que le plus grand nombre des usines est ruiné et qu'il sera impossible de passer les cannes au moulin. On est donc menacé de la famine. Le gouvernement se prépare à demander aux chambres une allocation qui lui permette

Digitized by Google

d'envoyer des secours à nos malheureux colons. En face d'un évènement si lamentable, on peut compter sur la sympathie du parlement et du pays.

Qui se serait attendu à l'acquittement de l'assassin de M. Drummond, de Mac-Naughton? Le jury a décidé que s'il avait assassiné le secrétaire de sir Robert Peel, ç'a été de sa part une pure hallucination. Il avait eu une *idée*, voilà tout. Ainsi la grave Angleterre admet maintenant la monomanie comme une excuse suffisante. Tel misérable s'est rendu coupable d'un assassinat, c'est vrai, mais on prouve qu'il avait des manies, que le sang lui portait à la tête, et c'est assez pour l'acquitter. Les monomanes se sont sentis encouragés par une pareille jurisprudence. Le chancelier de l'échiquier, M. Henri Goulburn, a reçu ces jours passés plusieurs lettres menaçantes d'un nommé John Dillon; dans la dernière ce Dillon disait à M. Goulburn : « Savez-vous bien que votre injustice est faite pour pousser un homme à saisir un pistolet et à vous envoyer une balle dans la tête? » A Londres, en ce moment, il y a abondance de fous. Une femme, Sara Newell, a écrit aux journaux pour leur apprendre qu'elle était la femme de Jésus-Chrit et, à plus forte raison, reine d'Angleterre. Hâtons-nous de dire que le ministère s'occupe de rassembler les élémens d'un bill sur *l'aliénation mentale*. C'est le procédé ordinaire de la législation anglaise de statuer sur les faits à mesure que l'expérience les lui dénonce.

THÉATRE-FRANÇAIS. — *LES BURGRAVES.*

Cette fois, il a plu à M. Hugo de nous transporter dans ces âges de force et de grandeur qui sont pour les poètes d'aujourd'hui ce qu'étaient les âges héroïques pour Sophocle et pour Euripide. On sait que Goethe, fatigué de l'imitation des pièces françaises en Allemagne, composa, dans son extrême jeunesse, un drame historique et national à la façon de Shakespeare, *Goetz de Berlichingen*. Ce sont les aventures d'un vieux chevalier, célèbre par sa valeur et par sa loyauté, défendant, sous le règne de Maximilien, l'existence féodale des seigneurs contre l'établissement de cette force abstraite qu'on nomme état, nation ou gouvernement, et qui enleva graduellement aux individus leur ascendant et leur importance. Déjà, sous Maximilien, l'édifice féodal croulait de toute part, et le héros de Goethe rappelle plus d'une fois le héros de Cervantes. Remontant plus haut le cours des siècles, M. Victor Hugo a pris sur les bords du Rhin la féodalité dans son épanouissement redoutable, alors que tout château était une forteresse et tout seigneur un souverain : *les Burgraves* sont l'expression énergique et sauvage de cette puissance dont *Goetz de Berlichingen* fut l'expression poétique et chevaleresque.

Nous sommes au commencement du XIIIe siècle. L'empereur Barberousse vient de mourir en lointain pays, et déjà l'Allemagne est pareille à un corps sans tête dont les membres se déchirent les uns les autres. Telle était l'anar-

Digitized by Google

chie de ces temps héroïques et peu regrettables, que voler et piller les passans entrait dans les droits du seigneur! De son vivant, Barberousse y avait mis bon ordre; c'était un fier et rude compagnon qui ne craignait pas plus ses barons que le pape. Il leur avait fait, durant plus de trente ans, une terrible guerre, les traquant comme des bêtes fauves, et ne se gênant point pour jeter leurs tours crénelées dans le Rhin. En un mot, il avait entrepris et poursuivit avec l'ardente volonté du génie la grande œuvre que Louis XI et Richelieu devaient plus tard, en France, accomplir chacun à sa guise. Il avait rêvé l'unité de l'Allemagne, et, pour y réussir, il ne lui manqua que la vie. Aussi qu'allait-il faire, à soixante-dix ans, dans ce Cydnus d'où la jeunesse avait eu tant de peine à tirer Alexandre-le-Grand? Toujours est-il qu'après sa mort l'Allemagne se trouva divisée, non pas comme autrefois la Grèce, ni comme les Gaules, ni comme l'Italie avant qu'elle passât sous la domination romaine, mais comme un faisceau sans lien qui le retienne, le cercle et le relie. L'anarchie féodale, un instant écrasée sous un talon de fer, releva le front, et dès-lors ce ne furent dans l'empire qu'exactions, rapines et brigandages. Chaque burg ou château-fort devint comme un nid de vautours qui s'abattirent sur les passans, et ne vécurent que de meurtre et de pillage. Il est vrai que tout ce désordre n'éclata véritablement dans l'empire qu'après la mort du fils et du petit-fils de Barberousse. Mais nous sommes de ceux qui s'humilient aveuglément devant la fantaisie de M. Hugo, et reconnaissent au grand poète le droit d'accommoder l'histoire à son génie, tant nous avons foi au génie du poète, tant nous savons qu'il peut remplir et combler les lacunes de l'historien.

Donc l'empereur est mort, l'empire n'a plus de chef, et voici le château du vieux Job. De tous les repaires de burgraves qui ont tenu en échec la colère de Barberousse, celui-là est le plus haut perché, le plus rebelle, le plus inaccessible. Au lever du rideau, le soleil couchant en éclaire les créneaux et la plate-forme. C'est là, sur la cime des monts, que vivent trois générations de burgraves : d'une part, comme deux vieux lions dans leur cage, le vieux Job et son fils Magnus dans le silence et dans la mélancolie des nombreuses années; de l'autre, les jeunes burgraves, fils de Magnus et petits-fils de Job, dans la joie, dans le vice et dans la débauche. D'un côté, tout se tait; de l'autre, on s'enivre et on chante. Cependant Guanhumara, vieille esclave, erre, comme une ombre fatale, autour des piliers d'architecture romane, tandis qu'une troupe de serfs, rassemblés sur la plate-forme, s'entretiennent des choses du jour. Déjà circulent des bruits mystérieux, étranges; on se dit à voix basse que Barberousse n'est point mort; à l'appui de cette opinion viennent de poétiques légendes. Cette attitude des vieillards, qu'on ne voit pas, mais qu'on devine, sombres et muets dans leur retraite; cette orgie des jeunes gens, dont les éclats retentissent jusque sur la scène; ce sombre fantôme qui rôde çà et là, menaçant et terrible sous les haillons qui le couvrent, ces serfs attroupés, ces récits merveilleux, tout cela forme dès l'abord un tableau qui s'empare puissamment de l'imagination des spectateurs. Déjà vous ne vous appartenez plus, vous êtes tout entier au poète qui vous a trans-

Digitized by Google

porté d'un coup d'aile dans le monde de sa création. Mais silence! Otbert et Regina paraissent, Regina, pâle et languissante, appuyée sur le bras d'Otbert. Ils parlent; c'est le chant de l'amour et de la jeunesse : les brises d'automne se taisent pour les écouter, et le soleil qui baisse à l'horizon s'arrête un instant pour les voir et pour les inonder de ses plus doux rayons. Otbert est un officier de fortune; recueilli, élevé par Guanhumara, il n'a rien ici-bas que son noble cœur et sa vaillante épée. Petite nièce du vieux burgrave, fiancée au fils aîné de Magnus, c'est Otbert qu'aime Regina; mais la jeune fille se meurt d'un mal inconnu qui flétrit et consume son printemps dans sa fleur. Vainement lui sourient le ciel et la terre, vainement Otbert cherche à relever ce beau lys affaissé sur sa tige, Regina sent la vie qui l'abandonne, et ni le soleil si doux, ni l'amour d'Otbert plus doux encore, ne sauraient réchauffer son sang appauvri et déjà glacé par les approches de la mort. Scène charmante! assise dans un fauteuil près de la fenêtre entr'ouverte, Regina contemple d'un œil éteint et mélancolique les coteaux et les vallées que le burg domine comme un promontoire; elle écoute les bruits du soir, elle respire les parfums qui montent jusqu'à elle, elle dit un éternel adieu aux hirondelles qui s'en vont et qu'elle ne verra point revenir, tandis que, debout auprès d'elle, Otbert s'efforce de la rappeler à la vie et à l'espérance. Ainsi, d'un bout à l'autre de ce drame, sous ces voûtes épaisses, au milieu de géans blanchis par les années, vous entendrez ces deux voix jeunes, amoureuses et tendres, comme des chants d'oiseaux égayant les sombres forêts du nord, comme un duo de hautbois mêlé aux concerts de la bise et de la tempête. Par quel art, par quelle magie ce poète aux terribles imaginations sait-il en même temps dérober à l'amour ses accens les plus mélodieux, son plus céleste langage? C'est le secret du génie.

Mais qui sauvera Regina? Puisque Dieu est sourd à sa prière, Otbert s'adresse aux enfers; il a recours à Guanhumara. Il prie, il supplie, il adjure, car il sait que Guanhumara possède l'art de composer des philtres qui peuvent donner ou la vie, ou la mort. En effet, Guanhumara n'a pas toujours vécu sous le toit des burgraves : elle a traîné partout la chaîne de l'esclavage; ses larmes et ses sueurs ont mouillé la terre étrangère. C'est sous le ciel brûlant des Indes qu'elle apprit à extraire des plantes et des fleurs un suc vivifiant ou mortel. D'où vient-elle? Où va-t-elle! Quel intérêt l'a conduite dans le burg du vieux Job? On ne sait, et ce qu'elle a souffert, elle seule pourrait le dire. Elle a vécu trente ans de ce qui fait mourir, et rien d'humain que la haine ne bat sous sa mamelle gauche. Elle se décide à remettre à Otbert un philtre qui rendra la santé à Regina, mais service pour service, et pour la vie la mort, car Otbert tuera l'homme que lui désignera l'implacable euménide. Long-temps Otbert hésite, mais Regina se meurt : Guanhumara tient entre ses mains le breuvage qui peut la sauver. Otbert est jeune, il aime, il accède au pacte fatal. Cependant qui doit-il frapper? Dans quel cœur doit-il plonger la lame de son poignard? C'est ce que nous ne saurons, c'est ce qu'Otbert ne saura lui-même que lorsque Guanhumara aura sonné l'heure de sa vengeance.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, la porte de la salle de l'orgie s'ouvre à deux battans, et les jeunes burgraves, couronnés de roses et la coupe en main, se précipitent sur la scène, en compagnie de leurs amis. Au bruit que fait cette jeunesse, les deux vieux lions se réveillent dans leur tanière, et voici que tout d'un coup le vieux Job et son fils Magnus apparaissent, graves et sévères, sur le seuil de leur porte, semblables à ces hommes de fer dont on voit encore les images dans les arsenaux de l'Allemagne. Job a cent ans, Magnus en a soixante-dix. Droit, silencieux et immobile, l'un contemple d'un air d'austère pitié sa race dégénérée, tandis que l'autre, d'une voix mâle et ferme, gourmande ses indignes fils. Ceux-ci, moins touchés qu'ennuyés, ne trouvent rien de mieux, pour témoigner à leur père le cas qu'ils font de ses avis, que de jeter des pierres et des injures à un pauvre vieux mendiant qu'ils aperçoivent dans la cour du château. A ce comble de l'impiété, Magnus éclate et raconte à ses fils de quelle façon, en son temps, on exerçait l'hospitalité; mais l'aïeul, l'interrompant, élève la voix à son tour, et c'est ainsi sans doute que parlaient les héros d'Homère. Non, nous ne pensons pas qu'aucun poète ait jamais poussé plus loin la majesté des pensées et la magnificence du langage. A cette voix qu'ont à peine affaiblie les ans, les jeunes burgraves vont se ranger près de leur père et de leur aïeul, les clairons sonnent, les bannières s'inclinent, et le mendiant, introduit comme un roi, s'arrête sur les degrés de la plate-forme, tandis qu'au-dessus, penchée sur l'appui d'une galerie aérienne, Guanhumara, pâle et menaçante, complète, en le contemplant d'un œil fauve, ce tableau, un des plus beaux et des plus épiques qu'on ait jamais peut-être applaudis au théâtre.

Cependant qui est ce mendiant? Son air est auguste et royal, il parle, et dans un monologue dont l'éloquence et la grandeur ne le cèdent en rien aux discours de Charles-Quint et de Ruy-Blas, il pèse les destinées de l'Allemagne ainsi que seul le pourrait faire Frédéric Barberousse, s'il revenait sur cette terre. On sait avec quel art merveilleux M. Victor Hugo mêle à ses fictions la politique de l'histoire. Dans ce drame de *Goetz*, dont nous parlions tout à l'heure, on a reproché avec raison à Goethe de n'avoir point assez caractérisé le règne de Maximilien pendant lequel se passe le principal évènement. Dans le drame deM. Victor Hugo, au contraire, l'époque est précisée avec une heureuse audace, et l'on y sent vivre et remuer toute l'Allemagne du XIIIe siècle. Mais revenons à Regina, car telle est cette œuvre, que les choses les plus gracieuses y traversent incessamment les choses les plus austères. Regina a retrouvé par enchantement tous les trésors de la jeunesse et de la santé, et dans la joie qu'il en ressent, Otbert ne se souvient plus à quel prix; il oublie qu'il a juré de payer la vie par la mort. Sauriez-vous rien de plus aimable et de plus charmant que ces deux jeunes gens penchés sur le fauteuil du vieux Job, tandis que le regard attendri du vieillard va de l'un à l'autre, que sa voix les caresse et que ses mains tremblantes les appellent tous deux sur sa poitrine? Il aime ces enfans, ce vieillard! Il les aime comme savent aimer ces vieux vainqueurs; les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père, c'est

Digitized by Google

M. Hugo qui l'a dit. Le vieux Job a surpris leur mutuel amour, et veut qu'on se marie. Otbert est sans nom, sans famille; mais le vieillard s'est pris de tendresse pour ce jeune homme, car Otbert lui rappelle un fils adoré qui lui fut enlevé tout enfant par une troupe de bohêmes. S'il vivait, son fils aurait l'âge d'Otbert! il aurait sa grace et ses vertus chevaleresques! Et le vieillard pleure en le regardant. Il l'aime aussi de tout l'amour qu'il voudrait et ne saurait avoir pour ses petits-fils, enfans dégénérés d'une famille de géans. Est-il besoin d'insister sur le charme touchant que M. Victor Hugo a répandu dans toute cette scène? Qu'il nous suffise de rappeler quels flots de poésie M. Hugo a tirés de son cœur paternel pour les verser, comme un baume précieux, sur la tête de ses enfans; qu'on se rappelle aussi le petit soulier de la Esmeralda, ce petit soulier qui a fait pleurer toutes les mères.

Mais, pour échapper aux prétentions et à la colère du jeune burgrave Hatto, à qui fut fiancée Regina, il faut se hâter de fuir. En effet, les deux jeunes gens, bénis et protégés par le vieux Job, se préparent à quitter le château, lorsque Hatto, prévenu par Guanhumara, les arrête au passage. Otbert lui jette son gant, mais Hatto le repousse du pied et refuse de se mesurer avec un adversaire sans nom et sans naissance, déclarant toutefois qu'il acceptera le combat avec le premier gentilhomme qui se présentera pour Otbert. C'est le mendiant qui se présente, et lorsque Hatto lui demande son nom en riant, le mendiant se nomme : Frédéric de Souabe, l'empereur Barberousse! A ce nom abhorré, Magnus bondit comme un tigre, et toutes les épées se lèvent pour frapper l'ennemi des burgraves; mais à un signe du vieux Job, les glaives rentrent dans leur fourreau, les colères s'apaisent, et c'est là qu'il faut reconnaître et saluer une des plus belles scènes, la plus belle peut-être de ce drame héroïque.

En voyant sa race abâtardie et ses petits-fils indignes de continuer leurs pères, le vieux Job a compris enfin la pensée de Barberousse, il a compris qu'il faut une Allemagne puissante et libre, et qu'il a devant lui le seul homme assez fort pour donner une mère-patrie aux enfans désunis de ce sol tourmenté. Abjurant donc ses haines et ses rancunes, le vieux burgrave courbe la tête; Magnus s'agenouille à l'exemple de son père, et bientôt l'empereur seul est debout au milieu de ces rebelles humbles et prosternés devant la royauté du génie. Maintenant, est-il bien nécessaire que Job fasse enchaîner ses fils et se mette lui-même un carcan au cou? N'est-ce pas pousser trop loin l'héroïsme? Nous n'oserions pas l'affirmer, mais c'est l'avis de Barberousse, qui s'empresse de déferrer le vieux burgrave en lui disant à voix basse ces mots qui semblent frapper Job de stupeur et d'épouvante : — Fosco, va m'attendre où tu vas tous les soirs.

Il faut bien le dire, hélas! ce vieux Job, qui fait sonner les clairons quand les mendians frappent à sa porte; ce vieux guerrier en qui vivent l'honneur et la loyauté des temps chevaleresques, ce vieux burgrave qui tout à l'heure encore avait de si douces paroles pour Regina et pour Otbert, ce vieux de la montagne a l'ame moins pure, le cœur moins tranquille et la conscience

Digitized by Google

moins sereine qu'on ne pourrait d'abord l'imaginer. Hélas! voici quelque soixante ans, dans ce caveau où nous le voyons assis, à la pâle lueur d'une lampe, Job, qu'alors on appelait Fosco, poignarda son frère Donato, et jeta son corps tout sanglant dans le torrent qui gronde au pied du château, tout cela sous les yeux de Ginevra, maîtresse de Donato, qu'il avait fait attacher à un pilier comme une chose à vendre, et qu'en effet il vendit le lendemain comme une esclave. C'est dans ce caveau que le vieux Job vient tous les soirs expier par les larmes du repentir le crime de sa jeunesse; c'est dans ce caveau que Barberousse lui a donné rendez-vous, en l'appelant de ce nom de Fosco, de ce nom maudit sous lequel le vieux Job ne se croyait connu que de Dieu.

Au lieu de Barberousse qu'il attend, c'est Guanhumara que le burgrave voit apparaître, Guanhumara qui le force de reconnaître en elle l'amante de Donato, cette Ginevra que Fosco envoya ramer sur les galères. Italienne et Corse, elle n'a démenti ni sa race ni sa patrie. Durant soixante ans, elle a poursuivi sa vengeance : la vengeance est lente, a dit autre part M. Hugo, mais elle vient; enfin elle est venue. Dans ce même caveau où Fosco a poignardé son frère, le vieux Job va mourir poignardé par son fils, car Otbert est le fils de Job, c'est Ginevra elle-même qui l'enleva jadis à son père. Le vieux burgrave ne recule point devant une si terrible expiation : il se couvre la tête d'un voile noir, et, comme un sénateur romain sur sa chaise curule, il attend gravement la mort.

Fidèle à son serment, Otbert descend dans le caveau, décidé à frapper, mais ignorant encore le nom de la victime. De son côté, le vieux Job a résolu de s'offrir silencieux et voilé au poignard du meurtrier. L'impitoyable Ginevra a exigé qu'il en fût ainsi, et la vie de Regina lui répond de la docilité de sa victime. Cependant Otbert, en s'approchant, a senti trembler sa main et son cœur; d'une autre part, le vieux burgrave avait trop présumé de sa force et de son courage; avant de mourir, il veut voir une fois encore ce fils si long-temps pleuré qu'il croit revoir pour la première fois. Cette scène est belle, dramatique et pénible. Ce père qui tend la gorge au poignard de son fils, ce fils qui se demande si ce vieillard n'est pas son père, si ce n'est pas son père qu'il va frapper, cette lutte, ce combat, cette hésitation, forment un spectacle fécond en émotions sans doute, mais en émotions qui semblent provenir moins du sentiment de la réalité que des angoisses de quelque horrible rêve Quoi qu'il en soit, Guanhumara est là qui réclame sa proie; il faut que ce jeune homme immole ce vieillard qu'il aime et qu'il vénère, il faut que ce père soit égorgé par son fils. Mais, Dieu soit loué! ce n'est pas seulement pour mendier aux portes que l'empereur Frédéric Barberousse est revenu des bords du Cydnus sur les rives du Rhin. Il est revenu surtout pour absoudre et pour pardonner, et quand Guanhumara, pour vaincre les scrupules d'Otbert, lui crie qu'à cette même place autrefois Job a tué son frère, arrive le vieux mendiant qui dit : Son frère, le voici! En effet, c'est lui, c'est Donato, Frédéric de Souabe, l'empereur Barberousse! Trahie

Digitized by Google

dans sa vengeance, Guanhumara n'a plus qu'à mourir : elle boit un des philtres mortels qu'elle a composés elle-même, et tombe raide sur le carreau, ce dont, il faut en convenir, Barberousse, son ancien amant, a l'air de se soucier fort peu.

On le voit, nous avons borné notre tâche à rendre compte, aussi succinctement que possible, de cette œuvre merveilleuse, dans la double acception du mot, autant par les beautés du style que par l'invention, qui relève de la légende autant que du drame, de la fable non moins que de l'histoire. Nous savons qu'une plume plus habile et plus exercée que la nôtre se propose de publier incessamment dans cette *Revue* un travail long et sérieux sur le théâtre de M. Hugo; nous lui cédons, quoiqu'à regret, le soin de développer la pensée du poète et de mesurer la hauteur et la profondeur de son œuvre. Ainsi, nous n'aurons fait qu'en indiquer les points culminans et en constater le succès : ce droit-là nous était trop cher pour que nous pussions, consentir à nous en dépouiller en faveur de personne. Le succès a été immense, unanime, tel enfin que pouvaient le souhaiter les amis passionnés de l'auteur. Ainsi que nous le disions l'autre jour, ç'a été pour tous une grande joie de voir M. Hugo reparaître en roi légitime sur cette scène dont, voici treize ans, il s'empara par droit de conquête.

N'oublions pas les acteurs, qui ont bien mérité du public et du poète, ni la mise en scène tout-à-fait digne du premier théâtre d'une grande nation. MM. Ligier, Geffroy, Beauvallet et Guyon, ont été beaux chacun dans son rôle; Mme Mélingue, par la façon dont elle a représenté Guanhumara, a justifié le choix du Théâtre-Français.

J. S.

— Il vient de paraître un roman nouveau de Mme Charles Reybaud, *le Moine de Chaalis* (1). C'est l'histoire simple et touchante d'un de ces cadets de grande famille que les barbares prescriptions du droit d'aînesse condamnaient à s'ensevelir sans vocation dans l'austère solitude d'un cloître. Nos lecteurs savent tous quelle élégance et quelle sensibilité se concilient, chez Mme Reybaud, avec un sentiment toujours vif et profondde la réalité. On retrouve toutes ces qualités dans *le Moine de Chaalis*. C'en est assez pour qu'on prédise à ce roman le succès qui n'a manqué à aucune des productions du gracieux écrivain.

(1) Chez Dumont, Palais-Royal.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

UN AUTRE

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Il y a quelque chose de plus curieux que les révolutions; ce sont les temps qui les précèdent.

En 1750, lorsque la démocratie moderne s'annonce et que la révolution française va naître, c'est la France qu'il faut regarder; là couve la grande tempête au milieu d'un inexprimable mélange de gaieté, de rêverie, d'étourderie et d'espérance. Le changement du monde européen s'y brasse dans la vaste cuve des utopies.

En 1450 aussi, lorsque le divorce définitif des hérésies va susciter le protestantisme, les préludes de la tempête religieuse et de la révolution sociale éclatent chez le plus civilisé des peuples. En Italie, il se fait un XVIIIe siècle antidaté que les érudits n'ont pas aperçu, car ils l'ont travesti misérablement. Heureusement, les livres parlent, les monumens restent, les morts ont laissé trace de leur pensée, ils ne sont jamais morts. On retrouve encore les traces du XVe siècle sous la couche épaisse et l'enduit factice dont Ginguené, Sismondi et Roscoe ont barbouillé la vieille Italie de la renaissance. Le premier jour de la restitution est périlleux et mauvais pour celui qui l'essaie; personne n'aime à quitter brusquement le commode fauteuil de ses

Digitized by Google

vieilles idées. Chacun se sent dérangé dans la paresse moelleuse de son esprit. On accuse de prétention ridicule et de paradoxe celui qui cherche la vérité; mais le paradoxe d'aujourd'hui devient le lieu-commun de demain.

Par une loi inévitable, les révolutions s'achèvent toujours dans la pensée des peuples avant de se réaliser dans les faits. On reconnaît la vérité de cette loi quand on observe d'une part la France de 1789, d'une autre, l'Italie de 1489, deux ateliers littéraires et systématiques, deux grandes fournaises d'idées et d'études, sans lesquelles il n'y aurait pas eu de Luther et de Mirabeau, de protestantisme et de démocratie moderne. Ce XVe siècle italien est aussi grand que notre XVIIIe siècle français. A peine les peuples demi-germains et demi-français, qui cultivent sur les bords du Rhin la vigne, le blé, les arts et le commerce, ont-ils créé l'imprimerie et ajouté cette force d'expansion aux forces intellectuelles de l'humanité, il s'opère dans l'Europe un mouvement énorme de gravitation vers la civilisation antique. En cet instant même, le dernier simulacre du fantôme nommé empire grec disparaît, laissant après lui une trace de feu qui tombe sur l'Italie comme une couronne. L'Italie, qui reçoit l'héritage, est elle-même une vieille héritière; elle possède d'avance une philosophie, un esprit de critique, une civilisation très avancée. L'héritage grec, ce limon de science et de vice déposé sur l'Italie, fait éclore des fruits extraordinaires. Bientôt elle contient en germe Rabelais et Marot, Montaigne et Bacon, Ronsard lui-même et tous les poètes burlesques de l'Allemagne au XVIe siècle; elle renferme le secret et l'inévitable crise de la réforme prochaine.

Après avoir accepté pour institutrice cette colonie d'exilés que le terrible Mahomet a chassés de Byzance, elle vend à son tour à l'Europe les leçons qu'on lui donne. L'Anglais Linacre va étudier le grec à Florence; les Anglais Gunthorpe, Free, William Gray, Robert Fleming, se pressent à Padoue au pied de la chaire du jurisconsulte Guarini. L'Italie, nourrice universelle des esprits, se moque un peu de ses nourrissons quand ils ont la voix trop rude et la chevelure trop blonde. Elle fait comme les Chinois de nos jours, plus âgés en civilisation que nous, et pour lesquels Anglais et Allemands sont des *barbares aux cheveux jaunes;* ils les nomment ainsi dans leurs proclamations. Pontano, le poète napolitain de cette même époque, dit quelque part « que les Anglais ont la prétention d'avoir une langue au moyen de laquelle ils sifflent, hurlent et grognent; mais que c'est une prétention insoutenable. » Piccolomini, qui fut pape et qui vécut long-

Digitized by Google

temps en Allemagne, nous donne un tableau plaisant de la ville de Vienne en 1450. « Ce n'est pas une ville, dit-il, mais un grand poêle et un grand cabaret, où les princes boivent plus que les gentilshommes, les gentilshommes plus que les manans, les moines plus que les roturiers, et les évêques plus que les moines; c'est toute la différence. D'ailleurs l'idiome national est très beau et très utile sous un point de vue médical. Chaque mot est un petit caillou assez dur à digérer, qui nettoie le larynx en l'écorchant un peu, et qui endurcit les oreilles en les blessant (1). » — En dépit de ces railleries, les hommes d'esprit sans fortune allaient volontiers en Allemagne vivre à la cour des rois barbares dont ils se moquaient. Le même Piccolomini fut secrétaire de l'empereur d'Allemagne pendant longues années. Philippe Bonacorsi, savant et bon écrivain, fut le favori du roi de Pologne; Traversari, dont les lettres sont si intéressantes, ne fut pas moins bien accueilli en Hongrie et en Bohême. Un philosophe trop hardi avait-il peur de la cour de Rome, il allait, comme le fit Galeotto Marzio, prendre refuge dans un palais seigneurial de Prague ou de Vienne, et y publier ses incrédulités et ses invectives. On voyait en 1474 Florence ouvrir ses portes à un hôte singulier, Christiern, roi de Danemark, dont le costume scandinave, les fourrures de zibeline, la cuirasse de fer noir, l'épée colossale et la longue barbe blanche, furent une apparition extraordinaire au milieu des belles princesses de Milan et de Ferrare, et de leurs gentilshommes lestement vêtus. L'homme du Nord donna peu d'attention aux fêtes milanaises, qui ne lui semblaient que licence et affaiblissement voluptueux. Il se fit apporter les Pandectes, livre de la loi romaine, et l'exemplaire grec des Évangiles; puis, plaçant sur ces volumes sa main gantée de fer : Voilà, s'écria-t-il, les vrais trésors, seuls dignes des rois : la *loi* et la *foi*.

Dans la rudesse du Nord à peine éveillé, il y avait encore une foi sauvage. Les traits grands et durs qui caractérisent les peuples naissans avaient conservé sur les races teutones leur puissance primitive. Quant à l'Italie, société déjà dissoute, corps dont l'organisme était vieux, l'enchantement de l'étude la consolait de sa nullité sociale et de cette division intestine qui ne lui permettait plus l'espoir d'une grande vie nationale. Ce n'est pas moi qui date de cette brillante époque la décadence morale de l'Italie, mais les puissans esprits, les penseurs et les écrivains philosophes de ce pays et de ce temps;

(1) Æneæ Sylvii Epistolæ. Ep. CCXXI.

Digitized by Google

Machiavel, Bentivoglio, le Tasse. Ne vous étonnez pas de voir éclater le génie des arts dans sa splendeur, la beauté du style se parer de toutes ses graces, la forme, en peinture et en sculpture, acquérir une perfection miraculeuse, pendant que la société politique s'écroule de toutes parts. Rien de plus fréquent dans l'histoire que ce fait, qui paraît insolite. Osera-t-on dire que le gouvernement de la France, sous Louis XV, était juste, honorable, et bien dirigé? C'est cependant cette époque de fautes et de lâchetés politiques qui a produit Voltaire, Montesquieu, Jean-Jacques, et toute cette moisson de spirituels et de terribles écrivains. Ils savaient bien eux-mêmes, et Machiavel savait aussi, dans son temps, qu'ils assistaient à une décadence. Jean-Jacques se cachait douloureusement sous les ombrages de Montmorency, et de là il prédisait tristement l'orage qui allait gronder. Montesquieu, assis dans la grande salle seigneuriale du château de La Brède, prophétisait la chute imminente de cette machine usée et maladroitement réparée. Le vieux et redoutable père de Mirabeau, colossal débris d'une antique race florentine, cet Arrighetti devenu Français sans rien perdre de la sève et du sang gibelin qui coulaient dans ses veines, criait aux hommes d'état de son temps, du haut de sa tourelle des montagnes auvergnates : « Dansez, messieurs, dansez; vous finirez bientôt par une culbute universelle. » Ce mot trivial, digne des rues de Florence et de l'énergique popularité de ses ancêtres, exprimait le sentiment universel de l'Europe; et au même moment où le marquis de Mirabeau poussait ce cri sinistre, il y avait en Allemagne un jeune habitant de la cité impériale de Francfort qui écrivait un roman, *Werther*, et qui jetait la même clameur désespérée. En Angleterre, dans le même instant, un rêveur solitaire, un misanthrope, un autre Jean-Jacques, qui chantait en vers ses émotions calvinistes, répétait sans les connaître, sans savoir qu'il y eût un Montesquieu ou un Jean-Jacques, les paroles prophétiques qui présageaient la révolution future. Sa prédiction était même plus précise, et s'est plus complètement, plus littéralement réalisée, comme si le don spécial des solitaires était de voir plus juste et de percer d'un rayon plus pénétrant les obscurités des évènemens futurs. Cowper, c'est là son nom, écrivait, en 1785, des vers dont voici la traduction : « Cette Bastille où le maréchal de Bassompierre a été enseveli vivant, ces murailles élevées pour terrifier un peuple, tomberont bientôt sous la main courroucée de ce peuple même. » Il ajoutait, et cette prédiction subsiste dans son poème singulier et éloquent intitulé *la Tâche*, que de terribles catastrophes suivront la chute de la

Digitized by Google

Bastille, et que des rivières de sang humain baigneront les ruines d'une société qui s'est abandonnée elle-même. Puis cette ame timide, frappée d'une subite épouvante, s'écrie dans des vers admirables, qui sont peu connus en France, et que je traduis littéralement :

J'irai vous demander une grotte profonde,
Forêts, sombres abris, berceaux du Nouveau-Monde;
Votre ombre vierge encor, qui couvre des déserts,
Me cachera les maux de ce vieil univers! —
Il chancèle et s'en va. — Dieu! de mon toit sauvage,
Éloigne tous les bruits du meurtre et du pillage.
Europe, je t'oublie! Ah! ne me lasse plus
Des cris de tes vainqueurs, des pleurs de tes vaincus.
L'homme est tigre pour l'homme, et la charité sainte
Dans les cœurs dégradés ne laisse plus d'empreinte.
. . . . . .
. . . . . .
Bientôt vous les verrez, ces chevaliers galans,
Au banquet de la mort convives tout sanglans,
S'asseoir; et, parfumés, coquets comme des femmes,
Aux exploits du bourreau mêler leurs épigrammes,
Et, le sceau de la mort imprimé sur le front,
Railler Dieu qui punit et les Rois qui s'en vont!

Ainsi se révélaient aux ames choisies et aux intelligences supérieures les destructions prochaines. On est étonné de retrouver chez un lyrique français, Écouchard Lebrun, l'imitateur de Pindare, contemporain des deux Chénier et de l'abbé Delille, l'écho et la répétition exacte de ce chant élégiaque émané du cœur endolori de cet Anglais mélancolique. Ils écrivaient à la même époque, l'un dans le tourbillon ardent de la vie parisienne, l'autre en Angleterre, dans une solitude profonde; inconnues l'une à l'autre, les deux voix se répondaient tristement des deux côtés de la mer qui les séparait. C'est la plus belle ode du lyrique français; elle est simple, exaltée, presque religieuse, telle qu'il convenait qu'elle fût au milieu de la furieuse reconstruction de la vieille France mise en lambeaux. Qui écoute Lebrun croit entendre Cowper lui-même; et ce Lebrun qui ne savait ni l'anglais ni même le nom du splénétique habitant du Somersetshire, paraîtrait presque un traducteur de ce poète charmant. « Prends, dit-il,

Prends les ailes de la colombe,
Prends ses ailes, mon ame, et fuis dans les déserts,

Digitized by Google

Ou que l'asile de la tombe
Enfin me dérobe aux pervers!
Allons dans quelque solitude
Rêver du moins en liberté!... etc.

Et il continue ainsi, non-seulement sur le ton, mais avec les paroles même de Jean-Jacques, de Cowper et de Goethe! Ce cri général, cette clameur d'une angoisse universellement ressentie, échappent du fond des entrailles de tous les nobles êtres, quand les sociétés ont long-temps vécu, et que, bouleversées dans leurs fondemens, elles travaillent à l'œuvre pénible d'une résurrection qui les torture.

L'Italie, en 1450, avait beaucoup vécu, comme la France de 1789. Elle avait eu ses Pascal, ses Racine et ses Corneille. Les trois astres de son ciel poétique, Dante, Pétrarque et Boccace, avaient brillé déjà; Hildebrand avait régné; les républiques avaient accompli leur orageuse destinée; la foi politique, l'amour de la communauté avaient disparu; tout se dissolvait dans l'ardente volupté des mœurs, le luxe raffiné des fêtes princières, et le culte presque physique des passions, de la beauté, de la forme et des arts. Il restait encore à l'Italie de grandes puissances à produire; Arioste, Raphaël, Tasse, Galilée lui manquaient, vives lumières qui devaient apparaître les dernières.

Ce n'est pas sans surprise que l'on retrouve encore à la fin du XVe siècle, en Italie, un poète qui s'exprime exactement comme Lebrun, Cowper et Jean-Jacques. C'était un esprit distingué, pénétrant et souple, qui écrivait, selon la mode, des vers latins plus faciles qu'élégans, et qui les saupoudrait de sarcasmes contre les papes, les savans, les princes, et de paradoxes sur la religion, comme plus tard chez nous d'Alembert, Diderot et Lamettrie. Il était médecin, fort considéré, surtout des grands, qu'il traitait mal, et c'est encore un trait de ressemblance avec nos philosophes du XVIIIe siècle; fidèle à la coutume de l'époque, il avait quitté son vrai nom de Manzolli, pour revêtir un déguisement latin, et s'appeler *l'Étoile de la Renaissance* (*Stellatus palingenius*). Quand il vit cette Italie, sans principes et sans chefs, privée de centre comme d'unité, se précipiter vers une décadence inévitable, et courir au joug de l'étranger, il eut aussi son cri d'angoisse, le même absolument que celui des poètes dont nous avons parlé :

« Ego ibo interea Parnassi in rupibus altis,
Donec musa iterum jubeat exire, latebo! »

. . . . . .

Digitized by Google

Je veux fuir! je veux fuir! Dans ce monde servile
Ma voix n'a plus d'essor, mon cœur n'a plus d'asile.
L'Italie est perdue; à ses ignobles fers
Laissez-moi préférer les plus tristes déserts.
Laissez-moi fuir des lieux où la piété même,
Vil objet de trafic, de honte et de blasphème,
Se change en un filet qui sous d'obscènes mains
Ramasse les trésors arrachés aux chrétiens!
Des fantômes de rois (1) et des spectres de princes,
En vidant leur hanap, gouvernent nos provinces,
Ils contemplent cela sans trembler, sans gémir.
Ah! viens, il en est temps, mon ame! il faut s'enfuir;
Les muses m'ouvriront leurs grottes parfumées,
Elles m'accueilleront de leurs voix bien-aimées;
Elles me couvriront de leurs voiles charmans,
Jusqu'au jour où la paix renaîtra sur nos champs,
Où l'Italie enfin sera libre et puissante (2)!

Cette plainte élégiaque n'était pas l'expression de toutes les ames; il y en avait de plus colériques et de plus impétueuses, de plus molles et de plus endormies. Le *Mantuan* (3), remplissait d'invectives ses poèmes, comparables à ceux de Gilbert quant à la violence, mais non pour le génie. Trois espèces d'esprits annonçaient diversement les temps nouveaux : les Ironiques, les Élégiaques et les Voluptueux.

Mais le sentiment qui dominait, c'était l'Ironie.

Une moquerie universelle prélude toujours à de tels mouvemens. L'éclair blanchit l'horizon avant que la ruine s'accomplisse. Le Grec Lucien et l'Africain Apulée annoncent la fin de l'antiquité; ils convoquent leurs dieux pour les fustiger. La chevalerie est enterrée plaisamment par Don Quichotte, et Candide mène en riant la procession funèbre de tous les préjugés français, œuvre moins belle que celle de Cervantes, qui laisse subsister l'admiration et la pitié pour les folies même de la vertu. Dans ces derniers temps, l'Angleterre a aussi donné son éclat de rire; elle a produit son œuvre ironique; le *Don Juan* de lord Byron, le plus parfait de ses poèmes, le plus complet dans son irrégularité, celui qui montre à nu le pauvre cœur flétri du poète, et l'énergie désespérée de ce grand esprit au milieu des désolations d'une ame qui n'avait plus d'amour. Non, je n'accumule point les

(1) *Sic nos idola gubernant!... — Relligio aucupium facta*, etc.
(2) *Marcelli Palingenii Stellati* Zodiacus vitæ humanæ, C. 10. ad finem.
(3) Battista Spagnuoli.

Digitized by Google

paradoxes, je ne me joue pas des sérieuses pensées, je ne dis que des faits incontestables. La distance qui sépare les temps soulève une vapeur qui obscurcit les analogies les plus claires, et voile la vérité aux yeux inattentifs. Il n'y a que certains momens particuliers de la vie des peuples qui donnent naissance à des œuvres telles que *Candide*, *Don Juan*, les *Dialogues* amers de Lucien, et le poème de ce Pulci, ami de Laurent de Médicis, le *Morgante*, dont nous parlerons tout à l'heure. Les preuves sont là. Lord Byron, immédiatement après la révolution française, a écrit son *Don Juan*, son ironique tableau de l'Europe, dans un petit caveau souterrain, en Italie, ayant près de lui, sur sa table, l'ouvrage de Pulci, qu'il imitait. Lui-même avoue cette imitation, et afin de mieux s'inoculer cette poésie du dédain, trop méprisante pour s'indigner, trop amoureuse de ses aises pour renoncer à son apparente bonhomie, il a pris la peine de traduire, stance par stance et vers par vers, le premier chant du poème italien écrit au XVe siècle par cet autre sceptique ennuyé qui se moquait de la vaillance, de la dévotion des paladins et des moines, et récitait ses vers nonchalamment satiriques à la table de Médicis.

Savez-vous comment Byron débute? Par la moquerie jetée à l'héroïsme même, comme Pulci, comme Cervantes : « Je voudrais bien un petit héros, dit-il (c'est sa première stance); nous n'en manquons pas, les gazettes nous en font de nouveaux chaque jour; on les prône, on les vante, on les glorifie; ce sont des gloires, puis tout à coup on s'aperçoit que le héros n'est pas de bon aloi, et on le casse. Au diable ces héros fragiles! Je prendrai tout bonnement notre vieil ami, le don Juan de Mozart (1). » Il a ensuite deux cents vers dans lesquels tous les paladins de notre âge sont entassés comiquement :

Vernon et Condorcet, Lafayette et Marceau,
Burgoyne et Cadoudal, Keppel et Mirabeau,
Sujets de causerie, enseignes de la gloire,
Ayant eu leurs revers, et leurs jours de victoire;
Bonaparte et Desaix, Marat et Dumourier,
Grands noms que l'on adore, et moi tout le premier,
Excessivement grands; — mais cette grandeur même
Ne ferait que gêner l'essor de mon poème.

Après avoir ainsi congédié poliment l'héroïsme, comme Pulci à la tête de chacun de ses chants congédie la dévotion, le poète anglais attaque les femmes, et surtout les femmes savantes; tout le monde,

(1) *I want a hero, an uncommon want!* etc.

Digitized by Google

en Angleterre, connaît ce portrait ironique de doña Inez, c'est-à-dire de la vertu et du savoir féminins :

Pour la géométrie elle était sans égale;
D'Herschell ou de Newton Inez était rivale;
Elle lisait l'hébreu couramment; un rabbin
N'eût pas mieux fait. — J'oublie. Elle aimait le matin
La robe d'alépine, et le soir de satin.
— Sa conversation était assez obscure,
S'embrouillant quelquefois entre Hermès, Épicure,
Thalès, Anaxagore et d'autres bonnes gens
Très sublimes docteurs, d'ailleurs peu séduisans.
Parlant comme un oracle ou bien comme un problème,
C'était moins une femme, hélas! qu'un théorème,
De morale empesée un traité qui marchait,
Un *a* plus *b* vivant, couronné d'un bonnet;
Mécanisme superbe, allant comme une horloge,
— Une femme de bois, — au-dessus de l'éloge; —
Désolante vertu, parfaite de tout point,
Et n'ayant qu'un défaut, c'est de n'en avoir point!

Le reste du poème, qui est aussi long que l'Iliade, passe en revue, avec la même indifférence goguenarde, tout ce qui émeut les hommes ou les terrifie; l'amour, la tempête, les révolutions, la guerre, les affections de famille. Des scènes les plus sanglantes et les plus hideuses, Byron extrait cette quintessence d'ironie si calme et si profonde, qu'elle effraie dans sa gaieté :

J'ai fini (dit-il) mon poème, aurore boréale,
Tissu versifié de pourpre orientale
Qui se glisse en jouant sur les glaces du nord.
— La raison est absente; et ce n'est pas mon fort.
Ne m'accuse-t-on pas, moi l'auteur de ces rimes,
D'avoir voulu commettre une foule de crimes,
Renverser le pouvoir, abaisser les vertus?
Ma foi, non. Avant-moi, Marc-Aurèle et Brutus,
Butler et Fénelon, Rabelais et Cervante,
Et Larochefoucault, et Jean-Jacque et le Dante,
Sans compter Salomon, et Sterne et Lucien,
Et Swift et Tillotson, tous gens qui savaient bien
Que la gloire ou l'amour, ou notre vie entière,
Ne vaut pas, à tout prendre, une pomme de terre; —
Ont dit, bien avant moi, toutes ces choses-là.
Je vis. — Je n'en sais pas plus long. — Et me voilà!

Digitized by Google

Byron nous mystifie, quand il place le Dante et Rabelais sur la même ligne, les mélancoliques penseurs de niveau avec les écrivains burlesques, et Salomon à côté de Swift. Le néant de la vie leur apparaît également, mais ce fantôme leur donne des avertissemens divers. Il élève ceux-ci, il abaisse ceux-là. Aux uns il agrandit l'ame et la pensée, aux autres il rétrécit dans un peu de poussière ignoble le domaine actuel et futur de l'homme. Il y a même une distinction nécessaire à établir entre les rieurs et les destructeurs. Ces écrivains, qui raillent certaines institutions, gausseurs, rieurs à outrance, inventeurs de facéties originales, Rabelais par exemple, ou Butler, ne peuvent être confondus avec ces autres esprits bien plus raffinés, tels que Voltaire ou Byron, sur lesquels pèse l'expérience d'une longue civilisation et qui s'en prennent non plus à Pantagruel ou à sa femme Gargamelle, aux cardingaux et aux évégaux de l'Isle Sonnante, mais à l'ame, à sa moralité, à son avenir, au fond des consciences, à la gloire, à l'amour, à l'humanité, à Dieu. Ce dernier effort de gaieté est funèbre : le *rictus* de la mort!

> Voyez-vous (dit le poète)? La Mort rit! De sa bouche béante
> S'échappe une ironie éternelle et sanglante.
> Comme elle nous bafoue, héros petits et grands!
> Nos plaisirs et nos goûts; — nos rêves de vingt ans,
> Le vin qui nous endort, l'amour qui nous enivre,
> Notre sublime orgueil pour avoir fait un livre
> Mauvais le plus souvent; — dont plus tard on dira :
> C'était un bien grand sot qui fit ce livre-là!

Que reste-t-il à l'homme en ce monde après de telles railleries? Rien. Elles ne ressemblent ni à celles de Butler, qui en veut aux puritains, ni aux goguenarderies de Rabelais, qui se moque des moines. Elles n'éclatent qu'au moment où la société est rassassiée de jours et fatiguée d'être, de penser et de vieillir.

C'est le même genre d'ironie qui traverse, au XVe et au XVIe siècles, Pulci, Landino, Poggio, Pontano, le trop célèbre écrivain d'Arezzo, et ce charmant Arioste qui l'épura ensuite et l'adoucit par une naïveté poétique et enfantine. Comme lord Byron, qui sacrifie sans scrupule Wellington, Napoléon, Frédéric-le-Grand, c'est-à-dire la gloire, les préférences, les amours de son temps, Pulci fait un massacre ironique de tout ce qui dominait au XVe siècle, hommes d'église, rois, chevaliers, seigneurs. Son Charlemagne est un roi balourd que tout le monde attrape, et qui jamais ne passe auprès d'un couvent sans y être la dupe des moines. Le moyen-âge héroïque

Digitized by Google

s'était nourri d'exploits fabuleux racontés par les trouvères; l'Espagne avait son épopée du *Cid*, la France ses chansons de Geste, l'Angleterre son Arthur, l'Allemagne ses traditions et ses prouesses. Tout à coup un Italien parodie la grandeur démesurée de ces héros et les interminables longueurs de ces récits; l'ironie se dresse et siffle à côté de la vie héroïque, vénérée si long-temps. Pulci ne garde plus que le respect de la forme; et la prière à Dieu et à la Vierge, qui sert de début à tous ses chants, le conduit immédiatement à une impiété ou à un mot obscène. Pas plus que Byron dans son *Don Juan*, il ne suit de plan et de méthode. Le caprice, cette *Chèvre-Muse* (*capriccio*) comme le dit le mot italien qui rend si bien ce qu'il veut exprimer, inspire les deux poètes. Pulci n'est pas un athée de parti pris, c'est un homme qui méprise tout et se moque de tout. Lorsque, dans son poème, Charlemagne a condamné à mort le traître Marsile, l'archevêque Turpin conçoit, dit le poète, un singulier désir; il veut essayer du métier de bourreau et pendre de ses propres mains le coupable :

« Le métier de bourreau me conviendrait assez,
Dit Turpin; laissez-moi les occire! Ordonnez,
Je les pendrai fort bien. — Vous êtes trop aimable,
Répondit Charlemagne avec un air affable.
Donnez-vous le plaisir de pendre ces deux chiens. »
J'aime à voir l'œuvre sainte entre vos saintes mains.

De pareilles facéties ou plutôt d'aussi vives satires sont racontées avec une bonhomie populaire qui n'a pas son égale; la trace de la démocratie y est toute vivante; et l'on voit que Pulci n'a pas eu d'autre but et d'autre plaisir que d'imiter le ton, l'ingénuité et la niaiserie maligne du raconteur des carrefours. Il n'est ni sérieux ni comique; il est sérieux dans la folie et extravagant dans le sérieux; il mêle tout cela dans une parodie universelle, heureux surtout de rencontrer sur sa route une occasion de rire aux dépens des moines et des preux. Son géant Morgante, le type du héros, a par exemple une armée entière à combattre; ce sont des porcs. Il les pourfend vaillamment, et les moines de l'abbaye dans laquelle il demeure le voient avec étonnement revenir chargé d'une tonne d'eau fraîche et des cadavres de ses ennemis tués. — « On se réjouit dans le couvent; les moines chantent leurs antiennes; tous les animaux, dit Pulci, sont contens quand on leur apporte de la nourriture. Bientôt les bréviaires sommeillent, vigile-jeûne est oublié; il ne reste plus, de ce

Digitized by Google

troupeau détruit par Morgante, que des ossemens si bien nettoyés, si blancs, si doux, si polis, que tous les chats et tous les chiens de la maison s'en plaignirent. »

Tanto ch' el cane sen doleva e'l gatto
Che gli ossi rimanean troppo puliti.

On donne ensuite, pour récompense, un beau coursier à ce héros. Mais, comme tous les héros du poète railleur, celui-ci est stupide; il écrase son cheval de son poids gigantesque, et veut le faire marcher quand il est mort. « La bête qui est excellente, dit Pulci, et qui n'a qu'un défaut, c'est d'être morte, refuse tout service. — Ah! lui dit le géant, tu ne veux pas me porter; eh bien! moi, je te porterai. Mettez cet animal sur mon dos, messire Roland, et donnez-moi un coup de main. — Vous l'avez tué, puisse-t-il vous le rendre? lui répond Roland (1). » Et le géant s'en va portant sa monture. Qu'on ne trouve pas ce récit seulement puéril. Symbole des choses qui sont mortes et que l'on veut faire marcher encore, il ne s'attaque à rien moins qu'à la féodalité du moyen-âge, réduite à n'être plus qu'une apparence.

L'ironie est donc le caractère le plus profond de l'époque; la science ne venait qu'après. Pulci se moquait de son ame : « Par où entres-tu? par où sors-tu? lui demande-t-il; et comment est-on assez niais pour s'occuper d'une personne qui n'a ni queue ni tête, et qui ne sait pas même dire qui elle est? Je te souhaite le bonsoir, et si mon lit de plume, mes ortolans bien rôtis et mes vins doux au palais te conviennent, j'en suis bien aise :

E beccafici e gli ortolan pelati
E' buon vin dolci, e letti spiumacciati. »

C'est là toute la philosophie de ce brave homme, c'est celle de Rabelais et de l'abbaye de Thélème. On se moquait de soi, on se riait de son ame, et même des princes auxquels il n'était pas difficile d'échapper, quand ils étaient mécontens. On allait de Parme à Venise, ou seulement de Florence à Ferrare. Pontano, ayant rendu un service diplomatique au roi de Naples, sollicita le titre de baron, qui lui fut refusé, et que d'ailleurs il devait estimer peu : sa vie s'était passée à médire de la noblesse. Il se vengea en publiant un dialogue intitulé *l'Ane*, qui est bien la plus audacieuse des satires imagi-

(1) *Morgante Maggiore*. C. 1. St. 40.

Digitized by Google

nables. Le roi Alphonse est son âne, il le monte, il le dirige, il le nourrit; mais l'âne se montre ingrat et rétif, et finit par lancer à son bienfaiteur, c'est-à-dire au poète, une ruade qui le renverse sans connaissance. Telle est la belle allégorie que l'auteur comique développe en plus de douze pages; on y voit apparaître toutes sortes de personnages burlesques, parmi lesquels les plus odieux et les plus absurdes sont les cardinaux : « Pourriez-vous m'apprendre le nom de ce vieillard singulier qui chantonne en passant, qui branle la tête en clignant de l'œil et qui est plus paré qu'une châsse, plus musqué qu'une civette, plus sautillant qu'un jeune danseur? — C'est un cardinal qui nous arrive de Valence et qui n'a qu'une seule pensée, celle de plaire aux dames de la ville; écoutez-le, il chante son martyre de la manière la plus gracieuse du monde :

De votre balcon, Léonore,
Regardez-moi, mais sans mépris;
Vous pouvez rajeunir encore
D'un regard plus doux que l'aurore
Mes cheveux par l'âge blanchis!

« Et comme il regarde aux fenêtres! comme il salue! quels sourires! quelles courbettes! Beau petit vieillard, tu mourras plus jeune que tu n'étais au premier jour de ta vie (1)! »

Sont-ce là les savans hérissés de grec, les secs grammairiens, les philologues arides, les hommes de pure érudition dont nous parlent Sismondi et Ginguené? Ne reconnaissez-vous pas plutôt en eux les Diderot et les d'Alembert d'un autre âge? C'est dans les œuvres de ces contemporains des Médicis qu'il faut saisir l'analogie de ce premier XVIIIe siècle avec le nôtre. On se tromperait fort si on les jugeait d'après ce que les historiens littéraires, surtout ceux qui n'appartiennent pas à l'Italie, ont écrit à leur sujet. Comme ils ont drapé leurs héros, comme ils les ont épurés et agrandis! Tout le véritable caractère des Paul Jove, des Pulci, des Médicis, des Pontano, des Politien, s'est effacé et a disparu. On ne reconnaît ni le visage, ni le ton, ni les libres saillies de ces philosophes d'autrefois, amis des princes comme Voltaire et Diderot, railleurs comme eux des princes qui les pensionnaient. Toutes les teintes se sont assoupies, toutes les aspérités amollies et oblitérées; en contemplant des personnages devenus si majestueux et si nobles, on ne devine pas les piquantes et

(1) *Joannis Joviani Pontani opera;* tomus secundus. Basileæ, 1538, p. 160.

Digitized by Google

bizarres figures que ce travestissement a gâtées. Étudiez-les dans leurs livres, secouez la poussière de vos bibliothèques, et faites poser devant nous ces vieux philosophes. Entrez avec eux dans cette Florence et dans ce palais, modèle d'élégance poétique et de luxe de bon goût, que Laurent de Médicis habitait. Voyez ce qui se passait dans ces beaux jardins et dans ces murailles où Giotto peignait ses fresques. Vous y trouvez les instituteurs de l'Europe et les modèles du nord; les satiriques, dont l'exemple forma Rabelais en France, Murner et Fischart en Allemagne; les érudits-poètes sur lesquels se modela Ronsard, les commentateurs caustiques qui donnèrent l'impulsion à l'école d'Érasme et de Budé; rudes et terribles adversaires, qui ne pardonnaient ni aux rois ni aux évêques, qui proposaient aux peuples leurs théories d'athéisme, et qui étaient souvent cardinaux, poètes, géomètres, galans, inquisiteurs et incrédules, le tout à la fois. Bembo, que Lucrèce Borgia ne dédaignait pas, ce cardinal qui écrivait des traités de dévotion, d'amour platonique et de petits vers libertins, semble le prototype brillant et aventureux dont notre cardinal de Bernis n'est qu'une copie pâle et effacée. Si Frédéric-le-Grand réunissait à table Voltaire, d'Alembert et Maupertuis, ces amours-propres féroces qui donnaient au roi malin le plaisir d'une lutte acharnée, Laurent de Médicis prenait le même plaisir barbare à exciter la guerre entre Politien et Valla, qui se traitaient tour à tour de mendiant et de fils du bourreau, avec une complaisance et une bonne grace exemplaires.

La prude gravité des historiens littéraires a fait disparaître sous son insipide estompe cet autre XVIIIe siècle, cette grande fête élégante et joyeuse de l'Italie philosophique. La fête avait commencé avec beaucoup d'entrain et de violence, avant que la colonie grecque des savans échappés au fer de Mahomet se fût répandue de Venise à Turin et de Naples à Ferrare. Il n'y avait plus de préjugés; peut-être pouvait-on regretter qu'il n'y en eût plus du tout. Les princesses trouvaient naturel d'assister aux orgies de leurs frères, même quand ces frères étaient souverains pontifes. Jusqu'aux lois suprêmes de l'organisation humaine étaient violées par l'impudeur et la recherche du vice. Il y avait tant de petites patries, qu'il n'y en avait plus. On était de Bologne ou de Parme, on n'était plus Italien; le patriotisme s'éteignait dans le ridicule. Les bons citoyens étaient réduits à désirer un pape usurpateur ou un empereur d'Allemagne qui sût consolider son despotisme. Tel devait être plus tard le souhait du grand et triste Machiavel. Presque toutes les vertus passaient pour

Digitized by Google

SENAT CHAMBRE ROYAL

inutiles et arriérées. Quant aux préjugés de caste et de hiérarchie, ils n'excitaient plus qu'une risée inextinguible. Que penser de la noblesse quand on voyait les marchands de Venise et de Florence dominer l'Europe et contenir l'Asie, et les nobles descendans des Comnène s'affaisser dans l'ignominie de leur impuissance?

Les idées féodales, généalogiques, guerrières, beaucoup d'idées religieuses, étaient détruites; les principes démocratiques s'installaient à la cour des princes. Presque tous les écrivains italiens du temps ont composé leur petit dialogue (c'était la forme à la mode) contre les nobles de race. Paul Jove, historiographe officiel du Vatican, le Pogge, Landino, Pontano, raillent sans cesse l'inanité de l'orgueil nobiliaire. Ils accusent surtout l'Allemagne et la France de ramper devant leurs gentilshommes; et Pontano dit que c'est une preuve de la *stupidité gauloise*. Le Pogge ou Poggio, long-temps secrétaire du Vatican, homme qui tient de Rabelais, de Swift, de Voltaire et de Vadé, le plus goguenard des savans et le plus érudit des esprits railleurs, ne se contente pas d'attaquer la noblesse dans son principe et dans ses effets; il peint à sa manière les nobles de toute l'Europe, et je vous assure qu'en fait de licence, notre ami Diderot n'eût pas été plus vif s'il avait lâché la bride à sa naïve colère. « Un noble napolitain, dit le Pogge, est un animal qui se croit d'autant plus gentilhomme, qu'il agit moins; sa paresse est le plus beau trait de son écusson. En Allemagne, on a un fief et on pille le voisin; en France, on vit dans ses terres, on chasse, on danse, on s'abîme de dettes, et l'on pare en quarte et en tierce les réclamations de ses créanciers. C'est une belle chose que la noblesse! » Quand on en est là, que reste-t-il à dire? Platina, historien des papes, ne se gêne pas plus que le Pogge. Tous ils raisonnent philosophiquement contre la noblesse; leurs argumens sont aiguisés de railleries, quelquefois déguisés sous la forme d'un conte, ou jetés au hasard dans une facétie burlesque. C'est le procédé de *Candide*. Nos pères ont cru inventer; ils renouvelaient. Les déclamations écrites par Valla contre les cardinaux et imprimées à Florence sous les yeux de Médicis, valent en virulence celles de l'abbé Raynal : « Exemples de tous les crimes, leur dit-il, *exempla omnium facinorum!* osez-vous, montés sur vos mules harnachées de pourpre, et traînant après vous une pompe suzeraine, vous proclamer les vicaires de Jésus-Christ? » Il y a des dialogues de Pontano qui sont de vrais fragmens de comédie; aussi significatifs que ces proverbes de Collé que nos aïeux jouaient entre deux paravens, en ayant soin d'éloigner les valets pour ne pas

Digitized by Google

leur donner mauvais exemple, ce sont les meilleurs et les plus incisifs de tous les essais comiques de cette époque. A peine pourrai-je en détacher quelques lambeaux, moins licencieux que tout le reste : on y verra ce qu'un Italien pensait alors de l'Italie : « Quelle ardeur de voyage vous a donc pris? dit un Allemand nommé Heinrich (Henri) à un Italien nommé Suppatio. — J'ai couru à travers l'Italie, et j'y ai cherché un peu de raison, sans en trouver : à Sienne, j'ai vu les vieillards amoureux et les jeunes gens sénateurs; à Pise, tout le monde était fou, tout le monde voulait gouverner, personne ne voulait obéir; à Lucques, on adorait la ceinture et la jarretière de la Vierge. La superstition (ajoute ce philosophe digne d'avoir correspondu avec Voltaire) étant de toutes les pestes la plus dangereuse, je me suis sauvé comme si le diable m'eût emporté. Plus loin, j'ai vu des tyrans qui pesaient sur le peuple, le peuple qui poignardait ses tyrans, qui en faisait de nouveaux, les tuait encore et en refaisait d'autres. A Bologne, on m'a montré des reliques de saints, des tombeaux de sages, et des fous vivans. Florence m'a offert une curiosité assez piquante : tous les citoyens y avaient deux balances, l'une pour le voisin, l'autre pour eux-mêmes. Conduit à Rome par un heureux zéphyre, je n'y ai trouvé que des tavernes, des cuisiniers, des courtisanes et des prêtres sur des mules; les courtisanes m'ont volé mon manteau, les prêtres m'ont écrasé. Mais malheur à moi, malheur au jour où j'ai rencontré dans la rue un littérateur moderne! Ce fanatique du beau langage latin faillit m'assommer à coups de poing pour avoir commis un prétendu barbarisme : j'avais dit *liquescere*, et je me croyais appuyé par l'autorité de Virgile! Le pédant ne le voulait pas; il m'aurait tué si je n'avais pris une rue voisine, dans laquelle je m'élançai au plus vite..... »

Ainsi étaient détruits à la fois préjuges de caste, de situation, de nationalité, même ce préjugé en faveur de l'érudition grammaticale et philologique, qui semblait devoir trouver grace auprès de ces savans et de ces philologues; mais ce que l'on a oublié, ce que Ginguené n'a pas vu, c'est qu'ils étaient avant tout libres penseurs, réformateurs, satiriques et railleurs même de la Science, qui les nourrissait. Dans un des dialogues du même Pontano, un érudit moderne aborde le poète latin Virgile et le réprimande de la façon suivante : « N'avez-vous pas dit que votre héros Énée avait reçu d'Aceste, en quittant la Sicile, plusieurs tonneaux de vin vieux (*cados*)? Apprenez qu'en ce temps-là on ne se servait que d'amphores en Sicile, et que le *tonneau* y était inconnu; vous avez commis une faute

Digitized by Google

grave. — Cela est vrai, répond modestement ce pauvre Virgile, et j'aurais dû dire aussi que le bon Aceste ajouta, pour compléter ce cadeau, un petit cruchon de vinaigre. Je ne manquerai pas d'ajouter cela, cher commentateur, dans ma prochaine édition. — A la bonne heure! dites-nous aussi un peu, puisque vous convenez galamment de vos fautes, pourquoi vous avez oublié de nous apprendre si Énée, en débarquant, a sauté à terre et l'a touchée du pied droit avant le pied gauche ou du pied gauche avant le pied droit? Le fait est important. — La vérité est que le pied gauche et le pied droit ont touché la même terre en même temps; Énée a sauté à pieds joints. — Mettez donc une note et n'oubliez pas de citer le nom de votre autorité. » — Voltaire, dans ses attaques contre Nonotte et Patouillet, avait plus de virulence, mais n'avait pas plus d'esprit. Survient, au beau milieu de cette scène fantastique, un second pédant. Pour l'amusement de Virgile, les deux héros se prennent aux cheveux. « Qui êtes-vous? demande le premier. — Je suis grammatiste. — Il faut dire grammairien, imbécile que vous êtes! — Il *faudrait* et non il faut, ignorant que tu es! — *Non* ne suffit pas, on dit : *non pas!* — *Non* suffit, et tu es un ignorant! — *Non* ne suffit pas, tu es un âne. — C'est toi. — Non, c'est toi. — Allons, dit Virgile, messieurs les grammairiens, vos lettres humaines sont par trop inhumaines; contentez-vous des gros mots, et laissez les coups de poing! »

C'était de ces choses que riait Médicis à sa table, Médicis le bourgeois et fils de bourgeois enrichis, dont le blason même était un blason commercial, et qui portait ses balles d'or dans ses armoiries. Cet aimable esprit vivait dans une fraternité charmante et dans un échange constant de saillies, d'épigrammes et de causerie politique, avec les philosophes qui l'entouraient (1). Pulci le tutoyait. Philelphe, mécontent de lui, l'injuriait en se sauvant de Florence, de même que Voltaire, en quittant la cour de Frédéric, se moquait de son hôte et emportait, pour amuser l'Europe, les *poeshies* « du roi mon maître, comme disait l'officier lancé à sa poursuite; » poésies qui faisaient rimer la *rose* avec la *sauce*. Laurent de Médicis composait aussi des vers; mais c'étaient les meilleurs de l'époque, sans comparaison : pleins de grace, d'élégance, de finesse, légers sans immoralité, empreints d'une volupté sans excès et d'une ironie moelleuse qui annonçait l'Arioste, et qui a de l'analogie avec *le Mondain* de Voltaire :

(1) Voyez la *Vie de Laurent de Médicis*, par Fabroni, ouvrage infiniment meilleur et moins connu que celui de Roscoe sur le même sujet; on y trouve plusieurs lettres curieuses adressées par Pulci à Laurent et remplies de persiflage.

Digitized by Google

Je viens me confesser à vos genoux, mesdames,
Vous dire mes péchés avec humilité,
Vous demander pardon; clémentes sont vos ames;
Punissez, frappez-moi, mais avec charité.
D'abord pour le plaisir j'eus quelque négligence,
Et ce premier délit pèse à ma conscience;
Ensuite . . . . . .

Les péchés d'omission que Laurent de Médicis se reproche composent une liste assez vive, mais assez courte, qui se termine ainsi :

Amis, gardez-vous bien de ces péchés si graves,
De vos prédicateurs ne soyez point esclaves.
Jouissez; lorsque vient l'âge des cheveux blancs,
On se repent, hélas! en vain; il n'est plus temps (1).

Ne respirez-vous pas un parfum de XVIIIe siècle, un souffle musqué, digne de l'abbé Voisenon, et qui s'exhale de ce profane et délicat mélange d'élégante corruption? La langue italienne, maniée par le poète avec un talent exquis, rend encore plus sensible ce caractère de raffinement voluptueux :

Donne e fanciulle, io mi fo conscienzia
D'ogni mie fallo, et vo' far penitenzia!

Les *chants du carnaval* et les *canzoni* amoureuses, écrits par le même Laurent, offrent tous les étranges symptômes que nous avons signalés; un grand luxe d'idées voluptueuses, une indifférence extrême au bien et au mal, un penchant philosophique à la raillerie, enfin cette terrible gaieté de la vieillesse chez les peuples. Il y a, disent les médecins, un sourire de la mort, qui plisse les lèvres et les contracte avant l'heure suprême; les sociétés, au moment des grandes catastrophes, ont un éclat de joie bizarre qui prélude à leurs douleurs. Ici, la révolution qui se préparait, en Italie, c'était la réforme allemande de Luther et de Calvin. Le pays le plus civilisé de ce temps, l'Italie se livrait à ses fêtes, à sa joie, à son idolâtrie pour l'érudition et les arts; elle riait comme nos pères ont ri, à la veille du bouleversement qui les attendait. Que l'on ne croie pas à la vaine recherche d'une comparaison et d'une analogie frivole, à un jeu d'esprit sans valeur. Ces puérilités sont indignes des temps sérieux et des esprits sérieux. Un fait indubitable, c'est que le foyer central de la

(1) *La Confessione.* Voyez Roscoe, t. III, p. 41, quatrième édition.

Digitized by Google

lumière européenne, accrue et vivifiée par le rejaillissement de la civilisation byzantine, se trouvait alors en Italie; c'est que le doute, l'examen, l'incrédulité, la destruction des préjugés anciens, l'ironie, la facilité des mœurs y régnaient avec le savoir, la volupté, le commerce et les délicatesses de l'intelligence; c'est que les théories philosophiques de Valla, de Marsile Ficin, plus tard de Savonarole et de Telesio ouvraient à l'humanité une perspective enflammée, comme l'on vit en France les éclairs de la régénération sociale jaillir, en 1760, des pages de Jean-Jacques Rousseau et de Voltaire; enfin c'est que la grande révolte du protestantisme suivit immédiatement la proclamation de ces théories, comme le changement de nos institutions succéda, sans intervalle, aux œuvres philosophiques du XVIIIe siècle. L'insurrection du monde septentrional vaut bien la révolution française, en grandeur et en puissance.

J'aurais honte d'abuser des analogies, et plus elles semblent paradoxales et douteuses, plus il convient de les démontrer avec rigueur, en marquant les différences qui les séparent et les nuances qui les distinguent. S'il est indubitable que l'Italie, à l'époque dont je m'occupe, était parvenue à une phase d'élégance, de décadence, de corruption, d'éclat, de liberté dans la pensée, et de dégoût pour la vie sociale, qui correspond étrangement avec notre XVIIIe siècle; s'il est avéré qu'il y avait alors, qui le croirait? des philosophes et des poètes athées ou sceptiques, des Diderot, des Helvétius et des d'Alembert; si la sève amère et vive, éclatante et caustique de l'ironie, le *splendida bilis* dont parle Horace, coulaient à pleins bords dans le lit du fleuve littéraire; l'Italie certes n'était pas la France, ni le XVe siècle le XVIIIe. L'époque des Médicis était bien plus ardente que celle de Voltaire, et plus vivement entraînée par ses penchans; elle y mêlait un fanatisme singulier d'érudition, une superstitieuse dévotion de la beauté, une ardeur de passions effrénées, que notre XVIIIe siècle ne pouvait atteindre. Il ne manque d'ailleurs à cette curieuse fraction de l'histoire intellectuelle ni les romans corrupteurs de Crébillon fils, ni la goguenarderie licencieuse des abbés coquets, ni l'audace des systèmes philosophiques, ni le sarcasme intarissable de *Candide*. Sous les papes Nicolas V, Pie II et Léon X, on était arrivé, comme en France sous Louis XV, à la voluptueuse indifférence, qui fait du monde entier une immense ironie. On ne se contentait pas d'en jouir, on la propageait. L'Italie avait sa propagande en Europe, comme la France de Voltaire emporta plus tard dans son orbite la Russie de Catherine II. Au XVe siècle, tout le monde s'ingéniait à

Digitized by Google

imiter les délicatesses de l'Italie, et ce Laurent de Médicis, qui, entouré de ses Grecs fugitifs, élevait, dans son palais florentin, le jeune enfant qui sera Michel-Ange, entretenait à ses frais Politien, le seul poète peut-être qui ait retrouvé parmi les modernes l'inspiration antique, et envoyait Lascaris à la conquête de tous les vieux manuscrits perdus. Médicis donna l'impulsion à l'Europe. Sur lui se modelèrent tous les rois et tous les princes. Il fut le prototype de notre François Ier, et cette petite cour bourgeoise domina par son exemple la civilisation entière. Autour de lui se groupaient les commentateurs, les imprimeurs, les savans, les poètes, qui se réunissaient dans les beaux jardins par lui créés, et qui dominaient Florence. De là on apercevait la coupole de Brunelleschi, les palais aux portes massives et les églises nombreuses dont l'art catholique avait déjà peuplé la ville. Rien de plus imposant que le voisinage d'une grande cité; les voix confuses du commerce et de l'industrie montent jusqu'au promeneur solitaire, dont elles alimentent les méditations sans les troubler. Là se retirait Laurent de Médicis, cet homme aussi extraordinaire par la culture de l'esprit que par la force et la persévérance de la volonté, roi sans titre, consul sans faisceaux, usurpateur sans violence, chef d'une république au sein de laquelle il n'était rien que le magnifique Laurent. Les soupers qu'il donnait à ses amis les gens d'esprit et les philosophes retentissaient, comme ceux de Frédéric-le-Grand et du baron d'Holbach, de saillies incrédules et de témérités savantes. Nous croyons toujours que le monde commence avec nous seuls, et nous trouvons étrange qu'à cette cour de Médicis les Laclos et les Louvet ne manquassent pas. Mais il suffit de lire certains vers du Panormita qui « remua, dit Politien, *fæces utriusque veneris*, » *les boues* de toutes les voluptés, pour ne plus douter de l'analogie. Par une coïncidence logique et naturelle, l'ouvrage incroyable (1) du Panormita n'a trouvé d'éditeur assez hardi pour le publier qu'à la fin du XVIIIe siècle, à Paris, en 1795, à la même époque où s'y publiaient les livres non moins inouis du marquis de Sade.

Les deux siècles marchent parallèlement, et rien n'y fait faute, pas même les Mlle de l'Espinasse et les Cassandra Fedele. Ces repas nocturnes, que Diderot a si chaudement reproduits dans son chef-d'œuvre, *le Neveu de Rameau*, ces orgies de l'esprit qui s'enivrait de sa liberté, ces contes sans fin qu'il a cousus et rattachés avec une si gracieuse et si folle audace dans son *Jacques le Fataliste*, trouvent un

(1) *Hermaphrodita.*

Digitized by Google

pendant fort curieux dans le livre du Poggio, Romain qui publia un recueil célèbre et plus que facétieux de récits plaisans contés par ses amis. « Nous nous rassemblions, dit-il, tous les officiers du pape, dans une petite chambre du Vatican, où nous causions avec tant de liberté, et faisions à tour de rôle des inventions si drôles, que le nom de *boutique aux facéties* lui en resta long-temps; nous l'appelions *le bugiale*, la « mensongerie. » Cardinaux, évêques, abbés, s'y rendaient à l'envi, et c'était à qui en dirait de plus belles. Les échantillons que nous a donnés le Pogge de cette conversation philosophique eussent fait envie à Collé ou à Robbé; jamais Piron causant avec Mlle Arnould n'a été plus vif ou moins sérieux.

S'il n'était question que d'égayer un entretien, je pourrais traduire et placer, à côté des produits les plus hardis du siècle de Louis XV, ce dialogue latin de Pontano, qui a pour titre *Antonius*, et dans lequel on entend un fils raconter les confessions de sa propre mère, confessions plus que délicates dont il a surpris le secret. Il est difficile de pousser aussi loin l'impudence. *La Religieuse* de Diderot ne vaut pas cela. Et que l'on songe qu'il ne s'agit pas d'une œuvre isolée, mais d'une littérature tout entière, des épigrammes de Politien comme des poésies du Mantuan, de Marcel Palingène comme de Laurent Valla, du Panormita comme de cet Urcœus Codrus, que Voltaire, par une erreur de légèreté assez comique, prend pour un religieux français et nomme le *père Codret* (1). Les *Sermones festivi*, ou discours joyeux de l'érudit Codrus, transformés par le même Voltaire, dans sa singulière incurie, en « Sermons sérieux pour les jours de fête, » contiennent la substance des meilleures plaisanteries que Rabelais ait hasardées ou reproduites contre le mariage et contre les moines. Le christianisme s'arrangeait comme il pouvait de ces facéties, de ces lubies, de ces attaques, de ces témérités, de cet épicuréisme non-seulement passé en coutume, mais en doctrine, et devenu la loi suprême de la vie. On était prêt à embrasser dans la pratique un paganisme littéraire dont la colonie grecque, sortie de Constantinople, rendit la domination plus imminente et plus désirée. Il y eut des gens qui se firent tout-à-fait grecs, comme il y eut pendant notre révolution des Épaminondas sans nombre, et une foule de Brutus. Un bâtard de la famille San-

(1) Voltaire se moque à cœur joie du prétendu *Père Codret*. Cette vaste et audacieuse érudition et ce grand esprit destructeur ont commis peu de bévues plus singulières.

Digitized by Google

severini de Naples joua publiquement à Rome le rôle de Diogène : « On le voyait, dit son contemporain Paul Jove, descendre le mont Quirinal, portant un petit manteau troué et une lanterne; il n'avait pas oublié ce dernier accessoire de son rôle. Les plus savans, les plus nobles, se rendaient avec empressement dans son grenier; et comme il n'avait pas un nombreux domestique, chacun mettait la main à la cuisine; puis on dînait en riant de Dieu et du diable, des moines et des saints. » Le grenier de Diderot est retrouvé. C'était ce Diogène ressuscité qui, sous le nom de Pomponius Lœtus, avait fondé une académie païenne dont le Vatican s'épouvanta et dont les membres furent trop sévèrement punis. Comme il avait de la fortune à Naples, ses parens l'invitèrent à quitter Rome et à venir jouir en paix de son patrimoine. Il répondit avec une brièveté de Spartiate : « Ce que vous demandez est impossible. Bonjour. (*Quod optatis non fieri potest. Valete.*) » Voilà toute sa lettre. Les supplices, les emprisonnemens, les violences, au moyen desquels la cour romaine tâcha de se défendre contre cet empiétement païen, sont odieux; mais il est indubitable que la superstition païenne reparaissait tout entière, lorsqu'un philosophe sacrifiait aux dieux infernaux, et même plus tard quand Benvenuto Cellini, ce bandit sublime, évoquait pendant la nuit, au milieu du Colysée de Rome, les mânes de Scipion et de Britannicus (1).

On se débaptisait, on s'appelait Callimaque, Pomponius, Panormita. Les artistes, qui ont le droit d'adorer la forme, activaient ce mouvement sensuel. Le luxe des princes, l'esprit et la beauté des femmes se mêlaient, pour les tempérer d'élégance et les animer de splendeur, à l'érudition des uns, aux saillies des autres. Ce devait être un piquant spectacle, que cette civilisation mélangée, à la surface de laquelle se jouait une ironie si lumineuse et si vive, dont les profondeurs couvraient de leurs vagues tant de vices inconnus, tant de crimes extraordinaires que le temps a fini par exposer, nus, sur la plage de l'histoire. Il y avait des ames excellentes et d'excellens esprits; le courant les emportait. On écrivait sur les *devoirs* des volumes nombreux, et cette morale en paroles satisfaisait tous les lecteurs sans les obliger à rien. On façonnait, au gré des passions et de l'époque, la morale chrétienne, qui devenait quelque

(1) Voy. Corniani, *Letteratura ital.* Cet historien littéraire est de beaucoup préférable à Ginguené, comme Fabroni vaut infiniment mieux que Roscoë. Pour comprendre le génie des littératures, il faut toujours consulter les écrivains nationaux.

Digitized by Google

chose de commode et de peu gênant. On demandait, dans un ouvrage qui servit de règle à l'Europe pendant un siècle, dans le *Livre du Courtisan* (1), par le comte Balthazar de Castiglione, jusqu'où l'on peut mentir, jusqu'où flatter, jusqu'où être perfide. Assassiner un peu n'était pas prohibé, mais avec politesse et sans brutale violence. Il y a dans un livre grave, la *Vie des Papes*, par Platina, leur historien spécial, officiel et attaché à la cour de Rome elle-même, un singulier passage qui donne le plus piquant exemple de cette exquise politesse portée en toutes choses par le raffinement de la civilisation italienne. Platina, imagination vive, homme instruit, avait dans sa jeunesse fait partie de l'académie païenne dont j'ai parlé tout à l'heure. On le mit à la torture. Il était suspendu, sous les aisselles, au moyen d'une poulie et de crochets, qui lui faisaient subir je ne sais quel supplice raffiné; au moment où il souffrait le plus (*mentre ch'io pendeva*), et où l'on prétendait lui faire avouer tous les détails d'une conspiration supposée, un des juges, vêtu de la robe rouge, s'approcha d'un de ses confrères qui causait avec le patient, et qui portait au cou une belle chaîne d'or; puis, se mettant à jouer avec cette chaîne : « D'où vous vient ce bijou? lui dit-il gaiement; et comme il est bien travaillé! Est-ce de Venise ou de Florence? C'est un cadeau, sans doute, celui de quelque dame romaine. Faites-moi cette histoire; cela doit être amusant. Quel est son nom, et sa condition? Est-elle belle? jeune? dame ou demoiselle? Et comment est-ce qu'elle se comporte? (*Come fa all' amore?*) » Cependant, dit l'historien, *j'étais toujours pendu.*

Quand des hommes du Midi racontaient et souffraient de telles choses, lorsque le Vatican les laissait imprimer sous ses yeux, que devaient penser les hommes du Nord? La naissance du protestantisme était inévitable, et l'initiative de la réforme appartient évidemment à l'Italie. Ce grand schisme, ce divorce formidable, était annoncé par les mœurs que je viens d'esquisser, par ce relâchement général, par ce retour impétueux de l'Italie vers le paganisme. Toute la colère des prosélytes que Luther va conquérir se trouve inscrite d'avance dans ces cruelles ironies ou dans ces faits plus

(1) Le titre de ce traité ingénieux de morale commode, qui a précédé de trois cents ans les lettres de Chesterfield et l'*Art de plaire* de Moncriff, et qui a servi de modèle à l'*Aristippe* de Balzac, à l'ouvrage espagnol de Guevara, à l'ouvrage anglais d'Elliott, et à beaucoup d'autres, n'est pas *Il Cortegiano*, comme on l'a imprimé tant de fois, mais *Il libro del Cortegiano*: « le Manuel de l'homme de cour; » ce qui est très différent.

Digitized by Google

cruels encore que les cardinaux eux-mêmes publient, ou laissent publier par leurs commensaux et leurs annalistes. C'étaient là les plaisanteries habituelles qui faisaient les frais de la conversation à Venise, à Naples, à Milan, à Ferrare, dans ces petites cours splendides, où les arts étaient cultivés avec un amour et une recherche qui égalait la liberté étincelante des mœurs. L'Italie souriait en s'endormant : elle répétait les vers que Laurent de Médicis venait de composer pour le carnaval populaire de Florence :

« Ah! la jeunesse, qu'elle est belle!
Comme elle fuit à tire d'aile!
Soyons joyeux, le temps s'en va,
Qui sait si demain reviendra? »

Quant' è bella giovinezza,
Che si fugge tutta via!
Chi vuol esser lieto sia!
Di doman non e certezza (1)!

Que serait-ce si nous suivions ce même Médicis dans ses bals et ses jardins illuminés, si nous écoutions la moquerie éclatante et vagabonde de Pulci, animant de sa verve la poésie et la conversation de cette époque; si nous entendions un pape du XVe siècle, et l'un des hommes supérieurs de son temps, nous faire un récit d'amour et un roman passionné, comme, pendant le XVIIIe siècle, l'abbé Prévost raconta l'histoire de Manon Lescaut à ses contemporains attendris? Le fait est si grave, qu'il faut s'y arrêter quelque temps.

C'était vers 1450. Un des nobles et des courtisans de l'empereur d'Allemagne, chevalier de nom et d'armes, jeune, et qui s'appelait Gaspard Schlich, accompagna l'empereur dans son voyage en Italie. Il aperçut à Sienne une jeune femme italienne, dont il s'éprit et à laquelle il sut plaire. Le mari était jaloux, on le trompa; la jeune femme était candide; elle usa de toutes sortes de ruses. De là une de ces aventures si simples, si communes, remplies de péripéties et de dangers, et dont la source éternelle ne paraît pas devoir tarir avant la fin du monde. La jeune femme mourut de chagrin, non d'avoir péché envers son mari, mais de perdre son jeune amant, le Germain aux longs cheveux que l'empereur emmenait avec lui; le mari ne se douta de rien et ne mourut pas; Gaspard Schlich le

(1) *Canti a ballo.* Chants à danser. Voyez Fabroni, qui a beaucoup mieux compris que l'Anglais Roscoe le caractère de Médicis et sa popularité joyeuse.

Digitized by Google

héros devint fort triste. Il y avait auprès de l'empereur un secrétaire Italien, spirituel, calme, clairvoyant, d'une santé aussi délicate que celle de Voltaire et qui s'appelait Piccolomini. Il reçut la confidence du mélancolique Germain et le consola; puis, un jour, quand les traces de tant de larmes brûlantes furent séchées, il écrivit en latin l'histoire de ces angoisses amoureuses, de cette Italienne que nulle crainte n'arrête, des nuits passées entre la terreur et l'amour, de cet amant sans cesse menacé de mort, de cette beauté du midi rayonnante de chaleur et dans la plénitude de sa sève, savourée avec autant d'étonnement que de délice par le teutonique Gaspard.

A la tête d'une édition de ce roman, qui ressemble beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire aux récits dont on a long-temps amusé notre époque, se trouve une gravure représentant l'auteur, dans toute la pompe de ses vêtemens pontificaux, et au milieu du sacré collége. On s'est demandé s'il y avait là une satire. Non. L'époque dont je parle était trop ingénue encore, malgré sa science et sa poésie, pour chercher dans ce fait curieux une méchante épigramme. On ne croyait pas alors que les passions humaines fussent étrangères au jugement et à l'observation de l'homme pieux. On donnait beaucoup à la faiblesse humaine, et beaucoup encore à cette seconde vertu qui s'appelle le repentir. On n'avait pas imaginé, comme les moralistes de l'école de Bentham, de réduire l'espèce humaine à une sorte de dessiccation morale, et à placer tous les caractères et tous les hommes dans une sorte d'herbier scientifique, sans sève, sans vie et sans passion. Rien de plus humain et de plus tendre que l'Imitation du Christ; rien de plus orageux, de plus touchant et de plus ardemment pittoresque que les narrations contenues dans les lettres de saint Jérôme. Pascal a dit admirablement : « L'homme n'est ni une pierre ni un ange, et qui veut en faire un ange ou une pierre fait la bête. »

La narration d'Œneas Sylvius respire un sentiment très vif de volupté; et l'on voit que l'écrivain a, comme notre abbé Prévost, un certain goût naturel pour ces entraînemens qu'il condamne. Après l'avoir écrite, *con amore*, il l'adressa à Gaspard Schlich lui-même. C'est un petit chef-d'œuvre. Le fonds est peu de chose, on le voit; seulement une de ces aventures dont les livres sont pleins comme la vie, dont les drames espagnols ont épuisé les péripéties, où se mêlent l'intrigue, le danger, l'attrait, la jeunesse, le malheur. Mais cette aventure, le secrétaire de Sigismond, au lieu de la traiter à la manière de Boccace et des Italiens, par une lumineuse et facile expo-

Digitized by Google

sition des grands traits et des incidens principaux, la détaille et la caresse. Il entre dans une voie nouvelle. Les localités, les vêtemens, les figures des personnages, les lettres qu'ils s'écrivent, les mouvemens et les variations les plus délicates de leurs sentimens, sont saisis au passage avec une finesse et un scrupule étrangers à tous les narrateurs précédens. Voici l'empereur qui entre dans la ville de Sienne; les fleurs, les couronnes, les jeunes femmes chargées de l'accueillir. Voici l'héroïne à son balcon; il ne faut pas moins de soixante lignes pour donner la description ou plutôt la complète topographie de son costume, de son visage et de ses gestes. « Elle porte plusieurs robes, l'une bleue, l'autre blanche, une troisième d'une nuance azurée plus pâle; elle a un collier, une agrafe de col, une ceinture brune ornée de perles, et deux bracelets d'acier bruni, de perles et d'or. Contre la mode siennoise, elle portait ses cheveux non pas en grandes boucles flottantes sur ses épaules, mais rattachés par une chaînette de petits diamans et de rubis. Ses sourcils étaient presque droits, comme il arrive aux personnes dont la volonté est ferme et persévérante. » On croit lire quelque fragment inédit d'un roman moderne, tant la subtilité physiologique et morale de ces distinctions annonce un nouveau mode de style. A ces renseignemens si détaillés succède une correspondance amoureuse digne de Richardson ou de l'auteur de *Robinson*, le premier modèle moderne de ce genre dont on a tant abusé. Les passions sincères et presque naïves du Nord sont ainsi devenues des jeux pour l'artiste du Midi; mais cet artiste a passé les trois quarts de sa vie à Prague, à Vienne, à Nuremberg; en lui s'est opérée la fusion des deux modes de génie, et le roman moderne, si passionné, si détaillé, si fin, si violent, observateur comme l'Allemagne, corrompu comme la vieille Italie, en est sorti sous nos yeux. C'est là le premier véritable roman moderne, roman de détail et de mœurs, roman *intime*, comme on le dit aujourd'hui : la Manon Lescaut du xve siècle. Piccolomini, Œneas Sylvius, ou Pie II, car on le connaît sous ces trois désignations, dans ce récit d'aventures amoureuses presque allemand ou anglais par la finesse excessive et la scrupuleuse recherche des détails, a inauguré le roman de Richardson, de Daniel de Foë et de notre contemporain Cooper, l'analyse appliquée aux caractères, aux passions, aux physionomies, aux costumes et aux mœurs.

Deux hommes se trouvèrent alors placés entre les deux sociétés, et contribuèrent beaucoup à faciliter le commerce intellectuel du xve et du xvie siècles. L'un, l'auteur de notre roman, pauvre, spiri-

Digitized by Google

tuel, savant, surtout dans la science des hommes et l'examen des choses de ce monde, vint mourir à Rome sur le trône pontifical. L'autre né beaucoup plus tard dans la Hollande, sur le bord de la mer, voyagea en Italie et importa chez ses compatriotes le goût de la belle latinité, du doute élégant, du style piquant et ingénieux, et de la satire adoucie; je veux parler d'Érasme. Le Hollandais était un peu Italien par la souplesse et l'aménité, comme l'Italien était tant soit peu Allemand par la tenue, la persévérance et la patience. Erasme a laissé sous le nom de *Dialogues* des fragmens de comédie, qui sont presque italiens et méridionaux par l'enjouement et la bonne grace.

Nous voici parvenus à cette rencontre, à cette alliance de l'Italie et de l'Allemagne, que nous attendons depuis long-temps. L'Allemagne a fait comme le gentilhomme Schlich, qui s'est marié, oubliant ses erreurs de jeunesse, et qui a eu beaucoup d'enfans. L'Allemagne ne pense plus guère à son éducation faite au xve siècle par les savans délicats, railleurs et un peu dépravés de Florence et de Venise. Dès cette époque même elle répugnait aux mœurs brillantes de ses instituteurs; elle ne sympathisait moralement ni avec leurs raffinemens ni avec leurs vices gracieux. Elle avait bien ses défauts; qui en manque? Mais c'étaient des défauts grossiers, lourds, de ces défauts que l'usage du monde et de la vie corrige. Elle aimait à boire long-temps; *potare strenue,* dit Piccolomini. L'Italie lui semblait infiniment trop sobre, trop avare, trop peu gastronome, et en même temps trop livrée à d'autres voluptés moins brutales, à d'autres plaisirs plus exquis et non moins vifs, à d'autres penchans qui s'accordent avec les élégantes corruptions d'une société plus avancée. Il faut voir comment Érasme décrit l'intérieur d'Alde Manuce, chez lequel il a vécu, *ce repas de cinq feuilles de courges trempées dans du vinaigre, ce mauvais vin plein de lie,* et toute cette cuisine de l'Italien que l'estomac de notre Hollandais ne pouvait lui pardonner (1).

Malgré ces répulsions mutuelles, le génie germanique reçut de l'Italie, au milieu du xve siècle, un ébranlement et une commotion inouis. Comme le sauvage qui s'éveillerait tout à coup sur la soie et le velours d'un palais oriental, et qui, ne retrouvant plus ni la mousse épaisse de ses forêts ni le grand fleuve voisin de sa cabane, douterait de son identité et se croirait déçu par un songe, l'Allemagne passa un demi-siècle à reprendre ses sens et à reconquérir son génie. En

(1) *Colloquia.* Opulentia sordida.

Digitized by Google

moins de dix années, l'influence italienne, traversant Naples, Venise, Milan, Florence, Rome, pénètre de son rayon toutes les contrées septentrionales et occidentales, la France des Gaulois et des Germains, la terre des Bataves, celle des Belges, les pays du Rhin, et jusqu'à la Hongrie, la Bohême, la Pologne, jusqu'aux rives toutes barbares du Borysthène et de la Neva.

Souvenons-nous que, dans les temps modernes, il n'y a en réalité qu'une seule république chrétienne, divisée en nations différentes, mais toujours solidaire, agissant et réagissant sur elle-même par tous les points et dans toutes les directions, et si complètement *une*, malgré ses guerres intestines et ses querelles de ménage, que c'est une vaine étude, une étude mensongère et frivole, que de s'occuper isolément, comme l'ont fait les La Harpe en France, les Blair en Angleterre et les Gottsched en Allemagne, d'une seule histoire littéraire. Il n'y a pas de littérature isolée. Toutes les littératures d'Europe sont doubles ou triples. Les intelligences des peuples vivent, comme celles des hommes, dans un commerce et un échange d'idées, de formes et de couleurs que rien n'arrête. Ici, comme dans le monde moral, la sympathie est la première loi. Quittons la stérilité des vues bornées. Comprenons la portion la plus énergique et la plus intéressante des annales intellectuelles; cette électricité, qui soumet toutes les races à l'action des races éloignées ou voisines; cette vie magnétique de l'humanité, toujours attirée et attractive, toujours enrichie et généreuse, donnant pour recevoir, recevant pour rendre, et conservant sa personnalité de race et d'époque parmi tant d'alliances successives et contraires, qui la fécondent et la renouvellent à travers les âges.

Le sérieux et la foi dans la vertu manquaient à cette belle Italie du XVe siècle : elle donna tout son amour à la beauté extérieure de la forme. L'Allemagne, qui cherchait sincèrement la vérité, n'était pas encore arrivée au sentiment du beau et de l'art; elle était sincère et de bon sens; voilà tout. La France de Rabelais et de Montaigne recueillit les deux influences qu'elle sut plus tard dominer et régler.

PHILARÈTE CHASLES.

Digitized by Google

CHANTS POPULAIRES

DE LA RUSSIE.

C'est une charmante étude que celle des chants populaires, une étude variée et féconde, digne d'exciter au plus haut degré l'intérêt du psychologue par la peinture des caractères qu'elle lui présente; de l'historien, par les traditions dont elle embrasse les divers cycles; du poète, par l'accent primitif, par l'expression énergique et passionnée qu'elle lui révèle.

Toutes les tribus de la race slave, les Serbes, les Bohémiens, ont une grande collection de chants populaires. Dernièrement on a recueilli ceux des Wendes (1), et chaque jour les recherches des érudits accroissent la collection des chants polonais. Les Russes, au dire d'un jeune philologue, en ont un plus grand nombre que tous les autres peuples de l'Europe (2).

Le peuple russe aime, comme les anciens Slaves, le chant et la musique. Il a des chants pour ses amours, pour ses combats, pour ses fêtes et ses joies de famille. Il a conservé son ancien rhythme et ses anciens instrumens; la *gussli* avec ses cinq cordes, la *bala-*

(1) *Volkslieder der Wenden in der Ober und Nieder Lausitz*, 1 vol. in-4°.
(2) *Literarische Bilder aus Russland*, p. 7.

Digitized by Google

laïka qui ressemble à la guitare du *majo* espagnol, le *gudok* que l'on pourrait prendre pour une de nos basses d'orchestre, la *corne* pareille à celle qui fait retentir sur les montages de la Suisse les lentes et profondes vibrations du *ranz des vaches*, le *chalumeau* qui rappelle l'idylle de Théocrite, l'églogue de Virgile; la *flûte* et la *cuillère* dont on se sert en guise de castagnettes.

Les chansons populaires russes sont remarquables par leur plaintive mélancolie, par leur richesse d'images empruntées aux scènes de la nature, par les idées superstitieuses qu'elles retracent et les tendres soupirs qu'elles répètent. Les Russes ont dans leur langue une quantité de diminutifs, de mots caressans et pleins de charme. Ils ont souvent recours aux comparaisons, et ces comparaisons sont pour la plupart autant de symboles gracieux ou énergiques. Dans l'émotion qui les saisit, ils s'adressent à tout ce qui les environne et confient au nuage, au vent les regrets de leur amour ou l'élan de leur espoir. Le rossignol et le coucou sont les oiseaux compatissans qui répondent à leurs douleurs; l'hirondelle porte leurs messages. L'arc-en-ciel qui se lève sur une maison annonce qu'il s'y trouve une fiancée. La lune se cache avec tristesse après la mort de l'empereur. La plaine où les ennemis ont passé se couvre de plantes amères. Les larmes qui coulent en abondance ressemblent au ruisseau; les larmes qui tombent doucement sont comme la rosée. Le jeune guerrier est semblable au courageux faucon, la jeune fille au cygne blanc. La belle fiancée tremble pour son fiancé en apercevant le noir corbeau, et le criminel tressaille au murmure des arbres.

Ainsi partout ce rapprochement de la nature extérieure et des pensées les plus intimes, partout cette loi mystérieuse de l'attraction morale et physique, cette nécessité de l'homme qui sentant sa faiblesse dans sa souffrance et dans sa joie, élève ses regards vers le ciel et cherche un accent de sympathie parmi les êtres qui l'environnent.

Le premier recueil des chants russes date de 1770 à 1774. Il fut publié à Saint-Pétersbourg par Tschulkow, en quatre volumes in-8°. Deux ans après, il en parut une seconde édition, et Norikow en publia une troisième plus étendue, à Moscou, en 1780. Le conseiller Lwow fit, en 1790, une nouvelle collection de ces poésies du peuple. On en doit une encore pleine de tact et de goût au conseiller Dmietriew (Moscou 1796), et une autre au poète Schukowsky.

Le plus ancien de ces poèmes populaires est consacré à la mémoire d'Igor, prince de Novogorod. Il raconte les batailles que ce

Digitized by Google

héros livra, vers le milieu du XIIe siècle, aux Polowzis (1); ses jours de défaite et ses jours de triomphe, sa captivité et sa délivrance. C'est une œuvre empreinte d'un profond sentiment de nationalité, tout-à-fait russe par la pensée, par la forme et par les images. C'est une des parties les plus importantes d'un cycle historique qui dans sa vaste étendue embrasse des traditions lointaines et mêlées de traits fabuleux, le règne de Wladimir, les guerres contre les Mongols et les principales phases de l'histoire de Pierre-le-Grand.

Voici ce qu'un de ces chants rapporte de la naissance d'un héros. C'est l'emphase orientale adoptée par une peuplade du nord :

« Au milieu d'un frais jardin se promenait la jeune princesse Marthe, fille de Wreslaff.

« Elle pose le pied sur un méchant serpent qui s'enlace autour de son soulier de maroquin vert,

« Autour de son bas de soie et frappe sa blanche cuisse.

« Alors la princesse se sentit enceinte. Elle se sentit enceinte et mit au monde un enfant.

« La clarté de la lune se répandit à la surface du ciel.

« A Kieff est né un guerrier puissant, le jeune Volck, fils de Wreslaff.

« A sa naissance la terre trembla; le célèbre empire indien se sentit ébranlé, et la mer bleue agita ses vagues.

« Le poisson se plongea dans les profondeurs des eaux, l'oiseau s'élança dans les airs;

« Les taureaux, les cerfs s'enfuirent au-delà des montagnes; les lièvres, les renards se cachèrent dans les forêts épaisses.

« Les loups, les ours disparurent dans les bois de sapins; les martres, les zibelines, dans les broussailles sombres.

« Volck est né depuis une heure, et déjà il parle, et sa voix résonne comme le tonnerre.

« — O ma mère, dit-il, ma noble mère, jeune princesse Marthe, fille de Wreslaff,

« Ne m'emmaillotte pas dans des langes de pourpre, ne me lie pas les membres dans des ceintures de soie;

« Donne-moi, ô ma mère, une cuirasse d'acier, pose sur ma tête un casque d'or;

« Remets-moi une massue lourde comme du plomb, une massue qui pèse trois cents livres. »

Un autre chant retrace en quelques mots énergiques la haine des Russes contre les Tartares et la douleur que l'invasion de ces farouches aventuriers jetait dans le cœur des pauvres mères :

(1) Habitans nomades des plaines et des steppes.

Digitized by Google

« Sur la haute montagne brillent des feux nombreux, des feux sinistres. Dors, mon enfant.

« Autour de ces feux sinistres sont assis les méchans Tartares. Dors, mon enfant.

« Ils sont assis là et partagent les dépouilles de ton père. Dors, mon enfant.

« Réveille-toi, lève-toi, mon enfant. Prends l'épée damasquinée suspendue à la muraille.

« Avec cette épée frappe, frappe les Tartares et leurs enfans; frappe-les et déchire-les en morceaux. »

Pierre-le-Grand est apparu, et le peuple a chanté avec enthousiasme ses conquêtes, ses exploits; Pierre-le-Grand est mort, et le peuple fait entendre sur sa tombe cette plainte lamentable :

« Notre père, notre lumière, pourquoi ne nous éclaires-tu plus comme autrefois? Depuis le soir jusqu'à minuit, depuis minuit jusqu'au matin, tu te caches dans les nuages, tu te plonges dans le noir brouillard.

« Sur notre sainte terre de Russie, à Pétersbourg, la ville glorieuse, dans l'église de Saint-Pierre, à droite du chœur, à côté du cercueil de Pierre Ier, de Pierre-le-Grand, un jeune caporal prie Dieu et pleure comme si une rivière coulait de ses yeux.

« Il pleure la mort du tsar, du tsar Pierre Ier, et dit en sanglotant : Ouvre-toi, ma mère, terre humide, ouvre-toi des quatre côtés; lève-toi, couvercle du cercueil, reploie-toi, draperie d'or; réveille-toi, tsar, réveille-toi, notre père; regarde ta chère, ta noble et brave armée. Sans toi nous sommes comme des enfans sans leur mère. »

Un autre cycle de chants populaires dépeint les sentimens du peuple dans divers incidens et diverses situations. J'en choisis çà et là, dans une nombreuse collection, quelques-uns que l'on peut citer sans qu'il soit besoin d'y joindre un commentaire.

LA MORT DU GUERRIER.

« Le brouillard est tombé sur la mer bleue et la douleur sur le cœur ardent; le brouillard ne se dispersera pas sur la mer, la douleur ne s'éloignera pas du cœur.

« Ce n'est pas un astre qui brille sur la plaine lointaine, c'est un petit bûcher qui fume. Auprès du bûcher est un tapis de soie, et sur ce tapis est couché le jeune homme audacieux.

« Il presse son mouchoir sur sa blessure mortelle et tente d'arrêter son sang brûlant et impétueux. Auprès de lui est un fier coursier qui frappe du pied le sol humide comme s'il voulait parler à son maître.

« Lève-toi, dit-il, beau jeune homme, mets-toi sur ma croupe, et je t'empor-

Digitized by Google

terai sur la terre natale, vers ton père, vers ta mère, vers tes parens et tes petits enfans, et vers ta jeune épouse.

« Le jeune homme audacieux soupire; sa forte poitrine palpite; ses blanches mains retombent fatiguées; sa blessure mortelle s'est rouverte, son sang coule comme une rivière, et il dit à son cheval :

« Ah! mon bon coursier, mon coursier fidèle, mon fidèle camarade de bataille au service du tsar, dis à ma jeune épouse que je suis marié avec une autre femme, que j'ai pris pour dot la plaine déserte, que l'épée aiguë nous a fiancés, et que la flèche acérée nous a réunis sur la couche nuptiale. »

LE PAUVRE MOINE.

« Éloigne-toi, ô la bien-aimée de mon cœur; éloigne-toi de la cellule du pauvre moine qui s'afflige d'être enchaîné par un vœu qu'il ne peut rompre! Ote-moi, ô ma chérie, ôte-moi ce capuchon et ce noir manteau. Pose ta blanche petite main sur mon cœur; sens comme il bat avec force, comme à chaque pulsation mon sang bouillonne. Essuie les larmes amères qui tombent de mes yeux, prends pitié de ma douleur. Je renonce au pardon de mes fautes pourvu que tu m'aimes, ô toi que j'aime tant. »

CHANSON D'AMOUR.

« Le nuage cache le beau soleil, le nuage sombre voile la lumière. La jeune fille est pensive et triste. Personne ne connaît la cause de son chagrin. Ses parens même ne la savent pas, ni sa petite sœur, la blanche colombe.

« Oh! dis-moi, pauvre douce jeune fille, ne peux-tu apaiser ta douleur? ne peux-tu oublier celui que tu aimes ni le jour, ni la nuit, ni le matin, ni le soir?

« Et la jeune fille répond avec tristesse :

« J'oublierai celui que j'aime quand mes pieds cesseront de me porter, quand mes blanches mains retomberont sans mouvement, quand mon regard s'éteindra, quand on me mettra la planche du cercueil sur le cœur. »

CHANSON DE BRIGAND.

« Ne fais pas de bruit, ma petite forêt verte; ma mère, ne me trouble pas dans mes pensées, car demain matin je dois aller à l'interrogatoire devant le terrible juge, devant le tsar lui-même.

« Le tsar m'adressera la parole et me dira : Réponds, réponds, mon enfant, fils de paysan, avec qui as-tu mené la vie de brigand? Avais-tu beaucoup de compagnons?

« Je répondrai : Tsar mon espoir, tsar très chrétien, je te ferai connaître toute la vérité. Des compagnons, j'en avais quatre : le premier, c'était la nuit

Digitized by Google

obscure; le second, c'était mon couteau d'acier; le troisième, mon bon cheval, et le quatrième, mon arc bien tendu. Mes messagers, c'étaient les flèches durcies au feu.

« Alors le tsar mon espoir, le tsar très chrétien, me dira : Honneur à toi, mon enfant, qui sais si bien voler et si bien parler; pour ta récompense, je te ferai un beau présent, je te donnerai un palais au milieu des champs, deux poteaux et une corde de chanvre. »

LES DEUX AMANS.

« Un brave jeune homme avait parcouru l'Ukraine pendant trente-trois ans. Chemin faisant, il arriva chez le roi de Lithuanie.

« Le roi éprouve de l'affection pour lui; il l'accueille généreusement, le comble de bontés, et la fille du roi ne peut assez admirer la beauté virile de l'étranger.

« Le beau jeune homme se met à boire et se vante en paroles trop hardies : Ah! mes frères, dit-il, on a assez bu et assez joué, on a assez long-temps porté des vêtemens précieux, on a assez tenu la main de la fille du roi, on a assez dormi près d'elle sur le duvet.

« Les compagnons du jeune homme étaient méchans. Ils ont été trouver le roi et lui ont dit : Eh! notre père, le terrible roi, tu ne sais pas ce qui se passe, tu n'en as aucune idée; ta fille est l'amante de l'étranger.

« Le roi est entré en colère et a crié à haute voix : Ai-je encore des serviteurs fidèles? Prenez cet étranger et jetez-le dans une sombre prison. Allez dans la plaine creuser deux fosses profondes, mettez-y deux potences élevées, mettez-y une poutre de frêne et une corde de soie; et en y conduisant l'étranger, ne le faites point passer devant le palais, de peur que la princesse ne le voie.

« Le jeune homme a posé le pied sur le premier degré et a dit : Adieu, mon père et ma mère. Il s'avance sur le second degré : Adieu, tous mes parens et ancêtres. Il monte le troisième : Adieu, belle princesse, lumière de mes yeux.

« De loin, la fille du roi a entendu sa voix; elle court dans sa haute demeure, elle prend ses clés d'or, ouvre sa caisse d'argent, prend deux couteaux damasquinés, et les plonge dans sa blanche poitrine.

« Le jeune homme flotte pendu à la potence, et la jeune fille meurt sous le couteau. Son père arrive. A peine a-t-il eu le temps de lever les yeux, qu'il a vu sa fille morte, et il frappe de ses mains la table de chêne, et il dit : Lumière de mes yeux, ma chère fille, pourquoi ne m'as-tu pas avoué que tu aimais cet étranger? Je l'aurais aimé aussi, et j'aurais protégé sa vie.

« Puis il crie de nouveau à haute voix : Ai-je encore des serviteurs fidèles? Envoyez-moi deux bourreaux impitoyables, et qu'ils tranchent la tête à ceux qui ont dénoncé ma fille. »

Digitized by Google

CHANT DE DEUIL.

« O ma plaine! ma plaine déserte, ma plaine large et libre, que tu es belle à voir! Tu es couverte d'herbe et de fleurs; il n'y a qu'une seule chose qui pour toi soit une tache.

« Dans ton sein, ma plaine chérie, croissent des broussailles, et sur ces broussailles est posé un jeune aigle. Il tient entre ses serres un noir corbeau, et fait couler son sang sur le sol humide.

« Sous les broussailles est couché un brave jeune homme, tout couvert de blessures et inondé de sang.

« Ce ne sont pas les hirondelles qui tournent autour de leur nid; c'est une mère qui pleure comme si une rivière coulait de ses yeux; sa jeune sœur pleure comme si un ruisseau coulait de ses yeux; sa jeune femme pleure comme si une fraîche rosée tombait de ses paupières.

« Le soleil s'élèvera à l'horizon et séchera la rosée. »

D'autres chants tiennent à certaines mœurs locales et à certaines coutumes du pays. Un mariage est toujours accompagné de plusieurs chansons élégiaques, joyeuses, qui de siècle en siècle se perpétuent dans les familles et sont une des parties intégrantes de la cérémonie. Rien ne donne une idée plus touchante du caractère du peuple russe que ces paroles de regret et de douleur que la jeune fiancée adresse à ses parens au milieu des joyeux préparatifs de la fête nuptiale.

Ordinairement c'est une vieille femme qui prépare et résout les conditions du mariage. Elle entre dans la demeure des parens dont elle vient demander la fille, elle s'incline devant les images qui décorent le fond de la chambre, fait le signe de la croix et prie. Puis on lui dit : — Quelle nouvelle? — Bonne nouvelle, répond-elle; vous avez la fiancée, et moi j'ai le fiancé. — Là-dessus elle fait l'éloge de celui qu'elle représente, et les parens font l'éloge de leur fille. On la prie de revenir le soir; alors on parle de la dot et on en discute la valeur. Le jeune homme demande, entre autres choses, une chemise rouge pour lui et sa mère et des manches rouges pour sa mère. Le mariage est décidé. Le jeune fiancé arrive, et d'abord on prie Dieu, puis on se met à table. La fiancée offre à son prétendu un verre de bière; ses compagnes chantent :

« Nous avons assisté, jeunes filles, à un festin chez notre amie chérie. Ce n'est pas l'hydromel que nous avons bu, ce n'est pas le vin vert (l'eau-de-vie); ce sont les larmes de notre amie. Ce n'est pas pour cent roubles, pour mille roubles, que nous l'avons vendue; non, c'est pour une coupe de vin. Nous ne l'avons pas fiancée à un prince, à un seigneur, mais à un beau et

Digitized by Google

fort garçon, qui a de blonds cheveux, un visage fier, et fait des saluts respectueux. »

Le fiancé s'avance vers la fiancée; ses compagnes l'entourent, la cachent. Cependant il lui enlève le mouchoir qu'elle tient à la main, et elle lui en donne encore un autre. On chante alors une chanson en l'honneur du père et de la mère :

« C'était la fête de la naissance de la Vierge. On sonna trois fois la cloche dans la demeure du brave paysan; trois fois son cœur a palpité de joie : la première fois, parce qu'il lui est né un fils; la seconde fois, parce que son fils a été bien élevé; la troisième fois, parce que son mariage est béni. »

Les jeunes filles se font donner un cheval et un chariot, et s'en vont dans le village en chantant :

« Dans les prairies, les prairies vertes, sur une herbe tendre, le bon paysan faisait paître ses forts chevaux. Leurs pieds sont liés avec de la soie, leurs crinières sont ornées de perles fines. Pourquoi ne boivent-ils pas l'eau de la source? Pourquoi ne mangent-ils pas l'herbe tendre? Pourquoi restent-ils immobiles? Ils ont pressenti quelque malheur; ils ont prévu qu'ils allaient faire un long voyage. »

Pendant ce temps, la fiancée s'adresse à ses parens et leur dit :

« O mon père chéri, et vous, ma mère vénérable, que signifient ces préparatifs? Il est venu ici des hôtes non invités, non attendus. Ils ont dit qu'ils voulaient m'emmener. J'ai senti mes genoux fléchir, ma tête s'est inclinée, et mon cœur a palpité de crainte. Pourquoi, mon père, êtes-vous irrité contre moi? Pourquoi avez-vous écouté la voix des étrangers? »

Le père et la mère la consolent en lui disant qu'elle ne pouvait rester fille, qu'elle devait un jour se marier.

Elle se retourne ensuite vers son aïeul et ses autres parens, et leur demande à tous pardon du chagrin qu'elle a pu leur causer. Ses compagnes rentrent, et elle chante en les voyant :

« O mes chères compagnes, vous vous êtes gaiement promenées dans la large rue, et moi, pauvre fille, j'ai cessé mes promenades! Mes cheveux blonds ne seront plus tressés comme autrefois; ma robe ne sera plus si brillante. Ma liberté de vierge n'est plus. La tendresse de ma mère m'abandonne. Le beau printemps reviendra; vous irez dans la verte prairie; vous cueillerez des fleurs, vous tresserez des couronnes pour vos têtes riantes, vous irez chanter gaiement en chœur dans la large rue, et moi, pauvre femme, je chanterai mon chant plaintif. »

Le mariage est célébré quelques jours après les fiançailles. La

Digitized by Google

fiancée est couverte d'un voile blanc qui lui tombe jusque sur les pieds; elle porte un large vêtement sans manche, et murmure des paroles plaintives tandis que ses compagnes achèvent sa toilette.

Quand la toilette est finie, le fiancé entre dans la chambre avec le garçon de noce, qui dit au père de la fiancée :

« Père, bénis ta fille pour la route qu'elle va faire, bénis-la sous la couronne d'or pour la vie nouvelle où elle va entrer. »

La fiancée s'incline tour à tour devant son père et sa mère en leur disant :

« Ce n'est pas un bouleau blanc qui se penche vers la terre; c'est moi, pauvre fille, qui me penche à vos pieds. Bénissez-moi, bénissez la vie que je vais commencer dans la famille étrangère. »

Au moment de se mettre en marche pour l'église, elle soupire, pleure, refuse de sortir. Tous ses parens essaient de la consoler. Enfin on se dirige vers l'église, puis on revient se mettre à table, et la fête dure ordinairement trois jours.

Il y a des chants d'une nature non moins tendre et non moins naïve pour les baptêmes et les naissances, et pour les principaux jours de fête de l'année. Il y en a qui racontent en termes douloureux l'angoisse qui saisit le cœur d'une mère à qui on vient enlever un de ses enfans pour en faire un soldat.

La pauvre mère contemple tour à tour chacun de ses bien-aimés et dit :

« O vous! mes enfans, mes chers enfans, je vous aime également. Voyez mes doigts; si l'on en blesse un, j'en souffre également dans tout le corps. Ainsi de mes enfans, mon cœur tremble également pour vous tous; mais toi, mon ami, toi qui as eu le sort, pourquoi es-tu si malheureux? Mieux vaudrait que tu ne fusses pas né, que je ne t'eusse pas nourri de mon sein; mieux vaudrait t'avoir écrasé à ta naissance. Quand je t'aurais emporté dans les flancs de la montagne escarpée, et couvert d'un flot de sable jaune, cela ne m'eût pas fait tant de peine. A présent, pauvre mère, je chanterai comme le coucou. Que de peines t'attendent, ô mon ami! tu es tout jeune et peu fort; tu éprouveras les rigueurs du besoin pénible, tu souffriras la faim et le froid; tu donneras à ton père et à ta mère le nom de Tartare. Quand viendra une grande fête, que nous aimons à célébrer, mes enfans seront à côté de moi; toi seul, mon bien-aimé, tu n'y seras pas. Écris-moi, mais n'emploie ni la plume, ni l'encre, écris ta lettre avec tes larmes, mets-y le sceau de ta douleur profonde. Le beau printemps viendra, tes camarades iront dans les vertes prairies, ils

Digitized by Google

seront gais et bruyans, et moi, pauvre femme, je regarderai dans la large rue, je verrai tous tes camarades, et je verserai de chaudes larmes. »

Quand le jeune soldat est prêt à partir, on lui coupe ses longs cheveux. Alors sa mère s'écrie :

« On a rasé ta belle tête, on a jeté tes boucles blondes sur le pavé. Il n'y a personne pour recueillir ces boucles; je les recueillerai, moi, pauvre mère; je les envelopperai dans un mouchoir de soie. Lorsque ma douleur me serrera le cœur, je prendrai ce mouchoir, j'étalerai ces blonds cheveux, je les regarderai avec tendresse, je les arroserai de mes pleurs, et mon ame sera peut-être soulagée. »

Le peuple russe est généralement encore très superstitieux. La superstition éclate à tout instant dans ses fêtes de famille et ses pratiques religieuses, dans les habitudes journalières de sa vie privée et dans les circonstances extraordinaires. Il croit aux maléfices et aux sortiléges, à l'influence d'une légion d'êtres surnaturels sur les accidens et les évènemens de ce monde, au pouvoir de certains talismans et de certaines conjurations. Les chants traditionnels sont souvent une curieuse révélation de cette naïve crédulité. En voici deux entr'autres qui expriment avec une étonnante énergie la passion du cœur soutenue par une de ces superstitions populaires.

CONJURATION D'AMOUR.

« Sur les vagues de l'océan, sur l'île lointaine, il y a une planche, sur cette planche est étendue la douleur, et la douleur s'agite et se tord, elle se jette de la planche dans l'eau, de l'eau dans le feu, et de ce feu sort un démon qui crie : — Cours, cours, souffle à Marie sur ses lèvres et sur ses dents, souffle dans ses os et ses membres, dans son cœur impétueux, dans sa chair blanche et dans son foie noir, afin que cette fille se tourmente à chaque heure, à chaque instant du jour, à minuit et à midi. Que la nourriture qu'elle prendra, et sa boisson, et son sommeil ne lui soient d'aucun secours. Qu'elle s'exalte sans cesse afin que je lui paraisse plus beau que tout autre, que je lui sois plus cher que son père, sa mère et sa famille entière. J'enferme ma conjuration sous soixante et dix-sept cadenas, je jette les clés dans l'océan, et celui qui sera plus fort que moi et qui emportera tout le sable de la mer, celui-là seul pourra mettre fin à la douleur que j'évoque. »

CONJURATION D'UNE MÈRE SÉPARÉE DE SON ENFANT.

« Je pleure, pauvre mère, dans la haute chambre de ma demeure maternelle, dès l'Aurore en regardant au loin dans les champs, et le soir en voyant

Digitized by Google

le coucher du soleil. Je suis restée là jusqu'à la nuit, jusqu'à ce que vînt la rosée humide, je suis restée là dans le regret et la douleur, et, lasse de me tourmenter ainsi, j'ai résolu de conjurer ma cruelle douleur, ma douleur de cercueil. Je suis allée dans la plaine, j'ai pris la coupe nuptiale, le cierge de flançailles et le mouchoir de mariage, j'ai puisé de l'eau dans la source de la montagne, je suis entrée dans la noire forêt et, traçant autour de moi un cercle magique, j'ai prononcé à haute voix ces paroles :

« Je conjure mon enfant chéri sur cette coupe nuptiale, sur cette eau fraîche, sur ce cierge et sur ce mouchoir de mariage. Avec cette eau je lave son beau visage, avec ce mouchoir j'essuie ses lèvres de miel, ses yeux étincelans, ses joues roses, son front pensif; avec ce cierge j'éclaire son bel habit, son bonnet de zibeline, sa ceinture de diverses couleurs, ses bottes brodées, ses boucles de cheveux châtains, sa figure de brave et ses membres vigoureux. Que tu sois, mon enfant, plus brillant que les brillans rayons du soleil, plus doux à contempler qu'une douce journée de printemps, plus frais que l'eau de la source, plus blanc que la cire, plus fort que la pierre magique. J'éloigne de toi le démon funeste, l'ouragan impétueux, l'esprit des bois qui n'a qu'un œil, le démon domestique des demeures étrangères, l'esprit des eaux, la sorcière de Kieff, la femme des ondes qui clignote, la maudite *Babaïaga* (1), le serpent ailé et flamboyant, le corbeau de fatal présage. Je me place entre toi et l'ogre, le magicien trompeur, le sorcier, le mage mauvais, l'aveugle voyant, la vieille à double vue. Par mes paroles formidables sois, mon enfant, dans la nuit et dans le jour, dans l'heure et la demi-heure, dans la marche, dans le sommeil et dans la veille, garanti contre le pouvoir des esprits malins, contre la mort, la douleur et la calamité; sur l'eau, contre le naufrage; dans le feu, contre la combustion.

« Quand viendra ta dernière heure, ressouviens-toi, mon enfant, de notre tendre amour, de notre pain et de notre sel. Tourne-toi vers ta patrie glorieuse, salue-la sept fois sept fois le visage sur la terre, dis adieu à tes parens, jette-toi sur le sol humide et endors-toi d'un sommeil paisible.

« Que ma parole soit plus forte que l'eau, plus haute que la montagne, plus pesante que l'or, plus dure que le roc, plus ferme qu'un chevalier armé, et si quelqu'un osait ensorceler mon enfant, qu'il soit englouti au-delà du mont Arara, dans les précipices sans fin, dans la poix bouillante, dans le feu qui pétille; que ses sorcelleries et ses œuvres de magie soient à jamais impuissantes contre toi. »

Les Russes ont des conjurations du même genre contre la fièvre et la grêle, contre tous les désastres et tous les accidens.

(1) La *babaïaga* reparaît souvent dans les traditions populaires de la mythologie slave. On la représente sous les traits d'une vieille femme édentée, ridée, affreuse. Elle recherche l'amour des jeunes gens et poursuit avec un mortier et un pilon ceux qui lui résistent. Mais comme elle a aussi des ennemis qui la poursuivent, à mesure qu'elle court, elle efface derrière elle ses traces avec un balai.

Digitized by Google

Il existe encore parmi le peuple russe une quantité de chants religieux et mystiques, récits de miracles et d'apparitions surnaturelles, légendes de saints et de la Vierge qui toutes expriment une tendre et naïve piété. Dans une de ces légendes, la Vierge s'adresse à la nation russe et lui annonce qu'il viendra un Dieu sans ame, l'antechrist. Il tuera, dit-elle, les prophètes, le globe entier s'abreuvera de leur sang, puis on verra fondre un déluge qui durera trois mois et trois jours, et alors la terre sera pure comme le parchemin blanc, comme la coquille de l'œuf, comme une jeune fille sans tache.

Le globe cependant commence à pleurer devant Dieu, et dit que la lumière lui pèse et que l'humanité lui pèse encore plus. Dieu lui répond :

« Attends encore; peut-être les pécheurs reviendront-ils à moi avec un sincère repentir. S'ils reviennent, j'augmenterai l'éclat de la lumière; sinon, j'augmenterai la rigueur des peines éternelles. »

La Vierge, touchée de compassion envers les pécheurs endurcis, intercède pour eux auprès de Jésus-Christ :

« Mon fils, lui dit-elle, Jésus-Christ, tsar du ciel, aie pitié de ton peuple, qui a beaucoup péché, aie pitié de lui par amour pour moi ! — Veux-tu donc, lui répond Jésus-Christ, que je sois crucifié une seconde fois pour ces maudits ? Si tu le veux, je leur pardonnerai. »

A ces mots, la Vierge fond en larmes et s'écrie :

« O mon fils, tsar Jésus, je ne pourrais pas te voir crucifié une seconde fois ! »

Le pécheur entend prononcer sa condamnation, et dit adieu au paradis, à la sainte Vierge, aux saints, aux anges, et, ce qui est très caractéristique, au signe de croix, car le paysan russe attribue au signe de croix une merveilleuse efficacité.

Une partie de ces chants religieux est sans contredit l'un des monumens les plus précieux qui existent dans la poésie populaire. Ils remontent jusqu'au XIe siècle, jusqu'au règne de Wladimir-le-Grand, et présentent le plus singulier mélange de paroles bibliques et de traditions nationales, d'images poétiques et de dogmes religieux. On y trouve de longues explications symboliques par demandes et par réponses, comme dans les anciens poèmes de l'Edda, et des idées de cosmogonie qui rappellent la mythologie indienne et la mythologie scandinave. Qu'il me soit permis de citer un fragment d'un de ces chants curieux, qui a pour titre : *le Livre de la Colombe :*

Digitized by Google

« Au milieu de Jérusalem, devant le tsar David et son fils Salomon, on voit un nuage terrible qui s'avance de l'Orient; de ce nuage descend le livre de la colombe, le saint Évangile. Autour de ce livre se réunissent quarante tsars avec leurs fils, quarante princes, quarante popes, quarante diacres avec leurs fils, et une quantité de gens du peuple. Personne n'ose s'approcher du livre, du livre de Dieu. Le tsar s'en approche; le livre s'ouvre devant lui. La sainte Écriture se révèle à son esprit. Le tsar Wladimir lui adresse des questions et lui dit : « Découvre-nous les secrets de Dieu et le principe de la sainte « vie russe. D'où vient la lumière, le beau soleil et la jeune lune? D'où vien- « nent les étoiles nombreuses, les nuits obscures, les aurores de pourpre, les « vents impétueux? D'où vient la raison humaine? D'où viennent nos pen- « sées? D'où vient notre peuple, nos os durs, notre corps et notre sang? »

Le livre répond :

« La blanche lumière vient de Dieu, le beau soleil de la face de Dieu, la jeune lune de son sein, les étoiles nombreuses de ses vêtemens, les nuits obscures de la paupière du Seigneur, les aurores de pourpre de son regard, les vents impétueux de son souffle. Notre raison vient du Christ, du Christ, le tsar des cieux; nos pensées viennent des nuages du ciel, notre peuple d'Adam, nos os durs de la pierre, nos corps de la terre humide, notre sang de la mer sombre. »

Wladimir continue ses questions; il demande quel est le premier tsar, et le livre répond :

« C'est le tsar blanc, défenseur de la foi. La première ville, c'est Jérusalem; le premier fleuve, c'est le Jourdain. »

Il demande d'où vient la première herbe, et le livre de la sagesse répond :

« Pendant que le Christ montait au Calvaire, sa mère, la sainte Vierge, se tenait sur la terre humide, sanglotant et pleurant. De ses larmes pures est née l'herbe qui pleure.

« La reine de tous les poissons, c'est la baleine, parce que la terre repose sur le dos d'une baleine, et que, si cet animal s'agite, toute la terre tremble. »

Ces poèmes, qui racontent en style si naïf les premiers miracles du christianisme, les premiers exploits des princes et des boyards, sont les annales du peuple russe, annales pieuses et attendrissantes qui souvent édifient son cœur, raffermissent son espoir, exaltent son sentiment national. Le pauvre aveugle, Homère des villages, s'en va de porte en porte répéter ces vieux poèmes; le vieillard les redit pendant les soirées d'hiver à sa famille assemblée autour du large poêle; le jeune homme en fait résonner dans les fêtes les refrains les

Digitized by Google

plus gais, en les accompagnant de sa balalaïka, et chaque évènement inattendu, chaque circonstance intéressante de la vie publique ou privée en enfante de nouveaux. Les simples gens de la campagne les composent eux-mêmes selon la nature de leur émotion. La joie ou la tristesse leur révèle l'accent harmonieux que l'on n'apprend ailleurs que par l'étude et la réflexion, et cet accent ébranle toutes les fibres de leur ame. Un jeune professeur de Moscou, M. Schewireff, à qui je dois les principaux documens que j'ai essayé de réunir dans cette esquisse, me racontait qu'un soir, passant dans un village de serfs, tout à coup son cocher s'arrête, descend de voiture, s'approche d'une maison d'où l'on entendait sortir une mélodie plaintive, puis revient s'asseoir sur son siége. Son maître lui demande ce qu'il a été faire dans cette maison, et le cocher lui dit : « Il y a là une pauvre fille qui a perdu son fiancé et qui déplore sa mort chaque jour, je suis allé la prier de se taire, car son chant me désole. »

O poésies du peuple, vous êtes l'arbre merveilleux de la mythologie islandaise qui étend ses longs rameaux sur la source des Nornes, sur la source du passé, du présent et de l'avenir, et quiconque a reposé un instant sous cette ombre salutaire, quiconque a trempé ses lèvres à cette source vivifiante ne s'en éloignera qu'à regret et voudra y revenir toujours.

X. Marmier.

Digitized by Google

L'OBERLAND.

II.[1]

DE LA JUNGFRAU A ROSENLAUI.

Quelques masures basses, accroupies sur la terre comme des huttes de castors, composent le hameau de Wengen. On gravit plus de deux heures, au sortir de Lauterbrunnen, par un sentier tortueux et difficile, avant que d'y arriver. Parvenus au sommet de ces pâturages, où l'on ne rencontre que des chèvres et des vaches malingres, nous n'étions qu'à moitié chemin de la Wengern-Alp, et déjà je me sentais accablé de lassitude, tant la chaleur était étouffante, tant l'*échelotte* est perpendiculaire. On admirerait plus franchement ces montagnes si l'on pouvait, en les contemplant, bannir de sa pensée le pénible labeur au prix duquel on les doit parcourir.

Une jeune fille blonde et d'une beauté merveilleuse nous fit en ce lieu les honneurs d'un chalet formé de cinq ou six planches ajustées contre un roc, et dont le mobilier se compose d'une table, de deux bancs, de quelques verres et de six cuillers de bois. Mes compagnons n'étaient guère moins abattus que moi; le botaniste semblait exténué. Seule, Mme de S... conservait une tenue de boudoir et une inaltè-

(1) Voyez la livraison du 12 février.

Digitized by Google

rable sérénité. Je ne sais si des ailes invisibles la soutenaient, mais elle paraissait soustraite, comme les fées, aux souffrances des mortels. L'air, le soleil, étaient sans puissance contre sa pâleur de marbre; ses grands yeux bleus, errant sur les montagnes, annonçaient la méditation plutôt que la surprise. On aurait pu croire qu'elle communiquait avec un monde inconnu, à voir le sourire mystérieux qu'elle jetait aux glaciers, aux vallons et aux fontaines. Pour ne pas nous humilier, elle avait consenti à s'asseoir un instant; cependant elle quitta le chalet la première, et continua seule à côtoyer sous nos yeux cette large croupe autour de laquelle nous devions tourner pour parvenir à la Wengern-Alp. M. Jules et moi, nous la suivîmes long-temps du regard. Bientôt le botaniste se montra inquiet, préoccupé; il fouillait dans son carton, il remuait ses plantes desséchées, il énumérait celles qui lui manquaient encore. Ayant ainsi préparé sa retraite, il formula l'intention de prendre aussi les devans pour herboriser à loisir au sommet de l'Alp. M. de S... prétendit qu'il valait mieux se reposer; mais son avis n'obtint aucune faveur, et Jules se levait déjà, quand d'aventure nos yeux se rencontrèrent. Alors il rougit, sentit qu'il rougissait, et demeura cloué à sa place, à son grand déplaisir, et au mien, car je ne tenais pas à devenir pour lui un sujet d'aversion.

Non loin de la cabane se trouvait, hissée sur quatre bâtons croisés et fichés en terre, une machine horizontale analogue à un télescope, et de près de cinq pieds de long. Dès que nous parûmes sur le seuil, un jeune pâtre, presque nu et couvert d'une peau de mouton, pâle copie de l'Hercule enfant, appliqua ses lèvres à l'un des bouts de ce tube et en fit sortir trois sons de trompe dont le retentissement fut terrible. Secoués, réveillés au fond de leurs cavernes lointaines et profondes, les échos, pour répondre à ces clameurs, s'élancèrent du sein des vallées, de la cime des montagnes, du bord des pics neigeux, du creux des roches, des ténèbres de l'abîme; ils reproduisaient cet accord étrange, et quelques-uns le redisaient à de plus éloignés en s'enfuyant dans l'espace.

Que ces solitudes sont lugubres, que la vallée est profonde, que les Alpes sont immenses! Je ne sais où se retirèrent ces échos, ni quand ils ont fini de gémir. Pendant qu'ils couraient le long des pâturages des montagnes on voyait les troupeaux de bœufs sur lesquels ils passaient lever la tête et écouter une seconde avec un air effaré; puis ils replongeaient leurs naseaux dans l'herbe, et n'entendaient plus rien déjà, que nous prêtions l'oreille encore. Ces trois

Digitized by Google

notes, cet accord de sixte mineure exhalé par une trompe digne des temps fabuleux et du siècle des géans, répercuté et varié par les échos innombrables, telle est la musique des Alpes; un cri mystérieux, étrange, surhumain, sauvage et primitif comme ces contrées, mais un cri, seule expression que puisse trouver l'homme quand, éperdu devant ces magnificences éternelles, il voudrait traduire ce qu'il ressent. C'est ici le règne du silence; toute musique loquace et composée y devient maigre et fausse, toute harmonie trop compliquée pour la mémoire des échos est réprouvée par les Alpes taciturnes.

Lorsqu'on a trois fois entendu mugir la corne antique de Wengen, et trois fois les montagnes répondre en chœur, on est certain de n'oublier jamais le lieu, l'heure où ces notes ont vibré, ni la sensation qu'elles ont fait naître.

Mes compagnons restèrent à souffler dans ce tuyau, tandis que je commençais à grimper le long de l'étroit chemin. Au bout de deux cents pas, l'herbe jaunit, grillée comme devant un réflecteur concave, par de beaux rochers roses et micacés au bas desquels on passe. L'air était pesant, bien que le soleil, incliné sur l'horizon, n'éclairât plus que les cimes. Le vallon de Lauterbrunnen, dont on ne distinguait pas le fond, était noir déjà comme l'entrée d'une caverne; les glaciers éclataient de mille feux. Le Staubbach, cette cascade de neuf cents pieds, à demi perdue dans une ombre d'un bleu soutenu, paraissait immobile, et ne formait plus, tout en bas, sur le versant opposé, qu'une petite barre verticale d'un gris froid.

La fatigue de mes débuts était dissipée, et j'allais d'autant plus vite, que la nuit approchait. Sans guide et dispersés au milieu des montagnes, nous pouvions être fort embarrassés dans ces régions élevées où l'on ne trouve plus de villages, où n'existe nulle habitation, sauf un petit chalet égaré comme un esquif au milieu du vaste Océan. Ce qui me faisait marcher plus précipitamment encore, c'est que devant moi je ne découvrais point notre jolie compagne. A ma droite, descendait une forêt de sapins coupée de fondrières profondes. Plusieurs sentiers étaient frayés dans le gazon. Inquiet sur elle et sur ses amis, je les hélais de toute la vigueur de mes poumons : ils n'entendaient pas. Jules ne pouvait quitter son camarade, et, selon toute apparence, il ne réussissait pas à le mettre en mouvement. Tout à coup, m'élevant davantage, je planai sur un long espace dans lequel je cherchai vainement Mme de S....

Le cœur me battit avec force, le silence me parut effrayant, le

Digitized by Google

lieu sinistre, et je me mis à marcher plus vite. Au bout d'un quart d'heure, je revins sur mes pas, je m'apprêtai à appeler de nouveau mes compagnons, quand j'aperçus Clémence assise sur un tronc de sapin; je l'avais dépassée sans la voir et sans qu'elle m'entendît. Je me rapprochai sans bruit : elle pleurait. Soudain elle se détourna avec vivacité, se leva, et accourut avec une joie qu'elle ne déguisa point. — Moquez-vous de moi, dit-elle, j'ai eu peur, et je me suis arrêtée. Vous ne veniez pas; je me suis sentie si complètement isolée, ce lieu est si solitaire, si triste, que je me suis mise à pleurer comme les frères du Petit-Poucet abandonnés dans les bois.

Elle riait tout en essuyant ses larmes et en rougissant; je ne sais trop ce qu'un anachorète eût pensé s'il l'avait vue ainsi. Après avoir demandé si son mari nous suivait, elle accepta mon bras, ce que peut-être elle n'eût pas fait dans un autre moment, et nous marchâmes en silence. Presque aussitôt, Mme de S..., remise de ses frayeurs, quitta mon bras. — Il nous faut les attendre, murmura-t-elle.

— Eh bien! vous voilà? dit une voix qui sortait de la forêt.

M. Adolphe et son ami étaient à six pas de nous; cette surprise me causa un embarras assez plaisant. Au bout d'une heure, nous repassâmes la région des forêts; la température se refroidit, la neige criait sous nos pas; la nuit était close depuis long-temps, et les glaciers avaient pris une teinte livide, quand nous aperçûmes le chalet de la Wengern-Alp, d'où jaillissaient des lueurs rouges comme celles d'une lanterne oubliée sur le bord d'un chemin.

Ces chalets sont des objets de menuiserie que l'on peut justement comparer à des boîtes à plusieurs compartimens : chaque société occupe une de ces cases. Les unes, le soir où nous arrivâmes, contenaient des Anglais; le tiroir voisin était rempli d'Allemands; la chambre où nous fûmes placés, M. Jules et moi, était d'une couleur parfaitement uniforme : quatre murailles de sapin, huit planches de sapin divisées en deux lits, un plancher et un plafond de sapin, une table et deux chaises de sapin, constituaient l'appartement et tout le mobilier; aucun badigeon n'altérait la nuance du bois. Nous nous attendions à dormir comme Épiménide, mais il en fut autrement : la sonorité du sapin est si grande, que les planches indiscrètes nous transmettaient avec une fidélité déplorable tous les bruits de l'établissement. Nous eûmes à compter tour à tour les casseroles qui remuèrent à la cuisine, et les pas que firent les voyageurs; nous distinguâmes chacun de leurs mouvemens, nous fûmes initiés à toutes

Digitized by Google

les confidences qu'ils jugèrent à propos de se faire; nous étions partout à la fois. Peu à peu les bruits diminuèrent à l'intérieur de cette roche, les flambeaux et les yeux s'éteignaient un à un. Je fus tiré de mon premier assoupissement par le fracas du tonnerre : les cieux n'avaient pas un nuage. Notre fenêtre s'ouvrait sur la Jungfrau, muraille de neige si haute, qu'en baissant la tête jusqu'à terre du fond de ma chambre, je ne parvenais pas à en découvrir la cime. La foudre retentissait toujours, le sommeil de mon compagnon était inexplicable; m'étant approché, je reconnus que sa couche était vide et qu'il était sorti. Il y avait à côté de la maison un banc entouré de quelques plantes étiolées; c'est là qu'il était venu s'asseoir et que je vins le trouver; ses yeux étaient fixés sur une fenêtre ouverte qui servait de cadre à une blanche figure complètement immobile. Dès qu'il m'aperçut, il se leva et s'éloigna avec moi du chalet; nous descendîmes pendant quelques minutes, puis nous nous reposâmes sur une grosse pierre. — Dieu, que cela est grand et sublime! s'écria-t-il.

Pendant que je lui répondais, son regard déjà distrait cherchait une fenêtre que l'on ne voyait plus : nous étions tous les deux seuls et dans le lieu le plus étrange, le plus fantastique.

La Scheideck, en effet, a dix mille pieds de hauteur; elle est séparée de la Jungfrau, qui en a près de treize mille, par un ravin qu'alimentent les eaux de ce glacier : cette profonde crevasse n'a pas un quart de lieue de large, de sorte que l'on contemple de fort près la Jungfrau, qui, de ce côté, est presque verticale. Ces dispositions en rendent l'aspect plus imposant encore que celui du mont Blanc, de la cime duquel on ne peut jamais autant s'approcher. Cet empereur des Alpes a mille pieds de plus, il est vrai, que le roi de l'Oberland; mais les vallées qui l'environnent sont moins profondes que celles de Lauterbrunnen et du Kienthal. La clarté froide et douteuse de la lune, que certains pics nous dérobaient, rendait plus démesurées les proportions de cette masse de neige et de granit. Les hautes murailles de pierre qui se dressaient du fond de la vallée avaient une teinte noirâtre, et paraissaient rongées çà et là par une moisissure verte. Le vert, au surplus, était le ton général de ce chaos de roches et d'abîmes. Les criques pelées que nous foulions étaient vertes. La lune verdissait les sombres futaies de sapin éparses à nos pieds et dans les ténèbres desquelles se perdaient nos regards; les glaciers qui luisaient derrière paraissaient jusqu'à leur cime revêtus d'un ton glauque. Si l'œil, se portant sur la droite, poursuivait au loin, jusque dans la vallée de Lauterbrunnen, les torrens de la

Digitized by Google

Jungfrau, il s'égarait parmi les flocons d'une vapeur verdâtre, d'où surgissaient, en se profilant à perte de vue, des crêtes d'une couleur d'émeraude. Ces divers plans étaient d'autant plus énergiquement accusés, que les cieux, à raison de la hauteur atmosphérique, étaient presque noirs. A travers ce manteau de deuil, les étoiles agrandies scintillaient avec un éclat funèbre. L'effroi se mêle aux bizarres impressions que font naître ces aspects, car ces géans des Alpes possèdent une voix retentissante et qui mugit sans cesse; leurs entrailles parlent et profèrent des sons redoutables, comme parlaient celles des victimes antiques pour révéler de sinistres secrets. C'est cette grande voix qui m'avait réveillé, c'est elle qui nous avait appelés hors du chalet, c'est elle que nous avions prise pour des coups de tonnerre.

Jamais les avalanches ne cessent le long des pentes de la Jungfrau; on ne les voit pas commencer, la vue rarement parvient à les suivre, mais on les entend éternellement retentir. Quelquefois, un mince filet de neige glisse entre deux roches, et disparaît dans les aspérités de la paroi; un tel accident semble bien léger, mais soudain la montagne, émue jusqu'au cœur par cette faible cause, telle que ce lion qu'une mouche avait effleuré, pousse des mugissemens affreux qui remplissent les campagnes, s'élèvent jusqu'aux cieux, et jettent la terreur dans les ames. A ces cris, les autres géans s'éveillent et murmurent, les échos perdus de ces vallons de glace que le soleil voit seul font entendre leurs plaintes, les sons se multiplient, se rapprochent, s'éloignent, se mêlent, deviennent confus, et, tantôt heurtés contre les roches, tantôt entraînés au fond des vallées, portent en tous lieux ces entretiens étranges et nocturnes.

Quand la voix de Dieu parvint à Moïse sur le Sinaï, il tomba la face contre terre; ici les sons n'arrivent qu'affaiblis par la distance; cette foudre sans éclairs a moins d'éclat que celle des nuages, mais elle tonne plus long-temps, d'une manière plus sourde, plus mystérieuse; parfois même, quand la voix s'est tue sur la montagne, l'oreille perçoit encore de lointaines clameurs, l'écho des échos, et cherche en vain les bornes de cette singulière perspective des sons.

Devant un tel spectacle, la réflexion s'éteint, l'esprit se prosterne, et la pensée demeure écrasée.

Malgré l'attrait de ces poésies de la nuit et des Alpes, nous ne tardâmes pas à ressentir les atteintes du froid; Jules me proposa de rentrer, et prit familièrement mon bras, ce qui m'inquiéta quelque peu; il était ému, nous étions seuls, à la clarté des étoiles, partageant

Digitized by Google

les mêmes sensations; je craignais que cette intimité nouvelle ne fût un prélude à des confidences: Je gardai donc un silence obstiné jusqu'au chalet, trop sonore pour permettre aux secrets de s'épancher.

Aîn d'attirer le sommeil, je me livrai à une occupation très calmante pour un enthousiaste de la belle nature. Mon compagnon portait avec lui un volumineux *Itinéraire de la Suisse*, par M. Joanne, dans lequel je m'avisai de rechercher les divers pays que nous avions parcourus; ce Guide m'impatienta par son exactitude même. Pour être agréable, un ouvrage de ce genre doit contenir quelques bonnes erreurs, quelques bévues flagrantes, afin que le lecteur puisse donner carrière au plaisir de la critique, et reconnaître avec un dédain satisfaisant que nul n'a su voir aussi bien que lui. Le livre de M. Joanne ne fait pas de quartier sous ce rapport à l'amour-propre du voyageur; cherchez les lieux les plus escarpés, les recoins en apparence les plus inconnus, faites les découvertes les plus extravagantes, et vous n'aurez rien trouvé que ce touriste infatigable n'ait consigné. D'ordinaire aussi le *cicerone* portatif est sentimental, et vous offre, dans des descriptions *senties*, une parodie ingénieuse des merveilles du chemin. Est-il rien de plus propre à prévenir un promeneur contre les excuses ridicules, que des phrases pareilles à celle-ci, tirée du *Manue* de Richard? « Le voyageur se nourrit de ces douces émotions, *jusqu'à ce que la route tourne à gauche*..... Nulle part on ne jouit aussi délicieusement de ce décor d'opéra que sur un banc placé sous un délicieux bocage, et qui semble vous dire : *Repose et jouis.* »

Mais rien dans ce genre n'est aussi agréable que l'indication suivante, placée à la suite de la description de l'Oberland :

« PANORAMA DU RIGHI DES FRÈRES SCHMID. — Ce joli panorama, peint par Hubert de Kulm, offre aux amateurs les vues les plus intéressantes de la Suisse; les voyageurs que le mauvais temps aura contrariés, et qui n'auront pu la contempler sur les lieux mêmes, pourront ici se faire une idée parfaite de la réalité, tous les détails étant exécutés avec beaucoup de soin. — L'entrée est de un franc cinquante centimes par personne. »

Ces naïvetés amusantes font défaut à l'itinéraire de M. Joanne. Par malheur, il mesure toutes les distances avec des mètres et des kilomètres, ce qui ne le rend accessible, sous ce rapport, qu'à des mathématiciens consommés.

Au lever du soleil, nous eûmes le spectacle d'une avalanche très considérable; nos yeux s'étaient, par aventure, portés sur la partie supérieure de la Jungfrau, lorsque soudain un cube de neige se

Digitized by Google

détacha, produisit une cascade de plus de trois mille pieds, vint surcharger la partie postérieure du glacier et donner une impulsion à toute la masse; alors, ce plan incliné d'une demi-lieue de longueur s'étant mis à descendre, nous contemplâmes avec étonnement la base liquéfiée de la montagne qui roulait avec lenteur dans la vallée, entraînant des roches énormes et couvrant les sapins jusqu'à la flèche. Ces catastrophes sont rares, mais les objets inhumés de la sorte le sont pour l'éternité.

Rien de plus triste et de plus désolé que le sommet du passage de la Scheideck, où nous parvînmes au milieu du jour: l'œil, du haut de cette crête, parcourt plusieurs milles avant de pouvoir descendre jusqu'aux premiers pins. A droite s'étendent de vastes talus couverts de neige grise et fangeuse; à gauche sont des mamelons qui dessinent durement sur les nuages leurs lignes tourmentées. Sous nos pas se trouvaient de grandes plaques de neige qu'il fallait traverser. Une masure abandonnée, et lutinée par les vents qui achèvent de la détruire, découpait son ombre sur ce tapis blafard. Il ne germe en ce lieu que quelques lycopodes maigres et affamés qui s'efforcent en vain de mordre les roches. On y rencontre aussi une gentiane naine d'un bleu d'indigo, puis quelques saxifrages et des herbes vénéneuses, l'œnanthe au feuillage persillé, l'hellébore noir, et surtout l'aconit bleu, dont la tige élancée porte des fleurs qui imulent un char traîné par deux palombes. La vallée dans laquelle nous devions pénétrer est, comme toutes les vallées, ovale et en forme d'entonnoir; bientôt nous trouvâmes des thymélées, des buis et quelques absinthes. Les sapins commencèrent à percer le sol, mais chétifs encore et presque en forme de boules. Plus loin, nous rencontrâmes des arbres énormes, dispersés comme ceux qui constituent sur l'Etna la région *del Bosco*. Ils projetaient des ronds d'ombre sur une pelouse où ruminaient des troupeaux. Depuis ce moment, on se rapproche sans cesse des Eiger et du Metterhorn, situés sur la droite, et du pied desquels on n'est séparé que par une forêt dont les rameaux cachent un torrent rapide; de la lisière de ce bois, les glaciers voisins qui se dressaient perpendiculairement sur votre tête étaient d'un éclat si vif, qu'on ne pouvait les regarder sans douleur. Cet endroit est fort étrange; il fournirait un théâtre on ne peut plus fantastique à certaines scènes de *la Tempête* ou du *Songe d'été*.

Comme nous évoquions des gnomes tout en nous reposant sous un chêne et en mangeant des baies de myrtils, sorte de grains de

Digitized by Google

corail et de rubis qui se développent sur une petite plante fort commune, je vis soudain sortir de terre, à cent pas, une façon d'Asmodée, qui, la béquille sur l'épaule, arpentait avec une célérité de sauterelle le revers de la Scheideck, au moyen de deux jambes de la plus invraisemblable inégalité. Dès qu'il eut reconnu parmi nous une dame, il s'empressa de caracoler autour d'elle et de montrer la grace avec laquelle il boitait. Une coquille de cheveux gris de lin s'enroulait sur l'occiput de cet ornement imprévu du paysage; une barbe drue qui allongeait sa grosse tête se dessinait sur une chemise bleue; il avait pour tout bagage, outre sa béquille, un étui de ferblanc qu'il portait comme un sabre. Nous le perdîmes de vue et le retrouvâmes dix fois au moins dans l'espace de deux lieues; Mme de S..., qui d'abord, en mémoire du *Diable Boiteux*, lui avait trouvé du charme, finit par en être excédée. Ce nain nuisait, disait-elle, à la majesté de ces campagnes. Plus tard, comme il continuait à s'approcher de nous, à décrire des cercles et à la regarder en riant, elle s'en inquiéta; observant qu'il ne manquait jamais de nous attendre quand il nous avait dépassés, elle se demanda le motif de ce singulier manége; la laideur de ce boiteux finit par lui inspirer du dégoût et une sorte de terreur superstitueuse, elle eût donné tout au monde pour en être délivrée. Il nous suivit ainsi jusqu'aux régions cultivées, et disparut; nous le revîmes une fois en arrière et de loin, perché sur un roc et regardant la plaine; il paraît que son empire finissait là. Cette apparition ne nous avait pas frappés seuls, et le soir, à l'auberge de Grindelwald, il n'était question que de notre boiteux.

Les côtelettes, les pommes de terre et les beefteacks de *l'Ours* (c'est le nom de l'hôtel où nous logeâmes) sont d'une meilleure apparence qu'à la Wengern-Alp; dans ce dernier endroit nous étions coffrés dans du sapin, ici nous soupâmes dans une cage de verre; toute la salle est entourée de vitres. Pendant le repas, trois filles bernoises vinrent majestueusement s'établir sur trois chaises disposées en triangle, et elles commencèrent, avec l'impassibilité la plus absolue et se regardant fixement toutes trois, à chanter ou plutôt à crier des tyroliennes sur-aiguës. L'une d'elles faisait l'accompagnement avec un psaltérion, instrument que je croyais oublié depuis le temps du roi David : c'est une boîte carrée, plus longue que large, bigarrée de vert et de bleu, et couverte d'un grillage de cordes en fer et en laiton; l'instrument ressemble à une souricière; on frappe sur ces cordes avec deux petits marteaux, l'un de liége, l'autre de fer, ajustés au bout d'un manche flexible; il en résulte un son grêle,

Digitized by Google

plus aigre que verjus. Ce trio dura long-temps et sans qu'elles fussent fatiguées, bien que l'une des virtuoses semblât menacée de la soixantaine. Cet exercice terminé, elles firent le tour de la table, partagèrent avec l'aubergiste le produit de la collecte, et s'en furent.

Il n'est pas inutile dans tout ce pays, et surtout à Grindelwald, de convenir d'avance de tous les prix avec son hôte; tout objet consommé sans convention préalable se paie le double du taux ordinaire. Nous renouvelâmes à Grindelwald notre provision de kirsch, liqueur dont les piétons font grand usage dans les Alpes allemandes, car nous avions à subir le lendemain une journée laborieuse, ayant résolu de faire l'ascension du Faulhorn, montagne escarpée, au sommet de laquelle on trouve une habitation, la plus haute que l'on connaisse en Europe: elle surmonte de près de mille pieds l'hospice du Saint-Bernard.

Nous montâmes pendant sept heures, et nous franchîmes de nouveau toutes les régions cultivées; aux deux tiers du chemin, on se rafraîchit dans un chalet entouré de terrains inégaux enduits d'une mousse si courte et d'un vert si monotone, qu'on les croirait badigeonnés au pinceau. Sur ces degrés naturels bouillonne une fontaine abondante, d'un ton brillant et mat comme de l'argent; à partir de cet endroit, les rochers percent de toutes parts, et le chemin qui reste à parcourir forme un contraste frappant avec les pays qu'on a laissés derrière soi. Nous nous détournâmes pour leur faire nos adieux et pour plonger nos regards sur la belle vallée de Grindelwald, toute parsemée d'habitations égayées par des prairies d'un velours splendide, sur lequel sont répandus, comme une riche broderie, des cerisiers d'un jaune varié d'incarnat. Au fond de la vallée descendent, telles que deux embouchures d'un large fleuve, les glaciers du Grindelwald, que nous avions visités la veille, et dont on gravit les méandres jusqu'au moment où ils atteignent la vaste mer des plateaux de neige. M. de S... commença à exprimer son admiration en faisant un emploi trop peu varié de l'adjectif *étonnant*, qui résumait d'ordinaire ses plus vives sensations. Jules regardait tout en silence et d'un air distrait, la nature n'arrivait plus jusqu'à son cœur; quant à Mme de S..., assise sur une rosse étique, elle accompagnait les soubresauts de sa monture par un gracieux mouvement de son buste, qui ondulait avec un charme suprême à chaque pas du cheval. Aux yeux du pauvre botaniste, les Alpes n'étaient plus qu'un fond de tableau, et sa vue ne quittait pas la figure principale; il rêvait l'impossible en contemplant des merveilles, et portait avec héroïsme

Digitized by Google

et fatigue un fardeau qui grossissait incessamment. Son aspect attristait pour moi ces magnificences, et, devant cet immense horizon, je cherchais de belles périodes sur la misère humaine et sur le néant des choses, blessé par la gaieté vulgaire de l'heureux auditeur, qui se divertissait seul, car son ami n'avait plus la force de jouer son rôle, et Clémence s'abstenait, par un sentiment exquis de respect et de pudeur, de troubler du moindre bruit les songes d'une ame en souffrance.

Il n'est au monde rien à mon sens qui rende plus indifférent aux choses de la vie que la vue de ces prodiges de la création, près desquels nous nous sentons si petits, devant lesquels notre imagination meurt enivrée, devant lesquels s'amoindrissent et s'éteignent les intérêts mesquins qui d'ordinaire nous attachent à la terre et nous remplissent. S'il est en nous quelque chose d'un peu grand, d'un peu sérieux, ce sont les passions; j'enviais le sort de M. Jules et cette poignante animation du blessé qui délire, tant je me sentais ici vide et seul, et accablé de mon propre néant. Telle est la sensation que produit l'aspect des mers et des hautes montagnes dans la plupart des ames : une angoisse indicible, une défaillance absolue de la pensée. Dès que les premières surprises se sont dissipées, dès que le caractère immuable du pays vous a pénétré à fond, la lassitude vous chasse ou l'ennui vous prend si vous n'êtes que curieux; sinon le voyage se déroule devant vous comme un long poème d'un style noble, mélancolique et homogène. Chez notre triste compagnon, le poème se faisait drame; son cœur avait un rôle dans cette trilogie des vallons, des glaciers et des lacs.

Ainsi nous marchions, articulant quelques paroles; devant nous cette jeune femme, calme et sereine comme le symbole antique du beau. Jules et moi, la passion et l'étude, nous la suivions avec ferveur; derrière nous, son mari représentait le monde, la foule; il échangeait des questions oiseuses avec le guide.

Déjà paraissait à nos yeux le sommet du Faulhorn; nous avions pénétré dans une gorge, entre deux ballons pelés, au pied desquels dorment les eaux noires d'un lac que nous doublâmes. Quand on se retourne après l'avoir dépassé, le point de vue est fort étrange; c'est un paysage entièrement *minéral :* à droite et à gauche deux montagnes de pierre, au premier plan cet étang qui chauffe dans sa cuve de granit et au bord duquel viennent baigner leurs pointes les pics lointains des Eiger, du Wetterhorn et du Finsteraahorn. La plage où

Digitized by Google

l'on est masque la vallée, et se détache sur les glaciers du fond, à la hauteur où la végétation cesse.

A quelques pas de là, notre botaniste découvrit, parmi les saxifrages, une fleur de pensée large, d'un teint profond et d'un parfum doux. Il la présenta à Mme de S... avec une piété si tendre que la déesse n'eut pas le courage de rejeter l'offrande et l'attacha à sa ceinture, à la satisfaction de Jules, qui, comme tous les vrais amans, s'empressa de défaire son bonheur. — Serez-vous assez bonne, dit-il en s'efforçant de paraître calme, pour me la rendre ce soir? Cette variété est rare, et je désire la conserver.

On la détacha sur-le-champ, et elle lui fut rendue avec ces mots : — Je suis fort peu soigneuse, et je craindrais de la perdre.

A dater de ce moment, le sac de voyage sembla peser beaucoup à ce pauvre garçon, ce que voyant, Mme de S.... m'engagea à joindre le mien à celui de son mari, placé déjà contre la selle du cheval. J'obéis, et cinq minutes après je me chargeai du fardeau de notre ami Jules, dont la santé était loin d'être robuste. Peut-être m'eût-on remercié d'un regard, si je n'avais eu l'indiscrétion de le solliciter.

Enfin nous atteignîmes la crête, où nous trouvâmes le chalet désiré. Cette maison, qui est de taille à loger vingt personnes, se monte pièce à pièce, et voici comment on la transporte en détail, chaque année, de la plaine au sommet du Faulhorn, à la fonte des neiges, c'est-à-dire à l'époque où les Parisiens mangent des cerises. Plusieurs troupeaux de bœufs sont réunis et renforcés par les chevaux des guides; chaque bête, chargée d'une planche ou d'un soliveau, est dirigée sur la montagne, et quand les compartimens sont rassemblés, on les ajuste et on les assujettit par des chevilles. Durant toute la saison, le bétail dont se nourrissent les voyageurs monte là-haut chaque se maine, porteur des assaisonnemens qui cuiront avec lui et de la farine destinée à faire le pain. Qu'il survienne une averse de neige, et les gens du chalet risquent fort de ne pas dîner, car il suffit d'une nuit pour rendre les chemins impraticables. Afin d'obvier à cet inconvénient, les patriarches du Faulhorn sont approvisionnés d'un petit bercail, et il leur est plus d'une fois advenu de se nourrir exclusivement de viande durant plusieurs jours. Il faut signaler la vertu si haut qu'on la rencontre : vu la difficulté des concurrences, l'aubergiste pourrait faire payer ses repas au poids de l'or; néanmoins on est servi au Faulhorn à un prix plus chrétien que dans la plaine. Nous eûmes lieu plus tard, à la louange de l'humanité, de faire la même remarque au glacier du Rhône. Tandis que l'on préparait le dîner,

Digitized by Google

nous gagnâmes le point culminant du mont (ce sont douze toises qui restent à franchir), afin de *jouir* de l'ensemble du *panorama* du Faulhorn (style d'itinéraires pittoresques).

Au premier coup d'œil on est ébloui; l'on découvre tant d'objets que l'on perd la faculté de s'en rendre compte. Deux souvenirs poétiques se présentent soudain naturellement, l'un celui du Christ ravi par le diable sur la plus haute montagne de la Chaldée, et contemplant tous les royaumes du monde, l'autre celui de Manfred suspendu dans les airs par la main de l'esprit du mal et s'accrochant aux rochers, tandis que ses yeux, noyés par le vertige, lui font voir le chaos qui tournoie. Cette dernière scène revient d'autant plus souvent à la mémoire que Byron, cherchant pour y placer Manfred le précipice le plus terrible, le théâtre le plus épouvantable, l'a justement amené à la cime du Faulhorn. Le géant se découpe à pic, du côté de l'occident, sur un abîme de quatre mille pieds. Quand on y lance un quartier de roc, on se sent, à mesure qu'il tombe, entraîné après lui comme si l'on y était attaché par un fil invisible. A peine avions-nous reconnu les points principaux de ce plan en relief, que nous fûmes appelés pour le dîner.

On vit dans ce petit coin d'une manière primitive, bêtes et gens sont confondus; néanmoins les beaux-arts ont grimpé jusque-là: des images coloriées appendues à la cloison représentaient des Suisses en gardes nationaux qui, sous prétexte de se donner une petite révolution à l'instar de Paris, se fusillaient réciproquement sur des champs verts-pomme; les blessés en expirant prenaient des attitudes effroyables et difficiles. Il y avait aussi un gros Bonaparte sur un petit cheval joujou, lequel se perçait le ventre avec l'angle d'un Saint-Bernard qui semblait copié sur un morceau de sucre.

Nous n'étions pas encore au dessert, que notre guide nous conseilla de retourner précipitamment au sommet du mont, afin de jouir du point de vue avant que le temps ne se troublât. On sortit du chalet à la hâte; le ciel n'avait pas un nuage, le soleil inondait toute la terre visible; ce que voyant, l'hôte murmura: — Dans une heure nous aurons un peu de neige.

Cette prédiction fut bien vite oubliée, et nous commençâmes à analyser les objets divers dont cet immense horizon est rempli.

Ce sont les glaciers qui tout d'abord absorbent l'attention; ils se groupent du sud à l'est, et se découpent en aiguilles au nombre de seize: le Wetterhorn, le Schreckhorn, le Finsteraahorn, les Viescherhoerner, les deux Eiger, le Jungfrau, le Mittagshorn, le Gros-

Digitized by Google

shorn, le Breithorn, le Tschingel, la Blumlisalp, le Sustenhorn, le Titlis et le Rothsock. Ces chaînes blanches forment un monde à part: leurs plateaux vastes et sinueux se partagent en vallées autour desquelles les pics jouent le rôle ordinaire des montagnes dans nos contrées habitables. Ainsi ces énormes masses règnent sur deux étages de plaines, les unes d'émeraude, les autres de diamant. De la cime du Faulhorn, on se trouve à la hauteur de ces dernières, et les vallons cultivés, assombris par le contraste des neiges éblouissantes, ressemblent à des entrées de caverne, telles que les apercevrait un aigle en planant dans les airs : on croit toujours, à ces hauteurs, qu'il fait nuit encore dans le bas pays.

Nulle part l'abîme ne paraît aussi ténébreux que vers Lauterbrunnen : cette crevasse descend jusqu'aux enfers. Grindelwald est moins sinistre; la Scheideck, si rude à gravir, s'affaisse totalement, on ne la reconnaît qu'à son ton fauve qui s'éraille à côté du velours des vallées. Du côté opposé, la perspective acquiert un caractère tout différent; les Alpes s'abaissent, et l'on passe aux lointains sans transition : leur borne est une bande de cobalt qu'on prendrait pour l'Océan; cette bande, c'est la chaîne du Jura, masquée çà et là par le Niesen, le Napf, le Pilate, et plus près par la Mittagskrine, le Tannhorn, le Rathorn, et le Brienzergrat. A l'endroit où les Alpes s'évasent, on aperçoit le bout du lac de Thun; plus près, et presque à ses pieds, celui de Brientz que l'on domine de six mille trois cents pieds; il s'incruste comme une pierre précieuse dans un large cordon de montagnes diaprées de mille nuances. De ce point voisin des étoiles, on embrasse la France, un ou deux pics de la Savoie et les cantons de Neuchâtel, de Bâle, de Fribourg, de Berne, de Soleure, d'Argovie, de Zug, de Lucerne et d'Unterwalden. C'est probablement ici que les Titans entassèrent les montagnes pour escalader le ciel; l'agglomération de ces blocs monstrueux aurait de quoi justifier la frayeur de Jupiter. Dans tout le voisinage le désordre est si démesuré, le chaos si peu débrouillé, que l'on est tenté de considérer ce pêle-mêle de granits, de cristaux, de quartz, de glaces, de neiges, de fleuves renversés et de lacs juchés sur les montagnes, comme les restes épars des matériaux qui servirent jadis à maçonner le monde.

Le guide nous désignait tour à tour les points principaux de cet horizon, et leurs noms rocailleux, difficiles à gravir avec toutes leurs consonnes escarpées, accroissaient encore l'étrangeté de ces prodiges de la nature en y ajoutant un reflet mystérieux et cabalistique. Tandis que nous essayions de discerner quelques formes à travers les

Digitized by Google

plaines bernoises, où le soleil poudroyait avec force, le Stockhorn se coiffa d'un petit nuage roux qui, bientôt s'en détachant, suivit un instant les détours de la vallée de Lauterbrunnen; mais comme il n'y trouva pas d'issue, il glissa le long de la Blumlisalp, et vint en pâlissant s'aplatir contre la Jungfrau, par qui nous le crûmes entièrement épongé; mais il surgit bientôt, pareil à de la fumée, et quoique, aperçu du Faulhorn, il nous semblât tout petit, sans doute parce qu'on le voyait en profil, l'ombre qu'il projetait sur le flanc des glaciers du Grindelwald couvrait une ou deux lieues. L'ensemble de l'atmosphère conservait une limpidité merveilleuse. Tout à coup le lac de Brientz, de vert de lierre qu'il était, devint gris d'ardoise, foncé d'abord, puis blême et miroitant. Cependant la nuée, ayant repris un ton solide et cuivré, s'avançait de l'ouest au nord, en pointe comme une phalange romaine, et s'élargissant sur les ailes. Un vent nouveau, frappant sur les glaciers, leur donnait le ton changeant de l'or musif.

C'est alors que les élémens ouvrirent le drame qu'ils avaient préparé, par un coup de tonnerre dont le fracas retentit dans toutes les gorges avant de descendre dans les vallées, qui disparurent à nos regards. Les rayons du jour furent remplacés par une teinte livide, le Faulhorn et les lieux d'alentour se décolorèrent, et nous fûmes enveloppés d'un voile épais. Pendant que nous étions aveuglés dans ce nuage, une masse de vapeurs fondit sur nous; l'air devint glacial, et le temps, secouant ce manteau de plomb, en fit tomber des flocons de neige. Ce phénomène dura dix minutes, après quoi nous vîmes le brouillard se trouer, et quelques cimes se montrèrent au travers, comme, au milieu d'un creuset, les pointes solides encore d'un lingot en fusion. Bientôt toute la partie méridionale fut dépouillée, le côté opposé était encore couvert d'un rideau d'une ouate épaisse et lumineuse, qui fuyait en tournoyant; plus loin, cette nuée s'isola de nouveau, et nous offrit un spectacle bizarre, car nous distinguions sur le revers des montagnes l'ombre brune qui la précédait et la trace neigeuse qu'elle laissait derrière elle. Armée de ce nuage comme d'un morceau de craie, une main invisible partageait la Suisse en deux et traçait cette étrange ligne de démarcation. Dès que le cortége des tempêtes eut passé, les vents noirs expirèrent, et la nature se remit à sourire.

Depuis quelques instans, le guide ne cessait de nous supplier de partir; nous devions coucher à Rosenlaui, au-delà de la seconde

Digitized by Google

Scheideck, et l'idée d'être devancés par la nuit l'inquiétait vivement. Pour nous décider à l'obéissance, il brida sa rossinante et se mit en route.

Cette seconde partie de la journée nous présenta des montagnes d'un caractère particulier et des effets nouveaux. Ces variétés de physionomie, d'attitude et de couleur qui caractérisent les Alpes, absorbent tout l'intérêt du voyage; il n'existe là d'autre vie, d'autres mouvemens, que les mouvemens et la vie de la nature. On se trouve des journées entières seul à seul et aux prises avec elle, loin de toute distraction vulgaire, au milieu de ces solitudes dénuées de fastes historiques, de villes bruyantes et presque d'habitans. Théâtre sublime pour le poète et le peintre, terre stérile et sans ressource pour un esprit sémillant et mondain.

Pendant que nous descendions le Faulhorn, en tournant le dos à l'occident, les campagnes que nous avions à traverser ne tardèrent pas à revêtir cette couleur triste et froide des lieux qui chaque jour sont plongés dans l'ombre long-temps avant le coucher du soleil. C'étaient de grandes prairies humides et bleuissantes, ou des roches d'un aspect morne. Le revers opposé des monts se raillait de cette mélancolie, les glaciers se fardaient de vermillon, et, colorées d'un rouge intense, les régions inférieures présentaient l'aspect singulier de chalets, d'arbres, de pâturages baignés de sang; des nuages roses, interceptant les rayons du soir, tigraient ces énormes pentes empourprées de plaques qui variaient du vert au violet.

Malgré le jeu de ces derniers caprices de la lumière, ces vastes bassins produisaient une impression de plus en plus lugubre à mesure que les portions exposées au crépuscule ressemblaient davantage à des blessures qui saignent. A la tombée de la nuit, l'arête de la Scheideck de Hasli, que nous suivîmes dans sa longueur, avait un air de désolation qui nous serrait l'ame : sa ressemblance avec celle de la Wengern-Alp est saisissante. On retrouve à cet endroit, comme à la Wengern-Alp, une mesure abandonnée et quelques lisières de neige fangeuse. Chacun de nous se sentait plus ou moins fatigué, et l'on suivait à des distances inégales le guide, qui de temps en temps nous hélait d'une voix lamentable. Il y eut un moment où nous perdîmes de vue M. Jules. Son ami observa judicieusement qu'il faudrait bien qu'il se retrouvât; mais la jeune dame, à l'avis de laquelle on ne se rendit pas, demandait à faire halte pour l'attendre. Dans le but de la tranquilliser, je m'aventurai à la recherche du traînard.

Digitized by Google

Assis au bord d'une fontaine, les pieds dans l'eau, le front dans ses deux mains, il rêvait et nous avait totalement oubliés.

— Je n'en puis plus, murmura-t-il en s'appuyant sur mon bras.

— Hier, vous étiez meilleur marcheur; allons, du courage.

Pour toute réponse, il soupira et dit à voix basse :

— Ce ne sont pas les jambes...

Son angoisse excita en moi une compassion profonde; il le comprit, je pense, et m'en sut gré, car il me serra la main d'une façon expressive. En ce moment, j'aurais accueilli sans peine une confidence; j'étais aussi morose que lui, mais avant que de la faire, il se donna le temps de réfléchir, ce qui fut cause qu'il ne la fit pas. Il fallait pourtant lui rendre un peu d'activité; je pris un moyen terme : au lieu de provoquer des aveux, j'en fis pour mon propre compte, et je lui accommodai je ne sais quels romans d'amour malheureux, dont chacun possède à fond le canevas, plus qu'il ne le voudrait. Alors il se ranima, et tout en brodant sur mon thème sentimental, il put donner l'essor à ses pensées. Cet entretien, l'heure avancée, la solitude, la solennité des Alpes, tout conspirait à nous émouvoir, je me pris dans mes propres histoires : au bout d'une heure, je me sentais aussi une violente passion, sans savoir pour qui, et l'ami Jules, enchanté, trouvait que nous nous *comprenions* à merveille.

D'après ce que j'en pus tirer, il paraît qu'au commencement du voyage, la femme de son ami lui était absolument indifférente, mais que le continuel tête à tête, que la vue du bonheur d'autrui, l'oisiveté et la contemplation perpétuelle de la nature, l'avaient troublé peu à peu et avaient concentré sur une seule personne les sentimens vagues et indistincts que dans le premier âge on éparpille sur un essaim de jolies femmes. Or dans cette ame toute neuve, l'incendie avait causé des dégâts rapides.

Tout en devisant de la sorte, nous rejoignîmes nos compagnons au sommet d'un pâturage hérissé de genêts, de buis, de myrtils et de genévriers, au bas duquel on distinguait encore une masse noire fort étendue; c'était un bois de sapins que nous avions traversé. Quand on se remit en route, la gaieté de Jules surprit beaucoup Mme de S..., qui nous regarda l'un et l'autre avec un air d'inquiétude, dont la cause m'échappa. Son mari était fort occupé dans ce moment à soutenir contre le guide une thèse religieuse. Je ne sais comment ils en étaient venus à discuter sur des matières aussi graves, mais toujours est-il qu'à notre arrivée, les protestans essuyèrent un rude assaut; quant au guide, il ne savait que juste assez de français pour

Digitized by Google

ne rien entendre aux argumens du futur conseiller d'état ; notre présence assoupit un peu la verve de ce dernier, mais un léger incident la ranima. M. de S.... ayant demandé au guide s'il pourrait nous accompagner pendant trois jours, il lui fut répondu que, le troisième étant un dimanche, les guides se payaient double, attendu *que le travail est interdit ce jour-là*.

— Et tu te fais payer pour le péché? interrompit M. de S...; chez nous, on l'expierait par une aumône : que voilà bien un Suisse de l'école de Calvin!

— Nous sommes menacés d'une histoire, observa Jules en riant.

— Imaginez, monsieur, reprit M. de S..., qu'à notre arrivée à Genève, l'aventure la plus ridicule....

— Cette affaire lui tient au cœur, interrompit le naturaliste.

— Nous étions montés, pour mieux voir le pays, sur l'impériale de la diligence, qui longeait une avenue de noyers chargés de fruits. En sortant du village, je cueille par mégarde, en passant, deux noix qui allaient me frapper le visage, et nous continuons notre route. Bientôt des clameurs se font entendre derrière la voiture, un homme vêtu d'une espèce d'uniforme nous criait d'arrêter. Dès qu'il nous eut rejoints : Monsieur, monsieur, s'écria-t-il, c'est trente-cinq batz. — Je crus qu'il avait un compte à régler avec le conducteur. Point du tout, c'est à moi qu'il en voulait; je lui rendis en riant les deux noix qu'il mit dans sa poche; je n'estimais pas qu'elles valussent plus de cinq francs. Mais il persista. — Fouettez les chevaux, dis-je au conducteur, et qu'il aille au diable. — Comme il vous plaira, répondit-il, nul n'a le droit d'arrêter la poste; mais il va nous poursuivre; quand il sera las, il se fera relayer par un de ses confrères; vous serez suivi jusqu'à Genève, et leurs frais de promenade seront à votre charge. — J'essayai de capituler; ce garde champêtre était d'une douceur évangélique, mais, tout en s'excusant de la liberté grande, il soutenait ses prétentions.

— Si c'était tout autre jour que celui-ci, disait-il d'un air gracieux on pourrait vous tenir quitte, l'amende n'étant que de trois batz.

— Et pourquoi la décuplez-vous maintenant?

— Monsieur, parce que c'est jour consacré; un dimanche!

Vainement j'objectai que j'avais l'honneur d'être Français et catholique romain, tout fut inutile. Ici les gardes champêtres ont un droit sur les consciences, et le gouvernement exerce l'usure jusque sur le taux des péchés véniels : et cela s'appelle une république! et cela pérore à outrance contre l'intolérance romaine!

Digitized by Google

Dès que notre guide vit qu'on prenait les choses sur ce ton, il se fit catholique romain et déplora amèrement la pistole supplémentaire qu'il se verrait forcé d'exiger le dimanche suivant.

Ces entretiens se prolongèrent jusqu'à la nuit close, et aux premiers arbres de la forêt. A dater de ce moment, chacun fut trop occupé de sa personne pour penser à autre chose. Les ténèbres étaient d'une épaisseur effrayante, les sapins fort rapprochés les uns des autres et entremêlés de ronces; nul sentier n'est tracé le long de ces pentes rapides et inégales, coupées de ravins; on se heurtait et l'on tombait à chaque instant.

Près de nous mugissait sur des rochers un torrent très profond, à en juger d'après son bruit, et qu'on devait passer à gué deux ou trois fois. Or, les arbres nous cachaient à la fois le ciel et la terre, nous ne distinguions même pas le cheval de notre compagne avec laquelle nous causions. Intimidés par nos chutes fréquentes et par diverses contusions, nous allions en tâtonnant; l'instinct du cheval nous guidait seul en ce moment. Autour de nous se dressaient des formes bizarres et contournées, et les funèbres silhouettes des sapins qui s'efforçaient de nous dérober les étoiles; quelques-uns de ces arbres, morts depuis plusieurs années, et dépouillés de branches et d'écorces, avaient blanchi sur place, et levaient sur nous leurs grands bras de squelettes, dans des attitudes terribles. Parfois on se brisait contre des obstacles invisibles, ou bien on se perdait dans les ronces; souvent, le sol se dérobant, nous plongions d'une manière inattendue; plus loin, le terrain s'élevait brusquement, et nos jambes refoulées recevaient des secousses fort pénibles. Les fracas du torrent croissaient toujours; nous le franchîmes une première fois sur un pont escarpé fait de deux ou trois planches; l'onde écumait sous nos pieds. Je ne sais comment nous évitâmes tous cinq d'y être précipités. On s'appelait mutuellement pour s'assurer que nul ne manquait à l'appel; on s'excitait à la patience, et l'on plaisantait, comme sifflent ou chantent les gens qui ont peur. Ce supplice durait depuis un temps incalculable, et rien n'en annonçait la fin prochaine : avec quelle anxiété nos yeux cherchaient au loin les lumières de Rosenlaui, les seules qui brillent au milieu de ces régions désertes.

Notre fatigue était à son comble; de ma vie je n'avais ressenti de pareilles angoisses. Enfin, le torrent nous ayant de nouveau barré le passage, on fit une courte halte; il s'agissait de saisir un gué que le cheval pouvait seul reconnaître. Le guide se cramponna à la queue de l'animal, Jules saisit par derrière la blouse du guide, M. de S..., celle

Digitized by Google

de son ami, et je m'attachai aux pans de la redingote de l'auditeur : il nous fut expressément recommandé de ne point lâcher prise quoi qu'il advînt. Du haut de sa monture, Mme de S..., plus inquiète que nous-mêmes, nous appelait l'un après l'autre à tout instant; mais le bouillonnement des eaux couvrait sa voix. Parvenus sur l'autre rive, nous continuâmes, trempés jusqu'aux genoux, de rouler parmi les roches et les broussailles, nous tenant à la file, et culbutant à chaque pas.

Bien long-temps après, vingt minutes peut-être, le torrent se rapprocha de nouveau avec un fracas assourdissant : glissant des deux pieds à la fois, sur un talus de terre glaise humide, nous nous laissâmes remorquer par notre quadrupède, dont bientôt les sabots résonnèrent sur les planches d'un pont : au même instant le guide s'écria :

— Nous sommes arrivés.

Nous regardâmes partout sans rien voir qui ressemblât à une habitation; mais, un peu plus loin, je reconnus l'arête d'un toit se dessinant sur le ciel. Tout dormait en ce logis, à la porte duquel notre guide frappa long-temps sans obtenir de réponse; ses efforts n'aboutissaient qu'à réveiller un chien qui piaulait sur un ton lamentable.

FRANCIS WEY.

(*La fin à un prochain n°.*)

Digitized by Google

POÉSIE.

TABLEAU FRANAND.

Certain hiver, dans une ferme,
J'ai vécu rustique et pensif;
Quand le jour touchait à son terme,
Arrivait tout un peuple actif;

Hardis blondins, rieuses blondes,
Se pressaient autour du foyer :
Je crois dans leurs bruyantes rondes
Les voir encor se coudoyer.

Le sarment pétillait dans l'âtre;
Et bientôt le cercle frileux,
Léché par la flamme rougeâtre,
Se reculait à qui mieux mieux.

Décrochant de la crémaillère
Le lourd poids du souper commun,
La rude main de la fermière
Servait même part à chacun.

Digitized by Google

Parfois on frappait à la porte :
C'était quelque pauvre engourdi;
Qu'on le connût ou non, n'importe!
Il s'en allait ragaillardi.

O vrai trésor des mœurs champêtres!
Plaisirs naïfs des laboureurs!
Royauté plus douce des maîtres!
Destin moins dur des serviteurs!

Le repas fait, la vive troupe
Se dispersait en folâtrant;
Dans l'âtre alors restait un groupe
Digne du pinceau de Rembrandt :

Le fils voûté de la fermière,
Grand et taciturne fumeur,
Mais que parfois un pot de bière
Mettait en plus joyeuse humeur;

Un vieux chat noir sur une chaise,
Dont les yeux brillaient d'autant plus
Qu'au foyer s'éteignait la braise,
Rendant tous les objets confus;

L'hôtesse angulcuse et muette,
Dont un bizarre clair-obscur
Peignait la vague silhouette
Longue et tremblante sur le mur.

Quand la pluie et les vents sauvages
Heurtaient le gémissant carreau,
Épiant ces mornes visages,
Je parlais d'un malheur nouveau,

D'un sort jeté par la sorcière
Du val noir ou du saule blanc;
Vers la porte alors la fermière
Tournait un œil étincelant.

Si, par hasard, à l'instant même,
Quelque dogue importun hurlait,
La vieille sur sa face blême
Se signait de son chapelet.

N. MARTIN.

Digitized by Google

BULLETIN.

La proposition de M. Duvergier de Hauranne ne laisse pas que d'occuper les esprits. On comprend qu'il ne s'agit rien moins que d'une sorte de révolution dans nos mœurs politiques. En effet, abolir le scrutin secret, c'est demander aux opinions plus de franchise, aux caractères plus d'énergie. Par cette proposition, celui qui l'a faite et ceux qui se préparent à la soutenir portent un jugement sévère sur la manière dont on remplit souvent les devoirs de la vie publique, et ils conseillent à la chambre de venir par sa législation intérieure au secours de la faiblesse individuelle. Il y a de l'indécision dans les volontés; on a remarqué des infidélités fréquentes quand il a fallu faire honneur à des engagemens pris; eh bien! disent l'auteur et les soutiens de la proposition, rendons impossible pour l'avenir ce manque de caractère et de foi, et puisque nos mœurs publiques livrées à elles-mêmes n'ont pas tout le ressort nécessaire, prenons des moyens pour les rendre plus courageuses et plus pures.

Cette thèse a quelque chose de probe et d'absolu qui doit plaire à toutes les bonnes consciences, à tous les esprits décidés. Aussi voyons-nous que la proposition de M. de Hauranne rencontre surtout des approbateurs parmi les hommes qui n'ont jamais fait mystère de leurs amitiés et de leurs tendances politiques. M. Janvier appuie la motion de M. Duvergier, M. Hébert également. Nous remarquons aussi parmi les orateurs qui se proposent de la soutenir l'honorable M. Dubois, de la Loire-Inférieure. Faire en sorte que désormais le jeu du gouvernement représentatif ne soit plus faussé et qu'il soit pour ainsi dire joué à découvert, tel est l'avantage que paraît offrir la proposition de M. Duvergier de Hauranne à beaucoup d'hommes sincèrement

Digitized by Google

dévoués à la charte et à la monarchie de 1830. A leurs yeux, d'ailleurs, l'expérience est là pour justifier ce qu'on propose. Il ne s'agit pas d'une innovation sans précédens, de quelque chose d'aventuré dont on ne puisse prévoir les résultats. L'Angleterre pratique la publicité du vote au sein de son parlement, et elle doit à cette franchise dans l'émission des suffrages une vie politique forte et vraie où les partis et les hommes ne reculent pas devant la responsabilité de leurs actes, comme il convient à des citoyens d'un pays libre.

Il semblerait dès-lors qu'il n'y a plus qu'à aller en avant et à voter avec un empressement unanime la proposition de M. Duvergier; mais la question est plus complexe et plus délicate qu'on ne l'aperçoit au premier abord. Les plaintes qu'on élève sur certains inconvéniens de nos mœurs politiques peuvent être légitimes sans que pour cela il soit prudent d'entreprendre de les réformer d'un coup par un changement brusque. Voilà ce que pensent d'autres esprits qui ne sont ni moins consciencieux, ni moins éclairés; il suffira de citer l'honorable M. Vivien pour prouver que le scrutin secret a des défenseurs dont le sentiment doit être pris en grande considération. Les personnes qui s'opposent à l'abolition du secret dans le vote voient dans le scrutin une garantie d'indépendance, garantie nécessaire surtout avec des caractères qui ne sont pas très fortement trempés, avec des situations qui ne sont pas tout-à-fait indépendantes. Il faut accommoder les institutions au tempérament, à la faiblesse de ceux qui doivent s'en servir. Avez-vous donné aux Athéniens les meilleures lois? demandait-on à Solon. — Les meilleures qu'ils puissent supporter, répondit celui-ci. Tous nos députés ne sont pas des héros; laissons-leur les moyens de garder une certaine indépendance dans le secret de leur conscience et du scrutin; autrement, vous les placez sous l'intimidation tant du pouvoir que des partis; vous ne leur donnerez pas plus de courage, seulement, vous les contraindrez par la peur à trahir ouvertement leur intime et véritable pensée.

On est d'accord pour vouloir la sincérité du gouvernement représentatif et la bonne foi dans le vote individuel; on diffère sur les voies qui peuvent conduire à ce but désirable. La chambre devra se prononcer entre deux systèmes : les uns l'engagent à provoquer l'amélioration de nos mœurs publiques par un changement hardi dans son réglement; les autres lui rappellent qu'il ne faut pas vouloir faire par des lois ce qui ne peut être fait que par les mœurs, qu'il vaut mieux attendre les progrès naturels de la moralité politique que de les devancer par des mesures inopportunes, prématurées. Au surplus, il paraît presque impossible que la chambre ne prenne pas en considération la proposition qui lui est faite; il faut qu'au moins cette motion soit l'objet d'un examen approfondi; il faut que sur un point aussi essentiel au libre développement du gouvernement représentatif, toutes les opinions soient entendues, toutes les autorités morales de la chambre consultées. Les débats de la chambre, les travaux d'une commission, nous apprendront si la

Digitized by Google

publicité du vote ne doit pas être finalement favorable à la stabilité et à la force du gouvernement constitutionnel de 1830. On examinera d'un autre côté si, dans une chambre française, souvent facile à se laisser impressionner et émouvoir, le vote public n'aurait pas des entraînemens qu'une sage politique pourrait regretter plus tard. Nous en disons assez pour prouver la nécessité de la prise en considération. La chambre ne peut pas se dispenser d'accorder une attention religieuse à toutes les questions qu'a soulevées tant le vote des fonds secrets que la motion de M. de Hauranne. En commençant dès cette année une sorte d'enquête sur ce point, elle travaillera déjà à l'amélioration de nos mœurs publiques, elle mûrira elle-même la réforme qu'on lui propose, et, par cet éveil donné à l'opinion, elle rendra cette réforme possible et salutaire pour l'avenir.

Cependant que pense le ministère sur la proposition de M. Duvergier? Le ministère s'abstient. Il a l'air de se croire désintéressé dans ce débat; la chambre n'est-elle pas arbitre souveraine de son réglement? Il y a même des ministres, notamment M. le ministre des affaires étrangères, qui verraient non-seulement sans crainte, mais même avec plaisir, ce changement dans le mode du vote parlementaire, parce qu'ils ont l'espoir que la publicité du suffrage retiendrait sous les drapeaux du ministère tous ceux qui, par leur position, doivent leur appui au gouvernement. Peut-être ailleurs, et dans de hautes régions, cette manière de voir n'est-elle pas partagée; peut-être en dehors du cabinet la crainte des résultats incalculables que pourrait avoir pour l'avenir un si grand changement dans les habitudes de la chambre, peut-être cette crainte prévaut-elle sur toutes les autres considérations. Il y aurait ainsi à côté et au-dessus de l'indifférence ou de la prédilection ministérielle pour la motion de M. Duvergier, de graves sollicitudes gouvernementales qui en redouteraient la portée.

Il est singulier que sur une question aussi capitale le ministère pense pouvoir rester neutre et silencieux. Sur quoi les organes du gouvernement auront-ils donc un avis, s'ils n'en ont pas sur une question inhérente à l'exercice même du régime constitutionnel? En s'abstenant ainsi, ils n'ont pas sur la chambre l'autorité qui devrait leur appartenir. Le ministère s'est au contraire exprimé d'une manière fort nette sur la proposition que doit examiner la chambre après celle de M. Duvergier de Hauranne. Nous avions dit que la motion de l'honorable député du Cher appelait nécessairement l'attention sur la composition même de la chambre; aussi nous n'avons pas été surpris de voir un membre de la gauche, l'honorable M. de Sade, reproduire pour son compte la question de l'avancement des fonctionnaires députés. Mais pourquoi M. de Sade n'a-t-il pas plutôt abordé la question des incompatibilités? Nous croyons qu'elle rencontrerait des dispositions plus favorables dans la chambre et que le terrain est meilleur. M. de Sade demande que les membres de la chambre des députés ne puissent être promus à des fonctions publiques salariées, ni obtenir d'avancement pendant la législature à laquelle ils appar-

Digitized by Google

tiennent, et un an après l'expiration de leurs pouvoirs. Suivent de nombreuses exceptions qui embrassent les fonctions les plus élevées et l'avancement par droit d'ancienneté. Telle qu'elle est rédigée, la proposition de M. de Sade, si elle était adoptée, serait de nul effet dans la pratique. De plus elle est basée sur une idée qui n'est pas d'une parfaite justesse. On a été scandalisé, et avec raison, qu'un député, par cela seul qu'il était député, pût arriver à tout; mais est-il plus raisonnable de décider d'une manière absolue qu'un député, en raison de son mandat législatif, ne peut arriver à rien? La théorie des incompatibilités est de beaucoup préférable. Il est certaines fonctions subalternes et tout-à-fait dépendantes qui sont vraiment incompatibles avec le caractère du député, avec ses devoirs, avec la liberté qui lui est nécessaire pour les remplir. C'est là, comme la chambre a paru le penser plusieurs fois, qu'il faut porter la discussion et l'examen. Le ministère a déclaré qu'il combattrait la proposition de M. de Sade; il ne lui sera peut-être pas difficile de démontrer ce qu'elle peut avoir d'erroné ou d'inutile; mais le cabinet ne se trouvera pas moins en face d'un sentiment réel et sérieux de la chambre qui pense, nous le croyons du moins, que, suivant l'expression sacramentelle, il y a quelque chose à faire. Nous n'estimons pas que cela ait cessé d'être vrai depuis les dernières élections. Nous avons eu souvent occasion de remarquer qu'il ne fallait pas trop empiéter sur la liberté de l'électeur, qui est souverain dans l'exercice de son droit et doit pouvoir nommer qui lui plaît. Cependant ce principe, si vrai qu'il soit, n'est pas absolu. Ainsi la loi interdit à l'électeur de nommer député quiconque ne paie pas 500 francs de contribution; elle peut apporter à son droit d'autres restrictions; elle peut l'empêcher de confier le mandat législatif à tel ou tel fonctionnaire. Il est permis de penser que dans l'état actuel de nos mœurs politiques, l'électeur aurait besoin d'être conseillé, guidé par la loi plus qu'il ne l'est aujourd'hui, et que quelques exceptions nouvelles, loin d'entraver réellement l'exercice de son droit, le rendraient plus efficace et plus utile pour tous. Voilà la question, question qui n'a rien de menaçant pour les saines idées gouvernementales, et qu'à coup sûr la chambre ne craindra pas d'aborder. Profitera-t-elle de l'occasion qui lui est offerte par la proposition de M. de Sade? Si elle la prend en considération, la commission qu'elle nommera pour l'examiner sera nécessairement saisie de toutes les questions qu'elle soulève. A quelque parti que s'arrête la chambre, qu'elle accueille la proposition de M. de Sade, ou qu'elle en attende une autre qui soit mieux formulée, on ne peut guère douter qu'il n'entre dans son intention d'examiner à fond la question des incompatibilités.

Le ministère vient de se trouver en dissentiment grave avec la chambre. Il s'agissait du chemin de fer de Bordeaux à la Teste. Le ministère demandait à être autorisé à prêter, au nom de l'état, 2 millions à la compagnie qui a entrepris cette ligne. Ces demandes d'argent sont toujours devant la chambre des questions fort épineuses. Néanmoins nous croyons qu'en cette circons-

Digitized by Google

tance le gouvernement avait raison de vouloir venir au secours d'une compagnie sérieuse, honorable; mais il n'a pas soutenu son projet avec l'ensemble et l'autorité nécessaire. Il ne fallait pas hésiter à affirmer d'une manière plus positive l'obligation où se trouvait l'état d'aider efficacement une compagnie qu'on ne pouvait sans injustice rendre responsable des erreurs commises dans le passé. En effet, comme l'a fort bien remarqué M. Berryer, qui a soutenu le projet du gouvernement presque avec plus de chaleur que les ministres eux-mêmes, les erreurs commises par la compagnie de la Teste sont les erreurs de l'administration et des chambres autant que de la compagnie. Il y a là de la faute de tout le monde. Mais le malheur a voulu que la chambre ait vu d'autres intérêts derrière la compagnie pour laquelle on faisait un appel à sa générosité : elle a cru qu'on voulait indirectement lui arracher des secours pour des maisons de Bordeaux; dans quelques parties de la chambre, on disait même que certaines considérations politiques n'étaient pas étrangères à la présentation du projet. Alors la loi s'est trouvée sérieusement compromise. Ajoutez à cela l'aveu du rapporteur, M. Monnier de La Sizeranne, confessant que les 2 millions qu'il s'agissait de prêter étaient une somme fort exposée. Enfin M. Dupin, sur la question de savoir si l'état prélèverait les intérêts de la somme prêtée avant toute distribution aux actionnaire, a défini ainsi le projet avec sa causticité ordinaire; c'est un débiteur qui, en demandant à emprunter, veut être payé avant le créancier. Cette saillie a presque décidé du rejet de la loi. En vain M. Duchâtel, venant au secours de M. Teste, a soutenu que l'état pouvait faire quelques sacrifices; la présence de M. le ministre de l'intérieur à la tribune a confirmé beaucoup d'esprits dans l'opinion que la politique était pour quelque chose dans la proposition du prêt, et la déroute a fini par être complète. L'amendement que combattait le cabinet a été adopté, et la loi qu'il proposait a été rejetée par 166 voix contre 164.

Dans cette discussion, trois ministres ont parlé, et ils n'ont pu parvenir à faire adopter à la chambre une mesure réparatrice qui avait tous les caractères d'un acte de justice. Il y a dans cet échec quelque chose d'assez grave, et nous ne savons pas jusqu'à quel point ceux qui l'ont essuyé peuvent s'en consoler en disant qu'il n'y a point là de question politique. Faudra-t-il donc n'entendre par questions politiques que les cas graves où une administration dépose ses portefeuilles sur la tribune? N'y a-t-il plus de questions politiques que les questions ministérielles proprement dites, et réservera-t-on exclusivement pour ces dernières tous ses soins et toute son activité? On avait négligé de s'assurer du concours d'hommes importans dans la chambre, ou bien on s'est imaginé trop légèrement pouvoir triompher de leur opposition. Il eût été facile cependant, avec un peu plus de prévoyance et d'ascendant sur les hommes, de concilier à un projet équitable les suffrages de députés comme MM. Dubois et Dupin. Pour cela, il eût fallu plus d'énergie et de franchise; il eût fallu surtout qu'il ne pût entrer dans l'esprit de personne que des motifs particuliers et secrets avaient inspiré la mesure proposée à la chambre.

****

Digitized by Google

Plus on considère attentivement la situation, plus on arrive à se convaincre que le vote des fonds secrets n'est qu'un résultat purement négatif. La chambre n'a pas émis un vote hostile au ministère, parce qu'elle ne voyait devant elle aucune combinaison immédiatement possible, mais entre cette conduite que lui suggérait la prudence et un véritable accord du parlement et du cabinet, la différence est grande. A quoi peut-on reconnaître cet accord, si ce n'est à la confiance avec laquelle une chambre adopte les grandes mesures d'administration qui lui sont proposées? C'est là qu'un cabinet prouve son ascendant, sa force; or, voici que dans une question d'une haute importance pour la prompte exécution des chemins de fer, le cabinet se trouve impuissant à faire adopter des mesures équitables, et finalement avantageuses à l'état, puisque la rapidité des communications doit doubler la valeur des forêts qu'il possède entre la Teste et Bordeaux. Dans l'affaire des sucres, le ministère sera-t-il plus heureux? La commission a rejeté à l'unanimité moins une voix le projet qu'avait présenté le gouvernement, et elle est maintenant à la recherche d'un plan qui puisse concilier tous les intérêts. Ainsi, la question échappe à la direction que voulait lui donner le pouvoir, et la commission apportera devant la chambre des conclusions tout-à-fait contraires aux bases proposées par le gouvernement. Dans son propre intérêt, le ministère aurait tort de voir avec une dédaigneuse insouciance tous ces dissentimens qui sont un dissolvant plus redoutable qu'on ne pense.

Il est peu probable que durant le cours de la session le ministère ait encore à livrer et à soutenir une de ces grandes batailles comme celles de l'adresse et des fonds secrets. Il a traversé ces épreuves, et il peut maintenant en toute sécurité poser la question de confiance devant la chambre des pairs. M. Rossi, dans un rapport fort habilement rédigé, a pu dire avec vérité que le ministère ne reculait pas devant un nouvel examen de ses actes que serait tenté de faire l'assemblée du Luxembourg. Maintenant, tout le monde le sait bien, la question n'est plus là. Désormais, c'est au ministère à prouver sa force, sa fécondité, son savoir-faire administratif. Ce n'est plus son existence, ce sont ses actes qui sont aujourd'hui en discussion devant les chambres. L'opinion l'attend à ces questions spéciales, à ces combats de chaque jour que doit soutenir un cabinet, et dont l'issue montre jusqu'à quel point il a la force et le talent de gouverner.

Dans les questions spéciales, il arrivera souvent au cabinet de rencontrer pour adversaires des hommes qui ont hésité à voter contre lui quand il s'est agi de son existence. Aussi M. Dupin, après avoir concouru au maintien du cabinet par son vote dans les fonds secrets, le harcèle autant qu'il est en lui dans les questions intérieures et financières. Il est pour beaucoup dans le rejet du projet de loi relatif au chemin de fer de la Teste à Bordeaux. Il vient de publier une petite brochure qu'il a intitulée : *Situation des affaires publiques à l'époque actuelle; Réflexions sur la chambre des députés*. M. Dupin ne s'y montre pas ministériel, car il critique les principaux actes du cabinet, tant sous le rapport de la politique étrangère que sous celui de la politique

Digitized by Google

intérieure. On ne peut pas dire non plus qu'il soit anti-ministériel, puisqu'il esquive la question politique proprement dite pour s'occuper presque exclusivement de la question financière. M. Dupin s'alarme de voir les dépenses s'accumuler de manière à rompre tout équilibre et à compromettre notre crédit. « On ne parle, dit-il, que de *notre prospérité toujours croissante.* — Mais si cette prospérité venait à décroître? — Et si après de bonnes récoltes, il y en avait de mauvaises? Et si...? Et si...? L'avenir entier est là avec tous les mécomptes qui surviennent dans la vie des nations comme dans la vie des individus! » M. Dupin, comme on le voit, n'a pas d'optimisme dans sa manière d'envisager l'avenir. Rien ne lui paraît propre à le rassurer; il trouve qu'on dépense trop et qu'on dépense mal. Dans les questions difficiles comme dans celle des sucres, les solutions proposées par le cabinet lui paraissent dangereuses; il demande à la chambre de les écarter; il n'hésite pas à dire qu'il est presque sauvage de flétrir le sol et le travail français, et de frapper à la fois l'agriculture et l'industrie de la mère-patrie. Enfin M. Dupin, qui n'a jamais voulu se poser nettement comme l'adversaire ou le successeur du cabinet, lui fait sans ménagement, sans pitié, une guerre de détails : pour peu que le ministère s'appuie sur d'autres alliés qui aient la même allure, il doit s'attendre à d'étranges mécomptes.

S'il était vrai que M. de Lesseps eût quitté Barcelone, on n'aurait pu expliquer son départ que comme une concession faite au gouvernement espagnol. Que notre consul fût parti de capitale de la Catalogne soit pour jouir d'un congé à Paris, soit pour se rendre à un poste plus avantageux, son déplacement eût été interprété d'une manière fâcheuse. Mais la nouvelle de l'arrivée de M. de Lesseps ne s'est pas confirmée. Il est vrai que le gouvernement d'Espartero a demandé son rappel, et l'on négocie. Il faut remarquer qu'en ce moment Espartero n'est pas en position de trancher aucune question d'une manière brusque et décisive. Son attention est absorbée tout entière par les élections dont nous ne connaissons pas encore le résultat final. Tant qu'il ne saura pas jusqu'à quel point sa politique est favorisée ou compromise par les élections générales, le régent s'abstiendra de tout acte significatif. Il est donc probable qu'en ce moment les relations entre la France et l'Espagne sont au même point qu'il y a plusieurs semaines. Attendons que le dernier collége de l'Espagne ait nommé son député.

Si quelque chose pouvait consoler de l'épouvantable désastre qui a frappé une de nos plus importantes colonies, c'est la sympathie universelle, la charité empressée et généreuse qui s'est manifestée dès que les déplorables évènemens de la Guadeloupe ont été connus. Au surplus, dans cette partie du Nouveau-Monde, dans ce groupe d'îles qui s'étend entre les deux continens de l'Amérique, la Guadeloupe n'a pas été seule frappée. Haïti, il y a plusieurs mois, a été aussi désolé par un tremblement de terre qui a détruit une partie de la ville du Cap. Les désordres de la nature ne menacent pas seuls la république de Saint-Domingue, où il suffit encore du plus léger incident pour ral-

Digitized by Google

lumer le fanatisme des noirs contre les blancs. Notre consul, M. Levasseur, qui vient d'être nommé à un autre poste plus avantageux, a eu souvent besoin de toute sa fermeté pour résister aux fureurs de quelques misérables.

Sur un autre point du globe, dans l'Océan Pacifique, on annonce l'extension du protectorat de la France. La reine d'Otaïti, la reine Pomaré aurait formellement demandé à mettre ses états sous la protection du pavillon français, et l'amiral Dupetit-Thouars aurait installé des autorités agréées par la reine. Le ministère a en ce moment entre les mains tous les documens relatifs à cette négociation. Ainsi la plus considérable des îles de la Société se serait placée volontairement sous notre domination, après avoir expulsé les missionnaires anglais. Si tous ces faits sont exacts, il est difficile de n'y pas voir une nouvelle source de contestations entre nous et la Grande-Bretagne; et le cabinet aura pu être quelque peu contrarié de l'empressement de la reine Pomaré à se jeter dans nos bras.

La guerre d'Afrique, que les rigueurs de l'hiver n'ont pas interrompue, devient de plus en plus remarquable par l'ensemble des opérations; c'est seulement par cet ensemble que nous arriverons à avoir définitivement raison d'Abd-el-Kader. Pendant que M. le général Bugeaud soumettait les Beni-Menasser, et que M. le duc d'Aumale faisait sa jonction avec la cavalerie de Mahi-Eddin, le général Gentil, après cinq jours de marche, s'est trouvé en face de la cavalerie d'Abd-el-Kader et l'a complètement battue; il a dû ensuite rencontrer la division du général Lamoricière. Le réseau dans lequel nous travaillons à envelopper l'émir se resserre de plus en plus, mais ce n'est pas l'affaire d'un jour; c'est ce que ne devraient pas oublier ceux qui sont tentés de parler avec une légèreté dédaigneuse des efforts et des travaux de nos troupes.

Il y a bien long-temps que nous n'avons entretenu nos lecteurs des déclamations de certains membres du clergé contre l'Université; c'est un assez triste sujet à traiter, et nous l'évitons. Si à chaque épître de M. l'évêque de Chartres il fallait opposer les réclamations du bon sens et de l'équité, la tâche serait infinie. Heureusement, un homme éminent et qui sous tous les rapports a qualité pour prendre la défense des institutions universitaires, M. Villemain, vient de faire à toutes ces attaques une réponse victorieuse. M. le ministre de l'instruction publique, dans son *rapport au roi sur l'instruction secondaire*, a mis, comme il l'a dit lui-même, l'Université au grand jour : nous ne faisons qu'indiquer aujourd'hui ce remarquable document, qui a une valeur politique et littéraire, en nous réservant d'en parler comme il convient, au long et à fond.

Digitized by Google

THÉATRES. — OPÉRA. — Pour un poète qui se pique de patriotisme, et qui semble faire sa spécialité de chanter sur tous les modes les gloires nationales de la France, M. Casimir Delavigne a singulièrement choisi le sujet du libretto qu'il vient de fournir à M. Halévy. Charles VI fou, Isabeau de Bavière, mère éhontée, les Anglais entrant dans Paris tambours battans, enseignes déployées, voilà certes des personnages grandioses à faire revivre, une époque glorieuse à représenter! Autant vaudrait reproduire sur la scène nos désastres de 1815, les Cosaques et les Prussiens paradant au Champ-de-Mars, et les rois coalisés trônant aux Tuileries. Il est dans l'histoire de tous les peuples des pages qu'il faut effacer, des actes sur lesquels on doit jeter un voile. Nous avons dans la nôtre d'assez belles actions, d'assez nobles caractères à glorifier, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'aller remuer tant de cendres fétides pour éveiller l'inspiration du poète et du musicien.

M. Casimir Delavigne a choisi le temps le plus désastreux d'un malheureux règne. Charles VI est fou, le dauphin exilé loin de Paris par la haine de sa mère, les Anglais maîtres du territoire. L'acte qui doit assurer la couronne de France au jeune Lancastre est préparé, la signature du roi seule y manque, mais elle ne se fera pas attendre; Isabeau, d'un regard, domine la volonté chancelante du malheureux insensé. On chante, on boit, on danse à l'hôtel Saint-Paul; on célèbre l'entrée prochaine du roi anglais. Pendant que les convives sont réunis au banquet, le roi erre seul dans les salles désertes, il a faim, il a froid; une seule douce voix répond à la sienne, c'est celle d'Odette, la compagne de sa misère. La jeune fille tâche d'éveiller chez le vieillard fou, avec le jeu de la bataille, le sentiment patriotique qui ne fait que sommeiller; elle réussit, mais bientôt la présence de la reine, son ascendant impérieux forcent Charles VI à signer sa renonciation au trône. Le dauphin est déshérité. Odette ne perd pas courage, elle réunit le fils au père, l'heureuse présence de son enfant rend la raison à Charles, il révoquera son acte honteux. Les trompettes sonnent, les tambours battent, voici les Anglais qui entrent dans Paris, ville conquise pour eux. Au moment de poser sa couronne sur la tête de Lancastre, Charles VI se souvient du dauphin et foule aux pieds le bandeau royal; le peuple crie Noël! Les Anglais s'indignent, mais Isabeau les rassure, tous les moyens sont en son pouvoir pour dominer le roi. Lorsque la nuit est venue, d'horribles spectres entourent son lit, lui désignent le dauphin comme un parricide, et poussent le malheureux fou à livrer lui-même son enfant. Dès-lors la victoire est à la reine, elle traîne Charles à Saint-Denis pour qu'il désavoue solennellement son fils et remette l'oriflamme au duc de Bedford; mais Odette a fait cacher, dans les caveaux de l'abbaye, Dunois, Saintrailles, Tanneguy Duchâtel, suivis des Parisiens révoltés; Odette s'empare de la sainte bannière, la remet aux mains du dauphin; les Anglais sont honteusement chassés, et Charles VI meurt en bénissant son fils.

De mieux inspirés, de plus féconds peut-être, eussent échoué comme M. Halévy à l'interprétation de cette donnée d'un sentiment uniforme; mais ils eussent du moins, nous n'en doutons pas, essayé de combattre par la

Digitized by Google

vivacité du style, par la diversité de caractère donnée aux passions, aux douleurs de chacun, la monotonie glaciale imposée par le poète. M. Halévy, tout au contraire, s'est laissé aller au courant laiteux du vers de M. Casimir Delavigne; ses facultés ou ses sympathies se sont refusées à faire de *Charles VI* autre chose qu'un immense cantabile coupé çà et là de chœurs et de marches. Que ce soient le roi, Odette ou le dauphin qui chantent, c'est toujours sur ce mode allangui. Cependant un vieillard, une jeune fille, un jeune homme, ayant à exprimer un même sentiment, il est tout-à-fait hors nature que ce même sentiment se présente chez tous les trois sous la même forme; le grand art du musicien est de mettre sur les lèvres de chacun de ses personnages l'interprétation exacte de la passion qui les possède, et des rapports qu'elle peut avoir avec leur âge et leur qualité. M. Halévy a le tort de ne point faire de ces distinctions-là; moine ou paysan, reine ou soldat, tout cela chante et agit sans que la volonté de l'artiste se fasse sentir, de sorte qu'on pourrait bouleverser les rôles, intervertir les parties, que l'œuvre n'en irait ni mieux ni plus mal.

Dans la partition de *Charles VI*, trois morceaux méritent d'être distingués, le duo d'Odette et du roi :

A la victoire où nous courons,
Je guide à travers la poussière
Des Anglais les noirs escadrons :
Sonnez, clairons!

Ce morceau est fort bien mis en scène, il a de la vivacité, de l'énergie, on y aperçoit une intention de mélodie tout-à-fait en dehors des habitudes de l'auteur, et dont on lui sait dans ce cas un gré infini; puis le chœur :

Mort aux tyrans, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

Paroles pleines de sens et de vrai patriotisme, mais qui nous semblent manquer aujourd'hui d'à-propos. Ce chœur produit de l'effet un peu à cause des paroles qui chatouillent agréablement le parterre, un peu à cause de l'agencement des voix, qui est habile. Quant au motif, il pourrait avoir plus d'originalité, plus de verve entraînante; cependant, tel qu'il est, M. Halévy a su en tirer un heureux parti. La chanson de Poultier au cinquième acte a obtenu les honneurs du bis; est-ce à cause du faucet du chanteur? cela ne nous semblait pas mériter une telle ovation.

Tout le personnel de l'Opéra a trouvé place dans *Charles VI*. Barroilhet a chanté admirablement de sa belle voix si touchante le rôle du roi; Duprez s'est sacrifié vaillamment dans le dauphin, Mme Dorus a roucoulé, minaudé le rôle d'Isabeau de Bavière. Pour Mme Stoltz, elle a été triomphante; il est impossible de chanter, de jouer, de se poser avec un aplomb plus imperturbable, une assurance plus olympienne; les fausses notes, les cadences tronquées, les éclats de voix stridens comme le bruit des trompettes, rien ne l'intimide, rien ne l'effraie, elle marche le front enveloppé d'un triple airain;

Digitized by Google

nous ne demandons qu'une chose lorsque nous l'entendons, c'est que cette heureuse faculté qui la met à l'abri des angoisses de la crainte passe à nos oreilles et nous défende des manifestations de son talent orageux.

On retrouve dans *Charles VI* toute la pompe et la magnificence de mise en scène usitée à l'Opéra; ce ne sont que cuirasses dorées, casques étincelans, cottes de mailles, armures ciselées. La décoration représentant l'hôtel Saint-Paul est d'un effet merveilleux. L'intérieur de l'abbaye de Saint-Denis nous paraît moins bien réussi; peut-être le défaut d'ensemble qu'on y remarque vient-il de la mauvaise distribution des masses de peuple qui obstruent le milieu du théâtre.

— Sous le titre de : *La Polynésie et les îles Marquises,* M. Louis Reybaud vient de réunir en un volume (1) d'intéressantes études sur diverses parties de l'Océanie et sur quelques questions importantes de géographie et de marine. Il commence par un rapide tableau des voyages anciens et modernes, il rappelle tous les problèmes qui s'offrent encore de nos jours à la curiosité des voyageurs dans l'Australasie, dans l'Afrique centrale et même en Amérique. A cette introduction succèdent d'attachantes notices sur la Nouvelle-Zélande, Taïti, l'expédition de *l'Astrolabe* et de *la Zélée,* enfin les îles Marquises, cette position nouvellement acquise à notre commerce et dont il importe désormais à la France de connaître tous les avantages. Le voyage de M. Rochet d'Héricourt dans l'Abyssinie méridionale est l'objet d'une judicieuse analyse. M. Reybaud a trouvé dans les nombreux renseignemens dus à M. Rochet les élémens d'une narration qui unit l'intérêt et la clarté à l'exactitude. Des travaux sur notre situation maritime complètent le volume de M. Reybaud. On doit désirer que l'auteur continue d'appliquer aux questions de géographie et de marine ce procédé de discussion vive et lucide. Il y a là pour M. Reybaud une voie féconde, où de nombreux lecteurs le suivraient.

— L'*Histoire des Éléphans,* que vient de publier M. Armandi (2), est une dissertation aussi neuve qu'intéressante sur une des questions de l'histoire ancienne échappées jusqu'à ce jour aux investigations des Fréret, des Sainte-Croix et des Letronne. Le sujet de ce livre, bien qu'il soit d'une nature toute spéciale et par cela même assez restreinte, ne manque pas d'importance. M. Armandi, d'ailleurs, n'a oublié aucun des détails curieux qui rentraient dans le plan de son travail. Avant d'entamer l'histoire militaire des éléphans, l'auteur, dans un chapitre préliminaire, a rassemblé toutes les notions importantes que l'on possède sur leur instinct, leurs aptitudes, sur la manière de les prendre et de les apprivoiser. A cette introduction appuyée par des docu-

(1) Chez Guillaumin, passage des Panoramas.
(2) Chez Amyot, rue de la Paix, 6.

Digitized by Google

mens positifs, succèdent quelques considérations générales sur l'état des éléphans dans l'Inde, avant l'invasion d'Alexandre-le-Grand. Malgré les récentes découvertes des orientalistes, ces époques reculées échappent encore à l'histoire, et sur le point qui nous occupe, tout ce qu'on peut affirmer, nous dit M. Armandi, c'est que les Indiens ont toujours entretenu pour la guerre un nombre considérable d'éléphans; mais il nous est impossible de suivre et de retracer les phases de leur histoire militaire avant l'expédition du conquérant macédonien. C'est, en effet, le premier évènement bien constaté où ces animaux jouèrent un rôle sur le champ de bataille, la première occasion qu'aient eue les Grecs de les connaître et de les combattre. Ici commence donc la partie vraiment historique du travail de M. Armandi, et elle embrasse d'une part, avec l'expédition d'Alexandre, toutes les guerres des Lagides et des Séleucides, les guerres de Pyrrhus en Italie, celles des Carthaginois et des rois de Numidie contre les Romains; de l'autre, la longue et sanglante querelle de la Perse et de l'empire, où l'on vit reparaître les éléphans sur les champs de bataille avec les armées des rois Sassanides; car, après la chute de la république, les Romains avaient renoncé au service des éléphans, et ne les employaient qu'aux spectacles du cirque et de l'amphithéâtre. Dans un dernier chapitre, l'auteur a retracé les principaux épisodes des guerres des Indes au moyen-âge, où les éléphans figurèrent jusqu'à l'époque où l'usage des armes à feu les bannit définitivement des champs de bataille. A cet exposé historique, M. Armandi a joint un traité didactique, qui en est le commentaire naturel. Il y retrace avec la même précision, avec la même exactitude, les règles que les anciens ont suivies dans l'organisation des éléphans de guerre, les moyens qu'ils employaient pour les dresser, les armer, les conduire à l'ennemi, leur place dans les camps, dans les marchés, dans les combats; en un mot il nous donne la théorie de toutes les opérations militaires qu'il nous a racontées, et par là nous permet de les apprécier en pleine connaissance de cause. M. Armandi, on le voit, n'a rien oublié de ce qui pouvait donner à son sujet de l'intérêt et de la consistance. Nous recommandons son volume aux hommes instruits, à tous ceux qui aiment les livres utiles et dont il reste quelque chose. Malheureusement ce public diminue de jour en jour, et avec lui ces auteurs consciencieux qui n'écrivent qu'après avoir lu, après avoir médité. A ceux-là donc qui n'ont pas encore déserté ces principes de probité littéraire, la critique doit plus que jamais son appui et ses éloges. Nous espérons néanmoins que le succès ne manquera pas au livre de M. Armandi; car, en dépit des indifférens et des envieux, malgré la cohue des grands hommes et l'amas des chefs-d'œuvre, ces deux fléaux de notre littérature, un bon livre finit toujours par avoir raison.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LA STATUE

DE SAINT GEORGE.

Vers le milieu du mois de mars 1796, après les derniers combats de Charette dans le Bas-Poitou, comme on poursuivait cet homme à outrance, les chefs militaires reçurent avis qu'il se cachait avec une poignée de fidèles dans une église abandonnée, au milieu des bois, près de la mer. A tout hasard, une compagnie d'infanterie légère, commandée par le capitaine Gobert, officier nantais, fut envoyée pour fouiller les ruines de la vieille abbaye de .....

Mais il vaut mieux conserver au récit la forme romanesque qu'il prit l'autre soir dans la conversation.

Sur la rive gauche de la Loire, à son embouchure, entre Bourgneuf et Machecoul, dans une campagne déserte, on voit encore à présent une enceinte de vieux murs, inégalement démolis à dix ou douze pieds de terre, rongés d'herbes et flanqués d'énormes contreforts dont il n'est demeuré que la base. Ces murs furent ceux d'une église. On devine de place en place, sur la crête ruinée, le cadre des ogives. Le portail n'est plus qu'une brèche obstruée de broussailles et de pierres amoncelées. C'est là tout ce qui reste de l'ancienne abbaye de Saint-Cyr, qui était aux bénédictins.

Cette église, mise à nu, a conservé quelque chose de son carac-

Digitized by Google

tère religieux. La voûte du ciel, après tout, remplace bien la voûte disparue; en somme, l'aspect de cette ruine est étrange. Le sol de l'enceinte s'est chargé partout d'une végétation sauvage et inextricable où l'on enfonce jusqu'aux genoux, mais où l'on ne met guère les pieds à cause des couleuvres et des crapauds qui fourmillent sans doute dans ce fond couvert et marécageux.

Les restes de l'abbaye de Saint-Cyr sont environnés dans le pays d'une religieuse terreur; les crapauds y sont pour leur part, mais ces craintes populaires tiennent surtout à des souvenirs qui ont donné lieu au récit suivant. Il s'agit ni plus ni moins d'une légende, laquelle date d'une époque où l'on ne se piquait point de croire aux miracles, quoiqu'il s'en fît certes d'assez grands, c'est-à-dire du printemps de l'an de grace 1796. On ne trouvera guère de moment mieux choisi pour la publier.

Avant 1789, l'abbaye de Saint-Cyr s'élevait au milieu d'un vaste enclos dont on avait fait des jardins. Ses terres s'étendaient au-delà dans la campagne en prairies, champs et bois; à l'église tenait un bâtiment irrégulier, bâti à diverses époques, où demeuraient fort à l'aise à peu près cent religieux. Les fermes avec les basses-cours, les granges et les étables, étaient à l'extrémité des jardins en dehors du clos; plusieurs familles de paysans vivaient là tranquillement.

Après les premières lois révolutionnaires sur les communautés religieuses, l'abbaye commença de se dépeupler. Quand Charette se mit à la tête de l'insurrection dans la contrée, tous les paysans prirent les armes, quelques moines suivirent l'armée, les fermes furent abandonnées; il ne resta plus au couvent qu'un petit nombre de religieux parmi les plus vieux, vivant comme ils pouvaient des fruits du jardin et surtout d'aumônes.

Bientôt les environs devinrent le théâtre de la guerre, qui fut horrible à cause des représailles qu'exerçaient les deux partis. L'abbaye fut surprise un jour par les *bleus*, les moines furent massacrés ou mis en fuite. Les bâtimens de la communauté s'écroulèrent au milieu des flammes, qui ne purent mordre aux murs de granit de l'église. Le clos, les jardins furent dévastés, les maisons des paysans saccagées, et l'on égorgea sans miséricorde les femmes et les vieillards. C'étaient là trop souvent les marques du passage des troupes dans ces guerres du Poitou et de la Bretagne.

Un jeune garçon sauvé par miracle fut témoin de ce massacre. C'était le fils d'un jardinier de l'abbaye, mort depuis cinq mois à l'armée de M. Charette. Il s'appelait Mathurin Pasquet. Demeuré or-

Digitized by Google

phelin avec une mère déjà infirme, les religieux avaient pris cet enfant en affection, ils lui avaient montré la lecture et le plain-chant, et l'un des plus vieux, le vénérable dom Aloys, l'avait en quelque sorte adopté. L'abbaye où il était né, et dont il n'était jamais sorti, était pour cet enfant comme une patrie, et les religieux lui tenaient lieu de famille. Le matin, il servait des messes à l'église; de plus, il travaillait au jardin, où, tout jeune qu'il était, il s'efforçait de remplacer son père.

Le jour de l'irruption subite des *bleus*, surpris dans sa besogne au milieu d'un verger, il n'eut que le temps de se blottir dans un monceau d'herbages préparés pour servir d'engrais De là il entendit, glacé d'effroi, les roulemens du tambour, la mousqueterie, les hurlemens de la soldatesque et les cris pitoyables des victimes qu'elle atteignait; il vit les religieux fuir de toutes parts, le vieux dom Aloys tomber à vingt pas de là sous les baïonnettes, la fumée et la flamme envelopper la petite maison de sa pauvre mère; enfin, les granges et le grand bâtiment de l'abbaye s'écrouler avec un fracas épouvantable. Il fut le seul être humain demeuré vivant sur le lieu de la catastrophe.

Le lendemain au soir, les paysans des environs, qui avaient vu repartir la colonne des bleus, vinrent rôder autour de l'abbaye; ils aperçurent de loin, aux dernières lueurs du jour, comme un spectre qui se promenait lentement parmi les décombres. C'était Mathurin, pâle, défait, hagard. Il n'avait point mangé depuis vingt-quatre heures. A la vue des gens qui s'approchaient, il fut pris d'un tremblement convulsif, et tomba dans leurs bras, vaincu par la défaillance.

Quand on l'eut ranimé, on voulut l'emmener, mais il s'y refusa. Il avait l'œil fixe et farouche, la parole incohérente, le geste brusque, et l'on connut à ses récits que le spectacle qu'il avait vu lui avait dérangé la tête.

Il fallut le laisser dans ce lieu de désolation où deux braves garçons du pays voulurent bien passer la nuit avec lui. Ils lui accommodèrent une espèce d'abri avec des restes de meubles, sous les ruines même de sa maison maternelle, et, dans la suite, il ne fut pas moins impossible de l'arracher de cet endroit. Durant les premiers jours, des femmes charitables lui portaient à manger; lui-même il rétablit peu à peu sa chaumière, et se remit à cultiver les carrés du potager qui lui donnaient à subsister. Il n'était point fou précisément, jamais on ne le vit rien faire d'absolument déraisonnable; mais ce jeune esprit, troublé par une secousse trop forte, était demeuré comme suspendu

Digitized by Google

dans ses progrès. Les paysans avaient un mot pour cette espèce d'enfance prolongée, ils appelaient Mathurin l'*Innocent*.

Cet état moral d'un individu donne lieu, dans certains cantons de la Bretagne, à des opinions superstitieuses qu'on retrouve, sans doute à cause du voisinage, dans le Bas-Poitou; surtout l'entêtement singulier du jeune Mathurin à rester en tel lieu ne manqua point d'enflammer l'imagination populaire. On se figura je ne sais quels liens mystérieux qui le retenaient aux ruines de l'abbaye; et comme l'église était seule restée debout, on fit de l'idiot une sorte de génie tutélaire à qui l'on attribua la conservation surnaturelle du lieu saint et notamment d'une statue colossale de saint George, fort en vénération, qui surmontait le maître-autel. Là-dessus les récits et les témoignages de toute espèce ne firent pas faute. On répandit que l'innocent se promenait toutes les nuits à pas lents dans le clos autour de l'église; quelques-uns l'avaient entendu chanter au chœur avant le jour à l'heure des matines, d'autres assuraient l'avoir vu à la lueur des éclairs ricaner en haut du clocher et défendre la flèche contre la foudre. Il n'y avait de vrai dans ces détails que certaines manies maladives du malheureux Mathurin, qu'on aurait pu simplement expliquer par les souvenirs terribles dont il était demeuré frappé.

Il faut dire encore que l'état présent de l'antique abbaye donnait carrière aux inventions villageoises. Le peintre et le poète n'auraient pu mieux choisir leur place pour évoquer quelque scène effrayante. Les vergers, les jardins, les fermes dévastés, avaient laissé, sauf quelques pans du petit mur d'enceinte où s'appuyait la cabane restaurée de l'idiot, un vaste espace de terrain inculte et découvert. L'église, dégagée des bâtimens ruinés et les flancs noircis par les flammes, s'élevait seule au milieu de cette arène, svelte, hardie, inébranlable et perçant la nue de sa flèche. On ne voyait plus à l'entour que des bois sombres et silencieux. La profonde solitude et les traces de la dévastation sacrilége imprimaient à cet édifice je ne sais quel caractère menaçant et redoutable. Les vitraux des ogives avaient été crevés, les portes détruites; le porche noir et toujours béant n'était plus qu'un antre dont nul n'osait sonder les ténèbres. A l'intérieur, la ruine et la profanation étaient encore plus frappantes. Les tableaux, les ornemens, avaient disparu; les autels étaient dépouillés. Sur les murs froids et nus couraient des échos indignés qui s'allaient perdre en grondemens sinistres dans les ténèbres de l'immense voûte. Il ne restait dans le chœur que les boiseries poudreuses des stalles, et debout au-dessus du maître-autel,

Digitized by Google

commandant à ces longues files de siéges silencieux, la statue de saint George dont on a parlé. Cette figure, haute de six pieds, massive et grossièrement taillée dans la pierre, semblait écraser de son poids le large autel qui lui servait de piédestal et qui lui-même, par sa matière et ses dimensions, rappelait les *dolmen* druidiques. La statue représentait un vieux guerrier armé de toutes pièces, la tête nue, avec une barbe épaisse qui descendait sur sa poitrine. C'était probablement un ancien patron du pays, quelque pieux baron mort jadis en odeur de sainteté, plutôt que le saint George qui terrasse le dragon dans la légende. La tradition voulait qu'un trésor fût caché sous la base de cette statue; et ce qui sans doute avait donné lieu à cette opinion était que l'énorme figure reposait simplement sur le socle en équilibre et sans soudure. Rien n'était plus aisé que de vérifier le fait, mais soit respect religieux, soit mépris d'une erreur populaire, les bénédictins ne l'avaient jamais tenté, et certes, depuis le sac du couvent en 1793, personne n'eût osé l'entreprendre. De là fut accréditée davantage la vertu protectrice de l'innocent, qui veillait sans doute à la garde du trésor séculaire.

Deux ans plus tard, quand M. Charette reprit les armes, après son traité de Jallais et son entrée pompeuse à Nantes, la guerre se ralluma dans ces environs, mais Charette touchait à ses derniers momens. Abandonné, trahi par les siens, les généraux républicains ne lui donnaient point de relâche, on le traquait de place en place, et des détachemens à sa poursuite pénétraient dans les coins les plus déserts du pays. Une compagnie de l'ancienne légion nantaise, sur des renseignemens prétendus certains, se mit en marche pour Saint-Cyr, venant de Machecoul.

La légion nantaise, devenue alors régiment d'infanterie légère, s'était formée, au commencement de la révolution, de tous les fils de famille de la ville de Nantes. Mais depuis trois ans, ses cadres avec son nom s'étaient renouvelés; il ne restait de l'ancienne formation qu'un petit nombre de soldats et les officiers; et, par un contraste digne du temps, soit désordre, soit précaution, on avait enrégimenté dans ce corps distingué les débris et le rebut des compagnies marseillaises que Santerre avait menées à sa suite sur les champs de bataille de la Vendée.

La compagnie qui partit de Machecoul était commandée par deux officiers, M. Gobert, capitaine, et le lieutenant Geoffroy, l'un et l'autre appartenant à d'excellentes familles bourgeoises de Nantes, et montés en grade pendant la guerre. Quoique le capitaine Gobert

Digitized by Google

n'eût point contre les Vendéens cette furie jacobine qui ne reculait devant aucune atrocité, il essayait de remplir son devoir en dissimulant sa tiédeur, qu'on eût tournée à crime. Dans le fond, il était ce qu'on appelait alors un *modéré;* mais la certitude de mettre fin à cette affreuse guerre en prenant le général Charette, lui donnait en ce moment un zèle véritable; en somme, il avait à part lui ses petits principes encyclopédiques et constitutionnels.

Sur le bruit de la marche du détachement, tous les habitans des environs de Saint-Cyr avaient pris la fuite, et personne, dans ce trouble, n'eut l'idée d'avertir l'innocent. Le capitaine Gobert, s'étant aperçu plus d'une fois que le bruit du tambour donnait l'éveil aux paysans et laissait les maisons désertes, commanda de marcher en silence en approchant de Saint-Cyr. Au reste, les gens qu'on surprenait, fatigués de cette guerre, donnaient assez volontiers des indications. Ce fut ainsi que le capitaine Gobert apprit la situation précise de l'abbaye, les bruits qui couraient sur ce monument, et l'histoire de Mathurin. Les paysans ne s'expliquaient là-dessus qu'avec une frayeur marquée, pleine de réticences, et pas un ne voulait conduire la troupe. Le capitaine fut séduit par des récits qui tentaient son courage d'esprit-fort. De plus, il pensa que ces superstitions, vraies ou feintes, pouvaient servir à protéger dans cet asile mystérieux le général Charette lui-même, ou tout au moins quelques personnages importans du parti. Quant à l'histoire du trésor, elle avait fort alléché les soldats. Ces aubaines n'étaient pas rares dans une guerre où les familles mises en fuite enfouissaient ce qu'elles avaient de plus précieux. Le capitaine Gobert, sans s'arrêter à ces bruits vagues, se promit de visiter les ruines de Saint-Cyr de fond en comble. A force de menaces, un paysan le guida jusqu'à la lisière du bois et lui montra de loin la flèche de l'église. Il était quatre heures de l'après-midi. On s'avança sans bruit homme par homme, et l'on gagna le mur ruiné de l'enclos, qu'on suivit tout du long, de manière à cacher l'approche de la troupe.

Le capitaine et son lieutenant furent touchés de l'aspect imposant de l'église abandonnée au milieu du profond silence qui régnait à l'entour. Le premier fit arrêter le gros de la compagnie derrière le petit mur sans poser les armes, et prenant avec lui quelques hommes il marcha vers l'église, postant de place en place des sentinelles avec l'ordre de faire feu et de se replier à la moindre alarme.

On s'arrêta sur le seuil du portail pour examiner l'intérieur de l'édifice. De grands rayons de soleil pénétrant par les longues ogives

Digitized by Google

éclairaient les murs et le pavé moussu de la nef; rien de plus désert et de plus tranquille. Le capitaine et ses hommes s'aventurèrent avec précaution, marchant pas à pas le long des murs, fouillant les recoins, tâtant le sol et la maçonnerie de la crosse des fusils. Ils ne virent ni une porte, ni une trappe, ni le moindre indice de gens cachés; les stalles massives du chœur soulevées l'une après l'autre retombaient avec un fracas qui retentissait long-temps sous les voûtes. On fit ensuite le tour de l'église en dehors; le même silence régnait partout. Le capitaine releva les factionnaires, et s'en revint en disant qu'il n'y avait rien. Au surplus, comme ses hommes étaient fatigués et qu'ils avaient des vivres, il se proposa de les faire camper là jusqu'au lendemain, pour s'assurer qu'il ne paraîtrait rien de nouveau dans les environs.

Tandis qu'ils s'en retournaient, l'un d'entre eux avisa l'entrée d'une espèce de hutte le long du mur, parmi les décombres; d'autres y coururent, ils y trouvèrent un grabat, un crucifix, quelques pots de terre et une robe de moine. Le capitaine, au bruit qu'ils faisaient, se dirigea de ce côté; mais, avant qu'il fût arrivé, ils avaient percé le grabat de leurs baïonnettes, culbuté les meubles, et pris la vaisselle dont ils avaient besoin pour faire la soupe.

— Mon capitaine, dit le caporal, il y a quelqu'un qui demeure ici.

Le capitaine se montra fort peu satisfait de ces dégâts, qui pouvaient effaroucher l'hôte du lieu et nuire aux recherches.

— C'est l'*innocent*, comme ils l'appellent, dit un soldat.

Chacun se rappela ce qu'on avait entendu dire à ce sujet.

— L'*innocent!* reprit le caporal en soulevant le froc à la pointe de sa baïonnette; qu'a-t-il donc besoin de ces nippes? Cet innocent est innocent comme vous et moi, et si quelqu'un l'attrape, il fera bon l'entendre jaser.

Le capitaine, faisant là-dessus ses réflexions, se confirma dans son projet de passer la nuit en cet endroit et de mettre la main, s'il était possible, sur l'idiot prétendu. En arrivant, il fit part de ses observations au lieutenant. On forma les faisceaux. Les hommes se mirent en devoir de faire la soupe, tandis que les deux officiers se reposaient à quelques pas de là.

La troupe avait fait halte au pied du mur, tout justement derrière la hutte qu'on venait de saccager et qu'on avait donné l'ordre de surveiller. On avait recommandé de plus aux soldats de ne point faire trop grand bruit; mais il n'était guère possible, après une longue marche et dans le moment du repas, d'obtenir un silence absolu, en sorte qu'ils causaient entre eux.

Digitized by Google

— Le capitaine ne mange pas, dit le tambour.

— Non, il est occupé, dit d'un air narquois le chef de gamelle; pas vrai, Marseillais?

— Je suis au courant, dit le Marseillais; la nation a l'œil ouvert; s'il se passe de ration pour l'instant, il a trouvé de quoi faire long-temps bouillir sa marmite.

— De quoi donc! il aurait raflé la tirelire en question?

— Non, il s'est mouché du pied gauche. Tu es bien encore obscurci de tes préjugés, toi. Pourquoi donc qu'on nous a plantés le long d'un mur, en manière d'espalier? Je connais ces manœuvres. Qui s'entend, c'est la destruction des droits de l'homme. Ce n'est pas à un vieux singe qu'on apprend des grimaces, et non moins au citoyen clairvoyant de la république une et indivisible. Ça me suffit.... Pour lors, quand nous avons marché pour exterminer les brigands de la Vendée, il y avait des villageois accapareurs du salut public, des bourgeois et autres conspirateurs qui cachaient leur magot. C'était la récompense des guerriers de la nation, gradés et non gradés, indistinctement. Mais, par la suite des temps, les chefs ont ressuscité les abus de la tyrannie. Tu entends; on prend trois, quatre hommes pour la frime, et ceux-là ont part au gâteau; le reste souffle sur son pouce; et voilà comme a fait le capitaine, qui est modéré plus que toi z'et moi, et pas infirme pour deux liards.

— Tu as été long-temps dans la Vendée, Marseillais?

— Si j'y ai été! Tu n'es qu'un enfant. Je devrait être au jour d'aujourd'hui à vivre de mes rentes patriotiquement, si j'avais eu de la conduite; mais..... c'est ça qui m'a ruiné. Et puis les assignats, les complots des traîtres, une potée de malheurs, quoi..... Tu vois ma blague à tabac? c'était plein... pour plus de... Bah! qu'est-ce que je dis?... mon sac, ma giberne, mes tiges de bottes, tout, quoi! plein.

— Des grosses pièces de six blancs! interrompit le tambour en roulant ses mots avec un sérieux goguenard.

— On t'en fera cuire, Tape-à-l'Œil; des vrais louis, avec le portrait du tyran peint à l'œuf. L'brigand! il le faisait mettre partout, qu'on ne pouvait pas s'en défaire.

— T'en es ben encore venu à bout quoique ça?

— Ah! bon sang! va, fallait voir.... Nous avons donné un bal aux citoyennes de Saumur, avec des rafraîchissemens, tout ce qu'il y a de mieux : une pièce d'eau-de-vie qu'on a mise sur son séant, vrai chien! Elles ne crachaient pas dessus; des personnes comme il faut, en rubans, et tout... A fallu les reporter chez leurs parens.

— Nous tout de même, reprit le tambour, à la prise du Mans...

Digitized by Google

— Toi! t'es t'un mouton, interrompit le Marseillais; tu n'as rien vu. L'plus beau, c'est quand nous avons formé les colonnes infernales sous les ordres du citoyen général Turreau. Nom de nom! c'étaient là des coups de chien! Nous avons entré chez l'ennemi arme à volonté et militairement, avec la consigne de tout brûler, tout raffler, tout passer au fil de la baïonnette; personne n'avait rien à dire, c'était la loi, quoi! liberté à l'ordre du jour. V'là ce qu'on peut appeler des amusemens!

Les soldats regardèrent le Marseillais avec une admiration mêlée d'un certain effroi. L'extérieur de cet homme et ce qu'on savait sur son compte inspiraient une crainte qui le laissait régner en quelque sorte dans la compagnie. On avait d'abord montré de la répugnance à l'admettre; mais, depuis son incorporation, chacun dissimulait son aversion. Le Marseillais était d'une stature colossale; son énorme tête s'enfonçait dans des épaules larges et rondes. Il avait la face couverte d'une espèce de lèpre et comme sillonnée en tout sens par la flétrissure mystérieuse du crime. Une bouche toujours contractée autour d'une pipe infecte serpentait d'un bout à l'autre de ce hideux visage, où clignotaient deux petits yeux louches qui ne peignaient pas même l'énergie d'un franc scélérat, mais la dépravation bestiale d'un animal. On appelait cet homme le *Marseillais* parce qu'il sortait des bandes marseillaises que les boues de Paris avaient vomies dans les mauvais jours. Il était né, malgré le nom, dans un faubourg de la capitale. Au milieu de l'an 93, il s'était rué sur les provinces de l'ouest avec les Marseillais qui marchaient sous les ordres du général Santerre. Ces hordes, célèbres par leurs massacres, ayant été souvent battues, dispersées, presque détruites, le peu qui en restait fut disséminé dans les autres corps. Le Marseillais s'était distingué même parmi ces affreux compagnons, et le capitaine Gobert ne l'avait reçu dans sa compagnie qu'à contre-cœur. Le jacobin, qui l'avait su, lui gardait rancune, et, grace aux désordres qui régnaient alors à l'armée comme ailleurs, il ne s'en cachait guère. Il l'accusait hautement de *modérantisme*, et, toujours en éveil sur son compte, il trouvait moyen d'intimider par ses gloses un homme assez faible, qui était demeuré frappé de ce régime terrible où la plus basse dénonciation menait à l'échafaud. Quant à ses égaux, le Marseillais les dominait non-seulement par l'effronterie de la scélératesse et par sa force musculaire réputée prodigieuse, mais encore par ses déclamations semées d'hyperboles et de pathos révolutionnaire pris aux clubs et aux harangueurs de la borne. Ces fleurs de la

Digitized by Google

rhétorique jacobine lui donnaient aux yeux de ses camarades un air de littérature; il était le politique de la compagnie. On l'appelait le *beau parleur*.

— Les chefs ne disaient donc rien? reprit le Breton.

— Les chefs! puisque c'étaient eux qui voulaient ça, uniformément au vœu de la nation. Nous étions pour lors avec le citoyen général Grignon, chaud sans-culotte, celui-là, et qui ne s'endormait pas. On arrivait dans le repaire des brigands; ils sont tous fermiers dans ce pays-là. Qui s'entend, ils recouvrent leurs infames complots du voile de l'agriculture. Les citoyennes demandaient pardon. Bon, tout ce que vous voudrez. Ils donnaient la clé du magot, on rinçait les cachettes, et puis pfu...it!

Le Marseillais accompagna ce sifflement d'un geste tranchant et sinistre que tout le monde ne put comprendre.

— Et puis? dit le Breton.

— On les assommait, quoi! Crois-tu pas qu'on usait des cartouches sur des moineaux pareils? Ah! les brigands! ils m'ont toujours démanché une crosse, et que j'ai épointé plus de dix baïonnettes sur la couenne des vils conspirateurs. Et puis on brûlait la boutique, les maisons, les champs, les bestiaux. Histoire d'illumination patriotique.

— Les enfans, les femmes, tout de même?

— Les femmes! je m'ai jamais tant amusé. J'en ai fait là de ces caprices! On les attachait par les quatre pattes; des comtesses, des marquises, des ci-devant béguines, excusez du peu! Et puis, à ton tour, paillasse; passées sous le glaive vengeur de la loi. Ah! les gueux d'aristocrates! nous ne les gâtions pas, mais nous avons eu du mal. Il y en avait qui venaient dire comme ça : — Je suis républicain tout comme vous. — Connais pas, escofié! et voilà.

— C'est drôle, dit le caporal avec une certaine timidité; je n'aurais pas pu comme ça de but en blanc m'acharner sur des enfans et du pauvre monde.

— Aussi qu'est-ce que t'es, toi? une fripe d'aristocrate. Nous avions fait nos preuves. Je suis venu dans le pays des brigands avec le citoyen général Santerre, et l'on n'avait pas choisi des manchots pour faire société à ce lapin-là. J'avais travaillé dans les Suisses au 10 août, à la satisfaction des vrais sans-culottes; et pour lors, quand les despotes ont conspiré la mort du peuple dans les prisons, il m'en a passé par les mains ma bonne part. Je n'avais qu'un merlin, mais j'en jouais bien. La massue du peuple, quoi!

Les soldats laissèrent voir un mouvement d'horreur que le Mar-

Digitized by Google

seillais prit pour une marque de considération. Il reprit, en lâchant une bouffée de tabac :

— Et dans ce temps-là aussi, on était mieux payé qu'au jour d'aujourd'hui. Les chefs ne faisaient pas tort au peuple souverain, on était tous *égal* enfin; mais, voyez-vous, c'est les priviléges qui reviennent, l'hydre de la tyrannie, quoi, qui relève le bec, mais...

Il fit entendre un grognement significatif que les auditeurs appliquèrent au capitaine.

— Eh ben! non, dit un grenadier en se rapprochant, vlà là-bas Gravelot qui revient d'avec eux et qui dit comme ça qu'ils n'ont rien trouvé dans l'église ni nulle part.

— Allons donc, reprit brutalement le Marseillais, nous sommes donc venus pour des mirabelles, pas vrai? Pourquoi donc que les paysans ont dit qu'il y avait un trésor dans le temple de la superstition?

— Puisque je te dis qu'on ne trouve rien. C'est dans l'autel, qu'ils disent; de la pierre, vas y voir. Si l'on pinçait seulement le bonhomme de la cahute, il n'y a que lui qui sache... mais on ne peut pas mettre la main dessus.

— Tonnerre! s'écria le Marseillais, je le trouverai bien, moi.

— C'est un petit qui est timbré et qui bat la breloque à ce qu'on dit; il ne voudra peut-être rien dire.

— De quoi! nous connaissons ce genre-là. Qu'on me l'amène, nous lui ferons danser un menuet sur ce gazon.

Il montra le feu du bivouac, et ajouta :

— J'en ai fait jaser d'autres.

— Tu n'as donc pas entendu ce qu'on dit de lui; reprit le Breton? il est *innocent*, pas vrai, et ces êtres-là, vois-tu, sont cousins du diable. Ça hurle la nuit dans les champs. Qui s'y frotte s'y pique. Je crois à ces choses-là, moi, tant pis.

— Crapaud, va! s'écria le Marseillais, est-il possible que l'infame superstition se loge sous la cocarde de la république? Mais tu es donc obscurci des ténèbres de la barbarie! C'est bon, j'irai moi, je demanderai la permission d'insinuer une grenade dans la lanterne magique à reliques, et nous verrons ce qu'elle a dans l'estomac.

— Dans cette église? dit le Breton ému.

— Mais apprends donc, marmiton d'eau bénite, que j'y suis déjà venu dans ta sacristie que voilà, et que c'est moi qu'a décroché tous les insignes de la superstition avec la 2e du 1er bataillon Marseillais, qui n'était pas cagot, je m'en vante. Regardes-y voir, vlà-t-il pas un

Digitized by Google

ménage bien fait? C'est-il vrai que je me bats l'œil de ta chapelle et des charognes qui sont dessous?

L'ascendant du Marseillais suffisait pour intimider le Breton, mais cet épouvantable blasphème lui coupa tout-à-fait la parole. Il regarda autour de lui d'un air qui tenait le milieu entre la peur et la honte de la laisser voir. Il dit enfin plus bas :

— Voyons, ne dis pas cela ici.

Les soldats, en suivant la direction de son regard, reconnurent comme lui qu'ils étaient dans un cimetière. On voyait, çà et là, des touffes de fenouil et des débris de croix gisans parmi les herbes. En ce moment on entendit le long du mur comme un bruit de pierres qui roulent. Plusieurs soldats tressaillirent, déjà disposés à la crainte par la matière de l'entretien. Ils se retournèrent : on ne vit rien, le factionnaire placé au bout du mur ne bougeait point. Chacun crut devoir montrer de l'assurance en raison de ce trouble involontaire qu'il avait ressenti.

Le Breton, ayant plus à dissimuler qu'un autre, reprit en s'adressant au Marseillais, qui le narguait de son hideux sourire :

— Tu as beau dire, si tu voyais une bonne fois, dans la nuit, quand il fait de l'orage, au milieu des éclairs et du tonnerre, l'*innocent* danser sur la pointe du clocher et chanter en montrant les dents la chanson de la peste....

Tout à coup le Marseillais pâlit avec une horrible grimace, et le Breton s'arrêta, la bouche ouverte, ne jetant qu'un cri.

Une tête qu'on eût dit coupée se montra au-dessus du mur, les cheveux épars, les yeux clignotans, et disparut aussitôt avec un rire affreux.

Après le premier moment de stupeur :

— C'est lui, cria de loin le factionnaire, c'est l'*innocent!* Arrête!

Les grenadiers se levèrent. Le Marseillais saisit son fusil. Quatre ou cinq soldats franchirent le mur. On tira plusieurs coups de feu à cet être qui fuyait et qu'on perdit de vue.

— Il a passé par là, s'écria le factionnaire en étendant le bras vers l'église.

Un autre ajouta :

— On jurerait qu'il s'est enfoncé dans le mur.

— Bon! reprit le sergent en heurtant de la crosse la pierre des murs séculaires, dis donc plutôt qu'il s'est aplati là-dessus.

On courut aussitôt à l'église, on en fit le tour, on monta dans les combles, on ne vit personne. Les soldats retournèrent au lieu de la

Digitized by Google

halte; l'on informa le capitaine de ce qui s'était passé, mais le capitaine ne songeait plus à l'idiot. Il ne fut pas fâché, dans le fond, que ce pauvre diable eût échappé aux baïonnettes.

La nuit tombait; on releva les factionnaires, les officiers se promenaient en fumant à quelques pas de là; il faisait un temps magnifique. La lune ronde et brillante éclatait dans un ciel bien étoilé, et ses rayons, se jouant parmi les ruines, ajoutaient à leur mystérieuse beauté. Le lieutenant, invité par ce spectacle, s'achemina vers l'abbaye en rêvant. Il arriva sous le porche, et, après avoir hésité un moment, il entra.

Cependant l'air de la nuit fraîchissait, le capitaine s'approcha du feu que les soldats avaient allumé et se mit à causer familièrement avec eux en prenant sa part de quelques ognons qu'ils faisaient cuire sous la cendre, tandis que les gourdes d'eau-de-vie voyageaient à la ronde. Tout à coup on vit une ombre s'avancer en courant. C'était un homme marchant à pas précipités qui vint jusqu'auprès du capitaine, comme il se levait, et lui saisit le bras convulsivement :

— C'est vous, lieutenant?

— Oui, capitaine, me voici.

— Vous tremblez, vous avez peur?

— Je ne m'en cache pas.

M. Gobert vit à la clarté de la lune le visage de son lieutenant blanc comme un marbre, et ses cheveux, soulevés par le vent, qui semblaient dressés sur sa tête.

— Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous vu?

— Rien.

— Qu'y a-t-il là dedans?

— Rien, vous dis-je, reprit le lieutenant en souriant, c'est un mouvement purement nerveux. Je suis entré dans l'église, je n'ai rien vu, rien entendu; mais la peur m'a pénétré jusqu'au fond des os.

Il posa sa main glacée sur celle du capitaine et continua :

— Cela ne me prend guère ailleurs, vous le savez mieux que personne, et voilà pourquoi je n'y mets pas de cérémonie.

— Je conçois cela parfaitement, dit le capitaine Gobert.

— Vous comprenez, n'est-ce pas? dit le lieutenant avec la vivacité de son émotion toute fraîche; le silence, l'obscurité, les images qu'évoque aussitôt l'imagination, les visions formidables qui passent devant les yeux, les monstres sans forme et sans nom prêts à s'élancer de chaque coin sombre, les dragons ailés qui planent dans la hauteur des voûtes. Ah! quoi de plus vaste et de plus glacial qu'une

Digitized by Google

église déserte? C'était là, je me rappelle, quand j'étais enfant, une de mes grandes terreurs, et je me souviens surtout d'une certaine église de cordeliers où je l'ai souvent éprouvée. Ces vaisseaux immenses me causaient quelque chose du vertige des gouffres. Les piliers, les voûtes profondes prenaient des formes et de la vie; il me semblait que j'étais dans les entrailles de quelque bête gigantesque. J'étais oppressé, écrasé, abîmé, et je m'enfuyais tout haletant hors de l'édifice. C'est précisément cette impression de mon enfance qui m'est revenue tout à l'heure, mais avec des circonstances aggravantes, c'est-à-dire la nuit, dans un pays désert et l'on peut dire encore, un pays ennemi.

— Et puis, sans doute, ce qui s'explique moins bien et ce qui n'est pas moins vrai, dit le capitaine, qui avait pris une attitude de réflexion, l'émotion religieuse, le respect involontaire dont ne peut se défendre un homme fait, et moi tout le premier, dans un de ces vieux édifices autrefois voués au culte.

— Eh bien! cela est vrai, s'écria le lieutenant, j'éprouvais aussi tout à l'heure quelque chose de ce que vous dites là. Je ne sais quelles idées de sacrilége m'ont traversé l'esprit, quels spectres indignés se sont levés dans l'ombre. Et pourtant je ne suis pas suspect de superstition. Je sais à quoi m'en tenir sur les mensonges de tout genre qu'ont fait régner les prêtres pour s'asservir le peuple.

— J'en suis au même point, dit à son tour le capitaine, je ne suis, certes, pas dévot....

Il se mit à rire.

— Ni porté aux jongleries religieuses; mais je ne serais pas à l'abri d'un sentiment de ce genre. Tenez, quand les circonstances l'auraient permis, je n'aurais pas souffert que la compagnie passât la nuit à couvert dans cette église, et de même, quoi que j'aie vu faire en ce genre dans les guerres de ce pays, il serait impossible, par exemple, de m'arracher une bravade contre les pierres inertes qu'ils appellent un autel.

— En sorte, reprit le lieutenant avec un sourire, que vous n'iriez pas, comme don Juan, narguer cette longue figure blanche qu'on voit là bas, et qui me rappelait tout à l'heure la statue du commandeur.

— Non certes, ni vous.

— Ni moi.

— Ni bien d'autres, même parmi ceux qui se vantent d'être esprits-forts.

Digitized by Google

Le lieutenant reprit un peu après :

— Savez-vous bien que cela est pourtant singulier?

— D'abord, une bravade, dit le capitaine, est inutile. C'est puéril.

— C'est clair; mais le cas étant donné? Nous n'en sommes point sur la bravade, mais sur cette répugnance qui s'y refuserait, et qui recule devant la seule supposition. D'où vient cette répugnance, ce respect, cette crainte? Par quelle puissance occulte cet autel se défend-il tout seul? Car il se défend, soyez-en sûr; il vous brave, il vous défie, il se dresse fièrement devant vous et ne veut vous voir qu'à genoux. Ne semble-t-il pas qu'il est gros de foudres? Quelle est la raison de cette puissance inexplicable? Cherchez bien avant dans le cœur de l'homme; il y a là de quoi réfléchir. Pourquoi cette image de force adorable et invincible si profondément empreinte dans la cervelle humaine?

Comme il arrive chaque fois qu'une difficulté de ce genre s'élève dans une conversation, le capitaine, cherchant aussitôt une explication quelconque en manière de réponse, dit enfin :

— Il faut qu'on nous ait imprimé ces superstitions dans cette cervelle encore tendre, quand nous étions enfans.

— Prenez garde, dit le lieutenant, on nous a passablement rempli l'esprit, dans notre enfance, de fées et de mauvais génies. Pour ma part on m'a plus entretenu de Croquemitaine que des choses de la religion, et mon esprit en est demeuré plus frappé. Mais je ne vois pas qu'aucun de nous garde trace de ces impressions. Il y a mieux, nous ne croyons pas plus, vous et moi, aux mystères du christianisme qu'aux féeries. Pourquoi cette crainte vague, plutôt sur ceci que sur cela? En un mot, nous braverions tous deux Croquemitaine au cœur de ce bois, et nous n'irions, dites-vous, ni l'un ni l'autre fanfaronner dans cette église.

— Non certes, dit le capitaine.

— Encore une fois, pourquoi? Vous êtes-vous jamais arrêté à ces sortes de questions, il y a de quoi s'exercer; s'il faut que je le dise, la philosophie moderne, avec ses solutions impérieuses et précipitées, nous a ôté l'habitude de réfléchir; mais elle n'a point changé la nature humaine, et je ne désespère point que l'homme ne retrouve un jour la raison de bien des croyances aveuglément condamnées.

Le lieutenant allait trop loin pour le capitaine, qui se contenta de faire plusieurs signes de tête affirmatifs comme en agissent les bonnes gens de sa trempe quand ils viennent à comprendre vaguement quelque raison solide dont ils ne veulent point s'embarrasser dans leur paisible état de doute et d'indifférence.

Digitized by Google

Tandis que les officiers s'entretenaient ainsi, sans y prendre garde, les soldats écoutaient en silence, intéressés par cette conversation dont ils saisissaient à peu près le sens. Le Breton, par ses mines d'approbation, semblait en tirer des argumens contre les précédentes hâbleries du Marseillais. Le soldat de Santerre, accroupi près de là, accoudé sur son sac, supportait cet entretien avec une impatience visible. Sa lèvre grimaçait en tourmentant le tuyau de sa pipe avec une expression de brutalité dédaigneuse; et sa hideuse physionomie, hérissée de cheveux longs et souillés, éclairée de bas en haut par les reflets ardens du foyer, avait pris je ne sais quelle apparence infernale.

Quand le lieutenant eut fini de parler, le Marseillais ôta d'une main la pipe de sa bouche, et, prenant la parole avec cette insolente familiarité que les bandes populaires avaient portée dans les camps :

— Sans vous commander, citoyen capitaine, je n'ai pas peut-être vos moyens, mais, à ce que je vois, vous avez comme qui dirait des faiblesses d'estomac pour ce qui est des impostures de la calotte. Chacun son idée. Vous disiez que tout un chacun est sujet à ces infirmités, comme voilà le Breton, que je lui débarbouillerai la conscience dans le premier bénitier. Pour lors, je serais flatté de montrer à ce tas de merluches comment se conduit le vrai soldat de la nation dans la boutique des superstitions.

Le capitaine le regarda en souriant, et le lieutenant, qui connaissait le Marseillais de longue main, lui lança de travers un coup d'œil où se peignait son profond dégoût. Le Marseillais reprit en étendant le bras vers l'église :

— Consécutivement, il y a là-bas dans sa niche un ancien qui a fait tirer son portrait en pierre de taille, crainte de s'enrhumer. C'est un suspect qui a servi les tyrans et qui conspire contre l'égalité, vu qu'il a six pieds et qu'il ne partage pas les opinions des vrais sans-culottes. J'en parle avantageusement; c'est une vieille connaissance à moi, et depuis que je suis ici, les mains me démangent de lui chatouiller la plante des pieds pour la chose qu'il garde son sérieux trop long-temps.

Les soldats se mirent à rire, tandis que les yeux du lieutenant demeuraient fixés dans l'ombre sur le Marseillais, lequel continua d'un certain air malin et insinuant :

— D'autant plus, citoyen capitaine, qu'il est parvenu aux oreilles de la compagnie que le bonhomme de plâtre se chauffe les pieds sur une tire-lire, comme un vrai accapareur qu'il est de la nourriture du peuple. Donc pour lors, avec votre permission, capitaine, je lui poserais un pétard en guise d'emplâtre sur ses durillons, à cette

Digitized by Google

fin de lui voir faire la cabriole patriotiquement, en partant du pied gauche.

Ces paroles firent sensation parmi les militaires; le Breton poussa une sorte de gémissement, et ne put s'empêcher de dire :

— Oh! Marseillais, tu ne feras pas ça.

— De quoi! beugla le Marseillais en se redressant; qu'est-ce qui est dans le cas de m'empêcher, du moment que le capitaine y prête son libre arbitre? C'est donc que tu me défies, soldat de papier?

— Oui, reprit le Breton piqué, je te défie.

— Capitaine, vous permettez, pas vrai?... que j'y remontre son catéchisme à ce ponantais de malheur. Ça va-t-il? J'aurai part à la trouvaille, et lui pas... Me joues-tu ta part, ponantais?

— Oui, dit le Breton.

— Capitaine, reprit le Marseillais, vous voulez bien?

Le capitaine, qui n'avait cessé de sourire durant ce débat, pénétra le soupçon qu'avaient pu concevoir les soldats à propos du trésor qu'on lui rappelait. Il répondit au Marseillais :

— Ça te regarde, mon garçon; je ne m'y oppose pas.

— Ça y est! s'écria le Marseillais triomphant. Sergent, tu vas me délivrer un projectile..... bon pour la démolition d'un aristocrate en peinture.... Et ceux de la société qui sont curieux pourront voir pousser cette graine-là sous ses ergots.

Il se leva. Dès que l'action fut ainsi résolue, une certaine stupeur se répandit dans la compagnie; on fit silence. Les détachemens républicains, accoutumés dans cette guerre à dévaster des habitations, ne marchaient guère sans approvisionnemens de pièces d'artifice. Le sergent fouilla dans les bagages, et remit une grenade au Marseillais.

— Bon! s'écria cet homme en se levant et tâchant d'entretenir à froid son imbécile empressement; à moi les vrais jacobins! qui m'aime me suive!

Mais le silence glacial de la troupe le refroidit un peu lui-même sur la bonne grace de son entreprise.

Les soldats marchèrent à sa suite en désordre; le capitaine lui-même et le lieutenant les suivirent de loin à pas lents. Toutes ces ombres couraient pêle-mêle, s'allongeant au clair de la lune sur le gazon, le Marseillais en tête s'avançant d'un pas résolu. Le caractère étrange de cette scène, en ce lieu, à cette heure, ne manqua point de produire sur tous les esprits son effet sinistre et irrésistible. On marchait toujours en silence, sinon que les hommes qui entou-

Digitized by Google

raient le Marseillais ne purent enfin retenir sur son défi des plaisanteries soldatesques qui lui rendirent toute son impudence. Il répondit par des blasphèmes effroyables, sur le même ton qu'auparavant.

On arriva devant le porche ténébreux, qui dut paraître à des imaginations effrayées un gouffre prêt à dévorer sa victime. Le Marseillais se retourna d'un air grandiose :

— Êtes-vous tous là?

Les derniers s'empressèrent d'accourir.

— Sergent, prête-moi ton briquet pour allumer ma mèche là-bas.

Un oiseau de nuit, effarouché, s'envola d'un creux des sculptures du porche, en poussant un long cri funèbre.

— Marseillais, n'entre pas! s'écria le Breton d'une voix troublée.

— Pleure pas, pomentais, je te vas rapporter du pain bénit; attends-moi là.... Y êtes-vous? Hardi, la Tulipe! en avant!

Il s'enfonça résolument dans les ténèbres, où bientôt on le perdit de vue. On apercevait pourtant de certaines clartés en plongeant les regards dans les profondeurs de l'église. Un rayon de lune glissant à travers une ogive du chœur tombait justement en plein sur la statue de saint George, qui se détachait ainsi toute blanche au milieu des ténèbres, et qui semblait éclairée d'une lumière surnaturelle; mais l'obscurité de la nef était épaisse; le Marseillais lui-même fut obligé de ralentir son pas, et le fer de ses talons, résonnant lentement sur les dalles sépulcrales, éveillait des échos sinistres qui roulaient en grondant sous les voûtes. Il semblait, dans le vénérable édifice, que les pierres même prissent une voix contre l'audacieux sacrilége.

Le Marseillais eut peur. Quand il s'approcha du chœur, on le distingua de nouveau marchant lentement; mais il parut alors aux soldats effarés que ce n'était plus déjà que son ombre.

Il monta l'un après l'autre les degrés de marbre du sanctuaire.

On le vit ensuite s'arrêter au pied de l'autel. Il était alors en partie éclairé par le rayon de lune, et sans doute il s'apprêtait à mettre le feu à sa pièce d'artifice. On vit poindre une étincelle; le Marseillais étendit le bras; mais tout à coup des rayons jaillirent de toutes parts, des gerbes de feu éclatèrent avec une explosion terrible. Le sanctuaire parut tout en flamme, et parmi ces éclairs éblouissans on vit, ô prodige! ô épouvante! la formidable statue grandir, grandir, chanceler sur sa base, et se précipiter sur le profanateur avec un nouveau fracas qui ébranla les fondemens de l'édifice. Le tout fut plus prompt

Digitized by Google

que la foudre, et parmi ces bruits épouvantables on put encore ouïr un rire criard qui semblait partir de l'enfer.

Après quoi tout rentra dans le silence et les ténèbres.

La plupart des soldats avaient pris la fuite, plusieurs tombèrent la face contre terre. Les officiers, le sergent entrèrent, suivis de quelques autres. Il se heurtèrent dans l'ombre aux débris de la statue sans découvrir rien de plus. Ils sortirent glacés d'horreur.

Le lendemain, on fit de nouvelles recherches dans l'église, et l'on trouva le soldat écrasé tout du long par la masse de granit qui était tombée sur lui, pied contre pied. La barbe de pierre du saint George lui avait enfoncé la poitrine; la cervelle avait jailli hors du crâne, et le hideux visage du Marseillais pendait en se détournant sur le pavé, comme pour fuir la rencontre de son formidable vainqueur. Quant à la statue, elle s'était brisée. Aucun homme de la compagnie ne voulut travailler à donner la sépulture au cadavre qu'il eût fallu dégager, et qui demeura sur cette place.

Et la compagnie du capitaine Gobert quitta le matin même l'abbaye de Saint-Cyr, dit en finissant notre ami Lucien, qui nous contait l'autre soir cette anecdote. Les femmes, qui depuis cinq minutes retenaient des exclamations d'épouvante, poussèrent un soupir de satisfaction.

— Ah! Dieu soit loué, il n'y eut que ce maraud de Marseillais de châtié.

— Et voilà mon conte fini, dit Lucien en étudiant les visages.

— Et vous aviez raison, dit Raymond le raisonneur; cette légende est trop vieille ou trop jeune, à votre guise, de trois cents ans.

— Comment! est-ce que cela n'est pas vrai? dit Mme S....

— Parfaitement vrai, madame, reprit Lucien.

— Ah! vous affirmez le fait, dit Raymond.

— De tout mon cœur, dit Lucien.

— Ah! diable! c'est autre chose.

Raymond, revenant alors au sujet de la conversation qui avait roulé sur les miracles, à propos de quoi Lucien avait dit son conte :

— En sorte que, selon vous, cela frise le... le miracle.

— Avec votre permission.

— Fort bien; en effet, tout y est; le profanateur qui blasphème, le sacrilége, l'outrage au lieu saint, la punition exemplaire et surnaturelle... sans doute.

Raymond avait la mine de réfléchir et de peser les divers incidens. Cette anecdote était une sorte de défi jeté aux opinions qu'il

Digitized by Google

avait précédemment développées sur la matière. Il avait donc quelque intérêt à résoudre la difficulté.

— Ma première raison en cette occasion comme en d'autres, dit-il enfin, est que je ne crois pas un mot de l'histoire, et qu'à moins de tenir le fait d'un témoin oculaire et digne de foi....

— Général, dit Lucien, ceci vous regarde.

Ses yeux se tournèrent vers le général Geoffroy, et chacun de sourire. Raymond suivit les regards et vit un beau vieillard à cheveux blancs décoré de plusieurs ordres qui souriait aussi, et qui dit :

— Oui, monsieur, j'y étais, je l'ai vu. M. Lucien a raison.

— Le général Geoffroy, reprit Lucien, était alors le lieutenant du capitaine Gobert.

Raymond demeura interdit de ce témoignage que l'honorable carrière du général et la haute estime dont il jouissait rendaient pressant; il n'avait jamais vu le vénérable militaire, mais il avait mille fois entendu parler de lui, et je ne sais comment il n'avait point remarqué son nom dans le récit.

— Eh bien! général, reprit-il enfin, est-ce que cela s'est bien passé comme on dit?

— Exactement, dit le général, sinon que l'horreur et les effets de ce spectacle furent beaucoup plus grands qu'on ne peut dire. J'étais plus près que personne. J'avais fait un pas ou deux dans l'église, et j'ai tout vu distinctement.

— Hum! fit Raymond en penchant la tête d'un air méditatif. Nous ôterons bien d'abord les gerbes lumineuses et ces espèces de feux du bengale qui éclairent la catastrophe. Sûrement, la grenade que ce malheureux avait dans les mains...

— Rien de plus juste. La grenade, c'était plutôt une espèce de pétard mal fait par des gens qui n'y entendaient rien. Vous savez comme tout allait alors dans les mains des munitionnaires. Ce paquet de poudre prit sans doute feu trop vite. Ses effets ne sont point douteux, mais il est certain qu'il éclata fort à propos pour ajouter au terrible merveilleux de cette scène.

— Ah! dit Raymond, reste donc la statue qui se meut d'elle-même et qui se précipite de sa base sur le blasphémateur. Je n'en vois pas la cause naturelle, mais elle existe, elle doit exister; il y en a plusieurs sans doute : la vétusté, l'ébranlement causé par la détonation, une base minée qui n'attendait que le moindre choc. A quoi voulez-vous que je m'arrête? Le hasard enfin, j'en reviens là.

— Le hasard! s'écria Lucien, ah! permettez-moi de vous dire

Digitized by Google

pour celui-là qu'il est bien étrange. Quoi! cette gageure impie entre les soldats, ce scélérat qui trois ans auparavant a profané cet autel, et qui se charge lui-même du nouveau sacrilége; cette statue, minée si l'on veut, qui choisit son heure et sa victime, ces feux qui jaillissent au même moment, ce concours parfait de circonstances si parfaitement accommodées, vous admettez que le hasard...

— J'admets tout, plutôt qu'un ressort en dehors de la nature. Il y a mille causes naturelles qui nous sont cachées et qu'il faudrait chercher.

— Eh! sans doute, dit le général en souriant toujours, et en voici quelques-unes qui vous tireront d'embarras. Je ne quittai pas le lieu de cet évènement sans les avoir trouvées. Ce jeune homme dont on vous a parlé, cet idiot s'était réfugié dans l'église par une ouverture qu'il connaissait. Il s'était caché dans une espèce de degré pratiqué derrière le maître-autel pour ranger les ornemens et allumer les cires; il y demeura blotti jusqu'à la nuit derrière la statue du saint dont il pouvait embrasser la base. Ce fut lui qui l'ébranla à deux ou trois reprises, lui fit perdre l'équilibre et la fit tomber sur notre Marseillais. Cet enfant s'en vantait les jours suivans à qui voulait l'entendre.

— Ah! s'écria Raymond triomphant, je savais bien. Voilà ma cause naturelle, et voilà de mes miracles.

— Eh! quoi donc, monsieur, reprit le général, cela vous paraît-il moins étonnant?

— Mais il me semble que si le miracle s'explique...

— Eh! monsieur, cela est-il moins prodigieux, et vos explications vous rendent-elles la chose si claire? Quoi! ne voyez-vous là que des arrangemens ordinaires et de simples jeux du hasard? Prenez la peine d'y réfléchir. Quittons le mot miracle, s'il vous fait peur; ne sentez-vous pas aussi bien le doigt de la Providence derrière tous ces ressorts? Je ne prétends point que tous les *miracles* s'accomplissent par des moyens surnaturels. Dieu, sans doute, est assez puissant pour n'avoir pas toujours besoin de renverser les lois qu'il a établies, ou du moins celles qu'il nous a permis de connaître. Un homme, je suppose, a perdu l'usage d'un membre, les nerfs se sont retirés; les médecins n'y savent que faire, l'homme va périr : on fait prier pour lui; les nerfs se détendent, le malade est guéri, rien de plus naturel. Mais pourquoi? mais comment? quelle autre cause eût agi sur ces nerfs? A qui s'en prendre et qui remercier, Dieu ou les médecins?

— N'importe, dit Raymond pensif et secouant la tête, tant que je n'ai point de preuves manifestes, ma raison se refuse...

Digitized by Google

— En sorte, selon vous, qu'un miracle évident et indubitable doit entraîner les convictions à coup sûr?

— Ah! certes, sans aucun doute, s'écria Raymond.

— C'est une erreur, dit le général en adoucissant par un soupir ce que le mot avait de tranchant. Il y a des paysans qui croient à certains prodiges, vrais ou faux, autant qu'ils sont capables de croire; il y en a qui les ont vus : ils n'en vivent pas mieux. M. Gobert, mon ancien capitaine, à présent négociant à Nantes, fut le témoin le plus convaincu du miracle de l'abbaye; il y croit fermement et l'assure en toute occasion. Eh bien! monsieur, il passe son temps comme si de rien n'était, dans le même état de doute et d'indifférence où on l'a vu dans ce récit. Je l'ai rencontré depuis. Il déclame dans l'occasion contre le parti prêtre. Il est marié, il a des enfans, mais il fait des folies, tout vieux qu'il est, pour la première danseuse du théâtre. Hélas! monsieur, que parlons-nous de preuves, de témoignages, de miracles! il s'en fait tous les jours. Et l'on demandera peut-être pourquoi l'on voit tant d'incrédules et tant d'ennemis de la religion si elle est prouvée à la fois par la raison et par l'autorité. La réponse est facile; il y a long-temps qu'on l'a dit : s'il résultait quelque obligation morale de la proposition géométrique que *les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits*, ou de cette autre non moins évidente que *deux et deux font quatre*, ces propositions seraient combattues et leur certitude mise en problème.

Et la conversation changea de sujet.

Raymond venait de marcher, comme on dit, sur un aspic. Il regarda le général d'un air stupéfait et craintif; et s'informant tout bas, il fit cette découverte déplorable que le général, depuis plus de quarante ans qu'il était au service, après de longues études et de mûres réflexions, sous l'éclatante réputation militaire dont il jouissait, sans affectation toutefois, et sans se cacher plus qu'il ne convenait, n'était qu'un *dévot!*

ÉDOUARD OURLIAC.

Digitized by Google

ÉPISODES ET SOUVENIRS

DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE.

L'Interprète Garoué.[1]

Vers la fin de la restauration, au moment où se préparait l'expédition contre Alger, vivait à Paris, des produits d'un petit commerce de pipes et de parfumeries turques, le Syrien George Garoué. C'était un homme de cœur, de probité et de savoir, bien au-dessus d'une condition pour laquelle il n'était point né. Issu d'une des premières familles chrétiennes de Damas, il avait succédé à son père dans les fonctions de trésorier ou de banquier du pacha. C'était un poste lucratif, mais difficile et dangereux. La plupart des banquiers des princes d'Orient périssent victimes de l'insatiable avidité de leurs redoutables clients. Tant que leur caisse peut subvenir aux ruineuses prodigalités du maître, tout est au mieux, et celui-ci ne songe point à leur reprocher les bénéfices qu'ils ont pu faire au service de sa seigneurie. Mais il arrive presque toujours un moment où le pacha, réduit aux expédiens pour satisfaire quelque luxueuse fantaisie, jette un regard de convoitise sur les biens de son intendant et s'indigne de ce qu'un être abject, un chrétien, un chien fils de chien, n'ait cessé de faire fortune, tandis que lui, pacha, illustre rejeton de la race d'Othman, et pénombre de Dieu sur terre, par opposition au sultan qui en est l'ombre tout entière, a continuellement suivi la marche inverse. Cette comparaison tourne infailliblement à la ruine du trésorier. Si le pacha est humain, il se contente de le réduire à la mendicité en lui extorquant tout ce qu'il possède par voie de confiscation; mais le plus souvent, pour prévenir

(1) Voyez les livraisons des 30 octobre, 13 novembre 1842, et 25 décembre 1843.

Digitized by Google

des plaintes importunes, du même coup il fait sauter la banque et tomber la tête du banquier.

Le père de Garoué eut le rare privilége d'échapper à cette terrible alternative. Ce dernier fut moins heureux. Un jour, — c'était en 1818, je crois, — un officier du pacha auquel l'unissait une étroite amitié vint le trouver secrètement pour l'engager à fuir au plus vite.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Garoué attéré.

— Le pacha a besoin de deux millions de piastres.

— Je le sais, il me les a demandés.

— Et tu n'as pu les lui fournir?

— Mon patrimoine tout entier ne représente pas cette somme.

— N'importe! Il le prendra comme à-compte, et ta tête l'indemnisera du déficit.

— O ciel! que faire?

— Suivre mon conseil, partir sur-le-champ, aujourd'hui même; demain, il ne serait plus temps.

— Mais où irai-je, grand Dieu?

— Où tu voudras, devant toi, du côté de la mer. Marche, et ne perds pas une minute; l'essentiel est de sortir du pachalik.

— Mais ma femme, mes enfans?

— Il faut t'en séparer. Laisse-les ici sous ma garde; je les protégerai de mon mieux. Plus tard, ils iront te rejoindre.

Garoué remercia l'ami fidèle qui exposait sa propre vie pour le sauver, et profita de son avis. L'officier était bien informé. A peine Garoué eut-il quitté Damas que les chiaoux du pacha firent irruption dans sa demeure, le cherchant pour le décapiter. Ils n'y trouvèrent que sa famille éplorée et glacée d'effroi, qu'ils en chassèrent brutalement, et tout ce que possédait l'infortuné chrétien alla s'engloutir dans les coffres de l'avide satrape musulman.

Pendant ce temps-là, Garoué fuyait à l'aventure, tremblant à chaque instant, malgré le déguisement sous lequel il s'était caché, d'être reconnu par quelqu'un des cavaliers que le pacha avait lancés à sa poursuite, et qui parcouraient la campagne dans toutes les directions. Long-temps il erra au hasard dans les forêts, sur les hautes cimes ou dans les gorges du Liban, se traînant d'une retraite à l'autre, et souvent n'ayant d'autre asile qu'une grotte, d'autre nourriture que les fruits ou les racines sauvages qui croissaient le long du chemin. Enfin il réussit, après des traverses et des mésaventures sans nombre, à gagner la côte et un port, où il s'embarqua pour Marseille. Il arriva dans cette ville au commencement de 1819, et la quitta bientôt pour se rendre à Paris, où, avec l'aide de deux compatriotes, il réussit à se créer la petite industrie, alors toute nouvelle en France, dont nous avons parlé plus haut.

Désormais à l'abri du besoin, l'ex-banquier marchand de pastilles du sérail étendit peu à peu son commerce, et, en 1830, au moment de l'expédition d'Alger, il gagnait assez pour assurer à sa femme et à ses enfans une exis-

Digitized by Google

tence convenable. Il leur avait écrit de venir le rejoindre et s'enivrait à la pensée d'une réunion si longuement et si ardemment désirée, lorsqu'on lui offrit de l'attacher au corps des interprètes qui devaient suivre l'armée expéditionnaire. On manquait de sujets pour ce service, dont le personnel, recruté à grand' peine d'un petit nombre de jeunes orientalistes et de quelques anciens mameluks de la garde impériale, voire d'un vicaire de Saint-Roch, M. Zaccar, aujourd'hui interprète principal, ne pouvait évidemment suffire aux besoins de l'expédition. George Garoué fut donc vivement sollicité d'en faire partie. Il refusa d'abord, alléguant ses infirmités, son âge déjà avancé, l'arrivée prochaine de sa famille, qu'il avait hâte d'embrasser. Des promesses, un peu exagérées peut-être par les agens officieux qui eurent mission de les lui transmettre, triomphèrent de sa répugnance. Il accepta, courut rejoindre l'armée à Toulon, et, le 14 juin, débarqua avec elle sur la plage de Sidi-Ferruch.

Nous n'avons pas dessein de reproduire ici les bulletins de la courte et brillante campagne qui nous rendit maîtres d'Alger. On sait que, contrairement à toutes les prévisions, notre débarquement s'opéra sans obstacle à la vue des troupes algériennes qui avaient pris position à portée de canon du rivage. On eut depuis l'explication de cette singulière tactique suggérée au dey par la confiance présomptueuse de son gendre, Ibrahim-Agha, généralissime de l'armée, qui avait promis d'exterminer les Français *jusqu'au dernier,* s'ils mettaient le pied sur la plage. La journée du débarquement se passa donc en escarmouches, durant lesquelles le génie travaillait au camp retranché destiné à fermer l'entrée de la presqu'île choisie comme point d'abordage.

Il en fut de même des deux journées suivantes. Mais le jour d'après, la campagne, naguère couverte de cavaliers turcs et arabes qui faisaient galoper leurs chevaux en tous sens en poussant des hurras belliqueux, apparut tout à coup déserte aux regards étonnés de l'armée. Tandis que tous les yeux, fixés à l'horizon, y cherchaient vainement un ennemi, un Arabe fut aperçu qui paraissait venir à nous en se glissant à travers les épaisses broussailles dont le sol était partout hérissé. L'allure étrange de cet homme, qui tantôt semblait se cacher, tantôt se montrait hardiment, puis recommençait à se glisser ou à ramper timidement entre les tiges de cactus et de palmiers-nains, fit soupçonner quelque surprise. Pour éclaircir le doute, un officier sortit du camp et marcha au-devant de l'Arabe, après avoir quitté ostensiblement son sabre, mais en ayant soin de cacher un poignard sous ses vêtemens. La précaution était inutile : le visiteur isolé était un vieillard presque septuagénaire, dont les intentions n'avaient rien d'hostile. Il était épuisé de fatigue et de faim, et semblait sur le point de défaillir. Quelques gouttes d'eau-de-vie le ranimèrent; puis on le conduisit au quartier-général, au milieu d'une foule bruyante et curieuse accourue pour le contempler, et dont l'aspect ne paraissait l'émouvoir que médiocrement.

Sa tranquillité et son courage ne se démentirent pas en présence du gé-

Digitized by Google

néral en chef, qui l'interrogea sur le but de son audacieuse démarche. Il répondit qu'il avait voulu voir de près ces chrétiens qui envahissaient sa patrie; s'assurer lui-même près d'eux du motif qui les y amenait, et savoir de leur propre bouche s'ils comptaient protéger les enfans du prophète, respecter leur religion, leurs croyances, leurs mœurs, et non point remplacer pour eux une tyrannie par une autre, en perpétuant le joug cruel auquel les Arabes étaient asservis par la race turque.

M. de Bourmont lui fit répondre que ses compatriotes et lui n'avaient rien à craindre des Français, qui, loin de vouloir les opprimer, venaient à eux en libérateurs, aspirant à les affranchir de l'odieux vasselage auquel les soumettait une horde d'aventuriers. Cette assurance parut satisfaire pleinement le vieil Arabe, qui, dès le lendemain, demanda à retourner parmi les siens pour leur faire part des intentions toutes bienveillantes et pacifiques des étrangers à leur égard. « Je ne suis pas votre prisonnier, dit-il; c'est comme ami que je suis venu, et je suis ici de mon plein gré. » On le laissa libre de se retirer, et il partit en témoignant une vive reconnaissance des bons traitemens qu'il avait reçus pendant son court séjour au camp.

La hardiesse de son action, son calme au milieu du péril auquel il s'était exposé, la dignité de son maintien, la pittoresque élévation de quelques-unes de ses réponses, avaient vivement impressionné tous ceux qui l'avaient approché. Un officier, en lui montrant nos lignes imposantes, nos batteries, nos faisceaux d'armes, lui demandait s'il était possible que les Turcs pussent résister à de pareilles forces militaires. « *In cha Allah*, s'il plaît à Dieu, » répondit froidement l'Arabe en saisissant autour de lui de menus branchages qu'il rompit et dont il rejeta au loin les fragmens, « il en sera de tous les chrétiens comme de ces rameaux fragiles. » Un autre officier ayant voulu lui offrir quelques pièces de monnaie, il refusa fièrement ce présent, et se drapant dans ses haillons, fit lui-même le geste de fouiller à sa poche, comme pour témoigner qu'il avait l'habitude de donner et non de recevoir l'aumône. En effet, l'un de nos interprètes, dont il avait partagé la tente et dont les façons amicales lui avaient inspiré de la confiance, apprit de lui qu'il n'était pas si obscur ni si misérable que ses vêtemens en lambeaux avaient pu le faire supposer, mais que, marabout appartenant à une tribu importante des confins du désert, il avait accompli, sous ces habits de mendiant et en bravant mille périls, le vœu formé par lui de voir et d'interroger ces Français dont on lui avait dit tant de mal. Le bien public, ajouta-t-il, avait été son seul mobile, et, du reste, quel autre intérêt pouvait-il avoir à affronter tant de fatigues et de dangers? Maintenant qu'il avait mené à bien cette entreprise si hasardeuse, il allait retourner auprès de ses compatriotes, heureux de pouvoir les rassurer sur les conséquences de l'invasion dont Alger était menacée, tout en les éclairant sur la ligne de conduite qu'ils avaient à suivre dans la lutte engagée entre le roi de France et le dey.

George Garoué, car c'était lui qui avait reçu le vieil Arabe sous sa tente, s'enthousiasma au récit de son hôte. Il passa une partie de la nuit à lui faire

Digitized by Google

redire en détail les incidens de son pénible et audacieux pèlerinage, l'interrompant souvent pour le questionner sur les noms, l'importance et les dispositions des tribus qu'il avait traversées, insistant sur chacun de ces points et écoutant le narrateur avec un intérêt soutenu et passionné dont une vulgaire curiosité ne pouvait être l'unique source.

En effet, à peine son hôte s'était-il éloigné le lendemain, que Garoué se présenta à l'ermitage de Sidi-Ferruch, où était établi le quartier-général, et demanda à parler au général en chef. Introduit non sans quelque peine en présence de M. de Bourmont, il le trouva entouré de généraux et d'aides-de-camp, auxquels il distribuait des ordres.

— Que me voulez-vous? Soyez bref, lui dit d'un ton brusque le chef de l'expédition.

— Monseigneur, répondit Garoué d'un ton respectueux, mais avec assurance, je viens demander à votre excellence la permission de passer dans le camp ennemi.

— Chez les Arabes! Êtes-vous fou? s'écria le général en chef en le regardant fixement, comme pour s'assurer que l'auteur de cette proposition inouie avait bien toute sa raison. Ignorez-vous donc le sort des malheureux soldats qui s'aventurent, malgré mes ordres, à portée de fusil du camp? Hier encore, le fils de M. Amoros n'a-t-il pas eu la tête tranchée (1)?

— Je sais tout cela, répondit le Syrien d'une voix ferme. Je ne me dissimule aucun des périls de mon entreprise; j'en ai calculé toutes les chances.

— Mais, enfin, quel est votre projet? interrompit le général.

— Le voici, monseigneur. Vous avez, m'a-t-on dit, des proclamations à distribuer aux Arabes.

— Oui, l'imprimerie royale nous a fait ce cadeau, répliqua M. de Bourmont avec un sourire de dédain. Excellente idée, sur ma foi... si jamais nous venons à manquer de cartouches!

— Pardonnez-moi de ne pas être de l'avis de votre excellence. Dans mon humble opinion, ces proclamations peuvent nous être d'un grand secours.

(1) M. Amoros, lieutenant d'artillerie, fils du colonel de ce nom, ayant eu l'imprudence de s'écarter des lignes en compagnie d'un employé aux subsistances militaires, se vit tout à coup assailli par un détachement arabe. Le commis aux vivres eut le temps de se jeter dans des broussailles, et échappa ainsi à la mort; il la vit de près toutefois, car à plusieurs reprises les cavaliers bédouins effleurèrent le buisson même où il s'était réfugié, et l'un de leurs chevaux, en se cabrant, recula jusqu'auprès de lui, le foula aux pieds et le meurtrit. De sa cachette, il assista à l'agonie et à la mort de son malheureux compagnon. Entouré, saisi, menacé par vingt ennemis à la fois, l'infortuné M. Amoros chercha en vain à apaiser la rage de ses bourreaux par ce mot: *Allah! Allah!* (Dieu! Dieu!) sans cesse dans la bouche des Arabes. Deux des cavaliers s'emparèrent de lui et le traînèrent, sans écouter ses supplications, vers le chef apparent de la troupe, qui, lui appuyant d'une main la tête sur le pommeau de sa selle, tira de l'autre son yataghan, et lui scia le cou froidement, lentement, méthodiquement, comme fait le boucher en dépeçant ses viandes.

Digitized by Google

— Vous croyez? Cela peut être, au fait. Il ne s'agirait pour cela que de les remettre à leur adresse!

— C'est justement la mission que je viens prier votre excellence de vouloir bien me confier.

— Encore une fois, vous êtes fou! reprit le général en haussant les épaules avec impatience. Si vous n'aviez rien de plus sensé à nous proposer, monsieur, ce n'était vraiment pas la peine...

— Pardon, monseigneur, si j'insiste, interrompit le Syrien. Ma proposition vous semble extravagante : qu'a-t-elle donc de si déraisonnable? L'Arabe que vous avez congédié tout à l'heure n'a-t-il pas eu, lui aussi, la hardiesse de s'aventurer seul au milieu d'un camp ennemi, dans l'espoir d'être utile aux siens? Et ce qu'un de ces gens-là a fait, l'un de nous ne saurait-il le faire?

— Mais les deux entreprises ne sont pas comparables, s'écria le général en chef. Nous sommes une nation humaine; nous ne versons pas le sang à plaisir; nous épargnons les prisonniers, tandis que, de leur part, il n'y a ni quartier ni miséricorde à attendre.

— Ils sont fanatisés, répondit Garoué; ils croient que la France en veut à leur religion, à leurs richesses, à leurs femmes. C'est dans cette erreur qu'ils égorgent tout ce qui tombe entre leurs mains. Raison de plus, je crois, pour les désabuser.

— Assurément; mais le moyen?

— Je n'en connais qu'un, monseigneur, et c'est celui que je vous offre.

— Mais ils vous tueront!

— Peut-être bien; cependant j'espère m'en tirer. Syrien de naissance, je connais les Arabes; j'ai été élevé au milieu d'eux. Leur langue, leurs usages me sont familiers. Je revêtirai leur costume, et me donnerai pour un des leurs.

— Mais si vous êtes reconnu? demanda le général en chef.

— En ce cas, monseigneur, c'est fait de moi; mais qu'importe? Ma tête est grise, je suis vieux; quelques années de plus ou de moins ne sont pas une grande affaire. Pour le peu qui me reste à vivre, dois-je ne voir que le péril de l'occasion vraiment unique qui s'offre de payer ma dette à ma patrie d'adoption, à la terre hospitalière où, fugitif et sans ressources, j'ai trouvé protection, sympathie, assistance? Car, croyez-le bien, monseigneur, la démarche que je tente auprès de vous n'est point une vaine fanfaronnade. Je crois mon entreprise utile, très utile. L'Arabe est mobile, enthousiaste, toujours prêt à abandonner le drapeau sous lequel il combattait la veille. Quelques promesses faites à propos, quelques manifestes lancés dans l'intérieur des tribus, peuvent déterminer plus d'une défection et opérer en votre faveur une diversion puissante. Tel est le but que je me propose. Si j'ai le bonheur de réussir, vous ne vous repentirez pas d'avoir profité de mon offre; si je succombe, en vérité, le malheur ne sera pas grand.

Ces simples et héroïques paroles furent accueillies par un murmure d'ad-

Digitized by Google

miration et d'enthousiasme. Le général, qui semblait lui-même très ému, saisit la main de Garoué, et, la pressant avec chaleur :

— Vous êtes un brave, monsieur, dit-il ; je vous remercie, au nom du roi et de la France, de l'offre que vous venez de me faire; mais je ne puis ni ne dois l'accepter.

— Que dites-vous, monseigneur? s'écria Garoué, sur les traits duquel se peignit, à ces mots, la contrariété la plus vive.

— Non, je ne le dois pas. Je ne puis consentir à hasarder la vie d'un homme tel que vous sur une chance aussi incertaine.

— De grace, messieurs, venez à mon aide, dit Garoué en s'adressant à l'état-major du général. Représentez à son excellence que la lutte peut être longue; que, dans tous les cas, la victoire sera chèrement achetée. Dites-lui que l'armée va avoir sur les bras toute une population guerrière à qui l'on a dépeint les Français comme des oppresseurs et les ennemis de son Dieu; que, si l'on n'y prend garde, cette animosité nous créera de sérieux obstacles. Je le répète, il est nécessaire, il est urgent de détromper les Arabes sur l'origine et sur le but de cette guerre. Il y va de l'intérêt, peut-être du salut de l'expédition.

— Mais déférer à un tel vœu, c'est vous envoyer à la mort, s'écria le général en chef.

— Qu'importe, monseigneur, si cette mort vous épargne des milliers de braves soldats!

Long-temps encore M. de Bourmont combattit la résolution de Garoué. Ce n'était pas qu'il méconnût l'importance du but politique que s'était proposé d'atteindre cet homme intrépide. Au début d'une expédition aussi hasardeuse que celle dont le sort était remis entre ses mains, aucun moyen de réussite ne devait être négligé, et la plus vulgaire prévoyance commandait, au contraire, de mettre tout en œuvre pour affaiblir ou diviser les forces de l'ennemi, forces numériquement très supérieures à celles de l'armée française, et que la renommée avait, comme toujours, singulièrement exagérées. Dans de telles circonstances, l'offre de Garoué méritait bien qu'on s'y arrêtât : elle n'était rien moins que la rodomontade d'un cerveau brûlé qui, à tout prix, veut attirer sur soi les regards. Il était en effet du plus haut intérêt, ainsi que l'interprète l'avait avancé, de démentir les bruits que n'avaient pas manqué de répandre dans les tribus, sur les intentions de la France, le dey et ses Turcs, par l'organe de prédicateurs fanatiques. Cette nécessité, bien qu'il eût dit d'abord, n'échappait pas à M. de Bourmont, et un scrupule des plus honorables l'empêchait seul d'accéder à la proposition du brave Syrien. Il lui répugnait d'accepter un si admirable dévouement et d'envoyer, suivant sa propre expression, un homme de cette trempe à la mort, car il n'admettait guère la possibilité que Garoué pût sortir vivant d'une si formidable épreuve. Aussi n'épargna-t-il aucune objection, aucune instance, pour le détourner de son projet. Plusieurs des officiers pré-

Digitized by Google

sens se joignirent à M. de Bourmont pour représenter au vieillard toute l'étendue du péril auquel il voulait s'exposer. Il y avait, lui dit-on d'une commune voix, non point folie (personne maintenant n'était tenté de le regarder comme un fou), mais plus que de la témérité à affronter tant de chances de mort pour un succès si incertain. L'émotion était générale : on entourait le vieil interprète, on le pressait, on l'adjurait, on le suppliait presque de renoncer à son entreprise. Rien ne put vaincre l'énergique résolution de Garoué. A toutes les représentations qui lui furent faites, il répondit avec un grand calme apparent que son parti était irrévocablement pris, qu'il accomplirait son dessein, à moins d'une défense formelle de M. le comte de Bourmont; mais qu'il croyait son excellence trop amie de son pays, trop pénétrée de ses devoirs comme général d'armée, pour ne point accueillir sa demande.

Il fallut enfin se soumettre à cette conviction inébranlable, à cette volonté de fer, à ce dévouement opiniâtre.

— Partez donc, puisque tel est votre dessein arrêté, dit le général à Garoué; je ne vous en refuse plus l'autorisation; mais c'est à regret, je l'avoue, que je me rends à votre prière.

— Je vous remercie, monseigneur, s'écria Garoué avec enthousiasme. A la joie qui brillait dans ses yeux, on eût pu croire qu'il venait d'obtenir une grace insigne. — Monseigneur, reprit-il après avoir reçu de la main du général les proclamations à distribuer aux Arabes, il me reste une demande à vous faire.

— Laquelle? répondit M. de Bourmont.

— J'ai laissé à Damas, dans ma ville natale, continua Garoué d'une voix mal assurée, ma femme, mes enfans, dont je suis l'unique soutien. Naguère je leur avais écrit de venir me rejoindre, et sous peu ils seront en France. Si ma destinée est de périr dans l'entreprise que je vais tenter, daignez les prendre, monseigneur, sous votre haute protection; recommandez-les aux bontés du gouvernement du roi.

— Je vous le promets, s'écria le général avec chaleur. Puis, se reprenant aussitôt : Quoi! vous êtes père de famille, ajouta-t-il, et vous persistez à courir tant de chances de mort attachées à votre projet téméraire! Renoncez-y pendant qu'il en est temps encore; réfléchissez.

Mais déjà, et comme honteux de laisser voir son émotion, le vieillard, dont une grosse larme venait de sillonner la joue, s'était incliné et avait franchi le seuil de l'ermitage.

De retour sous sa tente, il revêtit à la hâte un costume complet d'Arabe. Il se drapa du *haïk* en homme familier avec ce genre de vêtement, entoura sa tête vénérable de la blanche étoffe de laine et, d'une main exercée, enroula sur cette coiffure la longue corde en poils de chameau. Dans le capuchon de son burnous il serra, à la manière arabe, les proclamations que venait de lui remettre le général. Puis il se rendit aux avant-postes, franchit les lignes et s'engagea résolument dans la campagne.

Digitized by Google

On le suivit de l'œil et de la longue-vue tant qu'il fut possible de distinguer ses vêtemens blancs au milieu de la végétation et des accidens du terrain qui parfois le dérobaient aux regards. D'autres formes humaines ne tardèrent pas à se dessiner dans le lointain. On le vit s'avancer vers un groupe d'Arabes, l'aborder avec assurance et lui distribuer des proclamations en discourant avec chaleur, à en juger du moins par l'extrême animation de ses gestes. Après une assez courte halte occasionnée par cette rencontre, les Bédouins, qui avaient paru tendre d'abord à se rapprocher du camp français, reprirent le chemin qui conduisait à la plaine de Staoueli. Garoué les suivit en continuant de leur parler avec beaucoup de véhémence, et bientôt il eut disparu avec eux dans les méandres du massif.

Pendant tout le reste de la journée on ne s'entretint dans le camp que de l'incroyable action dont on venait d'être témoin, et peut-être on en eût parlé encore le lendemain, si, dès les premières clartés de l'aube, une vive fusillade, éclatant sur toute l'étendue des lignes, ne fût venue éveiller les troupes en sursaut et les tirer de l'inaction dont elles commençaient à se plaindre. Cette mousqueterie n'était rien moins que le prélude et le signal d'une attaque en masse de l'ennemi qui, à la faveur d'une nuit brumeuse, s'était glissé jusqu'à demi-portée de fusil des retranchemens et se ruait sur nos avant-postes en poussant des hurras sauvages. Aussitôt plusieurs compagnies s'élancent au-devant des Arabes; elles sont d'abord repoussées, mais des renforts qui leur arrivent les aident à reprendre l'offensive; l'ennemi est refoulé à son tour; une batterie d'obusiers, dont il a vainement tenté de s'emparer, le prend en flanc et lui fait essuyer des pertes énormes. Cependant il combat avec acharnement; deux divisions lui tiennent tête; elles gagnent peu à peu du terrain et, poussant les Algériens devant elles, parviennent jusqu'à l'entrée d'une plaine dont la pente rapide aboutit au plateau sur lequel est assis le camp de l'Agha. Là, cessant de poursuivre l'ennemi, elles font halte et attendent, l'arme au pied, les ordres du général en chef. Arrivé sur le champ de bataille, celui-ci reconnaît combien il importe de profiter du succès déjà obtenu. Il commande de continuer le mouvement si bien commencé. Les colonnes s'ébranlent de nouveau et marchent sur le camp algérien, dont on commence à apercevoir les groupes de tentes irrégulières. Échelonnés en masses confuses autour de leurs retranchemens, les Turcs et les Arabes, dont le nombre semble dix fois supérieur au nôtre, font d'abord mine de nous attendre; mais l'artillerie les foudroie, et les fusées à la Congrève, avec leur longue traînée de flamme et leur terrible sifflement, achèvent de porter le trouble et l'épouvante dans leurs rangs. Bientôt ils se débandent et s'enfuient pêle-mêle vers leur camp, qu'ils dépassent sans s'y arrêter pour se précipiter en désordre dans la direction d'Alger. En peu d'instans il ne reste plus, de toute l'armée algérienne, d'autres traces que les cadavres, les armes, les bagages dont le sol est partout jonché. Les tentes de l'ennemi, abandonnées, demeurent en notre pouvoir, et cette prise de pos-

Digitized by Google

session est, après six heures de combat, le premier fruit de la décisive et brillante victoire de Staoueli.

Dès-lors, l'issue de la campagne put être facilement prévue. Le 24, eut lieu le combat de Sidi-Khalef où fut blessé à mort le jeune Amédée de Bourmont, second fils du général en chef, et où l'armée resta de nouveau maîtresse du champ de bataille. Le 1er juillet fut investi le Fort-l'Empereur, dernier boulevard de la puissance de Hussein-Dey; trois jours après, cette citadelle s'écroulait sous le feu de nos batteries, et le lendemain l'armée française faisait son entrée dans Alger.

Au milieu de ces grands évènemens de guerre, de ces triomphes répétés dont la rapide succession dépassait toutes les espérances, qu'était devenu George Garoué? c'est ce que nul ne pouvait dire; car il n'avait pas reparu depuis son départ de Sidi-Ferruch, et il était déjà à peu près oublié lorsque Alger nous ouvrit ses portes. Cependant, après la victoire, quelques personnes se ressouvinrent du pauvre interprète syrien et voulurent connaître son sort. Elles questionnèrent à ce sujet différens officiers ou chiaoux de l'ancienne maison du dey, et voici ce qu'elles apprirent :

Le lendemain de la bataille de Staoueli, plusieurs Arabes venant du dehors se présentèrent à la Kasbah et demandèrent à parler au dey, en annonçant qu'ils amenaient une capture des plus importantes. En ce moment même le souverain donnait audience à Ibrahim-Agha, son gendre, le généralissime vaincu dont le camp venait de tomber au pouvoir de l'armée française.

C'était, comme nous l'avons dit, ce dernier qui avait conseillé au pacha de laisser débarquer les Français, afin que pas un seul d'entre eux ne retournât dans sa patrie. Un rapport adressé par lui à son beau-père et qui fut retrouvé, après la prise d'Alger, dans les papiers de ce dernier, fait foi de cette rodomontade. « Ces infidèles, écrivait-il, veulent, je crois, nous attaquer par terre. S'ils débarquent, *ils périront tous.* » Ce farouche exterminateur venait aujourd'hui, le front bas et la rougeur sur le visage, rendre compte de sa défaite. Il aborda le dey avec la contenance troublée et inquiète d'un criminel qui apparaît devant son juge. L'accueil de celui-ci fut terrible.

— Eh bien! s'écria-t-il d'une voix tremblante de colère, du plus loin qu'il vit venir son gendre, quelles nouvelles apporte notre invincible agha? Les Français ont sans doute regagné leurs navires, à moins qu'il ne les ait précipités à la mer, comme il s'en est fait fort tant de fois? Le trésor de la Kasbah sera-t-il assez vaste pour contenir toutes leurs dépouilles? Les bagnes déserts vont-ils enfin se repeupler de prisonniers? Les pyramides de têtes humaines s'élèveront-elles jusqu'au ciel devant chaque porte de la ville?

Et comme l'agha, terrifié par cette ironie implacable gardait un morne silence :

— Parle donc! dit le pacha hors de lui; parle, est-il vrai que mon gendre, le janissaire-agha, le généralissime de notre sainte milice, ait pris honteusement la fuite devant une tourbe d'infidèles?

Digitized by Google

— Eh! que voulais-tu donc que je fisse? dit enfin l'agha avec effort. Je me suis rué sur les chrétiens, et ils sont restés immobiles. Par Allah! il faut, comme on le dit, qu'on les ait ferrés les uns aux autres! (1)

Loin de s'apaiser par cette excuse, le courroux du dey, à ces mots, fit explosion et s'éleva au plus effrayant paroxisme.

— Être vil, chien, esclave, poltron! s'écria-t-il avec rage, en s'élançant contre l'agha et en lui crachant au visage, va-t-en, ôte ta face maudite de devant mes yeux, et garde toi de reparaître dans ce palais. Si tu n'étais l'époux de ma fille, le plus ignominieux supplice me ferait raison de ta lâcheté.

Ibrahim attéré se hâta d'obéir. Il sortit en silence et alla cacher sa honte au fond de sa villa mauresque, où il ne tarda pas, du reste, à recevoir l'avis de sa grace, obtenue par l'intercession de sa femme, toute-puissante sur l'esprit du dey.

Ce dernier, sous le coup de la scène violente que nous venons de rapporter, était encore tout haletant d'indignation et de fureur, lorsque fut amené en sa présence George Garoué, qu'on a sans doute déjà reconnu dans le prisonnier qui venait d'être traîné à la Kasbah. Après s'être inclinés jusqu'à terre devant le despote menaçant, les Arabes qui s'étaient emparés de l'interprète syrien exposèrent les circonstances toutes particulières dans lesquelles ils avaient fait cette capture.

— Seigneur, dit le plus âgé d'entre eux, nous parcourions la campagne aux alentours de Sidi-Ferruch, dans l'espoir de surprendre quelques-uns de ces chiens afin de leur couper la tête, lorsque cet homme, venant à nous, nous a assuré qu'il venait de visiter le camp ennemi, et que les Français, loin de vouloir opprimer les Arabes, s'annonçaient comme leurs amis, promettant de les protéger et de respecter leur religion. A l'en croire, il aurait fallu mettre bas les armes et accueillir ces chiens comme des libérateurs. Il se disait Arabe comme nous et d'une tribu de Tittery. Mais bien qu'il porte le burnous, nous avons bien vite connu qu'il n'était pas de ce pays. Et d'abord son accent étranger nous a donné quelques soupçons (Garoué parlait l'arabe syrien, qui s'écarte notablement du dialecte barbaresque). Ensuite, nous lui avons fait différentes questions sur plusieurs grands de Tittery, et il n'a trop su que nous répondre. Mais ce qui a achevé de nous mettre en défiance contre les paroles de cet homme, c'est son insistance auprès de nous pour nous rallier aux Français; car il est clair qu'un tel langage ne peut être celui d'un vrai croyant. Nous nous sommes donc saisis de lui, et, en le fouillant, nous avons trouvé dans le capuchon de son burnous des écrits adressés par les infidèles aux gens de son pays, pour les soulever contre notre glorieux souverain. Dès-lors, nous n'avons pu douter que cet homme fût un impos-

(1) L'aspect de nos lignes toujours compactes, que ne pouvaient rompre ni le feu des tirailleurs de l'ennemi, ni les charges de sa cavalerie, firent dire, en effet, aux Arabes que *le sultan de France avait enchaîné ses soldats pour les empêcher de prendre la fuite.*

Digitized by Google

teur, un chrétien déguisé sans doute. Nous te l'amenons donc, ô notre auguste maître, pour que tu t'assures par toi-même de la vérité de nos paroles, et afin que tu nous fasses compter, suivant ta magnanime promesse, la prime due à tes serviteurs pour la tête de ce chien, fils de chien.

— Qui es-tu? parle, et ne cherche pas à déguiser la vérité, dit Hussein-Dey à Garoué en abaissant sur lui ses deux fauves prunelles où brillait une lueur sinistre. Si tu es Arabe, nomme ta tribu, ton douar, ton scheikh. Si tu es chrétien, qui t'a rendu si audacieux que de venir exciter sur notre territoire nos fidèles sujets à la révolte?

— Le désir d'épargner l'effusion du sang, répondit Garoué avec calme. Ces gens t'ont dit la vérité : je suis chrétien, je suis Français, non par la naissance, il est vrai, mais par le choix et par le cœur. Je connais le sort qui m'attend : je l'ai affronté pour payer ma dette de reconnaissance à ma patrie d'adoption. Pourtant la cause que je sers n'est pas seulement celle de la France : elle est celle de l'humanité, et ces Arabes qui me livrent au cimeterre de tes chiaoux ne savent pas que de maux ils auraient évités, en se rendant à mes conseils.

— Qu'ose-t-il dire? Explique-toi! s'écria Hussein, piqué au vif en bondissant sur son siége.

— Je veux dire, repartit hardiment Garoué, que des flots de sang couleront inutilement de part et d'autre sans pouvoir détourner le coup dont ta puissance est menacée.

— Tu crois? demanda le vieux souverain en souriant amèrement.

— J'en suis sûr, répondit le brave Syrien. Tu ne sais pas de quels ennemis tu t'es attiré la colère. Les Français ont vaincu hier : ils vaincront demain et toujours. Cesse donc, ô Hussein, de jouer dans cette lutte inégale ton royaume, ta vie peut-être; car, je te le dis, ils briseront ta résistance comme un verre.

— Par Allah! voilà un effronté *roumi!* Qui eût pu croire un de ces chiens capables d'une pareille audace? murmura Hussein immobile, et comme pétrifié d'étonnement et de dépit, en jouant d'une main convulsive avec le manche de son poignard. — C'est bien, dit-il à Garoué après un instant de silence durant lequel son front plissé et rembruni avait eu le temps de reprendre l'expression de calme impénétrable qui lui était habituelle, je réfléchirai à ton conseil. Tu peux te retirer maintenant. Qu'on l'emmène!

En prononçant ces mots, le dey fit de la main un signe presque imperceptible. Aussitôt les chiaoux, attentifs aux moindres mouvemens du maître, entourèrent Garoué et l'entraînèrent hors de la salle d'audience.

A l'entrée de la Kasbah, entre le porche et l'avant-corps de cette sombre résidence, il existe une vaste cour entourée d'une colonnade au centre de laquelle un jet d'eau s'élève en gerbe aérienne d'une élégante coupe de marbre. Une lumière éblouissante se joue à travers les mille prismes de ce panache diamanté et sous les pilastres rouges, verts, blancs, qui soutiennent le cloître mauresque; des citronniers au noir feuillage étendent leurs rameaux tout

Digitized by Google

chargés de fruits d'or sur ce magique fond de théâtre qui semble fait pour encadrer les ébats des jeunes sultanes. Étrange et funèbre contraste avec les scènes d'épouvante qui chaque jour se passaient en ce lieu! C'est dans cette cour que se faisaient les exécutions à mort ordonnées par le dey Hussein; cette fontaine est celle des Lions, qui a reçu plus de sang peut-être que le fameux bassin de marbre où roulèrent, à l'Alhambra, les têtes des Abencerrages.

C'est là que Garoué fut amené; c'est au bord de cette fontaine que les chiaoux, trop fidèles interprètes du geste de Hussein, lui ordonnèrent de s'agenouiller, tandis que l'un d'eux tirait son yataghan et en examinait la lame.

— Allons, dit le vieillard en pliant les genoux et en levant au ciel le regard résigné d'un véritable fataliste, il était écrit là-haut que je devais périr sous le glaive d'un prince mahométan. O ma femme! ô mes chers enfans! que ma mort soit votre héritage!

L'instant d'après, sa tête tombait sous le damas de l'exécuteur, et son noble sang rougissait l'onde limpide de la fontaine.

Tel fut le dévouement obscur et inutile de cet homme; inutile, non pas seulement à la cause qu'il voulait servir, mais à sa famille, qui ne devait pas profiter de son sacrifice. Les Arabes qui l'avaient livré recueillirent seuls le prix de son sang. Son action héroïque eut le sort de tout ce qui avorte ici-bas, élans prématurés du génie méconnu, téméraires efforts du courage malheureux, tentatives désespérées que ne justifie pas le succès; elle fut oubliée aussitôt qu'accomplie, ou, pour mieux dire, elle fut et resta ignorée. Nous avons feuilleté toutes les histoires, tous les bulletins, tous les journaux de l'expédition d'Alger; le nom de Garoué n'y est même pas cité, et c'est à peine si deux ou trois de ces comptes-rendus ont consacré quelques lignes au dévouement et à la gloire anonymes de ce dernier martyr de la chrétienté.

Quant à M. de Bourmont, accablé par plusieurs pertes douloureuses, notamment celle de son fils, il oublia peut-être une promesse que d'ailleurs il n'était plus à même de tenir, celle qu'il avait faite au brave interprète syrien d'assurer le sort de sa famille. Tandis qu'il remportait sur la côte d'Afrique une victoire mémorable, la monarchie de droit divin perdait sa dernière bataille, et le gouvernement élevé sur les ruines du pouvoir déchu ignora, selon toute apparence, la dette de sang qui, entre autres charges, grevait l'héritage du vaincu. Un interprète de l'armée d'Afrique, a l'obligeance duquel nous devons une partie des détails qu'on vient de lire, nous a assuré que les enfans de George Garoué languissent aujourd'hui à Londres dans la plus profonde misère. Puisse-t-il se tromper! Mais s'il avait dit vrai, ne serait-ce pas pour notre pays un devoir impérieux et sacré d'accomplir, en venant au secours de cette famille malheureuse, le dernier vœu du père mourant pour l'amour de la France et le triomphe de ses armes?

FÉLIX MORNAND.

Digitized by Google

LE SALON DE 1843.

A quoi bon diviser ma critique en trois ou quatre ordres? Il n'y a plus de peinture religieuse, car, plus que jamais, la foi manque aux peintres; il n'y a plus de peinture historique, si ce n'est pour Versailles; à peine quelques paysages apparaissent comme des oasis dans le désert. Le croiriez-vous? il n'y a même plus de portraits; un mille tout au plus : or, y a-t-il un bon portrait sur mille? Mais ne perdez pas courage, l'art est loin d'être en décadence; s'il ne s'élève guère, il est plus répandu. Ainsi, ne désespérons pas de la peinture française, comme on fait d'habitude; plus que jamais nous devons croire en elle. Si les talens reconnus font défaut, plus d'un jeune disciple annonce qu'il deviendra un maître à son tour. L'art respire encore au Louvre, surtout grace à la fantaisie. Il y a donc des tableaux de fantaisie où plus d'un talent s'épanouit dans toute sa sève, sa grace ou sa hardiesse. La fantaisie est la dixième muse; c'est la vraie muse de notre siècle; ce n'est pas la moins charmante : ses inspirations nous arrivent toujours au travers des bosquets odorans et touffus de la rêverie. Puisque cette dixième muse est celle du salon de 1843, la critique ira sans façon d'un tableau à un autre, selon sa fantaisie.

La première toile qui vous frappe et vous saisisse, le tableau le plus poétique, sans contredit, c'est *le Soir*, de M. Gabriel Gleyre.

Digitized by Google

Le talent a le grand privilége de se révéler tout d'un coup. Aujourd'hui il se repose dans l'ombre de l'étude, demain il éclatera au grand soleil. On m'a dit en quelques mots comment M. Gabriel Gleyre avait étudié. Il est venu sans bruit, plein de religion pour la beauté et la grandeur, quelles qu'elles soient, trouvant un grand charme à vivre dans la solitude qui inspire et dans le travail qui espère. Pourvu qu'il rencontrât dans sa journée une ligne pure, un ton charmant, une de ces expressions humaines qui sont un souvenir du ciel, il se disait heureux. Sincère en tout, sans souci de la mode et des préjugés, il se passionnait avec la raison, il ne se laissait aller qu'à l'enthousiasme du bon sens. La Grèce l'appelait sans cesse par le souvenir des chefs-d'œuvre antiques et par l'espérance de voir les beaux jours, les beaux horizons et les belles femmes. Mais le pays qui l'attirait surtout, c'était l'Égypte, c'était cette nature de feu qui peut faire éclore soudainement le génie, — quand on en a. — Un matin, il partit, pressentant bien que le plus court chemin pour arriver à la vraie renommée, c'est le vrai talent, le talent qui a pris le temps de déployer ses ailes pour s'élever dans les hauteurs périlleuses de l'art. Il traversa l'Italie, il parcourut la Grèce; enfin il alla dresser sa tente sur les bords du Nil. Il passa quatre ou cinq ans en Égypte, évoquant les magiques images de Salomon et de la reine de Saba, rêvant sous le palmier solitaire à toutes les poésies de la nature et de l'art. Il revint sans bruit; à peine si on savait qu'il était parti; il ne dit à personne qu'il était revenu. Enfin, après bien des heures de noble et poétique paresse, il acheva ce tableau et l'envoya au jury de 1843. Devant ce tableau mal placé, dans un faux jour, — voyez la magie du talent, — tout le monde s'arrête avec surprise d'abord, avec admiration bientôt, tout le monde, excepté la troupe moutonnière, excepté les critiques hardis qui ne voient jamais l'œuvre qu'après la signature. Tous les peintres, ceux qui sont de bonne foi et ceux qui sont de mauvaise foi, aiment *le Soir* de M. Gabriel Gleyre. Dans sa simplicité antique, l'artiste n'a pas voulu donner d'autre titre à son tableau; il a laissé au spectateur intelligent la liberté de deviner que le vrai titre était le soir de la vie, — les espérances qui s'en vont, — les illusions perdues; — il n'a pas voulu faire avec la plume le sommaire du poème écrit au pinceau. *Le Soir*, pas un mot de plus; mais cherchez et vous trouverez.

Si le peintre est un peu Grec par le style, il est Français par l'idée. Il ne s'est pas seulement inspiré de la poésie antique, il ne s'est

Digitized by Google

pas contenté de rechercher les lignes pures de l'art grec : il a mis sous ce beau masque une idée de son siècle. On a beau faire, on est toujours un peu de son temps et de son pays. Or, vous le savez, Anacréon, ni Moschus, n'ont songé à chanter les illusions perdues, les espérances qui s'en vont, le soir de la vie. La muse des Grecs avait sous les yeux, à toute heure, un si splendide spectacle, un ciel si bleu, des femmes si belles, des coupes si enivrantes, qu'elle se contentait de chanter les joies du présent. Le passé, pour elle, c'était la veille; l'avenir, c'était le lendemain. Aujourd'hui, en France surtout, comme le tableau de la vie est un peu pâle et un peu sombre, on s'en détourne; on aime mieux rêver que vivre, ou plutôt la vie est dans les rêves. Tous les horizons nous attirent en-deçà ou au-delà, loin d'un présent qui se débat sous la prose. M. Gabriel Gleyre a tourné ses yeux vers le passé; il a entendu sonner dans son cœur cette heure terrible du soir qui est le glas funèbre de la jeunesse, cette heure terrible qui sonne de vingt-cinq à trente-cinq ans, plus tôt ou plus tard. Il a voulu peindre ce sentiment si triste et si poétique du voyageur qui voit fuir devant lui le rivage de la jeunesse. Le peintre avait recueilli avec amour des types qui semblaient sortir de la main de Dieu, tant la noblesse et la grandeur s'y étaient conservées; il reproduisit ces belles figures pour personnifier les espérances, les illusions, la poésie, la gloire, tout le cortége éblouissant de la jeunesse, toutes celles qui savent aimer, sourire, chanter sous le soleil, toutes ces chimères qui nous ont offert la coupe mensongère, toutes ces syrènes qui nous ont entraînés dans l'abîme, mais que nous adorons toujours.

Voici comment M. Gabriel Gleyre a composé son tableau : sur une barque charmante qui nous éloigne de deux mille ans des bateaux à vapeur, sur une barque digne de porter Orphée, Hélène, Homère et tous les demi-dieux, il a groupé les figures dont je vous parle. C'est le soir, la barque quitte la rive; les espérances ou les illusions, comme vous voudrez les appeler, s'éloignent gaiement d'un voyageur qui demeure seul, enseveli dans l'ombre de sa jeunesse, assailli par les regrets et les souvenirs. La barque s'éloigne; que va-t-il devenir, lui qui a perdu tout ce qu'il y a de bon dans la vie, la jeunesse? Où va-t-il aller, lui qui n'a plus un seul compagnon de voyage qui sème des roses sur sa route? Il n'aura plus que son bâton pour appui et pour consolation sa lyre brisée, où il ne trouvera que des sons funèbres. Quel chemin suivra-t-il dans sa douleur? Omphale

Digitized by Google

ne viendra pas à sa rencontre, Hélène ne le surprendra pas sous le palmier; il n'aura plus qu'une lugubre compagne, la mort, qui a déjà atteint son cœur. En voyant fuir sous ses yeux la barque enchanteresse, ne voit-il pas fuir loin de lui, sans retour, pour jamais, les joies poétiques, les songes amoureux, toute sa jeunesse, tout ce qui verdoie et tout ce qui fleurit? Voilà la lune qui se lève, la nuit vient; c'est la nuit du cœur, c'est l'ombre de la mort. Tout est fini pour lui; encore un souffle dans la voile, et il est seul sur la rive déserte. C'est là un symbole saisissant qui fera sourire avec mélancolie ceux qui sont jeunes, et rêver avec douleur ceux qui ne le sont plus; c'est une grave leçon, une leçon humaine, sinon catholique, pour tous ceux qui sont encore dans le cortége éblouissant.

Que vous dirai-je des figures, des draperies, du paysage, du ciel et de la lumière? L'exécution répond de point en point à l'inspiration; le dessin est d'un grand style, sans aucune emphase; le coloris est d'un homme qui sait voir et qui sait peindre; peut-être, en voulant rendre la lumière diffuse du crépuscule, est-il resté un peu terne. Tout est d'un beau goût et d'un beau sentiment. On dirait un rêve de Théocrite et une inspiration de Virgile. Les corps sont vrais et souples; les poses sont nobles et naturelles; toutes les figures se touchent sans confusion, quoique toutes soient belles et toutes d'une beauté élevée. Les coiffures et les draperies sont d'un style vraiment antique, un style fier et simple; le ciel est charmant, d'une vérité peu commune : tant de peintres ont échoué à peindre le ciel au crépuscule! Le fleuve est calme et transparent, on voit bien le sillage léger de la barque. Enfin, tout est pour le mieux dans cette belle page; on ne s'en éloigne qu'à regret, car toutes les figures vous séduisent par la beauté, vous retiennent par l'expression. L'une semble dire au pauvre voyageur abandonné sur le rivage : — Souviens-toi des fêtes de Cybèle, où la blonde Daphné joignait ses blanches mains sur ton épaule brunie; — l'autre : — N'oublie pas la fontaine d'Apollon, où la pâle Glycère te présenta sa coupe en rougissant; jamais tu n'avais bu tant d'ambroisie; — celle-ci : — Adieu, tu pourras chanter encore, mais je ne serai plus là pour t'inspirer; vois, j'emporte ma cithare; — celle-là : — Que les dieux veillent sur toi, noble voyageur; que le vent qui nous chasse et se joue dans nos cheveux revienne caresser ton front pensif. — J'oubliais un personnage indispensable dans tous les temps et dans tous les pays, l'amour, un amour charmant comme doit être celui

Digitized by Google

des poètes antiques, et non le Cupidon suranné de Boucher. Cet amour, qui fuit aussi sur la barque, tient d'une main le gouvernail et effeuille de l'autre des roses dans le fleuve, — toutes les roses printanières que le voyageur abandonné avait vues fleurir dans sa vie!

Ou plutôt, vérité désolante et cruelle! les illusions quittent la rive sans songer à celui qu'elles abandonnent; insouciantes, elles vont à d'autres, les cruelles syrènes, elles vont retrouver la jeunesse ailleurs, offrir à des lèvres plus fraîches la coupe enivrante, car elles sont à tous et ne sont à personne. Les illusions nous caressent au passage de leurs blanches tuniques et de leurs flottantes chevelures; mais si elles sèment devant nous toutes les fleurs embaumées de la jeunesse, elles ne savent pas, hélas! le regret qui les suit!

De M. Gleyre à M. Papety il y a plus d'un pas à faire en descendant. Là c'est la poésie, là-bas c'est la prose poétique. D'André Chénier nous passons à Marmontel. M. Gleyre a pris pour thème le soir où le voyageur dans la vie voit s'envoler le fol et riant essaim des espérances au vent funèbre de la mort. M. Papety a cherché un thème moins élevé, il a voulu peindre *Un Rêve de Bonheur*. Son premier tort a été de choisir une grande toile. Le bonheur choisit toujours la plus petite page au livre de notre vie. Il lui faut un horizon restreint; pourvu qu'il voie le ciel, un arbre, un fleuve, une cheminée qui fume dans la colline, un sentier vert bordé d'églantiers, une jeune fille qui touche d'un pied léger les primevères de la prairie, il rêve d'amour, de poésie, de toutes les joies de la terre. Mais M. Papety a voulu renfermer dans son rêve de bonheur tout ce qui fait le bonheur ou ce qui y ressemble ici bas : la musique, la volupté, la danse, la coupe enchantée; — la fleur et le fruit, le soleil et l'ombre; — tout ce qui aime, tout ce qui chante, tout ce qui sourit; — depuis l'enfant qui regarde sa mère jusqu'à la mère qui admire son enfant. — L'amour surtout a formé des groupes de toutes les formes et de tous les tons: l'amant qui soupire et l'amant qui sommeille, l'amante qui résiste et l'amante qui se plaint. — On entend les symphonies de la nature et celles de la musique; on entend mille jolis propos et mille tendres paroles. — Les fleurs répandent jusqu'au cœur un baume enivrant, la brise apporte de la forêt prochaine une fraîcheur printanière. — En un mot le peintre a tenté de reproduire, pour le même coup d'œil, tout ce qu'il y a d'aimable sur la terre, quand le ciel sourit à la créature de Dieu. D'où vient qu'au premier abord le tableau manque son effet? C'est que M. Papety n'a

Digitized by Google

pu trouver sur sa palette assez de magie pour un pareil sujet. Au palais des Beaux-Arts, le *Rêve de Bonheur* avait plus de séduction parce qu'il était plus vrai; alors le tableau était inachevé, — comme tous les rêves qui s'achèvent dans le ciel, s'ils s'achèvent! — On y respirait plus de poésie et d'amour; le laisser-aller du peintre avait un charme que le travail a perdu. Ce n'était qu'un joli cadre où toutes les imaginations poétiques écrivaient leurs poèmes d'amour; mais au Louvre, le tableau ne fait plus rêver, parce que le peintre a trop précisé son rêve à lui. Il faut donc, bon gré mal gré, suivre un rêve matérialisé; mais est-ce encore un rêve? Ces images de bonheur sont-elles tout ce que vous avez vu de plus doux et de plus beau? Est-ce que vous choisiriez des femmes de cette couleur orangée? Est-ce que cet éclat et ce papillotage ne blesseraient pas vos regards attendris? Est-ce que vous iriez vous reposer sous des arbres de cette espèce? En un mot, est-ce que vous consentiriez à faire de la création de M. Papety votre paradis terrestre pour une heure? Il me semble qu'on s'y ennuie un peu; il est vrai que de temps immémorial on s'est ennuyé dans le paradis.

Disons-le sans périphrase, M. Papety s'est trompé; à tout homme de talent la critique doit la vérité. Combien d'ailleurs seraient, cette année, fiers de s'être trompés comme M. Papety. Sa femme à la harpe est posée avec une grace antique, mais l'ajustement manque de sévérité; ses personnages qui sont dans l'ombre, aux deux bouts du tableau, ont un grand charme de sentiment et de volupté. Pourquoi le peintre a-t-il échoué ainsi au centre de son œuvre? Il n'a pu la dominer, il a éparpillé son talent: au lieu d'un tableau, il en a fait vingt. Le ciel manque de profondeur et de transparence, il n'y a pas d'air dans ce ciel éclatant. Le lointain, où passe je ne sais pourquoi un bateau à vapeur, est sur le premier plan, le regard le plus obstiné ne peut s'y enfoncer et s'y perdre; les arbres sont secs et durs, ils ne frémissent pas au vent du matin. Au tronc de l'un des arbres M. Papety a suspendu une guirlande de fruits et d'oiseaux digne des grands peintres de la nature morte. Mais je n'irai pas plus loin dans les détails de ce rêve de bonheur qui est un rêve manqué.

On ne rend pas assez justice à un talent qui atteint son but quel que soit le genre. M. Saint-Jean, qui l'an passé avait peint une tête de Christ dans les emblèmes de l'eucharistie, expose cette année une guirlande de fleurs suspendue autour d'une niche gothique de la sainte Vierge. Cette guirlande est charmante, elle est digne d'un

Digitized by Google

homme de talent de l'école de Breughel de Vlour et de Van Huysum. Sa guirlande de fruits était plus saisissante peut-être; je me souviens encore de ses raisins dorés prêts à jaillir; mais j'aime autant les fleurs, la nature ne les fait pas plus belles que M. Saint-Jean, son élève. Les paysans, qui admirent plus les arts, ou plutôt les artifices, que la nature, disent quelquefois en cueillant une rose ou une jacinthe : C'est beau comme une fleur artificielle. En voyant la guirlande de M. Saint-Jean, on peut lui retourner le compliment.

M. Ernest Meissonnier a exposé un *Peintre dans son atelier*. C'est un petit tableau que cacheraient les deux mains d'une femme; c'est presque une miniature; pourtant c'est une œuvre parfaite de point en point, qui serait à sa place entre le tableau de Gabriel Gleyre et celui de Léon Coignet. Les peintres flamands de la petite nature, ceux qui sont parvenus, comme Adrien Brauwer, Van Ostade, Terburg, Miéris, à saisir miraculeusement et d'une manière piquante tout ce qui caractérise une figure, seraient émerveillés de l'élégance, de l'esprit, de la touche, je dirai même du style, de M. Ernest Meissonnier. Jamais la vérité ne fut si bien prise sur le fait. Figurez-vous un atelier du XVIIIe siècle, et, dans cet atelier, un pauvre peintre qui subit l'admiration maladroite de deux amateurs enthousiastes. Du premier coup d'œil, on voit passer sur le front de chaque personnage la pensée que le peintre y a inscrite; la magie est si grande que peu à peu on entend ce qu'ils disent. Le peintre est assis devant son chevalet, donnant à tort et à travers quelques coups de pinceau comme pour échapper à l'admiration tyrannique des amateurs. Il peint le martyre de saint Laurent, ou de toute autre gloire du calendrier. Le sujet est bien choisi. Sa fureur concentrée se trahit par la rougeur de son oreille. Un de ces messieurs est assis nonchalamment à ses côtés; il a tout le laisser-aller et toute la sottise d'un grand seigneur qui protége les arts. — En vérité, dit-il du haut de sa grandeur, ce garçon ne fait pas mal. — L'autre, plus enthousiaste, se tient debout derrière le peintre; il s'agite, il se penche, il recule, pour admirer le tableau à tous les points de vue; il jette çà et là un monosyllabe admiratif; seulement il veut à toute force donner un conseil. — Il me semble, dit-il à la fin (il dit ceci ou toute autre chose de pareil), que ce feu est un peu rouge. — Ce n'est point un feu, c'est le soleil qui se couche, répond le peintre avec un ennui douloureux; et, ajoute-t-il tout bas, vous seriez bien aimable d'en faire autant. — Le premier amateur est enchanté de donner ici son avis :

Digitized by Google

— Où avez-vous les yeux, mon cher chevalier? c'est le soleil, et non le feu; j'avais vu cela tout de suite, moi. — Vous imaginez sans peine le reste de cette intéressante conversation. Le peintre, de plus en plus emprisonné, de plus en plus irrité, donne des coups de pinceau comme s'il donnait des coups d'épée; on dirait qu'il va passer au travers de la toile pour échapper aux judicieux amateurs.

C'est là un tableau vrai et piquant, gai et spirituel, — spirituel comme on doit l'être en peinture. Il faut voir souvent et long-temps ce petit chef-d'œuvre pour en apprécier tout le mérite. Jamais peut-être plante si délicate n'a fleuri en France.

Le succès de bon aloi que M. Ernest Meissonnier doit à sa touche originale a empêché de dormir M. Claudius Jacquand, qui est à l'affût du succès. Ce peintre s'est imaginé qu'avec un peu de patience, on pouvait lutter contre le maître du genre. Mais voyez où mène l'imitation maladroite et prétentieuse! M. Claudius Jacquand a entrepris de peindre l'intérieur du café Procope au beau temps où ce lieu était presque une académie. Voilà ce qui s'appelle ne douter ni de son esprit ni de son talent. Le peintre a divisé son œuvre en deux tableaux; dans le premier, il a représenté, du moins il a voulu représenter, Voltaire, Piron, Jean-Jacques, Vernet, Boucher, Carle Vanloo, Marmontel, Fréron, Gresset, Sainte-Foix, Latour, Crébillon le gai et l'abbé Prévost, ni plus ni moins. Où donc M. Claudius Jacquand a-t-il appris que tous ces personnages se trouvaient ensemble au café Procope? C'est à peine si Voltaire y a mis le pied une fois; Jean-Jacques n'y rencontra jamais Voltaire; pour les autres, quand celui-ci y allait, celui-là n'y allait plus. Mais passons, M. Claudius Jacquand n'est pas tenu de savoir l'histoire; il se fie à des mémoires du temps, selon le livret du salon; ces mémoires, fabriqués je ne sais par quel menteur, disent que Voltaire et Piron au café Procope ne s'épargnaient pas les saillies les plus violentes; l'ingénieux peintre a voulu traduire ce passage; or savez-vous comment il s'y prend pour bien rendre les saillies des deux hommes d'esprit? Il place Voltaire et Piron face à face, non pas en poètes qui aiguisent l'épigramme, mais en furieux qui vont se battre à coups de poings. Piron menace, quand je dis Piron, c'est peut-être Voltaire, car je n'ai reconnu ni l'un ni l'autre; donc Piron menace, et Voltaire, voulant l'accabler de son esprit, saisit sa canne ou son chapeau pour riposter. Trouvez-moi une épigramme de cette force! M. Claudius Jacquand s'est surpassé.

Digitized by Google

Dans tout ce tableau, composé de gens d'esprit s'il en fut, il n'y a pas une seule figure intelligente. Il était cependant si simple de reproduire des portraits. Le peintre n'a saisi que la ressemblance de Carle Vanloo, le seul de la bande qui, suivant le mot de Diderot, fût une bête de génie. Que dirait Voltaire s'il se voyait si lourd et si niais? Que dirait Piron s'il se retrouvait si grossier et si commun? Que diraient tous les autres qui sont là gâtés à plaisir? Ils diraient tous à M. Claudius Jacquand d'aller un peu à leur école.

Le second tableau achève l'épopée grotesque du peintre; il représente le cabinet de lecture au café Procope. On y retrouve Voltaire et Piron, encore tout agités, qui viennent se reposer de leur lutte spirituelle. Il y avait bien assez du premier tableau pour la gloire de M. Claudius Jacquand. M. Claudius Jacquand fera bien de s'en tenir à ses moines gourmands et à ses meubles gothiques, qu'il tourne et polit si bien. Je le crois trop amoureux de l'art pour se complaire au succès de gros rire qui s'épanouit devant ses deux tableaux, car, il faut l'avouer, il y a toujours foule comme devant *les Savoyards*, de M. Hornung. M. Claudius Jacquand, sachant bien qu'on ne pourrait reconnaître aucun des personnages qu'il a barbouillés, a eu l'esprit de faire une épigramme contre lui en indiquant par numéros, sur deux cartons, le nom et la qualité de ceux qu'il a voulu peindre. Ces indications sont savantes et naïves; elles nous apprennent que Voltaire était de l'Académie française ainsi que Crébillon le gai!

M. Henri Scheffer s'est perdu dans une grande toile qui représente, s'il faut l'en croire, *Jeanne d'Arc faisant son entrée dans la ville d'Orléans*. M. Henri Scheffer a eu quelques heureuses inspirations quand il s'en tenait à ses intérieurs calmes et doux. Son talent manque de force, mais non d'une certaine poésie domestique. Tant que l'horizon est restreint, qu'il y faut exprimer un sentiment et non une action, il trouve assez de ressources en lui. Je m'étonne à bon droit qu'il ait abordé sans sourciller un pareil sujet. La peinture historique demande de l'énergie et de la grandeur; or, M. Henri Scheffer a forcé sa nature. Je n'ai pu reconnaître la sublime guerrière de Vaucouleurs. La Jeanne d'Arc du peintre n'a ni fierté, ni noblesse, ni foi. C'est plutôt Jeanne d'Arc bergère; elle tiendrait mieux une houlette qu'une épée. Ce n'est point ainsi que la princesse Marie avait compris l'illustre guerrière, sa sœur de gloire au ciel et ici-bas. Elle l'a faite noble, belle et recueillie, pressant sur son cœur, qui espère, le glaive qui doit sauver son pays et son roi; une pensée élevée

Digitized by Google

TIMBRE ROYAL

anime sa figure. Mais, je vous le demande, à quoi pense la Jeanne d'Arc du peintre? C'est une femme morte à califourchon sur un cheval de bois. Ses vaillans compagnons de gloire ne sont pas plus animés; ils ne disent rien, mais ils n'en pensent pas plus. Une teinte morne et cendrée se trouve répandue, sans doute par accident, sur tout le tableau. Je croirais en vérité à l'accident, si les autres ouvrages de M. Henri Scheffer n'avaient cette même teinte plombée.

Les inconnus pourraient cette année lutter avec les célèbres. Depuis que le talent se change en petite monnaie, tout le monde en a plus ou moins. J'ai vu un joli tableau de M. Alexandre Laby, que vous avez peut-être remarqué; c'est la rencontre de Jacob et de Rachel : « — Ils parlaient encore, et voici que Rachel s'approchait avec les brebis de son père, car elle faisait paître elle-même le troupeau. — Jacob, l'ayant aperçue et sachant qu'elle était sa cousine, et que ces brebis étaient à son oncle Laban, enleva la pierre qui fermait le puits. — Et quand le troupeau se fut désaltéré, il embrassa Rachel et pleura. » Le peintre a compris la grave sérénité du sujet. J'aime les figures de Jacob et de Rachel, elles m'éloignent bien de notre siècle; le peintre ne s'est pas contenté du modèle comme font tant d'autres qui ne voient pas au-delà. Je n'aime pas les deux figures du fond; elles ne sont ni du même pays ni du même temps. Le paysage et le ciel sont dignes d'encadrer Rachel et Jacob; mais ce qui me charme surtout dans ce tableau, c'est le sentiment biblique. Bien des peintres ont plus brillamment représenté ce beau sujet, mais j'en sais plus d'un parmi les meilleurs qui n'a pu trouver ce souvenir austère et pieux des vieux âges.

Vous avez tous vu, durant les beaux soirs, en automne surtout, tomber lentement du ciel et s'éparpiller dans les blés, dans les luzernes et dans les vignes, ce fil de la Vierge que les poètes ont chanté. Ce fil est la joie des enfans, qui le cassent et l'embrouillent dans leurs jeux; aussi rappelle-t-il à tous ceux qui ont vieilli ces fraîches aurores de la vie où l'on était si digne de le recueillir sur la haie; c'est un souvenir ineffable de candeur, c'est comme le lin de la robe d'innocence. Un jeune peintre, M. Jules Quantin, expose un tableau représentant la Vierge qui file dans les cieux et l'Enfant Jésus qui dirige dans l'espace le fil échappé de la quenouille. « Il semble, dit la légende, nous présager, selon nos croyances enfantines, des jours heureux et purs. » Le peintre, qui sans doute en est à son début, n'a pas répondu à la gracieuse poésie du sujet par la

Digitized by Google

force de l'exécution. Son ciel, quoique trop grand peut-être, manque d'air et de profondeur; les figures n'ont pas la divine expression des habitans du royaume céleste. Le tableau manque de séduction : on pouvait attendre un plus doux effet d'un si poétique sujet; le Corrège en eût fait un chef-d'œuvre. Mais à cette heure où l'art tend plus que jamais à descendre, où chaque peintre a une boutique dans son atelier, il est de toute justice de sourire en passant au jeune homme qui s'aventure si haut. J'aime mieux Icare que M. Claudius Jacquand.

Si des noms nouveaux brillent d'un certain éclat, ne faut-il pas déplorer la triste déchéance de ceux qui, à défaut de vrai talent, devraient avoir pour eux-mêmes le respect de la position acquise? M. Steuben persiste à traduire la Bible à sa manière; jamais le livre des livres n'a eu de plus pauvre interprète. En voyant ses deux tableaux de cette année, *Putiphar* et *Dalilha*, on se croit dans un tapis-franc de bonne compagnie — parmi la mauvaise. Parny, irréligieux, libertin et spirituel, travestissait la Bible avec un certain tour piquant, M. Steuben s'essaie aussi dans les galanteries de la Bible, mais sans l'esprit et le charme du poète profane. On a condamné Parny et flétri son œuvre, on ne devrait pas permettre à M. Steuben d'exposer à tous les yeux, à votre femme, à votre fille, à votre sœur, ses fades et tristes parodies. Le premier tableau représente une Putiphar très décolletée qui, nonchalamment renversée sur un lit de repos, essaie d'attirer un grand garçon assez niais qui veut s'en aller et qui a bien raison, car le seul charme de la Putiphar est d'être déshabillée, et en vérité ce n'était pas la peine de la déshabiller. Il n'y a dans les figures ni beauté, ni grandeur, ni trace de sentiment biblique. Tout est lâche, sans grace, sans attrait. Je ne parle pas du dessin ni de la couleur, M. Steuben n'y pense pas davantage. Le second tableau représente Samson confiant le secret de sa force à Dalilha; c'est une grivoiserie digne de l'autre. Parbleu! ma Dalilha, vous allez plus loin que la Putiphar! heureusement pour la morale que le Samson de M. Steuben est en bois peint. Serait-ce là un emblème de force? Les ajustemens ne seraient supportables que dans un boudoir de la Chaussée-d'Antin. En un mot M. Steuben n'entend rien à la Bible, qui est grave jusque dans ses nudités, qui est grande jusque dans ses faiblesses. Ce peintre serait dans son horizon s'il peignait des Putiphar et des Dalilha de la rue Notre-Dame-de-Lorette; il ne lui manquerait plus que le dessin et la couleur, il aurait à peu près l'expression.

Digitized by Google

M. Steuben a, dit-on, exposé une tête de Vierge; une tête de Vierge! je n'y crois pas.

Cette première promenade sera suivie de deux autres, où la critique s'arrêtera sans parti pris devant tout ce qui séduit ou irrite le sens de l'art, en simple critique de bonne foi qu'elle est ou qu'elle veut être. Malgré les ténébreuses manœuvres de quelques membres du conseil des dix, le jury, sans le savoir peut-être, a laissé passer des pages charmantes parmi les pauvretés qui passent toujours. Ce tribunal aveugle procède d'une façon curieuse. Il semble qu'à ses yeux, tout ce qui est sans force et sans caractère ait droit de cité au Louvre; mais si un homme de cœur et de talent, j'en pourrais nommer vingt, se présente fièrement avec une œuvre de style, on l'exclut ou on ne l'admet qu'à regret. Je n'ose demander pourquoi à certains membres du jury. — Oseraient-ils me répondre?

Les réclamations unanimes des peintres, exclus ou accueillis, demandent avec justice une réforme dans l'organisation et surtout dans l'esprit du jury. Les peintres ne voudraient plus être jugés par les sculpteurs, les architectes et les graveurs. Cette réforme est bien innocente; il y en aurait une autre plus radicale à demander, mais je ne la formulerai pas tant que l'adjonction des capacités ne sera pas accordée. — On ne s'attendait guère à voir la réforme électorale en cette affaire.

ARSÈNE HOUSSAYE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Digitized by Google

LETTRES ÉCRITES D'ITALIE.

LES ÉGLISES DE ROME.[1]

Je ne saurais dire comment il se fait que les monumens de mauvais goût qui se présentaient continuellement à ma vue dans les premiers momens de mon séjour à Rome, sont devenus en quelque sorte invisibles pour moi depuis plusieurs jours. Ce qu'il y a de bon en architecture ici l'est tellement, et les beautés en sont si solides, que l'attention s'y porte exclusivement. Cet art a reçu dans cette ville des modifications dont on n'a nulle idée ailleurs, parce que les données dont on est parti n'existent effectivement qu'à Rome. L'autre jour, je suis allé me promener devant la fontaine de Trévi, dont les eaux sont si belles, et s'épanchent avec tant d'abondance dans son bassin, qu'on n'a pas le courage de critiquer ce monument, avec l'humeur qu'il fait naître à la première vue. D'ailleurs j'avais un but plus important et je ne fis que passer devant la fontaine. Mon intention était d'aller voir les ruines des bains de Dioclétien. En effet, en me dirigeant vers ce lieu, je gagnai le palais pontifical, qui est sur le mont Quirinal. J'admirai la belle place qui est devant, la grande aiguille en granit, les deux colosses attribués à Phidias, et la fontaine qui lie le tout. Cet ensemble est d'un effet admirable, et le palais papal, tant par sa masse que par les détails de ses proportions, plaît à l'œil et se marie

(1) Voyez la livraison du 21 janvier.

Digitized by Google

admirablement bien avec ce qui l'entoure. En suivant une longue rue formée en partie par le flanc de cet édifice, on arrive à un carrefour qui porte le nom des *Quatre-Fontaines*. De ce point, l'œil saisit d'un côté tout l'espace qui sépare le Quirinal de la porte Pie; et en changeant de direction, la vue s'étend de la Trinité-du-Mont à Sainte-Marie-Majeure. En fait de disposition de ville, je n'ai encore rien vu de si majestueux et de si élégant à la fois. La portion de rue en particulier qui mène à la porte Pie, ornée de palais superbes et garnie de trottoirs, ne laisse rien à désirer. Ce fut celle que je suivis jusqu'à la fontaine de l'eau Felice ou de Moïse, parce qu'en effet la statue de Moïse est le plus bel ornement de l'édifice. Le nombre des fontaines et l'abondance des eaux forment la principale décoration des places et des rues de Rome, d'autant plus qu'au mouvement de ces jets continuels se joint celui de la population qui se rassemble autour, soit pour éviter la chaleur, soit pour vaquer au soin des occupations journalières. Non loin de là, près d'une grande esplanade, sont les ruines des Thermes de Dioclétien. L'aspect qu'ils présentent extérieurement est assez triste quoique curieux. Je passai d'abord près de la porte peu élevée d'une église qui me parut adossée à cet antique monument; puis, curieux de voir les ruines, j'avançai jusqu'à de grandes constructions en briques, dont les énormes voûtes servent de serre, de granges ou de magasins à un couvent qui est établi dans les ruines mêmes. En traversant une suite de grandes salles dont presque toutes les voûtes sont tombées, je parvins à un petit jardin où jouaient de jeunes écoliers habillés de blanc. Ces enfans voués à l'état ecclésiastique, à en juger par l'habit qu'ils portent, étaient si occupés de leur jeu, que mon arrivée ne put les distraire. et pendant plusieurs minutes je fus entouré de cet essaim de *moinillons* joyeux qui s'agitaient en tous sens autour de moi. Après quelques instans, je saisis par le bras celui qui paraissait le plus vif et je lui demandai si l'on pouvait visiter toutes les ruines des Thermes. A ma question, tous ces jeunes gens, l'œil et le teint animés, firent un cercle autour de moi en s'empressant de me donner les renseignemens que je demandais. Celui que j'avais arrêté dans sa course me conduisit à la porte du cloître, et quand on l'eut fermée sur moi, j'entendis la partie de jeu qui recommençait plus vive dans le jardin que je venais de quitter. Ce cloître qui est bâti en grande partie sur le terrain qu'occupaient les Thermes de Dioclétien, est carré, et le portique qui règne autour est soutenu par cent colonnes. L'herbe croît dans la vaste cour qu'il forme, et au milieu s'élève une touffe noire et épaisse d'immenses cyprès et de quelques orangers chargés de fruits. L'aspect et la solitude de ce cloître, ces grands arbres qui en marquent le centre et le nom de Michel-Ange, qui fut l'architecte de ce monument, font regarder avec une vive curiosité ce lieu qui paraît presqu'abandonné. Rentré dans le jardin, je remerciai les élèves chartreux qui folâtraient encore, et je me mis à la recherche des Thermes, qui disparaissaient en quelque sorte devant moi. Après avoir repassé sous les voûtes ruinées que j'avais déjà parcourues, je

Digitized by Google

me retrouvai auprès de la porte de l'église, qui donne sur la grande place. J'entrai machinalement dans ce lieu, poursuivant toujours les Thermes, que je ne pouvais voir. Dès que j'eus levé le rideau qui en couvre l'entrée, je vis un édifice admirable et immense. La salle d'entrée est circulaire et conduit à une église formant une croix qui n'est ni grecque ni latine, puisque les deux portions du montant sont égales et beaucoup moins longues que la traverse. Des tombeaux, des croix et des bénitiers, ne pouvaient me laisser douter que je fusse dans une église; cependant sa disposition originale, et contraire à toutes celles adoptées par les traditions et l'usage, laissait de l'incertitude dans mon esprit. Arrivé au centre de la croix, je pus voir que les trois tribunes, ornées de chapelles, correspondent aux voûtes d'arêtes qui couvrent tout l'édifice. A ce moment, j'arrêtai un sacristain qui passait, et je le priai de me donner quelques renseignemens sur ce lieu. Il me dit alors que l'église se nommait Sainte-Marie des Anges, que le pape Pie IV, voulant conserver la salle principale des bains de Dioclétien, échappés aux ravages du temps et des barbares, avait chargé Michel-Ange Buonarotti d'y pratiquer une église en conservant la forme de l'ancien édifice (vers 1560). On croit que le vestibule rond par lequel on entre était une salle de bains, et que, selon l'opinion des antiquaires, la grande nef transversale était la bibliothèque; mais quel qu'ait été au juste l'usage de ces grandes salles, ce qu'elles offrent de plus curieux est de donner une idée précise de la forme qu'avait l'intérieur de ces Thermes, et de faire juger de leur magnificence passée par celle que les murs antiques, revêtus de marbre par des mains modernes, présentent aujourd'hui. De même qu'à Saint-Pierre de Rome, je n'ai pu me figurer, à Sainte-Marie des Anges, que je fusse dans une église. Quoique Sainte-Marie soit fort différente de Saint-Pierre, ces deux monumens ont cependant plusieurs dispositions qui leur sont communes : leur grandeur et leur luxe, la difficulté que l'on a à saisir leur plan d'un coup d'œil, et l'autel principal, qui n'est point assez en évidence. Au surplus, par les détails de l'architecture et en comprenant à la fois ce qui peut rester de la disposition antique et ce que Michel-Ange a ajouté pour la décoration de ce temple, Sainte-Marie m'a paru supérieure à Saint-Pierre, non pas comme église, mais comme monument en général. Elle produit autant d'effet et elle est plus simple; elle est aussi grande de proportions et elle n'est pas si immense.

Si j'éprouve encore, à certains momens, de la surprise de me trouver à Rome, il en est d'autres où je suis bien plus étonné des routes inconnues où j'ai successivement amené votre esprit et votre imagination. Qui m'eût dit, il y a un an, que j'aurais osé vous parler d'architecture en employant les mots techniques, et en forçant votre attention paresseuse à saisir les plans divers des édifices, pour établir des comparaisons plus justes et plus solides entre eux? Ah! mon cher Parisien, la première condition pour aimer quelque chose, c'est de la regarder attentivement, de la comprendre, de s'identifier avec elle. Qu'est-ce que des petits morceaux de bois noirs et blancs placés

Digitized by Google

sur un damier, pour celui qui les voit en passant? rien absolument : ayez la moindre teinture du jeu et observez la position critique ou avantageuse des adversaires, vous restez sans mouvement, et bientôt l'attention fait naître l'intérêt, la passion même. L'architecture n'est point, comme les autres arts, un levier qui agisse particulièrement sur les sens : ainsi que les sciences mathématiques avec lesquelles elle a quelqu'analogie, elle éveille l'imagination; mais elle plaît surtout à l'esprit, et l'ordre auquel elle préside dans les édifices procure un plaisir de la même nature que celui que fait naître le cours régulier et sublime des astres. Il ne suffit pas d'aimer à voir la lune ou un temple, pour jouir complètement de l'astronomie et de l'architecture. Il faut en bien connaître les lois, les comparer entre elles; et cette étude, quand on est parvenu à la faire rapidement, est vraiment le plaisir que donnent cette science et cet art.

Je profite de l'amitié sincère qui règne entre nous, mon cher Parisien, pour vous reprocher encore un défaut que vous partagez avec beaucoup de personnes de notre nation. Vous êtes excessivement curieux de connaître les résultats généraux, mais vous avez une paresse d'attention qui non seulement vous empêche d'étudier par vous-même les causes qui les amènent, mais qui ne vous permet pas même de suivre attentivement le travail que les autres font pour les trouver. Réfléchissez-y bien, ce défaut en entraîne beaucoup d'autres; la paresse, en paralysant votre attention, laisse à la longue vos sensations, vos impressions inactives; et non seulement vous ne pouvez plus réfléchir, mais vous ne voulez même pas prendre la peine de voir. Interrogez-vous intérieurement, et dites-moi si ce n'est pas ce genre de paresse qui vous claquemure chez vous, et qui vous fait continuellement tourner dans le cercle de lectures que vos études de jeunesse ont déterminé. C'est bien moins la crainte de sortir de votre maison qui vous empêche de venir en Italie, qu'un cri secret de votre conscience, qui vous avertit que vous seriez obligé de voir avec attention des objets nouveaux, de réfléchir mûrement sur ces objets, et de vous enformer une opinion par vous-même. C'est là surtout ce que vous redoutez. Habitué, dès l'enfance, à consulter des critiques, des dissertations, des cours de belles-lettres qui vous ont transmis des opinions toute faites sur les auteurs que vous n'avez lus qu'en vous amusant, vous contemplez de loin, avec effroi, cette innombrable quantité de monumens des arts sur lesquels il faut s'épuiser en conjectures, qu'il faut sans cesse comparer entre eux, et dont l'étude seule peut vous donner une idée exacte. Plutôt que de vous exposer au supplice d'apprendre par vos propres soins, vous consentez à adopter les opinions des autres, telles fautives qu'elles puissent être. Combien de fois, dans nos entretiens particuliers, n'ai-je pas eu l'occasion de vous surprendre à répéter nonchalamment les jugemens d'un homme dans lequel je vous ai prouvé que vous aviez tort de mettre votre confiance? Ce Cours de littérature de La Harpe, ce code d'instruction de tous ceux qui veulent se dispenser d'apprendre, ce livre qui fait rire le savant, inutile à celui qui veut

Digitized by Google

s'instruire, et dont le grand mérite est de fournir aux bavards des phrases de convention sur les auteurs qu'ils n'ont pas lus, vous le lisez journellement; que dis-je? vous ne pensez que par lui, et Dieu sait si un homme de votre trempe, dont l'instruction est si solide, dont le goût est si fin, devrait renoncer ainsi complaisamment à lui-même, et donner sa procuration à un pédant de salon, qui n'a vraiment connu que les auteurs de son temps. Non, mon ami, ce n'est point ainsi qu'un homme vraiment homme fait usage de l'intelligence dont il est doué. Cette paresse à s'assurer soi-même des faits qu'on avance et de la justesse des jugemens qu'on en porte, n'est pas pardonnable; et cependant, en France, presque tous les gens d'esprit font comme vous, et s'en reposent sur un autre pour acquérir une opinion en fait de sciences, d'art ou de littérature. Ce manége, outre l'ennui profond qu'il engendre, a le triste avantage de diminuer infiniment la distance qui sépare un sot de l'homme d'esprit; et grace d'une part à votre paresse, et de l'autre au prix modique auquel on peut se procurer le *cours,* il doit souvent vous arriver d'entendre réciter à un imbécile ce que vous alliez dire vous-même, s'il ne vous eût pas coupé la parole.

Lorsque vous m'avez prié de vous écrire pendant mon voyage en Italie, je n'ai pas pris le change sur ce que vous désiriez de moi. Vous avez pensé qu'étant un maniaque d'antiquités et d'objets d'art, je prendrais en mon particulier le soin de former mes opinions, et que quand je les aurais, bien ou mal, élaborées, je vous enverrais des petits jugemens bien troussés que vous n'auriez plus qu'à apprendre par cœur. Non, mon ami, je ne suis pas de ces médecins qui font avaler une grosse pilule dorée à leurs malades, au risque de les empoisonner, tandis qu'ils peuvent les guérir radicalement avec quinze jours de régime. J'ai été pas à pas jusqu'ici; et j'ai toujours pris le soin de vous donner une connaissance aussi complète que je l'ai pu des matières, des monumens et des faits sur lesquels j'ai hasardé mon jugement, afin que vous fussiez forcé de l'adopter ou de le rejeter, d'après l'opinion que je vous mets dans la nécessité de vous faire *vous-même,* par l'exposition ou la description que je mets sous vos yeux.

Vous voulez que je vous entretienne des monumens qui sont à Rome; je répondrai à votre désir, mais n'attendez pas de moi, sur cette matière, des phrases élégantes et sonores : je n'ai ni le talent ni la volonté d'en faire. Loin de là, et je vous préviens que si vous tenez à connaître les réflexions que les monumens de tous les arts, et particulièrement de l'architecture, m'ont suggérées, il faut que vous vous résolviez à subir une initiation sans laquelle vous seriez toujours *profane.* En un mot, il est nécessaire que je vous fasse connaître quelques dispositions matérielles, quelques objets grossiers dont les noms offenseront peut-être votre oreille dédaigneuse, mais sans le secours desquels j'aurais souvent de la peine à me faire entendre.

La campagne autour de Rome, ainsi que dans nos départemens du Puy-de-Dôme, du Cantal et autres, est hérissée de volcans éteints et formée de ma-

Digitized by Google

tières volcaniques de toute espèce. Aucun des auteurs classiques de l'antiquité, qui connaissaient bien l'Etna et le Vésuve, n'ont parlé de ces anciennes déflagrations, et ce n'est que du moment où la science, aidée de l'analyse et de la comparaison, sut profiter des observations faites par beaucoup de célèbres voyageurs, que l'on reconnut l'identité de la forme et de la nature des montagnes et des matières qui couvrent la Sicile, Naples, Ténériffe, le royaume de Quito, la campagne de Rome, et toute la haute et basse Auvergne. Le sol qui entoure Rome est donc volcanique. Aussi les constructions les plus antiques, celles qui datent du temps des rois, les cloaques, par exemple, sont-elles bâties en *pépérin* (peperino), espèce de tuf volcanique très connu ici. Il est vraisemblable que cette matière était celle que l'on employa long-temps sous la république pour la construction des édifices publics et privés. Rome à cette époque devait être d'une seule couleur noirâtre, comme est aujourd'hui la ville de Clermont en Auvergne, bâtie entièrement avec la lave de Volvic. Plus tard, on fit usage du *travertin* (travertino), pierre calcaire dont les carrières sont situées près de Tivoli et de Civita Castellana. L'usage n'a donc pu en devenir vulgaire qu'après les premières conquêtes des Romains sur les peuples qui les environnaient. On en trouve un exemple dans le temple de la Fortune virile. Quant aux colonnes de marbre, elles ne furent connues à Rome que du temps de Crassus, à qui on fit un crime d'en avoir introduit six dans sa maison, ce qui prouve combien le luxe de la matière des monumens était nouveau pour les Romains à cette époque. De temps immémorial on s'est servi de la brique en Italie, et ce n'est que par le soin de la fabrication première, et l'emploi plus ou moins régulier qu'on en fit à différens siècles, que l'œil exercé de l'architecte antiquaire peut soupçonner la date des constructions faites avec cette espèce de matériaux. Il suit de là que tous les monumens anciens bâtis en pépérin ou en briques éveillent l'attention sur leur antiquité, quand les proportions architecturales font reconnaître en même temps que l'édifice est antérieur à Auguste sous lequel s'est formée et perfectionnée l'architecture dite *romaine*. Vous voyez, mon ami, que la désignation précise des matières, quand on parle de ruines, n'est pas tout-à-fait indifférente; ainsi faites donc votre oreille aux mots de pépérin, de travertin, de briques, d'ouvrages réticulaires (1) et des noms de marbres italiens ou étrangers à l'Italie, parce qu'ils jettent souvent des lueurs sur l'antiquité obscure des édifices dont on s'occupe.

Je ne veux pas pour aujourd'hui vous tenir plus long-temps sur les antiquités proprement dites, afin que vous graviez bien dans votre mémoire le

(1) *Opus reticulatum.* — Les plus anciennes constructions de ce genre, qui datent de la république, sont formées de morceaux de pépérin taillés carrément, et placés les uns au-dessus des autres d'angle en angle, de façon que leur jonction détermine les divisions d'un filet, ce qui leur a fait donner le nom d'ouvrage réticulaire. Dans les derniers temps de la république et des empereurs, au lieu de tailler du pépérin, on fabriqua des briques pour imiter les premières constructions. La différence de la matière est encore dans ce cas d'une haute importance.

Digitized by Google

peu que je viens de vous en dire; mais pour vous préparer à suivre avec moi les plans incertains des grands monumens dont Rome contient les ruines, je vais vous tracer l'ensemble de quelques édifices modernes dont l'intégrité laisse plus facilement saisir la disposition générale; de cette manière votre esprit, préparé par l'étude des monumens dont vous connaissez l'usage, et du plan desquels vous avez une idée générale, pourra peu à peu se raidir contre des difficultés plus grandes, et entrer dans les idées des anciens quand ils ont fait des temples, des basiliques et des forums, dont nous cherchons à connaître précisément l'objet particulier.

J'ai vu attentivement toutes les églises importantes de Rome et beaucoup d'autres encore dans cette ville; on peut sans aucun effort et sans l'échafaudage d'un système, les rapporter toutes à quatre types de plan bien caractérisés. Le premier est un quarré long, précédé d'un portique sous lequel sont une ou trois portes. Les deux premiers tiers de ce quarré sont divisés longitudinalement par deux ou quatre rangées de colonnes; et dans le dernier tiers, plus élevé que les nefs de quelques marches, sont pratiquées une tribune demi-circulaire pour le maître-autel (*cella*), et de chaque côté, des sacristies ou des chapelles. Telle est la grande donnée des églises de Sainte-Agnès hors les murs, de Saint-Paul hors les murs, de Saint-Laurent hors les murs, de Saint-Clément, de Sainte-Marie Transtevère, de celle d'Aracœli, de Sainte-Marie majeure, de Sainte-Achillée et Nérée et de plusieurs autres qu'il serait trop long d'énumérer. Tous ces édifices datent des premiers temps du christianisme, plusieurs ont été élevés par Constantin, et tous occupent la place d'un temple antique dont ils révèlent la forme. Tous contiennent des colonnes, des ornemens qui ont fait partie des temples antiques, renversés par les barbares et les conquérans. Quoique ces églises ne soient point toutes élevées au rang de basiliques, puisqu'elles n'ont point les privilèges attachées à ce titre, cependant, pour nous reconnaître, nous laisserons à celles qui sont bâties sur ce plan la désignation qui rappelle le monument antique auquel elles doivent leur origine, *les basiliques*.

Le second type est rond, avec un ou deux rangs de colonnes concentriques et le maître-autel placé au point de la circonférence opposé à celui où est la porte d'entrée. C'est ainsi que sont disposés Saint-Étienne le Rond et les baptistères de Sainte-Constance et de Constantin. Je pense même que le plan des baptistères, monumens fort communs en Italie, a reçu la forme ronde ou polygone, à l'imitation des églises que je viens de citer. Nous les désignerons donc sous le nom de *Baptistères*.

Le troisième type est la croix grecque. Le plan est une croix dont le montant et la traverse sont d'égale grandeur. Ordinairement le centre est surmonté d'une coupole, et originairement le maître-autel se trouvait dessous. A présent il est plus ordinairement placé à l'extrémité du montant par lequel on entre. L'église de Sainte-Agnès, sur la place Navone à Rome, est un exemple de la *croix grecque*.

Le quatrième type est la croix latine, dont le montant du côté de l'entrée est

Digitized by Google

beaucoup plus long que la traverse. C'est le plan le plus généralement suivi dans les églises d'Europe, abstraction faite du style d'architecture que l'on a suivi pour les construire. Presque toutes celles de Rome, de Florence et de Milan, toutes les cathédrales gothiques bâties en Europe dans le XIIe siècle sont soumises à cette règle, et les exemples en sont trop nombreux pour que je prenne la peine de désigner des applications particulières de la *croix latine*.

Le monument dont je vous ai entretenu au commencement de cette lettre passe pour une croix grecque; mais elle n'est point régulière, puisque la traverse est plus longue que le montant, et que cette dernière partie de l'église n'est point symétrique dans ses deux extrémités. Chargé de la construction de cet édifice, Michel-Ange, qui devait à la fois conserver les formes du plan antique des Thermes, et cependant y adapter un temple chrétien, se vit forcé de ménager les deux intérêts opposés: il fit une église bâtarde tout en y déployant un admirable talent.

La basilique de Saint-Pierre eut bien d'autres vicissitudes. En 1450, le pape Nicolas V chargea les architectes Bernard Rossellini et Léon Baptiste Alberti de faire la tribune d'un temple plus grand que tous ceux qui existaient. L'ouvrage était peu avancé sous Paul II, quand le pape Jules II, homme d'un génie entreprenant, choisit les dessins du célèbre Bramante, qui avait imaginé d'élever une immense coupole qui surpassât en beauté et en grandeur celle de la cathédrale de Florence. Le pape et l'architecte étant morts sans que le projet eût été mis à exécution, Léon X prit pour continuateurs Julien de Sangallo, frère Joconde, et Raphaël d'Urbin le grand peintre; ces trois artistes employèrent tout leur art à renforcer les piliers, qu'ils jugèrent trop faibles pour soutenir une coupole immense. Après la mort de ces trois architectes, Léon X leur substitua Balthazar Perussi de Sienne, qui changea le plan de la basilique de croix latine en croix grecque, pour éviter la dépense. Peu après, le pape Paul III confia le soin de l'ouvrage à Antoine Sangallo, qui revint au premier plan et voulut substituer la croix latine à la croix grecque. Sangallo mourut; le même pape Paul III remit le soin de l'édifice à Michel-Ange Buonarotti, qui le réduisit encore en croix grecque, en augmentant la tribune et les deux bras de la nef transversale. Il fit aussi un nouveau dessin de la coupole, qu'il commença à exécuter et qui ne fut achevée que par ses successeurs. Sous le pontificat de Pie V, les architectes Vignola, Ligorio, continuèrent les travaux en se soumettant aux plans donnés par Michel-Ange, et Jacques de la Porta, choisi par Grégoire XIII, fut l'architecte qui acheva l'immense coupole sous le pape Sixte V. Enfin Paul V fit terminer cette basilique par Charles Maderne, qui la remit de nouveau en croix latine (1620), comme elle est aujourd'hui. Le chevalier Bernin construisit sous Alexandre VII le fameux portique circulaire qui forme la place de Saint-Pierre (1669), et enfin le pape Pie VI a porté l'ouvrage à sa perfection en faisant bâtir la sacristie qui manquait à cette immense basilique (1790).

Digitized by Google

Tout compte fait, il a fallu trois siècles et demi pour bâtir Saint-Pierre de Rome, et cette basilique a coûté environ 256 millions 450 mille francs, abstraction faite des dépenses de dorures, mosaïques et ornemens d'église.

Je ris, je vous assure, en pensant à la grimace que vous avez dû faire en lisant ces dernières pages. Vous rêverez, sans doute, *pépérin*, *travertin*, *basilique* et *croix latine* cette nuit; mais je n'en suis pas fâché, parce que c'est encore un moyen de vous graver les choses dans la tête; et vraiment vous vous obstinez tellement à rester étranger aux connaissances préliminaires et fondamentales de ce qui tient aux arts, que je vous préviens que j'emploie toutes mes ressources pour vous corriger de ce défaut. Oh! je vous vois déjà si vous veniez à Rome, vous seriez du nombre de ceux qui vont étudier les monumens *au clair de la lune*, récitant des vers latins au lieu de chercher des bas-reliefs, faisant de grandes phrases sur les ruines, au lieu de lire les inscriptions des colonnes; car c'est le tic ordinaire des Français qui viennent ici tout gonflés encore du vent de l'érudition scholastique. Pensez au pépérin, mon ami, c'est là-dessus que je veux établir l'édifice de vos connaissances futures en fait d'art; pensez au pépérin, au travertin, aux basiliques, aux baptistères et aux croix grecques et latines, c'est ce que vous pouvez faire de mieux jusqu'à nouvel ordre.

Décidément je me moque de vous, mais vous le méritez bien; car vous poussez la manie du choix dans les mots, au point qu'il y a des choses dont je ne vous parle jamais parce que je ne sais quel terme prendre pour les exprimer. Vous avez dans l'esprit un idéal de style que vous appelez, je crois, *soutenu*, auquel je ne puis m'accoutumer. Si je ne me trompe, il consiste à donner à toutes les matières qu'on est obligé de rassembler dans un discours, une certaine couleur uniforme et pompeuse, qui confond le dessin de chaque pensée pour faire briller les mots d'une splendeur toujours égale. Je sais combien est grande la difficulté d'un tel travail, mais je ne puis l'estimer autant que vous le faites, et je vous avouerai que pendant tout le cours de mes études d'adolescence, j'allais jusqu'à trouver cette manière d'exprimer ses idées fausse; enfin c'est à vous que je dois d'avoir débrouillé mon opinion sur ce sujet; car je me souviens qu'il y a quelques années, étant en discussion l'un et l'autre à propos de l'*Essai sur les éloges de Thomas*, vous me dîtes impatienté de ce que je vous répétais toujours : cela est ennuyeux : *Vous n'aimez donc pas le style soutenu?* Ce mot coupa court à la conversation; mon silence vous parut un signal de la victoire, et en effet je m'en allai tout interdit. Vous êtes bien heureux, vous. Dans votre jeunesse, on vous a entouré de maîtres, de professeurs et de livres qui sont cause que vos études ont été faites de suite, et que l'on a numéroté dans votre tête, par exemple, tous les genres de styles, de telle sorte que vous les reconnaissez comme les jours de la semaine; mais moi qui n'ai appris le peu que je sais que de bric et de broc et au milieu du tumulte des révolutions, j'ai vécu jusqu'à vingt-cinq ans avec la honte de ne pas savoir ce que c'est que le *style soutenu*, et lorsque vous me

Digitized by Google

demandiez à propos des Éloges *si je ne l'aimais pas*, j'étais dans un état complet d'ignorance à ce sujet.

Je me souviens que, vos observations m'ayant rendu tout pensif, je n'eus plus de repos que je n'eusse appris ce que c'est que *le style soutenu;* et partant de la prose compassée, compacte et lourdement nombreuse des *Éloges* de Thomas, comme d'un modèle en ce genre, je relus les auteurs de l'antiquité pour en saisir l'origine et l'application la plus complète. Or, on n'en trouve pas trace dans Hérodote, Thucydide, Démosthène ni Platon. Ces écrivains, au rebours de Thomas, trouvent constamment les moyens d'être divertissans tout en traitant les affaires et les questions les plus sérieuses; et j'allais passer aux Romains, lorsqu'il me revint en mémoire un certain *Éloge d'Hélène* et de la beauté, composé par Isocrate, où ce célèbre rhéteur s'est plu à aligner ses phrases au cordeau, et à placer ses mots dans une correspondance tellement symétrique, qu'elle rappelle l'ordre invariable dans lequel on pose les ornemens d'un maître-autel. Est-ce là le syle soutenu ou *soigné*, comme dit le dictionnaire de l'Académie? Hélas! le besoin de se montrer pompeux dans tout ce que l'on dit, quelle que soit la nature du sujet que l'on traite, est la maladie de toutes les nations qui ont vieilli avec une civilisation qui a son centre dans l'élite de la société. Le décorum, le savoir-vivre et le *bon ton* empiètent journellement sur l'originalité de la langue, et les phrases de convention, sues et répétées par tout le monde, font un bruit qui, comme le vent, occupe, inquiète, et finit par endormir.

P. S. Hier soir, en vous écrivant cette lettre, je me suis laissé aller je ne sais comment à vous dire tout ce qui me passe par la tête dans ma solitude. C'est mon habitude avec vous, et je ne m'en repens pas. Mais je sais de bonne part que vous êtes un indiscret et que vous lisez mes lettres en plein salon, on me l'a dit. Faites attention à celle-ci, et n'allez pas me faire de mauvaises affaires avec tous ceux qui aiment La Harpe, Thomas et Isocrate, parce que vous savez comme on est à Paris: quand on ne dit pas comme tout le monde, on n'arrive à rien. Adieu, soyez discret, si vous le pouvez; pour moi, je vous promets d'être toujours sincère.

DELÉCLUZE.

Rome, 29 octobre 1823.

Digitized by Google

BULLETIN.

On ne peut nier que les débats de l'adresse et des fonds secrets, tout en ayant un dénouement favorable au cabinet, n'aient signalé une opposition puissante, nombreuse, et capable de créer de sérieux embarras à ses adversaires. Dans toutes les fractions de la chambre, la politique du ministère avait trouvé des contradicteurs résolus, et il était permis de prévoir telle circonstance où l'imposante minorité de l'opposition deviendrait majorité pour condamner un acte, une mesure, un projet de cabinet. Seulement l'opposition devait comprendre qu'elle serait surtout redoutable en se tenant sur la défensive, c'est-à-dire en se contentant de parler et de voter sur les propositions soumises à la chambre par le ministère. Prendre l'initiative était pour elle chose délicate et périlleuse, en raison même de ses forces, en raison des élémens divers et complexes dont elle est composée. Il était à craindre pour elle qu'alors des dissentimens intérieurs ne vinssent la morceler et l'affaiblir. C'est ce qu'a prouvé l'évènement.

Quand une opposition se décide à assumer sur elle la responsabilité d'une proposition, à choisir elle-même le terrain de la bataille qu'elle présente à ses adversaires, elle ne saurait, dans une circonstance si importante pour elle, agir avec trop de prévoyance et d'ensemble. Il faut que la question qu'elle se décide à mettre en avant soit de nature à ne pas provoquer dans son propre sein des divisions et des répugnances; autrement, loin d'accroître sa puissance et son crédit par de semblables manifestations, elle fait connaître elle-même ses endroits faibles et vulnérables. Si l'on ne veut voir dans les propositions de MM. Duvergier de Hauranne et de Sade qu'une occasion pour la chambre de s'occuper de questions générales, d'idées théoriques, à peu près comme on le pourrait faire dans une académie, on peut dire que le but a été rempli,

Digitized by Google

bien que le débat n'ait pas reçu tous les développemens qu'il comportait. Mais, à considérer les choses plus politiquement, il y a lieu de s'étonner du singulier spectacle que viennent de nous offrir les discussions sur la publicité du vote et les fonctionnaires députés. Un membre du centre gauche, M. Duvergier de Hauranne, propose l'abolition du scrutin secret. Quel est l'adversaire le plus redoutable de cette motion, quel est l'orateur qui contribue surtout à la faire écarter? c'est un membre du centre gauche, c'est M. Vivien, ami politique de M. Duvergier. Un membre de la gauche contitutionnelle, M. de Sade, demande que les fonctionnaires députés ne puissent recevoir d'avancement pendant la durée de leur mandat législatif; qui se charge de le combattre, de le réfuter, de montrer tout ce que sa proposition peut avoir de défectueux et de nuisible? qui? un autre membre de la gauche, M. de Lamartine. Ainsi, l'opposition se répond à elle-même, elle fait à elle seule les frais d'une petite guerre où elle fournit les deux corps d'armée.

Quel est l'effet inévitable de cette situation bizarre? C'est que ni la majorité, ni le ministère n'ont besoin de combattre et de descendre dans l'arène qu'on leur ouvre. L'opposition suffit à elle seule pour occuper le champ, et pour y remplir tous les rôles. La majorité et le ministère se croient en droit de garder un silence dédaigneux : est-il nécessaire de répondre à une opposition qui ne sait pas s'entendre avec elle-même?

Voilà l'effet fâcheux que peut produire pour l'opposition une conduite où il n'entre pas assez de réflexion et de prudence, effet général, effet politique tout-à-fait indépendant de la valeur des propositions qui sont mises en avant. L'opposition constitutionnelle n'est pas compromise parce que le scrutin secret doit rester encore dans nos habitudes parlementaires, ou parce que la proposition mal conçue de M. de Sade n'a pas été prise en considération; mais quand on voit l'opposition constitutionnelle marcher à l'aventure, sans s'inquiéter si dans telle circonstance ses officiers et ses soldats ne tireront pas les uns sur les autres, sa considération politique et sa réputation d'habileté en souffrent.

Quant aux questions mêmes qui ont été débattues devant la chambre sur la provocation de MM. de Hauranne et de Sade, nous n'avons pas dissimulé les difficultés sérieuses qu'elles présentaient. En délibérant sur la motion de M. Duvergier, la chambre, nous l'avons déjà dit, avait à se demander si elle voulait provoquer une amélioration dans nos mœurs politiques par une réforme dans son règlement, ou condescendre par le *statu quo* à la faiblesse de ces mœurs. L'honorable auteur de la motion a fait ressortir avec une verve de logique remarquable les avantages de l'innovation qu'il proposait. Discussion politique et vote public sont deux termes d'une même proposition, a dit M. Duvergier de Hauranne, et il y a contradiction manifeste à admettre l'une tout en repoussant l'autre. M. de Hauranne s'est attaché à montrer que le vote secret n'était, en réalité, réclamé que pour une bien faible minorité d'hommes timides et irrésolus qui n'ont pas le courage de porter devant tous

Digitized by Google

la responsabilité de leurs opinions; il a aussi demandé si quelques personnes devaient conserver le singulier privilége d'avoir un pied dans les deux camps et de se faire valoir auprès de tout le monde. Selon l'honorable orateur, le vote secret a des inconvéniens pour la stabilité même du gouvernement et le jeu de nos institutions. Il a remarqué que dans les pays où le vote public existe, comme en Angleterre, il est aisé, à la veille d'un vote politique important, de calculer, à quatre ou cinq voix près, comment les suffrages se partagent. En France, il y a toujours jusqu'au dernier moment un immense inconnu, et jamais le vote d'aujourd'hui ne garantit le vote de demain. M. Duvergier a attaqué avec fermeté, quoique toujours avec mesure, la mollesse des mœurs, l'indécision des caractères. Personne au fond ne pouvait contester qu'il n'eût raison, mais on redoutait l'énergie du remède qu'il indiquait. La maladie était décrite avec vérité; mais, avec les moyens qu'on proposait, la cure était-elle certaine?

On a pu reconnaître dans ce débat combien la même question peut être différemment envisagée par des esprits également éclairés et droits. M. Vivien, qui appartient à la même opinion politique que M. Duvergier, veut, comme lui, la sincérité du gouvernement représentatif, mais ce qui rassure M. de Hauranne effraie M. Vivien; là où le premier aperçoit les véritables garanties de l'indépendance du député, le dernier ne voit qu'écueils et périls. M. Vivien ne croit pas que des règlemens nouveaux aient la puissance de changer les mœurs. « On ne donne pas de la fermeté par ordonnance, a dit l'honorable orateur, on ne décrète pas le courage, et ce ne sont pas les articles de loi qui font les grandes ames. » En se plaçant au point de vue le plus pratique, en portant à la tribune une appréciation exacte de nos mœurs politiques, M. Vivien a fait sur la chambre une impression qui, nous le pensons, a décidé du rejet de la proposition. Il a nié toute assimilation possible avec l'Angleterre. Chez nous, les partis constitutionnels ne sont plus séparés que par des dissentimens secondaires : ce n'est donc pas le moment de partager la chambre en deux camps d'une manière systématique; ce serait substituer le système d'exclusion au système de rapprochement. L'honorable membre du centre gauche n'a pas craint de descendre dans les détails les plus spéciaux pour montrer les inconvéniens de la publicité du vote : il a soutenu que le scrutin secret était nécessaire dans toutes les questions qui tiennent aux intérêts matériels. Les députés ont besoin du scrutin secret pour résister aux obsessions privées, aux instances de l'amitié, aux sollicitations politiques. M. Barrot s'est écrié avec une sorte d'indignation que, s'il en était ainsi, il fallait renoncer au gouvernement représentatif. Hélas! il est triste d'être contraint d'avouer que sur bien des points nos mœurs ne sont pas à la hauteur de nos institutions. Cette disproportion a frappé les esprits les plus sages, et M. Vivien a cru remplir son devoir en la signalant. Un tableau fidèle de la réalité n'est pas toujours chose flatteuse et séduisante : après tout, comme on l'a dit, *le vrai est ce qu'il peut.*

Digitized by Google

Il y a un peu d'humilité, on ne saurait en disconvenir, dans le jugement que la chambre a porté sur l'infirmité de nos mœurs politiques en rejetant la proposition de M. de Hauranne. Cette proposition, n'ont pas hésité à penser et à dire les hommes les plus sages, sinon à la tribune, du moins autour d'eux, assure toujours la prépondérance à la force, que la force soit au gouvernement ou aux factions. Comment passer outre pour peu que cette conviction soit partagée ? La réflexion n'a pas été favorable à la motion de M. Duvergier. Des orateurs qui s'étaient inscrits pour parler en sa faveur, ont gardé le silence; des députés se sont abstenus de voter. Aucun membre influent de la chambre, si nous exceptons M. Barrot, n'a osé s'associer à la courageuse initiative de M. Duvergier; on eût dit que tout le monde reculait devant la responsabilité d'un changement dont on ne pouvait calculer la portée.

Partagée en deux fractions à peu près égales, la chambre, au moment du vote, a été obligée de recourir à ce scrutin secret qu'on lui demandait d'abolir. Le scrutin s'est défendu, il a fait ses propres affaires; appelé à prononcer sur son sort, il n'a pas hésité à se sauver par son propre suffrage : on s'y attendait. Dès qu'une fois la chambre ne se levait pas presque unanimement pour prendre en considération la question qui lui était soumise, dès qu'il fallait recourir au secret des votes, la cause de la publicité était visiblement perdue. Dès le lendemain, le scrutin secret victorieux a fonctionné d'une manière plus triomphante encore, et il y a eu un plus grand nombre de boules noires contre la proposition de M. de Sade que contre celle de M. Duvergier. Il faut peu s'en étonner. Beaucoup de députés se sont trouvés à leur aise pour voter contre une proposition dont les vices étaient hautement signalés dans les rangs mêmes des opposans. M. de Sade, avec les meilleures intentions et le plus honorable caractère, a compromis d'une manière fâcheuse et peut-être pour long-temps une question sur laquelle, à quatre reprises différentes, la chambre avait déjà délibéré, et dans laquelle on était d'accord presque sur tous les bancs de la chambre, qu'*il y avait quelque chose à faire*. La reproduire, c'était contracter l'engagement envers son propre parti et envers la chambre de prendre tous les moyens de l'amener enfin à une solution satisfaisante. Il était important de gagner à cette question tous les esprits pratiques, en leur présentant quelque mesure à la fois efficace et modérée, qui, sans priver la chambre des lumières qu'elle trouve chez les hauts fonctionnaires, la préservât de l'invasion des petites ambitions et des grandes convoitises. Au lieu de cela, M. de Sade, sans s'être concerté avec aucune des hautes influences de la chambre, présente une proposition dont la critique se trouve dans la bouche de tout le monde.

M. de Lamartine n'a pas cru devoir faire à l'opposition le sacrifice d'un discours, et il a immolé sans pitié la proposition de son honorable ami. Peut-être eût-il été plus conforme aux convenances politiques de se contenter de désapprouver en silence les détails de la proposition, et de ne pas venir ainsi en aide au ministère. Nous concevons que quelques conservateurs re-

Digitized by Google

grettent encore d'avoir perdu M. de Lamartine, dont la splendide parole venait de temps à autre jeter quelque éclat sur une politique qui a nécessairement pour règle la réserve et la modération; mais, quant au ministère, il ne pourrait vraiment s'affliger de ne plus compter M. de Lamartine au nombre de ses amis. Dans les rangs de ses adversaires, l'honorable député de Mâcon lui est bien plus utile. Dans la dernière discussion des fonds secrets, le cabinet doit à M. de Lamartine d'avoir pu combattre l'opposition sur un terrain favorable, puisqu'il a eu à défendre l'ensemble de la politique suivie depuis douze ans, qu'attaquait le nouveau membre de la gauche, sans distinguer ni les époques ni les ministères. M. de Lamartine n'eût pas mieux fait s'il eût eu l'intention d'être utile et agréable à M. Guizot. Aujourd'hui il se charge de désarçonner M. de Sade et de mettre en lumière toutes les pauvretés de sa proposition. Le cabinet doit souhaiter d'avoir toujours affaire à de pareils opposans; ils valent mieux que certains amis.

Tout ou rien, telle est désormais la devise de M. de Lamartine. Il ne veut pas entendre parler d'améliorations de détails, de réformes partielles. Les *grandes questions,* voilà ce qui seul est digne de sa sollicitude. Aux grandes questions, M. de Lamartine attribue la puissance d'*amener de grandes forces autour de l'opposition.* Nous avouons qu'il nous est difficile d'attacher à ces paroles un sens un peu précis. C'est, il est vrai, une chose séduisante, surtout pour les imaginations vives, que les grandes questions; mais il faut que ces grandes questions soient opportunes, qu'elles soient dans la pensée de tous, pour qu'il soit permis à des hommes, à des partis politiques, de les remuer avec avantage et puissance. Or ces grandes questions, dont le nombre est fort restreint, de l'aveu même de M. de Lamartine, préoccupent-elles aujourd'hui le pays? Sont-elles un besoin? Qui passionnent-elles? Pour n'en indiquer qu'une, le parti radical n'a rien négligé pour prêcher la réforme électorale, pour lui conquérir des prosélytes : tous ces efforts se sont perdus au milieu d'une indifférence universelle. Si vous voulez détruire le mal dans ses racines, nous dit M. de Lamartine, touchez à la loi électorale, établissez le vote au chef-lieu, supprimez le cens, allouez une indemnité aux députés, accordez les droits de l'électorat non-seulement à ce qu'on appelle les *capacités,* mais à tout ce qui représente à un degré quelconque l'intelligence : faites tout celâ, conduisez-vous enfin avec puissance et audace. *Puissance et audace!* Bon Dieu! où M. de Lamartine a-t-il vu qu'il fût loisible à quelqu'un de notre temps de montrer l'une ou l'autre? *Puissance!* Mais personne ne peut rien; chacun tient en échec son voisin, sans pour cela avoir plus de puissance : à force de se contrebalancer, toutes les forces se neutralisent. Quant à l'*audace,* elle n'est plus de mode; elle risquerait, si elle se montrait, de passer pour niaiserie; on n'est plus audacieux, on cherche à être habile, on joue au fin, et si bien au fin, que, dans cette duperie réciproque et générale, on finit par manquer le succès.

Sans doute ces petites proportions dans les évènemens, dans les mœurs et

Digitized by Google

dans les hommes, sont de gênantes entraves pour les personnes que leur imagination domine, mais elles doivent s'y résigner; la politique n'est pas toujours chose héroïque ou émouvante; elle ne se compose souvent que d'efforts modestes, d'études obscures, de travaux persévérans. On se préparerait d'étranges mécomptes à demander à notre époque les grandes sensations qu'éprouvèrent nos pères soit à la tribune de la constituante et de la convention, soit sur les champs de bataille d'Austerlitz et d'Iéna. M. de Lamartine a terminé son discours en disant qu'il ne s'adressait pas tant à la majorité qu'à l'opinion publique : nous pensons que, lorsqu'on a l'honneur de siéger au parlement, il faut s'adresser à l'une et à l'autre. Pour ne parler en ce moment que de l'opinion, si l'on veut s'adresser utilement à elle, il faut la connaître. M. de Lamartine est-il bien sûr d'être en parfaite harmonie avec elle, quand il dédaigne si fort les réformes successives et modérées, les améliorations de détails? Que M. de Lamartine se donne la peine un peu de consulter cette opinion dont il ambitionne d'être à la fois l'interprète et le promoteur, et peut-être modifiera-t-il ses pensées et son langage.

Ces améliorations patientes et partielles que repousse avec tant de mépris M. de Lamartine, sont précisément les seules qu'on puisse raisonnablement se proposer dans notre temps. Les réformes universelles, les révolutions fondamentales sont peu dans le goût de notre époque, qui inclinerait plutôt aujourd'hui vers un *statu quo* systématique. Ne lui prêchons donc pas le mouvement perpétuel. M. de Lamartine affirme que, si l'on veut faire quelque chose, il faut absolument changer la loi des élections de 1831. Il était difficile de prononcer une parole plus impolitique; c'est donner gain de cause aux partisans de l'immobilité. Que vous disent-ils? Il y a douze ans à peine qu'une loi organique a été faite, et vous voulez la changer! Comment voulez-vous qu'avec une pareille instabilité nos institutions prennent racine et force? C'est pour aller au-devant de cette objection que des esprits politiques fort bien avisés ont montré que, pour résoudre la question des incompatibilités, il n'y avait qu'une modification à introduire dans un seul article de la loi de 1831. Il ne s'agissait donc pas de bouleverser tout le système. M. de Lamartine au contraire donne raison aux adversaires de l'opposition, en parlant d'une réforme radicale. Tout cela est de nature, nous l'avouons, à paraître bien mesquin, bien étroit, aux esprits créateurs qui veulent improviser des révolutions et des sociétés; mais il faut en prendre son parti, le monde politique n'est pas l'empyrée.

L'intérêt qui s'attache aux discussions de la chambre des pairs est moins dans le dénouement, qu'il est presque toujours facile de prévoir, que dans l'esprit et le détail de ses délibérations. Personne ne révoquait en doute que la pairie n'accordât les fonds secrets au ministère, seulement quel serait le degré d'énergie de l'opposition, quels orateurs se mettraient en avant pour combattre le cabinet, voilà ce qu'il était curieux de constater. Appelée à donner un vote de confiance au cabinet, la chambre ne pouvait pas le refuser; mais

Digitized by Google

au moment où elle le donnait, plusieurs de ses membres, et des plus justement considérés dans l'assemblée, exprimaient hautement leur désapprobation, surtout au sujet de la politique extérieure. M. le marquis de Turgot a nié la similitude qu'on avait cherché à établir entre la politique de Casimir Périer et celle suivie par le cabinet. M. le comte de Tascher a reproché au cabinet d'avoir isolé la chambre des pairs, dans la question du droit de visite, de la légitime manifestation de l'esprit national. M. le duc d'Harcourt, avec une fermeté froide et hautaine, a prononcé une critique incisive sur tous les actes du ministère. Le seul membre du cabinet qui ait pris la parole dans cette discussion, M. Guizot, s'est attaché à repousser le reproche d'avoir tenu devant la pairie un autre langage que devant la chambre des députés : il s'est mis à couvert derrière la commission de la chambre. Le gouvernement était d'accord avec la commission, et il a repoussé les amendemens proposés. Dans une autre enceinte, la commission avait été d'avis de proposer un amendement, et le gouvernement avait cru devoir suivre l'impulsion de la commission. Dans les deux cas, le ministère a été fidèle à l'esprit de nos institutions. Il eût été possible de répondre à M. le ministre des affaires étrangères que, si la commission de la pairie avait repoussé tout amendement, elle avait agi sous l'impulsion des communications ministérielles. Mais on eût été peu agréable à la chambre en insistant sur ce point, et la pairie a paru se contenter des explications données par M. le ministre des affaires étrangères.

Il y a deux personnes dans l'assemblée du Luxembourg qui semblent destinées à se rendre malheureuses l'une par l'autre, c'est M. le baron Pasquier et M. le marquis de Boissy. Ce dernier a une pétulance qui désole M. le chancelier; rien ne trouble M. de Boissy, ni les interruptions, ni les remontrances : de son côté, M. Pasquier exerce une censure infatigable sur le fougueux opposant; c'est entre eux deux une lutte de tous les instans, un combat perpétuel. Il nous semble que M. Pasquier s'épargnerait une partie de ces soucis et de ces embarras, s'il laissait plus de liberté à ses collègues quand ils occupent la tribune. Une assemblée comme celle de la chambre des pairs peut presque toujours être abandonnée à elle-même. Si un membre de la pairie s'écartait vraiment des convenances dont la chambre a le sentiment à un si haut degré, les murmures désapprobateurs de l'assemblée devanceraient le rappel à l'ordre qu'aurait à prononcer son président. Dans les débats d'une chambre, les interventions du président doivent être rares. Quant à M. de Boissy, il pourrait, par un travail sérieux sur lui-même, se trouver bientôt en harmonie avec le milieu politique dans lequel il est placé : c'est un homme de bonne foi, son ardeur même en est la preuve; mais on aimerait à le voir prendre plus d'empire sur lui, et porter dans l'expression de ses convictions plus de mesure.

Parlons un peu du rapport étendu que M. Villemain vient d'adresser au roi sur *l'instruction secondaire*. Nous en avons déjà signalé l'opportunité. Ce travail remarquable met en lumière le mécanisme par lequel l'état obtient

Digitized by Google

un grand résultat, l'éducation et l'instruction des enfans appartenant à la classe moyenne. Pour les colléges royaux, leurs ressources actuelles, suffisantes pour en assurer l'organisation la plus complète, se composent de revenus propres, de la subvention fixée au budget pour le traitement des bourses, de crédits également alloués pour les bourses par les communes ou par les départemens, du prix de la pension des élèves internes, enfin du montant des frais d'étude acquittés par les elèves externes. Les colléges communaux, qui sont dotés selon les ressources et le revenu respectif des communes, constituent une fondation parfaitement d'accord avec l'esprit de liberté locale que nos lois ont voulu favoriser dans une sage mesure : il faut travailler à la rapprocher le plus possible de la forte institution des colléges royaux. Les institutions et les pensions complètent le système. Pour alimenter l'instruction et pour recruter les professeurs, l'état a l'école normale et l'agrégation. Voilà les grandes lignes de l'institution universitaire. Les résultats que M. le ministre de l'instruction publique peut présenter à l'approbation du roi et du pays, sont le nombre des élèves augmentant à l'ouverture de chaque année scolaire, l'esprit religieux et moral, la régularité de la discipline et du travail, la force des études s'accroissant en même temps, et tous ces progrès se fortifiant et se garantissant l'un l'autre. Cependant il y a encore des améliorations à obtenir. M. Villemain nous apprend que le nombre des colléges royaux a besoin d'être augmenté et plus également réparti sur divers points du royaume. Certains colléges communaux appelent des réformes et des agrandissemens. Mais toutes ces améliorations peuvent être facilement obtenues : les bases de l'instruction universitaire sont larges et fortes.

Quand on a lu les soixante-quatre pages dont se compose le lumineux rapport de M. Villemain, quand on a parcouru les intéressans tableaux qui s'y trouvent joints, on a une idée complète de ce qu'est l'Université, de son esprit, de ses établissemens, de ses formes, de sa discipline, de l'instruction qu'elle répand, de son but. L'Université, c'est l'état enseignant, c'est la suprématie officielle de l'esprit scientifique, de l'esprit du siècle; c'est le rationalisme organisé.

Voilà le résultat de quarante ans d'efforts patiens et habiles. La France a un corps enseignant sans avoir eu besoin de recourir à des corporations religieuses; elle n'a ni oratoriens ni jésuites, elle a des professeurs laïques : l'état a un vaste système d'instruction secondaire qu'il peut entretenir et étendre à très peu de frais, grace à des combinaisons aussi simples que fécondes.

Ce ne sont pas les esprits sages, les membres vraiment vénérables du clergé, qui, en face de pareils résultats, n'ont que des anathèmes à lancer à l'Université. Demandez un peu aux prêtres vraiment éclairés ce qu'ils pensent des divagations de M. l'évêque de Chartres. Si le clergé et l'épiscopat pouvaient avoir des ennemis, ces derniers seraient ravis de voir de pareils excès, qui ne doivent au surplus avoir d'autre punition que la publicité.

Digitized by Google

Quelques personnes paraissent regretter que le gouvernement n'intervienne pas pour réprimer par les voies légales les écarts dont nous parlons; ce serait accorder à des folies l'importance qu'elles ne méritent pas. L'Université n'a pas besoin d'arrêts ou de *déclarations d'abus* pour se faire respecter; il lui suffit de continuer ses travaux, et de jeter tous les jours dans le pays des racines plus profondes. Son chef a bien mérité d'elle et l'a noblement vengée en publiant son rapport au roi sur l'*instruction secondaire*. Désormais, tous les cinq ans, un semblable travail sera fait et publié. Cette mesure et le rapport dont nous venons d'entretenir nos lecteurs sont des actes d'une administration habile. Les chambres ne s'occuperont pas cette année de la loi sur l'instruction secondaire et la liberté de l'enseignement, mais elles auront entre les mains un document précieux, où elles trouveront de nouveaux motifs pour ne jamais affaiblir la grande et nécessaire institution de l'Université.

REVUE DRAMATIQUE.

Il s'est passé dans la salle du Théâtre-Français, à propos des *Burgraves*, des scènes de trouble et de désordre que rien ne justifie. Nous ne sommes pas de ceux qui interdisent brutalement au public le droit d'exprimer son opinion : nous sommes convaincu au contraire qu'il est bon de maintenir les vieilles franchises du parterre. Mais en même temps nous pensons que lorsqu'un poète comme M. Hugo s'offre au jugement de la foule, ce jugement, quel qu'il soit, ne saurait se manifester avec trop de respect, ni trop de déférence. Si l'on nous objectait qu'on a bien sifflé Racine, nous répondrions que ce n'est pas ce qu'on a fait de mieux. Quand M. Hugo fit représenter *Hernani*, lorsqu'il planta pour la première fois son drapeau sur la scène, nous comprenons les luttes acharnées qui éclatèrent alors de toutes parts; c'est qu'alors toute une révolution s'accomplissait. Ces luttes avaient même quelque chose de beau qui ne se retrouvera plus de long-temps. Chaque parti combattait pour ses dieux et pour ses foyers. On était animé, de part et d'autre, par cette belle passion littéraire qui exalte la muse loin de l'effaroucher. Ce n'était point alors de petites haines qu'il s'agissait ni de rivalités mesquines; les choses se passaient autrement qu'aujourd'hui, et au lieu d'émeutes honteuses on avait de grandes batailles. Nous qui les avons vues de près, *quorum pars magna fui*, nous sommes comme de vieux burgraves prenant en pitié les équipées des Lupus et des Hatto, race dégénérée du parterre. De notre temps, ce n'étaient pas, comme à présent, de ténébreuses malveillances qui interrompaient les chants du poète. C'était une guerre ouverte,

Digitized by Google

franche, terrible, à front découvert, et, nous le répétons, c'était beau, car nous étions tous, les uns et les autres, pleins de conviction et de foi, bouillans d'ardeur et de jeunesse. C'étaient de nobles passions qui nous agitaient tous, et que ne pouvait-on pas attendre d'une génération qui trouvait tant d'enthousiasme et tant d'énergie, d'un côté pour défendre ses anciens autels, de l'autre pour proclamer ses nouveaux dieux? Aujourd'hui que les dissensions sont éteintes, et résolues les questions qui nous divisaient autrefois, quel sens chercher à ces interruptions malséantes, à ces bruyantes protestations qui n'ont ni la foi ni la passion pour excuses? Quel est le mot d'ordre? Pour qui et pour quoi combat-on? Les anciens autels sont restés debout, et nous avons adopté dans le même amour et dans le même orgueil nos vieilles gloires et nos gloires nouvelles. Il ne s'agit plus désormais de disputer pied à pied à la muse moderne la place qu'elle a conquise; le temps est venu de respecter en elle une royauté légitime, consacrée par le génie et par la victoire. Eh quoi! dans une époque de spéculations littéraires de tout genre et de toute espèce, voici un poète qui relève d'un coupd'aile et replace sur les plus hautes cimes ce grand art dramatique qui se perd misérablement de nos jours en vaudevilles et en drames de bas étage; dans une époque de prose et d'argent où la littérature est à l'état de chose à vendre, voici un poète qui, abordant les régions les plus sublimes de l'imagination et de la pensée, rend à la poésie ses plus nobles inspirations et son plus beau langage, et lorsque vous avez des applaudissemens pour les œuvres les plus vulgaires, lorsque vous suivez avec une coupable complaisance le vol terre-à-terre de la médiocrité, vous poursuivez de vos cris et de vos insultes l'esprit audacieux qui cherche à vous ravir dans les plaines de l'air pour vous déposer sur la crête des monts! Pour nous, nous pensons que, M. Hugo eût-il échoué dans son entreprise, nous devrions encore couronner une tentative si glorieuse, car s'il est à présent un spectacle triste et douloureux, c'est de voir à quel état de honte en est réduite la chose littéraire; s'il est un spectacle consolant, c'est de voir qu'il est encore quelques hommes de forte trempe s'efforçant de rendre à cette chose avilie la grandeur et la majesté qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

Il est toujours grand bruit de la tragédie de *Lucrèce*. L'horizon dramatique est gros plus que jamais du génie de M. Ponsart. Le jour, on se cherche, on se rencontre, on s'accoste, on s'interroge. Quoi de nouveau? Rien, peu de chose, si ce n'est qu'on a retrouvé Corneille. Est-il vrai? Est-ce bien possible? Rien n'est plus certain; jugez-en plutôt! Et là-dessus on vous tire à bout portant cinquante ou cent vers de *Lucrèce*. Le soir, on se réunit, on convie la cour et la ville. Qu'y a-t-il? Qu'est-ce donc? Presque rien, on veut seulement vous faire entendre Corneille lisant une tragédie inédite de sa façon. Doit-on conclure de tout ceci que la tragédie de *Lucrèce* n'est pas une belle chose? A Dieu ne plaise! Nous aimons même, s'il faut le dire, ce bruit et cet empressement autour d'une œuvre purement littéraire. C'est une preuve que les passions charmantes qui remplissaient la vie du XVIIIe siècle ne sont point

Digitized by Google

encore tout-à-fait mortes, et que les préoccupations de la politique et de l'industrie ne nous ont point encore envahis tout entiers. Honneur donc au poète inconnu qui a su réveiller un instant et mettre en jeu ces goûts et ces intérêts de la vie littéraire, trop long-temps négligés, et qui menacent de se perdre! Honneur à vous, poète, puisque c'est grace à vous qu'une question d'art nous aura aussi vivement émus que la question des sucres et la discussion des fonds secrets! La tragédie de *Lucrèce* n'aurait pas d'autre résultat, qu'il faudrait encore l'en bénir. Toutefois, cette célébrité anticipée offre plus d'un écueil; c'est déflorer en même temps l'œuvre et le succès de l'écrivain; c'est exposer le poète à voir les lauriers dont on l'a couronné avant la victoire se changer en cyprès après la bataille. Enfin, c'est indisposer le vrai public en lui imposant par avance une admiration toute faite. Le public, qu'on nous passe le mot, est un assez mauvais coucheur, goguenard, ombrageux et susceptible au plus haut point. Il tient à découvrir lui-même les beautés qu'il doit admirer, ne souffre point qu'on prétende lui mâcher les morceaux, et se fait un malin plaisir de casser les arrêts qu'on a rendus sans le consulter. C'est un enfant capricieux et mutin, jaloux de sa liberté, n'agissant qu'à sa tête, allant à gauche pour peu qu'on lui commande d'aller à droite, disant noir quand on lui dit rouge, et poussant l'esprit d'indépendance et de contradiction jusqu'à manger son pain sec si l'on s'avise de le mettre forcément aux confitures. Le public veut agir librement, spontanément; il siffle où vous lui criez d'applaudir. Ajoutez enfin que naturellement le public se montre d'autant plus exigeant qu'on lui a promis davantage. Nous formons des vœux bien sincères pour qu'il n'en soit pas ainsi à la représentation de *Lucrèce;* mais, après avoir signalé les bons côtés de cette gloire à huis-clos, nous avons cru devoir en indiquer les inconvéniens.

Voyez, par exemple, ce qui vient de se passer à l'occasion d'une comédie de M. Harel, jouée tout récemment au théâtre de l'Odéon. Que n'avait-on pas dit, que n'avait-on pas annoncé, long-temps avant l'apparition du nouveau chef-d'œuvre? M. Harel abordant la scène, quelle solennité, quel évènement! Un si grand esprit! une si vive intelligence! que de bons tours celui-là ne devait-il pas avoir dans son sac! Il ne s'agissait de rien moins que de Molière doublé de Beaumarchais. Qu'est-il arrivé? Que le public a vainement cherché le drap et la doublure, et que la pièce de M. Harel n'a eu d'un succès que le titre. M. Harel est un homme d'esprit, dites-vous; il l'a prouvé dans plus d'une rencontre. M. Harel a passé sa vie à faire de la comédie; il en a fait souvent de la bonne, parfois aussi de la mauvaise; il en a toujours fait. — Mais entre écrire et faire de la comédie, il reste un abîme à combler, un abîme qu'a comblé Beaumarchais, et que n'a point comblé M. Harel.

Parce qu'on a déployé dans la lutte avec la vie des ressources infinies, parce qu'on a joué avec la destinée au plus fort, au plus souple et au plus habile, parce qu'on a jeté à tous les vents plus de saillies qu'il n'en faudrait pour défrayer cent volumes, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'on soit un

Digitized by Google

poète comique. On est, si vous voulez, la poésie comique, mais le poète, c'est une autre affaire. Que de facultés charmantes, que de trésors de grace et d'esprit n'avons-nous pas vu scintiller et jaillir au frottement du monde en vives étincelles qui s'éteignaient pâles et ternes dans le silence du cabinet! Que de perles et de diamans semés çà et là d'une main prodigue, et qui, recueillis pour être fixés sur le papier, perdaient aussitôt leur éclat! Ce n'est point ainsi qu'en agit le poète. Le poète n'éparpille au dehors ni sa vie, ni ses forces, ni son intelligence. Il concentre en soi le feu sacré qu'il a reçu du ciel, et passe silencieux à travers les hommes, qui ne connaissent de lui que son génie.

Dans cette comédie, *le Succès*, M. Harel a représenté deux jeunes gens, l'un avocat, l'autre écrivain, désintéressés l'un et l'autre, tous deux aspirant à la gloire, n'y voulant arriver que par le droit chemin, noblement, au grand jour, à la face de tous. Déricourt ne prête son talent qu'aux bonnes causes; Laroche n'écrit que de bons ouvrages. Ainsi faisant, nos deux amis végètent dans l'obscurité la plus complète et dans le plus parfait abandon, dédaignés de la gloire et de la fortune. Las de leur innocence, ils jettent un beau jour leur bonnet par-dessus les moulins, et s'aventurent sur le chemin du succès, chemin de traverse, moins droit, mais moins rude que le premier qu'ils avaient choisi. Débarrassés de leur conscience et de leur probité, double fardeau très lourd et fort gênant, s'il faut en croire M. Harel, dans ce voyage qui s'appelle la vie, ils s'avancent d'un pied léger, et dès-lors tout leur réussit. Le monde leur sourit, les accueille et leur fait fête; l'or pleut dans leur escarcelle, et la croix d'honneur vient d'elle-même s'attacher à leur boutonnière. Tel est le fond assez léger de cette petite comédie; ce que j'en aime, ce n'est pas la morale. Il est vrai qu'à la fin, nos deux amis, reconnaissant qu'ils se sont trompés, reprennent leur conscience et leur probité, comme si c'étaient là des vêtemens qu'on quitte et qu'on reprend à volonté. Tout ceci, avant d'être écrit, étincelait sans doute d'esprit, d'observation et de gaieté, plus d'un feuilleton nous l'assure; avant de passer sur le papier, ce devait être, on nous l'a dit, une comédie digne de Beaumarchais! Telle qu'elle est à présent, ce n'est pas même une comédie digne de la renommée de M. Harel.

Le théâtre du Vaudeville a joué une comédie en quatre actes, de M. Félicien Mallefille, intitulée *la Nouvelle Psyché*. On dit qu'il est de par le monde une petite coterie de gens très aimables et très sensés, d'ailleurs, qui se rappellent avoir vecu, voici longues années, qui sous les traits du Christ, qui dans la personne d'une dame romaine sous le règne d'Auguste, qui sous les traits de la vierge Marie. M. Félicien Mallefille a-t-il voulu se railler de ces innocentes folies? Nous ne savons : toujours est-il que nous trouvons quelque chose d'approchant dans la petite cour du duc Ubaldo. Cet honnête duc s'imagine qu'il a été autrefois Jupiter et que sa noble épouse n'est autre que Junon; sa sœur Serafina est Minerve en personne; Orlando, c'est le dieu Mars. L'olympe tout entier est descendu dans la cour d'Ubaldo; il n'y manque

Digitized by Google

guère que Psyché; Psyché se trouvera, la voici; c'est la jeune, belle et trop jalouse Dianora. Il faut voir quels désastres entraîne l'imprudence de la nouvelle Psyché! Autrefois l'Amour en fut quitte pour une brûlure; mais que les choses se passent bien autrement à la cour du duc Ubaldo!

L'ancienne Psyché n'était que curieuse : elle voulut voir son amant; en le voyant, elle perdit l'amour. Mythe charmant comme tous ceux que nous a laissés la fable, et qui en dit plus que l'ambitieuse phraséologie de nos jours sur ces deux mots, aimer et connaître. Ce n'est point la curiosité qui pousse Dianora, c'est la jalousie. Ainsi, rien de commun entre l'ancienne Psyché et la nouvelle; donc, à quoi bon ce titre, et pourquoi toucher d'ailleurs à ces adorables fictions de l'antiquité? Dianora aime Fidelio, qui de son côté, quoi qu'il puisse dire pour la rassurer, ne semble pas éloigné d'aimer la belle Rosana. Égarée par la jalousie, l'infortunée Dianora s'arrange si bien, qu'en moins de quelques heures voici la cour du duc Ubaldo sens dessus dessous. Duels, conspiration, coups d'épée, chevaux crevés, mari furieux, épouse désolée, pistolet chargé et menaçant, c'est à ne plus s'y reconnaître. Jupiter est aux champs, Junon aux abois, Psyché tout en larmes, le dieu Mars aux arrêts. Pour en finir, Jupiter veut faire pendre tout le monde, et ainsi ferait-il, si Minerve, déesse de la sagesse, n'y mettait le holà. On découvre que Fidelio est un fils de Jupiter, et Dianora rougit de sa faiblesse en découvrant à son tour que Fidelio est le frère de Rosana. A ce compte, tout s'arrange, et Fidelio absout Dianora qu'il épouse; car, dit-il en l'appelant sur son cœur, l'amour païen fut implacable, mais l'amour chrétien pardonne. Ainsi, dit-il ou à peu près, et c'est en vérité une conclusion bien chrétienne pour un ouvrage si païen. Toujours est-il que l'olympe, un instant bouleversé de fond en comble, rentre dans le repos, et que Fidelio, le grand poète, le grand républicain, le grand héros de la jeune Italie, se résigne sans trop de façons à descendre en ligne directe du dieu tonnant Jupiter-Ubaldo. Tout ceci est mêlé d'ombre et de lumière, de qualités excellentes et de graves défauts; l'esprit y abonde, parfois prétentieux, parfois brutal, souvent de bon aloi. Ce n'est ni une œuvre médiocre ni une œuvre vulgaire; c'est l'œuvre confuse et tourmentée d'un esprit inquiet qui cherche sa voie et qui parfois se sent plier sous le noble fardeau des *Infans de Lara*.

Le théâtre du Palais-Royal et le théâtre des Variétés ont donné chacun de son côté une parodie des *Burgraves : les Hures-Graves* et *les Buses-Graves*. Dans *les Hures-Graves,* Barberousse se nomme Vieille-Frimousse, et Barbe-Sale dans *les Buses-Graves;* le reste à l'avenant. Les auteurs ont suivi pas à pas la pièce de M. Hugo et se sont contentés d'en parodier les vers. Est-ce bien? est-ce mal? On sourit çà et là, et tout est pardonné.

L'autre jour, en parlant du Gymnase, nous nous écriions avec découragement : *Sœur Anne, ne vois-tu rien venir?* C'est le théâtre du Gymnase qui nous a répondu, et de la meilleure façon. Voici une pièce charmante, en deux actes, bien faite, bien jouée, bien réussie, vrai petit chef-d'œuvre du genre.

Digitized by Google

Cela s'appelle *George et Thérèse;* M. Auvray en est l'auteur; si c'est son coup d'essai, c'est que

Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître,
Et pour des coups d'essai veulent des coups de maître.

Il est bien entendu qu'il n'est ici question que de maître ès-vaudevilles. Imaginez donc deux jolis enfans, deux orphelins, le frère et la sœur, George et Thérèse. Thérèse, c'est Mlle Rose Chéri; George, Mlle Anna Chéri. Les deux sœurs se sont entendues pour représenter la sœur et le frère. Rose a bien en effet le charme ingénu et la grace candide de Thérèse; charme plus viril, grace plus pétulante, Anna est un charmant frère de quinze ans. Pauvres tous deux et sans appui, après la mort de leur mère, ils ont quitté les Indes françaises pour aller en France implorer la protection de Mme Duval, leur grand'mère. Débarqués au Croisic, ils ont pris chacun un costume de paysan breton et se sont mis à marcher à petites journées, en se dirigeant vers Paris. Pauvres enfans, que Dieu leur soit en aide!

Hélas! ce fut d'abord le diable qui s'en mêla. Thérèse était si jolie, voyageant ainsi sous les traits de Rose! De Nantes à Angers, sur le bateau à vapeur, un beau jeune homme aima Thérèse et se fit aimer d'elle; mais George veillait sur sa sœur. Une fois à Angers, nos deux enfans reprirent leur route à pied. Après bien des fatigues, après bien des traverses, ils arrivèrent un beau jour dans le château de la vicomtesse de la Roche-Jagu. Quel château et quelle vicomtesse! Un bon château hospitalier, une bonne vicomtesse point fière du tout, voire même un peu forte en gueule, comme les servantes de Molière. En voyant ces deux enfans, elle se prit d'affection pour eux, les installa près d'elle, et vous jugez quelle joie pour tous, lorsqu'on découvre que Mme la vicomtesse s'appelait quelques années auparavant Mme Duval, qu'elle est cette grand'mère que nos deux petits amis venaient chercher en France, et qu'enfin le beau jeune homme du bateau à vapeur est précisément le neveu de cette brave et bonne vicomtesse. Le dénouement, vous le devinez; mais ce que vous devinez moins aisément, c'est la grace avec laquelle ces deux sœurs Chéri jouent les rôles de George et de Thérèse. C'est l'esprit, le charme, la bonté et le naturel avec lesquels le rôle de la vicomtesse est représenté par cette aimable et excellente actrice qui s'appelle tout simplement Mlle Julienne.

J. S.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUINZIÈME VOLUME

(IVe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

Marguerite de France, par M. E. Bazin. 5
La Question des Sucres, par M. J. Petit Jean. 29
Critique littéraire. — *Vieilleries et Nouveautés*, par M. J. Chaudes-Aigues. 71
Idylle. — L'Apothicaire, par M. Henri Blaze. 88
Bulletin. 91

Les Breughel. — Breughel-le-Drôle. — Breughel d'Enfer. — Breughel de Vlour, par M. Arsène Houssaye. 101
La Grèce, les Cyclades et les îles Ioniennes en 1841. — Sixième partie. — Nauplie. — Astros. — Le Château de la Belle. — Monembasie, par M. Buchon. 125
Cyprien Despourrins, par M. F. Duguing. 142
Théâtre-Français. — *Les Burgraves*, par M. J. S. 166
Bulletin. 150-72

Un Autre Dix-Huitième Siècle, par M. Philarète Chasles. . . 173
Chants populaires de la Russie, par M. X. Marmier. 201
L'Oberland. — Deuxième partie. — De la Jungfrau à Rosenlaui, par M. Francis Wey. 215
Poésie. — Tableau Flamand, par M. N. Martin. 235
Bulletin. 237

La Statue de Saint George, par M. Édouard Ourliac. 249
Épisodes et Souvenirs de l'Algérie française. — L'Interprète Garoué, par M. F. Mornand. 271
Le Salon de 1843. — Première partie, par M. Arsène Houssaye. . 284
Lettres écrites d'Italie. — Les Églises de Rome, par M. E.-J. Delécluze. 296
Bulletin. 306

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS

XVI

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie.
RUE SAINT-BENOIT, 7.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS

Nouvelle Série — Année 1843

TOME SEIZIÈME

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS
QUAI MALAQUAIS, 17

1843

Digitized by Google

Digitized by Google

CELLINO.

J'avais terminé les pénibles occupations de ma journée, la soirée était superbe, j'abandonnai mon asile solitaire, je sortis de Naples et j'allai errer au hasard sur la route de Capoue. Je respirais avec délice l'air embaumé qui succédait aux brûlantes vapeurs du jour. Les ombres incertaines du soir, se répandant sur la campagne, en variaient les divers aspects; l'imagination pouvait prêter à leurs formes fantastiques la pensée qu'elle préférait; les heureux y plaçaient un rêve d'espérance, les affligés un souvenir. Ma pensée, hélas! se traînait mélancoliquement sur mon triste sort. Résigné à la pauvreté devenue mon partage, je ne pouvais accepter le cruel isolement qui succédait aux joies de mon heureuse enfance.

Mon père était un riche négociant; lorsqu'il épousa ma mère, chacun dut envier leur parfaite félicité. Je fus l'unique fruit de cette union. Pendant bien des années, elle offrit le touchant tableau d'un amour pur et heureux. Je me souviens encore de ces heures fortunées où, placé entre mes parens, j'assistais au service divin; je les voyais lever les yeux au ciel, puis les reporter sur moi, et, d'un commun accord, demander à la céleste Providence de bénir leur enfant. Leur recueillement, les sons harmonieux de l'orgue, les voix mélodieuses qui portaient nos prières aux pieds de l'Éternel, la pompe du service, tout remplissait mon cœur d'un saint enthousiasme. Je n'avais alors nul vœu à former, tout souriait à ma jeunesse, et pourtant j'avais au fond de l'ame l'instinct de la fragilité des

Digitized by Google

joies de la terre, et je demandais à Dieu de me conserver les chers auteurs de mes jours.

Je venais d'atteindre ma dix-huitième année lorsque mon père éprouva d'horribles revers; sa fortune fut perdue sans ressources, et nous nous vîmes réduits presque à l'indigence. Heureusement que j'avais su profiter des soins dont mon père avait entouré mon enfance; j'aimais l'étude, mon esprit sérieux était porté à la réflexion; je reconnus tous mes devoirs, et redoublai d'efforts pour être utile à ma famille. Pendant quelque temps, mon père essaya de cacher sa détresse à ma pauvre mère, non qu'il craignît que sa vertu, son courage, ne reculassent devant les privations que nos malheurs nous commandaient, mais, se disait-il, elle souffrira dans son fils. Alors il regardait le ciel, et pour la première fois semblait douter de sa puissance. Ma mère fut accablée de notre infortune; incapable de composer avec ses devoirs, elle changea sans se plaindre toutes les habitudes de sa vie; mais ses forces la trahirent, elle expira en me bénissant, en me confiant l'avenir de l'époux qu'elle avait tant aimé, et la misère reçut les derniers soupirs de celle qui avait vécu dans l'opulence.

Le courage de mon père alors fut épuisé; il ne pouvait plus rien pour sa propre existence; à peine osait-il regretter celle qui près de lui n'avait plus qu'à souffrir. Cette torture de l'ame détruisit sa santé. Heureusement que la mienne sembla devenir plus forte, pour satisfaire à ses besoins. Des amis s'intéressèrent à moi; le jeune duc d'Iscraia, compagnon de mes études, devint mon protecteur actif. J'eus des élèves; je donnais des leçons d'histoire, j'enseignais le latin, le grec, plusieurs langues vivantes, et du moins cette dernière année, la seule qui me conserva mon père, put lui faire oublier ses tristes infortunes.

Resté seul, je diminuai le nombre de mes élèves; ce que je gagnais était au-delà de mes besoins. J'aimais à travailler pour mon propre compte, j'aimais surtout à me rappeler ceux que j'avais perdus. Les heures du soir étaient réservées à ces pieuses rêveries. Je fuyais la ville. Dans un sentier solitaire, je me retraçais les jours heureux de mon enfance; je vivais tellement dans le passé, que je croyais réellement voir encore mes parens marcher à mes côtés; je me rappelais aussi leur tendresse, leurs avis, je m'efforçais d'imiter leurs vertus, et j'espérais alors sauver leur mémoire de l'oubli. Je passais bien des heures agenouillé sur leurs tombes. Le premier argent que je possédai servit à leur faire élever un modeste monument.

Digitized by Google

Là, profondément recueilli, j'interrogeais ma conscience. Rentré chez moi, mon sommeil devenait paisible; car, en présence de ces chers souvenirs, je m'étais rendu le consolant témoignage qu'ils pouvaient toujours bénir leur enfant.

Un soir je parcourais cette enceinte solitaire, je regardais tous ces monumens pressés les uns contre les autres, le père, le fils, l'épouse, la sœur, redemandant à la mort les liens qu'elle avait brisés. Je me sentais comme soulagé en pensant que je n'avais plus rien à perdre; une douleur de plus eût été trop forte pour moi. Je vivrai seul, me disais-je, et je disparaîtrai sans laisser même un vide dans le cœur d'un ami! Abîmé dans ces pénibles réflexions, j'avais repoussé plusieurs fois un chien qui tournait autour de moi; le pauvre animal ne se rebutait pas, il revenait sans cesse, et, par ses gémissemens ou par ses caresses, paraissait vouloir fixer mon attention. Ce chien était d'une espèce très commune, mais fort intelligente. C'était un barbet d'un blanc sale, marqué irrégulièrement de taches noires. La vivacité de ses yeux pourtant fixa mon attention; jamais je ne rencontrai une expression plus pénétrante : c'était celle de la douleur; je devais la reconnaître. Lorsque le chien me vit m'arrêter devant lui, il se coucha à mes pieds, me couvrit de caresses, puis se mit à hurler plaintivement. Souvent il détournait la tête, et semblait me dire qu'il avait aussi un douloureux intérêt dans ce séjour de deuil. Tout à coup il bondit, et, faisant quelques pas devant moi, s'arrêta. Son regard, les mouvemens de sa queue, de ses oreilles, paraissaient m'engager à le suivre. Je n'essaierai pas d'expliquer l'attendrissement qui me saisit : depuis la mort de mes parens, personne ne m'avait dit : Fais cela pour moi. J'eus donc un mouvement de joie qui me porta à remercier la divine Providence; sa pitié s'était abaissée sur mon isolement, et je suivis ce pauvre chien qui semblait mettre en moi tout son espoir.

Il s'arrêta dans cette partie du cimetière où sont reçues pêle-mêle les cendres du pauvre. Le chien se coucha sur une terre fraîchement remuée; ses cris déchirèrent mon cœur, ses larmes forcèrent les miennes. Je le caressai : je ne pouvais lui rendre le maître qu'il pleurait. J'essayais par mes soins, mes paroles, de lui faire comprendre que je sentais sa souffrance. J'avais deviné sa peine, pourquoi n'eût-il pas reconnu ma pitié? J'allais pourtant quitter ce triste lieu; le chien devina mon projet, puis tout à coup, après avoir regardé la tombe, et comme s'il eût pris une prompte résolution, il s'élança devant moi en retournant souvent la tête; il semblait vou-

Digitized by Google

loir s'assurer que je marchais à sa suite. J'hésitais cependant à l'accepter pour guide; mais ses allures étaient si vives, si suppliantes, qu'il se rendit mon maître. Persuadé d'ailleurs que tout dans ce monde a un but, que la Providence se sert souvent du plus simple moyen pour régler notre destinée : Qui sait, me disais-je, si ce chien n'est pas le chétif instrument qui pour moi commence un avenir? Après être rentré dans Naples, avoir traversé les places, les rues les plus fréquentées, le chien hâta sa marche vers le plus misérable quartier de la ville, habité par la classe indigente. J'étais forcé de vaincre la répugnance que me causait cette foule malheureuse gisante sur le pavé, dont les corps à peu près nus étalaient à la fois la misère et la saleté avec une égale insouciance. En passant près d'un groupe de ces misérables, une femme dit : « Tiens, voilà le chien de Poly; il va consoler la petite : elle n'a fait que crier toute la journée. — Pardi! reprit une autre, c'est tout simple; son père est mort, personne n'aura donné à manger à Laura. » Ces paroles me suffirent; une orpheline restait seule sur la terre; je ne marchais plus, je volais sur les traces du pauvre chien qui me conduisait vers elle. Il s'arrêta devant une maison d'assez chétive apparence, traversa rapidement un carré de verdure, puis, appliquant ses deux pattes sur une porte mal fermée, il se mit à aboyer avec véhémence. Alors les cris de l'enfant, qui déjà étaient arrivés jusqu'à moi, devinrent plus perçans. J'ouvris, et je me trouvai dans le plus triste réduit : un peu de paille, une mauvaise couverture, étaient jetés au milieu de la chambre. Un tabouret de bois, placé devant une madone qu'un cierge près de s'éteindre éclairait encore, une table vermoulue, étaient les seuls meubles qu'on voyait dans ce galetas. Une petite fille de sept à huit ans, couchée sur la couverture, remplissait l'air de ses cris. Le chien courut à la pauvre petite; alors plus de larmes, plus de sanglots; ce visage baigné de pleurs devint joyeux, et, passant ses deux bras autour du cou de l'animal : « C'est toi, toi, enfin, mon cher Caro! disait l'enfant; je te croyais parti, parti avec papa; je croyais que les vilains hommes noirs t'avaient aussi mis dans la boîte. Te voilà, papa va revenir, n'est-ce pas, mon bon Caro? tu ne l'aurais pas quitté?... que je suis contente! Vois-tu, je ne pleurerai plus. » Et alors elle recommençait à baiser son chien, qui hurlait, qui lui rendait ses caresses et se livrait aussi à la joie du retour. Lorsque l'enfant fut un peu plus calme, je l'interrogeai. Elle m'apprit qu'elle s'appelait Laura; que son père, pendant quelques jours, était resté couché sur cette couverture; que le matin même il n'avait pas répondu à ses ques-

Digitized by Google

tions, qu'il était froid lorsqu'elle l'avait l'embrassé, que des pénitens l'avaient couché dans une boîte, et qu'on avait fermé la porte. « Depuis ce moment, ajouta Laura, j'ai toujours pleuré! » Je demandai à la pauvre petite si dans sa maison je ne pourrais pas trouver quelqu'un qui prît intérêt à elle. « Oui, répondit Laura, il y a la vieille Maria. Je ne pouvais ouvrir la porte, et Maria ne peut marcher. — Conduisez-moi vers elle, mon enfant. — Je le veux bien, elle est bonne aussi! » Ce dernier mot me toucha profondément; ma pitié avait déjà calmé la douleur de cette pauvre petite, déjà j'étais récompensé. Alors Laura se leva, la lumière du cierge éclaira le visage de l'orpheline; elle rejeta derrière sa tête de grosses boucles de cheveux noirs comme l'ébène qui couvraient son visage. Je fus frappé de la beauté de cette enfant : ses yeux bleus à fleur de tête avaient dans leur éclat une vive expression; tous ses traits étaient d'une finesse extrême, svelte, élancée même; déjà sa marche était élégante; tous les mouvemens de sa physionomie étaient variés, et tous avaient du charme. L'enfant sortit devant moi et me conduisit dans un autre misérable réduit habité par la vieille Maria. Cette femme très âgée ne pouvait quitter un fauteuil qui tombait en lambeaux. Laura s'élança dans les bras de la vieille. « Ah! *cara mia*, dit-elle, que j'ai donc souffert aujourd'hui en entendant tes cris. J'ai vainement essayé d'aller à ton secours, Dieu ne l'a pas voulu! — Donnez-moi, lui dis-je, madame, quelques renseignemens sur cette enfant. — Hélas! monsieur, ils seront bien courts. Laura est fille de Poly, honnête ouvrier qui gagnait une bien chétive existence par son travail. Malade depuis peu de jours, Poly est mort ce matin, et cette pauvre petite reste seule au monde! » Une voix cria dans mon cœur : la Providence confie l'orpheline à l'orphelin. « Je ne repousserai point ce legs du malheur. Viens, pauvre petite, nous pleurerons ensemble. Madame, je me charge de cet enfant, dis-je alors. Mon nom est Ludovic de Cellino; voici mon adresse : si jamais quelqu'un réclamait Laura, c'est moi que vous indiqueriez. » Maria me couvrit de ses bénédictions. Hélas! elles auraient dû porter bonheur, car, disait-elle, les vœux du pauvre sont désintéressés. Je laissai à cette bonne femme tout l'argent que j'avais sur moi, et prenant la petite fille par la main : « Viens, ma pauvre Laura, lui dis-je avec l'émotion qui pénétrait mon cœur, partons. — Oh! non! s'écria l'enfant, je veux attendre mon papa; puisque Caro est revenu, il va rentrer; son chien serait resté avec lui s'il devait coucher dehors. » Alors Laura, saisissant la robe de Maria, résistait aux efforts que je

Digitized by Google

faisais pour l'entraîner. La bonne femme lui dit : Laura, ton papa ne doit pas rentrer; ce bon monsieur te conduit près de lui... » Aussitôt la pauvre petite qui pleurait essuyant ses yeux : — Est-ce bien vrai? me dit-elle, vais-je avec vous retrouver mon père? La prenant dans mes bras, la serrant contre mon cœur : — Oui, ma chère petite, répondis-je, si tu es bonne, si une vie pure est ton partage, tu retrouveras ton père, comme un jour j'espère rejoindre le mien! En achevant ces paroles, mes yeux se remplirent de larmes. Laura, les essuyant avec ses petites mains, me passa les bras autour du cou. — Ne pleurez pas, me dit-elle, j'irai avec vous chercher papa, puis le vôtre; je serai bien sage. Mais nous emmènerons Caro aussi, n'est-ce pas? Je l'assurai que son chien resterait avec elle; alors elle consentit à venir avec moi. Pendant le trajet que j'avais à faire, la petite orpheline regardait toujours son fidèle ami avec inquiétude. S'il s'éloignait, elle l'appelait de toutes ses forces, et lui souriant : — Viens, viens, mon bon Caro, nous allons voir papa, répétait la pauvre enfant. Lorsque je fus arrivé chez moi, j'établis Laura sur un grand fauteuil; je me hâtai de lui donner un peu de nourriture : elle en avait grand besoin.

Je quittai un moment ma petite orpheline pour aller causer d'elle avec Mme Bruni, couturière renommée qui habitait la maison. Elle consentit à se charger de l'enfant, et je la ramenai dans ma chambre pour admirer ce charmant visage, qui, je dois l'avouer, augmentait le zèle de ma pitié. Nous trouvâmes Laura assise à terre, Caro était placé près d'elle, elle lui donnait à manger, riait, pleurait, le baisait, encourageait la faim du pauvre animal, et paraissait chercher autour d'elle des témoins du bonheur de son unique ami. J'étais heureux pour la première fois depuis la perte de mes parens; ma chétive existence avait été utile.

Je passai la nuit à former mille projets pour ma chère orpheline; me chargeant de son sort, je reconnus la nécessité de reprendre avec ferveur toutes mes actives occupations : le devoir que la Providence me confiait demandait tout mon zèle; je devais soutenir l'enfance, la jeunesse, la vie tout entière de Laura. Le matin, de bonne heure, je me préparais à sortir, lorsqu'elle entra dans ma chambre; Mme Bruni l'avait habillée avec soin; une robe blanche, serrée à la taille par une ceinture noire, laissait apercevoir toute la souplesse de ses mouvemens; ses cheveux étaient proprement tressés autour de sa tête gracieuse; je me sentais orgueilleux de sa beauté, tant mon ame devenait paternelle. « Me voici prête, me dit l'enfant, allons chercher

Digitized by Google

papa. Comme il vous aimera! Voyez comme je suis belle! » Alors, embarrassé, j'engageai Laura à m'attendre. « Votre père est absent, ma pauvre petite, lui dis-je, absent pour long-temps.... il faut prier Dieu pour lui! — Oui, dit-elle, j'ai prié Dieu ce matin, et pour lui et pour vous; je ne savais comment vous nommer, mais j'ai dit l'ami; Dieu aura bien su que je l'implorais pour vous! » Tant de candeur, de sensibilité, me tournaient la tête, et, malgré sa jeunesse, la pitié ne déterminait plus seulement le dévouement de ma vie.

Ma première visite fut pour le supérieur du couvent des dominicains. Le père Angelo était un homme d'un esprit distingué; sa piété était éclairée, sa bonté offrait une complète image de la charité divine. Ami fidèle de mes parens, il fut le guide de ma jeunesse, soutint mon désespoir, aida mon existence, et me laissa entrevoir le prix d'une vie dont le devoir dirige la conduite. Cette fois, au lieu de lui parler de ma résignation, mes transports lui causèrent de l'inquiétude; il avait mesuré les mécomptes des joies passagères de l'humanité, ma confiance en leur durée effraya son expérience. — Hélas! mon fils, me dit-il, les rêves de la jeunesse sont comme les pâles rayons du soleil de l'hiver; ils apparaissent, mais ils ne demeurent pas. Soignez les malheureux, faites le bien, car Dieu vous l'ordonne, mais n'y mêlez pas trop d'espoir de bonheur! — Non, je ne croyais point offenser un Dieu bon, touché de ma misère, qui m'envoyait un secours inespéré; j'étais jeune, et je me persuadais que dévouer tout son être, hélas! pouvait suffire! Je priai le père Angelo de s'intéresser de nouveau à moi; mon éducation très soignée me rendait propre à beaucoup de travaux, je ne reculais devant aucune exigence; j'eus le bonheur d'obtenir bon nombre d'élèves auxquels je consacrais presque toutes les heures de ma journée. A huit heures du soir j'étais libre; alors se développaient mes vraies facultés: Laura doublait mon existence, je ne vivais vraiment que pour les heures qui lui étaient consacrées. Le soir je prenais *mon enfant;* suivi de Caro, je la menais dans les environs de Naples. Là, je me plaisais à éclairer sa pensée, son intelligence, son cœur, son ame; je lui avais appris les malheurs de son enfance, les miens, afin que plus de sympathie la rapprochât de moi. La pauvre petite pleurait, embrassait le chien qui m'avait guidé près d'elle; je la conduisais sur la tombe de son père, puis sur celle du mien; nous pleurions ensemble, je tâchais de la pénétrer des pieuses espérances qui animaient mon ame. La pauvre Laura sans doute voulait regretter, mais tout était confus dans ses jeunes souvenirs, et sa vie commençait du jour où le hasard m'avait conduit près d'elle.

Digitized by Google

Quelques années se passèrent dans ce doux emploi de mes journées; elles étaient laborieuses, les besoins de l'enfant augmentaient. Passionné pour elle, je voulais rendre complète cette œuvre de la Providence. Tous les jours sa beauté devenait plus éclatante : cette figure si noble, si parfaite, me paraissait devoir être la céleste expression d'une ame élevée, d'un esprit supérieur; je voyais en elle la récompense de ma vie. Je redoublai mes travaux pour parer mon idole, j'y consacrais souvent mes nuits, j'avais renoncé à tout ce qui m'était personnel, Laura était tout pour moi; je sentais pour ce cher objet de ma vive tendresse les sentimens qui se divisent dans les cœurs : anxiété paternelle, dévouement du frère, transport d'un amant, j'avais tout éprouvé... O mon Dieu, tout encore aujourd'hui gémit dans mon ame! Je voyais pourtant avec inquiétude que Laura échappait aux sentimens religieux dont je cherchais à nourrir ses pensées; seulement superstitieuse, elle avait peu de goût pour la prière. A l'église, elle n'était pas recueillie; la pompe de nos cérémonies religieuses, une musique céleste, pénétraient bien parfois sa jeune imagination, mais elle ne reportait pas vers la divinité les émotions qui rendaient ses yeux humides. Grace à mon dévouement, mon aisance s'augmentait avec rapidité, j'étais transporté en comptant mes épargnes : Chère enfant, disais-je en la serrant sur mon cœur, tu seras heureuse en dépit du sort qui t'avait frappée, et ce sera moi, moi seul, qui aurai vaincu ta destinée! Combien ce ravissement, ces extases redoublèrent, lorsque Laura atteignit l'âge où son cœur s'ouvrit à un plus doux intérêt. Ce fut avec bonheur que je vis s'établir entre nous cet échange de respect et de pudeur instinctive; j'abdiquai avec joie l'autorité du père qui gênait les transports de l'amant. Laura évitait mes caresses; souvent, en rougissant, elle m'abandonnait sa main; cette légère faveur était déjà pour moi plus précieuse que les caresses de son enfance.

J'allais souvent confier au père Angelo les espérances de ma vie. Il jouissait sans doute de mon bonheur, me croyait digne des consolations dues à mon dévouement, mais voulait modérer ma confiance dans la stabilité des choses de ce monde. Alors le désespoir s'emparait de mon cœur : « J'ai bien souffert, lui disais-je; sans me plaindre j'ai tout supporté; si Laura échappait à ma tendresse, je me dévouerais au bonheur qu'elle aurait préféré... Mais laissez-moi croire qu'elle jugera mon cœur, et qu'elle reconnaîtra que nul dans le monde n'eût autant fait pour elle! — Qui sait? disait le religieux.» Un mot de Laura me rendait mon espoir; tous ses talens étaient consacrés à sa reconnaissance, mon modeste asile était orné de ses ou-

Digitized by Google

vrages. Elle se fit conduire dans l'affreux galetas qui recélait son enfance, elle fit un charmant tableau de ce triste réduit. Les traits de Laura, retracés par elle-même avec soin, exprimaient l'attente, la douleur; Caro à ses côtés était dans l'abattement; dans le fond du tableau, n'ayant pu à mon insu saisir mes traits, elle plaça un ange près de la porte qui venait au secours de son infortune. A la vue de ce délicieux ouvrage, je tombai à ses pieds : « Ah! lui dis-je, c'est mon histoire que ta main a consacrée; j'étais encore plus seul au monde; c'est toi, ma Laura, qui es cet ange qui m'apparut, qui charme mes jours, qui vivifie mon avenir: jouis de tout le bien que je te dois. Si tu en ressens la part la plus légère..., chère enfant, que ton cœur doit me chérir!... » Laura se précipita dans mes bras, nos larmes se confondirent, les sermens de l'affection la plus éternelle solennisèrent notre mutuelle reconnaissance.

Un jour... O mon Dieu! qu'ici je sois en présence des souffrances de celle que j'ai tant aimée! Permets que mon récit ne raconte que mes peines, qu'aucune amertume ne se mêle aux souvenirs d'une ame attristée! Si mon cœur est trop plein, je quitterai la plume, je me prosternerai devant toi, je m'abîmerai devant tes immuables décrets, exprimés par cette phrase du père Angelo : *Dieu veut qu'on pleure ici-bas... là-haut il récompense...* Un jour donc, j'entrai dans la chambre de Laura. J'avais ordonné que ma fille demeurât seule, et surtout que nulle ouvrière de Mme Bruni n'eût de rapports avec elle. Près de Laura était une jeune personne dont la physionomie agaçante me déplut au premier abord. Laura rougit en m'apercevant, et retira précipitamment la main que tenait cette jeune femme; toutes deux furent décontenancées lorsque j'avançai vers elles. Je dis peu de mots à ma fille, je m'éloignai pour dissimuler l'impression pénible que je venais d'éprouver. Je courus donner mes leçons à mes nombreux élèves, mais j'étais distrait, préoccupé; je ne pouvais m'empêcher d'être un peu blessé de ne pas être au fait de relations qui me paraissaient intimes, du mystère que Laura m'avait fait de sa nouvelle amie, et de voir qu'elle et Mme Bruni s'étaient entendues pour me désobéir. Je rentrai plus tôt qu'à l'ordinaire; Laura s'était couchée, Mme Bruni me dit qu'elle avait la migraine. Pour la première fois cette journée fut pénible! Le lendemain, à peine levée, Laura fut à la messe; nous sortîmes ensemble; Mme Bruni l'accompagnait, il me fut impossible de lui parler. Je marchais silencieusement à ses côtés; en la quittant devant l'église, mon ame était oppressée, l'embarras visible de la jeune fille augmentait mon émo-

Digitized by Google

tion; lui serrant la main avec tendresse : — Laura, lui dis-je, priez pour moi, j'en ai besoin... Et je m'éloignai.

Je rentrai de bonne heure, je me sentais malade, j'avais même un peu de fièvre; l'agitation morale qui me dominait depuis vingt-quatre heures avait eu de l'influence sur ma santé assez délicate. Depuis quelques années, j'avais mal calculé mes forces. Je dînai à peine : pendant le repas, la signora Bruni fut plus causeuse que de coutume; elle accablait Laura de complimens, de louanges, me rendait compte de l'effet que produisait sa beauté, et ne rêvait que projets de bals, de fêtes, pour la faire briller avec plus d'éclat. Laura, un peu vaniteuse, écoutait avec complaisance cet hommage rendu à ses charmes, et montrait de l'humeur de mon silence obstiné, pendant ce stupide entretien qui me mettait au supplice. Lorsque nous fûmes seuls, j'interrogeai enfin Laura, et lui demandai quelle était la jeune dame que j'avais vue chez elle? « Une parente de Mme Bruni, répondit-elle, qui souvent vient la voir et me témoigne beaucoup d'amitié. — Depuis quand la connaissez-vous, ma chère? — Je l'ai vue souvent depuis quelques années, dit Laura en rougissant; lorsque j'étais enfant, elle me donnait des bagatelles; à présent ses soins sont plus sérieux; elle cause bien, paraît connaître le monde, et me donne des conseils utiles sur mille choses que j'ignore. — J'aurais cru, repris-je avec un peu d'émotion, que vous ne confieriez qu'à moi le soin de vous conduire... » Nous gardâmes le silence pendant quelques momens; je le rompis le premier, et demandai le nom de cette ancienne amie : « Elle s'appelle Mme Floni, répondit ma pupille; son mari est un peintre célèbre; j'ai vu de ses ouvrages, et ses conseils me furent très utiles, lorsque je composai le petit tableau qui consacre vos bontés et ma reconnaissance! » Je ne sais pourquoi ces mots de bontés et de reconnaissance glacèrent mon cœur; je n'aimais pas que Laura se plaçât devant moi dans cette infériorité; elle avait près de dix-sept ans, elle était belle, elle était adorée, d'elle dépendait tout mon bonheur, et Laura me parlait de sa reconnaissance! Mille impressions pénibles se pressaient tumultueusement dans mon sein; forcé de me contraindre, je m'approchai de la jeune fille, et lui baisant la main avec respect : — Votre ami, lui dis-je, votre tuteur, en appuyant sur ce mot avec effort, a le droit de vous demander s'il est bien convenable que vous ayez des rapports intimes avec des jeunes gens qui lui sont inconnus, sans savoir de lui si leurs habitudes, leurs mœurs, vous conviennent? Ne m'avez-vous pas dit souvent que je possédais seul toute votre confiance? — En vérité, je ne sais, répondit Laura

Digitized by Google

en rougissant. Mme Bruni estime fort ce ménage; lorsque vous êtes absent, les heures pour moi sont souvent bien longues! Il est triste à mon âge d'être toujours seule... M. et Mme Floni sont aimables, distingués... Je n'ai pas cru faire mal de les accueillir; cependant, si vous l'ordonnez, je ne les verrai plus; j'en serais fâchée pourtant, car c'est mon seul plaisir! — Comme père, cette douceur pouvait me satisfaire, mais quelques mots retentirent péniblement à mon cœur : les heures sont longues lorsque je m'absente.... son seul plaisir est l'ouvrage de deux étrangers... ces heures pénibles pour elle sont-elles donc douces pour moi? Je les consacre à un travail laborieux qui assure son aisance, il me faut supporter le dégoût, les fatigues. Quel est donc alors le sentiment qui me ranime, le but qui m'encourage? Votre chère pensée, Laura. Ah! si j'étais condamné à vous attendre dans l'oisiveté, je ne pourrais préférer que la solitude; les yeux fixés sur la pendule, j'attendrais le moment du retour, et voudrais vous prouver par je ne sais quel moyen la fidélité de mon souvenir. Je dissimulais toutes mes poignantes réflexions; un seul reproche m'eût peut-être fait perdre sa confiance, et déjà je venais d'apprendre que je ne la possédais pas tout entière. Cependant je lui dis doucement : Laura, votre solitude parfois vous est à charge... vous voudriez vivre dans le monde... — Oh! lorsque vous êtes près de moi, je ne désire rien, dit-elle; mais lorsque je suis seule... vous sortez si longtemps... si long-temps!... Alors sa voix baissa, elle se tut. Mon cœur battait avec force, une pensée subite venait de m'écraser; malgré mon dévouement, je ne pouvais donner à ma compagne qu'une modeste existence; si un jour près de moi elle en regrettait les privations, si elle souhaitait un cercle plus vaste pour montrer cette beauté dont moi, insensé, j'avais proclamé la puissance..., si la félicité de cet être adoré était incomplète, que deviendrais-je,? Son air doux, résigné, me faisait mal, il contrastait avec les mouvemens tumultueux qui me dévoraient. Avant de quitter la chambre, me précipitant sur sa main, la baisant avec transport, avec tendresse : — Oh! par pitié, lui dis-je, ne désire jamais un bonheur que je ne pourrais pas te donner!

Je rentrai dans ma chambre; une fièvre ardente me consumait; deux jours après, la petite vérole mit ma vie en danger; pendant six mois, on désespéra de me sauver. Dès qu'on eut reconnu cette affreuse maladie, mes soins avaient éloigné ma fille; une crainte déchirante augmentait mes souffrances; mon travail était nécessaire à ma pauvre Laura, par lui je suffisais à tous ses besoins, et aussi

Digitized by Google

à cette foule de bagatelles qui plaisent aux jeunes filles. Laura aimait la parure; moi, j'aimais à la rendre plus belle, et j'avais oublié qu'une humble simplicité devait être son partage.

Pendant ma maladie, il fallut vivre de privations, entamer ce que ma prudence tenait en réserve. Mon chétif trésor, mal administré par Laura et par Mme Bruni, fut bientôt épuisé. Souvent la journée commençait avec des embarras qui en rendaient la fin pénible. Des amis, le digne père Angelo, vinrent à mon secours; mais leurs soins, leur prévoyance ne furent que pour moi, et ils ne surent pas me conserver l'unique bien de ma vie!

Enfin, au bout de six mois de souffrances, d'alarmes, dont la sombre préoccupation avait souvent retardé ma guérison, je commençai à renaître à l'espoir. Ma première pensée fut à ma jeune amie; je demandai avec inquiétude s'il m'était possible de la voir sans danger pour elle? Le père Angelo, auquel j'adressai cette question, fit attendre un peu sa réponse. — Dans quelques jours, mon fils, me dit-il, prenez patience, Dieu vous aidera! Puis l'on se taisait, personne ne me parlait d'elle. Je cachai ma tête dans mes mains, mes yeux devinrent humides, et mon retour à la vie fut marqué par des pleurs. Le digne supérieur des dominicains venait me voir tous les jours; si ses affaires le retenaient, il envoyait à sa place un jeune religieux nommé Félix. Un amour malheureux l'avait conduit vers Dieu. Sa figure était belle, pâle, triste; lorsqu'il me contait l'histoire de sa vie, il en taisait les détails, mais il finissait toujours par déplorer le néant des affections de la terre; me montrant le ciel : — C'est là, me disait-il, que brille le seul amour; le cœur de l'homme ne peut que s'égarer sur la terre!

Vers le soir d'un jour où ma convalescence était plus affermie, je demandai Caro, que j'avais éloigné par précaution pour sa maîtresse. Le père Angelo me dit doucement : Caro a disparu, on ne l'a pas retrouvé! — Quoi! m'écriai-je, Caro a quitté Laura! Un frisson involontaire saisit tout mon être, lorsqu'un signe affirmatif fut la réponse silencieuse du religieux. Je ne puis rendre ce qui se passa dans mon ame; je fus ému, troublé; je rattachais au souvenir de ce pauvre animal l'espoir du bonheur qui avait ranimé ma vie. Je serrai la main du père Angelo, et trop faible pour dissimuler mon émotion, une larme glissa sur mes joues amaigries. Le bon père, en laissant échapper un soupir, me dit : Mon enfant, sur cette terre toute baignée de nos larmes, nous ne vivons seulement que quelques années! Arrivés au terme de notre carrière, qu'importe que nos jours aient

Digitized by Google

été marqués par la souffrance, qu'importe la perte des nôtres, qu'importent les amitiés ou trahies ou fidèles! Notre espoir se trouve dans les maux que nous avons acceptés. — Les paroles de ce pieux ami me firent tressaillir. Insensé! j'avais cru au bonheur! Le père Angelo me quitta, ordonna au frère Félix de rester près de moi. Il me veilla toute cette nuit si douloureuse, si longue! Je suivais ses mouvemens, je le voyais s'agenouiller, croiser avec force ses mains sur sa poitrine, essuyer à la dérobée ses larmes, puis revenir près de moi; confident de sa propre douleur, je voyais sa charité mesurer l'amertume du sort qui m'attendait. Un autre religieux vint partager les soins que Félix me rendait : Mario avait embrassé la vie des cloîtres avec désespoir, presque avec fureur, une passion ardente avait fatigué son ame; il demandait à Dieu le mépris pour l'humanité, se plaisait à flétrir par des vérités déchirantes les cœurs faibles qui nourrissaient de fragiles illusions; il ne demandait point de bonheur aux murs qu'il habitait, mais la haine des faiblesses qu'il avait abjurées.

Quelques jours s'écoulèrent, je me perdais en conjectures. Si je parlais de Laura, mes amis se taisaient; si mes projets se rattachaient à son avenir, les soupirs de Félix, le regard sombre de Mario, le recueillement du père Angelo, anéantissaient mes craintives espérances. Ne pouvant supporter l'incertitude qui me dévorait, je me dressai sur mon fauteuil, et d'une voix forte je m'écriai : — Finissons-en; vous me tuez, mes pères, par vos ménagemens : Laura est-elle morte? ne dois-je plus la revoir? car il n'y a pas de douleurs que votre cruelle amitié ne me fasse craindre. — Morte! répondit Mario d'une voix sombre, morte!.. Insensé... toujours espérer!.. » Je ne puis rendre ce que j'éprouvai. Je portai la main à ma tête, cherchant à comprendre ses paroles. Mario alors s'avança lentement vers moi, et jetant son capuchon en arrière, son visage livide se colora. « Ta fille adoptive, me dit-il en me serrant les mains, celle que tu avais tirée de la misère, celle qui t'avait peut-être juré une folle tendresse... est partie; elle te quitta mourant pour te trahir, une vile existence est ce qu'elle te préfère. Voilà pourtant les retours qu'on trouve sur la terre! » Félix était accouru près de moi, il me reçut dans ses bras; le père Angelo tomba à genoux, et parut plongé dans un pieux recueillement. Mes amis gardaient tous le silence, mais tous priaient et demandaient pour moi au père des affligés un courage qu'ils désespéraient de m'obtenir. Je ne pouvais pas pleurer, les gémissemens mouraient dans ma poitrine; mon regard interrogeait encore quand les déchiremens de mon cœur m'apprenaient que tout

Digitized by Google

était su! Les sanglots de Félix me rendirent l'existence; je me jetai dans ses bras, nos larmes se confondirent. Alors le père Angelo, élevant la voix : « A genoux, mes enfans, dit-il, Dieu ne permettra pas que son ministre trahisse la mission de sa charité. *Qu'est-ce que j'attends, n'est-ce pas le Seigneur?* Le voici qui vient à vous, il vous tend les bras, il vous ouvre son cœur, car, mes chers fils, vous avez pleuré! » Alors, l'homme disparut, une éloquence toute divine vint suspendre mon désespoir; tour à tour la pitié du vieillard m'inondait de paroles consolantes, puis, s'élevant tout à coup, me commandait la résignation, nous montrait toutes les jouissances qui avaient maîtrisé nos cœurs vaines, fragiles, insuffisantes aux enfans du ciel. En l'écoutant, j'apprenais à souffrir. Lorsque le père Angelo eut cessé de parler, nous lui demandâmes sa bénédiction; le saint vieillard étendit ses mains sur nous; de toute sa piété, de toute son ame, il appela les vraies consolations sur nos infortunes. Dieu devait entendre les vœux de ce cœur charitable : sa récompense fut, à cette heure, le calme qui succéda à mon désespoir : mes larmes s'arrêtèrent, mes sanglots se changèrent en soupirs, l'amour brûlant ne régnait plus seul sur mon ame; Dieu réclamait la vie d'un cœur qu'il avait marqué; une extase céleste suspendit mes souffrances, et quoique ce soulagement ne fût que passager, il décida de mon avenir. Alors d'une voix assez forte : — Mon père, dis-je, j'ai besoin d'être seul toute cette soirée; demain matin, veuillez venir près de moi, j'aurai à vous confier le fruit de mes méditations; j'espère que Dieu et vous, approuverez mes desseins; d'ici-là, mes frères, priez pour moi! Les religieux se retirèrent; Félix me quitta le dernier, puis me serrant la main : — Cellino, me dit-il, prie pour la pécheresse, le bien que tu lui feras pourra un jour t'aider. Je gardai le silence, mais, quoique trahi dans mes plus chères espérances, mon pauvre cœur sans haine sentait toujours qu'il devait se dévouer.

Lorsque je me trouvai seul, pourtant, mon courage faiblit; je n'essaierai pas de peindre l'amertume de mon ame : j'étais assis devant ce tableau, gage si cher de la reconnaissance de Laura; tous ses talens embellissaient mon humble demeure; cette voix qui me promettait amour, fidélité, retentissait encore autour de moi. Sous toutes les formes je reprenais ce bonheur de huit années : je la voyais, enfant, folâtrer, bouleverser mes études, me forçant à partager ses jeux, m'embrassant pour me payer l'abandon que je lui faisais de ces heures de travail. Plus tard, là devant moi, était la jeune fille belle d'un pur amour, émue, troublée de mes caresses, de ma passion. Mon

Digitized by Google

malheur, sa honte, avaient pour jamais renversé l'espoir de notre avenir, et pourtant sa jeunesse trouvait encore mon indulgence. De perfides conseils avaient subjugué sa raison; Mme Bruni, Bruni, sa femme, méritaient seuls mon ressentiment : je plaignais, j'aimais encore leur coupable victime. Ah! si de plus forts que moi condamnent ma faiblesse, qu'on se souvienne que j'étais aussi le père de cet enfant; l'amour m'eût rendu égoïste, mais c'était ma fille qu'on avait arrachée à l'honneur; je prévoyais qu'un jour l'opprobre serait son partage, et qu'il me faudrait la rechercher dans sa honte comme jadis dans sa pauvreté.

Lorsque l'aurore parut, je priai avec toute la ferveur dont j'étais capable, je suppliai mes chers parens de m'inspirer les devoirs que mon cœur déchiré pouvait encore remplir; et, encouragé par de pieuses méditations, j'attendis avec assez de calme le père Angelo, qui, à six heures, entra dans ma chambre. Je le fis asseoir à mes côtés, et, après avoir invoqué le Saint-Esprit, je parlai à peu près en ces termes :

« Je n'abaisserai pas, mon père, la sainteté de votre ministère en vous confiant les poignantes douleurs d'un amour malheureux; votre piété, en s'affligeant de mes souffrances, ne comprendrait pas des peines exemptes de remords. Je ne veux pas nourrir ma faiblesse en sondant trop avant d'éternelles blessures : je vous dirai tout à l'heure ce que mes misères me commandent; la religion promettra un prix aux larmes dont je m'abreuve : l'expiation, voilà tout mon avenir. Cependant, avant de songer à moi, mon devoir m'ordonne de m'occuper encore de cette infortunée dont on a perdu l'existence. Je ne veux connaître de ses torts que ce qu'il me sera possible de secourir. Je sacrifie les droits d'un amant, mais je revendique tous ceux de père. Si je puis arracher mon enfant à une vile existence devenue aujourd'hui son partage, je dois le faire; Dieu me la confia pour la sauver. Parlez, aidez-moi de vos conseils, que rien ne se confonde dans mon ame; écartons des faiblesses indignes de la mission céleste que vous savez si bien remplir, mais que votre charité me guide dans l'accomplissement des devoirs qui me restent encore envers celle que je nommai ma fille. » Le bon père garda pendant quelques minutes un profond silence, puis, se signant, une larme s'échappa de sa paupière; alors il dit avec recueillement : « Mon Dieu, que votre volonté soit faite. Cellino, reprit-il d'une voix forte, je vous bénis au nom de notre Sauveur, vous remportez sur vous une victoire éclatante; ce Dieu tout d'amour pardonnait à ses ennemis, vous êtes son œuvre,

Digitized by Google

car le cœur qui se dévoue à l'instant pardonne. Je veux rester dans les limites que vous me prescrivez; j'ai cherché long-temps s'il vous était possible de réclamer cette malheureuse enfant, mais quels titres avez-vous? Il faut que Laura les reconnaisse, et, dans l'enivrement d'un honteux amour, pouvez-vous l'espérer? Une fatale imprudence vous rendit trop généreux vis-à-vis d'un être trop faible pour partager vos privations. Dans le peu d'entretiens que j'eus avec elle pour l'engager à borner ses dépenses, je la vis plus occupée de sa gêne passagère que du péril qui menaçait vos jours. Laura s'était retirée chez M. Floni. J'eus des informations sur ce ménage, toutes lui furent favorables, et je crus que cette retraite convenait à la jeune fille. Il y a un mois, Mme Bruni vint au couvent, elle était désespérée et m'apprit que Laura avait disparu avec le marquis de Montecarelli. Laura avait laissé une lettre..... une lettre infâme, mon pauvre enfant, ne parlant que de joies, d'amours, de richesses, et.... Ici le père Angelo s'arrêta. — Achevez, achevez, dis-je en frissonnant. — Eh bien! reprit le religieux, elle promet, si la fortune lui sourit un jour, de s'acquitter envers vous des soins que vous lui avez donnés. — Misérable! m'écriai-je; et ma tête tomba sur ma poitrine. — Depuis ce temps, reprit ce bon père, je n'ai rien su; le marquis a quitté Naples, dit-on, du moins il ne paraît pas à la cour. — Que dois-je faire, mon père, que dois-je faire? — Rien pour elle, mon enfant, rien dans ce moment; vous êtes obscur, le marquis est puissant; Laura facilement peut méconnaître vos droits, peut-être accuser un fol amour qui la réclame... Mon fils, il faut se taire et souffrir : en aurez-vous la force? — Oui, mon père, je l'aurai, repris-je avec véhémence, Dieu me la donnera; hélas! plus d'une fois un secret instinct m'avertit que ma mission n'était pas celle du bonheur; souvent mes rêves de félicité se noyaient dans une mer d'amertume. Dieu m'appelle, j'ai voulu vainement lutter contre ma destinée; il faut s'y soumettre et la remplir. Voici ma volonté irrévocable : je ne suis point exalté, je suis calme, ou plutôt résigné. Je veux rendre à Dieu des sentimens que le malheur a flétris. Je partirai pour Rome, votre bonté paternelle me désignera le couvent dans lequel devra s'écouler mon noviciat; loin de Naples, de vous, mon père, j'expierai mes misères. Je reviendrai un jour, car mon pauvre cœur sentira toujours le besoin des douces consolations qu'il doit perdre. Pendant ce temps d'épreuve, vous ne m'oublierez pas, non plus que Félix, vous prierez quelquefois pour un infortuné. En achevant ces mots, je cachai mes larmes dans le sein de ce digne

Digitized by Google

ami qui m'inondait des siennes. — Oui, mon fils, dit le vieillard; toujours mon cœur sera près de toi, toujours ton nom dans mes prières. J'approuve tes desseins, pars, prie, espère, et surtout reviens. Chargé souvent d'annoncer les menaces de l'Éternel, aujourd'hui je t'assure de ses plus dignes récompenses. N'importe la cause des larmes, toutes sont comptées; tes larmes déposent contre la coupable; mais aussi peut-être que ta fille se relèvera grace à tes prières. — O mon Dieu! m'écriai-je, c'est là surtout ce que je vais implorer! »

Trois jours suffirent aux préparatifs de mon départ; je vendis mes meubles, mes livres; je ne conservai que les portraits de mon père et de ma mère, et un petit dessin de Laura qui représentait Caro. J'évitai de penser à elle; je passai beaucoup de temps à l'église, quelques heures entre Félix et Mario; je reçus du père Angelo le pardon de mes fautes, et, à huit heures du soir, par une admirable soirée, je quittai Naples pour toujours.

Avant de commencer mon exil, je m'acheminai vers la tombe de mes parens. J'allai renouveler le serment de rester digne d'eux; je me rapprochais du céleste séjour qu'ils habitaient. Me dévouer au culte des autels, c'était mourir au monde qu'ils avaient quitté :

Que du cloître à la mort l'espace est peu sensible!

Ceux qui connaissent nos climats fortunés pourront se rappeler l'impression délicieuse que la température du soir répand sur nos contrées. Après la brûlante chaleur du jour, une brise légère s'élève de la mer; passant sur nos campagnes, elle apporte une vapeur parfumée qui double l'existence; alors toutes les facultés renouvellent leurs principes vivifians. On s'enivre de la joie des heureux habitans des campagnes; ces chants, ces jeux, ces danses, vous trouvent presque de moitié dans le plaisir qui les anime. Cette mer mollement agitée qu'une paisible indolence ne songe pas à parcourir, ce Vésuve menaçant dont une heureuse insouciance oublie le danger, ces antiques monumens qui rendent si présent le passé, qui vous sauvent du malheur de ne penser qu'à vous-même, tout agit sur les sens, tout ravit, tout émeut; mais aussi tout désespère l'être assez malheureux pour ne plus rien voir, ne plus rien entendre, ne plus rien partager! A genoux sur la tombe de mon père, un sentiment amer s'éleva dans mon ame contre Laura. « O ciel! disais-je, quel retour! Ne pouvais-tu choisir un bonheur qui ne me privât pas de la cendre des miens? Ici même ce fut un devoir pieux qui me révéla ton existence; Dieu permit que l'instinct d'un pauvre animal te donnât un

Digitized by Google

protecteur, et c'est toi, toi seule qui prives cette tombe de prières et de pleurs! Adieu donc, uniques souvenirs qui consoliez ma misère; il ne me restait que vous, il faut que je vous perde. Mais vous vivrez en moi, vous serez mon espoir, ma force; vous m'appelez, et bientôt j'espère vous rendre une vie plus heureuse que celle que vous m'aviez donnée. »

Je m'arrachai de ces tristes lieux et suivis la route qui conduit à Capoue. Parfois je tournais la tête pour voir fuir nos riantes campagnes; alors je ralentissais mon pas, pour saluer ma patrie un instant encore. Presqu'au même moment je courais avec vitesse, pressé de perdre la vue des lieux qui me rappelaient joie et bonheur. Toutes ces promenades, je les avais mille fois parcourues avec Laura; un arbre, un bosquet, un fossé, me retraçaient les joies de son enfance: mais combien mon ame était plus déchirée, quand je retrouvais les souvenirs de passe-temps plus délicieux! Lorsque de loin nous voyions de riches équipages se presser sur la route, assis dans un coin solitaire, je regardais Laura, je serrais sa main contre mon cœur. « Aimons-nous, lui disais-je, nous serons plus heureux. » Hélas! probablement j'étais le seul à le penser, et cependant parfois nous fûmes deux à le dire.

J'avançais péniblement sur la route de Capo di Monti; déjà, depuis long-temps, le soleil avait disparu; les teintes sombres de la nuit commençaient à voiler les campagnes; j'aimais cette tristesse, ce silence interrompu seulement par les accens plaintifs de quelques oiseaux. Tout à coup je pensai être aveuglé par un tourbillon de poussière qui s'éleva devant moi; un bruit de chevaux m'arracha à ma méditation, et je vis passer un élégant équipage découvert, conduit par un homme d'une assez belle figure, quoiqu'il ne fût plus de la première jeunesse. A ses côtés je reconnus..... qui.....? elle, brillante de parure, se livrant à la plus folle gaieté, animée, joyeuse, hélas! comme j'ignorais qu'elle pouvait l'être. La voiture passa rapidement, je poussai un faible cri qui ne fut pas entendu, mes jambes tremblèrent sous moi, je les sentis fléchir, et tombai sans vie dans le fossé qui bordait la route. Lorsque je revins à moi, des gémissemens frappèrent mon oreille; je sentis sur ma main une faible caresse; et qui donc voulait me consoler? Caro, mon pauvre chien, qui m'avait reconnu. Je me souvins confusément d'avoir vu quelque chose s'élancer de la voiture. Hélas! le pauvre animal payait cher sa fidélité; tombé à faux sur la route, ses reins étaient brisés; de grosses larmes glissaient sur ses longs poils; il léchait ma main, qui le cares-

Digitized by Google

sait. Pauvre Caro! à peine lui restait-il un souffle d'existence, qu'il aimait encore! Quelques instans après, je le vis mourir. Je déposai son corps sous des mousses fleuries, et je m'éloignai à pas lents de ce triste lieu.

Que penser pourtant de Laura, qui avait vu mourir sans regrets ce chien fidèle, qui l'avait laissé expirant sur la route, sans un soin, sans un cri! Cette insensibilité révolta mon cœur encore plus que sa trahison. J'éloignai ce souvenir, priant avec ferveur; j'avais hâte d'arriver dans la sainte demeure qui pour toujours devait me dérober au monde, d'en finir avec la vie de mon cœur, ou, pour mieux dire, de ne le plus sentir battre que pour son créateur. J'avais des momens d'extase, je me croyais en route pour la cité céleste, je me représentais le terme de mon voyage comme devant être celui de mon existence; alors je me voyais près de mes parens, je n'osais leur parler de Laura, mais j'étais à leurs pieds, je les inondais de mes larmes, je leur demandais du bonheur.... N'était-ce pas là désirer, hélas! ce qu'ils ne pouvaient plus me rendre? Je marchai toute la nuit excédé de fatigue; je rencontrai un voiturin qui, pour une modique somme, me conduisit à Rome avec rapidité.

Vers quatre heures du matin, après deux jours de voyage, je commençai à distinguer cette vaste cité, j'aperçus de loin les divers monumens qui la révèlent au voyageur, dont ils font en même temps battre le cœur : toutes ces émotions n'existaient pas pour moi; je ne voyais que les croix qui dominaient les saints édifices. J'aurais voulu deviner celle qui s'élevait au-dessus du couvent que j'allais habiter; en la distinguant, mon ame se serait abîmée devant ce signe de douleur et d'espérance; j'aurais cru la voir se pencher sur moi, et je ne doutais pas que le vent ne me portât ces paroles : Viens, viens à moi, toi qui si jeune as déjà tant pleuré! Il était six heures du matin lorsque je frappai à la porte du couvent des dominicains, dont le père Stephano, ami du père Angelo, était le supérieur. Je lui remis la lettre dont j'étais porteur; le religieux la lut lentement, son front perdit un moment de sa pâleur, il leva les yeux au ciel; puis, me regardant, il me dit avec bonté : « Mon enfant, nous prierons tous pour vous; Dieu récompensera l'honnêteté de votre ame, il vous accordera ses plus sûres consolations; je vous promets ici le repos, puis un jour le bonheur. » Ma tête était tombée sur ma poitrine, j'essayais de retenir mes larmes, mais au milieu de mon désespoir je remerciais le ciel, qui partout m'envoyait des cœurs compatissans. « Quand voulez-vous me confier votre destinée? reprit le

Digitized by Google

bon père. — A l'instant! m'écriai-je en tombant à genoux; cette porte qui s'est fermée sur moi ne doit jamais s'ouvrir; j'ai rompu pour jamais avec le monde, j'ai connu ses fausses joies, ses espérances passagères; je ne crois plus à l'amour, à la reconnaissance : ici du moins je puis croire à la pitié! » Le père Stephano me promit toute la sienne, plus son amitié; mais ces mots d'affection n'avaient plus de prise sur mon cœur, pour jamais le doute était au fond de mon ame.

Je pris l'habit de novice. On obtint la permission d'abréger le temps que devait durer l'essai que je faisais de ma vocation; j'avais soif de me sentir enchaîné pour jamais, de placer un irrévocable serment entre moi et mes souvenirs. J'étais bien jeune encore; même au pied des autels où je voulais prier, je pleurais Laura et la perte de mon bonheur, je ne retrouvais une ardente ferveur que pour supplier le ciel de lui accorder au moins une pure félicité.

Enfin apparut le jour où je devais pour jamais renoncer à elle : une foule immense remplissait le parvis; l'église était parée, une musique harmonieuse retentissait sous les voûtes; des étrangers curieux des émotions qu'ils ignorent, que souvent ils méprisent, s'entassaient sous les cloîtres. On se questionnait sur le novice : est-il jeune? Quelles causes le décident? Rarement on croit qu'un simple mouvement de cœur consacre à l'Éternel une vie que vous lui devez. Quelques mots de mes misères avaient percé les murs de cette retraite; mon visage pâle, amaigri, révélait mes souffrances, et, malgré leurs récits peut-être exagérés, on me plaignait à l'instant où les douleurs de la terre allaient disparaître; mais que me faisaient les paroles, les regards, la pitié? Pour la dernière fois j'étais à Laura, je n'avais plus que ce jour, cette heure, cet instant pour elle. Lorsque, couché sur le marbre, le drap mortuaire m'entoura de ses funèbres plis, mes larmes coulèrent en abondance; ces hymnes de mort chantées sur ma tête, les ténèbres qui avaient remplacé l'éclat du jour, luttant avec celui des lumières, l'agonie de ma dernière pensée d'amour, tout me donna l'idée qu'à l'heure même, pour moi, tout allait finir. C'était donc là le résultat du plus entier dévouement, de l'amour le plus fidèle : « Adieu, adieu, disais-je d'une voix faible; tout se brise entre nous, je meurs, car je ne dois plus t'aimer; mais cette dernière pensée de toute mon existence ne sera point une pensée de malédiction; je demande au ciel son indulgence pour tes fautes, sa protection pour ta jeunesse; s'il faut une victime pour assurer ton bonheur, qu'il lui suffise de celle qui s'immole aujour-

Digitized by Google

d'hui. » Lorsqu'on souleva le voile funèbre, j'étais pâle, glacé sur la pierre, et ne donnais plus aucun signe d'existence.

Je ne rendrai pas compte des premières années de ma vie dans cette retraite; de toutes mes forces j'éloignai un coupable souvenir. Je travaillais avec ardeur, les vérités de la religion chaque jour éclairaient mon ame, je distribuais les aumônes. Je retrouvais du calme, mais Dieu voulut le sacrifice entier de son humble ministre. La veille d'une grande solennité, j'étais resté long-temps au tribunal de la pénitence, personne ne s'y présentait plus; j'allais me retirer, je suivais lentement le cloître qui ramenait au chœur intérieur, les cierges ne jetaient plus qu'une faible lumière, l'église était solitaire. Je m'arrêtai devant la sainte image d'une madone vers laquelle j'étais particulièrement attiré. Hélas! dois-je en dire la cause? Ses traits faisaient toujours battre mon cœur; je ne plaçais pas un nom sur elle; là, je priais pour les coupables, et ma ferveur était plus profonde. Pendant que je récitais la prière de Marie, une porte tourna sur ses gonds; une femme s'arrêta à l'entrée du perron, ses regards parcouraient avec égarement le saint asile; m'apercevant, elle court à moi, et, tombant à mes pieds, saisissant mes mains qu'elle serrait contre sa poitrine : « Du pain, du pain, dit-elle, mon enfant va mourir; je sens dans mon sein que la vie lui échappe. Oh! par pitié, ne le punissez pas des crimes de sa mère ! » Un frisson mortel me saisit, je reconnus cette voix si chère, Laura embrassant mes genoux, Laura désespérée... Je rendis grace à Dieu de mon saint ministère, qui avant tout m'ordonnait de pardonner. J'appelai un frère lai, lui remis cette pauvre jeune femme; je la fis conduire au couvent des filles de la Miséricorde, elle avait peine à se soutenir. Un moment pourtant elle parut reprendre ses forces. « Homme de Dieu, dit-elle, ministre de sa charité, voulez-vous entendre une pauvre pécheresse? — Je vous attends demain, lui dis-je à voix basse, je serai là, » lui indiquant le saint tribunal. Laura voulait parler, ses sanglots faisaient retentir les voûtes. Lui prenant la main, la serrant avec pitié : « Soyez là à six heures; espérez, car Dieu sèche les larmes. » Je suivis des yeux cette infortunée et me retirai à pas précipités dans ma cellule. Oh! quelle nuit! après tant d'années le souvenir m'en bouleverse encore; pas un instant de repos, à peine pouvais-je prier. Le malheur de cette enfant déchirait mon ame; je ne voulais accepter que les sentimens de ma paternité, je me trompais moi-même : grand Dieu! que d'amour encore il me fallait dompter. Dès que l'aube parut, je courus à l'église. Je tombai prosterné au pied de nos autels. Là, rappelant toute la force des vœux qui pour

Digitized by Google

jamais avaient rejeté les faiblesses de mon ame, je demandai à Dieu la force, la prudence; je l'invoquai comme *père*, remettant dans ses mains des sentimens trop forts pour être combattus; je le suppliai de m'éclairer sur le sort de *ma fille*, d'avoir pitié de ses erreurs et de ratifier le pardon que moi, offensé et ministre de la miséricorde, j'allais sans doute accorder à son repentir. Après une longue prière, je marchai vers le confessionnal; l'infortunée m'y attendait à genoux sur la pierre, l'inondant de ses larmes. L'agonie de son ame releva la mienne, mes maux me semblaient plus légers que les siens, et, lorsqu'elle fut près de moi : — Espérez, lui dis-je, pauvre fille, Dieu vous aidera, car vous avez pleuré.

Je dois taire les erreurs de cette ame repentante, mais je puis dire que nul de mes bienfaits ne fut dissimulé. Une habile séduction égara sa jeunesse; plus tard elle se crut aimée, elle espérait voir sanctifier par le mariage l'abandon de cette vie pure dont ses premières années avaient goûté l'ineffable douceur. Je sus de Laura que le marquis de Montecarelli habitait une villa près de Rome, qu'il avait le projet de donner son nom à l'enfant pour lequel l'infortunée implorait ma pitié, mais que le marquis était dangereusement malade; sa famille avait envoyé près de lui un moine sévère qui, s'opposant à cette union, avait chassé Laura et promettait au marquis expirant le pardon de ses fautes s'il éloignait de lui sa coupable complice. Lorsque j'eus reçu ses aveux, je me recueillis longtemps, puis, ayant cru reconnaître ce que je devais faire, je renvoyai Laura chez les sœurs de la Miséricorde et me rendis à l'instant chez notre digne supérieur. En entrant dans sa cellule, je tombai à ses pieds : « Mon père, lui dis-je, bénissez-moi, je reçois la récompense de l'expiation de quatre années. » En peu de mots je lui appris ce que je viens de raconter. Le bon père Stephano me réconcilia avec moi-même; il fit plus, il admira le dévouement d'un cœur si déchiré, et remercia le ciel du bien qui me restait à faire. Je partis à l'instant et fus introduit près du religieux sévère qui avait banni Laura de la villa où résidait le marquis de Montecarelli..... C'était Mario. Il se jeta dans mes bras, me serrant contre son cœur. « Dieu est juste, s'écria-t-il, tu es vengé! — Mon frère, répliquai-je, je ne désire pas l'être; je viens au contraire, au nom du Tout-Puissant, réclamer ce que sa voix commande, réparer le scandale, sauver deux victimes; voilà notre mission; vous êtes dans l'erreur si vous vous êtes chargé d'une autre. — Que prétendez-vous de moi? me dit Mario avec un air sombre et la voix altérée. — Que vous m'aidiez dans le

Digitized by Google

but qui m'amène : je veux que le pécheur s'humilie, qu'il sanctifie à son lit de mort les liens coupables qui flétrissent l'innocence, en un mot que l'enfant de la honte devienne celui du repentir..... — Mon frère, me répliqua Mario, avez-vous bien pesé le funeste encouragement que vous donnez aux honteuses faiblesses? Faut-il que le tort d'un seul fasse rougir les familles? Faut-il, en un mot, qu'une vile créature ait un rang élevé dans la société? — Nous sommes morts, lui dis-je avec force, aux vanités du monde; j'ignore si le front d'une noble famille aura à rougir; mais s'il ne répare sa faute, celui du marquis pâlira devant l'Éternel... » Mario garda le silence quelques instans. « Valerio, me dit-il enfin, sondez bien les replis de votre cœur, est-ce Dieu qui vous inspire? Je me méfie de votre générosité : n'en comblez-vous pas l'effort, en assurant la félicité mondaine de la perfide qui vous a trahi? — Mon frère, répondis-je, j'ai beaucoup souffert depuis quelques années. J'ai supplié le ciel de m'éclairer lorsque je vis à mes pieds Laura repentante; j'ai écarté de mon ame tous les sentimens qui me sont interdits, j'ai songé aussi au pécheur expirant sans avenir, j'ai entendu deux voix l'accusant au tribunal suprême; je crois qu'il doit à deux infortunés deux existences. J'ignore si cette pauvre Laura trouvera le bonheur; mais le refus du marquis est sa condamnation. — Cette femme que vous croyez repentante n'est peut-être que malheureuse. — Acceptons, mon frère; Dieu déchire le voile de la prospérité pour faire luire sa lumière. Ne voyez-vous pas, cher Mario, une mission dans le hasard qui nous réunit? Je commence à l'accomplir, c'est vous qui ferez le reste. Je ne puis suivre cette pécheresse dans le cours de sa vie; ce soin sera le vôtre; si Dieu permet que mes efforts soient récompensés, elle n'oubliera pas ce qu'elle lui devra en embrassant son fils. Mais, au nom d'un Dieu de paix, mon frère, n'épouvantez pas trop sa jeunesse, excitez ses regrets; qu'elle n'oublie jamais ce que la miséricorde fit pour elle, et qu'elle connaisse enfin les joies d'une pieuse reconnaissance! » Ici un sourd gémissement s'exhala de ma poitrine, mais bientôt, maîtrisant mes souvenirs : « Mario, continuai-je d'une voix affaiblie, encore une fois j'ai bien souffert; le sauveur du monde ne veut pas deux victimes! » Rien jusqu'alors n'avait pu vaincre l'âpreté du caractère de Mario; il sentit pour la première fois qu'une religion toute d'amour commandait la charité; cette phrase : venez à moi, devint pour lui une vérité d'indulgence et de tendresse, et je fus le chétif instrument dont se servit la Providence pour assouplir la rudesse de ce triste cœur. Le religieux se jeta dans mes bras : « J'abjure les

Digitized by Google

fausses idées, me dit-il, que je puisais dans la haine; je me croyais ministre d'un Dieu de paix, et je n'étais que l'instrument des vengeances que sa force repousse; oui, je ferai tout ce que tu vas me commander, je consolerai cette femme malheureuse, et si mes soins ont leur récompense, si je l'encourage à sa dernière heure, si j'ai l'espoir que sa place soit marquée parmi les enfans du ciel, elle saura, Valerio, que c'est toujours toi qui l'auras sauvée. » Nous restâmes long-temps dans les bras l'un de l'autre, puis, tombant à genoux, nous récitâmes le *Pater*, le *Veni Creator*, et, nous abandonnant à la sainte volonté, nous entrâmes dans la chambre du marquis de Montecarelli, qui paraissait toucher à ses derniers momens.

Le marquis de Montecarelli était âgé de plus de cinquante ans; il avait passé son insouciante vie dans les plaisirs et dans la débauche; rebelle à la sublime morale de notre sainte religion, indifférent aux principes d'une orgueilleuse sagesse, atteint par une grave maladie, quelques craintes superstitieuses s'emparèrent de son cœur endurci. Chasser Laura, abandonner son enfant, lui avait paru une réparation suffisante. Mario n'avait que trop bien encouragé cette disposition cruelle, et le marquis s'étonnait maintenant qu'on lui demandât d'autres efforts pour obtenir le pardon de ses erreurs. Lorsque je fus près de lui, il disserta long-temps sur le repentir que je cherchais à faire entrer dans son cœur. Il me disait : « Mon père, plus tard..... lorsque je serai guéri, nous parlerons de Laura..... je verrai ce que je dois faire.... J'ai chassé ma maîtresse, mon lit de mort est épuré, et les fruits de mes erreurs sont punis avec moi; je leur ai imposé un dur châtiment. — Eh! de quel droit punir, lui dis-je, vous qui avez tant à expier! les larmes que verseront ces deux victimes, ne déposeront-elles pas contre vous aux pieds de l'Éternel? Qui donc séduisit cette ame innocente, n'est-ce pas vous, corrupteur de sa jeunesse? et si cette infortunée prolonge ses erreurs, n'est-ce pas votre abandon qui l'y condamne? Ce malheureux enfant que le monde repoussera, dont la vie est flétrie avant d'avoir vu la lumière, père dénaturé, ne vous doit-il pas sa pénible existence?.. — Mais qu'y puis-je, mon père? — Réparer; vous humilier devant les hommes pour vous élever à Dieu; sanctifier par le mariage une union criminelle; Dieu vous laisse encore ce moment, hâtez-vous : quelques instans peut-être, et l'éternité vous accable! — Épouser Laura, mon père! vous n'y pensez pas; Laura... marquise de Montecarelli... son fils, héritier de mon nom, de ma fortune, de mes titres... Mais que dirait ma famille, le monde? — Le monde! le monde! m'écriai-je, vous en

Digitized by Google

avez fini tout à l'heure avec le monde... votre vie ne tient qu'à un fil; votre vie, entendez-vous, celle qui finit ici-bas? et alors commence celle qu'on ne doit plus perdre, et avec elle les remords inutiles, les souffrances éternelles que Dieu réserve aux superbes qui n'auront pas voulu s'humilier devant ses paroles de paix et de miséricorde. » Notre discussion fut vive, animée; cet homme retrouvait assez de force et de vie pour opposer de vaines raisons dictées par la vanité du monde aux vérités foudroyantes que j'annonçais. J'avais épuisé toutes les armes de la conviction, celles de la prière, celles de la menace; tout à coup, inspiré par le zèle qui me commandait de sauver le pécheur, je me lève, et jetant mon capuchon en arrière : « Malheureux, lui dis-je, savez-vous à qui vous refusez le salut de votre ame? savez-vous quel envoyé du ciel vient pour vous bénir aujourd'hui? C'est un infortuné qui aux pieds des autels trouve à peine la force de prier, que vous avez forcé de renoncer à toutes les joies qui pouvaient consoler sa vie de misères... Regardez ces traits défigurés, voyez, non la jeunesse de ses années, mais les rides de la douleur ayant devancé celles de la vieillesse! et c'est lui, lui qui devrait vous maudire, et qui vient vous sauver! Oh! par grace pour vous-même, ne me disputez plus le pardon complet que moi seul puis vous donner; interprète sacré du Dieu qui nous entend, mon frère, mon cher frère, cédez à mes larmes, cédez à mes instances, accordez au malheureux Cellino le soin de vous bénir! — Cellino! s'écria le marquis. » Malgré sa faiblesse, il fit un mouvement pour se précipiter hors de son lit, je le retins. « Non, lui dis-je en tombant à genoux, vous ne sauriez échapper aux étreintes de ma charité, elles vous serrent, elles vous enlacent, elles veulent malgré vous reconquérir pour Dieu cette ame à l'agonie; elles vous commandent, au nom de ce Dieu prêt à frapper, désireux d'absoudre, de rendre l'honneur à celle que vous couvrîtes d'opprobre; de donner une existence à un pauvre enfant que vos débauches rejettent loin du monde? L'orgueil sera-t-il sourd, le cœur sans pitié? Hélas! je revendique jusqu'à vos faiblesses pour vous sauver. Mon frère, le bras du Tout-Puissant est levé sur votre tête, les portes de l'enfer s'ouvrent pour engloutir sa victime. Hâtez-vous, l'heure sonne, c'est peut-être la dernière! » Dans ce moment, les cloches du village annonçaient *l'Angelus*. O bonté inattendue de celui qui pardonne! Le marquis tressaillit; il regardait autour de lui avec effroi; ses mains se joignirent, des larmes tombèrent de ses yeux. « Oui, oui, dit-il, qu'elle vienne; sauvez-moi, mon sang se glace.... Entendez-vous ce son?.... Mon père, ordonnez...., je suis

Digitized by Google

prêt...; mais vous me bénirez? » J'étendis les mains sur sa tête, je lui dictai ses prières et prononçai le pardon céleste. A mesure que mes secours vivifiants se répandaient sur lui, ses forces semblaient renaître; Mario m'assistait, mais c'était moi surtout qui rassurais le mourant. Une dernière cérémonie restait à célébrer; je confiai le marquis aux soins du religieux, et je fus chercher celle dont la présence était indispensable à cette heure de mort et de repentir.

Pendant quelques instans, je demeurai dans un affreux accablement; tout en moi était si fortement agité, qu'aucune de mes sensations n'était distincte. J'avais besoin du secours de l'Éternel; livré à moi-même, il me semblait que j'allais mourir.

On introduisit Laura dans le salon où j'étais à l'attendre. Mon capuchon cachait entièrement mon visage; je me promenais recueilli pour vaincre les émotions que me faisait éprouver sa présence; à la dérobée je jetais un regard sur la pauvre jeune fille restée debout près de la porte, ignorant si elle devait me craindre ou me bénir. Elle releva une gaze qui couvrait son visage, sa beauté fit palpiter mon cœur un moment; mais elle ne ressemblait plus à cet ange si pur que j'avais tant aimé. Je cachai ma tête dans mes mains, j'étouffai mes pleurs; je crus que j'allais tomber à ses pieds, exhaler tout ce qui me restait d'existence, lui raconter les souffrances que ma mort seule pouvait guérir. Dieu permit que je sortisse vainqueur de cette déchirante lutte; je me condamnai au silence, et, tout entier à mon saint ministère, je ne songeai plus qu'à disposer Laura pour l'auguste cérémonie qui allait s'accomplir par mes soins.

Laura se mit à genoux : d'une voix très basse, je commençai les exhortations qu'il me restait à lui faire; j'insistai beaucoup sur le dévouement qu'elle devait au marquis son bienfaiteur! hélas! je savais trop qu'elle pouvait le méconnaître! La jeune femme sanglottait; tout à coup ses mains se lèvent avec violence, et saisissant une des miennes : « O vous, dit-elle, qui m'accordez tant de pitié, il vous reste un plus grand bien à me faire, mon père : par toute la terre cherchons l'ami que j'ai trahi; que je puisse couvrir ses pieds de mes larmes les plus amères, qu'il me dise aussi : Ma fille, je te pardonne! Il le dira, mon père, Celline ne m'a pas maudite, je le sens à cette heure; c'est sa bonté qui sauve la coupable, votre présence en ces lieux est due à ses prières... O mon Dieu, mon Dieu! quel cœur j'ai déchiré! quel ami j'ai trahi! Ah! l'ingratitude trouve sur la terre son châtiment... je le porte peut-être dans mon sein... peut-être un jour aussi mon enfant trahira-t-il sa mère!

Digitized by Google

— Rassurez-vous, pauvre fille, dis-je en déguisant mal ma voix; votre repentir efface toutes vos fautes! Moi, ministre d'un Dieu de paix, de miséricorde, je vous absous de toutes vos erreurs; c'est aussi au nom de Cellino que je vous pardonne... Allez, remplissez tous vos devoirs, ne les oubliez jamais... soyez heureuse! Les vœux de celui que vous nommez votre père sont remplis; Cellino désormais ne peut en former d'autres!... » Ici les larmes de la jeune femme s'arrêtèrent; elle tressaillit, une rougeur subite colora son front. Fixant sur moi un regard plein d'inquiétude : « Je vous crois, dit-elle, je crois en effet que Cellino me pardonne... je ne sais quels accens font vibrer tout mon être... est-ce un songe? la bonté du ciel a-t-elle voulu par une ressemblance solennelle rendre plus sensible le pardon que vous m'annoncez?... Mon père, je ne sais ce que j'éprouve, mais je tremble... — Priez pour votre enfant, lui dis-je; suivez-moi... Dieu fera le reste! »

J'entrai chez le marquis; j'étais épuisé; j'avais hâte de rentrer dans ma cellule, de m'y renfermer pour jamais. Je ne devais plus redouter les émotions de mon cœur, cette journée les tuait pour toujours. Le père Mario s'était uni de pensées, de paroles, à tous mes désirs; le malade tremblant cédait à nos instances; la crainte de la mort, ma présence, décidèrent cette victoire. S'il vécut, a-t-il rendu sa jeune femme heureuse? Je l'ignore. Nous fîmes paraître Laura, pâle, muette, les yeux toujours fixés sur moi; elle me laissa placer sa main dans celle du marquis. Mario, deux domestiques, furent les témoins de cette lugubre cérémonie; au moment de prononcer le serment qui l'engageait à jamais, sa voix était sourde, presque hésitante; une seule pensée semblait dominer ses actions; ses regards me suivaient, elle paraissait attentive à mes moindres paroles; mes prières, récitées à voix basse, lui causaient une anxiété visible. Lorsque sa main fut dans la mienne, je la sentis froide, tremblante, et même il me sembla qu'involontairement elle la pressait... O instinct du cœur, deviez-vous si tard vous révéler!... La dernière bénédiction étant donnée sur cette union de la mort et du repentir, mes genoux fléchirent, je ne pus résister à tant d'émotions, je tombai privé de tous sentimens aux pieds de la marquise de Montecarelli! Lorsque je repris mes sens, j'étais seul dans ma cellule, la cloche du couvent sonnait la prière.

COMTESSE DE NANSOUTY.

Digitized by Google

LE SALON DE 1843.[1]

Bien des noms aimés font défaut au salon de 1843. Le bruit s'est répandu que, parmi les maîtres de la peinture française, quelques-uns, dédaignant ce soleil qui luit pour tout le monde, avec la permission du jury, pour M. Pingret comme pour M. Delacroix, pour M. Bidault comme pour M. Corot, ne voulaient plus exposer leurs œuvres en mauvaise compagnie. Ces messieurs exposeraient dans leur atelier, à l'imitation des maîtres italiens. Il y aurait là de l'ingratitude et de l'orgueil mal placé. Que ces messieurs n'oublient pas que les maîtres italiens habitaient des palais; que chaque atelier était alors un splendide musée où l'on arrivait par un escalier de marbre bordé de vases de fleurs; qu'il y avait en ce beau temps des grands seigneurs aimant l'art et l'artiste; mais, la meilleure raison, c'est qu'il n'y avait pas d'exposition publique. Or, aujourd'hui que la peinture n'est pas si bien logée et qu'il n'y a plus de grands seigneurs, depuis que les gens de quantité ont le pas sur les gens de qualité, les peintres exposeraient seulement pour leurs amis et leurs flatteurs; je voulais dire leurs ennemis. Ensuite, orgueil à part, pourquoi cette ingratitude pour ce noble champ de bataille où ils ont conquis leur renommée? Que seraient-ils donc, ces messieurs, s'ils n'avaient eu ce jardin de l'art où s'épanouissent tous les talens fran-

(1) Voyez la livraison du 26 mars.

Digitized by Google

çais? Qu'ils se souviennent de l'histoire de ce pauvre Greuze, car ils n'ont pas même le mérite de la nouveauté. Greuze, original dans sa vie comme dans ses œuvres, ennuyé des critiques de son temps et des manœuvres de l'Académie (rien de nouveau sous le soleil, l'Académie de 1775 avait ses petites passions comme de nos jours), voulut faire *salon* dans son atelier. Qu'arriva-t-il? Comme il y avait à peine trois ou quatre tableaux dignes de remarque au *salon* du Louvre, on ne pouvait guère se dispenser de voir les gracieuses fantaisies du peintre de genre qui ramenait la peinture dans des voies meilleures. Les grands seigneurs, — car il y en avait encore, — se donnaient rendez-vous dans l'atelier de l'artiste; la mode s'en mêla, il fut de bon goût d'aller chez Greuze, comme il était de bon goût d'aller à l'Opéra ou à la Comédie-Italienne. Mais la mode passa, mais vint 1792 qui dispersa dans les cimetières ou dans l'exil tous les grands seigneurs protégeant les arts. Greuze fut oublié, nul ne vint plus visiter son œuvre; il fut oublié à ce point que, quinze ans après, reparaissant de guerre lasse à une exposition, tout le monde s'écria en voyant son tableau : Greuze! je le croyais mort depuis vingt ans. Or, je le demande, est-il rien de plus douloureux que cette mort dans la vie? Aujourd'hui, plus que jamais, le lendemain effeuille des cyprès sur la couronne de la veille. Comment ne pas oublier, et oublier vite, quand on voit tant de jeunes talens poindre à l'horizon? —Je crois, du reste, pour mon compte, que ces messieurs ont d'autres raisons pour ne pas exposer.

Ainsi, M. Cabat, devenu catholique, semble craindre les rayons de la gloire humaine; il n'expose pas depuis deux ans. On dit, du reste, que le beau talent du peintre s'est un peu ressenti des transformations de l'homme. Déjà vous avez remarqué, j'imagine, l'austérité de ses paysages. Il ne se complaît plus que dans les sites funèbres, il recherche les déserts et les solitudes. Tout ce qui est sauvage et silencieux l'attire et le charme. La nature, qui a des fleurs et des fruits, l'irrite et le désespère; il semble qu'il voudrait ne vivre que de racines. Il faut voir comment il fait jeûner ses arbres et ses herbes. Pas une seule goutte de rosée pour ses herbes, et, en vérité, on pourrait croire que ses arbres portent cilice, tant ils ont l'air de pousser pour l'amour de Dieu. Est-ce que les conciles ont infligé l'abstinence à la nature? La nature est encore sainte et belle comme le jour où elle sortit des mains du Créateur. M. Cabat devrait comprendre qu'elle est d'autant plus digne de Dieu, qu'elle répand le baume de ses fleurs, l'or de ses moissons, l'ivresse de ses vendanges.

Digitized by Google

Peindre la nature qui souffre et qui ne sourit pas au ciel, c'est peindre la mort. Dieu n'aime pas la mort; l'herbe qui pousse dans les cimetières n'est-elle pas plus verte qu'ailleurs?

M. Corot, digne rival de M. Cabat, n'est pas du tout catholique en peinture. C'est un panthéiste qui aime le sourire du ciel et des fleurs; ses dieux inspirateurs sont Théocrite et Virgile :

> Prima Syracosio dignata est ludere versu
> Nostra, nec erubuit silvas habitare Thalia.

M. Corot est digne, comme Virgile, de marcher sur les pas de la muse de Sicile. Ses pâtres et ses nymphes, créés à grands traits, rappellent bien ceux des poètes antiques. Sa nature est digne du beau temps où Pan jouait de la flûte, où les naïades et les bergers dansaient sur les rivages d'Alphée et d'Aréthuse. Il n'aime pas les détails comme les poètes modernes; ce qui le charme surtout, c'est la grandeur. A d'autres la patience, à d'autres la broderie et la mosaïque, à d'autres la nature pour la nature. Que celui-ci peigne chaque brin d'herbe, que celui-là n'oublie pas une feuille à la branche: pour lui il n'est pas si servile; ce qu'il recherche, c'est le style et l'effet. La nature, telle qu'elle apparaît le plus souvent à nos yeux, manque un peu d'accent; M. Corot sait la saisir à ses bonnes heures, — le soir, le matin, — quand le soleil disperse le brouillard pour la saluer de ses rayons d'or, quand le soleil rougit à son regard d'adieu, quand la rosée étincelle, quand les herbes frémissent, quand les fleurs secouent leur parfum. — M. Corot voit la nature par le prisme de la poésie antique ou plutôt par le prisme de l'art. L'art est une autre nature donnée aux hommes de génie pour corriger la première en ses imperfections. Un poète a dit quelque part que Dieu, un peu mécontent de son œuvre après avoir créé le monde, mais ne voulant pas se donner la peine de recommencer, mit dans un coin de la cervelle humaine un autre monde plus beau, plus éblouissant, plus divin, — le monde de l'art. — Des profanes ont même avancé que c'était là le seul paradis terrestre, — quand l'amour y mettait le pied.

L'art ne se contente donc pas d'imiter la nature, il y ajoute ses enchantemens : ici la couleur, là-bas la ligne, partout l'effet. Est-ce que vous avez jamais rencontré sur la terre la divine beauté des vierges de Raphaël? Est-ce que vous avez jamais respiré un si doux printemps en Italie, en Grèce ou en France que ceux que vous traversez dans les idylles d'André Chénier? Est-ce que les masques de plâtre moulés à vif atteindront jamais à l'élévation des têtes de Mi-

Digitized by Google

chel-Ange ? L'art continue la passion humaine avec le vague souvenir qu'il a du ciel, d'où il est descendu. S'il n'était qu'une imitation, pourquoi ne pas s'en tenir à la nature? Pourquoi doubler cet animal raisonnable qui s'appelle l'homme et dont le nombre est bien assez grand? — Je demande pardon à mes semblables de l'impolitesse de mon paradoxe.

M. Corot a deux paysages au salon : *Un Soir,—Jeunes filles au bain.* Le jury n'a pas laissé passer *l'Incendie de Sodome. Un Soir* est une des plus belles pages que j'aie vues. Toutes les imaginations poétiques voudraient se mêler aux jeux de ces pâtres à demi nus, sur cette prairie printanière où déjà la rosée se suspend à la marguerite, sous ce beau ciel d'or et d'azur, au pied de ces arbres sveltes et nobles que le soleil couronne de ses derniers rayons, au bord de cette rivière qui coule et murmure si doucement. Comme on respire bien au passage la fraîcheur embaumée d'un soir de printemps!

J'aime moins les *Jeunes filles au bain;* cependant le lieu est bien choisi : l'amour seul avec son bandeau serait capable de découvrir cette fontaine ombragée où l'on n'entend que le sifflement du merle, les frémissemens du feuillage et le gai babil des baigneuses. Le soleil perce agréablememt les rameaux touffus que les jeunes filles ont choisis pour voile.

Il est bien regrettable de ne pouvoir étudier le tableau capital de M. Corot représentant *l'Incendie de Sodome.*

Sous la tapisserie chatoyante de M. Papety, on a placé, non pas sans doute pour lui faire tort, mais j'en suis fâché pour lui, *la Posada* de M. Adolphe Leleux. J'aimerais mieux faire mon rêve de bonheur dans le tableau de M. Leleux que dans le tableau de M. Papety. Figurez-vous une pittoresque hôtellerie de la Navarre dont les murs sont tapissés de vignes et dont l'escalier est couvert de musiciens ambulans. L'aspect est des plus agréables, les chansons vous viennent jusqu'au cœur, le soleil, quoiqu'un peu pâle pour un soleil d'Espagne, en égayant la vigne, la façade et les musiciens, nous égaie nous-mêmes de je ne sais quel rayon poétique. Il n'y a pas moins de dix personnages sur le petit escalier de la posada. Tous sont dignes d'être en scène parce que tous ont leur rôle à jouer. Les uns chantent, les autres écoutent. Le peintre n'a rien oublié de ce qui fait le rêve de bonheur des Espagnols, la bouteille et le *cigarero,* l'amour et l'insouciance, une mandoline et un violon, des yeux noirs et des dents blanches, une guitare et un tambour de basque, la paresse qui bénit le soleil et le soleil qui mord une épaule nue. Le groupe

Digitized by Google

est charmant, on y sent la vie et le mouvement; toutes les poses ont du caractère, jamais on n'a mieux compris l'harmonie de la scène. Les personnages sont tous pittoresquement ajustés; on voit bien que l'étude s'est jointe au talent. Voilà un peintre original qui écoute franchement sa nature, qui donne un cachet à toutes ses créations. Les autres années, M. Adolphe Leleux avait étudié le ciel et le paysage de la Bretagne. Il s'était habitué à cette nature un peu décolorée; il y avait trouvé de bonnes et poétiques inspirations. Tout en le suivant avec charme dans ses curieuses études, la critique avait reproché à son coloris d'être un peu pâle et un peu froid. Il voyait ainsi, il s'en tenait à sa façon de voir. Il s'est enfin décidé à changer de ciel pour changer de coloris. Il a vu le soleil d'Espagne, sans doute il ne lui a pas trouvé des rayons d'or, puisqu'il éclaire sa posada, son feuillage et son groupe d'une teinte argentée. Il n'y a point trop de reproche à faire à un artiste amoureux de la nature qui la peint comme il la voit. Il faut laisser à M. Adolphe Leleux la liberté sans entraves; il a l'instinct, l'esprit et la conscience de l'art. Qu'il aille droit devant lui, à sa guise, de conquête en conquête, sans s'inquiéter des systèmes. Je dois pourtant l'avertir que ses airs de tête ne sont pas assez variés. N'y a-t-il donc qu'un modèle de figure humaine qui frappe M. Adolphe Leleux? Encore si ce modèle était plus beau!

M. Armand Leleux suit bien les traces de son frère sans sacrifier une certaine allure personnelle. Ses *montagnards de la forêt Noire*, qui se reposent sous les arbres, forment un tableau agréable, d'une heureuse composition et d'une couleur assez vraie.

M. Eugène Lepoitevin est un homme de bonne volonté qui prend des leçons à l'école des vieux maîtres flamands et hollandais. Pour mieux s'inspirer d'eux il les met en scène, soit dans l'atelier, soit dans les champs. Il a voulu représenter Paul Potter dessinant d'après nature aux environs de La Haye. Pour bien peindre ce sujet pittoresque il ne fallait rien moins que la touche large et solide de Paul Potter lui-même. C'était là un peintre qui savait saisir franchement la nature à toute heure et en tout temps. Comme ses taureaux mugissent bien, comme on sent bien le lait dans le pis de ses vaches, comme on voit bien l'humidité au muffle de ses génisses. Nul n'est parvenu comme ce maître à montrer un bœuf qui s'agenouille sur la prairie ou un cheval qui marche dans l'abreuvoir. Il a merveilleusement saisi la simplicité et la bonhomie de la nature; il est naïf jusqu'au sublime. D'autres avant lui ont fait des vaches bien dessinées

Digitized by Google

et bien peintes; on admire les troupeaux de Van den Weld et de Karel Dujardin; ceux de Paul Potter charment, touchent et attendrissent; seul il a saisi l'instinct, l'expression, la physionomie des vaches, des bœufs, des chevaux et des moutons. Quand on s'arrête un peu devant les animaux de ce peintre, on croit sentir la saine odeur qu'ils répandent. On ne saurait trop louer la fermeté de sa touche, la vigueur de son coloris. On a critiqué ses ciels cotonneux et ses gazons verdâtres; cependant, qui oserait dire que ce vert brillant n'est pas celui de la campagne? qui oserait affirmer que ces ciels un peu mous ne se trouvent pas à La Haye? L'œuvre de Paul Potter vient à l'appui de mon paradoxe. Paul Potter comprenait les animaux en grand artiste; il ne comprenait le paysage et le ciel qu'en copiste servile. Malheureusement M. Eugène Lepoitevin ne comprend guère l'art ni la nature, il passe à côté, mais en homme d'esprit. Tout le monde n'est pas obligé d'être Paul Potter, qui mourut à vingt-neuf ans, laissant des chefs-d'œuvre sans nombre. Il faut dire que dès l'âge de quatorze ans il créait des tableaux presque dignes de son meilleur temps. Paul Potter avait le bon esprit de faire de la prairie son atelier ordinaire; il connaissait mieux les troupeaux que les pâtres eux-mêmes; il n'en était pas moins un homme de bonne compagnie : le prince d'Orange le suivait sans façon dans ses promenades; les grands seigneurs allaient assister avec lui au spectacle des troupeaux qui paissent. Mais je trouve, — et sans doute vous avez trouvé avant moi,—que je parle un peu longuement ici de Paul Potter, ce peintre n'ayant pas exposé cette année.

M. Eugène Lepoitevin a donc représenté *Paul Potter dessinant dans la campagne*. Le sujet qu'il a sous les yeux est une vache que trait une paysanne. Le paysage est plein de détails inutiles. Le peintre est spirituellement touché; mais jamais Paul Potter ne fut dans un si lourd accoutrement. On lui ferait volontiers l'aumône aussi bien qu'aux mendians qui sont près de lui à le regarder. Reste la vache : si je ne songeais à celles de Paul Potter, peut-être la trouverais-je plus belle.

M. Eugène Lepoitevin a été plus heureux en peignant *un peintre chez un tavernier*. Il y a là une étude plus intelligente de l'école flamande.

Le Souvenir du Campo-Vaccino est d'un joli ton. Il y a de l'esprit et du charlatanisme dans la touche. On regrette un peu de voir le Campo-Vaccino si rapetissé. A force de détails, M. Eugène Lepoi-

Digitized by Google

tevin masque l'espace et gâte la grandeur. De quel droit a-t-il fait couler un ruisseau au milieu de ces ruines?

M. Edmond Hédouin a le sentiment vrai du paysage et de la créature humaine. A peine à son début, il prouve qu'il sait bien voir et qu'il sait assez bien peindre. Sa touche est large, sa lumière est jolie, mais son coloris est un peu terne. Il est allé s'inspirer de la nature des Pyrénées : il a représenté une scène champêtre dans toute sa rustique simplicité. Le tableau n'est pas compliqué. Figurez-vous un moulin à eau, à la porte de ce moulin deux Ossaloises, à droite un paysan qui chasse des cochons, à gauche d'autres cochons qui s'ébattent, sur les devans une verte pelouse, au fond un coin de ciel que cache à demi le numéro du tableau. Ce n'était pas la peine d'aller dans les Pyrénées pour montrer si peu de ciel. Les deux femmes sont étudiées avec esprit et avec naïveté; l'une file à la quenouille, l'autre soulève une toile; la physionomie ne leur manque pas. Leur costume est pittoresque. L'homme qui chasse les cochons est d'un très bon effet. Les cochons sont admirables; leurs soies, leurs pieds, leur hure, tout est parfaitement rendu. M. Edmond Hédouin serait digne de devenir le Paul Potter des cochons; mais là seulement n'est pas tout son talent. L'an dernier, il avait peint un troupeau de moutons où l'on sentait bien la laine. Je crois qu'il pourra entreprendre avec un égal bonheur de peindre tout ce qui s'agite, tout ce qui respire, tout ce qui vit dans le paysage : l'arbre qui frémit au vent comme la jeune cavale qui bondit dans les prés, la paysanne qui file à la quenouille comme l'amazone qui fuit au détour du bois.

M. Sébastien Cornu a exposé un portrait et un tableau religieux. Le portrait de Mme la comtesse de R.... est remarquable à divers titres; le dessin en est franc, la couleur en est ferme. Les yeux sont beaux; ils regardent avec une vérité frappante. Toute la figure est sagement peinte. M. Cornu ne s'en rapporte pas au seul talent; il aime l'étude, en un mot il aime l'art pour l'art. Je regrette qu'il n'ait pas vu l'angle un peu aigu du bras de la comtesse; il eût corrigé, je n'en doute pas, ce fâcheux effet.

M. Sébastien Cornu lutte avec bonheur pour la peinture religieuse. Je ne doute pas qu'il n'arrive à des créations dignes d'un artiste recueilli du XVIe siècle. Jusqu'à présent ses tableaux religieux sont des portraits d'apôtres ou de saints. Si M. Cornu découvre à merveille le caractère d'une figure qui pose devant lui, il sait aussi deviner,

Digitized by Google

d'après la tradition, le caractère d'un saint qui n'est plus visible que par sa parole sur la terre, et dans le ciel par sa gloire, — ou tout simplement par le bruit qu'il a fait ici-bas. — Le *Saint Joseph et l'Enfant Jésus* de ce peintre respirent un vrai sentiment religieux. Tout le tableau est d'une belle et grave simplicité. Il y a autour de ces figures une ineffable sérénité qui pénètre l'ame. Le saint Joseph de M. Cornu est bien le résigné saint Joseph du Nouveau Testament. Il a la tête douce et pensive, mais un peu petite en regard de celle de l'Enfant Jésus. A quoi pense-t-il? Ce n'est pas là mon affaire ni la vôtre, j'imagine. J'aime mieux l'Enfant Jésus; il est plus largement fait; Dieu lui a déjà mis sur le front l'auréole de la majesté divine.

On trouve aussi un sentiment religieux dans un tableau très imparfait de M. Émile Lafon : *la Sainte Vierge reçoit la communion des mains de saint Jean l'Évangéliste, assisté de saint Jacques, son frère*. Ce tableau ne manque pas de caractère; il y a de la noblesse dans les poses, du style dans les draperies. Quand M. Émile Lafon aura plus d'étude, s'il sait conserver le sentiment qui distingue son œuvre de début, la peinture religieuse pourra compter sur sa main.

Je pourrais en dire autant ou à peu près du *Christ descendu de la croix* de M. Lazerges. Le Christ de ce peintre n'a certes pas la grandeur sublime du fils de Dieu. Il faut, disait Rubens, peindre mille Christs pour saisir un seul de ses traits; M. Lazerges n'y est pas encore. Mais au moins il a réussi à peindre un saint Jean qui ne manque ni de grandeur dans la pose ni d'expression dans le regard. Les draperies sont vulgaires, la lumière est douteuse; est-ce la lumière du soleil ou le clair de lune?

L'Ensevelissement de notre seigneur Jésus-Christ est un tableau où M. Alexis Pérignon a donné des preuves d'étude et de sentiment. Le Christ est d'un bon coloris. Peut-être pose-t-il un peu dans la mort; mais il faut dire qu'une pareille mort demande de la majesté. Le groupe du milieu est d'un heureux effet. La Vierge qui tend les bras a bien le naturel du mouvement et l'expression de la douleur; seulement c'est plutôt une mère qui tend les bras à son enfant que la mère de Dieu. Mais une mère, quelle qu'elle soit, n'est-elle pas noble, belle et touchante dans sa douleur? J'aime moins la Madeleine; c'est une Madeleine qu'un divin amour n'a pas encore purifiée. Mais, à moins d'être Raphaël ou Rubens, comment arriver à peindre cette pécheresse, à qui il fut beaucoup pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé?

Digitized by Google

De païen M. Leloir s'est fait chrétien. Après avoir peint *Homère chantant ses poésies*, il représente *Jésus-Christ offrant le pain et le vin*,— son corps et son ame, — à ses disciples. J'avoue qu'en peinture j'aimais mieux l'action du rapsode que celle du roi des Juifs. Il y avait une certaine poésie dans le tableau grec, que je ne trouve plus dans le tableau de la cène. Le Jésus-Christ de M. Leloir ressemble plus à un doux pasteur des premiers âges qu'au sauveur de l'humanité; il a le calme et non la grandeur de la tradition. Ses apôtres sont loin de valoir ces belles filles grecques artistement drapées qui écoutaient Homère au salon de 1841.

M. Jules Varnier est un homme d'études sévères, qui prend tour à tour le pinceau et la plume; mais s'il prend la plume, c'est pour peindre encore ou pour écrire en faveur de l'art. La peinture religieuse le séduit et l'attire, et, par amour des contrastes sans doute, il recherche le style grec pour ses stances et ses sonnets, quand par hasard il en fait. Jusqu'à présent il n'a exposé que des sujets religieux et des portraits; c'est là que son talent semble devoir s'arrêter. Mais pourquoi assigner des limites au talent? Le talent est un oiseau voyageur qui trouve partout de l'air pour ses ailes; il ne s'agit pour lui que d'avoir de bonnes ailes. Cette année M. Jules Varnier s'est essayé dans un sujet biblique, *le saint homme Job sur son fumier*. « Alors sa femme vient lui dire : — Quoi! vous demeurez encore sur votre fumier? Maudissez Dieu et mourez. Et il lui répondit : Tu parles comme une femme insensée. Quoi! nous recevrions de Dieu les biens et nous n'en recevrions pas les maux? — Cependant trois amis de Job apprirent tous les maux qui lui étaient arrivés, et étant partis chacun de leur pays, le vinrent trouver, Éliphas de Théman, Baldad de Suh, et Sophar de Naamath; car ils s'étaient donné jour pour le venir voir ensemble et le consoler. — Lors donc que de loin ils eurent levé les yeux pour le considérer, ils ne le reconnurent point; et ayant jeté un grand cri, ils commencèrent à pleurer. Ils déchirèrent leurs vêtemens, ils jetèrent de la poussière en l'air pour la faire retomber sur leur tête. — Ils demeurèrent avec lui assis sur la terre, durant sept jours et durant sept nuits, et nul d'eux ne lui dit aucune parole, parce qu'ils voyaient que sa douleur était excessive. »

Voilà ce que dit la Bible. Voyons comment M. Jules Varnier a interprété le livre suprême : son tableau représente un escalier de marbre, l'escalier d'un palais magnifique donnant une belle et bonne idée de l'architecture des Hébreux; il y a même sur le péristyle un sphinx d'un assez bon sculpteur. Dans le fond, on voit le paysage

Digitized by Google

et le ciel de la Judée. Voilà pour le lieu de la scène. Sur l'escalier, le peintre a placé quatre personnages : Job et ses trois amis; au bas de l'escalier, la femme du saint homme se dispose à l'abandonner à sa misère. Mais en vérité sa misère n'a rien de sombre ni de pathétique. On comprend bien qu'il laisse partir sa femme; d'ailleurs, sa femme n'est pas belle. Le fumier qu'il s'est choisi est tout simplement une belle gerbe blanche et fraîche qui pourrait faire envie à bien des gens qui ne sont pas abandonnés de leur femme. Sa pose n'est pas du tout celle d'un homme abattu par le mal, ses draperies ne sont pas celles d'un pauvre diable qui s'humilie, car elles sont belles et riches. Jusqu'ici les peintres avaient compris ce sujet d'une façon plus simple et plus vraie. L'école flamande et l'école espagnole ont plus d'une fois représenté Job sur son fumier sans périphrase. Job n'était rien moins qu'un bon pasteur, riche par le nombre de ses enfans et le nombre de ses troupeaux. C'était là d'ailleurs toute la richesse des patriarches. Ils habitaient plutôt une tente qu'un palais. M. Jules Varnier n'a pas cité la Bible sans la comprendre aussi bien que moi. Or, d'après la Bible, Job était tour à tour sur les cendres de son foyer ou sur le fumier de ses étables. Le peintre, ayant mieux aimé faire un paradoxe qu'une copie, aimant mieux se tromper que de suivre servilement les traces d'un Rembrandt ou d'un Ribera, a pris dans l'histoire l'idée et non la vérité. Sans doute il espérait peindre plus poétiquement la misère de Job dans l'escalier d'un palais que sur un fumier pur et simple. L'antithèse l'a séduit, mais par malheur tous les esprits ne comprennent pas les métaphores en peinture. C'est bien le moins en effet que, pour peindre le saint homme Job, on le couche sur un peu de fumier. Or, cette belle gerbe dorée et ce palais splendide trompent l'imagination. Comment reconnaître l'âpre patriarche si rudement éprouvé? on le prend plutôt pour Lazare à la porte du mauvais riche. L'exécution se ressent un peu de l'inspiration. Comment bien placer des patriarches sur un escalier de marbre? Il y avait à craindre là un fâcheux échelonnement. M. Jules Varnier n'est parvenu qu'à grand' peine à peupler son escalier sans confusion. Deux des amis du saint homme sont assis sur les marches, en proie à leur douleur silencieuse, bien sentie par l'artiste; l'autre est debout; je n'aime ni sa figure, qui est mesquine, ni sa draperie, qui est sans style. Job a une assez belle tête, mais il regarde le ciel avec trop d'emphase; sa femme n'est ni belle, ni noble, ni triste. Jamais cette femme-là n'a habité la Judée, car elle n'a rien du soleil de la Judée, ni de la simplicité splendide, ni de la grace ineffable

Digitized by Google

de l'épouse d'un patriarche. Pourquoi cette mauvaise lumière quand le ciel est beau? Pourquoi, vous qui êtes un homme d'esprit et de sentiment, avez-vous manqué à l'esprit de la Bible et oublié le sentiment des premiers âges?

Il y a des imaginations tourmentées qui prennent l'audace pour le talent; ainsi M. Charles Muller le prouve dans le *Combat des Centaures et des Lapithes*, comme M. Victor Robert dans *Néron chantant pendant l'incendie de Rome*, — sans vouloir faire de parallèle. — Certes il faut être audacieux pour oser se perdre, au risque de ne pas se retrouver, dans des pages de cette nature. Que dire de ces pompeuses extravagances? Pourquoi tant d'efforts pour montrer son talent si on en a? Pourquoi cette orgie du crayon et de la palette, cette profanation de la ligne et de la couleur? Patience, après l'orgie ils s'éveilleront plus calmes, ils verront trembler à la fenêtre un rayon de soleil, ils respireront l'air rafraîchissant du matin et comprendront que l'art n'est pas une ivresse.

M. Muller, on doit l'espérer, ne continuera pas à gaspiller un vrai sentiment de la couleur dans des ébauches confuses. On lui a tenu compte de ce sentiment dans ses essais, mais il serait temps d'apporter un peu de clarté dans ce chaos.

Je n'aime guère les petits portraits qui flottent entre la peinture et la miniature. C'est à grand' peine si on échappe à la dureté du trait et à la lourdeur du ton. M. Alophe a exposé quatre petits portraits, dont deux dans le même cadre, où il est parvenu à être gracieux et vrai. Celui de Mme Sabatier est joli, ceux de Mlles W... sont charmans. L'artiste n'a rien négligé à cet effet : ses poses sont franches et naturelles, ses fonds sont très agréables. M. Alophe commence une petite galerie où l'on aimera à figurer, si on a les moyens de faire bonne figure.

Le jury, qui a refusé la porte à des paysages de Corot et de Paul Huet, a laissé passer sans doute comme une chose piquante *le Mariage d'un Singe*. Que ce soit là un mariage d'inclination, je le veux bien : *il faut des époux assortis*, dit la chanson; mais en même temps n'est-ce pas une horrible profanation de l'art et de la religion? Il faut plaindre le peintre qui a osé signer un pareil sujet et le jury qui a osé admettre un pareil tableau. Certes, je ne suis pas de ceux qui condamnent le burlesque dans les arts, j'aime Breughel d'Enfer et Jacques Callot, mais ceux-là ne choisissaient jamais les églises pour théâtres de leurs folies.

M. William Wyld est un très agréable architecte en peinture; il

Digitized by Google

expose des monumens de Venise, de Paris et d'Amsterdam. Sa *Riva dei Schiavoni* est d'un architecte qui peint fort joliment; on dirait le palais d'une fée, tant il y a de grace et de légèreté. Ce n'est pourtant pas le palais d'un conte de fée; c'est la vérité pure et simple, saisie poétiquement. Comme cette belle eau coule bien au pied du palais! Comme ce ciel qui l'éclaire est profond et charmant! Une grande finesse de ton distingue le coloris de ce joli tableau. M. William Wyld est moins heureux dans les grands cadres : son palais ducal est loin d'avoir le charme de sa *Riva dei Schiavoni*. Quoique tout le monde ait vu cent fois ce tableau, on le revoit encore avec plaisir, grace à M. William Wyld. J'espère, du reste, que c'est la dernière fois que la *Riva dei Schiavoni* est exposée au Louvre.

La campagne de Rome inspire toujours les peintres. Les ombres de Virgile et de Raphaël animeront éternellement cette nature éteinte, cette mère désolée qui survit à ses héroïques enfans. M. René Yardin a peint un effet de soir au bord du Tibre. C'est d'une vérité sage; le paysage est heureusement choisi; un peu plus d'accent ne nuirait pas à ce tableau, car s'il a du charme, c'est grace au site et non à l'artiste, qui a eu l'esprit de n'y rien mettre du sien.

M. Sabatier aussi a retracé ses souvenirs de la campagne de Rome. Son tableau des *Cavalcadores romains conduisant des bœufs sauvages* est bien composé et ne manque pas de ton. Que M. Sabatier tâche d'oublier M. Decamp pour voir par ses yeux à lui.

M. Legendre s'est bien souvenu de la nature et du ciel d'Espagne; sa couleur est jolie et vraie, mais que M. Legendre y songe, le dessin n'est pas une superfluité en peinture.

M. Cazabon a exposé deux vues d'Italie, l'une prise près de Gênes, l'autre dans le golfe de Naples. Ce peintre comprend l'eau mieux qu'autre chose, il l'agite et l'éclaire bien.

Un paysagiste qui promettait l'an dernier et qui promet encore cette année, M. Gaspard Lacroix, a peint un paysage de n'importe quelle contrée. En effet, il est inutile d'aller à Rome ou en Espagne pour trouver la nature. Le soleil luit, l'arbre verdoie, le fleuve coule partout et pour tout le monde. M. Gaspard Lacroix a choisi un joli site. Cet artiste a étudié avec amour, on le voit au dessin de ses arbres et à ses horizons. Qu'il se mette en garde contre les tons jaunes-verts, il détruirait ainsi la magie de la nature; il la comprend trop bien pour se tromper encore.

M. Gibert a peint avec une grande vérité, — m'a dit un Égyptien de profession, — une *Vue de Boulak*. Cet artiste n'a cependant pas

Digitized by Google

saisi tout l'attrait et tout le caractère de cette nature de feu. Ses ombres sont lourdes, son ciel manque de chaleur.

Un Italien, M. Benjamin de Francesco, tente de prendre place dans la galerie des paysagistes français. Il étudie les plantes avec intelligence, il les peint avec finesse. Parmi ses quinze études de paysages groupées dans le même cadre, il en est plus d'une qui n'est pas sans mérite. Ses touffes de coquelicots vous jettent au passage un léger parfum de blé en fleur, un souriant et vague souvenir d'enfance qui ont bien leur charme.

Un autre Italien, M. Gonzalvo Carelli, ne sera jamais admis parmi les paysagistes français; tout au plus l'admettrait-on parmi les décorateurs. S'il faut en croire le livret, ses paysages seraient commandés pour la maison du roi et pour le ministère de l'intérieur. J'ai peine à m'expliquer cette faveur, à moins qu'on ne veuille encourager M. Gonzalvo Carelli en sa qualité d'étranger, car ses paysages n'offrent pas même l'espérance lointaine et douteuse du talent.

Un tableau qui sans doute était sérieux dans l'idée du peintre, mais qui est d'un effet assez comique, est *une Étude d'Animaux* de Mlle Aline; ces animaux sont des poules qui vont par la campagne becquetant et caquetant; il est sous-entendu qu'il y a des coqs. La jeune artiste n'a pas la cruauté de priver la basse-cour d'un roi et d'un vice-roi. Elle a naïvement compris la poésie domestique du sujet. J'aime beaucoup cette tribu voyageuse que les coqs dominent de leurs crêtes agitées et de leurs chants de triomphe. Mlle Aline a bien saisi l'importance et le caractère chevaleresque du coq.

Le Cyclope de M. Desgoffe est un paysage titanesque qui a du caractère. La figure du cyclope tient bien sa place; elle seule donne le cachet homérique.

Dans *la Promenade de Louis XIV* à travers la forêt de Fontainebleau, j'ai vu un bon arbre, rien de plus. Cela ne constitue pas une bonne forêt, monsieur Desjobert!

Mais voilà bien assez pour aujourd'hui de soleils levant et de soleils couchant, de montagnes et de prairies, de ciels bleus et d'arbres verts. Retournons à la créature humaine. Diogène de l'art, apporte ta lanterne et cherche un homme parmi tous ces portraits.

Il faut encore rendre justice à M. Dubuffe. L'an dernier, par une bizarrerie qui n'est pas dans sa nature, ce peintre avait presque fait un bon portrait, c'est-à-dire qu'il avait permis à la nature de se montrer un peu. La critique avait applaudi, mais qu'est-il arrivé? Il est arrivé que les Anglaises et les bourgeoises retirées du commerce ont

Digitized by Google

dit à M. Dubuffe : « Vous n'êtes plus digne de vous-même; qu'avez-vous fait de votre fard et de votre grace? qu'avez-vous fait de vos roses et de vos lis? Nous ne voulons plus de vous pour notre peintre ordinaire; nous irons droit à M. Winterhalter, qui est mieux appris. » Sur cet avertissement, M. Dubuffe a réfléchi profondément au bon goût et à l'inconstance des femmes qui se font peindre : voilà pourquoi à cette exposition nous retrouvons surtout des portraits de robes de satin ou de robes de velours. En effet, que de femmes ici-bas qui tiennent autant à leur robe qu'à leur figure! et que de femmes qui ont bien raison!

M. Théodore Chasseriau continue sa galerie maladive; c'est le parti pris de la laideur. Il semble se complaire à blesser le goût et le bon sens. Que d'autres qui se disent les amis de ce peintre, mais qui sont ses plus fatals ennemis, vantent ce ton vert et ce ton rouge dont il farde ses femmes, je le veux bien, chacun est libre d'avoir tort comme d'avoir raison; mais je ne puis m'empêcher d'avertir encore une fois un jeune homme qui aurait du talent s'il ne jetait de côté, comme des plantes stériles, tout ce que Dieu lui a donné. Avec ce système aveugle, que deviendra l'espoir de talent de M. Théodore Chasseriau? Une plante stérile. Les portraits de Mlle C... sont l'œuvre d'un homme qui s'éteint. Ces figures ne vivent pas ici-bas; il semble que le peintre en ait vu les modèles dans un songe funèbre et poétique. La lumière même qui frappe sur ces deux femmes vient on ne sait d'où. Pourquoi ce ton si sombre entre ces deux têtes, ce rouge et ce vert si crus, les plis impossibles des schals? toutes choses qui troublent la vue et font vaciller le jugement. Cette peinture attire les regards par ses défauts plutôt que par ses qualités; elle n'est pourtant pas sans un certain charme douloureux. Il y a une jolie main, l'intention des poses est bonne, mais il n'y a que de l'intention; loin de la développer, l'exécution la masque. Dans les têtes, il y a des parties d'un modelé ferme et même d'une excellente couleur; mais quels regards lugubres! M. Théodore Chasseriau devrait mieux choisir ses modèles inspirateurs. Qu'il peigne la figure ascétique de l'abbé Lacordaire, c'est bien; mais non des femmes qui ne jeûnent pas et qui ne reviennent pas de l'autre monde.

Les quatre portraits au pastel de M. Eugène Giraud sont d'une ressemblance criante, du moins les trois premiers; il y manque ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui fait le charme des figures comme des œuvres d'art, cet idéal que donne l'ame qui rêve sur le front, qui sourit sur les lèvres, ou qui rayonne dans les yeux. Ainsi,

Digitized by Google

M. Alexandre Dumas n'est pas là tel que vous l'avez tous vu; M. Eugène Giraud a saisi les traits à l'heure où l'esprit n'y était pas. Le quatrième portrait est le meilleur, il a un peu de ce qui manque aux autres, l'idéal; mais peut-être celui-là n'est-il pas ressemblant.

M. Eugène Giraud continue avec tout son esprit ses petites comédies piquantes du XVIIIe siècle; on dirait des personnages de Watteau ayant passé par les mains de Dancourt. M. Eugène Giraud veut saisir la gaieté en même temps que la grace. Les mascarades champêtres de Watteau ne pourraient se traduire en comédies; Watteau était plus un peintre rêveur qu'un peintre comique. Au contraire, M. Giraud rit et ne rêve pas; aussi je ne désespère pas de voir bientôt reparaître sur un théâtre de vaudeville les deux scènes qu'il expose cette année : *les Crêpes* et *le Colin-Maillard*. Watteau était de son siècle, M. Giraud a raison d'être du sien. Au temps de Watteau, sous la régence, l'esprit français sentait un peu la ruelle; il était noble, coquet et précieux jusque dans ses folies; Watteau avait bien cet esprit-là. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de ruelles où vont se pavaner les grands seigneurs et madrigaliser les petits poètes, l'esprit a beaucoup perdu de ses légères allures, M. Scribe remplace Marivaux; Marivaux, l'esprit des marquises; M. Scribe, l'esprit des bourgeoises. M. Eugène Giraud a voulu se mettre à la portée de tout le monde, il est descendu jusqu'au vaudeville. Qu'il ne se fie pas trop au succès qu'obtiennent ces pages un peu trop enjouées; on peut avoir de la grace et de l'esprit sans être égrillard. M. Giraud possède un joli talent qui pourrait s'exercer en d'autres sujets plus élevés. Il dessine très bien quand il a le temps; sa palette est riche, sa couleur est attrayante, peut-être un peu factice; sa touche est très agile et très heureuse; sous cette apparence de légèreté, on sent que l'artiste a étudié sérieusement. Dans *le Colin-Maillard*, le faune est peint de main de maître; il est d'un ton charmant qui se détache agréablement des arbres si follement capricieux qui l'ombragent. Je ne serais pas fâché, — ni vous non plus, — de relever la femme qui est tombée sur le gazon. Si les autres sont des bourgeoises de qualité, celle-ci est presque une marquise de la vieille roche.

ARSÈNE HOUSSAYE.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

LE CABINET

DU DOCTEUR GALL.

Derrière le gros marronnier du Jardin des Plantes, à côté des pièces de verdure, entourées de treillages, où parquent en demi-liberté les cerfs, les daims et les chèvres apprivoisées, s'élève un bâtiment qu'on nomme le *Musée d'anatomie*. Entrez : dès vos premiers pas dans ces galeries froides et silencieuses, vous vous trouvez au milieu d'ossemens dépareillés qui viennent de grandes races aquatiques. Ces anciens habitans des mers, contemporains pour la plupart d'un monde où l'homme était encore inconnu, ressemblent dans leur grandeur et leur désordre, aux ruines d'une création bouleversée. Montez : vous voici à la hauteur du déluge, les premiers mammifères étalent autour de vous les débris de leurs mâchoires gigantesques, leurs puissantes vertèbres, leurs dents monumentales, comme autant de traces indestructibles de leur lourd passage sur le globe. Ce sont les ancêtres de notre univers : saluez! Ce monde sec, ces espèces éteintes, ces vestiges incohérents d'une nature immense et disparue, font bientôt place à une autre nature et à d'autres débris. A mesure que vous avancez, la force créatrice s'apaise et se modère : l'animalité s'élève et s'ennoblit. — Enfin nous voici arrivés à l'homme! — De longues armoires grises, fermées de treillis en fil d'archal, servent tristement de cages à des squelettes suspendus en l'air. Les uns sont les restes de pauvres étrangers morts à l'hôpital de la Pitié dans les salles de M. Serres : comme nul ne réclamait leurs os, la science s'en est emparée. D'autres ont été ramenés de loin par des voyageurs à titre de pièces curieuses. Voici le squelette d'une femme *Ganche*, ancien peuple, aujourd'hui éteint, de l'île de Ténériffe; la ruine d'une ruine! D'autres fois une chronique de sang s'attache à ces restes

Digitized by Google

méconnaissables. Au-dessus d'un de ces sujets de la science on lit sur un écriteau : *Soliman-El-Haleby, jeune Syrien instruit, mais très fanatique, assassin de Kléber en Égypte, donné par Larrey*. Avant de lui faire subir le dernier supplice, on brûla à Soliman-El-Haleby la main droite pour la punir de ce qu'elle avait fait. Cette main est restée noire. — Plus loin, vous rencontrez un bel enfant de cire endormi dans une cage de verre. Prenez garde, le serpent est sous la fleur; la mort est sous ce sommeil. Cet enfant se démonte pièce à pièce et laisse voir intérieurement tout le travail anatomique du cadavre. Ces lieux sont pleins de notre néant. Partout la destruction et la forme équivoque de ce qui n'est plus. C'est au bout de ces longues galeries, faiblement éclairées, jonchées sur tous leurs murs de débris d'hommes et d'animaux, vaste ossuaire de la nature, que l'on arrive à une dernière salle où sous des armoires vitrées se montre la *collection cranologienne* du docteur Gall.

Cette collection, riche d'un grand nombre de bustes en plâtre, de masques moulés sur nature, de crânes curieux, a été achetée, moyennant une très modique pension viagère, à la veuve de Gall : c'est le seul héritage qu'elle ait recueilli du savant célèbre. Gall est là tout entier. Le fondateur de la phrénologie a laissé sur les rayons de ces armoires le résultat de ses études, ses voyages, ses amitiés, ses liaisons : il a fini par s'y laisser lui-même. Dans le commencement Gall avait essayé sa doctrine à des portraits historiques, mais il reconnut bientôt l'inconvénient de cette méthode. Quand les peintres rencontrent sur la tête d'un homme éminent des formes insolites, qui effrayent l'œil, ils ont la manie de les adoucir. Il eut donc recours au moulage pour obtenir l'empreinte fidèle des contours de la tête sur tous les individus qu'il se proposait d'étudier. Ce procédé, le moins inexact de tous, n'est pas encore très parfait. Nous n'avons jamais vu que les masques moulés sur nature ressemblassent tout à fait à leurs modèles. Le plâtre, en recevant les saillies que le créateur avait confiées à la tête de l'homme, les altère toujours un peu. Aussi toutes les fois que Gall en trouva le moyen, s'empara-t-il du crâne, comme de la meilleure pièce à conviction. Notre médecin inventa même une méthode pour préparer ces tristes images de ce qui a été. Il admirait à son point de vue le dessein de la nature, qui, tout en faisant des restes de l'homme, après la mort, un je ne sais quoi indéfinissable, a pris la peine de garantir la forme de la tête, contre cette entière et commune dissolution, par la solidité de la matière.

Se promener dans le cabinet du docteur Gall, c'est passer en revue une partie de l'histoire de ces dernières années, écrite en caractères indélébiles sur le crâne des hommes qui en ont composé les principaux évènemens. Une telle collection sera précieuse pour l'avenir. Nos descendans ne verront pas sans intérêt ces débris humains, immortalisés dans la mort. Gall a pris vis à vis des personnages de son temps moulés en plâtre le même soin qu'a pris la nature vis à vis des animaux antédiluviens, en conservant leur empreinte durcie sur la glaise molle. Quelque Cuvier à venir pourra, à l'aide de ces fos-

Digitized by Google

siles historiques, reconstruire l'image vivante de notre société, avec ses monstres et ses prodiges, ses révolutions et ses cataclysmes. Le cabinet cranologique du Jardin des Plantes n'est d'ailleurs pas le seul qui existe à Paris. La tête de tout grand homme vivant est retenue d'avance par les successeurs de Gall. Chaque jour, ces catacombes de notre histoire contemporaine se meublent des ruines que fait la mort en brisant les têtes de plusieurs. Tous les individus qui ont joué un rôle y figurent. — Ainsi courez la terre, conquérans! orateurs, réformez le monde par la tribune! grands hommes, faites savoir votre nom aux extrémités de l'univers! si le sort vous favorise, vous aurez un jour votre place sur les rayons poudreux d'une armoire, et un vieux professeur, montrant l'image de votre crâne à quelques écoliers ébahis, leur dira : ceci fut Napoléon; ceci fut le général Foy; ceci fut Chateaubriand : admirez quelles bosses!

Le crâne était aux yeux de Gall une page solide sur laquelle la nature avait tracé en traits reconnaissables le caractère et le génie de chaque homme. Il prétendait donc qu'on pouvait reconstruire l'histoire d'un individu éteint d'après les seules indications de la tête. La vérité est même qu'il donna des preuves extraordinaires d'une telle clairvoyance. S'étant rendu, un jour, chez le docteur Caille qui possédait un cabinet d'ostéologie assez curieux, Gall examina une à une, avec entraînement, toutes les têtes rangées dans les armoires. Notre savant avait la monomonie du toucher. Tout à coup il ne peut contenir les mouvemens d'une joie exagérée et se met à bondir au milieu de la chambre. Caille, inquiet pour l'état mental de son confrère, lui demande ce qu'il vient de trouver. « J'ai trouvé un parricide, répond Gall enchanté de sa découverte. » En disant ces mots, le savant montre avec le doigt un des crânes anonymes de la collection. « Je veux que vous me le vendiez, ajoute Gall transporté; je vous le couvrirai d'or, s'il le faut, comme un tableau de Raphaël. » Caille ne partageait pas l'enthousiasme de son ami pour la science phrénologique. Il lui répondit très froidement que ce crâne ne valait pas tant d'honneur; qu'il le donnerait volontiers si ce présent pouvait lui être agréable, mais que Gall était le jouet d'une erreur de son imagination. Ce crâne avait appartenu à un émigré. C'est tout ce que Caille en savait. Gall persistait et affirmait : « C'est impossible; vous vous trompez; je vous dis que cet homme-là doit avoir assassiné son père ou sa mère : j'en suis sûr. » Le moyen de se mettre d'accord était d'aller aux renseignemens. Nos deux amis y allèrent. Voici ce qu'ils apprirent : ce crâne était effectivement celui d'un émigré français qui avait été exécuté pendant la révolution. Monté sur l'échafaud, cet homme en cheveux blancs s'était avancé vers le peuple, et il avait dit : « Je meurs innocent du crime que vous m'imputez : je n'ai pu violer le territoire français où je suis né et où je suis rentré pour obéir à l'amour invincible de la patrie; mais je n'en reconnais pas moins en tout ceci le doigt de Dieu. Il y a dix ans, j'ai fait mourir mon père, et son sang retombe sur ma tête. C'est justice. » Jugez du triomphe de Gall!

La collection du fondateur de la science phrénologique a été conservée

Digitized by Google

telle que Gall l'a laissée en mourant. Les numéros et quelques-unes des annotations qui accompagnent les pièces diverses sont tracés de la main même du maître. Si le docteur Gall descendait des cases de son armoire avec la parole sur les lèvres, il pourrait recommencer son cours et nous expliquer les figures de son cabinet. Nous allons tâcher de suppléer à son silence. Le père de cette collection commençait par montrer de quelle manière l'ensemble de la tête se présentait chez les hommes d'élite. Il faisait observer, notamment sur le buste de Voltaire, que le volume du crâne était considérable, relativement surtout au visage qui était petit. Il racontait à ce propos que Napoléon, n'étant encore qu'officier d'artillerie, entra, un jour, dans la boutique d'un chapelier et essaya plusieurs chapeaux sans en trouver un seul à la mesure de sa tête. « Qu'est-ce qu'il faudrait donc pour vous coiffer? » demanda le boutiquier interdit. Il fallait une couronne.

Ce serait toutefois aller contre les idées de Gall que de juger uniquement du volume de l'intelligence par la grosseur de la tête. Le docteur était d'avis qu'aucune faculté de l'ame ne se prononce par la forme générale du crâne, mais par des divisions dont il s'efforça de marquer la limite. Gall croyait avoir à peu près fixé le nombre d'organes qui dessinent les principaux traits de notre nature. La tête humaine était à ses yeux un clavier de vingt-sept notes. En accentuant ces notes à différens degrés d'intensité, et en les combinant entre elles diversement, le créateur produit l'innombrable variété des talens et des caractères. Quoique la configuration du cerveau change autant de fois qu'il y a d'individus, elle peut être ramenée dans les cas ordinaires à deux états principaux. Tantôt la tête accuse à un degré médiocre différentes doses d'aptitudes dont pas une n'envahit précisément les autres; tantôt, au contraire, plusieurs facultés utiles manquent presque entièrement, tandis que d'autres, non moins essentielles, sont en grande puissance. Ces dernières organisations, quoique incomplètes, vont souvent plus loin que les autres, à cause de l'angle caractérisé qu'elles marquent sur leurs ouvrages. L'idéal d'une tête bien conformée serait néanmoins celle qui à un développement convenable de toutes les parties du cerveau joindrait une ou deux facultés dominantes pour préciser une vocation. On peut voir un bel exemple de ce type remarquable sur le buste de Gœthe.

Nous apportons notre caractère à tout ce que nous faisons. De là, sans aucun doute, la possibilité de reconnaître les principaux traits de la manière d'être d'un individu par ses habits, par la physionomie de son écriture, par la forme de son habitation, et en général par toutes les traces qu'il laisse de lui-même dans ses ouvrages. Ce penchant à se reproduire au dehors n'éclate nulle part si visiblement que dans la forme de nos pensées. Le style est l'empreinte idéale de l'homme. En littérature, surtout, l'écrivain opère sur la langue avec la masse de ses qualités et de ses défauts. Les facultés qui concourent particulièrement, selon Gall, à l'éclat du style, sont celles de l'*individualité* qui isole les objets, qui les détermine, de la *configuration* qui les dessine, du *coloris* qui les peint et du *sens des mots* qui les exprime dans une

Digitized by Google

langue convenue. Le buste de Buffon présente cette combinaison à un degré particulier. Quant à ces organes qui communiquent avec le monde extérieur viennent se joindre des facultés d'un ordre plus élevé encore, comme le sens du beau incréé, celui de la recherche des causes, alors le style est complet; il embrasse à la fois, dans ses transformations, la sphère des faits et celle des idées. Si en outre les instincts bilieux et colères sont soutenus chez un homme par de grandes facultés intellectuelles et par le sentiment de la justice, il en résultera chez lui, à la vue du mal, cette noble indignation qui fait les écrivains satiriques. Le docteur Gall montrait cette dernière condition exprimée sur la tête de Jean-Jacques Rousseau.

Gall plaçait à la base du front, autour de l'arcade sourcilière, les organes qui limitent l'horizon des facultés chez les natures artistes. Il faisait voir sur le buste des peintres, des statuaires et des musiciens, que la force d'exercice de chacun de ces organes était en raison directe de leur développement. MM. Horace Vernet, Lemot et Foyatier, dont la tête avait été moulée par Gall lui-même, servaient à démontrer la place du sens des arts de l'imitation et du dessin. La musique est représentée par Mme Barilli, cantatrice du théâtre des Italiens, le violoniste Lafond, Grétry, Gluck et quelques autres. Newkom, chez lequel la faculté musicale était soutenue et pour ainsi dire attirée en haut par l'organe de la vénération ou du sentiment de Dieu, ne composa, durant toute sa vie, que de la musique religieuse. Gall cherchait l'organe de la poésie sur la tête de l'abbé Delille, de Legouvé et de M. Dupaty, *auteur*, dit la note, *d'un grand nombre de compositions dramatiques;* il le trouvait sur le buste du Tasse. On a reproché à la science de Gall d'expliquer les hommes après qu'ils sont connus, et de ressembler en cela à certains oracles qui prédisent très juste les évènemens accomplis. Notre inventeur voulut sans doute aller au devant de cette objection en moulant dans sa collection la tête d'enfans inconnus dont il détermina le caractère et le genre de talent. De ce nombre est le masque d'une petite fille de six ans sur lequel le docteur faisait remarquer de belles facultés précoces unies à une grande vanité. Cette petite fille est aujourd'hui une femme du monde très célèbre. Gall prétendait que la forme future de la tête était empreinte à celle de l'enfant dès le plus bas-âge. Il donna encore des gages de cette prévision de la science sur deux masques adolescens qui figurent dans son cabinet. L'un est celui du jeune Flandrin auquel le docteur avait reconnu la bosse du dessin; le second est celui de Franz Litzs : on lit au bas ces mots écrits de la main même de Gall : *Organe de la musique remarquablement développé; organes de l'imitation, de la poésie et de l'éducabilité bien exprimés.* Par éducabilité, Gall entendait le sens du progrès chez l'homme.

En attachant à l'exercice répété de chaque organe du cerveau un attrait qui lui est propre, la nature a voulu que chaque homme fût continuellement actif dans la sphère de ses facultés. Ceci explique comment certains individus ont persisté obscurément dans leur goût pour un art, malgré toutes sortes d'obstacles, par la seule satisfaction qu'ils trouvaient à se mouvoir autour

Digitized by Google

du cercle que Dieu même leur avait tracé. Gall montrait à ce propos le buste d'un cordonnier, nommé François, chez lequel les soucis et les travaux de son état n'avaient pu étouffer un talent naturel pour la poésie. François était auteur d'une tragédie que Gall trouvait remarquable. Notre docteur ajoutait avoir vu des cas où une ou deux facultés dominantes, comprimées par les circonstances ou par une volonté forte, s'étaient vengées de leur pénible inaction en troublant toutes les autres puissances de l'individu. La mélancolie est la suite d'un penchant naturel en souffrance; la tristesse est une privation. Gall attribuait volontiers au manque d'exercice libre et illimité d'une aptitude dominante la cause de la plupart des suicides. C'est également le cas de Gilbert, d'Imbert Gallois, d'Hégésippe Moreau, de Louis Bertrand, et de tous ceux qui, dans ces dernières années, sont morts de poésie. Gall avait vu un de ses amis, né poète, chez lequel la résistance à cette disposition naturelle avait amené la folie; l'organe émancipé reprenait son rôle dans les accès de délire, durant lesquels cet aliéné ne parlait jamais autrement qu'en vers. Suivant le docteur Gall, les principaux traits de l'organisation d'un individu impriment leur caractère à tous les états excentriques de sa vie, à la folie, à l'ivresse, au sommeil; les rêves habituels d'un homme sont dans le sentiment général de sa nature.

L'esprit philosophique résulte, d'après les exemples que nous avons sous les yeux, du sens des phénomènes qui fournit les matériaux, de celui de la comparaison qui les confronte entre eux, et de la faculté qui en recherche les causes. Toutefois, cet ensemble est modifié selon chaque nature. Gall professait une grande vénération pour la tête de Socrate. L'artiste avait su, disait-il, donner à ce buste les organes qui disposent aux sentimens religieux, combinés avec ceux d'une vaste capacité intellectuelle. La tête de Burdach lui offrait un bel exemple de l'organisation qui constitue les profonds penseurs et les esprits méditatifs. Celle d'Isaac Newton joint à de hautes facultés réflectives le sens des rapports de l'espace et des nombres. Les mathématiques ont, en outre, leurs représentans dans le masque d'un religieux nommé David, qui avait la passion des chiffres, et dans celui du jeune Américain Zérah Colborn. Dès l'âge de huit ans, ce petit prodige avait montré une aptitude extraordinaire pour résoudre de tête des problèmes arithmétiques très compliqués. L'esprit de saillie dont Gall indiquait la marque sur le front du jeune Colborn utilisait encore cette prédominance pour le calcul improvisé. Une femme du monde, s'étant divertie à lui demander combien font trois zéros multipliés par trois zéros : « Précisément ce que vous dites, répliqua l'enfant : rien du tout. »

Quelques mécaniciens distingués posent dans les armoires pour le talent à construire. On remarque l'horloger Bréguet et le baron de Drais, auteur de petites voitures auxquelles il a attaché son nom, et d'autres inventions curieuses. On riait beaucoup de ce que le professeur montrait la présence du même organe sur le crâne d'une modiste de Vienne. Mais Gall, toujours sérieux quand il s'agissait de sa science, répondait sans s'émouvoir : « Si

Digitized by Google

vous enlevez de la tête de l'homme tous les organes de sa supériorité, et que vous réduisiez cette tête à l'organe de la mécanique, alors le même penchant qui, combiné avec la réflexion et le sentiment de l'idéal, eût dicté d'admirables inventions, peut-être eût produit la machine de Marly, les églises de Michel-Ange ou les statues du Puget; ce même organe, dis-je, ne fera plus naître, comme chez les animaux, qu'un penchant aveugle, soit à bâtir un nid, soit à creuser un terrier. Placez maintenant cet organe, toujours le même, sur la tête d'une femme : à l'absence des facultés supérieures joignez l'amour-propre et la vanité frivole (son doigt indiquait en même temps le siége de ces sentimens sur le crâne de la modiste allemande), et vous aurez un talent pour construire des petites choses, des colifichets, des chapeaux, des fleurs, des nœuds de rubans. C'est ainsi, ajoutait le maître, qu'il faut considérer l'influence des facultés les unes sur les autres, ou leur absence dans le jugement qu'on porte d'un individu : la tête de l'homme est une, et ses puissances sont calculées dans un but unique. »

Un masque anonyme termine cette série d'hommes à vocations spéciales. On lit au bas ces mots, toujours tracés de la main du père de la science : *Médecin naturaliste, qui a fait un voyage autour du monde.* Ce médecin est l'illustre Gaymard. Le docteur Gall avait rencontré ce même instinct voyageur chez certains oiseaux. Un coucou mis en cage avait subi durant trois mois sa captivité avec assez d'insouciance; mais, l'époque de la migration venue, il s'agita dans sa prison avec angoisse, et donna les marques du plus sombre malaise. L'oiseau finit par refuser toute nourriture et par mourir de chagrin. Les anciens avaient déjà remarqué cette voix intérieure qui appelle les animaux à certains temps vers de nouveaux climats. Gall constata que le même sens voyageur rend certains hommes d'humeur inquiète, vague et errabonde. On retrouve chez de tels individus, dans leurs accès de migration, cette mélancolie de l'espace qui atteint les oiseaux en automne. Un de ces voyageurs-nés, revenu de faire le tour de l'Afrique, nous disait un jour : « Chaque fois que je voyais, étant enfant, le palmier, le dattier, le magnolia et les autres arbres exotiques, mon cœur remuait comme si j'avais vu des arbres de mon pays. » Il disait juste : la patrie pour les hommes ainsi organisés est partout où ils ne sont pas. Le docteur Broussais affirmait avoir trouvé l'instinct des lieux très fort et celui de l'habitation très faible sur la tête de tous les vagabonds. Certaines provinces de France imprimeraient, selon lui, la même conformation à leurs enfans, l'Auvergne, par exemple, d'où nous viennent en hiver ces jeunes hirondelles de cheminées, connues sous le nom de ramoneurs, tandis que la Bretagne marquerait la disposition contraire. On sait que la plupart des conscrits bretons sont pris au régiment du mal du pays, et meurent souvent au bout de quelques mois.

A côté des hommes à talens, on a rangé dans les armoires les bustes d'hommes à caractères. Voici Constantin Faucher, mis à mort avec son frère César, en 1815, pour crime politique. Gall racheta leur tête au bourreau. Plus loin gît le crâne du statuaire italien Ceracchi, exécuté pour tentative

Digitized by Google

d'assassinat sur la personne du premier consul. Gall avait remarqué deux conformations bien différentes qui produisent les esprits révolutionnaires. Les uns sont poussés à l'insurrection par le sentiment de la justice, et les autres par le motif de l'orgueil. Presque tous les hommes de 89, dont Gal aimait à considérer les figures, présentent sur leurs bustes ou leurs portraits un exemple de ces caractères fermes et justes qui ne peuvent voir les droits d'autrui violés sans en ressentir une offense personnelle. Ceracchi est un conspirateur d'une autre nuance; son crâne indique toutes les qualités qui font les natures indépendantes. De tels individus ont le sentiment de la dignité humaine porté à un point intraitable. Leur vie tout entière est une énergique et véhémente protestation du *moi*. Ceracchi était d'un caractère noble et très estimé de ses confrères. Il n'avait d'autre motif de haine contre Bonaparte que son amour pour la liberté, contre laquelle il accusait le premier consul de conspirer. Gall faisait remarquer que le dévouement est, pour ainsi dire, naturel à de telles organisations. Elles jouissent même en se sacrifiant pour leur cause. Le docteur admirait à ce propos la sagesse et la libéralité de la nature, qui avait donné ce penchant aux hommes et aux peuples pour les affranchir de l'esclavage que d'autres organes tendent à faire peser sur eux.

Quelquefois le sentiment de l'orgueil s'associe à l'organe destructeur et à d'autres propensions farouches. Il en résulte ce qu'on nomme dans la langue des partis un homme d'action. Agir en pareil cas, c'est tuer. Le masque du fameux George Cadoudal offre un exemple de cette brutale combinaison. On lit au bas : « *Les organes de l'instinct carnassier, de la rixe, de la ruse, de l'amour physique et des rapports de l'espace, sont très développés.* » On sait que la vie de ce Vendéen est le tableau animé de tous ces penchans mis en action. George était fils d'un meunier. La guerre civile lui offrit l'occasion de dessiner son caractère. Il devint le seul général en chef de l'armée royaliste qui ne fût pas gentilhomme. Depuis long-temps il s'était fait connaître, dans la chouannerie, par sa force et son courage. Son aptitude à calculer les distances et à se reconnaître dans les pays perdus tenait du prodige. C'était une de ces natures remuantes et belliqueuses qui s'obstinent à rejeter la paix. Quand la Vendée fut soumise, George se glissa de la guerre civile dans les complots. Il était depuis quelques semaines à Paris, où il préparait une attaque à main armée contre la vie de l'empereur. Traqué par la police comme une bête fauve, il allait de retraite en retraite. Enfin, voyant que son dernier asile était découvert, il essaya de prendre la fuite en cabriolet. Son cheval fut arrêté près du Luxembourg. C'était le moment de déployer tout son caractère. George décharge alors ses pistolets sur deux agens de la police, qui tombent à ses pieds; en même temps, il cherche encore à s'évader, mais des émissaires ont jeté l'alarme. Cet homme d'une force physique extraordinaire est enfin arrêté dans la foule par un boucher, qui lui jette un nœud de corde autour du cou. On le conduit ensuite à la préfecture de police. George fut exécuté. La tête de ce terrible conspirateur annonce une sorte de puissance sauvage et indomptable; c'est un beau monument pour la science de Gall.

Digitized by Google

L'orgueil, au point de vue de la phrénologie, n'est pas un des sept vieux péchés capitaux. Contenu dans de justes bornes, ce sentiment devient le mobile des grandes actions. Gall rapportait à cet organe l'émulation, le désir de l'autorité et du commandement, l'estime de soi, le sentiment de sa propre valeur. C'est en vertu de ce penchant que l'on s'affirme et que l'on s'impose. Tous les hommes d'état qui se croient nés pour gouverner les autres hommes ont le derrière de la tête élevé. M. Thiers présente cette conformation à un degré remarquable. On la retrouve encore plus accusée sur la tête des conquérans. C'est à cet organe incitateur que Gall attribuait l'ambition insatiable et la direction personnelle que certains grands hommes ont donnée aux évènemens. Deux ou trois lignes de moins d'élévation à cet endroit de la tête sur le crâne de Cromwell ou de Bonaparte, et le monde n'eût pas été remué par eux comme le monde l'a été; les deux révolutions de France et d'Angleterre auraient bien pu aboutir à un autre dénouement, et rien de ce qui nous étonne encore à cette heure n'aurait été vu. On a accusé cette doctrine de conduire en histoire au fatalisme aveugle. Il est pourtant juste d'ajouter que ce petit organe, cause de si grandes perturbations, n'a pas été mis là à l'insu ni malgré la volonté de Dieu.

Quand l'orgueil se trouve combiné avec de hautes facultés intellectuelles, il en résulte, chez certains hommes éminens dans la science ou dans la poésie, ce sentiment de concentration en soi-même que l'on pourrait qualifier d'égoïsme du génie. De tels êtres peuplent l'univers de leur individualité et de leur solitude. Ils sont graves, dignes et froids. On peut voir cette disposition indiquée sur le buste de George Cuvier. Quand l'orgueil s'allie, au contraire, avec des moyens médiocres et avec la misère, il produit ces mendians superbes qui s'admirent dans leurs haillons. Broussais avait constaté la saillie énorme de cet organe sur la tête de Chodrue Duclos. Le maître avait également fait des remarques sur la configuration du crâne chez les différens peuples; il avait trouvé que les Espagnols ont le siége de l'orgueil plus élevé que les Anglais, et les Anglais que les Français. Il attribuait à cette circonstance le sentiment exagéré de nationalité qui rend ces deux premiers peuples injustes pour leurs voisins. Il rencontra également cet organe très développé sur la tête de fous qui se croyaient rois; l'organe paraissait même s'élever, chez ces malheureux insensés, avec le but de leur ambition. Un aliéné se croyait Dieu : c'est celui qui avait le derrière de la tête le plus en hauteur. Notre presque homonyme, M. Esquirol, montrait le crâne de ce Dieu, qui mourut pour avoir voulu s'affranchir, en sa qualité de pur esprit, du vulgaire et grossier usage de la nourriture.

Le buste de Casimir Périer représentait à Gall le modèle de la fermeté. Cette disposition, dont le docteur montrait le siége sur la partie dominante de cette forte tête, donne à l'homme une empreinte individuelle qu'on nomme le caractère. De pareilles organisations ont une volonté. On sait que Casimir Périer mit long-temps la sienne comme un mur entre la France et le gouvernement de Charles X. Plus tard, il appliqua cette énergie naturelle à con-

Digitized by Google

solider pour la dynastie d'Orléans les suites d'une révolution, et il y parvint. Cette conformation se montre également sur la tête de tous les fondateurs de systèmes, Gall, Fourier, Saint-Simon, Broussais. En italien, le même mot signifie talent et volonté. Cette faculté n'est pas étrangère aux œuvres d'art; on la rencontre principalement sur la tête des chefs d'école. Celle de M. Ingres prononce fortement le siége de cet organe. Cette résolution naturelle donne aux peintres ce qu'on nomme en argot d'atelier une manière, un parti pris. Elle influe également, en poésie, sur le style pour en arrêter le caractère.

En face des natures hautaines et décidées, Gall aimait à placer des exemples de bienveillance, il en trouvait un sur le masque de l'abbé Gauthier. La bienveillance dans la langue des phrénologues est, comme la définissait Broussais, une jouissance intellectuelle à faire le bien. Les hommes chez lesquels cet attrait est fort, éprouvent instinctivement une sorte de charité universelle qui s'étend même à toute la nature. L'empereur Joseph II, que Gall préconisait comme un modèle de sympathie pour les classes laborieuses, unissait à cet organe celui de la musique. On voit à côté de son buste le buste de Kreibig, son maître de violon et son ami. La musique s'allie volontiers aux sentimens affectueux : la fable d'Orphée est un mythe du pouvoir qu'exerce l'harmonie sur les instincts animaux. L'ancien directeur de la Porte-Saint-Martin, M. Harel, répondait un jour à l'auteur de *Lucrèce Borgia* qui se plaignait de la longueur des violons pendant les entr'actes : — Monsieur Hugo, vous avez tort, la musique adoucit le cœur de l'homme.

Gall en esquissant, au moyen des organes, les principaux traits de chaque caractère, avait coutume d'ajouter que ces organes dominans étaient les derniers à s'éteindre chez l'individu. Ils survivaient, pour ainsi dire, de quelques instans à la décomposition générale. Le maître en citait plusieurs exemples. Il assistait un jour, en qualité de médecin, les derniers momens d'une vieille femme chez laquelle le sentiment de l'ordre était très prononcé. La moribonde, insensible à tout le reste, interrompit le râle de l'agonie pour indiquer à la garde embarrassée le tiroir d'une commode où elle serrait son linge. Le mathématicien Lagny, au lit de mort, ne reconnaissait déjà plus personne, lorsque Maupertuis lui demanda : — Quel est le carré de douze? — 144, répondit Lagny sans hésiter. Un assassin, tourmenté par le bourreau et à moitié rompu vif, se mit à éclater de rire. L'exécuteur, stupéfait, lui demanda le motif de cet accès de gaieté. — Je songeais, répond l'homme, à la grimace d'un fondeur de cuillers auquel j'ai versé de l'étain liquide dans la bouche avant de le faire mourir.

L'armoire que nous allons visiter dans le cabinet de Gall contient des masques de voleurs et de meurtriers. La voûte surbaissée de ces crânes n'appartient presque plus à des êtres humains. Cette disposition faible et bornée, jointe à la masse puissante des instincts qui se traduisent sur le derrière de la tête, a dû, selon Gall, entraîner leur volonté. Une telle doctrine conduit tout droit à la négation de la liberté morale. Gall s'en défendait en disant que cette force de l'organisation n'était point irrésistible. Il convenait seulement

Digitized by Google

que le manque d'éducation, en livrant de pareilles natures à leur propre mouvement, les livrait presque infailliblement au mal. Nous avons été à même de vérifier les observations de Gall sur des détenus, et nous les avons trouvé justes. Le crâne de ces malfaiteurs présente une ressemblance indubitable avec le crâne des animaux dont ils partagent les instincts bas, rapaces ou féroces. Nous avons été également frappé de la différence qui existe entre eux. Les voleurs reconnaissent au premier coup d'œil les confrères qui ont l'esprit du métier et ceux qui ne l'ont pas. Ces derniers jouissent de peu de considération. Ils leur reprochent de manquer de *trugg*. On nous a amené sur les cours un célèbre voleur à la main, connu dans le royaume d'argot sous le nom de *fourlineur*. Cet individu, d'une grande adresse, avait décroché avec la main, à la sortie de l'Opéra, une épingle d'or et de diamans engagée dans la chevelure de la reine des Belges. Il racontait ce fait et un grand nombre d'autres exploits aussi audacieux avec une satisfaction de vanité extraordinaire. Cet homme aimait son état; non pas seulement, comme il disait, à cause des profits, mais à cause des émotions que ce métier lui procurait. Il décrivait avec un enthousiasme lyrique l'air déconcerté du *pantre* (l'homme volé) au moment où, s'apercevant de l'absence de sa montre ou de son argent, il fouille son habit, son gilet, ses bottes, se fouille lui-même, cherchant des poches partout, se tourne et se retourne en tous sens, regarde autour de lui avec une angoisse risible, revient sur ses pas, cherche à ses pieds, cherche en l'air, recherche encore, interroge en silence les yeux des passans et ne peut croire à sa déroute. — Notre voleur aurait, disait-il, donné de l'argent au lieu d'en prendre pour jouir de cette scène comique.

Le docteur Gall avait coutume de montrer un assez fort développement de l'organe du vol sur la tête de Henri IV. Il rapportait à ce penchant naturel, toujours renaissant, ce mot du Béarnais conservé dans les chroniques de son règne : — « Si je n'eusse été roi de France, j'aurais été pendu. » L'impulsion de cet organe n'entraîne pas seulement à dérober; il tend en général à acquérir. On le retrouve chez tous les grands conquérans, qu'on peut nommer en un sens des voleurs de provinces. Cet organe fait aussi naître dans le cœur de l'homme l'instinct légitime de la propriété, le sentiment du *mien*. De tels caractères ne se laissent pas déposséder aisément; ils reviennent à la charge jusqu'à ce qu'ils aient repris leur bien sur leurs ennemis. Gall faisait observer que ce penchant n'avait pas dû rester étranger à la longue et pénible guerre soutenue par Henri IV, à dessein de recouvrer son royaume. Le professeur aimait en outre à rapprocher ce masque de celui de Cartouche et des autres voleurs de profession, chez lesquels l'exercice de cet organe n'était point soutenu, comme chez le roi de France, par des sentimens de bienveillance et de justice. Cartouche ne manquait pas d'intelligence; sa tête l'annonce. Mais cette intelligence, dominée par la ruse, par le sens des convoitises, par une circonspection outrée, n'a contribué qu'à servir et qu'à mettre en œuvre tous les penchans dangereux. Enfin, descendant de degré en degré l'échelle de l'organisation humaine, Gall arrivait à montrer des têtes de voleurs sur les-

Digitized by Google

quelles cet instinct de rapines dominait seul, tandis que le devant de la tête, bas et découronné manquait presque entièrement des organes de réaction. Le crâne numéroté 200 appartient à un voleur de quinze ans, mort dans les prisons de Prusse. Le vol était déjà passé chez lui à l'état chronique. Ses récidives furent si nombreuses que les autorités du pays se décidèrent à l'enfermer pour le reste de ses jours. Dans la prison il continuait à voler ses camarades. Gall le visita et le déclara incurable. L'opinion de ce médecin était que les individus chez lesquels un extrême développement de certaines inclinations vicieuses coïncide avec une grande faiblesse des facultés supérieures, doivent être regardés, surtout dans les classes ignorantes, comme très peu capables de liberté morale. Il y a même des cas où le vol semble pour certains individus (on hésite à dire cela) une nécessité de leur nature. Ce sont toujours des êtres mal conformés, des demi-hommes, comme les appelait Gall. Voici par exemple le crâne d'un jeune Kalmouck que le comte de Stahremberg, ambassadeur d'Autriche à Pétersbourg, avait amené avec lui à sa résidence de Vienne. Au bout de quelque temps ce pauvre diable tomba dans une grande mélancolie. On ne manqua pas d'attribuer cette tristesse à la privation du ciel sous lequel il était né. Le confesseur qui l'instruisait dans la religion et la morale, homme d'esprit, devina mieux la cause de ce malaise. Il jugea que son élève souffrait de la défense qu'il lui avait faite, au nom de l'Évangile, de ne plus voler. Il retira donc cette défense, à condition que son élève rendrait ce qu'il déroberait. Le jeune Kalmouck profita de la permission : il escamota la montre de son confesseur tandis que celui-ci disait la messe, et au moment même de la consécration. La messe dite, il la rendit à son confesseur en faisant un saut de joie. Ce jeune homme n'avait pas le mal du pays, mais le mal du vol.

Une résistance subite à un penchant naturel très fort produit de la sorte dans toute l'organisation un repos violent dont l'effet trop prolongé serait d'amener inévitablement la mort ou la folie : — Mais, ajoutait Gall avec tristesse, l'hygiène morale est presque encore tout entière à créer. Le professeur se livrait en même temps, sur le crâne de ces voleurs-nés, à une foule de considérations très ingénieuses. Il peut se faire, résumait-il, que des natures mal conformées ne se livrent point à leurs penchans pour le vol, si le hasard leur a ménagé dans la société une part d'aisance convenable. L'organe réprimé par la volonté, si faible qu'elle soit, par les usages du monde et par la crainte du déshonneur, pourra, malgré sa tendance, ne commettre aucun acte infamant. Mais qu'au lieu de cela le besoin le pousse, que l'occasion naisse, et voilà que l'attrait naturel, abandonné à toute sa violence, provoqué même, se satisfera avidement au mépris de toutes les lois. Le penchant au vol s'associe quelquefois à l'aisance et à de hautes facultés intellectuelles. Mais dans ce cas-là l'individu, ne dérobant qu'avec l'intention de rendre, s'abandonne sans crainte à sa nature. Un grand musicien de notre temps est sujet à commettre de ces larcins insignifians que l'indulgent Spurzheim nomme chez les personnes riches et de bonnes mœurs des *distractions*. Otez

Digitized by Google

maintenant à cet homme ses facultés, sa fortune, ses sentimens moraux, et vous aurez un des obscurs malfaiteurs qui viennent s'asseoir tous les jours sur les bancs de la cour d'assises.

A côté, ou pêle-mêle avec les voleurs, se détachent dans les armoires les pâles figures d'assassins. Voici Boutiller, nature grossière et brutale, tête construite en forme de toit, instinct carnassier très prédominant, intelligence nulle. On sait que Boutiller, après avoir frappé sa mère de vingt-sept coups de couteau, passa la nuit près de son cadavre, puis se rendit au matin à la Courtille, où il dépensa la journée du lendemain en débauches. Il est impossible, quand même on n'accorderait pas une confiance servile au système de Gall, de ne point reconnaître sur ce front rampant et sur la masse saillante du derrière de la tête, l'empreinte des convoitises les plus bestiales. Le professeur, tout en montrant sur le masque de Boutiller l'organe du meurtre en relief, ne manquait pas de faire remarquer, chez Boutiller comme chez tous les assassins, l'absence des organes qui concourent aux sentimens élevés. Il ne faut jamais perdre de vue, disait le maître, que ces êtres durs et sanguinaires auraient pu ne pas se livrer à leurs goûts de destruction s'ils en avaient été distraits par d'autres facultés plus nobles. Le crime résulte moins d'un penchant isolé que du caractère général d'un individu; celui de Boutiller n'était formé dans son ensemble que des plus mauvais instincts sans aucun contrepoids moral. Le docteur ne voyait de remède à de pareilles natures, surtout en l'absence de toute éducation, que dans un système de répression très fort qui verrouillât les bêtes fauves de leurs organes dans la cage osseuse du crâne.

Poursuivons notre voyage dans ces sombres régions du crime. Sous chacun de ces crânes a couvé la pensée d'un forfait qui étonne la nature. Lisons les inscriptions attachées à ces voûtes basses qui ont servi de cavernes à des ames plus basses encore. Sur l'une, on voit ces mots tracés : *Homme affligé de mélancolie, et qui, après avoir commis un inceste, a tué la personne qui fut l'objet de sa brutalité.* La masse dégoûtante du cervelet, siége, selon Gall, de l'amour physique, coïncide sur ce crâne avec un développement funeste de l'organe carnassier. Cet autre crâne anonyme est celui de Voirin. Tourmenté par le démon de l'homicide, Voirin avait plus d'une fois essayé de tourner contre lui-même les forces de destruction qu'il sentait fatalement dans sa nature. On lui arracha plusieurs fois le couteau des mains; c'est un mauvais service qu'on lui rendit. Comme il fallait que Voirin tuât quelqu'un à toute force, s'étant manqué lui-même, il n'en manqua pas un autre, un de ses parens, dont il mordit le cadavre. Ce qui nous reste de ce misérable, d'accord avec le témoignage de ses camarades, annonce fort peu de tête. Il se grisait très aisément, et l'ivresse se changeait tout de suite chez lui en férocité. Le vin tournait au sang. On s'arrête effrayé devant ces énigmes et ces épouvantables mystères de notre nature, dont Gall semble avoir écrit le mot à un endroit du crâne : *Instinct du meurtre.*

On se souvient de Léger, qui, à vingt-huit ans, poussé par la mélancolie

Digitized by Google

sauvage de sa nature, s'était retiré sous un rocher, du côté de la Ferté-sous-Jouarre, au milieu des bois. Là, seul et farouche, il vivait au hasard du gibier dont il s'emparait à la course et qu'il dévorait tout sanglant. Un jour, il s'élança sur une jeune fille qui suivait gaiement son chemin, le long d'une haie. Léger lui passa un nœud autour du cou et l'emporta au fond des bois, à demi-morte. Après l'avoir violée, il mangea ses restes. Cette bête humaine dormit trois nuits à côté du cadavre. Les cris des corbeaux qui lui disputaient sa proie le chassèrent de ces lieux dégoûtans. C'est alors qu'il s'enfuit et tomba entre les mains de la justice. Il ne témoigna aucun remords, rien qui fût de l'homme. Quand on lui demanda pourquoi il avait dévoré cette jeune fille, Léger répondit avec une naïveté féroce : « Si j'ai bu son sang, c'est que j'en avais soif. » C'était l'instinct meurtrier qui parlait. Le crâne de Léger offre le modèle de ces organisations affreuses qui du sein des sociétés civilisées remontent fatalement à la sauvagerie et au cannibalisme. On n'est pourtant pas d'accord sur l'impression que cette tête causa au docteur Gall. Les uns prétendent qu'il vit uniquement dans l'action de Léger le fait d'un délire monstrueux; d'autres racontent que, l'exécution ayant eu lieu à Versailles, le crâne de Léger fut déposé le soir même sur la table de Gall par ses élèves. — *Oh! la vilaine tête!* — se serait écrié le professeur, nullement prévenu des antécédens et du nom de l'homme auquel cette tête avait appartenu. Puis il aurait raconté l'histoire de Léger, son caractère sombre, son appétit aveugle aux voluptés animales, son peu d'intelligence, ses goûts de destruction, exaltés par la solitude, tout cela sur la seule vue et sur le toucher du crâne.

Plus loin, vous apercevez le buste anonyme de Papavoine. Ici la science avoue elle-même ses ténèbres. Gall, ne trouvant pas sur cette tête l'organisation qui constitue d'ordinaire les assassins, fut obligé de rapporter le meurtre des deux enfans tués par Papavoine dans le bois de Vincennes à un état de dérangement mental. Au fond, cette explication n'est qu'un aveu d'impuissance. Le travail de nos novateurs consiste peut-être trop souvent à changer les notions de l'inconnu et à déplacer l'abîme. Mettre sur le compte de la folie un crime dont on ne trouve pas la trace sur les organes du cerveau, c'est éluder un mystère par un mystère. Mieux vaudrait avouer que l'homme rencontre à chaque instant dans sa nature même la limite éternelle de son intelligence finie. Au-delà, il a beau questionner le ciel et la terre, rien ne répond : c'est comme s'il interrogeait le silence.

La tête de Lacenaire, dont Gall n'a pu avoir connaissance, a eu l'honneur malheureux de servir de champ de bataille aux disciples et aux détracteurs du maître. Nous devons pourtant déclarer que le terrain est demeuré aux phrénologistes. Il est constant qu'à côté de certaines facultés intellectuelles médiocres, dont Lacenaire a fourni de son vivant la preuve manifeste, le crâne de cet assassin célèbre traduit les plus mauvais penchans et les besoins physiques les plus effrénés. Mais ce qui domine sur cette tête, c'est un amour-propre excessif. On sait que Lacenaire se glorifiait de ses crimes, et

Digitized by Google

croyait les relever aux yeux du monde en les nommant des protestations. Béranger racontait un jour, devant nous, un trait de cet orgueil singulier. L'illustre chansonnier, étant à la Force, avait reçu des vers d'un voleur-poète détenu sur les cours. Lacenaire préludait, dans ce temps-là, obscurément et par de modestes délits à ses exploits futurs. Une lettre veut une réponse. Béranger répondit; mais il lut mal la signature des vers et estropia, en écrivant l'adresse de son billet, le nom de Lacenaire. Ce nom n'avait pas alors la honte d'être célèbre. Notre voleur piqué réclama. Il écrivit une seconde lettre à Béranger, et l'obligea à rétablir exactement l'orthographe de son nom. Nous pourrions citer d'autres faits de cet amour-propre ridicule, si la mémoire de Lacenaire n'était restée comme la personnification la plus hardie de l'héroïsme d'échafaud. Broussais, dans ses cours publics, revenait souvent à cette tête formidablement curieuse. Il montrait, pièces en main, qu'entre la masse des facultés réflectives et celle des instincts aveugles la balance était à peu près égale sur le crâne de Lacenaire; mais que le manque de conscience et la force des penchans égoïstes avaient dû entraîner le plateau du côté du mal. La société, ajoutait-il, avait fait le reste. Nous ne savons trop comment la morale s'arrange de pareilles démonstrations. Une telle doctrine demanderait de nouvelles bases sociales. C'est sur elle, en effet, qu'édifient depuis cinquante ans tous les systèmes qui veulent introduire un ordre nouveau dans nos institutions. La phrénologie et le magnétisme, ces deux sciences nouvelles, apparues douteusement à l'aurore du XVIIIe siècle, semblent toutes deux incompatibles avec la société qui les a vu naître. L'avenir donnera-t-il raison à la société contre la science, ou à la science contre la société? ou, mieux encore, trouvera-t-il le moyen de réunir par des côtés imprévus ce qui nous paraît maintenant inconciliable? C'est le secret de Dieu, et nous n'essaierons pas ici de le pénétrer.

Le docteur Gall prétendait que le caractère de l'assassin, visible sur le crâne, imprimait ses traits à l'exécution même du crime. Les organes de la ruse et du meurtre combinés avec l'absence de courage produisent les empoisonneurs. Il y en a plusieurs exemples sur les bustes d'assasins qui figurent dans cette galerie. L'instinct à cacher, l'esprit d'intrigue et de dissimulation a son siège marquée par la main de Gall. Cet organe est très fort sur la tête de certaines femmes. Il porte à ourdir des trames secrètes, à agir ténébreusement et sourdement, à ruser même avec sa propre conscience. Quand ce penchant se trouve uni à la destruction et à des facultés intellectuelles bien ouvertes, il produit certaines natures très puissantes pour le mal. Cette combinaison est frappante sur la tête de Mme Lafarge.

Gall mettait encore sur le compte de l'organe destructeur toutes les professions qui exigent, comme celle du boucher, l'intervention de la force brutale et du carnage. Il trouvait aussi à cet endroit du cerveau le *fiat lux* de la puissance divine, que M. de Maistre déclarait nécessaire pour inventer cet homme-miracle, le bourreau. Combinée avec le sentiment religieux, la destruction produit les fanatiques sanguinaires. Gall montrait cette coïncidence sur le buste de Cromwell. Associé à de hautes facultés intellectuelles, ce même

Digitized by Google

instinct carnassier donne au génie une direction sombre et tragique. William Shakspeare en est un exemple. Il ne faut d'ailleurs pas oublier que Shakspeare était fils d'un boucher et que les formes caractéristiques de la tête se transmettent dans les familles. Lorsqu'on se récriait contre cette interprétations bizarre, Gall avait coutume de répondre : Tel qui avec le même organe solitaire aurait fait un assasin, un boucher ou un bourreau, peut devenir un grand poète dramatique, lorsque le sentiment de l'idéal et la passion du beau transportent ses instincts dans l'imagination.

Les autres crânes qui nous restent à visiter, ont appartenu à des amis ou des maîtresses du docteur. L'explication de leurs organes donnait lieu à de petites silhouettes de caractères où l'esprit fin et observateur de Gall se montrait dans toute sa netteté. Voici comment notre interprète a traduit le langage de la nature sur le crâne de la comtesse Oro : « jalouse, altière, ambitieuse, active, infatigable, persévérante, encline à la querelle, et sans cesse prête à frapper son amant ou ses domestiques. Elle se livrait à l'amour et au jeu avec ardeur. Elle avait beaucoup de pénétration, de cette sagacité qui distingue les femmes et qui ressemble à un instinct particulier. » La comtesse Oro, malgré ses défauts, et peut-être à cause de ses défauts, était une femme tout-à-fait dans l'idéal du docteur. Ce maître de la science enseignait que chaque sexe était lié à un ordre de pensées et de sentimens infranchissables. « Ce n'est pas l'éducation, disait-il dans ses cours, mais la nature, qui, moyennant une organisation variée, a assigné à chaque sexe sa sphère particulière d'activité morale et intellectuelle. » Pour mieux faire comprendre son idée, il montrait la tête d'une petite fille de six ans qui était très tendre et très soigneuse envers son jeune frère encore au berceau. Gall comparait cette tête à celle d'un garçon du même âge, et montrait combien, à cette époque de la vie, l'organe de l'amour des enfans est plus développé chez les filles que chez les garçons. L'âge prononce encore beaucoup d'autres différences. En général, le groupe des organes qui disposent à l'attachement, à la famille, au mariage, est plus fort chez la femme que chez l'homme. Quand le docteur Gall ne rencontrait pas sur la tête des jeunes personnes le siége de l'amour maternel bien exprimé, il augurait mal de leur caractère. Suivant ce médecin, la principale destination de telles créatures était manquée. Spurzheim était d'avis que le défaut de cet instinct devait être considéré dans le crime d'infanticide. Sur trente femmes qui avaient fait mourir leurs enfans, il en reconnut vingt-six sur la tête desquelles l'organe de la maternité était en défaut; les quatre autres avaient été entraînées par la violence de circonstances particulières. « Lorsque je ne vois pas cet organe très prononcé chez les jeunes femmes, disait Broussais dans son cours, et que je leur en fais faire l'observation, elles ne manquent pas de me dire, pour s'excuser, que les cris, les caprices, la saleté des enfans les dégoûtent. Messieurs, quand l'attrait est fort et que la nature parle, rien ne dégoûte les femmes. » Les auteurs de la phrénologie rapportent à ce penchant le goût des petites filles pour les poupées.

La tête de la femme a généralement moins de volume que celle de l'homme, et les os en sont plus minces. La nature semble avoir pris sa main la plus

Digitized by Google

délicate pour construire cet ouvrage frêle et admirable. Les facultés intellectuelles qui siégent sur le devant de la tête paraissent avoir perdu en développement ce que la masse des sentimens a gagné. Aussi, le crâne des femmes est-il ordinairement attiré en arrière. La coiffure grecque qui noue les cheveux sur le fond de la tête exprime très bien cette forme naturelle. Nous venons d'esquisser la configuration la plus générale. Quand des individus, hommes ou femmes, sortent des conditions et des limites prescrites par le sexe, ils changent dans la même mesure les caractères de leur organisation. Catherine II de Russie et Mme de Staël ont avancé la direction des lignes droites du front sur la lisière des deux sexes. Le front de George Sand est homme et femme. La même incertitude de sexe qui se fait remarquer dans le talent du romancier célèbre se prononce avec autant de fermeté sur la forme générale de son crâne. Nous avons au contraire sous les yeux, dans la collection de Gall, le buste de l'abbé Gauthier, connu par son amour pour l'enfance et auteur d'un grand nombre de livres d'éducation, chez lequel le derrière de la tête présente des plans arrondis et des dimensions féminines. Cet homme était né mère par les sentimens.

Une remarque non moins curieuse faite par Gall et par son ami Spurzheim, c'est que les liaisons entre les individus des deux sexes sont presque toujours fondées sur une identité de conformation du crâne. Les frères et sœurs qui dans les familles se plaisent à être ensemble, partagent les mêmes goûts et se conviennent mutuellement, autant que le permet la différence de l'âge et du sexe, présentent toujours dans la forme de leur tête des rapports de ressemblance très marqués. On a étendu la même observation aux hommes et aux femmes, unis ensemble par les liens de l'amour; et lorsque ce sentiment est naturel, lorsqu'il dure surtout depuis plusieurs années, on a toujours reconnu qu'il prenait naissance dans une conformité d'inclinations traduite en caractères équivalens sur la boîte osseuse du cerveau. Quand des hommes et des femmes ainsi associés par l'organisation se rencontrent, il est difficile qu'il ne se déclare pas entre eux un attachement indissoluble. Le crâne d'Héloïse, provenant du musée des Augustins, et conservé dans la collection de Gall, présente avec le crâne d'Abeilard, appartenant au cabinet de M. Dumoutier, ces traits d'analogie qu'on pourrait définir la fraternité de l'amour. On avait cru, avant Gall, que l'amour naissait des contrastes; mais le docteur faisait observer que la différence du sexe suffisait à imprimer aux formes légèrement semblables de la tête toutes les variations nécessaires pour exclure la monotonie.

On a appliqué la même remarque aux individus du même sexe. Spurzheim découvrit deux jumeaux qu'il était difficile de distinguer l'un de l'autre, et qui offraient une ressemblance frappante dans leurs inclinations et leurs facultés intellectuelles. Il compara soigneusement les différentes parties de leur tête et les reconnut conformes dans tous les traits qui avaient rapport à l'analogie de leur caractère. Nous rencontrâmes nous-mêmes, un jour, dans le bateau à vapeur qui remonte la Seine jusqu'à Corbeil, un homme dont la tête offrait une grande similitude avec celle d'un individu vorace qui joignait

Digitized by Google

à un grand amour de la bonne chère une suffisance excessive. Cet inconnu fixa à ce titre toute notre attention. Nous fîmes le sacrifice du soleil qui miroitait dans l'eau avec des étincelles, et nous suivîmes notre sujet dans l'intérieur du bateau, où il ne tarda guère à descendre. C'était une sorte de tabagie ambulante où l'on respirait une âpre odeur de vin et de cuisine. Notre homme se mit à table. Puis il commanda un déjeuner comfortable qui dura toute la route. C'était plaisir de le voir. Ni les regards observateurs que nous tenions arrêtés sur lui, ni le bruit des conversations entassées à fond de cale, ni les mouvemens du bateau ne purent le faire sortir un seul instant de son assiette. Il mangeait gravement et amplement. On voyait, du reste, qu'il y mettait de l'amour-propre. Quand le bateau eut touché terre, il s'essuya fièrement la bouche, demanda *la carte* d'une voix emphatique, et sortit fort content de lui-même, en jetant sur les autres voyageurs à jeun un regard d'arrogante pitié. C'était bien l'homme que nous avions deviné.

Souvent les indiscrétions de Gall portaient sur les mœurs de ses anciens amis. Il montrait le masque d'un maître de langues qu'il avait connu comme un exemple de tempérament lubrique. Le docteur avait coutume de comparer ce masque par opposition au crâne d'un médecin nommé Hett, qu'il avait connu également, et qui présentait la conformation toute contraire. Il accusait chez Hett le trop faible développement du cervelet, siége du penchant érotique, d'être la cause de l'antipathie excessive que son ancien ami manifestait pour les femmes. Cette répugnance était si forte que Gall le vit un jour changer de couleur et presque se trouver mal, parce qu'une femme du monde avait voulu l'embrasser. Cette dame était très jolie. Combinée avec l'étroitesse du front et l'organe de la circonspection que Hett avait très développé, cette faiblesse du penchant générateur imprimait à toute la personne de ce médecin une manière d'être particulière. Il vivait habituellement seul ou dans des maisons habitées par des vieillards, parlait peu et bas, et ne pouvait pas souffrir d'entendre du bruit à ses oreilles.

Gall attribuait à une conformation semblabe les traits de continence et de chasteté qu'on lit dans la vie des saints. « Est-il étonnant, concluait-il avec une bonhomie fine et malicieuse, que saint Thomas A Kempis, dans le portrait duquel je reconnais les mêmes caractères, se soit armé d'un tison pour repousser loin de lui une jeune fille remplie d'attraits! » Le maître avait coutume de nommer de pareils individus des êtres *sortis eunuques du ventre de leur mère*. L'absence de l'amour physique se rencontre de même sur le crâne d'une femme. Et de quelle femme! une prostituée. On lit dessus ces mots : « *Les organes les plus développés sur cette tête sont ceux d'où résulte le caractère vain et cupide, deux sentimens qui entraînent les femmes sans éducation dans de grands écarts de conduite.* » Le docteur Broussais, ce grand maître de la science après Gall, nous faisait un jour remarquer que toutes ces femmes, dont l'habitude est d'attacher un prix à leurs faveurs, ont l'organe du penchant libidineux très faible. Quand la sœur de Lélia conseille à celle-ci de se faire courtisane, et que Lélia répond : « Je n'ai pas de sens, » Lélia dit tout le contraire de ce qu'elle devrait dire. L'absence de

Digitized by Google

tempérament sensuel (c'est toujours Broussais qui parle) est la première condition qui fait les courtisanes.

La conformation du crâne de Hett, légèrement modifiée, se retrouve encore sur le crâne d'un émigré français nommé l'abbé Laclôture, qu'on remarquait à Vienne pour sa galanterie. Il n'y a pas de jolis soins dont cet abbé ne s'acquittât auprès des femmes du monde. Gall, qui l'avait connu, le donnait pour le modèle des *petits maîtres* français. L'abbé Laclôture se plaisait même aux ouvrages d'aiguille, dans lesquels il montrait une adresse surprenante. Sa tête présente des traits de ressemblance avec la tête d'un individu de l'autre sexe. L'absence de l'instinct amoureux répond en même temps à un énorme développement de la vanité. Aussi l'abbé Laclôture avouait-il qu'il se contentait de faire la cour aux femmes, de leur plaire et d'en être applaudi, sans jamais songer à leur demander autre chose. Quand cette combinaison se rencontre par hasard sur le crâne de jeunes beautés circonspectes et rusées, elle produit le sentiment de la coquetterie. Gall faisait au contraire voir le siége de l'amour physique très indiqué sur les portraits de Piron et de Mirabeau. Le maître attribuait un rôle à cet organe dans toutes les compositions érotiques. M. Dumoutier possède le crâne du marquis de Sade, sur lequel on remarque, dit M. Thoré, un développement extraordinaire de la destructivité, de l'amour physique et des facultés réflectives. Singulier assemblage qui devait enfanter un livre monstrueux!

Gall retrouvait ce même organe combiné avec le sens du merveilleux et de l'imitation mimique sur la tête d'une tireuse de cartes, nommée Eva Cattel, qui fut long-temps célèbre à Vienne. Toutes les femmes de la bonne compagnie venaient chez elle se faire dire la bonne aventure. La force de cette femme aux arts divinatoires se compliquait d'un penchant très décidé à la galanterie. Elle avait plusieurs amans avec lesquels elle partageait les bénéfices de son don de prophétie. Le sens du merveilleux, dont Gall avait négligé le siége, indiqué plus tard par Spurzheim, est celui qui inspire les mystiques, les illuminés, les visionnaires, quand ils croient avoir commerce avec les êtres d'un monde surnaturel. On fait observer que cet organe se trouve plutôt chez les Allemands que chez les Français. C'est lui qui conduisait le crayon d'Albert Dürer. C'est encore lui qui dirigeait la pensée de Swedenborg, d'Hoffmann, de Jean Paul Richter. Cette disposition influe sur le style pour lui donner une tournure étrange et mystérieuse. Associé avec le sens des nombres, ce penchant au merveilleux se tourne chez les savans vers les sciences occultes ou les calculs aléatoires. Gall comparait ensemble deux têtes de sa collection, ayant appartenu, l'une à un homme crédule et visionnaire, l'autre à un très habile mathématicien qui cherchait dans des combinaisons cabalistiques le moyen de gagner à la loterie. Ils sont morts l'un et l'autre dans une espérance folle. Cet organe est celui des fantômes, et la fortune pour les joueurs n'est guère que l'apparence d'une ombre.

Le sens de l'imitation mimique est indiqué par Gall sur le crâne d'un bateleur qui faisait des parades en plein vent. Quand la même faculté s'allie à

Digitized by Google

d'autres facultés sombres et puissantes, elle produit les grands tragédiens et les grandes tragédiennes. Cette disposition est remarquable sur le beau front de Mlle Rachel. Le docteur Gall avait trouvé cet organe combiné avec le sentiment religieux sur le crâne d'un prédicateur qui se faisait remarquer par ses gestes et par son débit oratoire. Il montrait encore l'organe du sentiment religieux uni à celui de la rixe et de la violence sur la tête d'un prédicateur tonnant, sans cesse armé en chaire de la vengeance céleste. Un autre, qui avait le sens de la comparaison très décidé, ne parlait à ses ouailles qu'en paraboles. Tout ceci faisait dire au professeur que nous voyons Dieu à travers nos organes comme à travers des lunettes. En religion, en poésie, en art, nous donnons à connaître notre caractère par la manière dont nous nous représentons les objets et les idées. Le maître de la science allait même jusqu'à assigner un langage particulier à chaque organe. Les écrivains qui ont le siége de l'orgueil très développé aiment à mettre toujours leur personnalité en avant. Ils disent *moi,* toujours *moi*. Ceux chez lesquels règne la vanité recherchent les coquetteries et les afféteries de mots. Le docteur Gall distinguait soigneusement l'orgueil de la vanité. L'orgueil est le désir de plaire à soi-même, et la vanité celui de plaire aux autres. Quand ce dernier sentiment prédomine, il conduit souvent à des formes maniérées. On l'accuse en outre de produire les courtisans et les courtisanes. L'amour-propre très absolu enfante d'autres excès non moins funestes. Voici comment Broussais nous définissait l'un des hommes d'état de ce temps-ci : « La fermeté s'associe chez lui avec une estime de soi révoltante; la vanité est en même temps fort déprimée : il en résulte un de ces caractères raides, inflexibles et durs, qui bravent hautement l'opinion qu'on peut avoir d'eux. Le meilleur correctif de cette combinaison fâcheuse serait un développement convenable du besoin d'obtenir l'approbation des autres. De tels hommes sont dangereux au pouvoir, soit parce qu'ils tendent sans cesse à la domination, soit parce qu'ils compromettent l'autorité dans des luttes personnelles dont l'issue est toujours douteuse. » L'orgueil et la vanité réunies sur une même tête produisent ces caractères servilement ambitieux qui s'élèvent en rampant comme le lierre.

Il ne nous reste plus à visiter que l'armoire des crétins et des fous. La science reconnaît des crétins et des demi-crétins. Il y a des êtres incomplets dans tout, même dans l'idiotisme. Vous avez là, devant vous, de beaux exemples d'imbécillité complète. Ce crâne étroit, comprimé vers le haut, d'une forme conique, vient d'une fille de quatorze ans que Spurzheim découvrit à Cork, en Irlande. Elle avait l'usage de ses sens extérieurs, reconnaissait les personnes qu'elle voyait ordinairement, caressait ceux qui avaient soin d'elle, craignait les coups, mais ne savait pas parler. La plupart de ses facultés étaient dans un état d'enfance. Voici encore d'autres pauvres êtres humains, moralement avortés, qui ne montraient que le commencement de la vie animale. On peut comparer leur crâne à celui d'un Bacon, d'un Descartes, d'un Goethe, d'un Burdach : c'est ici le triomphe de la science! Tandis que toutes les lignes du front suivent étroitement et timidement, chez ces malheureux

Digitized by Google

idiots, un plan incliné, on voit au contraire le front de tous ces grands hommes s'élever et s'élargir avec une sorte de fierté sublime. On rencontre bien, parmi les êtres privés d'intelligence renfermés dans cette armoire, quelques crânes enflés outre mesure; ce sont ceux d'individus hydrocéphales. De tels crânes ne contiennent que beaucoup d'eau. Belles têtes! mais de cervelle point. On remarque sur ces mêmes rayons des têtes d'aliénés chez lesquels un organe dominant avait donné la direction à la folie. Témoin cette jeune fille qui berçait dans ses bras des morceaux de bois auxquels elle voulait faire partager sa chétive nourriture. On la voyait alors pleurer, car ces mauvais nourrissons s'obstinaient à refuser le pain de leur mère. Elle était désignée, à la Salpétrière, sous le nom de la fille aux enfans. Une autre avait la monomanie de se croire reine de France et de se parer, par manière de dignité, de tous les haillons qu'elle rencontrait sous sa main. Le crâne de ces deux femmes annonce le caractère de leur folie; chez la première le sentiment de l'amour maternel, et chez la seconde la vanité. Le docteur Gall prétendait que l'organe de la poésie, combiné avec celui du merveilleux, imprimait son style à la démence du Tasse; c'est dans ses accès de délire que l'auteur de *la Jérusalem délivrée* composait, dit-on, ses plus beaux vers, et qu'il croyait communiquer avec les esprits. Le maître ajoutait que, le cerveau étant double dans tous ses organes, un homme peut être aliéné d'un côté et sain de l'autre, au point d'observer lui-même sa folie. Il en citait pour exemple Blaise Pascal. Notre docteur avait donné ses soins à un malade qui, pendant trois ans, entendait constamment du côté gauche des injures qu'on lui adressait, et il regardait toujours dans cette direction. Du côté droit il jugeait parfaitement que cet état provenait d'une altération de son esprit. Il suit de là qu'un hémisphère de la tête peut être endommagé ou même entièrement détruit sans que l'homme discontinue ses fonctions intellectuelles. L'auteur de *l'Atlantiade*, d'*Agamemnon*, de *Pinto*, de *la Panhypocrisiade*, a composé ces grandes œuvres avec une moitié de cerveau.

Un ami, une ancienne et fidèle connaissance, manque, nous ne savons trop comment, à cette collection cranologique du docteur Gall. C'est une grave lacune, une omission fort regrettable. Nous voulons parler du chien que ce savant avait élevé. Un médecin allemand, le docteur Koretz, qui a vu Gall dans l'intimité, nous le définissait ainsi : « Gall était l'homme qui connaissait le mieux les animaux et que les animaux connaissaient le mieux. » Vous allez juger s'il avait donné une bonne éducation à son chien. Gall racontait dans ses cours publics avec un grand sérieux les marques d'intelligence que cet animal modèle avait données. Son maître lui attribuait surtout l'organe de la mémoire des mots. Fox ne parlait point, mais ce n'était pas une raison pour lui refuser le don des langues. « J'ai fait à ce sujet, racontait le docteur Gall, les observations les plus suivies. J'ai parlé souvent avec intention d'objets qui pouvaient intéresser mon chien, en évitant de le nommer lui-même, et sans laisser échapper aucun geste qui pût réveiller son attention. Il n'en témoigna pas moins du plaisir ou du chagrin, suivant l'occasion; il

Digitized by Google

manifestait ensuite par sa conduite qu'il avait très bien compris quand la conversation le concernait. » Fox était très instruit, mais il n'était pas polyglotte. Jugez de la découvenue de ce bon et brave Allemand, lorsque Gall l'eut amené de Vienne à Paris. Au lieu de sa chère langue germanique qui était, pour ainsi dire, sa langue naturelle, l'animal contristé n'entendit plus retentir à ses oreilles qu'un idiome barbare, indéchiffrable. Mais en peu de temps notre élève, grace à sa bosse de la mémoire des mots, apprit le français aussi bien que l'allemand. « Je m'en suis assuré, affirmait Gall, en disant devant lui des périodes dans l'une et l'autre langue. » Fox mourut; c'est la loi commune; mais si son crâne ne figure pas ici, son nom vivra dans les traditions du maître. Ce que c'est pourtant que la gloire!

Comme couronnement à cette riche collection, on a posé le buste de Spurzheim et celui de Gall. Nous vîmes le docteur Spurzheim, quelque temps avant son départ pour l'Amérique, dont il ne revint pas. C'était une forte et large tête d'Allemand, bien sérieuse, bien patiente, bien morale; un peu le type du bœuf, comme l'histoire nous représente qu'était la tête de saint Thomas d'Aquin, ce grand bœuf de Sicile dont le beuglement emplit l'univers durant deux siècles. Le front était surtout d'une bienveillance infinie. Il eut l'obligeance de nous toucher la tête avant son départ. Nous l'entendîmes alors nous prédire une destinée de voyageur. L'oracle s'est bien peu réalisé, car nous n'avons guère perdu de vue jusqu'ici l'horizon des deux tours de Notre-Dame. Il est vrai d'ajouter que ce n'est pas l'envie qui nous a manqué, et que notre plus grand plaisir est de voyager dans les livres des navigateurs. La tête de Gall, dont il existe deux épreuves à deux âges différens, est une magnifique confirmation de sa doctrine. Quelques traits de ressemblance avec la tête de Socrate achèvent de lui donner le caractère propre aux initiateurs. Tous les organes d'où dérivent, selon le maître, l'esprit d'analyse et une merveilleuse finesse d'observation, sont fortement prononcés sur ce vaste front de génie. On y lit en même temps les deux dispositions qui font dans la science les esprits aventureux, un profond mépris pour les livres, et un profond respect pour la nature. Le dernier buste de Gall a été pris sur la tête du mort. Les tempes horriblement rentrées, tous les signes de la souffrance physique et de l'angoisse morale, apparaissent sur cette tête ravagée, mais sans obscurcir le dernier reflet d'une grande intelligence. Le docteur avait émis lui-même, en mourant, le vœu suprême que son masque et celui de Spurzheim fussent réunis aux autres figures de sa collection. Au milieu de ces savans célèbres, de ces inventeurs fameux, de ces grands hommes éteints dont il ne reste plus que le souvenir et l'image, Gall, avec cette morne figure de plâtre que la mort lui a faite, est plus que jamais dans ces lieux en pays de connaissances.

ALPHONSE ESQUIROS.

Digitized by Google

BULLETIN.

Il est plus facile de déclamer contre les partis intermédiaires que de les abolir. Ce qui est dans la nature des choses ne tombe pas devant les fantaisies de quelques esprits ardens ou aventureux. Les débats qu'a provoqués la proposition de M. de Sade sur les fonctionnaires députés devaient nécessairement amener une polémique entre la gauche modérée et la gauche radicale. La proposition de M. de Sade, nous parlons ici de son esprit et non pas de ses détails qui étaient fort défectueux, cette proposition avait été dictée par le désir d'entrer dans la carrière des réformes avec mesure et modestie. Elle devait donc rencontrer des adversaires systématiques dans les radicaux. D'ailleurs, cette recrudescence de polémique et de guerre entre les deux fractions de la gauche a été singulièrement favorisée par ce qui s'est passé au sein de la chambre. N'avait-on pas entendu à la tribune l'honorable M. de Lamartine faire une impitoyable critique de la motion de M. de Sade, et déclarer que ses désirs et ses vues allaient bien au-delà d'une réforme aussi restreinte et aussi méticuleuse? La presse radicale devait s'emparer d'un manifeste qui convenait si fort à ses passions et à ses allures, elle n'y a pas manqué. De leur côté, les organes de la gauche modérée ne pouvaient consentir à paraître souscrire par leur silence à un programme où la politique des réformes graduées était traitée avec tant de dédain. En effet, si les propositions émises par M. de Lamartine, qui se faisait l'organe aussi imprévu qu'éclatant des théories radicales, étaient fondées, il faudrait reconnaître que la gauche modérée s'est trompée dans sa marche depuis plusieurs années, précisément depuis l'époque où elle s'est montrée animée d'un esprit plus pratique. Il était difficile que M. Barrot et ses amis, quel que fût leur désir d'éviter tout ce qui pouvait blesser l'honorable M. de Lamartine, laissassent passer sans protester une pareille manière d'envisager les choses. J'appartiens moi-même à un parti intermédiaire, s'est écrié M. Barrot pendant que le brillant député de Mâcon occupait la tribune, et dans la presse ses amis ont commenté et défendu cette parole.

****

Digitized by Google

N'est-il pas remarquable qu'au moment même où de différens côtés certains esprits impétueux lancent l'anathème contre les opinions intermédiaires, la gauche constitutionnelle, sous peine de s'effacer, est obligée de reconnaître qu'elle-même occupe entre les partis une situation intermédiaire? Elle y a été amenée par l'exagération même des propositions radicales dont a retenti la tribune. La gauche constitutionnelle est séparée du parti conservateur par des dissentimens graves, elle n'a pas l'esprit politique et gouvernemental du centre gauche; néanmoins, elle est sincèrement attachée aux institutions et à la monarchie de 1830, et elle se distingue nettement des partis qui placent ailleurs le but de leurs pensées et de leurs espérances. Ce n'est pas tout: la gauche constitutionnelle ne veut pas non plus se confondre avec des hommes à théories absolues, avec des radicaux qui, sans vouloir précisément une révolution, ne consentent jamais aux conditions nécessaires d'une monarchie constitutionnelle. La gauche modérée occupe donc une situation tout-à-fait intermédiaire entre divers partis, entre diverses nuances, et elle aura d'autant plus de force et d'avenir, qu'elle affermira davantage cette situation.

Rien ne saurait être plus funeste aux partis et aux hommes politiques que de se laisser paralyser par l'espèce d'intimidation que les opinions extrêmes cherchent toujours à répandre autour d'elles. Il arrive presque toujours d'ailleurs que ce que vous reprochent vos adversaires est précisément ce qui vous constitue et vous honore. Depuis sept ans, la gauche a, de l'aveu de tout le monde, manifesté un esprit plus politique; elle a appuyé deux fois une administration qui n'était pas prise dans son sein, parce que les ministères du 22 février et du 1er mars lui parurent animés d'un esprit de conciliation et de progrès. A l'époque de la coalition, on peut rendre cette justice à la gauche, que ce n'étaient pas dans ses rangs et chez ses chefs qu'on vit les passions les plus ardentes et les plus implacables, enfin, dans des occasions importantes, dans la manière de présenter et de soutenir des motions tendant à des réformes, à des améliorations intérieures, la gauche constitutionnelle a souvent montré de la mesure et une modération habile. Nous regrettons et nous avons blâmé la conduite qu'elle a cru devoir tenir dans la question de la régence; mais, malgré cette faute, la gauche, qui reconnaît M. Barrot pour chef, a su rester dans une ligne constitutionnelle, et se préserver des exagérations qui perdent les partis. Or, aujourd'hui, que lui demande-t-on? On veut qu'elle perde le bénéfice de plusieurs années d'une conduite plus plus sage pour se jeter dans les voies d'un radicalisme absolu qui ne veut transiger avec rien, qui dédaigne et signale presque comme une trahison les réformes graduées. Mais si la gauche constitutionnelle suivait un conseil aussi dangereux, elle abdiquerait volontairement ce qui fait son caractère et son autorité. Quand la gauche marchait de concert avec le centre gauche, ceux qu'irritait cette alliance criaient à la gauche constitutionnelle qu'elle perdait dans ce rapprochement son individualité et sa force; il n'en était rien, et cependant ces assertions, bruyamment répétées, jetaient parfois quelque hésitation dans l'allure de la gauche; on aurait tort de s'en étonner, car un

Digitized by Google

parti doit vouloir garder sa personnalité. Cependant ce qu'on demande aujourd'hui à la gauche menace bien autrement son indépendance. Les opinions extrêmes annoncent la prétention de l'asservir à leur radicalisme : elles somment la gauche constitutionnelle de renoncer, à leur exemple, à toute amélioration obtenue par les moyens parlementaires; pour conserver les bonnes graces des opinions extrêmes, la gauche constitutionnelle doit désespérer hautement du parlement et de la constitution.

Si la gauche modérée et son honorable chef pouvaient s'abandonner à une pente aussi périlleuse, c'en serait fait à jamais de leur individualité, de leur importance. En écoutant M. de Lamartine, M. Barrot a eu raison de s'écrier qu'il appartenait, lui aussi, à un parti intermédiaire; effectivement il occupe une situation intermédiaire entre le centre gauche et le parti radical; là est son rôle. Au lieu de se placer à côté de M. Barrot, M. de Lamartine a brigué la gloire de se constituer l'orateur du radicalisme. Il est fort possible qu'il n'ait pas eu toute la conscience de la portée de son disconrs et de sa conduite en général depuis le commencement de la session; quoi qu'il en soit, M. de Lamartine est, à l'heure qu'il est, l'interprète et le représentant du radicalisme. Eh bien! c'est entre le centre gauche et les radicaux, entre M. Thiers et M. de Lamartine, que M. Barrot occupe une situation intermédiaire, qui gardée avec mesure et dignité peut être fort utile à l'intérêt général. M. Barrot n'est pas d'hier dans le monde politique, il a devant lui toute une longue carrière, une grande expérience; il doit voir enfin son but et savoir où il marche. Il n'est pas l'homme des opinions extrêmes, il en a la conscience, et les opinions qui le flattent aujourd'hui pour tâcher de le gagner à leur cause le savent bien aussi : M. Barrot a une modération naturelle qui l'honore et qui lui a mérité l'estime du pays; en ayant tout le courage de cette modération, M. Barrot augmentera sensiblement son autorité et celle de son parti.

Il y a en ce moment une sorte de suspension d'armes dans les débats politiques, et il importe que, pendant cette espèce d'armistice, chaque drapeau garde sa couleur, chaque soldat son drapeau et chaque chef sa place. Il ne faut pas que des fantaisies individuelles, si brillantes qu'elles soient, puissent donner le change sur la véritable situation des choses. Il y a dans la chambre, en dehors des opinions extrêmes, une élite d'hommes d'ordres et de gouvernement autour desquels se groupent des fractions nombreuses; il y a dans le parlement des élémens de force et de progrès qui, pour être momentanément paralysés, n'en doivent pas être moins pris en considération, quand on porte ses regards vers l'avenir. Aussi c'est s'abuser étrangement que de prétendre le moment venu de ne plus s'adresser à la chambre pour ne parler qu'au dehors : la France, au contraire, a les yeux tournés vers son parlement; elle attend les résultats de son activité et de ses travaux.

Malheureusement on dirait que la chambre épuise presque toute son énergie dans les rencontres, dans les tournois parlementaires qui signalent le début de chaque session. Cependant il y a encore des devoirs à remplir, des intérêts à servir, quand ces grands drames de tribune ont été joués. Même au

Digitized by Google

point de vue de la contradiction et de la rivalité politique, l'opposition a encore bien des combats à offrir et à rendre; mais pour cela il faut une application constante, une vigilance studieuse. Il ne faut pas qu'ainsi que cela s'est vu il y a quelques jours, l'opposition aît à regretter d'avoir manqué l'occasion d'exercer une censure utile sur les actes et les dépenses dont on lui défère l'examen. Il s'agissait de crédits supplémentaires et extraordinaires pour 1842 et 1843. L'opposition avait laissé passer sans critique le chapitre du budget des affaires étrangères concernant les missions extraordinaires. Le chiffre normal était de 100,000 fr., le chiffre supplémentaire de 550,000 fr. Le lendemain l'opposition s'est ravisée; elle a voulu demander des explications sur un accessoire qui dépassait si fort le principal, mais il était trop tard. Il est vrai que le ministre des finances avait déclaré que le gouvernement était prêt à fournir des explications, même sur les articles votés; mais M. le ministre des affaires étrangères n'a pas été de l'avis de son collègue, et il a invoqué le bénéfice de la clôture des débats. M. Guizot a usé strictement de son droit. La négligence qu'a mise l'opposition à interpeller en temps utile M. le ministre des affaires étrangères est d'autant plus inexplicable que le chapitre des missions extraordinaires lui offrait naturellement l'occasion d'approfondir des points intéressans pour nos relations extérieures. Il est parfaitement du droit de la chambre de demander et de savoir à quelles questions spéciales se rattachent des missions extraordinaires dans des endroits où la France est officiellement représentée par des ambassadeurs ou par des ministres.

Au sujet des subventions allouées par les chambres pour nos établissemens coloniaux, M. le ministre des affaires étrangères a été amené à expliquer comment le gouvernement comprenait l'extension de notre puissance dans des parages lointains. Un membre de l'opposition, M. Desjobert, paraissait effrayé de l'idée que la France pût songer à une expédition pour arriver à la possession de Madagascar; il y voyait une seconde Algérie à quatre mille lieues de la France, et qui pis est, une Algérie qui se défendrait contre nous par un climat meurtrier. M. Guizot, qui, dans cette circonstance, a pris la parole à la place de M. le ministre de la marine, a déclaré que le gouvernement ne songeait en aucune façon à renouveler un grand établissement colonial à Madagascar. M. le ministre des affaires étrangères pense qu'il ne convient pas au génie de la France de prendre possession de vastes territoires situés à de grandes distances. Selon lui, la France servira mieux ses intérêts en possédant dans les centres lointains de navigation et de commerce des stations militaires fortes, des points fortifiés et sûrs, où notre marine puisse se ravitailler, trouver un refuge, sans être obligée de recourir à des établissemens étrangers. C'est dans cet esprit que le gouvernement a choisi des stations militaires au milieu de ces grands archipels de la mer du Sud, qui, dans un siècle, seront le théâtre du mouvement commercial du monde. Les considérations développées par M. le ministre des affaires étrangères présentent surtout une grande justesse quand on les applique à des pays comme celui de Madagascar, car,

Digitized by Google

comme il l'a reconnu lui-même, la France ne saurait engager l'avenir d'une manière générale et absolue.

Nous ne serions pas étonnés que M. Guizot ait été provoqué en quelque sorte à présenter ces considérations générales par ce qui a été dit et écrit en Angleterre au sujet de notre occupation des îles Marquises et d'Otaïti. Un organe du ministère tory, le *Standard,* envisage nos entreprises de colonisation dans l'Océanie comme une preuve que nous voulons rester en paix avec la premiere puissance maritime du monde. Nos établissemens dans ces parages constituent, suivant la feuille anglaise, des *otages de paix;* car si la guerre éclatait, ils tomberaient dans les six premiers mois entre les mains de l'Angleterre. Est-ce pour répondre à ces assertions quelque peu hautaines que M. le ministre des affaires étrangères a déclaré que la France ne devait pas songer à de grands établissemens coloniaux, mais seulement à des stations?

On ne peut nier que la France, en étendant son système de colonisation, augmente le nombre des raisons qui doivent la détourner d'une guerre avec l'Angleterre; multiplier ses établissemens maritimes, c'est entrer plus avant dans le système de l'alliance anglaise, car une collision, même glorieuse pour nos armes, pourrait avoir pour nos intérêts de déplorables effets. Les Anglais le savent bien, et cette considération leur paraît assez importante pour amortir un peu la jalousie que leur inspirent toujours les progrès de notre puissance. Dans la chambre des lords, le marquis de Lansdowne a reconnu que le gouvernement français avait le droit d'exercer sa souveraineté en vertu d'un traité; seulement il a demandé si le gouvernement anglais avait pris des mesures pour protéger les missionnaires protestans qui depuis nombre d'années ont donné aux habitans d'Otaïti l'instruction religieuse et chrétienne. Lord Aberdeen, dans sa réponse, a dit qu'il avait la confiance que les droits et les intérêts des missionnaires protestans seraient protégés. A ses yeux, d'ailleurs, l'établissement des Français dans les îles de la Société n'est pas de nature à compromettre les intérêts commerciaux ou politiques de l'Angleterre; lord Aberdeen, au contraire, le considère avec satisfaction, et s'en promet d'heureux résultats. Le *Standard* s'est chargé de commenter la pensée du ministre anglais, quand il appelle nos établissemens nouveaux des *otages de paix.*

Dans nos relations diplomatiques avec l'Angleterre, il paraît régner une certaine activité. Sir Robert Peel a exprimé l'espoir, dans la chambre des communes, que bientôt un traité réglerait définitivement la question si délicate des pêcheries sur le littoral des deux pays. Lord Palmerston s'est vanté à ce sujet d'avoir mené à bonne fin la question des huîtres, et au sujet de l'hilarité qu'il avait excitée dans la chambre en se donnant cet éloge, il a ajouté que les difficultés au sujet de la pêche des huîtres étaient telles qu'une guerre en eût pu surgir. Quand lord Palmerston quitta le pouvoir, les points principaux étaient réglés : où en est-on aujourd'hui? Sir Robert Peel n'a pas jugé à propos de satisfaire la curiosité de son antagoniste. Il ne reconnaît à personne le droit de demander des éclaircissemens avant l'arrangement définitif; seulement, il espère arriver prochainement à une solution satisfaisante pour les deux pays.

Digitized by Google

En toute circonstance, le langage du ministère anglais est conciliant et amical : on le sent inspiré par un désir secret, par une pensée persévérante. Il ne suffit pas à l'Angleterre de n'être pas en guerre avec nous, elle voudrait établir entre elle et nous une paix productive. C'est toujours le traité de commerce qui est l'objet constant de sa poursuite. L'Angleterre perd peu à peu ses débouchés sur le continent; en Allemagne, en Belgique, l'industrie indigène lui fait une redoutable concurrence. Elle n'en souhaite que plus vivement voir le marché français s'ouvrir pour ses produits aux meilleures conditions possibles. Sur ce point même, ses désirs pourraient être assez vifs pour la faire consentir dans l'avenir à une révision amiable des traités de 1831 et 1833. On peut affirmer que ce que désire le ministère anglais, notre cabinet le désire également. Lui aussi voudrait renouer et cimenter l'alliance entre les deux pays par des résultats positifs; il verrait dans un pareil dénouement le triomphe de sa politique. Cependant il ne doit pas se dissimuler que la difficulté est grande. Conclure un traité de commerce avec l'Angleterre au moment où toutes les susceptibilités de l'intérêt national sont éveillées, où sur plusieurs points notre industrie est en souffrance, est une affaire épineuse devant laquelle nous ne sommes pas étonnés de voir reculer les plus entreprenans courages. Le ministère n'ignore pas que le traité qu'il aura signé sera de la part des chambres l'objet de l'examen le plus approfondi et le plus sévère; la France n'est ni en humeur ni en position de faire des concessions à personne sur ses intérêts matériels.

Il est facile de voir que notre politique étrangère rentre à pleines voiles dans les eaux de l'alliance anglaise. Avec les puissances du continent, avec la Prusse et l'Autriche, nous sommes sur un pied de bienveillance assez froide; c'est dans l'amitié de l'Angleterre que nous cherchons notre point d'appui. Il serait téméraire de blâmer systématiquement cette politique; peut-être la France n'a-t-elle plus aujourd'hui le choix des alliances. Seulement, il est fort à souhaiter que notre gouvernement marche, dans la voie où il est engagé, avec dignité, avec mesure; qu'il ne se laisse pas aller à acheter trop cher une alliance dont, après tout, les deux parties contractantes ont également besoin. L'Angleterre est convaincue maintenant que la politique de lord Palmerston était fausse et funeste, et elle n'y a pas trouvé d'assez grands avantages pour vouloir accepter l'inimitié de la France. Sachons profiter de cette disposition, qui est honorable pour nous; sachons sans outrecuidance, sans exagération, montrer, par notre langage, par nos actes, de quel poids sont dans la balance politique le nom et l'amitié de la France.

Au moment où nous nous rapprochons de plus en plus de l'Angleterre, il y aurait peut-être de la dignité et du tact à ne pas témoigner à la Russie trop de mauvaise humeur. A moins que des faits que nous ignorons ne motivent un redoublement d'aigreur de notre part envers le cabinet de Saint-Pétersbourg, il est difficile de ne pas trouver un peu vif l'article publié par le *Journal des Débats* au sujet de la *Notice* composée par un grand seigneur russe. Ce n'est pas à coup sûr dans l'intérêt du prince Dolgorouki que l'article a été rédigé, car il est de nature à pousser à son comble la colère de

Digitized by Google

l'empereur contre le prince. En effet, ce dernier s'est avisé de publier une *Notice* sur les principales familles de Russie : on dirait que le noble écrivain n'a voulu faire que de la science héraldique, mais il a fait de l'histoire, et de la plus incisive. Il raconte comment Michel Romanow, en 1613, fut élevé au trône par les boyards, ses égaux, qui lui firent accepter une constitution dont il jura le maintien. En 1645, le fils de Michel Romanow, le czar Alexis, jura d'exécuter la constitution, qu'abolit Pierre le-Grand; le vainqueur de Charles XII crut avoir besoin du despotisme pour civiliser son pays. Qu'établissait cette constitution qui a duré la plus grande partie du XVIIe siècle? Elle établissait deux chambres, la chambre des communes et celle des boyards. Le souverain ne pouvait lever de nouveaux impôts, déclarer la guerre, conclure des traités de paix, signer des arrêts de mort, sans le vote préalable des deux chambres. Jusqu'à Pierre-le-Grand, dit le prince Dolgorouki, tous les oukases portaient en tête cette formule : *Le czar a ordonné et les boyards ont décidé.* Se serait-on attendu à trouver une formule aussi aristocratiquement républicaine au frontispice de la législation russe pendant le XVIIe siècle? Ainsi la Russie a aussi son histoire constitutionnelle et ses antécédens de liberté. Ces faits, qui jusqu'ici n'étaient guère connus que des hommes politiques et des publicistes qui font de l'histoire une étude approfondie, reçoivent aujourd'hui une divulgation éclatante. Personne n'ignorera plus désormais en Europe que la dynastie des Romanow a été élevée au trône par les états assemblés à Moscou, états composés des boyards, des voiévodes, des nobles, des marchands, des bourgeois et propriétaires de biens fonds : au commencement du XVIIe siècle, cette dynastie s'engagea par serment à observer une constitution qui rappelle celle d'Angleterre et de France. On peut concevoir tout ce que de pareils souvenirs doivent avoir d'irritant et de factieux aux yeux du gouvernement russe. Quel crime ne doit-ce pas être à ses yeux que de les lui rappeler et d'en remplir l'Europe?

C'est de nos jours la destinée des gouvernemens absolus d'être troublés par le souvenir ou par la demande d'une constitution. Dans la monarchie prussienne, les habitans de Kœnigsberg viennent d'adresser une pétition au roi, pour lui demander de développer la constitution des états; ils lui remontrent que la propriété foncière, et notamment la propriété équestre, jouit d'une représentation plus étendue que la propriété des bourgeois et des paysans; ils lui font remarquer que la publicité manque aux délibérations des états, que l'unité des provinces prussiennes et l'intérêt général ne sont pas représentés. On jugera sans doute que ces plaintes ne manquent pas de gravité. Cependant voici quelque chose de plus significatif. Les pétitionnaires ne craignent pas de rappeler au roi de Prusse que par la loi du 22 mai 1815, Guillaume III promit au peuple prussien des états-généraux. Cette institution, disent-ils, n'est nullement remplacée par les commissions des états provinciaux, qui n'ont ni le droit de pétition, ni le droit de contrôler les dépenses du gouvernement. Enfin les habitans de Kœnigsberg réclament la publicité des débats judiciaires et la liberté de la presse. Pour que la monarchie puisse jouir de

Digitized by Google

ces bienfaits, ils demandent la convocation d'une diète générale. La pétition se termine par cette proposition, que le peuple allemand ne peut rester le seul dans l'Europe civilisée qui n'ait le droit d'exprimer sa pensée que sous le bon plaisir d'un censeur. C'est ainsi que la vieille Prusse ne se montre pas moins jalouse de la liberté et des institutions politiques que les provinces rhénanes.

Dans le grand-duché de Posen, l'assemblée des états a voté une adresse au roi par laquelle elle proteste contre la situation qui a été faite au grand-duché comme membre intégrant de la monarchie prussienne. La réponse du roi, contre-signée par tous le ministres, qualifie le vœu des états d'attentatoire à l'unité et à l'intégrité du royaume. Frédéric-Guillaume IV termine son rescrit en exprimant l'espoir que ses fidèles états s'élèveront désormais à une meilleure appréciation des choses. Ce n'est pourtant pas la première fois que les états de Posen se trouvent en désaccord avec le gouvernement central de la monarchie.

Jusqu'à quel point les vœux principaux formulés par les habitans de Kœnigsberg sont-ils ceux de toute la monarchie? Jusqu'à quel point la Prusse entière désire-t-elle une constitution générale et la liberté de la presse? Il serait téméraire à nous de vouloir résoudre cette question. Néanmoins on ne doit pas être surpris que, dans un pays où le développement intellectuel est poussé si loin, le goût d'une vie politique plus générale et de la liberté de la pensée fasse tous les jours de nouveaux progrès. Ce sont les petits états sans grande culture scientifique et morale qui peuvent se contenter long-temps de libertés locales et d'un régime plus paternel que libéral. Mais là où l'intelligence a pris un grand essor, où elle s'attaque à toutes les questions, où elle déploie une incessante activité, comment s'étonner qu'elle vienne un jour frapper à la porte de la cité politique, et réclamer des droits qu'elle mesure sur l'étendue de ses progrès? Le gouvernement prussien est trop éclairé pour ne pas connaître mieux que personne les véritables besoins du peuple dont il dirige les destinées. Nous concevons qu'il ne veuille pas céder à des caprices, à des fantaisies, mais nous souhaitons qu'il prenne en grande considération tout ce qui sera à ses yeux marqué d'un caractère de nécessité et de loyauté; toutes les tendances sincères, tous les besoins légitimes, doivent éveiller la sollicitude d'un gouvernement qui se vante de diriger son pays dans les voies de l'intelligence et de la civilisation. C'est un noble but à se proposer, mais c'est aussi une lourde tâche, qui peut avoir ses épreuves et ses mécomptes. Les gouvernemens ne doivent pas se dissimuler que plus le pouvoir qu'ils retiennent entre leurs mains est grand, plus ils sont responsables des destinées et du bonheur des peuples.

F. BONNAIRE.

Digitized by Google

ÉTUDES

SUR LES

COLONISATIONS FRANÇAISES.

SAINT-DOMINGUE.[1]

Le découverte de Colomb ne fut ni un calcul de la science, ni une inspiration spontanée; le pilote génois ne devina pas le Nouveau-Monde, comme on l'a prétendu, car l'existence de celui-ci était depuis long-temps affirmée par la tradition populaire. Une vieille légende, connue dans tous les ports d'Espagne et de Portugal, racontait qu'à l'époque de l'invasion des Maures, sept évêques de Castille s'étaient embarqués avec un grand nombre de chrétiens pour fuir la persécution, et qu'ayant abordé à une île éloignée, ils s'étaient décidés à brûler leurs vaisseaux et à bâtir sept villes dont ils s'étaient déclarés rois. Cette île, dans laquelle les plus érudits prétendirent voir la Thulé des anciens poètes, était même marquée sur des cartes portugaises, et plusieurs navigateurs périrent en la cherchant; on la disait placée à deux cents lieues des Açores, vers l'occident.

(1) Voyez les livraisons des 16 juin, 9 octobre 1842 et 15 janvier 1843.

Digitized by Google

Une autre tradition rapportait que, lors de la découverte de ces dernières îles par Gonzalo Velho, en 1432, on avait trouvé à Cuervo (1) une statue de terre cuite représentant un homme nu qui montrait du doigt le couchant, et au bas de laquelle était gravée une inscription en langue inconnue. Vers la même époque enfin, on parla du retour d'un navire portugais qui, entraîné par la tempête, avait découvert, à l'ouest, une île nouvelle. Don Henri, comte de Viseo, fit venir le pilote de ce navire et voulut le mettre à la tête d'une expédition destinée à retrouver la terre qu'il n'avait fait qu'entrevoir; mais l'homme eut peur et prit la fuite.

L'opinion qu'il y avait *quelque chose* à trouver à l'occident était donc généralement répandue, et Christophe Colomb n'avait, pour ainsi dire, qu'à la sanctionner. Grace à lui, ce qui n'avait été jusqu'alors qu'une vague rumeur devint une conséquence de la forme même du globe terrestre; il prouva d'abord, par le raisonnement, que les terres dont il était question devaient exister, puis prouva, en les découvrant, qu'elles existaient. On peut donc dire qu'il n'eut d'autre mérite que de *justifier le premier la tradition*, mérite immense et le seul auquel les plus hautes intelligences puissent prétendre, car les faits sont comme ces semences que le vent éparpille partout, mais qui ne germent qu'à de rares endroits; l'homme de génie ne les invente point, il les féconde.

Aussi, le retour de Colomb en Espagne ne fut-il point seulement un évènement politique, ce fut un triomphe populaire. La foule accourut de tous les points du royaume pour voir celui qui avait transformé ses rêves en réalité. Il traversa les villes entouré de matelots qui portaient des roseaux de vingt pieds de haut, chargés d'oiseaux aux mille couleurs, de feuillages gigantesques, de fruits inconnus. Derrière venaient des chariots sur lesquels s'élevaient des corbeilles pleines de poudre d'or. Les cloches sonnaient à pleine volée, les moines chantaient des cantiques d'action de graces, et le peuple répétait : Voilà celui qui nous a acheté un monde pour 17,000 écus (2)!

Or, ce monde, ce n'était point le continent américain, qui devait être découvert un peu plus tard, mais la grande île d'*Haïti* (3), où il venait d'aborder (en 1492), et à laquelle il avait donné le nom d'*Hispaniola*.

(1) Une des moindres îles des Açores, au nord-ouest du groupe.

(2) Ce fut ce que coûta à l'Espagne la première expédition de Colomb.

(3) Haïti, selon dom Pierre Danglerie, signifiait, dans la langue des naturels, *pays montueux*. Ils donnaient aussi à leur île le nom de *Quisqueïa* et de *Cipanga*.

Digitized by Google

Cette île, qui a quatre cents lieues de tour et trois mille huit cents trente lieues carrées de superficie, était alors partagée en cinq royaumes gouvernés par des chefs distincts (1). La population était nombreuse, mais si pacifique, qu'elle connaissait à peine les armes de guerre en usage dans les petites Antilles et sur le continent. Elle chassait même rarement avec l'arc, se contentant de prendre les oiseaux aux filets ou de mettre le feu à une portion de savanne et d'y chercher ensuite les animaux demi-rôtis par l'incendie (2). Les femmes labouraient superficiellement la terre où elles semaient du maïs, des patates et du manioc.

Chez les Haïtiens, le pouvoir des chefs était héréditaire et absolu, la religion presque semblable à celle des Caraïbes, la polygamie générale, et le vol puni de mort. Les hommes passaient la plus grande partie de leurs journées à danser ou à jouer du *batos*, espèce de ballon qu'ils se renvoyaient avec la tête, les genoux, les coudes et les hanches. Quand cet exercice violent les avait épuisés, ils étendaient sur un brasier des feuilles de *cohiba* (tabac), recueillaient la fumée dans un tuyau fourchu, dont ils mettaient les deux branches dans leurs narines, et ne tardaient pas à tomber dans des ivresses qui, à la longue, affaiblissaient leur intelligence (3).

Tel était le peuple que les Espagnols allaient avoir à soumettre. Quant au pays, tous ceux qui l'avaient visité le comparaient au paradis terrestre. C'était un mélange de forêts vierges et de savanes arrosées par d'innombrables cours d'eau ; une terre miraculeuse où tout croissait sans culture et dans de gigantesques proportions. Les compagnons de Colomb y avaient trouvé des salines naturelles, des échantillons de cuivre, de houille, de soufre, de fer, mais surtout de l'or.

A cette nouvelle, tous les bandits et tous les mendians des deux Castilles s'émurent; on vit s'abattre sur *Hispaniola* une armée de gentilshommes « dont le plus savant ne savait ni le *Credo* ni les dix

(1) Le royaume du nord s'appelait *Marien*; celui de l'est, *Higuei*; celui de l'ouest, *Xaragua*; celui du midi, *Maguana*, et celui du centre *Magua*.

(2) Il n'y avait à Saint-Domingue, avant l'arrivée des Européens, que cinq sortes de quadrupèdes, de petite espèce, qui furent détruits plus tard par les chiens et les chats. Ces quadrupèdes étaient les *utias*, les *chemis*, les *mohuis*, les *coris*, variant de la grosseur du rat à celle du lapin, et les *goschis*, espèce de petits chiens muets.

(3) *Histoire de Saint-Domingue*, par Charlevoix, vol. I, p. 41. L'instrument fourchu dont se servaient les Haïtiens s'appelait, dans leur langue, *tabaco*.

Digitized by Google

commandemens (1), » mais tous bien décidés à retourner l'île entière et à en extraire jusqu'à la dernière parcelle d'or.

Avando fut le chef de cette colonisation ou plutôt de cette fouille. Ayant besoin de bras pour l'exécuter, il fit main-basse sur les habitans sans défense et les partagea comme esclaves entre ses Espagnols. Les hommes, liés deux à deux et le carcan au cou, furent envoyés aux mines, les femmes allèrent labourer la terre, et les enfans, abandonnés, périrent pour la plupart.

Cependant des villes se fondaient. Dès 1506, il se faisait à Hispaniola quatre fontes d'or par an qui rapportaient quatre cent soixante mille marcs; mais dès-lors l'île était dépeuplée d'Indiens, et les travailleurs manquaient. On envoya des navires pour en chercher aux îles Lucayes.

Les Espagnols y furent reçus comme des êtres descendus du ciel. Ils en profitèrent pour persuader aux habitans qu'ils arrivaient d'un pays délicieux habité par les ames de leurs ancêtres, et finirent par leur proposer de les y conduire. Quarante mille de ces malheureux, qui se laissèrent persuader, furent transportés à Hispaniola et réduits à la servitude. Presque tous y échappèrent en se donnant la mort, on voyait les routes couvertes de leurs cadavres, et l'on trouvait, à tous les arbres, des femmes pendues avec un enfant attaché à chaque pied!

Cependant des navires continuèrent à visiter les Lucayes, afin de pouvoir, dit un contemporain, « après les vendanges faites, grapiller et cueillir les gens qui y restaient (2). » Mais comme presque tous ces navires manquaient d'eau et de vivres, ils perdaient en chemin une partie de leur cargaison humaine, et une barque, s'étant aventurée à faire la même route sans compas ni carte marine, put se conduire *seulement à la trace des Indiens morts que les vaisseaux qui étaient passés avaient laissés après eux, flottant sur la mer* (3). Ce fut de cette manière que des îles, qui « étaient comme des jardins et des ruches d'abeilles, » devinrent désertes.

On eut alors recours au continent. Les Espagnols qui venaient d'en achever la conquête, sachant que l'on manquait de bras à Hispaniola, y envoyèrent des chargemens d'esclaves en si grand nombre, que l'on

(1) *Histoire des Indes Occidentales*, par Barthélemy de Las Casas, p. 231.
(2) Las Casas, p. 26.
(3) *Ibid*, p. 133.

Digitized by Google

donnait huit cents Indiens pour une jument. Mais cette abondance fut de courte durée. Les Espagnols du continent, comme ceux des deux îles, détruisaient tout follement et sans but. Après avoir mangé le grain destiné aux semences, tué les moutons afin d'en avoir la cervelle, et engraissé des Indiens pour nourrir leurs chiens, ils se trouvèrent tout à coup sans esclaves, sans troupeaux et sans moissons. Les mines, auxquelles on avait tout sacrifié, manquant d'ouvriers, cessèrent de produire, et ce flot d'or qui, pendant quelque temps, avait coulé du Nouveau-Monde en Espagne, s'arrêta tout à coup comme une source tarie.

Las Casas avait du reste prévu ce résultat, lorsqu'il adressa au roi, en 1542, son magnifique plaidoyer en faveur des Indiens. Il y disait : « Votre majesté n'a point, en toutes les Indes, un maravédis de rente qui soit certaine et durable, mais tout le revenu est comme les feuilles et la paille qu'on lève de dessus la terre, lesquelles choses levées une fois on n'y retourne plus. »

Cette disette d'esclaves indiens se fit surtout sentir à Hispaniola. On tâcha de les remplacer par des nègres de la côte d'Afrique; mais ceux-ci se livrèrent avec tant de maladresse et de dégoût à l'exploitation des mines, devenues d'ailleurs moins abondantes, qu'il fallut les abandonner.

Par compensation, les nouveaux venus s'appliquèrent à la fabrication des sucres, qui prit bientôt une telle extension, que le seul droit d'entrée payé pour cette denrée à l'empereur Charles-Quint suffit aux frais de construction de deux palais (1).

Mais ce fut une source de richesse passagère. Les petites Antilles élevèrent à leur tour des sucreries qui firent concurrence, et réduisirent les profits, de sorte que les colons d'Hispaniola, découragés, émigrèrent insensiblement sur le continent, où l'on trouvait encore de l'or. L'empereur fut obligé de publier une ordonnance, en 1527, par laquelle il était défendu de quitter les îles pour la terre ferme, à moins d'en avoir obtenu la permission. Par malheur, il en fut de cet ordre comme de tous ceux qui contrariaient les intérêts ou les désirs des colons espagnols, on l'éluda; et, dès la même année, il fallut réunir les deux évêchés d'Hispaniola en un seul.

Enfin, la défense de commercer avec les Hollandais acheva de ruiner la colonie. Les habitans, sacrifiés et abandonnés par la métropole, renoncèrent à toute espèce de fortune, laissèrent les terres

(1) Charlevoix, vol. I, p. 422.

Digitized by Google

en friche, et, bornant chaque jour davantage leurs désirs afin de borner leur activité, ils commencèrent à redescendre, par une pente fatale, vers la sauvagerie de ceux-là même qu'ils avaient remplacés.

Beaucoup de causes aidèrent, du reste, à cet abâtardissement rapide : l'influence d'un climat énervant, la présence d'esclaves qui exemptaient de l'action, la prodigalité d'une nature tellement féconde que les premiers besoins pouvaient se satisfaire sans travail. Puis, ce n'était plus la dure et fière race des anciens Castillans! le sang des vainqueurs, mêlé à celui des femmes haïtiennes, s'était appauvri; l'ame des colons avait perdu son type comme leurs traits. Dépouillés de l'inquiétude aventureuse des Espagnols, sans avoir pris l'amour du sol qu'ils habitaient, les nouveaux habitans d'Hispaniola vivaient dans leurs cases comme des voyageurs sous une tente, sans chercher à rien améliorer; justifiant ainsi la prévision de la reine Isabelle lorsqu'elle avait dit à Colomb : « Je crains qu'il n'en soit des hommes qui naîtront dans ce pays, comme des arbres que vous y avez vus, et qu'ils ne manquent de racines. »

Toujours couchés dans leurs hamacs, ils ne connaissaient d'autre occupation que de fumer, de boire du chocolat ou de répéter leur rosaire. Un cheval, attaché contre un piquet, à la porte de la case, les attendait toujours, s'ils voulaient se lever pour cueillir des fruits ou boire aux fontaines, car aucun d'eux n'eût traversé à pied la vallée la plus étroite.

Le résultat de cette paresse fut la cessation de tout commerce avec l'Europe. En 1506, déjà, il n'arrivait plus à la capitale de l'île, Saint-Domingo, qu'un seul navire espagnol par an; encore le gouverneur et les autres officiers en achetaient-ils toute la cargaison, qu'ils revendaient ensuite en détail avec de gros bénéfices. Telle était enfin la misère des colons, que l'évêque fut obligé de faire dire une messe pour ceux qui ne pouvaient sortir le jour, faute de vêtemens.

Le gouvernement espagnol eût pu changer cet état de choses en envoyant des chefs actifs et habiles; mais, à Madrid, on regardait l'Amérique comme un bénéfice à partager entre les nobles nécessiteux. Le brevet de gouverneur était donné à un gentilhomme avec la recommandation de ramasser bien vite 50,000 écus, *afin de faire place à d'autres*. On vit des provinces confiées à des idiots qui n'avaient pu apprendre à signer leure noms, et les armadilles commandées par des capitaines tellement impotens, qu'il fallait un laquais pour les faire manger. Aussi la puissance coloniale des Espagnols était-elle partout sur son déclin. Les successeurs de Cortez et de Pizarre

Digitized by Google

n'avaient gardé de leurs ancêtres que l'orgueil, encore était-il descendu des actions au cérémonial; les matelots s'appelaient, entre eux, *signores marineros;* lorsqu'un soldat en relevait un autre, tous deux se saluaient et se complimentaient avant d'échanger la consigne (1); mais, soldats ou matelots, amollis par l'aisance et mal commandés, étaient également désireux d'éviter l'ennemi.

Tel était l'état des choses, lorsque les Français, déjà établis dans les petites Antilles, tournèrent les yeux vers Hispaniola.

Dès 1626, quelques-uns des colons, chassés de Saint-Christophe par don Frédéric de Tolède (2), s'étaient réfugiés sur la côte occidentale de l'île espagnole. Ils y trouvèrent un certain nombre de matelots naufragés ou *dégradés* (3), au sort desquels ils s'associèrent.

Les porcs et les taureaux, naturalisés dans l'île, y étaient devenus innombrables; les nouveaux débarqués se mirent à les chasser, vendant les peaux aux Hollandais, le lard fumé et la *mantegue* (4) aux Espagnols. Telle fut l'origine des boucaniers.

Leur nombre prit un tel accroissement, que le gouverneur de Saint-Domingo finit par s'en inquiéter, et voulut les chasser de la grande terre. Il forma, dans ce but, cinq compagnies de lanciers, chacune de cent hommes, dont moitié devait toujours tenir la campagne, ce qui leur fit donner le nom de *cinquantaines*. Ils parcouraient les savanes, attaquant les boucaniers isolés, et les perçant de leurs lances lorsqu'ils les trouvaient endormis dans les sacs où ils s'enveloppaient le soir pour échapper aux piqûres des moustiques.

Les boucaniers se vengèrent en allant s'embusquer, avec des pirogues, à l'embouchure des rivières espagnoles, et attaquant tous les navires qui en sortaient. Quelques riches prises leur firent prendre goût à ces courses, et beaucoup abandonnèrent la chasse pour devenir flibustiers (5).

Quant à ceux qui persistèrent dans leur ancien métier, ils pensèrent que le seul moyen de résister aux *cinquantaines* était de former dans une des petites îles qui avoisinaient Hispaniola un établissement où ils pussent se réunir pour chasser en troupes sur la grande terre,

(1) Labbat, vol. V, p. 287.

(2) Voyez la *Revue de Paris* du 9 octobre 1842.

(3) On désignait sous ce nom les marins déposés par le capitaine sur une terre étrangère ou déserte, en punition de quelque délit.

(4) Graisse fondue.

(5) On ne sait si le nom de flibustier vient de *flibot*, petit navire dont se servaient le plus souvent les *frères* de la côte de Saint-Domingue, ou du mot anglais *free-booter*, qui signifie écumeur de mer.

Digitized by Google

retourner en cas d'attaque, et faire leur commerce en sûreté. Ils s'emparèrent, en conséquence, de l'île de la Tortue, dans laquelle les Espagnols n'avaient qu'un *alferez* avec vingt-cinq hommes, et, y ayant trouvé des défrichemens commencés, plusieurs d'entre eux se décidèrent à abandonner la chasse pour les continuer. Quelques flibustiers, débarqués après des courses heureuses, se laissèrent également séduire par la fertilité de l'île, qui, entre autres productions, fournissait un tabac égal à celui de Vérine; ils consacrèrent les gains qu'ils avaient réalisés à former des habitations, et ce qui n'avait dû être d'abord qu'une retraite de chasseurs et de pirates devint un véritable établissement.

Ainsi toutes les attaques des Espagnols tournaient, en définitive, contre eux-mêmes, et chacun de leurs efforts pour se débarrasser du voisinage des Français rendait ce voisinage plus prochain, plus dangereux. Les colons inoffensifs, chassés de Saint-Christophe, étaient devenus boucaniers d'*Hispaniola;* les boucaniers poursuivis s'étaient transformés en flibustiers, et ceux-ci, enrichis par les dépouilles des galions, venaient fonder une colonie au centre même des possessions espagnoles.

Or ceci se passait dans le temps même où M. de Poincy gouvernait les îles françaises avec une autorité despotique, et cherchait tous les moyens d'agrandir son espèce de *royaume*. A peine eut-il appris ce qui se passait à la Tortue, qu'il y expédia un officier huguenot, nommé Levasseur, pour prendre possession de l'île et la gouverner en son nom. Les nouveaux habitans, qui manquaient de chef, le reçurent d'autant plus volontiers que c'était un homme brave et qui savait la guerre; tous lui prêtèrent serment d'obéissance.

Levasseur commença par prendre connaissance de son gouvernement. Il trouva que l'île, située au nord de celle d'*Hispaniola*, dont elle était séparée par un large canal, avait environ six lieues de l'est à l'ouest, et seulement deux lieues de largeur. Une montagne couverte d'acajous, de bois d'Inde, de courbarils, la traversait dans toute sa longueur, et rendait la partie septentrionale presque inaccessible; mais, au côté opposé, en face d'Hispaniola, elle s'abaissait insensiblement et présentait un terrain de cinq à six lieues carrées, excellent pour les plantations. Du même côté s'ouvrait une baie appelée le hâvre de la Tortue, au fond de laquelle un bourg commençait à se bâtir (1).

Levasseur pensa que ce point était le plus important à défendre. Il

(1) Labbat, vol. V, p. 76.

Digitized by Google

choisit une hauteur placée à quelques pas de la mer, et y fit tailler des terrasses garnies de canons et aboutissant à une petite plate-forme, au milieu de laquelle se dressait un rocher élevé de trente pieds. Ce fut sur ce rocher qu'il construisit son habitation. Pour y arriver, on montait un escalier taillé dans la pierre, qui s'interrompait tout à coup à moitié de la route, n'ayant pour continuation qu'une échelle de fer que l'on pouvait retirer d'en haut lorsqu'on le voulait. Une sorte de puits, creusé au centre du rocher, réunissait, de plus, l'habitation du gouverneur à la plate-forme, et permettait d'aller de l'une à l'autre sans être aperçu du dehors (1).

Levasseur s'établit dans cette aire d'oiseau de proie avec ses deux neveux. Là toujours l'œil sur la mer, il guettait à l'horizon l'arrivée des navires flibustiers qui revenaient des passes du vent chargés de dépouilles dont il trouvait toujours moyen de s'approprier la meilleure part; et malheur à qui eût voulu refuser cette dîme, car le gouverneur huguenot ne pardonnait jamais. Il attendait avec patience, et, l'occasion venue, frappait en rappelant, comme Clovis, le vase de Soissons. La loi, l'intérêt du roi, la religion, lui servaient tour à tour de prétexte pour ses vengeances. Il avait fait creuser sous sa maison un cachot qu'il appelait ironiquement le *purgatoire*, et où il enfermait les coupables auxquels il permettait de se racheter; quant à ceux que son ressentiment avait condamnés sans retour, ils étaient livrés aux supplices de *l'enfer:* c'était le nom donné à une grue dans laquelle on liait le patient de manière à ce que le moindre mouvement pût tordre ses membres ou les briser.

On dénonça ces cruautés au gouverneur de Saint-Christophe; mais ce que l'on accusait Levasseur de faire à la Tortue, l'ancien commandeur le faisait dans son propre gouvernement, et il eût sans doute fermé l'oreille aux plaintes des persécutés, si une injure personnelle ne l'eût tout à coup associé à la commune indignation.

M. de Poincy, qui entendait parler sans cesse des captures faites par les aventuriers de la Tortue, apprit qu'ils s'étaient emparés d'un *caiche* espagnol dans lequel se trouvait une statue de Vierge en argent. Désirant en orner sa chapelle, il écrivit à Levasseur pour la demander, lui faisant observer qu'un tel objet était inutile à un réformé; mais celui-ci répondit que « les réformés avaient une grande adoration pour les vierges d'argent, et que, les catholiques étant

(1) P. Dutertre, vol. I, p. 171.

Digitized by Google

trop spirituels pour tenir à la matière, il lui envoyait, à la place de la statue demandée, une madone de bois peint (1). »

M. de Poincy, blessé au vif par cette moquerie, se rappela subitement les plaintes nombreuses portées contre son lieutenant, et fit aussitôt préparer secrètement une expédition pour le chasser de son île. Elle fut confiée au chevalier de Fontenay, qui s'attendait à éprouver une vigoureuse résistance; mais, en arrivant au hâvre de la Tortue, il apprit que Levasseur venait d'être assassiné par ses deux neveux, et prit possession de l'île sans aucun empêchement. Il n'y demeura pas long-temps, car les Espagnols vinrent l'y attaquer et le forcèrent à capituler après une brillante défense. Il sortit de la citadelle avec tous ses soldats, « enseignes déployées, balles en bouche, le tambour battant (2), » et fit voile pour les Antilles françaises. Les femmes furent embarquées dans le navire commandé par les neveux de Levasseur; mais ces bandits, qui voulaient courir le *bon bord*, s'en débarrassèrent en les déposant sur la première île qu'ils trouvèrent en chemin. Elles y rencontrèrent des chasseurs espagnols qui, après les avoir dépouillées de leurs vêtemens et leur avoir fait violence, les abandonnèrent (3). Le récit laissé par l'une d'elles renferme à ce sujet un épisode touchant : « Une de nos compagnes, dit-elle, trouvant, dans l'état où elle avait été réduite, la lumière du jour plus affreuse que la mort, s'alla enterrer toute vive dans le sable, et couvrit son visage de ses cheveux épars, comme d'un linceul. Malgré le désespoir où nous nous trouvions nous-mêmes, nous essayâmes de la consoler, mais elle répliqua seulement : — Priez Dieu pour que ma mort soit prompte; — après quoi elle garda un triste silence, ne répondit plus que par ses larmes, et expira au milieu de nous. »

Cependant les boucaniers de la grande terre tenaient trop à l'île de la Tortue pour la laisser long-temps aux mains de leurs ennemis; ils se réunirent sous les ordres d'un gentilhomme du Périgord nommé Du Rossey, attaquèrent la garnison espagnole, et se rendirent maîtres du fort. Du Rossey obtint peu après une commission de gouverneur, et se rendit à Paris où venait de se former la nouvelle *compagnie des Indes occidentales* (1664). Mais il blâma si hautement les priviléges accordés à celle-ci, que les nouveaux seigneurs

(1) P. Dutertre, vol. I, p. 174.
(2) P. Dutertre, vol. I, p. 184.
(3) Elles furent recueillies un peu plus tard par un navire hollandais.

Digitized by Google

crurent devoir le faire remplacer. Il voulait aussitôt partir pour s'opposer à la réception de son successeur; un ordre du roi le fit conduire à la Bastille, où il resta jusqu'à ce que l'on eût appris l'arrivée du gouverneur et des commis envoyés à la Tortue.

Ce nouveau gouverneur était M. Dogeron, homme infatigable, mais malheureux, dont la vie entière avait été employée à bâtir des édifices de fortune toujours renversés avant d'arriver au faîte. Il était né en Poitou et avait servi comme capitaine dans le régiment de la marine. C'était une imagination toujours en mouvement, un cœur ouvert comme le ciel, un esprit plein de ressources et pour ainsi dire indomptable. Mais, je ne sais par quelle fatalité, rien ne lui avait jusqu'alors réussi. Ses vertus même tournaient contre lui comme auraient pu le faire des vices. Son courage avait toujours le résultat de la témérité, sa confiance le résultat de l'imprudence; on eût dit que, pour lui, la persévérance n'était que l'obstination à échouer et à souffrir. Engagé dans ce malheureux projet d'établissement sur la rivière d'Oüanatigo, dans l'Amérique du Sud, il arriva à la Martinique avec un navire et des engagés (1657), et y apprit que la colonie à laquelle il voulait se rendre n'existait déjà plus. Il se dirigea en conséquence vers Hispaniola, fit naufrage en y abordant, et resta plusieurs mois parmi les boucaniers, vivant comme eux de sa chasse, mais honoré et obéi. De retour à la Martinique, où un navire devait lui être envoyé avec des vivres, des armes et des engagés, il trouva tout dissipé par le consignataire. Il revint donc en France pour y acheter des marchandises qu'il transporta à la Jamaïque et confia à un négociant anglais; mais après les avoir vendues, celui-ci garda le prix et fit chasser Dogeron de l'île pour échapper à ses réclamations.

Cette dernière perte l'avait ruiné; il repartit pour le Poitou, réunit ses parens et sollicita un prêt qui lui permît de réparer tant d'échecs; tous refusèrent durement. On reprocha à l'ancien capitaine ses malheurs comme des fautes; on lui conseilla de renoncer à toute entreprise, de se retirer à la campagne; à cette condition, quelques-uns des plus généreux lui promettaient une pension alimentaire. Dogeron indigné allait repartir sans argent, lorsqu'il reçut une lettre de sa sœur, Mme Dutertre Pringuel, qui n'avait pu se rendre à la réunion : c'était une procuration qui mettait à sa disposition tout ce qu'elle possédait.

Dogeron touché et ravi prit 20,000 livres, se rendit à Paris, où il obtint le gouvernement de la Tortue, et s'embarqua sur-le-champ.

Ceci avait lieu en 1665.

Digitized by Google

Le nouveau gouverneur trouva la colonie en voie de progrès. L'île de la Tortue était partagée en sept quartiers plus ou moins habités, et les Français avaient en outre des établissemens sur la grande terre, au port de Paix, au petit Goave, à Nippes, à Leogane.

Les colons se partageaient en trois classes : les habitans, les chasseurs et les flibustiers.

On appelait habitans ceux qui cultivaient la terre de leurs propres mains, ou par le moyen de nègres et d'engagés. Ceux-là avaient une demeure fixe, une famille, et formaient pour ainsi dire les racines de la colonie.

Les chasseurs ou boucaniers, au contraire, n'avaient que des cabanes temporaires où ils se réunissaient le soir. C'étaient des hommes grossiers, mais braves et endurcis. Tous étaient vêtus d'une chemise, d'un haut-de-hausse et d'une casaque de chanvre, coiffés d'une casquette de feutre à visière, et chaussés d'une sorte de brodequin fabriqué avec le jarret des sangliers ou des taureaux sauvages (1). Ils portaient en bandoulière une petite tente de toile fine qui les préservait des moustiques lorsqu'ils étaient obligés de dormir dans les bois; une calebasse pleine de poudre de Cherbourg, et quelques couteaux flamands dans leurs gaînes. Leur seule arme était un fusil boucanier de Brachie ou de Gelin (2), ayant quatre pieds et demi de canon, portant une balle d'une once et se chargeant sans bourrer; les plus élégans joignaient à ce costume quelques reliques de verre et une poche de grand gosier brodée de soie pour mettre leur tabac. Associés deux à deux, et le plus souvent suivis d'engagés, ils se répandaient chaque matin dans les savanes avec une trentaine de chiens qui servaient à éventer le taureau sauvage et à le conduire sous leurs coups; l'animal abattu était aussitôt achevé, le chasseur buvait une partie de sa moelle encore chaude et vivante, puis l'écorchait et remettait la peau à un des engagés qui regagnait le lieu du rendez-vous. La chasse continuait ainsi jusqu'à ce que chacun eût rapporté son fardeau à la cabane, où le repas avait lieu en commun.

La nourriture ordinaire des boucaniers était les mamelles des vaches sauvages mangées à la pimentade et, quelquefois, comme régal, un ragoût de langues de flamans.

(1) « Dès qu'on a écorché un bœuf ou un porc, on enfonce le pied dans la peau qui couvrait la jambe, le gros orteil se place dans le lieu qu'occupait le genou; on serre le bout avec un nerf et on le coupe. On fait monter le reste au-dessus de la cheville et on l'attache également avec un nerf. » Labbat, vol. V, p. 230.

(2) Le premier de Dieppe, le second de Nantes.— Oëxmelin, vol. I, p. 152.

Digitized by Google

Lorsqu'ils avaient réuni un nombre suffisant de charges, ils les portaient aux hâvres où se trouvaient des navires, et recevaient six pièces de huit par *bannette* (4). Ils obligeaient habituellement leurs engagés à faire ce transport le dimanche, prétendant que si Dieu eût pensé aux boucaniers, il n'eût pas dit : — Tu travailleras six jours et tu te reposeras le septième; mais bien : — Tu tueras des taureaux pendant six jours, et le septième tu porteras leurs peaux aux navires.

Les chasseurs de sangliers vendaient, au lieu de cuirs, de la *mantegue* en pots et du lard boucané qu'ils emballaient dans des feuilles, par paquets de soixante livres. Chacun de ces ballots se payait également six pièces de huit.

Lorsque les boucaniers ne chassaient pas, ils s'occupaient à examiner les pistes, ce qu'ils appelaient *chercher des avenues*, à abattre des oranges, en faisant en sorte que la balle coupât seulement la queue des fruits, ou à apprendre le métier à leurs engagés.

Ceux-ci étaient le plus souvent des malheureux poursuivis en France pour quelque délit, ou dépourvus de profession et de ressources, qui se faisaient transporter à Saint-Domingue par un capitaine, à la condition qu'il s'indemniserait des dépenses du passage en les vendant pour trois ans à un chasseur de sangliers ou de taureaux. Au bout de ce temps, l'engagé redevenu libre, recevait de son maître un fusil, de la poudre, du plomb, un habillement complet de boucanier, et pouvait à son tour chasser pour son propre compte.

Cette vie était rude sans doute, mais elle avait deux attraits irrésistibles : l'exercice journalier du courage et la liberté absolue. Exposé à tous les hasards d'une chasse périlleuse, poursuivi par les *cinquantaines* dont il ne pouvait attendre aucun quartier, ayant à subir tour à tour la fatigue, la soif, la faim, l'insomnie; obligé enfin de faire un continuel appel à son énergie, le boucanier vivait double : tout avait pour lui un intérêt, tout devenait occasion d'exercer sa fermeté ou son intelligence. Chaque jour lui fournissait vingt moyens de s'aguerrir, de s'apprécier, d'arriver enfin à cette fière confiance qui fait que l'on peut se reposer de soi sur soi-même.

Puis il était libre, le temps et l'espace lui appartenaient; pour lui point de juges, point de prêtres; il était maître de son corps et de son ame. Si un de ses pareils l'insultait, il l'appelait en duel, se vengeait sur l'heure, et allait dire aux autres chasseurs :

(1) La *bannette* contient une peau de bœuf et deux de vaches.

Digitized by Google

— J'ai tué un de nos frères.

Tous venaient alors avec un chirurgien, qui examinait la plaie. Lorsque le mort avait été frappé loyalement, ils l'enterraient dans la savane, et tout était dit; mais s'il y avait eu trahison, ils attachaient le survivant à un arbre, et chacun lui envoyait une balle dans le cœur.

La troisième classe de colons se composait de flibustiers, toujours en guerre avec les Espagnols, dont ils prenaient les navires, pillaient les villes et ravageaient les habitations. Les flibustiers commençaient habituellement par s'associer, au nombre de quinze ou vingt, armés chacun d'un fusil boucanier, d'un coutelas et de deux pistolets. Ils s'embarquaient dans une pirogue faite d'un tronc d'arbre, se mettaient en mer sans vivres, sans boussole, sans voile, et attaquaient le premier navire espagnol qu'ils rencontraient. Si le vaisseau était pris, ils le conduisaient à la Tortue, s'associaient de nouveaux compagnons, et faisaient une *chasse-partie*, c'était le nom donné au contrat passé entre les flibustiers. Les conditions étaient à peu près invariables. Après avoir prélevé le dixième de la prise au profit du gouverneur, on partageait le reste également entre tous; le capitaine avait seulement droit à un présent qui équivalait généralement à trois ou quatre lots. Les blessés recevaient aussi des indemnités fixées d'avance : six cents écus pour chaque membre perdu, moitié moins pour le pouce, l'index ou l'œil (1). On n'avait droit de désarmer qu'après avoir gagné de quoi faire honneur à ces engagemens; c'était le prix du sang, et rien ne pouvait exempter de le payer. Celui qui avait découvert la prise, enlevé un drapeau sur un fort ennemi, arrêté un officier au péril de sa vie, recevait un demi-lot à titre de récompense (2). Quant à la part des morts, elle appartenait à leurs *matelots* (3).

Lorsque la *chasse-partie* était faite, et le but de la course arrêté, les flibustiers allaient aborder quelque colonie espagnole pour avoir des vivres, prenaient un fort pour se fournir de munitions, attaquaient une ville pour y trouver un guide, puis se dirigeaient enfin vers le lieu convenu.

Les côtes qu'ils fréquentaient de préférence étaient celles de *Ca-*

(1) Labbat, vol. I, p. 218.

(2) Oëxmelin, vol. II, p. 118.

(3) Les flibustiers s'associaient deux à deux, et cette association s'appelait *matelottage* : on héritait toujours de son *matelot;* mais aussi on devait tout partager avec lui, le soigner, le secourir, etc.

Digitized by Google

raco, de *Cartagène*, de *Nicarague* et de *la Havane*. Outre les navires arrivant d'Espagne avec des cargaisons de dentelles ou de soieries, et ceux qui y retournaient chargés d'argent, de cuir, de cacão et de tabac, ils trouvaient là de riches plantations dont ils enlevaient les esclaves, des bourgs ou même des villes opulentes qu'ils pillaient et mettaient à rançon. Le butin réuni, chacun jurait sur le nouveau Testament qu'il n'avait rien retenu au-dessus de la valeur de cinq sous, le partage avait lieu, et l'on regagnait la Tortue ou la Jamaïque, pour tout dissiper en quelques jours.

Telles étaient les trois classes formant la colonie dont M. Dogeron venait prendre le commandement, ou plutôt les trois formes sous lesquelles se présentait la population, car le même colon devenait tour à tour boucanier, flibustier et habitant, suivant le caprice ou l'occasion.

Malheureusement, ces courses continuelles laissaient le plus souvent la colonie sans défense et exposée aux représailles des Espagnols. M. Dogeron s'efforça de parer à ce danger en faisant venir du Poitou et de la Bretagne de pauvres familles auxquelles il distribua des *étages*. Il encouragea les défrichemens en achetant des engagés pour ceux qui les entreprenaient, en leur faisant des avances et facilitant la vente de leurs produits. Enfin, ayant appris qu'un juif, nommé Benjamin Dacosta, avait établi des cacaoyères à la Martinique, il l'imita à Saint-Domingue, où l'introduction de cette nouvelle industrie multiplia considérablement les plantations. Dans le principe, en effet, les engagés qui recouvraient leur liberté pouvaient prendre un étage et le semer de tabac, dont la culture ne demandait aucun frais; mais depuis que l'on avait substitué à cette marchandise la canne à sucre et l'indigo, les colons, qui n'avaient ni argent, ni machines, ni esclaves, se trouvaient dans l'impossibilité d'entreprendre une habitation. La culture des cacaoyers modifia cet état de choses.

M. Dogeron était d'ailleurs pour tous les habitans comme une seconde Providence. Il connaissait les plus pauvres par leurs noms, savait leurs projets, leurs désirs, s'associait à leurs joies ou à leurs misères. Il avait donné ordre à ses correspondans de faire passer à crédit dans ses navires tous les colons qui se trouveraient en France sans argent (1); aussi les plus grossiers ne parlaient-ils de lui, dans la colonie, qu'en portant la main au chapeau et en adoucissant leur voix.

Malheureusement, la compagnie des Indes occidentales usait de

(1) P. Dutertre, vol. III, p. 144.

Digitized by Google

son privilége exclusif de commerce avec cette rapacité aveugle et sourde qui est la conséquence forcée de tout monopole. Un baril de lard, que les Hollandais donnaient pour deux cents livres de tabac, était vendu par elle sept cent cinquante livres; encore en laissait-elle manquer le plus souvent. Les cuirs se perdaient dans les magasins faute de navires pour les transporter en France; une armée de commis entravait tous les échanges, s'entremettait dans toutes les conventions. Les habitans, accoutumés à une indépendance sans limites, se révoltèrent, et il fallut toute l'autorité de M. Dogeron pour les faire rentrer dans le devoir. Enfin, sur ses représentations, en 1666, la compagnie laissa le commerce libre moyennant un droit de cinq pour cent, prélevé à son profit sur toutes les marchandises (1).

La réputation des flibustiers était alors à son apogée; mais leurs expéditions avaient changé de caractère.

On n'était plus au temps où Pierre-le-Grand de Dieppe prenait, avec une barque, le vice-amiral des galions, et retournait en France riche pour toujours; les Espagnols, instruits par l'expérience, se laissaient rarement surprendre en mer. Il fallut donc entreprendre des descentes. Louis Scott fut le premier qui le tenta, et qui se rendit maître de Campèche. Après lui, le Hollandais David remonta dans le lac de Nicaragua, fit quarante lieues à travers les bois avec quatre-vingts flibustiers seulement, attaqua Grenade, défendue par huit cents hommes, et en rapporta un butin de 40,000 écus. Morgan prit également le Port-au-Prince, Maracaïbo, Gibraltar, Panama. La terreur répandue par les flibustiers était telle, que les femmes espagnoles se les figuraient noirs, armés de griffes comme les démons, et s'évanouissaient à leur seul nom (2). Les villages qu'ils avaient pris étaient excommuniés par les prélats, et les habitans les fuyaient sans même enterrer les morts. On plaçait à l'embouchure des rivières, au sommet des montagnes et sur le haut de chaque maison, des vigies chargées d'annoncer leur approche. N'osant les combattre, on envoyait contre eux des troupeaux de buffles sauvages (3), on incendiait les savanes et les bois pour les enfermer dans un cercle de feu (4); mais rien ne pouvait arrêter les *frères de la côte*. Les Français principalement avaient une réputation qu'ils devaient sans doute au rude apprentissage que tous faisaient comme boucaniers.

(1) Labbat, vol. V, p. 86.
(2) *Journal du Voyage fait à la Mer du Sud*, par Raveneau de Lussan.
(3) Oëxmelin, vol. II, p. 175.
(4) Raveneau de Lussan, p. 215.

Digitized by Google

On les disait plus prompts, plus résolus, et surtout meilleurs tireurs. Aussi était-ce à la Tortue que se préparaient les grandes expéditions, et que se réunissaient tous les aventuriers qui avaient dissipé leurs parts de prise. On les voyait arriver pieds nus, sans autre vêtement qu'une chemise bleue et un caleçon de toile, mais gravement coiffés d'un élégant chapeau à plumes, ou d'une perruque, et portant au cou un grand ruban d'or et de soie pour parodier les gentilshommes (1).

Là venaient aussi les capitaines les plus renommés. C'étaient, Roc de Groningue, homme à face de lion, pêcheur, pilote et chasseur également habile, sachant manier toutes les armes, parler toutes les langues, et marchant toujours un sabre nu sous le bras; Barthélemy, récemment échappé aux Espagnols par un miracle d'audace; Moïse Vauclin le Picard, Alexandre Bras-de-Fer, Michel le Basque, qui supprimaient leurs canons parce *qu'ils mangeaient trop de poudre*, et prenaient des vaisseaux à coups de fusil. C'étaient surtout l'Olonnois et Montbars, hommes étranges, dont l'imagination populaire s'empara, même pendant leur vie, et qui semblèrent résumer, l'un tout le côté épique, l'autre tout le côté brutal de cette terrible croisade contre les Espagnols.

L'Olonnois, dont le véritable nom ne nous est même point resté, était né aux Sables d'Olonne en Poitou. Il passa en Amérique comme engagé, devint plus tard chasseur de taureaux, et enfin flibustier. Ses premières expéditions furent malheureuses. Il fit naufrage une première fois, puis une seconde sur la côte de Carthagène, où tous ses compagnons furent massacrés par les habitans. Il se laissa tomber au milieu des cadavres, afin qu'on le crût mort, se releva à la nuit, prit les habits d'un Espagnol qui avait été tué dans le combat, et, s'approchant des habitations, débaucha quelques esclaves, avec lesquels il s'enfuit à la Tortue; il en repartit bientôt dans une pirogue à la tête de vingt flibustiers, et alla croiser devant la Havane. Le gouverneur de cette île, averti, envoya pour les prendre une armadille de dix pièces de canons montée par quatre-vingts marins d'élite; mais les flibustiers s'emparèrent de l'armadille après un combat de huit heures. Ils trouvèrent à bord le bourreau de la Havane, que l'on avait fait embarquer avec ordre de les pendre tous. L'Olonnois fit aussitôt ouvrir les écoutilles, commanda aux Espagnols, qui s'étaient réfugiés à fond de cale, de monter un à un, et leur

(1) Labbat, vol. VI, p. 371.

Digitized by Google

abattit lui-même la tête, n'épargnant que le dernier, qu'il renvoya à la Havane avec une lettre qui contenait ces seuls mots :

« GOUVERNEUR,

« J'ai fait de tes soldats ce que tu voulais faire de nous.

« L'OLONNOIS. »

Il revint ensuite à la Tortue, où il annonça une expédition qui devait enrichir tous ceux qui en feraient partie. Michel le Basque et Moïse Vauclin s'offrirent aussitôt. L'Olonnois réunit sept navires montés par quatre cent quarante hommes, et fit voile pour Maracaïbo.

Cette ville passait pour l'une des plus opulentes du continent; on vantait ses maisons à balcons dorés et à rideaux de soie, bâties sur le bord même du lac, son église et ses quatre couvens renfermant des châsses de saints ornées de pierreries. Tout autour s'étendaient des forêts de cèdres gigantesques dont les Espagnols faisaient des pirogues aussi grandes que des navires (1). Elle était commandée par Merida, qui s'était rendu fameux dans les guerres de Flandre.

L'Olonnois commença par prendre le fort qui gardait la passe du lac de Maracaïbo, et arriva à la ville presque sans obstacle, mais les Espagnols en étaient déjà partis avec ce qu'ils avaient de plus précieux. Il les poursuivit jusqu'à Gibraltar, où il trouva Merida retranché, avec six cents hommes, derrière des gabions entourés de marécages inaccessibles. Les flibustiers coupèrent des branches d'arbres, et en firent une sorte de digue sur laquelle ils s'avancèrent six de front. Les cent premiers tombèrent, mais le reste arriva aux retranchemens, qui furent forcés. Merida y périt avec quatre cents des siens et tous ses officiers.

Maître de Gibraltar, l'Olonnois organisa le pillage selon les règles en usage parmi les flibustiers; il envoya des détachemens dans toutes les directions pour saisir les esclaves, ramener les maîtres fugitifs et donner la question à ceux que l'on soupçonnait d'avoir caché leurs richesses. Les femmes et les couvens payèrent rançon. Enfin, ayant exigé une imposition forcée et cinquante vaches pour le ravitaillement de sa flotte, il regagna le port du petit Goave avec un butin de cinq cent mille écus.

(1) Il y en avait qui portaient trente tonneaux. Oëxmelin, vol. I, p. 274.

Digitized by Google

Il apportait de plus l'église de Maracaïbo, que les flibustiers avaient démolie et embarquée pièce à pièce pour en orner l'île de la Tortue.

L'Olonnois fit plusieurs autres expéditions avec des chances diverses, mais enfin un malheureux hasard le fit tomber entre les mains des sauvages de la côte de Cartagène (appelés par les Espagnols *Indios Bravos*), qui le rôtirent et le mangèrent.

Montbar, lui, était Languedocien et gentilhomme. Ses premières lectures lui firent connaître les cruautés commises dans le Nouveau-Monde, et lui inspirèrent une telle haine contre les Espagnols, qu'il s'échappa à quinze ans de chez son père, pour aller les combattre et venger les Indiens. Il s'embarqua au Havre-de-Grace, sur un navire commandé par son oncle, rencontra une armadille en vue de Saint-Domingue, et la prit à l'abordage.

Le soir même, des boucaniers apportèrent au navire français du lard fumé, s'excusant de n'en pouvoir donner davantage, parce que la cinquantaine ravageait les savanes et brûlait leurs boucans.

— Pourquoi le souffrez-vous? demanda brusquement Montbars.

— Nous sommes dispersés, répondirent les boucaniers.

— Réunissez-vous, et exterminez ces maudits, s'écria le jeune gentilhomme; je vous commanderai.

Les chasseurs y consentirent, et Montbars les suivit à terre, où ils envoyèrent prévenir tous leurs frères. A peine étaient-ils rassemblés, qu'ils virent arriver une troupe d'Indiens, puis les cavaliers espagnols armés de lances et agitant leurs étendards de soie. Le combat s'engagea aussitôt. Montbars s'était élancé le premier sur un officier qui se tenait à l'écart, et l'ayant tué, il monta sur son cheval, prit la bride aux dents, et revint se jeter, le sabre nu, au milieu de la mêlée. Deux fois il traversa les escadrons espagnols, abattant tout ce qui se trouvait devant lui. Ses compagnons, émerveillés, poussaient des cris d'admiration; et comme les Indiens continuaient à tirer sur lui :

— Misérables esclaves, s'écria un boucanier en leur montrant Montbars, ne voyez-vous donc point qu'il vous venge? Ce sont vos maîtres qu'il faut frapper, et non votre libérateur.

Les Indiens, étonnés, s'arrêtèrent, parurent un instant indécis, puis, poussant un grand cri, vinrent se mêler aux boucaniers, et tournèrent leurs flèches contre les Espagnols.

Le combat devint alors un massacre. Entouré par ceux dont il s'était déclaré le vengeur, fou d'audace et de haine, Montbars courait à travers les ennemis dispersés, comme un lion à travers une

Digitized by Google

meute. Terrifiés par ces regards qui « semblaient briller sous deux voûtes sombres (1), » les Espagnols fuyaient sans se défendre; et chaque fois que Montbars en fendait un de son sabre, on l'entendait s'écrier :

— Que n'est-ce là le dernier!

« Jamais, dit un contemporain, on ne vit un si horrible carnage; les vivans marchaient partout sur les morts, et les morts faisaient partout trébucher les vivans; en un mot, la déroute fut si grande, que les chevaux ne parurent vites et les hommes adroits que pour fuir devant le vainqueur (2). »

Montbars allait profiter de cette victoire pour marcher vers les habitations espagnoles, lorsque le canon du vaisseau lui donna le signal du retour. Il voulut alors prendre congé des boucaniers et des Indiens; mais ils s'écrièrent tous qu'ils étaient à lui désormais, et, le suivant à bord de l'armadille capturée, ils mirent à la voile avec lui.

Les deux navires français ne tardèrent pas à rencontrer quatre vaisseaux espagnols dont le moindre leur était supérieur. Ils en coulèrent trois après un combat terrible, dans lequel périt l'oncle de Montbars, et prirent le quatrième, qui leur servit à continuer leurs courses dans les mers des Antilles. Montbars y captura un grand nombre de navires, et fit sur les côtes de la Havane et du continent des descentes qui lui valurent le surnom d'*exterminateur*. Il ne s'attaquait pourtant qu'aux hommes armés, mais sans se préoccuper du butin. Suivi de sa troupe d'Indiens, auxquels il répétait sans cesse de venger leur race, il attaquait partout les Espagnols sans les compter et avec un emportement de courage qui touchait au délire. Jamais, dans ces mille rencontres qui semblent les récits variés d'un même combat, nous ne le voyons se démentir un instant. C'est toujours la même témérité ardente et implacable, toujours le même homme qui crie à l'ennemi :

— Défends-toi, que je puisse te tuer (3).

Et cependant cette monomanie farouche a quelque chose d'héroïque impossible à méconnaître; là du moins il y a une conviction; on ne trouve ni cruauté calculée, ni basse avarice; le meurtre n'est point un auxiliaire du vol, on tue pour une idée, non pour de l'or. Aussi, l'Olonnois n'est-il que le Mandrin de l'Amérique, tandis que Mont-

(1) Oëxmelin, vol. II, p. 286.
(2) *Ibid*, p. 296.
(3) Oëxmelin, *loco citato*.

Digitized by Google

bars en est le Marko; c'est, sous une autre forme et avec d'autres temps, le héros servien attaquant indifféremment la Wila de la forêt, l'Albanais *mussa*, ou les trois mille cavaliers du feld-maréchal Wutscha, et « qui toutes les fois qu'il frappait avec son sabre, d'un corps en faisait deux (1). »

Tels étaient les hommes auxquels commandait le gouverneur de la Tortue, et dont il pouvait, au besoin, réclamer l'assistance. Avec eux la conquête de l'Amérique entière était non seulement possible, mais facile, il eût suffi de la vouloir. Aussi, lorsque la guerre éclata contre les Anglais, M. Dogeron proposa-t-il de s'emparer de la Jamaïque, ne demandant pour cela que de la poudre et du plomb. On ne prit point garde à sa demande; il engagea alors à former dans la Floride un établissement qui pût fournir les bois de construction et les grains dont on manquait dans sa colonie, offrir un refuge assuré en cas de disgrace et mettre une digue à la puissance anglaise, déjà excessive dans ces quartiers. Il ne demandait pour cela « que ce qui proviendrait de la Tortue après qu'on l'aurait mise en état de défense (2). » Mais la compagnie des Indes occidentales, instituée pour ainsi dire, malgré elle, par l'influence de Colbert, indifférente à ceux-là même qui la formaient et sans confiance dans sa propre durée, tendait bien moins à consolider ses établissemens ou à les étendre qu'à retirer les capitaux qui s'y trouvaient engagés. Uniquement occupée d'exploiter ses privilèges, elle avait obtenu du roi une flotte, non pour défendre les colonies, mais pour y maintenir son commerce exclusif. M. de Baas, qui la commandait, refusa même de porter secours à M. Dogeron, dont le gouvernement était menacé, parce qu'il eût été forcé d'interrompre le service de douanes qu'on lui avait confié; il fallut en référer au roi et attendre la réponse de Versailles.

Cependant le même lieutenant-général eut recours au gouverneur de la Tortue lors de son expédition contre la colonie hollandaise de Curaçao. M. Dogeron s'embarqua avec trois cents hommes sur le navire de M. Bodard; mais ils firent naufrage au nord de Porto-Rico, et, bien que l'on fût en paix avec les Espagnols, ceux-ci les désarmèrent, les firent garder à vue, et leur refusèrent tout secours. M. Dogeron, qui prévoyait quelque perfidie, proposa au capitaine Bodard de fuir en s'emparant des barques échouées sur le rivage. Bodard objecta que tout le monde ne pourrait y tenir.

(1) *Chants Serviens*, vol. II, p. 102.
(2) Mémoire adressé à Colbert; voyez Charlevoix, vol. 2, p. 83.

Digitized by Google

— Je resterai avec les boucaniers, répliqua le gouverneur de la Tortue.

— Mais qui prendra la responsabilité de cet acte d'hostilité?

— Moi.

Le capitaine hésita quelques instans et finit par refuser, en ajoutant que les Espagnols ne pouvaient songer à violer le droit des gens à l'égard des naufragés.

— Le frère du prince Robert en disait autant lorsqu'il aborda ici il y a vingt-trois ans, répondit brusquement Dogeron, et il fut empoisonné avec tous les siens; restez puisque vous avez confiance; moi, je pars.

Il réussit en effet à dérober une pirogue, trois de ses hommes s'y embarquèrent avec lui sans eau, sans vivres, sans boussole, et, se servant des bancs pour rames et de leurs chemises pour voiles, ils arrivèrent à la Tortue, où le bruit de leur mort s'était si bien accrédité, que M. de Baas, sans plus ample information, avait nommé un nouveau gouverneur.

En apprenant que trois cents Français étaient prisonniers des Espagnols, il se décida pourtant à les leur réclamer; mais ceux-ci demandèrent une rançon de trois mille pièces de huit. Pendant que le lieutenant-général débattait ce prix et marchandait la vie de nos gens, on sut que la plupart mouraient de faim ou de maladie. M. Dogeron, indigné, demanda des navires pour aller les reprendre de force; de Baas les refusa. Il réunit alors des chaloupes et s'embarqua avec une troupe de boucaniers; mais les vents le retardèrent, la tempête brisa une partie de ses chaloupes; enfin, quand il arriva à Porto-Rico, les prisonniers venaient d'être égorgés!

On apprit peu de temps après que l'Espagne avait pris parti pour la Hollande contre la France, et que la guerre était déclarée.

M. Dogeron pensa que l'occasion ne pouvait être meilleure pour s'emparer de Saint-Domingue. On y comptait encore quatorze mille Espagnols, tant métis que mulâtres, mais si lâches, si amollis, que douze cents nègres marrons qui s'étaient réfugiés sur une montagne, à sept lieues de la capitale, les tenaient dans leur dépendance et leur faisaient payer un tribut. Les Français occupaient d'ailleurs les ports principaux, Leogane, le petit Goave, le Cul-de-Sac, la Tortue, le cap Tiburon, et la presque île de Samana, de sorte qu'ils tenaient la colonie espagnole comme bloquée et pouvaient lui enlever toute communication avec l'Europe. Il ne restait, en réalité, qu'à s'emparer de la capitale, Saint-Domingue, pour être maître de l'île entière.

Digitized by Google

M. Dogeron se rendit à Paris afin de proposer cette conquête, mais la compagnie des Indes occidentales venait d'être supprimée, et le roi, rentré en possession de toutes les îles de l'Amérique, les avait affermées cent mille écus à la compagnie des fermiers du domaine d'occident. Le gouverneur de la Tortue s'adressa donc directement aux ministres et leur communiqua son plan. Il ne lui fallait qu'une escadre qui bloquât Saint-Domingue pendant qu'il prendrait lui-même cette ville avec ses boucaniers. Du reste, il ne demandait ni munitions, ni vivres, ni argent; loin de là, une fois l'île conquise, il s'engageait à y entretenir à ses frais trois garnisons, à solder les appointemens des officiers, et à payer au roi 40,000 livres chaque année. Peut-être eût-il réussi à faire adopter un projet aussi avantageux, mais tant de fatigues et de traverses l'avaient épuisé; il mourut peu de jours après son arrivée à Paris, laissant la réputation d'un homme brave, habile, loyal, mais qui avait toujours manqué sa fortune faute d'un peu d'égoïsme.

Son neveu, M. de Pouancey, lui succéda. C'était un esprit droit et borné qui gouverna la colonie avec cette régularité honnête que l'on appelle de la sagesse; il laissa l'établissement croître de lui-même sans y aider.

Les Hollandais, qui avaient proposé de reconnaître la neutralité de Saint-Domingue pourvu qu'on leur laissât la liberté d'y commercer, continuaient, malgré la guerre, à entretenir des rapports avec nos colons. Ceux-ci aimaient leur rondeur dans les transactions, leur probité sans phrases, leur sincère loyauté. Tandis que l'Angleterre et l'Espagne avaient employé tour à tour contre nos établissemens les trahisons occultes, les parjures, les violences, la Hollande seule s'était montrée pour eux amie constante et digne ennemie; elle semblait leur nuire à regret et mettait à les frapper cette modération qui est le principal caractère de son génie national. Sans doute elle consultait en cela l'intérêt de son commerce enrichi par nos colonies, mais elle obéissait aussi à la répugnance de toutes les races fondatrices pour les destructions brutales et infructueuses; car parmi beaucoup d'autres titres de gloire, il en est un que le gouvernement des provinces unies peut revendiquer exclusivement; c'est d'avoir su faire la guerre à toutes les époques, dans tous les pays, contre toutes les nations, sans faiblesse et sans cruauté. Incapables de lâcheté, mais rarement agresseurs, les Hollandais ont presque toujours combattu pour une cause juste, par des moyens honorables,

Digitized by Google

et avec ce courage sans haine, le plus sûr et le plus difficile de tous.

La colonie de Saint-Domingue eut donc bien moins à souffrir de la guerre contre la Hollande que de celle qui lui avait été déclarée par le fisc. Là était sa véritable cause de trouble et de ruine. Aussi les séditions se multiplièrent-elles d'une manière alarmante pour la conservation même de notre établissement. Elles furent surtout excitées par la nouvelle que le commerce avec les Espagnols de l'Amérique était désormais interdit aux habitans des îles, et devenait le droit exclusif de quelques marchands malouins.

Ce commerce était en effet, malgré les défenses du gouvernement de Madrid, un des plus lucratifs pour nos colons; c'étaient eux qui vendaient à la Havane, à Porto-Rico et sur le continent, la toile, les dentelles, les chapeaux gris à coiffe de satin, et les bas de soie dont les Espagnols se servaient. Cette contrebande se faisait de deux manières : s'il s'agissait d'un chargement considérable, on faisait demander au gouverneur la permission d'entrer dans le port, en prétextant une voie d'eau, un mât brisé, le manque de vivres, et, moyennant un présent, il ne vous la refusait jamais. « Alors on déchargeait le navire dont la cargaison était soigneusement enfermée, les officiers posaient le sceau officiel sur la porte par laquelle on l'avait fait entrer; mais ils avertissaient en même temps qu'il y en avait une autre par laquelle on pouvait la faire sortir, si bien que l'on remplaçait chaque nuit quelques ballots de contrebande par des marchandises espagnoles, jusqu'à ce que le négoce fût achevé. Après quoi la voie d'eau se trouvait étanchée, le mât assuré, la cambuse garnie, et le navire remettait à la voile pour revenir à la Guadeloupe, à la Martinique ou à Saint-Domingue (1). Pour les moindres cargaisons on abordait dans des lieux écartés, et l'on avertissait, par un coup de canon, les habitans, qui venaient de nuit en canot acheter la contrebande. La plupart arrivaient déguisés, portant leur argent caché dans des pots de *mantegue*. On les recevait près de la chambre où les marchandises étaient exposées aux yeux, mais à l'abri d'un retranchement défendu par des matelots armés, car plus d'une fois ces dangereux visiteurs, excités par la convoitise, avaient égorgé nos équipages et enlevé les navires contrebandiers.

Les paiemens se faisaient ordinairement en piastres mexicaines toutes neuves, sur chacune desquelles on pouvait rogner dix sous

(1) Labbat, vol. V, p. 227.

Digitized by Google

d'argent sans rien changer à leur valeur monétaire, ce qui augmentait considérablement le profit (1).

On conçoit quel tort l'interdiction d'un pareil commerce dut causer aux habitans de Saint-Domingue; ajoutez que la ferme du tabac exploitait son privilége de manière à forcer les petits habitans à arracher leurs plantations, et à émigrer à la Jamaïque et à Curacao. Enfin, pour comble de malheur, tous les cacaoyers périrent subitement. Nul ne connaissait la cause de ce désastre, mais comme les hommes préféreront toujours une absurdité à un mystère, on répéta qu'il était dû aux habitans de la Martinique qui, ne pouvant faire de bon indigo et manquant de fonds pour élever des sucreries, avaient voulu s'assurer au moins le monopole des cacaoyères en jetant un sort sur celles de Saint—Domingue. D'un autre côté, les taureaux et les sangliers, détruits par les Espagnols qui espéraient se délivrer ainsi du voisinage de nos boucaniers, et par les meutes de chiens sauvages qui chassaient pour leur propre compte avaient presque complètement disparu dans les savanes (2). Quant à la flibuste, elle devenait chaque jour moins fructueuse; on avait d'ailleurs voulu soumettre les frères de la côte à un règlement maritime en les obligeant à prendre des commissions du gouverneur, à faire déclaration de leurs équipages, de leurs morts, de leurs *dégradés;* et beaucoup, pour échapper à ces entraves, étaient passés à la Jamaïque. La Tortue fut donc insensiblement délaissée; tous les colons se portèrent sur la grande terre, partagée alors en quatre quartiers : Leogane, le Petit Goave, le Cap-Français, le port de Paix, et la culture de l'indigo devint leur principale industrie (1684).

Sur ces entrefaites, des lettres écrites par le gouverneur de la Jamaïque à celui de la Havane, et qui furent trouvées dans un navire espagnol, firent savoir que les Anglais prenaient toutes les mesures pour ruiner notre établissement, dès que la guerre serait déclarée. Ils envoyèrent même devant le port de Paix une frégate de soixante canons qui y demeura trois jours, occupée à sonder les passes et à relever les lieux propres aux débarquemens. On fit demander au capitaine ce qu'il faisait là; il répondit ironiquement qu'il se promenait. Une barque voulut le forcer à se retirer, mais il la reçut à coups de canon et tua la plupart des flibustiers qui la montaient. A cette nouvelle l'aventurier Granmont, qui se trouvait au Cap sur son cor-

(1) Labbat, vol. V, p. 285.
(2) Charlevoix, vol. II, p. 234.

Digitized by Google

saire, mit à la voile, atteignit la frégate, l'aborda en criant : — Point de prisonniers ! et s'en rendit maître après un combat d'une heure. Deux mousses seulement survécurent.

Ce Granmont était le même qui avait pris Maracaïbo en 1678, après s'être emparé du fort de la Barre, auquel on ne pouvait arriver que par une échelle de corde. Il avait également fait partie de l'expédition sur la Vera-Cruz, et commanda celle contre Campèche, dans laquelle seize mille Espagnols furent mis en fuite par onze cents flibustiers. Deux de ceux-ci tombèrent pourtant entre les mains du gouverneur de Merida. Granmont les envoya redemander en échange de *tous* les prisonniers qu'il avait faits, menaçant en cas de refus de brûler la ville; mais le gouverneur fit répondre par un officier que les deux flibustiers seraient pendus.

— A la bonne heure ! dit Granmont.

Et prenant l'officier par la main, il le promena de rue en rue, faisant mettre le feu partout, arriva avec lui à la forteresse qu'il fit sauter sous ses yeux, puis se retournant d'un air calme :

— Allez apprendre au gouverneur comment je tiens mes promesses, dit-il, et avertissez-le que si demain il ne m'a point renvoyé mes deux compagnons, je lui renverrai, moi, six cents Espagnols étranglés.

Les deux flibustiers furent rendus.

Ce fut dans cette même expédition que Granmont célébra la fête du roi (la Saint-Louis) par un feu de joie de bois de campèche valant 200,000 écus. « C'était, au dire de l'historien de Saint-Domingue, le meilleur et le plus clair du butin (1). »

L'année précédente (1684) avait eu lieu l'expédition des capitaines Roze, Picard, et Desmarais vers la mer du Sud; folle campagne où s'était dépensé un héroïsme sans but, et qui n'avait abouti qu'à de stériles ravages.

Enfin la guerre, qui se préparait sourdement depuis long-temps, fut déclarée. Les Anglais, si imprudemment rétablis à Saint-Christophe par le traité de Breda, en chassèrent à leur tour nos colons qui se partagèrent entre les établissemens de la Martinique et de Saint-Domingue (1690). Mais ce dernier fut bientôt attaqué lui-même. Les Espagnols, aidés des Anglais et des Hollandais, descendirent au Cap, mirent nos troupes en fuite, et ne se retirèrent qu'après avoir brûlé

(1) Charlevoix, vol. II, p. 232.

Digitized by Google

une partie des habitations. M. de Cussy, alors gouverneur, fut tué dans le combat.

Il fallait pour le remplacer, dans les circonstances difficiles où se trouvait la colonie, un homme hardi, infatigable, conciliant, qui, comme M. Dogeron, s'occupât des affaires de l'établissement et ne *sût point faire les siennes;* un heureux hasard fit tomber le choix du roi sur M. Ducasse, directeur de la compagnie du Sénégal.

Saint-Domingue manquait alors de tout. Le gouvernement français, selon son immuable tradition, avait oublié ses établissemens d'outre-mer aussitôt la guerre commencée, et n'y avait envoyé ni vivres, ni munitions, ni renforts. Les Anglais, qui le savaient, se présentèrent devant l'île et envoyèrent proposer aux colons « *de se mettre sous la protection du roi d'Angleterre, qui ne les abandonnerait pas comme faisait le roi de France, et les maintiendrait dans l'abondance de toute chose.* » Mais les colons répondirent *que ce n'était pas une proposition à faire à d'honnêtes gens,* et ils forcèrent les Anglais à se retirer.

Enfin M. Ducasse arriva.

Il trouva la colonie diminuée de quatre mille habitans, les ports dégarnis de vaisseaux, les côtes sans fortifications, les poudrières vides, les flibustiers morts ou passés aux Anglais! Ceux qui restaient avaient même renoncé aux grandes courses et se contentaient de faire des descentes à la Jamaïque, dont ils enlevaient tous les nègres et qu'ils appelaient pour cela la *petite Guinée.* L'arrivée de M. Ducasse changea l'état des choses; il acheta des munitions aux corsaires, mit les rades en état de défense, et s'efforça de relever le courage des habitans.

Ce courage leur était d'autant plus nécessaire que les Anglais, auxquels le hasard avait livré le recensement de nos quartiers et le secret de notre faiblesse, préparaient une expédition contre Saint-Domingue. Aidés des Espagnols, ils avaient déjà réuni à la Jamaïque une escadre et trois mille hommes de débarquement lorsque le tremblement de terre de 1692 anéantit, subitement leurs préparatifs. Ducasse persuadé que le meilleur moyen de prévenir un pareil danger, pour l'avenir, était d'attaquer les ennemis dans leur propre colonie, conçut à l'instant le projet d'une double expédition. Il s'agissait d'abord, comme l'avait autrefois proposé M. Dogeron, de chasser de Saint-Domingue les Espagnols dont le voisinage était une menace perpétuelle, et qui ruinaient les colons français en donnant asile à leurs nègres fugitifs. L'occasion ne pouvait être meilleure. Une lettre

Digitized by Google

écrite par l'archevêque de Saint-Domingo au marquis de la Velez, président du conseil des Indes, et qui avait été interceptée par les flibustiers, constatait, en effet, que la plupart des Espagnols étaient sans armes, sans vêtemens; que les prêtres avaient peine à se procurer le vin de la messe et la farine des hosties, enfin que l'archevêque lui-même était trop pauvre pour entretenir un laquais.

« Que l'on m'envoie seulement une flotte, écrivait M. Ducasse, et je jure de conquérir au roi une île assez fertile pour nourrir autant de monde que la France en contient et d'où l'on pourra, après l'avoir peuplée, faire toutes les autres conquêtes (1). » Il ajoutait que les mêmes vaisseaux lui permettraient d'arrêter les galions d'Espagne, et de prendre la Jamaïque à peine remise du désastre qui venait de la bouleverser. Les ministres furent plusieurs mois sans répondre à sa demande; enfin ils lui envoyèrent trois navires!

C'était lui défendre de rien entreprendre; cependant Ducasse voulut utiliser ce faible secours. Il s'embarqua avec une partie de ses gens pour la Jamaïque; brûla le port Moran, le port Marie ou Atiron, et revint avec trois mille nègres, des marchandises, des chaudières de sucreries, un vaisseau de cinquante canons et beaucoup de navires de commerce. La perte des Anglais monta à douze millions (2).

Ils essayèrent de prendre leur revanche, en se présentant devant nos établissemens, en 1695, avec une flotte de vingt-deux voiles et en débarquant dans la baie de Mancenille, quatre mille hommes auxquels se joignirent deux mille Espagnols envoyés par le président de Saint-Domingo. Les flibustiers étaient malheureusement en course, ce qui leur permit d'enlever environ six cents esclaves et de brûler le port de Paix, où se trouvaient la plupart des colons que l'on avait obligés à évacuer l'île de Sainte-Croix, pour n'avoir point à la défendre. On les força, par suite de ce malheur, à quitter encore leurs nouvelles plantations pour s'établir au Cap, où l'on voulait réunir tous les habitans,

Ces déplacemens continuels ordonnés par la métropole, sans égard à l'intérêt des particuliers, ont été long-temps une cause de ruine et de découragement pour nos planteurs. C'est à eux et à l'âpreté fiscale des compagnies privilégiées qu'il faut attribuer surtout la lenteur de nos accroissemens coloniaux. En Angleterre et en Hollande, les établissemens lointains étaient entourés de protections,

(1) Charlevoix, *loco citato*.
(2) Labbat, vol. V, p. 102.

Digitized by Google

favorisés de privilèges, défendus avec sollicitude par la mère-patrie, c'étaient enfin des berceaux; en France nous les avons toujours considérés comme des hospices destinés à recevoir les égouts de notre civilisation. A nos yeux, les colonies sont des obligées et nous sommes leurs maîtres; tout ce qu'on en exige semble un droit; tout ce qu'on leur accorde une aumône! De là cette dureté dans l'exploitation des monopoles, cet abandon fréquent des Français d'outre-mer, cette indifférence traditionnelle enfin pour les colonisations, où nous ne voyons ni l'extension de l'influence nationale, ni des points d'appui pour l'avenir, mais des affaires chanceuses et à profit douteux.

C'est ainsi que Saint-Domingue qui ne pouvait obtenir aucun secours du gouvernement français, devait sans cesse fournir à ses escadres des vivres et des équipages. Tous les capitaines y arrivaient autorisés par le roi à faire des levées de flibustiers qui souvent abandonnaient une habitation commencée pour aller courir le *bon bord* et ne revenaient plus. En 1697, M. de Pointis se présenta de cette manière à la tête d'une escadre de corsaires armés par des marchands. Le roi, qui ne pouvait disposer de quelques navires pour conquérir Saint-Domingue et la Jamaïque, avait prêté aux chefs de cette expédition sans honneur plusieurs vaisseaux et deux mille hommes de troupe. Une lettre adressée au gouverneur de la colonie française lui ordonnait en outre de s'y joindre avec ses flibustiers. Ducasse en réunit douze cents et partit à la suite M. de Pointis pour Carthagène, qui fut prise; mais les plus riches habitans, avertis à temps, avaient quitté la ville ainsi que les religieuses qui s'étaient enfui avec cent vingt mulets chargés d'or. Le butin n'en monta pas moins à près de trente millions! Les flibustiers avaient fait avant leur départ une *chasse-partie*, d'après laquelle ils devaient partager, homme par homme, avec les gens des vaisseaux, selon leur méthode habituelle; cependant lorsqu'il s'agit de faire les lots, M. de Pointis prétendit qu'il avait entendu réserver, avant tout, la part du roi, des armateurs et de l'amiral (qui était lui). Il en résulta des discussions à la suite desquelles les navires flibustiers se séparèrent de la flotte et retournèrent à Carthagène, qu'ils pillèrent une seconde fois. Mais vingt-sept vaisseaux de guerre anglais rencontrèrent, au retour, leurs dix barques, et en prirent six après un combat de douze heures. M. de Pointis de retour en France eut à subir un procès intenté par M. Ducasse, qui prouva sa mauvaise foi à l'égard des flibustiers, et le fit condamner à leur restituer un million quatre cent mille livres.

La même année, une nouvelle attaque des Anglais, qui avaient

Digitized by Google

déjà échoué contre la Guadeloupe et la Martinique, fut repoussée au port Goave, et suivie, presque immédiatement, de la paix de Riswik.

Ici finit réellement la première partie de l'histoire de notre colonisation à Saint-Domingue. Les boucaniers n'existent plus; les flibustiers devenus peu nombreux, et retenus d'ailleurs par les ordres sévères de la cour, renoncent peu à peu à leurs courses *au cap de Grap* (1).

On fait venir des nègres, des engagés, des filles d'hospice. L'établissement se concentre en trois quartiers, le Cap Français, Leogane, Saint-Louis; il se régularise : on élève des forts, on commence une ville; l'ère de fondation est enfin achevée, et là où il n'y avait qu'un repaire d'aventuriers, existe désormais une société complète et organisée.

Les progrès de la colonie furent tellement rapides qu'en 1724, époque où le partage officiel eut lieu entre l'Espagne et la France, elle pouvait mettre sur pied dix mille blancs et vingt mille nègres ou mulâtres; tandis que les Espagnols ne comptaient que trois mille sept cents hommes capables de porter les armes; encore étaient-ils trop amollis pour s'en servir. Mais cette lâcheté même devait un jour tourner contre nous, car elle avait créé un danger qui grandissait sans cesse, et que rien ne pouvait désormais conjurer. Les nègres marons auxquels Saint-Domingo payait tribut, se multipliaient de plus en plus. On apercevait chaque jour quelques cabanes nouvelles se dressant au haut d'un pic inaccessible, ou apparaissant au fond d'une impénétrable ravine. La montagne était devenue un champ d'asile ouvert à tout esclave mécontent ou amoureux de liberté. Encore un peu de temps, et les cabanes isolées se transformeront en villages, les familles en tribus, et alors, viennent une occasion et un chef, vous aurez bien vite une nation!

E. Souvestre.

(1) Du mot *grapillage* sans doute. Les flibustiers avaient substitué, dans les derniers temps, le nom de ce cap imaginaire à celui de flibuste. Ils disaient aller au *cap de Grap* comme on avait dit auparavant *courir le bon bord*.

Digitized by Google

LE SALON DE 1843.[1]

J'ai rallumé le flambeau de la critique pour aller encore à la recherche d'un homme, parmi tous les portraits qui se pavanent au Louvre, le Panthéon des bourgeois endimanchés. Je m'arrête en vain à chaque pas, disant comme Fontenelle à la sonate : — Portrait, que me veux-tu?

Pierre, que vous avez tous oublié, quoiqu'il fût il n'y a guère qu'un demi-siècle premier peintre du roi de France, disait un jour à Diderot dans l'entrain de son esprit naïf : « Savez-vous pourquoi, nous autres peintres d'histoire, nous ne faisons pas le portrait? — Pourquoi, mon ami Pierre? — C'est que cela est trop difficile. » Et en effet, les meilleurs portraitistes sont tout simplement Raphaël, Titien, Rubens, Rembrand, Lesueur; — Van Dick seul n'est célèbre que par ses portraits.

Au livre de la Sagesse, Salomon dit : *Effigies sine anima;* ne puis-je pas dire aussi devant chaque portrait du salon : Effigie sans ame? Est-ce la faute du modèle, est-ce la faute du peintre? Selon Lavater, les yeux sont les fenêtres de l'ame. Le modèle n'a-t-il donc pas une seule fois en posant mis son ame à la fenêtre? Le peintre n'a-t-il donc pas une seule fois en peignant regardé à la fenêtre? Il faut bien le dire, nos portraitistes modernes sont fatigués des physionomies bourgeoises qui s'épanouissent de plus belle en plus belle par ce temps de paix, d'industrie et de vapeur, ce triste temps où nul sen-

(1) Voyez les livraisons du 26 mars et du 2 avril.

Digitized by Google

timent élevé ne saisit l'ame, où la femme qui pose pense au cadre de son portrait, à sa robe de satin, aux mille francs qu'elle donnera à l'artiste, s'il la fait sourire, s'il l'ajuste bien et s'il ne met pas trop d'ombre sur ses joues; où l'homme qui se fait peindre pense à la figure qu'il fera au Louvre trois mois durant. Or, que voit le peintre? Quelle expression peut-il recueillir? Que fera-t-il dire à ces yeux qui ne disent rien, à cette bouche sans passion et sans esprit, à ce front où jamais un grand rêve n'a passé? De quel idéal animer cette figure qui désespère l'art? Le peintre se contente de la traduire trait pour trait, voilà pourquoi la copie n'est le plus souvent qu'un masque de cire ou de plâtre.

Comment se fait-il que M. Paul Flandrin, se peignant lui-même, et peignant son frère, M. Hippolyte Flandrin, ait manqué à ce sentiment de l'idéal qu'il devait trouver dans ces deux figures? Certes, en voyant ces portraits, on ne devine pas que les modèles sont deux hommes dévoués à l'art avec religion. M. Paul Flandrin semble avoir saisi le moment où l'ame se reposait. Si jamais l'ame d'un peintre rayonne sur sa figure, c'est quand il a une palette dans la main; ne me parlez pas d'un peintre qui pose, pas plus que d'un poète ou d'un musicien. Un artiste qui pose se repose. Si vous voulez saisir ses traits et son ame, voyez-le à l'œuvre.

Je regrette bien que M. Guignet n'ait pu saisir à l'œuvre M. Théodose Burette. Il a fait de son modèle un historien magistralement appuyé sur un in-folio de Grégoire de Tours. M. Théodose Burette n'est historien que par état, il est homme d'esprit par nature. C'est un philosophe de la bonne école qui a trouvé la science de la vie à côté des livres plutôt que dans les livres. Pourquoi lui infliger cette gravité un peu emphatique du professeur à la Sorbonne? Un rayon d'esprit n'aurait rien gâté à ces lignes sévères. Depuis quand l'esprit est-il mal placé sur la figure humaine? Est-ce depuis que la sottise se drape dans la gravité? Voltaire, le bon sens en personne, ne s'est jamais avisé de se faire grave pendant qu'on le peignait. Je n'accuse pas le moins du monde M. Théodose Burette, j'accuse M. Guignet, qui confond le fracas avec l'effet, ce qui n'empêche pas cet artiste d'être un homme de talent. Sa touche est ferme jusqu'à la sécheresse, son dessin est franc, son allure est originale; il sait mieux que tout autre poser un homme sur ses pieds, souvent d'une manière un peu théâtrale. A force de rechercher le caractère, il le dépasse; de là de l'emphase dans le trait, des tons de ferraille dans la couleur. M. Guignet habille tout le monde de la même façon; il avait trouvé

Digitized by Google

un ajustement pour M. Pradier, il le répète pour tous, cela devient un peu monotone; d'ailleurs, tous les hommes ne sont pas de la même taille.

Je commence à désespérer de le voir, ce portrait que je cherche avec tant d'ardeur. Jusqu'à présent, je n'ai vu de bien vivant que celui du chien de M. Appert qui veille à la porte du grand salon. C'est là un brave homme de chien que tout le monde reconnaît et que tout le monde aimerait à flatter. Il y a bien encore le portrait du diable, de M. Bigant; mais, avec la meilleure volonté du monde, je n'ai pu constater la ressemblance. Il y a bien encore le portrait de Mme la comtesse d'A....., qui aime les déguisemens. Mais M. Henry Lehmann, son peintre ordinaire, n'a bien peint que ses jolis bras. Est-ce que vous avez jamais vu déguisée en comtesse ou en odalisque une figure de cette couleur et de ce caractère? Patience, voici un portrait sévère dû à M. Hippolyte Flandrin. Mais la figure est-elle vivante? Ces yeux regardent-ils? Cette bouche va-t-elle parler? Non. Je trouve là de la science, beaucoup de science, mais pas une étincelle de vie.

Il y a plusieurs portraits de M. le duc d'Orléans; on m'en a montré deux dans le grand salon que je n'eusse jamais découverts à moi seul, un à pied de M. Henry Scheffer, tout barbouillé de lie de vin, un autre à cheval de M. Lepaulle. Le cheval ne manque pas de physionomie. S'il y avait un troisième portrait, peut-être y en aurait-il un bon. Plaignons le noble prince de revenir sous ces traits communs parmi ceux qui l'aimaient et qui n'ont pas oublié sa vraie figure.

Il faut plaindre aussi le prince de Joinville, représenté à deux reprises par M. Biard. C'est bien la peine d'être fier et beau, spirituel et brave, pour être peint par M. Biard, qui a fait du prince un grand garçon timide, lourd, embarrassé de lui-même et des autres. N'y a-t-il pas là un crime de lèse-majesté? En effet, un mauvais portrait est un crime de lèse-majesté humaine.

Puisque je suis aux portraits historiques, je ne dois pas oublier le *Guillaume-le-Bâtard* de M. Debon. Il y a dans cette peinture tout le fracas qui convient à un conquérant. Mais c'est là plus qu'un portrait : le fond est d'une disposition très poétique et d'une très belle couleur.

Quel est donc ce portrait qui représente un homme ou une femme à votre gré? En y regardant de bien près, c'est une femme par l'ajustement, — moins la coquetterie. Cependant, c'est bien là le regard

Digitized by Google

sévère, la bouche un peu dure, les traits accusés d'un homme. Ce portrait représente Mlle Félicie de Fauveau, la comtesse de la vieille roche, l'héroïne de la Vendée, le statuaire en exil. J'aimerais bien mieux, pour mon compte, n'avoir pas vu ce portrait; j'étais libre de me figurer, en pensant à Mlle de Fauveau, quelque Jeanne d'Arc des temps modernes couronnée d'un rayon céleste. Gloires présentes et à venir, gardez-vous de vous faire peindre! On a voulu vingt fois me montrer M. de Châteaubriand, je n'ai jamais voulu le voir; c'est là une grande preuve d'admiration quoique d'un nouveau genre.

M. Charpentier n'est pas en progrès dans ses portraits; il conserve de bonnes qualités comme coloriste, mais il se néglige sur certains points: il me semble qu'il étudie trop peu la construction des têtes et que l'indécision domine son pinceau. Entre autres portraits remarquables, il expose celui de M. A. M... Il eût fallu laisser à ce journaliste tout l'esprit qu'il a et ne lui pas donner cet air matamore qu'il n'a pas.

Patience, je vois là-bas un portrait posé avec le goût d'un vieux maître; c'est le portrait de M. F. W...., un écrivain qui s'efforce de transporter la peinture dans le style. On reconnaît bien là cette touche habile qui distingue M. Louis Boulanger; les fonds sont bien entendus, l'idéal se mêle à propos à la vérité. Le costume n'est pas d'un trop lugubre effet, quoique ce soit bien un habit de 1843. Est-ce là l'homme que je cherche? Non, car cette peinture manque un peu de santé.

Ce portrait de M. A. P..., par un élève de M. Ingres, ne pèche ni par l'esprit ni par l'étude. Il est un peu froid et un peu poli; ce n'est là que le commencement d'un bon portrait. Cet autre, heurté de ton, par M. Belloc, joue assez bien le portrait à caractère. Pour mon compte je n'aime guère ces hasards de coloris qu'il faut voir de loin.

Il y a en face le portrait de M. L..., par M. Léon Coignet. Certes, on y chercherait vainement les défauts du métier. C'est franchement posé et solidement peint. Il fait si bien saillie qu'il semble sortir de la toile pour aller à votre rencontre. Bonne facture, bonne couleur, que lui faut-il de plus? Un peu de distinction. Il y a un idéal pour toutes les figures; mais M. Léon Coignet voit les traits avant tout. Voici deux enfans jolis et naïfs de ce même peintre. Je m'y arrêterais plus long-temps sans cet horrible fond qu'il a sans doute confié à un élève ou à quelqu'un des siens.

Je ne désespère pas de former un bon portrait avec une tête de l'un, une main de l'autre, une pose de celui-ci, un fond de celui-là.

Digitized by Google

Ainsi M. Guignet pose bien ses gens, une belle main se pourrait trouver chez M. Flandrin ou chez M. Chasseriau, la comtesse de M. Cornu a de beaux yeux, M. Dubuffe serait là pour le satin, M. Léon Coignet pour la vérité; je ne trouve personne pour l'idéal et la couleur; et d'ailleurs, fît-on une œuvre achevée de tous ces fragmens, la difficulté serait de les réunir; ensuite quel est l'artiste qui se chargerait d'y mettre la vie?

Si vous voulez à toute force voir un bon portrait, allez loin des faiseurs célèbres; voyez celui de Mlle L..., par un inconnu, M. C. Loyeux, qui a plus que tous les autres approché du but. Mais en voilà bien assez sur ce chapitre.

Qu'est-ce qu'un peintre de genre? Qu'est-ce qu'un peintre d'histoire? Où commence l'histoire? Où finit le genre? Est-ce que certains intérieurs de Metzu ou de Van Ostade ne sont pas des tableaux d'histoire comme les tableaux religieux de Lebrun et de Vanloo? Les intérieurs flamands nous apprennent l'histoire intime d'un peuple, ses sentimens, son caractère, ses passions, ses habits, ses meubles, enfin la figure et le cadre. Les peintres religieux, voulant s'élever à la grandeur divine, dépassent la nature à force de style ou de semblant de style; ils font de la poésie avec de la prose ou plutôt ils font de la prose poétique; ils s'égarent avec splendeur dans toutes les pompes du mensonge, qui est souvent la vérité de l'imagination pour le grand art. Voilà le mot trouvé, la peinture historique ment; on reconnaît bien là l'histoire. La peinture de genre se contente d'être vraie. En voyant les choses d'un peu haut on pourrait retourner les qualifications. Ainsi les marines du vieux Vernet ne sont-elles pas des tableaux d'histoire? les fantaisies bibliques de M. Horace Vernet ne sont-elles pas des tableaux de genre? Est-ce que les Illusions de M. Gabriel Gleyre ne sont pas plutôt de l'histoire,—mon histoire et la vôtre,— que les *Jacques de Harlay* de MM. Vinchon et Abel de Pujol? Un dernier exemple : La Fontaine et Molière ne sont-ils pas plutôt des peintres d'histoire que Racine et Voltaire? Les deux premiers ont peint l'homme tel que Dieu l'a fait avec ses ridicules et ses folies de tous les temps; les deux autres ont peint des ombres ou des figures de fantaisie. Est-ce que Néron se reconnaîtrait dans Racine, ou Mahomet dans Voltaire?

M. Robert Fleury était reconnu à bon droit comme un charmant peintre de genre; sentant qu'il avait bien l'esprit et l'imagination des peintres d'histoire, il a tenté d'abattre les barrières qui séparent le genre de l'histoire; il a voulu représenter la noble action de Charles-

Digitized by Google

Quint ramassant le pinceau du Titien : « Le Titien mérite bien d'être servi par César. » M. Robert Fleury était digne d'aborder ce beau sujet; mais son œuvre n'est ni un tableau de genre, ni un tableau d'histoire; qu'importe, si c'est un bon tableau? Les têtes sont belles, largement comprises. L'empereur Charles-Quint a bien, en se baissant, la raideur d'un prince qui n'a pas l'habitude de ramasser quelque chose. Il n'y a guère que du mal à dire des comparses; il n'y a que du bien à dire des fonds. Peut-être le trait d'histoire a-t-il plus de majesté dans notre esprit, mais peut-être aussi ne le verrons-nous maintenant que dans le tableau de M. Robert Fleury. S'il fallait faire de la critique, je dirais que le peintre aime trop le labeur, il dépasse son but à force de travail, il n'a jamais fini d'exprimer un sentiment, d'illuminer une draperie, de retoucher un accessoire. Qu'il recherche moins la vigueur et la saillie, qu'il prenne garde de trop *cuire* sa couleur, qu'il ait la force de s'arrêter à temps dans son œuvre. Il n'y a qu'une chose qui s'achève ici-bas et encore plus ou moins bien, la vie; le reste doit demeurer imparfait, Dieu l'a voulu, Dieu plus grand poète qu'Homère et plus grand peintre que Raphaël.

Tout le monde connaît Jacques Robusti surnommé le Tintoret parce que son père était teinturier. Ce grand peintre suivit de loin, dans ses études, Michel-Ange pour la hardiesse, et le Titien pour le coloris, mais en disciple intelligent plutôt que servile, qui sait garder la liberté de son allure. Il est surtout remarquable par le feu de ses idées, la fierté de sa touche et la beauté de sa lumière. Il ne fut pas toujours digne de lui-même, bien des pages presque extravagantes lui sont échappées dans des jours trop laborieux ; aussi on a dit de lui qu'il avait trois pinceaux, un d'or, un d'argent, un de fer. Ce qu'il aima le plus au monde, après la peinture, ce fut Marie Tintoret, sa fille, qui avait reçu de lui tout au moins son pinceau d'argent et qui a laissé pour souvenir ici-bas des portraits d'un beau coloris. Pendant sa première jeunesse, elle s'habillait en homme pour suivre partout son père, qui ne pouvait vivre sans la voir. Elle mourut à peine âgée de trente ans, en 1590, quatre ans avant son père.

M. Léon Coignet a voulu représenter le Tintoret peignant sa fille morte. C'est là un sujet qui serait digne d'un homme de génie. M. Léon Coignet, qui n'est encore qu'un homme de talent, a bien compris le cœur d'un père peignant sa fille morte, et d'un peintre à cette œuvre solennelle. La composition de M. Léon Coignet est claire, calme, touchante; il a su trouver l'effet comme les hommes bien doués avec des moyens sobres; la douleur est bien exprimée, le sen-

Digitized by Google

timent est beau, sans emphase. Comme disposition de lignes, il n'y a que des éloges à donner au peintre. Je regrette qu'il ait recherché un peu le mélodrame par la lumière de la lampe qui traverse un rideau rouge; c'est là un effet connu et un accessoire inutile : le tableau pouvait se passer de cette lumière mystérieuse; le Tintoret n'en eût pas voulu, à coup sûr, pour regarder sa fille morte ou pour la peindre. L'exécution n'est ni aussi sévère, ni aussi profonde que la pensée inspiratrice; le tableau est touché un peu bruyamment; le pinceau, emporté par la légèreté, n'est ni assez calme ni assez grave; c'est une façon de croquis et non de peinture sévère. Le père est mieux peint que sa fille; pourquoi cette tache blanche sur le front, sur le nez et sur les lèvres de la morte? Pourquoi ces détails mesquins de coussins, d'oreillers et de draperies? Après tout, c'est là un tableau qui serait presque l'œuvre d'un maître. Mieux placé, placé seul, il fera toujours une grande impression. De prime abord l'idée d'un peintre qui peint sa fille morte semble peu acceptable sans que le père disparaisse; mais en voyant le Tintoret de M. Coignet on sent que l'art fait tout accepter, car l'art fait mille pas au-devant de nous pour nous amener à comprendre une grande chose.

La plupart de nos paysagistes ne prennent plus le temps de vivre en pleine nature, ils ne font que la traverser comme s'ils voyageaient en chemins de fer; aussi n'arrivent-ils qu'à des semblans de paysages. La grande et solennelle impression leur manque; ils voient et ne sentent pas. Les vieux paysagistes entendaient mieux cette voix intime de la terre parlant au ciel; ils mêlaient leur cœur et leur ame à tous ces mystères de la création, à toutes ces hymnes d'amour, à toutes ces mélodies d'espérance et de joie. En voyant l'œuvre de Nicolas Poussin ou de Claude Gelée, de Berghem ou de Ruysdael, ne sommes-nous pas saisis de respect comme d'admiration? C'est qu'il y a là plus qu'un paysage, il y a la voix, l'accent, l'ame de la nature, je ne sais quel harmonieux poème qui se chante sous le ciel.

M. Paul Flandrin étudie à la grande école du Poussin. Son *Paysage* est d'une heureuse composition, le pâtre et le troupeau sont bien placés, le bois est des plus beaux, la lumière est charmante; il serait doux de s'égarer dans ces frais sentiers où fleurit l'idylle de Virgile.

M. Edouard Bertin avait jusqu'ici, dans ses paysages historiques, recherché le grand style et les grands effets; il avait la noble ambition de donner plus d'accent et de caractère à la nature. Il arrivait qu'à force de l'ennoblir, il la masquait, il fallait la deviner. M. Corot

Digitized by Google

s'y prend d'une autre manière pour ennoblir la nature; il commence par lui donner une ame : l'ame sauve tout. La nature est plus une femme qu'une statue; pourvu qu'elle ait une ame, elle séduit, n'importe sous quelle face. M. Édouard Bertin comprend aussi bien le paysage que M. Corot; seulement, son ambition me semble moins heureuse. Cette année, il s'est contenté de donner une page de la nature telle que Dieu l'a écrite, vue par le prisme de l'art : *un Souvenir de Sorrente* C'est plus qu'un bon paysage, c'est un paysage charmant, le plus beau du salon.

J'ai vu une belle et bonne chaumière, de M. Jules André; le mur est d'une grande vérité, les tuiles sont d'une jolie couleur. Pourquoi ce peintre fait-il de mauvais ciels?

J'ai remarqué une belle forêt de M. Eugène Thuillier, qui n'est pas indigne de son homonyme.

M. Pierre Thuillier expose cinq études savantes d'Italie et de Sicile. M. Pierre Thuillier n'aime pas seulement la nature pour la nature; il évoque, en la peignant, les souvenirs historiques qu'elle renferme dans son sein ou qu'elle indique par des ruines. Ainsi ce peintre nous représente l'ancienne voie Tiburtine, l'ancienne voie des tombeaux de Taormina, Atrani, patrie de Masaniello. Mais d'ailleurs, comment peindre des paysages d'Italie et de Sicile sans remuer l'histoire? En France même, est-il un seul coin, le coin le plus désert, où l'écho réveillé ne pourrait raconter quelque grand évènement? César, Attila, Charlemagne, Bonaparte, n'ont-ils pas secoué partout la poussière sanglante de leurs sandales?

Après le paysage historique vient le paysage de fantaisie. Celui qui est indiqué comme *Intérieur d'une forêt du Morvan* existe plus dans l'imagination du peintre, M. Louis Leroy, que dans la nature. A coup sûr, tout le monde voudrait avoir ce site dans son parc; mais à force de rechercher l'effet et le charme, M. Leroy détruit un peu le charme et l'effet; la lumière se joue mal dans les arbres, les eaux ne sont pas dans leur lit naturel, la petite chèvre danse avec trop d'esprit : la nature n'aime pas l'esprit. Ce qu'elle demande avant tout au paysagiste, c'est la naïveté; or, M. Louis Leroy est plus spirituel que naïf.

M. Hostein ne recherche ni le paysage savant, ni le paysage de fantaisie, ni le paysage historique. C'est le plus calme et le plus souriant adorateur de Cybèle; il la saisit quand elle repose à demi sous un ciel serein, il la prend dans ses beaux jours quand l'horizon est pur; c'est Gessner, c'est Florian, c'est Delille : c'est-dire que c'est un peu

Digitized by Google

froid et lourd. M. Léon Fleury participe des qualités et des défauts de M. Hostein avec une touche plus jeune.

M. Prosper Gresy a exposé cette année quatre paysages d'une vérité saisissante. Ce peintre a le bon esprit de se préoccuper de la vérité et point du tout des systèmes; ses fonds et ses ciels sont très beaux, ses premiers plans manquent de finesse et d'étude. M. Gresy devra civiliser son exécution, qui est par trop barbare. Je ne désespère pas de le voir rivaliser avec M. Jules Dupré; son site aux bords de la Torse a bien le caractère sauvage et le ton chaleureux du pays.

L'Arc de triomphe de Djimilah, peint par M. Dauzatz, est d'un joli aspect de couleur et de vérité; cependant, le regard est contrarié par des fautes de perspective qu'il faut blâmer dans l'architecture plus encore qu'ailleurs.

Le Campo-Vaccino, de M. Émile Joyant, est un tableau bien entendu par un architecte qui est un peintre. Le ciel est beau et le ton agréable. On ne peut mieux peindre les chapiteaux.

M. Laviron comprend à merveille ce beau temps, où les poètes chantaient pour tout de bon; son *après-midi de Corinne* est une étude savante, une page d'histoire poétique, un heureux souvenir d'Ovide. J'oubliais que ce tableau n'a pas été admis au Louvre. Serait-ce parce que M. Laviron dépose souvent son pinceau pour prendre la plume du critique d'art?

Le Trouvère, de M. Thomas Couture, est un tableau d'un assez joli ton heurté. Les airs de tête sont vulgaires, les ajustemens n'ont pas de style; enfin, il manque à cette œuvre la poésie du sujet; le trouvère n'a que faiblement inspiré le peintre. J'aime mieux le portrait d'homme et le portrait de femme du même artiste; ces portraits accusent une touche franche et ferme.

Si toute vérité n'est pas bonne à dire, toute vérité n'est pas bonne à peindre. M. Alexandre Guillemin imite la manière des peintres flamands de la petite nature pour représenter les scènes de petite nature qu'il voit en France autour de lui. Quoiqu'il saisisse assez bien une physionomie naïve, quoique son dessin soit spirituel, sa couleur agréable, ses accessoires bien touchés, ses petits tableaux n'ont pas le caractère piquant d'Adrien Brauwer ou de David Téniers. Peut-être ne faut-il à ses tableaux qu'un ou deux siècles de date pour ennoblir un peu ces ajustemens plus que vulgaires que nos paysans et nos gens du peuple revêtent aujourd'hui. Parmi les petits tableaux curieux que M. Alexandre Guillemin expose cette année, j'ai surtout remarqué *la Leçon de musique;* le joueur de

Digitized by Google

flûte est très comique, le joueur de violon ne l'est pas moins. Que M. Alexandre Guillemin s'en tienne à ces scènes d'intérieur, qu'il ne descende plus à l'horrible vérité des barrières; ses danseurs et ses ivrognes sentent le vin bleu. Il ne faut pas s'y méprendre, les buveurs flamands se font pardonner par une certaine philosophie insouciante. Et puis j'aime mieux un pot de bière qu'un litre de vin; la bonne bière se buvant très bien au pot, mais le bon vin ne se buvant jamais au litre.

M. Charles Fortin est pour la Bretagne ce que M. Alexandre Guillemin est pour Paris, sans autre parallèle; c'est la même vérité qui sort du puits toute couverte de vase.

M. Duval Lecamus est peut-être un homme d'esprit, mais non pas en peinture, c'est vainement qu'il cherche tour à tour à être piquant et naïf comme dans l'*Ermite;* ce tableau est un modèle de ridicule. Figurez-vous, dans une solitude quelconque, un pauvre ermite abandonné de Dieu et des femmes, qui regarde niaisement et avec un soupir deux pigeons qui se bequètent. Mais à quoi bon vous parler encore de M. Duval Lecamus, qui expose tous les ans le même tableau? les gens qui se trompent sont les plus persévérans, ils veulent se tromper toujours.

Ceci m'amène droit à M. Schopin. Cet artiste se jette en pleine bible, comme s'il y était condamné; il veut à toute force défigurer l'Écriture depuis le commencement jusqu'à la fin. Il continue à déguiser les Hébreux en dandys et en grisettes, qui seraient déjà déguisés en Arabes. M. Schopin imite sérieusement M. Horace Vernet, qui a assez de talent pour se jouer quelquefois. Le *Moïse* de M. Schopin est tout simplement un beau de 1843. M. Schopin ne comprend la grandeur qu'à la façon des mélodramaturges. J'ai vu à l'Ambigu ou ailleurs un *Jugement de Salomon*, dont celui de ce peintre n'est que la copie; seulement, au théâtre du boulevart, les deux mères étaient plus décemment vêtues. Pourquoi donc M. Schopin veut-il avoir ce qu'il n'a pas? Qu'il cesse de profaner la Bible, qu'il ne s'aventure pas dans ces forêts vierges du passé, où les hommes forts seuls pénètrent profondément et comprennent les grandes symphonies que chantent les vents et les arbres. Qu'il s'en tienne au roman, qu'il peigne les Paul et Virginie de la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Au moins M. Horace Vernet traduit ou travestit la Bible avec esprit et charme. David Téniers, dans ses tableaux sérieux, habillait Jésus-Christ en Flamand, et faisait fumer, devant des pots de bière, les soldats qui gardaient le saint sépulcre. M. Horace Vernet ne fait

Digitized by Google

point de ces anachronismes curieux, mais il habille les Hébreux des premiers âges avec des costumes arabes de notre temps. A coup sûr M. Horace Vernet se trompe. En admettant même que la tradition ait menti sur l'habillement des anciens, il faudrait encore la respecter, car en peinture, surtout en peinture historique, il faut toujours sacrifier la vérité à la grandeur. Mais M. Horace Vernet a bien le droit de se tromper, ou plutôt de vouloir nous tromper. D'ailleurs ses sujets bibliques sont-ils autre chose que des tableaux de fantaisie? Il expose cette année *Juda et Thamar;* vous n'avez pas oublié ce curieux chapitre de la Genèse, où Juda rencontre Thamar voilée sur le chemin; comme elle laisse entrevoir un joli pied, on pourrait même dire une jolie jambe, on pourrait même aller plus loin; comme elle montre en détournant son voile un œil plus que passionné, on comprend bien que le vieux Juda, le diable aidant, se laisse entraîner au mal. Tout le tableau est étudié avec esprit; le chameau est fait de main de maître; on voit bien que M. Horace Vernet a monté sur ces coursiers du désert, qui vous donnent le diable au corps, disait Regnard à son retour d'Alger.

M. Henri Lehmann est un artiste sérieux, qui recherche avec ardeur le style et le sentiment; sa *Flagellation* ne l'a pas dégoûté des sujets religieux; après s'en être pris à Jésus-Christ, il s'en prend à ses prophètes : il a tenté de représenter Jérémie dictant ses prophéties à Baruch. « Et Jérémie le prophète gisait alors enchaîné dans la cour de la prison. — Jérémie donc appela Baruch, fils de Nérija, et Baruch écrivit dans un livre toutes les paroles que le Seigneur avait dites à Jérémie, selon que Jérémie les lui dictait de sa bouche. » Et l'Éternel lui dit : « Le mal fondra du côté de l'aquilon sur tous ceux qui habitent ce pays-là. En ce temps-là on dira à ce peuple et à Jérusalem : Un vent brûlant souffle dans la route du désert, vers la fille de mon peuple. Malheur à nous! car nous sommes détruits. Jérusalem, délivre ton cœur de sa malice, afin que tu sois sauvée. Jérusalem, jusques à quand pensées d'injustice demeureront-elles dans toi? » M. Henri Lehmann ne me semble pas destiné à bien peindre ces pages fortes et religieuses; son vrai domaine, c'est la grace. L'an dernier, ses *Femmes au bord de l'eau* condamnaient sa *Flagellation*. A-t-il rien fait encore qui vaille sa charmante *Ondine?* En recherchant la force et le style, il n'arrive qu'à l'effort et à l'emphase. Il traduit l'accent tragique par l'accent mélodramatique. Tout ambitieuse qu'elle soit, sa touche est maigre. Qu'a-t-il fait de Jérémie? Un homme enchaîné qui a des convulsions sataniques; un

Digitized by Google

prophète comme celui-là voulait de la majesté et du calme. L'ange ne souffle rien de bon à l'oreille du prophète, mais sa pose est heureuse. Il rappelle peut-être un peu trop les deux anges de Raphaël dans les fresques d'*Héliodore chassé du temple*. En art il faut tuer ceux qu'on vole; il faut ne prendre son bien où on le trouve que dans les œuvres oubliées. Le style du Baruch n'est pas au-dessus du style des vignettes. Que dire de la couleur? je ne trouve rien à en dire, si ce n'est qu'elle est glaciale. Cependant, à la vue de ce tableau, on sent bien que M. Henri Lehmann est un homme de talent; on ne saurait trop indiquer où est le talent; ainsi, des ajustemens un peu lourds laissent souvent deviner des formes gracieuses.

M. Henri Lehmann a pour élève un jeune homme qui pourra bien aller plus loin que lui s'il écoute toujours sa nature avec sincérité. Il expose *Agar* et *une Femme italienne avec son enfant*. Ce dernier tableau, d'un joli ton, est mal entendu, mais l'étude et le sentiment le sauvent; ainsi l'expression maternelle est rendue avec bonheur et simplicité. Il y a dans la peinture de M. Guermann Bohn un certain attrait mélancolique, doux aux rêveurs et aux poètes. Je parlerais d'*Agar* si l'ange qui la visite n'était un ange de Lesueur. Je veux bien croire que cette façon de faire les anges à l'atelier de M. Lehmann n'est pas un système d'école.

M. Rodolphe Lehmann se contente de prendre des paysannes italiennes qui passent sur son chemin. Sa *Vendangeuse de Capri* est agréable, mais l'agrément ne vient-il pas de la vendangeuse plutôt que du peintre?

Les Syrènes, de M. Menn, et *les Baigneuses au séjour d'Armide*, de M. Glaize, sont deux tableaux inspirés par la même muse. Seulement, M. Menn s'élève plus haut vers l'inspiration que M. Glaize. Cependant le tableau de ce dernier peintre est mieux entendu; toutefois il y aurait bien des choses à reprendre : ce jardin est-il digne de rappeler ce séjour enchanté? L'œil y cherche autre chose que ce gros tronc d'arbre mal placé sur le devant. La figure d'Armide est belle, mais son ajustement est-il simple? Les baigneuses séduiront-elles Renaud, avec leurs formes molles et rondes? Enfin, n'a-t-on pas vu tout cela mille fois ailleurs que dans le jardin d'Armide? Cependant, vous le savez, s'il fallait quelque part de la magie et de la séduction, c'était là. En effet, quand vous lisiez le Tasse, imaginiez-vous une retraite plus délicieuse que les jardins d'Armide! Maintenant encore que le poète est dans la poussière de votre bibliothèque, ne conservez-vous pas un souvenir charmant qui secoue dans votre ame les fleurs les plus embau-

Digitized by Google

mées de l'amour et de la poésie? Le tableau de M. Menn me séduit davantage; j'irais volontiers chanter un quatuor avec ses syrènes, si j'osais avancer sur son paysage, où rien n'est d'aplomb.

M. Decaisne expose un plafond destiné au palais du Luxembourg. A quoi bon mettre des peintures au plafond; c'est là une vieille erreur qui ne sera jamais assez combattue. Dieu, le grand artiste du monde, a fait le ciel bleu, variant cette couleur charmante par des nuages qu'on ne regarde qu'à l'horizon. Pour ne pas nous condamner à nous tordre le cou, il a mis ses merveilles sur la terre. M. Decaisne a peint son plafond en homme d'esprit qui sait à quoi s'en tenir sur les plafonds; il s'est contenté d'un semblant de dessin à grand style et d'un semblant de couleur à éclat. Quand M. Decaisne fera des tableaux visibles à hauteur d'appui, je ne doute pas qu'il n'arrive à une étude plus sévère.

M. Blondel a peint une Judith. Ne pouvant la faire belle, il l'a faite religieuse et chaste; c'est une vraie Judith catholique. M. Benouville suit mieux les traditions de l'art et de la Bible; sa Judith est fière, bien drapée, tenant haut son glaive. C'est une belle et noble figure, mais de style bâtard.

Sous la régence, il se trouva un peintre du nom de Klinstedt qui peignit les sujets des contes de Grécourt. Il devint riche et fût accueilli partout comme un homme de bonne compagnie. Après avoir illustré les contes graveleux de cet abbé sans cœur et sans ame, triste singe de Rabelais, Klinstedt fit en miniature deux mille copies des *Problèmes* de l'Arétin, à l'usage des roués, qui tous en avaient dans leurs tabatières; ces priapées étaient cachées dans un double fond pour mieux exciter la curiosité des femmes qui ignoraient le secret. Le cardinal Dubois, charmé pour son compte des petites merveilles du léger pinceau de Klinstedt, lui fit accorder une pension de deux mille écus, disant de ce peintre : « C'est le Raphaël des tabatières. » Klinstedt a eu l'esprit de venir à temps; M. Patry, qui expose en 1843 un petit tableau digne de la galerie de ce peintre, a le grand tort de se méprendre sur les mœurs de son siècle. Sous la régence, il était *du bel air* d'avoir les apparences d'un libertin; aujourd'hui, on n'en vaut guère mieux, mais il est de bon goût d'aller à la messe : la mode est aux choses graves et nobles, et par hasard la mode se trouve être aujourd'hui d'accord avec la raison et le bon sens. Du reste, le tableau de M. Patry est très délicatement exécuté. Il y a surtout une charmante copie de Watteau appendue au-dessus du sopha.

Le curieux essai de M. Bard, *la Barque à Caron*, n'est pas si ridi-

Digitized by Google

culc qu'on veut bien le dire, c'est une étude sérieuse d'après des vases étrusques; c'est sans doute une tentative malencontreuse; si un peintre s'avisait de copier un tableau d'après des vases chinois, il se tromperait étrangement, même pour la vérité historique. Après tout, la peinture de M. Bard donne plus d'espoir que celle de tel ou tel académicien membre du jury. Loin de désespérer de ce peintre, je crois pouvoir prédire, s'il n'a que vingt ans, qu'il ira loin avant de passer la barque à Caron.

M. Henri Baron expose des *condottieri* qui ont un grand attrait de couleur; mais ces condottieri ne feront pas oublier son petit tableau des *Musiciens*, qui était charmant de point en point, ni sa *Sieste en Italie*, où il avait répandu tant d'amour. M. Baron se préoccupe trop des accessoires; cette manière, mise à la mode par M. Decamps, perdra ou égarera beaucoup de jeunes artistes. Il me semble que la créature humaine vaut bien la peine qu'on s'en occupe un peu, même dans un tableau. Elle demande tout autant de sollicitude au peintre qu'un mur dégradé. Les plus beaux accessoires ne sont jamais que des cadres pour rehausser la figure. J'espère que M. Baron, qui a le sentiment de tout ce qui est joli et de tout ce qui est gracieux, étudiera à l'avenir avec plus d'amour et de patience les personnages qu'il mettra en scène.

Il n'y a pas trop de batailles au salon. M. Bellangé continue, sans faire de mal à personne, à remporter des victoires de toutes les couleurs. Cette fois, c'est une victoire rouge dont le maréchal Soult prend sa part. M. Charlet comprend bien mieux la physionomie du soldat et les habitudes du troupier; il a mille ressources pour la composition, il sème à pleine main des épisodes charmans, il saisit à merveille toutes les nuances. Dans ses batailles, comme on distingue bien la physionomie du tambour-maître d'avec celle du tambour-major. Il expose cette année un ravin où passe un convoi de troupes, de bagages et de blessés, dans les guerres d'Allemagne de 1809. La disposition du tableau est grande et belle, les détails sont heureux : l'enfant de troupe qui se chauffe est jeté là avec un naturel surprenant; le cuirassier qui baise le crucifix est à la fois touchant et comique, sérieux et grotesque. En s'arrêtant un peu devant ce tableau, on y découvre toute la force de ce talent qui porte moustache. Bonaparte eût nommé M. Charlet son peintre ordinaire. Il ne manque à cet artiste qu'un meilleur sentiment de la couleur, ses tons sont trop souvent crus et faux. M. Félix Philippoteaux est presque digne de M. Charlet pour la mise en scène. M. Adrien Guignet a fait aussi

Digitized by Google

sa *Retraite des dix-mille;* c'est un pas en arrière. Sa *Prédication de saint Jean dans le désert* avait révélé une meilleure face de son talent. Cependant, *la Retraite des dix-mille* n'est pas une œuvre sans valeur : les fonds sont beaux ainsi que les rochers du second plan, quoique par trop fantastiques. On trouverait plus de mérite à ses masses si on ne se rappelait celles de Decamps dans *la Bataille des Cimbres.* M. Adrien Guignet s'arrêtera en chemin s'il ne se décide à voir par lui-même. Les lunettes des autres nous trompent toujours.

J'allais oublier les marines. M. Meyer menace sérieusement M. Gudin de lui prendre la mer. M. Meyer expose le *Débarquement de Bonaparte à son retour d'Égypte.* Ses eaux sont très belles, on les voit s'agiter, on s'y baignerait. M. Gudin n'a peut-être jamais si bien fait couler de sa palette l'eau de la mer; il ne peut s'empêcher d'y mêler un peu d'absinthe. M. Meyer comprend beaucoup mieux l'eau que toute autre chose; il a eu le mauvais goût de peindre ses matelots républicains avec les habits que portent nos matelots constitutionnels, ce qui gâte la physionomie de cette scène qu'on se représente majestueuse; mais du reste, quand on se donne pour peintre de marine, n'est-ce pas beaucoup de savoir peindre la mer et le ciel? Je n'en dirai pas autant de M. Morel Fatio, qui n'est encore arrivé qu'à bien filer les cordages. Tout a été dit sur M. Isabey. Celui-là se contente de peindre une mer de fantaisie où la vérité et la nature ne sont presque pour rien; sous sa touche spirituelle, tout devient perles et rubis; il sème des diamans jusque dans ses ciels. On n'est pas plus gracieux ni plus agréable dans ses tours de force. M. Charles Hoguet imite les mers de M. Isabey; il ferait mieux d'étudier la mer où elle est.

Parmi les études de nature morte, il faut aller droit aux petits tableaux de M. Béranger; rien n'est plus joli dans ce genre. Ce peintre a une délicatesse de pinceau que jamais on n'a surpassée. Qu'il ne se lasse pas d'étudier les maîtres flamands pour l'entente de l'ensemble et de l'effet. Il faut savoir être riche au point de faire des sacrifices. Son lièvre, son faisan doré et ses fruits sont d'un fini si merveilleux, qu'on n'y voit plus le travail.

Les pastels reprennent faveur. Un artiste de Metz, digne en tous points de continuer le sourire du célèbre Delatour, a remis, à force de grace, ce genre de peinture à la mode. A cette exposition, on remarque plus d'un pastel; ainsi celui de Mme Jules Janin. C'est l'œuvre d'un sculpteur qui se délasse de la pierre et du marbre dans toutes les graces et toutes les roses du pastel. M. Moine a fait là une étude charmante; il n'y manque guère qu'une chose, c'est la ressem-

Digitized by Google

blance. Mais est-ce qu'un portrait ressemble jamais? Demandez plutôt à ce merveilleux improvisateur qui fait de la critique comme Horace Vernet fait de la peinture. Le portrait de Mme Jules Janin n'est pas flatté à coup sûr; l'artiste a voulu saisir toute la grace, toute la fraîcheur, tout le charme de son modèle; mais il n'a réussi qu'à demi, ce qui n'empêche pas les promeneurs au Louvre de s'arrêter devant le pastel, de sourire à ce doux sourire, de parler à ces beaux yeux, de saluer toutes ces graces si jeunes.

Dans cette galerie où l'on passe vite, il ne faut pas oublier trois ou quatre pastels : *la Marche des rois mages*, de M. Eugène Tourneux; une *Esther* de M. Gratia; *le Soleil couchant* et *le marais*, de M. Camille Flers. — Une aquarelle de Mme Héloïse Leloir : *la musique*. — Deux dessins à la sanguine : *la mélodie* et *les Jeunes artistes*, de M. Henry de Rudder. — Enfin des portraits de M. Vidal, qui tous sont charmans par le tour et la physionomie.

Que vous dirai-je encore? Vous parlerai-je de la patience merveilleuse de ce Flamand, M. Koekkoek, digne des anciens paysagistes de son terroir par la patience;— de l'incroyable aveuglement de M. Giroux, qui tourne avec tant de maladresse le dos à la vérité en la cherchant; — de M. E. Goyet, qui est toujours coloriste; — de M. Féron, dont il n'y a pas de mal à dire;— d'un peintre spirituel et d'un acteur distingué, M. Geffroy, qui veut donner raison à cette idée de Diderot : « Un comédien qui ne se connaît pas en peinture, est un pauvre comédien; » — de M. Abel de Pujol et de M. Vinchon, qui ont fait tous les deux le même tableau de point en point (les académiciens se rencontrent); — de M. Ramelet, qui expose des paysages d'un heureux aspect, d'une bonne perspective et d'un ciel fluide; — de M. Teytaud qui est un digne élève de Corot par la maladresse, la ligne et la couleur; — de M. Guilbau, qui a peint à merveille un *Héron* qui dîne avec une grenouille verte.

Voyons plutôt si la beauté respire encore dans le marbre. Passons à la sculpture. Au moins le jury s'est montré là plus judicieux ou moins passionné. Je ne parle pas de l'exclusion de M. Auguste Préault. Il faut que celui-là prenne son parti d'être un homme de talent ailleurs qu'au Louvre; car refusé dans ses œuvres depuis treize ans, comment peut-il espérer d'être accueilli désormais? Le jury a pris l'habitude de lui fermer la porte; le jury tient à ses mauvaises habitudes.

La statue en marbre de M. Charles Simart, destinée à la bibliothèque de la chambre des pairs, nous reporte au temps des belles et

Digitized by Google

grandes choses. M. Charles Simart est un homme bien doué, qui, sentant ses forces, ose ramasser fièrement le ciseau de quelque sculpteur antique. Il est de la grande école grecque; il comprend merveilleusement la beauté, qui est l'ame de la sculpture. Sa statue, vue en regard des ébauches qui l'avoisinent, a un certain air de grandeur qui les rapetisse toutes; vue à part, elle sera plus belle encore dans sa solitude. Le sculpteur a voulu représenter *la Philosophie*. Cette divinité n'est jamais apparue aux rêveurs sous des traits plus sévères. Épicure ne la reconnaîtrait pas, mais Platon baiserait sa robe. Pour accuser plus de sévérité, M. Charles Simart a peut-être fait grimacer un peu la bouche. Qu'il se souvienne que les Grecs, ses maîtres, n'exprimaient jamais une action, une pensée ou un sentiment aux dépens de la beauté des traits. Alcibiade ne voulut pas apprendre à jouer de la flûte, parce qu'il craignait de se déformer la bouche. Si la critique doit paraître ici, elle ajoutera que, dans cette austérité du marbre, il manque un peu de la divine lumière de l'ame, qui adoucit sans l'altérer la sévérité des traits. Mais la critique aime mieux applaudir sans réserve à cette œuvre belle et forte d'un artiste qui aime le marbre avec une vraie passion.

Après *la Philosophie* de M. Simart, l'œil est frappé par une statue en plâtre de M. Lanno. Cette statue, qui représente *le maréchal Brune*, est fièrement campée, comme doit l'être un général de Bonaparte. Brune a très bonne façon; le sculpteur lui a donné tout l'héroïsme d'apparence que peut permettre le costume moderne; mais l'exécution demandait plus de finesse.

M. Régis Breysse, à qui le sens de l'art est venu quand il était pâtre en Auvergne, quand la solitude, le ciel, la nature, parlaient à son cœur, a exposé un *Christ sur la Croix*. C'est une bonne étude qui pèche par le style. Certes cet artiste du hasard est de ceux qu'il faut le plus encourager. A coup sûr c'est une grande idée qui domine son esprit et qui arme sa main; celui-là n'est pas venu dans la cité des arts par l'appât du bruit et de la fortune, il a obéi à de nobles instincts. Mais, hélas! avant d'atteindre à ce qu'il cherche, le style, l'idéal, la beauté, qui sait combien de jours de peine et de labeur, il devra, comme son *Christ*, porter la lourde croix de tous ceux qui s'élèvent ici-bas?

MM. Préault et Maindron tentent avant tout d'exprimer la souffrance, la douleur, l'amour, tous les sentimens humains qui remuent l'ame et animent la figure. Les uns, ceux-là sont les mieux inspirés, ne demandent que la beauté au marbre, les autres osent le faire sou-

Digitized by Google

rire, MM. Préault et Maindron veulent surtout le voir pleurer. M. Maindron expose une statue en marbre : *Jeune berger piqué par un serpent, son chien lèche sa blessure.* Ce groupe est vigoureusement senti, le berger est bien posé, l'expression est heureuse et vraie; mais M. Maindron gâte tout en voulant trop dire. Pourquoi ne pas se contenter des ressources sévères de la sculpture? il appelle la peinture à son aide, c'est-à-dire qu'il imite la peinture dans la sculpture; c'est une erreur grave, indigne d'un homme qui a le sens de l'art. Michel-Ange, qui s'entendait assez bien en sculpture et en peinture, n'a jamais eu le mauvais esprit de déplacer les barrières qui séparent ces deux arts.

M. Edme Faillot est dans la mauvaise voie où s'égare M. Hippolyte Maindron. Sa statue de *saint Jérôme* est faite avec verve, mais M. Edme Faillot, voulant imiter la couleur, perd beaucoup du caractère de la sculpture.

Le groupe copié de Murillo par M. Dominique Molchneht n'est pas sans mérite; l'exécution est fine et souple, les mains sont jolies, les draperies accusent de l'étude, mais la figure de la Vierge pèche par le caractère.

Il y a bien des bustes dont je ne parlerai pas et que je préfère aux bustes de M. Pradier. Mais on le retrouve tout entier dans la force et l'éclat de son talent devant sa statue en marbre de *Cassandre.* Cette pose n'est pas le moins du monde sculpturale; la tête renversée est d'un effet déplorable; on la cherche, on ne sait comment la voir; malgré sa beauté, il est impossible de la trouver belle. M. Pradier aime dans l'exécution les tours de force au point d'y sacrifier le charme sinon la beauté; mais il est difficile, peut-être même est-il impossible de pousser plus loin et avec plus de souplesse l'imitation des belles chairs. M. Pradier pétrit le marbre avec la facilité et la grace qu'ont ces belles fermières normandes à pétrir la pâte de pur froment.

Il y a une jolie *Psyché* en marbre de M. Théodore Gruyère. Ovide n'a guère mieux compris la nymphe curieuse. Ses formes sont élégantes et souples, tout en elle respire la grace. Je regrette que la tête ne soit pas très bien attachée au cou.

Le groupe en marbre de M. Eugène Oudinet est d'un bon sentiment de sculpture; les enfans sont jolis; la figure de la Charité manque un peu d'accent.

La statue en pierre de *Charles d'Anjou* est d'une bonne façon, le ciseau de M. Louis Daumas est ferme, vigoureux, énergique. Vue

Digitized by Google

de près, cette statue est d'un effet un peu dur, mais, à distance, les traits s'adoucissent harmonieusement.

M. Henri Lemaire expose un bas-relief en bronze qui représente à peu près la première distribution des croix de la Légion-d'Honneur au camp de Boulogne. Ce bas-relief est mauvais de tout point, cette critique comprend toutes les autres. On doit la vérité et la sévérité à un homme de talent qui croit que le temps n'est pour rien dans l'œuvre de l'artiste.

Il y a quelques bustes à noter au passage. Celui du maréchal Maison est digne du talent sérieux de M. Dantan aîné. A l'encontre de son frère, qui dégrade la sculpture en la faisant rire et grimacer, M. Dantan aîné étudie avec conscience et avec dignité. — Le buste de Jouffroy, ce philosophe tourmenté qui n'est pas mort pour nous, est une œuvre digne de M. Carl Elshoëct. Le sculpteur a bien saisi la distinction de son modèle, cette expression si fine et si élevée qui animait cette belle tête du philosophe. On pourrait reprocher un peu de sécheresse au ciseau de M. Carl Elshoëct. — Le buste en marbre de M. Desprez est d'une main plus heureuse que son étude de jeune fille. — M. Louis Brian a représenté largement et avec fermeté M. L. P. Il a compris sans effort l'expression qui anime cette figure. — M. le comte Émilien de Nieuwerkerke a fait un bon buste de M. le marquis de Mortemart. Dans sa statue équestre de *Guillaume-le-Taciturne,* M. de Nieuwerkerke a prouvé qu'on pouvait aller sans peine aussi loin que M. Marochetti sans aller bien loin. Le talent de sculpteur à ce degré-là n'est encore qu'un premier pas.

M. Legendre Héral expose une statue en marbre de Turgot pour la chambre des pairs, un buste de M. le duc d'Orléans et un buste de M. Granet, le peintre académicien. Je préfère les bustes à la statue. Celui du prince est d'une bonne exécution; celui du peintre n'est pas moins réussi. Le sculpteur a bien rendu tout ce qui caractérise ces figures.

Je ne vois plus dans la sculpture de cette année que des tentatives sans inspiration et sans force. La sculpture est une muse sévère et dédaigneuse qui n'accorde ses faveurs qu'à un petit nombre d'élus; la plupart viennent succomber à ses pieds sous le poids d'une œuvre imparfaite. Certes, parmi ceux dont je ne parle pas, n'ayant ni bien ni mal à en dire, il en est plus d'un qui, je l'espère, reparaîtra dans la lice avec une ardeur mieux dirigée. Qu'ils se souviennent tous que la France, quoique moins favorisée du ciel pour ce grand art

Digitized by Google

que les pays où le soleil colore le marbre, est la patrie de Jean Goujon, de Pierre Puget et de Nicolas Coustou.

J'ai dit au début que je ne cherchais qu'à être un homme de bonne foi. Cette déclaration me coûte cher. — Puisque vous êtes un homme de bonne foi, m'écrit-on de tous côtés, parlez de ceci, parlez de cela; n'oubliez pas mon ami, ne m'oubliez pas, car il en est qui se recommandent eux-mêmes, — c'est plus simple. — Il en est qui vont jusqu'à recommander leurs portraits comme s'ils pressentaient que leur figure ne sera pas remarquée. Je suis bien fâché de n'être pas de l'avis de ces messieurs sur la valeur des œuvres recommandées. Certes, je ne me pique pas de dire la vérité, la critique n'est jamais infaillible; mais au moins j'ai dit ce que je pensais, aimant mieux me tromper de mon chef que d'être trompé par les autres.

Le souvenir a cela de bon, qu'il ne garde en s'éloignant, à propos d'art comme d'amour, que ce qui a charmé ou séduit. Dans quelques mois, si je songe à l'exposition de 1843, j'aurai oublié sans m'en plaindre ces toiles de toutes les couleurs et ces marbres de toutes les formes me suivant partout comme un mauvais rêve qui recommencerait toujours; je ne me rappellerai plus que *le Peintre dans son atelier*, *la Guirlande de fleurs*, et peut-être *le Tintoret*, *la Posada*, *le Titien*, *le Souvenir de Sorrente*, mais je me rappellerai surtout la statue antique de M. Simart et ces belles filles grecques qui fuient dans la barque avec notre jeunesse, page charmante de ce peintre inconnu qui s'est réveillé célèbre le lendemain de l'exposition. Qui eût osé prédire, il y a dix ans, que la plus belle statue et le plus poétique tableau de 1843 seraient inspirés par la vieille religion de la beauté païenne?

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Roses et Souvenirs,
PAR Mlle MÉLANIE DE GRANDMAISON [1].

Bouquets et Prières,
PAR Mme DESBORDES-VALMORE [2].

Il est une saison de la vie toute printanière et toute fleurie déjà, où il semble que le cœur ne puisse retenir ses battemens, où il faut qu'il s'épanche en chansons. C'est cette saison où la jeunesse avancée n'a pas encore amené l'expérience, mais où elle laisse toutefois deviner bien des mystères, bien des joies, et surtout bien des souffrances de l'amour. L'âme veut savoir et craint d'apprendre; elle veut communiquer ses trésors à une autre ame, mais elle n'ose, et soudain elle se repent. Les conditions nécessaires paraissent alors se réunir pour faire de tout homme un poète élégiaque, mais chacun n'a pas en soi, à un degré assez élevé, sinon la sensibilité, source première de l'élégie, au moins l'intelligence, qui aide à la formuler en paroles. Un grand nombre sont poètes en eux et pour eux-mêmes; leur cœur a comme un bégaiement confus, mais une maîtresse ou un ami a seul le droit et le pouvoir d'apprécier ce chant intime. Pour que la poésie existe à l'état de vers écrits et qu'elle saisisse le public, il faut une autre condition encore que celle du sentiment exalté et débordant; il faut la science, l'étude, la puissance de la forme et du style. Quand André Chénier a dit : *Le cœur seul est poète*, il n'a pas voulu faire entendre qu'il suffisait d'aimer ou de souffrir pour passionner immédiatement la foule. Cet hémistiche célèbre signifie seulement

(1) 1 vol. in-8, chez Amyot, éditeur.
(2) 1 vol. in-8, chez Dumont, éditeur.

Digitized by Google

que dans la sensibilité réside le principe poétique; quant à exprimer et à traduire, c'est une tâche qu'il faut laisser à une autre faculté de l'ame.

Ceux qui sont assez bien doués pour pouvoir mettre au service de leurs émotions une remarquable intelligence, sont réellement poètes, poètes pour le public, poètes pour tout ce qui les entoure, et non plus pour eux seuls. — Les femmes, si elles atteignent plus aisément que les hommes à la hauteur du sentiment voulu par la poésie, sont moins habiles que nous à rendre dans un langage compréhensible ce qu'elles ont pu éprouver. Cela vient-il de leur nature même, et n'est-ce pas plutôt un effet de leur éducation? Si on leur faisait regarder comme important de cultiver leur esprit et d'en appliquer les ressources à des études graves, n'arriveraient-elles pas, elles aussi, à se faire distinguer dans les lettres, les arts et les sciences même? Quoi qu'il en soit, de tout temps, les moralistes ont pensé que la femme avait à remplir une plus douce et plus belle mission que celle d'instruire et de diriger le monde; ils ont déclaré qu'elle devait avant tout enchanter les cœurs et plaire par la seule grace de sa beauté. Mais en n'accordant aux femmes que les séductions de la beauté, il faut supposer que toutes seront belles et séduisantes; sinon, vous condamnerez à l'ennui, à la solitude, bien des êtres que l'esprit eût pu rendre charmans:

Mais si vous aimez qui ne sait pas lire,
L'amante à l'amant ne répondra rien,

a dit avec finesse Mme Desbordes-Valmore dans son nouveau recueil.

Certes, c'est un touchant tableau que celui d'une jeune mère assidue à ses devoirs de famille, allaitant son enfant, ou souriant à son mari; mais il est, dans une sphère d'idées moins commune et plus élevée, quelque chose d'aussi noble et d'aussi admirable : c'est la souffrance d'une femme, déchirée intérieurement par la passion, et éclatant malgré elle en cris sublimes. La femme, telle que nous l'avons faite, est faible et accessible aux séductions; qu'elle est alors à plaindre, celle que rien ne défend et que tout concourt à perdre! Notre organisation actuelle rend les femmes essentiellement propres à ressentir tout ce qui est sujet d'émotion. L'élégie ne sera jamais si réelle et poignante qu'entre leurs mains; avec plus de penchant à aimer, plus de retenue à garder que nous, elles souffrent, en effet, davantage, et ne peuvent, comme les hommes, demander l'oubli de leurs maux à des affaires, à des distractions de tous les jours et de tous les instans.

Dans l'antiquité, nous comptons peu de femmes célèbres, parce qu'elles étaient alors tout-à-fait asservies. *Domum mansit, lanam fecit :* la destinée de la femme est de rester dans sa maison et de travailler. — Elle n'avait donc aucune liberté et n'existait que pour son époux; toute tendresse spontanée lui était défendue; ses enfans même, élevés dans l'idée de sa servilité, ne lui rendaient aucune affection sincère. Aussi, combien, plus humble et plus humiliée, devait-elle plus souffrir alors! La Grèce nous donne l'exemple plus tard d'une passion féminine qui enfanta le génie. Les strophes de Sapho,

Digitized by Google

éternellement sublimes, font voir quels accens douloureux l'amour a pu arracher à une ame de femme, même avant la venue du Christ. D'autres cœurs inconnus ont sans doute éclaté ainsi en notes vives et superbes, mais ces chants étouffés n'ont point trouvé jour jusqu'à nous, et peut-être même ont-ils été ignorés de celui qui les inspirait. Cet esclavage a été toujours diminuant de dureté, surtout dans les temps modernes; ce n'est toutefois que depuis deux siècles que la femme semble, pour les lettres, avoir pris définitivement droit de cité.

Mlle Mélanie de Grandmaison, par le recueil récemment publié des *Roses et Soucis,* représente assez bien tout un ordre de femmes poètes écrivant sous la dictée d'une impression passagère, naturelles et vraies dans ce qu'elles veulent exprimer, et dont le style simple et pur ne manque pas de clarté. Il y a un an, Mlle Louise Bertin, dans ses *Glanes,* a été, comme elle, aimable et touchante; il semble déjà que, pour la modestie, la réserve des sentimens, le doux langage choisi, ce petit livre des *Glanes* ait amené des disciples à son auteur. On trouve, au reste, dans ce volume et dans celui de Mlle de Grandmaison, la poésie qui convient le mieux aux femmes de notre époque, à ces existences pleines d'un bonheur apparent, qui ne doivent rendre au dehors qu'un mélodieux murmure, souvent gracieux dans sa tristesse.

Lorsqu'un voyageur s'est oublié sur les grèves désertes de l'Océan, et qu'il a vu peu à peu descendre le flux, si, l'esprit encore frappé du spectacle éternel et sublime, il rentre au village voisin, et s'il descend jusqu'à la plaine, combien douce sera pour lui la rencontre d'un lent et frais ruisseau! Rêveur et courbé, ce voyageur comparera ces deux tableaux de la mer et du filet d'eau, et peut-être préférera-t-il la paix de l'un au grandiose de l'autre. Océan, ruisseau, telle est la double image, de la vie des femmes poètes et de celle des hommes faits rois par l'intelligence. De leur existence parallèle et pourtant bien dissemblable naît une double poésie. L'une est le récit des désirs, des ennuis d'une heure, quelquefois aussi des troubles profonds, sincères, mais cachés, des retours enfin et du vague du cœur. Toujours cependant le récit sera digne, mesuré, et la pudeur instinctive empêchera d'y trop soulever le coin du voile intime. — L'autre poésie est le cri incessant et sévère de l'ame en proie aux vicissitudes, à toutes les actions et réactions d'une vie ardente, agitée,

Châtiée en tous sens des efforts du destin,

comme a dit un poète; elle ne raconte pas seulement les rêves du cœur, elle parle aussi de ses tumultueux orages, de la trace laissée par la foudre des évènemens ou le ravage des grandes passions.

Laissons cette fois la muse virile, et que la muse chaste et voilée vienne à nous. Elle a inspiré d'assez nobles esprits pour que nous aimions la garder un instant à nos côtés. — Quand Mlle de Grandmaison lui adresse ces vers simples et gracieux :

Vous chantez pour chanter, car vous savez d'avance

Digitized by Google

Qu'ici-bas vos accens se perdront dans la nuit;
Vous irez dans la foule avec indifférence,
Sans craindre sa froideur ou désirer son bruit.

. . . . . .

Adieu! je vous suivrai comme on suit une étoile;
Ceux qui m'ont oubliée et ceux qui m'oublieront,
En voulant vous saisir à travers votre voile,
Peut-être quelquefois de moi se souviendront.

Elle se trompe, jamais la *foule* ne sera indifférente à ce qui peut la charmer; toutes les femmes qui ont souffert, et par conséquent qui comprennent, sauront aimer les touchantes élégies de leurs sœurs, désolées comme elles.— Plus d'une, un soir d'été, à la campagne, le store à demi abaissé, se surprendra à rêver, un livre de femme sur ses genoux; si c'est déjà l'heure où le soleil, donnant aux nuages des couleurs étranges, glisse derrière les monts, oui, plus d'une, le suivant dans son déclin, et jusqu'au lever de la lune, pâle et triste, à l'autre côté de l'horizon, sentira une larme éclore en ses yeux. Il n'est rien en effet de mieux prédisposant au charme du souvenir ou de l'espérance, que certaines poésies féminines : par leur douceur, par tout ce que l'auteur cache et laisse pourtant entrevoir, elles enlèvent à la terre, à la réalité présente, et la rêverie qu'elles inspirent est comme ces rayons d'argent que la lune verse sur les hautes herbes à travers les clairières des forêts. Rayons légers, formes insaisissables, plus vite enfuies qu'apparues, que ne durez-vous, et pourquoi l'aurore vous vient-elle reprendre?— Le songe est ainsi : il se repose un moment dans l'ame, mais le moindre souffle d'ici-bas la ramène à sa prose. Ce réveil, après tout, peut-on s'en plaindre? Et doit-on s'égarer au ciel quand la terre a ses exigences qu'il ne faut pas méconnaître?

Nous nous souvenons d'une scène charmante d'un roman anglais. Une femme toute jeune, et déjà pourtant penchée par la souffrance, s'était une nuit ainsi oubliée à considérer la forme des monts, et de sa fenêtre à compter les étoiles. Sa main à son front, elle défaisait les boucles de ses cheveux cendrés, et de longs pleurs laissaient sur sa joue une trace humide; elle murmurait je ne sais plus quelle strophe du Tasse, qu'à Venise, dans un moment d'extase bienheureuse, elle avait entendu chanter à un batelier; et ainsi pleurant et rêvant, elle ne s'apercevait pas que l'heure s'enfuyait, que la brise matinale se levait. Elle serait restée long-temps abîmée en elle-même, si la voix de sa fille ne se fût élevée tout à coup du berceau où on l'avait oubliée. Cette voix charmante parla à son cœur plus haut encore que les coteaux blanchis; cette voix fit descendre sa pensée de l'horizon, et elle fut heureuse alors d'être arrachée à ses douleurs par le bel enfant qui lui rappelait les heures enfuies d'un amour méconnu.

Oh! soyez ainsi enlevées à vos rêveries, vous toutes que la science des maux cuisans a faites poètes, vous qu'un rayon altère, qu'une goutte de rosée enivre! Regardez les yeux calmes et purs d'un enfant, et essuyez les larmes qu'épan-

Digitized by Google

chent les vôtres, rougis déjà et fatigués! Abîmez-vous en cet amour de mère qui attiédit les plus grandes souffrances! Croyez-le, c'est un mal que le débordement de la poésie et du rêve en un cœur. Comprenez moins, aimez moins, vous serez plus heureuses. Effacez le souvenir comme le flot efface les signes tracés sur le sable; ne vous complaisez pas non plus en l'espérance, car l'espérance ment et le souvenir tue! Dérobez-vous aux beautés de la nature, aux douceurs des feuillages; les bois sont pleins de piéges tendus à l'ame. A écouter la voix qui parle d'éternelle amour, à contempler en vous l'idéal qui jamais ne se réalise, qui sait quel abîme vous finirez par sonder?

Par l'amour contenu et profond, Mlle de Grandmaison est assurément poète; en lisant la remarquable élégie : *Comme nous aimons,* on pourra s'en convaincre. Mlle de Grandmaison possède à un très haut degré la tendresse d'où naît l'élégie; quant à son style, il reflète, comme cela arrive presque toujours, les sentimens que le livre raconte. Dans les *Roses et Soucis,* la passion n'éclate pas; elle est comme étouffée; le style aussi manque de vigueur, il est pâle; mais, parfois, il a quelque chose de la résignation qui tempère l'amour; il est calme, il est vrai.

Ce recueil, au reste, ne sera pas cher seulement aux ames déjà éprouvées et aux femmes; pour le critique, il indique bien aujourd'hui toute une littérature féminine à part, une poésie toujours pleine de goût, de décence, et toute caractérisée par le bien-vivre et le bien-parler de celles qui l'ont écrite et qui l'écrivent. Mlle Louise Bertin précède; Mlle de Grandmaison suit, et ne sera sans doute pas la seule. Bien d'autres femmes, qui chantent dans le silence, écoutées d'un petit nombre d'amis, porteront peut-être un jour, tristes et pâlies, la couronne d'épines de la célébrité.

J'aime quelquefois à m'arrêter au titre d'un livre et à y chercher les pensées secrètes du poète. Le titre : *Roses et Soucis,* indique avec précision les deux pensées premières qui ont présidé à la composition et au choix de ce recueil d'élégies : les *roses* d'abord, c'est-à-dire la jeunesse, la beauté fugitive et brillante, le parfum aimé, la perle de rosée qui se cache sous une feuille, mais que midi a bien vite desséchée; les *soucis* ensuite, c'est-à-dire l'ombre à côté du rayon, les larmes à côté du sourire, le regret après la joie. Une couronne de fleurs tristes et sans attrait, mises autour de quelques boutons, ne messied pas ainsi et ajoute à l'ensemble.

Mme Desbordes-Valmore a été plus heureuse encore, ce semble, dans le choix de son dernier titre. Les deux mots de *Bouquets et Prières* disent bien tout ce qui est enfermé de tendre, de doux, de religieux, dans son volume. La fleur seule ne suffit plus ici, il faut avec elle l'accent pieux qui suivra au ciel le parfum élégant. Mme Desbordes-Valmore ne s'écrie plus comme autrefois :

> Je n'ai su qu'aimer et souffrir;
> Ma pauvre lyre, c'est mon ame...

Non, plus recueillie et moins brisée sous l'orage, elle dit :

Digitized by Google

Seigneur, j'ai des enfans! Seigneur, j'ose être mère!

Le temps des *pleurs* trop abondans est passé; si quelquefois encore un tendre retour se fait sentir, il est à peine indiqué, et elle-même, elle ne veut pas trop s'y abandonner. Aussi ce n'est plus l'élégie fougueuse, où la plainte se trahit déchirante; non, c'est une toute simple romance, à peine mouillée d'une larme, c'est une strophe comme celle-ci :

Oui, la jeunesse est le pays des larmes;
Moi, je le sais, j'en viens. Je pleure encor,
Le front vibrant de ses feux, de ses charmes,
Le cœur brisé de son dernier accord!
Oui, la jeunesse est le pays des larmes;
Moi, je le sais, j'en viens. Je pleure encor!

. . . . . .

Le rayon maternel a éclairé d'un tout autre jour cette ame prédisposée à la tristesse. Le regard de Mme Desbordes-Valmore peut maintenant se reposer sur un coin du ciel, tout bleu et pur encore; elle n'a plus à maudire, il faut qu'elle remercie. La passion l'avait faite poète à l'accent désespéré; la maternité aura été pour elle une source d'inspirations plus douces et tout aussi vraies. — Donc ce sont aujourd'hui les *prières;* les yeux ne pleurent plus, la bouche seule murmure, et la muse est à genoux. Que de ferventes oraisons adressées à Dieu! Que de pardons demandés pour la vie passée! Que de vœux surtout adressés pour cette chère famille qui a consolé le poète, et, pour me servir d'une de ses expressions, qui l'a *aidée au retour des autels!* J'indiquerai seulement : *Merci, mon Dieu! — Dieu pleure avec les innocens*. Ces pièces et un grand nombre d'autres sont venues spontanément, comme étaient venues autrefois les élégies : l'imitation, la manière, l'art, ne s'y font pas sentir davantage.

Dans une lettre touchante, citée par M. Sainte-Beuve au tome second des *Critiques et Portraits,* Mme Desbordes-Valmore raconte ses premières souffrances, et, d'après sa vie même, on se convainc qu'elle a versifié d'abord malgré elle et sous l'empire d'une inspiration dominante. Elle explique avec simplicité, et on doit la croire, comment elle devint poète : « A vingt ans, des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant, parce que ma voix me faisait pleurer; mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de ma réflexion. — Je fus forcée de les écrire pour me délivrer de ce frappement fiévreux, et l'on me dit que c'était une élégie (*le Pressentiment*). » On lui conseilla alors d'écrire, et elle écrivit. C'est ainsi que son premier volume fut composé et qu'il parut en 1818, sans qu'elle s'en fût aucunement inquiétée. L'apparition en 1820 de M. de Lamartine, la publication un peu antérieure des œuvres d'André Chénier, ont dû avoir nécessairement par la suite une influence sur son talent, influence qui la poussa à adopter certaines formes, certaines idées, alors de

Digitized by Google

mode et de convention, mais sans atteindre le fond de ses productions et la rattacher à une école. Si elle eût pris alors l'humble rang de disciple, nous l'en trouverions moins estimable comme poète. Un disciple n'est le plus souvent qu'un écho ou qu'un reflet. — M. Sainte-Beuve, en deux morceaux écrits, l'un à la *Revue des Deux Mondes* en 1833, l'autre en juin 1842, à cette *Revue* même, a démontré avec beaucoup de finesse et de clarté, de manière à ce qu'on n'en puisse plus douter, que Mme Desbordes-Valmore *ne doit rien qu'à son propre cœur,* et que *lorsqu'elle s'échappa à faire des vers, elle n'avait rien lu, rien;* il est donc inutile de revenir sur ce passé et de s'y appesantir. Mme Desbordes-Valmore a chanté parce qu'elle aimait et qu'elle souffrait; elle n'a pas connu d'autre maître qu'elle-même.

Comme elle était isolée à Paris et qu'elle vivait un peu, comme l'oiseau, de liberté et de chansons, elle ne connut pas la contrainte du monde, la gêne des salons, la retenue imposée par la société aux femmes, même consacrées par le talent. Elle put donc dire publiquement, et sans s'inquiéter de ceux qui l'écoutaient, toutes les amertumes de sa vie, toutes ses poignantes douleurs. Elle alla un peu loin peut-être et oublia qu'elle était femme. Dans son premier recueil, certaines pièces chantent l'amour sensuel et hardi. Malgré la force dont elles témoignent et en dépit de leur mérite littéraire évident, je voudrais que ces pièces fussent retranchées. Mme Desbordes-Valmore, au reste, peut donner comme excuse qu'elle ne connaissait rien du monde encore. Il fallait vivre, et elle n'avait pas le loisir de songer à la réserve de sentimens imposés par la société. Ce caractère de son élégie de 1818 assigne après tout à Mme Desbordes-Valmore un rang distinct parmi les femmes poètes de ce temps, et la classe dans un tout autre ordre que celui qui a été indiqué à propos de Mlles Mélanie de Grandmaison et Louise Bertin. La muse de Mme Desbordes-Valmore est un peu virile, mais virile à la manière de celle de Sapho, à qui M. Sainte-Beuve a eu raison de la comparer pour sa sensibilité profonde et son penchant à la complète expansion.

Une fois son nom connu et accepté, Mme Desbordes Valmore dut suivre les premiers avis qui lui furent donnés, puisqu'elle persistait dans cette carrière poétique où son début avait été remarqué. Elle se sentit de l'importance aux éloges qu'elle entendait répéter à ses côtés, et dès-lors elle essaya d'écrire avec plus d'art et de méthode, et de composer ses chants. Elle lut les publications récentes, et, comme elle était femme et n'avait pour se guider aucune étude sérieuse, elle imita involontairement. D'abord, comme on l'a déjà fait remarquer, ce fut M. de Lamartine qui eut toute son admiration; puis vint M. Victor Hugo, qui eut aussi, il y a quelques années, sa part d'influence sur son talent. Toutefois, si *les Chants du crépuscule* ont inspiré un petit nombre de pièces du recueil de *Pauvres fleurs,* il en reste assez d'originales dans ce livre pour que Mme Desbordes-Valmore soit toujours digne de conserver son rang de femme poète très distinguée.

Le nouveau volume des *Bouquets et Prières* confirme en nous cette opinion de la valeur poétique de Mme Desbordes-Valmore. Dans les *Bouquets et*

Digitized by Google

Prières, rien de maniéré, d'arrangé; tout est spontanément senti et rendu, comme dans les élégies de 1818; d'un autre côté, plus de maturité, plus de calme, et peut-être par là plus de vérité encore dans les sentimens. Ce n'est plus le présent, c'est le passé que le poète contemple, et de la souffrance déjà lointaine il ne naît plus qu'une douce consolation :

. . . . . Moi je pars, moi je passe,
Comme à travers les champs un filet d'eau s'en va;
Comme un oiseau s'enfuit, je m'en vais dans l'espace
Chercher l'immense amour où mon cœur s'abreuva.
. . . . . .
Ma force, c'est l'amour, mes enfans sont mes ailes;
Ils me reporteront à mes premières fleurs.
Les fleurs ne vivent plus, mais je vis après elles,
Et mon cœur sait la place où je leur dois des pleurs.

Comme dans *les Pleurs,* on rencontre aussi dans les *Bouquets et Prières* de jolies pièces en quatre ou cinq strophes, que nul autre poète n'eût trouvées aussi fraîches dans leur originalité.

Voici, par exemple, à propos d'*un Arc de Triomphe,* les vers doux et spirituels qui se rencontrent sous la plume de Mme Desbordes-Valmore :

Tout ce qu'ont dit les hirondelles
Sur ce colossal monument,
C'est que c'était à cause d'elles
Qu'on élevait le bâtiment.

Leur nid s'y pose si tranquille,
Si près des grands chemins du jour,
Qu'elles ont pris ce champ d'asile
Pour causer d'affaire ou d'amour.

En hâte, à la géante porte,
Parmi tous ces morts triomphans,
Sans façon l'hirondelle apporte
Un grain de chanvre à ses enfans.

Dans le casque de la Victoire,
L'une, heureuse, a couvé ses œufs,
Qui, tout ignorans de l'histoire,
Éclosent, fiers comme chez eux.

Voulez-vous lire au fond des gloires
Dont le marbre est tout recouvert?
Mille doux cris à têtes noires
Sortent du grand livre entr'ouvert.

La plus mince qui rentre en France

Digitized by Google

Dit aux oiseaux de l'étranger :
« Venez voir notre nid immense;
Nous avons de quoi vous loger. »

Car dans leurs plaines de nuages
Les canons ne s'entendent pas,
Pas plus que si les hommes sages
Riaient et s'entr'aimaient en bas.

La guerre est un cri de cigale
Pour l'oiseau qui monte chez Dieu;
Et le héros que rien n'égale
N'est vu qu'à peine en si haut lieu.

Voilà pourquoi les hirondelles,
A l'aise dans ce bâtiment,
Disent que c'est à cause d'elles
Que Dieu fit faire un monument.

Les *Bouquets et Prières* contiennent, comme dans leur fleur et leur plus grand attrait, les différentes poésies de Mme Desbordes-Valmore : le chant plaintif d'autrefois, mais adouci, puis la romance toujours aussi mélancolique, enfin ces strophes sans but ni art, qui ne sont que l'interprétation soudaine et vive d'un sentiment, ou que l'impression laissée par une chose extérieure, par un arbre, par une hirondelle, par tout ce qui passe et effleure le poète. Ces pièces; nées comme au hasard, sont celles que je préfère encore dans le volume, parce qu'elles portent un cachet d'évidente originalité, et qu'elles montrent bien que Mme Desbordes-Valmore peut être tout-à-fait elle-même, vive, gaie, agréable, si elle le veut. Ce sont là ces *bouquets* qui embaument et qui caressent le regard, même après que les *prières* se sont exhalées, elles aussi, douces et odorantes.

Ces jolis *bouquets* rappellent les *Mélodies* de Thomas Moore; comme le poète irlandais, Mme Desbordes-Valmore sait très bien enchâsser une pensée gracieuse dans un petit nombre de vers qui forment cadre. La pensée anime ce cadre et forme avec lui un tout harmonieux et bien complet. Quelques chansons de Béranger ne sont pas autre chose : *l'Orage,* par exemple. On dirait un bijou finement ciselé, avec une émeraude au centre, à peine apparente et qu'on devine. — Mme Desbordes-Valmore rend un sincère hommage au talent de Thomas Moore, et elle sent, comme nous, qu'elle est un peu sa sœur pour la souffrance rêveuse et discrètement rendue. Elle a imité avec goût quelques *Mélodies,* et en a fait passer dans ses strophes toute la sensibilité.

Parmi les plus charmantes pièces que contiennent les *Bouquets et Prières*, celle-ci ne rappelle-t-elle pas par sa délicieuse mélancolie quelques-uns des chants du poète irlandais ?

Digitized by Google

POINT D'ADIEU.

Jeunesse, adieu! car j'ai beau faire,
J'ai beau t'étreindre et te presser,
J'ai beau gémir et t'embrasser,
Nous fuyons en pays contraire!

. . . . . .

Si j'ai mal porté tes couleurs,
Ce n'est pas ma faute, ô jeunesse!
Le vent glacé de la tristesse
Hâte bien la chute des fleurs!

Mais, ô Dieu! par combien de portes
Reviennent tes jours triomphans!
Et que de fleurs tu me rapportes
Sur la tête de mes enfans!

Dans cette pièce comme dans les mélodies de Thomas Moore, la perle, l'émeraude qui se cache, ce n'est pas tout-à-fait la tristesse, mais bien un sentiment moins absolu, indéfinissable presque, ce qu'à Naples on traduit si poétiquement par ce doux mot de patois italien : *tristizia*.

On regrette après ces citations, qu'on voudrait prolonger, d'avoir à adresser à Mme Desbordes-Valmore un reproche qui n'est pas sans gravité. On s'aperçoit que plusieurs pièces des *Bouquets et Prières* ont été écrites rapidement et que l'auteur ne les a corrigées qu'en grande hâte. Cette précipitation dans le travail est excusable, je le sais, pour Mme Desbordes-Valmore, car elle-même nous a, en termes très touchans, avoué le motif qui lui avait fait publier son volume. — « Courez, ma plume, (dit-elle dans sa préface : *Une plume de femme,*) courez, ma plume, courez, vous savez bien qui vous l'ordonne.— Je prie un génie indulgent de répandre sur votre travail le charme mystérieux de la fiction, afin que nul ne sache la source de vos efforts et de la fièvre qui vous conduit : on se détourne des sources tristes. Que mon ame soit ouverte seulement aux regards du Créateur; laissez-la seule dans ses nuits d'insomnies; elle ne raconte pas la cause de ses débats avec la terre. » — Et plus loin : « Le sort qui m'a dit : *Non!* quand je levais mes yeux pleins de prières pour obtenir encore un de ses sourires, a laissé pourtant tomber dans ma consternation un bien dont l'apparence était de peu de valeur, mais qui deviendrait une palme de salut si quelque fil de la Vierge l'enveloppait de divine pudeur : c'est vous, ma plume, détachée du col d'un pauvre oiseau blessé comme mon ame, c'est vous que personne ne m'apprit à conduire, c'est vous, que, sans savoir tailler encore, j'ai fait errer sous ma pensée avec tant d'hésitation et de découragement.... Trempée d'encre ou de larmes, courez donc, ma plume, courez, vous savez bien qui vous l'ordonne.»

Ces lignes désarmeraient sans doute un poète, mais ne faut-il pas qu'un

Digitized by Google

critique dise toute sa pensée? Le livre de Mme Desbordes-Valmore abonde en incorrections de tous genres; souvent ses idées, du demi-jour qu'elles cherchent, passent à une obscurité complète; il est alors impossible d'en saisir le sens véritable. Les vers adressés au *Poète prolétaire*, ceux sur *le Soleil des morts*, sont particulièrement vagues, les expressions y choquent par leur incohérence; il faut dire aussi, pour être juste, que de brillans passages s'y rencontrent comme dans toutes les autres pièces. Dans la strophe reproduite plus haut : *Oui, la jeunesse est le pays des larmes*, etc., ce vers :

Le front vibrant de ses feux, de ses charmes,

est incompréhensible; jamais on ne pourra se rendre compte de cette expression de *front* qui *vibre de feux* ou de *charmes*, ni expliquer cette image poétique.

Mais nous ne voulons pas nous arrêter plus long-temps à ces fautes de langage et à ces demi-obscurités. Nous nous plaisons plutôt à reconnaître que, dans le recueil des *Bouquets et Prières*, il se trouve un grand nombre de vers bien frappés, venus tout d'un trait, et qui tracent dans l'esprit du lecteur un vif sillon, comme en trace dans la nue un éclair; on pourrait noter aussi et tout à côté de ceux-ci des vers doux et simples, pleins de cette mélodie enchanteresse qui a fait donner à Virgile le surnom de *Cygne de Mantoue:* ainsi ce vers à une jeune fille dont Mme Desbordes-Valmore raconte l'enfance :

Et vous aviez du ciel plein vos petites mains.

Ému encore et sous le charme de toutes ces élégies et de ces tendres romances, plein de respect pour le talent simple et bon dont l'ame et le cœur de Mme Desbordes-Valmore furent le berceau, nous adressons à l'auteur des *Bouquets et Prières* les stances qu'on va lire. Elles indiqueront mieux que nous ne l'avons pu faire encore, l'impression produite en nous par cet aimable volume, et aussi quelle pensée première de douce reconnaissance il nous a inspirée.

LES COLOMBES.

Souvent un groupe uni de colombes craintives,
Quand l'aube vient sourire au seuil du colombier,
S'abat en frémissant, madame, sur les rives
D'un ruisseau, frais miroir où se penche un sorbier.

Les unes dans la mousse, humides de rosée,
Semblent de loin des lys couchés et tout en pleurs,
Et, comme en une coupe exprès par Dieu posée,
Vont boire un peu de pluie au calice des fleurs;

D'autres se rengorgeant, sur un clocher qui penche,
S'entretiennent tout bas, comme on fait entre amans;

Digitized by Google

Le ciel bleu leur sourit, et chaque couple épanche
Ses longs roucoulemens;

Une plus familière, avec un doux murmure,
Sur le cou d'un enfant assis sur le chemin,
Vient se poser et joue avec sa chevelure,
Et l'enfant lui prépare à manger dans sa main.

Ainsi, quand vous ouvrez la porte de votre ame
A l'essaim frémissant de vos chants, de vos vers,
Si tous, à grand bruit d'aile, oiseaux baignés de flamme,
S'échappent dans les airs,

Je choisis le plus beau (c'est le premier qui passe);
Sur mon doigt qui l'appelle il vient se reposer:
Je l'abrite en mon sein, nous causons à voix basse;
Et quand il veut partir, je lui donne un baiser.

Colombes? oui, mais qui saura, comme nous, les retenir et écouter leur tendre babil? Combien les verront prendre leur essor sans les suivre même du regard? Combien, lorsqu'elles auront fui rapides jusqu'aux nues de l'autre horizon, perdront jusqu'au souvenir de leur blancheur et de leur doux parler?

La muse est un oiseau, *Musa ales*, a dit un poète d'autrefois. Éprise d'air et de liberté, elle nous effleure à peine de son aile légère, et si elle se pose un instant sur nos branches, hélas! nous la laissons s'envoler aussitôt. Jeune, on aime, on sourit, on chante, on croit; plus vieux, on regrette, on s'attriste; du doute à la raillerie le chemin est court, et la poésie ne semble plus qu'un mot vide et sonore. C'est là un sujet de pitié amère et profonde, que des ames, les meilleures, les plus poétiques peut-être, aient renié leurs anciens penchans et se soient détournées avec ironie de ce qui naguère les eût fait rêver. Oui, à vingt ans, on est tout à la contemplation, à la foi, mais à quarante, lorsqu'on a vécu, lorsque déjà on a effeuillé bien des couronnes d'illusions, on se croit savant, on est fier de soi, on se demande comment on a pu se laisser aller aux chansons. Peu d'hommes, après les plus dures, les plus longues épreuves des passions de la jeunesse, après les orages, les tourmentes de l'âge mûr, sont restés fidèles au culte de la première idole; aussi, est-ce une bien chère consolation pour tous ceux que la poésie intéresse et qui voudraient savoir la Muse honorée, de rencontrer enfin, entre tant d'autres indifférentes, une femme restée toujours vigilante et pieuse, une ame qui n'a jamais menti à sa destinée et s'est jusqu'à la fin abreuvée aux sources divines.

ALFRED ASSELINE.

Digitized by Google

BULLETIN.

Est-ce trop exiger des partis et des hommes que de leur demander de ne pas changer du jour au lendemain d'attitude et de conduite? D'où vient donc la singulière inconsistance qu'on remarque partout, dans les caractères et dans les actes, inconsistance qui amène les résultats les plus bizarres? Qui se serait attendu, par exemple, à l'étrange initiative prise par M. Odilon Barrot en faveur d'une proposition chanceuse et téméraire entre toutes? M. Barrot avait montré, dans les premiers momens de la session, beaucoup de mesure : nous avons même eu occasion de signaler sa modération habile dans les débats de l'adresse et des fonds secrets; il s'était écrié, dans une circonstance récente, qu'il appartenait à un parti intermédiaire, et il paraissait vouloir chercher ses moyens de succès et d'influence dans une marche tout-à-fait parlementaire et pratique. Cependant on apprend soudain qu'il vient de déposer sur le bureau de la chambre une proposition qui remet en question toute la législation de la presse, et dont le débat devait nécessairement réveiller toutes les passions d'une autre époque. Déjà nous avons remarqué que, dans la discussion des deux motions sur la publicité du vote et sur les députés fonctionnaires, l'opposition avait manqué d'accord et d'ensemble; mais ici que dire du coup de tête qui a amené pour la gauche constitutionnelle une défaite éclatante?

On ne s'est pas trompé quand on a dit que, dans cette circonstance, c'étaient les lauriers de Miltiade qui avaient empêché Thémistocle de dormir : ici c'est M. de Lamartine qui est Miltiade; nous remarquerons seulement que, quant à Thémistocle, c'était un homme très avisé, et que ses insomnies, s'il en eut, le conduisirent à la victoire. Il est certain que M. Barrot, au moment où il déclarait qu'il n'acceptait pas le programme radical de M. de Lamartine, a cru qu'il devait présenter lui-même comme un autre programme, et provoquer quelque grosse discussion de principes. Préoccupé de

Digitized by Google

cette idée, il est allé en avant sans regarder autour de lui, sans consulter les dispositions de la chambre à laquelle il allait s'adresser, et il s'est trouvé que le chef de la gauche a vu refuser par huit bureaux sur neuf la lecture de sa proposition. Pour peu que M. Barrot eût été moins absorbé par l'idée fixe qui le dominait, il se fût abstenu d'une démarche aussi inconsidérée, car il eût remarqué combien la chambre avait peu de goût pour les digressions dans lesquelles on voulait l'entraîner. Déjà même, contre les propositions de MM. Duvergier et de Sade, on avait fait valoir avec succès cette considération, que leur examen détournerait la chambre des affaires urgentes. Combien cette fin de non-recevoir devenait plus puissante pour écarter la proposition de M. Barrot! Il ne s'agissait de rien moins que de reprendre en sous-œuvre les lois de septembre, de soumettre à un nouvel examen la question des juridictions, de réformer la loi d'avril 1834 sur les associations, enfin d'entamer le droit commun en interdisant la voie civile en matière de diffamation; c'est-à-dire que le chef de la gauche demandait à la chambre de revenir sur le passé, de recommencer des débats et des luttes interminables sur les questions les plus irritantes, de retourner enfin en 1834 et en 1835.

Cependant, dira-t-on, les lois de septembre sont-elles donc parfaites et immuables? doit-on les entourer d'une sorte d'inviolabilité éternelle? Nullement; telle n'est pas du moins notre pensée. Nous croyons que, comme toutes les lois du monde, les lois de septembre peuvent être susceptibles d'amendement; nous accorderons même que, rédigées au milieu de l'indignation légitime qu'avait inspirée le plus odieux attentat, elles peuvent, sur plusieurs points, porter l'empreinte de préoccupations trop exclusives. Mais s'ensuit-il qu'il faille pour cela, à l'improviste, à tort et à travers, au milieu de l'indifférence profonde du pays, venir jeter la motion de réformer la législation de la presse? On ne sait pas le mal qu'on fait aux principes et aux idées dont on se donne pour l'ardent défenseur, en les exposant ainsi à des défaites certaines; c'est reculer au lieu d'avancer, c'est augmenter d'une manière incalculable la force de résistance qui s'oppose à tout changement.

Nous concevons qu'il y ait des hommes qui considèrent comme un devoir de se consacrer à la défense de certains principes généraux de légalité. M. Odilon Barrot voudrait rétablir partout la juridiction du jury; c'est une opinion respectable qui s'explique d'ailleurs chez l'honorable orateur par des habitudes d'esprit de jurisconsulte et par les traditions du barreau. Mais, dans l'intérêt même du but qu'il veut atteindre, M. Barrot ne devait-il pas s'enquérir des dispositions de la chambre, des sentimens du pays? En quoi consiste l'esprit politique, si ce n'est dans le tact des circonstances, dans l'intelligence des hommes et de ce qui les touche? C'est cet esprit qui distingue l'homme pratique, l'homme d'état, du théoricien et de l'utopiste. Il était difficile de choisir plus mal les questions au moyen desquelles M. Barrot voulait encore offrir le combat à la majorité. M. Barrot s'est fait le champion de la liberté de la presse. Est-ce que par hasard la presse ne serait pas libre? De bonne foi, quelle est l'opinion qui n'ait pas son organe, et qui

Digitized by Google

ne s'exprime librement? La presse n'a aucun intérêt à soulever de nouveaux débats sur son organisation intérieure, et de long-temps encore elle ne rencontrera qu'indifférence dans le pays quand elle revendiquera plus d'indépendance. Le pays la sait et la veut libre; cela lui suffit; il n'est nullement frappé de la nécessité, de l'urgence d'une émancipation plus grande.

Nous regrettons fort que le chef de la gauche se soit ainsi mépris, et qu'il ait frappé à faux dans ses efforts pour réveiller l'esprit public. Il y avait à coup sûr une intelligence plus vraie des besoins du moment dans les propositions de MM. Duvergier et de Sade, car c'est plutôt la constitution du parlement que celle de la presse qui appellerait certaines réformes : c'est surtout dans les chambres qu'il importerait de multiplier les garanties d'indépendance et de capacité politique. Cependant les deux propositions de MM. de Sade et de Hauranne n'ont pu parvenir à se faire prendre en considération, tant il y a aujourd'hui de répugnance dans les esprits à s'engager dans des questions de principes, dans l'examen de problèmes difficiles. Sur toute chose il y a indifférence, scepticisme, faiblesse de conception et de volonté. Jamais la volonté et la pensée n'ont exercé moins d'empire sur les affaires; on vit pour un jour, pour une heure; ceux qui seraient tentés de pousser leur prévoyance plus loin sont presque signalés comme des hommes excessifs avec lesquels il n'y a pas moyen de s'entendre : prendre peu de souci du présent, ne prendre aucun engagement pour l'avenir, voilà quelle est aujourd'hui la pratique commune.

Ce triste état de choses, cet affaiblissement de l'esprit public et de l'esprit politique, devaient être autant de raisons pour rendre l'opposition très prudente et très circonspecte dans ses démarches, car, au milieu d'une prostration aussi profonde, les défaites ont toujours de déplorables conséquences. Nous n'appartenons pas à cette classe de conservateurs qui se réjouissent des échecs humilians que reçoivent en ce moment tous ceux qui proposent une réforme, la plus modeste comme la plus importante. Nous croyons qu'il n'est pas bon, non-seulement pour l'opposition, mais pour la chambre et le pays, qu'un homme grave comme M. Barrot, et un parti dont il serait puéril de nier l'importance, éprouvent des défaites qui jettent sur eux du discrédit. L'abaissement momentané de l'opposition ne grandit pas le pouvoir et achève de dérouter l'esprit public.

Combien n'eût-il pas été préférable que l'opposition, prenant en considération ces défaillances de l'opinion, s'entendît dans toutes ses fractions et ses nuances pour arrêter avec convenance, avec à-propos, le point sur lequel elle voulait prendre l'initiative! Une question, une seule, judicieusement choisie, serait plus utile à l'enseignement du pays que toutes ces propositions dont les auteurs semblent n'avoir d'autre but que de se faire concurrence les uns aux autres. D'ailleurs, dans l'intérêt même de l'initiative, qui appartient aujourd'hui à chaque député, il faut en user avec sobriété, avec discernement. Autrement il arriverait qu'en se multipliant les propositions seraient discréditées même avant d'être connues. Nous avons peine à concevoir com-

Digitized by Google

ment un député isolé se décide à prendre l'initiative d'une proposition sans s'être assuré de l'appui d'une fraction de la chambre; car agir seul ou presque seul, c'est annoncer la prétention de soumettre toute une assemblée à une fantaisie individuelle. Quand le ministère propose une loi, il agit au nom de la royauté, et il est présumé d'avance se trouver sur ce projet même en communion d'idées avec la majorité qui l'appuie. Il faut que les propositions individuelles qui peuvent surgir au sein de la chambre ne se produisent qu'avec l'autorité préalable de suffrages déjà nombreux.

Nous croyons que les trois députés qui ont soumis à la chambre deux propositions relatives aux boissons avaient eu la sage précaution de s'assurer d'avance l'appui d'un grand nombre de membres. Le ministère n'a pas combattu les propositions dans les bureaux; il a pensé qu'il était utile qu'il y eût discussion sur ce sujet intéressant, tant pour notre prospérité commerciale que pour la santé publique. MM. de La Salle, Mauguin et Tesnières proposent d'affranchir de tous droits à l'avenir les eaux-de-vie et esprits dénaturés rendus impropres à la consommation; ils proposent en outre de décréter que désormais la falsification des boissons ne sera plus une simple contravention, mais un délit; la conséquence nécessaire est l'aggravation de la pénalité; l'emprisonnement pourra être joint à l'amende. Enfin les employés des contributions directes seront autorisés à rechercher les substances propres à fabriquer et à mixtionner les vins, ainsi que les boissons falsifiées. Les auteurs de ces propositions ont un double but : ils veulent préserver la santé publique des boissons malsaines que fabriquent certains débitans; ils veulent aussi arrêter la dépréciation commerciale de nos vins et prévenir des fraudes qui ruinent notre industrie vinicole.

Il n'a pas dû être difficile à M. de Carné de pressentir que sa proposition sur le baccalauréat ne serait pas accueillie par la chambre; mais il a voulu remplir un devoir que lui imposaient ses convictions. La chambre a sagement fait en refusant de s'engager prématurément dans la question de l'instruction secondaire et de la liberté d'enseignement. Ce débat viendra, il faut qu'il vienne. Il importe que le pouvoir législatif examine solennellement comment on doit entendre cette promesse de liberté d'enseignement écrite dans la charte. Apparemment cette promesse ne veut pas dire qu'il sera loisible à tout homme, sans garantie légale d'instruction et de moralité, d'ouvrir une école et d'enseigner la jeunesse. Pourquoi ferait-on pour l'enseignement ce qu'on ne fait pour aucune carrière? Voulez-vous être médecin, avocat, ingénieur? L'accès de ces professions est libre, mais à la condition que pour y pénétrer vous prendrez le chemin des facultés de droit, de médecine et de l'école polytechnique; vous êtes obligés de concilier votre liberté avec les lois de l'état. Il en est de même pour l'enseignement, dont le ministère, accessible à tous, ne peut être exercé qu'avec certaines conditions indispensables. Appeler despotisme ces conditions, c'est abuser des mots et de la patience publique. Il est douteux que les chambres puissent discuter cette année la loi qu'annonce le ministère, et il vaut mieux remettre le débat que de le mutiler,

Digitized by Google

car, encore une fois, il faut que l'éclatante publicité de la tribune fasse justice des calomnies effrontées dont l'Université est depuis si long-temps poursuivie. C'est par de solennels débats législatifs, par une loi sage, élaborée avec maturité, que l'Université doit être défendue et affermie.

Il importe que, dans toutes ces questions d'organisation intérieure, le ministère manifeste devant les chambres des convictions profondes et fermes qui impriment à leurs débats et à leurs votes une direction nécessaire. Il ne faut pas que les chambres puissent croire que derrière une mesure générale se cache un intérêt individuel. La loi sur la cour royale de Paris n'a passé qu'à la majorité d'une voix, et grace aux suffrages de quelques députés de l'opposition appartenant à cette cour. Au sein des conservateurs, le ministère n'a pu conquérir certains votes qu'en promettant des lois analogues pour d'autres cours qui réclament aussi des augmentations dans leur personnel. S'il est vrai, ce que nous sommes disposés à croire, qu'il y ait des améliorations à introduire dans l'organisation de plusieurs cours du royaume, il eût peut-être été préférable de statuer sur l'ensemble de la matière par une loi générale. De cette façon, les chambres eussent été plus convaincues de la nécessité d'augmenter le nombre des magistrats. En agissant d'une manière timide et fragmentaire, on court souvent le risque de compromettre les mesures les plus légitimes.

Il est permis de voir dans le projet de loi fort court présenté par le cabinet sur les ministres d'état une espèce d'abandon de certaines dispositions de l'ordonnance du 23 décembre 1842. Ce projet énonce que les anciens ministres secrétaires à qui le roi aura confié le titre de ministres d'état, et les anciens présidens de la chambre des pairs et de la chambre des députés qui auront obtenu du roi le même titre, recevront une pension annuelle et viagère de 15,000 fr. On pourrait dire qu'il y aura deux espèces de ministres d'état, les ministres d'état de l'ordonnance et les ministres d'état désignés par le projet de loi : ces derniers jouiront seuls de la pension. Il est évident que, dans les conseils du gouvernement, on est revenu à penser que les seuls vrais ministres d'état étaient les anciens ministres du roi, et que pour eux seuls on pouvait demander au pays une marque de munificence.

C'est donc sur cette base qu'il faut désormais raisonner. Maintenant, sur la loi à faire concernant les anciens ministres, deux systèmes sont en présence. Les anciens ministres seront-ils ministres d'état de plein droit, ou recevront-ils ce titre qui leur donnera droit à une pension des bonnes graces de la couronne? En faveur de l'opinion qui veut que le titre soit spécialement conféré par la royauté, on argumente de la prérogative royale; on demande si la couronne a déjà trop d'autorité pour lui contester le droit de récompenser les hommes dont elle aura apprécié les services. Pourquoi vouloir que d'anciens ministres ne doivent rien au roi qu'ils auront servi? D'un autre côté, on signale les inconvéniens de l'investiture spéciale. Dans ce système, la couronne sera perpétuellement obsédée, circonvenue; dans ce système, les hommes politiques seront exposés à recevoir des mains même de

Digitized by Google

leurs adversaires une récompense dont ils devraient jouir de plein droit. Ce sont les ministres entrans qui contresigneront le titre des ministres sortans : cela ne pourra-t-il pas amener des refus qui empêcheront d'atteindre le but même de l'institution? N'est-il pas préférable que de plein droit les ministres sortans entrent en possession du titre et de la pension? De cette manière deviendront impossibles les intrigues, les complaisances, les transactions secrètes.

Voilà la difficulté réelle que la chambre aura à résoudre. Quant aux craintes manifestées par quelques personnes sur l'existence d'un conseil privé, elles nous paraissent assez puériles. Appréhender que le conseil privé puisse jamais prendre une influence embarrassante pour le pouvoir des ministres en exercice et pour l'autorité des chambres, cela ressemble presque à une dérision. On oublie que le conseil privé ne peut être convoqué que sur une question spéciale, qu'il cesse d'exister à la fin de chaque délibération, que son autorité est purement consultative, que les ministres en exercice ont constitutionnellement le droit de mettre son avis à néant, de n'en tenir aucun compte. S'il en est ainsi, on demandera quelle peut être l'utilité du conseil privé : la voici. Il se présente de temps à autre de grandes questions de législation politique et de gouvernement dans lesquelles il importe au pouvoir royal de s'environner de toutes les lumières, de toutes les influences du pays pour présenter aux chambres les meilleures solutions, et pour arriver devant le parlement avec le plus d'autorité, avec le plus d'ascendant possible. Ainsi, pour donner un exemple, il est clair que lorsqu'il a fallu, après la catastrophe du 13 juillet dernier, aviser à une loi de régence, si à cette époque les ministres d'état eussent existé, le roi eût convoqué un conseil privé qui eût réuni tous les grands personnages, tous les hommes politiques influens. La loi eût été débattue dans ce conseil; cette discussion solennelle et préliminaire eût à la fois fait connaître aux partis constitutionnels les principes sur lesquels on voulait établir le projet, et au gouvernement les objections qu'il pouvait rencontrer. Cela eût eu l'avantage de préparer les esprits; c'eût été comme une préface utile aux débats de la tribune. En quoi une convocation pareille eût-elle pu porter ombrage aux chambres? En quoi des conférences purement consultatives pourraient-elles inspirer quelque jalousie à la souveraineté parlementaire?

Ces appréhensions ne sauraient être sérieuses. Encore une fois, la seule question politique que présente le projet est de savoir s'il y aura des ministres d'état pensionnés de plein droit ou par l'effet de la gracieuseté royale. Nous ne serions pas surpris que la chambre se prononçât pour le premier système, qui compte des partisans dans les rangs même des conservateurs. Il est évident que l'opposition devra s'y rallier, et une légère modification à l'article 1er du projet pourrait donner gain de cause aux partisans du droit absolu. Quant au principe que l'état doit une situation à ceux qui l'ont servi dans les conseils du roi, il a été proclamé par le parlement même en 1840, en 1841, et ce n'est pas là-dessus que portera l'effort du débat.

Digitized by Google

Mais, a demandé M. Odilon Barrot, si vous voulez indemniser ceux qui ont été ministres, et qui, dans les vicissitudes politiques, ont perdu la profession et la carrière qui les faisait vivre avec honneur, pourquoi n'indemniseriez-vous pas aussi les députés qui usent leur santé et leur patrimoine dans les pénibles fonctions de la représentation nationale? Nous ne sommes pas étonnés de trouver une pareille question dans la bouche du chef de la gauche, car l'indemnité des députés est une pensée tout-à-fait démocratique. C'est aussi une manière de revenir à la question de la réforme électorale. Si vous indemnisez vos députés, vous n'avez plus de conditions de fortune à leur demander, vous n'avez plus à vous informer que de leur capacité. Toutes ces questions qui se tiennent auront leur jour, mais pas de si tôt. En ce moment, on se préoccupe plutôt des affaires que des principes. C'est pour la discussion de certains chapitres du budget, c'est pour l'examen des lois sur les chemins de fer du nord et du midi que les esprits réservent leur activité et leur passion.

Des commentaires fort contradictoires continuent de s'échanger entre les États-Unis et l'Angleterre sur la portée du traité Ashburton. Les Américains avaient compris que l'Angleterre avait renoncé à tout droit de visite, et les orateurs de l'Angleterre déclarent que le droit de recherche, qui a pour but de s'assurer de la nationalité du pavillon, continue toujours de subsister. Quant au droit de visite, qui s'applique à la traite, ils n'en parlent plus; mais il suffit bien de l'autre droit, c'est-à-dire du droit de recherche, pour raviver la querelle entre les deux pays. Qu'importe aux Américains le motif qui fait violer l'indépendance de leur pavillon, si l'effet est toujours le même? Les États-Unis ont presque plus d'intérêt à se refuser au droit de recherche qu'au droit de visite, qui ne s'applique qu'à la traite, car les Anglais peuvent à chaque instant dire qu'ils veulent s'assurer de la nationalité du pavillon américain, et il n'y a pas un bâtiment de la république qui, sous ce prétexte, ne puisse être visité. Au surplus, l'animation qui règne en Amérique sur cette question fait foi de son importance. La question reparaîtra plus vive que jamais dans le nouveau congrès.

Dans l'Algérie, la division de Mostaganem, commandée par le général Gentil, qui a établi son camp sur la rive droite du Chéliff, a châtié plusieurs tribus qui, après avoir fait trois fois leur soumission à la France, avaient reçu Abd-el-Kader. L'émir y avait séjourné plusieurs jours. Après une marche de dix-huit heures, la division est rentrée dans le camp, emmenant avec elle plus de sept cents prisonniers : elle a tué à l'ennemi, qui s'est défendu avec opiniâtreté, environ trois cents hommes. Le général Gentil a livré à l'administration quatre cents bœufs et trois mille moutons et chèvres. La position prise par la division de Mostaganem, que commande le brave général Gentil, doit concourir utilement à l'ensemble de nos opérations dans la régence.

A Saint-Domingue, ce ne sont plus les blancs et les hommes de couleur qui se battent entre eux; c'est contre les hommes de couleur que la race nègre pure a levé l'étendard de la révolte. Les insurgés, qui sont au

Digitized by Google

nombre de six à huit mille, ont formé un gouvernement provisoire. Le président de la république, Jean-Pierre Boyer, ne dispose guère en ce moment que de deux mille hommes de troupes réglées qui sont sous les ordres du général Borgella. Le président annonce dans une proclamation que son gouvernement prendra les mesures les plus vigoureuses pour avoir raison de l'insurrection. Le chef des révoltés, qui s'appelle Rivière Hérard, rédige aussi des proclamations; il réclame des améliorations sociales. Cette guerre civile sera féconde en scènes hideuses.

Théatres et Concerts. — Nous n'avons guère eu, tous ces derniers temps, que deux pièces au théâtre du Vaudeville, l'une intitulée *la Chambre Verte*, l'autre *un Péché de Jeunesse*, tirée, à ce qu'on nous assure, d'une nouvelle de M. Charles de Bernard. Puisque ce nom se trouve sous notre plume, nous ne saurions nous empêcher de nous y arrêter un instant; car il réveille en nous le souvenir d'œuvres choisies qu'il serait ingrat d'oublier. Comment ne pas se rappeler avec complaisance *Gerfaut*, *la Femme de Quarante ans*, *l'Arbre de Science*, *la Peine du Talion*, toutes ces jolies histoires qui ont charmé la cour et la ville! M. Charles de Bernard a été et sera, toutes les fois qu'il voudra s'en donner la peine, un des peintres les plus habiles de cette vie courante qu'on appelle la vie du monde. Il a sa place au premier rang parmi les conteurs les plus spirituels et les plus heureux de notre époque. Son bagage n'est pas lourd; nous n'avons point de lui beaucoup de grandes toiles; mais nous lui devons plus d'un de ces petits tableaux, vraie merveille, qu'on aime à suspendre dans son cabinet et dont on ne se lasse point d'admirer la vérité du coloris et la finesse des détails. Moins subtil que M. de Balzac, il n'est point allé aussi avant que le célèbre romancier dans l'analyse du cœur; mais il est, comme lui, rempli d'aperçus ingénieux, et ce qu'il perd en profondeur, il le gagne en saillies charmantes. Il ne s'égare point, comme parfois M. de Balzac, dans les nuages d'une sentimentalité vaporeuse; il est par-dessus tout fin critique et vert railleur. *La Femme de Quarante ans* est un petit chef-d'œuvre en ce genre. Il est impossible de se jouer avec plus de bonheur et d'esprit de ces faiblesses que M. de Balzac a caressées avec un amour trop tendre peut-être et trop sérieux. M. Charles de Bernard a su mêler à la manière de M. de Balzac quelque chose de plus jeune, de plus osé et de plus cavalier qui en relève singulièrement la grace. Ainsi, par exemple, dans toutes les histoires d'amour de M. Charles de Bernard, il se fait toujours un certain bruit d'éperons qui ne déplaît pas; on est toujours sûr d'y trouver quelqu'un de ces bons coups d'épée qu'aimait tant Mme de Sévigné; on y entend toujours l'accompagnement moqueur de la romance de Mozart. M. de Balzac n'en est pas moins resté le maître de M. de Bernard, aussi bien qu'il est, sur ce terrain, notre maître à tous; mais toujours est-il que l'étoile de l'auteur de *Gerfaut* a brillé et peut briller encore au ciel littéraire du plus vif et du plus pur éclat. Il est peu d'écrivains de nos jours qui aient eu plus de succès que n'en a eu M. de Bernard; il n'en est pas qui aient

Digitized by Google

exploité la vogue de leurs écrits avec plus de chaste retenue et de noble fierté. Il n'a point abusé, c'est tout au plus s'il a usé de sa renommée; c'est un de ces trop rares esprits qui honorent la littérature autant par leur attitude que par leurs productions, et qui se recommandent en même temps par leurs œuvres et par leur silence.

Un Péché de jeunesse a obtenu sur la scène presque autant de succès qu'en obtiennent dans les salons les nouvelles de M. Charles de Bernard. M. Samson est un des deux auteurs de cette petite comédie, dont le public a semblé goûter fort la gaieté, la grace et l'esprit.

Que dire de *la Chambre Verte?* C'est un imbroglio d'alcôves, un quiproquo de chambres à coucher dont nous ne saurions louer la morale. Nous ne prétendons pas qu'on doive faire une chaire d'un théâtre de vaudeville; mais nous ne voudrions pas non plus qu'on en fît une école de mauvaises mœurs. Ces maris qui pendant deux actes changent de femme à chaque scène, ces femmes qui changent de mari, ces alcôves entrevues, ces chambres à coucher entr'ouvertes, tout ceci forme un assez vilain spectacle qu'il eût été convenable de ne point offrir au public. Nous ne nous donnons pas pour un quaker; nous détestons cordialement les cafards et les hypocrites; nous aimons les histoires pour rire autant que qui que soit au monde; mais l'esprit et la gaieté ont leur pudeur, qu'il faut savoir ne point effaroucher.

Parlerons-nous de *Gaiffer* et d'*Un Tour de roulette,* joués récemment à l'Odéon? Paix aux morts, respect aux tombeaux! Nous attendons la tragédie de M. Ponsart.

On le voit, il y a disette au théâtre; en revanche, il pleut des concerts. A l'heure qu'il est, le concert est le roi du monde. Il est partout; je vous défie de faire un pas sans tomber dans un concert. La musique a tout envahi; ce n'était point assez des soirées, nous avons des matinées musicales. Concerts publics, concerts à domicile! Il n'est pas de jour où, pour la modique somme de huit ou dix francs, on ne puisse s'abreuver d'harmonie et de mélodie; il n'est pas de grimaud qui n'offre une fois la semaine un petit concert à ses amis; il n'est pas de maison qui n'ait, pour le désespoir de ses familiers, un piano, un chanteur de romances et un joueur de clarinette. Sonate, que me veux-tu ? Symphonie, laisse-moi tranquille! Cependant, de tous ces concerts, il en est jusqu'à deux que nous voulons citer; l'un de M. Léopold Amat, l'autre de M. Jacques Offenbach.

M. Léopold Amat est un jeune professeur de chant qui chante très agréablement de très agréables romances qu'il compose lui-même en se jouant. Son concert a été fort brillant; il s'y est exécuté, à la satisfaction générale, une foule de solo, de duo, de trio, de variations, d'invocations et de fantaisies. M. Amat y a chanté pour sa part de sa voix la plus fraîche et la plus savante *Mon Adorée, Ma Marguerite, le Lys et le Papillon,* et bien d'autres choses encore, toutes plus belles les unes que les autres, et qu'il serait trop long de nommer. Tous les assistans se sont pâmés d'aise en l'écoutant. *Le Lys et le*

Digitized by Google

Papillon a enlevé tous les suffrages; *Mon Adorée* a fait merveilles; mais, juste ciel! que dire de *Ma Marguerite?*

M. Jacques Offenbach est un jeune Allemand qui jouera bientôt du violoncelle comme en jouent Franchomme et Batta. C'est un talent grave et sérieux auquel on peut prédire hardiment de grands et légitimes succès. Rien qu'à voir ce jeune homme, on devine un de ces artistes qu'affectionnait le fantastique Hoffmann. Hoffmann eût aimé en effet cette enveloppe frêle et nerveuse, ce doux et fin visage, ce regard inspiré, ce front intelligent. Quoique jeune encore, M. Offenbach est maître de son instrument; il le possède et le domine, il l'a dompté; il en a fait, pour ainsi parler, l'écho de son ame. Ajoutez que M. Offenbach est un compositeur original et déjà charmant. Ainsi, nous avons entendu avec un plaisir inexprimable un duo bouffe de sa façon, qu'ont chanté avec un rare bonheur MM. Roger et Tagliafico; puis une grande scène espagnole et plusieurs autres morceaux que le public a couverts d'applaudissemens. En résumé, ce concert a été, dans la bonne acception du mot, une solennité musicale qui nous a, durant près de quatre heures, réconcilié avec cet ennemi qui s'appelle un concert.

— Un recueil de poésies publiées récemment sous ce titre : *le Nyctalope,* mérite d'être distingué de la foule des publications qui n'attestent sous une forme ambitieuse que la précocité de l'orgueil et non celle du talent. L'auteur du *Nyctalope,* M. Cournier, possède des qualités aimables, que le temps pourra féconder et mûrir, si la patience et la réflexion viennent en aide à sa jeune muse. Il n'est si précieux germe qui ne puisse gagner encore à une culture attentive et savante, mais c'est surtout à l'auteur du *Nyctalope* que nous rappellerons l'importance de ce précepte, trop méconnu en ces temps de hâtive et facile production. Il y a dans *le Nyctalope* plusieurs pièces également remarquables par le sentiment et l'exécution; il y a mainte page qui unit le bonheur de la pensée à celui de l'expression. Les pièces dialoguées surtout se distinguent par beaucoup de charme et d'esprit. M. Cournier manie trop habilement la forme si difficile du dialogue en vers pour qu'on ne l'encourage pas à écrire pour le théâtre. Il y porterait, nous le croyons, un talent agréable et une verve comique de bon aloi. Nous devons toutefois mêler un conseil à nos éloges : que M. Cournier se garde de ces déclamations contre la société qu'il est si facile de réfuter au nom de la dignité des lettres et surtout au nom du bon sens. Depuis long-temps ces déclamations sont passées à l'état de lieu-commun, et M. Cournier, qui s'est montré en plus d'une page de son recueil écrivain facile et gracieux, ne pourrait que perdre à s'inspirer de ces colères maladives et de ces accusations banales qu'il faut désormais laisser à la médiocrité impuissante. Qu'il cultive au contraire la veine aimable et franche d'où il a tiré quelques-unes des inspirations les plus finement satiriques de son volume, et le succès ne lui fera pas défaut, nous l'espérons.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LE FEU.

HISTOIRE DE QUATRE SAVANS.

L'île de Ceylan serait la plus heureuse du monde, si elle n'était spécialement placée sous la protection du grand Kaltragan. Kaltragan est tout simplement un dieu; mais un dieu comme il n'y en a pas, un dieu exigeant, quinteux, despotique. Il veut être adoré sous toutes les formes possibles : si l'on bâtit une maison, on la met sous la sauvegarde de Kaltragan; la terre est ensemencée au nom de Kaltragan; l'eau, c'est Kaltragan; le vin, c'est Kaltragan; mais ce qui est surtout Kaltragan, c'est le feu. Un pareil dieu ne doit pas manquer de prêtres?

Ces prêtres, ou plutôt les prédécesseurs de ces prêtres, ont été en différend pendant douze siècles environ sur quarante-trois mille questions religieuses du bouddhisme. Toutes enfin ont été résolues, excepté une seule, celle de savoir si le feu, cette éclatante image de Bouddha, exige de ses mille milliers d'adorateurs qu'ils soient accroupis ou couchés à plat ventre pendant l'acte de la prière, qu'on lui adresse vingt ou trente fois par jour. Difficulté d'autant plus épineuse, qu'elle a déjà été levée par le grand Phalou, dans un ouvrage intitulé le *Phalou*, et écrit, il y a six cents ans, dans une langue

Digitized by Google

exceptionnelle qui a glorieusement pris le nom de l'auteur et du livre, et s'appelle par conséquent le *Phalou*. Cette sublime question de déterminer la manière dont on doit adorer le feu y étant clairement débattue et résolue, il n'y aurait plus, ce semble, qu'à ouvrir le *Phalou* et à se renseigner. Oui; mais qu'est-ce qui sait le phalou, même aux Indes? De siècle en siècle, les rares possesseurs de cette divine langue, qui n'eut qu'un écrivain et qu'un livre, se sont perdus; déplorable malheur, qu'il faut attribuer en grande partie à l'impossibilité de se procurer ce livre. Où est-il? Comment le dire, depuis le jour où les Portugais, vainqueurs sur toute la côte, enlevèrent non-seulement les dieux d'or et d'argent aux yeux de topaze, mais le vénérable *Phalou*, tout petit volume écrit sur coton et relié entre deux planches enduites de vernis? Oui, ils enlevèrent le *Phalou*, livre aussi impossible à remplacer que facile à reconnaître. Vingt-quatre diamans du plus grand prix, douze de chaque côté, couraient au bord de la reliure comme les clous dorés le long des missels du moyen-âge. Tout ayant disparu, et le livre et la langue, comment parvenir à connaître l'attitude dans laquelle le dieu Kaltragan veut être invoqué quand il prend la forme du feu? Se livrant avec fureur aux inspirations de leur fanatisme, les Indiens de l'île où la dispute avait pris naissance et ceux de toute la presqu'île gangétique ne s'occupaient plus ni de la pêche des perles, ni de la chasse aux éléphans, ni de la culture du poivre, ni de celle du gingembre. Jour et nuit ils discutaient à coups de poignard le problème de l'adoration du feu.

S'il est un moyen de les mettre d'accord, pensa le gouverneur de Calcutta, c'est de faire décider l'affaire par un concile; il jaillira à coup sûr quelque lumière de la réunion formée des plus doctes théologiens de l'Inde. Benarès, la ville sainte par excellence, selon l'évêque Haber, fut choisie pour la ville où se rendraient les prêtres d'Auregabad, de Madras, de Mazulipatam et de toutes les grandes cités de l'empire. On mit à leur disposition des dromadaires, des palanquins, des vaisseaux à vapeur, afin qu'ils ne reculassent pas devant la longueur ou les difficultés du voyage. On ne pourrait dire tout le luxe qui fut déployé pour les recevoir.

Si l'on tient à savoir l'époque où ce grand événement eut lieu aux Indes orientales, il nous sera facile de répondre qu'il se passa il y a environ huit ans. Nous assignerons plus exactement encore sa date en disant qu'il occupa les populations du Gange parallèlement à une époque bien présente à l'esprit des savans et des archéologues : l'aca-

Digitized by Google

démie de Moscou avait mis cette année là au concours la question suivante, en promettant à celui qui la résoudrait 100,000 francs, le titre de membre de l'académie de Moscou, et une pension viagère de 25,000 francs : *Dire et déterminer d'une manière précise à quelle espèce de poissons, dont la race est, assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu-clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou.* Ce programme, la hauteur de la question, le prix offert en récompense, sont une date trop vivante dans l'esprit des savans pour qu'ils l'aient oubliée.

Au bout de six mois de missions et de locomotions, cinq cents représentans des divers peuples semés sur la terre de Vichnou se logèrent dans les palais de Benarès, tout ruisselans de nattes lustrées, obscurcis de parfums et retentissans des cris des jongleurs. Ce rapprochement, ces réunions animées, promettaient les meilleurs résultats; on touchait, après de longues discussions, au moment heureux où il serait convenu, de part et d'autre, qu'on adorerait le feu dans une posture moitié accroupie et moitié couchée, afin de mettre tout le monde d'accord, lorsqu'une circonstance déplorable rompt les bonnes relations entamées. Un membre du concile fut trouvé assassiné dans sa baignoire. Quel était le meurtrier? Ce ne pouvait être qu'un partisan du feu, de la secte des accroupis, car le prêtre tué appartenait à la secte des couchés. On cria à l'indignation, au guet-apens, à la trahison; on courut aux armes. Aussitôt le gouverneur-général se rend à Benarès pour rétablir la paix. D'abord les membres du concile ne veulent rien entendre; cependant, à force de supplications et de présens, il les rassemble de nouveau sous sa haute présidence, donnant à la réunion, au lieu d'un caractère religieux, un caractère exclusivement social. De leur délibération, leur dit-il, dépendait le bonheur ou le malheur des peuples de l'Inde. S'ils ne parvenaient point à s'entendre, les habitans, à leur retour, s'égorgeraient avec plus de fureur qu'auparavant, et la guerre civile prenant la place de l'industrie et du commerce, la misère la plus profonde s'ensuivrait. De là par conséquent des offrandes moins riches, beaucoup moins abondantes, seraient déposées sur l'autel des mille dieux de l'Inde, ce qui, en d'autres termes, signifiait : les revenus des pagodes seront infiniment réduits.

Ce langage fit quelque impression sur le cerveau des prêtres. Profitant de ce commencement de trève, le gouverneur-général leur conseilla de remettre la négociation à deux brames des plus célèbres parmi eux, choisis, le premier dans les rangs de ceux qui profes-

Digitized by Google

saient l'opinion fort respectable que le feu devait être vénéré dans telle posture, le second dans les rangs de ceux qui militaient en faveur de l'opinion contraire, et non moins admissible. A cette proposition les prêtres, ainsi qu'on devait s'y attendre, répondirent qu'ils défiaient tous les brames du monde de résoudre mieux qu'eux le point religieux dont ils s'occupaient, à moins toutefois, ajoutèrent-ils en manière de dérision, que les deux brames aux lumières desquels le gouverneur-général en déférait connussent le phalou.

— Je sais quatre personnes qui parlent, qui connaissent, qui savent le phalou, répliqua le gouverneur. — D'abord ces deux brames, ajouta-t-il en faisant avancer au milieu du concile deux véritables brames qui saluèrent l'assemblée et se saluèrent dans une langue tout-à-fait inconnue aux cinq cents membres.

Si la pagode de Jaggernaut, grande comme une ville, eût volé dans les airs aux yeux du concile, cela ne l'aurait pas plus étonné que la présence de ces deux hommes, jeunes encore tous les deux, et parlant le phalou; car c'est le phalou qu'ils parlaient.

— Ils savent le phalou, se dirent les membres.

— C'est étonnant comme ils parlent le phalou!

— On dirait qu'ils n'ont jamais parlé que le phalou.

— Notre poivre, notre cannelle, nos écailles de tortue, nos dents d'éléphans sont sauvés, pensait avec joie le gouverneur. Je mettrai bien plus aisément d'accord deux brames que cinq cents brames, et une fois d'accord, je rétablirai la paix sur toute la vaste péninsule indienne.

— Mais, essaya de dire un brame plus retors, mais...

Le gouverneur, qui vit venir la bombe, interrompit le brame par ces mots :

— J'étais sûr que des hommes aussi nobles, aussi dignes, aussi éclairés que vous, seigneurs, finiraient par comprendre la nécessité de simplifier la question.

— Mais, reprit le brame interrupteur...

Nouvel artifice oratoire du gouverneur.

— Ainsi c'est entendu. Ces deux flambeaux, ces deux soleils, ces deux brames choisis par vous vont éclairer une discussion dont vous ne seriez jamais sortis, tant vous aviez des torrens d'éloquence à répandre avant de l'épuiser.

— Mais...

Cette fois, le gouverneur, étant à bout de voie, laissa le brame lancer son objection.

Digitized by Google

— Mais, dit enfin ce dernier, qui nous assure que ces deux hommes savent réellement le phalou?

— C'est juste.

— C'est à examiner.

— Il faut des preuves.

En un instant, la persuasion première du concile revint sur elle-même, et un doute universel plana.

— Quelle langue parlerions-nous, répliquèrent les deux brames, si ce n'est le phalou?

— J'atteste, dit l'un, que mon antagoniste s'exprime parfaitement en phalou.

— J'affirme, dit l'autre, que c'est le plus pur phalou que parle le brame que voici.

— Comme je ne veux pas, intervint le gouverneur, que la loyauté de ces deux honorables brames soit un instant soupçonnée, je vais introduire ici, en votre présence, deux savans étrangers à votre pays et à votre religion, par conséquent désintéressés au plus haut point dans la question, et ils décideront, car ils ont passé leur vie à étudier le phalou, si ces deux brames le parlent réellement. L'un est un philologue anglais, sir Crawford, l'autre un philologue français, M. Amiel. Ce sont deux savans du premier ordre, professant dans leur patrie le sanscrit, le pracrit, le païsachi, le magadhi, le canyacubdja ou hindoustani, le bengali et le telinga, et temporairement aux Indes, où ils sont venus par modestie élargir le cercle de leurs connaissances.

— Qu'on les introduise, dit le concile, et que ces deux brames s'expriment en phalou devant eux.

Non-seulement les deux savans européens parurent et écoutèrent, mais ils se mêlèrent à la conversation, et bientôt quatre voix différentes firent retentir les voûtes de la salle de toute sorte de mots phalou. Les quatre savans, car désormais ils étaient quatre, riaient, s'animaient, se fâchaient, se réconciliaient, se fâchaient de nouveau en phalou.

Le doute n'était plus permis après cet éloquent échange d'idées et de phrases. Le concile fut donc convaincu que les deux brames possédaient à fond le phalou, cette langue qu'on croyait perdue, morte, ensevelie depuis des siècles. On avait fait un grand pas dans la question.

Tout à coup le même membre qui avait hardiment mis en doute si ses deux confrères savaient le phalou, se leva et dit encore que tout

Digitized by Google

n'était pas terminé par cette satisfaction donnée à l'assemblée. Les deux brames étaient, sans nul doute, très capables tous deux de lire en phalou, mais à quoi cela servait-il si le *Phalou* lui-même n'existait plus, si le livre sacré où se cachait le dogme de l'adoration du feu avait été détruit par suite du pillage exercé par les Portugais sur la pagode d'Hyderabad? On avait retrouvé la langue, mais avait-on retrouvé le livre? Et sans ce livre quel espoir d'apaiser les troubles religieux de l'Inde, troubles à peine assoupis, sur le point de se rallumer plus terribles que jamais?

—J'attendais cette sage objection, répliqua le gouverneur anglais, que rien avec raison n'étonnait plus depuis qu'il était parvenu à réunir quatre hommes sachant le phalou, je l'attendais pour la réduire à sa juste valeur. D'abord, dit-il, les livres saints ne se perdent jamais, s'ils s'égarent quelquefois. La Bible a traversé quarante siècles sans altération; les quatre versions de l'Évangile ont opposé la même résistance aux invasions des temps et des Barbares; pourquoi le *Phalou*, n'eût-il (ce qui n'est pas à vos yeux) qu'une valeur purement historique, ne jouirait-il pas de la même faveur?

—Mais, enfin, où est-il depuis trois siècles? s'écria le brame.

—Où est-il? demanda le gouverneur, qui se sentait accroché à ce point d'interrogation comme un poisson se sent pris à l'hameçon de fer.

—Oui, où est-il?

—C'est où il est, répliqua le gouverneur avec la promptitude du sophisme, que nous irons le chercher. Croyez que l'Angleterre, protectrice des cultes de tous ses sujets, elle qui a relevé les pagodes renversées, elle qui prête son appui à votre religion partout où il est reclamé, n'épargnera ni son or ni ses soins pour retrouver le *Phalou*. L'Angleterre s'impose cette glorieuse mission, et elle confie le soin de la remplir à ces quatre beaux génies philologiques : le brame Palombo, le brame Mindana, le savant sir Crawford, mon illustre compatriote, et le non moins savant M. Amiel, Français d'origine, membre de toutes les sociétés savantes du globe. J'attends votre décision, vous priant d'arrêter entre vous, représentans religieux de l'Inde, clés d'or de toutes les consciences d'en-deçà et d'au-delà du Gange, que pendant trois années, laps de temps rigoureusement nécessaire pour accomplir cette glorieuse expédition, vous vous engagez à tenir les fidèles adorateurs du feu dans la tranquillité d'une trève. Jusqu'à l'expiration de ces trois années, en échange du service fort coûteux, je ne vous le cache pas, que va

Digitized by Google

vous rendre l'Angleterre, vous me promettez de faire tout ce qui dépendra de vous pour qu'aucun soulèvement n'ait lieu dans le cercle territorial de votre autorité.

A moins de ne rien vouloir de ce qu'ils désiraient, les cinq cents brames n'avaient pas le droit de repousser la proposition du gouverneur; et, d'accord sur l'efficacité de la mission comme sur la durée de temps qu'elle exigeait, ils devaient également accepter comme mandataires les quatre savans offerts par lui.

Tout fut accepté, convenu, juré et signé. Dans trois ans les mêmes brames, ou leurs successeurs naturels, se réuniraient de nouveau à Benarès, la ville sainte, et il leur serait rendu un compte exact de la mission érudite et religieuse des quatre savans. Le concile fut dissous. Chargés de présens et d'honneurs, les cinq cents brames retournèrent chez eux où ils étaient attendus avec l'impatience naturelle à des hommes qui ne savent plus comment adorer le feu.

Comprenant l'importance de la responsabilité qu'il avait prise, le gouverneur ne songea plus qu'à faire voyager ses quatre savans. Un vaisseau magnifique fut affecté à leur expédition. La compagnie des Indes alloua à chacun d'eux trois mille francs par mois.

D'abord les quatre savans visiteraient, dans l'intérêt de leurs recherches, les principales villes de l'Inde, où il n'était pas impossible que le *Phatou* eût été entraîné par l'invasion portugaise. Des Indes ils se rendraient en Portugal, patrie des anciens vainqueurs et dévaliseurs des deux presqu'îles indiennes; ensuite ils fouilleraient l'Espagne, bassin naturel de toutes les richesses que laisse échapper le Portugal. De là ils passeraient en France. Enfin, ne laissant aucun coin de l'Europe inexploré, ils étendraient au besoin leurs perquisitions sur l'Angleterre et l'Allemagne.

Les quatre savans s'embarquèrent sur *le Mahrabarata*, brick de guerre grand comme une frégate, souple comme une bayadère, doré comme un boudoir de la régence, ayant à bord jardin, cabinet de lecture, salle de bains, et de plus quatre petites imprimeries mécaniques, une pour chacun des savans. M. Amiel n'en revenait pas.

Nous avons déjà nommé M. Amiel, le savant français. Comme tous les savans, M. Amiel était très chauve, un peu cagneux, un peu bossu et très négligé dans sa toilette. Quarante-six ans environ était son âge, Arles sa patrie; M. Amiel était donc Provençal comme le roi René. Jeune, il était venu à Paris pour vendre de l'huile vierge, et par la même occasion pour tâcher de placer une collection de sonnets dans le genre de ceux de Pétrarque. Ayant vendu ses huiles

Digitized by Google

vierges, n'ayant pas placé ses sonnets, plus vierges encore que ses huiles, et s'obstinant à rester à Paris, malgré les injonctions de ses parens, il se trouva un jour sans pain, mais avec ses sonnets : c'est être deux fois sans pain. Il allait mourir de la manière la plus poétique du monde, lorsqu'un autre Provençal charitable, auquel il avait été recommandé, lui dit : — Qu'attendez-vous donc pour professer l'hindoustani ou le sanscrit? — Mais je ne le sais pas, répondit d'un souffle éteint M. Amiel. — Raison de plus, vous n'aurez jamais eu une aussi belle occasion pour l'apprendre; d'ailleurs vous l'enseignerez sous moi qui suis le seul en France pouvant nier que je sais le sanscrit. — Mais vous le savez du moins, vous?... — C'est là mon secret; venez. Et ils allèrent ensemble chez M. le ministre de l'instruction publique, toujours heureux de répandre ses largesses, ou plutôt celles des contribuables, sur les gens qui savent l'hindoustani, le malais, l'otaïtien, le sanscrit, le pracrit, etc.

De ce moment date la fortune de M. Amiel. Le lendemain il avait déjà un lorgnon de corne, comme tous les savans dont les yeux se sont fatigués à lire du sanscrit, et il faisait graver des cartes de visite sur lesquelles on lisait : *Polydore Amiel, d'Arles, professeur suppléant de sanscrit et de pracrit.* Six mois après, on le décorait; l'année suivante, il était reçu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Au bout de deux ans à peine d'exercice, il avait 6,000 francs d'appointemens, logement dans une des bibliothèques publiques, et trois élèves, les seuls qu'il ait jamais eus.

Il était déjà sur le beau chemin de la fortune, lorsqu'il passa aux Indes. Pourquoi ce voyage? M. Amiel ne dit pas même à son meilleur ami qu'il quittait la France. Il prit seulement ses trois élèves avec lui, afin que quelque professeur de madécasse à la Bibliothèque royale ne les lui enlevât pas pendant l'absence, et il partit. Ses trois élèves moururent de la terrible maladie du foie en arrivant à Calcutta; quant à lui, Amiel, il s'enferma dans un quartier isolé de la ville, et là il se fit apporter mystérieusement chaque soir, par un paria, un bocal de petits poissons. Le lendemain avant le jour, les petits poissons étaient rejetés dans le fleuve, et d'autres venaient les remplacer, la nuit suivante, sous le microscope du mystérieux Amiel.

Le gouverneur-général, dont la police était admirablement faite, avait appris que M. Amiel d'Arles était venu aux Indes, et se trouvait pour le moment à Calcutta dans le seul but, tenu par lui extrêmement secret, de résoudre le fameux problème historique que l'académie de Moscou avait mis au concours : *Dire et déterminer*

Digitized by Google

d'une manière precise à quelle espèce de poissons, dont la race est, nous assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou. Sachant, disons-nous, que M. Amiel, qui voulait passer sur le corps de tous ses concurrens, relativement à ce grand prix de 100,000 francs, habitait Calcutta, où il n'était venu, prétendait-il faussement, que pour éclaircir le sens du XC^e^ verset des *Pouranas*, prière habituelle des Indiens, le gouverneur avait jugé merveilleusement à propos de l'employer comme conciliateur dans la fameuse et sanglante querelle des peuples de l'Inde au sujet de l'adoration du feu. Quand le gouverneur lui demanda, avant de l'attirer à Bénarès, s'il connaissait le phalou : — Je ne connais que cela, avait répondu M. Amiel. — Je prévoyais votre réponse, avait dit à son tour le gouverneur. — On sait comment M. Amiel avait été triomphalement accueilli par les brames. Le reste de son histoire se place naturellement dans celle que nous racontons.

Son confrère, sir Crawford, était Anglais, natif du Northumberland, vrai type des savans anglais : irascible, maigre, vêtu de noir, portant une cravate blanche très lâche, des souliers lacés, des gants violets. Sa peau luisante avait la transparence du vieux papier vélin aux reflets jaunâtres. Quand il n'écrivait pas, il buvait du porter, et quand il ne buvait ni n'écrivait, il prenait des pilules végétales du docteur Morrison. Conservateur de la bibliothèque cotonienne, il s'était rendu aux Indes sous le prétexte de savoir de quel sexe étaient les démons indiens, immense question qui tient les savans en haleine depuis trois siècles. C'est au milieu de ses recherches que le gouverneur-général des Indes était allé le chercher pour l'adjoindre aux deux brames et au savant M. Amiel.

Quant aux deux brames, il est difficile de dire au juste ce qu'ils savaient. Ils parlaient peu, priaient presque toujours, et ne se nourrissaient que de légumes, particulièrement de riz. L'un, le plus jeune, se nommait, nous l'avons déjà dit, Palombo, l'autre Mindana.

Le jour où ils s'embarquèrent à Calcutta fut une fête pour cette ville immense, moitié noire, moitié blanche, couverte de palais et de maisons de chaume, ayant un million d'habitans, riche comme ne l'a jamais été Venise quand elle était la plus riche ville du monde, aristocratique comme Londres, bruyante comme Paris, fiévreuse comme Rome. Cette Athènes des marchands anglais avait frémi pour ses cotons quand la guerre religieuse s'était allumée entre les adorateurs du feu; elle s'était déjà vue expirant sur ses ballots de poivre et consumée à la flamme odorante de sa cannelle. Les quatre savans

Digitized by Google

avaient conjuré cette épouvantable crise. Aussi leur envoyait-on du rivage toutes sortes de bénédictions. C'était un bruit de gong et de tam-tam à fendre le ciel. La proue du *Mahrabarata* se perdait dans les guirlandes de fleurs qu'on y avait attachées la veille. Le beau brick s'éloignait du rivage au son de l'artillerie. Le canon grondait. Tout cela, tant d'honneurs pour la science! Les deux brames, montés sur la dunette, laissaient voir au peuple du rivage leurs longs costumes blancs et leurs bras levés. Un verre de porter à la main, sir Crawford criait à chaque coup de canon : *Hourra for ever! hourra for ever!* et il buvait. M. Amiel n'en revenait pas.— Je voudrais bien qu'Arles me vît dans cette conjoncture, disait-il. Il est bien loin de moi, le temps où je vendais de l'huile vierge et où je ne vendais pas mes sonnets imités de Pétrarque! Ai-je été bien avisé de me lancer dans le sanscrit, le telingua et le pracrit! Si cela continue, j'achèterai les Arènes à mon retour à Arles.

Le vaisseau fit voile vers le sud; il dirigea sa proue sur Pondichéry, comptoir français à l'extrémité de la presqu'île et placé dans une position à permettre à nos savans d'étendre leurs recherches au-dessus et au-dessous de cette station. Fier de son glorieux fardeau, l'équipage du *Mahrabarata* entourait de prévenances les quatre illustres passagers. Musique à leur lever, musique à leur coucher, musique pendant les repas. Leurs repas, auxquels nul n'était admis, étaient choisis, délicats, splendides; cuisine à la fois chinoise, indienne, anglaise et française. M. Amiel n'en revenait pas. Il prenait des indigestions de nids d'hirondelles : des indigestions de six cents francs la pièce.

De leur vénération pour les quatre savans, les officiers du *Mahrabarata* passèrent naturellement au désir non moins fondé de les mieux connaître. Quand on songe que tous les quatre connaissaient les langues mystérieuses de l'Inde, lisaient dans les livres les plus difficiles des religions de l'Inde, et savaient le phalou! Mais comment sans indiscrétion parvenir à se faire admettre dans la société de pareils hommes, lesquels, du reste, ne se voyaient qu'à l'heure des repas, chacun d'eux, pendant les autres heures du jour, se retirant dans la méditation, s'enfermant dans l'isolement.

On était dans la chaude saison : la chaude saison dans l'Inde, c'est du feu.

L'embrasement général n'était tempéré que par la brise du soir quand elle arrivait, quand les bayadères du rivage ne la retenaient pas prisonnière dans les plis de leurs vêtemens de mousseline. A

Digitized by Google

l'heure où elle soufflait, on dressait une table sur la dunette, on la plaçait au milieu d'un pavillon de gaze, et c'est à l'abri de ce mur diaphane, assez étroitement tissu pour empêcher les moustiques de passer, trop fin pour arrêter les ondulations de l'air, que venaient souper les deux brames, sir Crawford et le vénérable M. Amiel, d'Arles. Dès qu'ils étaient assis, tous les officiers descendaient respectueusement sur le pont ou dans leurs cabines, laissant à leur docte intimité ces quatre beaux génies philologiques.

Un soir pourtant, ils ne descendirent pas; ils ourdirent une conspiration.

Chacun d'eux s'était préparé à prendre des notes dans la demi-obscurité répandue autour du pavillon de gaze, et attendait avec anxiété que les quatre savans ouvrissent leurs bouches d'or.

Ils les ouvrirent, mais ce fut tout simplement pour manger, d'abord un pilaw poivré, doré et moulé en forme de pagode. Amiel mangea le péristyle de la pagode, sir Crawford la coupole; les deux brames se partagèrent les fondations. Ils étaient beaux à voir.

— Il mangent beaucoup plus qu'ils ne parlent, pensèrent les officiers de marine; mais il faut que les savans se nourrissent. Ils paient le tribut à l'humanité.

Après le pilaw, sir Crawford et M. Amiel se jetèrent sur quatre nids d'hirondelles en salmis, d'un fumet comme jamais il ne s'en est répandu dans l'atmosphère de nos climats. Amiel avait toute la figure plongée dans un de ces nids. Il était devenu hirondelle.

Les jeunes officiers, leur crayon à la main, attendaient toujours que les savans descendissent à proférer quelques paroles.

Enfin ils parlèrent :

— Eh bien! dit M. Amiel.

— Eh bien! répliqua sir Crawford.

— C'est absolument comme hier.

— Et aujourd'hui comme hier, monsieur Amiel, vous êtes dans l'erreur.

— C'est vous qui êtes dans l'erreur, dans la plus profonde des erreurs.

— Ils se portent un défi, murmurèrent les officiers de marine. Oh! si nous allions assister à quelque beau combat scientifique. Ne perdons pas une syllabe.

— Moi! dans l'erreur! dites-vous?

— Oui, vous, monsieur Crawford. Je vous dis qu'ils emploient l'huile.

Digitized by Google

— L'huile! répéta ironiquement sir Crawford, l'huile!

— Chut! chut! dirent tout bas les jeunes marins du *Mahrabarata*, il s'agit entre eux de quelque cérémonie de la théurgie hindoue, où l'huile est mystiquement employée. Ils continuent une discussion commencée hier. Les brames vont y prendre part, assurément.

— Il faut n'avoir, permettez-moi de vous le dire, monsieur Amiel, ni gosier, ni palais pour reconnaître dans cet objet la présence de l'huile.

— Mais j'en ai... M. Amiel allait dire vendu; il s'arrêta et dit : Je vous répète qu'ils emploient l'huile. Qu'emploieraient-ils, d'ailleurs?

— Le beurre! pardieu! le beurre! monsieur Amiel.

Les jeunes officiers commençaient à perdre le fil de la discussion.

— Vous osez parler du beurre, l'opposer à l'huile, monsieur Crawford!

— Si je l'oppose à l'huile! mais je le mets à mille piques au-dessus de l'huile. Il n'y a que les peuples pauvres, grossiers, qui apprêtent leurs mets avec de l'huile.

— Dites donc plutôt qu'il n'y a que les peuples privés d'huile qui font leur cuisine au beurre. Pourquoi Dieu aurait-il fait l'huile, monsieur Crawford?

— Pourquoi aurait-il fait le beurre, monsieur Amiel? Et ainsi ce pilaw a été cuit dans l'huile?

— Heureusement, très heureusement, répéta M. Amiel.

— Eh bien! moi, je soutiens qu'il a été fait au beurre.

— Allons donc! monsieur Crawford!

— Ne pariez pas, monsieur Amiel! vous perdriez. Est-ce que jamais l'huile, qui n'est bonne que dans la peinture, aurait donné à cet excellent pilaw cette suavité, ce coulant, cette onction?...

Le crayon était depuis long-temps tombé des mains des jeunes officiers. Décidément il n'était question entre les deux grands savans, sir Crawford et M. Polydore Amiel, que de l'avantage de l'huile sur le beurre, ou de la prééminence du beurre sur l'huile dans l'art de la cuisine. Sir Crawford et M. Amiel ne parlaient que cuisine, à la grande stupéfaction de ceux qui étaient venus pour surprendre quelque savante dissertation d'histoire ou de philologie. Encore, si les brames les avaient dédommagés! Mais les brames, qui, par esprit religieux, n'avaient, après le pilaw, osé toucher qu'aux légumes, mangeaient maintenant des fruits et ne parlaient pas.

— Vous me défiez! s'écria M. Amiel du fond d'un second nid d'hirondelle. Vous me défiez! Et bien! je parie avec vous trois bou-

Digitized by Google

teilles de vin de Champagne, à boire tout de suite, que le pilaw était apprêté à l'huile.

— Je tiens le pari, répliqua sir Crawford en jetant sa serviette en l'air. Que le chef de cuisine vienne! Il fit un signe, et un domestique alla chercher le cuisinier.

— En attendant, qu'on débouche le champagne! ajouta-t-il.

— Comment! dit le plus jeune des brames avec le sourire tranquille des Orientaux, comment pouvez-vous, vous, deux flambeaux de l'Occident, vous mettre en désaccord, ne fût-ce qu'un moment, sur une question aussi peu sérieuse? Que ce pilaw ait été cuit dans l'huile ou dans le beurre, qu'importe? Bornons-nous à remercier Dieu, qui nous a permis de nous en régaler.

— Quelle philosophie douce! pensèrent les jeunes officiers. Cet excellent brame avait peu parlé, mais le peu qu'il venait de dire partait d'un esprit sain; il les vengeait des propos gloutons de sir Crawford et de M. Amiel.

Mais le cuisinier avait paru sous le pavillon de gaze.

— Chef! dit M. Crawford au cuisinier, sur l'honneur! votre pilaw eût fait lécher les doigts au prince régent d'Angleterre. Vous êtes un habile homme, un grand homme!

— Je fais de mon mieux, sir.

— Pourriez-vous nous dire les condimens que vous avez employés pour arriver à cette haute perfection?

— Le poivre.

— D'abord.

— La cannelle.

— Cela va sans dire.

— Le piment.

— Très bien. Mais pour lier, agglutiner les parties de cet admirable pilaw, n'avez-vous pas aussi employé....

— L'huile? interrompit Amiel.

— Le beurre? dit aussitôt sir Crawford.

— Ni l'huile ni le beurre, répondit le chef de cuisine, mais la graisse d'oie.

Sir Crawford et M. Amiel se regardèrent avec le plus complet étonnement; un même soufflet paraissait les avoir renversés : on ne sait combien de temps aurait duré leur surprise, s'ils n'eussent été éveillés par les cris soudains des deux brames.

— Mais qu'avez-vous? leur demandèrent avec effroi M. Amiel et sir Crawford.

Digitized by Google

— Nous sommes perdus!

— Perdus!

— Nous sommes souillés!

— Mais pour quel motif?

— Nous sommes damnés! Nous avons mangé de la graisse!

— Eh bien, après? N'était-ce pas délicieux?

— Ne savez-vous pas que, sous peine de damnation, il nous est défendu par Brama de toucher à tout ce qui a eu vie. La graisse a vécu, puisqu'elle provient de la chair d'une oie.

— Quoi! des esprits forts comme vous, reprit sir Crawford, ont de ces préjugés-là! Vous qui nous railliez avec un dédain si philosophique, M. Amiel et moi, il n'y a qu'un instant, parce que nous étions en différend sur la question de savoir avec quel corps gras on avait confectionné cet admirable pilaw!

Rien ne put apaiser la douleur des deux brames, qui se croyaient sérieusement damnés depuis qu'ils avaient mangé du pilaw cuit dans de la graisse d'oie.

M. Amiel n'en revenait pas.

Cette scène acheva de désenchanter les jeunes officiers du *Mahrabarata:* sur quatre savans, deux avaient consommé trois heures à mettre en parallèle l'huile et le beurre, et les deux autres se lamentaient comme deux enfans pour un motif encore plus ridicule.

Ces jeunes gens avaient tort : sir Crawford et M. Amiel pouvaient être deux savans du premier ordre, malgré leur puérile discussion sur le beurre et l'huile, et les deux brames être deux intelligences supérieures, quoiqu'ils se fussent montrés déplorablement faibles sur un point. Richelieu aimait à jouer aux barres; Bossuet faisait maigre strictement le vendredi. Niera-t-on, pour cela, le génie de Richelieu et l'éloquence de Bossuet?

Les brames se retirèrent dans leur cabine, et M. Amiel et sir Crawford consommèrent leur pari, quoique ni l'un ni l'autre ne l'eût gagné. A minuit, trois matelots vinrent ramasser le savant Anglais, qui était tombé sous la table au dernier verre de vin de Champagne. Personne à bord ne s'indigna d'une telle conduite de la part d'un savant anglais, l'ivresse n'étant pas considérée comme un défaut d'éducation en Angleterre.

Si les jeunes marins du *Mahrabarata* eussent été plus intimement admis dans la familiarité des quatre savans, ils n'auraient pas et si inutilement tenté d'épier une de leurs conversations afin de ramasser quelques tronçons de disputes, quelque éclat de leur foudroyante

Digitized by Google

érudition. Pendant quinze jours de traversée, temps que mit le *Mahrabarata* pour se rendre de Calcutta à Pondichéry, les quatre savans n'avaient eu de communication entre eux qu'au moment des repas. Le reste du jour ils ne se voyaient pas, on pourrait même dire qu'ils s'évitaient. Sir Crawford s'enfermait dans sa cabine, M. Amiel plus étroitement encore dans la sienne; de leur côté, les deux brames en faisaient autant. Seulement, ces derniers ne gardaient pas dans leur retraite le silence hermétique observé par leurs deux confrères. De leurs cloisons, lorsque la moitié de l'équipage dormait, s'échappaient des sons étouffés, une espèce de murmure mêlé de chants, de bruit d'instrumens et de mesures indiquées sur le parquet, mais tout cela si confusément, qu'on doutait avoir entendu, et surtout que l'harmonie étrange fût sortie de la chambre des brames. On se confirmait dans ce doute lorsqu'on les voyait reparaître sur le pont du vaisseau avec leur figure unie et calme, fermée à toute émotion gaie. Donc, nos quatre savans n'étaient savans ni pour les autres ni entre eux; ils l'étaient sans doute pour eux-mêmes, caractère des véritables savans.

Enfin, le *Mahrabarata* jeta l'ancre devant Pondichéry, et nos quatre illustres savans touchèrent la terre. Le vaisseau étant à leur disposition, ils arrêtèrent qu'il resterait trois mois en rade, quoique la rade de Pondichéry soit foraine, et par conséquent très périlleuse. Pendant ce temps, chacun d'eux se dirigerait vers un point de l'intérieur des terres pour visiter les pagodes, les mosquées, les dépôts religieux, dans l'espoir de mettre la main sur le *Phalou* si l'invasion portugaise l'avait laissé tomber quelque part sur son chemin, comme il arrive qu'un voleur trop chargé de rapine laisse parfois s'enfuir de ses mains le plus riche de ses vols. Ils exécutèrent ce plan; ils restaient une semaine, deux au plus, absens de Pondichéry, puis ils revenaient, chacun de son côté, au foyer commun, après des recherches malheureusement toujours infructueuses. A la vérité, ils comptaient peu les uns et les autres toucher sitôt au but; au fond de leur cœur, peut-être ne désiraient-ils pas non plus y arriver si promptement. Le mérite de leur mission se serait effacé devant cette facilité, devant ce bonheur acheté trop bon marché; d'ailleurs, ils avaient 3,000 francs par mois pendant trois ans tant qu'ils n'auraient pas découvert le *Phalou*. Pourquoi auraient-ils souhaité de le découvrir si vite?

Cependant, à les en croire, ils ne reculaient devant aucune fatigue dans leurs investigations. Ils traversaient des bois effrayans de soli-

Digitized by Google

tude pour pénétrer dans l'intérieur de quelque ancienne pagode dévastée dont la bibliothèque se cachait sous des décombres, et dont le bibliothécaire en chef était un tigre. Crawford avait failli être dévoré par un lézard, ami de l'homme; ces sortes d'amis ont dix pieds de long dans l'Inde; Amiel avait été sur le point d'être écrasé sous les pieds d'une troupe d'éléphans, animaux qui pourtant reconnaissent un dieu.

Un jour, sir Crawford et M. Amiel se revirent à leur quartier-général, à Pondichéry, après une absence employée par chacun d'eux à leur difficile perquisition. Le sourire de la joie pétillait dans les yeux du savant provençal, quelque effort qu'il fît pour retenir son visage dans le cadre de son expression ordinaire. L'électricité du contentement pétillait au bout de chacun de ses cils. Il était distrait en écoutant sir Crawford; ainsi sont les amans qui ont une lettre de leur bien-aimée dans la poche. Vous leur parlez, ils sont dans leur poche. Il est bien content, pensait sir Crawford; pourquoi est-il si content? Aurait-il trouvé le *Phalou?* Il aurait cet honneur...

— Monsieur Amiel, nous paraissons fort gai, aujourd'hui?

— C'est que ma santé se rétablit, cher monsieur Crawford.

— Votre santé! Mais vous n'avez jamais été malade?

— Je vous demande pardon, monsieur Crawford; je souffre de la rate; je souffrais beaucoup du moins, car je suis guéri, je crois.

— Il est extraordinaire que vous ayez trouvé votre guérison dans ces climats.

— Pourquoi pas, monsieur Crawford?

— C'est que nous habitons un pays où tout le monde a le foie attaqué, et précisément vous y guérissez de la rate!

— Que voulez-vous?

— Je veux vous féliciter d'un si beau résultat, monsieur Amiel. Comme il ment! murmurait sir Crawford; le tartufe donne ce faux prétexte à sa joie. Je le démasquerai. Et le *Phalou*, monsieur Amiel, le *Phalou*, que devient-il?

— Oh! le *Phalou*, le trouverons-nous jamais?

— L'hypocrite! pensa sir Crawford; il est sur la voie, à coup sûr. Nous ne devons pas renoncer si vite, cependant.

— Renoncer? non; mais nous ne devons pas compter sur sa découverte avant bien du temps.

— Allons, réfléchit sir Crawford, il veut me donner le change. Il est sur le point de s'emparer du livre mystérieux, s'il ne l'a déjà.... Coupons court à cette prétention. Il aura avant peu de mes nou-

Digitized by Google

velles. Monsieur Amiel, je désire pour vous de tout mon cœur la continuation d'un si florissant état de santé. Je pars demain pour Sandras, où je vais poursuivre nos travaux, si stériles jusqu'ici.

— Bon voyage! cher monsieur Crawford, bon voyage! Au surplus, souhaitez-m'en autant. Je pars dans le même but que vous, vous le savez, et avec aussi peu d'espoir, je l'avoue.

Ici commence la grande comédie entre les deux savans : ils s'étaient long-temps observés, ils allaient bientôt se prendre corps à corps. Quelle lutte! quel combat! quelle Iliade!

Disons en passant que les deux brames, profitant de leur trimestre d'exploration, n'avaient plus reparu à Pondichéry depuis leur première sortie. Comme ils devaient explorer!

Dix jours après l'entrevue des deux savans, une brochure bleue tombait sous la main de M. Amiel, étonné de froisser une brochure bleue dans un pays où l'on rencontre plus souvent sous la main des serpens que des brochures. M. Amiel n'en revenait pas. Elle avait été déposée clandestinement sur sa table. Le titre portait :

SIMPLE AVIS

A ceux qui s'occupent de découvrir aux Indes le fameux livre Phalou, où il n'est plus depuis trois siècles, et où par conséquent il est inutile de le chercher, à moins que l'on ne se contente de quelque autre ouvrage apocryphe.

Ce n'est pas la longueur du titre qui embarrassa M. Amiel, les savans en voient bien d'autres en fait de titres; ce fut de savoir de qui émanait cette brochure, et dans quel but on l'avait visiblement publiée et contre lui, et contre l'honorable sir Crawford, et contre les deux brames. Le plus simple était d'aller droit à M. Crawford, peut-être en saurait-il davantage. Justement, sir Crawford revenait de Sandras. En abordant M. Amiel, il rayonnait de bonheur; il était joyeux, en un mot, comme M. Amiel lui-même la dernière fois qu'ils se rencontrèrent.

— Vous parlerai-je d'abord de votre contentement, ou de cette brochure? dit M. Amiel en touchant la main au savant anglais.

— Quelle est donc cette brochure? demanda Crawford.

— Mais elle est écrite contre nous, dit l'archéologue méridional.

— Bah!

— Voyez plutôt.

Digitized by Google

— En effet, dit sir Crawford en la parcourant, on prétend que le Phalou n'est pas aux Indes, où nous avons la simplicité de le chercher.

— Je suis beaucoup plus maltraité que vous dans cette brochure. On m'y appelle aventurier de la science, faux savant, commis-voyageur pour l'antiquité, reprit M. Amiel.

— Mon cher ami, dit sir Crawford, mettons-nous au-dessus de ces plates injures. Remplissons dignement notre mission, toute de science et d'humanité, et moquons-nous du reste. Quant à mon contentement, puisque vous avez la bonté de vous y intéresser, en voici la cause : j'ai reçu de Londres ce matin une lettre où l'on m'apprend que ma fille s'est mariée.

— Mais vous ne m'aviez pas dit que vous étiez marié vous-même, monsieur Crawford!

— Que voulez-vous, cela m'était sorti de la mémoire, comme vous votre maladie de la rate. C'est bien cela pourtant.

— Ce n'est pas du tout cela, pensa Amiel. L'intrigant! Il a trouvé le *Phalou* à Sandras, et il veut m'en faire un mystère. Je saurai la vérité comme je m'appelle Amiel, comme je suis d'Arles, et comme j'ai imité Pétrarque dans mes sonnets, que je n'ai jamais vendus.

Il s'agit de savoir maintenant quel est celui des deux qui avait réellement en sa possession le *Phalou*. Était-ce M. Amiel, dont la satisfaction avait attaché le brûlot de la jalousie à l'ame de M. Crawford? Était-ce M. Crawford, dont la joie faisait en ce moment l'anxiété de M. Amiel?

Quoi qu'il en soit, dès ce moment le savant arlésien s'attacha à épier les pas de son antagoniste, et l'espionnage lui fut facile, dans un pays où les herbes ont la hauteur des roseaux de nos froides contrées. Or un matin que, déguisé ainsi en boa, il poursuivait sir Crawford dans la campagne avec une douleur qui redoublait à chaque minute, et on va en connaître la cause, il le vit avec effroi s'arrêter au bord d'un étang et lancer dans l'eau un petit filet.

Un tremblement universel s'empara aussitôt de M. Amiel; il mesura d'un coup d'œil, d'une pensée, le malheur immense qui le menaçait. Son sang se décomposa; sa vie entière de savant s'écroulait. Sir Crawford retira ensuite le filet, et jeta sur le sable une douzaine de petits poissons bleu-clair.

— Je suis perdu! s'écria M. Amiel du fond des mangles et des grandes herbes. Il a découvert mon étang! il a découvert mes poissons bleu-clair! Il m'aura suivi! il m'aura guetté! Le monstre s'oc-

Digitized by Google

cupait ainsi que moi en secret de la fameuse question posée par l'académie de Moscou : *Dire et déterminer d'une manière précise à quelle espèce de poissons dont la race est, assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu-clair que presse quelque fois dans sa main le dieu Vichnou.* Il veut avoir le prix de 100,000 fr. et les 20,000 fr. de rente ! Il est venu aux Indes pour cela comme moi. Résolument, il faut que l'un de nous disparaisse; il y a un archéologue de trop sur la terre. Ah ! monsieur Crawford, infernal monsieur Crawford, voilà donc le sujet de votre horrible joie ! A bientôt, faquin !

Amiel disparut ensuite comme un reptile dans les hautes herbes.

Si maintenant l'on nous demande quel était celui des quatre savans qui s'occupait de la question du *Phalou*, pour laquelle ils touchaient chacun 3,000 francs par mois, nous répondrons que nous n'en savons rien. La suite de cette histoire nous le révélera peut-être.

Un jour que M. Crawford se rendait à son mystérieux étang pour pêcher quelques-uns de ces petits poissons bleu-clair afin de compléter ses études et s'assurer du fameux prix de Moscou, il trouva sur le rivage une brochure vert-bronze intitulée :

CONSEIL AMICAL

Donné à ceux qui perdent leur temps à chercher le petit poisson bleu-clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou; inutilité de cette recherche, puisque le petit poisson bleu-clair est un poisson éteint, au dire même de l'académie de Moscou, qui a eu soin d'énoncer que la race en est perdue.

— Le coup m'est porté par Amiel, dit entre ses dents sir Crawford. Je l'ai attaqué sur le *Phalou*, il m'attaque sur le petit poisson bleu-clair. Nous sommes en guerre.

Le lendemain le *Mahrabarata* appareillait pour le Portugal avec M. Crawford et M. Amiel, laissant à terre les deux brames qu'on avait attendus plus d'un mois sans les voir revenir à Pondichéry.

A bord du *Mahrabarata*, les deux savans gardèrent leur attitude hostile mais silencieuse, se voyant aux heures des repas, causant entre eux et avec tout le monde *au quart* de huit heures. Personne ne se doutait de l'existence de ces deux volcans cachés sous la verdure d'une politesse riante : ils grondaient au loin, ils vomissaient des laves de phrases quand ils étaient séparés, quand ils rentraient dans leur isolement; alors ils prenaient la plume, alors ils remuaient

Digitized by Google

l'encre jusqu'à la vase et imprimaient infatigablement toute la nuit des brochures l'un contre l'autre. Sir Crawford ouvrit la tranchée le huitième jour de mer; il glissa à minuit, sous la porte de la cabine de M. Amiel, une brochure ayant pour titre :

DOUBLE QUESTION

Résolue par l'honorable sir Crawford, esquire, qui a péremptoirement prouvé que le livre intitulé le Phalou n'existe plus, et qui se flatte d'avoir en sa possession, pour répondre au vœu de l'académie de Moscou, le petit poisson bleu-clair pressé quelquefois entre les mains du dieu Vichnou, et à la découverte duquel la dite académie a affecté entre autres prix une pension de vingt mille francs, et une somme de cent mille francs comptant.

Le Provençal saisit la brochure en frémissant : il ne douta plus à quel ennemi il avait affaire. A un ennemi qui lui enlevait d'un coup ou qui voulait lui enlever la gloire de découvrir le *Phalou*, et lui ravissait plus audacieusement encore un prix énorme, et pour la conquête duquel il avait quitté la France, traversé cinq ou six océans, doublé le cap des Tempêtes, vécu aux Indes dans l'obscurité d'un paria, et tué trois élèves de sanscrit; des élèves! ce qu'il y a de plus difficile au monde, même avant le sanscrit.

M. Crawford prétendait, dans cette brochure, que les Français étaient plus propres à la danse qu'à l'érudition, chose affreuse! qu'ils traitaient leurs savans comme d'autres traitent leurs malades : ils les faisaient voyager pour les rendre plus forts;

Que certains savans devraient se faire découvrir avant d'aller en découverte.

Amiel dévora son affront jusqu'au jour où il put à son tour répondre coup pour coup à cette première bordée de sir Crawford, jusqu'au moment où sa presse mécanique put vomir une brochure. Ce jour vint; le soleil se leva.

C'est dans l'une de ses bottes que sir Crawford le matin, en s'habillant, trouva la brochure de son adversaire. Son titre était :

SIR CRAWFORD DÉMASQUÉ

Par Polydore Amiel d'Arles, professeur à Paris de sanscrit, pracrit, païsachi, magadhi, hindoustani, bengali et telinga; ou ma réponse

Digitized by Google

à la prétention dudit sieur Crawford qui a mensongèrement soutenu que le Phalou n'existe plus, lequel existe, puisque moi, Amiel, je me flatte de le découvrir, ET QUI PLUS EST DE LE LIRE, *et avis au susnommé Crawford de ne pas prétendre avoir découvert le petit poisson bleu-clair que presse quelquefois le dieu Vichnou dans sa main, puisque, je le lui répète, ce poisson est purement allégorique comme la salamandre, le griffon, la licorne et l'hippogriffe.*

Dans le corps de la brochure, sir Crawford lut que :

« Si les Français dansent bien, ils savent aussi se battre, et qu'une chose ne gâte pas l'autre.

« Que les ex-dentistes conservaient toujours des habitudes de leur premier métier en prenant une autre profession; l'habitude de mentir, par exemple.

« Qu'il y avait des prix qu'on n'atteignait pas plus qu'Ulysse n'atteignit la fausse Ithaque.

« Que Napoléon avait brûlé à Moscou, pendant la campagne de Russie, tous les prix académiques de cent mille francs. »

A notre avis, le Provençal, comme tous les Provençaux en général, était allé trop loin dans la défense. Sir Crawford ne l'avait pas attaqué en face : il avait nié le *Phalou*, appelé les Français danseurs; c'était inconvenant peut-être, mais c'était tolérable de savant à savant, et M. Amiel traitait sir Crawford de faussaire; il mettait presque en doute le courage des Anglais, il qualifiait son confrère d'ex-dentiste qui ne savait pas le phalou, et il le poursuivait ainsi de personnalité en personnalité jusqu'au bout de sa brochure. Amiel eût gâté une cause encore meilleure que la sienne en procédant ainsi.

Cependant, au fond, les torts étaient égaux.

Sir Crawford aurait pu soutenir sa découverte du poisson bleu-clair, sans dire pour cela que le *Phalou*, pour lequel il touchait trois mille francs, n'était plus nulle part, et M. Amiel défendre la possibilité d'exhumer un jour le *Phalou* de l'obscurité où il se cachait, sans nier la réalité du poisson bleu-clair, puisque lui-même était venu exprès aux Indes pour le chercher.

Mais les savans sont extrêmement légers. Ils brûleraient leur maison pour le plaisir de faire tousser leurs rivaux.

—Je l'ai foudroyé! dit Amiel, quand, après avoir compté les heures, il eut acquis la conviction que sir Crawford avait lu sa brochure. Oui, je l'ai couvert de confusion aux yeux du monde : il ne répondra plus. J'ai pour moi le monde entier.

Digitized by Google

Les yeux du monde se réduisaient aux quatre yeux des deux adversaires.

Après cinq mois de traversée et en vue de Lisbonne, après un an de mission représenté pour chacun des savans par trente-six mille francs d'émolumens, sir Crawford adressait à M. Polydore Amiel, qui croyait l'avoir foudroyé, pulvérisé, anéanti, une nouvelle brochure gris-sévère, qui portait sur la couverture ce titre peu en rapport, il nous semble, avec le fond même de la question :

MON DERNIER MOT

Au sieur Polydore Amiel d'Arles, ex-marchand d'huile d'olive, de saucissons et autres comestibles, ou leçon donnée par moi sir Crawford, esquire, à un âne en sanscrit, une buse en pracrit, une oie en hindoustani, un dromadaire en telingua, et un sot en trois lettres.

Demandons-nous, et la question est permise, le sort qui attendait cent mille populations qui avaient confié leur intérêt religieux aux mains des deux savans, payés trois mille francs par mois, pour savoir où était le *Phalou*, et de quelle manière il convenait d'adorer le feu, symbole du divin Kaltragan.

Demandons-nous plutôt ce qui se passa dans l'ame acide du Provençal à la lecture du dernier mot de son redoutable adversaire. Il changea de couleur en prenant connaissance de ce pamphlet sorti de la plume acérée de l'homme qu'après tout il avait provoqué. La couleur de ses huiles lui monta au visage : il devint jaune, il devint vert, il rancit de rage. Je l'empoisonnerai! dit-il, je l'empoisonnerai dans son vin, dans son eau; je le mangerai aux anchois. Je le ferai saumurer comme les thons de mon pays. Et dire que Napoléon n'a pas exterminé tous ces brigands-là!

Mais le *Marahbarata* achevait son voyage : on débarquait à Lisbonne. Au moment où les deux savans foulaient le sol portugais, les quatre facultés, long-temps prévenues de leur arrivée, accouraient au rivage pour les haranguer. Que d'acclamations ne retentirent pas sur le chemin des deux illustres missionnaires de la science! On les couronna de lauriers; on les harangua en latin, en français, en grec, en portugais, en anglais et en italien. Ce jour-là, les quatre facultés réunies tinrent une séance extraordinaire, et à la fin de cette cérémonie touchante on força Amiel et Crawford de s'embrasser.

La réconciliation était si complète, que le lendemain même, en

Digitized by Google

prenant son pot à eau pour se laver les mains, sir Crawford, au lieu d'eau, vit sortir une brochure du vase de porcelaine. Il put lire :

RÉPONSE AU DERNIER MOT

De l'Anglais Crawford, ex-arracheur de dents et transfuge de Botany-Bay, et qui, trompant la bonne foi des Moscovites, leur rapporte d'infames goujons qu'il veut leur donner pour le petit poisson bleu-clair pressé quelquefois par le dieu Vichnou.

Et dans les vingt pages de la brochure, développement perfide du titre, il était dit que :

Les Anglais ont brûlé Jeanne d'Arc déloyalement; qu'ils ont toujours été les ennemis de la France; qu'ils ont fait périr Charles Ier sur un échafaud; qu'ils ont trahi les émigrés à Quiberon; qu'ils auront éternellement sur la conscience le martyre de Napoléon.

Amiel et Crawford partirent ensuite pour l'Espagne, après avoir fait semblant, pendant six mois, de visiter les bibliothèques du Portugal, où l'on supposait que le *Phalou* était peut-être enfoui.

L'Espagne se montra pour eux aussi muette que le Portugal sur l'existence du *Phalou*.

Il ne leur restait guère que huit ou dix mois pour se livrer à leur utile exploration dans les autres pays indiqués sur leur itinéraire; car ensuite il ne leur fallait pas moins d'un an s'ils voulaient se préparer à retourner aux Indes et y arriver au terme convenu.

Paris étant la dernière ville où ils se rendraient, ils résolurent de visiter auparavant l'Italie, si riche en dépôts de livres rares; n'omettons pas de dire qu'un évènement marqua leur résidence à Madrid. Ce fut l'apparition d'une autre brochure qu'insinua sir Crawford sous l'oreiller même de M. Amiel, et comme pour lui dire : Je te poursuivrai jusque dans ton sommeil!

RÉPONSE A LA RÉPONSE

Faite à mon dernier mot par Amiel d'Arles, ou l'Angleterre vengée!!! après quoi je ne répondrai plus, moi sir Crawford.

Cet audacieux écrit se terminait par ces mots foudroyans:

Français! nous vous avons vaincus partout et écrasés à Waterloo!!!

Tout compte fait, Amiel et Crawford, en arrivant à Paris, et cela sans rapporter le plus léger indice, la moindre lumière sur le *Phalou*,

Digitized by Google

avaient touché en beaux écus deux ans d'appointemens, ou soit pour chacun d'eux soixante-douze mille francs. Si l'on ajoute à cette somme assez ronde les deux années du traitement affecté aux deux brames, qui pouvaient aussi en avoir joui, s'ils étaient encore vivans, on arrive au total de cent quarante-quatre mille francs versés par la compagnie des Indes, dans le but de faire préciser par la science comment les populations du Gange se permettraient d'adorer le feu. On a vu de quelle utile manière ces cent quarante-quatre mille francs avaient été employés.

Nous avons parlé des deux brames : qu'étaient-ils devenus depuis leur disparition restée inexpliquée? Étaient-ils morts de fatigue ou de quelque accident funeste en cherchant le *Phalou?* Fallait-il encore ajouter deux victimes au martyrologe de la science?

Quoi qu'il en soit, leur absence allait se faire cruellement sentir à leurs deux estimables confrères, sir Crawford et M. Amiel.

Arrivés à Paris, nos deux illustres voyageurs écrivirent aussitôt à la Bibliothèque du roi, section des manuscrits, pour obtenir de MM. les conservateurs la faveur de se livrer, dans les cabinets spéciaux, à leurs dernières recherches sur le *Phalou*.

Le jour même de leur demande, ils reçurent une réponse chaleureuse des conservateurs; ils étaient attendus! ardemment désirés depuis un an! on brûlait de les connaître! on mettait à leur disposition tout ce que la Bibliothèque du roi, la première du monde, renferme de curieux, de vierge, de rare! Et de plus, ajoutait celui des savans qui répondait au nom de ses confrères, on leur ménageait une surprise au-dessus de toute imagination, digne d'eux, bien faite pour les récompenser de leur dévouement sans pareil, de leurs peines, de leurs souffrances!

Ces avances, cette promesse formulée en si bons termes, devaient les pousser à se rendre immédiatement à la Bibliothèque du roi, où on leur laissait entrevoir qu'on mettrait sous leurs yeux éblouis, sinon le merveilleux *Phalou*, de pareilles choses ne s'espèrent pas, du moins un livre de haute antiquité qui les consolerait de cette perte désormais démontrée pour eux. Cependant Amiel et Crawford ne remuèrent pas de leur hôtel, se disant pris, l'un d'une douleur aux articulations des genoux, l'autre d'une grande faiblesse de reins.

Sir Crawford demandait chaque matin à son domestique : M. Amiel est-il sorti? Le domestique répondait : Non, monsieur. Et sir Crawford s'étendait encore dans son fauteuil. De son côté, M. Amiel prenait les mêmes informations et ne sortait pas davantage de son lit.

Digitized by Google

Ils avaient l'air d'être malades l'un par l'autre; il semblait que celui-ci ne voulût pas être guéri avant que celui-là le fût.

Enfin sir Crawford écrivit un jour à M. Amiel :

« MONSIEUR,

« Toutes nos querelles doivent, si je ne me trompe, cesser un instant devant l'intérêt de notre mission : elle réclame de nous une prompte solution, puisque le terme de notre itinéraire est Paris, et que nous devons retourner à Calcutta avant un mois. Dans l'état très maladif où je suis, il m'est impossible, vous le savez, monsieur, de me transporter à la Bibliothèque du roi. Cependant l'on nous y promet de grands éclaircissemens sur la question. Je sais d'autre part que vous n'êtes pas moins souffrant que moi. Eh bien! monsieur, si vous êtes de mon avis, au lieu d'aller à la Bibliothèque, nous supplierons MM. les conservateurs de nous envoyer les pièces qu'ils supposent se rattacher à notre belle mission. Comme vous êtes Français, professeur de sanscrit et de pracrit, c'est vous, monsieur, qui feriez la demande à laquelle on aurait égard, je n'en doute pas. Quand nous aurions les livres, les manuscrits spéciaux en notre possession, nous nous les communiquerions sans dérangement, sans déplacement fatal à nos santés. Chacun de nous les lirait, et par ce moyen aussi facile qu'indispensable, notre malheureux état de maladie ne porterait aucun préjudice à notre sainte mission, qui, je le répète et vous le savez comme moi, monsieur, expire bientôt.

« J'ai bien l'honneur de vous saluer,

« CRAWFORD, Esq. »

Amiel sauta sur cette proposition comme un lion affamé sur un mouton. Ce que Crawford désirait, il le voulait, lui, Amiel, de toute son ame. Mais que voulaient-ils tous les deux? Ce qu'ils voulaient? ne pas aller à la Bibliothèque du roi... Mais on leur avait promis.... C'est parce qu'on leur avait trop promis qu'ils embrassaient ce moyen, cette ancre de salut.

Amiel répondit immédiatement qu'il acceptait ce projet, et il écrivit dans le sens indiqué par sir Crawford à la Bibliothèque du roi. Quand cela fut fait, il n'eut plus la moindre douleur aux articulations du genou. Le lendemain, il se promenait dans Paris.

La Porte-Saint-Martin offrait alors à la curiosité des Parisiens les

Digitized by Google

merveilleux, les prodigieux exercices de deux jongleurs fameux parmi les fameux. Du reste l'affiche disait :

Ils avalent du feu;

On leur tire à balle dans la bouche;

Ils font une vis avec un boulet de quarante-huit;

Ils coupent un enfant en quatre morceaux et le rajustent ensuite devant tout le monde;

On leur passe un sabre à travers le corps, et on les soulève ensuite sur ce point d'appui, etc., etc.

Amiel, curieux comme tous les Provençaux, suivit le monde et entra dans la salle. Que voit-il dans la baignoire d'avant-scène où il entre? Sir Crawford, sir Crawford lui-même, qui n'avait plus de maux de reins depuis qu'Amiel était guéri. Ils se saluèrent et attendirent le lever du rideau en causant amicalement de leur maladie, de même que Charles XII et le roi de Pologne, en guerre acharnée depuis dix ans, ne se parlèrent que de leurs bottes la première et unique fois qu'ils se virent.

Le rideau se lève, et les jongleurs paraissent. M. Amiel et sir Crawford poussent en même temps deux cris dont toute la salle fut scandalisée.

Les jongleurs qui avalaient du feu et se faisaient passer un sabre à travers le corps, c'étaient les deux illustres brames, leurs deux compagnons, les deux plus fameux savans de l'Inde, Mindana et Palombo.

Voilà donc comment eux aussi cherchaient le *Phalou!*

Profitant d'un moment où Palombo, couché sur le ventre près de la baignoire d'avant-scène, imitait un reptile attendant sa proie, sir Crawford lui dit :

— Ce que vous faites là est indigne d'un savant. Au lieu d'étudier comment on doit adorer le feu, vous l'avalez!

— Quoi! c'est vous, sir Crawford?

— Nous-mêmes, répondit Amiel. Oui, c'est indigne d'un savant.

— Pourquoi cela? répliqua le brame, toujours couché sur son ventre. Dans notre pays, tous les savans sont des jongleurs; et dans le vôtre?...

— Dans le mien, dit Crawford, ils gagnent honorablement l'argent que leur donne l'état pour faire des recherches.

— Vous avez donc trouvé le *Phalou?* demanda le brame avec la plus naïve ironie du monde.

Digitized by Google

— Non; mais nous sommes sur la voie. Tenez, ajouta-t-il, vous et votre compagnon, qui dans ce moment-ci mange un lapin vivant, vous pouvez encore vous laver de la souillure que vous venez d'imprimer à votre caractère de savant, en vous ralliant à nous par quelque semblant d'utilité. Nous aurons pitié de votre caractère d'archéologue, si gravement compromis. Venez nous voir demain.

— Où êtes-vous logés? demanda le brame.

— Rue Saint-Lazare, hôtel du Nord.

— Demain, à dix heures, nous serons chez vous.

— Venez; nous vous attendrons pour déjeuner.

— C'est accepté. Mais cette fois ne nous faites rien manger de ce qui a vécu. Nous nous souvenons du *Mahrabarata*.

— Soyez tranquille : vous mangerez du thon.

— Mais le thon a vécu? s'écria le brame.

— Non; car à Paris on fait le thon avec du veau.

— Mais le veau a vécu?

— Jamais à Paris.

Après cette conversation, assourdie par la musique de l'orchestre, le brame Palombo bondit sur lui-même, décrivit deux courbes en l'air, et s'enroula autour d'un arbre, comme fait un serpent qui a englouti sa proie.

Un vague instinct disait à sir Crawford et à M. Amiel, qui n'en revenaient pas d'avoir vu un des plus grands savans hindous se conduire ainsi, qu'ils n'avaient pas mal fait de renouer avec leurs deux confrères, quoiqu'ils méritassent de graves reproches.

Cet instinct ne les trompait pas.

En rentrant chez eux, ils trouvèrent la réponse à leur lettre adressée au conservateur des manuscrits : refus absolu de laisser sortir un seul document des salles de la Bibliothèque du roi. On leur montrerait avec une déférence particulière les recueils les plus précieux; impossibilité, d'après les règlemens, d'en prêter un seul. Dans le cours de cette réponse, on s'étonnait du retard de leur visite; mais leur lettre et la pénible réponse qu'on était obligé d'y faire promettaient qu'on les verrait bientôt à la Bibliothèque. On eût voulu hâter ce moment. Tous les conservateurs, jaloux de les voir, espéraient même que le lendemain ils se rendraient à la Bibliothèque. Là, devant eux tous, il leur serait remis un magnifique choix de manuscrits hindous, sanscrits, praerits et telingas, et un surtout, un particulièrement, celui qui devait les payer des peines sans nombre de leurs doctes et jusqu'ici trop ingrates investigations.

Digitized by Google

Une pâleur générale blanchit le visage de nos deux archéologues après qu'ils eurent lu cette lettre. On eût dit pour eux la trompette du jugement dernier.

Pourtant ils ne se communiquèrent pas la cause de leur chagrin.

Ils passèrent une nuit fort agitée.

Fidèles à leurs engagemens de la veille, le lendemain matin les deux brames vinrent partager le déjeuner des deux confrères.

— A propos? leur dit sir Crawford, toujours plus hardi qu'Amiel dans les circonstances difficiles, vous n'avez rien oublié, je suppose, de votre vaste érudition depuis que vous êtes en France?

— Rien, dirent les brames en découpant quelque chose qui n'avait pas vécu.

— C'est qu'on se rouille parfois un peu, quand on est loin du foyer des connaissances acquises.

Les brames ne comprirent pas distinctement la pensée un peu trop parée de sir Crawford, qui ajouta :

— Et le phalou, par exemple?

— Oh! le phalou! le phalou! s'écrièrent les brames.

— Le phalou! répéta M. Amiel.

— Très bien, dit sir Crawford; je vois, sans nous expliquer davantage, que, comme nous, vous êtes toujours ferrés sur le phalou. Vous allez donc nous accompagner à la Bibliothèque du roi, n'est-ce pas?

— Certainement, dirent les brames.

— Eh bien! sans perdre plus de temps, partons, mes amis, dit sir Crawford, qui, comme un homme mal disposé au moment de partir pour un duel, but coup sur coup deux grands verres de vin de Bourgogne; partons.

Ils entrèrent dans la Bibliothèque du roi.

M. Amiel toussait, quoiqu'il ne fût nullement enrhumé.

Les oreilles sifflaient à sir Crawford.

Les deux brames montaient courageusement les marches.

Tous les quatre furent enfin introduits dans la longue galerie des manuscrits. Ils étaient attendus par tous les conservateurs vêtus de noir. Après les politesses établies entre savans, un des bibliothécaires dit aux quatre visiteurs : « Messieurs, réjouissez-vous et reconnaissez avant tout que Paris est la première ville savante du monde; vous allez en avoir la plus admirable preuve. Oui, réjouissez-vous, car ce livre miraculeux, volé aux Indes depuis trois siècles, au fond d'une province, dans le sanctuaire d'une pagode, ce livre que vous avez si péniblement et si inutilement cherché sur toute la surface du globe,

Digitized by Google

messieurs le voici! voici le *Phalou*, écrit en phalou par le célèbre Phalou. Les diamans de la reliure ont été volés par les Portugais. Remarquez les creux faits par les pierres précieuses quand elles y étaient. Du reste, lisez le livre, votre conviction sera complète. »

M. Amiel eut la chair de poule. Il fit machinalement deux pas en arrière.

Sir Crawford se mordit les lèvres pour ne pas s'évanouir.

Il dit pourtant aux deux brames, mais que sa voix était émue!

— Messieurs, à vous l'honneur! lisez les premiers ce livre qui est votre religion tout entière.

Les deux brames se penchèrent sur le livre, et ensuite ils relevèrent lentement la tête en disant : Nous avons oublié le phalou.

— Les brigands! murmura sir Crawford.

— Alors à nous! dit M. Amiel, qui, à son tour, s'inclina courageusement sur le livre. Après quelques minutes d'une inspection soutenue, il s'écria : Messieurs, ce phalou n'est pas pur, c'est du vieux phalou.

— Comment! dit le conservateur indigné, lui qui avait cru causer avec raison une admirable surprise aux quatre savans, comment! vous dites que ce phalou n'est pas pur! qu'il est vieux! mais il n'y a qu'un livre écrit dans cette langue, et c'est celui-ci.

M. Amiel confessa alors avec une demi-humilité qu'il avait un peu perdu son phalou.

O honte! aucun des quatre savans, cela fut démontré, ne savait le phalou. Voilà où aboutissait cette fameuse expédition scientifique pour laquelle ils allaient recevoir à eux quatre, pour trois ans de mission, trois cent quatre vingt-douze mille francs!

Monté sur la confusion des quatre savans, le conservateur lut d'abord en phalou les premières pages du livre célèbre, puis il traduisit en français le passage où il est question de l'adoration du feu. Ce passage disait :

« Vous n'adorerez le feu ni couchés ni accroupis, mais le dos tourné vers lui, indignes que vous êtes de le voir en face. »

Et ceci termina, quand ce fut connu, les collisions fanatiques des Indes. Ainsi c'est Paris qui a mis fin à des meurtres abominables commis continuellement en-deçà et au-delà du Gange en arrêtant ce point formidable de la religion hindoue; Paris, la papauté de l'univers.

Rien n'est plus vrai que cette histoire qu'on trouvera tout au long

Digitized by Google

tracée, moins quelques pauvres détails de style qui nous appartiennent, dans les *Annales asiatiques de Calcutta*.

Quant aux quatre savans, voici la fin de leur histoire.

Sir Crawford mourut d'une attaque d'apoplexie en rentrant chez lui. M. Amiel partit un mois après pour Calcutta avec les deux brames et le *Phalou*, dont le ministère de l'instruction publique fit hommage à la compagnie des Indes. En route, Amiel apprit le phalou. Arrivé aux Indes, il alla à Benarès, où il fit aux cinq cents brames réunis, selon la promesse donnée par eux au gouverneur, le récit de son voyage, moins l'épisode de la Bibliothèque du roi. On le nomma brame de première classe. Le gouverneur ajouta aux sommes qu'il lui avait déjà données pour les trois années d'expédition une gratification de cent mille francs. M. Amiel n'en revenait pas.

Il nous reste à dire à qui fut donné le prix fondé par l'académie de Moscou : *dire et déterminer d'une manière précise à quelle espèce de poissons, dont la race est, assure-t-on, perdue, appartient le petit poisson bleu-clair que presse quelquefois dans sa main le dieu Vichnou*. L'académie de Moscou remit le concours à l'année suivante, comme font toutes les académies quand une question est parfaitement résolue.

LÉON GOZLAN.

Digitized by Google

LA

GRANDE RUE DES VIERGES.

Nous levâmes l'ancre de la rade de Saint-Jean-d'Antigue le 3 d'avril, à huit heures du matin. C'était l'heure que notre pilote avait signalée comme favorable pour appareiller. Il nous conduisit pendant quelques instans, jusqu'à ce que nous eussions franchi les bancs de sable et de rochers qui rendent les abords de l'île assez dangereux, après quoi il descendit dans son canot, et regagna la terre avec sa pitance, qui était de vingt gourdes.

Il faisait un temps superbe, rafraîchi par cette bonne brise qui avait si fort avivé l'incendie de Saint-Jean; et la corvette avait le cap sur Saint-Thomas, au nord-ouest, entrant sous toutes voiles dans ce merveilleux dédale d'îles fleuries qu'on a nommé la grande rue des Vierges.

On sait que les Antilles ont la forme d'un collier, gracieusement arrondi autour de la mer des Caraïbes, et accroché par un bout à l'embouchure de l'Orénoque, et par l'autre à la pointe des Florides. Porto-Rico, Saint-Domingue et Cuba en sont les grosses pierreries; et presque vers son milieu se trouvent les îles Vierges, comme un entrelacement de perles éblouissantes. Ces îles sont semées avec une inépuisable profusion d'Antigue à Saint-Thomas, qui en est la dernière à l'ouest; les unes vertes comme une vallée normande, les

Digitized by Google

autres nues comme le granit; celle-ci ayant dix lieues de circonférence, celle-là dix mètres; certaines portant de riches cultures et de belles villes, certaines abritées tout entières sous l'envergure du pélican des Antilles, qui vient s'y poser le soir.

Les îles Vierges furent découvertes par Christophe Colomb, à son dernier voyage, en novembre 1493. Au lieu de prendre les vents alisés vers le 25e parallèle, comme à son premier voyage, ce qui l'avait jeté en plein sur San-Salvador, l'une des îles Bahama, il était descendu vers le cap Vert, prenant la route des navires qui vont actuellement aux Antilles françaises, et il était venu donner sur la Désirade, la Dominique, Marie-Galante et la Guadeloupe; après quoi, prenant à l'ouest, il avait découvert Montsarrat, Antigue, Saint-Christophe et toutes les îles qui s'échelonnent jusqu'à Saint-Domingue. Frappé de l'innombrable quantité d'îles et d'îlots qui lui apparurent d'Antigue à Saint-Thomas, il donna à ce charmant archipel le nom d'îles Vierges, en l'honneur des onze mille compagnes de sainte Ursule.

Quand on va d'Antigue à Saint-Thomas, on est précisément obligé de s'engager dans le labyrinthe des îles Vierges. Le hasard veut qu'elles aient été disposées par groupes inégaux et divers à droite et à gauche, de telle sorte que l'on semble s'engager dans une longue et vaste rue bordée d'immenses paniers de fleurs. Cette espèce de canal n'a guère plus de dix à douze lieues, ce qui, par le beau temps habituel à ces latitudes, surtout avant ou après la saison de l'hivernage, permet d'apercevoir jusqu'aux détails des îles qui jalonnent, comme les ormeaux de nos routes, la marche des navires. On longe à sa gauche, sans compter les rochers arides, qui sont nombreux, Névis et Saint-Christophe aux Anglais, Saint-Eustache et Saba aux Hollandais, et Sainte-Croix aux Danois; à droite, la Barboude aux Anglais, Saint-Barthélemy aux Suédois, Saint-Martin aux Hollandais et aux Français, et l'Anguille aux Anglais.

Pour un Français qni s'engage dans une pareille route, il est bien difficile de distraire sa pensée des souvenirs de notre ancienne grandeur coloniale. Il y a deux siècles à peine, la plus grande partie de de ces îles et les plus belles étaient possédées par la France. Telles étaient Sainte-Croix, Saint-Eustache, Saint-Barthélemy, Antigue et Saint-Christophe, la colonie-mère des Français dans les Antilles, celle d'où sont sortis les premiers colons de Saint-Domingue, de la Martinique et de la Guadeloupe. Les colons français de Sainte-Croix abandonnèrent l'île pour Saint-Domingue en 1696; ceux de Saint-

Digitized by Google

Eustache la quittèrent en 1629; ceux d'Antigue en 1630; Saint-Christophe fut cédé aux Anglais en 1763, et Saint-Eustache aux Suédois en 1784. Il ne reste à la France, sous le vent de la Guadeloupe, que la moitié de l'île Saint-Martin.

Je traversais donc un théâtre de luttes politiques et de guerres d'extermination. Chaque flot qui soulevait la corvette avait probablement porté autrefois les gentilshommes aventureux qui allèrent planter le pavillon et les idées de la France au milieu des carbets des Caraïbes; et aujourd'hui les gentilshommes français et les Caraïbes ont également disparu : *etiam periere ruinæ*. De tout ce que les Français avaient introduit dans les petites Antilles, sous le vent de la Guadeloupe, il n'est resté que des singes. Retirés dans les bois de Saint-Eustache et de Saint-Christophe, au pied des solfatares qui forment le centre de ces îles, et chassés de la campagne par la culture, ils tiennent leurs conciliabules grotesques autour du cratère des volcans, déshérités de leur liberté passée, et privés de ces joyeux ébats dans les savanes vertes, que prenaient leurs aïeux au bon temps de la singerie, en compagnie du macaque célèbre du père Cabasson. Je me donnerais certainement le plaisir de répéter l'histoire de ce singe, si les recueils d'anecdotes ne l'avaient profanée. Je me bornerai à rappeler que le macaque du père Cabasson, supérieur général des missions des jacobins à Saint-Christophe, était possédé d'un tel goût pour l'art oratoire, que, pendant que son maître montait en chaire par devant, il y grimpait par derrière; et que là, se tenant cramponné au couronnement avec sa queue, il reproduisait fidèlement les gestes et la physionomie de l'éloquent missionnaire, expliquant à son auditoire la parole de Dieu.

Néanmoins, si les vestiges de la domination française ont disparu de cet archipel, où elle s'était si glorieusement établie, le nom français y a conservé son lustre. Comme pour faire suite aux souvenirs de d'Énambuc et du commandeur de Poincy, il n'y a presque pas une de ces îles sous les yeux de laquelle, pendant les guerres de l'empire, les corsaires de la Guadeloupe n'aient accompli, même contre la marine royale d'Angleterre, les plus merveilleux combats.

Une histoire des corsaires de la Guadeloupe, faite avec les récits des témoins presque tous vivans de ces luttes héroïques, serait l'un des plus beaux épisodes de nos fastes militaires. Il y a eu un grand nombre d'années pendant lesquelles les prodiges de Surcouf dans la mer des Indes ont été journellement accomplis, entre Charlestown et la Barbade, par Lamarque, Giraud Lapointe, Langlois, dit *la Jambe-*

Digitized by Google

de-Bois, Grassin, Antonin Moède, et vingt autres marins dont l'empereur aurait fait des Nelson, s'il les avait connus.

Les corsaires de la Guadeloupe étaient, en général, de petits navires, presque toujours des goëlettes; quelques-uns étaient des prises anglaises armées en guerre, ou même des navires de guerre anglais pris à l'abordage. Les plus célèbres de ces corsaires étaient: *le Général Ernouf*, capitaine Grassin; *la Dame Ernouf*, capitaine Thomas; *le Grand Décidé*, capitaine Goy; *la Jeune Adèle*, successivement commandée par les capitaines Prieur, du Hâvre, Joseph Rival, de Marseille, et Bazin; *le Duquesne*, capitaine Duquesne; *le Voltigeur*, capitaine Rivière, de Bordeaux; *la Jenny*, capitaine Lamarque; *la Jalouse*, capitaine Lafont; *l'Hirondelle*, capitaine Paine; *le Tigre*, capitaine Olivier; *la Vengeance*, capitaine Vidal; *l'Austerlitz*, capitaine Hermel; *le Déterminé*, capitaine Étienne Lamarque; *la Vigilante*, capitaine Giraud Lapointe; *la Renommée*, capitaine Hérigoyen; *le Bijou*, capitaine Callas; *l'Élisabeth*, capitaine Gros; *la Joséphine*, capitaine Joseph Langlois; *la Barbara*, capitaine Morisseau; et *le Tape-à-Bord*, capitaine Hémiguelt.

Les équipages de ces corsaires étaient généralement des matelots français appartenant aux navires du commerce, souvent même des matelots de la marine de l'état qui avaient déserté. Les vaisseaux de l'état avaient quelquefois recours à ces hommes indomptables pour fortifier leurs équipages; car je lis dans une lettre datée de Lorient, le 17 janvier 1807, à bord de *la Thétis*, et écrite par M. Pinsum, capitaine de vaisseau, au ministre de la marine : « Lorsqu'il fut question de mon départ, mon équipage était très diminué. J'envoyai *le Lynx* à la Guadeloupe, pour prier le général Ernouf de permettre une levée à bord des corsaires. Le zèle de ce général me procura quatre-vingts hommes. Avec ce secours, réparti sur *le Sylphe* et *la Thétis*, nous fûmes en état de mettre en mer. » Il paraît, du reste, que la Guadeloupe était jalouse des équipages de ses corsaires, et qu'elle ne donnait pas à tout le monde, même à la marine de l'état, ce qu'elle avait de mieux; car le lieutenant de vaisseau Farjeviel, commandant le brick impérial *le Lynx*, rend compte en ces termes de sa mission à la Guadeloupe, dans une lettre datée du 11 juillet 1807, en rivière de Bordeaux : « La Guadeloupe ne me donna que des marins étrangers. Ces hommes méprisables désertèrent le combat. La Guadeloupe, à cette époque, pouvait me donner des marins français, parce que c'est absolument le seul endroit des Antilles où les déserteurs des bâtimens de l'état se retirent; mais ils sont soigneusement

Digitized by Google

conservés pour les corsaires; et lorsqu'il arrive un bâtiment de sa majesté, de suite les individus intéressés à cette navigation les font évader, et ils ne paraissent à la Pointe-à-Pître que lorsque le bâtiment est parti. »

Les capitaines qui commandaient ces corsaires étaient à la mer de véritables requins, au combat de véritables lions. Généralement peu lettrés, quelques-uns d'entre eux portaient l'ignorance des choses de leur temps jusqu'à la naïveté la plus divertissante. Le capitaine du corsaire *le Rôdeur*, appartenant à des armateurs de la Pointe-à-Pître, avait fait une assez riche prise dans l'archipel des îles Vierges, et, n'osant pas trop se risquer à la conduire à la Guadeloupe, il l'avait menée à Porto-Rico. Là, mon aventureux capitaine vend sa prise, et séduit apparemment par les belles créoles de Ponce, de Mayaguez ou de Saint-Jean, il vit en grand seigneur, dépense de même, et se trouve avoir bientôt jeté au vent de ses fantaisies le plus clair et le plus net de son opération. Le plus difficile n'était pas de remplir de nouveau ses coffres. Son corsaire était bon marcheur, son équipage résolu, et la mer surtout, au vent d'Antigue, foisonnait de voiles marchandes; mais il fallait rendre compte à ses armateurs du produit de sa prise, et ce n'était pas là un compte qui fût très aisé à dresser. Il s'y résout néanmoins, et après avoir aligné, en le gonflant dans toute la mesure de sa peau, le chapitre de ses dépenses réelles, il aborda celui de ses dépenses fictives. Ici il ajusta le *gobernador* de Porto-Rico, auquel il aurait remis une bonne somme; puis venait le *contador*, qui n'était pas moins bien traité, et il terminait par le *corregidor*, qui lui servait à boucher un trou considérable. Malheureusement, tout bien additionné, et en y comprenant le gobernador, le contador et le corregidor, le capitaine trouvait toujours un reliquat de trois mille gourdes, dont il ne parvenait pas à justifier l'emploi. Après bien des réflexions et des tentatives perdues, le capitaine s'arrêta au parti d'allonger encore un peu la liste des autorités espagnoles qui lui avaient déjà été si utiles, et il porta sur son mémoire mille gourdes données à Thermidor, mille à Messidor, et mille à Fructidor, ce qui lui procura une balance de comptes des plus satisfaisantes. Une fois son mémoire en règle, le brave capitaine se hâta d'aller le présenter à MM. M. et G., ses armateurs, qui ne purent pas réussir à lui faire comprendre que Thermidor, Messidor et Fructidor n'étaient pas des fonctionnaires envoyés par le roi d'Espagne dans ses colonies.

On conçoit que les aventures de la vie de corsaire sont fort mêlées.

Digitized by Google

Le terrible en fait la base, et le ridicule s'y mêle quelquefois, comme dans le mélodrame. Thomas Gosset en fit bien l'épreuve. Ce Thomas Gosset était un des plus intrépides capitaines de corsaires, et quoique jeune, il était outrageusement chauve; voici pourquoi. Dès les premiers temps des guerres avec les Anglais, Thomas Gosset faisait ses débuts de partisan. N'étant pas riche et aucun armateur ne lui ayant confié un navire, il s'associa quelques bons compagnons de sa trempe, et il se jeta, faute de mieux, dans un *halle-dedans*, sorte de grande barge non pontée qui avait été armée à Saint-Domingue. Un beau matin, Thomas Gosset et ses compagnons se balançaient, non pas comme des alcyons, mais comme un lourd cormoran des Antilles, entre la pointe Morand et le cap Tiburon, lorsqu'ils aperçurent une voile sortant de la Jamaïque et donnant dans les débouquemens. Les corsaires, qui avaient déclaré la guerre au monde entier, n'avaient pas besoin de lunette pour distinguer les navires; dès qu'ils en voyaient un, ils mettaient immédiatement le cap sur lui. A mesure que le *halle-dedans* s'approchait de la voile anglaise, il lui était loisible de reconnaître que c'était un gros *ship* de cinq à six cents tonneaux, venant de débarquer des nègres à la Jamaïque, et opérant son retour en Angleterre chargé de denrées coloniales. L'idée burlesque en soi d'aller, avec une barge non pontée, attaquer un trois-mâts de cette force, ayant un équipage de négrier et portant de l'artillerie, n'ôta rien à Thomas Gosset de son sérieux et de sa résolution. Il continua de faire gouverner sur le navire. Celui-ci ne tarda pas à reconnaître les intentions de la barge, et elles lui causèrent la plus unanime des hilarités. On ne dérangea pas une hache ou une pique, on ne toucha pas un fusil, on ne chargea pas un canon. Le capitaine se contenta de donner l'ordre de remplir d'eau les chaudières à nègres et de les mettre en ébullition, afin de calmer, par une douche un peu chaude, l'impétuosité du *halle-dedans* et de son singulier équipage. Il fut fait comme il avait été dit; en un quart d'heure l'eau des chaudières fut bouillante, les seaux à incendie furent montés sur le pont, et l'on attendit le corsaire.

Quelques minutes après, Gosset et ses compagnons accostaient le navire anglais, et jetaient dans les haubans les grapins d'abordage. Mais, hélas! au moment où Thomas Gosset, armé d'une hache, montait le premier le long des sabords, deux ou trois seaux d'eau bouillante lui tombèrent sur la tête, et les cheveux de son crâne dénudé lui tombèrent sur les yeux. Comme ses compagnons avaient reçu à peu près chacun le même baptême, l'équipage du corsaire poussa

Digitized by Google

à l'unisson un cri de douleur et de rage; mais cette troupe de vautours à la tête pelée n'en monta pas moins sur le pont du navire anglais, et, en moins de dix minutes, après une mêlée effroyable, Gosset et ses compagnons, trébuchant au milieu des cadavres, s'arrêtèrent quand il n'y eut plus un Anglais à massacrer. Le reste de l'eau chaude et les seaux servirent à laver les mares de sang qui tachaient le pont du navire, et deux jours après on découvrit un petit mousse blotti dans la bouteille de petit bord. Ce fut le seul survivant de cette horrible boucherie.

Le Grand-Décidé, armé par MM. R. et S. A., est un des corsaires de la Guadeloupe qui ont laissé les souvenirs les plus épiques. C'était un navire du port de Bordeaux, portant 20 pièces de canon, et commandé par le capitaine Goy. Sa renommée l'avait rendu la terreur de la marine anglaise, et l'amirauté avait envoyé dans les eaux des Antilles la frégate *Cambrian*, avec la mission spéciale de le surveiller. Il était d'une marche si supérieure que, lorsqu'il avait fait une prise, il la déchargeait en pleine mer, à la vue des frégates anglaises, qu'il laissait approcher, avant de prendre chasse, jusqu'à portée de canon. Ce redoutable corsaire a disparu en mer, comme il venait en France pour se réparer. Il avait à bord l'un des MM. Saint-Alary, M. Pohl, l'un des armateurs, et M. le marquis d'Olonne. On n'a jamais su ce qu'il était devenu, c'est-à-dire en quel endroit il avait péri.

Je ne finirais pas, si je voulais raconter les traits audacieux, héroïques de ces corsaires. Je vais donc me borner, et en choisir deux, l'un de Grassin, l'autre de Lamarque.

Grassin, qui avait été décoré pour sa bravoure brillante et résolue, avait successivement commandé *le Général Ernouf* et *la Dame Ernouf*. C'est lui qui, plaisanté par les oisifs de la Pointe-à-Pître sur ce qu'il n'osait pas sortir à cause d'un brick de guerre anglais qui croisait en dehors de la passe, appareille un matin, gouverne sur le brick, l'attaque, le prend après un combat terrible, et le ramène au bout de quelques heures au milieu des bravos de la population enthousiasmée. Plus tard, il avait été pris et conduit aux Bermudes. On l'avait déposé, avec son maître d'équipage et un mousse, à bord d'une goëlette anglaise armée en guerre. Cette goëlette, qui faisait les voyages des Bermudes à Halifax, était au moment de partir, et Grassin avait pour perspective prochaine les pontons de Chatam ou de Londres. Le capitaine de la goëlette était à terre pour se faire expédier, et il n'y avait pas une demi-heure à perdre. Grassin pro-

Digitized by Google

posa au maître d'équipage et au mousse d'enlever la goëlette; ils acceptèrent.

En un clin d'œil, les rôles furent distribués. L'état-major étant à terre, il ne se trouvait à bord qu'un midshipman, qui était dans le carré des officiers. Grassin descend muni d'une forte ligne, et amarre le midshipman. Il prend l'habit du capitaine, le passe à la hâte, et monte sur le pont, une paire de pistolets dans les mains. Lorsqu'il parut, le maître d'équipage et le mousse achevaient de clouer les panneaux, et condamnaient la plus forte partie de l'équipage qui se trouvait en bas. Grassin, le pistolet au poing, commande les trois ou quatre hommes qui étaient sur le pont, et fait appareiller. Comme le vent était contraire, il fallait louvoyer pour sortir, et aller passer à portée de pistolet à l'arrière d'une frégate anglaise mouillée dans le port. Grassin fait exécuter la manœuvre avec une audace imperturbable; et, comme il parlait parfaitement l'anglais, il ôte son chapeau et salue l'état-major de la frégate, qui était sur le gaillard d'arrière, et qui lui souhaite un bon voyage.

Au moment où la goëlette s'engageait dans la passe, le capitaine, qui avait vu de terre la manœuvre de son navire, et qui n'y comprenait rien, s'était jeté dans son canot. Lorsque la frégate le vit arriver, on devina bien vite que celui qu'on avait salué était un Sosie qui enlevait le bâtiment. La frégate se hâta d'appareiller; mais il fallut du temps, les choses n'étant pas prêtes: le vent était contraire; la nuit vint; la goëlette disparut, et il fallut renoncer à la poursuivre. Quelques jours après, Grassin arriva à la Guadeloupe, toujours vêtu en officier anglais, et capitaine d'une excellente goëlette, avec laquelle il recommença ses courses, ses combats et ses triomphes.

Le capitaine Lamarque ne le cédait pas à Grassin. Avant de commander *la Jenny*, avec laquelle il fit, devant Surinam, une prise merveilleuse, que je raconterai plus bas en peu de mots, il commandait un superbe paquebot anglais, qu'il avait pris, qui était armé par M. Malespin, et qui s'appelait *le Malborouck*. Comme il croisait un jour par le travers de Charlestown, il prit, en vue de la ville, plusieurs navires américains chargés de coton, et les expédia à la Guadeloupe. Les négocians de Charlestown, exaspérés par la perte qu'ils faisaient, et outrés de l'audace de ce corsaire, armèrent à grands frais la corvette anglaise *le Lilly*, qui était en relâche dans le port, et qui avait perdu une partie notable de son équipage par des maladies. *Le Lilly*, ayant à bord cent quatre-vingts hommes et une

Digitized by Google

bonne artillerie, sort de Charlestown et donne la chasse au *Malborouck*. Lamarque, dont l'équipage était réduit à quarante hommes, à cause de la nécessité où il s'était trouvé d'en distribuer une partie à bord des prises qu'il avait envoyées à la Guadeloupe, n'était pourtant pas d'avis de fuir, et il proposa à son monde de gouverner sur la corvette, sans brûler une amorce, et de l'aborder. Son avis passa à l'unanimité.

Indépendamment de l'audace, il fallait une certaine habileté pour mener à bonne fin une pareille tentative. Lamarque, qui avait une grande habitude de ces sortes d'affaires, fit son plan et l'exposa en peu de mots. Il fit charger toutes ses caronades à mitraille, et recommanda expressément à ses chefs de pièces de prendre leurs mesures pour les braquer et les tirer sur le gaillard d'avant du *Lilly*, pendant qu'il monterait à l'abordage. Il avait observé que lorsqu'un navire est abordé par l'un de ses bouts, le premier mouvement de son équipage, quelque brave qu'il soit, est de reculer à l'autre bout, pour prendre du champ, se former de nouveau et revenir à la charge. C'est pour cela que Lamarque, qui se proposait d'aborder par le gaillard d'arrière, avait donné pour instructions de tirer à mitraille toute une bordée sur l'avant, afin de détruire du premier coup une bonne partie de l'équipage de la corvette anglaise, et d'égaliser un peu plus les forces. Quant à lui, il devait monter le premier à l'abordage, et il se chargeait de tuer le capitaine du *Lilly* avec son premier pistolet. Ce programme fut ponctuellement exécuté. Sans tirer un seul coup, *le Malborouck* longea la corvette; Lamarque sauta le premier à bord, et en touchant le pont il tua le capitaine. L'équipage, refoulé sur l'avant, reçut toute la volée du corsaire à bout portant; ce qui en resta debout, après cet effroyable coup de tonnerre, tomba à genoux et demanda grace. Lamarque, qui voulait prendre et non tuer, épargna tout le monde; et, après avoir fait le lendemain une nouvelle prise, il se dirigea avec son escadrille vers la Guadeloupe, où son entrée au port Louis causa une émotion générale et même une sorte d'épouvante, avant qu'on ne sût quels étaient ces trois beaux navires qui venaient sans façon jeter l'ancre dans la rade. Cette corvette *le Lilly* devint alors le brillant corsaire *le Général Ernouf*, commandé successivement par Grassin et Paul Grand-Pointe, et dont je conterai tout à l'heure la fin terrible et glorieuse.

J'ai dit plus haut que ce même Lamarque avait commandé *la Jenny*. C'était une goëlette assez mignonne, portant dix caronades

Digitized by Google

de 6 et un canon à pivot de 12. Un dimanche matin de 1806, *la Jenny*, se trouvant devant Surinam, aperçut quatre beaux navires anglais qui s'apprêtaient à prendre le large. L'équipage tout entier demandait à les attaquer; mais comme c'était un dimanche et que l'équipage avait reçu double ration de vin, Lamarque jugea prudent d'attendre au lundi. Le lendemain, *la Jenny* avait fait son branle-bas de bonne heure, et elle était comme un faucon épiant quatre cygnes qui fendent l'air côte à côte. Les quatre cygnes anglais avaient pourtant bec et ongles; l'un portait douze canons, l'autre quatorze; le troisième en avait seize, le quatrième dix-huit. Il n'y avait qu'un abordage pour se tirer d'affaire : il fut résolu.

Lamarque ordonna à son second, Lallemand, d'aborder avec la chaloupe, montée par quarante hommes, le plus gros des quatre navires anglais, avec recommandation, quand il aurait pris celui-là, de s'emparer du plus petit. Quant à lui, il se chargeait des deux autres. L'action générale s'engagea suivant ce programme : elle ne fut pas longue. Lamarque et ses compagnons n'avaient garde de passer leur temps à canonner, surtout avec des adversaires dont l'artillerie était quintuple de la leur. Les quatre navires anglais furent pris en moins d'une heure, et avant la fin de la semaine *la Jenny* et les quatre prises se présentaient à l'entrée de la passe de la Pointre-à-Pître, saluant l'Ilette-à-Cochons et le fort Fleur-d'Épée des salves répétées de toute leur artillerie. La Pointe-à-Pître, réveillée en sursaut par ce vacarme, crut d'abord à une surprise; le canon d'alarme fut tiré, l'autorité militaire s'agita et donna des ordres; mais peu à peu Lamarque fit son entrée dans le goulet, et au lieu d'une flamme anglaise à son grand mât, on y vit flotter le glorieux pavillon tricolore. On était tellement habitué aux prodiges de Lamarque et de Grassin, qu'avant de reconnaître *la Jenny*, il y eut beaucoup de paris soit pour l'un, soit pour l'autre, ce qui les honorait pareillement tous les deux. Les quatre navires étaient tellement chargés de coton, qu'après leur déchargement, les balles, entassées par piles de cinquante chacune, couvraient de l'un à l'autre bout le beau et immense quai de la Pointe-à-Pître.

J'ai promis de raconter, pour terminer cette esquisse des corsaires de la Guadeloupe, la fin terrible de cette belle corvette *Lilly*, si audacieusement prise à l'abordage par Lamarque, dans les eaux de Charlestown. Elle était, au mois de mai 1805, au vent de la Jamaïque, commandée par un capitaine également célèbre, Paul-Grand-Pointe, et cherchait les aventures, selon ses traditions. Elle

Digitized by Google

s'appelait alors *le Général Ernouf*, du nom du gouverneur de la Guadeloupe. Elle fit rencontre de la corvette de sa majesté britannique *le Renard*, commandée par sir Jeremiah Coghlan. *Le Lilly*, qui savait bien que la corvette anglaise portait des canons et des boulets pour toute marchandise, et qu'il n'y avait avec elle que des coups à recevoir et à donner, fut néanmoins bien aise de se procurer ce passe-temps; elle attaqua donc *le Renard*, et voici en quels termes honorables pour le corsaire français le commandant du *Renard* rendit compte de ce combat au contre-amiral Dacres, commandant en chef de la station de la Jamaïque :

« J'ai l'honneur de vous informer qu'après avoir convoyé le paquebot *le Chesterfield* jusqu'à la latitude indiquée par votre ordre du 16 mars dernier, et étant en chemin pour en exécuter la dernière partie, le vendredi, 20 du mois passé, par 21° 41′ de latitude nord et 71° 30′ de longitude ouest, on signala un bâtiment au nord-ouest, portant sous le vent, sous petite voilure, et on le reconnut pour ennemi. Il diminua de voiles à notre approche, dans l'intention évidente de nous combattre. A 2 heures 20 minutes après midi, je serrai l'ennemi, qui fit feu sur nous; mais on ne tira aucun coup de canon du *Renard*, jusqu'à ce qu'il fût à portée de pistolet. A cette distance il était au vent de l'ennemi, et l'on commença à faire un feu qui fait infiniment d'honneur à ceux qui le dirigèrent, puisque dans le court espace de 35 minutes on vit que le bâtiment était en feu, et il sauta en l'air 10 minutes après, avec une explosion épouvantable. On fit tout ce qu'on put pour mettre en mer la seule chaloupe qui fût en état, afin de sauver les braves gens qui venaient de se défendre si courageusement un moment auparavant, et qui flottaient autour de nous sur les débris épars de leur bâtiment, dans un état vraiment pitoyable. C'est avec plaisir que j'ajoute que de 55 hommes qui ont échappé aux flammes, pas un n'a été noyé. — Il se trouve que c'était *le Général Ernouf*, corsaire (ci-devant le sloop de sa majesté *le Lilly*), commandé par M. Paul Grand-Pointe, sorti depuis sept jours de Basse-Terre, à la Guadeloupe, portant douze caronades de 18 et deux longues pièces, en tout quatre canons de plus que lorsqu'il était au service de sa majesté; ayant à bord 160 hommes, dont 31 soldats, et croisant pour intercepter la flotte de la Jamaïque. — La perte de l'ennemi était déjà considérable avant le triste accident qui a mis fin à l'action, ayant eu 20 à 30 hommes tués et blessés, et je suis très heureux de vous informer que la mienne a été très peu de chose. La conduite ferme et déterminée des hommes et officiers que je

Digitized by Google

commande a été très louable et mérite tous les éloges qu'un chef peut leur donner. Nos agrès ont beaucoup souffert, vu que c'était sur eux que le feu de l'ennemi était principalement dirigé. Ce bâtiment avait croisé avec beaucoup de succès contre le commerce des sujets de sa majesté, ayant dans une croisière précédente fait six riches prises. »

Les corsaires de la Guadeloupe, célèbres du cap Hatteras à la rivière des Amazones, firent éprouver au commerce anglais, pendant les guerres de la république et de l'empire, des pertes immenses; il y eut des trimestres dans lesquels les produits de la course s'élevèrent, d'après des comptes officiels relevés au bureau des prises, à 4 millions de livres coloniales. Les corsaires opéraient tantôt en croiseurs séparés, tantôt en flottille. Ils prenaient une colonie étrangère quand il y avait quelque utilité ou seulement quelque gloire à le faire; témoin Saint-Barthélemy, pris un matin par les marins de *la Dame Ernouf*, et dont le gouverneur se réveilla avec des sentinelles françaises à sa porte et le pavillon tricolore à sa fenêtre. Il n'y eut jamais d'exemple d'un de ces corsaires cédant à un bâtiment d'une force égale à la sienne; tandis que bon nombre d'entre eux enlevèrent à l'abordage des navires de guerre anglais du même rang. Répandus dans toutes les directions, ils étaient la terreur ou la préoccupation constante de la marine anglaise; cependant c'est en général au vent de la Barbade et au vent d'Antigue qu'ils allaient croiser.

Ces mœurs maritimes et guerrières peuvent nous surprendre, nous autres habitans de pays méditerranéens; mais les populations des Antilles, qui ont sans cesse la mer sous leurs yeux, et qui en ont appris dès l'enfance les beautés et les mystères, considèrent l'Océan comme le terrain naturel des luttes et des batailles; et elles y ont tant vu ou tant fait d'actions intrépides et glorieuses, qu'elles en sont venues à voir en lui moins un ennemi qu'un auxiliaire. Du haut des plateaux majestueux qui dominent au loin la mer et ses immenses damassures, les colons de la Martinique et de la Guadeloupe ont assisté pendant deux siècles à des luttes d'extermination qui ont souvent ensanglanté les flots, depuis les guerres de l'Olive et du commandeur de Poincy avec les Caraïbes, jusqu'aux formidables combats des flottes britaniques et françaises, avant la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci.

Je ne puis résister au plaisir de rappeler et de raconter, pour clore ce chapitre, un de ces mille combats, pendant lesquels les hourras des habitans, réunis sur la plage, répondaient au tonnerre de l'artil-

Digitized by Google

lerie éclatant sur les eaux. Je choisirai le combat livré par le brik de la marine impériale et royale *le Cygne*, à deux frégates, cinq briks et une goëlette de la marine anglaise, le 13 décembre 1808, dans les eaux de la Martinique, en vue du Prêcheur et du Céron.

Le brick *le Cygne*, commandé par M. Defresne, lieutenant de vaisseau, parti de Cherbourg le 10 novembre 1808, portait des vivres à la Martinique; et il aborda au Céron le 12 décembre suivant. Ce jour-là, une division anglaise forte de deux frégates, une goëlette et cinq bricks, faisait une vigoureuse tentative pour enlever une goëlette arrivée la veille de Nantes chargée de vivres, et mouillée à la pointe du Prêcheur, sous la protection d'une batterie. Toute la garde nationale de Saint-Pierre et une partie de la garnison de cette ville s'étaient réunies à la batterie, et après une attaque de deux heures, à demi-portée de canon, la division anglaise, fort maltraitée, vira de bord, et fit route pour le Céron. Du reste l'artillerie des bâtimens anglais n'était pas restée oisive; car M. Huc a fait élever une pyramide avec les boulets qu'elle lança sur son habitation.

En arrivant au Céron, la division anglaise rencontra *le Cygne*, elle l'attaqua, et il s'en suivit un combat homérique, dont voici le récit, extrait du propre rapport de M. le lieutenant Defresne, daté du Port de France, qui était le nom que portait alors le Fort-Royal :

« Vers les dix heures du matin, cinq bâtimens ennemis s'étaient réunis à deux lieues de moi. Ils tirèrent plusieurs coups de canon, et trois autres vinrent les joindre. Pendant ce mouvement, je me disposais à repousser toute attaque. Je demandai un pilote afin d'appareiller pour Saint-Pierre, si l'occasion s'en présentait. On m'envoya pour pilote un mulâtre qui vint seul à bord. Les manœuvres de l'ennemi n'étaient plus douteuses. Toutes mes dispositions étaient faites. On observait le plus grand silence. Je rappelai à mes braves l'engagement qu'ils avaient pris de soutenir l'honneur du pavillon de l'empire. Leurs cris unanimes et cent fois répétés de *vive l'Empereur!* me peignirent leur enthousiasme et m'assurèrent leur dévouement. A quatre heures du soir, deux bricks anglais se séparèrent des autres bâtimens et vinrent mouiller à la pointe du Prêcheur pour me couper le chemin, dans le cas où j'aurais eu l'intention d'appareiller pour Saint-Pierre. Deux frégates, trois bricks et sept péniches qui s'étaient élevés au vent portèrent leurs bordées sur le brick. Suivant ce chemin, ils vinrent à portée des batteries de terre; une goëlette seule était restée au large. Alors je commençai un feu roulant, et vivement soutenu. Mon pilote se jeta à la mer et disparut. Les frégates m'en-

Digitized by Google

voyèrent leurs bordées et trois péniches pleines de monde, protégées par elles. Je les criblai de mitraille. Elles coulèrent avant de pouvoir joindre mon bord. Témoin de cette perte, une frégate dirigea droit son beaupré sur le mien. Je crus qu'elle voulait m'aborder. Son gaillard d'avant était couvert de monde. Mon équipage se tenait en silence prêt à risposter au premier commandement. Je la laissai venir à demi-portée de pistolet. Alors ma batterie et ma mousqueterie balayèrent tout ce monde. Personne ne paraissait plut. Elle vira de bord en m'envoyant quelques coups de canon. Cependant les bricks me canonnaient sans cesse. Ils m'envoyèrent quatre péniches dont plusieurs portaient plus de cinquante hommes. Elles parvinrent à m'accoster, quoique toutes désemparées par le feu rouge de ma batterie et de ma mousqueterie, et elles furent toutes coulées bas par des boulets lancés des hunes. Les ennemis qui se sont rapprochés de mon bord y ont tous trouvé la mort. Aucun d'eux n'a pu franchir mes bastingages ni mettre le pied sur le pont. La division laissa arriver, prenant honteusement le large. Mon second s'embarqua pour faire le tour du brick et le visiter. Il trouva dix-sept malheureux Anglais pendus aux sauvegardes du gouvernail et qui avaient échappé à la mort à la faveur de la quête du bâtiment sous laquelle ils s'étaient cachés. Sept d'entre eux étaient cruellement blessés. Dix seulement sur plus de deux cent cinquante hommes, restaient encore vivans et bien portans. L'ennemi a reçu beaucoup de boulets. La grande frégate a perdu son mât de perruche. Le brick était entouré de membres et de cadavres. Après cette terrible attaque et une défense encore plus terrible, j'ai eu la satisfaction de n'avoir perdu aucun homme. Seulement cinq de mes braves ont été blessés, sans qu'il y ait danger de mort. Cinq boulets m'ont traversé à la flottaison. Mon grément a été avarié. La conduite de mon équipage tout entier est au-dessus de tout éloge. Il a suivi en cela le bel exemple de ses officiers qui se trouvaient partout et à tout. Tous étaient fatigués, mais ils trouvaient de nouvelles forces dans les cris répétés de *vive l'empereur!* qui nous ont valu une victoire en repoussant une attaque. M. de Saint-Hilaire commandant des batteries à terre m'a secondé de tout son pouvoir, et sa mousqueterie m'a aussi vivement protégé.

« La nuit suivante s'est passée sur le *qui vive*. L'ennemi se tenait toujours à vue. Les deux bricks mouillés au Prêcheur n'avaient pas quitté ce poste. C'était la troisième nuit que l'équipage passait sur le pont. Il était prêt cependant à repousser une nouvelle attaque. Dans ce moment l'ennemi se trouvait au nombre de sept voiles, trois fré-

Digitized by Google

gates, un brick et une goëlette, à cinq lieues de distance. Un brick seulement était au Prêcheur. Il faisait calme plat. Je me voyais exposé à une nouvelle tentative de la part des Anglais. J'aurais inévitablement succombé. Ils se disposaient à venger la perte aussi nombreuse qu'humiliante essuyée la veille. J'aurais perdu mon équipage, ma cargaison et mon bâtiment. En gagnant Saint-Pierre, je sauvais tout. La circonstance était précieuse. Je demandai un pilote. On m'envoya celui de la veille. Je mis un soldat de marine à le surveiller, et j'appareillai à l'aviron, coupant mon câble et laissant mon ancre. Je longeai la côte. Le brick anglais me canonna. Je lui répondis ainsi que les batteries de terre, avançant toujours aux chants joyeux de mon équipage. La division ennemie s'aperçut de mon appareillage. Elle vira de bord et courut sur moi. Une brise qui venait de s'élever la favorisa. J'aurais cependant mouillé à Saint-Pierre deux heures avant qu'elle pût me joindre, si je n'avais pas eu un pilote qui, à chaque boulet, se jetait sur le pont. Je l'ai tenu quelques instans à mon côté, le pistolet sur la gorge, mais la peur lui fit tourner la tête. A midi et demi, je touchai sur les roches de la Garenne. Au premier coup de talon, je quittai l'arrière pour ordonner plus vivement. Le scélérat saisit ce moment pour se jeter à la mer. Abandonné à moi-même sur une côte qui m'était inconnue, je fis ce que je pus pour sauver mon bâtiment. Deux de mes embarcations nageaient devant pour m'entraîner au large. Je fis hisser et border mes focs et ma grand'voile d'étai. J'allais envoyer une ancre à jet pour virer au large, on la mettait dans l'embarcation, lorsque j'appris que le bâtiment coulait bas, que l'eau entrait partout, que mes poudres étaient noyées. »

Le brave lieutenant Dufresne fut donc obligé de quitter son brick avec son intrépide équipage; voici comment le *Journal de la Martinique* du 24 décembre termine et complète le récit :

« Nous n'entreprendrons pas de peindre les efforts et les regrets de M. Dufresne, de son état-major et de son équipage, lorsque le brick *le Cygne* coula bas. Nous nous bornerons à dire que tout ce qu'il était possible de faire pour relever ce bâtiment a été fait, malgré le feu d'une frégate, d'une grosse corvette et de quatre bricks qui sont venus le canonner à portée de pistolet, de manière que le chemin du Prêcheur et l'habitation de M. Labatut au bas de laquelle le brick est échoué, ont été couverts de boulets et de mitraille, et que ce n'est qu'après avoir eu les soutes remplies d'eau, les mâts à bas, que ce brave officier s'est enfin résolu à faire débarquer ses blessés, son

Digitized by Google

équipage et son état-major, et ce n'est que lorsque tout son monde a été à terre, après avoir vainement essayé de mettre le feu à son bâtiment, qu'il en a pris lui-même congé. La batterie du brick était chargée au moment où il échoua. M. Dufresne fit jusqu'au dernier moment tirer des coups de canon pour cacher sa détresse. L'ennemi le mitraillait sans cesse horriblement, et ce n'est que trois quarts d'heure après le départ de l'équipage, qu'il osa envoyer des péniches à bord du brick, que l'eau avait déjà empli. »

La colonie de la Martinique offrit une épée d'honneur au commandant du *Cygne*, et la division anglaise elle-même lui fit porter le témoignage de son admiration,

Il n'y a pas encore un demi-siècle de ces combats et de cette gloire; les pères les racontent, et n'ont pas encore eu le temps d'en léguer l'histoire à leurs fils. Hélas! qui pouvait même prévoir que la renommée des corsaires de la Pointe-à-Pître durerait plus que la ville qui les vit éclore! Des ruines et des cadavres couvrent les quais où Antoine Moède vidait ses tonneaux d'or; et l'on retrouve malgré soi dans sa mémoire les vers que le poète adressait à la flotte vaincue à Navarin :

Où sont, enfans du Caire,
Ces flottes qui naguère
Emportaient à la guerre
Leurs mille matelots?
Ces voiles, où sont-elles,
Qu'armaient les infidèles
Et qui prêtaient leurs ailes
A l'ongle des brûlots?

Où sont tes mille antennes,
Et tes hunes hautaines,
Et tes fiers capitaines,
Armada du sultan?
Ta ruine commence,
Toi qui, dans ta clémence,
Couvrais la mer, immense,
Comme Léviathan.

A. Granier de Cassagnac.

Digitized by Google

LETTRES ÉCRITES D'ITALIE.

SAINT-PAUL HORS-LES-MURS. — TESTACCIO.
— SAINT-PIERRE.[1]

Voilà quatre jours que je suis dans Rome, et j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de m'apercevoir combien cette ville est grande. Moins peuplée que Paris, son enceinte de murailles est à peu près la même, et l'inégalité du terrain qu'elle occupe, où sont comprises les sept collines et plusieurs autres encore, rend les courses qu'on y fait assez pénibles. L'ensemble de monumens anciens et modernes qu'elle renferme est trop vaste pour que je ne prenne pas quelque temps afin de les observer attentivement. Rome n'est encore pour mes yeux et mon esprit qu'un chaos qui se compose principalement de choses admirables et d'objets fort laids, de monumens de tous les siècles, dont les débris gisent les uns sur les autres comme ces couches de terres différentes que le temps et les révolutions naturelle ont accumulées à la surface du globe. Je vous demande donc quelques jours de réflexion, mon ami, avant de vous envoyer l'extrait de mes observations sur une ville dont il serait fou d'entreprendre la description, et que je voudrais cependant vous faire connaître dans tout ce qu'elle offre de remarquable.

En attendant que je me sois mis en mesure d'écrire en connaissance de cause, je veux vous donner encore un échantillon de ce que j'ai vu au hasard

(1) Voyez les livraisons des 21 janvier et 26 mars.

Digitized by Google

dans ces premiers jours. Dimanche dernier, on m'a prévenu que le pape allait à Saint-Louis-des-Français pour assister au *Te Deum* que l'on a chanté à l'occasion de la fin de la guerre d'Espagne. Curieux de voir le souverain pontife, je suis allé sur la place Colonne, où une trace de sable jaune indiquait la direction que suivrait le cortége. Un assez bon nombre de curieux faisait la haie dans la même intention que moi; et bientôt le saint-père a paru dans sa voiture, escorté de quelques gardes nobles, et donnant sa bénédiction à tout le monde. Sa sainteté est fort pâle, ses traits sont délicats et n'ont rien de ce que nous regardons ordinairement comme le caractère de la figure italienne. La voiture allait assez vite, de façon que quand ce premier mouvement de curiosité fut satisfait, il m'en vint un autre : je voulus entrer dans l'église de Saint-Louis. Mais comme elle est fort petite, je ne pus y pénétrer; et après avoir erré pendant quelque temps au milieu d'une foule qui ne s'agitait que pour diminuer l'ennui d'attendre, je pris le parti de courir la ville. De la rue du Cours où je passais, je jetai les yeux dans celle des *Converties*, et je vis à quelque distance un tumulte qui semblait s'être élevé à la porte d'une autre église (Saint-Sylvestre). Je distinguais des soldats armés qui repoussaient la foule, et comme je m'approchais davantage, je vis des prêtres sortant de l'église et passant avec d'autres personnes sous une grande porte voisine. Au milieu des chasubles, des uniformes et des curieux qui se pressaient, brilla une robe bleu de ciel ornée d'argent. Tout cela passa comme l'éclair. Cinq ou six femmes restées en dehors regagnèrent bientôt l'église; deux factionnaires demeurèrent seuls devant la grande porte, et je remarquai alors qu'assez près d'eux il y avait un équipage à grande livrée en station. Je me retirai dans la petite place qui est voisine de ce lieu, et j'attendis l'issue de cet évènement. Au bout de quelques minutes, la grande porte se rouvrit, et un prêtre et ses deux acolytes en sortirent et rentrèrent également dans l'église. Je les suivis; ils allèrent jusqu'à l'autel. Outre plusieurs personnes vêtues de deuil, je crus apercevoir, sur la figure de tous les assistans, un recueillement et une teinte de tristesse que l'on ne rencontre pas ordinairement dans les églises d'Italie. Je promenais donc mes regards avec curiosité sur tout ce qui m'entourait, quand derrière une grille dorée placée au-dessus du tabernacle, se leva brusquement un rideau. On portait une attention si vive à ce qui se passait dans l'église, que je n'eus pas un instant l'idée de demander de quoi il s'agissait. Distrait d'une chose par l'autre, je perdis de vue la grille dorée, croyant que la cérémonie principale se célébrait là où se trouvaient les prêtres; mais la direction des regards de tout le monde ramena bientôt les miens vers l'objet de la curiosité générale. A travers les barreaux épais de cette grille étroite, je crus distinguer des personnes qui allaient et venaient : l'obscurité de l'église, l'exiguité de l'espace où allait se jouer une scène si nouvelle pour moi, et l'ignorance complète où j'étais du motif de la cérémonie, m'en firent voir plus de la moitié sous l'apparence vague d'un songe qui se déroule difficilement. Long-temps je ne distinguai que des mouvemens sans pouvoir reconnaître le nombre et le sexe des personnes; l'attention que je portais nuisait plus

Digitized by Google

qu'elle ne servait à mon avide curiosité, et je ne suivais les principales circonstances qui se développaient dans ce tableau étrange, que comme à travers un voile assez épais. Deux personnes, l'une vêtue de noir, l'autre de blanc, furent les premiers objets que je vis distinctement. Au moment où je venais de faire cette découverte, je reconnus un pan de robe bleu de ciel, sur lequel se détachait une main gantée qui tenait un cierge. De ce moment je m'aperçus que j'assistais à une cérémonie que pendant long-temps j'avais désiré voir. La personne en noir s'assit, celle en blanc s'agenouilla, puis fut dépouillée de ses vêtemens, ensuite on lui mit une tunique blanche, une robe noire. Elle baissa la tête, on lui coupa les cheveux et on la coiffa d'un voile. Je voyais si imparfaitement tous ces détails, que ce ne fut qu'au moment où la chevelure tomba que je fus certain que c'était une femme qui prenait le voile. Mon cœur battait vivement et j'étais tout yeux pour suivre le moindre mouvement que je voyais faire. Enfin, la personne vêtue de l'habit religieux, assistée de celle qui portait la robe bleue, se plaça debout devant la grille. Des mouchoirs blancs, portés à plusieurs reprises sur les yeux, me firent soupçonner un attendrissement qui ne se manifesta par aucun autre geste, et après quelques prières prononcées par le prêtre, le rideau se referma. Tout le monde se retira silencieusement de l'église, et quand je sortis moi-même, je vis passer la voiture à livrée, dans laquelle j'aperçus encore la robe bleue.

Les funérailles d'un mort sont tristes; mais voir ensevelir quelqu'un vivant produit une impression dont je ne me faisais nulle idée. Je ne connaissais les détails de cette lugubre cérémonie que par des descriptions de romans; la réalité produisit sur moi un effet terrible, et je lus sur la figure de tous ceux qui y étaient présens, que même à Rome on n'y assiste pas sans une forte émotion. J'ignore le nom de la personne qui s'est faite religieuse; il m'a été impossible de distinguer ses traits, ni de reconnaître au juste son âge, mais l'idée de ces grands cheveux noirs que j'ai vus tomber sous le ciseau, de ces coiffes blanches dont on a couvert sa tête, m'est revenue souvent à l'imagination, et je n'ai pu dissiper les nuages qui s'y amoncelaient, qu'en marchant vite et long-temps.

L'idée me vint d'aller à Saint-Paul hors-les-murs, et je me dirigeai à l'instant vers le chemin qui y conduit. Je repassai près du Capitole, dont Michel-Ange a donné le principal dessin. La disposition en est belle, mais les détails ont quelque chose de délicat, je dirais même de maigre, qui fait contraster peu agréablement cet édifice avec le nom qu'il porte, comme cela arrive si souvent à Rome. Descendu près du forum, on tourne à droite en suivant les ruines des palais des Césars, et bientôt on arrive vers les bords du Tibre. Je rencontrai, sur ma route, plusieurs calèches remplies d'hommes et de femmes vêtus avec des habits de couleurs brillantes, et portant sur leurs têtes des fleurs amoncelées. Une joie bruyante les annonçait de loin, et lorsque je pus distinguer leurs traits et leurs costumes, je vis que c'étaient des gens du peuple, qui se livraient à un genre de plaisir dont nos harengères et nos mariniers de Paris nous donnent une idée assez exacte pendant le carnaval. Dans les

Digitized by Google

derniers jours de septembre, on a, de temps immémorial, l'habitude de célébrer la fin des vendanges par des demi-déguisemens qui rappellent imparfaitement les *bacchanales* antiques, dont sans doute ces jeux sont une tradition. Les *bacchans* et les bacchantes courent les rues de Rome, la tête ornée de pampre et de fleurs, tenant une espèce de thyrse à la main, et ainsi travestis, vont finir la journée au mont Testaccio (1), où ils boivent, mangent, dansent et crient tant qu'ils peuvent. Je crus remarquer, chez ces faux prêtres de Bacchus, aussi peu de joie véritable que parmi les masques en voiture qui parcourent les rues de Paris. J'eus l'occasion d'en faire la remarque à plusieurs personnes avec qui je parlais, et la plus âgée d'entre elles me dit que ce n'était plus comme autrefois, qu'il n'y avait plus de gaieté depuis qu'on avait mis de la garde à Testaccio. Un peu au-delà du bastion de Paul III, dans un beau boulevard qui aboutit à la porte Saint-Paul, je vis en effet, à droite, l'entrée de la portion de terrain enfermée de murs au fond de laquelle est le mont Testaccio. Mais je remis la visite de ce lieu à une heure plus avancée, et je continuai mon chemin jusqu'à la porte à laquelle on a donné le nom de la basilique de Saint-Paul (2), et qui mène à cette église. A Rome; il n'y a pas moyen de faire un mille de suite, sans être forcé de s'arrêter. Avant de sortir de la ville, je fus vivement frappé de l'aspect grand et sévère des fortifications, dont les tours menaçantes, les chemins de ronde, et les immenses portiques sont interrompus, de ce côté, par la pyramide de Cestius. La porte, qui a la disposition de celle d'une citadelle, est double, et dans l'intervalle qui sépare les deux arcs on remarque des constructions moins anciennes, mais qui rappellent les malheurs du moyen-âge. A ce que j'ai entendu dire, on pense que l'enceinte actuelle de Rome est celle que fit faire Aurélien (274 de notre ère), et il est vraisemblable que ce genre d'architecture est un de ceux qui ont le moins subi d'altération jusqu'à l'invention de la poudre; d'où il s'ensuit qu'on peut se livrer à l'impression que cause la vue de ces murs comme si on voyait ceux qui furent construits plus anciennement. En tous cas, tels qu'ils sont, ils paraissent admirables, et lorsqu'on est sorti de la porte Saint-Paul, et que vers la gauche on laisse errer ses yeux sur cette suite de murailles énormes, interrompues tous les cinquante pas par l'avenue extérieure d'une tour carrée également haute, on sent qu'on est près d'une grande ville, et Rome vous apparaît.

Après avoir parcouru un assez long espace de terrain entre des murs, car les faubourgs de Rome sont longs, on découvre la campagne, qui est plate de ce côté; le Tibre coule à droite, et on voit de loin dans la plaine les murs de

(1) Mont Testaccio, ainsi nommé à cause des débris de vases de terre dont il est composé. On a eu l'idée d'y pratiquer des caves qui sont fort bonnes pour la conservation du vin, et par suite des cabarets où l'on boit. Le peuple va dîner en ce lieu, et les gens du grand monde, curieux de ce spectacle, s'y promènent en voiture. On pense que la formation de ce monticule est factice.

(2) C'était autrefois la porte d'Ostie.

Digitized by Google

Saint-Paul et son cloître, qui sont isolés. Cette église, dont vous avez su le triste sort, a été incendiée par négligence, à ce qu'on assure, le 15 juillet dernier. La tradition rapporte qu'elle a été originairement bâtie par Constantin (307). Elle fut augmentée par Valentinien, Théodose et Arcade (390), et terminée par Honorius (395). Saccagée ensuite par les Lombards, elle fut restaurée par Grégoire III (735) et n'a reçu depuis que des embellissemens qui n'avaient rien changé à la disposition générale qu'on lui avait donnée à cette époque.

A l'exception de la toiture, qui est entièrement consumée, l'extérieur des murs m'a fait espérer que le dégât de l'église n'était pas aussi grand qu'on me l'avait dépeint; mais hélas! la destruction s'est opérée de telle sorte que ce qui reste menace ruine malgré les étais en maçonnerie qu'on y a mis de tous côtés. Je suis entré dans les décombres de cette église par la chapelle latérale qui est à la gauche de la tribune du fond. Arrivé près du lieu où était le maître-autel, j'ai vu le pignon adossé à la façade resté debout, et la colonnade sur la droite interrompue en grande partie. Tout le pavé est jonché de débris de marbre calcinés par les flammes et de poutres énormes réduites en charbons. Le long des murs qui restent encore, on suit de longues traces noires qui indiquent la chute de la charpente embrasée; ce qui reste de statues, d'ornemens de marbre, écornés, mutilés dans toutes les parties saillantes, fait reconnaître également où l'incendie a été le plus violent. Le grand arc qui s'ouvre où finissent les nefs et où commence la croix, est soutenu par deux immenses colonnes ioniques de marbre salin, où l'on remarque avec effroi les effets du feu. L'une d'elles est effeuillée comme une ardoise, et aujourd'hui d'énormes cerceaux de fer contiennent à peine les débris de ce bloc informe. L'espèce de baldaquin (ce que l'on nomme ici la confession), auprès duquel était appuyé l'autel, et dont les fondemens en souterrain contenaient des reliques de saints, quoique debout encore, n'en montre que mieux sa mutilation; des mosaïques qui l'ornaient, les unes sont noircies par la fumée, les autres ont éclaté par la violence du feu, et toutes les aspérités délicates qui relevaient l'élégance de cet ouvrage gothique ont été brisées. Ce qui m'a fait le plus d'impression est de voir pénétrer la splendeur du jour dans un endroit où ordinairement il ne régnait qu'une lumière douteuse. Cette impression désagréable fut plus forte encore lorsque je tournai mes regards vers la tribune du fond, dont la dernière coupole est ornée d'une antique mosaïque où sont représentés Jésus-Christ et les apôtres, de proportion colossale, et se détachant sur un fond d'or. Le souvenir du récit qui m'a été fait par un témoin oculaire de l'incendie, me fit voir ce vieux tableau, qui pendant tant de siècles avait été environné d'une lumière mystérieuse, brillant tout à coup aux feux des poutres qui tombaient devant lui et jetant pour la première fois un éclat qui présageait sa ruine. Cependant, par la disposition même de la coupole où il se trouve, il a peu souffert, et quelques parties du fond seulement, trop vivement chauffées par les flammes, se sont détachées de l'enduit

Digitized by Google

qui les maintenait. Je fus long-temps à me repaître de ce lugubre spectacle, long-temps je fus occupé à ramasser de petits morceaux d'émail tombés de cette voûte, avant de pouvoir me décider à parcourir les ruines de l'église pour me former une idée de son plan et des détails curieux qui l'ornaient. Cette basilique présente un parallélogramme qui dans les trois quarts de sa longueur est divisé par quatre rangées de vingt colonnes qui forment cinq nefs. La quatrième portion, élevée de quelques marches et coupée transversalement de deux murs interrompus par des colonnes, est ouverte en face de la nef du milieu en arcs immenses qui vont correspondre à la tribune du fond, où est la mosaïque dont j'ai parlé. Cette disposition simple, transmise par les ruines des temples païens, est d'une grandeur et d'une beauté qui frappent fortement l'imagination, et à laquelle répondaient les ornemens des parois et la beauté des marbres qui soutenaient l'édifice. Des quarante colonnes qui composaient la nef du milieu, il y en avait vingt-quatre d'un seul morceau de marbre violet, qui, d'après la tradition, avaient été prises du tombeau d'Adrien (château Saint-Ange). D'ordre corinthien et cannelées jusqu'au tiers, elles avaient trente-six pieds de hauteur et onze de circonférence. Chaque colonne s'unissait à l'autre par des arcs, entre lesquels étaient des ornemens en stuc. Au-dessus de l'entablement, on suivait, sur une frise qui courait dans toutes les parties de l'église, la série des portraits des papes depuis saint Pierre jusqu'à Pie VII, qui est le deux cent cinquante-troisième pontife. Les nefs latérales ne s'élevaient qu'à cette hauteur, mais les murs de celle du milieu étaient presque doubles, et entre les portraits des papes et les croisées cintrées qui sont près de la toiture, régnaient deux rangées de grands tableaux à fresque très anciens. Au-dessus du grand arc sous lequel est l'autel, à l'extrémité de la nef principale, apparaît encore un buste colossal de Jésus-Christ entouré des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse et des apôtres saint Pierre et saint Paul. Cette mosaïque, faite en 440 sous le pontificat de Léon-le-Grand, est parmi les antiquités chrétiennes l'une des plus importantes et des plus curieuses. Je le répète, l'idée de voir cette belle basilique sans couverture, ces ruines vénérables exposées à un jour indiscret, est pénible. Là où l'on voit à présent l'azur du ciel, était une charpente fameuse par la perfection de son travail et le prix de la matière. Presque toutes les poutres étaient en cèdre et les autres en noyer; ce qui faisait une des beautés de l'édifice en a causé la ruine. Le feu se communiqua dans ces forêts desséchées par les soleils de tant de siècles avec la rapidité de l'éclair, et la chute de tant de poutres enflammées, qu'aucune bâtisse intermédiaire ne put retenir, fournit un immense brasier qui a détruit ou calciné tout l'édifice.

Rien n'est si triste que les précautions, je crois inutiles, que l'on prend pour conserver ce qui reste de cette basilique. On est obligé de monter des maçonneries en brique pour environner les colonnes et soutenir les arcs qu'elles ne peuvent plus supporter; d'énormes pans de mur, isolés, maintenus par leur seul poids, présentent aux vents une surface immense, et offrent à

Digitized by Google

l'œil du spectateur une ruine admirable, mais qui laisse le regret de savoir que l'un des édifices les plus curieux des premiers temps de la chrétienté et le plus beau sans contredit n'existera plus dans quelques années.

En rentrant dans Rome, je retrouvai la foule, qui m'indiqua de nouveau le chemin de *Testaccio*. L'enceinte qui comprend le mont et la promenade n'offre rien de bien pittoresque ni même d'agréable; sur les flancs du monticule sont de petites auberges où l'on prépare les repas, que l'on prend en plein air. De longues tables sont occupées par les gens qui viennent de Rome, et, quoique j'aie observé cette fête avec attention et assez long-temps, je n'y ai rien vu qui lui donnât un caractère particulier. Cependant je ne vous affirme rien à cet égard, car il y a des usages qu'on ne saisit que quand on en a été témoin quelque temps. A peu de distance des tables, il y avait un groupe de gens et de voitures, qui faisaient cercle autour d'un homme et d'une femme dansant le *saltarello* au son d'un tambour de basque; cette danse tient précisément le milieu entre le *fandango* et l'*auvergnate*. Le dessin en est grave, les passes simples, et le pas suit chaque fraction de la mesure. Les danseurs que je vis n'avaient point bonne grace, et ils paraissaient faire cet exercice pour recueillir les complimens des spectateurs; je ne sais si la disposition où m'avait mis tout ce que je venais de voir me rendait peu apte à goûter ce genre de réjouissance, mais les divertissemens de Testaccio et les *bacchanales* de Rome m'ont paru froids et sans physionomie. Je gravis le monticule sur lequel est une croix; arrivé sur le plateau, j'y trouvai un bon nombre de personnes qui, ainsi que moi, préféraient aux orgies de Testaccio la vue que l'on a en ce lieu de la ville de Rome. En effet, on y jouit d'un spectacle magnifique : d'un côté on découvre les montagnes des Apennins, au milieu desquelles se distingue le mont Oreste (*Soracte*); de l'autre le mont Cavo, sur le penchant duquel sont Tivoli, Frascati, Palestrina; enfin, en se tournant du côté d'Ostie, on découvre un horizon plat qui va se perdre vers la mer. Toutes ces vastes campagnes qui entourent Rome sont coupées par de longues lignes d'aqueducs dont le soleil couchant éclairait les sommités, et ce tableau était couvert d'une vapeur harmonieuse et légère qui laissait aux objets assez de pureté pour être facilement reconnus et les gazait cependant au point de ne jamais laisser d'incertitude sur la distance d'un lieu à l'autre. Je revis de loin ces ruines de la Rome des Césars, qui est dispersée autour de son immense Colysée. Cet amphithéâtre, par sa masse et par les souvenirs qu'il rappelle, se liera toujours dans la mémoire avec la splendeur de l'ancienne Rome. De ce point, je reportais mes yeux sur cette basilique de Saint-Paul, dont on aperçoit la masse solitaire au milieu de la plaine; je revis avec un nouveau plaisir le bel ensemble que forment à la porte que j'avais visitée en détail, ces fortifications, ces murs antiques, qui se marient si heureusement avec la pyramide de Cestius. Aux extrémités de la ville de Rome et près de l'enceinte de ses murailles, il y a presque toujours des portions de terrain inhabitées, incultes, et où l'herbe et quelques arbres croissent à l'aventure au milieu de ruines peu importantes, mais pittoresques par leur

Digitized by Google

situation. C'est là où je crois voir Rome antique; c'est là où mon imagination se plaît à forger mille conjectures que rien ne justifie complètement, mais que rien ne peut démentir. Du côté opposé à celui dont je parle s'élève majestueusement le dôme de Saint-Pierre. Non loin de cet édifice, qui joint à l'immensité des constructions antiques un certain luxe indiscret qui caractérise presque tous les monumens modernes, on retrouve encore ces terrains vagues et solitaires qui vont mourir de tertre en tertre sous les murs fortifiés qui sont près de la première basilique du monde chrétien. En contemplant de loin cette grande coupole qui se dessinait sur un ciel pur, je me reprochai de n'avoir pas encore été près de ce temple; mais Rome ancienne a si vivement excité ma curiosité depuis deux jours, que j'ai craint de ne point arriver à Saint-Pierre avec cette fleur de curiosité et le degré d'attention qu'un tel édifice réclame. Je n'ai pas voulu engloutir indiscrètement toutes mes jouissances à la fois, et j'ai pensé qu'en laissant un intervalle raisonnable entre les excursions que je fais, je me préparais des plaisirs plus vifs et un résultat d'observation plus solide.

Hier seulement, j'ai pris la résolution d'aller à Saint-Pierre. Selon mon usage, je me suis dirigé sur le soleil pour faire cette promenade, et l'obliquité irrégulière des rues dans cette partie de Rome m'a fait faire mille détours avant d'arriver au pont Saint-Ange. Je ne vous parlerai pas dans ce moment de plusieurs palais et de beaucoup d'églises de mauvais goût que j'ai rencontrés sur ma route. Mon attention a été particulièrement attirée par le palais de Venise, dont les constructions sévères quoique élégantes rappellent le style mauresque; par le palais Farnèse, où j'ai retrouvé, dans la disposition générale aussi bien que dans les décorations particulières, le type de ceux de Strozzi et Riccardi à Florence. On a suivi le même plan en donnant à ces habitations de prince un caractère d'architecture qui éloigne l'idée exclusive de fortification que les monumens de cette espèce rappellent toujours dans la capitale de la Toscane. Cependant, quoiqu'il soit évident que le palais Farnèse ait été bâti à une époque et dans une ville où l'on n'avait plus à craindre les coups de main, on retrouve dans cet édifice la forme carrée, les vastes murs percés de peu d'ouvertures, les épais portiques par lesquels on pénètre dans la cour, et cette cour décorée de trois étages intérieurs de loges qui servent de promenoirs pendant les chaleurs de l'été. Ce palais, le plus beau de Rome, à ce que l'on assure, a été bâti sur les dessins de Sangallo (1520), continué par Michel-Ange et Vignola, et achevé par Jacques de la Porta.

Que de rues sales, étroites et empestées je parcourus pour aller seul jusqu'au pont Saint-Ange! Enfin j'y arrivai; et le môle d'Adrien, ou plutôt le château Saint-Ange, qui est assis sur ses ruines, déploya à mes yeux son contour immense. Là où l'on ne voit plus qu'une citadelle du moyen-âge, s'élevait autrefois un monument sépulcral, et celui qui le fit bâtir y avait mis tout le luxe qui appartenait à la fois à son temps et à ses goûts. Ce tombeau, dont il ne reste aujourd'hui que la bâtisse fondamentale, était recouvert de mar-

Digitized by Google

bres, entouré de colonnes, orné de statues. Les barbares de tous les temps ont peu à peu ruiné cet édifice, et depuis les soldats de Bélisaire, qui jetaient les chefs-d'œuvre de sculpture sur les assaillans, jusqu'aux princes de la sainte église qui se fournissaient de matériaux dans ce lieu pour bâtir et embellir leurs *ville* et leurs palais, on n'a pas cessé de le dépouiller et de le réduire au triste état où il est aujourd'hui. Son diamètre, sa forme ronde et la masse de brique crénelée qu'on a élevée dessus, sont comme le simulacre grossier de ce monument, dont on a bien de la peine à deviner l'ordonnance d'après les descriptions des écrivains du moyen-âge. En passant près de la porte de ce fort, je fus frappé de la tenue militaire des troupes qui y faisaient la garde. Ces soldats portent encore l'habit coupé comme c'était l'usage en France en 1800. Les artilleurs surtout, tant pour la couleur de leur uniforme que par l'allure et l'habitude de leur corps, me rappellent les soldats de l'armée du Rhin et d'Italie.

Une grande et belle rue qui, du fort, va jusqu'à Saint-Pierre, porte le nom de Borgo Nuovo. Du quai, je jetai les yeux sur le pont que j'avais traversé; je pensai au môle d'Adrien auquel cet édifice conduisait du temps même où cet empereur le fit bâtir pour joindre son tombeau aux jardins Domitia. Ce beau pont a été restauré et *embelli* en dernier lieu par le pape Clément IX; malheureusement cet *embellissement* consiste en une balustrade et des statues d'anges qui sont la honte de la statuaire moderne. Je me plais à croire que ces horribles statues sont les plus mauvaises que le Bernin et ses élèves aient jamais pu faire, car je me trouverais malheureux de rencontrer souvent à Rome des ouvrages qui indiquent une dégradation de goût dont les plus mauvaises productions de l'école française en 1750 fourniraient difficilement des exemples. A moitié chemin, dans la rue du Faubourg-Neuf, et devant une place au milieu de laquelle est une fontaine où les pigeons vont sans cesse se désaltérer, est le palais Girandi (aujourd'hui Torlonia). Ce joli édifice, simple et élégant, fut construit sur les dessins du Bramante, l'oncle de Raphaël, celui qui fixa en quelque sorte l'art de l'architecture à l'époque appelée de *la renaissance*. Ce monument n'éblouit pas par la richesse des détails, mais il attache par la pureté de ses proportions savantes qui lient heureusement les parties avec le tout. L'élégance en est la qualité, la sécheresse en est peut-être le défaut. De l'endroit de la rue où est ce palais on commence à découvrir la place de Saint-Pierre et la colonnade circulaire qui l'enferme. Cette entrée est magnifique, et, en voyant ces deux péristyles arrondis au centre desquels s'élance une aiguille de granit accompagnée de deux fontaines d'où sortent des gerbes d'eau, on sent quelque chose de grand qui s'empare de vous. La façade de l'église détruit bientôt ce prestige, et l'on est désagréablement surpris de voir que la coupole si élégante vue de loin est en quelque sorte diminuée depuis qu'on en est si près. Tout est colossal dans cet édifice : aux deux extrémités du portique, on découvre au loin les statues équestres de Constantin et de Charlemagne; ce sont deux grandes statues qui étonnent plus qu'elles ne plaisent, et l'ensemble de ce portique surchargé

Digitized by Google

d'ornemens décèle trop évidemment l'envie qu'on a eu d'éblouir le spectateur à quelque prix que ce fût. Tout art est un mensonge; on ne s'en sert que pour produire des illusions, et nous sommes naturellement disposés à nous laisser tromper, mais sous la condition expresse que nous serons vraiment dupes, et que nous ne verrons pas les artifices que l'on emploie pour enlever notre suffrage. Je rendrai donc justice au plan du portique circulaire qui forme la place de Saint-Pierre, à la montée qui mène à la façade, et au péristyle antérieur de la basilique, en disant que le Bernin, qui est l'auteur de cet ensemble, a tout sacrifié pour arracher au spectateur ces paroles que je concède : *quelle grandeur!* Mais en les disant il me semblait entendre l'architecte à quelques pas de moi se répéter à lui-même : *Quelle grandeur! Ils sont tous forcés de tenir le même langage.* Le vrai génie est naïf; accoutumé au grandiose qui est son élément, il ne croit pas qu'on puisse vivre dans un autre; et lorsqu'il vous emporte dans les espaces où il plane, il vous transmet sa confiance et ses habitudes au point de vous faire croire que vous êtes son égal. C'est le propre des grandes choses que de paraître très simples et de vous faire parcourir une immense sphère de sensations et d'idées sans effort. Homère vous amène jusque dans l'olympe en amusant; Lucain, qui gonfle toujours son vers de pensées gigantesques, produit une admiration laborieuse qui ne vous laisse jamais perdre de vue le bourbier sanglant des guerres civiles.

Par instinct, je n'aime pas ce qui est grand de dimension, et je suis toujours disposé à me défier d'un ouvrage de l'art auquel on a voulu douner ce caractère; le soupçon s'éveille chez moi, je me tiens en garde contre moi-même et contre l'objet qui se présente à ma vue avec de telles proportions. C'est précisément ce qui m'est arrivé en parcourant la place de Saint-Pierre, en jetant les yeux sur sa façade, sur la coupole qui la surmonte, et les énormes bâtimens du Vatican qui se groupent avec la basilique.

L'intérieur de l'église est étourdissant : la grandeur de la nef principale, la richesse et la variété des marbres tous polis, la profusion des dorures, la beauté des voûtes, la multiplicité des tombeaux ornés de statues, et les tableaux exécutés en mosaïque, attirent l'attention de tous les côtés. L'œil, la pensée ne trouvent aucun repos; rien n'est particulièrement digne d'admiration, et tout vous force de regarder attentivement. Partout l'art est aux prises avec le luxe; partout la richesse de la matière vous rend inattentif à la forme qu'on lui a donnée, et, au bout de quelques instans, on est comme ivre de tout ce que l'on a vu. Les fonctions de l'ame sont comme suspendues, l'esprit se fatigue, et le corps a besoin de repos. La dernière idée qui m'a été suggérée par la vue de cet étonnant édifice, ce fut de penser que c'est une église. Sous la coupole, qui est immense, est un baldaquin de bronze dont les proportions sont analogues à la voûte qui le recouvre; un autel peu saillant se fait à peine distinguer dans le vide qui l'entoure, et près d'un pilier à droite est une statue en bronze de l'apôtre saint Pierre assis, dont le pied en saillie est continuellement baisé par ceux qui passent.

Digitized by Google

Lorsque je fus revenu de mon premier étonnement et que mes idées eurent repris un peu d'ordre, l'aspect de ces belles voûtes ornées de caissons dorés rappelèrent à ma mémoire les trois grandes tribunes ruinées de la basilique de Constantin. Ce dernier monument, dont il ne reste que la bâtisse intérieure, laisse voir dans les encoignures quelques restes des marbres précieux dont il était revêtu. Je fus conduit presque aussitôt à un rapprochement entre les proportions de ces deux énormes bâtimens construits à des époques différentes, et j'en conclus qu'à très peu de chose près, Saint-Pierre de Rome, tel qu'il est, peut faire soupçonner ce que furent les somptueux ouvrages des descendans des Césars. On y retrouve ce même goût de *l'immense* dans les proportions, ce même besoin de luxe dans les détails et le prix de la matière; peut-être une étude approfondie amènerait-elle à faire reconnaître la même incertitude dans le dessin général de ces deux édifices, relativement à l'objet principal pour lequel ils ont été élevés.

Ne prenez pas ce que je vous écris aujourd'hui pour des jugemens; je vous envoie pêle-mêle mes impressions comme je les reçois. N'oubliez pas qu'à Rome j'ai à suivre, sur les monumens de toute espèce, la trace historique qu'ont laissée plusieurs peuples fameux depuis trente siècles; considérez qu'entre toutes les incertitudes de l'histoire j'ai encore pour obstacle dans mes études l'absence ou la mutilation des monumens de certaines époques, et par dessus tout la difficulté de me reporter à des mœurs inconnues pour nous, et qui cependant ont servi de guide et de règle à ceux qui ont élevé ces monumens. Si nous devinons à peine les vrais motifs qui ont déterminé le genre de composition employé par les artistes du temps de Léon X, dans quelles erreurs ne risquons-nous pas de tomber en voulant rétablir le plan incertain, en cherchant à faire connaître l'objet d'un monument bâti sous Constantin, sous Trajan, sous Auguste ou du temps de la république? Pensez à ces difficultés, et vous me lirez avec indulgence.

DELÉCLUZE

Rome, novembre 1823.

Digitized by Google

LE PRINTEMPS.

LE DÉPART.

Le printemps! le printemps! la magique saison!
Le ciel sourit de joie à la jeune nature,
L'aube aux cheveux dorés s'éveille à l'horizon,
Dieu d'un rayon d'amour pare sa créature.

Avril a secoué le manteau de l'hiver,
Les marronniers touffus dressent leurs grappes blanches :
Partons, le soleil luit et le chemin est vert,
Les feuilles et les fleurs frémissent sur les branches,

Avez-vous reconnu le pinson gazouilleur?
Le rossignol plaintif attendrit les bocages;
Hirondelle, reviens! le pays est meilleur,
Reviens, car nous t'aimons et n'avons pas de cages.

La brise fraîche encor frémit dans les ormeaux,
Le pommier tremble et verse une pluie odorante,
La vigne épanouie étend ses verts rameaux
Et promet une grappe à la coupe enivrante.

Digitized by Google

LA VALLÉE.

La chaumière qui fume a pris un air vivant,
A l'espoir des moissons elle vient de renaître;
Le pâle liseron grimpe à son contrevent;
Pour voir le blé qui pousse elle ouvre sa fenêtre.

Au bout de ce vieux parc, dans l'étang du château,
Un groupe folâtrant se promène en nacelle :
Que de grace! On dirait un groupe de Watteau,
Où l'amour se suspend, où l'esprit étincelle.

Dans le lointain brumeux un vieux clocher flamand
S'élève avec notre ame aux régions divines,
Tandis qu'un doux signal, un joyeux aboiement,
Nous appelle à la ferme, au-dessus des ravines.

LA PRAIRIE.

Dans les prés reverdis le troupeau reparaît:
Le jeune pâtre chante et sculpte une quenouille,
La vache qui nous voit jette un regard distrait,
Le grand bœuf nonchalant sommeille et s'agenouille.

A deux pas du troupeau, par les chiens arrêté,
Sous le saule éploré qui s'agite à la brise,
Une blonde génisse au beau flanc tacheté
Nous regarde passer, curieuse et surprise.

Que cachent ces haillons sur le bord du ruisseau?
Un jeune vagabond secouant sa misère,
Émiettant son pain bis pour son ami l'oiseau,
Et de sa vie oisive égrénant le rosaire.

Auprès du vagabond un beau narcisse blanc
A mon esprit rêveur vient rappeler la fable ;
Il mire dans les flots son calice tremblant
Et semble s'égarer dans un songe ineffable.

Digitized by Google

LA MONTAGNE.

Traversons ce sainfoin, cette avoine, et montons
Par ce chemin désert que le torrent ravage;
Gravissons la colline où chèvres et moutons
S'éparpillent gaiement dans le trèfle sauvage.

Du haut de ces rochers que nos regards troublés
S'égarent çà et là dans la fraîche vallée,
Le long des clairs ruisseaux, sur les nappes de blés,
Vers le bois assombri par une giboulée.

La blonde au teint bruni qui lave dans le gué
Chante un vieil air de mai d'une voix printanière;
Au bout de son sillon le cheval fatigué
L'écoute en agitant sa puissante crinière.

Allons nous reposer à l'ombre du sentier,
Respirons en passant cette aubépine amère,
Sous le sureau sauvage abritant l'églantier,
Cueille sans t'attrister une pâle éphémère.

LE POÈTE.

Le printemps! le printemps! la magique saison!
Le ciel sourit de joie à la jeune nature,
L'aube aux cheveux dorés s'éveille à l'horizon,
Dieu d'un rayon d'amour pare sa créature.

L'hiver avait glacé mon cœur sous son linceul,
Je voyais s'effeuiller l'arbre des espérances;
Je n'attendais plus rien du monde où j'étais seul,
Et je prenais la main de mes sœurs les souffrances.

Le printemps en mon cœur revient après l'exil,
Ramenant sur ses pas mille blanches colombes,
Et mon cœur refleurit au doux soleil d'avril :
L'herbe n'est-elle pas plus verte sur les tombes?

Digitized by Google

LA MORT.

Moissonneuse éternelle en la vallée humaine,
Qui n'as pas de repos au bout de la semaine,
Qui fauches sans relâche et ne sèmes jamais,
Où donc as-tu porté les épis que j'aimais?
— O géante maudite aux mamelles pendantes,
Vieille fille ennuyée aux colères ardentes,
Ange déchu, de tous le plus maudit de Dieu,
Qui ne dis qu'un seul mot, un mot terrible : Adieu!
Juive errante, vivant de poussière et de larmes,
Traînant de tous côtés ton cortége d'alarmes,
L'orfraie annonce seul ton passage caché.
Ton arme est une faulx, ton sceptre un os séché.
—Quand donc finiras-tu, vieille actrice enrouée,
De baisser le rideau quand la farce est jouée?
Quand donc tomberas-tu dans le gouffre béant
Qui s'ouvre sous tes pas, ô mère du néant?
— Ton empire est partout. Partout où l'on respire,
Partout où l'on sourit, partout où l'on soupire,
Depuis le paradis jusqu'au fond de l'enfer,
Partout on te maudit, marâtre au cœur de fer.
—Oui, sois maudite, ô mort, car ton arme fatale
A coupé trop de fleurs sur ma rive natale;
La plus fraîche est tombée un doux matin de mai:
—Dieu, tu l'as recueilli, ce calice embaumé.—
Mort impie! et pourtant c'est en toi que j'espère;
C'est toi qui m'ouvriras l'asile où gît mon père.
Ton lit, le cimetière, est doux et verdoyant,
Ce pommier généreux au feuillage ondoyant

Digitized by Google

A des fleurs en avril et des fruits en automne,
L'oiseau vient y chanter, le soleil y rayonne.
Ici point de maisons sans fenêtre et sans seuil
Où l'on scelle les morts pour montrer son orgueil;
Point de colonne en marbre et d'épitaphe vaine,
Mais de l'herbe bénie où fleurit la verveine.
Les hommes sont du moins égaux en cet endroit :
Un pareil manteau vert les préserve du froid.
C'est ici que l'on a, plutôt que dans la vie,
Une place au soleil où ne vient pas l'envie.
— Dieu veuille qu'on m'enterre auprès d'un mort aimé,
Non loin du frais enclos où mon cœur fut charmé,
Sous l'ombre de l'église. — A tous les jours de fête,
Réveillé dans la tombe et soulevant la tête,
N'entendrai-je donc pas le doux cri des enfans
S'ébattant sur mes os comme de jeunes faons,
Le bruit des encensoirs, le chant grave et rustique
S'échappant du portail de l'église gothique,
La ronde du village et le gai violon
Appelant au plaisir tous les cœurs du vallon?
— Pour aller à l'autel le jour de l'hyménée,
La vierge passera, triste, pâle, inclinée,
Sur l'herbe de ma fosse. — Au printemps, le matin,
Je pourrai respirer la rosée et le thym.
— Pour toute ombre j'aurai l'église ou le vieil arbre,
Mais non pas, grace à Dieu! cette prison de marbre
Empêchant de couler les pleurs dans mon cercueil,
S'il me reste un ami par-delà le grand seuil!

ARSÈNE HOUSSAYE.

Digitized by Google

BULLETIN.

La chambre, après s'être montrée indifférente pour les questions purement politiques, ne manifeste guère plus d'ardeur pour les affaires. On dirait qu'elle est lasse avant qu'elle ait commencé de travailler sérieusement. A coup sûr, ce ne sont pas les hommes d'expérience et de pratique qui manquent à la chambre; elle a sur tous les points des hommes spéciaux et compétens : néanmoins, ses travaux languissent. Il semblerait paradoxal de dire que les assemblées qu'animent des passions politiques sont aussi celles qui font le mieux les affaires; il en est pourtant ainsi. Quand on a de l'ardeur pour les grands débats, pour les questions générales, on en a aussi, on en a encore pour les discussions de détail, pour les intérêts positifs. Ce qui est vrai pour les individus ne l'est pas moins pour les corps politiques; plus on travaille, mieux on travaille. Au contraire, quand on est indifférent pour un ordre de questions, on le devient aisément pour un autre. Il faut dire aussi que nos assemblées n'ont pas, comme les chambres anglaises, l'habitude des travaux administratifs; elles ne sont pas soutenues, comme le parlement britannique, par une longue pratique des affaires; elles ne trouvent pas dans leurs précédens, dans leurs habitudes, la force nécessaire pour résoudre avec promptitude et succès des problèmes difficiles. D'ailleurs, en France, la puissance, la capacité administrative a toujours résidé dans le pouvoir exécutif, et c'est du gouvernement que nous attendons l'impulsion et l'initiative. Aussi, nos chambres elles-mêmes éprouvent le besoin d'être poussées et dirigées dans l'expédition des affaires par une administration active et forte, qui leur indique avec une sorte d'autorité quel parti il faut prendre, quelle solution il faut choisir. Malheureusement, aujourd'hui la situation n'est pas telle. Nous avons souvent dit les raisons qui empêchent le cabinet d'exercer sur la chambre cette autorité

Digitized by Google

nécessaire à une bonne et prompte expédition des affaires. Nous n'y reviendrons pas; mais à chaque pas nous rencontrons les inconvéniens d'une semblable situation.

L'année dernière, la chambre, après une longue discussion, a voté une loi générale sur les chemins de fer qu'il s'agit enfin d'appliquer. Nous allons savoir si la loi promulguée au mois de juin 1842 n'est qu'une formule stérile, qu'une manifestation pompeuse et vaine d'où rien d'utile ne saurait sortir. Pendant long-temps, il ne s'est présenté aucune compagnie pour entrer dans la carrière ouverte par la loi. On a long-temps attendu avec l'inquiétude de se voir réduit à une impuissance absolue par l'absence de tout entrepreneur sérieux. Nous ne serions pas surpris que, dans cette anxiété, le ministère des travaux publics ait adressé quelques provocations à des capitalistes étrangers; car l'administration devait surtout craindre d'être obligée de venir avouer aux chambres que, faute de compagnies, elle ne pouvait rien entreprendre. Enfin, elle se présente aujourd'hui avec deux projets, l'un pour le midi, l'autre pour le nord, l'un concernant le chemin d'Avignon à Marseille, l'autre se rapportant au chemin de fer de Paris à la frontière de Belgique et au littoral de la Manche. Nous sommes convaincus que l'administration a mis tous ses soins à obtenir des compagnies qui se sont présentées les conditions les meilleures. Non-seulement il y aurait injustice, mais il y aurait déraison à ne pas reconnaître que, dans une aussi grave circonstance, le ministère des travaux publics n'a dû rien négliger pour arriver aux combinaisons les plus habiles et les plus avantageuses pour l'état. Malheureusement, les premières impressions de la chambre n'ont pas été favorables aux dispositions des deux projets. On a généralement trouvé qu'on accordait de trop grands avantages aux compagnies. Comme l'a fait remarquer dans les bureaux l'honorable M. Vivien, on a passé d'un extrême à l'autre. Il y a quelques années, on était animé envers les compagnies d'une sévérité excessive; aujourd'hui on leur prodigue tout. On a remarqué, pour la loi du chemin de fer d'Avignon, la différence qui existait entre le chiffre porté dans la loi de 1842, et l'allocation du nouveau projet. La loi de 1842 accordait 30 millions; aujourd'hui, on alloue à la compagnie 37 millions pour les travaux d'art, et en outre on lui concède un tarif très élevé. Après l'expiration de la concession, quelle sera la condition de l'état? Devra-t-il racheter le chemin, ou bien le chemin de fer retournera-t-il à l'état après les trente-trois ans écoulés? Sur ce point, il y a contradiction entre le projet et le cahier des charges. Personne n'a contesté l'urgence d'un chemin de fer d'Avignon à Marseille; mais, dans le projet tel qu'il est présenté, l'état a paru avoir accepté des charges trop lourdes; il se trouvera dépenser autant de numéraire que s'il exécutait directement lui-même.

Quant au chemin du nord, les critiques ont non-seulement porté sur l'élévation du tarif et la durée de la concession, mais encore sur les vices du tracé. Ce dernier point a surtout été mis en lumière par l'honorable M. Thiers, qui a réclamé énergiquement en faveur de Dunkerque et de Boulogne. « Si vous unissez Paris avec les chemins belges, a dit M. Thiers avec sa netteté

Digitized by Google

ordinaire, sans mettre Paris en communication avec le littoral, vous faites à l'instant même la fortune d'Anvers ou d'Ostende aux dépens de Dunkerque, de Calais, de Boulogne. » A l'objection qu'en embrassant ces trois ports de notre littoral la dépense serait trop grande, M. Thiers répond sans hésiter que, si l'on n'a pas les moyens d'exécuter aujourd'hui le chemin du nord d'une manière complète, il vaut mieux l'ajourner. Toutes ces considérations si puissantes ne doivent-elles pas ramener à penser qu'il est peu politique d'abandonner à des compagnies la construction de ces grandes lignes où l'intérêt de l'état est si profondément engagé? Vous traitez, pour le chemin du nord, avec une compagnie anglaise : celle-ci veut absolument aboutir à Calais; elle vous fait de l'abandon de Dunkerque et de Boulogne la condition *sine quâ non* de sa coopération; l'état devra subir sa loi, l'état devra abdiquer sa liberté entre les mains de quelques industriels, de quelques spéculateurs. On conçoit que le gouvernement fasse à des compagnies des conditions avantageuses dans le désir d'arriver promptement à des résultats; mais il ne faut pas que ces concessions portent sur le fond des choses. Or, l'adoption du tracé présenté par le projet serait très préjudiciable à Dunkerque et à Boulogne, et il est difficile de croire que la chambre ne veuille pas modifier une combinaison aussi dangereuse. A peine a-t-on eu connaissance à Boulogne du tracé qui donne l'exclusion à cette ville en faveur de Calais, que, pour répondre à l'objection tirée de l'absence de toute compagnie, une souscription s'est ouverte sur-le-champ; en vingt-quatre heures, deux millions et demi ont été souscrits. Il est probable que la souscription dépassera quatre millions. On voit sur quelle masse d'intérêts respectables et puissans la chambre devra prononcer. Il faut attendre, au surplus, le moment de la discussion pour apprécier tout-à-fait, en connaissance de cause, les motifs qui ont dirigé l'administration dans le choix du tracé et dans la rédaction du cahier des charges. Il est permis de prévoir que les débats amèneront d'assez importantes modifications au projet primitif. Plusieurs députés, qui ont défendu le fond du projet, ont reconnu la justesse de certaines critiques, notamment de celles qui portaient sur la durée de la concession.

La chambre sent fort bien qu'il est de son devoir de consacrer les derniers mois de sa session à l'étude des questions positives, à l'expédition des affaires. Aussi n'accueille-t-elle qu'avec impatience et presque avec humeur les propositions étrangères aux graves intérêts qui doivent la préoccuper. Cette disposition de la chambre n'a pu échapper à M. de Larochejaquelein, quand il a demandé qu'en certaines circonstances le président rappelât aux députés intéressés dans les spéculations qu'ils devaient s'abstenir de voter. Mais le député légitimiste avait son parti pris d'avance, et il semblait avoir l'intention non pas tant d'amener la chambre à son avis que de la braver. Le rejet de la proposition de M. Odilon Barrot n'aurait-il pas dû l'avertir de l'inopportunité d'une motion nouvelle? Quant au fond, comment pouvait-il se flatter, sur une matière aussi délicate, d'improviser à lui seul une proposition qui pût

Digitized by Google

se concilier beaucoup d'esprits? Évidemment M. de Larochejaquelein a fait sa proposition sans avoir d'illusion sur le sort qui lui était réservé; c'était pour lui une manière d'attaquer la chambre, et, pour ainsi dire, de la dénoncer à l'opinion. Nous n'avons pas attendu la proposition de M. de Larochejaquelein pour déplorer l'influence maligne que les intérêts individuels pouvaient exercer sur les délibérations et les votes de la chambre. Sur ce point, les conseils et les plaintes de l'opinion n'ont pas manqué au parlement. Cependant où est le remède? Il est dans les mœurs, il est dans le retour salutaire que la chambre ne peut manquer de faire sur elle-même, dans la conscience de ses devoirs. Si l'on veut y regarder d'un peu près, on verra que la chambre est plus préoccupée qu'on ne serait tenté de l'imaginer des inconvéniens qu'il y aurait pour elle à paraître favoriser des intérêts particuliers. Dans l'affaire du chemin de fer de la Teste à Bordeaux, elle a refusé le prêt des quatre millions qu'on lui demandait, parce qu'elle a cru voir sous cette demande, faite au nom du bien général, certains intérêts particuliers qui avaient peut-être leurs représentans dans son sein. Cette seule raison a suffi pour déterminer le rejet d'une proposition équitable sous beaucoup de rapports. La chambre veille donc à sa propre considération: c'est à l'opinion, à la presse, de l'encourager dans ces susceptibilités honorables; or est-ce le moyen d'arriver au désirable but d'élever les mœurs parlementaires que de vouloir qu'une assemblée mette elle-même en suspicion d'une manière solennelle la bonne foi de ses membres? La chambre a très sagement fait quand elle a écarté une proposition contraire à sa dignité. M. de Larochejaquelein et ses amis veulent réformer et régénérer nos assemblées politiques, c'est fort bien, mais qu'ils commencent d'abord par les honorer et les respecter.

La commission du budget continue de se livrer à un examen approfondi de tous les départemens. On parle d'assez notables réductions dans le budget de la guerre. Dans la discussion du budget de l'agriculture et du commerce, on a eu à regretter l'absence de M. Cunin-Gridaine, retenu chez lui par une indisposition sérieuse. La santé de M. l'amiral Roussin paraît aussi lui rendre difficiles les travaux de l'administration. Aussi a-t-il été question cette semaine, dans les conversations politiques, de quelques modifications ministérielles. On disait que M. de Mackau remplacerait M. l'amiral Roussin, et que M. Bignon prendrait le portefeuille de M. Cunin-Gridaine; on parlait enfin de l'éventualité d'un troisième changement, suivant l'accueil que la chambre ferait aux dernières lois qui viennent de lui être présentées. Les questions politiques sont momentanément assoupies, mais les difficultés administratives sont grandes. A chaque pas, le gouvernement rencontre des obstacles, soit que les solutions qu'il propose soient défectueuses, insuffisantes, soit qu'elles soient combattues par des intérêts particuliers dont l'égoïsme aura su se ménager une position puissante.

Pendant que nos chambres sont occupées à résoudre les problèmes économiques industriels qui importent si fort à notre organisation intérieure, le

Digitized by Google

parlement anglais continue de traiter les questions de politique étrangère. On a pu juger du prix qu'attachent les hommes d'état de l'autre côté du détroit à la conservation de la paix avec l'Amérique par la motion de lord Brougham, qui a demandé à la chambre des lords de voter des actions de graces à lord Ashburton pour sa conduite en Amérique. En cette circonstance, lord Brougham a agi presque de concert avec le ministère tory; en effet, lord Aberdeen avait déclaré que la proposition avait les sympathies du gouvernement. Cependant le marquis de Landsdowne a fait remarquer combien cette marche était insolite, et qu'il était extraordinaire de demander au parlement, sous cette forme, l'approbation d'un traité. Mais on a passé par-dessus la forme pour arriver à un but dont l'importance aux yeux du gouvernement anglais prime tout. L'Angleterre veut supprimer tout sujet de collision avec l'Amérique; elle veut persuader aux États-Unis que son vœu le plus cher est de rester en bonne intelligence avec la république. Pour cela, on ne pouvait rien faire de mieux que de voter des actions de graces au négociateur qui avait signé le dernier traité avec l'Union. Dans ses remerciemens à la chambre des lords, lord Ashburton insiste sur cette idée, que la résolution prise par la chambre contribuera puissamment à entretenir entre l'Angleterre et les États-Unis cette amitié si nécessaire aux deux pays. Il a terminé son discours en expliquant ainsi sa conduite : « Je dois assurer vos seigneuries que les questions du plus ou du moins de superficie territoriale, si long-temps débattues de ce côté de l'Atlantique et sur l'autre rive, m'ont préoccupé beaucoup moins que la question plus large et bien plus importante d'opérer un arrangement satisfaisant pour les hommes honorables des deux pays, arrangement conclu dans des termes de parfaite égalité, et destiné par cela même à devenir permanent et définitif. » On ne pouvait exprimer plus clairement avec quelle patience l'Angleterre avait poursuivi la conclusion d'un traité qui lui répondît pour long-temps de la paix avec les États-Unis. L'Angleterre a besoin d'une paix profonde tant avec l'Amérique qu'avec l'Europe. Les derniers avantages qu'elle a remportés en Asie ne lui dissimulent pas la lourdeur du fardeau. Les dépenses qu'elle doit continuer de faire en Chine et dans l'Inde sont énormes, et l'Angleterre ne pourrait les dépasser sans marcher à sa ruine. Les états du revenu pour le dernier trimestre qui viennent d'être publiés en Angleterre montrent une diminution dans la perception des douanes, et sir Robert Peel ne recueille pas de son nouveau tarif les résultats qu'il s'en promettait.

Il se passe en ce moment, en Angleterre, quelque chose d'assez curieux à l'occasion du patronage que nous paraissons devoir exercer sur les îles de la Société. Il y a une explosion de protestantisme, qui est bien la chose du monde la plus bizarre et la plus imprévue. Des méthodistes se sont réunis en grand nombre à Exeter-Hall pour protester contre notre occupation de l'île d'Otaïti. Là, le révérend docteur Waugham s'est écrié douloureusement que le beau jardin qui, par les soins des missionnaires anglais, avait fini par devenir productif et florissant, va être, hélas! dévasté par la main de l'étran-

Digitized by Google

ger. Le révérend docteur Waugham nous avertit que les méthodistes savent autre chose que chanter des psaumes; ils connaissent l'histoire, et ils savent aussi tout le raffinement d'hypocrisie qui se trouve dans la diplomatie. L'organe du ministère anglais, le *Times*, se moque de toutes ces lamentations. Il annonce que le gouvernement anglais a reçu l'assurance que les missionnaires protestans seraient non-seulement tolérés, mais protégés dans les îles de la mer du Sud. D'ailleurs, dit-il, les missions ne doivent pas avoir de but politique; elles ne doivent chercher qu'à enseigner la parole de Dieu. Il est assez curieux que dans ce débat le *Morning-Chronicle* fasse cause commune avec le *meeting* d'Exeter-Hall. Lord Palmerston est devenu méthodiste.

Si quelque chose a dû nous surprendre en France, c'est cette levée de boucliers du protestantisme, tant ici qu'en Angleterre, au sujet du traité conclu par M. l'amiral Dupetit-Thouars avec la reine Pomaré. Faut-il donc que, pour avoir la permission de représenter la France dans des îles où ont paru quelques missionnaires du protestantisme, nos marins et nos soldats se fassent protestans? La France est catholique; quelle autre religion peut-elle enseigner et recommander aux peuples barbares qui se soumettent volontairement à elle que la religion catholique? Plus nous avons un respect sincère pour la liberté des religions et des cultes, plus nous désirons que ceux qui ne professent pas la religion de la majorité n'élèvent pas de plaintes chimériques, et n'instituent pas de polémiques sur un terrain mal choisi. Les protestans forment en France une minorité vraiment respectable par la sincérité de ses convictions et l'honnêteté de ses mœurs : ils ont des prédicateurs et des écrivains distingués; ils peuvent justement ambitionner d'exercer sur la société, par des moyens légitimes, une influence morale qui peut être fort utile; qu'ils se contentent de ce rôle, et qu'ils n'aspirent pas à constituer un parti politique : ce serait une faute immense. Si les protestans français étaient lésés dans leurs droits, ils verraient tous les hommes éclairés du pays embrasser leur défense; mais il ne faut pas que, par des susceptibilités mal fondées et des imprudences politiques, ils risquent de porter atteinte eux-mêmes à l'estime qui les environne.

En Espagne, Espartero a installé les cortès. Cette fois, il n'y avait pas entre lui et les représentans du pays un ministère quelque peu consistant qui pût prendre la responsabilité de ce qui s'était fait. Le régent était plus que jamais à découvert devant la représentation nationale. Espartero s'est félicité de voir la paix, la loi et l'ordre régner sur tous les points de la monarchie; il a demandé aux deux chambres de rendre des lois qui raffermissent l'état sur ses bases et qui ouvrent les sources de la prospérité publique. « De cette manière, a-t-il dit, la reine Isabelle II, lorsqu'elle prendra dans *l'heureux délai qui s'approche*, les rênes du gouvernement, ne rencontrera aucun obstacle au bien que prépare à ses peuples son ame généreuse. » On voit qu'Espartero persiste à se représenter comme toujours prêt à remettre avec joie à sa souveraine cette autorité royale dont l'exercice lui a été momentanément délégué. C'est toujours la même abnégation, le même désir de rentrer dans l'ob-

Digitized by Google

scurité. Cependant, les cortès procèdent lentement à la vérification des pouvoirs. Cette vérification a des formes tout-à-fait particulières, et c'est déjà une première rencontre entre les partis. Le ministère Rodil est condamné, et sa retraite ne fait plus question; mais il s'agit de savoir à quelle nuance plus ou moins prononcée appartiendra le pouvoir. Espartero est jusqu'à présent spectateur en apparence indifférent des ardeurs et des luttes des partis; il faut lui rendre cette justice, qu'il paraît armé de tout le flegme d'un roi constitutionnel.

La presse espagnole a cité avec maints commentaires un mot de la jeune reine Isabelle, qui aurait dit : « L'année prochaine, je n'irai pas seule aux cortès. » Quelle était la pensée de la reine? Pensait-elle qu'à pareille époque elle aurait déjà donné sa main, et serait alors accompagnée d'un mari? A propos du mariage de la reine d'Espagne, quelques personnes persistent à soutenir que le prince de Montfort est sérieusement sur les rangs, et que ses prétentions trouvent dans la Russie un appui décidé. Nous croyons que, dans l'état actuel de nos relations avec Saint-Pétersbourg, on peut s'attendre à toutes les difficultés que pourra susciter la politiqne russe au gouvernement français; mais ce projet d'union entre une princesse du sang des Bourbons et un neveu de l'empereur Napoléon blesserait trop d'intérêts, de convenances et de souvenirs, pour pouvoir être sérieusement redouté. Il est d'abord difficile de penser que cette idée bizarre puisse être réellement populaire en Espagne. Puis, pour réaliser une idée pareille, est-il probable que l'Espagne se décide à se mettre ouvertement en opposition et en lutte avec le gouvernement français? L'Angleterre ne verrait pas elle-même une pareille combinaison avec faveur, et elle ne nous refuserait pas son concours pour la combattre. Pourrait-elle permettre que la Russie tranchât à sa convenance une des questions les plus essentielles qu'il y ait à résoudre pour les états constitutionnels de l'Europe méridionale?

C'est à la diplomatie qu'il appartient de terminer toutes ces difficultés. Dans une époque où chacun est d'accord pour éviter de trancher par l'épée les questions compliquées de la politique, la diplomatie acquiert de jour en jour plus d'importance, et aussi chaque moment rend sa tâche plus difficile. A propos de missions diplomatiques, on parlait, ces jours passés, d'un grand projet dont l'exécution serait ajournée ou sensiblement modifiée. Les derniers évènemens qui se sont accomplis en Chine auraient, dans de hautes régions, inspiré le désir de députer vers le maître du céleste empire une ambassade solennelle. Cette grande misssion devait avoir pour objet de faire connaître au gouvernement chinois la puissance de la France, et de conclure une alliance qui nous assurât les meilleures conditions pour notre commerce. Il avait même été question, dans les premiers momens, de confier cette haute mission à un ambassadeur. Aujourd'hui on ne penserait plus qu'à un ministre, et c'est M. Lagrenée, notre représentant à Athènes, qui serait envoyé dans les parages du céleste empire. Le poste d'Athènes devenant vacant serait donné à M. Piscatory, que ses antécédens semblent y destiner. M. Piscatory

Digitized by Google

connaît la Grèce : il y a séjourné pendant la restauration, il y est retourné l'an dernier, il pourrait rendre dans ce poste d'utiles services; mais on ne sait pas encore si M. Lagrenée acceptera avec empressement cette occasion de visiter le céleste empire. Il est un de nos agens consulaires fort distingués qui est sur les rangs pour la mission de la Chine avec des droits fondés. C'est M. Adolphe Barrot, que le gouvernement avait chargé d'étudier sur place les hommes et les choses. Dans son poste de Manille, M. Adolphe Barrot s'est acquitté avec distinction de cette tâche, et maintenant il semblerait juste qu'il recueillît le prix de ses travaux, c'est-à-dire l'honneur de la première mission que la France enverra pour nouer des rapports avec le céleste empire. Le ministère n'a pris encore aucun parti. Nous désirons vivement que, dans des questions d'un intérêt aussi général, on ne prenne en considération que le mérite des hommes et le plus grand bien du pays.

A Saint-Domingue la lutte prend un caractère de gravité bien fait pour inspirer de vives alarmes. Le gouvernement a reconnu la nécessité de dépêcher en toute hâte à Haïti des bâtimens chargés de veiller à la sûreté de nos nationaux. Si les nègres sont vainqueurs, ils exerceront contre les hommes de couleur d'affreuses vengeances, et le peu de blancs qui séjournent à Saint-Domingue pourraient courir de sérieux dangers. Dans le cas où le président Boyer sortirait vainqueur de la collision dans laquelle il est engagé, notre intervention pourrait être utile pour arrêter les vengeances d'une réaction qui voudrait être impitoyable. Ce qui rend la position du président assez critique, c'est qu'il a été obligé de confier le commandement des troupes à des généraux qui, dans d'autres circonstances, ont été ses rivaux et ses adversaires. Boyer recueille aujourd'hui le prix de son indolence; les avis cependant ne lui ont pas manqué, et pour le réveiller de sa fausse sécurité il n'a pas moins fallu qu'une insurrection dont peut-être il tombera victime.

On se rappelle qu'en 1840 le gouvernement avait institué une commission pour examiner toutes les questions relatives à l'esclavage et à la constitution politique des colonies. Cette commission, présidée par M. le duc de Broglie, était composée des hommes les plus compétens et les plus éclairés. Elle publie aujourd'hui le résultat de ses travaux. Un rapport fort étendu sur lequel nous reviendrons, et qui est dû à la haute raison de M. de Broglie, embrasse la question de l'émancipation sous toutes ses faces. Il est suivi d'un projet de loi qui présente d'une manière fort nette les diverses solutions auxquelles la commission a cru devoir s'arrêter. D'après le projet, la cessation de l'esclavage dans les colonies françaises aura lieu dans dix ans. Jusqu'à cette époque, les personnes non libres demeureront dans leur condition actuelle, qui recevra cependant quelques modifications. D'abord les droits civils seront accordés aux esclaves pendant ces dix années; seulement, ils ne pourront les exercer que représentés par un curateur *ad hoc*. Les affranchis ne jouiront pas des droits politiques; ils seront tenus, pendant cinq ans, de s'engager pour une ou plusieurs années au service des planteurs. Le taux des salaires sera réglé chaque année en maximum et en minimum. Quant à l'indemnité à allouer

Digitized by Google

aux colons, elle sera de 150 millions, et la rente de ce capital est fixée à 4 pour 100. Au 1er janvier 1857, le capital et les intérêts capitalisés seront répartis entre les colons, qui garderont à leur charge les anciens esclaves devenus incapables de travail. Enfin, un second projet de loi propose d'affranchir les enfans nés dans les colonies de parens non libres depuis le 1er janvier 1838, et tous les enfans qui naîtraient à l'avenir. Il ne suffit pas d'une première vue pour apprécier ces dispositions, qui sont le fruit des longs et consciencieux travaux d'une élite d'hommes distingués. La commission de 1840 a voulu concilier les vœux de la philantropie avec les exigences de la pratique et du bon sens, but essentiellement politique dont elle a dû beaucoup se rapprocher, si elle ne l'a pas tout-à-fait atteint. C'est dans la session prochaine que les chambres délibéreront sur les propositions qui doivent nous conduire à l'abolition progressive de l'esclavage.

Si Voltaire revenait parmi nous, il serait bien forcé d'ajouter plus d'un chapitre à ses *honnêtetés littéraires*. En effet, jamais la république des lettres ne fut en France mise au pillage comme de nos jours, jamais l'antique et pure religion de l'art ne fut profanée avec tant d'impudeur. Est-il donc écrit que la dignité des lettres ne sera qu'un vain mot? Où trouver une plume fière et libre qui résiste aux entrepreneurs de la presse, ceux-là qui ouvrent effrontément boutique sur rue, parce qu'ils ne savent ou ne peuvent plus que faire? Plus d'une fois, nous avons protesté, à peu près seuls, contre ces industriels littéraires qui cotent l'esprit français à tant la ligne, qui s'en vont spéculant sur telle imagination ou tel style. Qu'arrive-t-il? Il arrive que les hommes de lettres, ceux-là même que la conscience ou l'orgueil du talent devraient mettre le plus en garde contre de pareilles entreprises, se laissent aller peu à peu à l'appât du gain. Le mot est dur à dire et dur à entendre; ils se donnent à tout prix et au premier venu. Aussi voit-on tous les jours des noms qui auraient pu rester glorieux s'afficher en bonne ou mauvaise compagnie dans une foule de journaux ou de publications dites pittoresques que rien ne recommande. Si le vieux Pierre Corneille, cette ame romaine et ce cœur franc, vivait de notre temps, croyez-vous qu'il s'enregimenterait dans une pareille cohue? Non. Il répondrait aux charlatans de la presse: « Laissez-moi raccommoder mes chausses en paix. » Comme autrefois, sa vraie fortune serait la gloire. Que ceux qui sont poétiquement doués y prennent garde! A force de courir après les glorioles de chaque jour, à force de s'éparpiller çà et là dans tout ce qui passe au soleil, ils flétrissent les fleurs du printemps sans laisser au fruit le temps de s'attacher à l'arbre. Que d'arbres qui ont leur floraison et qui seront stériles à l'heure où les fruits mûrissent! Qu'ils le sachent bien, ces enfans prodigues de la presse, le temps est pour quelque chose dans l'œuvre de l'homme. « Mes œuvres, disait fièrement Scudéry, ne me coûtent rien. — Aussi, lui répondait Boileau, elles

Digitized by Google

valent ce qu'elles vous coûtent. » Cependant, jamais peut-être à aucune époque la France n'avait donné tant d'espérances aux lettres; mais, du train dont on y va, il n'y aura eu que des espérances, le métier envahissant l'art, la boutique remplaçant le cabinet du penseur. Toutefois il ne faut pas désespérer : si nous indiquons le mal sans périphrase, c'est que nous savons que ceux-là qui s'abandonnent le plus vite sont aussi ceux qui reviendront le plus tôt.

Souvent déjà nous avons déploré ces mauvaises tendances, et nous y reviendrons. En attendant, nous voulons signaler, à propos d'*honnêtetés littéraires,* une plaie qui s'aggrave chaque jour, depuis que les gens d'affaires se sont jetés sur la presse : nous voulons parler de la plaie du pillage littéraire, favorisé par la complicité de certains écrivains. Il semble que quand on veut ouvrir une boutique, même en littérature, on devrait commencer par l'acquérir, si on n'est pas obligé de prouver qu'on peut la gouverner. Aujourd'hui il n'en est plus même ainsi. On fait ce qu'on appelle un *magasin littéraire,* en réimprimant, sans l'aveu ni de l'auteur, ni du recueil, les articles de la *Revue de Paris* d'il y a dix ans, ou des fragmens de livres plus récens. D'autres fois, comme on ne sait plus où prendre à réimprimer, et qu'on ne veut ou ne peut avoir d'articles originaux d'écrivains qui se respectent, on trouve tout simple de traduire ces articles de l'anglais, de l'allemand, ou même du *français,* ce qui peut paraître invraisemblable. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, il n'y a pas un an, la *Revue de Paris* a publié un roman de M. Arsène Houssaye, *Marie de Joysel;* à l'heure qu'il est, les journaux qui vivent de pillage font reparaître ce roman, qu'ils donnent comme traduit de l'anglais. C'est la même histoire, alinéa pour alinéa; seulement M. Houssaye l'avait composée en français, et l'honnête traducteur qui est allé la chercher au-delà du détroit quand il pouvait la trouver à Paris, à deux pas de son atelier, la défigure de la plus étrange façon. Sous cette plume vulgaire, le roman s'est fait mélodrame; le gros style a remplacé les délicatesses du langage. Ce qui nous surprend, c'est qu'il se trouve un public en France pour alimenter de pareilles compilations; mais nous n'avons plus la naïveté de nous étonner des ruses ou des sottises des entrepreneurs littéraires. Nous n'avons pas oublié qu'il y a quelques années un recueil traduisit de l'anglais *le Neveu de Rameau,* et depuis, les journaux reproducteurs et les journaux traducteurs ont si bien perfectionné le métier, qu'il faut s'attendre à les voir un jour traduire du russe ou de l'allemand les romans de M. Paul de Kock.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LE TRÉSOR

DE

LA CAVERNE D'ARCUEIL.

I.

Au commencement du siècle dernier, il y avait à la Bastille un jeune homme qui se disait Hollandais, prenait le titre de comte, et prétendait appartenir à l'illustre maison des marquis de Brederode, seigneurs de Vianen, près Utrecht.

Chaque fois que ses compagnons de captivité le questionnaient sur la cause de son incarcération, ce mystérieux personnage ne leur répondait que par le récit bizarre qui va suivre.

A la faveur d'une fable, voulait-il cacher le véritable motif de son emprisonnement? Une longue et cruelle détention avait-elle aliéné son esprit? Disait-il vrai, bien que la chose fût peu vraisemblable, ou cette aventure n'était-elle qu'une imagination de sa tête égarée? — On ne sait; — je l'ignore, — et sans doute on l'ignorera toujours.

Les registres même de la Bastille ne portent que la date de son entrée et la date de sa sortie; et sans ce que nous ont appris quelques

Digitized by Google

prisonniers qui avaient reçu ses confidences, et qui, plus heureux que lui, virent un terme à leur infortune, cette victime d'une faute assurément moins grande que le châtiment fût restée tout-à-fait inconnue.

Quoi! naître, — avoir vingt ans, — être jeté dans un cachot, — y mourir, — sans même laisser après soi la trace d'un pas ou le bruit d'une plainte!... Quoi! souffrir et se dire : — La postérité pour moi n'aura point de larmes, et ne refera point le jugement de mes juges! — Peut-il être au monde un sort plus affreux?

Mais détournons bien vite notre esprit d'une réflexion aussi sombre. Venons sans préambule à l'histoire étrange ou plutôt au rêve que racontait notre prisonnier, et tâchons comme lui, au moyen de malheurs bien singuliers, sinon imaginaires, d'oublier des malheurs plus réels.

Brederode, que nous allons laisser parler lui-même, de peur d'altérer en rien la naïveté et l'originalité de sa parole, s'exprimait ainsi d'ordinaire :

II.

Un soir, je ne sais au juste quelle heure achevait de sonner à la paroisse Saint-Gervais, je traversais la Grève, et comme j'arrivais à l'une des extrémités de cette place, tout à coup une voix tonnante, partie d'un cabaret voisin, m'appela.

— Eh! l'ami!... comte, deux mots! entrez donc!

Après avoir hésité quelques instans, je me rendis à cette brusque invitation.

— Qui, diantre, m'appelle ici?.... Ah! c'est vous, mon révérend! m'écriai-je.

J'avais aperçu à table, vis à vis de quelques bouteilles, un moine avec lequel je me trouvais lié depuis peu, et qui, pour ne point contrarier l'usage, était fleuri au possible et passablement rebondi.

— Soyez le bien-venu, mon cher ami, me dit le cénobite, prenez un siège, et faites-nous l'honneur de trinquer avec nous. Goûtez, je vous prie, à ce coquin de petit vin d'Aquitaine. Allons donc, ne faites pas de façons. Buvons et disons gloire au Seigneur! — A propos du Seigneur, avez-vous peur du diable?

— Non, mon révérend.

— Vous n'avez pas peur du diable! Vive Dieu! vous êtes un homme! emplissons nos verres, et portons un salut à sa santé!

Digitized by Google

— Ceci passe les bornes, mon révérend; je ne redoute pas le diable assurément, mais je ne dis pas pour cela que je l'affectionne. Trinquez à sa prospérité, si bon vous semble; quant à moi, je m'en abstiendrai.

— Vous avez donc peur du diable?

— Mon révérend, je vous ai donné l'assurance du contraire.

— Ah! tant mieux! car je veux faire votre fortune, répliqua le moine en baissant la voix et en affectant un air de bienveillance.

— Faire ma fortune!... Merci, mon père, vous êtes bien honnête, mais par le temps présent ce n'est pas chose facile qu'une fortune à faire, à moins d'aller annoncer le saint Évangile dans les Indes.

— Écoutez-moi, mon cher comte; je vous parle sérieusement. Nous devons enlever à Arcueil un trésor caché dans une caverne. Tout est préparé pour faire réussir l'entreprise dès ce soir même, n'en doutez pas. Venez, si vous l'osez, et vous partagerez avec nous les sommes énormes du trésor.

— Vraiment, mon père! Mais ceci est une chose vieille et connue, dis-je alors en souriant, car je voulais m'amuser aux dépens du moine et de sa confidence; il y a long-temps que j'ai entendu parler du trésor enfoui dans la caverne d'Arcueil. C'est s'y prendre un peu tard, l'oiseau est déniché.

— L'oiseau est déniché! Non, certes; vous êtes mal informé, mon jeune ami; et avec l'assistance du diable, croyez-le bien, nous trouverons dans le nid toute la couvée.

— Avec l'assistance du diable! Je ne vois pas trop, à vous parler franchement, mon père, comment et pourquoi Satan se mettrait en possession de ce trésor, et encore moins comment, après s'en être rendu le maître, il serait assez bête pour le livrer au commandement d'un prestolet ou d'un jongleur.

— Venez avec nous seulement, cher comte, me répondit de nouveau et sans s'émouvoir le prieur, car notre moine, qui, au mépris de la robe et de l'épée, avait épousé le froc pour s'épurer sur la terre dans les afflictions, possédait en Normandie un riche prieuré. Venez seulement avec nous; soyez ferme et résolu, et demain vous ne révoquerez plus en doute la réalité des puissances occultes.

— Mais quel est le prêtre, le sorcier ou l'exorciste? demandai-je alors au saint adepte, plutôt pour me jouer de sa crédulité que par un véritable intérêt.

— C'est moi, le prêtre exorciste, moi, cher comte, votre très humble serviteur et père en Dieu. Quant au magicien, il vous sur-

Digitized by Google

prendra beaucoup. Lorsque vous le connaîtrez, vous en resterez ébahi... Tenez, justement le voici. Ma foi, il arrive on ne peut plus à propos, comme un personnage de comédie.

Une jeune fille, accompagnée de plusieurs hommes à mine plus ou moins hétéroclite, entrait en effet en ce moment.

— Très bien, très bien, messieurs, leur dit-il; je vous fais compliment, vous êtes gens de parole. — Puis il ajouta en me désignant : — J'ai l'avantage, messieurs, de vous présenter un nouveau compagnon, M. le comte de Brederode, seigneur hollandais, qui daigne m'honorer de son amitié. Messieurs, je vous réponds de lui comme de moi; c'est un bon et brave gentilhomme, aussi loyal que son épée. Vous, mademoiselle, approchez et saluez M. le comte, poursuivit notre prieur, prenant la jeune fille par la main. Et vous, monseigneur, murmura-t-il à mon oreille, rendez hommage au terrible nécromancien.

— Terrible! répétai-je, ouvrant de grands yeux et toisant la belle inconnue. Non, sur l'honneur, une personne aussi séduisante, aussi accomplie, bien loin de m'inspirer de l'effroi, me mettrait volontiers de doux sentimens dans le cœur, et certes je m'estimerais fort heureux d'entrer en commerce avec une si ravissante Circé.

— Suzanne, cher comte, fait pourtant trembler le diable, ainsi que vous le verrez bientôt.

— S'il tremble, le vieux mécréant, ce n'est, je gage, que d'attendrissement, repartis-je.

Puis, m'adressant à Suzanne :

— Or ça, confiez-moi, ma belle enfant, lui dis-je, qui vous a si bien instruite en diablerie et en magie?

— Cette science, monsieur, est héréditaire dans notre famille; mon père était le plus habile sorcier des Landes. Bien qu'il ne fût qu'un simple berger, cent fois il fit descendre la lune et danser le soleil.

— Sandis! m'écriai-je, ceci, ma colombe, se sent un peu de la Garonne. Sans être trop curieux cependant, je donnerais bien dix bons louis d'or de bon aloi pour savoir au juste, belle enchanteresse, quelle descente faisait la lune, et pour avoir l'air noté du menuet que dansait l'astre du jour.

Mais, sans me donner le temps de poursuivre ma plaisanterie, le prieur, m'ayant engagé à prendre la main de la jeune évocatrice, m'invita, ainsi que toute la compagnie, à passer dans l'arrière-salle du cabaret, où un fin et copieux souper nous était servi.

Digitized by Google

Le bon moine n'était pas sans crédit auprès de l'hôtesse, et d'ailleurs ce n'était, disait-il, qu'un à-compte pris par avancement d'hoirie sur le gros trésor qui nous attendait dans la grotte d'Arcueil.

III.

Le repas fut des plus joyeux. La pitance ne fut pas ménagée, ni surtout le vin; mais le maraud, quand on ne le ménage pas, ne nous épargne guère: il a bientôt mis à l'envers cette raison humaine dont nous sommes si fiers. Quand je dis à l'envers, je parle dubitativement, et je suppose, ce qui est certainement fort contestable, qu'elle est ordinairement à l'endroit. C'est une chose vraiment merveilleuse que la puissance du vin! elle sait en un instant nous faire un âne du lion le plus superbe. Un génie homérique qui dominerait tous les génies, une raison à la Descartes qui surpasserait toutes les raisons, avec une cruche de jus de raisins vous l'anéantissez. Avec six sous d'alcool, vous enlevez à un Blaise Pascal toute sa logique, et pour un petit écu d'hydromel ou de marasquin, vous faites d'un élégant M. Regnard un chien couché sous une porte.

Mais revenons à nos sorciers, que nous retrouvons aimables et tout remplis d'une gaieté apportée de la cave, comme nous l'avons dit. La conversation s'était échauffée; c'était un bruit à rendre sourd, un véritable désordre.

— Il est bien convenu, criait l'un, que le partage sera fait également entre tous.

— En vérité, reprenait l'autre, si le trésor est aussi riche qu'on nous l'assure, et si la part de chacun est énorme, je ne sais, foi d'honnête homme, ce que je pourrai faire de la mienne.

— La chose pourtant n'est pas embarrassante, répliquait le prieur pour mon compte, cela ne m'inquiète guère. J'en ferai... que sais-je?... bâtir une chapelle..., ou plutôt un couvent délicieux, que j'emplirai de nonnes fraîches et bien choisies. Et comme directeur et fondateur, il va sans dire que je m'y réserverai mes grandes et petites entrées.

— J'approuve fortement ce ravissant dessein, et je l'imiterais volontiers, mon révérend, si je n'étais laïque, dis-je alors moi-même pour prendre part à cette folie générale, qui commençait sérieusement à me divertir.

Digitized by Google

— Belle difficulté, mon ami! repartit de nouveau le bon moine. Vous êtes laïque; allez en Syrie, et bâtissez un harem.

— Vous avez l'esprit fertile et plein de ressources, cher et vénérable prieur; mais je vous remercie, lui répondis-je gaiement à mon tour; je n'aime pas les Turcs, et ils n'aiment guère les papistes, ces huguenots sauvages qui se permettent d'accommoder si rudement tout ce qui tombe entre leurs mains. Vraiment, je ne suis pas comme le perdreau qui *veut* être rôti, ou comme le râble du lièvre qui *demande* à être mis à la broche, ainsi qu'on peut le voir au *Cuisinier royal.* — Et vous, père Le Bègue, poursuivis-je, me tournant vers un petit personnage d'un aspect fort original qui jusque-là avait gardé le silence, et que je venais de reconnaître pour un célèbre musicien de Saint-Roch; allons, voyons, dites-nous, je vous prie, que ferez-vous de votre part?

— Ce que j'en ferai, messieurs! riposta vivement le bonhomme avec l'énergie que procure un bon repas et s'adressant à l'assemblée, qui se calma aussitôt pour mieux entendre sa réponse; ce que j'en ferai!... Je donnerai sur-le-champ congé au roi; je lui dirai : Sire, vous m'ennuyez; cherchez un autre organiste. Puis, au lieu de fonder, à votre instar, des réclusions ou des sérails, je ferai bâtir une immense salle de concert, avec un buffet d'orgues merveilleux, où tout le peuple serait admis gratuitement, comme jadis le peuple romain dans le cirque; puis j'établirai un *conservatorio* comme il en existe depuis long-temps en Italie, ce dont notre pauvre France a grand besoin.... Hélas! messieurs, la musique s'en va! L'école flamande est morte! La bonne école de Lully s'efface de plus en plus chaque jour! C'est à peine si vous trouveriez deux bons chanteurs en Picardie, ma patrie, en Picardie, où toute l'Europe, où Rome et Naples, il n'y a pas un siècle, venaient chercher leurs habiles musiciens, comme aujourd'hui on va chercher la morue au grand banc de Terre-Neuve!

Un rire unanime accueillit cette étrange palinodie, et chacun de déclarer au père Le Bègue qu'il avait le cerveau détraqué comme ses orgues, qu'il était fou.

Les plus turbulens criaient : Vivent les buffets d'office! à bas les buffets d'orgues! Et de ce nombre était notre moine à la voix forte et à la mine rubiconde et joufflue.

— Quant à moi, messieurs, leur dis-je, croyez-en le comte de Brederode; je vous tiens, tous tant que vous êtes, pour autant de triples et quadruples fous! et je fais si peu de cas de la fortune, que,

Digitized by Google

chose à laquelle je ne crois nullement, s'il m'advenait sur ce trésor cinquante mille louis pour ma part, j'achèterais immédiatement pour vingt mille louis d'encens, de myrrhe et de cinnamome, et pour trente mille de bois de cèdre et de santal, que je ferais porter triomphalement au beau milieu de la plaine de Saint-Denis, afin de prouver au moins une fois, en y mettant le feu, ce dicton mensonger et vulgaire, que la richesse, comme la gloire, n'est qu'une vaine fumée.

— Ah! pour le coup, pardonnez-nous cette franchise, c'est vous qui avez l'esprit égaré, monsieur le comte!... me cria-t-on là-dessus de toutes parts.

Ma proposition burlesque avait produit l'impression que j'en attendais : elle avait mis la gaieté à son comble.

Je laissai passer les premiers transports de cette hilarité, et, lorsque le bruit se fut assez apaisé pour qu'il me fût possible de placer quelques paroles, j'entrepris avec un grand sang-froid de démontrer à nos tapageurs qu'eux et non pas moi étaient en démence, leur apportant pour dernière preuve qu'il n'y avait que des insensés qui pussent ainsi vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

IV.

A cette sage réflexion que j'avais lancée adroitement pour faire sentir à nos convives qu'ils s'oubliaient comme les soldats d'Annibal dans les délices de Capoue, le prieur fit avancer sur-le-champ des carrosses de place, où toute la tumultueuse compagnie ne tarda pas à se précipiter et à se ranger, chacun suivant ses affinités ou sa sympathie. Pour moi, je m'attachai à la personne de mon ami le cénobite, comme un enfant à la robe de son menin. Au milieu de ces inconnus et de ces ténèbres, il était ma colonne de feu.

Après un assez long et assez pénible trajet, qui n'offrit rien de bien digne de mémoire, nos modernes Argonautes arrivèrent enfin sur le territoire d'Arcueil.

Une personne affidée, qu'on avait apostée secrètement dans la campagne et qui faisait le guet, accourut aussitôt au-devant de nous, et nous ayant introduits dans l'enclos mystérieux, elle nous mena vers l'antre du prétendu trésor. L'antre du trésor était une caverne obscure, cela va sans dire; que serait une caverne si elle n'était obscure? que serait un traître s'il n'avait l'air rébarbatif et félon?

Digitized by Google

Or, pendant que Suzanne, la gentille magicienne, se déshabillait; pourquoi se déshabillait-elle? je ne sais : il est à croire toutefois que les vêtemens, qui sont une chose contre nature, paralysent les sortiléges, puisque nous voyons les auteurs les plus scrupuleux et les mieux famés en user ainsi avec leurs nécromans; — pendant, dis-je, que Suzanne se déshabillait, voulant jouer l'homme de sang-froid et de courage, une bougie à la main gauche et une épée dans la droite, j'entrai bravement dans la caverne, et je me mis à la parcourir dans tous les sens, mais sans y rien rencontrer, pas même un hibou.

Suzanne à son tour y pénétra. Elle était sous le harnois d'un simple petit jupon garni d'une fine dentelle... Oh! l'appétissante petite sorcière!... Elle portait un flambeau de résine et un grimoire tout large ouvert.

Avec un seul homme de la troupe, je fus placé alors à l'entrée de la caverne; le reste de la compagnie eut l'ordre de demeurer dans l'éloignement.

Il y avait à peine quelques instans que, mon compagnon et moi, nous nous tenions ainsi aux écoutes, quand tout à coup nous entendîmes Suzanne parler et s'écrier d'une façon très impérative :

— Voilà bien des fois que tu fausses ta promesse! Je veux, je prétends, j'ordonne que tu me livres à l'instant le trésor.

A cette injonction, une voix qui ne pouvait être à coup sûr que la voix d'un génie infernal, répondit :

— Tu ne sauras vaincre ma résistance cette nuit, ne m'importune pas davantage, il y a trop de monde avec toi; et si le prêtre, ton compagnon, ou tout autre, s'avise d'enfreindre la loi que j'impose, je jure de lui tordre le cou en ta présence.

En entendant ce singulier discours, je partis d'un grand éclat de rire, qui retentit long-temps dans la caverne. Était-ce un rire bien sincère? Je n'oserais le croire ni l'affirmer aujourd'hui, car tout cet appareil nocturne n'était pas sans avoir fait quelque impression sur mon esprit. Il y a dix à parier contre un que je frissonnais tout bas, comme dit Montaigne, dans la citadelle de mon pourpoint. Mon acolyte semblait pétrifié.

— Lui tordre le cou en ma présence! Non, non, je ne te redoute pas, répliqua Suzanne; je saurai t'en empêcher.

— Eh bien! alors, cria la voix mystérieuse, tremble pour toi-même.

Le diable, en proférant cette dernière menace, se mit, sans aucun

Digitized by Google

respect pour la beauté, à maltraiter violemment Suzanne. On entendait résonner les coups sur son joli corps aussi distinctement que nous pouvons entendre d'ici sonner l'heure à l'horloge de la ville. Cela était vraiment déchirant!

En véritable chevalier, je voulus voler à la défense de la belle opprimée, mais mon compagnon me retint, jurant par le ciel et la terre que je serais perdu si je faisais un seul pas.

Suzanne reparut bientôt, l'œil hagard, meurtrie, échevelée, et cependant la courageuse enfant ne laissait pas échapper une plainte.

Toute la compagnie s'était rassemblée autour d'elle, et chacun avec intérêt s'empressait de lui adresser quelque question : — Et le trésor, et le diable, mademoiselle?

Quant à moi, j'avais repris mon air moqueur, et je plaisantais le prieur sur la brillante issue de son expédition.

— Mon révérend, lui disais-je, n'a-t-il pas été convenu que le trésor, c'est-à-dire ce que le diable livrerait à la conjuration de notre jeune Hécate, serait partagé entre tous pareillement, et que chacun de nous y aurait un droit égal? Faisons donc justice. — Allons, belle Suzanne, allons, sans pitié, distribuez à chacun son dividende. Donnez-moi, de grace, les coups qui me reviennent.

Mais le prieur faisait toujours assez bonne contenance; il se contentait de répondre à ces railleries, avec sa candeur habituelle :

— Le diable, mon cher monsieur, n'est pas aussi traitable que vous semblez le croire. Ne riez pas ainsi. Nous aurons sans doute meilleure chance la prochaine fois.

Et comme on allait se retirer et monter dans les carrosses pour regagner la ville, Suzanne proposa de tenter le lendemain un nouvel essai, ce qui sur-le-champ fut accepté.

V.

Le lendemain, en effet, ainsi que cela était convenu, tous nos chercheurs d'or se rassemblèrent au cabaret de la Grève, où nous soupâmes encore fort gaiement et toujours aux frais du trésor en perspective. Puis, à l'heure fixée pour le départ, nous nous mîmes en route pour la maison de campagne, théâtre de nos ténébreuses investigations, qui appartenait à l'une des personnes de la société.

Là, au clair d'une pleine lune, à pas de loup et dans le silence, sur les onze heures et demie, on se rendit dans le parc, où Suzanne, ayant fait jurer au propriétaire du lieu que nous étions seuls dans cette

Digitized by Google

enceinte, nous plaça en sentinelles perdues, à diverses distances l'un de l'autre; après quoi elle décrivit autour de nous des cercles magiques, et nous défendit expressément de sortir de ces anneaux mystérieux.

Lorsque minuit sonna, la jeune magicienne monta sur un tertre assez élevé, situé à peu près au milieu de toutes les sentinelles, et, détachant sa coiffure, elle laissa flotter ses longs cheveux sur ses belles épaules. Ensuite elle se dépouilla modestement de tous ses habits, ne gardant encore cette fois que le harnois de son fin jupon garni de valencienne.

Ce corps svelte et ravissant, éclairé et moiré par les rayons argentés de la lune, se dessinait sur des touffes de baguenaudiers, comme les amours de l'Albane sur des ramées vertes. Oh! cela était délicieux! cela avait quelque chose d'antique et de druidesque... Ah! Suzanne, Suzanne, c'est toi qui recélais le précieux trésor.

Quand je vis de nouveau la pauvre enfant dans ce simple équipage, je lui criai du milieu de mon cercle magique, car je n'avais point renoncé à mon rôle de railleur : — Holà! ma belle, mais une cuirasse vous conviendrait mieux! Prenez garde, vous savez que le diable n'y allait pas de main morte, dans la caverne!

Aussitôt que le silence fut rétabli, Suzanne prit son grimoire; elle s'agitait frénétiquement, elle murmurait des mots étranges et barbares, sans doute dans une de ces langues inconnues en usage dans les pays féeriques, et que possèdent si bien M. Lemaistre de Sacy et M. d'Herbelot.

Mais, peu satisfaite de ces premiers enchantemens, elle s'ouvrit adroitement une veine, et, traçant avec une goutte de sang quelques caractères sur une feuille de chêne, elle la jeta au vent en poussant vers le ciel une singulière clameur.

A ce cri significatif, tout à coup cinq cavaliers magnifiques, ou plutôt cinq spectres vêtus de pourpre, de blanc, d'azur, de noir et d'aurore, apparurent dans les airs et vinrent caracoler au-dessus de sa tête, comme un reflet prismatique qu'un enfant se plaît à faire papillonner sur un mur. — Semblant s'élever soudain jusqu'à eux, Suzanne disparut bientôt, à notre grande stupéfaction.

Je ne sais ce que pouvaient être ces fantômes aériens, de quelle région ils venaient, ni dans quelle région ils l'emmenèrent; mais ce que je sais bien, c'est que l'absence de notre magicienne se prolongeait beaucoup, et que chacun à son poste commençait à s'ennuyer considérablement.

Digitized by Google

— Par saint Waast mon patron, ventrebleu, mon révérend, dis-je alors au prieur, est-ce que nous allons passer ainsi toute la nuit en espalier? Nous finirions par drageonner et pousser du chevelu. Qu'attendons-nous? Ne voyez-vous pas, messieurs, que c'est un tour de passe-passe! — Tandis que nous demeurons là comme des niais à nous morfondre, je gage dix pistoles que la belle repose sur un bon lit de plume, se pâmant de rire en songeant à nous. — Si l'on ne peut sortir de son cercle, au moins, mon révérend, peut-on s'y coucher? Je voudrais, pour me distraire, écouter pousser l'herbe.

— Chut! monsieur le comte; chut! vous blasphémez! criait notre moine en grand émoi et de toute la puissance de sa poitrine. Messieurs, messieurs, restez en place; je vous en prie, ne bougez pas, ou vous êtes morts!

Mais heureusement les cinq cavaliers aux couleurs prismatiques reparurent tout à coup, galopant ventre à terre au haut de l'empire éthéré, et au même instant un tourbillon de nuées, ou toute autre chose, rapporta Suzanne, qui retomba justement sur le monticule d'où, quelque temps auparavant, elle avait été merveilleusement enlevée, ou du moins avait paru l'être.

D'une voix mourante elle appelait à son secours. L'épée à la main, suivi de toute la compagnie, je courus aussitôt vers elle. Mais besoin était plutôt d'un chirurgien que d'un chevalier.

La pauvre jeune fille se trouvait dans un état affreux et difficile à dire; tout son corps était moulu et déchiré, ses yeux étaient fixes et pleins de larmes, et semblaient cloués au fond de leurs orbites. Il fallut la transporter en toute hâte dans une espèce de masure abandonnée, située dans le lieu le plus reculé du parc, où, me l'assura-t-on plus tard, elle demeura plusieurs jours entre la vie et la mort.

Quand je vis Suzanne dans cet état déplorable, je m'approchai du moine et je lui dis sévèrement : — Décidément, monsieur, je renonce à mon droit de partage sur le trésor. Vous connaissez mon peu de goût pour les richesses; ce n'était que par un simple motif de curiosité, ce que j'en faisais; mais il serait impossible à mon cœur de prendre part plus long-temps aux tortures de cette malheureuse enfant.

— Pardieu! vous plaisantez, cher comte, me répondit gracieusement notre homme, recevant cette sortie avec son sourire accoutumé; cet accident n'est rien. Croyez-moi, je vous le dis en confidence, à vous seul, le diable a donné sa parole qu'à la prochaine lune il livrerait le trésor.

Digitized by Google

VI.

Arrivé à cette division de son récit, M. de Brederode demandait d'ordinaire au prisonnier qui l'écoutait, quelquefois au nombreux auditoire qui s'était formé autour de lui, aux heures de promenade, dans le jardin du Donjon ou sur la plate-forme de la Bastille, si l'on désirait qu'il fît connaître en quelques mots, avant de pousser plus loin vers ce qu'il appelait la péripétie de ses malheurs, ce que c'était que le trésor de la caverne d'Arcueil, ou plutôt quelle était l'origine de cette croyance ancienne et générale.

Rien ne plaît tant à l'esprit de l'homme que l'histoire des richesses confiées mystérieusement à la terre, surtout à l'esprit de l'homme malheureux, car dans ces biens que souvent une pierre ou quelques pieds de poussière seulement dérobent à nos regards, et qu'un hasard peut livrer à l'un comme à l'autre, il voit l'unique secours qui saurait le racheter de ses peines.

Le laboureur que le besoin obsède ne donne pas un coup de bêche dans son champ amaigri et pierreux sans se pencher et prêter l'oreille pour écouter s'il ne s'est pas fait sous le choc de son fer quelque bruit sonore.

Plus un peuple est devenu misérable, plus chez lui l'existence merveilleuse des trésors enfouis est une idée importante et commune. De Murviedro aux Algarves, de Tolède à Grenade, il n'y a pas un Espagnol en manteau troué, n'ayant ni poches ni maravédis, qui ne compte sur la découverte prochaine de quelqu'un des immenses trésors que les Maures cachèrent, dit-on, à leur départ jusque dans les fondemens des édifices, jusque sous le lit des rivières. — Si l'on pouvait retourner notre ville comme on retourne *una tortilla* (une omelette), disent sans cesse les bonnes gens de Salamanque, on y trouverait plus d'or que le Nouveau-Monde n'en a fourni et n'en fournira.

Aussi les compagnons d'infortune de M. de Brederode accueillaient-ils avec empressement sa séduisante proposition. Une telle digression pouvait-elle ne pas ajouter au plaisir qu'ils prenaient naturellement à son intéressante histoire?

Il est vrai que notre jeune seigneur hollandais avait une grace persuasive toute particulière lorsqu'il laissait courir son imagination et sa parole. On quittait promptement avec lui le triste domaine du

Digitized by Google

réel, chose bien douce pour de pauvres gens en captivité; on trouait promptement sa coque, et, comme le papillon essorant ses ailes aux vives couleurs, on s'en allait flâner et voltiger, loin des verroux et de la discipline, dans une vie toute de fantaisie et de caprice.

Lorsque M. de Brederode s'était fait signer ainsi sa nouvelle feuille de route par son auditeur ou son auditoire, il commençait alors avec sa voix cinglante et moqueuse, qui savait donner du prix aux particularités les plus oiseuses, au moindre détail, l'espèce de narration qui va suivre. Nous nous sommes fait un devoir, comme pour ce qui précède, de n'apporter aucun changement, ni dans le fond ni dans la forme de ce récit, de peur de substituer la raison glaciale et les draperies étriquées d'un esprit moderne aux oripeaux et franches boutades d'un vieil esprit.

Mais laissons donc parler M. de Brederode.

— En histoire de même qu'en grammaire, reprenait-il, tout a son étymologie. Ou connue ou cachée, il n'y a pas de croyance, si absurde qu'elle puisse être, qui n'ait sa source quelque part. En ce qui concerne l'existence d'un trésor enfoui dans la caverne d'Arcueil, puisque vous voulez bien me le permettre, voici le fait, net et positif, qui, non sans beaucoup de raisons, avait donné lieu à cette opinion vulgaire.

VII.

Dans les dernières années du règne du bon roi Henri IV, du moins c'est ainsi que l'aventure se raconte, vivait à Paris un vieil orfèvre en grande renommée pour les choses de sa partie et pour beaucoup de choses qui n'en étaient pas, comme chacun alors le pouvait savoir.

Sa maison, bien célèbre mais d'assez triste apparence, était située dans une sorte de place ou d'enfoncement, derrière les bâtimens du vieux Louvre, et se composait d'un mur en pignon sur la rue, peinturé d'une certaine couleur verte, percé d'une seule ouverture étroite en manière d'entrée, ce qui lui donnait assez l'air d'une tirelire, avec quoi d'ailleurs elle ne laissait pas que d'avoir plusieurs autres ressemblances.

Elle avait bien eu jadis une paire de croisées, mais, pour des raisons qu'il vous sera facile de déduire dans la suite, un bandeau de plâtre y avait été solidement appliqué. — Les poètes n'en font pas moins sur les yeux de l'amour.

Au-dessus de la porte, et c'était le seul objet qui pût faire soup-

Digitized by Google

çonner extérieurement ce qui se vendait en ce lieu, il y avait, cloué sur un morceau de charpente, un bassin de cuivre ciselé, au fond duquel se distinguaient sous la rouille des armes de blason, avec cette légende en langue et lettres étrangères : — *Gold ist gut* (l'or est bon).

Vous voyez par cette devise que maître Jean d'Anspach, joaillier de la couronne, ne se targuait pas d'hypocrisie, qu'il ignorait ou affectait d'ignorer absolument l'art vulgaire aujourd'hui de rougir de ses propres sentimens; car si cet homme avait un défaut capital (hélas! qui de nous est sans reproche?) c'était celui d'aimer un peu trop la matière qu'il mettait en œuvre.

Il était venu autrefois, dans sa jeunesse, du margraviat d'Anspach, son pays, avec la trousse de cuir et le simple tablier de compagnon. Mais l'habileté qu'il avait acquise en Allemagne dans l'art d'exécuter sur les métaux précieux des incrustations et des nielles, n'avait pas tardé à faire de lui l'ouvrier à la mode, le bijoutier du roi et de la cour.

Laborieux et sobre, notre Allemand fit d'abord assez rapidement une fortune honorable, qui peu à peu, l'âpreté au gain s'en mêlant, finit par être, pour le temps et pour l'homme, véritablement colossale.

Certes, au milieu de tout son bonheur, il avait été d'une grande lésinerie; certes il avait vendu dûment et cher de beaux joyaux au roi pour ses maîtresses, et aux maîtresses du roi pour leurs amans. Mais quelque profonde qu'eût été sa parcimonie, mais quelque nombreuses qu'eussent pu être ses fournitures d'anneaux, de pendans, d'écrins et de capses, pour Jacqueline de Bueil, pour la somptueuse Mme Gabrielle ou pour Mme de Verneuil, jamais ses richesses n'auraient atteint leur chiffre prodigieux s'il n'avait mêlé à ses travaux naturels de certaines opérations de finance, sourdes et sous-marines, d'une moralité plus douteuse, tel que le prêt sur gage et l'usure au denier vingt. Sa boutique avait été le champ où s'étaient fauchés bien des héritages en herbe; la jeune noblesse surtout y avait perdu la fleur de ses écus, sinon la fleur de sa chevalerie.

En un mot, puisqu'il faut quelquefois appeler les choses par leur nom, maître Jean d'Anspach était une de ces ames sales dont parle La Bruyère, pétries de boue et d'ordure, éprises de gain et d'intérêt, comme les belles ames le sont de la vertu et de la gloire.

On ne voit pas communément sans quelque petit sentiment d'envie le bonheur le plus mérité descendre sur le toit du prochain, et c'est

Digitized by Google

le lot de ceux qui sont traités durement par la fortune, cette espèce de demi-déesse aveugle et stupide, plutôt faite pour servir l'avoine dans une hôtellerie que pour dispenser le bien-être aux humains, de s'égayer aux dépens de ceux auxquels elle s'est si bêtement avisée de sourire.

Notre homme prêtait justement un large flanc aux moqueries. Son avarice inouie, sans exemple, incalculable, fournissait à la méchanceté publique le thème le plus plaisant et le plus fertile, sur lequel le commun ne tarissait pas.

On l'accusait de ne s'être pas marié par économie, et d'avoir dit plusieurs fois qu'il aurait bien pris une compagne, s'il avait su pouvoir en trouver une comme la femme de Loth, changée en statue de sel, afin de manger sa soupe moins fade et de frauder les droits de la gabelle.

On prétendait, que sais-je, et vraiment je suis embarrassé pour vous faire comprendre la chose bien honnêtement, que pour s'asseoir, de peur d'user la partie la plus essentielle du vêtement le plus nécessaire, il rabattait ordinairement son haut-de-chausses sur ses talons, et montait ainsi à nu le banc de chêne de son comptoir, comme faisaient les cavaliers numides sur leurs chevaux sauvages, si nous en croyons l'antiquité.

On imaginait encore mille choses plus ou moins cruelles ou bouffonnes; mais ces deux traits profondément caractéristiques peuvent nous suffire, je pense, pour juger de l'étendue d'une aussi énorme ladrerie, avec laquelle d'ailleurs nous aurons encore beaucoup à démêler.

Maître Jean d'Anspach, plongeant et replongeant dans ses coffres, espionnant son ombre, barricadant ses armoires et verrouillant ses portes, avait coulé des jours nombreux et fort bien remplis. Et quand il eut enfin commencé de sentir que concurremment avec ses richesses il avait amassé beaucoup d'années, il se dit : — Ce n'est pas tout que de savoir acquérir, il faut savoir conserver; et vraiment, maintenant que je perds de ma vigilance et de mon énergie, il n'y a pas de sûreté à demeurer plus long-temps ici dans une masure si mal close et bâtie sans précaution sur le bord de la voie publique. N'attendons pas d'ailleurs, pour tirer profit de notre achalandage, que notre clientèle, décimée chaque jour par la faulx du temps et de la mort, soit descendue tout-à-fait dans la tombe, et retirons-nous dans un lieu plus propice où nous pourrons goûter enfin avec loisir et garantie le précieux fruit de notre persévérance et de notre industrie.

Digitized by Google

En conséquence, il avait donc vendu son atelier d'orfévrerie un prix, n'en doutez pas, fort acceptable, et s'en était allé couver à l'écart son butin dans une fort belle maison seigneuriale que depuis quelque temps il possédait à Arcueil.

Cette propriété, d'une valeur considérable au moyen des intérêts des intérêts, des renouvellemens et des répits, avait passé entre ses mains des mains d'une pauvre et noble dame obérée après la mort de son époux, et qui, à la faveur de ce nantissement, lui avait fait l'emprunt d'une assez modique somme.

Quant à ce qui regardait sa maison de joaillerie, il eût été certainement beaucoup plus digne d'un oncle de la laisser à un jeune neveu, l'enfant orphelin d'une sœur, que, sous prétexte de je ne sais quelle étude, des tuteurs bien avisés avaient envoyé à Paris afin qu'il fût plus à portée de la riche succession qui l'attendait. Mais chez maître Jean d'Anspach la voix du sang ne parlait pas si haut.

Bien loin de là, il voyait avec ennui et méfiance ce jeune homme, qui pourtant n'était guère fait pour donner de l'humeur ou de l'ombrage. Il aurait bien voulu l'engager à retourner en Allemagne ou tout au moins lui fermer sa porte au nez; mais le jouvenceau, d'un esprit aimable, insouciant, enjoué, glissait, frétillait comme une anguille à travers les mauvais vouloirs et les fâcheries de son oncle, sans en faire plus de cas, sans y prendre plus de garde. Et tandis que chacun autour de lui proclamait maître Jean d'Anspach un être bien vilain et bien haïssable, lui se contentait de sourire et de trouver le bonhomme original.

VIII.

Une fois emménagé et installé dans sa maison d'Arcueil, maître Jean s'y barricada comme un consul au Caire par un temps de contagion. Des croisées eurent leurs contrevens scellés à demeure; d'autres furent si bien garnies de fer, qu'elles ressemblaient plus au gril de saint Laurent qu'à des fenêtres. A la porte d'entrée extérieure, un petit judas garni d'un grillage épais et serré fut pratiqué dans l'épaisseur du panneau, afin de pouvoir répondre à qui heurterait sans ouvrir. Au bout de chaque allée fut creusé et appareillé un piége à loup, et des tessons de verre et de bouteilles cassées furent placés en guise de chevaux de frise sur le chaperon des murs.

Voilà l'air riant et pastoral que notre vieux orfèvre, maître Jean l'avare, comme l'appelait le peuple de Paris, sut donner tout d'abord

Digitized by Google

à sa maison de plaisance. Et dès qu'il put s'y croire suffisamment encloisonné, il s'y enfonça dans la retraite la plus absolue, rompant pour ainsi dire avec toute créature et toute habitude humaines.

Ce nouveau genre de seigneur ne fut pas, comme on le pense bien, sans faire une vive sensation dans le pays. Au village, vous le savez, le moindre évènement produit toujours l'effet d'une noix tombée parmi des singes. Mais ce qui vint mettre le comble à l'étonnement et exciter au plus haut point la curiosité générale déjà si fortement éveillée, ce fut une douzaine d'ouvriers allemands que maître Jean avait fait venir à grands frais de son pays d'Anspach.

Ces hommes, logés dans l'intérieur du château, y avaient passé plusieurs mois, et durant leur séjour on avait vu apporter une quantité considérable de matériaux divers, de pierres et de plâtre, de quoi faire une construction très importante.

Chacun s'était attendu naturellement à voir s'élever comme par enchantement quelque tour à observer les astres, ou tout au moins deux belles ailes s'ajouter au corps massif et caduc du vieux pavillon; ce qui pourtant n'était guère dans les allures du bonhomme.

Cependant rien de semblable ne s'était fait, ni tour, ni ailes, ni donjon, pas la moindre bâtisse apparente. Peu à peu seulement les matériaux avaient semblé disparaître, et, un beau jour, les ouvriers allemands étaient repartis secrètement comme ils étaient venus, pour retourner sans doute dans le fond de leur détestable pays; je veux dire dans le margraviat d'Anspach.

Quelle besogne de sorciers ces braves Teutons avaient-ils donc faite? A quoi diable avaient-ils employé tant de temps et de matériaux? On avait bien cherché à s'en rendre compte en espionnant par dessus les murs de clôture, mais on n'avait rien pu voir. On avait bien essayé quelques questions auprès des ouvriers, lorsqu'ils allaient d'aventure dans le village; mais ces sauvages de la Germanie ne savaient pas un mot de français, et personne à Arcueil ne connaissait l'infernal patois de Luther. Il fallut donc s'en tenir aux conjectures, et, par compensation, il est vrai de dire qu'on ne s'en fit pas faute. Maître Jean avait l'esprit bien biscornu, bien bizarre, mais jamais certainement son cerveau détraqué et sa tête en délire n'auraient pu suffire à enfanter tous les projets saugrenus qu'on lui prêta généreusement dans cette occasion.

A partir de cette époque, la séquestration de maître Jean d'Anspach fut plus rigoureuse encore et plus complète. La porte ne s'ouvrit plus désormais que de loin à loin devant son jeune neveu, qui pre-

Digitized by Google

nait trop de plaisir à la comédie que lui donnait son bon oncle pour lui faire grace de ses visites.

L'autre n'aurait certes pas adouci sa consigne en faveur de ce démon qu'il redoutait, s'il ne l'avait cru capable, au besoin, sous le prétexte de ne pouvoir résister à l'ardente affection qui l'entraînait, d'enfoncer le guichet et d'escalader les murs. Puis, comme ce jeune homme, après tout, lui rendait parfois le petit service de lui apporter de la ville les menus objets dont il avait besoin, et dont il oubliait rigoureusement de lui rendre la valeur, il prenait ce mal en patience, se contentant de le tenir continuellement sous son œil, de ne lui offrir aucune espèce de réfection, et de l'enfermer sous triple clé dans une grange, quand par hasard il demandait à prendre sa couchée au château.

La propriété de maître Jean d'Anspach contenait bien six arpens clos de murs, dont deux seulement étaient boisés. Pour cultiver et maintenir en bon état une pareille superficie, il aurait fallu beaucoup de bras, un jardinier en chef et plusieurs aides; mais notre Bavarois avait une trop grande épouvante de tout ce qui appartenait à la race humaine pour souffrir sous aucun prétexte qu'un étranger mît le pied dans la maison, et vînt partager son toit inhospitalier. De même qu'il n'avait jamais voulu admettre ni compagnon ni apprenti à sa forge, de même il ne voulut jamais s'aider de personne dans son jardin; si bien que parterre, potager, verger, pré et parc ne tardèrent pas à n'être plus qu'un fouillis impraticable, sauf quelques petits espaces où maître Jean semait un peu de grain et des légumes.

Cependant le mince produit de ce travail, et ce que la nature lui mettait spontanément sous la main, suffisait pour soutenir son existence, et surtout la plénitude de son coffre-fort. Depuis qu'il vivait là retiré, il n'avait pas changé pour sa subsistance un seul écu. L'été, c'étaient des racines qu'il extirpait du sol, les fruits des arbres, le lait de quelques chèvres qui vaguaient dans ses jachères; l'hiver, c'étaient les légumes et les fruits de garde; mais jamais une bouchée de pain n'approchait de ses lèvres. Il écrasait son blé entre deux cailloux, et l'espèce de farine qui en résultait lui servait à faire une manière de brouet qui n'eût certainement pas fait envie aux Lacédémoniens.

Il avait de même amené son costume à la plus complète réduction. Des lanières de cuir ou des sabots aux pieds, une couverture de laine qu'il avait percée dans le milieu d'un trou pour passer la tête, à la manière de certains Indiens d'Amérique, et qu'il attachait autour

Digitized by Google

de son corps au moyen d'un bout de corde, composaient à peu près tout son équipage. Et certes c'eût été un spectacle étrange et effroyable pour quelqu'un pris à l'improviste, que l'image de ce vieillard enguenillé, réduit à l'état de squelette, se traînant parmi les chaumes et les broussailles, ou accroupi et ramassé sur lui-même, suivant de place en place, durant les journées froides, les rayons obliques d'un soleil sans chaleur, comme une bête fauve que le froid a transie, comme un mendiant qui cherche à ranimer ses membres exténués et malades.

Usant du droit que lui donnait son saint caractère, le curé d'Arcueil, un bon et digne prêtre, était la seule personne qui échangeât avec notre solitaire, de loin à loin, quelques paroles, qui osât relancer le sanglier jusque dans son fort. Quand il passait, dans ses promenades, devant la porte, il frappait hardiment jusqu'à ce que l'autre fût venu, non pas ouvrir, mais placer à son petit judas son œil miroitant et vitreux. Et alors, tout en les cachant sous la forme aimable d'une plaisanterie, il lui envoyait, bien et dûment empaquetés, mais d'une façon vague et détournée, de bons avis, de petites admonitions qui pouvaient donner moult à penser à maître Jean d'Anspach, pour peu qu'il lui restât quelque lambeau de sa première ame.

Un jour, il lui disait : — La charité et la surveillance du pasteur doivent s'étendre sur tout le bercail. Sa dilection est à la brebis malade comme à la brebis égarée. Permettez-moi, monsieur, bien que j'aie le regret de vous savoir religionnaire, de m'informer avec empressement si vous êtes mort ou vif, et si rien ne manque, dans l'abstraction où vous vous maintenez, aux besoins de votre corps et de votre esprit?

Là-dessus maître Jean congédiait sans l'entendre le bon ecclésiastique, et refermait brusquement son vasistas.

Une autre fois, M. le curé, après s'être fait ouvrir de même le petit judas, se contentait de jeter doucement cette parole : — *Rare solus;* voulant faire allusion sans doute à certain aphorisme de saint Augustin. A quoi le vieux lynx répondait d'un air plein de malice, et par le même texte, voyant le bon prêtre suivi de sa servante : — *Nunquam duo.*

— Que votre moisson, dans les jours fructueux de l'été, ait été abondante ou médiocre, lui disait-il certain autre jour, votre moisson vient de Dieu. Faites dix parts; prenez-en neuf pour vous, mais que celui qui vous a envoyé les neuf autres ait au moins la dixième pour lui.

Digitized by Google

— La dîme, monsieur le prêtre, répliquait le vieil orfèvre, est un odieux impôt levé sur celui qui travaille par celui qui n'ensemence point. C'est inutile, monsieur, je ne donnerai rien.

— La parole de Dieu, monsieur le religionnaire, est un grain non moins précieux, reprenait le noble pasteur, que le grain du froment ou du seigle, et celui qui le répand dans les sillons de l'esprit peut bien être compté aussi pour un laboureur. La dîme, d'ailleurs, monsieur, est le tribut le plus juste; elle demande où il y a, et s'abstient où il manque.

Durant l'hiver, quelquefois le saint recteur lui disait aussi : — J'ai des pauvres qui souffrent et qui ont froid; que pouvez-vous faire pour nous aider à les consoler et à les couvrir?

Mais l'homme au cœur desséché par l'avarice répondait : — Ne voyez-vous pas que moi-même je suis pauvre, et que je vis ici à l'écart dans le plus profond dénuement?

Il affichait toujours ainsi de mettre en avant sa hideuse parodie de la misère, afin de donner le change sur sa condition et d'entourer ses richesses de plus de sûreté.

IX.

Il y avait plusieurs années que maître Jean d'Anspach vivait ainsi de cette vie d'anachorète, quand tout à coup il disparut de sa retraite et du monde sans éclat, sans bruit, ténébreusement, vaguement, comme autrefois il était de bon goût qu'après leurs lois promulguées disparussent les grands législateurs.

Ce fut encore le bon et vigilant curé qui donna le premier l'éveil de cette absence.

Ayant cogné plusieurs fois au guichet du luthérien sans obtenir de réponse, le soupçon lui vint naturellement que le vieillard pouvait bien être mort ou agonisant dans quelque coin de sa demeure, et avoir grand besoin des secours de l'art, sinon de la sépulture.

Aussitôt, sur son avis, les portes avaient été enfoncées, et la foule, toujours avide d'émotion, s'était précipitée de tous côtés dans le repaire exécré et jusqu'alors impénétrable de l'avare.

L'un croyait ouïr pleurer au fond du puits le vieil hérétique, l'autre l'entendre jeter des plaintes dans les buissons ou dans les caves. Mais je vous laisse à penser quel dut être l'étonnement des hauts bonnets de l'endroit et de la multitude accourue pour assister à cette

Digitized by Google

ouverture, quand, après une battue générale et la perquisition la plus exacte, on n'eut trouvé ni trace ni vestige de maître Jean, rien qui pût donner quelque indice sur son sort.

Ce qui ne causa pas une moindre surprise, ce fut l'état d'abandon qui régnait au dedans comme au dehors de la maison. Partout la nudité la plus absolue; ni meubles, ni objets de corps, ni ustensiles, ni instrumens, rien qui rappelât qu'un être fait à l'image de Dieu et des hommes, appartenant à une race anciennement civilisée, avait passé là plusieurs années de sa vie.

Comme on ne lui savait ni rentes ni biens domaniaux, l'idée commune voulait que la richesse de maître Jean fût toute métallique. On s'était donc attendu en conséquence à marcher sur les joyaux et l'orfèvrerie, à trouver les planchers jonchés de bijoux de toutes sortes, à rencontrer des monceaux d'or dans chaque chambre, de toutes parts des coffres pleins d'argent monnayé jusqu'à la gorge. Mais, sauf quelques liards tournois tout moisis qui furent trouvés dans le fond d'une bougette, on ne découvrit pas un écu posthume chez notre richard, pas seulement de quoi faire un honnête paroli au pharaon ou à la bassette.

Alors on se rappela le séjour des ouvriers allemands au château, la quantité considérable de matériaux qu'on avait vu apporter à cette époque, et que ces étrangers avaient dû employer nécessairement à quelques constructions cachées, et l'on se mit à la recherche de cette construction.

Il y avait à l'entrée du parc une assez vaste caverne, naturelle ou de la main des hommes, je ne sais, dans le genre de celles qu'on se plaît quelquefois à faire bâtir dans les jardins somptueux. Ce fut là surtout que se dirigèrent les plus minutieuses perquisitions.

Persuadé que c'était par cette grotte qu'on devait pénétrer dans un appartement souterrain, on en fouilla le sol à plusieurs pieds, en tous sens; on en sonda la voûte, on en dégrada les parois, on en déplaça plusieurs pierres énormes, mais sans être plus heureux dans ces nouvelles tentatives. Nul orifice ne s'entr'ouvrit, — nul quartier de rocher ne tourna subitement sur des gonds magiques, — nulle cavité ne résonna sous les pics des travailleurs.

Sur ces entrefaites, M. le prévôt du canton avait mis ses exempts en campagne, et fait demander à Paris le neveu de maître Jean d'Anspach, espérant obtenir par son intermédiaire quelques lumières sur la disparition de son oncle, ou du moins quelques indications un peu plus certaines qui viendraient le diriger à coup sûr.

Digitized by Google

Or, à l'auberge de *la Croix de Lorraine*, où avait toujours logé ce jeune homme depuis qu'il résidait à Paris, on était dans la plus grande inquiétude à son égard; on ne l'avait pas vu depuis environ trois semaines.

Ceci n'était guère fait pour éclairer la question.

Après un mandat d'amener lancé contre le jeune étranger, et quelques poursuites qui n'eurent également aucun résultat, la justice remporta son flambeau, qu'elle se serait obstinée vainement à faire pénétrer dans ces ténèbres. — Force fut donc à chacun de s'en tenir là de même, c'est-à-dire de se résigner à ne rien savoir.

La coïncidence de la disparition du neveu et de l'oncle, toutefois, ne vint pas tarir les déductions et les conjectures; cela ne fit au contraire qu'ajouter un affluent de plus à la source des suppositions. Il fut décidé généralement que le jeune homme s'était enfui en Allemagne, après avoir fait main-basse sur les richesses de son oncle, que dans une de ses dernières visites il avait expédié et enterré sans doute dans quelque coin du jardin.

Quant à nous, bonnes gens que nous sommes, ne nous hâtons pas de rien supposer, et continuons.

A la suite de ces évènemens, le château de maître Jean d'Anspach tomba en déshérence, et fut vendu au profit de l'état, au bout de la prescription voulue par la coutume.

Des mains du premier acquéreur, il passa successivement dans celles de plusieurs autres, pendant le cours du siècle dernier, et le vieux thésauriseur allemand et l'enfouissement de son magot ne tardèrent pas à être oubliés par les nouveaux propriétaires et seigneurs.

Mais sous le chaume on a meilleure mémoire, et les richesses hyperboliques et la vie extraordinaire de maître Jean l'avare avaient frappé trop vivement l'esprit des villageois d'Arcueil pour qu'elles n'y laissassent pas des traces plus profondes. Et par tradition, les manans du lieu et le peuple de Paris, chez qui cette histoire s'était répandue, continuèrent à désigner la caverne du parc comme devant recéler un trésor immense, caché là autrefois par une espèce de juif d'Allemagne, orfèvre et usurier du roi, qui était si riche, si riche, disait-on, qu'il aurait pu combler un puits avec son or.

Puis dans ces dernières années, lorsque les opérations occultes, les chercheurs d'esprits et les chercheurs de richesses souterraines devinrent pour ainsi dire à la mode, ce fut sur le territoire d'Arcueil plus particulièrement que, poussés par la renommée publique, se

Digitized by Google

dirigèrent tous les regards, toutes les espérances, toutes les explorations.

X.

Ce curieux récit étant achevé et ces explications étant données, M. de Brederode disait à ses compagnons :

— C'est là, messieurs, l'histoire de maître Jean d'Anspach et du trésor enfoui dans la caverne d'Arcueil, ainsi qu'elle m'a été contée par le bon prieur et par ses disciples, gens auxquels, pour mon malheur, un bien fâcheux hasard voulut que je me commisse, et telle en outre que je me rappelle l'avoir lue il y a quelques années, quand j'étais encore en liberté, dans un cahier manuscrit rédigé, disait-on, par M. de l'Estoile lui-même, qui avait été trouvé avec d'autres papiers au château de Sully-sur-Loire. Je ne pense pas, ajoutait-il, en avoir oublié ou altéré aucune circonstance importante, ou cela me surprendrait fort, car ce que j'ai appris même à la passade se grave d'ordinaire parfaitement dans mon esprit.

Ici, l'auditoire de notre prisonnier, qui avait prêté une grande attention au récit que nous venons d'entendre, le remerciait avec grace de sa bonne histoire de maître Jean d'Anspach, et le priait, si ce n'était pas trop exiger de sa complaisance, de vouloir bien continuer la narration de ses propres malheurs, qui, tout en éveillant l'intérêt du cœur, avait le don de charmer l'esprit.

Comment résister à tant de politesse, surtout quand on brûle de se rendre? M. de Brederode, dans l'agréable embarras de l'orateur que la foule félicite, s'inclinait alors plein de contentement, puis il répondait avec vivacité : — Vous le désirez, je vais obéir; je vais reprendre le fil de ce qui me touche d'une façon plus personnelle, ou du moins de ce qui regarde plus particulièrement la horde de nécromanciens que je suivais en amateur.

XI.

A l'époque fixée par le diable, ou plutôt par son compère le moine, pour la livraison définitive du trésor, c'est-à-dire à la lune nouvelle, comme nous l'avons déjà dit plus haut, tous nos illuminés, avec cette louable ponctualité qui caractérise les gens qui ont mis des fonds dans une affaire et qui ont un grand désir de ne pas voir leur mon-

Digitized by Google

tagne accoucher d'une souris, se trouvèrent fidèlement au rendez-vous.

Le programme, cette fois, avait été totalement changé. Ce n'était plus au cabaret de la Grève qu'avait dû s'effectuer notre rassemblement, mais à minuit, hors des murs de la ville, à la porte Gibard ou d'Enfer, dans l'enclos abandonné d'une ancienne tuilerie, et à jeun.

A jeun! oui, à jeun! notre révérend mystagogue l'avait voulu ainsi, attribuant à notre turbulence et à notre état d'ébriété le peu de succès de nos précédentes tentatives. Quant à moi, en ma qualité d'incrédule et de simple frère visiteur, trouvant que c'était bien assez de suivre le Décalogue de l'église et de faire vigile pour la saint André ou la saint Jean, je m'étais lesté l'estomac en tapinois d'un flacon de Bourgogne, d'un bon plat de fèves, et d'un quartier d'agneau.

Après beaucoup de discours préparatoires, d'exhortations et de remontrances répandus chemin faisant par notre vénérable prieur, qui semblait renouveler le miracle de la multiplication, non pas des pains, mais des paroles, nous arrivâmes à notre mont Circéen. Tout, aux alentours, était calme et paisible. Nous n'entendîmes ni les aboiemens horribles des compagnons d'Ulysse changés en loups et secouant leurs chaînes dans les *lucus* sacrés, ni bruissement, ni épouvante. La nature entière paraissait prêter à notre marche insinuante et flexueuse l'attention d'un entomologiste qui surveille les pérégrinations de quelques insectes.

Le ciel, d'un bleu lazulique, tout moucheté et tacheté d'étoiles du zénith à l'horizon, avec l'écharpe blanche de la voie lactée suspendue à sa voûte, formait frises et toile de fond de la plus grande splendeur. De grandes masses d'arbres irrégulières et sombres, dans lesquelles quelquefois nous pénétrions, simulaient des coulisses naturelles bien profilées; le rossignol chantait à la cantonade. Jamais, certes, action humaine, tragique ou sainte, n'avait eu un théâtre plus magnifique, un lieu de scène plus grandiose. Mais Dieu a dit au serpent : tu ramperas sur la terre; à l'homme : tu travailleras; au ridicule : tu te mêleras au sublime; — c'est la loi.

Qu'étions-nous en effet?... Quelques désœuvrés et quelques dupes allant grotesquement demander au sein de la terre le paiement d'une somme qu'elle ne nous devait pas; au sein de la terre, à cet asile éternel et négatif, abîme de discrétion et de silence, la trahison d'un secret! Autant eût valu demander à maître Jean d'Anspach de délier le cordon de sa bourse.

Digitized by Google

A deux heures du matin, nous étions enfin rangés devant l'entrée de la caverne, tous dans le recueillement, tous un genou en terre, tandis que notre prieur, prosterné, répétait ces trois paroles, auxquelles il attachait sans doute un sens sacramentel : *Rorate cœli desuper.*

Suzanne, debout au milieu du groupe, dans une sorte d'état extatique, semblait la veuve de Béthulie chantant le cantique d'action de graces sur la montagne.

Elle était vraiment belle, cette jeune devineresse, avec sa stature ample et pittoresque, ses traits droits et fermes, ses yeux lumineux, son teint pâle, sa forêt de cheveux noirs roulés en turban avec grace et négligence autour de la tête et garnis, en guise d'ornemens, de sequins d'or attachés parmi les tresses.

Tous les ajustemens, toutes les toilettes lui seyaient à ravir, à cette fille d'Eve, cela est vrai! Elle était charmante, comme nous avons pu le remarquer, dans toutes les phases du costume; cependant, je ne pouvais m'empêcher de proclamer dans mon cœur que cette nuit Suzanne se surpassait elle-même. On eût dit une de ces grandes créatures des anciennes races du monde, une courtisane de Babylone ou de Tyr, une prophétesse d'Hermopolis ou de Jephé.

Un beau justaucorps ou vertugadin de soie à larges raies, couleur d'orange et d'améthiste, faisant un jeu de lignes et se rencontrant sur les coutures en pointe de flèche, prenait étroitement le galbe de sa taille comme un damas tendu sur le fût délicat d'une colonne. De ce corsage collant et serré, tout garni de ganses d'or, s'échappait à grandes nappes, ainsi que les lames d'eau d'une fontaine, une jupe de moire qui ondulait aux reflets de la lune et descendait baigner et voiler mystérieusement ses pieds si mignons, chaussés d'une pantoufle orientale.

Tout au bas de son beau col, qui se balançait comme un rameau gracieux, s'enroulaient plusieurs tours d'un collier de grosses perles; ces perles brillantes paraissaient s'incruster dans le porphyre de ses épaules comme l'anneau de riches fusarolles qui resserre dans son cercle élégant la campane et les feuilles d'acanthe d'un chapiteau corinthien.

Dans ses mains, petites comme la fleur du lys, blanches comme le calice de l'azalea, elle tenait une baguette divinatoire qu'elle courbait négligemment en arc de chasse. O Suzanne, jamais Amazone, jamais Pantasilée elle-même fit-elle fléchir plus élégamment sa cravache sur le flanc de son coursier? Jamais reine, noire ou blanche,

Digitized by Google

d'Ethiopie ou de Thulé, s'appuya-t-elle avec plus de séduction sur son sceptre?

Que dis-je? sceptres ou royaumes des rois, vous n'êtes que vanité et misère. Il n'y a qu'un seul sceptre et qu'une seule loi, et c'est le sceptre et la loi de la beauté!

Voilà l'oraison à Mme de Cythère, que je formulais avec enthousiasme pendant que notre gros prieur, avec sa manière gauche et pesante, continuait d'adresser ses patenôtres latines à je ne sais quel génie du paradis ou de l'enfer, et que ses adeptes, aux pieds de Suzanne, se morfondaient dans la plus humble componction.

J'ignore ce qui m'avait monté ainsi, mais j'étais, en ce moment, d'une exaltation peu commune. J'aurais volontiers mis en charade en action, l'apologue des trois larrons et l'âne, renouvelé le rapt d'Hélène, et laissé là, plus ou moins déconfite, toute cette bande de pauvres d'esprit et de florins.

Dans cette belle effervescence, l'œil fixé sur les lèvres couleur de rose de Suzanne, j'étais là, me disant, car rien ne transmue plus vite notre métal que la flamme de l'admiration, car rien ne tourne plus rapidement à la houlette et à la bergerie : — Que ne suis-je la guêpe agile au corselet mobile et zébré, j'irais suspendre mon alvéole à cette bouche de corail! Que ne suis-je le petit roitelet joyeux qui recherche la demeure de l'homme, j'irais bâtir mon nid d'herbe odorante parmi les nattes épaisses de ses longs cheveux! — Mais tout à coup je remarquai un mouvement de surprise chez tous nos compagnons d'aventure, et je crus entendre M. le prieur s'écrier avec effroi : — Nous sommes cernés!

Je me retournai et je vis, en effet, que nous étions enveloppés de tous côtés, non pas cette fois dans un cercle magique, mais dans un bon cordon de fantassins, mousquet sur l'épaule et sabre tiré.

Cela, je l'avoue, coupa un peu court à mes élans poétiques, et je me mis à jurer comme un soldat aux gardes suisses, sans ménager plus habilement la transition.

La chose cependant avait été bien faite. Il faut savoir, partout où il se trouve, s'empresser de reconnaître le vrai mérite; et jamais certainement M. l'abbé de Pure n'avait eu le plaisir de voir un coup de théâtre exécuté plus subtilement dans la fameuse salle des machines.

— Bravo, dis-je au prieur, voilà une bonne camisade! Qu'en pensez-vous, mon père? Quant à moi, je trouve le coup délicieusement joué!

Le pauvre homme était dans une transe affreuse. Le visage altéré,

Digitized by Google

tremblant comme une feuille, il me répondit tristement, voulant faire sans doute allusion à la trahison de l'apôtre Judas :

—Quelqu'un de nous, monsieur, achètera le champ du potier

Sur ces entrefaites, la haie de gens armés qui nous entourait s'ouvrit et se sépara respectueusement pour laisser passer quelques estafiers d'assez mauvaise mine, sauf le personnage qui marchait en tête, vêtu d'une riche casaque et orné d'une épée de parade. Celui-ci avait vraiment l'air d'un fort galant cavalier.

—Au nom du roi, messieurs, nous dit-il ôtant son grand chapeau garni de plumes, je vous arrête.

C'était le lieutenant-général de police, M. le comte Voyer d'Argenson; plusieurs d'entre nous le reconnurent aussitôt, mais nous n'en restâmes que plus consternés et plus muets. Il poursuivit :

—Comment, messieurs, malgré tout le déplaisir que le roi a manifesté ressentir de toutes pratiques et opérations occultes et démoniaques; nonobstant ses inhibitions, jussions et défenses, et l'ordre donné itérativement à tous ses parlemens et à la chambre de justice de l'Arsenal de rechercher et punir avec rigueur tous les fauteurs de prétendue magie, vous venez, et à plusieurs reprises, vous livrer ici imprudemment aux actes les plus inflictifs et les plus coupables?... Cela n'est pas bien!

Puis, s'adressant à chacun de nous, il nous interpela tour à tour, avec assurance, usant de tous nos noms et titres, comme si nous avions été pour lui de vieilles connaissances. Ces gens de police sont merveilleux pour cela. Ame qui vive n'échappe à leurs espies. Tout est couché, je crois, sur leurs registres comme sur le livre du destin. —Se tournant d'abord vers notre moine, qui avait bien la contenance la plus craintive et l'expression de visage la plus étonnée :

—Vous surtout, monsieur le prieur de Bacheville, vous me permettrez, dit-il avec douceur et politesse, de vous exprimer personnellement tout mon chagrin. Il me fâche qu'au mépris de votre saint caractère, vous, homme de religion et d'église, qui devez à tous la vraie lumière et l'exemple, vous vous laissiez aller à mettre ainsi tout le premier la pierre d'achoppement devant les pas de l'aveugle. Tant pis, le roi s'est fort emporté contre vous!

Passant ensuite au père Le Bègue, organiste du roi et de la paroisse royale de Saint-Roch, il reprit :

—Vous conviendrez au moins, vous, monsieur Le Bègue, dont j'honore d'ailleurs le bon esprit et le talent, que le roi est souvent fort mal obéi par ses officiers, par ceux-là mêmes qu'il a comblés le

Digitized by Google

plus de ses graces. Croyez-moi, vous avez un art entre les mains qui vaut mieux que toute la science philosophale.

Vint ensuite le tour du vieux chevalier de Bois-du-Val, d'un nommé Hans Wilhem Boscus, canonnier de l'évêque de Munster, d'un luthier de Paris, d'un riche apothicaire du Hurepoix, d'un comédien de la troupe du sieur Molière et de quelques autres encore, qui reçurent, chacun pour sa part, un petit coup de férule fort bien appliqué sur les ongles. M. le lieutenant-général possédait si bien le signalement de tous nos compagnons, qu'il allait de l'un à l'autre dans les groupes, désignant le prévenu d'une façon formelle et directe.

Cependant j'espérais échapper, par un privilége particulier, à cette revue assez incommode, et je me blotissais de mon mieux pour cela derrière les épaules de notre immense canonnier du Palatinat, quand M. d'Argenson, s'approchant de moi et me saluant d'un air plus sévère que flatteur, dont je l'aurais bien dispensé, me dit à haute voix :

— J'aurais été surpris, monsieur de Brederode, si les Pays-Bas n'avaient pas été représentés dans cette affaire, eux qui ne manquent jamais de fournir leur contingent dans tout ce qui peut être désagréable au roi.

— Je ne suis ici, monseigneur, ni le représentant de ma nation, ni le représentant de mes goûts personnels, lui répondis-je vivement. Ne voyez en moi qu'un simple bâyeur aux corneilles, un homme de la suite, un amateur.

Mais il ne m'entendit pas, sans doute. Il venait d'être frappé, ébloui, par l'apparition de Suzanne, qui sortait de la caverne, où, à l'arrivée de la force armée, elle s'était retirée précipitamment.

Par le ciel, il y avait bien de quoi faire tourner la cervelle à tous les magistrats de France!... Le trouble de la pauvre enfant, le désordre répandu dans sa personne, ne faisaient qu'ajouter plus encore au prestige naturel de ses charmes. C'étaient décidément l'air inspiré et l'allure majestueuse d'une sibylle.

Ma foi de gentilhomme, si Virgile lui-même ne l'eût prise pour Didon, et M. l'abbé de Fénelon pour Calypso!

Il vous eût fallu voir M. le lieutenant général, avec une flèche en sautoir dans le cœur, s'incliner et se reculer aussitôt pour faire la fameuse révérence en trois temps du bourgeois gentilhomme, tout en s'efforçant, comme un vieux chat, de cacher ses griffes dans le ve ours.

Digitized by Google

Il lui dit :

— On m'avait parlé de vous dans les termes les plus flatteurs, mademoiselle de la Filandière (il paraîtrait que Suzanne s'appelait ainsi; je vous l'ai déjà fait remarquer, ces gens de police savent tout); mais la vérité surpasse toute prévision. Vous êtes de Bordeaux, n'est-ce pas, ou du moins des Landes près de Bordeaux? Les femmes de chez vous sont bien belles!... Je regrette qu'avec tant d'éminentes qualités pour éveiller en votre faveur un honorable intérêt, vous vous adonniez à des menées fâcheuses, à des entreprises de charlatanerie. Mais vous êtes jeune, et l'on en a sauvé qui avaient vieilli plus que vous dans l'abîme.

—Je ne sache pas, monsieur, répondit Suzanne, qu'il puisse y avoir si grand mal à réclamer à la terre des biens qui lui ont été confiés par la peur ou par la folie, et qui pourraient être pour les vivans d'un véritable profit.— Puis elle ajouta avec un demi-sourire : — Si le roi trouve cela condamnable, c'est que madame de Maintenon l'ennuie, et qu'il a l'esprit mal fait.

M. d'Argenson parut d'abord assez émerveillé de cette théorie un peu sauvage. Il reçut cependant la boutade avec courtoisie, se contentant d'appliquer deux doigts fort doucement sur les lèvres ravissantes de la belle nécromancienne, pour lui faire sentir qu'il était bien, même quand on était jolie fille, de parler du roi avec un peu plus de respect.

Il paraîtrait que les précédentes visites que nous étions venus faire à Arcueil, et que nous tenions pour très ignorées, étaient parfaitement connues, comme tout ce qu'on tient pour très secret. Le bruit s'en était répandu dans la ville. La gazette de la semaine en avait parlé. Le rédacteur s'y exprimait même d'une façon assez défavorable pour notre prieur. Il donnait à entendre, ce que certainement je ne consentirai jamais à croire, que celui-ci tirait de l'argent des personnes riches et crédules, sous prétexte de les faire subvenir aux frais matériels de ses opérations et de les associer à de futures bénéfices. Si cela était, je n'eus pas l'occasion de le vérifier par moi-même. Le bon homme me connaissait pour un panier percé; d'ailleurs j'étais un néophyte d'une foi trop tardive et trop chancelante. J'ai toujours fait peu de cas de ce propos. Je sais que les gazettes ne vivent que de perfidie et de sarcasmes. Elles trouveraient du venin dans le bec rose d'une colombe.

Le roi avait lu l'article. Toute la cour en avait causé un soir qu'il y avait appartement, M. de Beauvilliers surtout, M. de Cavoye et

Digitized by Google

M. du Maine, et là-dessus, un ordre bien exprès avait été intimé à M. le lieutenant-général pour qu'il eût à faire cesser le scandale sur-le-champ. — Il n'y avait donc ni apôtre infidèle, ni traître, ni faux frères, comme notre prieur se montrait disposé à le croire. Nous sommes ainsi faits, nous aimons mieux nous en prendre à la méchanceté accréditée des hommes qu'au cours naturel des évènemens.

XII.

Pendant que, tout rempli de son admiration pour Suzanne, M. le comte d'Argenson s'était livré à de brillantes attitudes, il avait fait à la dérobée un geste d'intelligence aux hommes à mine ténébreuse qui l'entouraient; et ceux-ci, poussant aussitôt le ressort de petites lanternes sourdes qu'ils tenaient cachées sous leurs manteaux, et qui tout d'un coup répandirent autour d'eux une vive lumière, étaient entrés cauteleusement dans la caverne. C'est à quoi le signe de M. le lieutenant avait paru les inviter.

Après y avoir fait une quête brillante, en vrais limiers de police, ils ne tardèrent pas à en ressortir d'un air de triomphe, apportant une foule d'objets qu'ils déposèrent aux pieds de M. le lieutenant: des instrumens d'optique et de fantasmagorie, des baguettes de coudrier, des torches, des parchemins, des portevoix. Au milieu d'eux était un homme qui se débattait comme un démon, et dont le costume rappelait celui qu'on donne au diable à la comédie. Son visage était couvert d'un masque noirci, et sur son front étaient plantées deux cornes postiches.

A cette vue, mes compagnons prirent l'épouvante; pour moi, je fus ravi de voir le diable entre deux alguazils, et je me réjouissais fort que celui qui se plaît si souvent à nous faire de mauvais partis fût dans de mauvaises affaires au moins une fois dans sa vie.

Mais M. le lieutenant-général, qui était un esprit fort, croyant peu sans doute à la réalité des génies subalternes, ne me laissa pas long-temps à cette douce satisfaction; il s'approcha gaiement du fantôme, et d'une main hardie et profane il lui arracha ses cornes et son masque.

Quel fut notre étonnement quand, dépouillé de ses insignes, nous reconnûmes que ce prince des ténèbres était tout bonnement François, le domestique de notre révérend prieur!

J'avoue que cette mascarade et tous les instrumens d'optique et

Digitized by Google

de catoptrique, lanternes, miroirs, télescopes, fantasmacopes, et une foule d'autres objets d'un usage plus ou moins inconnu, firent coïncider un instant mon sentiment avec celui du journaliste dont nous parlions tout à l'heure, et qui donnait insidieusement à entendre dans sa gazette que le bon moine, notre initiateur, usait de supercherie avec ses adeptes. Mais je chassai bien vite cette vilaine pensée; je rougis d'avoir pu ternir en moi-même d'un soupçon si injuste la pureté d'intention d'un homme si honnête. Que voulez-vous? notre ame ne peut être responsable des mauvaises cogitations qui la surprennent et la traversent. Elle n'a pas plus que le lis la faculté de refermer son calice, si blanc qu'il puisse être et si pur, à l'approche des frélons ou des guêpes, et les frélons de notre ame, ce sont les mauvaises pensées.

Tout à coup des cris perçans se firent entendre du côté du parc. Il ne manquait plus que cela pour nous faire tomber en syncope. Nous sautions d'évanouissement en évanouissement, de surprise en surprise. C'était vraiment à devenir fou, à perdre la tête, dans ce conflit de catastrophes. Cependant M. d'Argenson, qui était un vieux pilote à cheval sur les quatre vents, ne se troubla pas pour si peu.

Avec son calme et son flegme ordinaire, comme s'il eût eu les oreilles bouchées, il ordonna à ses archers de rassembler les pièces de conviction et de nous conduire en lieu de sûreté dans un appartement du château, où nous demeurerions sous bonne garde. Ensuite il recommanda tout spécialement de mettre dans un salon convenable et à part Mlle Suzanne, et d'avoir pour elle les plus grands égards. Décidément, la lyre d'Orphée avait remué la pierre qui doit tenir lieu de cœur chez un magistrat.

Cette attention délicate ne suffit point au besoin d'être amoureux et tendre qu'éprouvait M. le lieutenant-général.

— Tout à l'heure, je serai près de vous, mademoiselle; allez sans crainte, lui dit-il en lui touchant affectueusement la main.

PETRUS BOREL.

(*La fin au prochain numéro.*)

Digitized by Google

L'OBERLAND.

III.[1]

DU REICHENBACH AUX SOURCES DU RHONE.

Les anciens se plaisaient à décrire les grottes humides et transparentes qu'habitaient, à la source des fleuves, les divinités aquatiques. Cependant, les peintures capricieuses que nous ont laissées les poètes sont bien inférieures à ces palais de diamant, de cristal et d'azur, que l'eau creuse au bas des glaciers. On donne ce nom à des torrens solides, d'une profondeur inconnue, qui descendent des vallées de neige, interceptés entre les chaînes les plus inaccessibles des montagnes. Sur les flancs de ces aquatiques châteaux, aux remparts d'argent et de nacre, la nature a battu quelques brèches très larges par où se dégorgent les bassins supérieurs. Vues de la plaine, ces entrailles couvertes de glace, dont on suit la pente jusqu'à des hauteurs indéfinies, semblent de magnifiques escaliers de verre servant de communication entre la terre et les cieux; on s'attend à voir glisser, sur ces degrés diaphanes, des anges aux ailes éblouissantes. Chaque

(1) Voyez les livraisons des 12 février et 19 mars.

Digitized by Google

fois qu'un glacier s'élance ainsi du sommet des monts, il fait naître une rivière ou un fleuve : le Rhône, l'Aar, le Rhin, l'Inn, sont quatre jets de la fontaine inépuisable des Alpes, qui remplit encore les urnes de l'Éridan et de l'Ister, ces dieux antiques dont les Grecs ignoraient le berceau.

C'est au sommet des Alpes germaniques, c'est au fond de leurs grottes de lapis et d'émeraude, que les vieillards à l'œil glauque, à la barbe limoneuse, gouvernent et distribuent les eaux qui doivent abreuver plus de la moitié de l'Europe. On n'a pu mesurer exactement l'étendue de ces royaumes aériens; cependant Ebel pense que, du pied du Mont-Blanc aux marches du Tyrol, ils forment une mer de glace de près de cent trente lieues. C'est par les glaciers seulement que ces réservoirs, contenus dans des cuves de mica, de feldspath et de granit primitif, communiquent avec le monde que nous habitons. D'ordinaire, ces cristallisations qui se précipitent entre les gorges des Alpes, ne franchissent pas les limites des régions minérales; le spectacle étrange d'une route de glace qui, du milieu des forêts, s'étend jusqu'à la cime des crêtes, jusqu'aux confins de l'atmosphère terrestre, ne nous est offert dans toute la contrée qu'au portique du glacier de Rosenlaüi.

On y arrive, après une courte promenade, le long d'un sentier tapissé d'herbe et de mousse brochées de blanches anémones, de gentianes toujours fleuries, d'euphorbes à la grappe de corail, de cyclamens qui scintillent dans les buissons, comme des yeux d'améthyste. Le long de cette avenue sinueuse et parfumée, des bosquets d'alisiers, de sapins et de bouleaux, répandent leur ombrage. Bientôt l'on parvient à un endroit où la terre et la table de rocher qui la supporte se fendent profondément et, sur un pont qui réunit les deux lèvres de la plaie, l'œil, plongeant entre les parois de cet abîme, entrevoit dans les ténèbres quelques étincelles mobiles, comme celles qu'on pourrait reconnaître à travers la croupe squammeuse et luisante d'un serpent qui se coule dans l'obscurité d'une caverne : ce que l'on voit briller ainsi d'une lueur douteuse, c'est le torrent de Rosenlaüi, qui, à l'aide des siècles, a tracé ce sillon de quatre cents pieds, et qui s'efforce en vain d'argenter son onde à quelques reflets de lumière. On l'entend gémir dans les entrailles de son cachot; l'idée seule d'y pénétrer épouvante, et ce n'est pas sans effroi que l'on écoute le retentissement prolongé de deux ou trois grosses pierres lancées dans ce gouffre par les pâtres de la contrée, qui ne manquent jamais de donner cet amusement aux voya-

Digitized by Google

geurs. Au-delà du pont, de gros blocs revêtus de mousse noire, et semblables à des ours accroupis, écrasent çà et là le pied des arbres et se mêlent avec les broussailles. Soudain, derrière les sapins qui se sont éclaircis, on découvre à quelques pas, au sommet de la pente, un ciel d'un bleu clair et changeant; plus on s'avance, plus cette teinte se fait singulière et inégale; bientôt elle se moire, se creuse; des plans se dessinent avec mollesse, ce n'est plus un ciel, c'est une muraille de glace. Une guirlande de ces taupinières grises et caillouteuses, que l'on nomme des *moraines*, masque la base du glacier et en éloigne les arètes. Ce premier coup d'œil est saisissant, l'instant où l'on pénètre sous ces voûtes de saphir cause presque une religieuse terreur. En glissant à travers ces couloirs diaphanes, le long desquels le murmure des ruisselets se mêle, avec une mystérieuse harmonie, aux sons de harpe produits par les perles qui tombent goutte à goutte sur les dalles sonores de cristal, je me rappelai le palais aquatique de la nymphe Cyrène, au fond du lit du Pénée thessalien, tel que l'a dépeint Virgile, au moment où le pasteur Aristeus y pénètre, guidé par les naïades, et admire, comme je le faisais, ces grottes humides constellées de pierreries.

Aussi blonde, et non moins belle que Lycorias et ses sœurs les océanides, notre compagne s'égarait dans le corridor voisin, et je l'entrevoyais, pâle et vaporeuse comme une ombre, derrière une cloison d'agathe de plus d'un pied d'épaisseur. Comme tout rayon d'or ou de pourpre expire au seuil de ce palais, nous étions entièrement décolorés, et les reflets du glacier nous enveloppant d'une teinte livide qui n'avait plus rien d'humain, nous ressemblions à des spectres. Plus nous nous enfoncions, plus le jour s'éloignait, plus l'azur des parois devenait profond; le firmament le plus limpide serait terne à côté de l'outre-mer de ces crevasses; le noir le plus fuligineux blêmirait devant les ténèbres de ces trouées d'indigo; la nuance varie avec les angles de réfraction de la lumière, et les parois extérieures, qui sont pâles, colorent les objets en cobalt, tandis que les fonds si splendidement cyanurés réfléchissent une teinte violette. Dès que la couche de glace sur laquelle on marche devient épaisse, elle tourne à une couleur d'émeraude d'un éclat inoui.

Au sortir de ces grottes de verre, le ciel paraît cendré, les arbres et les montagnes semblent empâtés de couleurs épaisses et lourdes.

Sur les flancs du glacier, s'élèvent des talus d'herbes revêches entremêlées d'arbustes courts et tortueux; des cascatelles se rient dans ce fouillis de verdure qui domine le glacier. C'est là que, pour la

Digitized by Google

première fois, nous trouvâmes du rhododendron en fleur, malgré la saison avancée; mais les neiges entretiennent autour d'elles, pendant tout l'été, la fraîcheur du printemps. Ces rhododendrons sont plus petits et d'un rose beaucoup plus vif que ceux qu'on cultive dans nos jardins; ils ont, en outre, une suave odeur, qu'ils perdent en s'acclimatant dans les plaines. C'est Mme de S... qui la première aperçut la rose des Alpes, couronnant une roche escarpée, et le désir qu'elle montra d'avoir de ces fleurs pensa coûter la vie à M. Jules, qui, en dépit des sages objections de son ami, s'était élancé dans les broussailles, et marchait avec beaucoup d'entrain à cette conquête difficile. Son empressement embarrassa celle qui en était l'objet, et dans la crainte que l'amoureux ne se compromît, je courus à mon tour par un autre chemin, sous le vain prétexte de cueillir des rhododendrons. Sur le bord d'un petit bassin très profond qui baigne le pied de la roche fatale, je retrouvai bientôt le botaniste contemplant, dans l'attitude du renard de la fable, ces fleurs inaccessibles. — Il y a bien un moyen, lui dis-je, mais vous n'avez pas le pied montagnard.

Il crut que je lui insinuais de se jeter dans le gouffre, et charmé de cette idée, il fit un pas en avant; je le retins. — On peut, repris-je, gravir par l'autre bord, en s'accrochant aux racines, et à l'aide du crochet de corne qui surmonte nos bâtons.

— Mais comment franchir cette grande cuve?

— Rien de plus simple; l'endroit où elle se précipite en creusant dans le sol doit être fort étranglé...

Il y vola plutôt qu'il n'y courut, et je n'eus que le temps, prévoyant ce qui arriverait, de m'élancer après lui, de m'enlacer à un tronc d'arbre et de le retenir par le col de sa blouse. Il avait glissé sur la pente, enduite de glaise et d'herbes mouillées, qui encaisse le torrent, et il était sur le point de rouler comme un caillou dans les eaux du glacier; je le pêchai, non sans peine et, fichant ma perche au milieu de l'eau, je m'élançai sur l'autre bord où je m'accrochai des deux mains; alors il me jeta son bâton, et au moyen de cet auxiliaire, je parvins au faîte d'où je lui jetai tout un buisson de fleurs. Dès que nous fûmes de retour, il l'offrit à notre belle compagne, mais avec tant d'humilité, que j'en conçus une haute idée de sa probité. — Il a failli se casser le cou, m'écriai-je.

On le gronda d'une manière charmante, et tout eût réussi pour le mieux, s'il n'eût eu le scrupule de me rendre ce qui m'était dû; son imprudence me valut, de la part de Mme de S..., un coup d'œil de

Digitized by Google

reproche : elle comprit que j'avais tout deviné, et me sut un gré médiocre du secours que j'avais prêté contre elle. Comme je blâmai tout bas l'ami Jules de sa vertueuse indiscrétion, nous nous trouvâmes, après ce léger incident, tous trois dans le même secret, un secret d'amour, dont le mari, le seul qui fût aimé, était seul exclu.

A dater de ce moment, la passion de Jules prit un caractère moins contenu, plus orageux; comme elle était divulguée, son rôle n'était plus le même, et loin de la dissimuler comme auparavant, il s'efforçait d'en démontrer la sincérité, afin d'obtenir cette indulgence que l'on accorde aux maladies réelles et incurables. En conséquence, la situation devint plus difficile pour Mme de S***, forcée de remplacer par une réserve calculée les dehors d'amitié confiante qu'elle avait pu garder jusque-là. Elle nous bouda l'un et l'autre pendant tout le déjeuner que nous prîmes au châlet de Rosenlaüi, cage de verre plus diaphane encore que celle de Grindelwald. A côté de nous étaient deux familles d'Allemands, parmi lesquels une jeune fille d'une beauté accomplie, que M. Adolphe s'empressa de nous faire remarquer. Suivant sa nouvelle tactique, Jules n'y fit aucune attention, et dit qu'elle ne lui plaisait point; aussitôt Mme de S... de s'extasier sur ses graces incomparables, et de forcer par là le botaniste à revenir sur son opinion. Ce fut la première partie qu'elle lui fit perdre, et il faut avouer qu'il n'avait pas joué de bonne foi. Après ce léger exploit, Clémence prit un petit air de triomphe dont l'amoureux sembla singulièrement marri; mais une autre circonstance accrut encore sa défaite. Triste déjà, ce qui aux yeux des indifférens est voisin de l'ennuyeux, il devint amer. Jamais il ne s'était fort bien entendu avec son bon ami du conseil d'état, et cette lutte du mérite impuissant contre ce qu'on appelle *une position* se reproduisait sous mille formes. Ce jour-là, ces petites castilles à propos de rien persistèrent tout le long du repas et diminuèrent dans l'esprit de Clémence cette sympathie un peu romanesque que les femmes, involontairement, portent à l'homme qui marche seul et fier, et qui n'est fils de qui que ce soit. Quant à M. Adolphe, comme ses airs de protection se produisaient naïvement et à son insu, il ne gardait aucune rancune, ne se connaissant aucun tort; il griffait, croyant faire patte de velours, et son ami, qui aurait voulu griffer, ne causait pas la moindre égratignure. Si cet équilibre de situation eût été suspendu par la plus légère fâcherie de l'auditeur, la brouille aurait été soudaine et mortelle.

Trois lieues séparent Rosenlaüi de Meyringen, le village le plus

Digitized by Google

riche de la célèbre vallée d'Ober-Hasli : on les parcourt à l'ombre, le long d'un sentier qui côtoie en pente douce le torrent de Rosenlaüi, devenu la rivière de Weissbach. Autant nous avions trouvé la matinée froide aux alentours du glacier, autant la journée était tiède au milieu de ce mince vallon. A peu de distance, nous nous assîmes sur la pelouse pendant que M. de S*** essayait de dessiner les chaînes des montagnes que nous quittions : ce point de vue se compose des massifs de sapins qui terminent la prairie et que couronnent le Wellhorn, le Wetterhorn et le Tschingel; le glacier de Rosenlaüi occupe le centre de cette muraille d'argent et de cristal ombrée de turquoise. Tandis que j'étais couché sur le sol, regardant le ciel à travers les feuilles; l'eau, qui sautille dans la verdure, et qui parfois dépasse la hauteur des brins d'herbe, accompagnait de son murmure les chansons d'une multitude d'oiseaux. De grands chèvrefeuilles, des absinthes et des violettes blanches nous encensaient de leur parfums; sur le bord du coteau voisin, véritable cascade de fleurs, Mme de S... cueillait des framboises, du myrtil et des fraises. Au loin, parmi des bouquets de mélèzes, de mérisiers, d'érables et de sureaux, on entrevoyait le joyeux groupe de nos Allemands de Rosenlaüi, qui se perdaient dans les feuilles et nous envoyaient les notes éparpillées d'un air de leur pays, qu'ils répétaient en chœur.

Retenu par une passion malheureuse, M. de S..., désirant persister dans le croquis à la mine de plomb, nous engagea à prendre les devans, promettant de nous rejoindre au saut du Reichenbach, proposition contre laquelle sa femme ne manqua pas de s'élever; mais il s'obstina, et comme il ne fallait pas montrer qu'on attachait trop d'importance à l'attendre, nous continuâmes sans lui notre chemin.

A quelque distance, le lit de la rivière s'excave et fait plusieurs soubresauts réjouissans; on rencontre un pont, au pied duquel est une scierie qui, dans ce lieu, fait bon effet. A dater du moment où l'on laisse sur la gauche le torrent qui se jette dans le Reichenbach, près d'un chalet, le sentier ronge le pied d'un mamelon pierreux et exposé au soleil; nous y remarquâmes une sorte de chardon sans tige, d'un ton écarlate légèrement irisé, et entouré d'une fraise opaque à dentelures d'ivoire; ce curieux végétal a l'air d'une fantaisie en mosaïque de pierres fines. Une plaque, imitée de cette plante, ferait une décoration superbe. Tout en cheminant, l'amateur de botanique, à qui l'on tenait rigueur depuis le matin, affectait de donner toute son attention au règne végétal, étude qui

Digitized by Google

n'excluait pas d'autres soins. Voulait-il faire accepter à notre compagne quelques fleurs ou quelques fraises, c'est à moi qu'il remettait la commission, charge à laquelle je ne pus me soustraire qu'en devenant un collecteur encore plus intrépide que lui, et en munissant Mme de S... d'une flore si complète, que l'on n'y pût rien ajouter. Ce n'était pas le moyen de remettre le soupirant en belle humeur; aussi la bonne harmonie était-elle fortement compromise, au moment où le dessinateur nous rejoignit. Nous nous trouvions alors à l'extrémité du vallon et tout près de la chute inférieure du Reichenbach, qu'un mamelon vert nous cachait; pour la visiter, on est obligé de prendre par un petit village nommé Zwirgi, bâti sur un versant qui borde en amphithéâtre la vallée d'Ober-Hasli.

Le chemin qui conduit au Reichenbach est bordé de tilleuls énormes; ils servent de cadre à un paysage fort étendu. Meyringen en occupe le centre. Cette vaste plaine, richement cultivée, est bordée de montagnes d'un vert tendre, rayées de nombreuses cascades qui s'élancent des hauteurs, et relèvent par des filets d'argent cette corbeille de sinople. Des chalets, des hameaux, des clochers, dispersés dans le feuillage, fleurissent dans la plaine, que partage en deux l'Aar, ruban d'ardoise festonné de saules. L'ombre portée des glaciers que nous avions perdus de vue s'élançait sur nos têtes jusqu'au milieu de la vallée; les lointains étaient enluminés de la teinte chaleureuse des rayons du soir. Dans tout le voisinage on entendait les bœufs mugir, les pasteurs donner de la trompe, et tandis qu'en regardant au loin fumer les toits des chaumières, nous écoutions la voix des eaux qui gémissaient dans l'ombre, un troupeau digne d'être offert en hécatombe au maître des dieux éparpillait autour de nous les sons rêveurs et argentins de la clochette des Alpes.

C'est là que nous étions arrêtés, quand M. Adolphe nous retrouva. Le refroidissement de sa femme avec Jules ne lui échappa point, il en demanda la cause : tous deux repartirent qu'ils ignoraient absolument de quoi l'on voulait parler; Jules soutint qu'il n'était nullement boudé, Clémence qu'elle ne boudait pas, et elle avait raison; seulement, ses rapports avec notre ami avaient pris un caractère tout différent, ce dont M. de S... était frappé sans qu'il pût s'en rendre compte. Mon témoignage fut invoqué. — Ce sont, m'écriai-je en riant, des affaires graves, et qu'on ne peut vous dire.

S... alors s'excusa d'être indiscret, avec une galanterie et une suffisance adorables; néanmoins, comme il me prenait pour arbitre, je donnai tort à madame. Il en résulta que l'auditeur, ayant chari-

Digitized by Google

tablement plaidé pour son ami, sollicita et obtint une réconciliation solennelle, et plaça lui-même dans la main de Jules une main que ce dernier dut appuyer sur ses lèvres. Faut-il que la fatalité du ridicule soit inhérente au rôle conjugal d'une si invincible manière, que l'époux aimé prête lui-même à rire! Cette petite scène fut subie par Mme de S... avec beaucoup de gravité; elle conserva depuis ce moment un air sévère que rien ne put adoucir.

Le Reichenbach est une des trois plus belles cascades de la Suisse, elle ne le cède qu'au Staubbach et à la chute de l'Aar à Handeck, que nous verrons plus tard. A cinq minutes de chemin de Zwirgi, la pelouse le long de laquelle on monte redescend tout à coup, et finit brusquement sur l'arête d'un roc vif. Un chalet destiné aux curieux occupe le point culminant. C'est de cette maison, éternellement trempée par l'eau qui vole en poussière, que l'on contemple le saut du Reichenbach; il s'élance entre deux roches qui surplombent, et tombe dans un gouffre, à des profondeurs où l'œil ne peut atteindre. La cascade, les rochers, la verdure, exposés à une humidité perpétuelle, sont glacés d'un bleu sombre; la masse d'eau, dans sa chute, ébranle une colonne d'air si considérable, qu'il règne sur ce talus un vent continuel; quant au fracas, il est si terrible, que l'on entend à peine la plus forte voix qui vous parle à l'oreille. Après avoir un instant examiné un magasin de joujoux en bois ciselé que deux jeunes filles d'une beauté rare offrent à la curiosité des voyageurs, nous dépassâmes le chalet, afin de contempler la cascade des bords même du précipice. Comme cette fantaisie n'est pas sans danger, un guide qui se trouvait là s'empressa de nous conter une ou deux histoires d'Anglais disparus dans l'abîme, et dont on n'avait retrouvé, suivant l'usage, que le chapeau, le lorgnon et le portefeuille. Je ne sais pourquoi le héros de ces sortes d'aventures est invariablement, et dans les cinq parties du monde, un Anglais. Cette question fut l'objet de nos commentaires; l'opinion qui me sembla la plus juste, c'est que les gens, en faisant un choix aussi délicat, ont pour but de ménager la sensibilité de leurs visiteurs. Mme de S... prétendit que l'Anglais n'est l'objet de cette préférence que parce qu'il est le peuple le plus voyageur de l'Europe; raison qui avait, comme toutes les idées d'une justesse évidente, l'inconvénient de couper court à la dissertation; on n'en parla plus.

En quittant cette pelouse, nous étions mouillés à fond comme si on nous eût plongés par le talon dans l'Aar, nos cheveux même étaient imbibés jusqu'à la racine et poudrés à frimas; le chapeau de

Digitized by Google

notre compagne, pénétré et ramolli, s'affaissait en pleurant le long de ses joues. La fraîcheur de ce bain nous décida à prendre au plus vite la direction de Meyringen, mais, au moment où nous tournions le dos au chalet, nos deux blondes syrènes nous prièrent d'y rentrer, en semant devant nous d'irrésistibles sourires : elles avaient ouvert à notre intention un registre tout barbouillé de noms propres, malproprement écrits, et elles nous invitaient à nous rendre complices de ce grimoire : pour prix de cette complaisance, elles nous demandèrent de l'argent. La littérature ne ferait pas fortune dans ce pays, où il faut payer pour écrire. L'objet de cette collecte est d'indemniser les constructeurs de la maison, qui semble d'un âge au moins égal à l'âge du pont des Arts ou du pont d'Austerlitz. Dès que nous eûmes donné satisfaction, les sourires non gratuits se refermèrent, les lèvres en cœur s'amincirent, et avant de franchir le seuil, je regardai en arrière, craignant que le Reichenbach ne s'avisât à son tour d'arrêter la représentation.

En entrant dans la vallée, nous eûmes le chemin barré par deux adolescens demi-nus, qui se livraient à un pugilat des plus féroces; on ne saurait se battre avec plus d'acharnement et de grace à la fois qu'ils le faisaient; un sculpteur antique eût été jaloux de reproduire leurs attitudes. Notre approche ne les calma pas, et bien loin de là, tant leur rage était grande, ils finirent par rouler à terre l'un sur l'autre, sans cesser de frapper; mais soudain, voilà qu'au plus fort de la mêlée, ils reprennent leur sang-froid, se lèvent, nous saluent, et tendent la main en souriant. Aussitôt qu'on leur eut graissé la patte, ils se calmèrent tout-à-fait, et s'en furent côte à côte les meilleurs amis du monde.

Lorsqu'on nous vit entrer à l'auberge de l'*Homme sauvage*, à Meyringen, trempés comme des carpes, on nous engagea à monter sur-le-champ dans nos chambres pour quitter nos costumes et en prendre d'autres. Rien de plus facile à exécuter que la première partie de ce projet; la seconde était supérieure à nos moyens et, nos habits dépouillés, nous eussions à peine trouvé dans nos garde-robes assez de ressources pour servir décemment de doublures au héros peint sur l'enseigne du logis. Nous nous bornâmes donc à aller nous rôtir devant le feu de la cuisine, en compagnie de quelques poulets, dont le sort nous semblait assez doux.

De retour à la salle à manger, j'y trouvai une Bernoise svelte et blonde, au regard profond et voilé, aux lèvres souriantes, au teint blanc et diaphane : deux longues nattes, entrelacées d'un ruban de

Digitized by Google

velours, descendaient sur ses épaules, que couvrait une chemise de lin dont le col se perdait sous un carcan de velours noir. Un corsage de la même étoffe, rehaussé de chaînettes d'argent, emprisonnait la taille élancée de cette villageoise d'opéra; son jupon brun, garni d'un double rang de velours, était court, ainsi que son tablier de taffetas cerise, et laissait voir les plus jolis pieds du monde. J'allais la montrer à M. Adolphe, qui déjà s'émerveillait dans un coin, quand je la vis s'avancer d'un air de connaissance, et je m'aperçus en même temps, avec une certaine vanité, que ce joli visage n'était pas nouveau pour moi. Le son de la voix me fit tressaillir de surprise. Cette fille des brouillards de l'Oberland n'était autre que Mme de S..., notre compagne, que l'on avait transformée ainsi pendant que ses vêtemens séchaient à la *platine*. — Dieu de bonté, me dis-je en l'admirant, c'en est fait du malheureux botaniste!

Il la reconnut moins vite encore que moi, mais il resta plus interdit. Enchanté de nous voir ébahis de la sorte, le mari triomphait bruyamment; l'amour permis s'élevait en lui jusqu'à l'extase, et il forçait le silencieux Jules à répéter diverses formules d'admiration et de louange.

Pendant qu'on préparait le souper (car il était nuit close), et que les servantes, les garçons et les guides venaient tour à tour sur le seuil, pour regarder avec une hilarité mal contenue une Française vêtue à l'allemande, je gagnai la porte extérieure de l'auberge, au moment où l'on chassait un mendiant d'une figure étrange, qui, ayant lentement descendu l'escalier sans se plaindre, soupira, parut prendre à témoin les étoiles, et, par forme de consolation, se prit à s'écrier :

« Forsan et hæc olim meminisse juvabit!... »

Jamais la pensée du poète ne fut redite avec une expression plus touchante et plus vraie. De nos jours, un gueux qui va latinisant est chose assez rare; celui-ci me parut digne d'intérêt, et je l'appelai en vrai latin de cuisine, ce qui me semblait on ne peut plus de circonstance. Il me répondit en grec; une réplique m'attira de l'espagnol, puis de l'allemand; c'est en vain que je le provoquais au français; à la fin, il daigna me dire en s'inclinant : — Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

— D'après ce que je vois, repris-je en m'asseyant à côté de lui sur un banc, vous devez être le seigneur Panurge?

— Exactement comme vous êtes ce Pantagruel au prix de qui Mœcenas n'était qu'un croquant.

Digitized by Google

— Souffrez au moins que ce soir je sois pour vous Pantagruel; *sunt nobis mitia poma...*

— Accepté, frère, s'écria Panurge en me serrant la main.

Dans le but de justifier cette confiance, mon hôte voulut me donner quelques détails sur lui-même, mais je l'interrompis en lui disant : — Vous nous conterez cela pendant le souper.

Il prit de nouveau ma main dans les siennes, et murmura : — Merci.

La présentation de ma nouvelle connaissance produisit sur mes compagnons une sensation assez vive, et l'aspect de ce mendiant des temps antiques explique cette impression. Imaginez un vieillard jeune encore, et portant d'un fort bel air les loques les plus délabrées, les haillons les plus méconnaissables. La partie inférieure de sa figure basanée était revêtue d'une barbe inculte, blanchie avant le temps; son nez était aquilin, son sourire doux, son œil perçant; son front, blanc comme la neige, était ombragé de cheveux gris dont les boucles se collaient tristement sur ses joues brunies. Sa physionomie avait ce caractère étrange et terrible, qui résulte d'un désaccord complet entre la valeur d'un homme et sa mauvaise fortune. Les signes, répulsifs au premier abord, d'une lutte persévérante, étaient visibles dans toute sa personne, hormis sur sa défroque, qui depuis long-temps ne luttait plus. Son organe était harmonieux, mais il avait contracté au milieu des bois, des rochers et de la solitude, un timbre guttural et rustique qui s'épurait par momens. Sa main, bise et sèche, était faite comme celles qui souvent ont servi d'intermédiaires entre l'idée et l'expression, entre le penseur et le monde. Tous les convives de la table d'hôte, sans exception, le prirent pour un brigand.

C'était tout simplement un des plus savans hommes de l'Allemagne, un flambeau perdu, une lampe renversée qui s'éteignait dans un coin. Son histoire est assez lugubre, nous en avons tous lu les premières pages dans les feuilles publiques, mais les journaux volent et s'oublient; *ludibria ventis.*

Professeur dans l'une des premières universités d'Allemagne, publiciste éloquent, admis dans l'intimité des princes, M. *** avait été l'un des organes du parti libéral; sa disgrace fut éclatante, sa ruine complète, il ne possédait que son talent. Une circonstance malheureuse acheva de le perdre : il avait osé lever ses regards sur une jeune fille d'un rang presque auguste, passion partagée, qui lui suscita des ennemis puissans, entre les mains desquels les doctrines

Digitized by Google

avancées du professeur devinrent une arme funeste. Destitué, ruiné, réduit à l'indigence, il prit la fuite. Précédé par des notes diplomatiques, il ne put reposer nulle part, l'ostracisme l'atteignait partout; sa raison même fut ébranlée par ces revers, et traînant à travers les cercles de l'Allemagne une passion de prince et une misère de paria, il marchait seul, blotti sous des haillons, se condamnant, autant par bizarrerie que par nécessité, à la destinée errante d'Ahasvérus. Il mendiait sans honte et sans arrogance, avec enjouement et gravité. Spirituel sans bassesse, à ceux qui lui refusaient le pain du suppliant il jetait le denier de la compassion, et il se consolait dans la poésie.

Durant le repas, il fut l'objet d'une curiosité qui paraissait lui plaire, et d'un intérêt dont les preuves matérielles le laissèrent assez insouciant. En sortant de table, il continua de dogmatiser comme un stoïcien, et près de nous quitter, il dit à Jules, en lui posant la main sur l'épaule : — Instruisez-vous, jeune homme, à comprimer l'essor des passions; ce sont elles qui ont causé tous mes maux : l'amour est un fruit vermeil, attrayant, mais dès qu'on le porte à ses lèvres, il ne contient que cendre et amertumes. Un jour, et plus tôt peut-être que je ne le voudrais, vous donnerez à de plus jeunes des conseils aussi superflus que les miens.

Cette petite leçon de philosophie causa à Mme de S... un embarras concevable; Jules, en écoutant le docteur, souriait avec effort, ses yeux cherchaient furtivement Clémence, qui se détournait fort à propos.

Quand notre hôte nous eut adressé ses remerciemens et ses vœux pour notre félicité sans mélange en ce misérable monde, il se dirigea lentement vers la porte et continua son pèlerinage. Je ne sais où il passa la nuit.

Meyringen, d'où nous partîmes à six heures du matin, est célèbre à plus d'un titre; les habitans de ce pays passent pour les plus beaux de la Suisse. Une tradition accréditée dans le canton de Berne rapporte que, dans le ve siècle, du temps de Christophe d'Ostfrise, six mille Suédois, fuyant leur terre natale décimée par la famine, vinrent peupler la vallée d'Ober-Hasli, et fonder Meyringen. Cette origine bien connue fait que les habiles ne manquent jamais d'être frappés du caractère singulier de la figure des Ober-Hasliens, et de deviner à des signes manifestes qu'ils sont Suédois, comme Sganarelle devinait que la fille de Géronte était muette. Ce qu'il y a de certain, c'est que les gens de cette contrée formèrent long-temps une peuplade indépendante au milieu des états de Berne. A l'époque de la réforme, ils s'obstinèrent à demeurer catholiques romains

Digitized by Google

comme leurs pères; Berne protestante leur fit alors la guerre, et tandis que dans les Flandres la cour de Rome élevait des bûchers contre les luthériens, Luther, dans la Suisse allemande, faisait brûler des catholiques.

On a gardé dans ce pays plusieurs coutumes fort anciennes : celle, par exemple, de célébrer à certaines fêtes des jeux gymnastiques au sommet des montagnes.

Comme nous avions dix lieues à faire avant le coucher du soleil (depuis Meyringen jusqu'aux sources du Rhône), nous prîmes un cheval pour Mme de S***. A l'issue du village, nous passâmes devant un groupe de guides qui nous regardèrent en ricanant, comme on regarde des gens mystifiés; ils nous avaient déjà beaucoup fait enrager la veille, et ce matin même, au moment de la conclusion du marché. Les muletiers oberlandais sont en général d'assez mauvaise foi, bien différens sous ce rapport des guides savoyards. Le nôtre, tandis qu'on nous gouaillait de la sorte, se mettait presque de la partie, je crois même que je riais aussi pour faire bonne contenance et sans trop savoir pourquoi; mais le futur conseiller d'état, plus entiché de sa dignité, se mordait les lèvres et devenait très rouge. Les causes de cette gaieté ne tardèrent point à nous être connues : à peine eut-on fait deux cents pas, que le malencontreux cheval se mit à boiter outrageusement d'une jambe de derrière; l'inégalité de son pas causait des secousses si violentes, que Mme de S***, au bout de cinq minutes, se sentit hors d'état d'endurer plus long-temps ce supplice. Nous songions donc à rebrousser chemin, quand le guide au désespoir déclara qu'il était perdu et déshonoré s'il essuyait un tel affront en présence de ses camarades; il ajouta que si l'on consentait à mettre pied à terre une demi-heure, son cheval une fois échauffé cesserait de boiter, ce qui se trouva vrai. Notre compagne intercéda pour lui, et nous continuâmes, après avoir stipulé ce qu'on nous avait refusé d'abord, à savoir que le guide porterait un de nos sacs et le destrier les deux autres. Nous arrivâmes ainsi à Grund, où à la suite d'un déjeuner frugal, un cabaretier, à figure bovine et à encolure de taureau, s'obstina à nous faire payer de force, et en nous menaçant du poing, le double du prix convenu; l'ennemi ne savait pas un mot de français et crachait le tudesque en montrant les dents, avec une volubilité et une fureur de singe. Dans cette circonstance, notre conducteur, bien qu'on l'eût généreusement désaltéré, nous abandonna sans vergogne, et M. Jules, malgré sa faible constitution, se montra des plus résolus.

Échappés de cette caverne, nous commençâmes à monter sur une

Digitized by Google

éminence boisée d'un aspect tout-à-fait arcadien : la route côtoyait un riant précipice de verdure situé sur la droite, et serpentait à l'ombre d'un cordon de roches concaves, égayées par mille fontaines, diaprées de bouquets de viornes aux grappes changeantes, et d'épines-vinettes pareilles à des arbrisseaux de corail. Au-delà de cette colline, la perspective s'ouvre sur une petite vallée ronde tapissée d'un pâturage velouteux à travers lequel des canaux coupés à angle droit, et des rayures de haies vives, en arbustes verts et rouges qui marquent les différens parcages, tracent un dessin écossais tricolore d'un éclat splendide. Un joli village, à clocheton pointu, assis en amphithéâtre sur le revers opposé, sert de transition entre la prairie et les montagnes roses qui s'échelonnent en fuyant à l'horizon.

Au-delà de cette plaine, on traverse pour la troisième fois l'Aar, sur un pont de sapin sans garde-foux, entre les planches duquel on voit miroiter la rivière qui bouillonne sur un amas de rochers. Immédiatement après, on suit une montée raide, entre des pâturages bien nourris, et le lit du fleuve profondément décharné par les eaux. Au bout d'une heure, on rencontre le dernier village que l'on ait à franchir avant d'atteindre les régions inhabitées. Quelques paysans étaient échelonnés le long de la route : — Comment nommez-vous cet endroit? demanda M. Adolphe en langue allemande au premier qu'il rencontra.

— Unterstock, répondit-on.

L'homme qui le suivait avait entendu la question, et nous cria en passant : — Bottigen, *ia, ia*, Bottigen!

Nous étions fort embarrassés; le guide, qui était demeuré en arrière, nous rejoignit alors, et dit : — Nous voici à Benzenfluh.

Nous ne savions trop qu'en penser, lorsqu'un enfant sortit des prés poursuivant sa vache, et nous apprit que nous étions devant Guttanen, ce qui accrut nos incertitudes. Enfin, un essaim de jeunes filles, étant accourues sur le bord du chemin pour nous voir et nous offrir des morceaux de cristal de roche, interrogées à leur tour, s'écrièrent en chœur : — Guttanen, Guttanen!

Guttanen ayant réuni la majorité des voix, nous le reconnûmes et l'inscrivîmes dans notre souvenir.

En quelque lieu de la Suisse allemande que vous soyez, ne questionnez jamais plus d'une personne sur le nom des localités, si vous voulez savoir à quoi vous en tenir.

C'est un hameau d'une physionomie amusante, tendu sur l'Aar que l'on entend crier dans les entrailles des maisons. On y trouve

Digitized by Google

une petite église, contre la talvanne de laquelle est accrochée une toiture soutenue sur des colonnes de châtaignier. On s'assit un moment sous ce péristyle avant d'entrer dans le monument dont les murailles, raclées avec une barbarie consciencieuse, ne gardent aucun vestige de la religion de nos pères; les bancs dont elle est entièrement encombrée lui donnent beaucoup de ressemblance avec une école de village. Cette commune passe pour la plus pauvre de l'Oberland. Laissant Guttanen derrière nous et l'Aar à notre gauche, nous nous élevâmes de plus en plus en suivant cette gorge immense qui aboutit au col du Grimsel.

Imaginez un escalier de pierre d'une lieue de large et de huit lieues de longueur, qui s'élève en pente insensible entre deux rampes de granit de sept à huit mille pieds de hauteur, et vous aurez une idée de ce val extraordinaire le long des degrés duquel les eaux de l'Aar descendent en tumulte. La main du Créateur a décoré de verdure le premier étage, mais au-delà le roc prédomine; le centre de ces marches gigantesques est profondément crevassé par le fleuve, qui forme une série de cascades si nombreuses, que l'on se croit toujours sur le point d'arriver à la célèbre chute de Handeck. A mesure que l'on avance, on voit les degrés se multiplier successivement entre la terre et les cieux, et l'on se rappelle plus d'une fois cette échelle mystérieuse, par où des légions d'anges descendaient de l'empire éternel jusqu'aux pieds de Jacob endormi. Ce qui soutient le courage durant cette lente ascension, c'est la curiosité que l'on a de contempler au sommet de la plate-forme un point de vue évidemment supérieur à toute imagination. Ici, des prés, des bois; plus loin des prés encore, des forêts de plus en plus sombres, et toujours le bruit inégal de ce fleuve en délire. Près d'un endroit où les ondes s'arrondissent en ceinture d'argent autour d'un rocher tombé de la montagne au milieu de l'Aar, Mme de S... remarqua que depuis près de trois semaines elle n'avait pas cessé un seul jour, une seule nuit, une seule minute, d'entendre le murmure des eaux jaillissantes. Son mari, chemin faisant, paraissait enchanté de ces prés-bois, mieux disposés par le hasard qu'ils ne le sont dans les plus jolis parcs; à quoi M. Jules répondit qu'il lui tardait infiniment d'arriver à des climats où l'on ne trouvât plus un brin d'herbe.

Son impatience était d'autant plus âpre, qu'il la contenait avec effort; il contredisait son ami à tout propos. Le rival qu'on nous préfère finit toujours par être odieux, et M. Adolphe le devenait davantage depuis que Clémence ne ménageait plus l'amant rebuté.

Digitized by Google

D'abord, ce dernier avait essayé de montrer une résignation superbe, mais ce rôle de comédie, contre lequel le cœur se débat, est difficile à soutenir, si l'on est bien épris. Il raillait de mauvaise grace, puis semblait désespéré de ce qu'il avait fait; mais, qu'il donnât des coups d'épingles ou s'humiliât à genoux, Mme de S... ne s'apercevait de rien. Dans de telles circonstances, la conversation devenait difficile et rocailleuse comme le chemin que nous gravissions; Jules contestait sans cesse avec son ami, que Clémence soutenait systématiquement; pour moi, j'étais réduit au silence ou à de profondes considérations sur le soleil et la verdure : j'entrevoyais le moment où, les relations se faisant impossibles entre ces trois personnes, elles en viendraient à se séparer. Plus l'amant se montrait sec et froissé, plus je le voyais menacé de tomber dans l'écueil de l'expansion et des aveux : les nuées s'amassaient autour de son cœur, un orage était imminent.

C'est dans ces dispositions que nous arrivâmes à Handeck. Attirés par le fracas des eaux, nous prîmes dans l'obscurité du bois un petit sentier qui finit tout à coup au bord d'une crevasse à pic dont les parois ont deux cents pieds de hauteur. C'est entre ces murailles profondes que se précipitent ensemble l'Aerlenbach et l'Aar avec un fracas plus grand encore que celui du Reichenbach. Nous restâmes quelques minutes en ce lieu, nous accrochant aux rameaux, car l'aspect de ces masses qui roulent dans l'abîme, et le vent qui s'engouffre après elles, entraînent d'une manière fatale tous les objets d'alentour à s'abandonner à cette pente. Les deux revers de la montagne s'inclinent sur la cascade; les lierres, les clématites s'élancent et oscillent, retenus par le pied, sur ce gouffre dans lequel se penchent tous les rameaux des arbres, prosternés et pendans comme des saules-pleureurs. Un pont fait de deux troncs de sapin recouverts d'une planche tremblotte au sommet de la chute. De ce point l'œil pénètre dans les profondeurs de ce corridor souterrain; le soleil, qui n'y descend jamais, y projette de grands arcs aux couleurs d'iris qui se croisent en tous sens et, sans parvenir à sonder l'abîme, se brisent contre les anfractuosités du roc, qu'elles enluminent d'une fauve lueur. Avant sa chute, l'Aar est d'un gris olivâtre, la cascade est blanche comme la neige, et le courant qui se perd au pied des roches est sombre comme du noir épaissi d'indigo.

Pendant que nous montions au chalet de la Handeck, nous nous croisâmes avec des voyageurs; le premier d'entre eux était un Anglais d'une figure noble, régulière, mais d'une expression romanesque;

Digitized by Google

sa tête rappelait celle que Gérard a jugé à propos de donner à Oswald contemplant Corinne au cap Misène. Comme ce héros, l'étranger, malgré la chaleur, se drapait avec négligence dans un grand manteau, des plis duquel sortait une main qui retenait par la bride un cheval blanc; par malheur ce mortel n'avait pas de bottes à revers, pièces de harnois sans lesquelles un premier rôle de roman de l'empire ne fut jamais parfait. Derrière lui cheminaient quatre grands gaillards en livrée marron et noir, portant d'un air impassible les quatre bâtons d'une chaise à la mode d'autrefois, montée sur une guirlande de bois dédorée, et intérieurement tendue d'un vieux damas cramoisi. Dans cette cage était nonchalamment assise une femme très belle; de longues boucles cendrées ruisselaient sur son cou, ses yeux bleus erraient avec indifférence, et sa toilette, pleine de recherche, était d'une fraîcheur déplacée : un guide les suivait à quelques pas. Ce belâtre, cette héroïne des romans du temps jadis, cet équipage des beaux jours de la régence, acheté sans doute à Milan ou à Turin, produisaient parmi ces lugubres solitudes un contraste des plus singuliers.

M. Adolphe goûta fort cette façon de voyager, qui ne déplut pas moins à son ami; une discussion s'ensuivit, à la faveur de laquelle Jules s'efforça de tourner l'auditeur en ridicule; mais sa femme, avec cette supériorité propre aux objets d'une passion dédaignée, retourna les armes de ce faible ennemi contre lui-même, et le terrassa sans merci. La victoire fut si cruellement complète, que ce dernier, perdant la force de soutenir le dépit derrière lequel il s'était retranché jusque-là, ne put donner le change à sa tristesse; il resta en arrière, et quand il nous rejoignit au chalet, il avait les yeux rouges. — Notre ami devient des plus maussades, observa l'auditeur pendant son absence.

— Monsieur Jules a beaucoup d'esprit, murmura Mme de S...; notre société ne peut lui suffire aussi long-temps.

— Mais, répliqua l'autre, rien ne l'oblige à....

Cette insinuation me parut perfide, les motifs qui portaient Mme de S... à agir de la sorte m'échappaient encore.

Quand on a dépassé Handeck, la pierre perce le sol à chaque pas, les sapins deviennent rares, trapus et malingres; l'on parvient peu à peu aux dernières rampes de l'immense escalier. La main qui décora le premier étage a laissé dans une pauvreté nue les degrés qui aboutissent aux combles de cette gorge des Alpes. Aux dernières broussailles succède une plate-forme de pierre blanche et

Digitized by Google

polie comme un caillou de rivière, le long de laquelle on a taillé des sillons de distance en distance, afin que les sabots des mules et des chevaux s'y puissent accrocher; cet endroit se nomme *le Mauvais Pas*. Plus loin, je me souviens d'un pont d'une seule arche, étroite et haute comme l'arcade de la porte Saint-Denis, sur lequel on traverse l'Aar; il est pavé de cailloux inégaux, et sans parapet; le centre, beaucoup plus haut que les culées, forme un angle vif qui donne à cette construction fort ancienne une tournure mauresque.

Plus on chemine, plus le chaos est étrange : ce ne sont que crêtes déchirées, que blocs entassés, qu'avalanches de pierres dispersées çà et là. Le long d'un précipice que borde la route d'où l'on plane, entre deux cimes de granit, sur ce vallon, nous eûmes à partager le chemin avec une caravane de cinquante mulets chargés de sacs. Ces rencontres sont plus effrayantes que périlleuses; toutefois, comme les convois rasent toujours la paroi du mont, il en résulta que le cheval de Mme de S..., penché sur l'abîme qu'elle avait sous ses pieds, côtoyait le bord de si près, que souvent il n'aurait pu changer d'allure sans enjamber l'espace; un des mulets, d'un seul bond, eût fait disparaître la monture avec son cavalier. Cependant Mme de S... semblait calme : quand le sentier faisait un coude, elle nous apparaissait en dehors de la corniche, aussi près du ciel que de la terre; telle qu'une statue équestre miraculeusement juchée sur un piédestal invisible.

Une masure neuve, construite avec de vieux matériaux sur le bord d'un lac, quelques parcages enclos d'une guirlande de moellons, une douzaine de moutons affamés, deux ou trois chiens du Saint-Bernard qui gémissent et courent en décrivant de grands cercles, tels sont les objets qui signalent et constituent l'auberge connue sous le nom d'hospice du Grimsel. Remarquons à ce propos que la Suisse protestante, habile à spéculer sur les sentimens, emprunte à nos institutions religieuses, pour allécher les voyageurs, des termes aussi engageans que fallacieux. L'auberge du Grimsel est qualifiée d'*hospice;* sous couleur d'hospitalité chrétienne, on y est suffisamment rançonné. Les hôtels de Berne portent le nom d'*abbayes*. Nous eûmes le déplaisir d'être étrillés, volés et grossièrement invectivés à *l'abbaye des Gentilshommes*. Dieu fasse paix à l'abbé et à l'abbesse bossue qui en font les honneurs! Au Grimsel, quand vient le quart d'heure de Rabelais, on emploie, pour dorer la pilule aux chalands, une fille fort belle, mais d'un visage rigide, et vêtue en bergère d'opéra-comique; elle joint le plaisant au sévère avec une

Digitized by Google

grace onéreuse pour les étrangers, que d'ailleurs on éblouit par des mets déguisés sous les noms imposans de civets de chamois, de ragoûts de marmotes, et d'autres nourritures d'*Impressions de voyages*.

L'hospice du Grimsel, environné de flaques de neige, forme le centre d'une plaine bornée et d'un aspect aussi étrange que lugubre : le lac, nommé Kleinsee, plus noir que de l'encre, est juché, tel qu'une coupe remplie, sur la cime des montagnes. La barque du nocher des enfers n'est pas amarrée plus tristement aux rives du Cocyte que celle de l'auberge au bord de cet étang de naphte et de bitume, dans les profondeurs duquel aucun poisson ne peut vivre. Autour de ce vallon de granit et de quartz se dressent des roches plutoniques aux crêtes monstrueuses. La plus haute d'entre elles, martelée du haut en bas, ressemble à un bloc informe encore, dans lequel un sculpteur a commencé de tailler un groupe de géans. Devant le chalet, une chaîne dentelée fuit, en s'élevant peu à peu, jusqu'aux régions de la glace. Sur l'autre flanc du tableau, la cime du Grimsel, solide muraille couronnée d'un feston de cristaux en dents de scie, se détache sur une nappe de neige que les rayons du soir coloraient en jaune. En dépit des austérités de ce paysage granitique, la nature, qui disperse en tous lieux les trésors d'une palette éclatante, enlumine ces criques pelées des plus vives couleurs; çà et là des schistes micacés reflètent sur leur plan de nacre les nuances de l'arc-en-ciel; le talc soyeux est constellé de cristaux de feldspath, pareil à une nappe de velours blanc, parsemée de pierreries. Parmi ces morceaux de gneiss entremêlés de filons de serpentine et de basalte, des couches d'amphibole, variées du vert au noir présentent, sur des fonds gris et roses, une série de marbrures d'une splendeur inconcevable. Nulle part on ne rencontre une collection de minéraux plus riche, plus étincelante; le créateur semble avoir pris à tâche de faire oublier les fleurs et les arbres, impuissans à grimper jusque-là. Autant les détails de ce dessin sont rudement ciselés, autant les nuances sont douces et harmonieuses, opposées aux ténèbres du lac et à la crudité de l'azur du firmament.

Il nous restait à escalader, avant d'arriver au glacier du Rhône, le col du Grimsel, plus élevé que nous de près d'une demi-lieue. On y parvient en rampant sur des degrés naturels, humectés par des fontaines dont le limon nourrit quelques lichens, des saxifrages, des lycopodes surtout, d'un émeraude éblouissant. Les uns se hérissent et se contournent comme de la chenille de soie; les autres sont feutrés et ras comme une fine étoffe de laine : de petites fleurs

Digitized by Google

dentelées et d'un blanc de porcelaine, avec des yeux d'opale et d'améthyste, sont clouées çà et là sur ce riche tissu.

Quand on est parvenu à enfourcher le col du Grimsel, les alentours de l'hospice deviennent fort étranges à voir, car ce mince plateau, si montagneux et si escarpé, passe à l'état de vallon dès que l'œil l'embrasse à vol d'oiseau. Cette petite plaine ressemble aux vallées des régions vertes, comme un squelette à un être vivant; lugubre parodie que la mort reproduit partout.

Là, c'est l'aubier de l'arbre écorché qui blanchit à tous les vents, ailleurs ce sont des ossemens qui grimacent au soleil; ici des roches décharnées qui se drapent dans les lambeaux d'un linceul de neige. En vain l'éclat des pierreries scintille dans cette sépulture; ce n'est qu'un mausolée découvert, au milieu duquel est gisante un peu de la carcasse du globe. On comprend, en parcourant ces solitudes, que notre planète doit périr, et l'on songe involontairement aux fondrières, aux cratères éteints, que la lune, cette planète morte et pétrifiée, ce pâle spectre d'un monde errant dans l'espace, présente aux yeux des astronomes.

C'était l'heure où le crépuscule commence à s'effacer; les teintes du soir jetaient sur cette scène de désolation et d'horreur des reflets si funèbres, que ce reste de lumière et ce reste de vie semblaient sur le point de s'évanouir pour jamais. Autour de nous, de toutes parts se dressaient des blocs monstrueux et désordonnés; à nos pieds, entre deux gorges étroites, un maigre ruisseau fuyait, à demi perdu dans les pierres. Ce ruisseau, c'est le Rhône, qui sourdement creuse cette crevasse élargie bientôt en vallée, et le long de laquelle s'échelonnent toutes les bourgades du Valais. Devant nous, sur une pente lointaine, serpentait jusqu'à la Furca le sentier qui mène au Saint-Gothard; à gauche de ce ruban, d'énormes croupes d'un ton vaporeux, entremêlées de traînées d'un terrain noirâtre, signalaient les abords du canton d'Uri. Une mer de glace de six lieues de longueur, sous laquelle on pénètre par le portique du glacier du Rhône, sépare ce pays de l'Oberland Bernois. Notre vue, de la base du Saasberg, suivait jusqu'au ciel cette masse de neige couchée sur les montagnes, et bosselée dans toute sa longueur d'un triple chapelet de mamelons de glace, pareille à l'épine dorsale d'un gigantesque reptile échoué au fond d'un golfe. L'homme n'a pu imprimer à ces contrées la trace de son passage : on sent qu'elles sont soustraites à son domaine, et l'on croit, en s'y égarant, qu'elles portent des mortels pour la première fois.

Digitized by Google

Ce qui accroissait encore pour nous la tristesse de ces campagnes, c'est l'état de fatigue et d'affaiblissement dans lequel nous étions. Dans la crainte que la nuit ne nous surprît avant l'auberge du glacier du Rhône, le guide nous avait empêchés de dîner au Grimsel, et depuis lors il nous harcelait sans cesse, prenant les devans avec Philoctète (c'est ainsi que nous avions surnommé le cheval boiteux), pour nous contraindre à le suivre. Il ne nous laissa pas le loisir de contempler, au sommet du passage, un petit lac noir, dans le miroir duquel venaient plonger les glaciers voisins de l'Aar, et les plus hautes cimes d'alentour. Cette mare d'eau a reçu le nom de Todten-See, ou lac des morts, attendu que jadis on y précipitait, dit-on, les corps de ceux qui périssaient dans la montagne. Des bords de ce lac on embrasse celui du Grimsel, dont les eaux servirent de sépulture à un bataillon d'Autrichiens que les Français y acculèrent autrefois. Ces derniers avaient été rendus maîtres d'un défilé secret par un paysan de Guttanen, qui, pour prix de ce service, demanda la propriété de toute la montagne dont il avait enseigné le chemin. Ce paysan, nommé Naëgeli, légua son nom à tout ce plateau, dont il tira plus de célébrité que de profit, car le possesseur de ce vaste désert mourut de faim au milieu de ses rochers.

Nous cheminâmes quelque temps sur cette arête avant d'atteindre la Mayenwand, que nous devions descendre jusqu'aux sources du Rhône. Cette pente rapide est complètement hérissée de quartiers de roche en désordre; il semble que des légions d'escaliers, après s'y être livré un combat, l'ont jonchée de leurs débris. Çà et là s'élèvent de grands ourlets de sable, parmi lesquels dépérissent quelques œillets, des érynges et des aconits jaunes; nous y remarquâmes aussi de grandes campanules blanches d'un parfum doux et pénétrant. A dater de ce moment, la lassitude et les difficultés du chemin nous éparpillèrent à des distances inégales. Hors d'état de supporter les soubresauts de sa monture, Mme de S... avait mis pied à terre, et le guide nous avait devancés de fort loin; il en résulta que notre compagne se trouva bientôt, sans qu'on s'en aperçût, laissée en arrière. Ce fut M. Jules qui en fit le premier la remarque et, sans nous donner le temps de la réflexion, il remonta de toute sa vitesse, en nous criant : — Je cours la chercher!

Nous les attendîmes un moment; mais, comme la nuit se faisait épaisse et le chemin périlleux, M. Adolphe, que ses contestations avec le botaniste avaient disposé à la mauvaise humeur, se sentit partagé entre le désir de se rapprocher de sa femme et celui de

Digitized by Google

châtier le guide, qui nous avait honteusement abandonnés. Les menaces du jeune auditeur n'allaient à rien moins qu'à le sangler à coups de cravache: j'essayai de lui démontrer, mais en vain, que son bâton des Alpes était une amplification peu souple de la cravache; il n'en persista pas moins dans son humeur belliqueuse, et comme il arrive d'ordinaire, le mauvais sentiment l'emportant sur le bon, nous continuâmes à descendre, en nous heurtant contre des écueils peu propres à inviter à la patience. Presque au bas de la côte, mon compagnon me dispensa d'entrer jusqu'aux genoux dans un creux d'eau en s'y plongeant lui-même, ce qui acheva de l'exaspérer; alors il appela le guide sur un ton si formidable, que les échos n'osèrent pas lui répondre. Celui-ci, qui venait de débrider son collègue au chalet, revint au-devant de nous, et M. de S..., faisant de son mieux avec ses souliers ferrés, ne lui laissa aucun regret de l'absence de la cravache en question; sa bordée fut reçue par le fils de Guillaume Tell avec une humilité digne d'un meilleur sort.

Un ou deux cents moutons et une trentaine de vaches sont parqués autour de ce chalet, recouvert de planches consolidées avec de grosses pierres. Cette masure est d'une pauvreté, d'un délabrement prodigieux. Aussitôt que deux gros chiens roux nous eurent annoncés, un homme et deux ou trois femmes, noirs et d'un aspect sauvage comme des charbonniers qui vivent dans des forêts, s'avancèrent à notre rencontre; mais, par un contraste inattendu, ces gens nous abordèrent avec une politesse affable et enjouée qui nous séduisit. Les femmes étaient coiffées de bonnets ornés de deux ailerons de gaze noire, qui rendaient leurs têtes semblables à de grosses phalènes nocturnes; elles riaient sans cesse pour montrer des dents plus blanches que celles des loups. Comme on se disposait à se mettre à la recherche des retardataires, on entendit leurs voix assez rapprochées. Bientôt nous les aperçûmes: Clémence marchait la première, d'un pas précipité; Jules, à notre aspect, s'efforça de se mettre en ligne, tout en laissant une certaine distance entre sa compagne et lui. Au ton bref dont elle dit à son mari: — Pourquoi ne m'avez-vous pas attendue? à l'animation de ses traits et de son teint, à l'air embarrassé du botaniste, je compris qu'il avait parlé et que son roman était fini.

Le menu du souper qu'on nous servit était composé d'une façon plus bizarre que succulente: soupe de plantes aromatiques, dont le bouillon n'avait gardé le souvenir d'aucune viande; salmigondis de mouton avec une sauce au serpolet; ragoût de chamois dûment épicé; pommes de terre cuites dans leur peau; omelette, quartier de

Digitized by Google

lard fumé, porté sur une garniture de pommes-reinettes séchées au four et enluminées d'un glacis de beurre; enfin, pour couronner l'œuvre, le bouilli se présenta, assisté de deux côtes de mouton grillées, et majestueusement assis sur une litière de feuillage. Chacun de nous était masqué par une bouteille de près de deux pieds de haut, contenant un certain vin blanc qui se récolte près de Sion, et que l'on croirait recueilli sur les bords du Rhin. Je me figure qu'Admète plaça jadis Hercule en présence d'un festin analogue à celui-ci, le jour où la voracité du fils d'Alcmène scandalisa les esclaves du palais, si l'on en croit Euripide. De semblables soupers ne vont plus à nos tailles, et un appétit plus héroïque que les nôtres eût à peine fait une brèche notable à ce banquet primitif, assez copieux pour indigérer Erésichton lui-même.

Cependant la singularité du repas fut insuffisante pour égayer les convives; une contrainte mutuelle, une sorte d'impatience que Mme de S... semblait prendre à tâche d'entretenir entre les deux amis, rendaient la conversation difficile. Je finis par comprendre qu'elle se proposait d'amener tout doucement une rupture, afin qu'on se séparât; il me parut aussi que la crise serait d'autant plus violente qu'elle serait différée davantage, et au risque d'encourir le blâme en m'entremettant dans cette affaire, je lui vins en aide, en constatant, sous couleur de rétablir la bonne harmonie, ces dispositions chagrines qui assombrissaient le voyage. Chacun de ces messieurs, comme on devait s'y attendre, rejeta les torts sur son compagnon; on récrimina, les reproches prirent de l'aigreur, la discussion dégénéra en dispute; et bien qu'on ne parlât pas de séparation, M. Adolphe en dit assez pour faire comprendre à son ami que, sous ce rapport, il lui mettait fièrement le marché à la main. Pendant le reste de la soirée, ces deux messieurs affectèrent de ne pas échanger une parole, et quand on se quitta pour se retirer, Jules se borna à faire une profonde salutation à Mme de S.., qui la lui rendit sans dire mot.

Pour moi, je leur donnai le bonsoir sur un ton qui ressemblait à celui des adieux, et pendant que le botaniste s'éloignait, j'annonçai mon intention de ne pas franchir la Furca, et de suivre un autre chemin, résolution combattue par l'auditeur avec une persistance tout amicale. Mme de S..... me témoigna des regrets fort obligeans, et sur le seuil de la salle elle me serra la main, en me regardant avec un air non équivoque de reconnaissance.

Dès l'aube du jour, j'éveillai Jules, sous prétexte de le mener voir le lever du soleil au glacier du Rhône.

A quarante pas de l'auberge et à dix lieues du Saint-Gothard, on

Digitized by Google

rencontre, au pied du Saasberg, trois petites fontaines qui échancrent un peu le tapis de mousse et de racines dont la terre est en cet endroit revêtue; ces sources, presque tièdes à vingt toises d'un glacier, humectent le talus sur lequel elles ruissellent, en y produisant quelques flaques bordées de cresson, et voilées çà et là d'une écume jaunâtre et malsaine, flottant à la surface. C'est là que commence le drame turbulent qui se dénoue sur les bords de la Méditerranée : rien n'est plus dissemblable que la naissance du Rhône, et la haute fortune qui l'attend dans le monde. Telle est l'origine si long-temps cachée du Rhône, célébré par les poètes antiques; les Romains et les Grecs ignoraient la retraite où s'épanchait l'urne d'un demi-dieu qu'ils se représentaient accroupi « dans les lieux les plus secrets de la terre, à l'ombre d'une éternelle nuit, parmi des roches inaccessibles, au sein desquelles retentit incessamment la foudre. C'est de là (disaient-ils) que le Rhône verse ses eaux dans les lacs profonds du lugubre pays des Celtes.

Après avoir traversé le Rhône sur la pointe du pied, sans nous mouiller la cheville, nous gagnâmes, en escaladant une quantité de moraines, qui se succèdent comme les bosses d'un cimetière, nous gagnâmes, dis-je, les portiques immenses du glacier; ce sont là les véritables portes du fleuve; les eaux, dès qu'elles ont vu le jour, tracent un sillon, qui bientôt se marque, creuse des vallées, ronge la base des montagnes, et s'élargit jusqu'au golfe de Lyon.

Le glacier du Rhône, qui a plus de six lieues de longueur, est en outre d'une largeur extraordinaire; les colonnes naturelles qui le terminent brusquement ont, ensemble, la forme d'une immense araignée, ou d'une serre d'oiseau de proie cramponnée dans le sol. Entre ces griffes, que figurent de grands piliers de glace, deux chariots pourraient passer de front. Ces colonnes forment le péristyle d'une grande salle voûtée, éclairée par un jour glauque, et dans laquelle on entend sans cesse le bruit des gouttes d'eau, qui de toutes parts détrempent un sol noir et glissant. Au sortir de la grotte du vieux Rhodanus, nous gravîmes sur la droite un sentier jonché de grandes gentianes, de rhododendrons en fleurs, de larges marguerites blanches et d'autres plantes germées presque dans la glace, et dont la tige, armée de feuilles plus larges que celles des émérocales, se termine par des grappes de fleurs roses que le botaniste ne connaissait pas plus que moi, ne les ayant jusqu'alors observées nulle part.

Parvenus à une certaine hauteur, nous nous embarquâmes sur cette mer de glace, et en ramant avec nos bâtons ferrés, nous réussîmes à

Digitized by Google

naviguer quelque peu sur le fleuve solide, coupé çà et là de crevasses d'un bleu magnifique. La neige qui recouvre les glaciers ne ressemble nullement à ces menus plumages, à ce duvet cotonneux, que le temps, secouant ses ailes, fait pleuvoir sur nos plaines. La neige des Alpes, ou plutôt le *névé*, car c'est ainsi qu'on la nomme dans le pays, se compose d'une myriade de petits diamans ronds, très étincelans et très secs; c'est même cette conformation du névé qui favorise la chute des avalanches et le mouvement des glaciers.

En revenant à l'auberge, nous aperçûmes de loin M. et Mme de S... se dirigeant de notre côté. M. Jules s'efforça de les éviter, en prenant un autre chemin, et je le suivis sans faire la moindre observation. Dix minutes après, je fermai mon sac de voyage, il m'imita en silence, et n'eut plus aucun doute sur mon projet, en voyant que je réglais avec l'hôte sa dépense et la mienne : son découragement était si profond, qu'il me laissa faire. Cependant, comme il lui manquait la force de s'éloigner d'elle, de quitter la chaumière, je le saisis par la main en lui disant :

— Point de retard; la journée sera longue et pénible, mais vous ne partirez pas seul.

Il se laissa conduire comme un enfant, et chemina plus d'une heure devant moi, sans regarder en arrière. Au sommet de la Mayenwand, il se détourna, et aperçut au loin, sur le revers de la Furca, ses anciens compagnons, qui gravissaient un sentier. Quelques toises encore, et nous les perdions de vue pour toujours... Dès que nous eûmes consommé cette séparation dernière, je m'éloignai sous un prétexte quelconque, pensant qu'il avait à pleurer. Enfin nous descendîmes de ce calvaire.

Peu de jours après, je reconnus que l'absence est le plus grand des biens : pour se distraire de sa douleur, Jules fit l'acquisition à Handeck d'un nouvel ami de la race du Saint-Bernard; cette compagnie fidèle lui apporta quelques consolations.

Quelqu'autre jour, lecteur, je vous raconterai ce qu'il advint du botaniste, du chien, et du plus humble de ceux qui s'efforcent à vous plaire.

FRANCIS WEY.

Digitized by Google

UN

PÉLERINAGE SANS FOI.

L'autre jour, comme je voyageais seul dans les provinces lointaines de l'Italie qui mènent vers l'Autriche, je me pris à songer aux histoires encore récentes de ces contrées. En voyant passer les lieux sous mon regard attristé, je voyais passer en même temps les faits et les hommes, et j'étais attentif aux récits silencieux qui se faisaient dans ma pensée. La terre parle à qui l'interroge, les souvenirs se lèvent en foule sous les pas du voyageur. Toute poussière a vécu, il s'agit seulement de savoir rendre un peu de vie à cette poussière des temps qui ne sont plus. C'est comme à la magique représentation de Saint-Étienne-du-Mont de Daguerre : l'église apparaissait d'abord froide, silencieuse, déserte; mais peu à peu les cierges s'allument, la foule se presse, l'encens fume, l'office s'accomplit, le temple est en pleine action : regardez avec le même respect les temps d'autrefois, vous verrez que Dieu est partout.

J'avais parcouru, en peu de jours, Montebello, Conegliano, Treviso, noms italiens dont la victoire a fait des noms de l'histoire de France. Çà et là, par les chemins, mon voiturin arrêtait ses chevaux à la même place où s'était arrêté Napoléon *le Grand* pour mieux regarder la victoire d'hier et la victoire du lendemain. Dans ces pauvres hôtelleries de village, je rencontrais parfois un hôte aux cheveux blanchis par la fatigue et par l'âge; il disait les grandes guerres de l'empire

Digitized by Google

avec cette parole ardente et cette certitude de souvenir qui éclairent et colorent chaudement le passé. A Campo Formio, indigent village, on m'a montré la chétive maison d'où sortit la paix passagère qui prit le nom de l'endroit. Sur la vieille muraille, une madone tient dans ses bras le divin enfant, qui sourit encore au monde pacifié.

Je m'étais arrêté à Vérone pour écouter tous les temps qui parlent tout à la fois dans cette cité. Au cirque, vous entendez l'antiquité romaine à la parole haute et ferme; dans les sombres palais du moyen-âge, c'est la douce Juliette qui prête l'oreille au chant joyeux de l'alouette matinale. Le souvenir de ces honnêtes amours, anneau doré dans la chaîne de fer des haines héréditaires, se mêle au retentissement du pas guerrier de nos bataillons.

Un soir, je repassais en moi-même toutes ces choses, aux derniers reflets du soleil couchant; je regardais couler l'Adige sous son pont crénelé, et je murmurais tout bas le *Te Deum* universel quand, au plus fort de ma rêverie et de ma vanité, la retraite, battue par un tambour autrichien, me réveilla comme en sursaut.

C'était la *philosophie de l'histoire;* c'était un nuage qui passait sur le *soleil d'Austerlitz*. Otez le soleil de nos victoires qui brille sur Vérone, et vous n'aurez plus qu'une ville sans honneur et sans beauté; l'herbe et le soldat autrichien poussent dans les rues : inutile et triste lichen.

Je partis, cheminant toujours avec mon voiturin, qui allait au pas, avec mes pensées, qui allaient au galop : à chacun son allure.

A tout prendre, le voiturin a du bon, quoi qu'on en dise; les voyageurs impatiens l'ont trop décrié; c'est le véhicule du voyageur-philosophe. Honnête et facile voiture; sans ambition, sans orgueil; avec elle point de surprise; vous êtes prévenu que le voiturin a ses habitudes, qu'il mange et qu'il dort à ses heures, ce qui vous laisse, après tout, le temps de manger et de dormir. Il est poli du moins et confiant; au lieu de vous faire payer d'avance, c'est lui qui vous donne des arrhes. Pour peu que vous y mettiez de philosophie et de patience, il ne vous impose point trop durement son heure de départ, et il attend, chapeau bas, à votre porte. Il est à vous corps et bien, voiture et chevaux; à peine arrivé, il repart, sans secouer la poussière de ses pieds.

L'Espagnol qui veut exciter ses mules les flatte et les nomme *belles* et *valeureuses;* l'Italien, au contraire, outrage ses chevaux de la parole et du fouet. Mon voiturin en avait deux qu'il appelait, l'un,

Digitized by Google

maudit de la madone, l'autre, *chien d'Autrichien* (*can Tedesco*) : l'Autrichien était le plus mauvais et le plus maltraité des deux chevaux.

Même à n'aller qu'au pas on va loin, pourvu qu'on aille longtemps. La patience, qui vient à bout de tout, selon M. de Buffon, vient à bout même des longues routes. Enfin, tant et si bien cheminèrent, trottant menu et clopin clopant, le *maudit de la madone* et le *chien d'Autrichien*, que je me trouvai sur le confin peu fleuri de l'Illyrie, cette province indécise; là expire l'Italie; là, c'est à peine si la Germanie se découvre au bout de l'horizon; vous faites une question dans la langue de Manzoni, on vous répond dans la langue de Goethe. A ce moment du voyage, vous êtes le jouet d'une illusion soudaine, les brunes deviennent blondes, les Italiennes se font Allemandes; l'Italie n'est plus que le royaume bien aimé et bien gardé de M. de Metternich.

Donc j'étais arrivé à Goritz.

Goritz! la patrie nouvelle du point d'exclamation! Certes je n'avais pas pris au mot toutes les *nuits d'Young* écrites à propos de Goritz, mais tout au moins je m'attendais à trouver une ville qui portât l'empreinte des royales tristesses, un tombeau à l'usage des vivans et tout assombri de ce grand deuil du royaume de France, en un mot quelque chose de plaintif et d'emphatique à la d'Arlincourt, une ville qui pleure et qui ne veut pas être consolée, depuis le jour où elle a vu passer dans ses rues en deuil le vieux roi découronné de la France! O vanité de l'imagination et de la poésie! O vanité des descriptions et des enthousiasmes! Goritz, ce dernier asile de tant de grandeurs déchues, avait fait à peine du roi Charles X et de toute sa race comme qui dirait une émotion de quelques heures, un spectacle vain, un drame dont on n'a pas voulu attendre le dénouement. Après avoir considéré tous ces nouveaux venus dans ses murs, la vieillesse, la déchéance et l'exil, Goritz passa outre et se remit à ses besognes quotidiennes.

Je trouvai donc une petite ville (dix à douze mille habitans) rangée, proprette, joliette, *bellina*, comme me disait un Italien du lieu dans sa langue mignarde, qui était en fin de compte peu préoccupée des destinées de cette maison de Bourbon tombée là comme une de ces pierres qui tombent du ciel. D'abord on les regarde avec terreur, on finit bientôt par en faire un frivole jouet d'hôtel-de-ville ou de musée. Dans cette ville qui conserve les restes mortels du roi très chrétien, le juif abonde, cet homme sans patrie, qui va où le gain le mène et

Digitized by Google

qui chercherait un peu d'or parmi les ruines d'une monarchie. Là le juif vend son or; les marchands l'achètent, les jeunes gens l'empruntent. Et pourquoi faire cet emprunt? Pour se faire beaux et élégans, afin que les jeunes filles se prennent à les aimer; car hélas! il faut bien le dire, même à Goritz il y a des jeunes gens qui aiment de jolies filles sans penser aux tristesses royales. Le roi de France est mort, que leur importe? C'est déjà là une bien vieille histoire de leur enfance d'hier!

Je pris un domestique de place, et il me dit tout d'abord : — Monsieur veut commencer par la *Raffinerie*, sans doute?

— Non, répondis-je, nous commencerons par les Bourbons de la branche aînée, s'il vous plaît.

Je fis suivre cette réponse de plusieurs questions qui furent, pour la plupart, laissées en souffrance. De sorte que je fus amené à cette réflexion : comment se fait-il qu'un homme qui, par état, accompagne les étrangers à Goritz, leur propose de visiter, en premier lieu, la *Raffinerie*, et se montre si peu instruit des choses qui touchent aux hôtes illustres que le malheur a donnés à cette ville? En Écosse, tous les guides savent, jusqu'aux moindres détails, jusqu'à la dernière goutte de sang, la vieille histoire du prince Édouard.

Tout ignorant que mon guide était à l'endroit des augustes exilés, il m'apprit une chose importante, à savoir qu'ils étaient pour lors aux eaux. Il ne put pas me dire à quelles eaux, tant leurs pas font peu de bruit maintenant!

Je ne fus point trop désappointé à cette nouvelle; Goritz n'était pas le but de mon voyage; j'étais poussé par une simple curiosité de voyageur qui m'avait pris en passant par là, et par cet intérêt assez tiède qu'inspirent les grandes infortunes quand elles sont accomplies. Au point de vue politique, mon désintéressement était complet.

Ne vous étonnez donc pas si vous ne trouvez pas ici les grandes tristesses déclamatoires du *voyageur fidèle*, voyageur oublié par Sterne dans sa catégorie. Non certes, je n'étais pas un de ces voyageurs de la Mecque ou de la Terre-Sainte qui s'avancent avec des gémissemens et des larmes. J'étais tout simplement un homme curieux, peu enthousiaste, plein de réserve et de respect, mais d'une réserve calme, d'un respect peu bruyant. Je n'avais aucun droit à être présenté aux habitans de Goritz. Qu'aurais-je fait en leur présence? Qu'aurais-je dit? Et que leur importe la pitié d'un homme qui passe?

Je dirai donc seulement, en toute sincérité, le peu que j'ai pu observer ou recueillir touchant l'ancienne famille royale. Ces rensei-

Digitized by Google

gnemens seront sans doute incomplets, ils paraîtront très peu semblables aux emphatiques détails des pèlerins à travers ces grandes ruines; mais, à défaut de l'enthousiasme que je n'ai pas, restera la vérité.

Avant d'entrer dans la maison (je ne dois pas dire le château), j'entrai dans la boutique d'un libraire qui me parut un des principaux habitans de l'endroit. Je m'attendais à trouver dans cette librairie quelque innocent petit livre à l'usage des dévots à la légitimité : *Avenir, Pensées, Souvenirs, Regrets, Espérances, Fidélités,* et autres niaiseries peu consolantes, si chères aux bons esprits du droit divin; je ne trouvai que des livres sérieux, presque austères, sans allusions au voisinage de tant de princes tombés de si haut. En un mot, Goritz n'a pas de *Guide du Voyageur*. Exil calme, patient, digne, solennel!

A peine eus-je pénétré dans l'humble demeure louée, non acquise, des derniers princes du droit divin, je vis tout d'abord qu'on en avait banni tout ce qui aurait pu ressembler à ce luxe de la veille qui fait tristement ressortir les misères du jour. Je remarquai aussi que le *custode* qui m'introduisait avait soin de dire *le duc de Bordeaux*, et non point *Henri V*, évitant ainsi de mettre à la place du sceptre d'or le roseau dérisoire.

Dans la chambre du prince Henri, que je visitai tout d'abord, je ne vis que quelques armes de luxe et des armes de chasse, un petit nombre de tableaux médiocres, un piano, car le prince chante et s'accompagne, et enfin un secrétaire, avec incrustation, fait à Paris, et portant encore ces mots passés de date : *Les fidèles ouvriers*..... Fidèles jusqu'à l'heure de 1830!

Le jeune prince paraît avoir beaucoup d'attachement et de respect pour son oncle. Il garde précieusement un buste représentant le duc d'Angoulême prisonnier au Pont Saint-Esprit; sur le piédouche, on lit ces paroles : « Me voilà préparé à tout; je désire, j'exige même que le roi ne fasse aucune concession pour me ravoir. » Ainsi, les uns et les autres, les vieillards aussi bien que les enfans, ils ont fait de bonne heure leur apprentissage de patience et de résignation. Mais quoi! ce sont là des vertus peu royales, des vertus à l'usage de nous autres les sujets.

Un autre buste, qui est, me dit-on, le portrait fort ressemblant de M. le duc de Bordeaux, sert de pendant au buste de M. le duc d'Angoulême. A ce compte, la figure serait grande, noble et régulière, mais elle aurait peu de caractère et d'expression. Le prince

Digitized by Google

paraît avoir environ vingt ans, il semble déjà menacé, à cet âge, de l'obésité de Louis XVIII, ce qui d'ailleurs m'a été confirmé par le mot *corpulento* dont j'ai remarqué qu'on se servait en parlant de lui. On dit qu'il aime la chasse, la musique, le dessin; quant aux livres, je n'ai pas remarqué un seul livre, un seul journal, pas même la *Gazette de France*. Il faut que le jeune prince soit bien ingrat, ou bien prudent!

Des deux chambres à coucher occupées par le duc et par Mme la duchesse d'Angoulême, il n'y a rien à dire. Cela est simple, austère, vide, sans grace, sans recherche, sans élégance. Figurez-vous un lit d'auberge où l'on passe une nuit pour repartir le lendemain! Seulement, dans cette auberge de Goritz, le lendemain n'arrive pas.

Non loin du cabinet de M. le duc de Bordeaux, *Mademoiselle* habite, avec sa gouvernante, un appartement de chétive mais honnête apparence, si sérieux, si austère, si honnête! Là se retrouve la jeune fille chrétienne, non pas la princesse royale. Là, vous ne rencontrez que la piété, l'étude, la vie cachée, le travail, la modestie; rien de la jeunesse, rien de l'espérance, rien du passé, rien de l'avenir. Un piano allemand, et sur ce piano les œuvres de Beethoven et de Mozart, des ébauches, des livres, mais des livres qui ont appartenu sans nul doute à Mme la duchesse d'Angoulême en personne : *l'Ange Conducteur, l'Imitation de Jésus-Christ, les Saints Évangiles;* les seules consolations de l'exil. Je vis aussi le portrait de la jeune princesse fait de sa main, douce image d'une ressemblance exquise; beaux cheveux blonds, profond regard, limpide fraîcheur de dix-huit ans. — La rose et la clarté de Goritz!

Je fus ensuite introduit dans une salle, — la plus grande de la maison, — où toute la famille affligée mange en commun le pain amer de l'exil. A côté de la salle à manger est un étroit salon, où quelquefois se rendent à petit bruit les nobles de la ville ou des environs, et quelques vieux messieurs ou quelques bonnes dames qui, passant par là, viennent faire leurs dévotions à la légitimité.

On parle peu de Mme la duchesse de Berri. Elle vient rarement à Goritz. Je n'ai vu d'elle qu'un seul souvenir conservé sous verre : sa longue et belle chevelure de veuve, que la duchesse déposa sur le cercueil de M. le duc de Berri, enveloppée dans un manuscrit de M. de Châteaubriand. — L'ornement de cette tombe est devenu la parure de l'exil.

En résumé, cette demeure parle peu de ses habitans; elle ne dirait pas même leur nom, sans le formidable écusson qu'elle porte. Le

Digitized by Google

silence, la méditation, la prière, voilà les beautés de ces sombres murailles. Les exilés du trône de France tiennent peu de place et font peu de bruit dans cette résidence. On les voit passer, princes et princesses, à pied, à cheval, en voiture, ensemble ou séparément. C'est tout ce qu'on en sait, c'est tout ce qu'on en dit. On parle avec respect, avec bienveillance, de la bonne grace des jeunes gens, de la piété et de la résignation des vieillards. Ils ne donnent point de fêtes, ils n'en reçoivent point; ils veulent que leur vie soit calme, silencieuse, oubliée. Quelques amis leur sont restés qui les entourent d'une fidélité sans bruit, patiente, dévouée. On rit à Goritz quand on entend parler de *la cour de Goritz*. Leur attente, — s'ils vivent dans l'attente, — est résignée et contenue; leur espoir, — s'ils ont un espoir, — se tapit, s'abrite et se tait dans cette petite ville et dans cette petite maison.

Et qu'ils ont bien raison de se replier ainsi dans cette humble fierté : dix années leur ont suffi, et au-delà, pour savoir qu'il ne faut pas *épouvanter les rois* de ses prières, comme dit un poète latin.

. . . . . Urgente fato,
Auxilia rarò regibus reges ferunt,
Externa princeps regna qui supplex adit
. . . . . Terret precando.

Je voulus ensuite visiter, hors de la ville, l'habitation dans laquelle est mort le roi Charles X. Il est mort sans rien laisser de son souffle. Ce n'était pas un roi qui mourait, c'était un *chrétien*. Le roi était mort en quittant la France. Le propriétaire de cette maison est venu l'habiter de nouveau; il y a ramené sa femme, ses enfans, son chien, et il dort en paix dans *la chambre du roi*.

Au sortir de cette maison, mon guide me fit remarquer avec grande insistance que nous passions près de la *raffinerie*, et que, pour le coup, il fallait y entrer, ce que je ne voulus point faire encore, au risque de me perdre dans son esprit. J'étais un étrange voyageur, qui avait de singulières curiosités et de capricieux dédains. Enfin il se résigna, sans le comprendre, à mon grand mépris pour la *raffinerie*.

Nous prîmes ensemble le chemin qui mène au monticule où le vieux roi Charles dort du sommeil des *princes anéantis*. Tout en marchant, mon guide, qui m'avait parlé jusque-là en mauvais italien, se prit tout à coup à me parler en détestable français de régiment : ce singulier patois italico-français lui était revenu en mé-

Digitized by Google

moire avec le souvenir de ses beaux jours à Brescia, au temps de la domination française.

Il avait été jeune; il avait fait son *tour d'Italie*, et il complétait son éducation chez un barbier, à Brescia, lorsqu'il advint qu'un matin, à cinq heures, le valet de chambre de Bonaparte tomba malade. Dans l'embarras où l'on était, l'empereur ayant *failli attendre*, on courut à la boutique du frater. Mais quand il fallut affronter une telle barbe, le rasoir trembla dans la main du maître. Or, force fut d'avoir recours à l'élève, qui ne tremblait pas; la jeunesse ne doute de rien. Il rasa l'empereur comme il eût rasé un sous-lieutenant. Ceci fait, Napoléon, rasé de frais et prêt à livrer bataille, fit donner à l'intrépide barbier un double louis, et monta à cheval.

Ce garçon d'esprit (toujours le barbier) comprit dès-lors que son éducation était complète. Il aurait eu honte de retourner se faire barbier dans la boutique de son patron, et d'ailleurs, se disait-il avec un grand sens, il n'avait plus rien à apprendre; quand on avait rasé *celui-là*, on pouvait bien *faire la barbe à tout le monde*.

Je n'avais pas voulu l'interrompre par égard pour sa double qualité de garçon de place et de garçon perruquier, deux conteurs! D'ailleurs, son histoire finit à propos; lorsqu'il fut au bout de son récit, j'étais au bout de la montée, et j'arrivais à une petite église solitaire et recueillie, au sommet de la colline. Dans l'avenue qui y conduit, je rencontrai un franciscain qui lisait dans un livre de prières. J'entrai, et je cherchai, mais en vain, le monument funèbre, lorsque, à ma droite et presque sous mes pieds, le guide me fit remarquer une simple pierre sépulcrale sur laquelle était gravée cette inscription sur un marbre noir :

ICI A ÉTÉ DÉPOSÉ, LE 9 NOVEMBRE 1836,
TRÈS HAUT, TRÈS PUISSANT,
ET TRÈS EXCELLENT PRINCE
CHARLES, DIXIÈME DU NOM,
MORT A GORITZ, AGÉ DE SOIXANTE-DIX-NEUF ANS.

Simple épitaphe, non pas seulement pour le roi d'un si grand royaume, mais pour un pareil exilé. Il y a pourtant là un petit mot qui dit une grande chose : *mort à Goritz!* une révolution exprimée en deux paroles. C'est ainsi que procède la tombe; elle dit peu, mais elle fait penser beaucoup. *Mort à Goritz!* Un jour le voyageur s'étonnera de trouver sous ces dalles un peu de la poussière des tombeaux de

Digitized by Google

Saint-Denis; il s'en ira, tout rêveur, en songeant à ces *vents de colère* qui dispersent les cendres des rois.

Ainsi donc, le vieux roi français repose loin de la France, sur la colline des Châtaigniers, dans cette humble chapelle qui s'élève au sommet, solitaire et triste, comme un haut promontoire illustré par quelque naufrage fameux. Les rumeurs de la ville n'y arrivent point; on n'entend que le bruit du vent qui souffle dans les grands arbres, les sandales traînantes des religieux qui psalmodient, et les pas assoupis de quelques pieuses bonnes femmes venues de Goritz pour entendre la messe, car l'église a bon renom. Elle a ce charme amer de mélancolie qui plaît aux affligés; la mort et les royales infortunes mêlent leurs grandes ombres aux ombres du sanctuaire.

En suivant, pour redescendre, le penchant de la colline, mon guide me fit remarquer qu'on avait fait à l'âpre sentier quelques réparations pour faciliter au roi Charles X l'accès de la tombe. Pauvre vieux roi! le chemin lui fut rude jusqu'au bout.

Cela dit, je marchais en silence, quand le guide reprit :

— Monsieur, le jour donc que je lui fis la barbe...

Mon homme était reparti pour Brescia et les temps de l'empire. Je l'interrompis, car je voulais retourner en toute hâte à la ville pour la quitter aussitôt; je n'avais plus rien à lui demander.

J'avais fait ce voyage sans parti pris, sans préoccupation politique, sans enthousiasme préalable : voilà pourquoi ce voyage a perdu tout son charme, et pour vous et pour moi. Le prisme royaliste m'a manqué; je n'ai vu à Goritz que les tristesses vulgaires de l'exil à l'usage de tous les vaincus, une demeure terne et vide, une ville distraite et sans trop de sympathies. Peu s'en est fallu que je ne foulasse aux pieds par mégarde la cendre royale de Charles X, et il ne m'a pas même été donné de voir le duc de Bordeaux aux mêmes lieux où d'autres auraient contemplé *Henri V!*

Ce qui fait la poésie, l'intérêt, la toute-puissance d'un pélerinage, c'est la croyance. Je comprends maintenant le fanatisme de ceux qui n'entrent qu'à genoux dans l'église de Saint-Pierre de Rome. Qui que tu sois, sceptique, passe ton chemin!

AIMÉ ROYET.

Digitized by Google

BULLETIN.

Transporter dans les affaires les vivacités et les antipathies des passions politiques, ne serait ni juste, ni utile pour personne. Les affaires veulent être traitées avec un esprit d'impartialité incompatible avec certaines préoccupations. C'est ce qu'on n'ignore pas en Angleterre : là une longue habitude du gouvernement représentatif permet aux esprits de faire à chaque chose sa part. Là on sait fort bien, ministère et opposition, que dans le domaine des affaires il y a un intérêt commun à poursuivre, et l'on travaille de concert au bien du pays, sauf à reprendre, sur les questions purement politiques, tous ses dissentimens. Mais il y a pour cet accord, dont l'Angleterre nous donne souvent le spectacle, une condition indispensable, c'est que les plans et les projets présentés par le parti qui occupe le pouvoir soient vraiment les meilleurs, et ne laissent aux hommes sincères et bien intentionnés que le mérite d'une adhésion intelligente. Comment une opposition qui se respecte voudrait-elle s'épuiser et se compromettre en stériles attaques, quand elle est convaincue que les vues, les combinaisons proposées par le gouvernement, sont les plus habiles et les plus efficaces? Aussi, loin de combattre, elle appuie, elle s'approprie autant qu'il est en elle les mesures présentées, par la promptitude et l'énergie du concours qu'elle prête au pouvoir.

Malheureusement, en France, les affaires ne se mènent pas avec cette supériorité et cette vigueur. L'administration tâtonne : ce qu'elle propose est loin d'être complet et satisfaisant; de son côté, l'opposition ne se refuse pas le plaisir d'une critique qu'elle ne trouve que trop facile, elle harcelle le pouvoir sans trève ni merci, et lui suscite les difficultés les plus graves. On peut déplorer cet état de choses; mais il y aurait bien de la naïveté, de la candeur, à en être surpris. Il est inévitable que les hommes et les partis profitent toujours des avantages qu'on leur offre. Quand l'opposition aperçoit avec tout le monde les faiblesses et les défectuosités des projets soumis à la discussion parlementaire, elle les signale : c'est son droit et jusqu'à un certain point son devoir. Espérer qu'elle gardera un silence généreux est chimérique; s'irriter quand elle parle, est puéril.

Digitized by Google

Aussi il devient de plus en plus nécessaire, dans notre société politique telle qu'elle est faite, que le pouvoir n'épargne rien pour se montrer dans la gestion des affaires habile et heureux. On est enfin d'accord sur les grandes bases de l'ordre social; nous ne discutons plus pour savoir ce qui vaut mieux de la république et de la monarchie, de deux chambres ou d'une seule, de l'esprit de conquête ou de la conservation de la paix européenne. Sur tous ces faits primordiaux, l'expérience a prononcé. Maintenant, pour la société, il s'agit de vivre de la vie de chaque jour, de vaquer à ses affaires, de confirmer son bien-être, de l'étendre, d'augmenter la somme de sa richesse, d'appliquer cette richesse à des travaux utiles à tous, travaux destinés à la doubler encore. Or cette tâche n'est pas facile : la complication des intérêts qu'il faut satisfaire et régler est infinie. Ceux qui entreprennent de les servir et de les gouverner ont besoin d'une vue haute et d'une volonté ferme. Ce serait une grande erreur de la part des représentans du pouvoir de s'imaginer qu'ils peuvent dormir tranquilles quand les questions proprement politiques paraissent ou résolues, ou ajournées, ou assoupies. L'indifférence qu'ils seraient tentés d'apporter à la solution des questions positives, à l'expédition des affaires, serait bien impolitique. Il y aurait une grande imprudence à s'en remettre pour ainsi dire au hasard du dénouement de toutes ces difficultés. Il arriverait qu'abandonnés à eux-mêmes, n'apercevant pas la lumière, ne sentant pas le frein d'une direction supérieure, les intérêts individuels deviendraient de plus en plus exigeans, égoïstes, indisciplinables. On verrait alors les prétentions de chacun devenir autant d'empêchemens au bien général, et les forces, dont un pouvoir habilement modérateur aurait dû tirer parti, dégénérer en obstacles malfaisans.

Les affaires appellent donc de la part du gouvernement la même sollicitude que les luttes politiques. Il est d'une haute importance pour le pouvoir d'obtenir la confiance des chambres dans toutes les questions industrielles, administratives, commerciales, qui exercent une si grande influence sur la vie économique du pays. Le pouvoir doit avoir la noble ambition de servir de guide au parlement dans toutes ces graves et intéressantes études; c'est à lui qu'appartient le soin de régler les travaux des chambres, de produire à propos les projets nécessaires. Nous ne croyons pas qu'il soit d'une bonne méthode, comme on l'a fait cette année, d'accumuler les lois importantes et difficiles. Sur combien d'objets les chambres ont dû disséminer leur attention! Le projet sur les patentes soulève toutes les questions relatives à l'organisation de l'industrie et à la répartition de l'impôt; toute notre organisation militaire, dans ses rapports avec l'état de la population, est mise en question par la loi de recrutement; notre ordre administratif est en cause dans le projet sur le conseil d'état; la loi sur les prisons pose les plus graves problèmes de moralité sociale; les projets sur la chasse et le roulage touchent à toutes les habitudes et à tous les besoins des populations; la loi sur les sucres appelle les chambres à prendre un parti décisif tant sur l'industrie indigène que sur les colonies; enfin, il n'est pas jusqu'au projet de loi sur les théâtres qui n'af-

Digitized by Google

fecte de précieux intérêts, ceux de la saine littérature et de la dignité de l'art. Nous le demandons, à quoi sert cet amas de questions, dont une ou deux suffiraient à défrayer, avec les questions politiques, une session laborieuse? Nous donnions dernièrement le conseil à l'opposition, quand elle propose des réformes, de choisir avec tact et discrétion les points sur lesquels elle veut appeler l'attention des esprits; nous lui disions qu'une seule question judicieusement choisie était préférable à ce pêle-mêle de propositions lancées sans à-propos et sans espoir raisonnable de succès. Ne pourrions-nous pas aujourd'hui tenir à peu près le même langage au pouvoir, et réclamer plus de prudence et de mesure dans la présentation des lois? Quelle est la conséquence de cet entassement de projets épineux? c'est que les choses se font mal ou ne se font pas. L'art de rédiger les lois se dégrade de plus en plus; les discussions sont embarrassées, incohérentes, et, tout en traînant en longueur, elles sont superficielles. De pareils débats sortent des lois tristement imparfaites dont les défauts se trahissent bientôt dans la pratique administrative ou judiciaire. Il faut le dire, si l'on compare les lois que nous fabriquons aujourd'hui avec les monumens de l'ancienne monarchie ou les travaux législatifs de l'empire, il nous faudra baisser la tête en avouant une humiliante infériorité. Comment en serait-il autrement? On propose, on rédige, on discute en courant; tout s'improvise, rien n'est approfondi, digéré, mûri. Aussi, voyons-nous les principes les plus contradictoires se livrer bataille dans les lois nouvelles, et préparer à ceux qui sont chargés d'appliquer ces lois d'inextricables difficultés.

Pour la loi du roulage, le gouvernement, dans le sein de la commission, avait annoncé par l'organe de M. le sous-secrétaire d'état des travaux publics l'intention de défendre toutes les dispositions de la loi; cependant M. Teste a fait plus tard des concessions. On sent qu'au milieu de pareils tiraillemens il est difficile d'arriver à une rédaction législative vraiment satisfaisante. Au moment de voter la loi sur le roulage, la chambre a défait ce qu'elle avait décidé. Elle s'était déterminée à exempter des prescriptions de la loi les voitures des agriculteurs; elle est revenue sur cette concession. Elle a voté un article qui permet aux conseils-généraux de renoncer au bénéfice de cette exemption. On peut reconnaître par là combien, en discutant la loi sur le roulage, la chambre était peu fixée sur les principes dirigeans de la matière. Fallait-il faire passer sur tous les intérêts le niveau de la loi, et subordonner toutes les autres considérations au bon état des routes, des grandes voies de communication? ou bien fallait-il reconnaître des exceptions au despotisme administratif de la loi nouvelle, et favoriser spécialement l'agriculture? Comment faire une loi conséquente, claire et utile, sans avoir résolu un point aussi essentiel? Cependant la chambre n'a dit ni oui ni non, ou plutôt après avoir dit une chose, elle en a dit une autre, ou enfin elle a renvoyé l'appréciation de la difficulté à un pouvoir inférieur, aux conseils-généraux. Ce seront les conseils-généraux qui décideront ce que la chambre n'a pas osé trancher. Dans chaque département, une décision du conseil-général peut solliciter une ordonnance

Digitized by Google

royale soumettant aux prescriptions de la loi les agriculteurs qui s'en trouvent exemptés par un article spécial. Nous ne croyons pas qu'il existe un autre exemple d'un procédé aussi bizarre. La loi établit une règle générale, elle y déroge par une exception spéciale, et, par une autre dérogation à cette exception, elle revient à la possibilité d'appliquer la règle générale. Il paraît qu'on a été déterminé à prendre un biais aussi étrange par la crainte que la loi ne fût rejetée au scrutin secret. On disait, en effet, que plusieurs membres de la majorité, mécontens de l'adoption de l'amendement de M. Darblay, se préparaient à repousser la loi. Le ministère a cherché alors les moyens de revenir sur cette concession, et l'on a imaginé le singulier expédient de l'intervention des conseils-généraux, c'est-à-dire que la chambre s'est dessaisie d'une des attributions dont elle doit être le plus jalouse, du droit de prononcer entre les intérêts particuliers, et de les soumettre aux solutions les plus vraies que réclame le bien général. De leur côté, les conseils-généraux seront souvent embarrassés du cadeau qu'on leur a fait, et ils pourront regretter que la fermeté du législateur ne leur ait pas épargné des appréciations toujours délicates, parfois irritantes.

Dans l'énumération des lois si nombreuses présentées aux chambres, nous avons oublié les deux projets de loi sur les chemins de fer du nord et du midi. Ces deux projets occuperont sérieusement la chambre dans le courant du mois prochain : en ce moment, les commissions travaillent. Il serait prématuré, il serait téméraire de porter un jugement sur la valeur des plans et des combinaisons présentés par le ministère; il faut attendre la discussion publique qu'au surplus le cabinet doit souhaiter aussi vivement que personne, car il doit désirer de se trouver promptement en situation de répondre aux objections graves qui surgissent de tous côtés. Le cabinet, nous n'en doutons pas, a obéi à une conviction sincère quand il s'est déterminé à présenter sous sa responsabilité les deux projets qui adjugent les deux lignes du nord et du midi aux deux compagnies dans lesquelles figurent MM. Rothschild et Talabot; mais il ne doit guère être surpris des défiances qu'excitent ces projets. Dans cette circonstance, en effet, le gouvernement a le désavantage de se présenter aux chambres sans les garanties et les travaux préliminaires qui servent ordinairement à justifier les propositions faites. Ainsi les enquêtes locales relatives au tracé des chemins ne sont pas encore terminées : la grande commission des chemins de fer, créée l'an dernier pour veiller à l'exécution de la loi du 10 juin 1842, n'a pas été appelée à donner son avis sur les projets; le conseil général des ponts-et-chaussés n'a point été consulté, et si ce corps recommandable apporte parfois quelques préjugés dans la question des rail-ways, ce n'est pas une raison pour dédaigner entièrement ses conseils et ses lumières. Nous croyons que les commissions n'ont pas été médiocrement surprises de ce défaut de renseignemens et d'études préliminaires. Si les commissions trouvaient de trop grands inconvéniens à certaines combinaisons présentées par le ministère des travaux publics, il faut désirer qu'elles s'attachent à en substituer d'autres; un rejet pur et simple

Digitized by Google

ajournerait encore pour un an des entreprises dont personne ne conteste l'urgence; ce serait triste. Il appartient donc à l'activité intelligente des commissions d'améliorer autant qu'il est en elles les projets soumis à leur examen, et de les sauver ainsi du naufrage.

La commission des sucres se trouve, comme on le sait, en opposition flagrante avec le ministère : elle a rédigé un contre-projet dont les bases sont tout-à-fait contraires à celles présentées par le cabinet. C'est lundi que le rapporteur de la commission, M. Gauthier de Rumilly, doit présenter son rapport. On s'est beaucoup plaint des lenteurs extraordinaires de la commission : peut-être trouvent-elles sinon une justification, du moins une excuse dans l'extrême difficulté du problème qu'il s'agissait de résoudre. On pourrait aussi assigner une cause plus générale à ce retard. Depuis un certain temps, à la chambre, les rapporteurs des commissions semblent aspirer à faire de leurs rapports comme des livres, des monumens sur la matière; avec cette prétention, la besogne dont on est chargé devient interminable; on veut tout embrasser, ne rien omettre : ambition louable sans doute, mais qui cependant doit avoir des bornes. Un rapport fait pour éclairer une assemblée délibérante sur une question spéciale, sur une question tout actuelle, ne doit ressembler ni à une histoire, ni à un traité. Les rapporteurs seraient plus utiles à la chambre et à l'intérêt public en mettant plus de rapidité dans leur travail, qui gagnerait même à une allure moins embarrassée, plus prompte. Exposées d'une manière plus concise, les questions viendraient plus vite en délibération, et souvent seraient mieux saisies.

Tous les problèmes économiques se tiennent par un lien naturel qu'on ne peut méconnaître. Ainsi la question des sucres se trouve toucher à la question de l'émancipation des esclaves. Dès 1840, M. Thiers avait signalé cette connexité, et il y trouvait même un motif pour ne pas sacrifier imprudemment l'industrie indigène, puisque l'avenir de nos colonies pouvait être gros de révolutions économiques et sociales. Aujourd'hui, l'honorable rapporteur de la commission de l'émancipation des esclaves tire de tout autres conséquences de la relation intime des deux problèmes : « Introduire l'émancipation, dit M. le duc de Broglie, sans être en mesure de dominer jusqu'à un certain point le marché national et de faire supporter aux consommateurs une certaine part des difficultés momentanées que l'émancipation fera naître, ce serait envers les colons une extrême injustice..... Nous estimons donc qu'aux approches de l'émancipation, les colons ont droit d'attendre du gouvernement qu'il cesse d'élever en serre chaude, d'encourager par des droits différentiels, une industrie factice qui les ruine sans s'enrichir elle-même. » Ainsi voilà deux points de vue bien différens. D'une part, on soutient qu'en raison même de l'émancipation probable et prochaine des esclaves, il faut se garder, dans l'incertitude d'un pareil résultat, de toucher à une industrie indigène qui peut au premier moment devenir plus nécessaire que jamais; de l'autre, on affirme qu'il y aurait injustice à ne pas assurer aux colons le monopole du marché national, au moment où on leur demande un sacrifice

Digitized by Google

au nom de l'humanité. Ces deux opinions si contraires représentées par des esprits éminens joueront un grand rôle dans la discussion qui va s'ouvrir.

Un changement de ministère vient d'avoir lieu en Belgique. Le nouveau cabinet, dont l'homme principal est M. Nothomb, ministre de l'intérieur, s'annonce comme un ministère de conciliation et de transaction; il déclare vouloir s'appuyer sur toutes les opinions modérées, sans acception de parti. Dans un discours qu'il a prononcé le 18 mars dernier, M. Nothomb a beaucoup insisté sur cette pensée que l'opinion libérale ne pouvait à elle seule diriger les affaires du pays. L'opinion libérale, a-t-il dit, se fractionne comme l'opinion catholique. Chaque fois qu'une question spéciale se présente, la grande classification du pays en parti catholique et en parti libéral vient à disparaître, et deux partis nouveaux se produisent, deux partis formés de fractions des deux grands partis. Dans cette même séance, M. Nothomb a reproché violemment au parti libéral de s'être montré exclusif, d'avoir voulu proscrire cette majorité mixte qui a fondé le gouvernement nouveau, réorganisé le pays, et à laquelle la Belgique doit sa prospérité. M. Nothomb se glorifie d'avoir toujours marché avec cette majorité, et il lui fait un appel nouveau.

Il est facile de comprendre la pensée et l'effort du gouvernement belge : en face des catholiques et des libéraux, de ces deux partis puissans et passionnés, il veut échapper à la nécessité de planter son drapeau dans l'un ou dans l'autre camp, et il cherche à s'appuyer sur une majorité mixte où les hommes modérés et pratiques des deux partis puissent se donner rendez-vous. A la politique des passions et des idées absolues, le gouvernement du roi Léopold veut opposer la politique des intérêts. Il rappelle au pays que les grandes bases de l'ordre politique sont jetées, qu'il doit maintenant s'occuper de ses affaires, du système commercial, de l'équilibre entre les recettes et les dépenses, des travaux publics. On voit que cette situation n'est pas sans analogie avec la position où nous nous trouvions en 1838; le danger le plus sérieux que pourrait courir la nouvelle administration serait de voir les libéraux et les catholiques prononcés se réunir contre elle et chercher à former une majorité de coalition.

En Espagne, l'enfantement du cabinet qui doit succéder au ministère de Rodil sera laborieux. Pour renverser, il y a une majorité incontestable : mais en quelles mains doit tomber le pouvoir ? Jusqu'à présent on voit les hommes et les diverses fractions de l'opposition se contrebalancer tellement, qu'aucun nom ne surgit encore comme vraiment nécessaire. Cette incertitude est une force pour Espartero. L'infant François de Paule persévérera-t-il dans l'opposition qu'il a commencée contre le régent? Ce rôle est brillant, mais difficile à remplir, et pourrait effrayer des hommes plus capables et plus fermes que l'infant. En attendant, nos relations avec l'Espagne restent toujours dans le même état. Rien n'avance, espérons que rien n'empire, et que le temps, au contraire, amortira bien des causes de divisions et d'aigreur entre les deux pays.

S'il est vrai que la Porte s'est décidée à procéder à une élection du prince

Digitized by Google

de la Servie, cette détermination prouvera combien peu elle avait la pensée et la force de résister à la Russie. Malgré toutes les correspondances des gazettes allemandes, malgré tous les bruits qui s'y trouvent répandus, nous n'avons jamais cru que le divan pût vouloir sérieusement lutter contre la puissance russe. Si Reschid-Pacha arrive aux affaires, il fera la seule chose qui soit encore possible, il s'emploiera à dissimuler habilement l'incurable faiblesse de l'empire, il parlera avec dignité sans jamais se mettre imprudemment dans la nécessité d'agir. Le jour où, grace au concours des puissances, la Porte a triomphé de Méhémet-Ali, ce jour-là elle a payé bien cher sa victoire, car elle a abdiqué toute indépendance entre les mains des alliés qui la faisaient triompher. Il eût mieux valu pour l'empire de Soliman traiter d'égal à égal avec l'heureux possesseur de l'Égypte que d'en faire son vassal avec le secours des puissances chrétiennes. Mais il fallait que les destinées s'accomplissent. Seulement tenons pour certain que Constantinople, dans son agonie, ne trouvera jamais la force d'une dernière résistance contre la puissance russe.

A Saint-Domingue, l'insurrection paraît victorieuse, et les dernières nouvelles nous montrent le président Boyer ne pouvant guère avoir d'autre espérance que de rejoindre en France les fonds qu'il y faisait passer depuis quelque temps. Le chef de l'insurrection, Charles Hérard, a proclamé libres les trois ports de la république par un ordre du jour qu'il date de la première année de la régénération de Haïti. De nouveau, par une autre proclamation, il s'est adressé au peuple et à l'armée; il leur dit qu'une révolution sans exemple dans les annales du monde vient de s'accomplir; il annonce l'établissement d'une nouvelle constitution qui abolira les abus et *la présidence à vie,* encouragera l'agriculture, l'industrie, le commerce et les arts, et sera la base de nouvelles institutions. Il est clair que, dès qu'une fois la présidence à vie sera abolie, tous les maux dont peut avoir à se plaindre Saint-Domingue cesseront comme par enchantement. C'est avec une pitié qui n'est pas sans amertume qu'on retrouve chez ces nègres tout l'aveuglement et tout le pathos révolutionnaire. Le sort du tyran, s'écrie Hérard, a été tracé par une main invisible sur les murs de son palais. Mais un nouveau jour va luire, et bientôt Haïti verra des législateurs *illustres* établir des institutions non plus sur le sable nouveau de la mer, mais sur le roc immuable. On rirait de tant d'ignorance et de tant d'orgueil, si l'on ne prévoyait dans l'avenir de tristes expiations.

Cette semaine, Saint-Cloud a vu le mariage de la princesse Clémentine, fille du roi, avec le prince Auguste de Saxe-Cobourg. Cette cérémonie n'a pas eu d'autres témoins que les membres de la famille royale, les témoins des illustres époux et les ministres. Elle s'est faite avec une gravité presque voisine de la tristesse : elle reportait inévitablement la pensée sur de bien douloureux souvenirs que rendait encore plus présente l'absence de Mme la duchesse d'Orléans. Le prince éminent qui après le roi était le chef de la famille royale, a disparu pour toujours, et dans cette réunion de tous les siens il laissait un vide affreux dont rien ne pouvait consoler.

Digitized by Google

La cour d'assises de Bruxelles a été pendant plusieurs jours l'objet d'une curiosité bien vive. On a lu avidement les débats d'une scandaleuse affaire dont nous ne parlons ici que pour signaler le talent dont a fait preuve un des membres les plus distingués de notre barreau. M. Caumartin doit s'estimer bien heureux d'avoir eu pour ami et pour avocat M. Chaix-d'Estange, qui l'a défendu avec tant d'éclat et de bonheur. Jamais M. Chaix n'a été plus intéressant dans la manière de présenter les faits; on sait qu'il excelle dans le récit. Il s'est montré simple, vrai, pathétique sans emphase, énergique sans déclamation. La pensée qui a terminé son plaidoyer était hardie. L'orateur n'a pas craint de montrer Sirey frappé par la vengeance divine, et expiant par sa mort le duel dans lequel il avait tué un de ses parens quelques années auparavant. Cette péroraison, prononcée par l'avocat avec conviction, avec autorité, a produit une impression profonde; si l'on songe qu'elle s'adressait aux sentimens religieux d'un jury belge, on y reconnaîtra un chef-d'œuvre d'habileté oratoire. Le barreau de Bruxelles a fêté avec convenance et cordialité l'éloquent représentant du barreau français.

REVUE DRAMATIQUE.

Opéra-Comique. — M. Balfe, avant d'écrire pour l'Opéra-Comique, était déjà connu depuis longues années comme chanteur et compositeur distingué. Les réunions musicales de cet hiver et l'épreuve tentée hier à l'Opéra-Comique n'ont fait que sanctionner la réputation de l'artiste et lui mériter de nouveaux suffrages. M. Balfe est un compositeur de l'école italienne, du style de Bellini et de Donizetti, affectionnant la grace langoureuse du cantabile et l'élégance de l'instrumentation. Diverses phrases de son œuvre pourraient être signées du nom du mélancolique auteur des *Puritains* sans que l'on eût trop à s'en étonner. Peut-être le reproche à faire à cette musique est-il le manque de variété; les mélodies de M. Balfe se présentent toujours un peu sous la même forme : un andante doux, suave, se résumant avec simplicité lorsqu'il ne s'agit que d'une romance, ou, dans le cas contraire, s'il s'agit d'un duo, d'un morceau d'ensemble, tombant dans les vulgarités de la cabalette; une introduction dans le goût gracieux et charmant des maîtres italiens modernes, une terminaison ornée du crescendo, des trilles et de tout l'attirail des roulades obligées, comme en faisaient, il y a vingt ans, Andreossi, Vaccaj ou Persiani. M. Balfe devrait s'en tenir à la première manière; les sympathies de son talent l'y portent. D'ailleurs, pourquoi revenir à ces formules d'un goût suranné? Voilà long-temps déjà que les maîtres en ont fait justice. Pourquoi M. Balfe, avançant d'un côté, rétrograderait-il de l'autre? L'instinct musical nous semble assez développé chez lui pour qu'il soit frappé de la dissonnance choquante que ces deux genres font en se heurtant.

Digitized by Google

Trois actes de M. Scribe sont une bonne fortune pour un débutant, et quoique l'auteur du *Puits d'Amour* n'en soit pas à ses premiers essais, l'appui du nom de M. Scribe ne lui en a pas été moins secourable. Lord Salisbury, sous le nom de Tony, a connu et aimé en Irlande une jeune paysanne d'une beauté et d'une sagesse extraordinaires, telle qu'on en voit à l'Opéra-Comique. Tony et Géraldine, en se séparant, ont échangé leurs anneaux; on ne doit rendre le gage que mort ou infidèle, ce qui, dans le premier cas, semble assez difficile. Géraldine vient à Londres chez son oncle le schérif pour les fêtes du mariage du roi. Salisbury apprend son arrivée; il sait la jeune fille trop sage pour se laisser séduire; d'un autre côté, il ne veut pas prolonger plus long-temps son erreur en lui promettant le mariage au nom de Tony. Il se décide à renvoyer l'anneau et à se faire passer pour mort. Le jeune page Fuldy se charge du message. Géraldine est anéantie à cette nouvelle; bientôt, restée seule, son désespoir éclate; elle ne peut survivre à celui qu'elle a tant aimé, et, perdant la tête, elle se précipite dans un puits. Comme il faut qu'une fille aussi vertueuse et qui a des idées aussi avancées sur la réciprocité des sentimens trouve sa récompense, Géraldine, au lieu de se briser le front contre les pierres du puits, de se noyer dans ses eaux glacées, tombe tout doucement sur de moelleux coussins qui la font descendre sans encombre au beau milieu d'une salle meublée avec luxe, éclairée avec splendeur. Géraldine se croit transportée au ciel, surtout lorsqu'en reprenant ses esprits elle se trouve dans les bras de son Tony, habillé comme un prince. Salisbury, quoique fort heureux de la preuve de tendresse que vient de lui donner sa maîtresse, est assez embarrassé de sa présence. Le souterrain dans lequel elle est tombée, et dont le puits est une des issues, sert de petite maison au roi Édouard. A tout instant, le roi et ses amis peuvent arriver, et quels dangers ne court pas la vertu de la jeune fille au milieu de ces débauchés!

Il ne faut plus songer à faire remonter Géraldine comme elle est descendue; les seigneurs arrivent par-là; Salisbury et son page cachent de leur mieux la captive dans un cabinet et se retirent. Le roi et ses compagnons arrivent, on boit, on chante pour célébrer son dernier jour de célibat, quand tout à coup Géraldine, poussée par un furieux besoin de mêler sa voix à la bacchanale de ces messieurs, entonne un cantique; la malheureuse fille, découverte, va devenir la proie du roi, lorsque des constables guidés par Salisbury pénètrent dans les salles, et s'emparent du roi et de ses compagnons comme d'une bande de conspirateurs. Dans le tumulte, Salisbury, sans être vu du roi qu'on emmène, enlève sa maîtresse, et la conduit dans une des salles du palais. Cependant les cloches sonnent, les gardes s'assemblent, tout se prépare pour la cérémonie du mariage du roi; depuis deux heures, le schérif attend une audience de sa majesté pour lui faire part des importantes captures de la nuit; le roi ne paraît pas, et pour bonne cause; il est bien et dûment lié chez le constable et solidement verrouillé sous triple clé. Mais le petit page Fuldy a des intelligences dans la maison, et, grace à lui, le roi peut venir faire de nouveau figure à sa cour; le schérif ne sait guère que penser de cela, sinon

Digitized by Google

qu'il faut se taire. Quant à Salisbury, le roi lui pardonne, le marie avec Géraldine, mais pense bien se venger plus tard.

La partition de M. Balfe est, comme nous l'avons dit, une œuvre de mérite qui se distingue des compositions représentées journellement à l'Opéra-Comique. Il y a peu de morceaux qu'on ne puisse citer comme étant d'un tour fin et délicat, d'une facture remarquable; nous signalerons entre autres la première partie du duo entre Mme Thillon et Henri. Il y a beaucoup de grace et de naïveté dans cette petite phrase; mais la cabalette qui la suit est de mauvais goût, et vient parfaitement à l'appui de ce que nous disions sur les deux genres qui semblent se disputer l'inspiration du musicien. Nous avons aussi remarqué les couplets chantés par Audran, et le duo du roi et de Géraldine, au second acte. Les chœurs sont, en général, médiocres, ils manquent de ce nerf et de cette vigueur indispensables aux ensembles. Le troisième acte n'est point inférieur aux deux premiers; on y trouve un quintette et des couplets instrumentés d'une façon fort élégante.

M. Chollet prête l'appui de ses grandes manières et de son beau physique au rôle du roi Édouard; malgré la singulière tournure que l'estimable acteur donne à ce pauvre roi, Chollet est, comme Moreau Sainti, un ancien débris qu'il faut respecter. Mme Thillon, comme toutes les blondes, abuse de ses cheveux; tantôt elle les frise en boucles tellement touffues, que l'on n'aperçoit plus de son visage que le petit bout de son nez, tantôt elle les relève sous le *snood* bleu de ciel pour nous faire admirer la profusion de leurs tresses et la richesse de leur couleur. Nous ne nous plaindrons certes pas de cette bonne grace, mais Mme Thillon devrait au moins faire une part égale des soins qu'elle donne à sa personne et des soins qu'elle donne à son talent; ce serait une attention dont le public lui saurait gré.

Le Théâtre-Français a joué, cette semaine, une petite comédie en vers, intitulée *l'Art et le Métier*, que nous avons acceptée comme un agréable intermède entre *les Burgraves* de M. Hugo, et la *Judith* de Mme de Girardin. Les vers en sont faciles, spirituels au besoin, en général élégamment tournés; seulement, il est regrettable que l'auteur qui en est, dit-on, à ses débuts, ait pris à tâche d'initier le public aux secrets de la vie littéraire. Il faudrait bien se persuader d'abord que le public n'est point accessible aux sujets de cette nature; ce sont des mœurs qu'il connaît à peine, des habitudes qui lui sont à peu près étrangères, une langue à part dont il ignore le vocabulaire. Le succès de *la Métromanie*, qui n'est ni plus ni moins qu'un chef-d'œuvre, faillit, à ces causes, être gravement compromis. Ensuite nous croyons qu'il serait convenable, dans l'intérêt de l'art et des écrivains eux-mêmes, de ne point inviter la foule à mettre le nez dans leurs affaires. L'art littéraire, ce grand art qui va s'amoindrissant de jour en jour, n'a déjà pas tant de prestige qu'on puisse impunément relever sa robe et le profaner à tous les regards. Si les prêtres et les lévites sont les premiers à se railler de leurs dieux et de leurs

Digitized by Google

autels, que deviendra la foi des croyans, et quel beau jeu n'auront pas les athées et les incrédules? Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que la littérature se trahit et se livre elle-même au vulgaire. N'avons-nous pas vu, à plusieurs reprises, M. de Balzac introduire le public derrière les coulisses de la vie littéraire, pour lui en dévoiler complaisamment toutes les manœuvres et toutes les ficelles? Eh bien! savez-vous ce qui résultera, si ce n'est déjà fait, de ces révélations imprudentes? C'est que le public, à force de voir de quelle façon se prépare votre cuisine, finira par prendre en dégoût les mets que vous lui servez; c'est que, vous voyant si peu discrets et si peu respectueux vis-à-vis de vous-même, il en viendra à ne plus vous respecter; c'est qu'il s'armera de vos aveux pour vous combattre et pour vous accabler. Que diriez-vous si les acteurs et les actrices venaient, chaque soir, s'habiller sur la scène, en face du parterre et des loges, s'ils vous convoquaient à leurs débats et à leurs rivalités, s'ils vous admettaient à les contempler en peignoir ou en robe de chambre, entre les mains du coiffeur, et se plâtrant le visage de blanc de céruse et de vermillon? Eh quoi! vous écrieriez-vous; voici donc Hermione et Pyrrhus, Chimène et Rodrigue, Alceste et Célimène? Et vous trouveriez avec raison que c'est enlever à l'art dramatique tout son prestige, toute ses illusions. Ainsi faites-vous pourtant, écrivains et poètes qui, déchirant le triple voile qui devrait envelopper vos mystères, ne craignez pas de les exposer à la curiosité et à la risée de la foule! C'est ainsi que vous vengez le vulgaire de votre supériorité; vous apprenez vous-même à la médiocrité jalouse que vous êtes moins grands qu'elle ne l'avait craint, et que vous avez, pour le moins autant qu'elle, vos faiblesses et vos infirmités. On ne saurait croire ce que l'art littéraire a déjà perdu de poésie et de dignité à ces indiscrétions maladroites. La multitude s'est ruée dans le sanctuaire dont le seuil lui avait été si long-temps interdit, et à cette heure, il n'est pas de cuistre ni de grimaud qui n'ait pu essuyer ses pieds sur le parvis du temple d'où partent les oracles. Et cependant, s'il est un linge sale qui doive se laver en famille, c'est à coup sûr celui de la grande famille littéraire, qui en salit plus que tout autre, s'il en faut croire les faux frères et les délateurs.

L'art et le Métier! Nous n'avons pas bien compris, à franchement parler, l'intention du poète. Dans la pièce nouvelle, l'art et le métier sont frères, non pas, ainsi qu'Étéocle et Polynice, frères ennemis comme on le pourrait croire, mais frères amis si jamais il en fut. Le métier, qui a nom Jacobus, est dévoué corps et ame à son frère, qui représente l'art. Jacobus fait si bien des pieds et des mains, de la langue et de la plume, que ce frère arrive, sans s'en douter, à la gloire et à la fortune. Y a-t-il un sens caché là-dessous? Cela veut-il dire que l'art, pour parvenir, a besoin du métier? Nous ne saurions décider quelle a été la pensée de l'auteur; mais toujours est-il que tout ceci ne manque ni d'esprit ni d'observation, et qu'en résumé cette petite comédie divertirait fort un public d'éditeurs, d'écrivains et de journalistes. M. Mirecour a très bien représenté l'art naïf, désintéressé, un peu maigre, tel qu'il ne se rencontre guère à présent; de son côté, M. Brindeau a représenté

Digitized by Google

dignement monseigneur le métier, gros, gras, joyeux, teint fleuri et bouche vermeille, tel en tout point qu'il se voit aujourd'hui. Mlle Denain est une charmante fille d'éditeur, trop rare dans le magasin de nos libraires; enfin, Mlle Brohan est une femme de lettres jeune et gentille, oiseau plus rare encore : *Avis rara terris, nigro simillima cygno.*

A l'heure où nous écrivons ces lignes, deux camps sont sous les armes, l'un sur la rive gauche, l'autre sur la rive droite de la Seine. Chacun a pour mot d'ordre le nom d'une femme héroïque : Judith d'une part et de l'autre Lucrèce. L'armée de la rive droite est conduite par une belle et blonde amazone qui mérita d'être appelée la muse de la patrie; elle a le front d'un poète, la grace d'une femme, la fierté d'une reine. Les guerriers qui marchent sous ses ordres brûlent de se mesurer avec les cohortes de Ponsart. Ponsart est un jeune guerrier venu des rives de la Saône; Vienne en Dauphiné l'a vu naître. C'est lui qui commande l'armée de la rive gauche. Nul, jusqu'ici, ne l'a vu à l'œuvre; il n'a point encore chaussé les éperons d'or, son armure est noire, son bouclier sans devise; mais on dit qu'il excelle à lancer la tirade et à décocher l'alexandrin. Autour de ces deux chefs brillent des guerriers et des héroïnes déjà connus par leur valeur et par leurs exploits. D'un côté, c'est le terrible Beauvallet, cœur de lion, voix retentissante; c'est Rachel, heureuse de combattre sous la bannière d'une femme et d'une muse. De l'autre, c'est le chevalier Bocage, ame de feu, noble intelligence, impatient de renouveler les glorieuses soirées d'Antony, de Buridan et de Palmer. Qu'adviendra-t-il de tout ceci? C'est ce qu'aucun ne saurait dire. Le monde attend et les dieux sont penchés sur le bord de l'Olympe pour voir ce qui va se passer sur la terre. Pour nous, témoins désintéressés qui ne cherchons dans cette lutte que le triomphe de l'art, nous faisons des vœux sincères pour que l'on plante dans l'un et l'autre camp un trophée après la bataille. Puisse Judith trancher la tête d'Holopherne aux applaudissemens de la foule! Puisse Lucrèce, en se frappant, frapper du même coup la tyrannie à la satisfaction générale! Puisse la victoire poser de chaque main une couronne, l'une sur les blonds cheveux de la muse, l'autre sur le front du poète.

En attendant la représentation de *Lucrèce,* le théâtre de l'Odéon a donné quelques comédies pour amuser la galerie et tromper l'impatience du public. On sait qu'à l'Odéon les comédies tombent, dans la double acception du mot, comme en été la grêle sur les toits. Parlerons-nous des *Prétendans,* et que dirons-nous des *Contrastes? Les Prétendans* étant de ce monde où les mauvaises choses ont le pire destin, la comédie de M. Lesguillon a eu le sort des roses; seulement, au lieu de vivre ce que vivent les roses, l'espace d'un matin, elle a vécu ce que vivent les méchantes pièces, l'espace d'une soirée. Quant aux *Contrastes,* c'est une œuvre anodine que le public a cru devoir accueillir avec cette bienveillance banale qui n'a jamais failli à la médiocrité. Imaginez un brave homme d'oncle qui n'a rien tant à cœur que de marier ses deux nièces. L'une est un démon, l'autre un ange. Fidèle à la sagesse des nations, qui dit en termes fort vulgaires que qui se ressemble

Digitized by Google

s'assemble, le digne homme a décidé que le démon épouserait un officier de cavalerie, et l'ange un doux et blond jeune homme, inoffensif comme un agneau, virginal comme un lys, blanc et suave comme une jatte de lait. En effet, il semble qu'à ce compte tout sera pour le mieux, et cependant voyez comme le sort se plaît à déranger les combinaisons les plus sages! Le démon et l'officier ne sont pas ensemble depuis un quart d'heure, que voici déjà la guerre allumée, tandis que d'un autre côté les deux anges s'ennuient de leur candeur mutuelle, et bâillent en se regardant à se démancher la mâchoire. Le digne oncle, se rappelant alors cet autre axiome de la sagesse des nations, qui dit que les extrêmes se touchent, marie l'ange à l'officier, le démon à l'agneau; et, grace à ce nouvel arrangement, il se trouve que pour le coup tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Telle est en vérité cette petite comédie, qui, n'ayant offensé personne, mourra honnêtement, sans avoir fait parler d'elle. C'est un de ces ouvrages médiocres qui faisaient dire à Byron qu'ils seraient meilleurs s'ils valaient encore moins.

Sous ce titre, *Hermance,* le théâtre du Vaudeville a joué une pièce en trois actes de Mme Virginie Ancelot. Cette fois, l'aimable auteur de *Marie* s'est adressée moins à l'esprit qu'à la passion, plutôt aux larmes qu'au sourire. *Hermance* est un petit drame sentimental, égayé toutefois çà et là par la présence de M. Badouillet et par celle de son épouse. Sachez donc que le comte Alfred a connu en Espagne une jeune et belle créature, du doux nom d'Hermance, qu'il aima d'un amour terrible et profond. De son côté, Hermance aima le comte Alfred de cet amour violent et passionné qu'on ne rencontre guères qu'en Espagne. Malheureusement il avait un rival, le sombre et farouche Alvarez, qui aimait pour sa part Hermance de cet amour frénétique et brûlant qu'on chercherait vainement ailleurs que sous le ciel embrasé des Castilles. Un beau jour qu'Hermance et Alfred s'enfuyaient vers la France, Alvarez, qui les avait suivis, atteignit nos deux fugitifs sur le bord d'un torrent. N'écoutant que leur rage jalouse, les deux gentilshommes mirent l'épée au poing, et le malheureux Alfred tomba bientôt baigné dans son sang; ce que voyant, Hermance se jeta tête baissée dans le torrent, au grand désappointement d'Alvarez, qui s'en retourna comme il était venu, les mains vides.

C'est un ou deux ans après ces tragiques évènemens que nous retrouvons en France le comte Alfred marié avec Valeria, sœur d'Hermance. Le comte n'est pas mort, puisqu'il vit encore, ce qui prouve clairement qu'il ne faut point trop se hâter d'enterrer les morts, et qu'Hermance eût bien fait d'attendre quelques heures avant de se précipiter dans le torrent. Ce qu'il y a de triste et de fâcheux en cette affaire, c'est que le comte a l'amour aussi dur que la vie, et que, tout mari qu'il est de Valeria, c'est encore la morte qu'il aime. Cependant, à force de lutter contre ce fatal amour, il est parvenu à le contenir, sinon à l'étouffer entièrement. Il en a fait un loyal aveu à sa femme; seulement il s'est bien gardé de prononcer le nom de la défunte. Les choses en sont là, quand tout d'un coup, bon! voici cet enragé d'Alvarez qui

Digitized by Google

arrive tout exprès pour donner un nouveau coup d'épée au comte Alfred, qui cette fois le lui rend bien; tous deux sont blessés, Alfred au bras, Alvarez à la poitrine; l'un et l'autre ne s'en portent que mieux. Mais voilà bien une autre fête! La pièce de Mme Ancelot nous donne un avant-goût du jugement dernier : tous les morts y ressuscitent. Hermance, qui s'est jetée dans le torrent, en a été quitte pour la peur et pour une entorse; la voici qui tombe entre les bras de sa sœur qui la croyait trépassée depuis près de deux ans. Vous pensez quelle joie! Les premiers transports apaisés, Hermance, qui n'a pas l'air le moins du monde de s'être jetée dans un torrent, raconte à sa sœur qu'elle est venue en France chercher un être qui l'aime, qu'elle adore, et qui doit lui donner son nom; seulement, ce nom, elle se garde bien de le dire. Poussant plus loin la discrétion, Valeria n'a rien de plus pressé que de cacher à Hermance son mariage avec le comte Alfred : c'est là de ces petites nouvelles sans valeur, de ces secrets sans importance qu'on a toujours le temps de s'apprendre entre sœurs.

Les choses ainsi posées, vous devinez aisément le reste : désespoir d'Hermance en découvrant qu'Alfred est l'époux de Valeria; douleur de Valeria en découvrant qu'Hermance est cette femme qu'autrefois Alfred a tant aimée; stupeur d'Alfred et d'Alvarez en découvrant qu'Hermance n'est pas morte; on ne marche plus que de surprise en surprise, de découverte en découverte. Oh! s'écrie Alfred. Ah! s'écrie Alvarez. Hai! s'écrie Hermance. Hé! s'écrie Valeria. Ouf! s'écrie le critique essoufflé, qui ne sait plus où donner de la tête au milieu de tous ces morts-vivans. Pour en finir, Hermance prend le parti de se retirer suspendue au bras d'Alvarez, tandis qu'Alfred, entièrement revenu à des sentimens conjugaux, presse Valeria sur son cœur. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, cette larmoyante histoire est égayée par M. et Mme Badouillet, très bien représentés par M. Bardou et par Mlle Castellan. Ainsi, tout s'y trouve, le rire et les larmes, le drame et la comédie, l'amour et la passion, la surprise et même la terreur. D'où vient cependant qu'on sort de là sans avoir ri, sans avoir pleuré, sans s'être senti un instant remué?

On a représenté, cette semaine, au théâtre du Gymnase dramatique, un vaudeville en deux actes intitulé *les Deux Favorites*, par M. Jules de Premaray. Si ce nom n'est pas un pseudonyme sous lequel se cache quelque vaudevilliste émérite, rompu depuis long-temps aux roueries du métier, si c'est véritablement d'un jeune débutant qu'il s'agit, tant pis pour nous, tant pis pour M. Jules de Premaray, car nous ne savons rien de plus triste qu'un jeune homme ayant à ses débuts l'expérience de la vieillesse, esprit compassé, sans audace, sans originalité, sans jeunesse, et se traînant déjà dans l'ornière, au lieu de courir follement sur les pelouses, ainsi qu'il sied au faon et à l'écrivain qui commence. Eh quoi! vous êtes jeune, vous êtes un homme nouveau, vous en êtes à vos premiers pas sur la scène, et voici ce que vous apportez! En bonne conscience, ce n'était pas la peine; sur la foi de votre nom, nous avions compté sur quelque chose d'imprévu. Celui-là, du moins, disions-nous, est un talent vert et plein de sève que n'a point encore

Digitized by Google

fatigué le métier; nous ignorons s'il fera bien, mais à coup sûr il ne fera pas comme les autres. Il aura les graces et les charmes de l'inexpérience; il cherchera quelque voie nouvelle; il sera bon de le suivre, même dans ses égaremens. Ainsi disons-nous à tous les noms que nous voyons surgir, et c'est pour nous une amère déception, quand il se trouve que sous ces noms nouveaux se cachent des esprits vieux et usés jusqu'à la corde. M. Jules de Premaray a débuté au théâtre du Gymnase dramatique par une pièce qui n'avait été faite avant lui que trente ou quarante fois. Cependant il n'était pas temps encore de désespérer de l'avenir du jeune débutant. Aujourd'hui nous le condamnons sans appel. Est-ce à dire que *les Deux Favorites* soit une pièce au-dessous de mille autres que nous avons vu jouer aux applaudissemens du public? Nous voudrions, hélas! qu'il en fût ainsi; nous voudrions que ce fût une pièce détestable dans laquelle se révélât une ignorance complète de l'art et de la scène. Malheureusement, il n'en est rien; il s'agit, hélas! d'une pièce qui ressemble exactement à tout ce qui s'est fait jusqu'ici. Ce n'est ni mieux ni pire; voici pourquoi c'est condamné.

Lord Bilbrok et Jane sa fille vivent, exilés de la cour, dans leur château, à quelques lieues de Londres. Le noble lord se console, en cultivant des fleurs, de l'ingratitude du roi Charles II. Or, de toutes les fleurs de lord Bilbrok, la plus belle et la plus fraîche est assurément miss Jane. Charles II, ayant eu vent de tant de jeunesse, de grace et de beauté, pensa que c'était un meurtre de laisser une fleur si charmante exhaler ses parfums dans la solitude. Un jour donc il fit une pointe au château de lord Bilbrok, qu'il décida sans peine à venir prendre l'air de la cour. Au deuxième acte, nous retrouvons lord Bilbrok et sa fille installés dans le palais même du souverain. Lord Bilbrok ne se sent pas de joie; miss Jane ne soupçonne rien. Naïve comme on l'est rarement à quinze ans, la belle enfant ne se doute pas qu'elle est plus qu'à moitié dans la gueule du loup. Qui la sauvera, qui l'arrachera de l'abîme près de l'engloutir? C'est lady Mary qui se charge de cette bonne œuvre. Lady Mary est la favorite du roi; elle ne souffrira pas que la fille de lord Bilbrok lui coupe, comme on dit, l'herbe sous le pied. Impérieuse et jalouse, elle s'y prend si bien que Jane épouse le jeune homme qu'elle aime, et qu'ils partent tous deux pour la France, laissant le roi honteux et confus comme un renard qu'une poule aurait pris. M. Tisserant a joué le rôle de Charles II d'une façon moins que royale. Mme Volnys a toujours ces beaux yeux dont elle abuse quelque peu; son costume de chasse est d'un goût exquis, et Mme Volnys le porte à ravir. Mlle Rose Chéri a eu, cette fois encore, les honneurs de la soirée. La place de cette jeune actrice est au Théâtre-Français, où elle jouera les ingénuités comme nulle actrice ne les a jouées depuis Mlle Mars.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LE TRÉSOR

DE

LA CAVERNE D'ARCUEIL.

XIII.[1]

Tandis qu'on nous expédiait, deux à deux, vers notre prison provisoire, M. d'Argenson et quelques-uns de ses commis intimes se dirigèrent du côté où le bruit se faisait dans le parc, guidés qu'ils étaient par les cris, qui retentissaient toujours aussi aigus.

Ils s'enfoncèrent dans une espèce d'allée inextricable, barrée par des tiges et des branches, et pénétrèrent, à travers les rameaux entrelacés et les souches tortueuses et bifurquées, dans un massif d'arbres et d'arbrisseaux serré et compacte comme le tissu d'une charmille. Au milieu de ce fourré il y avait une petite place occupée seulement par de hautes herbes touffues et quelques plantes grimpantes, des houblons et des lierres. Sous ces herbes, ils aperçurent un peu de terre fraîchement remuée et un trou qui semblait nouvellement formé par un éboulement. C'était du fond de ce trou que

(1) Voyez la livraison du 23 avril.

Digitized by Google

s'échappaient, comme s'élancent du sein du Vésuve le soufre et la lave en feu, les clameurs qui remplissaient de leur tumulte le calme profond de la nuit et des bois.

— Sang-Dieu! dit M. d'Argenson, il y a quelqu'un par ici qui, mille bombes! n'a pas fait vœu de silence chez M. l'abbé de Rancé!

— C'est vrai, monsieur le comte, et qui non plus n'a pas trouvé la paix dans le sein de la terre, cet asile du repos, ajouta un des serviteurs de M. le lieutenant-général, tout en se penchant sur le précipice et plongeant sa lanterne sourde dans l'ouverture.

A la clarté que répandait la lanterne, il fut aisé de distinguer sous la terre éboulée des degrés de pierre formant une descente assez semblable aux escaliers qui donnent accès aux caves dans nos maisons.

— Que ce soit l'échelle qui mène au moulin du diable, ou tout autre traquenard menant dans tout autre mauvais lieu, bah! je me risque, dit le même homme de police.

Et il se mit de son mieux à glisser dans le cratère et à descendre courageusement dans le ravin.

— Allez, allez, je vous suis, reprit M. d'Argenson; mais prenons garde de renouveler l'histoire un peu surannée d'Empédocle.

Après avoir dévalé en tâtonnnant et avec beaucoup de précaution une vingtaine de marches encombrées par la terre éboulée, ils se trouvèrent enfin sur un palier ou plutôt sur le sol d'une petite chambre souterraine, au milieu de laquelle était un objet énorme et noirâtre, qui, criant et gémissant, agitait de tous côtés ses membres et faisait d'inutiles efforts pour se relever, comme un hanneton qu'un écolier a mis sur le dos.

Nos hardis aventuriers s'approchèrent de cette masse informe et sinistre avec un redoublement de prudence, comme autrefois les Troyens s'approchèrent du fameux cheval. Ils explorèrent d'abord les parties les plus extrêmes et découvrirent, premièrement, une main et un soulier, puis un genou et un coude, puis l'autre jambe et l'autre bras, venant tous quatre se souder à un gigantesque abdomen, lequel se terminait par une large face humaine que défigurait une affreuse expression : c'était la large face de notre révérend prieur.

M. le comte d'Argenson le reconnut aussitôt, mais plutôt à sa corpulence qu'à ses traits.

— Que diable faites-vous ici, monsieur de Bacheville, et dans une pareille posture? dit-il amicalement.

Digitized by Google

— Hélas! monsieur le lieutenant, j'ai failli me rompre les os et perdre la vie! J'ignore où je suis; tout ce que je sais, c'est que la terre a craqué sous moi, et que j'ai roulé long-temps comme un esteuf dans un jeu de paume.

— Plus de peur que de mal. Cela ne sera rien, mon révérend..... Allons, mes amis, remettez monsieur sur ses pieds.

— Aisé à dire, coûteux à faire, repartit, se mordant les lèvres pour ne pas rire, l'agent qui le premier avait mis le pied dans l'abîme.

Et alors quatre des plus robustes exempts se saisirent de notre saint homme, et, le hissant comme un cric fait d'un fardeau, le remirent sur ses pieds tant bien que mal.

Cette entreprise accomplie, ces bonnes gens auraient pu dire, à l'instar d'Horace: *Exegimus monumentum;* mais ils se contentèrent, sur l'injonction de M. le lieutenant, d'entraîner le pauvre moine hors de ce fâcheux réceptacle et de le conduire au château auprès de ses disciples, c'est-à-dire auprès de nous, dans l'appartement où nous étions enfermés.

Revenus de notre premier effroi, nous n'avions pas tardé à nous apercevoir dans notre prison que le prieur nous manquait. Dans le parc de guerre où l'ennemi les a conduits, après la déroute, le premier soin des vaincus est de se reconnaître et de se compter. Quand le loup rôde, le pâtre aussi compte ses brebis; mais ici les brebis en étaient réduites à se compter elles-mêmes, le chef du troupeau était perdu. Le bon moine était l'ame de l'entreprise et l'ame de la plupart de ceux qui en suivaient l'exécution. Aussi la remarque de cette absence vint-elle ajouter de nouvelles alarmes et jeter un grand découragement dans la compagnie.

Comment se faisait-il qu'il ne fût point parmi nous? En sa qualité de coryphée, avait-il supporté tout le poids de la colère de M. le lieutenant? Par respect pour son caractère et ses dignités, l'avait-on mis soigneusement à part, comme on avait fait de Suzanne par égard pour son sexe et pour sa beauté? Chacun selon sa fantaisie donnait une explication plus ou moins étrange, plus ou moins admissible, de cette disparition. Ceux qu'une foi sincère attachait au prieur, et qui brûlaient pour lui et pour la science occulte d'un zèle outré, ne voulaient voir dans ce fait que le résultat d'une faculté commune à tous les adeptes, celle de s'évaporer dans les ténèbres. D'impossibilité en impossibilité, ces fervens disciples en étaient arrivés aux choses les plus merveilleuses en l'honneur de leur maître. Déjà quelques-uns parlaient vaguement d'apothéose, de transfiguration. Ils l'avaient vu

Digitized by Google

tout à coup, au milieu du trouble général, du moins il leur avait semblé le voir, s'ils n'avaient point été le jouet d'une illusion, quitter légèrement la terre, s'effacer, s'amoindrir, devenir pure essence et gagner rapidement les régions du ciel.

Les choses étaient parvenues à ce degré d'exaltation, et il demeurait à peu près convenu que notre révérend prieur, réduit à l'état d'un être complètement métaphysique, se promenait dans les étoiles pour échapper aux poursuites de M. le lieutenant de police, quand bien malencontreusement cette admirable métamorphose, qui rappelait si ingénieusement la transformation de Daphné, la transsubstantiation de la perruque de Chapelain, reçut un bien furieux démenti.

La porte de l'appartement où l'on nous tenait en geôle s'était subitement ouverte, et la masse pesante de M. de Bacheville, plus terrestre et plus matérielle que jamais, avait été poussée au milieu de nous par les quatre hommes de police qui venaient d'opérer l'extraction du pauvre astrologue.

A cette réapparition si parfaitement improvisée, l'étonnement, comme on le pense bien, fut assez général; mais le prestige qui l'accompagna, je dois l'avouer, fut d'un effet assez médiocre. Au désordre de sa mine et de sa parole, l'infortuné prieur joignait le désordre de ses habits; et nos illuminés en eurent fort à rabattre, quand le bonhomme, pressé par leurs questions, en vint à leur raconter comment, en s'esquivant de la foule et cherchant une retraite dans le parc, il était tombé prosaïquement dans un trou.

Mais tandis que le bon M. de Bacheville nous régalait ainsi fort en détail de toutes les menues circonstances de son accident (ce qui vint très à propos me récréer, car je commençais à m'enfoncer dans une grande mélancolie et à regretter vivement dans mon cœur de m'être mêlé aux sottises de ces petites gens), M. le lieutenant-général de police poursuivait de son côté ses investigations dans le caveau du parc.

Laissons donc notre brave moine conter, reconter et raconter encore par le menu l'histoire et les épisodes peu nombreux et peu variés de sa chute, que nous pouvons nous flatter de connaître déjà très suffisamment.

Digitized by Google

XIV.

Lorsque M. le comte d'Argenson se fut, ainsi que nous l'avons vu, débarrassé du prieur, maître paisible de la place, il se prit à considérer attentivement le lieu où il se trouvait. C'était une espèce de petite chambre ayant deux toises au plus en tous sens, bâtie tout en pierres fort propres et fort bien assemblées. De très grandes et très belles dalles de liais ajustées avec symétrie recouvraient le sol. Une frise basse régnait tout autour des murailles, et la voûte en berceau surbaissé, appareillée à l'allemande par une main très habile, posait sur une architrave d'un dessin très simple, mais de bon goût.

M. d'Argenson commençait à se demander d'où pouvait provenir cette construction souterraine, à quel usage elle avait pu être destinée? Et comme il était, à ce qu'il paraît, de l'école historique qui voulait, je ne sais sous quel vain prétexte, que la bonne Isis autrefois eût quitté son beau pays d'Orient pour venir se faire adorer dans la banlieue de Lutèce, il cherchait déjà à reconnaître dans cette maçonnerie toute fraîche et toute moderne si ce n'était pas quelque antique substruction, quelques restes d'un temple jadis élevé sur cet emplacement, en l'honneur de la susdite déesse, quand tout à coup il aperçut au niveau du sol, tout à fleur des dalles, dans un angle du caveau, du côté opposé aux degrés que notre cher prieur avait descendus d'une façon si périlleuse, une ouverture ou orifice à peu près semblable à l'embouchure d'un puits, et de même diamètre.

Sa surprise fut grande, sa surprise archéologique, veux-je dire, et passant à de nouvelles inductions, il se mit à examiner ce que pouvait être cette solution de continuité dans le sol, et quels pouvaient en être le but et le sens.

Il vit alors au-dessous de lui, dans la profondeur de cette espèce de cylindre, une suite de degrés de pierre se superposant, s'attachant à un limon commun, et formant ce qu'on appelle vulgairement un escalier en spirale, une vis d'Archimède, comme il s'en trouve encore dans de vieux édifices gothiques, dans l'intérieur des clochers et des tours.

Le serviteur de M. le lieutenant-général qui tout d'abord, lanterne en main, s'était risqué à pénétrer dans ce repaire par le chemin peu sûr que venait de frayer si pittoresquement M. de Bacheville, ce

Digitized by Google

serviteur, dis-je, fut encore le premier qui osa s'aventurer dans ce nouveau défilé, si étroit qu'un homme y pouvait passer à peine.

M. d'Argenson n'était pas non plus fort craintif de son naturel, et d'un pied résolu il se prit à descendre aussitôt marche à marche sur les talons de son valet. Rien n'est plus contagieux que la peur ou le courage.

Après plusieurs évolutions que faisait l'escalier autour de son noyau de pierre, ils se trouvèrent au bas des degrés, dans un caveau à peu près semblable à celui qu'il venait d'explorer au-dessus. Seulement les parois en étaient polies comme le marbre, et les assises taillées en biseau à la manière florentine, et rangées avec l'art particulier qui se remarque aux façades des palais toscans.

A la voûte en arète d'une coupe légère, et ornée de nervures sur ses bords, était suspendu un vieux candélabre. Les pierres de la surface portaient encore les traces de la fumée qu'avait dû jeter une flamme vacillante, éteinte déjà depuis plus d'un siècle, après avoir éclairé trop long-temps à regret de sa lueur confidente les accès de la plus immonde passion humaine, de l'amour de l'or; après avoir assisté, agonisante elle-même, à une scène d'horreur et de désespoir.

M. d'Argenson donna une faible attention à toutes ces choses. Un passage étroit, ouvert devant lui, dans l'épaisseur de l'un des murs du caveau, et fermé par une grille de fer, avait attiré tous ses regards.

Au-delà de cette deuxième salle, il y avait donc encore quelque chambre dans laquelle devaient conduire ce passage et cette porte. Et là-dedans et au-delà, qu'y avait-il? Une succession infinie de repaires se pénétrant l'un l'autre et s'étendant au loin dans les ténèbres, comme ces galeries naturelles où souvent le visiteur égaré trouve une fin solitaire et horrible, allait-elle se dérober et s'enfuir devant leurs pas jusque dans les abîmes de la terre?

Il frémit, il hésita.

Enfin, surmontant ce premier mouvement de terreur indépendant de lui-même, il s'approcha, avec la bravoure apparente qui convient à un magistrat, du côté où l'issue mystérieuse était pratiquée dans le flanc de la muraille. Cette baie de pierre ressemblait assez au soupirail d'un immense fourneau.

M. le lieutenant marcha jusqu'au fond de l'embrasure, si étranglée qu'il pouvait à peine s'y maintenir, et lorsqu'il fut nez à nez avec la grille de fer qui fermait l'ouverture, il essaya de la pousser devant lui. Mais l'obstacle ne céda pas.

Digitized by Google

Derrière la grille, l'obscurité était si profonde, que l'œil n'y pouvait reconnaître ni dimensions ni formes. M. d'Argenson y fit pénétrer à travers deux barreaux la lanterne sourde qui le guidait, et promenant çà et là cette lumière pâle et glissante, il parvint à distinguer peu à peu, dans une espèce de cellule toute bâtie en pierre comme les caveaux précédens, divers coffres ou meubles rangés le long des murailles.

Sur les dalles et non loin de la grille, deux masses assez informes et noirâtres gisaient à peu de distance l'une de l'autre. — On eût dit deux cadavres étendus sur le carreau.

Attachant long-temps, fixement son regard sur ces apparences bizarres, dont les contours indécis s'effaçaient dans une ombre opaque, pour tâcher d'y démêler quelque silhouette moins incertaine, quelque indication plus précise qui pût l'aider à débrouiller le vague et l'ambiguité de ces étranges objets, M. le comte d'Argenson finit par reconnaître, d'une façon qui ne permettait plus le doute, que c'étaient bien là deux figures dans l'immobilité de la mort, deux corps humains jetés là sur le sol, comme des squelettes arrachés à leurs cercueils et foulés aux pieds un jour de colère et de profanation.

En même temps que cette certitude se fit jour d'une façon prompte et rapide dans son esprit, l'effroi se glissa dans son ame; le froid de la peur courut dans ses chairs et glaça le sang dans ses veines. Sa lampe sourde lui échappa des mains, tomba sur les dalles et s'éteignit; et il se retira en marchant à reculons, avec une expression étrange, jusqu'au milieu de ses hommes, qui étaient restés derrière lui dans le caveau, comme si les deux cadavres s'étaient dressés soudain sur leurs ossemens et lui avaient parlé d'une voix sinistre.

Mais le bel usage et les mœurs élégantes ne souffrent pas les manifestations naturelles, la naïveté dans les sensations. M. le lieutenant-général réprima aussitôt le trouble involontaire qui s'était emparé de sa personne, trouble indigne d'un homme de bon goût, et reprenant son air habituel : — Je ne sais, dit-il, si j'ai été la dupe de quelque vision, mais il m'a semblé voir là-dedans deux espèces de fantômes; oui, deux fantômes, deux spectres, étalés dans le fond de cette cage, comme deux tourtereaux couchés sur le sable d'une volière. — Tenez, voyez vous-mêmes, messieurs; prenez un flambeau!

La grille était fermée par une serrure d'un mécanisme fort compliqué et fort étrange. Ce fut en vain qu'on chercha à en comprendre le secret et la combinaison. Impossible de mettre le doigt sur le res-

Digitized by Google

sort mystérieux qui devait faire tourner la porte sur ses gonds : il fallut briser la gâche et le pène à coups de hache.

L'œil exercé et pénétrant de M. d'Argenson ne s'était point mépris dans l'ombre; il avait parfaitement distingué tout ce que contenait la cellule. Il y avait en effet, comme il avait cru le voir, plusieurs coffres et plusieurs barils rangés à la suite l'un de l'autre le long des murs, et plus au milieu de la pièce deux espèces de spectres étendus sur les dalles.

L'un des deux corps, enveloppé dans un grand manteau de laine ramassé autour des flancs par une corde, semblait avoir été surpris par la mort dans une misère profonde. Point de linge sur la peau, et pour chaussures des lopins de cuir déchirés et troués, maintenus par des débris d'étoffe et des ficelles : contrefaçon hideuse des sandales d'un pauvre frère mendiant.

Une forêt de longs cheveux blancs en désordre, et une grande barbe blanche qui des yeux lui descendait jusque sur la poitrine, laissaient à peine à découvert quelques places d'un visage d'une maigreur extrême. Le front était plissé, des rides tortueuses rayaient dans tous les sens ses joues creuses et livides; l'œil, affaissé dans son arcade, avait disparu sous le poids d'une paupière close et aplatie; la bouche, encore entr'ouverte, paraissait avoir été tordue dans un dernier grincement convulsif; toute la face avait une expression horrible de stupidité et de douleur. Les bras cruellement décharnés, les poings fermés et crispés avec force, portaient l'empreinte de nombreuses morsures faites à belles dents; plusieurs places étaient déchirées et mises à vif, comme si elles eussent été broyées long-temps et avec force. Tout semblait indiquer que ce vieillard avait dû expirer dans les tortures de la faim et de la rage.

L'autre corps était celui d'un tout jeune homme. Le front appuyé sur ses mains en croix, la face tournée contre terre, il était prosterné dans toute sa longueur, à quelques pas plus loin que le vieillard, comme ces grandes figures en prostration que les artisans qui travaillent la pierre cisèlent quelquefois sur le couvercle des tombeaux pour représenter la morne image du désespoir.

Il était tout vêtu de cramoisi, haut-de-chausses et pourpoint, d'une étoffe riche et soyeuse, une manière de velours. La casaque qui était jetée à grands plis sur ses épaules était d'une forme agréable et élégante, mais d'une coupe fort ancienne, et telle qu'en portent encore aujourd'hui certains personnages de théâtre. Il avait autour du cou une fraise brodée fort ample et fort belle, et des dentelles

Digitized by Google

fines aux poignets. En un mot, cet enfant, à en juger par la recherche de sa mise et le bon goût de ses vêtemens, avait dû être, dans le temps où il avait été si cruellement surpris par la mort, un garçon fort distingué et fort à la mode.

Son visage était have, mais blanc; une barbe blonde et naissante encadrait ses lèvres et dessinait le contour gracieux de son menton. Ses traits étaient fins et mignons, ses mains petites et délicates, et il y avait sur son front et dans toute sa physionomie inanimée et décolorée l'expression d'un calme et d'une candeur ineffable. On eût dit qu'il avait quitté la vie sans regrets, sans efforts, dans une douce résignation. Il montrait au plus vingt ans.

Il faut croire que ces chambres souterraines étaient d'une construction bien saine et bien salubre, et que la dépouille mortelle de cet enfant comme celle du vieillard s'étaient trouvées dans un milieu bien exempt de toute humidité ambiante et de tout principe dissolvant, car elles étaient l'une et l'autre dans un état de parfaite conservation, ou plutôt de parfaite dessiccation, comme si elles eussent été soigneusement embaumées dans un cercueil. La peau sèche et adhérente aux articulations avait pris la dureté et la sonorité du parchemin, et le sang et la chair s'étaient réduits et volatilisés à ce point qu'ils avaient perdu toute pesanteur. Tels se conservent, dit-on, quelquefois dans le désert les corps des voyageurs engloutis par des tourbillons de sable.

Peindre l'étonnement de M. le lieutenant de police et l'ébahissement de ses commis devant une aussi étrange rencontre ne serait pas chose facile; et ce qui surtout me serait impossible, ce serait de les suivre dans la foule d'imaginations et de suppositions que fit naître dans leur esprit la vue de ces deux corps, formant entre eux un si curieux contraste : l'un tout jeune, l'autre dans les dernières limites de la vieillesse; l'un couvert de toutes les apparences de la misère la plus dégoûtante, l'autre dans la livrée du luxe et les soins de l'élégance; l'un avec un masque hideux, image du vice et de la rage, l'autre avec une belle tête blonde, résignée et douce, comme celle d'un enfant dans le sommeil.

Comment ces deux infortunés avaient-ils trouvé la mort dans ce cachot? Depuis quand étaient-ils là? Qui pouvaient-ils être? Voilà quelques-unes des mille et une questions que naturellement s'adressaient nos perquisiteurs, tout en se livrant à un bien triste examen, tout en considérant ces pauvres victimes, dont la fin avait dû être si cruelle, qui avaient dû succomber après une lente et affreuse agonie.

Digitized by Google

Quant à nous, qui sommes préalablement beaucoup mieux informés que ne l'étaient alors tous ces hommes de police, il est plus que vraisemblable que nous avons reconnu depuis long-temps, dans les deux spectres du caveau, maître Jean d'Anspach et son neveu Adolphus.

XV.

Dans le court espace de temps qu'on accordait aux prisonniers privilégiés pour leur récréation, soit à la Bastille, soit à Vincennes, il était difficile que l'infortuné M. de Brederode pût achever au gré de ses compagnons le récit de ses prétendus malheurs, que nous essayons de reproduire en ce moment avec quelque fidélité. La fâcheuse apparition du geôlier, qui venait prendre les prisonniers pour les conduire dans leurs chambres, interrompait, d'ordinaire au grand chagrin des auditeurs, l'histoire qu'ils écoutaient, et à laquelle ils prenaient de plus en plus un plaisir vif et réel.

— La suite à demain, messieurs, disait gracieusement le comte de Brederode en se retirant; Dijon (c'était le nom du geôlier) ne veut pas qu'aujourd'hui vous en sachiez davantage... Puis, s'adressant au porte-clés lui-même : — Dijon, savez-vous que vous êtes un véritable artifice de rhétorique? ajoutait-il; vous venez habilement contrarier le cours de ma narration pour y ajouter encore de l'attrait et du charme par l'attente et la suspension.

Et le lendemain, à l'heure régulière de la promenade, quand l'auditoire se retrouvait formé sur la plate-forme, quelquefois assis sur l'affût d'un vieux pierrier qui, là depuis des siècles, braquait sa gueule silencieuse sur la ville, il reprenait, après un court préambule, son récit où il l'avait laissé la veille.

— L'œil est rapide, disait-il d'ordinaire, et la parole est lente, et les phrases, dans la bouche même la plus exercée, se succèdent péniblement, comme des chariots pesamment chargés, par un chemin étroit et limoneux. Aussi n'allez pas croire que M. d'Argenson se fût arrêté aussi long-temps auprès des deux corps, pour en prendre une connaissance attentive, que je l'ai fait hier, moi, pour vous en donner une idée imparfaite et sans précision.

En même temps qu'il s'abandonnait à ce triste examen, aux impressions qui en étaient la suite naturelle, tout en laissant son esprit voguer sur la mer des réflexions et des hypothèses, il avait même fouillé du regard scrupuleusement et de tous côtés la cellule,

Digitized by Google

pour s'assurer s'il n'y existait pas, comme dans les caveaux antérieurs, quelque communication répondant à l'entrée, menant à d'autres voûtes souterraines. Mais pas une fissure dans les pierres, pas la moindre disjonction, pouvant faire soupçonner un passage condamné ou habilement dérobé, ne s'offrit à sa recherche : la crypte décidément s'arrêtait là. Une surprise nouvelle, considérable, inouie, cependant, l'attendait encore.

Tout à coup il a cru s'apercevoir qu'un des barils placés à l'angle de la muraille, le plus près de lui, était plein, plein jusqu'au haut, comme un boisseau comble. Il s'approche et, sous une couche épaisse de poussière, il voit se dessiner une foule de petits disques semblables à des pièces de monnaie. — Qu'est-ce donc? se dit-il; quelle denrée funèbre est donc enfermée dans ces catacombes?

Alors du fourreau de son épée, avec anxiété et précaution, il toucha à ces objets; il en dérangea quelques-uns pour s'assurer de ce que ce pouvait être : un son métallique soudain se fit entendre; un ton jaune, uniforme, semblable à la couleur de l'or, s'offrit aux reflets de la lumière et à ses regards éblouis. — Plus de doute, c'était de l'or, de l'or monnayé!... De l'or, de l'or plein ce baril, plein celui-ci, plein l'autre encore!.... Cinq barils à la suite l'un de l'autre étaient ainsi remplis de carolus et d'écus d'or au soleil.

M. d'Argenson n'en revenait pas, il allait de l'un à l'autre, il touchait, il faisait sonner, il regardait. — Cela se peut-il bien? s'écriait-il; n'est-ce qu'une fascination? Suis-je l'objet, la victime de quelque tour ténébreux de nos magiciens, de quelque sorcellerie?

Une caisse de fer et deux bahuts de bois sculpté se trouvaient là, dans la cellule, près des barils; leurs clés étaient encore à la serrure. Ils furent bientôt ouverts, visités, fouillés; c'étaient des lingots de toutes sortes, des sacs d'or et d'argent, des bijoux, des vases précieux, de la vaisselle, des joyaux, des perles, des pierreries; tout ce qu'en fait d'orfèvrerie on peut rêver de plus riche, de plus brillant, de plus beau. Imaginez-vous le trésor de Cléopâtre et la cassette du roi Louis XI mêlés aux richesses de Montezuma.

Si l'étonnement de M. d'Argenson avait été grand à la vue des deux spectres étendus sur les dalles, il ne le fut pas moins devant une telle découverte miraculeuse, incroyable, inouïe. Mais sa joie surpassait encore son admiration; il lui semblait qu'il venait, lui aussi, de pénétrer dans la ville du soleil et d'effacer à jamais la gloire de Fernand Cortez et de Pizarro.

Cet amas de richesses près des restes d'un tout jeune homme et

Digitized by Google

d'un barbon hideux, enveloppé de haillons, n'était guère fait pour expliquer ce qu'il y avait d'étrange et d'incompréhensible dans tout ceci. Cela compliquait encore l'énigme, et l'esprit intrigué et frappé de M. le lieutenant-général alla se perdre de nouveau dans des abîmes d'interprétations. Quand notre esprit est en proie à quelque chose d'obscur ou qu'il ignore, il fait de belles chevauchées dans les espaces de l'imagination.

Lorsque M. d'Argenson se fut bien réjoui, se fut bien saturé le regard de toutes ces merveilleuses choses que sa bonne fortune venait pour ainsi dire de déposer à ses pieds, au milieu des circonstances les plus bizarres, il se prépara enfin à quitter la cellule. D'abord il ordonna à ses gens d'en sortir; mais, comme il allait lui-même en passer le seuil, il lui sembla voir à terre quelque chose tout auprès du corps du jeune homme.

Il revint sur ses pas et il ramassa en effet une petite lampe de fer portative, puis un reste de crayon usé jusqu'à l'extrémité, et un petit livret de poche couvert d'un cuir historié à peu près semblable à ce que nous appelons aujourd'hui un agenda ou portefeuille.

M. d'Argenson l'ouvrit, y jeta rapidement les yeux... Il était chargé sur toutes ses pages d'une écriture irrégulière, lourdement tracée à la mine de plomb.

La possession d'un tel objet lui fit concevoir tout de suite l'espérance d'y pouvoir rencontrer quelque renseignement, sinon une révélation entière, quelques notes consignées par ces victimes sur la mort cruelle qu'elles avaient endurée dans ce souterrain, et la source des richesses qui s'y trouvaient recelées. Il emporta donc ce livret.

Mais comme il n'eût pas été prudent de laisser l'immense trésor de la cellule, bien fait pour donner de la convoitise au cœur le moins cupide, à la merci des évènemens et du premier larron qui se sentirait en goût d'y faire une visite, il referma provisoirement la grille avec son cordon de chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, comme pour y apposer un sceau ou scellé royal et en prendre possession au nom de son maître, à l'instar d'un navigateur qui vient de poser le pied sur une terre nouvelle.

Ensuite, ayant recommandé à ses hommes, sous promesse d'une forte récompense, de garder un silence absolu sur tout ce qu'ils venaient de voir, il évacua avec eux le souterrain. Puis il fit appeler deux des archers qui nous gardaient prisonniers au château, et par conséquent étaient dans l'ignorance la plus complète à l'égard de la nouvelle découverte; il les plaça à l'entrée, leur donnant pour con-

Digitized by Google

signe l'ordre formel de tirer sans miséricorde sur tout ce qui tenterait de les approcher, à l'exception de lui-même, M. le lieutenant.

XVI.

Plus triomphant que Jason revenant de la Colchide après avoir dérobé la fameuse toison d'or, M. le comte Voyer d'Argenson nous revint de son expédition souterraine.

Il entra d'un pas magnifique dans l'appartement où nous étions relégués; la joie, la satisfaction éclataient sur sa figure; il nous pria, avec un sourire en permanence s'épanouissant sur ses lèvres, de ne pas trop nous laisser aller à l'ennui.

Pour ce qui était de moi en ce moment, je ne devais pas avoir la mine fort mélancolique, car depuis le retour de notre révérend prieur je m'étais fort hilarié, et j'avais surtout épuisé force moqueries à l'occasion de ses lanternes magiques et du travestissement en diable de M. Jean-François, son valet.

M. le lieutenant-général nous donna en outre cette consolation que notre position actuelle n'était que provisoire, qu'il allait en écrire au roi, dont il était le simple envoyé, et qu'aussitôt que sa majesté lui aurait fait connaître sa volonté, nous quitterions ce lieu sans doute pour une situation plus durable et mieux déterminée.

Puis il nous laissa tout entiers à nos réflexions, après quelques légères plaisanteries sur notre malheureuse prétention à la sorcellerie et l'infécondité de nos travaux, espièglerie dont nous ne comprenions guère la portée, n'ayant pas la connaissance du trésor véritable que venait de rencontrer M. d'Argenson, par l'effet d'une si singulière aventure, tout au fond du mystérieux repaire révélé inopinément par la culbute de notre brave moine et révérend prieur.

Il s'installa aussitôt dans le salon contigu; Suzanne s'y trouvait enfermée, et il se mit en toute hâte à préparer sa dépêche au roi, car il lui tardait de l'informer de ses succès et de sa capture. — Quelle agréable nouvelle à porter à son maître, pour un fidèle et zélé serviteur!

Mais le charme indéfinissable de la belle magicienne attirait sans cesse ses regards, défaisait ses pensées et ses phrases à mesure qu'elles se rassemblaient, et le plongeait dans cet état de distraction et d'inquiétude naturel aux écoliers dissipés quand il s'agit de leurs devoirs.

Digitized by Google

Dès que sa lettre fut achevée, M. d'Argenson la mit sous enveloppe, la scella, et fit partir un exprès pour la porter en toute diligence à Marly, où depuis quelques jours résidaient la cour et le roi. — Il pouvait être alors environ quatre heures et demie du matin.

Libre de tous pressans soucis, n'ayant à faire mouvoir pour le moment aucun des rouages de son administration, et ne pouvant plus agir qu'après la réponse du monarque et sur de nouveaux ordres, M. le lieutenant-général se vit à la tête d'un très doux loisir.

Il s'approcha de Suzanne, lui détacha deux ou trois complimens de la plus fine fleur, deux ou trois rayons de miel comme M. le lieutenant savait si bien les distiller; ce dont la belle captive parut assez peu touchée.

Mais M. d'Argenson avait fortement à cœur de lier conversation, et il lui dit :

— Cherchez-vous les trésors, mademoiselle, n'importe où, en n'importe quel lieu?

— Nous les cherchons, monsieur, où il doit y en avoir.

La réponse était brève et un peu sibylline.

M. le lieutenant s'arrêta un peu décontenancé; puis il reprit :

— Vous pensiez donc qu'il devait se trouver un trésor ici?

— Oui, monsieur, autrement nous l'eussions cherché ailleurs, ou nous eussions été des sots.

Qu'objecter à un tel argument? Peu de chose. Cela était net, d'une logique raide et serrée; cela, comme dit un vieux proverbe de veneur, avait frappé l'oiseau dans l'œil. Aussi M. d'Argenson ne chercha-t-il à y opposer que sa belle humeur.

— Vous êtes d'habiles gens, dit-il malicieusement, cela est possible; mais, croyez-moi, il y a un plus grand sorcier que nous tous, et ce sorcier, c'est le hasard.

M. le lieutenant souriait sous cape, songeant à la chute révélatrice du moine.

— Mais, puisque vous cherchiez un trésor, poursuivit-il, dans la supposition qu'il devait en exister un en ces lieux, d'où vous venait cette croyance, mademoiselle?

La belle devineresse répondit :

— Vous êtes bien mal renseigné, monsieur le lieutenant-général, pour une personne de votre charge. Comment ignorez-vous ce qui est au su de tout le monde, c'est-à-dire que des richesses considérables sont enfouies dans quelque coin du territoire d'Arcueil ou plutôt de cette propriété?

Digitized by Google

— Vraiment! Eh! qui donc a pu cacher là ces richesses?... Le créateur au commencement de la Genèse?

Comme celui qui tient dans son sac le chat qu'on cherche, M. d'Argenson se raillait toujours.

— Non, monsieur, il y a environ un siècle; ce fut, dit-on, un avare fort riche, orfèvre et usurier du roi Henri IV.

Ici Suzanne raconta en quelques mots ce que nous savons déjà fort au long sur maître Jean d'Anspach; et quand elle eut fini son récit, que M. le lieutenant-général avait écouté, tombant de surprise en surprise, émerveillé, car tout cela se rapportait exactement à ce qu'il venait de voir dans la salle souterraine, il lui dit à demi transporté et tout près de lui reconnaître la qualité de sorcière qu'il lui refusait tout à l'heure :

— Eh! qui donc, mademoiselle, a pu conserver le souvenir de tout ceci?

— Le peuple, monseigneur, qui jamais n'oublie. Du reste la chose doit avoir été consignée dans quelques écrits; des gens très instruits m'en ont donné l'assurance.

M. d'Argenson se laissa emporter quelques instans par la réflexion; car toute cette affaire bizarre, ce mélange de réalité et de folie, lui donnait naturellement fort à rêver. Puis, se ravisant tout à coup :

— Que je suis maladroit, mademoiselle, de vous fatiguer de mes questions, s'écria-t-il, tandis que j'ai là un petit livre qui pourra m'en apprendre bien davantage? Vous permettez, n'est-ce pas, belle Circé? Daignez me croire pénétré, mademoiselle, des égards que l'on doit aux femmes, et surtout à une femme de votre beauté. Ah! si ce n'était, croyez-le bien, je vous en prie, pour une affaire urgente de l'état, du moins qui touche l'état, vous ne me verriez occupé que de vous, que de vous servir, que de vous plaire!.... Je resterais là à vos pieds comme aux pieds d'une idole!

Après avoir commencé par un délicat madrigal, finir ainsi sur le ton brûlant de l'héroïde, certes, cela n'était pas trop mal, c'était même fort joli!

Et M. le lieutenant-général avait bien raison de se féliciter tout bas de son mérite.

Digitized by Google

XVII.

L'écriture qui couvrait tous les feuillets du petit livre que M. d'Argenson avait trouvé dans la cellule de pierre, près du squelette du jeune homme, et qui, à en juger par l'élégance de son enveloppe si bien en harmonie avec l'élégance des vêtemens de cet infortuné, avait dû certainement lui appartenir, était une écriture ronde assez lisible, mais tracée d'une main incertaine et tremblante. Il y avait peu d'ordre dans la rédaction et peu de suite dans la succession des pages. La plupart des lignes couraient de bas en haut ou de haut en bas d'une façon extravagante, comme ces rangées de bâtons qu'on fait faire aux jeunes enfans pour les initier peu à peu aux arcanes des déliés et du jambage.

Sur le premier feuillet on voyait d'abord, en assez grands caractères et comme pour servir de titre :

ADOLPHUS,
NEVEU DE MAITRE JEAN D'HANSPACH,
A CEUX
QUI POURRONT PÉNÉTRER DANS CE REPAIRE, SI JAMAIS
LE CIEL LE PERMET, ET ENTRE LES MAINS DESQUELS
POURRAIT TOMBER CE PORTEFEUILLE,
SALUT, AMITIÉ ET BONHEUR.
PITIÉ POUR MOI.

Ce commencement bizarre, qui semblait promettre des révélations, n'était pas fait pour détourner la curiosité; bien loin de là. Amorcé, piqué au vif, M. d'Argenson, qui brûlait d'en savoir davantage, se mit à déchiffrer le mystérieux grimoire avec l'ardeur et l'application d'une jeune dame dévorant à la dérobée un de ces beaux romans qui font voyager l'ame sur une mer de galanterie et d'amour.

A la suite de cette espèce de frontispice ou de préface venait la narration que voici, sinon absolument exacte pour les termes, certainement exacte pour les faits.

Le pauvre et malheureux neveu de maître Jean d'Anspach entamait ainsi :

« Ma fin sera sans doute horrible! il faudra que j'expire là aux côtés de mon oncle, dans une lente agonie; cela est inévitable,

Digitized by Google

inexorable; auprès de mon oncle sur le front duquel descendent déjà les froides ombres de la mort. Et c'est pour expliquer ma présence en ce lieu funeste, si jamais elle parvient à la connaissance des hommes, et sauver ma mémoire de toutes fâcheuses suppositions ou interprétations, que je vais prendre le soin de consigner sur ce livre la cause et l'occasion de ma perte. — La fatalité est une loi bien cruelle!

« Tout ce qui concerne mon oncle, son métier, sa fortune, ses richesses, sa bizarrerie, sa sordidité, sordidité que le pauvre homme, hélas! aura expiée si chèrement par ma faute : toutes ces circonstances, dis-je, sont trop bien connues; elles ont trop long-temps fait l'étonnement de la cour et de tout Paris pour qu'il soit nécessaire que je m'y arrête. D'ailleurs, comme je viens de l'exposer, ce que je souhaite seulement, si ma lampe, dont la lumière baisse de minute en minute, si le peu de courage qui me reste ne me manquent pas en chemin, c'est de laisser après moi quelques mots d'éclaircissement sur l'horrible évènement qui en ce moment s'accomplit.

« Mon oncle, après avoir quitté son atelier d'orfévrerie ou plutôt son bureau d'usure, emportant un immense avoir, s'était donc retiré ici, à Arcueil, dans ce château, comme chacun sait, et il y vivait dans une solitude absolue et dans un raffinement de privations bien extraordinaire.

« Personne au monde ne pénétrait dans sa retraite, personne, excepté moi, qui venais de loin à loin prendre de ses nouvelles et passer quelques heures dans sa compagnie.

« Le but et le motif de ces visites, on me fera cette justice de le croire, n'avaient certainement rien d'intéressé. Ce n'était ni le bon accueil ni la bonne chère qu'on m'y préparait qui pouvaient m'attirer dans ce repaire. Ce que j'en faisais, ce n'était pas davantage pour obéir à l'obligation que m'avaient imposée mes tuteurs en m'envoyant vivre en France auprès de maître Jean, mon oncle, de ne négliger aucun moyen, aucune hypocrisie, afin de capter sa bienveillance, de lui plaire, de le séduire, de le tourner en ma faveur, de m'assurer ses libéralités (hélas! les libéralités de mon oncle), et l'héritage considérable dont j'avais la lointaine espérance. Non, ce n'était pas cela davantage, j'en prends le ciel à témoin, l'amour de la richesse ne m'avait point encore souillé le cœur. Je crois même que l'état d'abjection dans lequel je voyais que cette passion pouvait plonger un homme, m'avait guéri par anticipation, et à tout jamais,

Digitized by Google

du goût de l'or, de l'or, cette infame drogue! — Le mauvais exemple serait-il donc plus salutaire que le bon?

« Si je venais auprès de mon oncle, c'était donc conduit surtout par un honnête sentiment de famille. N'était-il pas le frère de ma pauvre mère, que j'avais tant aimée? Puis il y avait dans les traits du vieillard, et parfois dans sa voix et dans ses gestes, quelque chose qui me rappelait cette première amie; et cela suffisait, je l'avoue, pour m'attacher à lui.

« Mais peut-être dois-je le dire aussi, une pensée plus puérile, qu'on pardonnera, je l'espère, à mon extrême jeunesse, avait-elle aussi sa place dans mon esprit. Mon oncle était si fantasque, si singulier, si plaisant dans toutes ses petites pratiques avaricieuses, chaque fois que je l'approchais j'étais si parfaitement sûr qu'il me servirait quelque nouvelle folie, que je prenais un certain plaisir malin et secret à le voir.

« J'avais lu et relu *l'Avare* de Plaute à l'université. Mais comme cet avare-là était loin d'égaler mon oncle! comme il me revenait à la mémoire pâle et décoloré! Harpagon, Euclio, Thesaurochrysonicochrysidès, comparés à mon oncle, étaient de véritables dissipateurs. »

Ici le jeune Adolphus, sans doute par inadvertance, avait tourné deux feuillets ensemble, car une lacune de deux pages blanches interrompait brusquement le récit en cet endroit. — Il reprenait ensuite.

« Soit que j'eusse trop musé le long de la route d'Arcueil, soit que je me fusse oublié trop long-temps dans la société un peu farouche de mon oncle, plusieurs fois il m'était arrivé de me laisser surprendre par la nuit, et, ne pouvant plus rentrer dans Paris sans courir quelque danger, il m'avait fallu demander un gîte au château. Mon oncle avait toujours vu cette circonstance avec effroi, et n'avait jamais consenti à m'accorder cette hospitalité de passage qu'avec une extrême répugnance et après avoir épuisé toutes les subtilités imaginées par la politesse pour faire comprendre indirectement à un homme qu'il ferait bien de gagner la porte.

« Enfin, quand il était bien convaincu de l'inefficacité de son éloquence expulsive, de l'inutilité de ses ingénieux efforts pour altérer ma résolution, il me conduisait d'une façon fort rechignée au local qui devait me servir de logis. C'était d'ordinaire un grenier immense, situé au-dessus du bâtiment des écuries, celui qui se trouve à main droite du côté du jardin lorsqu'on entre dans la cour d'honneur.

Digitized by Google

« Là mon bon oncle, après m'avoir invité à goûter les bienfaits du repos sur une jonchée d'herbe sèche, me souhaitait un bonsoir, une bonne nuit, me laissait sans lumière, et refermait derrière lui rigoureusement la porte, si bien que jusqu'au lendemain au jour il me tenait ainsi son prisonnier.

« Vous voyez que le bonhomme n'avait pas une confiance illimitée en son neveu.

« Comme je me couchais l'estomac vide, mon sommeil n'était pas très profond; le cri d'une chouette prenant sa volée, le moindre murmure du vent soufflant dans les tuiles, me mettait l'œil et l'oreille au guet.

« Une nuit que j'étais, je ne sais pourquoi, fort agité sur mon lit de fourrage, et que j'avais entendu sonner au moûtier du village onze heures, minuit, une heure du matin, il me sembla tout à coup reconnaître qu'on marchait à l'extérieur. — C'était bien le bruit pesant et sonore d'un pas humain qui se pose sur une terre nue et silencieuse pendant l'obscurité.

« Je me levai, et m'avançant avec précaution de peur d'aller donner du front contre un poteau ou de me fourvoyer sous les solives du comble, je gagnai une espèce de lucarne, sans châssis ni vitrage, qui laissait arriver jusqu'à moi l'air parfumé de la nuit, en me montrant tout au fond de son étroite embouchure un peu de l'azur du ciel et deux ou trois poignées d'étoiles.

« Je me glissai doucement sur la plate-forme qui saillait de beaucoup en dehors du mur, comme il est d'usage aux lucarnes de greniers à foin; je me penchai sur le garde-fou qui l'environnait, et je pus alors distinguer, à travers les broussailles et les massifs du jardin, une faible lueur, pareille à la lumière d'un falot. Cette lueur, autant que je pouvais la suivre à travers le feuillage, semblait parcourir une ligne tortueuse, mais qui cependant la rapprochait peu à peu du château. Si je n'avais entendu en même temps le sable crier sous des semelles, le sol résonner sous un pied lourd, j'aurais pris certainement cette petite flamme brillante pour un de ces feux follets qui voltigent la nuit dans la campagne, pour un de ces petits lutins ou farfadets qui, après avoir dérobé le phosphore d'un ver-luisant ou d'une luciole, viennent se placer malignement devant les pas d'un voyageur pour l'égarer et le conduire, après mille espiégleries, au fond d'un marécage.

« Enfin la lumière, qui s'avançait toujours, atteignit l'extrémité d'une allée, longea les plates-bandes du parterre, et entra dans l'es-

Digitized by Google

pèce d'avant-cour que formaient le château et l'équerre de ses deux ailes.

« Je reconnus alors parfaitement mon bon oncle dans son costume de chartreux, qui lui donnait l'air d'un véritable fantôme.

« Il portait à la main la lanterne dont j'avais aperçu de loin le pâle reflet dans les taillis du parc, et qui répandait sur sa barbe, sur les grands plis de sa robe, à quelque distance autour de lui, une sorte de brouillard lumineux, semblable à l'auréole blafarde qui environne le disque de la lune quand le ciel est brumeux.

« Mon oncle traversa la cour, se dirigeant vers un perron qui se trouvait à l'angle du bâtiment principal, ouvrit une petite porte basse et cachée, dont les battans étaient peints de la couleur du mur, mit le pied sur le seuil, et, après avoir jeté un coup d'œil inquiet autour de lui, entra et disparut dans l'épaisseur du guichet.

« J'entendis les ais de la porte se joindre, un grand remuement de ferraille et de serrures, puis ce bruit sinistre cessa, et je me retrouvai seul sur le balcon de ma lucarne, perdu dans cette paix profonde qui règne à cette heure dans les campagnes, seul, en proie à toute une multitude de pensées, par une de ces belles nuits d'été où la nature entière semble s'être endormie dans les caresses de l'amour.

« Mais que diable mon oncle avait-il été faire dans le parc avec sa lanterne? Comme la belle Zoraïde, qui la nuit se rencontrait avec un jeune chevalier maure sous les rosiers blancs de l'Alhambra, le bonhomme avait-il des entrevues secrètes, à la faveur des ténèbres, sous la ramée de son jardin?

« S'arrachait-il ainsi d'habitude à son repos et à son sommeil pour se livrer à ce genre de promenade assez funèbre, ou n'était-ce qu'une sortie amenée par quelque hasard? Cela m'intrigua quelques instans, puis j'oubliai bientôt cet incident vulgaire, et, l'aube commençant à gagner l'horizon et à effacer sous une couleur assez fade les grandes ombres de la nuit, je retournai m'étendre sur ma litière d'herbe sèche, sur laquelle, cette fois, je m'endormis profondément.

« A quelque temps de là, mon oncle, à qui j'avais demandé le gîte, m'ayant comme de coutume enfermé galamment au-dessus des écuries, cela me remit en mémoire la scène nocturne dont je viens de parler.

« Médiocrement pressé par le sommeil, j'avais soupé, je crois, de deux noix et d'une poire, mes entrailles criaient famine; je me dis: Voyons donc si décidément maître Jean, mon oncle, passe ses nuits

Digitized by Google

à courir les champs comme un chat veuf; — et je m'installai de mon mieux sur la plate-forme de la lucarne.

« Du haut de mon échauguette, comme un veilleur de nuit dans une ville de guerre, je plongeais de toutes parts dans la campagne, je dominais sur tout ce qui m'environnait, le jardin, les bâtimens, le parc, et il était impossible d'entrer ou de sortir du château sans passer à la portée de mon regard.

« C'était mal, certainement, ce que je faisais là; c'était d'une grande indiscrétion. Ah! que n'ai-je réprimé ce premier mouvement d'une curiosité coupable! je n'aurais pas été amené à faire ce que j'ai fait depuis, je ne serais pas là aujourd'hui étendu sur ces dalles, n'ayant plus d'espoir que dans la mort, qui sera sans doute bien lente à venir et bien rebelle.

« A minuit environ, mon oncle Jean sortit avec précaution de la petite porte basse par laquelle je l'avais vu rentrer la fameuse nuit de ma découverte. Il avait à la main un falot comme la première fois; il traversa la cour de même, gagna le jardin et le parc, semblant repasser exactement par le même chemin, mais en sens inverse. Enfin, la lueur que jetait la lanterne s'enfonçant de plus en plus dans l'épaisseur des taillis, je ne distinguai bientôt plus rien, je perdis toute trace. Bruit, ombre et lumière, tout avait disparu.

« Vive Dieu! m'écriai-je, si mon oncle n'est plus dans la première verdeur, comme en revanche il est fidèle! et la dame qui l'attend là-bas chaque nuit sous la feuillée, si dame il y a, doit être bien charmée de son exactitude; car rien ne plaît tant aux dames que de trouver en leurs amans les vertus qui font les bons domestiques! Un amant, c'est le laquais d'un cœur.

« A propos de laquais, moi, de mon côté, je me fis celui de ma curiosité, et j'attendis patiemment à ma lucarne le retour de mon oncle, comme un porteur de chaise attend à la porte d'un hôtel.

« Ah! quand on court le guilledou, le temps a les ailes légères. Cependant le bonhomme ne s'oubliait pas dans son bonheur; et comme une heure du matin sonnait, je le vis aussitôt paraître, du moins, veux-je dire, la lumière de son flambeau : l'amour va-t-il jamais sans une torche brûlante!

« Mais ce n'est pas bien de m'amuser ainsi à ce badinage. Mon oncle, un tel anachorète, si haletant et si caduc, s'occuper aux amours! Le pauvre homme! Ah! plût au ciel mille fois qu'il fût allé bâiller la sérénade à sa belle!

« Tandis qu'il regagnait lentement, dans l'angle de la cour, la

Digitized by Google

porte basse du perron, mon oncle avait vraiment l'air funéraire d'un habitant du Styx ou d'un vieux gnome s'en allant souper chez les morts.

« Je lui souhaitais bon appétit, et je retournai me blottir dans mon nid de fourrages. Mais je jurai toutefois de faire si bien, que je viendrais à connaître le motif des excursions nocturnes de mon oncle. Il y avait bien, au fait, de quoi piquer ma fantaisie.

« Je me fis faire, en conséquence, à Paris une échelle de soie d'environ six coudées. Le passementier s'imagina que je la destinais à quelque entreprise amoureuse; je le laissai croire, et j'avoue que cela flatta infiniment mon humeur romanesque.

« Hier donc dans la journée, lorsque je fus muni de cet audacieux instrument qui aurait pu m'aider à faire des escalades si mignonnes, je le roulai autour de mon corps, sous mon pourpoint, afin de le cacher de mon mieux au regard si scrupuleux de maître Jean, et je vins prendre gîte au château. J'apportai, pour motiver ma visite, quelques écheveaux de fil et des aiguilles que mon oncle m'avait demandés.

« A l'heure habituelle de sa sortie, juste à minuit sonnant, la porte basse s'ouvrit, et mon oncle, portant sa lanterne, se mit à cheminer comme de coutume dans la direction du parc.

« Vite je jetai au dehors mon échelle que je tenais depuis un instant toute prête, et l'ayant attachée au balcon de ma lucarne, le long de la muraille, je me hâtai de descendre, si prestement, que j'en eusse fait sécher d'envie un écureuil.

« Je courus doucement dans la direction de la lumière, et j'atteignis à pas de loup maître Jean d'Anspach comme il allait pénétrer dans un massif du parc.

« De peur de me trahir, je me tins à quelque distance. Je me cachai derrière le tronc d'un immense hêtre, et plongeant mes regards dans le fourré à travers le feuillage et le clayonnage des branches, je cherchai à démêler ce que mon oncle pouvait avoir à faire en ce lieu. L'histoire de Numa Pompilius et de son Égérie me revint en mémoire; mais aujourd'hui les nymphes sont plus rares, et surtout leurs doux propos.

« Je vis d'abord mon cher oncle s'incliner, poser sa lanterne près de lui, déranger une couche épaisse de brindilles et de feuilles mortes pour en former un monceau; soulever avec effort le volet pesant d'une trappe placée au niveau de la terre, après en avoir fait couler les vervelles; le rejeter de côté sur l'amas de brisées et de

Digitized by Google

feuilles, puis reprendre son falot et disparaître peu à peu dans le vide laissé par la trappe, semblant s'enfoncer par degrés sous le sol, comme s'il avait descendu les marches d'un escalier souterrain.

« Je m'approchai alors de l'ouverture avec précaution, je risquai un regard timide, et je vis au-dessous de moi, tout au bout d'une longue suite de gradins de pierre échelonnée entre les deux parois d'un étroit couloir, la silhouette décharnée de mon oncle qui s'avançait le dos courbé dans un espace plein d'obscurité où mon œil le suivait avec peine.

« Je le vis ensuite s'enfoncer de nouveau dans le sol, disparaître peu à peu, comme si la terre avait fui sous son pied fourchu, laissant encore après son entière disparition une faible lueur de plus en plus mourante, pareille à la trace de phosphore et de soufre que laisse derrière lui Lucifer, et qui bientôt s'éteignit tout-à-fait.

« J'attendis quelques instans, l'oreille au guet, l'œil toujours plongé dans la même direction; mais n'entendant plus aucun bruit et ne voyant point reparaître la lumière, je me glissai doucement dans l'escalier, quitte à me rompre le cou, car il me tardait de savoir ce que mon oncle pouvait célébrer au fond de ce puits.

« J'arrivai au bas des degrés sans encombre, et après avoir fait quelques pas sur une surface unie, je me trouvai sur le bord de l'orifice par lequel maître Jean avait disparu. Je me penchai sur ce soupirail, j'aperçus au fond d'une sorte d'hélice ou caracol une lumière faible et rampante, qui, tournant plusieurs fois sur elle-même, venait mourir à mes pieds. Conduit par cette lueur, je descendis encore, marche à marche, cette étroite spirale, et je débouchai tout à coup dans la salle nue et voûtée qui précède celle-ci.

« Mon oncle était alors en cette dernière cellule. Là, près de lui, sur un grand coffre, était posée cette petite lampe de fer qui m'éclaire encore et me permet de tracer rapidement ces lignes. Mais hâtons-nous, j'ai beau la pencher, je ne vois plus dans le récipient que quelques gouttes d'huile; la mèche, que je remonte sans cesse, a presque atteint son extrémité; et quand la lumière va quitter cette lampe, elle quittera aussi à jamais ma paupière. Hélas! ô mon bon oncle, il nous faut mourir! Quelle fin désespérante et cruelle! Mais le pauvre vieillard ne m'entend déjà plus. Sa main froide et crispée ne répond plus aux serremens de la mienne. Adieu, adieu, mon oncle! Oh! dites que vous me pardonnez!

« Mais si, au lieu de demeurer oisif et résigné, j'appelais, j'ébranlais ces barreaux sans relâche! si je rongeais de mes dents cette

Digitized by Google

grille?... Appeler!... et dans cette habitation isolée et solitaire, et dans cette profondeur souterraine, qui pourrait ouïr mes cris et m'apporter du secours?... Je tarirais vainement ma voix dans ma gorge, j'userais vainement mes dents sur le fer.

« Comme mon oncle tournait le dos à l'entrée, je ne pouvais voir ce qui le retenait immobile dans la même attitude. Il me semblait pourtant qu'il contemplait quelque chose avec application, dans une sorte d'absorption ou d'extase. Il avait tant d'amour, le pauvre homme, tant d'amour pour son veau d'or!

« La grille du caveau était large ouverte; follement, légèrement, sans songer à ce que je faisais, à l'effroi, à la surprise que pouvait causer ma présence inopinée dans ce lieu, me laissant aller à mon enfantillage, je passai le seuil, je m'avançai doucement vers mon oncle. Mais comme je n'étais plus qu'à peu de distance de lui, marchant sur la pointe des pieds, mes chaussures se heurtèrent, je perdis l'équilibre, et, cherchant à le rattraper, je posai le talon trop lourdement à terre.

« A ce bruit, mon oncle se retourna dans une épouvante indicible, et, me reconnaissant tout à coup, il laissa tomber sur moi un regard enflammé et menaçant.

« Il s'était placé devant ses barils et ses coffres, que j'apercevais remplis d'or, comme une lionne qui couvre de ses flancs ses lionceaux.

« Puis, s'élançant contre moi avec rage (sa tête était égarée par la colère et la terreur), il vint, le pauvre vieillard, se heurter ou plutôt se briser sur ma poitrine. Si je ne l'avais secouru, je crois que de son propre choc il se fût renversé de sa hauteur sur les dalles.

« Je ne sais s'il se méprit sur le geste que je faisais pour le secourir; mais, tremblant comme la feuille : — Misérable! me cria-t-il d'une voix épuisée, tu viens me voler et me tuer! eh bien! meurs donc avec moi! — Et dans son égarement, se perdant dans sa propre rage et ses propres menaces, il poussa violemment la grille comme pour la fermer sur mes pas.

« A peine ce mouvement était-il exécuté, que, poussant un long cri de regret et de désespoir, il voulut faire un effort en sens inverse pour la retenir; mais les pênes et les ressorts avaient déjà claqué dans leurs gâches. Il était trop tard.

« Immobile et glacé, atterré comme un valet à la vue d'un vase échappé de ses mains et qui se brise, le vieillard resta là, anéanti, écrasé.

Digitized by Google

« La grille, quoi qu'on pût faire, ne pouvait s'ouvrir que du dehors.

« Nous étions scellés à jamais dans la tombe.

« J'aurais encore bien des choses à dire; mais l'obscurité de plus en plus me gagne. La mèche ne donne plus qu'une faible lueur rouge; elle pétille, elle fume, elle s'éteint! Que d'horribles heures cependant m'attendent encore!... Je n'y vois plus, je ne sais plus ce que je trace.... O vous qui me lisez, détournez vos regards de mon malheur! Oh! donnez-moi seulement une prière et une larme! »

Suivaient quelques mots encore, mais tout-à-fait illisibles.

Puis au hasard, beaucoup plus loin et perdu parmi les feuillets blancs du calepin, M. d'Argenson trouva encore ceci tracé en grosses lettres et dans le plus grand désordre. Il fallait deviner plutôt que lire :

« Je n'ai pour mesurer le temps que mon imagination et mes souffrances. Peut-être y a-t-il déjà plusieurs jours que je suis enfermé dans ce cachot, en proie aux tortures de la faim, — supplice horrible!

« Il me semble que j'ai dans la poitrine une troupe d'animaux dévorans, qui la ronge et la broie à plaisir.

« Mes mâchoires se crispent et se serrent; je ne puis prononcer une parole.

« Je suis si exténué, que mes doigts ne peuvent tenir le crayon que je viens de reprendre pour essayer d'écrire encore quelques phrases malgré les ténèbres.

« O mon Dieu, quand donc la pensée m'aura-t-elle quitté avec la vie!

« O mon Dieu, que je souffre!... »

Le crayon ensuite n'avait plus laissé qu'une trace informe, comme si la main, tremblante, épuisée, avait coulé sur le papier, entraînée par son propre poids.

Il est à croire que le pauvre Adolphus ne survécut pas long-temps à ce dernier effort.

Lorsque M. Voyer d'Argenson eut achevé de déchiffrer ces dernières paroles, cette dernière plainte de l'infortuné neveu de maître Jean d'Anspach, Suzanne, qui avait observé les diverses impressions qui s'étaient peintes tour à tour sur son visage, lui dit en souriant : — Que lisez-vous donc là de si terrible, que vous êtes tout ému, monseigneur?

Digitized by Google

— Je lis, ma belle pythonisse, une épouvantable histoire pleine d'angoisse et d'agonie, une histoire de gens morts de faim, et qui pourtant ne fréquentaient pas l'Hélicon.

XVIII.

Ce ne fut que dans l'après-midi que revint l'estafette expédiée au roi par M. d'Argenson.

Huit heures et plus s'étaient écoulées entre l'intervalle du départ et du retour, et ces huit heures trop rapides, au gré de M. le lieutenant, ne lui avaient paru que quelques doux instans passés dans une ravissante compagnie.

Il est vrai qu'après la lecture faite du calepin du malheureux neveu de maître Jean, il s'était mis aux pieds de sa captive et n'avait plus cessé de l'entourer des soins les plus empressés, et de lui donner toutes les marques d'admiration et de sympathie que peut imaginer la courtoisie la plus raffinée.

Suzanne s'était défaite peu à peu de sa première rudesse; elle recevait les propos galans et les témoignages affectueux de son admirateur d'une façon moins dédaigneuse; elle avait senti sans doute qu'il y avait plus à perdre qu'à gagner à la rébellion. — Il est si facile à la beauté de changer des chaînes en guirlandes de fleurs.

Une partie de la matinée s'était ainsi passée délicatement dans les joyeux devis et dans les plaisirs expansifs de la table; rien ne favorise davantage les doux propos et les jeux de l'esprit. M. d'Argenson avait fait improviser un déjeuner fort agréable et fort mignon, et vraiment assez somptueux pour n'être composé que des ressources culinaires d'un village.

Comment Suzanne eût-elle pu résister à de si aimables manières, à de si nobles attentions? Cette dernière circonstance, je veux dire celle du déjeuner, avait contribué surtout à ramener la cruelle.

La réponse du roi qu'avait apportée le messager était brève et positive.

« Bonne prise! sa majesté y disait-elle. — Faites mettre au Donjon tous ces chercheurs d'or, et faites mettre tout cet or dans ma cassette; il servira à payer la pension de nos magiciens, et subviendra aux frais de la nouvelle guerre que je prépare. — La chose sera tenue cachée. Laissez ces cadavres dans leur tombeau naturel, et

Digitized by Google

faites combler ce repaire pour qu'il n'en soit plus question désormais. »

Armé de cet ordre souverain, M. le lieutenant-général ne tarda pas à se montrer dans notre appartement, où, depuis qu'il nous y tenait confinés, il ne nous avait fait que quelques visites assez courtes. Cela se conçoit, nous avions perdu la plus belle partie de nous-mêmes; il nous avait dérobé la seule perle qui brillât sur notre front, le seul parfum qui fumât parmi nous; il nous avait ôté notre Suzanne! Suzanne était auprès de lui, Suzanne l'inondait, le fascinait, l'enivrait, l'immobilisait... Eh! qui donc quitterait volontiers les doux rayons qui émanent d'un astre pour une atmosphère stupide et désolée?

Ce n'est pas que nous fussions restés absolument dans les larmes; non, grace à notre révérend prieur, homme si plein de stratagèmes en pareille matière, et à l'obligeance du propriétaire du château, qui se trouvait prisonnier comme nous, prisonnier dans sa propre demeure, nous avions improvisé aussi, de notre côté, un déjeuner fort peu frugal, mais sans gloire : Suzanne y manquait. Bacchus à moins eût pris le deuil. Je sais bien que, pour mon compte, si je n'eusse craint d'aggraver ma faute et d'empirer ma position, je me serais déclaré ouvertement le rival de M. le lieutenant-général, et, les armes à la main, j'eusse réclamé notre Hélène.

— Messieurs, nous dit M. d'Argenson, affectant d'éprouver un vif regret (cet air de regret fait partie du matériel d'un magistrat), j'ai reçu les ordres que j'attendais de sa majesté, ils sont comme je l'avais prévu, fort précis et fort sévères; mais comptez sur ma bienveillance, sur l'intérêt que je vous porte; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour atténuer les suites de la colère royale. Croyez bien que, si cela était en mon pouvoir, cette affaire, qui d'ailleurs est fort blâmable, n'aurait pas des conséquences bien fâcheuses.

Mensonge et hypocrisie! Une heure après ce beau discours, sans égard pour notre rang et notre qualité, on nous entassait dans une charrette couverte, empruntée sans doute à quelque fermier du pays, et sans nous faire connaître notre destination, on nous fit partir sous une bonne escorte de gardes à cheval de la maréchaussée.

Comme le soleil descendait à l'horizon et que la terre commençait à s'envelopper dans le voile sombre du soir, nous atteignîmes le bois et le donjon de Vincennes.

Je vous laisse à penser quels furent notre effroi et notre stupeur, quand nous nous vîmes entraînés dans les murs de cette prison d'état.

Digitized by Google

XIX.

Dans la nuit même qui suivit cette translation, c'est-à-dire pendant la première nuit de tristesse et d'horreur que nous passâmes à Vincennes dans de véritable cachots, l'or et toutes les richesses que recélait le caveau de maître Jean d'Anspach furent enlevés et versés dans la cassette du roi.

La nuit d'ensuite, selon le désir de sa majesté, les salles souterraines que le vieil usurier avait fait construire avec tant de soin et de frais, furent comblées et remplies de terre et de débris de toutes sortes, jusqu'au haut de l'ouverture; si bien que toutes traces en ont disparu, et qu'il serait bien difficile aujourd'hui d'en indiquer la place.

La première attention de M. le geôlier en chef du Donjon ne fut pas généreuse; il me sépara de mes compagnons d'infortune, qui furent sans doute aussi séparés l'un de l'autre. Je ne les revis plus depuis lors, j'ignore totalement ce qu'ils sont devenus.

Quant à Suzanne, grace sans doute à sa beauté, elle ne fut point enfermée à Vincennes. On dit même que M. d'Argenson en avait parlé si galamment au roi, que le monarque, dont l'aversion pour les sorciers s'était probablement fort diminuée depuis que ses coffres avaient été remplis à leurs dépens, voulut qu'elle vînt se faire voir à Versailles, qu'elle y parût même dans son beau costume de devineresse qu'elle portait le jour de notre arrestation devant la caverne. — Ce qu'il advint de cette visite à la cour et de la tendresse de M. le lieutenant-général, c'est tout une longue et amoureuse histoire, que ce n'est pas ici le lieu de raconter.

D'ailleurs le temps aujourd'hui nous manque pour cela, ajoutait M. de Brederode; Dijon, notre bon porte-clés, est là qui nous attend et s'impatiente.

Dijon, ne vous fâchez pas, nous sommes à vous, nous vous suivons.

XX.

Voici, comme nous l'avons dit au commencement de ce travail sur M. de Brederode, l'étrange fable que ce gentilhomme hollandais racontait ordinairement à ses compagnons de captivité.

Digitized by Google

Serait-ce la vérité pure et simple, comme nous l'avons déjà dit également? Serait-ce une invention de son esprit troublé par une trop longue détention, une fiction qu'il avait arrangée pour couvrir le motif réel de son emprisonnement, qui peut-être n'était pas du nombre de ceux qui se puissent avouer? Nous ne le savons pas, nous le répétons, et les registres de la Bastille gardant à cet égard le silence le plus entier, il est croyable qu'on l'ignorera toujours.

Ce qu'il y a d'indubitable, c'est que le pauvre captif, dont les mœurs étaient douces et paisibles, après deux années de séjour à Vincennes, passa douze autres années à la Bastille, et qu'au bout de cet interminable châtiment, épuisé par l'ennui et le chagrin, il tomba malade, et si gravement, qu'il fallut le transporter à l'hôpital, où la mort, tant de fois appelée, vint enfin mettre un terme à ses souffrances.

Ce qu'il y a de non moins certain, c'est que la croyance d'un trésor existant et caché, on ne sait où, dans les terres du village d'Arcueil, subsiste encore. Si la police et le roi, dans les premiers jours du XVIIIe siècle, l'ont effectivement enlevé, cette capture a dû se faire d'une façon bien secrète, car depuis ce temps l'opinion vulgaire n'a pas changé.

J'ai vu moi-même à Arcueil, dans une propriété hachée et morcelée par des spéculateurs, une espèce d'entrée de glacière qu'on donnait pour être l'orifice extérieur d'un souterrain inconnu, impénétrable, devant contenir un immense trésor :

Le trésor de maître Jean d'Anspach!

PETRUS BOREL.

Digitized by Google

LA GRÈCE

LES CYCLADES ET LES ILES IONIENNES.

SYRA. — LES DEUX DÉLOS. — PAROS. — NAXIE.[1]

Le Lyons est un joli cutter construit à Malte pour l'usage particulier du roi Othon, et portant le nom du capitaine de vaisseau sir Edmund Lyons, ministre d'Angleterre en Grèce, qui en a lui-même ordonné et surveillé la construction et l'équipement. Les flancs du *Lyons* sont légèrement arrondis, sa taille est svelte et élancée, sa poupe s'enfonce avec fermeté dans les eaux, tandis que sa proue dégagée et mobile s'élance coquettement en avant comme un cou de cigne; ses voiles auriques s'enflent gracieusement au plus léger souffle de l'air, et convergent avec autant de facilité que d'élégance à l'aide des lacets qui les rattachent au mât et des bagues qui les retiennent aux longs cordages dont la tension parfaite excite l'orgueil du matelot militaire. A l'intérieur du *Lyons,* on trouve toujours une retraite commode, soit qu'on veuille, pendant les heures les plus chaudes et les temps les plus favorables, se rendre compte à soi-même des émotions fugitives du voyage, ou les prolonger en les communiquant à ses amis absens, soit qu'on aime, en relisant sur les lieux même qu'ils ont illustrés, les chefs-d'œuvre des plus beaux génies

(1) Voyez les livraisons des 23 octobre, 20 novembre, 11 décembre 1842, 1er et 20 janvier et 12 mars 1843,

Digitized by Google

antiques, à se mettre en communication plus intime et plus familière avec eux. L'aménagement du tout, destiné à l'usage du roi Othon, est simple mais bien entendu. Une petite chambre à coucher munie de tous les comforts anglais de la toilette et de matelas non indignes d'un lit de France; un grand salon bien éclairé et aéré autour duquel règnent de larges et épais divans bien assurés contre les jeux folâtres du tangage et du roulis; voilà toute l'étendue de l'appartement royal à bord du cutter *le Lyons;* mais tout cela est propre, bien disposé, agréable à voir, et on ne saurait plus agréable à habiter.

Depuis que le roi Othon s'est marié, il a dû songer à un moyen de transport plus commode en même temps et plus expéditif, car, comme toutes les jolies femmes, la jeune et belle reine de Grèce est impatiente de tout obstacle que pourraient opposer à ses volontés la distance et le temps. Une belle frégate à vapeur offre donc maintenant au couple royal et un logement convenable, et la certitude d'arriver au but à heure fixe. *Le Lyons* mène ainsi une vie moins souvent brillante, mais aussi moins agitée, et se repose paisible dans le port du Pirée, tout prêt à déployer ses ailes si, pendant la saison des bains d'Éms et l'absence de la reine, le roi veut faire un voyage de garçon, ou concéder gracieusement l'usage du cutter à quelque diplomate en vacance qui, dans les chances d'une course aux îles de l'Archipel, espère bien trouver quelque distraction à son officiel ennui. Cette faveur me fut accordée aussi e la façon la plus aimable. Je désirais poursuivre dans les Cyclades les recherches historiques faites pendant plus d'une année avec une persévérance obstinée et quelques heureux hasards, dans le reste des provinces grecques; deux fois des vents contraires m'avaient forcé, après une excursion dans deux ou trois îles, d'ajourner à une meilleure saison le projet de les visiter toutes. L'époque de mon retour projeté en Occident approchait, et la belle saison marchait rapidement vers sa fin. Nous étions dans les premiers jours d'octobre. Le roi Othon, qui a toujours pris un intérêt réel à mes travaux, et qui, pendant tout le temps de mon séjour, n'a cessé de me traiter avec une bonté vraiment affectueuse, alla au-devant de mes désirs et voulut bien m'offrir son cutter pour ma tournée de l'Archipel. Dès le lendemain matin, le capitaine se présenta chez moi pour mettre son bâtiment à ma disposition. Voulant profiter sans retard de ce reste de belle saison, je lui annonçai que, dès le soir même, nous ferions voile du Pirée pour les Cyclades.

Un de mes amis, le comte de Sartiges, secrétaire de la légation de France à Athènes, m'avait communiqué quelquefois son désir de faire la tournée complète des Cyclades; je lui offris de partager avec moi la gracieuse hospitalité que le roi avait eu la bienveillance de me donner à bord de son cutter, et sa décision fut aussitôt prise que la mienne. Comme nous nous dirigions d'abord sur l'île de Syra, et que nous nous en reposions sur l'abondant marché de cette seconde capitale de la Grèce, pour les dispositions propres à assurer notre bien-être à bord, nous fîmes à la hâte quelques approvisionnemens indispensables, et les préparatifs de notre voyage furent promptement

Digitized by Google

terminés. Pour ma part, et quand je suis seul, je suis un assez rude voyageur; en mer tout me plaît, et tout temps me trouve dispos; par terre je m'en vais rêvant, à cheval ou à pied, cheminant toute une journée et bien des journées de suite, bravant toute saison, à travers torrens et montagnes, couchant où je puis, sous un arbre ou un hangar, souvent sans guide et toujours sans interprète, surtout sans cicerone, et ne laissant à mon appétit que les bonnes chances dues au hasard. Ce que je veux avant tout, c'est d'échanger quelque idée, quelque sympathie, quelque intérêt scientifique, politique ou philosophique, avec les hommes que j'étudie et que j'aime, et de voir, à ma pleine satisfaction, et les lieux et les choses, me disant avec les bohémiens de Cervantes et de Béranger :

Voir c'est avoir. Allons courir.
Vie errante
Est chose enivrante.
Voir c'est avoir. Allons courir;
Car tout voir, c'est tout conquérir.

Mon compagnon de voyage, le comte de Sartiges, est, lui, un des raffinés du jockey-club. De vingt à trente ans, Paris et Rome l'ont vu tour à tour, aimant les arts, les lettres, tout ce qu'on a droit d'aimer quand on est jeune, agréable et spirituel. Un beau jour, le goût des choses sérieuses lui survenant, il partit, aspirant diplomate, pour Rio-Janeiro. Là, le voisinage de ces magnifiques forêts vierges, l'aspect de cette nature si jeune et si forte, la curiosité de voir de près des hommes et des choses si différens des hommes et des choses qu'on rencontre habituellement au boulevart de Gand et au balcon de l'Opéra, lui inspirent un bel amour de l'état sauvage. Il parcourt les savanes et les forêts, franchit les cordilières, et d'étape en étape, aussi insouciant de tout obstacle et aussi soigné dans sa toilette que s'il fût allé à une promenade du bois de Boulogne, il arrive à Cuzco et à Lima. Puis, quand déjà, à Paris comme à Rio nous pouvions le croire perdu, il réapparaît un beau jour à la légation française du Brésil, comme si au lieu de venir du Pérou il revenait de son castel paternel de l'Auvergne, reprend paisiblement les affaires, se montre au courant des évènemens les plus sérieux comme des anecdotes et des modes. Enfin, après quelques mois de séjour à Rio, il revient en personne nous donner de ses nouvelles à Paris. Il se trouva que les observations qu'il avait faites, que les renseignemens qu'il avait recueillis sur cette partie presque inconnue de l'Amérique centrale étaient substantiels, intéressans, nouveaux; on lui sut gré d'avoir bien voulu ne pas se laisser séduire à jamais aux charmes de la vie sauvage des pampas et aux charmes de la vie molle et douce de Lima, et le voyant de si facile composition, on l'envoya vivre de la rude vie de Grèce. Trente ans avaient sonné; le goût du sérieux tendait à reprendre le dessus et dominait en maître quand l'occasion le requérait. Il se présenta une occasion où, pendant un voyage du ministre de France à Paris, il eut à agir comme le représentant de son pays. L'intrigue qu'il fallait déjouer avait été bien ourdie

Digitized by Google

par une main puissante et se cachait sous le beau semblant religieux de la philorthodoxie; pour la suivre, la démasquer, la frapper, il fallait de la persévérance, de la pénétration, du sang-froid, de la fermeté; il trouva un noble appui dans le caractère sûr et droit et dans l'humeur toujours un peu belliqueuse du ministre d'Angleterre sir Edmund Lyons; il sut être à propos ce qu'il devait être, et montrer qu'au besoin on trouverait en lui les qualités nécessaires à un homme politique. Le moment d'action sérieuse passé, il était rentré dans la vie de salon, et c'était pour se retremper dans une vie moins factice qu'il m'accompagnait dans mon excursion des Cyclades. Il fit donc porter à bord tout ce qui convenait à l'action et au repos, selle anglaise et long fauteuil chinois, fusil de chasse et boîte de *Rahet-locoumi* (1), violon et narguillé, et nous partîmes pour le Pirée. Toutes nos malles furent confiées à un valet de chambre interprète qui eût été dans nos domaines d'Alger placé dans la troisième catégorie des drogmans, parmi ceux qui ne savent ni l'arabe ni le français. Nous regrettâmes fort tous deux un parfait valet de chambre d'Orient qui depuis quelques mois seulement avait cessé d'être au service du comte. C'était un garçon inappréciable pour un voyage de ce genre. Il savait découvrir des vivres dans les maisons les plus récalcitrantes, s'y installer et vous y installer, prévenir et flatter les appétits les plus délicats et les plus exigeans. Sartiges s'était fort inopportunément mais fort avantageusement défait de ce précieux sujet pendant un récent voyage à Smyrne. Le sultan Abdul-Mejid, sensible à de si rares mérites, impatient de réformer les lois et les mœurs conformément à la charte de Gulhané, et voulant surpasser encore en libéralisme son vassal le pacha d'Egypte, lui avait confié, je crois, la direction de l'imprimerie impériale, ou la censure de la gazette officielle, ou quelque autre poste de confiance intime; ce fut pour nous une véritable perte.

Notre association reçut au moment du départ et pour trop peu de temps une précieuse addition. MM. Ampère et Mérimée étaient venus passer quelques semaines en Grèce, et se disposaient à partir pour Constantinople, lorsqu'ils apprirent que, par suite de l'organisation tout-à-fait ingénieuse de notre ligne de bateaux à vapeur sur la Grèce, il se trouvait que le bâtiment venu d'Alexandrie et qui était en quarantaine au Pirée, ne pouvait les transporter à Syra à bord du navire arrivé de Malte, puisqu'ils eussent imposé ainsi leur quarantaine à des voyageurs arrivés de France purs de tout soupçon de peste. Il fallait cependant se rendre à Syra, le lendemain, assez à temps pour profiter du bateau décadaire. Il n'y avait aucun bâtiment en partance pour Syra, et, en eussent-ils frété un, les vents, qui ne se montrent pas toujours dociles aux vœux des voyageurs pressés, pouvaient fort bien ne les pousser dans le port de Syra que quelques heures après le départ du bateau pour Constantinople. Dans cet embarras, nous leur apparûmes *ut deus ex machinâ*. Ils n'avaient

(1) Charme ou repos du gosier. Mot donné à une sorte de pâte sucrée, dans le genre de notre pâte de guimauve, qui se fait à Constantinople et à Syra.

Digitized by Google

pas de bâtiment, nous leur offrîmes notre cutter; ils craignaient l'absence des vents, nous obtînmes du capitaine français qui commandait le bateau d'Alexandrie la faveur d'être remorqués. Tout étant ainsi réglé et la cloche du bateau à vapeur se faisant entendre, nous sautâmes gaiement à bord de notre cutter, et nous nous établîmes fort commodément sur le pont, qui sur une grande chaise longue, qui assis, en fumant un cigare, sur le bord du navire et rêvant. Nous étions tous heureux de nous retrouver ensemble, amis et compatriotes sur la terre étrangère :

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

La cheminée du bateau à vapeur faisait entendre ses sifflemens aigus. Nous levâmes l'ancre et lui envoyâmes promptement le bout du long amarre avec lequel il allait nous remorquer; puis les roues s'agitèrent, le bâtiment traça un léger cercle, comme pour faire ses adieux au port, en reportant sa proue en avant, et nous nous sentîmes doucement entraînés entre les deux sillons que traçaient sur les flots tranquilles la rotation régulière des deux roues de la machine. Sans ce secours, nos voiles couraient grand risque de se déployer en vain pour recueillir le plus léger souffle d'air.

La mer était dans un si parfait repos, les vents dormaient d'un sommeil si profond, qu'il n'y avait pas une ride à la surface des flots, pas un mouvement dans les nombreuses petites flammes des bâtimens du port; je ne dis pas le moindre tremblement dans les feuilles d'arbres, car autour de nous, sur cette côte rocheuse qui sépare le Pirée de Munichie, on ne voit pas surgir un seul arbre, un seul arbuste, un seul brin d'herbe verte, excepté peut-être pendant quelques mois, l'humble mais célèbre *narthex* de Prométhée, qui lui servit à cacher le feu du ciel. Nous avancions cependant, conduits par une main puissante; nous glissions sans secousse sur cette glace si unie, et, grace à notre éloignement du bâtiment à vapeur, nous étions à l'abri de cette épaisse fumée si désagréable à bord, et nous ne sentions rien de ce frémissement convulsif qu'imprime la machine à vapeur à tout bâtiment. Nous avions tous les avantages, toute la poésie de l'industrie, sans en avoir la prose.

La soirée était parfaitement belle, et jamais les nuages ne furent empourprés d'une plus belle teinte aux derniers rayons du soleil couchant. L'air était d'une suavité si délicieuse, que nous avions peine à nous décider à quitter le pont pour aller nous reposer. Nous attendîmes jusqu'à ce que nous eussions franchi la pointe du cap Sunium et perdu complètement de vue les élégantes colonnes qui le signalent au voyageur charmé. La côte de l'Attique disparut tout-à-fait à nos regards, et nous ne vîmes plus qu'une mer unie où scintillaient les feux des étoiles, et à travers laquelle nous nous ouvrions passage avec l'assurance et le calme de la force entre les deux sillons phosphorescens que labouraient dans les vagues les deux roues du bâtiment à vapeur qui nous remorquait.

Nous avions levé l'ancre à cinq heures du soir, et avant quatre heures du matin, le lundi 11 octobre, nous étions arrivés dans le port de Syra. En vain

Digitized by Google

fîmes-nous tous nos efforts pour décider nos deux nouveaux compagnons de voyage à continuer avec nous l'excursion des Cyclades, excursion qui n'a peut-être été accomplie en entier et avec conscience par aucun voyageur français depuis Tournefort jusqu'à Bory de Saint-Vincent; il nous fallut renoncer à une association qui eût donné tant de charmes à notre voyage comme à nos souvenirs. Nous les conduisîmes donc à bord du bâtiment français qui partait pour Constantinople, prîmes congé d'eux, et nous nous fîmes débarquer à Hermopolis, la Syra inférieure. Nous avions à faire une visite à un ami commun, M. Devoize, consul de France à Syra, que nous voulions emmener avec nous dans notre promenade maritime. Notre nouveau compagnon est un homme d'un commerce sûr; il dessine avec facilité, et il a un cuisinier nègre des plus habiles dans son art. L'adhésion de Devoize une fois obtenue, nous nous préparâmes au départ, en faisant une véritable razzia dans les magasins de Syra pour en enlever tout ce qu'il allait nous devenir impossible de nous procurer ailleurs, tout ce qui pouvait charmer nos loisirs à bord, sans oublier les *Revues* littéraires de France et les journaux de la dernière décade de vapeur, qui pouvaient nous délasser de nos momens de fatigue et reporter notre pensée parmi les nôtres.

Nous trouvant enfin bien approvisionnés, nous quittâmes le port à onze heures et demie, espérant bien pouvoir nous diriger sur Naxie; mais le vent était un vent frais du nord, et, bien que nous eussions mis notre cap sur Naxie, à peine eûmes-nous dépassé un peu l'île des Lapins, que nous résolûmes de porter notre cap sur Délos. A deux heures et demie, nous entrions dans la passe qui est entre les deux Délos, Rhœnéa ou la grande Délos, l'île des tombeaux, et Délos, l'île des temples, l'île d'Apollon cinthien. Nous nous fîmes débarquer sur-le-champ dans la petite Délos, et chacun vaqua sans retard à son office : Devoize se mit à dessiner, Sartiges prit son fusil et alla faire une chasse redoutable aux excellens lapins de Délos, renommés dans tout l'Archipel pour leur chair parfumée, et moi je me mis à parcourir les ruines qui s'étendent depuis le rivage jusqu'au sommet du mont Cinthien, et garnissent les deux croupes des collines.

Dans cette île, où il n'existe pas aujourd'hui une seule maison, un seul habitant, étaient autrefois deux villes placées sur les deux revers de la colline et se réunissant à son arête, plus de quarante temples magnifiques, un vaste théâtre, un gymnase, des portiques, des millions de statues, tous les chefs-d'œuvre de l'art. Tant qu'Apollon se maintint respecté sur ses autels, Délos, qui, suivant les traditions grecques, avait été la première terre dorée par les rayons du soleil, aussitôt que se furent écoulées les eaux du déluge d'Ogygès, conserva son prestige et sa magnificence; mais les premiers coups portés par le monde romain au monde grec frappèrent aussi bien la religion que la liberté antique. Bien que les Romains, après avoir soumis la Grèce, eussent affecté de vouloir protéger spécialement Délos et eussent, comme le rapporte Polybe, déclaré ses habitans exempts de tout tribut, cependant déjà, dès le temps d'Adrien, il devenait nécessaire à ce prince éclairé qui avait fait rebâtir Athè-

Digitized by Google

nes, de reconstruire Délos à ses frais, et trente ans seulement après Adrien, lorsque Pausanias la visita, sa ruine était déjà commencée : « Qu'est devenue, s'écrie-t-il, Délos, qui s'est vue si puissante? Aujourd'hui elle serait entièrement abandonnée, si ce n'était que les Athéniens y envoient annuellement une garnison pour la garde du temple d'Apollon. » Quelques années encore, et la statue colossale de ce dieu protecteur de Délos allait être précipitée de son piédestal par les ardens amis du christianisme triomphant. Tous les temples furent renversés, toutes les statues enlevées ou brisées, et depuis ce temps Délos n'a plus été qu'un vaste magasin de colonnes, de chapiteaux, de fragmens de marbre parien de toutes les formes, ouvert à tous ceux à qui il plaisait de venir la piller suivant leur fantaisie et à leur loisir. Combien de vaisseaux amalphitains, pisans, génois, vénitiens, pendant tout le moyen-âge, ne sont pas venus s'y approvisionner de colonnes toutes taillées pour les églises de leur pays, et ont fait crouler les temples pour en rapporter les chapiteaux dans leurs villages! Combien de bâtimens français et anglais s'y sont munis de vastes blocs de marbre tout préparés pour y sculpter des statues! Combien d'habitans des îles voisines, Syra, Miconi, Tinos, y ont puisé et y puisent encore tous les matériaux nécessaires à la construction de leurs monastères et églises! Combien de maçons et chaufourniers n'ont-ils pas, pendant des siècles, jeté dans les fours construits par eux dans Délos même, et chauffés avec les lentisques de ses collines, les fragmens les plus précieux des bas-reliefs et des statues antiques pour en faire de la chaux! Combien de temples et de monumens antiques, dont on ne retrouve plus une seule pierre et dont on ne peut s'expliquer la disparition qu'en découvrant dans les broussailles le four à chaux encore béant qui les a dévorés et transformés! Eh bien! malgré tant de destructeurs et de destructions, on est confondu encore aujourd'hui, lorsqu'on met le pied dans Délos, de l'énorme amas de colonnes, de pilastres et de fragmens de marbre de toute forme qui s'y trouvent amoncelés.

Débarqué sur la partie la plus basse de la petite Délos, tout en face des tombeaux de Rhœnéa ou la grande Délos, je commençai par suivre le rivage en me dirigeant vers des espèces de pilastres carrés en granit rouge que j'apercevais près de la mer. Il y en a une dizaine, fort rapprochés les uns des autres. Ils ont de cinq à six pieds d'élévation, et en quelques endroits sont placés sur deux lignes. Sont-ce là les restes de portiques construits sur la grève pour la promenade ou pour des magasins publics, ou n'était-ce tout simplement qu'une suite de forts piliers destinés à retenir les amarres des bâtimens à bord desquels arrivaient, des diverses parties de la Grèce, les théories religieuses en l'honneur d'Apollon? c'est une question que je n'entreprendrai certainement pas de discuter. De là je me dirigeai sur un petit tertre d'où j'embrassai la vue d'une vallée toute couverte de ruines antiques, au milieu desquelles se distinguaient, par la quantité et par l'éclatante blancheur de leurs marbres, les restes des temples d'Apollon, de Diane sa sœur et de leur mère Latone, et ceux des portiques de Philippe. On a peine à se frayer un chemin à travers tant de débris de marbre et de granit. Le piédestal de la

Digitized by Google

statue colossale d'Apollon reste encore au même lieu, protégé par sa masse et portant le nom du dieu en grandes lettres à sa base. Près de là sont dispersés les restes mutilés de la tête du dieu, et tout à l'entour sont accumulées des colonnes cannelées, demi-cannelées, unies, d'immenses architraves, des lambeaux de corniche; il y a là de quoi approvisionner bien long-temps encore les chaufourniers de l'Archipel et les marchands de marbre de l'Europe. En s'avançant de là vers la colline qui redescend vers Miconi, on aperçoit, sur le revers occupé par les temples, d'épais murs de granit prolongés en ellipse dans le flanc de la colline, et destinés à former un vaste réservoir d'eau. En remontant de ces mêmes temples vers le mont Cinthien, se présentent les vastes ruines d'un théâtre adossé à une plus haute colline. Les gradins sont presque partout conservés, et tout à côté se trouvent plusieurs chambres à porte ronde enfoncées dans la terre, et qui semblent avoir été des citernes, car en plusieurs endroits on distingue les conduits de pierre par lesquels l'eau descendait dans ces citernes. L'une des deux villes de Délos s'étendait de ce côté qui fait face à Rhœnéa en remontant le mont Cinthien. A mi-côte est encore debout la porte par laquelle on pénétrait dans la ville antique; elle est composée de vastes blocs de granit tirés des flancs même du mont Cinthien et se termine en pointe, comme celle d'Arpino (1) dans le royaume de Naples, et de presque toutes les forteresses connues sous la dénomination de pélasgiques ou cyclopéennes. Le bas est encombré de ruines, et la voussure se prolonge sur une largeur d'une quinzaine de pieds. J'y pénétrai avec quelque difficulté, et continuai de là mon ascension vers le sommet du mont Cinthien, dont Strabon fait une haute montagne, mais qui, en vérité, rappelle beaucoup plutôt Montmartre ou le mont Valérien. Tout-à-fait sur le sommet sont dispersés comme à fantaisie, le long des deux revers, d'énormes assises carrées et des tronçons de colonnes de marbre blanc de Paros, tandis que les soubassemens du temple ont résisté par leur masse. La vue est fort belle du haut du mont Cinthien; d'un côté Miconi et de l'autre Rhœnéa paraissent comme sous la main, l'île de Naxos se développe avec grace dans son ensemble, et toutes les îles semblent se grouper respectueusement en cercle autour de Délos et vous expliquer ainsi le nom de Cyclades qui leur était donné par la poétique antiquité.

Des hauteurs du mont Cinthien je redescendis sur le revers opposé à l'île de Miconi, qui n'en est séparée que par un étroit canal. Une autre ville antique était bâtie de ce côté sur une colline détachée du mont Cinthien. Les rues en sont encore marquées par les fondations des maisons, qui partout font saillie, et de grandes citernes, destinées aux besoins de la ville, apparaissent çà et là. Un troupeau de moutons paissait au milieu des ruines sous la garde d'un berger, seul habitant de l'île. Il s'est construit, pour s'abriter pendant les grandes chaleurs et y conserver son laitage, une sorte de caverne composée de fragmens de marbre et de granit tirés des monumens voisins.

(1) Patrie de Cicéron.

Digitized by Google

Je m'approchai de ce roi de l'île de Délos et le complimentai, non sur la fécondité, mais sur la célébrité de ses possessions. Mais cette île qui avait renfermé deux villes et tant de temples et de grands monumens, cette île, objet du respect de toute la Grèce et de l'Asie, et qui avait sa part dans tous les tributs, dans tous les butins, mon berger en répudiait la possession comme une injure; il ne voulait pas qu'on le crût habitant de Délos. Tous les soirs il remontait dans sa barque pour rentrer à Miconi dans sa propre chaumière et au milieu de sa famille, et traversait chaque matin le même détroit pour passer de Miconi à Délos. Il avait tort de tant dédaigner Délos, car les herbes qu'y paissaient ses brebis étaient doucement parfumées, leur lait était savoureux et leur fromage frais tout-à-fait délicat.

Je repris ma route vers le port où stationnait notre yole, passai par la pente formée entre les deux montagnes, visitai la fontaine d'eau douce et la fontaine Canopus, et retrouvai, près des portiques de Philippe et d'un autel votif dédié à Alexandre fils d'Ammon, mes deux amis aussi satisfaits de leur excursion que je l'avais été de la mienne. Pleins de gaieté et d'appétit, nous retournâmes à bord. Un excellent dîner nous attendait; le nègre de Devoize avait fait merveille. Les matelots lui avaient apporté du poisson, le berger du laitage et des moutons; les lentisques de l'île lui avaient servi à faire du feu; nos approvisionnemens avaient fourni le reste. Pendant notre absence il s'était, en véritable nègre, abandonné aux délices du raki et du sommeil, mais on n'eut pas plutôt signalé notre approche que, sentant qu'il n'était pas encore rentré en possession complète de toutes ses facultés, il prit un grand parti, se jeta à la mer, fit quelques plongeons, et d'enivré et d'assoupi qu'il était, se releva dispos de corps et d'intelligence. Ce petit essai en eût tué vingt autres, cela lui réussissait toujours. Le dîner fut abondant et délicat; il eût été réputé tel au cercle de la rue Grammont, et nous eussions pu, sans crainte de compromettre la réputation d'élégance de notre ordonnateur Sartiges, y convier ses gourmands les plus distingués. Qu'on juge donc comment un pareil repas devait être accueilli par les investigateurs affamés de l'île de Délos. Tout le temps de notre voyage nous eûmes deux fois par jour ces festins délicats qui n'ont peut-être pas été renouvelés dans l'archipel depuis la mort d'Alcibiade. Nous passâmes agréablement cette soirée à bord, tantôt à écouter le violon de Sartiges, qui cherchait à rappeler aux échos de l'île des accords oubliés depuis la fuite du dieu de la musique, Apollon dieu de Délos, tantôt à faire passer rapidement les heures en causant de Paris.

Dans un premier voyage que j'avais fait au commencement d'avril, à Délos, dont les Européens ont fait *Sdile,* tout en prétendant que ce sont les Grecs qui estropient les noms propres, j'étais allé à Rhœnéa, située de l'autre côté de la passe. Tout le versant de cette côte est couvert de tombeaux, car on n'enterrait personne dans la sainte Délos depuis l'ordonnance de Pisistrate mentionnée par Hérodote (liv. I, chap. 64). On se hâtait même, quand on était malade, de se faire conduire à Rhœnéa pour ne pas profaner Délos par un spectacle de mort, et on y avait fait transporter tous les

Digitized by Google

anciens tombeaux; c'était là comme une ville de morts. Une grande partie de ces tombeaux paraissent avoir été bouleversés par la main des hommes, souvent plus destructrice que la main du temps. Les grands et beaux couvercles de marbre sculptés en forme de toit gisent là arrachés de la tombe qu'ils fermaient, et presque toutes les tombes ont été explorées pour en retirer les joyaux d'or, les pendans d'oreilles, les bracelets, les anneaux, les pierres gravées qu'elles renfermaient et qui sont aujourd'hui dispersés dans les collections publiques et privées de tous les pays de l'Europe. Beaucoup sans doute, dans ce dédale de tombeaux particuliers et de famille, plus rapprochés que ceux du père La Chaise, n'ont pas encore été explorés, mais il est difficile de les reconnaître au milieu de ce bouleversement général. En poursuivant sa route depuis cette nécropole jusqu'à l'extrémité du cap Garopoda ou des Mouettes, on arrive aux débris des temples consacrés aux déités protectrices des morts. Partout çà et là gisent des autels et des piédestaux funéraires; sur plusieurs je remarquai une tête de bouc, des cornes duquel pendent des festions et une grappe de raisin. Je rencontrai un bon nombre de ces piédestaux funéraires sculptés et fort bien conservés. Au-delà de ces piédestaux et de ces temples qui suivent la nécropole, s'étend, le long de la pente élevée du rivage, l'ancienne ville de Rhœnéa qui faisait face au temple d'Apollon de la sainte Délos. Toutes les maisons sont là gisant par terre, comme des châteaux de cartes renversés par la main d'un enfant.

Rhœnéa est divisée en deux parties par une étroite langue de terre. Au-delà de ce petit isthme près duquel sont les fondemens du môle antique d'un port aujourd'hui détruit, s'étend l'autre partie de l'île. C'est là qu'existait autrefois un château franc, dont on ne retrouve plus aujourd'hui que quelques débris informes, les morceaux armoriés et sculptés ayant été transportés à différentes époques à Miconi. Lorsqu'après la prise de Margat, en 1284, et de Saint-Jean-d'Acre, en 1291, par les sultans d'Égypte, les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem furent forcés de quitter l'Égypte, le roi Henri II de Chypre leur offrit un établissement dans son île; mais des conflits ne tardèrent pas à naître entre ces deux autorités jalouses, et les chevaliers durent penser à se créer un établissement tout-à-fait indépendant. Ils ne possédaient pas encore l'île de Rhodes, qu'ils ne conquirent que quelques années plus tard, en 1306, sous Foulques de Villaret. Dans cet embarras, ils songèrent, comme l'avait fait, du temps de Cambyse, Polycrate tyran de Samos, à l'île de Rhené placée convenablement au centre de l'Archipel, aisée à conquérir puisqu'elle n'avait pour habitans que quelques pâtres, et aisée à fortifier. L'empereur Jean Cantacuzène, qui nous a laissé des mémoires intéressans, mentionne plusieurs fois cet établissement des chevaliers de l'île de Délos et leur donne même le nom de Déliens.

Pendant ma seconde visite à Rhené, je voulus explorer une pointe de l'île, au sommet de laquelle j'avais vu, avant d'entrer dans la passe, de grosses pierres blanches accumulées. Nous fîmes donc voile dès cinq heures du matin

Digitized by Google

pour sortir de la passe par le sud, et, après une demi-heure de navigation, je me fis jeter dans une petite cale à l'extrême pointe; le rocher s'avance jusqu'à la mer pour la fermer. Je sautai sur les prolongemens du roc vif, et arrivai dans un ravin creusé par un torrent qui ne coule probablement qu'après les pluies d'hiver, mais où j'aperçus cependant encore un peu d'eau au 13 octobre. Il sépare les deux versans de la montagne, tous deux âpres et rocailleux, cultivables toutefois. J'aperçus en montant quelques traces de culture et des troupeaux paissant çà et là en petit nombre. Des concessions de terrains avaient été faites par le gouvernement aux anciens militaires dans l'île de Rhené; mais comme on leur avait donné la facilité de vendre avant d'avoir mis en valeur, planté ou bâti, il n'en est que bien peu qui en aient profité pour venir s'y fixer. Presque tous ont cédé à bon marché tous leurs droits aux bergers du pays, qui laissent paître leurs troupeaux sans gardiens et habitent quelques cabanes situées dans la partie de Rhené qui fait face à l'île de Tinos. Ce petit nombre d'habitans n'empêche pas le gouvernement grec de réputer cette île comme complètement déserte, ainsi que la petite Délos; aussi est-il loisible aux bâtimens qui ne veulent pas s'astreindre à la gêne des quarantaines de Syra ou du Pirée, de venir, avec des gardes de santé, accomplir leur quarantaine dans l'île de Délos où ils peuvent se promener et chasser à leur fantaisie, acte de sage tolérance que j'admire fort, moi qui ai pu apprécier toute l'intolérance, toutes les vexations ridicules et coûteuses imposées à la personne et à la bourse des voyageurs par les administrateurs municipaux du lazareth de Marseille.

Arrivé au sommet de la partie la plus élevée de ce cap, je vis d'énormes blocs carrés de marbre blanc, qui semblent avoir été précipités comme à dessein de leurs assises, et sont dispersés de tous les côtés du monticule; tout-à-fait en haut sont les fondemens du petit temple qui signalait si élégamment alors l'entrée de la passe de Délos. Les anciens choisissaient toujours avec un goût parfait l'emplacement de leurs temples. Du point où j'étais, j'embrassais une vue délicieuse de Tinos et des Cyclades, rangées en cercle autour de moi. Je m'arrêtai peu sur ces ruines qui ne sont mentionnées par aucun auteur, et à huit heures j'étais à bord du cutter, et nous faisions voile de notre petite anse de Rhené en nous dirigeant sur Paros.

A midi, nous étions arrivés à Paros, et nous jetions l'ancre dans le petit port Sainte-Marie, patrie du mordant Archiloque. C'est près de Parekia, capitale de l'île, que furent découvertes les célèbres tables chronologiques acquises d'abord par notre savant Peyresc, passées subrepticement entre les mains du comte d'Arundel, et déposées aujourd'hui à Oxford sous le nom de marbre d'Arundel ou de Paros. On y lit une chronologie de l'histoire grecque pendant treize cent dix-huit ans. Hésiode y est indiqué vingt-sept ans avant Homère, et Sapho deux cents ans après. Ce qui m'attirait surtout à Parekia était le désir de voir les restes de son château franc. A l'époque de la conquête de l'empire grec par les croisés français, en 1204, Paros

Digitized by Google

avait fait partie du duché de la Dodécanèse (1) ou des Cyclades, dont la capitale était placée à Naxie, et qui avait été donnée à la famille vénitienne des Sanudo, comme une des grandes baronnies relevant de la principauté française d'Achaye. Florence Sanudo, fille unique et héritière de Jean Sanudo, cinquième duc des Cyclades, démembra Paros de son duché en le donnant en dot à Marie, née de son second mariage, qui épousa Gaspard de Sommerive. Ces Sommerive, qui étaient venus en 1230 s'établir de Lombardie dans la principauté de Morée, se sont perpétués dans les Cyclades. Du château-fort que les seigneurs de Paros firent construire à Parekia, il ne reste plus qu'une tour sur le rivage de la mer; elle est bâtie tout entière de fragmens antiques du plus beau marbre blanc. Les assises de ses murailles sont formées de colonnes de temples et monumens anciens, couchées les unes au-dessus des autres dans la profondeur du mur, comme on place des bûches dans un chantier; elles offrent le tableau le plus frappant de la grandeur antique et du mauvais goût moderne, comparaison peu avantageuse à nos barons croisés. Au-dessus de ces assises de colonnes sont de vastes fragmens carrés de marbre, pris dans d'autres temples et entremêlés d'autres colonnes, tantôt unies et tantôt cannelées, toutes rangées indistinctement les unes près des autres. Dans une partie de ce mur, j'ai compté plus de trente colonnes antiques juxtaposées ainsi. Près de ce groupe de colonnes, dans ce même mur sans ciment, je remarquai une longue assise quadrilatère de beau marbre blanc, taillée de manière à indiquer sa destination primitive, qui était de former un des supports de la porte d'un temple. Elle a trente pieds environ de longueur, et est couchée en partie à l'extérieur du mur et en partie à l'intérieur d'une petite église moderne. Dans un coin de la tour est une colonne, placée en hauteur par exception, et en divers endroits sont de beaux fragmens de corniches. Cette tour tout entière, les portes et fenêtres de toutes les maisons, écuries et étables, et presque tous les murs des jardins, sont entièrement composés de débris de marbres antiques. Tournefort l'avait déjà remarqué de son temps : « De quelque côté que l'on se tourne, dit-il, on ne jette les yeux que sur des architraves ou des piédestaux entremêlés de grandes pièces de marbre employées autrefois à de plus beaux ouvrages. Pour faire la porte d'une écurie, on dresse deux bouts de corniches dont les moulures sont admirables, et on pose en travers sur ces pièces une colonne pour servir de linteau, sans trop s'embarrasser si elle est d'équerre ou de niveau. Les gens du pays, qui trouvent ces marbres taillés, les assemblent comme ils l'entendent, et même les blanchissent souvent à la chaux. » De son temps, les Vénitiens, les Français et les Anglais, venaient souvent enlever les fragmens les plus considérables; mais aujourd'hui que l'exportation des marbres antiques est prohibée, on peut dire qu'ici les plus humbles calyvia sont bâties de marbres qui feraient envie à nos statuaires.

(1) Ce nom de Dodécanèse ou douze îles donné aux Cyclades se retrouve déjà dans des lois des VIIIe et IXe siècle.

Digitized by Google

Sous la domination des seigneurs francs, les habitans de Paros étaient presque tous catholiques; mais depuis l'éloignement de ces seigneurs ils avaient fini peu à peu par revenir à la discipline grecque. Les jésuites qui avaient été envoyés à Naxie résolurent d'aller les replacer sous l'ancien frein, et pour la première fois ils arrivèrent à Paros le 24 février 1641. J'ai entre les mains un compte-rendu manuscrit des résultats de cette mission par le père Jacques d'Anjou, le premier missionnaire. Ce manuscrit se trouve dans les archives des lazaristes de Naxie, qui ont bien voulu me le communiquer. Le père d'Anjou y raconte les premiers miracles par lesquels il a consolidé son autorité ecclésiastique, guérison de fiévreux avec de l'eau fraîche, cure radicale et subite d'un apostume au pied avec de l'huile, et bien d'autres miracles. Il parle avec éloge des beautés de l'île. « L'isle de Paros, dit le père d'Anjou, est l'une des plus gentilles entre les Cyclades et des plus mémorables de l'archipelage, par les marbres que les anciens Romains (il n'osait pas dire Grecs, peut-être par antipathie contre le culte grec) en ont tirés et qui s'y voient encore à présent en telle abondance, qu'au lieu des haies que nous avons dedans notre France pour fermer les héritages de chaque particulier, ils ne se servent ici que de murailles sèches faites de pierres de marbre du plus blanc et du plus beau que l'on sçauroit veoir. Le pays y est agréable et arrousé d'une telle quantité de fontaines, qu'on ne sçauroit si peu creuser joignant les rives de la mer, qu'on n'y trouve des sources d'eau vive qui bouillonnent de tous costés. Dans l'île de Paros il y a trois villes, l'une Agousa, l'autre Parecchia, ou comme disent d'aucuns, Eparkia, la troisième Kefalo, lesquelles, avec six ou sept villages qui sont semés de côté et d'autre, font environ quinze ou seize mille ames, presque tous chrétiens. Il y a une douzaine de Turcs par toute l'île; c'est pour le plus. »

J'ai trouvé l'île de Paros un peu moins verdoyante et un peu moins bien arrosée que ne le décrit ici le père d'Anjou. A peine si à travers ses champs de maigre coton ou de blé coupé je pouvais apercevoir quelques oliviers. On y faisait, dit-on, cependant beaucoup d'huile autrefois; mais après la guerre de Candie, l'armée vénitienne, qui y séjourna pendant huit ou dix ans, brûla tous les oliviers. Nos regards furent toutefois récréés par la vue de deux bouquets de six ou huit palmiers groupés ensemble d'une manière pittoresque et entrecoupant agréablement une riche vallée de Naousa à Parekia. Nous remarquâmes aussi une petite rivière coulant à une demi-lieue de Parekia et couverte d'un cresson presque aussi abondant et aussi parfait que celui que j'avais cueilli dans la fontaine Castalie à Delphes.

Une bourse modeste ne peut arriver au prix que l'on demande dans l'île de Paros pour les plus médiocres monnaies antiques, surtout à Naousa, où se tient encore debout une petite tour vénitienne surmontée du lion de Saint-Marc.

Il n'y a que trois milles de mer de l'île de Paros à l'île de Naxie. A six heures du matin, nous levâmes l'ancre du port Sainte-Marie de Paros par un calme presque complet, mais avec le plus délicieux soleil du monde, fort

Digitized by Google

consolés d'avance de passer de longues heures en mer avant d'arriver à ces lieux où l'infortunée Ariane fut abandonnée par le volage Thésée et consolée par Bacchus. Toutefois, le peu de vent qui agitait les voiles de notre léger cutter nous suffit pour nous faire doucement cheminer vers notre but, et à neuf heures du matin nous entrions dans le port de Naxie.

L'aspect de la ville de Naxie, vue de la mer, offre un mélange assez bizarre de tous les styles et de toutes les époques. En avant de la grève, sur un rocher détaché et formant un îlot, s'élève une belle porte antique de marbre blanc, seul reste, dit-on, du temple de Bacchus, et rendue plus imposante encore par son isolement. Au bas, sur la plage, le long de la plaine qui borde la mer, s'étend le bourg, avec ses calyvia de pêcheurs au milieu desquels s'élève la petite église Saint-Antoine, appartenant à l'ancienne commanderie de Saint-Jean-de-Jérusalem, et encore décorée des écussons de l'ordre. Au pied de la montagne s'est posée la ville grecque avec ses maisons blanches, ses escaliers extérieurs et ses toits en terrasse, comme il est d'usage en Orient, et comme on le voit encore à Ischia et à Procida. Au-dessus, en s'élevant vers la montagne, serpente la ville latine avec ses maisons noires et malpropres, renfermées dans l'ancienne enceinte du château des ducs francs de Naxie, et habitées par les quatre cents catholiques de l'île, tous fiers de devoir au lieu de leur résidence le noble nom de châtelain. Sur le sommet de la montagne subsiste et domine une grande tour carrée, débris encore imposant de l'ancien château aux douze tours des ducs francs de la Dodécanèse, de ces seconds barons de la principauté française de Morée, avec les vestiges de la balustrade de fer et des hauts balcons de marbre d'où ils pouvaient surveiller le port et aspirer l'air frais du soir.

A l'approche du cutter royal, la population des deux villes et du bourg s'était empressée d'accourir au débarcadère. A l'exception de quelques marins portant le large pantalon bleu, la ceinture rouge et la petite calotte rouge dite de Tunis, mais fabriquée à Marseille, tous portaient l'habit franc, et au milieu d'eux on reconnaissait un ecclésiastique latin à sa longue robe convenablement relevée, à son rabat bien blanc, à sa physionomie franche, gaie, intelligente. C'était l'abbé de Camps, supérieur de nos lazaristes français de Naxie qui avait été prévenu de notre prochaine arrivée et venait nous offrir la cordiale hospitalité de son monastère pour nous faire goûter le plaisir de nous retrouver sur la terre de France et au milieu de nos compatriotes.

Pendant que quelques paroles s'échangeaient entre mes deux compagnons et ceux de leurs anciens amis de Naxie qu'ils retrouvaient sur la grève, je me jetai en toute hâte dans un léger bateau qui me conduisit à l'îlot sur lequel j'avais aperçu la porte antique. Le peuple a donné à ces restes le nom de *Palati*, le palais. Cette porte, de belles proportions et haute d'au moins vingt-cinq pieds sur douze de largeur, est composée de trois beaux morceaux de marbre blanc, appuyés sur une base de marbre mise aujourd'hui à découvert. Près de là, sur le même rocher, se remarque un tombeau ouvert; les anciens aimaient à faire creuser leurs tombeaux dans les flancs des rochers les plus escarpés,

Digitized by Google

sur les bords de la mer et presque dans le lit des torrens; mais aucune des précautions prises par eux pour assurer l'inviolabilité de leurs tombes n'a pu les protéger contre la rapacité des uns et l'avidité scientifique des autres; presque par toute la Grèce, les tombes sont ouvertes, la poussière des héros et des demi-dieux a été dispersée aux vents, et la pierre funéraire sur laquelle était gravé le dernier adieu de leur famille, de leur tribu, de leur patrie reconnaissante, pend comme un vain objet de curiosité dans les vestibules et sur les escaliers de nos musées. L'îlot de Palati contenait sans doute quelque autre temple, car, sur la partie du rocher la plus basse et la plus rapprochée de la côte, je remarquai des fragmens dispersés de colonnes, et entre autres une colonne encore debout, bien qu'à moitié enterrée au lieu qu'elle occupait jadis. Il paraîtrait aussi qu'un pont réunissait autrefois cet îlot à l'île, car je vis très nettement, presque jusqu'à la surface des eaux, les restes des arcades d'un pont qui, comme notre pont du Gard, devait servir en même temps d'aqueduc, puisqu'on peut suivre encore à travers la plaine, à environ six pieds au-dessus du sol, des restes d'un aqueduc qui arrive en pente jusqu'à la mer.

La petite église Saint-Antoine-du-Bourg, qui appartenait autrefois à la riche commanderie ou plutôt bailliage de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem établi à Naxie, et rapportait 51,000 florins annuels au grand-maître, est à quelques pas de là sur la grève près de l'ancien arsenal, aujourd'hui ruiné, où les chevaliers de Saint-Jean remisaient leurs six ou sept galères. Je me la fis ouvrir pour examiner s'il ne se trouverait pas à l'intérieur quelque pierre sépulcrale avec inscription latine. A gauche de l'autel, j'aperçus en effet une niche sépulcrale cintrée avec une croix de Malte sculptée sur chaque côté. A droite de l'autel, est une autre niche portant une croix de Malte, et au-dessous l'écusson des Crispo, trois lozanges surmontées de deux croix, ce qui désigne un Crispo commandeur de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Je rejoignis bientôt mes amis sur la Marine, et nous nous acheminâmes ensemble vers le monastère des lazaristes, situé dans une partie de l'ancien château, au-dessus de la ville latine. Nous eûmes à monter à travers un dédale de rues étroites, tortueuses et malpropres, qui composent l'ancienne ville, la plus misérable des trois. Placée sur le haut d'une colline, dans la meilleure des expositions, au-dessus d'une jolie baie, et rafraîchie par la brise de mer, cette ville devrait être un séjour aussi sain que riant; mais l'air peut à peine circuler, le soleil se montrer dans ces rues infectes, et presque toutes les femmes et les enfans que j'aperçus dans cette partie de la ville ont la figure pâle et étiolée. Sur ces maisons d'apparence si pauvre sont pourtant sculptés de nobles blasons, les armoiries des Crispo, des Sommerive, des Barozzi, des Francopoulo, des Coronello, des La Roca, dont les descendans se sont perpétués à Naxie, et de plusieurs autres grandes familles occidentales récemment éteintes. Chaque châtelain a grand soin de faire sculpter au-dessus de sa porte ses armoiries de famille et de conserver son sceau héréditaire et son arbre généalogique; c'est là la plus claire partie de son noble héritage.

Digitized by Google

Le dédain de tout travail leur paraissant à tous le signe le plus certain de la noblesse, et la vanité les portant incessamment à sacrifier la réalité à l'apparence, leurs modestes fortunes n'ont pas tardé à s'embarrasser et à se fondre, pendant que la population purement grecque, sobre et laborieuse, croissait en force et en puissance. Les châtelains se dédommageaient des privations par l'ostentation. Les principales familles s'étaient distribuées entre elles les consulats européens, et le chapeau à plume et l'habit doré de consul étaient la gloire d'une maison. Au premier rang était le consulat de France, long-temps un apanage de la famille Coronello, alliée des anciens ducs de Naxie de la maison Crispo. Les autres consulats de Russie, d'Autriche, d'Angleterre, de Suède, de Norvége, d'Espagne, venaient ensuite selon leur degré d'importance; il y en avait pour tous; mais les habits, il faut le dire, n'étaient pas aussi multipliés que les consulats. Les consuls des petites puissances avaient des uniformes en commun dont on se parait tour à tour, selon le besoin, et parfois celui qui s'en était revêtu pour aller saluer un vaisseau arrivant et qui était invité à bord, se gardait bien de descendre pour n'avoir pas à dépouiller l'uniforme en faveur d'un autre consul de la puissance amie. Joies et gloires innocentes qui devaient disparaître avec les révolutions qui renouvellent tout, les uniformes comme les institutions!

On comprend assez qu'avec de telles habitudes les châtelains de Naxie durent fort peu sympathiser avec les idées de mouvement qui agitaient tout le continent grec. Ils avaient été peu vexés par les Turcs, qui s'étaient contentés de recevoir annuellement d'eux 5,975 thalari (1) payés au capitan-pacha avec soixante bœufs, soixante moutons, soixante fromages, le bois à brûler nécessaire, lors de sa visite des îles, et une somme de 20,000 thalari pour ne pas avoir d'aga turc. Ces conditions remplies, ils se gouvernaient comme bon leur semblait. A cette époque, la population des villes grecques était répartie à peu près comme l'était autrefois celle des villes helléniques. Dans l'antiquité, l'Acropolis était habitée par les citoyens distingués, la ville par tous les autres citoyens, et les faubourgs par les étrangers et les esclaves. Au moyen-âge, et sous la conquête turque, le *castro* était habité par les familles franques ou turques, la ville par les hommes du pays, le faubourg par les agriculteurs, matelots et pêcheurs. Au moment de la révolution grecque, les matelots se déclarèrent partout pour la cause de l'indépendance nationale. Dans les îles de Samos, de Chios, d'Ipsara, de Candie, la population chrétienne tout entière, plus opprimée ou plus active, seconda puissamment le mouvement, bien que par la sagesse des cabinets européens ces îles aient été de nouveau soumises à la Turquie; mais il n'en fut pas de même dans les Cyclades et surtout à Naxie. La population latine de cette dernière île en particulier se montra défavorable à toute agitation, car à côté d'elle avait grandi la population grecque, qui voulait avoir sa part de bien-être et de progrès, et travaillait depuis long-temps à se faire place. Parmi les familles nouvelles,

(1) Un thalari vaut 5 fr. 80 cent.

Digitized by Google

celle qui avait levé le front le plus haut était celle des Marcopoliti. Le chef de cette famille, afin de rompre plus ouvertement avec la race des châtelains, affectait de porter non-seulement le tchoubé turc, mais la robe turque et le turban des maîtres; il fut un des premiers qui se prononça contre les Turcs afin de ressaisir, par une révolution, l'ascendant que le souvenir de la conquête franque avait donné aux familles latines. Un Marcopoliti est maintenant, je crois, maire ou dimarque de Naxie, et la révolution a été ainsi consacrée par l'humiliation des châtelains, qui se vengent en faisant resculpter leurs écussons d'une manière plus visible, en se donnant mutuellement leurs titres de comtes, barons ou châtelains, et même d'agas, et en ignorant le grec sans bien savoir le français. Un moyen plus sûr leur resterait de prouver la noblesse de leur origine occidentale, ce serait de s'élever par l'activité du travail, par la franchise du caractère et par la supériorité des lumières.

L'établissement français des lazaristes à Naxie les aidera puissamment à marcher dans cette bonne voie. Les prêtres de saint Lazare ne sont pas soumis aux pratiques rigoureuses que s'imposent la plupart des autres ordres religieux, leur genre de vie n'est nullement austère, la direction de leurs idées n'a rien qui ne puisse profiter à l'amélioration de l'état social et politique en Grèce. L'ordre de Saint-Lazare a succédé à l'ordre des jésuites dans les missions du Levant, en vertu d'un arrêt du roi rendu le 5 janvier 1783. Cet acte accorde aux lazaristes tous les droits, possessions et priviléges dont jouissaient les prêtres de la société éteinte de Jésus, il leur impose l'obligation de desservir les chapelles consulaires et d'apporter spécialement tous leurs soins à l'instruction des jeunes chrétiens et des ecclésiastiques. Ces deux dernières obligations sont reproduites dans la plupart des actes des diverses donations que les lazaristes ou leurs prédécesseurs ont acceptées à différentes époques. L'ordre de Saint-Lazare, sous l'invocation de saint Vincent-de-Paule, a son centre et douze directions à Paris, et envoie des missionnaires dans toutes les parties du monde. Le supérieur des missions du Levant réside à Constantinople. Il y a deux établissemens en Grèce, l'un à Santorin avec deux prêtres, l'autre plus riche à Naxie avec trois. Ils sont à quelques égards indépendans de l'autorité diocésaine, et quant à la situation politique, ils sont placés sous la garantie d'un protocole convenu dans la conférence de Londres en 1830, conformément aux conditions que la France a réclamées lorsque, en faveur du nouveau souverain de la Grèce, nous avons cru devoir nous dessaisir du patronage que, pendant plusieurs siècles, nous avions exercé en Orient sur les chrétiens du rit latin. Cet acte stipule : que la religion catholique jouira en Grèce du libre et public exercice de son culte; que ses propriétés anciennes lui seront garanties; que les évêques seront maintenus dans l'intégralité des fonctions, droits et priviléges dont ils ont joui sous le patronage des rois de France, et qu'enfin, en vertu des mêmes principes, les propriétés appartenant aux anciennes missions françaises seront reconnues et respectées. C'est ce *statu quo* qui a protégé les propriétés des lazaristes contre les prétentions du gouvernement aussi bien que contre celles

Digitized by Google

des habitans, qui n'auraient pas été fâchés de leur enlever d'abord l'administration, puis la propriété du château dans lequel est placé leur monastère, et des délicieuses habitations qu'ils possèdent dans les plus riantes vallées de l'île de Naxie, Engarès et Calamitzia. Pendant long-temps les lazaristes ont eu à lutter contre les obstacles que leur opposaient les châtelains de Naxie, organisés en corporation, qui se plaisaient à faire surgir mille petites exigences, digne sujet d'un nouveau Lutrin, et à ourdir mille petites intrigues. Il y a surtout l'histoire d'une porte plus ou moins ouverte ou plus ou moins fermée, avant, pendant et après la sortie d'une grande croix processionnelle, qui a pendant plusieurs années tenu perpétuellement en haleine non-seulement le consulat français de Syra, notre légation d'Athènes, notre ambassade de Constantinople, mais jusqu'au ministère français et au sacré collége, voire même jusqu'au cabinet autrichien, veillant toujours avec anxiété pour profiter de nos sottises. Enfin, ces interminables débats se sont terminés à la satisfaction de tous; il a été réglé par la fermeté du cabinet français et la modération des lazaristes, que la fameuse porte serait fermée de droit par les lazaristes et ouverte de fait; chacun s'est retiré triomphant et content. C'est ainsi que se sont conclues tant d'autres négociations diplomatiques.

Cette importante affaire de la porte fermée de droit et ouverte de fait venait d'être terminée par un traité en règle lorsque j'arrivai à Naxie, et je trouvai mes excellens compatriotes les lazaristes, bien établis chez eux, jouissant de l'estime qui leur est due, et épurant peu à peu le langage français de l'aristocratie naxiote. Mon premier soin fut de visiter leur monastère, leur église, la grande croix processionnelle des châtelains de Naxie, et surtout la fameuse porte; puis je m'enquis de la bibliothèque et des archives. Ces deux fonds, qui étaient d'ailleurs assez peu considérables, ont été dilapidés par les habitans au milieu de l'effervescence causée par la grande question de la porte ouverte et fermée; je ne retrouvai plus qu'un petit nombre de papiers qui me furent obligeamment communiqués par nos lazaristes. Un médecin du pays voulut bien aussi me confier une histoire manuscrite de l'île de Naxie, écrite vers l'an 1800 par un ancien jésuite nommé Riechter, qui a été lié avec notre savant Dansse de Villoison lors de son passage à Naxie. Les jésuites, selon le père Riechter, furent appelés à Naxie, en 1626, par Raphaël Schiottini, le dernier des archevêques de Naxie depuis la conquête de Rhodes par les croisés, en 1520. Les particuliers leur firent des dons, et on leur concéda la chapelle de la Vierge et une église assez vaste pour le pays. Le père Riechter assure que ce sont les jésuites qui ont apporté les oranges douces à Naxie, et qu'ils y ont planté deux arbres dont l'un fut nommé Adam et l'autre Ève, et d'où sont venus tous les autres. « Adam, dit-il, est séché depuis quelques années (vers 1800), mais Ève se soutient en bon état. » Ils devinrent peu à peu propriétaires des plus beaux domaines de l'île et firent bâtir à Calamitzia, dans une situation délicieuse, une fort belle maison de campagne.

Ma lecture terminée et mes premières notions acquises, j'allai visiter la ville et le bourg. Dans le bas on voit encore la fontaine d'Ariane appelée

Digitized by Google

aussi les bains de Diane, où Thésée abandonna la fille de Minos. De là, continuant ma route par la plaine jusqu'à un quart de lieue de la ville, j'arrivai à un couvent de chartreux en partie ruiné. Au bas d'une fenêtre, le long de la route, j'aperçus sur le chambranle une inscription grecque, et j'y lus que ce couvent avait été fondé aux frais d'un Pisani, seigneur de l'île de Nio; et, en effet, un Louis ou Aloïsio Pisani, de Venise, devint seigneur de Nio en épousant Adrienne Crispo, arrière-petite-fille de Marc Crispo seigneur de Nio, quatrième fils de François Crispo, et de Florence Sanudo, duc et duchesse de Naxie. En face de cette église des chartreux, sur la colline qui s'élève de l'autre côté de la route, est une petite chapelle grecque toute composée de débris antiques. A l'intérieur sont des arcades soutenues par des colonnes d'ordre ionique appuyées deux à deux; dans le mur sont incrustées des colonnes de beau marbre et de vastes fragmens qui proviennent certainement d'un temple hellénique. Toute cette fertile vallée est couverte de blé, de coton et de vignes, et les haies sont formées de chèvrefeuilles entrelacés.

En entrant dans la ville de ce côté, je m'arrêtai aux ruines d'une ancienne église de Sainte-Catherine située dans la plaine. C'était autrefois la chapelle des ducs de Naxie, et en la démolissant on a retrouvé le tombeau de Marc Sanudo, troisième duc de Naxie, avec une inscription funéraire et ses armoiries, qui sont une bande d'azur en champ d'argent.

La cathédrale latine est située tout en haut de la ville. Ce ne fut qu'au moment de la prise de Rhodes par les Turcs, en 1520, que l'évêché de Naxie fut transformé en siége métropolitain pour remplacer celui de Rhodes (1). A l'extérieur de la grande porte sont sculptés trois écussons parmi lesquels je reconnus celui des Crispo et celui des Sommerive. A l'intérieur de ce même portail est une inscription grecque, portant que cette cathédrale fut restaurée en 1520, l'année même, comme on le voit, de sa transformation en métropole. L'église est composée de cinq nefs, et sur les parois je remarquai une douzaine de pierres funéraires avec leurs armoiries sculptées; ici un écusson supporté par deux aigles et surmonté de la couronne de marquis avec la devise *viget*, là un écusson daté de 1505, ailleurs les armoiries des Barozzi, de ce côté celles des Morosini, en plusieurs endroits celles des Sommerive.

Mes excursions se terminèrent par une visite à la famille Coronello qui habite l'ancienne chancellerie ducale encore ornée du lion de Saint-Marc et de l'écusson des Crispo, desquels descend la femme du noble et pauvre Coronello. M. Coronello dédaigne le travail comme beaucoup de ses confrères châtelains, mais sa généalogie est fort en règle. Il voulut bien me la confier, et en la comparant avec d'autres généalogies des Sanudo, des Sommerive et des Crispo, je pus en tirer des notions utiles pour mes recherches. Une rétribution fort modique suffit pour indemniser M. Coronello de la communication de cette généalogie sans prix pour lui.

L'île de Naxie est renommée parmi les Cyclades par la beauté de ses cam-

(1) Depuis 1520 jusqu'à nos jours, il y a eu vingt-un archêveques latins de Naxie.

Digitized by Google

pagnes. L'île d'Andros seule offre quelques gracieux points de vue, quelques verdoyantes vallées, à comparer à celles de Naxie; les autres Cyclades sont des rochers presque nus au milieu desquels on réunit, à l'aide de nombreux terrassemens, la terre végétale propre à la culture. Tout est, à quelques montagnes près, terre végétale dans l'île de Naxie. Désireux de visiter les parties les plus gracieuses de l'île, je me mis un beau matin en route avec l'abbé de Camps, montés tous deux sur de bonnes mules. J'avais eu soin d'avance de refuser une mule fameuse dans l'île par son obstination à jeter du moins une fois par terre tout étranger. Un Anglais de mes amis, réputé par ses talens dans l'équitation, avait réclamé la mule avec grand dédain pour les maladroits renversés jusque-là. Dès le bas de la montagne, la mule voulut s'essayer en remontant la pente malgré son cavalier, mais l'anglais tint bon; le bâton fit son office; toute la ville était dans l'attente, et son triomphe fut complet. Il fallut passer un ruisseau; même résistance de la mule, même triomphe. Enfin l'anglais se sentit maître. Une troisième fois, vers deux chemins croisés, la mule, qui voulait prendre le mauvais, fut forcée de suivre le bon; mais à peine avait-elle fait quelques pas avec un air calme et résigné, qu'elle fait un magnifique saut de côté, suivi d'un autre en sens inverse, et jette son cavalier sur une fort belle pelouse; puis, comme si cette preuve de son talent lui suffisait, après un petit trot en arrière sur l'autre chemin, elle revient s'offrir dans sa liberté à son écuyer désarçonné. Mon ami se consola en pensant que la chute avait été douce, et surtout qu'elle avait été sans témoin, et s'en revint sans autre encombre dîner à la ville. En traversant la plaine de Langadia qui mène à la ville, il voit venir à lui un paysan narquois. « Eh bien! effendi, lui dit le paysan, la mule a donc fait encore des siennes? — Comment! — Oui, j'ai vu là-bas qu'elle vous a jeté près des deux routes; je me méfiais de la chose et vous suivais de l'œil. « L'Anglais baissa la tête et ne répondit mot. Arrivé au bourg, un homme le regarde : « Eh bien! effendi, la mule a donc fait des siennes près des deux chemins? » L'Anglais traverse rapidement le bourg et arrive à la ville grecque : « Eh bien! effendi, lui crie un habitant de la ville, la mule vous a donc jeté par terre près des deux chemins? » Mon ami, sans mot dire, monte à la ville latine; tout le monde était réuni sur la place pour lui demander avec anxiété des nouvelles de sa chute, et là il apprit que plus de trois cents personnes l'avaient suivi dans différentes directions pour observer sa lutte avec la mule et avaient été témoins de sa mésaventure, qu'ils étaient venus en toute hâte proclamer dans la ville. J'avais été averti et prononçai mon *veto* sur la mule rebelle. On me donna à sa place la plus belle et la plus docile des mules, une véritable mule d'évêque espagnol, et M. de Camps et moi nous nous mîmes en route.

La plaine de Langadia, que nous traversâmes d'abord, est fort bien cultivée, et les jolis chemins qui serpentent à travers les vignes et les blés sont élégamment bordés de chèvrefeuilles et de lentisques. Au-delà de cette plaine, jusqu'à Sangri, la route est tracée à travers des montagnes pierreuses, et à peine aperçoit-on quelques maigres champs de coton. Nous nous arrêtâmes

Digitized by Google

quelques instans à Sangri, où les Sommerive ont des possessions. Les Sommerive, une des puissantes familles natives de Naxie, habitent, comme les autres grandes familles, une tour carrée ou pyrgos avec pont-levis, où ils pourraient au besoin se défendre contre une surprise. Une sorte de tourillon se projette en avant du pyrgos avec un escalier de pierre, qui s'élève à hauteur d'une ouverture ou porte pratiquée à une vingtaine de pieds de terre. De cette porte, on lance sur le haut du tourillon un pont-levis, tantôt mobile et tantôt d'une construction assez légère pour être à l'instant rompu au moment d'une attaque. Au-dessus de la porte et sur les côtés de la muraille était incrusté un écusson portant les armoiries des Sommerive, le lion passant sur trois bandes, les mêmes que celles de leur sceau, qui porte de plus la couronne de marquis. Nous traversâmes, pour arriver jusqu'au pyrgos, des jardins bien arrosés, couverts des plus magnifiques cédrats que j'aie encore vus, et de beaux et grands orangers et citronniers. En vérité, depuis leur importation par les jésuites en 1626, l'Adam et l'Ève des orangers ont produit une famille du nombre et de la beauté de laquelle ils peuvent être fiers. Nos chercheurs de meubles gothiques qui veulent s'approvisionner de chaises à dos armoriés peuvent les envoyer acheter à Naxie, car dans le pyrgos des Sommerive de Sangri, comme dans celui des La Roca et des autres, sur toutes les chaises de bois de la grande salle sont sculptées les armoiries de famille.

De Sangri on aperçoit à la fois les ruines de deux châteaux ou plutôt de deux villes du moyen-âge, Paliri, avec ses trois enceintes de murailles, sur la montagne de ce nom, dans le lieu appelé Vristo-tou-Damalou, à une lieue de Sangri, et Apano-Castro, ou le château d'en haut. Il existe dans l'île de Naxie un troisième château fort ancien, appelé Paratrecos, à une lieue de la ville, à l'est de la plaine. C'était autrefois la maison de campagne des ducs de Naxie. La chapelle, qui fait partie du couvent de l'Annonciade, existe encore, aussi bien qu'une tour flanquée de quatre petits tourillons découpés en forme de balcon, ainsi qu'on en remarque dans beaucoup de nos anciens châteaux. On voit encore les ruines d'un autre château à Xylo-Castro, à une demi-lieue vers l'est, et celles de plusieurs antiques tours de vigie dans diverses parties de l'île, à Mikri-Vigla (la petite vigie), par exemple, élevées pour se garantir contre les incursions subites des pirates. Enfin une tour hellénique beaucoup plus ancienne, connue dans le pays sous le nom de tour d'Achille et sous celui de Chimaron, se conserve encore debout au-delà des montagnes qui forment ces belles vallées, à une lieue et demie du sommet du mont Zéos ou Jupiter. Cette tour ronde a, suivant la relation manuscrite du père Riechter, trente pieds de diamètre et soixante pieds de hauteur en se rétrécissant par le haut.

De Sangri à Potamidès, la vue continue à se porter sur des champs pierreux et sans culture; mais là l'aspect du pays change complètement. Potamia ou Potamidès est un joli village, bâti au milieu d'un beau verger de citronniers, de grenadiers, de toute sorte de beaux arbres, qui garnissent un profond ravin où la végétation est nourrie par un petit fleuve qui du mont de

Digitized by Google

Jupiter se rend par ce ravin jusqu'à la mer. C'est là que se trouvent la maison de campagne de l'archevêque et la plus vieille église latine du pays.

Après avoir traversé encore une demi-lieue de rochers, au milieu desquels nous rencontrâmes le chef de la race grecque, M. Marcopolitis, vêtu du costume national et suivi d'une escorte de famille, j'arrivai enfin dans la délicieuse vallée de Drymalia, semée de seize villages qui se perdent au milieu de bois d'oliviers, de cédrats, de grenadiers, d'orangers et de peupliers. A chaque pas que l'on fait dans cette fraîche vallée, on la trouve plus verdoyante, plus féconde et plus belle. Je ne connais pas d'exemple d'une végétation plus abondante et plus variée; on a peine à se faire jour à travers ces vergers embaumés, chargés en toute saison de fleurs ou de fruits. La chaîne de montagnes qui unit le mont Koroni au mont Zéos encadre gracieusement cette vallée, qui s'en va se perdant au milieu des ondulations grandissantes de la montagne. Koroni était la nourrice de Bacchus. Au-dessus de la montagne qui porte son nom est une fontaine encore aujourd'hui vénérée dans le pays. Ses eaux, qui sortent en bouillonnant de la source, sont douces et pures, et ses bords sont plantés des plus beaux arbres. Le mont de Zéos ou Jupiter, situé à l'extrémité opposée de la chaîne, est celui où les bacchantes célébraient la fête de Bacchus, et on y voit encore la grotte témoin, dit-on, de ces mystères, ainsi que l'inscription antique (*oros Dios Milosiou*) qui dédie la montagne à Jupiter.

Au milieu de cette ravissante vallée de Drymalia est situé le pyrgos des Francopoulo (fils de Franc). Le chef de cette famille fort ancienne, qu'on trouve fréquemment mentionnée dans l'histoire des derniers temps de la principauté française de Morée, s'appelle ici le comte, sans autre désignation; ses filles sont les comtesses, et son frère est le baron. Autrefois des majorats de famille servaient à donner quelque lustre à ces titres; il était d'usage à Naxie que les biens de la femme fussent séparés de ceux du mari, que le père dotât le fils aîné, la mère sa fille aînée, en créant un majorat pour chacun d'eux, et que l'on consacrât les autres fils et filles à l'église ou au couvent. L'introduction de presque toutes les lois françaises dans le code du nouveau royaume grec a changé tout cela, brisé les majorats, et si les titres se conservent encore, les familles vont s'obscurcissant. Les derniers rejetons de ces familles n'en tiennent que plus obstinément aux derniers vestiges de leur grandeur : le pyrgos et les armoiries. Le comte nous fit avec bonne grace les honneurs de son joli pyrgos, dont la terrasse embrasse la vue de toute la vallée, nous montra ses armoiries, un aigle à ailes déployées avec fasce d'azur, nous présenta ses charmantes filles, et nous raconta ses traditions de famille, Depuis les temps les plus reculés, jamais, nous assura-t-il, un Francopoulo n'a eu la bonne fortune de connaître son père; c'est là, à ce qu'il lui semble, leur éternelle prédestination.

Nous nous arrachâmes avec peine à la charmante vallée de Drymalia et à la cordiale hospitalité du comte et des jeunes comtesses pour aller visiter les ruines d'Apano-Castro, qui faisaient l'objet principal de mon voyage.

BUCHON.

Digitized by Google

POÈTES ALLEMANDS

DU XVIIIe SIÈCLE.

LOUIS HŒLTY.

Le développement des lettres, en Allemagne, a cela de particulier qu'il ne s'est jamais continué long-temps sur le même théâtre. Au rebours des poésies de la France, de l'Angleterre et de l'Espagne, la poésie allemande ne s'est pas épanouie dans une seule ville ni sur un seul point, centre immobile de toutes les révolutions de l'art. Le déplacement a été pour la muse germanique une cause de progrès. Toutes les fois qu'elle s'est avancée d'un pas dans sa course ardente vers l'idéal, c'est qu'elle a passé d'un pays à l'autre, des sables de la Prusse aux montagnes de la Saxe ou aux forêts de la Souabe. Cette poésie complexe, si habile à s'assimiler les élémens les plus divers, a besoin tour à tour, pour vivre dans sa plénitude, de la brumeuse atmosphère du nord et des lumineux horizons du midi. Le culte de la nature est sa loi suprême : comment pourrait-elle s'épanouir long-temps sous le même ciel et dans le même climat ?

Ce qu'on a appelé le *cercle poétique* de Gœttingue a été un de ces centres transitoires qu'a tour à tour choisis l'inspiration allemande, un de ces degrés nombreux et divers sur lesquels elle s'est un instant reposée pour se relever bientôt et s'affermir. C'est dans sa partie septentrionale que l'Allemagne a vu le plus souvent naître et se préparer les grandes réformes littéraires; c'est du nord qu'elle a presque toujours reçu l'impulsion fécondante. Le midi con-

Digitized by Google

tinue et perfectionne plutôt qu'il ne crée. Le mouvement qui régénéra la poésie allemande, au XVIIIe siècle, eut Hambourg pour premier théâtre. L'épopée religieuse de Klopstock éveilla dans tous les cœurs un pieux enthousiasme. On pouvait enfin regarder sans tristesse l'avenir de cette muse nationale si long-temps asservie aux muses étrangères. Ce fut une grande joie, une fête solennelle que l'Allemagne n'oubliera jamais. Le premier cri d'indépendance parti de Hambourg trouva de nombreux échos : Gœttingue, Weimar, Dresde, enfin la Souabe et aujourd'hui Berlin, concentrèrent successivement cette libre activité qui manquait depuis si long-temps au génie du Nord.

Louis Hœlty représente, sous sa face la plus gracieuse, le mouvement littéraire qui s'accomplit à Gœttingue. Les tendres rêves, les ardentes tristesses qui agitèrent l'Allemagne à la fin du XVIIIe siècle se personnifient avec un charme singulier dans cet aimable et malheureux poète. De concert avec les écrivains réunis à Gœttingue en 1712, Hœlty s'efforça de revenir à l'originalité nationale; il voulut, comme Voss et Burger, enlever son pays à l'étude stérile des littératures étrangères pour le rendre à la contemplation de la beauté antique et au sentiment de sa propre grandeur. S'il ne réussit pas entièrement dans cette tâche, il contribua du moins à en hâter l'accomplissement. C'est assez pour que les chants de cette voix si douloureusement éteinte soient long-temps encore, au-delà du Rhin, l'objet d'une sympathique et respectueuse étude.

C'est dans un pauvre village du Hanovre que naquit Louis Hœlty; son père remplissait avec zèle, dans ce village appelé Mariensee, l'obscure et laborieuse mission du pasteur. La mère de Hœlty était une de ces femmes douces et pieuses dont Tieck a tracé, dans sa Geneviève, le portrait impérissable; elle mourut pendant l'enfance de ce fils dont elle était chérie. Cette mort prématurée et une grave maladie qui résista pendant deux ans à tous les soins, jetèrent dans l'ame du jeune poète les germes de la mélancolie inguérissable dont il devait s'inspirer plus tard. A peine remis, Hœlty se livra à l'étude avec une ardeur singulière. En même temps il s'éprenait d'un vif amour de la solitude. Les nuits qu'il ne consacrait pas à la lecture, il les passait dans un vieux cimetière à contempler les jeux bizarres de la lune à travers les cyprès. La poésie de l'homme a gardé plus d'une trace des étranges caprices de l'enfant. Nul mieux que le jeune rêveur de Mariensee n'a su orner d'une grace maladive les sombres images de la souffrance et de la mort. Nul n'a su, d'une main plus heureuse, parer de fleurs et animer d'un idéal sourire les lèvres desséchées de ce spectre si terrible et si grand sous le pinceau d'Holbein. La vague et douce tristesse qui plane autour des tombes d'enfans et de jeunes filles, qui s'exhale dans le silence d'un enclos funèbre avec le parfum des lys et des cyprès, cette tristesse revit dans les chants de Hœlty avec son charme ineffable et pénétrant. Quand le fils du pasteur quitta Mariensee, il pouvait ne plus douter de sa muse naissante; dans ces veillées mélancoliques du cimetière, le poète tout entier s'était formé.

Digitized by Google

Comme il est pour la muse des époques propices, il est aussi des lieux où de mystérieuses sympathies semblent l'appeler. Qui dira ce que Pétrarque dut de sève et de grace radieuse à la riche atmosphère de Vaucluse? Et Rousseau, ne doit-il rien non plus au vallon des Charmettes? Mais ce qui est vrai de l'amant de Laure et de l'auteur d'*Émile*, l'est encore plus des poètes de l'Allemagne. C'est là surtout qu'une étrange sympathie, un indicible attrait semblent unir la muse et la nature. Cette alliance intime qui s'établit entre le génie de l'homme et le monde extérieur s'y est révélée par d'immortels exemples. Nous n'en citerons que deux, Gœthe et Novalis, l'un méditant son *Faust* dans les prairies embaumées de Sesenheim, l'autre écrivant *Henri d'Ofterdingen* au pied des romantiques sommets du Kyffhauser. C'est aussi par cette action mystérieuse des lieux sur l'homme qu'il faut expliquer les solitaires promenades du jeune Hœlty au cimetière de Mariensee.

A peine âgé de seize ans, Hœlty avait partagé entre l'hébreu, le grec, le latin et le français, une attention studieuse. Le vieux pasteur, jugeant que ces libres études étaient insuffisantes, envoya son fils passer trois ans au lycée de Celles. Au bout de ce temps, Hœlty revint à Mariensee, mais pour s'en éloigner encore, et cette fois définitivement. Il se rendit à l'université de Gœttingue. Ici commence véritablement la vie du poète. Les années d'apprentissage, ces années précieuses dont parle Goethe dans *Wilhelm Meister*, avaient porté leur fruit, en laissant à l'imagination de Hœlty un trésor d'humbles et frais souvenirs. L'heure d'épancher son inspiration inquiète était enfin venue pour lui.

Durant les premiers mois passés à Gœttingue, Hœlty se tint cependant avec une respectueuse timidité sur cette limite de l'étude et de l'art, qu'on franchit si vite aujourd'hui. Il ne fut d'abord occupé que d'acquérir les connaissances indispensables à l'exercice des modestes fonctions de son père. Il étudia la théologie dans ses détails les plus arides, n'interrompant ce travail austère que pour lire Shakspeare ou Dante, Homère ou Isaïe. C'est peu à peu qu'il s'éleva par ces nobles lectures à la pratique même de l'art. Quand il ferma les livres pour écrire, une émotion long-temps contenue débordait de son ame; cette inspiration généreuse avait un trop profond caractère de sincérité pour n'être pas remarquée des poètes réunis à Gœttingue. L'*Almanach des Muses*, rédigé par Boje et Woss, accueillit les premiers essais de Hœlty, qui se vit bientôt entouré d'amis, parmi lesquels il pouvait reconnaître et saluer quelques-uns des plus éminens esprits de l'Allemagne.

Le cercle littéraire au milieu duquel Hœlty se trouvait ainsi introduit rendait alors à la poésie nationale de notables et nombreux services. Gœttingue était le centre d'un mouvement d'idées qui devait laisser au-delà du Rhin d'impérissables souvenirs. De toutes parts se formaient, sous l'influence de Klopstock, des groupes d'ardens écrivains qui rêvaient l'affranchissement de la muse allemande. Le rêve se réalisait peu à peu, et c'étaient à chaque nouveau pas vers le but glorieux des frémissemens d'un généreux enthousiasme. Les mémoires de Goethe, les premiers drames de Schiller, quelques romans

Digitized by Google

de Tieck nous retracent avec vigueur cette société sentimentale et rêveuse, exaltée jusqu'au délire par la nature, l'art et l'amour. Chez quelques poètes, la tendance religieuse dominait toutes les autres; la muse biblique était interrogée avec une respectueuse émotion; quelquefois aussi elle dictait des chants animés d'une fiévreuse ardeur. Le jeune Sonnenberg, enivré de la lecture de Milton et de Klopstock, concevait le plan du poème de *Donatoa;* il exécutait avec une fougue audacieuse son projet d'épopée; mais bientôt, voyant la gloire manquer à ses efforts, il se suicidait au milieu d'une tempête. Heureusement de tels vertiges étaient rares, et les travaux durables se poursuivaient en dépit des avortemens douloureux. C'est à cette époque en effet que plusieurs jeunes gens, doués tous de facultés précieuses pour l'art et la critique, se rencontrèrent à l'université de Gœttingue. Parmi ces jeunes gens, on remarquait Voss, qui porta dans l'idylle la rude et naïve imagination d'un paysan saxon, polie toutefois et comme éclairée par la lecture d'Homère. On remarquait encore Burger, qui réveillait avec tant de puissance dans ses fougueuses ballades la riche fantaisie du Nord. Derrière eux venaient les deux Stolberg, Leisewitz, Miller, Boje, tous poètes et critiques remarquables. *L'Almanach des Muses* de Gœttingue fut l'organe de ce petit cénacle du romantisme allemand. Introduit dans cette réunion d'élite, Hœlty en devint un des membres les plus distingués. Ayant obtenu bientôt de l'université un *stipende* et une petite place, il résolut de se fixer au milieu de ses nouveaux amis, et fit prévaloir cette détermination sur les instances même de son père, qui le pressait de quitter Gœttingue.

Qu'on imagine un jeune homme transporté du sein de la vie humble et calme d'un presbytère de campagne au milieu du mouvement d'idées de Gœttingue. Cette ville devenue pour un moment le centre littéraire de l'Allemagne, ces jeunes poètes dont on saluait avec enthousiasme les premiers efforts, l'âpre et sauvage beauté de la nature, l'élan presque unanime qui entraînait une population intelligente vers les fécondes jouissances de l'étude et de l'art; enfin pour fond au tableau, la révolution littéraire, qui déjà s'étendait de Hambourg à tous les pays germaniques : il y avait là de quoi provoquer, chez l'étudiant de Mariensee, une exaltation puissante. On doit regretter qu'il n'ait pas écrit le récit naïf et complet de ses impressions à Gœttingue. On assisterait à ces réunions de critiques et de poètes, où se débattaient les plus importantes questions soulevées par la renaissance de la littérature allemande, on suivrait ces cours où l'érudition moderne répandait sur l'antiquité grecque et latine de soudaines et si vives clartés. Les joyeuses excursions de l'été sur les bords verdoyans de la Leine, sous l'ombre embaumée des tilleuls, les folles causeries de l'hiver autour des pots de bière écumante, dans l'atmosphère enfumée des tavernes, enfin, cette vie jeune et libre, cette poursuite d'un art indépendant et nouveau, cet amour ardent de la nature qui rapproche l'école de Gœttingue d'une autre réunion plus célèbre, celle des *lakistes* anglais; le récit n'oublierait rien, et qui voudrait s'en plaindre? Hœlty n'a confié malheureusement qu'à de rares élégies les impressions de son séjour

Digitized by Google

à Gœttingue. Les heures dont il s'est surtout souvenu, sont les heures de tristesse et d'accablement. Quand il chante la joie, c'est pour troubler bientôt l'hymne du plaisir par une note funèbre. Les poètes de Gœttingue durent souvent arrêter des regards tendres et inquiets sur ce compagnon pâle et triste qui gardait un morne silence au milieu de leurs causeries bruyantes. Souvent aussi l'attitude distraite et rêveuse de leur jeune ami dut amener sur les lèvres de Voss ou de Burger un léger sourire. Les biographes de Hœlty s'accordent à faire de lui une sorte d'enfant gauche, timide, et presque toujours enfermé dans sa rêverie. L'auteur du *pauvre Wilhelm* et de la *Jeune Villageoise*, appartenait à cette famille de naïfs et doux poètes qui compte parmi ses membres La Fontaine en France, et Cowper en Angleterre. Sous le calme apparent de ces rêveurs, que d'émotions profondes, et souvent que de profondes douleurs! Et ce regard qui semble assoupi, qui dira les tableaux variés qu'il découvre? La vie de Gœttingue n'éveilla peut-être pas, chez aucun poète, des impressions aussi profondes que chez Hœlty. Malheureusement la mort le surprit avant que la contemplation grave et sereine du passé eût pu succéder en lui aux poignantes émotions du présent. Il s'associa au mouvement de Gœttingue, mais ne songea point à le raconter, et si l'école perdit un historien, elle gagna un poète.

L'étude de ce mouvement de Gœttingue offrirait à ceux qui désirent connaître les vrais caractères du génie allemand un vif et sérieux intérêt. On y verrait avec surprise le culte de l'antiquité, de la beauté simple et des contours précis s'unir dans une harmonie féconde avec la rêveuse allure du Nord. La France a presque toujours jugé l'Allemagne avec un excès d'indulgence ou de sévérité. On a ou exalté ou blâmé sans mesure sa tendance à la rêverie. A se perdre en d'ineffables songes, à écouter dans ses plus vagues accords ce divin concert de la nature dont l'auteur du *Pot d'Or* comprend si bien le charme étrange, le poète des bords du Danube ou de l'Elbe ne se ferme pas autant qu'on veut le croire le monde des passions et de la réalité. C'est même chose merveilleuse à voir comment, dans l'œuvre allemande, la plus inondée peut-être de splendeurs mystiques, l'*Ofterdingen* de Novalis, la sensibilité de l'homme éclaire et domine avec puissance la fantaisie du rêveur. La meilleure preuve que le génie allemand n'est pas voué au stérile mysticisme qu'on lui reproche, c'est qu'il adresse son hommage aux types les plus variés du beau, c'est qu'il comprend et honore également toutes les littératures. Ainsi la France a eu plus d'un spirituel représentant parmi les compatriotes de Schiller et de Klopstock. Ce qu'on pourrait nommer *l'élément français* a plus d'une fois régné dans la poésie du Nord, et plus d'une muse mariant le sourire de Voltaire à la sereine ivresse de Gœthe s'est bercée à l'ombre des forêts de Souabe et sous les pampres du Rhin.

Au temps où naissait l'école de Gœttingue, l'influence française venait d'être détrônée par l'action du génie anglais, qui devait nécessairement hâter l'inspiration nationale. On sait dans quelles noires visions, dans quelles lamentables rêveries s'agitait la muse anglaise à la fin du XVIIIe siècle; c'était

Digitized by Google

l'époque des *Nuits* et des *Tombeaux*, des méditations funèbres et des chants désolés. Le génie anglais, dans son excentricité vigoureuse, pousse volontiers toute tendance à l'extrême. La poésie allemande s'inspira de ces sombres accens, et au milieu des fraîches idylles de Gœttingue la muse anglaise a laissé plus d'une lugubre empreinte. Mais tout en suivant l'Angleterre dans la voie qu'elle venait de s'ouvrir, l'Allemagne sut garder une haute originalité. Le génie de Burger, pour se complaire aux sombres visions, n'en resta pas moins profondément national. Ainsi de Hœlty, qui, s'égarant dans les cimetières à la suite des rêveurs anglais, sut évoquer sur leurs tertres fleuris des tableaux d'une mélancolie tout allemande. La plupart des poètes de Gœttingue marchèrent comme eux, les pieds encore retenus dans les brouillards de l'élégie anglaise, mais le front déjà baigné de l'atmosphère vivifiante qui règne aux bords du Rhin et sur les cimes du Hartz.

Les émotions littéraires ne remplissent pas seules la jeunesse de Hœlty. Une passion à la fois ardente et contenue ne tarda pas à se développer chez le jeune étudiant. Les tourmens de ce timide amour ne furent pas stériles. L'inspiration du poète grandit rapidement sous cette vive influence. La plupart des élégies qu'il écrivit à cette époque respirent à la fois une tristesse profonde et une exaltation passionnée. Renonçant aux joies de la terre, Hœlty rêve le bonheur du ciel, il voit sa bien-aimée lui sourire dans les régions de la lumière et de l'extase; puis, par un contraste familier aux poètes du Nord, il échappe à ces mystiques ardeurs pour célébrer un fougueux sensualisme. Presque toujours il retombe de ces élans si divers dans un mélancolique abattement. Une somnolence maladive dispute le poète aux troubles orageux des passions. La pâle rêverie du Nord étend son influence jusqu'aux plus brûlantes aspirations de ce douloureux sentiment. Celle que Hœlty aimait ignora la passion sincère qu'elle avait inspirée. Bientôt elle se maria, et une période d'affliction s'ouvrit, la dernière de cette courte existence. Deux années encore se passèrent à Gœttingue, au milieu de travaux dont le charme ne tempérait qu'à demi l'amertume des récentes douleurs. En 1774, Hœlty suivit son ami Boje dans un voyage que celui-ci fit à Leipzig. La vie plus active où il se trouva jeté eut pour lui des fatigues auxquelles sa frêle organisation était mal préparée. Hœlty nous a raconté une journée de ce voyage; c'est une curieuse révélation sur les tendances à la fois rêveuses et sensuelles de l'Allemagne du Nord. De tendres et pures images sourient au voyageur à travers les fumées de l'ivresse; des plaintes touchantes se mêlent aux folles causeries de la taverne. Les heures pleines et tumultueuses de ce voyage, tout ce chaos d'émotions diverses, de rire et de larmes, de douleur et de joies, devait laisser une trace fatale dans l'existence désormais abrégée de Hœlty. Il revint très affaibli à Gœttingue. Bientôt la perte de son père acheva l'œuvre de lente destruction que d'anciennes et profondes souffrances avaient commencée. Hœlty dut quitter la ville où il avait connu pour la première fois les divines joies de l'amant et du poète. Il retourna près de sa famille, à Ma-

Digitized by Google

riensee, où il voulait lutter, fortifié par l'air natal et à l'aide d'un traitement sévère, contre les progrès incessans de la maladie.

Les jours de calme et de soleil qu'il passa dans le village où s'était écoulée son enfance furent les derniers jours heureux de sa vie. Cette existence paisible et silencieuse lui dicta ses plus belles inspirations; les forces lui revinrent en même temps que son imagination paraissait revivre; sa poitrine s'ouvrit plus large à un air imprégné de la fraîcheur des bruyères, et des rêves joyeux revinrent visiter le poète dans les humbles murs qui avaient abrité son enfance. Le matin, il descendait dans le jardin de la ferme; là, couché sous un tilleul, il lisait tantôt Klopstock et tantôt Shakspeare; quelquefois il passait de longues heures à parcourir les forêts voisines. Ces journées fraîches et sereines avaient rendu l'espoir et presque la santé au malade, quand il résolut de se rendre à Hanovre pour y assurer sa guérison par un traitemant plus sévère. Ce déplacement détermina une crise funeste. Pour payer les frais de son séjour dans cette ville, Hœlty se vit forcé d'entreprendre de nombreuses traductions, et le travail opiniâtre qu'il s'imposa acheva d'épuiser ses forces. Celui qui avait su parer la mort d'une grace presque idéale tomba enfin dans les bras de cette pâle bien-aimée, qui l'appelait depuis long-temps. Hœlty mourut à Hanovre dans l'automne de 1775.

Que perdait l'Allemagne dans ce jeune et malheureux poète? Un des premiers, Hœlty avait demandé aux scènes riantes et paisibles de la vie allemande l'inspiration qu'on dédaignait d'y chercher avant lui. Il avait été le naïf interprète de ces humbles drames, de ces joies ignorées qui naissent et meurent à l'ombre d'un toit de chaume, devant la flamme d'un rustique foyer. Les austères et simples tableaux de la vie des champs, il les avait tous célébrés avec une vive effusion, depuis les danses du mois de mai et l'ardent tumulte des moissons jusqu'aux graves cérémonies de l'église ou aux simples joies de la famille. Pour la première fois un habitant des campagnes du Nord recueillait avec un pieux enthousiasme l'inspiration qui sommeillait dans leurs fraîches solitudes. La nouveauté, la sincérité des chants d'Hœlty furent une des principales causes de leur succès. A l'époque où ces chants parurent, toute peinture vraie des mœurs allemandes avait, indépendamment de son mérite propre, un charme particulier de *renouveau,* pour appliquer à la renaissance germanique un mot de la renaissance française. Le XVIIIe siècle était, pour la patrie d'Hœlty, une de ces époques de verdeur et d'audace qui sont trop rarement accordées aux littératures. Il est pour les poètes un printemps intellectuel dont la divine sérénité, les vives extases, les ardeurs ineffables ne le cèdent en rien aux plus fraîches jouissances du printemps de la nature. Ce printemps rayonnait au XVIIIe siècle sur la poésie allemande; nul ne s'abandonna plus naïvement peut-être que Hœlty à la mystérieuse influence qui, autour de lui, rajeunissait de trois siècles l'art de son pays. Son existence s'écoula tout entière et malheureusement se consuma dans cette exaltation fiévreuse qui marque pour le monde des idées comme pour celui des

Digitized by Google

sens le retour de la lumière et de la vie. Comme plus d'un pâle jeune homme qui mourut alors, accablé sous le poids de l'œuvre que de plus forts accomplissaient, Hœlty fut une des victimes de la renaissance allemande. Mais tous ne purent pas, avant de périr, léguer une page durable à leur patrie; la plupart s'éteignirent sans pouvoir dire à leur siècle le mal dont ils mouraient. C'est l'aveu de cette tristesse maladive, de cette vague mélancolie dont souffrait tout à coup l'Allemagne, c'est la sincère expression d'un malaise commun alors à plus d'une ame tendre, qui répand un charme si douloureux sur les élégies du poète de Mariensee; et si nous essayons ici d'apprécier son œuvre, c'est qu'elle trahit dans toutes ses parties l'ivresse généreuse et fatale au milieu de laquelle il expira.

Une courte élégie de Burger intitulée : *Plaintes d'un non aimé* (*Seufzer eines ungeliebten*), pourrait servir d'éloquente épigraphe au recueil lyrique de Hœlty. Burger songeait sans doute à son malheureux ami quand il écrivait cette page touchante. Un homme auquel une femme aimée n'a jamais souri épanche dans le sein de la nature son inconsolable douleur. Au milieu des concerts joyeux qui montent de la vallée, célébrant la vie et l'amour, cet homme jette une plainte rapide ou plutôt un sanglot. L'effet de cette lamentation poignante est saisissant. La tristesse vive et profonde qui règne dans la pièce de Burger se retrouve dans presque tous les chants de Hœlty. Cet homme condamné à un éternel isolement, et dont Burger nous redit la plainte, c'est Hœlty lui-même. Seulement, au lieu de soulager son ame en un seul élan d'âpre douleur, Hœlty ne se lasse jamais de recommencer l'hymne de sa souffrance. C'est avec une étrange complaisance qu'il s'arrête au contraste de sa mélancolie inquiète avec la radieuse sérénité de la nature.

Une des premières élégies de Hœlty est intitulée : *Le Temps de l'enfance*. Le poète y rappelle avec naïveté les joies que depuis long-temps il ne connaît plus. Sa tristesse à cette époque n'a rien d'amer; mais ces heures de paisible contemplation s'enfuient bien vite, et l'ame du jeune rêveur se sent envahie par un trouble profond. Hœlty chante alors cette femme qu'il aima sans lui révéler son amour, et qu'il désigne sous le nom de Laure. Ce ne sont là que les premières atteintes d'une passion sur laquelle la joyeuse humeur de l'étudiant l'emporte encore à certaines heures. La folle boutade intitulée *l'Ennemi des Femmes* prouve assez que l'amant silencieux et dédaigné ne s'abandonne pas sans lutte au sentiment qui l'entraîne. Mais ce sentiment reste le plus fort. A *l'Ennemi des Femmes* succèdent d'ardentes élégies, *le Bouquet, le Désir* et *le Chant de Mai*, où une mélancolie passionnée s'unit à un culte pieux de la nature. Enfin la pièce *A un Rossignol*, l'élégie *A Laure*, écrites en 1772, marquent un nouveau progrès dans cette exaltation amoureuse. Il règne dans la pièce *A un Rossignol* un abattement douloureux qui arrache des larmes. Dans l'élégie *A Laure*, l'amant, ravi par une tendre extase, couronne de splendeurs mystiques le front de cette bien-aimée qui pour lui ne sera jamais qu'un divin fantôme. *La Nuit de Mai* respire encore une plus vive ardeur. A l'heure où la lune verse sa douce lu-

Digitized by Google

mière sur les feuillages frémissans, à l'heure où gémit le rossignol, le poète cherche en vain le repos; il se lève, il erre dans la campagne; mais sous le ciel étoilé, dans la forêt silencieuse, au milieu des plus fraîches harmonies du printemps, il ne peut échapper à la tristesse qui l'agite : le moindre chant d'oiseau, le moindre parfum de tilleul en fleurs, ravivent dans son cœur la plaie inguérissable. C'est l'idée de la mort qui seule alors ramène le calme dans son ame oppressée. Devant le cercueil d'une jeune villageoise ou dans les allées désertes d'un cimetière, l'imagination de Hœlty retrouve des ailes pour monter aux régions sereines. Il se complaît avec une étrange volupté dans la contemplation des tombes solitaires, et bientôt une religieuse extase l'enlève aux tristes émotions de la vie.

Il y a cependant des heures où la poésie cesse d'être pour Hœlty l'interprète de ses propres souffrances. Il s'arrache quelquefois aux amères voluptés de la confidence pour se livrer à une pratique plus libre et plus variée de l'art. C'est alors qu'il écrit des ballades et des idylles animées d'une inspiration franchement allemande. *Apollon et Daphné, Adelstan et Roeschen*, révèlent chez le poète une sensibilité qui n'exclut pas l'ironie. La ballade intitulée *le Vieux Paysan à son fils* a toute la franchise et la rude simplicité d'un poème de Voss. Dans l'idylle, le talent de Hœlty est encore plus à l'aise. Il n'est pas une de ses ballades qui égale en fraîcheur la scène pastorale intitulée *Christel et Hannchen*. Pour trouver des figures qui rappellent par leur grace naïve la moissonneuse Hannchen et son fiancé Christel, il faudrait suivre Goldsmith dans l'humble jardin de Primrose, ou Goethe dans l'hôtellerie modeste où Hermann rêve à Dorothée.

Ce qui distingue l'idylle de Hœlty, ce n'est pas seulement la tristesse sincère et profonde; c'est je ne sais quelle naïveté touchante, quelle âpre et rustique saveur qui se mêle à cette tristesse en y ajoutant un charme douloureux. L'épître *à un ami qui s'est épris d'une belle villageoise*, est d'une mâle et franche allure qu'on ne retrouve que dans les meilleures pièces de Burger. Le *Blumenlied* (chant des fleurs) n'a que deux stances, mais d'une adorable simplicité. C'est une comparaison entre le printemps et les femmes où règnent la candeur et la grace idéale des vieux *Minnesingers*. On aime à respirer ces fleurs trop rares dans la gerbe amère et sombre qu'a composée Hœlty; on aime à voir l'humble poète s'égayer parfois devant les fêtes de la nature, et porter sur la violette ou l'aubépine en fleur une main qui s'est fatiguée à cueillir les cyprès.

Toutefois, les rares tentatives de Hœlty dans les genres cultivés avec tant de bonheur par Burger et Voss ne permettent guère d'affirmer à quel rang l'aurait conduit la pratique de l'art impersonnel. Sans doute, il aurait ajouté la sensibilité aux élémens précieux que la muse allemande pouvait déjà recueillir dans les fraîches inspirations des auteurs de *Louise* et de *Lenore;* mais il aurait pu difficilement se garder de la tendance qui l'entraînait à chanter partout son intime douleur. Son idylle la plus touchante, *le Pauvre Wilhelm*, n'est, à proprement parler, qu'une belle et simple élégie. Wilhelm mourant de chagrin après avoir perdu sa fiancée, c'est Hœlty entraîné lente-

Digitized by Google

ment vers la tombe par les souffrances d'un amour méconnu. Sans doute, le triste rêveur de Mariensee n'a cherché qu'un fidèle portrait de lui-même dans la figure sortie de ses mains; il s'est bientôt reconnu dans ce jeune homme qui, un jour de fête, va s'asseoir, loin de la foule et du bruit, sur le gazon d'une tombe déserte. Wilhelm s'éloigne du cimetière, pâle, mais consolé; il rend l'ame quelques jours après dans un soupir d'amour. Un pressentiment funèbre dut inspirer cette douloureuse histoire à celui qui allait bientôt mourir à Hanovre.

L'idylle du *Pauvre Wilhelm* fut écrite en 1775, dans cette avant-dernière année de la vie du poète où il trouva ses plus touchantes inspirations. A partir de cette époque, il n'épancha plus sa tristesse que dans la forme de l'élégie. Il serait trop long de rappeler ici tous les chants qui débordèrent de son ame dans les dernières années de sa courte existence. Il s'ouvrit alors comme une phase nouvelle pour son talent, qui jamais ne s'était montré si fécond. Plusieurs des chants écrits de 1774 à 1776, année de sa mort, sont pleins d'une gaieté, d'une sève amoureuse, qui forment un étrange contraste avec ce qu'on sait de l'état du poète à cette époque. Il semble qu'après avoir cherché naguère dans la contemplation de la mort l'oubli des troubles de la vie, Hœlty mourant recule devant le sinistre fantôme, et rappelle à lui des émotions long-temps redoutées. Les retours qu'il fait sur lui-même au milieu de ces fougueux élans n'en sont que plus douloureux; en vain il voudrait dompter son âpre tristesse, elle renaît, elle éclate presque à son insu. Une note funèbre résonne malgré lui dans les hymnes qu'il chante d'une voix éteinte au printemps et à la lumière.

Deux pièces expriment avec énergie les émotions diverses entre lesquelles se partagea l'ame de Hœlty dans cette période suprême. Ce sont les stances *A la lune* et l'*Exhortation à la joie*. Dans les stances *A la lune*, comme autrefois dans *la Nuit de Mai*, le poète nous raconte une de ses tristes veilles. Il s'adresse à l'astre qui fut jadis témoin de son bonheur; ses clairs rayons brillent encore à travers le feuillage du pommier sous lequel l'amant plein d'espoir vint souvent s'abandonner aux plus doux rêves. — Voile ton éclat argenté, s'écrie-t-il; éclaire-moi de cette lueur que tu répands sur les guirlandes funèbres qui parent le cercueil de la jeune fiancée. — Hœlty s'enferme, on le voit, avec résignation dans la pensée de l'avenir; il s'y arrête sans faiblesse. L'*Exhortation à la joie* nous montre, au contraire, la vie ressaisissant son empire. Entraîné lentement vers la tombe, le jeune homme s'arrête et se retourne avec un doux tressaillement vers cette fête de la terre qu'il salue pour la dernière fois. « Qui voudrait, s'écrie-t-il, s'affliger de vaines préoccupations tant que fleurissent le printemps et la jeunesse!... Les sources de la prairie coulent et murmurent encore, la feuillée est encore fraîche et verte... Le jus du raisin guérit encore un cœur malade, et dans l'ombre du soir un baiser est doux à cueillir sur des lèvres vermeilles..... Le chant du rossignol verse toujours le repos aux ames les plus déchirées..... Oh! la terre de Dieu est merveilleusement belle! Il est digne d'envie, celui qui y connaît le bon-

Digitized by Google

heur!... » Ce tendre amant de la nature ne devait-il pas mourir ainsi, en souriant à la terre et au soleil?

Les pages arrosées de larmes que Hœlty laissait échapper de sa main défaillante furent recueillies par l'Allemagne avec une émotion sympathique. Plusieurs de ses chants devinrent populaires. On était, nous l'avons dit, à une époque de poétique exaltation, et les soupirs de la tendre muse furent bientôt compris. Il y avait, d'ailleurs, mieux que des larmes et des sanglots dans l'œuvre de Hœlty, c'était un heureux effort à compter parmi ceux que faisait l'école de Gœttingue pour revenir à l'originalité allemande. Formée sous les auspices de Klopstock, cette école avait continué avec un noble zèle la tâche du poète de Hambourg. L'auteur de la *Messiade* avait délivré la poésie allemande du joug de l'imitation servile; mais pour rendre à cette poésie devenue libre son aisance, sa vigueur, sa verve âpre et fougueuse, il fallait une génération ardente et jeune : l'école de Gœttingue se présenta. Hœlty, Burger et Voss furent les trois principaux membres de cette école, qui s'inspira nécessairement du génie de l'Allemagne du nord, et qui empêcha l'inspiration nationale de s'éteindre entre les timides essais de Hambourg et les splendides monumens de Weimar.

Voss n'était pas une de ces natures délicates qui recherchent dans un sentiment ce qu'il a d'éternel et d'exquis. Pour faire revivre l'inspiration allemande, il interrogea les mœurs de la population des campagnes, il observa le caractère du paysan saxon, il contempla d'un regard calme et austère les rudes paysages de sa patrie. Dans cette libre étude des hommes et de la nature, il puisa des élémens poétiques nombreux, sans doute, mais confus et incomplets. C'était bien le génie de l'Allemagne qui vivait dans ces ames simples, à l'ombre du presbytère et du clocher, sous les toits rians qu'ombrageaient le pampre et les branches du pommier. Toutefois, pour exprimer ce génie dans sa pureté idéale, il eût fallu un plus savant artiste que Voss. Au lieu de demander au moyen-âge allemand cette grace simple et naïve qu'il voulait rendre à la muse moderne, il interrogea les muses grecque et latine. L'idylle de Voss traduisit donc l'inspiration allemande telle qu'elle pouvait se révéler sous un rayon de la Grèce, au fond d'un village saxon. Toutefois, l'auteur de *Louise* rendit un notable service à la poésie germanique en ajoutant l'influence des modèles antiques à celle des modèles étrangers. Le poème de *Louise* montra ce que les rapsodes grecs pouvaient enseigner aux héritiers des maîtres-chanteurs. Rien n'est charmant comme ces récits de la ferme et du presbytère contés dans la forme du vieil Homère.

Burger choisit avec plus de goût que Voss les élémens d'inspiration que cachaient dans leurs vertes profondeurs les forêts et les vallées du Nord. Il pénétra plus avant dans la région mystérieuse qui s'ouvrait à la muse enfin délivrée; moins préoccupé de marier le génie septentrional avec la forme grecque, il en comprit mieux la tendance sombre et rêveuse. Il porta dans l'expression de ce génie plus de précision, de grace et de force. Nous savons tous quelle sève et quelle verdeur règnent dans les chants de l'auteur de

Digitized by Google

Lenore. Le talent de la forme et de la mise en œuvre lui avait été largement départi. Poète de la lignée de Burns, il sut donner à la ballade nationale une naïve et puissante allure, tandis qu'il exprimait avec une grace ineffable, dans les chants *A Molly*, l'ardente mélancolie de l'amour allemand.

Chez Hœlty, l'action de la douleur physique avait comprimé ce que le tempérament septentrional a d'énergie sensuelle. Si l'amant de Laure n'eut ni la puissance de Voss, ni la verve de Burger, il les surpassa tous deux par la sensibilité. Sans doute on voudrait plus souvent retrouver dans ses élégies l'accent rude et primitif de la poésie germanique. Une étrange langueur s'y substitue parfois à l'élan vigoureux du génie national; mais ce défaut d'énergie est racheté par le charme qui s'attache toujours à l'expression des sincères douleurs. Cette faiblesse maladive a d'ailleurs aussi sa grace. C'est bien dans cette poésie toujours noyée de larmes qu'on reconnaît l'influence du pâle soleil dont le Nord reçoit les rayons. Il y a là une molle extase, une tendance à la contemplation paisible, qui ne se trouvent point chez l'Allemand du midi. Cette tendre plainte, exhalée doucement aux clartés de la lune, sous les tilleuls reverdis, n'a rien de commun avec les fraîches et vives chansons que les poètes souabes redisent aux vallées fertiles et aux vignobles luxurians du Neckar.

En chantant d'une voix émue les souffrances de son cœur déchiré, Hœlty indiqua à la poésie du Nord une source d'inspiration nouvelle. Telle est sa gloire. Ses élégies ont une place marquée entre les ballades de Burger et les idylles de Voss. Le mouvement de Gœttingue se résume dans ces trois poètes qui en expriment avec fidélité les trois principaux aspects, le paysage, la fantaisie et le sentiment.

La renaissance allemande, commencée à Hambourg par Klopstock, continuée à Gœttingue par Burger, Hœlty et Voss, dut bientôt à Goethe une splendeur nouvelle. De Weimar le glorieux mouvement s'étendit à l'Allemagne du midi, et aujourd'hui c'est au nord que semble se concentrer de nouveau l'activité de l'esprit germanique. La dernière tendance notable à signaler au-delà du Rhin, la tendance sceptique, règne surtout dans l'Allemagne septentrionale. Le génie philosophique du Nord tend de plus en plus à détrôner les fraîches inspirations si chères à l'école souabe. Serait-ce qu'il n'y a plus de force, aux rives de l'Elbe et du Rhin, que pour le doute et l'ironie? Nous aimons mieux croire que ce n'est là qu'une transformation passagère. Si l'école sceptique a détruit plus d'une sainte croyance, elle a conservé dans toute sa ferveur ce pieux amour de la nature qui, de tout temps, vivifia l'art germanique. On peut donc ne pas trop désespérer du mouvement littéraire que l'Allemagne voit se poursuivre dans un désordre qui peut devenir fécond. C'est toujours par le Nord que la poésie allemande s'est renouvelée. Les farouches inspirations qu'idéalisa le génie méridional des *Minnesingers* étaient celles des épopées scandinaves, et l'inspiration qui s'épanouit si belle à Weimar avait grandi à Gœttingue après être née à Hambourg.

V. DE M...

Digitized by Google

BULLETIN.

Gouverner et administrer avec le concours et le contrôle des chambres n'est pas une œuvre médiocrement laborieuse. Il y faut beaucoup d'activité et une grande décision d'esprit. Les affaires, aussi bien que les questions politiques, ont besoin d'unité dans les vues, de constance dans les résolutions. Plus les suffrages qu'on doit conquérir pour arriver à des résultats sont nombreux, plus il importe de présenter aux esprits qu'il s'agit de gagner, des idées justes et lumineuses dont l'application soit féconde. Au milieu des questions compliquées, des détails infinis que contiennent les lois spéciales, comment s'orienter sans quelques principes dirigeans dont les conséquences veulent être déduites avec exactitude et fermeté. Pour arriver à ce qui est simple et vrai, il faut une étude profonde des problèmes à résoudre; puis, quand le vrai est trouvé, il lui faut, pour triompher dans la pratique, les efforts d'esprits convaincus et persévérans. Aussi ne sommes-nous pas surpris que la chambre, en face des projets qui s'accumulent dans ses bureaux, se tourne avec une sorte d'anxiété vers les représentans du pouvoir pour leur demander une direction. Le ministère s'est trop imaginé qu'après avoir vidé momentanément les questions politiques il n'avait plus rien à faire. Mais, disent quelques-uns de ses plus ardens amis, faudra-t-il qu'à chaque loi spéciale le ministère pose une question de confiance et de cabinet? Faudra-t-il que, si on adopte un amendement qu'il aura combattu, il considère ce dissentiment comme un échec qui lui fasse une loi de la retraite? Nous ne connaissons personne qui soutienne précisément cette thèse, mais nous savons qu'un grand nombre d'esprits, même parmi les conservateurs, sont frappés de l'extrême laisser-aller avec lequel les questions d'affaires sont abandonnées par l'administration aux chances du débat et du scrutin. Il y a cependant des points sur lesquels le pouvoir doit avoir des préférences nécessaires, une volonté. Il y a des principes à défendre en dehors desquels il n'y a plus sur tel

Digitized by Google

sujet de bonnes lois possibles. Qu'on y songe, les lois spéciales, dans des matières difficiles, ne peuvent être rédigées qu'après de longues études; ceux qui les préparent ont dû, par leurs travaux préliminaires, se créer des convictions fermes, des doctrines arrêtées : comment admettre qu'on puisse en faire bon marché, parce qu'on rencontrera une contradiction, parce qu'on craindra un échec de détail? Qu'arrive-t-il? En voyant des capitulations aussi faciles, les hommes sérieux se découragent; d'autres s'imaginent que tout est arbitraire, qu'il n'y a pas de principes stables, et qu'on peut indifféremment adopter une solution ou une autre, suivant les préférences de telle ou telle fraction parlementaire. Rien ne serait plus dangereux que de voir s'accréditer cette indifférence systématique en matière de bonne législation.

Il est facile de prévoir que le plus grand nombre des lois présentées ne pourra recevoir la sanction des deux chambres. La pairie a discuté la loi du recrutement, mais ce ne sera pas dans cette session que la chambre des députés examinera un projet auquel elle fera sans doute quelques amendemens. En général on n'a pas apporté, dans la répartition des travaux entre les deux chambres, toute la prudence désirable; non seulement on les a trop accumulés, mais on a par distraction, par inadvertance, porté d'abord à une chambre ce qu'il eût été plus sage de réserver à l'initiative de l'autre. Ainsi le projet de loi sur la police de la chasse a été déféré d'abord à la pairie; cependant c'est une loi qui soumet la délivrance des permis de chasse au paiement d'un droit de 15 francs au profit du trésor et de 5 francs au profit des communes. C'est donc une loi d'impôt, et dès-lors elle devait être portée à la chambre des députés avant la chambre des pairs. Nous croyons même qu'au sein de la commission de la pairie cette observation n'a pas échappé; cependant on a passé outre; une assemblée ne se dessaisit pas volontiers elle-même. Nous croyons bien que cette espèce d'infraction aux usages constitutionnels s'est faite sans préméditation aucune, mais nous la signalons comme une preuve des inconvéniens que présente l'encombrement des travaux législatifs. Il arrive que dans cette confusion on oublie les règles les plus simples.

La semaine qui vient de s'écouler aura été à peu près perdue pour la chambre des députés; rien n'était encore prêt, et ce n'est que dans les premiers jours de mai que commenceront quelques discussions sérieuses. La loi des sucres sera presque la seule question importante d'intérêt matériel qui sera débattue au long et au vif. Là se heurteront les deux points de vue les plus contradictoires qui se puissent rencontrer sur un problème économique. On dit le ministère fort résolu à défendre le projet que la commission a détruit de fond en comble; il n'y a point là, à son avis, de question de cabinet; le ministère est tranquille sur le dénouement quel qu'il soit, et il espère se faire honneur par la fermeté avec laquelle il défendra une solution tranchée qui compte dans la chambre de nombreux partisans.

Après les sucres, l'Afrique et le budget occuperont le plus la chambre. On se rappelle que dans la discussion des crédits supplémentaires, la question africaine a été spécialement réservée. Quant au budget, l'examen pourra en

Digitized by Google

être long, surtout si le ministère insiste devant la chambre pour obtenir tout ce que la commission ne lui a pas accordé. Il paraît que la commission s'est montrée intraitable au sujet des augmentations, même les plus légitimes et les plus modestes. Ainsi elle aurait refusé d'élever le traitement des préfets suivant la proportion des classes. Cette fois, c'est dans les rangs de la majorité que se sont élevées les recommandations les plus sévères en faveur d'une stricte économie. Quand les sucres, l'Afrique et le budget auront été discutés, il restera bien peu de temps à la chambre pour aborder d'autres sujets. On dit déjà que la loi sur les patentes ne viendra pas en discussion; il est bien entendu que la chambre ne s'inquiétera, dans cette session, ni de la loi sur les prisons, ni de celle sur le conseil d'état, ni du projet sur les théâtres. Pour ces questions et pour d'autres encore il y aura ajournement.

Le débat s'ouvrira-t-il cette année sur la loi des ministres d'état. Rien encore n'est arrêté à cet égard. Le ministère, tout en faisant dire qu'il ne craint pas un nouveau débat politique, peut appréhender de livrer bataille sur un terrain qui a ses écueils. Nous avons montré comment sur cet objet deux systèmes étaient en présence. Le système qui veut que le titre de ministre d'état avec les émolumens appartienne de plein droit à tout homme sortant des conseils de la couronne, a des partisans nombreux, même parmi les conservateurs. Il dépend du ministère d'accepter ou d'ajourner le débat, et il regardera encore quelque temps autour de lui avant de prendre un parti. Si la loi sur les ministres d'état est discutée entre la loi des sucres et le budget, elle nous vaudra un nouveau discours de M. de Lamartine. Le discours est prêt, et le brillant orateur l'a déjà annoncé à ses amis. La question est en effet assez haute et assez vaste pour avoir attiré l'attention de M. de Lamartine. Là sont en cause la nature de notre gouvernement, l'état de nos mœurs, les conditions de notre société démocratique. C'est une occasion naturelle de jeter un œil pénétrant sur les détails les plus intéressans de notre organisation politique.

Cependant voici une autre question vraiment politique qui vient tomber au milieu des débats sur les intérêts matériels, c'est l'enquête électorale. Le résultat des travaux de la commission sera publié et distribué à la chambre lundi ou mardi prochain. Tout cela est fort long; d'abord vient un rapport de la commission qui n'a pas moins de 174 pages; le procès-verbal des délibérations de la commission en a 102; les procès-verbaux des dépositions des témoins n'en ont pas moins de 560; viennent encore des documens et des pièces justificatives. On connaît les conclusions de la commission; elle propose de valider les élections de Carpentras et d'Embrun, et d'annuler l'élection de Langres. Dans cette affaire, le ministère n'est pas en cause, la question va plus haut et plus loin. Il s'agit pour la chambre de constater et de faire reconnaître ses droits tels qu'elle veut les entendre et les établir. La commission, représentant le pouvoir de la chambre, a entendu plus de soixante témoins; elle a cité devant elle un grand nombre de fonctionnaires, des magistrats, des agens du ministère des finances et du ministère de l'inté-

Digitized by Google

rieur. M. le garde-des-sceaux et M. le ministre des finances ont consenti à ce que leurs subordonnés comparussent : M. le ministre de l'intérieur a émis la doctrine que les chambres ne pouvaient avoir de rapports avec les fonctionnaires que par l'intermédiaire des ministres, représentans responsables de l'administration toute entière. Il y a eu à ce sujet une sorte de transaction entre le ministre et la commission : deux agens de l'administration ont été interrogés par les commissaires de la chambre; mais le ministre était présent. On pressent toute la gravité des questions que soulève l'enquête. L'exacte division des pouvoirs est un des avantages de notre organisation politique. L'ordre qui en est le résultat ne sera-t-il pas troublé, si la chambre, s'arrogeant des attributions administratives, interroge elle-même les fonctionnaires et se met en contact direct avec eux? Cette difficulté a préoccupé les meilleurs esprits. La chambre, on peut lui rendre cette justice, n'a pas la moindre prétention d'usurpation sur les prérogatives du pouvoir exécutif, mais sa commission a été conduite à penser qu'en matière électorale, elle devait prendre tous les moyens qui devaient la mener à la découverte de la vérité. Pour prononcer sur la validité d'une élection, la chambre est omnipotente; pour prononcer en connaissance de cause, elle a besoin de savoir tous les faits, d'en apprécier la moralité; la conséquence nécessaire est qu'elle doit pouvoir interroger elle-même les témoins dont les dires doivent contribuer à former sa propre conviction. Ici le cas est tout spécial. Quand la chambre prononce sur l'élection de ses membres, elle prononce seule; ni l'autre chambre, ni le pouvoir royal, ne sauraient intervenir dans des questions de cette nature; la chambre des députés est donc là entièrement omnipotente. Quelle est la conséquence de cette situation unique, tout-à-fait exceptionnelle, si ce n'est le droit absolu d'interroger tous ceux qui peuvent éclairer la religion du parlement. Nous pensons qu'ainsi entendu, ainsi spécifié, le droit d'enquête en matière électorale ne saurait effrayer ceux qui se préoccupent à si juste titre de la nécessité de n'altérer jamais la division des pouvoirs. Au surplus, les débats qui vont s'ouvrir feront éclater sur ce point l'esprit de la chambre, qui a toujours eu l'habitude de concilier le respect des autres pouvoirs avec la ferme volonté de maintenir les prérogatives qui lui appartiennent nécessairement.

Voilà pour la forme, voilà pour la question de procédure constitutionnelle, vient maintenant le fond. L'enquête électorale et la discussion qui s'instituera à ce sujet, reporteront l'attention de la chambre et du pays sur nos mœurs politiques. Il sortira de l'enquête, dit le rapporteur en terminant, de graves avertissemens et de sévères leçons.... « Il importe sans doute, a-t-il ajouté, de surveiller et de contenir l'autorité quand elle s'écarte de ses devoirs, mais il n'est pas moins salutaire et urgent de réfréner les mauvaises passions qui voudraient s'introduire dans la société. » Il est remarquable que la commission ait plutôt insisté sur la corruption individuelle que sur les menées dont avait été soupçonnée l'autorité supérieure; elle a fait observer que là où des fonctionnaires locaux ont encouru un blâme, les actes de ces fonctionnaires

Digitized by Google

ont paru plutôt inspirés par leur situation particulière que déterminés par leur caractère officiel. Tel est du moins l'avis de la majorité de la commission. Nous verrons jusqu'à quel point la minorité la contredira devant la chambre. Les tendances que signale la commission seraient en effet bien funestes. Si les bourgs-pourris venaient à se multiplier sur notre sol, si la corruption pécuniaire devenait une habitude, notre organisation politique se trouverait frappée au cœur. Quelques personnes prêtent au ministère l'intention de brusquer, d'étouffer autant qu'il le pourra la discussion sur l'enquête, nous ne voyons pas dans quel intérêt il agirait ainsi. Les conclusions de la commission sont loin de mettre en cause l'administration supérieure. Le ministère craindrait-il de voir le débat s'établir sur les droits de la chambre? Mais cela est inévitable; il y a même avantage à profiter de l'occasion pour préciser avec exactitude et loyauté les attributions de tous les pouvoirs. Tout ce que le ministère croira pouvoir dire dans l'intérêt de la prérogative dont il est le dépositaire, il le dira; de son côté, la chambre expliquera sa pensée, et, avec ce double commentaire, l'enquête aura pour résultat de fonder un précédent tout-à-fait constitutionnel et efficace.

Le ministère demande aux chambres environ 6 millions pour faire face aux frais de premier établissement et à l'entretien d'une force de mille à douze cents hommes dans nos nouvelles possessions de l'Océanie. On nous fait entrevoir de grands avantages pour notre marine marchande, et pour notre commerce une augmentation de débouchés; enfin, on nous montre dans un avenir lointain l'isthme de Panama ouvrant entre l'Europe et l'Océan Pacifique un chemin plus court que celui du Cap-Horn. Nous ne serons pas surpris de voir les hommes positifs et économes froncer le sourcil à cette nouvelle demande de crédits, qui leur paraîtra fondée sur des éventualités bien incertaines. Mais, d'un autre côté, comment une assemblée prendrait-elle sur elle la responsabilité d'un refus, quand il s'agit de faire face à un agrandissement de territoire, et de favoriser l'extension de notre puissance? Seulement c'est à la chambre à exiger du cabinet qu'il lui fournisse, sur une question si nouvelle, tous les documens possibles, et qu'il s'explique clairement sur les avantages qu'on peut raisonnablement espérer.

Il est douteux que la chambre, quoiqu'elle ait pris en considération les propositions de MM. de Lasalle, Mauguin et Tesnières, sur les boissons, en fasse sortir un projet de loi immédiatement réalisable. D'ailleurs M. Mauguin a paru plutôt avoir voulu se ménager une occasion de tracer un de ces fastueux programmes qui lui plaisent si fort, que de poser une question pratique en la circonscrivant dans de justes bornes. A coup sûr la question vinicole touche aux intérêts de la propriété foncière, mais était-il bien opportun, était-il bien habile d'annoncer la prétention d'obtenir la réforme de la plus grande partie de nos lois financières? Après avoir montré la propriété ne pouvant supporter ses charges, s'endettant et étendant le chiffre des inscriptions hypothécaires, M. Mauguin se plaint de ce que nous donnons à nos enfans une éducation aristocratique, de ce que nous leur apprenons le grec et

Digitized by Google

le latin. « Soyez-en sûrs! s'écrie-t-il, cette société donnera un gouvernement à son image, une épée à bon marché! » Voyez cependant où nous a conduit la question des boissons! En même temps M. Mauguin nous annonce qu'il s'est effectué quelques modifications dans ses opinions. Les questions politiques qui, à ses yeux, étaient les premières, ne sont plus que secondaires aujourd'hui; pour lui maintenant il y a des questions plus graves, il y a les questions sociales. M. Mauguin est singulièrement en retard dans les nouveautés qu'il se permet. Il y a plus de six ans que l'opposition entre les questions politiques et les questions sociales était à la mode. Aujourd'hui cette antithèse est bien usée, et ce n'était vraiment pas la peine d'en tenter la résurrection pompeuse. Nous serions d'ailleurs curieux de savoir comment des innovations qui auraient pour but de toucher à la condition de la propriété foncière, ne seraient pas une affaire politique. La chambre devant laquelle M. Mauguin soutenait sa thèse, a pensé, nous en sommes convaincus, que cette fois il parlait politique, et même qu'il en parlait trop.

L'Alsace a été, dans ces derniers temps, en proie à certaines agitations religieuses qui, nous l'espérons, vont s'apaiser. On n'ignore pas que dans un grand nombre de communes de l'Alsace les cultes catholique et protestant se partagent le même temple; c'est ce qu'on appelle le *simultaneum*. Il est arrivé que dans une commune le curé s'est imaginé de vouloir innover dans la manière dont les deux religions jouissaient ensemble de la même église; non-seulement il empiéta, mais ses usurpations eurent un caractère de violence qui remplit d'indignation les protestans. Dans ce différend, l'administration supérieure avait d'abord montré quelque pente à favoriser les prétentions catholiques, mais, enfin mieux informée et avertie par les hommes les plus sages et les plus modérés, elle est revenue sur ses pas. M. le ministre de la justice et des cultes a rendu un arrêté qui pose en principe le *statu quo* dans l'exercice du *simultaneum*. Si, du côté des protestans et des catholiques, on veut désormais changer quelque chose aux usages établis et à la disposition intérieure des églises mixtes, le ministre, le curé, devront en référer, chacun de son côté, à son supérieur immédiat, évêque ou consistoire, qui transmettra au préfet les demandes de ses coréligionnaires. Le préfet, après avoir pris les ordres du ministre, procédera à une instruction dans laquelle seront entendus les catholiques et les protestans par l'organe de l'évêque et du consistoire, et le garde-des-sceaux prononcera. Cet arrêté a du moins le mérite de reconnaître entre les deux cultes une entière égalité. Nous faisons des vœux pour qu'il ne soit rien innové à la situation respective des catholiques et des protestans en Alsace. Si jamais le *statu quo* fut nécessaire et précieux quelque part, c'est bien dans cet ordre d'idées et de faits. Que le pouvoir central ne perde jamais de vue que les rapports des catholiques et des protestans d'Alsace sont réglés par des usages et des coutumes séculaires, par des titres et des documens historiques qu'il faut connaître et respecter sous peine de tout troubler et de tout compromettre. L'Alsace, qui s'est donnée volontairement à la France, a toujours vu ses protestans honorés et

Digitized by Google

respectés dans l'exercice de leurs droits et de leur culte. Les franchises religieuses de cette province se confondent avec les prescriptions des traités de Westphalie. Cet héritage est sacré aux yeux des populations alsaciennes, et si l'on voulait y porter la main, on répandrait dans les ames une irritation dont il serait impossible de calculer les effets. Les protestans d'Alsace sont sincèrement dévoués à la monarchie constitutionnelle et à la monarchie de 1830; ils ont salué, dans la dernière révolution, un gage éclatant de la liberté religieuse. Que des actes irréfléchis ne leur donneut pas à penser qu'ils n'ont rien gagné à la chute de la restauration. Ce serait par trop de maladresse que de changer en opposans des partisans dévoués, des hommes pleins de lumières et de modération.

Les dernières discussions du parlement britannique nous ont montré combien l'Angleterre avait de peine à conclure des traités de commerce. Les autres peuples voient clair aujourd'hui dans ses pensées et dans ses prétentions, et il n'est plus aisé de leur surprendre des concessions qui n'auraient pas de dédommagemens. L'opposition dans la chambre des communes, frappée de voir l'Angleterre tenue en échec par les résistances du Brésil, du Portugal et de la France, a proposé, par l'organe de M. Ricardo, de provoquer, par une réduction préalable du tarif anglais, de meilleures dispositions de la part des autres peuples. M. Peel a combattu vivement la motion; il a déclaré qu'il ne consentirait jamais à désarmer ainsi son pays. « On voudrait, a-t-il dit, que le gouvernement anglais fît la folie de dire aux états étrangers : Attendez, nous allons réduire nos droits d'importation, et nous vous laisserons parfaitement libres de ne pas nous payer de retour. » Le ministre anglais a semblé donner à entendre qu'il était tout prêt à réduire les droits sur les articles que la Grande-Bretagne importait de France et du Portugal pour obtenir de ces deux pays des réductions équivalentes sur les articles des manufactures anglaises. Quant au Brésil, M. Ellis a dû rompre les négociations parce qu'il n'était pas autorisé à traiter sur les bases proposées par le gouvernement brésilien. Le langage de M. Peel relativement à nous est remarquable. « Nous avons, a-t-il dit, en entrant aux affaires, trouvé les négociations des traités de commerce avec la France suspendues par suite de la conduite de l'ancien gouvernement de sa majesté au sujet de la Syrie. » Ainsi la malheureuse politique de lord Palmerston est toujours signalée comme l'obstacle qui s'oppose à la bonne intelligence entre les deux pays. Et à quel but, bon Dieu, le ministère whig a-t-il sacrifié l'alliance anglo-française? A l'agrandissement démesuré de l'influence russe, qui pèse de tout son poids sur Constantinople affaiblie et humiliée.

L'Autriche suit la Russie à contre-cœur, mais M. de Metternich ne peut prendre sur lui de résister aux volontés de Saint-Pétersbourg; la vieillesse est timide; elle aime le repos. Aussi le cabinet de Vienne a-t-il déclaré au divan que, dans la question de Servie, il était d'accord avec la Russie. On dit qu'à cette nouvelle sir Stratfort Canning se serait écrié : « *By God!* ils veulent faire la Turquie Russe; si l'Angleterre ne s'en mêle pas, l'empire ottoman va passer

Digitized by Google

aux mains du czar. » Il est un peu tard pour s'en apercevoir. La France avait-elle tort, en 1840, de soutenir que l'équilibre européen était rompu? Il faudrait un grand effort pour le rétablir, et qui, aujourd'hui, est capable d'un grand effort?

Les discussions commencent en Espagne au sein des cortès. Le sénat a rédigé son adresse, dans laquelle est insérée une phrase faisant allusion aux déclarations du gouvernement français dans le sein de nos chambres. Cette phrase est-elle l'ouvrage du ministère Rodil? La discussion seule peut nous apprendre quelle importance il faut attacher à ce passage de l'adresse. Le sénat termine en réclamant des mesures énergiques, et *peut-être même des lois,* pour prévenir le retour de nouveaux troubles.

CRITIQUE DRAMATIQUE.

***Lucrèce*, par M. Ponsard.**

Le théâtre a cela de beau et de véritablement merveilleux, qu'il vous donne en moins de quelques heures la célébrité, la gloire et la fortune; le tout est d'y réussir. Les abords en sont difficiles et les avenues épineuses; mais réussissez, tout est dit : le lendemain, vous vous réveillez célèbre. Telle aura été du moins la destinée de M. Ponsard. A l'heure qu'il est, ce nom est dans toutes les bouches, et *Lucrèce* déjà dans toutes les mémoires. Tant que cette œuvre n'a pas été livrée au jugement du vrai public, nous avons protesté contre le bruit qui s'est fait autour d'elle. Aujourd'hui, nous le disons en notre ame et conscience et dans toute la sincérité d'un sentiment calme et réfléchi : oui, cette œuvre est belle, sinon à tous égards, du moins à plus d'un titre; oui, nous avons un poète de plus. Tel est notre avis; nous l'émettons franchement et sans périphrases. Nous ne nous dissimulons pas que jamais ouvrage dramatique n'est arrivé dans des conditions plus propices; nous n'ignorons rien de ce qu'on peut dire à l'encontre de la pièce nouvelle pour en atténuer la portée. Nous savons que de tous les enthousiasmes qu'a fait naître *Lucrèce,* il en est plus d'un moins désintéressé que le nôtre, et qu'entre les mains de bon nombre de gens, la tragédie de M. Ponsard n'est qu'une arme de réaction dont ils se servent au profit de leurs passions et de

Digitized by Google

leurs rancunes. Mais cela nous importe peu, et quoi qu'il en puisse être, nous pensons que lorsque le succès d'une œuvre s'explique suffisamment par les beautés réelles que cette œuvre renferme, il est pour le moins inutile de chercher d'autres causes à ce succès. Nous laisserons à d'autres le soin d'en corriger les exagérations et d'en poser les vraies limites. Pour nous, fatigué de tant d'ovations décernées aux danseuses et aux chanteurs, étant d'ailleurs de ceux qui voudraient qu'on vêtît de pourpre les poètes et qu'on les couronnât de fleurs, nous sommes heureux de voir la foule revenir à ces beaux amours littéraires qui menaçaient de se perdre, et nous ne saurons jamais qu'applaudir aux honneurs rendus à la muse.

Ce que nous aimons surtout dans cette tragédie de *Lucrèce*, ce que nous louerons sans restriction et sans réserve, c'est le langage, trempé aux sources les plus pures, ce bel et bon langage dont nous avions quelque peu perdu la recette, franc et net, sobre et ferme, ne disant que ce qu'il veut dire, le disant bien et ne laissant jamais la pensée s'égarer en de vains détours. Il est vrai d'ajouter qu'on y rencontre quelques incorrections; mais ce sont des aspérités qu'il est facile d'enlever sans altérer la pureté des contours. On nous objecte que ce n'est qu'un calque habile de Corneille; ce ne serait que cela, que ce serait encore beaucoup. Pensez-vous donc que ce ne soit rien en effet d'avoir rendu à la langue ses plus nobles allures, à la muse tragique son costume élégant et sévère, et de les avoir dégagées l'une et l'autre du faux luxe et du faux éclat dont on les a si long-temps chargées? Il n'est pas exact d'ailleurs que le style de cette tragédie soit un calque; ce mot entraîne une idée de servilité qui n'est point applicable ici. Le style de *Lucrèce* est un composé des meilleurs élémens et des qualités les plus excellentes; parfois, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, le souffle d'André Chénier y tempère la mâle énergie de Corneille. Voilà donc, nous le répétons, ce qui nous a surtout charmé dans cette œuvre; pour le reste, bien que nous en aimions l'énergique simplicité, bien que nous y ayons retrouvé avec bonheur ce je ne sais quoi d'honnête et de sensé que le théâtre du XIXe siècle a trop négligé peut-être, nous ne saurions y découvrir encore le présage d'une révolution dramatique. Ce n'est donc pas une réaction tragique que nous saluons dans l'avènement de M. Ponsard; *Lucrèce* n'a rien changé à la question. Nous saluons en elle le retour au bon sens et à la raison relevés par un langage noble et simple. C'est là surtout ce qu'il faut voir dans le succès bruyant de cette œuvre, protestation contre les abus d'une école qui n'a point su s'arrêter à temps, fatigue des excès dans lesquels est tombé ce qu'on est convenu d'appeler le drame moderne, aspiration vers une muse plus chaste, plus grave, plus digne et plus austère. Il ne faudrait donc pas que les braves gens qui possèdent en portefeuille quelques douzaines de tragédies, se réjouissent par trop en s'écriant que leur règne est venu; leur règne est passé et ne reviendra plus. Quel que soit le mérite que nous reconnaissions dans *Lucrèce*, nous espérons que M. Ponsard ne s'en tiendra pas là, et dans ce retour en arrière, nous croyons voir plus d'un grand pas vers l'avenir. L'auteur de *Lucrèce* a fait comme cet homme qui, pour

Digitized by Google

saisir le premier rayon du soleil, se tourna vers l'occident, et l'aperçut en effet qui blanchissait un mur, tandis que la foule le cherchait encore à l'orient. M. Ponsard s'est d'abord tourné vers le passé, et c'est là qu'il aura saisi son premier rayon.

Arrivons cependant à cette tragédie au travers de laquelle l'analyse peut s'aventurer librement, sans risquer de s'égarer à chaque pas dans le labyrinthe des incidens. Depuis si long-temps qu'il en est des drames comme des forêts vierges du Nouveau-Monde, où on ne peut pénétrer qu'en y portant le fer et la flamme, c'est une grande joie pour le pauvre critique de pouvoir, une fois par hasard, s'avancer en flânant dans de belles allées bien sablées, tirées au cordeau, sans être obligé de demander son chemin à tous les carrefours.

Il s'agit tout simplement du récit que fait Tite-Live de la mort de Lucrèce et de la chute des Tarquins; ce sont quelques pages d'histoire romaine taillées en scènes et mises en action. En vérité, ce n'est ni plus ni moins. Devons-nous en conclure que M. Ponsard pèche par la puissance et par l'invention? Nous conclurons tout le contraire, pourvu que le poète arrive à de grands effets par de simples moyens, car c'est là qu'est la vraie puissance. Donc, au lever du rideau, nous sommes à Collatie, dans la maison de Collatin. La nuit n'a pas encore fourni son premier quart. Assises autour de la lampe, Lucrèce et sa nourrice, assistées d'une foule d'esclaves, s'entretiennent gravement en filant de la laine, tandis que Collatin, absent, combat sous les remparts d'Ardée. Vainement la nourrice presse-t-elle Lucrèce d'interrompre ses travaux nocturnes :

Pourquoi vous imposer tant de pénibles veilles?
Cherchez à vous distraire, imitez vos pareilles;
Et que, de temps en temps, des danses, des concerts,
Ramènent la gaieté dans vos foyers déserts.

LUCRÈCE.

Quand mon mari combat en bon soldat de Rome,
Je dois agir en femme ainsi qu'il fait en homme.
Nourrice, nous avons tous les deux notre emploi.
. . . . . .
Tu me presses en vain, je veux rester fidèle,
Par mon aïeule instruite, aux mœurs que je tiens d'elle.
Les femmes, de son temps, mettaient tout leur souci
A surveiller l'ouvrage, à mériter ainsi
Qu'on lût sur leur tombeau, digne d'une Romaine :
« Elle vécut chez elle et fila de la laine. »
C'est que les doigts actifs rendent l'esprit plus fort.
. . . . . .
Ainsi, celle qui prend l'aiguille de Minerve,

Digitized by Google

Minerve, applaudissant, l'appuie et la préserve.
Le travail, il est vrai, peut ternir ma beauté,
Mais rien ne ternira mon honneur respecté;
Et si je dois choisir, injure pour injure,
La ride au front sied mieux qu'au nom la flétrissure.

Ainsi causent entre elles ces deux femmes, et voici qu'en les écoutant on croit entendre comme un écho des vers qu'on enseignait à notre classique jeunesse. Or, tandis qu'elles parlent ainsi, avant d'éteindre enfin la lampe deux fois pleine, vous savez ce qui se passe sous les murs d'Ardée. Sextus et ses frères, Brute et Collatin, passent le temps

A puiser dans les cruches
Les meilleurs vins sabins, mêlés au miel des ruches.

Ils en viennent bientôt à vanter à l'envi la vertu de leurs femmes, et bref les voici tous cinq, Sextus et ses deux frères, Brute et Collatin, courant ensemble à Rome pour prouver chacun son dire. On se souvient comment tourna l'aventure. On trouva la femme de Brute au milieu de danseurs et de joueurs de flûte; la femme de Sextus n'était point seule à table; toutes enfin abrégeaient d'une manière ou d'autre les ennuis de l'absence, toutes, excepté Lucrèce, qui fut trouvée filant au milieu de ses femmes, fidèle au culte des dieux domestiques et gardienne sévère de l'honneur de sa maison. Les choses ne se passent guère autrement dans la tragédie de M. Ponsard. Seulement, tandis que Collatin et ses hôtes gagnent la salle du festin, Lucrèce prend Brute à part et, arrachant le voile, découvre Junius sous Brute et l'homme sous le fou. Long-temps il nie, long-temps il hésite; mais à la fin, se sentant compris, comprenant à son tour qu'il a dans Lucrèce une sœur, Junius ouvre son cœur à deux mains pour en laisser couler tout ce qu'il contient de haine et d'espérances. La scène est grande et belle; belle aussi est la scène du deuxième acte, entre Brute et Valère. Brute explique à Valère que l'heure d'agir n'est point venue et qu'il faut encore attendre.

La foule ne s'émeut contre la tyrannie
Qu'au moment qu'elle en touche au doigt l'ignominie,
Lorsque, se répandant sur un terrain nouveau,
La licence descend jusques à son niveau,
Pour se ruer au sein du foyer domestique.
Ces abus de pouvoir sont les plus odieux,
Car, d'un même danger instruisant tous les yeux,
Révoltant de chacun les entrailles intimes,
Ils forcent tous les rangs à plaindre les victimes,
Et, par leur attentat contre le droit commun,
En s'adressant à tous font craindre pour chacun.
Athènes récemment en offrit un exemple :
Hipparque, autre Tarquin, fut frappé dans un temple.

Digitized by Google

Quinze ans il opprima, quinze ans on le souffrit;
Il outrage une femme, et ce jour il périt.

C'est ferme, énergique et concis. Dans la même scène, éloquente et belle d'un bout à l'autre, Brute explique d'une façon très claire et très nette le mécanisme du gouvernement qu'il réserve à Rome après la chute des Tarquins. Ce morceau, trop long pour que nous puissions le citer, nous a rappelé plus d'une fois, par la hauteur des vues, par la profondeur des pensées et par la netteté du langage, les passages de *Cinna* qui ont trait à la politique. On sent à chaque pas que M. Ponsard a forcé sa muse à pâlir sur les classiques latins aussi bien que sur les poètes français du XVIIe siècle. Il possède à la fois le sentiment et la science de l'antiquité; non pas une science procédant étourdiment comme toute science qui date d'aujourd'hui ou d'hier, hâbleuse, fanfaronne, pressée de se montrer, ne se prenant qu'aux détails, ne s'attaquant qu'aux petites choses et ne se révélant qu'en puérilités; mais une science carrément posée, calme et modeste, ne se montrant point, mais se laissant voir. Cependant, au milieu de toute cette science et de tous ces débats, que devient l'action? L'action, il le faut avouer, marche un peu lentement; mais il faut bien convenir qu'on ne se lasse pas à la suivre. On a tellement abusé, en ces derniers temps, du drame proprement dit, on a entassé tant d'incidens sur tant de faits, tant de faits sur tant d'incidens, que d'abord on ne se déplaît pas à ces calmes allures. On s'oublie au charme des vers frappés de main de maître, de même qu'en voyage, lorsque le pays est beau, on oublie, en admirant coteaux et vallées, la longueur de la route. Ainsi, à défaut d'une action rapide, nous avons de beaux vers, des caractères bien tracés, de beaux développemens de passion. Il n'appartenait qu'à un talent de premier ordre de faire accepter le personnage de Sextus à la scène. Rien que pour le tenter, il fallait plus qu'un esprit vulgaire et plus qu'un médiocre courage. M. Ponsard l'a tenté et a réussi. De cette débauche et de cette impiété il a su tirer quelque chose d'odieux et d'élégant à la fois, acceptable au théâtre autant que Méphistophélès et don Juan. L'amour de ce débauché et de cet impur pour la chaste et noble Lucrèce est pris dans le cœur de l'homme et tel qu'il a pu se rencontrer dans la réalité. Le poète s'est montré très habile et très heureux à corriger la brutalité du fait. La jalousie de Tullie, femme de Brute, maîtresse de Sextus, son désespoir quand elle se voit trahie et délaissée, ses reproches, ses larmes, ses imprécations, forment une étude de passion très belle et très complète. L'attitude de Brute entre les deux amans qui, le croyant imbécile et fou, ne se gênent guère devant lui, est d'un grand et terrible effet, aussi bien que le mépris qu'il a de sa femme et les derniers conseils qu'il lui laisse en partant :

Assez de honte ainsi, que tout cela finisse!
Il n'est plus qu'un moyen qui vous en affranchisse.
Tullie, écoutez-moi : ce que je vous dirai
Par la seule pitié m'est pour vous inspiré.

Digitized by Google

Vous m'êtes, quant à moi, tellement étrangère,
Que mon indifférence a tué ma colère,
Et j'ai de toute aigreur fait un tel abandon,
Que l'extrême dédain remplace le pardon.
Prenez donc mon conseil comme je vous le livre,
Et vous verrez après si vous le devez suivre :
Moi, si j'avais commis quelqu'indigne action,
Je chargerais mon bras de ma punition;
J'expierais mon forfait par un fier sacrifice,
Plus grand, dans sa rigueur, que toute autre justice;
Je voudrais défier aucun ressentiment
D'oser plus loin que moi pousser mon châtiment;
Je voudrais, dût la mort être mon seul refuge,
Cacher le criminel dans la gloire du juge.

Tout ceci est assurément beau. Mais dans la tragédie de M. Ponsard, on pourrait désirer plus de rapidité dans le développement des passions et des caractères. On regrette en même temps de voir que tous ces détails, imaginés en dehors de l'histoire, ne se rattachent pas nécessairement à l'action. L'apparition de la sibylle ne ralentit-elle pas la marche de l'œuvre, où elle est toutefois une belle scène de plus? Le personnage de Tullie, qui abonde en beautés sérieuses, tient plus de place que Lucrèce, et cependant ce n'est qu'une figure épisodique. Au point de vue de la morale, la passion pâlit et s'efface devant la vertu, rien de mieux; mais il faut bien se dire qu'au point de vue dramatique la vertu calme et sereine cède le pas à la passion, et qu'à ce compte Lucrèce s'efface devant Tullie.

Enfin, après tant de beaux vers, nous arrivons au quatrième acte, qui s'ouvre, ainsi que le premier, dans la maison de Collatin. Nous retrouvons Lucrèce avec ses femmes, filant la laine autour de la lampe. La scène est empreinte d'un charme de tristesse rêveuse qui lui donne une grace de plus. Lucrèce est sous le pressentiment de sa prochaine destinée : un songe horrible l'inquiète et l'agite; un jeune esclave essaie de l'égayer en chantant, mais ses chants sont pleins d'alarmes, et Lucrèce, pâle et mélancolique comme Desdemona près de l'heure suprême, sent redoubler ses tristesses et ses larmes près de couler. C'est à cet instant qu'apparaît Sextus, et dès-lors commence la scène qu'on est déjà convenu d'appeler la scène de la séduction. Mais Sextus a-t-il pu se rendre un instant à l'idée qu'il pourrait séduire une femme comme Lucrèce? Mais Lucrèce a-t-elle autre chose à dire que ce seul mot : Sortez? Qnoi! à cette heure de la nuit, Collatin absent, Sextus est là, seul, devant Lucrèce, il parle de son amour, il parle à cette épouse d'un hymen infécond, de divorce, de liberté, d'hymen nouveau, de nouvelles amours, et Lucrèce écoute, et Lucrèce répond! Lisez cependant les beaux vers :

Je vous laissais parler, me refusant à croire

Digitized by Google

Qu'on poussât jusqu'au bout cette trahison noire,
Qu'un parent, qu'un ami, qu'un hôte méditât
Contre son hôte absent cet énorme attentat,
Et qu'un dessein si faux pût séjourner dans l'ame
De visiter quelqu'un pour lui prendre sa femme.
Vous vous trompez, j'estime et j'aime mon mari :
Vos dédains à mes yeux ne l'ont point amoindri;
Il est plus grand que vous, car de vous il diffère,
En ce qu'il n'eût pas fait ce que vous osez faire.

Ainsi parle Lucrèce, mais encore une fois Lucrèce ne pouvait ni écouter Sextus ni lui répondre seule, à cette heure, Lucrèce qui a dit au premier acte :

Ce n'est pas assez bien respecter la pudeur,
Que d'avoir seulement son culte au fond du cœur.
Il faut lui rendre hommage à la face publique;
Pour être vraiment chaste, il faut être pudique,
Et, comme vers ce but tout doit être tourné,
C'est être criminel que d'être soupçonné.

C'était donc là une scène difficile. Lucrèce et Sextus s'y montrent un peu gênés, l'une de sa vertu, l'autre de son esprit. Sextus avait deviné don Juan, mais non pas Antony qui, en pareille rencontre, n'aurait point fait tant de façon. La feinte qu'il emploie avant de se retirer est indigne d'un si habile roué, et Lucrèce, entre nous, croit trop facilement sur parole un si honnête homme. Toujours est-il qu'après un troisième acte que remplit à elle seule la belle scène de Sextus et de Tullie, voici un quatrième acte n'ayant pour tout secours que le récit d'un songe, mais d'un songe qui a eu l'insigne honneur de rappeler à plus d'une mémoire le songe d'Athalie.

Mais, au cinquième acte, faites silence! La toile se lève : c'est encore une fois la maison de Collatin. Cette fois plus que jamais, tout y est grave et silencieux. Collatin, Brute et Valère sont assis; un vieillard auguste vient s'asseoir auprès d'eux : c'est Lucretius, le père de Lucrèce. Lucrèce les a mandés tous quatre; ils attendent. L'épouse paraît bientôt, pâle, vêtue de noir. Elle raconte ce qui s'est passé, et dans cette scène tout est grand, terrible, solennel. Vainement Lucretius et Collatin lui-même, prodiguant à Lucrèce les noms de noble fille, d'épouse magnanime, l'absolvent et lui ouvrent leur cœur :

Je m'absous du forfait et non pas du supplice.
Il ne faut pas qu'un jour, des désordres complice,
Mon exemple devienne un prétexte invoqué,
Quand aux devoirs d'épouse une autre aura manqué.
Vous verrez à punir Sextus, et je l'approuve.
Moi, j'ai dit n'avoir pas craint la mort, je le prouve.

Et, se frappant d'un poignard qu'elle tenait caché dans son sein, la noble

Digitized by Google

femme tombe entre les bras de son père et de son époux. Tout ceci est grand, simple, beau; le poète est à la hauteur de la situation. Cependant Brute, qui n'a rien dit, se décide à parler; l'heure est venue enfin! Il retire le poignard du sein de Lucrèce, et le tenant entre ses mains, par ce sang, le plus pur qui jamais coula chez une femme, il jure une haine éternelle aux Tarquins, et déclare qu'à partir de ce jour Rome est libre et n'a plus de roi. O miracle! est-ce Brute qui parle? Non, c'est Junius, premier consul romain. Collatin, Lucretius et Valère prennent chacun à son tour le poignard encore tout sanglant et chacun répète le serment de Brutus :

Ainsi soit apaisée, innocente victime,
Ton ombre par ces vœux expiateurs du crime.

C'est là que finit la pièce; c'est là-dessus que devrait tomber le rideau. Tout le reste n'est, à proprement parler, qu'une déclamation éloquente qui détruit un peu l'effet grave et religieux de ce qui précède; il semble que le contact de cette multitude souille ce noble cadavre, qui s'en irriterait s'il lui restait encore quelques gouttes de sang et de vie. Mais si l'on baissait la toile après le serment de Brute, il resterait un cinquième acte qui vaudrait à lui seul une tragédie, un des plus beaux dénouemens qui se pourraient voir au théâtre.

Nous avons essayé de donner un aperçu de cette œuvre qui occupe à cette heure tous les esprits autant par sa propre valeur que par les luttes qu'elle soulève. Prenant au hasard, négligeant les meilleurs, nous avons tâché d'offrir quelques échantillons de ce style retrouvé, de cette forme reconquise que nous avons louée, que nous ne nous lasserons pas de louer sans restriction et sans réserve. *Lucrèce* n'est point un chef-d'œuvre; mais on y trouve tous les élémens dont on fait les chefs-d'œuvre. Ce n'est point une chose absolument grande, absolument belle; mais il s'y rencontre tous les ingrédiens dont se composent les grandes et belles choses. Aussi, est-ce moins le présent que l'avenir que nous applaudissons avec enthousiasme. Ce n'est point seulement la tragédie que nous saluons, c'est surtout le poète. Poète donc, à l'œuvre! Laissez la foule stérile s'agiter autour de votre gloire improvisée. N'écoutez point le bruit qu'éveille votre nom; ne souffrez point que votre muse soit une arme aux mains des partis; vivez, ainsi que vous l'avez fait jusqu'ici, dans l'étude et dans le silence; nous attendons votre seconde création. Puisse-t-elle ne point tromper nos espérances! Puisse-t-elle être le fruit savoureux et doré dont celle-ci aura été la promesse, et, pour ainsi dire, la fleur suave et resplendissante!

JULES SANDEAU.

Les héroïnes antiques ont porté bonheur à la tragédie cette semaine. Deux jours après la représentation de *Lucrèce*, à l'Odéon, *Judith* était jouée avec succès à la Comédie-Française. Mlle Rachel abordait pour la première

Digitized by Google

fois un rôle complètement nouveau. Sous le voile austère de la veuve, sous les somptueux vêtemens de l'héroïne au camp d'Holopherne, elle a montré les qualités qu'elle nous avait déjà fait applaudir sous le peplum de Phèdre et sous la tunique d'Émilie. Nous reviendrons prochainement sur cette poétique création de Mme de Girardin et de Mlle Rachel.

— M. Lefèvre, compositeur jusqu'à ce jour inconnu, a mis en musique et qui plus est, a fait représenter à l'Opéra-Comique une petite moralité de Sedaine à l'usage des tuteurs jaloux et des pupilles persécutées. M. Lefèvre nous a reportés au temps de Cassandre, de Colombine et du beau Léandre, au temps des petits airs et des petits mots bien innocens. Malheureusement M. Lefèvre, en voulant faire un pastiche des premiers essais de notre opéra-comique, n'a pris que la niaiserie de ses formules et la puérilité de ses incidens. On chercherait en vain dans ces chansons écourtées, dans ces romances langoureuses, une idée fraîche, une intention spirituelle. Le petit acte de M. Lefèvre est d'une nullité désespérante, et son titre, *On ne s'avise jamais de tout*, n'est pas la moindre naïveté de la pièce; M. Lefèvre ne s'est point avisé de faire de la musique. Un début bien autrement intéressant que celui de M. Lefèvre, est celui de Mlle Lavoye dans *l'Ambassadrice*. Mme Damoreau avait distingué cette jeune élève entre toutes celles confiées à son enseignement; elle avait deviné ce que son organe doux et argentin contenait de notes perlées; combien de gammes, de trilles, de roulades demandaient à s'élancer de ses lèvres, et n'attendaient qu'un souffle inspirateur pour prendre leur vol vers ces régions aériennes dont l'illustre maîtresse voulait leur indiquer le chemin. Mlle Lavoye a répondu aux efforts qui l'ont si puissamment soutenue. A cette heure les rôles écrits pour Mme Damoreau ont trouvé une digne interprète; jamais calque d'élève à maître ne fut plus exact; c'est la même voix fraîche, douce, charmante, la même façon de phraser, de jeter la note, la même délicatesse, la même grace, la même célérité dans les arabesques sans nombre dont elle orne son thème. Nous sommes pourtant loin de mettre aujourd'hui Mlle Lavoye sur la ligne de son maître, de faire occuper tout de suite et sans coup férir, par la jeune débutante, la place que tant de travaux avaient acquise à Mme Damoreau; tout le talent de Mlle Lavoye réside encore dans l'imitation. Il faut à cette heure, qu'à côté des souvenirs du maître, elle se fasse une individualité, et que dans quelque temps, lorsque l'expérience et l'étude auront consolidé ses forces, elle se dépouille peu à peu d'une application trop servile à répéter ses leçons; qu'elle se crée enfin une originalité, une physionomie qui lui soit propre. Si le talent de Mlle Lavoye résiste à cette nouvelle transformation, sa place au premier rang lui est assuré, et l'Opéra-Comique aura réparé une de ses pertes les plus sensibles.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

Digitized by Google